École des Hautes Études en Sciences Sociales

École doctorale de l'EHESS

Centre de recherches historiques

Doctorat

Discipline : Histoire et civilisations

ANTOINE DURANTON

ENTRE CIEL ET TERRE : LA COLONISATION AGRICOLE DES ANTILLES ET DE LA NOUVELLE-ESPAGNE (1492-1598)

Thèse dirigée par : Jean-Paul ZUÑIGA

Date de soutenance : le 17 octobre 2025

Jury

1. M. Samir BOUMEDIENE, chargé de recherche au CNRS, rapporteur.
2. M. Florent QUELLIER, professeur à l'Université d'Angers, rapporteur.
3. Mme. Aliocha MALDAVASKY, professeure à l'Université Paris-Nanterre, présidente du jury.
4. M. Guillaume CALAFAT, maître de conférences à l'Université Panthéon-Sorbonne, examinateur.
5. M. Sergio Eduardo CARRERA QUEZADA, professeur au Colegio de México, examinateur.
6. Mme. Rebecca EARLE, professeure à l'Université de Warwick, examinatrice.
7. Mme. Karine LEFEBVRE, professeure à l'Université nationale autonome du Mexique, examinatrice.

In memoriam *S./T. Diab*.

REMERCIEMENTS

Cette thèse a été financée par un contrat doctoral de l'université franco-allemande ainsi qu'une bourse de fin de thèse du musée du quai Branly. Les terrains de recherches et les déplacements scientifiques ont été possibles grâce aux financements de mon laboratoire, le Centre de recherches historiques, de l'école doctorale de l'EHESS, de l'IRN *Coping with Variation,* du Centre d'études mexicaines et centraméricaines (CEMCA) et de la Casa de Velázquez.
Les remerciements qui suivent seront sans doute un peu plus longs que ce qui est coutumier, mais décidément trop courts pour rendre compte de l'aide et l'affection reçues au cours de ces quatre années. J'ai décidé de ne pas me restreindre, mais d'épargner aux lecteur·ices toute analogie végétale et autre métaphore agraire ou botanique, qu'invite pourtant instamment mon sujet sur l'histoire des plantes.

Pour commencer, je ne sais comment remercier Jean-Paul Zuñiga à la hauteur de son aide, depuis qu'il dirige mes recherches sans compter ses heures, et ce depuis notre première rencontre, une belle matinée d'avril 2017. Jean-Paul Zuñiga a été d'une générosité sans limites, en me partageant ses connaissances, me soutenant dans toutes mes démarches et en relisant tous les textes que je pouvais lui envoyer. Sans ses critiques, toujours énoncées avec la plus grande des délicatesses et sans jamais m'inciter à renoncer à mes propres conclusions, je n'aurais pas pu mener mes recherches et l'écriture de ma thèse avec autant de sérénité et d'enthousiasme. Ah ! si j'avais osé orner ces remerciements de métaphores rustiques, j'aurais volontiers écrit qu'il a été un jardinier vigilant, de ceux qui savent guider sans contraindre, arroser juste ce qu'il faut et qui sont encore trop bons, lorsque de beaux fruits sont finalement mûrs, pour rendre grâce à la plante et non à leur virtuosité ! Mais je ne voudrais pas rompre si vite ma promesse.

Je remercie l'ensemble des membres de mon jury d'avoir accepté de lire et d'évaluer mon manuscrit, que j'ai essayé, sans succès, de rendre le plus court possible. Plusieurs d'entre eux ont bien voulu échanger avec moi auparavant et relire certains de mes textes et je leur en suis reconnaissant. Florent Quellier et Samir Boumediene ont accepté d'être les rapporteurs de la thèse et j'en suis honoré. Sergio Eduardo Carrera Quezada et Karine Lefèbvre furent de vigilants superviseurs dans mon comité de suivi, me prodiguant conseils et soutien.

Au Centre de recherches historiques, j'ai pu compter sur l'appui de Nadja Vuckovic, Gilles Aïssi, João Morais et Caroline Long-Barros. Je les remercie pour leur patience face à tous les tracas administratifs que j'ai pu leur poser (qu'ils surent démêler plus rapidement encore que nos tricots !). Jean-Damien Généro a pris de son temps pour m'aider à constituer une base de données dont les premières traces apparaissent dans cette thèse et dont les autres serviront à des travaux futurs. Je remercie aussi les membres de la plateforme géomatique de l'EHESS, et en particulier Carmen Brando, qui m'ont appris à utiliser QGIS.

Je salue aussi affectueusement toustes mes collègues qui ont peuplé la salle des doctorant·es du CRH : Pierre, Giorgia, Anouk, Diego, Sam et toutes celles et ceux croisé·es. Au cours de cette dernière année, Valentine a été le phare de ce bureau, toujours présente pour aider à manœuvrer les passages difficiles.
Perrine Mane a patiemment répondu à toutes les questions les plus complexes relatives à l'outillage agricole que j'ai pu avoir (c'est-à-dire beaucoup). Elle a aussi relu tous mes chapitres et traqué sans pitié coquilles et erreurs typographiques : il ne me reste plus qu'à assumer l'entière responsabilité de celles restantes.
Je remercie aussi Raphaël Morera, qui suit mes recherches depuis le début de la thèse et m'a régulièrement prodigué ses conseils, ainsi que Niccolò Mignemi qui m'a soutenu et conduit sur les terres fertiles de l'histoire rurale.

Au GEI, Sébastien Malaprade, Antoine Roullet et Baptiste Bonnefoy m'ont reçu comme l'un des leurs dès le début de ma thèse. J'ai tant appris auprès d'eux, mais la vraie ingratitude serait de ne pas évoquer leur humour et leur constante bonne humeur. Une mention spéciale à mon double animaliste Jerónimo Bermúdez : mon travail s'est nourri de nos échanges continus et j'ai appris avec lui que la connaissance se multiplie sans limites lorsqu'on la partage. Je lui dois aussi l'envoi de tant d'archives, jusqu'aux vérifications de dernière minute.
À Nanterre, j'ai donné mes cours dans les meilleures conditions. Je pense à toute l'équipe d'histoire moderne et aux camarades ATER et chargé·es de cours, Elfie Guyau, Hakim Belhacel et Fanny Malègue, qui ont été des collègues d'exception.
Cette dernière année de thèse, j'ai passé de beaux moments au musée du quai Branly et je remercie toute l'équipe du DRE de m'avoir permis d'y travailler. Merci aux bibliothécaires du musée, notamment Chantal Ferreux d'avoir accepté toutes mes requêtes bibliographiques. Domitille, Lou, Zihan, Quentin, Valérie-Ann, Coline, Romain, Francesca et Célia ont rendu lumineux notre bureau du sous-sol où j'ai écrit beaucoup de cette thèse.
Au campus Condorcet, mes collègues et ami·es du laboratoire Mondes Américains, Samuel, Elisa, Jessica, Seyni, Julia, Salomé, Cristóbal, Lucas et d'autres encore m'ont fréquemment et si amicalement accueilli lors de mes réguliers exils hors de Raspail.

Mon terrain mexicain au printemps 2023 a pu avancer grâce à l'aide généreuse et cordiale de Sergio Eduardo Carrera Quezada, Ivonne Mijares et Baltasar Brito. Au Michoacán, j'ai été reçu et guidé par Paulina Machuca, Thomas Calvo, Carlos Paredes Martínez et Karine Lefebvre : je garde un beau souvenir de nos discussions et de nos visites à cette occasion. Hector Stróbel m'a accueilli chez lui à Mexico et à Xalapa et continue de m'impressionner par son savoir sans limite. Gala, experte de la CDMX et de sa vie intense a été une guide exceptionnelle. Gaby est toujours présente malgré les kilomètres : les vrai·es sauront tout ce que je lui dois en apprenant que la *moindre* des choses que je lui dois est la découverte de Juan Gabriel (*ax æquo* avec celle des meilleures *horchatas*).
Je remercie aussi les archivistes qui ont bien voulu me guider et conseiller lors de séjours d'archives parfois longs. Je ne connais que leur prénom et j'espère qu'iels ne m'en tiendront pas rigueur : Íñigo et María à l'AGI, Miriam et Isaac à l'AGN.

Au cours de toutes ces années, j'ai été accueilli chaleureusement et à de nombreuses reprises dans des lieux merveilleux, chez Lisette, chez Daniel, chez Alain, Quentin et Isaure. Il y a aussi les escapades plus risquées, chez Loulou, chez le Grand Régulateur, chez Me Ronane, master ès collures, chez Tutur, dit l'Ariégeois, véritable aubergiste en chef. Merci à toutes celles et ceux qui m'ont relu et accompagné : Reuben Segrest, Ana Struillou, Gwenaëlle Deborde, Patricia Garcia Ocaña, mais aussi Jerónimo, Léo (*WsidF !*), Ronan, EG, Elsa et tant d'autres. Margo Stemmelin a relu tant de fois mes textes, à commencer par mon projet de thèse rédigé quelque part pendant le premier confinement. Nos discussions sur nos recherches ont fait partie du plaisir de la recherche de ces années.
Une pensée à mon thésard préféré Amine Sijilmassi, qui a commencé et finit en même temps que moi et m'a accompagné partout : au pays du RA, à celui de Champollion, au Nuevo Chiapas (mariachis inclus), à l'effondrement de la[C]ccp, à la terre des Briois, aux sorties forestières et aux verres urbains. J'espère que ma thèse assouvira un peu de sa curiosité infinie !

J'ai aussi la chance de faire partie de nombreux collectifs aux motifs et contours variés, mais qui ont rendu ma vie de thésard pleine et joyeuse. Que soient donc remercié·es les crevettes pailletées, les futistes, les soi(t?)disant et toustes les autres. Aux inépuisables Écofurieux, qui m'ont fait perdre trop de temps, mais beaucoup rire, je suis obligé d'user d'une analogie agricole, mais c'est Sancho Panza qui le dit mieux que moi : « *la conversación de vuestra[s] merced[es] ha sido el estiércol que sobre la estéril tierra de mi seco ingenio ha caído* ».

Ma famille, mon père, mon frère ont été en permanence derrière moi et je vais chez eux comme à un refuge, heureux de leur présence calme et rassurante. Ils ne m'en voudront pas de remercier en particulier ma mère, qui a relu avec mon père toute la thèse et m'a couvert de sa chaleur attentive. Sans doute que mon attention aux plantes de la Méditerranée vient de quand, enfant, nous allions en Provence et qu'elle me montrait les premiers oliviers qui apparaissaient dans le paysage. Et si je pars loin parfois, ce n'est que pour mieux revenir *au pain de ma mère et au café de ma mère*.

Enfin un si grand merci à Sarah, pour ses relectures, pour son attention, pour son style, pour ses blagues. Je n'en écris pas plus, car le bonheur ne se décrit pas, mais elle sait tout ce que je lui dois.

Enfin, je voudrais conclure par ces mots : l'écriture de ce travail a été réalisée pour sa plus grande partie alors que l'innommable (et, le plus souvent, l'innommé) a été perpétré et continue de l'être en Palestine. À quoi bon une thèse d'histoire dans ces conditions ? Voilà une question que je me suis souvent posé aux fréquents moments de découragement chaque fois que le pire du jour venait remplacer celui de la veille. Je pense aussi au Liban, sous les bombes, alors que ses oliviers et ses figuiers me venaient quotidiennement à l'esprit en réfléchissant à ceux que transplantèrent les Espagnols du XVIe siècle. Que ces mots servent de témoignage insignifiant d'une autre histoire, sans fin encore, que celle que je m'apprête à écrire. Puisse la justice l'emporter contre la violence !

Bron, juillet 2025.

RÉSUMÉ ET MOTS CLÉS

Cette thèse s'intéresse à la transplantation et à l'adaptation d'un groupe de plantes méditerranéennes aux Antilles et en Nouvelle-Espagne au XVIe siècle. Appelées par les Espagnols « plantes de Castille », celles-ci furent au cœur du processus de colonisation des territoires américains.

Après avoir mis à jour les modalités concrètes de ces circulations (techniques de transport et de culture, acteurs, temporalités), ce travail étudie les effets de ce bouleversement agraire sans précédent en Amérique. Tandis que les anciens systèmes agricoles furent complètement remis en cause, les paysages changèrent profondément. Outre ces changements environnementaux, les transplantations engagèrent l'ensemble du corps social et permettent ainsi d'étudier la construction de la société coloniale, autant dans les relations entre conquérants et autochtones, que celles entre les Espagnols d'Amérique et la Couronne. Alors que les conquistadors-encomenderos constituèrent de vastes propriétés foncières sur un mode seigneurial, travaillée par une main-d'œuvre autochtone forcée, la Couronne promut un autre modèle, fondé sur des colons-laboureurs petits propriétaires. Une attention particulière est apportée à l'étude de multiples expéditions destinées à créer un ordre social idéal, liant culture des plantes de Castille et colonisation du territoire. La politique royale aboutit à la fondation d'une classe de laboureurs espagnols dans les campagnes mexicaines, affectant les hiérarchies issues de la conquête.

Les plantes de Castille étaient indissociables d'un ensemble de représentations qui s'inscrivirent dans le contexte d'intense ferveur religieuse et d'attente eschatologique caractérisant l'évangélisation de l'Amérique. Cultiver la « vigne du Seigneur » passa concrètement par la culture des plantes de Castille dans les jardins des couvents, fondés par dizaines au XVIe siècle. Ces jardins soulignent les relations entre transformation du territoire et évangélisation des âmes. Enfin, cultivées de force et liées aux dynamiques majeures de la colonisation, les plantes de Castille furent progressivement appropriées par les populations autochtones, qui les intégrèrent dans leurs cultures et en firent des ressources symboliques employées dans les conflits sociaux. Entre ciel et terre, l'étude de la colonisation agricole des Antilles et de la Nouvelle-Espagne, permet ainsi de présenter sous un nouveau jour et à l'intersection des histoires environnementale, coloniale et sociale, l'émergence de la société ibéro-américaine au XVIe siècle.

Mots clés : Mexique ; Nouvelle-Espagne ; Antilles ; Espagne ; agriculture ; botanique ; colonisation ; histoire environnementale ; histoire des sciences ; évangélisation.

Abstract and Keywords

Between Heaven and Earth: the Agricultural Colonization of the West Indies and New Spain (1492-1598)

This PhD dissertation outlines the transplantation and adaptation of a group of Mediterranean plants in the West Indies and in New Spain during the sixteenth century. Named « plants of Castile » by the Spaniards, they were at the center of the colonization of American territories.

After studying the materiality of this process (technics used, actors, chronology), this work analyzes the effects of this unprecedented agricultural change. In addition to profoundly changing the landscapes, this process entirely recomposed previous agrarian systems. Beyond these environmental changes, the transplantations shaped the construction of the colonial society, in particular the relations between Spaniards and Indigenous people but also those between creole Spaniards and the Crown. While conquistadores intended to constitute large estates, relying on forced Indigenous workforce, the Crown sought to settle farmers from Castile. Multiple expeditions, aimed at creating a utopian social order, connected the colonization of the new territories with the cultivation of plants of Castile. This royal policy led to the emergence of a class of Spanish farmers in the Mexican countryside, affecting the colonial hierarchies.

The plants of Castile were also linked to religious representations, which connected them to the process of evangelization. Missionaries cultivated the « Lord's vineyard » both through their sermons and by harvesting plants of Castile in conventual gardens.

Finally, forced to grow the plants of Castille, which were intertwined with the major dynamics of the conquest, Indigenous people progressively appropriated the new plans, integrated them in their cultures and used them as symbolic resources in social conflicts.

Between heaven and earth, and at the crossroads between environmental, colonial and social history, the story of the agricultural colonization of the West Indies and New Spain thus provides a new perspective on the development of Spanish colonial society.

Keywords: Mexico ; New Spain ; West Indies ; Spain ; agriculture ; botany ; colonization ; environmental history ; history of science ; evangelization.

RESUMEN Y PALABRAS CLAVE

Entre el Cielo y la Tierra: la Colonización Agrícola de las Antillas y de la Nueva España (1492-1598)

Esta tesis de doctorado se interesa en la transplantación y la adaptación de un grupo de plantas del Mediterraneo en las Antillas y la Nueva España en el siglo XVI. Llamadas "plantas de Castilla" por los españoles, fueron centrales para el proceso de colonización de los territorios americanos. Después de haber estudiado las modalidades concretas de su circulación (técnicas de transporte y de cultura, actores, cronología), este trabajo describe los efectos de lo que fue un trastorno agrario sin precedente. Los antiguos sistemas agrícolas se derrumbaron y los paisajes cambiaron profundamente.

Más allá de estos cambios ambientales, los transplantes involucraron a todo el cuerpo social y permiten un estudio diferente de la construcción de la sociedad colonial, tanto en las relaciones entre conquistadores e indígenas, como en las de los españoles de América con la Corona. Mientras los conquistadores construían vastos latifundios, imitando a los de los señoríos europeos y usando mano de obra indígena forzada, la Corona promovía otro modelo, basado en la pequeña propiedad agraria de colonos-labradores. Se presta especial atención al estudio de las numerosas expediciones de labradores destinadas a crear un orden social ideal, vinculando el cultivo de plantas de Castilla con la colonización del territorio. La política real propició la creación de una clase de labradores españoles en el campo mexicano, afectando a las jerarquías surgidas de la conquista. Las plantas de Castilla eran también inseparables de un conjunto de representaciones que se inscribían en el contexto de intenso fervor religioso y expectación escatológica que caracterizó la evangelización de América. Cultivar la "viña del Señor" implicaba cultivar plantas de Castilla en las huertas de los numerosos conventos fundados en el siglo XVI. Estas huertas subrayaban la relación entre la transformación de la tierra y la evangelización. Por último, las poblaciones indígenas se reapropiaron de las plantas de Castilla, a pesar de estar cultivadas a la fuerza y vinculadas a las grandes dinámicas de colonización. Las integraron en sus culturas y las convirtieron en recursos simbólicos utilizados en los conflictos sociales – tanto internos como con los españoles. Entre el cielo y la tierra, el estudio de la colonización agrícola de las Antillas y de la Nueva España ofrece una nueva perspectiva sobre el surgimiento de la sociedad colonial iberoamericana en el siglo XVI, en la intersección de la historia medioambiental, colonial y social.

Palabras clave : México ; Nueva España ; Antillas ; España ; agricultura ; botánica ; colonización ; historia ambiental ; historia de las ciencias ; evangelización.

SOMMAIRE

Remerciements 1
Résumé et mots clés 5
Sommaire 9
Table des images 10
Table des cartes 12
Table des figures et des tableaux 13
Introduction 15
Terminologie, orthographe, typographie et abréviations 52
PREMIÈRE PARTIE MER 55
Chapitre 1. Des plantes du quotidien aux plantes de Castille 57
Chapitre 2. Des végétaux en mer. Le transport maritime des plantes 107
Chapitre 3. *Hacer la experiencia* : adapter les plantes en Amérique espagnole 157
DEUXIÈME PARTIE CIEL 227
Chapitre 4. *Poblar* : la colonisation paysanne des Indes 229
Chapitre 5. *Ennoblecer* : améliorer la terre par les plantes de Castille 289
Chapitre 6. Les plantes de Castille et l'évangélisation : les jardins conventuels 345
TROISIÈME PARTIE TERRE 417
Chapitre 7. Coloniser les campagnes. Les *labradores* de Nouvelle-Espagne 419
Chapitre 8. La production du blé et la paysannerie dans la société coloniale 471
Chapitre 9. Les plantes de Castille dans le monde autochtone : domination coloniale et réappropriations 521
Conclusion 581
Bibliographie 589
Glossaire 631
Annexes 633
Table des matières 684

TABLE DES IMAGES

Image 1 : Le travail des mines aux Caraïbes.....57
Image 2 : Les plantations sucrières à Hispaniola.....58
Image 3 : Gravure représentant le chargement d'un bateau après un pillage.....128
Image 4 : Contenants pour le transport de vivres à bord.....131
Image 5 : Gravure représentant le port de Lisbonne au XVIe siècle. 134
Image 6 : Exemplaires de *tinajas*.....138
Image 7 : Gravure d'une caisse destinée au transport de plantes. 145
Image 8 : Frontispice du livre XII de l'*Histoire générale des choses de la Nouvelle-Espagne*.....153
Image 9 : Détail du frontispice du livre XII. 154
Image 10 : Transport à dos de *tamemes*. 172
Image 11 : Détail de la carte dite « Oztoticpac ». 181
Image 12 : Fauchage du blé dans la région du Rio Magdalena (Colombie actuelle).....204
Image 13 : Portrait de Bernardo Vargas Machuca, en frontispice de son ouvrage. 230
Image 14 : Représentation d'un jardin dans le codex Osuna. 263
Image 15 : achats d'outils en métal par la communauté de Santa Catalina Texupan. 263
Image 16 : Culture de l'agave au Mexique. 321
Image 17 : Carte accompagnant la demande d'octroi de terre par Nicolás de Castro, entre Irimbo et Zinzingareo. 322
Image 18 :Dessin de la résidence de Lorenzo de Tejada. 325
Image 19 : Détail de la carte du village de Texupan. 376
Image 20 : Dessin d'un jardin dans le codex Osuna. 376
Image 21 : Dessin du couvent franciscain de Tlaxcala. 379
Image 22 : Représentations d'un frère franciscain et d'une greffe. 398
Image 23 : Village-hospice de Santa Fe de Mexico.....407
Image 24 : Village-hospice de Santa Fe de la laguna. 407
Image 25 : Enseignement de Pierre de Gand, représenté dans le couvent idéal.....409
Image 26 : Serpe à dos tranchant pour tailler la vigne.....412
Image 27 : Signatures de *labradores*. 428
Image 28 : Scène de labour à Tarímbaro, vers 1585.....475
Image 29 : Un laboureur utilisant un curoir en Castille vers 1529. 477
Image 30 : Enfouissement de semis par labour. 479
Image 31 : Gravure d'une scène de moisson en Espagne. 482
Image 32 : Moisson à la faucille au Pérou, vers la fin du XVIIIe siècle. 483

Image 33 : Représentations de deux types de dépiquage. 484
Image 34 : Cribles ou tamis achetés par le village de Santa Catalina Texupan. 486
Image 35 : Représentation mésoaméricaine d'une vente de blé. 509
Image 36 : Champs de maïs et de blé faisant partie des corvées à Otlazpan et Tepetlaoztoc. 522
Image 37 : Représentations de laboureurs autochtones dans le district de Huejotzingo. 534
Image 38 : Transplantation d'arbres et semis de plantes à fleurs. 538
Image 39 : Représentation de travaux arboricoles dans le codex de Florence. 539

TABLE DES CARTES

Carte 1 : Routes du port de Veracruz à la ville de Mexico. 171
Carte 2 : Parcours de Nuño de Guzmán en Nouvelle-Espagne. 175
Carte 3 : Expéditions de laboureurs dans la Caraïbe. 268
Carte 4 : Conflits juridictionnels et appropriation foncière dans le bassin de Mexico.....317
Carte 5 : Parcours des frères franciscains Alonso de Ponce et Antonio de Ciudad Real. 371
Carte 6: Couvents visités par Alonso de Ponce et Antonio de Ciudad Real 372
Carte 7 : Répartition des couvents selon la diversité des arbres cultivés 386
Carte 8 : Lieux où la présence de *labradores* est attestée au XVIe siècle. 431
Carte 9 : Répartition des travailleurs du *repartimiento* dédiés aux *labradores* du bassin de Mexico en 1563.....458

Toutes les cartes sont de l'auteur.

TABLE DES FIGURES ET DES TABLEAUX

Figure 1 : Chronologie des *experiencias* du blé aux Antilles.....183
Figure 2 : Accumulation de terres par Pedro Muñoz de Chávez (1564-1589). 441
Figure 3 : Stratégies foncières dans une famille de laboureurs (1560-1578).....442
Figure 4 : évolution des loyers versés en Nouvelle-Espagne.....450
Figure 5 : Nombre de domaines à blé dans la vallée de Mexico en fonction de leur superficie en 1563 et 1602.....517
Figure 6 : Part de la superficie totale cultivée selon la taille des domaines en 1563 et 1602..517

Tableau 1 : Mémoires présentés par Bartolomé de las Casas à la cour lors de son séjour espagnol (1515-1520). 238
Tableau 2 : Contrats de fermage par durée. 448
Tableau 3 : Coût du *repartimiento* pour 60 travailleurs pendant une semaine. 460
Tableau 4 : Recensement de la population des villages de Quecholac et Tecamachalco (1548-1549). 468
Tableau 5 : Usage du blé récolté sur les terres communales du village de Coyoacán en 1552. 556

INTRODUCTION

En mars 2023, je prends un bus pour aller de la ville de Oaxaca à celle de Puebla, un parcours long d'environ 340 kilomètres sur l'autoroute fédérale 135D, qui part de la vallée zapotèque pour aller jusqu'au plateau de la quatrième plus grande ville du Mexique. Sur la route, il faut passer un col, à environ 2 000 mètres d'altitude, avant de redescendre vers Tehuacán. La route tortueuse surplombe une vallée encaissée au relief particulièrement marqué. Le paysage est beau, avec une végétation sèche composée principalement d'arbustes divers et de quelques arbres, que je ne connais pas. J'aurais pu qualifier ce paysage de maquis si ce n'était la présence d'innombrables cactus colonnaires, tous semblables à mes yeux, poussant droit et d'un seul tenant, pour atteindre, pour les plus grands, plusieurs mètres de haut. Leur nom scientifique est évocateur : *Cephalocereus columna-trajani*. Ici, ils poussent à perte de vue et hérissent les montagnes, dans une végétation à la fois désolée et abondante — un lieu d'une rare beauté, dont les habitants vous rappellent volontiers qu'il a été classé réserve de biosphère par l'UNESCO.

Ce jour-là, pourtant, un peu avant d'arriver au col, j'aperçois au bord de la route un arbre reconnaissable par moi entre tous, mais dont la présence semble complètement incongrue en ce lieu : un figuier, qui pousse vaille que vaille au bord de la route, semblable à ceux que les villes méditerranéennes laissent croître dans leurs interstices, ces spécimens rachitiques, aux feuilles jaunies et qui ne donnent guère de fruits. Seul au milieu de cette flore semi-désertique, ce figuier est résolument un intrus. Mais il est bien là.

Cette thèse de doctorat étudie les processus historiques qui ont rendu possible la présence d'un figuier dans un environnement si différent de son aire originelle de répartition. Car la présence finalement triviale de cet arbre à cet endroit précis est le résultat à la fois du hasard et d'une intention humaine. Du hasard, parce que la dispersion des plantes peut suivre une trajectoire aléatoire, qui a fait pousser ce figuier ici plutôt qu'ailleurs, un peu plus loin sur la même route ou dans une vallée voisine — dans les limites écologiques propres à son espèce, qui l'empêchent sans doute de s'épanouir plus haut ou sur un autre versant. D'une intention toutefois, car les figuiers ne sont pas arrivés seuls et étaient inconnus dans la région avant la conquête espagnole, au XVIe siècle. Il a bien fallu, un jour au cours de ces années-là, que quelqu'un aille chercher un plant de figuier, une bouture ou un greffon, quelque part en Méditerranée, en toute vraisemblance en Andalousie, s'arrange pour le faire traverser l'Atlantique pendant plusieurs semaines sur un voilier, le replante sur un terrain convenable, apprenne à le faire croître dans des environnements nouveaux, parmi des populations qui ne

l'avaient ni vu auparavant, ni n'avaient jamais goûté son fruit. Cette opération, répétée à de nombreuses reprises, a permis sa diffusion au Mexique pour conduire, par dispersion naturelle, à ce que l'on trouve aujourd'hui des figuiers dans divers endroits du pays.

Cet arbre aperçu sur un bord de la route est ainsi l'incarnation d'un processus complexe, lent et volontaire, impliquant une longue série d'individus, imbriqués dans des sociétés particulièrement éloignées les unes des autres, mais liées entre elles par un système qui organisa, plusieurs siècles durant, la relation déséquilibrée entre Europe et Amérique, en l'occurrence entre l'Espagne et son vaste empire colonial.

Quels furent les acteurs de ce processus ? Pourquoi cultiver le figuier, et tant d'autres espèces, si loin de la Méditerranée, avec acharnement et malgré les difficultés ? Quels moyens ont-ils employés ? Quelles furent les conséquences de ces transplantations ? Voilà autant de questions auxquelles ce travail veut répondre, en se concentrant sur l'étude des Antilles et de la Nouvelle-Espagne au XVIe siècle.

UN CONTINENT BOULEVERSÉ. DÉRACINEMENTS ET ENRACINEMENTS

La conquête espagnole de l'Amérique, appelée alors par les Européens « Indes occidentales », ne fut pas un processus linéaire. Elle alterna entre des phases d'accélération brusque, lors de campagnes militaires renversant des systèmes politiques entiers, et des phases de stabilisation et de cristallisation des équilibres issus de ces guerres. L'instauration de la souveraineté espagnole en Amérique prit des formes très diverses en fonction des contextes et des processus d'occupation des territoires, s'échelonnant sur quelques années à Hispaniola ou dans le centre du Mexique, sur quelques décennies au Pérou ou dans le Michoacán, ou encore ne fut jamais véritablement aboutie au sud du Chili, dans l'espace amazonien ou dans le nord de la Nouvelle-Espagne.

Les conséquences de ce processus furent majeures, notamment au cours du XVIe siècle. La conquête entraîna l'effondrement, ou *a minima* la profonde recomposition, de systèmes politiques et sociaux autochtones, le renversement des religions et de nombreuses normes locales au nom du catholicisme et, surtout, une catastrophe démographique sans précédent, provoquée par les maladies, la violence et la déstructuration des sociétés préhispaniques.

Pourtant, au moment où tant de choses furent violemment déracinées, d'autres s'enracinèrent. La diffusion des plantes amenées par les Espagnols fut en effet consubstantielle à ces dynamiques, suivant la même trajectoire sinueuse et étant, à bien des égards, leur prolongation. En comparaison avec les conséquences politiques et religieuses de la conquête, ou

bien avec la désolation provoquée par la mort brutale de la majorité des habitants autochtones, le rôle joué par les plantes pourrait sembler anecdotique. Moins connus et plus discrets, ces végétaux participèrent pourtant eux aussi à la transformation profonde de l'Amérique entraînée par la colonisation européenne. L'introduction des espèces cultivées de la péninsule Ibérique en Amérique clôt de fait une ère qui date de la fin de la dernière glaciation, il y a environ 12 000 ans. Après celle-ci, le continent américain se retrouva isolé et presque entièrement coupé du reste du monde, autant des migrations humaines, que des déplacements des animaux ou des plantes. Seules les explorations scandinaves et de brèves migrations austronésiennes, dont la culture de la patate douce en Océanie garde la trace, ont affecté cet isolement, sans conséquence d'ampleur[1]. L'arrivée de ces plantes constitue donc une rupture sans précédent, qui dépasse la seule échelle de temps historique.

Ce phénomène, plus lent que les équipées des conquistadors ou les épidémies, finit par inscrire les plantes européennes dans l'espace américain, expliquant que l'on puisse les trouver aujourd'hui à l'état sylvestre ou cultivées dans les terroirs les plus divers du continent. Les conséquences de ce transfert sont encore visibles, dépassant le cadre chronologique de cette thèse : les plantes étudiées constituent un élément structurant de l'agriculture mexicaine contemporaine et, partant, des paysages et des pratiques alimentaires locales. Selon les chiffres officiels de l'Organisation des Nations Unies pour l'alimentation et l'agriculture (FAO), le Mexique consacre en effet actuellement plus de superficies de culture à l'oranger qu'à l'avocatier ; il est le deuxième producteur mondial de citrons et de limes et produit presque autant de figues que l'Italie[2]. Les plantes arrivées avec les colons s'imposent donc ponctuellement sur des cultures historiques, comme l'avocatier, ou bien concurrencent des pays où leur culture est millénaire,

[1] Les théories quant au peuplement de l'Amérique et aux contacts antérieurs à 1492 font l'objet de débats intenses. Sur la patate douce, voir Ian G. Barber, « A fast yam to Polynesia : new thinking on the problem of the American sweet potato in Oceania », *Rapa Nui Journal*, 26, n° 1, 2012, p. 31-42. Ces contacts furent limités et la liste des espèces concernées par ces circulations est actuellement revue à la baisse. Par exemple, les ossements du site chilien d'El Arenal, auparavant considérés comme les restes de poulets polynésiens, attestant de contacts précolombiens, ont finalement été identifiés comme des os de tinamous chiliens : Ophélie Lebrasseur, « La poule en Argentine comptée par l'archéozoologie et la paléogénomique », communication au colloque *La colonisation animale du Nouveau Monde : géohistoire et histoire environnementale (XVIe-XIXe siècles)*, Université Paris-Nanterre, 22 avril 2024 ; Karolyn Buhring, A. McAlister, B. Kneebone, E. Calás, J. Gajardo, C. Roa, A. Delgado, L. Olguin, M. Fernandez, R. Moreira, D. Quiroz et P. Sheppard, « Revisiting the evidence of the Arenal 1 site : chronologies and human interactions in central southern Chile », *The Journal of Island and Coastal Archaeology*, 20, n° 2, avril 2025, p. 399-422, p. 407.

[2] En 2023, 253 309 hectares ont été consacrés au Mexique à la culture de l'avocatier, pour une production d'environ 3 millions de tonnes, tandis que presque 5 millions de tonnes d'oranges ont été récoltées sur 340 905 hectares de culture, classant le Mexique au troisième rang mondial. La production de citrons et de limes a été de 3, 249 millions de tonnes. Concernant les figues, le pays en a produit 12 489 tonnes, étant le 18e producteur de la planète, derrière l'Italie et ses 13 030 tonnes (la Turquie est première productrice avec 356 000 tonnes). En termes de céréales, le maïs continue de dominer largement : environ 6,5 millions d'hectares pour seulement un demi-million pour le blé, auquel il faut ajouter 297 000 hectares d'orge et 25 465 d'avoine : www.fao.org/faostat/, consulté le 12 mai 2025.

comme le figuier en Italie. Et tout comme aujourd'hui plus personne ne s'étonne de voir des agaves en Provence, des tomates dans la cuisine andalouse ou de constater la consommation de la figue « d'Inde » au Maroc, la plupart des Mexicaines et des Mexicains restent surpris quand ils apprennent que le citron ou la banane n'existaient pas avant la colonisation.

Or, si horticulture et agriculture sont généralement associées à des activités pacifiques, il n'en fut rien : elles furent en l'occurrence au cœur de la domination espagnole. En effet, la colonisation par des plantes nouvelles ne fut pas qu'un épiphénomène et ne se limita pas aux changements de paysages. Elle entraîna en cascade toute une série de changements majeurs, de l'ampleur des transformations évoquées précédemment. Car construire un système agraire fonctionnel, permettant de reproduire année après année des cycles agraires et de récolter semences, graines, fruits et légumes, suppose d'avoir des travailleurs sachant manier certaines techniques et certains outils et connaissant les rythmes annuels, les risques au moment de la culture et les associations permettant d'avoir les meilleurs rendements possibles. L'agriculture n'est en effet jamais uniquement une question de plantes : tout un monde social, de travailleurs et de relations de travail, est impliqué dans la culture de ces végétaux, autant qu'un monde sensible, composé de représentations, notamment religieuses. Dès lors que certaines plantes espagnoles furent cultivées en Amérique, ce fut toute la société issue de la conquête qui fut, au moins indirectement, construite par ces plantes.

La centralité sociale de ces plantes et la difficile organisation de leur dissémination expliquent que les acteurs, autant autochtones qu'européens, aient laissé nombre de témoignages directs de cette transformation environnementale inédite. Le conquistador Bernal Díaz del Castillo s'en fit l'écho à de nombreuses occasions, lorsqu'il coucha par écrit certains épisodes de la conquête, plusieurs années après les évènements. En 1521, après la prise de Mexico-Tenochtitlán, Hernán Cortés prépara une expédition vers la région de Pánuco, sur le golfe du Mexique. Castillo souligna qu'il fut contraint d'emporter de nombreuses provisions, « du vin et des victuailles et des conserves et des biscuits et des ustensiles de cuisine, car à cette époque, il n'y avait pas encore de blé au Mexique[3] ». L'absence des plantes de son quotidien à son arrivée aux Indes avait marqué Díaz del Castillo, qui s'en souvenait encore, bien des années plus tard.

L'intégration de ces plantes se fit toutefois assez rapidement au point qu'une ou deux générations après la conquête, l'origine de certaines plantes était devenue incertaine, comme

[3] « *vino y vituallas y conservas y bizcocho y herraje, porque en aquella sazón no había trigo en México para hacer pan* » : Bernal Díaz del Castillo, *Historia verdadera de la conquista de la Nueva España : aparato de variantes [versión digital]*, éd. Guillermo Serés, Madrid, Real Academia Española, 2011, p. 649.

dans le cas du bananier, qui s'adapta parfaitement à de nombreuses régions de l'Amérique[4]. Même pour les plantes les plus étroitement associées au monde espagnol et dont l'origine ne prêtait pas à discussion, le succès de leur acclimatation fut tel que des variétés distinctes apparurent rapidement. Le médecin et naturaliste Francisco Hernández observa par exemple dans les années 1570 au Michoacán, la région occidentale du Mexique, ce qu'il appela le « blé du Michoacán », présentant des caractéristiques physiques qui le rendaient différenciable des blés européens : une « exubérance » qui faisait que « chaque épi en produi[sait] trois ou quatre autres[5] ». Hernández vit ainsi les conséquences d'une action délibérée, celle de cultiver le blé aux Indes, mais dont les effets en chaîne dépassaient ce que les Espagnols pouvaient concevoir, entraînant une dissémination en dehors des champs cultivés.

En résumé, la colonisation agraire changea la face de l'Amérique, à un moment où le continent entier était traversé de multiples crises violentes, au cours de l'un des bouleversements les plus radicaux et brutaux vécus par l'humanité. Les plantes européennes y jouèrent un rôle central, notamment dans la forme prise par la société coloniale au cours du premier siècle suivant la conquête.

AGRICULTURE ET DOMINATION COLONIALE

Les plantes des colonisateurs

De quelles plantes parle-t-on exactement ? La délimitation du groupe de végétaux étudié dans cette thèse n'a rien d'une évidence. La longue séparation entre l'Amérique et le reste du globe qui prit fin en 1492 a souvent été formalisée par la distinction entre faune et flore des Vieux et Nouveau Mondes. Cette division, que j'utilise ponctuellement, est commode, car elle rappelle l'exception américaine vis-à-vis des plantes d'Europe, d'Afrique, d'Asie et, dans une moindre mesure, d'Océanie. Dans le « Vieux Monde », toutes les plantes et leurs fruits pouvaient circuler, y compris à des milliers de kilomètres de distance — ce que le poivre, originaire du sous-continent indien, mais consommé dès l'Antiquité en Méditerranée, ou la noix de muscade des Moluques expriment parfaitement, même si leurs arbres n'étaient guère connus en Europe[6]. L'Amérique était en revanche complètement coupée de ces échanges.

[4] Sur le bananier, voir chapitre 1, p. 93.

[5] « *Vi entre los mechoacanenses el trigo de nuestra tierra, pero tan exuberante, que cada espiga produce otras tres o cuatro* » : Francisco Hernández, *Historia Natural de la Nueva España*, tome I, cap. XLVII, in *Las obras completas de Francisco Hernández*, http://www.franciscohernandez.unam.mx/tomos/02_TOMO/tomo002_006/tomo002_006_047.html, consulté le 26 juin 2025.

[6] Jean Trinquier et Pierre Schneider, *Le poivre, fragments d'histoire globale : circulations et consommations, de l'Antiquité à l'époque moderne*, Paris, Hermann, 2022.

Ces termes sont cependant peu satisfaisants. D'une part, ils sont fortement connotés, reflétant une perspective européenne sur la question, ce qui a parfois été critiqué[7]. Surtout, la distinction entre les deux « mondes » demeure trop vague pour ce que nous souhaitons étudier. De fait, le parti pris de cette thèse est moins de faire une histoire des plantes pour elles-mêmes, que de s'intéresser aux relations des sociétés humaines avec leurs espèces cultivées. Si le blé et le soja sont deux plantes de l'Ancien Monde, l'une constituait la base de l'alimentation espagnole, tandis que l'autre était entièrement inconnue dans la péninsule Ibérique. En effet, les Espagnols n'ont pas emporté toutes les plantes de l'Ancien Monde, car ils en ignoraient une très grande proportion. Ils ont en revanche volontairement sélectionné un groupe restreint de végétaux à transplanter.

Les catégories alternatives de « plantes européennes » ou de « plantes méditerranéennes » sont également critiquables. La seconde n'est pas dénuée de sens, car elle associe des plantes à des systèmes agraires aux caractéristiques communes et construites sur le temps long[8]. L'association à un cadre géographique fixe fait toutefois courir le risque d'une simplification, celle d'une Méditerranée aux cultures immobiles, qui aurait été exportée telle quelle aux Amériques, bien au-delà de la « part du milieu » de Fernand Braudel[9]. Pourtant, la Méditerranée de Philippe II n'était plus celle d'Ulysse ou des prophètes monothéistes. Si certaines plantes sont cultivées de très longue date et apparaissent dans des textes très anciens, du rameau d'olivier biblique au figuier et à l'olivier coraniques, en passant par les poiriers et pommiers du jardin de Laërte, de nouvelles cultures apparurent au cours des siècles[10]. Les cultivars évoluèrent au fil des sélections, tout autant que les associations dans les jardins et les champs : l'agriculture méditerranéenne n'est donc ni une abstraction ni un élément fixe dans le temps.

Afin d'historiciser au mieux le rapport entre les individus et les plantes qui les entouraient, et d'étudier avec précision les usages associés à la transplantation de ces végétaux, j'ai choisi d'utiliser le terme « plantes de Castille », employé couramment par les contemporains au XVIe siècle. La définition exacte de cette expression apparemment vague constitue l'objet du premier chapitre de cette thèse. Ces plantes étaient de natures diverses — céréales,

---

[7] William Beinart et Karen Middleton, « Plant transfers in historical perspective : a review article », *Environment and History*, 10, n° 1, 2004, p. 3-29, p. 7.

[8] Karl W. Butzer, « Ecology in the long view : settlement histories, agrosystemic strategies, and ecological performance », *Journal of Field Archaeology*, 23, n° 2, 1996, p. 141-50.

[9] Fernand Braudel, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, Paris, Armand Colin, 1979 [1949].

[10] *Genèse*, 8:11 ; *Coran*, 95:1 ; *L'Odyssée*, chant XXIV. Voir aussi le texte plaisant de Lucien Febvre, imaginant « le bon Hérodote refaisant aujourd'hui son périple de la Méditerranée Orientale » et croisant toutes les nouvelles espèces qui n'étaient pas cultivées dans l'Antiquité : Lucien Febvre, « Les surprises d'Hérodote, ou les acquisitions de l'agriculture méditerranéenne », *Annales d'histoire sociale*, 2, n° 1, 1940, p. 29-32.

légumineuses, arbres fruitiers — et avaient, au XVIe siècle, une histoire plus ou moins longue dans la péninsule Ibérique. Elles avaient toutefois en commun d'être alors toutes cultivées en Espagne et d'être liées à des représentations culturelles et religieuses au cœur des identités multiples de la péninsule. Elles étaient considérées comme les plantes des Castillans en tant que groupe politique et constituaient une condition obligatoire à leur vie normale. Cette catégorie permet en conséquence d'aborder la question sous l'angle de la relation que les Espagnols entretenaient avec leurs plantes.

La question, du reste, ne concernait pas uniquement les plantes : les animaux domestiques y furent essentiels, car incontournables à toutes les étapes de la culture des plantes de Castille (labour, dépiquage, sarclage, fumage, transport, etc.). Également associés à la vie castillane, les animaux amenés par les Européens apparaissent en conséquence régulièrement dans cette thèse, mais ne sont pas étudiés directement, représentant un autre chantier d'étude.

Une colonisation agricole

Le lien fort et l'évidence vécue des plantes de Castille expliquent l'effort entrepris par les Espagnols pour amener par-delà les mers les plantes de leur quotidien. L'argument communément avancé est que les Ibériques cherchèrent à retrouver de cette façon un monde familier et des repères dans un environnement complètement différent de leur lieu de naissance. La circulation des plantes de Castille aurait d'abord été le résultat de la somme des nostalgies individuelles des colons[11]. Carlos Fuentes en fit le sujet de la première nouvelle de son recueil *L'oranger* (*El naranjo*), publié en 1993. Dans cette fiction historique, on lit le témoignage de Jerónimo de Aguilar, cet Espagnol naufragé accueilli par des Mayas yucatèques et qui servit par la suite de traducteur à Cortés. Ayant adopté toutes les coutumes et la vie de ses hôtes, Aguilar avait tout de même planté des pépins d'oranger, dernier lien avec sa vie antérieure[12].

Cette explication est loin d'être absurde, quoique souvent difficile à établir. Elle rend toutefois mal compte de l'ampleur des moyens mis en œuvre par les Espagnols pour jouir en Amérique des plantes du quotidien castillan. La nostalgie ou l'expression d'un besoin individuel n'expliquent pas la mise en place d'un système agraire entier, fondé sur un investissement royal massif et des circuits économiques pour faire pousser du blé ou des arbres fruitiers, pourtant facilement substituables aux Indes. Ce qui s'exprima fut plutôt une nécessité sociale : il fallait les plantes de Castille pour construire ailleurs une société stable et un environnement adéquat à

[11] Pour l'historiographie de ce qu'on pourrait appeler « l'argument de la nostalgie », voir *infra*, p. 44.
[12] Carlos Fuentes, *El naranjo*, Madrid, Alfaguara, 1993.

la vie « civilisée » — « en bonne police » auraient dit les Espagnols du XVIe siècle. Il s'agissait donc moins de retrouver aux Indes des traces d'un monde connu, que de le répliquer pour construire un univers cohérent, avec les bonnes plantes, les bonnes personnes et les bonnes hiérarchies. L'existence des Castillans, nécessairement catholiques, ne pouvait avoir lieu sans ces plantes, sans leur présence visible, leurs fruits, bien entendu, mais aussi ce qu'elles permettaient comme relations sociales, comme identités et comme activités collectives, notamment religieuses — comme la messe. Elles étaient également importantes dans les rapports entretenus avec les populations autochtones, en particulier pour établir les différences de statut, tant parmi les Espagnols qu'entre Européens et locaux.

Le besoin en plantes de Castille était considéré comme une évidence aussi bien aux Indes qu'en Espagne. Un indice clair est que leur circulation fut au moins autant le résultat d'actions individuelles que d'une série de politiques royales, qui firent de ces thématiques agraires un enjeu d'État. Le conseil royal considérait en effet que sans les plantes de Castille les Indes occidentales ne pouvaient demeurer sous le giron des Rois catholiques. D'autant que sans elles, le culte chrétien, justification de la conquête et raison agissante pour nombre d'Espagnols, ne pouvait être célébré.

Ces politiques furent appliquées tout au long du siècle, malgré des traversées en bateau qui se concluaient presque irrémédiablement par l'échec des transplantations. Au cours de recherches précédentes, j'ai étudié, à travers le cas spécifique de la vigne, la centralité de ces politiques autant dans la circulation des plantes que dans la constitution de l'autorité espagnole aux Indes, notamment en raison de l'importance du vin pour la célébration eucharistique. L'adaptation de la vigne au Mexique fut pourtant si difficile et couronnée de si peu de succès, qu'on a longtemps pu penser que son absence était due à une interdiction royale plutôt que le résultat de ces difficultés[13]. Seul le fil ténu de la répétition des essais, plusieurs dizaines, voire plusieurs centaines de fois permit l'enracinement définitif de toutes ces plantes. L'intentionnalité de ce transfert est donc certaine : sans elle, la diversité des plantes de Castille que l'on trouve aujourd'hui en Amérique n'aurait jamais pu exister[14].

Ces décisions étaient d'autant plus coûteuses qu'il s'agissait d'adapter aux Indes des plantes communes, qui pouvaient être aisément remplacées par des substituts locaux. En effet, les Espagnols colonisèrent en priorité des sociétés agraires, entièrement capables de produire de

[13] Antoine Duranton, *Production, circulation et consommation du vin en Nouvelle-Espagne, XVIe-XVIIe siècles*, Paris, EHESS, mémoire de master, 2018.

[14] Certaines plantes ont pu être transportées par inadvertance, comme les herbes décrites par Alfred Crosby (cf. *infra*). Je souhaite seulement rappeler que les plantes amenées intentionnellement furent plus nombreuses et plus importantes, en termes économiques et symboliques.

quoi les nourrir. Cela fut vrai aux Antilles, avec les sociétés taïnos, mais à plus forte raison en Mésoamérique, où les Espagnols conquirent des sociétés dont les structures agraires étaient capables de soutenir des densités démographiques plus élevées qu'en Europe et dont les systèmes politiques s'étendaient sur des dizaines de milliers de kilomètres carrés. Le maïs, composant le cœur de l'alimentation locale, offrait du reste une céréale tout à fait substituable au blé. Il y eut donc un refus délibéré de prendre en considération ces sociétés agraires et leurs productions, pour préférer, envers et contre tout, une complexe entreprise de réplication de l'agriculture espagnole. Une opération intentionnelle, engageant les moyens importants dont disposait la monarchie catholique à l'époque, conduisit, contre tous les déterminismes naturels, à bouleverser les paysages américains, les équilibres agraires et les relations sociales par l'importation de la culture des plantes de Castille.

Cette thèse vise à démontrer le rôle crucial joué par les plantes de Castille dans le processus colonial au cours du XVIe siècle, tant au cœur des mécanismes d'appropriation territoriale, aux Antilles et en Nouvelle-Espagne, que dans ceux d'établissement des hiérarchies sociales coloniales. C'est par les plantes que fut pensée et réalisée l'installation définitive des Espagnols aux Indes et c'est par celles-ci que se fixèrent de nombreux rapports sociaux, souvent transversaux. Dès lors, le terme de *colonisation agricole*, figurant dans le titre de cette thèse devrait apparaitre, à la suite de ce travail, comme légèrement redondant : pour les Castillans du XVIe siècle, une colonisation était en effet *nécessairement* agricole, car l'idée même de colonisation et d'appropriation durable d'une terre ne se pensait qu'à travers l'agriculture de Castille.

La particularité de l'entreprise castillane est d'avoir été pensée comme une colonisation menée *entre ciel et terre* : l'expression recouvre d'une part la terre, celle appropriée par les conquistadors, celle sur laquelle on fit croître les plantes de Castille et celle-là même où vécurent et travaillèrent l'ensemble des acteurs de ce bouleversement cultural. De l'autre, le ciel, car c'est au nom de Dieu que ces terres furent conquises ; c'est pour l'honorer que les plantes de Castille y furent cultivées, et c'est enfin la volonté divine qui fut considérée comme la source du succès des nouvelles cultures.

PLANTES, COLONISATION ET ENVIRONNEMENT

De l'apologie du colonialisme à l'histoire rurale

La richesse et l'abondance des travaux consacrés à la question de la circulation des plantes entre Europe et Amérique indiquent que le sujet a depuis fort longtemps suscité la curiosité.

Cet intérêt débuta en réalité dès l'époque moderne. Presque tous les chroniqueurs qui firent l'histoire de la colonisation mentionnèrent la diffusion des plantes amenées par les Espagnols. Des observateurs comme Gonzalo Fernández de Oviedo, José de Acosta ou, plus tardivement, Bernabé de Cobo dédièrent de longs passages à ce sujet[15]. Évoquant le cas de l'olivier, le chroniqueur péruvien Garcilaso de la Vega écrivit dans ses *Comentarios reales*, publiés en 1609 à Lisbonne :

> « Le profond désir que ressentirent les Espagnols d'avoir les choses de leur terre aux Indes fut si pressant et si puissant, qu'aucun labeur ni danger ne leur a semblé suffisamment grand pour les empêcher d'essayer de les satisfaire[16]. »

À la fin du XVIIIe siècle et au début du XIXe siècle, l'écho de ces chroniques se faisait encore entendre et le savant Alexander von Humboldt observa lui aussi lors de son expédition américaine les modifications entraînées par les plantes de Castille[17].

Il faut toutefois attendre la fin du XIXe et le début du XXe siècle pour que des historiens espagnols écrivent sur la question. Marqués par une approche érudite fondée sur la compilation et l'édition de sources, ils en firent un sujet de fierté nationaliste, au moment où le pays était marqué par une profonde instabilité politique. Face à l'image d'une Espagne décadente, alors que le reste de l'Europe érigeait l'impérialisme et le colonialisme comme une preuve de modernité et de supériorité, ces historiens proches des milieux conservateurs firent de l'agriculture la preuve du bien-fondé de « l'œuvre coloniale » espagnole aux Amériques. Selon eux, la tendance agraire du colonialisme espagnol distinguait ce dernier des autres colonialismes et témoignait du caractère civilisateur et désintéressé de la conquête de l'Amérique. L'érudit jésuite et réactionnaire Ricardo Cappa décrivit en 1890 la culture de ces plantes en Amérique par des paysans espagnols comme des « actes héroïques[18] ». En 1929, le ministère du Travail du gouvernement de Primo de Rivera fit éditer un recueil de textes sur « l'apport des colons espagnols à la prospérité de l'Amérique », défendant à nouveau le colonialisme ibérique[19]. Plus tard, en 1968, en plein franquisme, un texte sur l'agriculture à l'époque des Rois catholiques

[15] Sur ces textes, voir les chapitres 1 à 3.

[16] « *Las ansias que los Españoles tuvieron por ver cosas de su tierra en las Indias han sido tan bascosas y eficaces, que ningún trabajo ni peligro se les ha hecho grande para dejar de intentar el efecto de su deseo* » : Garcilaso de la Vega, *Comentarios reales : sobre el Imperio de los Incas del antiguo Perú*, éd. Andrés Soria Olmedo, Madrid, Fundación José Antonio de Castro, 2015, p. 713.

[17] Voir le chapitre 6.

[18] « *Heroicidades* » : Ricardo Cappa, *Industria agricola-pecuaria llevada a América por los Españoles*, Madrid, Librería Católica de Gregorio del Amo, 1890, p. 18.

[19] Luis Benjumea (dir.), *Aportación de los colonizadores españoles a la prosperidad de América (1493-16..)*, Madrid, Imprenta Artística Sáez Hermanos, 1929.

contenait un chapitre sur « l'agriculture des conquistadors » et adoptait encore ce ton apologétique[20].

Au même moment, une autre historiographie se développait sur le sujet aux États-Unis, en raison de l'intérêt pour le passé espagnol des États du Sud-Ouest étasunien. L'historien Herbert Bolton souligna par exemple en 1917 le rôle des missions espagnoles dans la diffusion de « toutes les plantes et tous les animaux domestiques imaginables d'Europe » et en fit l'une des caractéristiques de la mission décrite comme un « front pionnier colonial[21] ». En 1929, un autre historien étasunien, Arthur P. Whitaker, consacra un article à la « contribution espagnole à l'agriculture américaine », sur un ton finalement assez similaire aux propagandistes espagnols. Affirmant que « sur le long terme, l'Espagne a donné bien plus au Nouveau Monde que ce qu'elle en a reçu », l'article de Whitaker introduisit dans le monde anglophone l'idée que l'Espagne du XVIe siècle avait opté pour une colonisation agraire, distincte de celle, ultérieure, menée par les Anglais[22]. Portés par un colonialisme assumé, tous ces travaux ont amené à ne plus penser la conquête seulement en fonction d'une histoire militaire et politique, mais à y inclure également l'agriculture.

Par la suite, en particulier après la Seconde Guerre mondiale, des travaux plus rigoureux d'histoire rurale, souvent orientés vers l'analyse de l'appropriation foncière espagnole, montrèrent indirectement le rôle central des plantes et animaux de l'Ancien Monde dans l'instauration du pouvoir espagnol : ce fut par exemple le cas du livre majeur de Charles Gibson, publié en 1964[23]. Sans en faire des objets d'étude en tant que tels, ces travaux montrèrent que le processus de colonisation foncière s'appuya sur certaines plantes, notamment le blé. S'ils ne s'intéressèrent guère aux plantes de Castille, ils m'ont invité à être attentif aux processus agraires

---

[20] Maria Teresa Oliveiros de Castro, *La agricultura de los reinos españoles en tiempo de los reyes catolicos*, Madrid, Instituto nacional de investigaciones agronómicas, 1968.

[21] « *Every conceivable domestic plant and animal of Europe* » : Herbert E. Bolton, « The mission as a frontier institution in the Spanish-American colonies », *The American Historical Review*, 23, n° 1, 1917, p. 42-61.

[22] « *In the long run, Spain gave the New World far more than she got from it* » : Arthur P. Whitaker, « The Spanish contribution to American agriculture », *Agricultural History*, 3, n° 1, 1929, p. 1-14.

[23] Lesley Byrd Simpson, *Exploitation of land in central Mexico in the sixteenth century*, Berkeley, University of California Press, 1952 ; Charles Gibson, *The Aztecs under Spanish rule : a history of the Indians of the valley of Mexico, 1519-1810*, Stanford, Stanford University Press, 1964 ; Micheal Riley, *The estate of Fernando Cortes in the Cuernavaca area of Mexico, 1522-1547*, Thèse de doctorat, The University of New Mexico, 1965. Voir aussi les articles de M. Riley, tirés de sa thèse, qui complètent son travail : Micheal Riley, « Fernando Cortés and the Cuernavaca Encomiendas, 1522–1547 », *The Americas*, 25, n° 1, 1968, p. 3-24 ; Micheal Riley, « Land in Spanish enterprise : colonial Morelos 1522-1547 », *The Americas*, 27, n° 3, 1971, p. 233-51 ; Micheal Riley, « Labor in Cortesian enterprise: the Cuernavaca area, 1522-1549 », *The Americas*, 28, n° 3, 1972, p. 271-87. Signalons en outre deux articles qui traitèrent du sujet directement, l'un se contentant de répéter peu ou prou, avec un ton particulièrement méprisant pour l'agriculture autochtone, ce qu'avait déjà écrit Whitaker dans la même revue, et un article très généraliste sur le vin et la vigne rédigé par le diplomate hondurien Rafael Heliodoro Valle : Richard J. Morrisey, « Colonial agriculture in New Spain », *Agricultural History*, 31, n° 3, 1957, p. 24-29 ; Rafael Heliodoro Valle, « The history of wine in Mexico », *American Journal of Enology and Viticulture*, 9, n° 3, 1958, p. 146-54.

en lien avec l'accaparement des terres. Dans ce panorama, le travail d'anthropologie historique mené par George Foster sur les trajectoires d'outils agricoles de l'Espagne à l'Amérique fournit également des informations essentielles sur ce que supposa, techniquement, l'acclimatation de ces plantes[24].

Au Mexique, la présence des plantes européennes fut également étudiée à l'occasion de travaux consacrés aux questions foncières et à la division du travail. En particulier, les livres et articles de Silvio Zavala et José Miranda, portant sur les institutions créées par les Espagnols pour exploiter et taxer la main-d'œuvre autochtone, contiennent de nombreuses références aux plantes de Castille[25]. Sans être mexicain, François Chevalier s'inscrivit dans cette tendance en publiant en 1952 un livre sur l'origine des haciendas, les grands domaines agricoles[26]. Enfin, un article fondateur sur le blé au Mexique fut publié par Enrique Florescano en 1965, complété par un ouvrage en 1971, traitant frontalement de la céréale espagnole, sous le prisme de son rôle dans la structuration agraire des campagnes mexicaines[27].

Tous ces travaux d'histoire rurale ont permis de rendre la présence des plantes de Castille dans les sources sinon évidente du moins compréhensible. Ils constituent un fondement important de l'étude de ces plantes, mais leur regard, concentré sur les thématiques propres aux structures agraires et à leur influence dans les équilibres sociaux et politiques du Mexique du XXe siècle, n'a pas mis en avant la nouveauté radicale que supposait la culture de ces plantes en Amérique.

---

[24] George M. Foster, *Culture and conquest : America's Spanish heritage*, Chicago, Guadrangle Books, 1960.

[25] Silvio Zavala, *La encomienda indiana*, Madrid, Centro de estudios históricos, 1935 ; Silvio Zavala, « Los trabajadores antillanos en el siglo XVI », *Revista de historia de américa*, n° 3, 1938, p. 60-88 ; Silvio Zavala (dir.), *Fuentes para la historia del trabajo en Nueva España*, Mexico, Fondo de cultura económica, 1939, 7 vol. ; Silvio Zavala, *Ordenanzas del trabajo : siglos XVI y XVII*, Mexico, Elede, 1947 ; José Miranda, *El tributo indígena en la Nueva España durante el siglo XVI*, Mexico, El Colegio de México, 1952 ; José Miranda, *La función económica del encomendero en los orígenes del régimen colonial : Nueva España, 1525-1531*, Mexico, UNAM, 1965 ; José Miranda, « Orígenes de la ganadería indígena en la Mixteca », Mexico, SEP, 1972, p. 183-95. Dans la même veine, voir les travaux ultérieurs de S. Zavala sur les corvées imposées aux travailleurs autochtones : Silvio Zavala, *El servicio personal de los indios en la Nueva España*, Mexico, El Colegio de México, 1984, 7 vol. Voir aussi le livre de B. García Martínez sur le marquisat del Valle, la seigneurie de Hernán Cortés et ses descendants : Bernardo García Martínez, *El marquesado del Valle : tres siglos de régimen señorial en Nueva España*, Mexico, El Colegio de México, 1969.

[26] François Chevalier, *La formation des grands domaines au Mexique : terre et société aux XVIe-XVIIe siècles*, Paris, Institut d'ethnologie, 1952. L'ouvrage fut traduit et publié au Mexique en 1976.

[27] Enrique Florescano, « El abasto y la legislación de granos en el siglo XVI », *Historia Mexicana*, 14, n° 4, 1965, p. 567-630 ; Enrique Florescano, *Estructuras y problemas agrarios de México (1500-1821)*, Mexico, SEP, 1971.

L'histoire environnementale et le paradigme contesté de l'échange colombien

La publication en 1972 de *L'échange colombien* par l'historien étasunien Alfred Crosby marque un tournant[28]. Cet ouvrage bref, mais dense est le premier à décrire la circulation d'agents biologiques entre Ancien et Nouveau Mondes — les plantes, les animaux, mais aussi les maladies — et les conséquences massives et durables de celle-ci. Bien que Crosby insiste sur le caractère déséquilibré de « l'échange colombien », le terme est critiquable. Il résume cependant efficacement ce mouvement de circulation de part et d'autre de l'Atlantique. L'ouvrage présenta ainsi de façon limpide le bouleversement planétaire que provoqua la conquête de l'Amérique. Inscrits dans le champ émergent de l'histoire environnementale étasunienne, les travaux de Crosby furent particulièrement influents dans le monde anglo-saxon, alors que de nombreuses études étaient dédiées au lien entre colonialisme et environnement, qu'il s'agisse des dégradations environnementales ou, au contraire, de l'origine des politiques de préservation d'espaces naturels[29].

L'approche choisie par Crosby comporte toutefois de très nombreuses limites : son regard surplombant sur les sources et son cadre géographique, continental, ne laissent que peu de nuances et empêchent de comprendre les motivations des acteurs humains. L'auteur porte par ailleurs un regard condescendant sur les peuples autochtones, à la supposée infériorité technique et décrits de surcroît comme globalement uniformes de l'Alaska à la Terre de Feu[30]. Il ne considère par ailleurs pas non plus les Espagnols comme des agents actifs de ce processus, car, comme il l'affirme péremptoirement, « un fort intérêt dans l'agriculture n'était tout simplement pas une vertu castillane[31] ». Son livre suivant sur « l'impérialisme écologique », qui étend à l'ensemble du globe l'étude de l'échange colombien et son rôle dans l'expansion

[28] Alfred W. Crosby, *The Columbian exchange : biological and cultural consequences of 1492*, Westport, Greenwood, 1972.

[29] Fabien Locher et Grégory Quenet, « L'histoire environnementale : origines, enjeux et perspectives d'un nouveau chantier », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 56, n° 4, 2009, p. 7-38 ; William M. Denevan, « The pristine myth : the landscape of the Americas in 1492 », *Annals of the Association of American Geographers*, 82, n° 3, 1992, p. 369-85 ; Richard Grove, *Green imperialism : colonial expansion, tropical island Edens, and the origins of environmentalism, 1600-1860*, Cambridge-New York, Cambridge University Press, 1995 ; David J. Arnold, *The problem of nature : environment, culture and European expansion*, Cambridge, Blackwell, 1996 ; John R. McNeill, « Ecology, epidemics and empires : environmental change and the geopolitics of tropical America, 1600-1825 », *Environment and History*, 5, n° 2, 1999, p. 175-84. Voir aussi Diana K. Davis, *Resurrecting the granary of Rome : environmental history and French colonial expansion in North Africa*, Athens, Ohio University Press, 2007. Pour un exemple français sur la question, voir Jean-Baptiste Fressoz et Fabien Locher, *Les révoltes du ciel : une histoire du changement climatique (XVe-XXe siècle)*, Paris, Seuil, 2020.

[30] Alfred W. Crosby, *The Columbian exchange*, *op. cit.*, p. 21-22.

[31] « *Close attention to farming was simply not a Castilian virtue* » : *Ibid.*, p. 70.

européenne, comporte les mêmes biais, laissant de côté les transferts intentionnels pour insister sur des dispersions involontaires et incontrôlables[32].

Les recherches d'Alfred Crosby fournissent une toile de fond utile, mais furent trop souvent considérées, en ce qui concerne les plantes, comme un aboutissement plutôt qu'un point de départ vers d'autres études précisant le schéma général. De fait, à la suite de son travail, ce furent surtout les conséquences de l'introduction de l'élevage au Mexique qui suscitèrent un débat nourri[33]. En lien avec ces discussions, la question des dégradations environnementales à l'époque coloniale occupa de nombreuses recherches, entre autres pour établir la part des actions humaines et celle des variations du climat[34]. La place des espèces cultivées amenées par les Espagnols resta ainsi dans l'ombre de cette historiographie principalement étasunienne.

Pour retrouver la trace d'un intérêt pour les plantes de Castille, il faut plutôt se tourner vers des travaux d'histoire sociale, consacrés par exemple à l'envoi de paysans espagnols aux Indes, ou vers des études qui continuèrent à explorer les questions foncières à l'époque coloniale et la distribution des rentes agraires[35]. Rik Hoekstra a par exemple suggéré en 1992 que le blé

---

[32] Alfred W. Crosby, *Ecological imperialism : the biological expansion of Europe, 900-1900*, Cambridge, Cambridge university press, 1986.

[33] Elinor G. K. Melville, *A plague of sheep : environmental consequences of the conquest of Mexico*, Cambridge-New York, Cambridge University Press, 1994 ; Karl W. Butzer et Elisabeth K. Butzer, « Transfer of the Mediterranean livestock economy to New Spain : adaptation and ecological consequences », dans éd. Billie Lee Turner, *Global land use change : a perspective from the Columbian encounter*, Madrid, CSIC, 1995, p. 151-93 ; Karl W. Butzer, « Ecology in the Long View », art. cit. ; Andrew Sluyter, « The ecological origins and consequences of cattle ranching in sixteenth-century New Spain », *Geographical Review*, 86, n° 2, 1996, p. 161-77 ; Richard Hunter, *People, sheep, and landscape change in colonial Mexico: the sixteenth-century transformation of the Valle del Mezquital*, Thèse de doctorat, Louisiana State University, 2009.

[34] Sarah L. O'Hara, F. Alayne Street-Perrott et Timothy P. Burt, « Accelerated soil erosion around a Mexican highland lake caused by prehispanic agriculture », *Nature*, 362, n° 6415, 1993, p. 48-51 ; Georgina H. Endfield et Sarah L. O'Hara, « Perception or deception? Land degradation in post-conquest Michoacán, west central México », *Land Degradation & Development*, 10, n° 4, 1997, p. 383-98 ; Sarah L. O'Hara et Sarah E. Metcalfe, « The climate of Mexico since the Aztec period », *Quaternary International*, 43-44, janvier 1997, p. 25-31 ; Georgina H. Enfield et Sarah L. O'Hara, « Degradation, drought, and dissent : an environmental history of colonial Michoacán, West Central Mexico », *Annals of the Association of American Geographers*, 89, n° 3, 1999, p. 402-19 ; Bradley Skopyk, *Colonial cataclysms : climate, landscape, and memory in Mexico's little ice age*, Tucson, University of Arizona Press, 2020.

[35] Alain Milhou, « Los intentos de repoblación de la Isla Española por colonias de labradores (1518-1633). Razones de un fracaso », Bordeaux, Instituto de Estudios Ibéricos e Iberoamericanos, 1977, p. 643-54 ; Herman W. Konrad, *A Jesuit hacienda in colonial Mexico : Santa Lucia, 1576-1767*, Stanford, Stanford University Press, 1980 ; Antonio Rubial García, « Santiago de Ocuituco. La organización económica de un convento rural agustino a mediados del siglo XVI », *Estudios de historia novohispana*, 7, 1981, p. 2-28 ; Arístides Medina Rubio, *La iglesia y la producción agrícola en Puebla, 1540-1795*, Mexico, El colegio de México, 1983 ; Gisela von Wobeser, *La formación de la hacienda en la época colonial : el uso de la tierra y el agua*, Mexico, UNAM, 1983 ; Virginia García Acosta, *Los precios del trigo en la historia colonial de México*, Tlalpan, La Casa Chata, 1988 ; Hanns J. Prem, *Milpa y hacienda : tenencia de la tierra indígena y española en la cuenca del Alto Atoyac, Puebla, México, 1520-1650*, Mexico, Fondo de cultura económica, 1988 ; Teresa Rojas Rabiela et William T. Sanders (dir.), *Historia de la agricultura. Época prehispánica-siglo XVI*, Mexico, INAH, 1989, 2 vol. Voir également les travaux sur les plantations, au Pérou ou au Brésil : Nicholas P. Cushner, *Lords of the land : sugar, wine, and Jesuit estates of coastal Peru, 1600-1767*, Albany, State University of New York Press, 1980 ; Stuart B. Schwartz, « The Plantations of St. Benedict: the Benedictine sugar mills of colonial Brazil », *The Americas*, 39, n° 01, 1982, p. 1-22.

avait permis la mise en culture de terres moins propices au maïs et avait de cette façon conduit à la mise en place d'un système fondé sur la complémentarité écologique des deux céréales, qui favorisait l'appropriation espagnole du territoire[36].

Une série de recherches sur le commerce atlantique a également permis de mieux évaluer la place des produits de Castille dans les relations marchandes : elles furent les premières à retracer l'existence d'une politique royale précoce d'envois de plantes, d'outils agricoles et de paysans d'Espagne vers l'Amérique. Toutefois, au vu des intérêts commerciaux en jeu, la plupart de ces chercheurs ont paradoxalement développé l'hypothèse d'une interdiction royale de l'agriculture méditerranéenne en Amérique pour protéger les intérêts des marchands espagnols, ce que démentent pourtant fréquemment les archives qu'ils ont étudiées[37].

Surtout, différentes recherches menées au Mexique, centrées sur des études de cas régionaux, explorés sur toute la durée coloniale, ont montré les relations entre des terroirs en évolution constante, les systèmes de travail, souvent forcé, les conflits autour de la propriété foncière et l'imposition du pouvoir espagnol[38]. Ces travaux ont été fondamentaux dans mon approche, en montrant indirectement que l'introduction des plantes de Castille eut lieu dans tout le Mexique, dans des régions aux climats et aux cultures différents, tout en soulignant leur

---

[36] Rik Hoekstra, « Profit from the wastelands : social change and the formation of haciendas in the valley of Puebla, 1570-1640 », *European Review of Latin American and Caribbean Studies*, 52, 1992, p. 91-123.

[37] Lutgardo García Fuentes, « El viñedo y el olivar sevillanos y las exportaciones agrarias a Indias en el siglo XVI », vol. 1, La Rábida, Instituto de Estudios Onubenses, vol. 1, 1981, 2 vol., p. 17-38 ; Juana Gil-Bermejo García, « Trafico de vinos en Sevilla para el comercio indiano », vol. 1, Madrid, Instituto Gonzalo Fernández de Oviedo, vol. 1, 1983, 2 vol., p. 315-25 ; Antonio García-Baquero González, « Los productos vinícolas andaluces en la Carrera de Indias », dans éd. Alberto Ramos Santana et Javier Maldonado Rosso, *El comercio de vinos y aguardientes andaluces con América*, Cadix, Universidad de Cádiz, 1998, p. 71-90 ; Expiración García Sánchez, « Plantas alimentarias en al-Andalus y su expansión a través del Atlántico », vol. 2, dans éd. Dora Sierra Carrillo, *Problemas del pasado americano. Tomo II : Colonización y religiosidad*, Mexico, INAH, vol. 2, 2020, 2 vol., p. 59-82.

[38] Wolfgang Trautmann, *Las transformaciones en el paisaje cultural de Tlaxcala durante la época colonial : una contribución a la historia de México bajo especial consideración de aspectos geográfico-económicos y sociales*, Wiesbaden, Steiner, 1981 ; Emma Pérez-Rocha, *La tierra y el hombre en la villa de Tacuba durante la época colonial*, Mexico, INAH, 1982 ; Jesús Ruvalcaba Mercado, *Agricultura india en Cempoala, Tepeapulco y Tulancingo : siglo XVI*, Mexico, Departamento del distrito federal, 1985 ; María de los Ángeles Romero Frizzi, *Economía y vida de los españoles en la Mixteca Alta : 1519- 1720*, Mexico, INAH, 1990 ; Carlos Paredes Martínez, *La región de Atlixco, Huaquechula y Tochimilco : la sociedad y su agricultura en el siglo XVI*, Puebla, CIESAS-Fondo de cultura económica, 1991 ; Juan Carlos Garavaglia, « Atlixco : l'eau, les hommes et la terre dans une vallée mexicaine (XVe-XVIIe siècles) », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, trad. Laura Ciezar Thiérot, 50, n° 6, 1995, p. 1309-49 ; Margarita Menegus Bornemann et Alejandro Tortolero, *Agricultura mexicana : crecimiento e innovaciones*, Mexico, El Colegio de Michoacán, 1999 ; Alba González Jácome, *Historias varias : un viaje en el tiempo con los agricultores mexicanos*, Mexico, Universidad Iberoamericana, 2011 ; Nadine Béligand, *Entre lagunas y volcanes : una historia del Valle de Toluca (finales del siglo XV-siglo XVIII)*, trad. Odile Guilpain Peuliard, Zamora, El Colegio de Michoacán, 2017, 2 vol. ; Sergio Eduardo Carrera Quezada, *Sementeras de papel : la regularización de la propiedad rural en la Huasteca serrana, 1550-1720*, Mexico, El Colegio de México, 2018 ; Marta Martín-Gabaldón, « New crops, new landscapes and new socio-political relationships in the cañada de Yosotiche (Mixteca region, Oaxaca, Mexico), 16th-18th centuries », *Historia Agraria. Revista de agricultura e historia rural*, 75, 2018, p. 33-68 ; Rodolfo Ramírez Rodríguez, « Especialización agrícola de la región de los Llanos de Apan : el surgimiento del cultivo del maguey de aguamiel (siglos XVI-XVIII) », *Estudios de Historia Novohispana*, n° 64, 2021, p. 41-81 ; Sergio Eduardo Carrera Quezada, *La provincia indomable. Historia y paisaje de la sierra de Metztitlán, siglos XVI-XVIII*, Mexico, El Colegio de México, 2024.

rôle dans l'édification de structures sociales durables. La délimitation régionale m'a toutefois semblé trop restreinte, d'autant plus que ces travaux, peu marqués par l'histoire environnementale, étaient moins enclins à prendre en compte des phénomènes plus généraux.

Par ailleurs, outre le fait de s'abstenir le plus souvent de proposer une théorie d'ensemble pour expliquer la présence de ces végétaux, l'angle mort de ces études est fréquemment d'étudier les plantes une fois transplantées et cultivées, sans véritablement poser la question du transfert. La lecture d'études qui s'intéressent à la diffusion d'une plante de Castille en particulier, ou, au contraire, les inventaires systématiques de plantes cultivées, souvent dressés dans une approche anthropologique et donnant à voir la variété des espèces introduites, m'ont confirmé cette impression[39].

De fait, la matérialité des circulations a été abordée quasi exclusivement à travers les circulations des espèces rares — épices ou plantes médicinales, constituant un groupe restreint et limité à des plantes extraeuropéennes[40]. Il manque pour les plantes de Castille une approche similaire à celle suivie par Paulina Machuca, qui souligne la complexité de circulations de plantes asiatiques du quotidien, comme le cocotier, entre Philippines et Mexique et qui précise leurs liens avec des usages spécifiques et les conséquences sociales engendrées par ces nouvelles cultures[41]. Arnold Bauer et Peer Schmidt posaient cependant, dès 1986 et 1993 respectivement,

[39] Bernard Grunberg, « L'introduction de la vigne et du vin au Mexique à l'époque des premiers Habsbourg », dans éd. Viviane Barrié-Curen, *Vins, vignobles, terroirs de l'Antiquité à nos jours*, Nancy, Centre régional de documentation pédagogique de Lorraine, 1999, p. 211-22 ; Mauro Ambrosoli, « D'Europe aux Amériques. La diffusion de la *Medicago sp.* (*alfalfa* et luzerne) aux XVIe - XIXe siècles », *Histoire et Sociétés Rurales*, 42, n° 2, 2014, p. 43-66 ; Miguel Molina Martínez, « El cúltivo del olivo en la América colonial. Propuestas de investigación », *Chronica nova*, n° 41, 2015, p. 121-42 ; René de León Meza, « El cultivo del trigo en Nueva Galicia durante el siglo XVII », *Secuencia*, n° 94, 2016, p. 39-76 ; Abel Martínez et Andres Otálora, « "A suelo nuevo dar nueva semilla". El trigo en la Provincia de Tunja, Nuevo Reino de Granada, siglos XVI y XVII », *Maguaré*, 34, n° 2, 2020, p. 137-71 ; Birgitta Leander, « Mestizaje ecológico en México (algunas frutas, legumbres y semillas) », *Journal de la Société des américanistes*, 59, 1970, p. 65-89 ; Julia García París, *Intercambio y difusión de plantas de consumo entre el nuevo y el viejo mundo*, Madrid, Ministerio de agricultura, pesca y alimentación, 1991 ; Esther Katz, « Du mûrier au caféier : Histoire des plantes introduites en pays mixtèque (XVIe-XXe siècle) », *Journal d'agriculture traditionnelle et de botanique appliquée*, 36, n° 1, 1994, p. 209-44 ; Karl W. Butzer, « Biological transfer, agricultural change, and environmental implications of 1492 », dans éd. Ronny R Duncan, *International germplasm transfer : past and present*, Madison, American Society of Agronomy, 1996, p. 1-29.

[40] Paula Susan De Vos, « The science of spices : empiricism and economic botany in the early Spanish empire », *Journal of World History*, 17, n° 4, 2006, p. 399-427 ; Benjamin Breen, *Tropical transplantations : drugs, nature, and globalization in the Portuguese and British Empires, 1640-1755*, Thèse de doctorat, University of Texas, 2015 ; Omri Bassewitch Frenkel, *Transplantation of Asian spices in the Spanish empire 1518-1640 : entrepreneurship, empiricism, and the Crown*, Thèse de doctorat, McGill University, 2017. Voir aussi le travail de Dorit Brixius sur l'acclimatation de plantes sur l'île Maurice qui, à l'instar des recherches de Samir Boumediene, décrites plus bas, souligne l'interaction entre savoir, agriculture, appropriation et colonisation : Dorit Brixius, *Creolised science : knowledge in the Eighteenth-Century Indo-Pacific*, Cambridge, Cambridge University Press, 2024.

[41] Paulina Machuca, « El arribo de plantas a las Indias occidentales. El caso del Balsas-Jalisco a través de las Relaciones geográficas del siglo XVI », *Relaciones. Estudios de historia y sociedad*, 34, n° 136, 2013, p. 73-114 ; Paulina Machuca, « The arrival of American plants in the Philippines : ecological colonialism in the sixteenth-to-eighteenth centuries », *Anais de História de Além-Mar*, 2014, p. 231-60 ; Paulina Machuca, « Les « Indiens chinois »

l'importance d'étudier la question des circulations de plantes à partir d'une problématique au croisement de l'histoire environnementale, de l'histoire des techniques et de l'histoire sociale, sans toutefois dépasser l'aspect programmatique de leurs affirmations par la suite[42].

La profusion de ces travaux a conduit au début des années 2020 à de premières synthèses sur les questions environnementales au Mexique, principalement sous la forme de manuels[43]. Ces publications expriment le fait que le sujet semble désormais connu, au moins superficiellement, par toutes les personnes travaillant sur l'Amérique espagnole, sans entrer dans le détail de ces transplantations.

Bien que les avancées et les points aveugles de l'historiographie aient permis de modeler les contours de cette recherche, trois ouvrages en particulier ont considérablement influencé ma réflexion sur ce sujet.

En 1991, en préparation de la commémoration des 500 ans de la première traversée de Christophe Colomb, alors encore célébrée en Espagne comme un heureux évènement, parut à Séville, avec le soutien des équivalents andalous du Crédit Agricole et de la FNSEA, la thèse de l'historien Justo L. del Río Moreno, *Les débuts de l'agriculture européenne au Nouveau Monde*[44]. Distinguant « agriculture de subsistance » et « agriculture commerciale », le livre présente l'essentiel des plantes introduites par les Espagnols, détaillant pour chacune d'entre elles les premiers envois, les possibles voies de dissémination et des exemples localisés de mises en culture. Cet ouvrage majeur, injustement ignoré par une grande partie de l'historiographie, est fondé sur un travail impressionnant aux Archives des Indes de Séville. Il n'y a que très peu de

vinateros de Colima. Processus d'insertion sociale dans les *haciendas* de palmes du XVIIe siècle », *Diasporas*, 25, 2015, p. 121-37.

[42] Arnold J. Bauer, « La cultura mediterránea en las condiciones del Nuevo Mundo : elementos en la transferencia del trigo a las Indias », *Historia*, 21, 1986, p. 31-53 ; Peer Schmidt, « Agricultura y medio ambiente en la Nueva España del siglo XVI. La introducción de plantas y animales euroasiáticos en América », vol. 2, dans éd. María Justina Sarabia Viejo, *Europa e Iberoamérica : cinco siglos de intercambios*, Séville, AHILA, vol. 2, 1992, 3 vol., p. 297-319. Voir aussi le livre ultérieur de Bauer, sur la culture matérielle : Arnold J. Bauer, *Goods, power, history : Latin America's material culture*, Cambridge-New York, Cambridge University Press, 2001. Dans la même veine, quoique reprenant directement les hypothèses de Crosby, voir Manuel Lucena Salmoral, « Las transferencias agrícolas del Mediterráneo a América, ss. XVI-XVIII : imperialismo verde y formación de la agricultura mestiza iberoamericana », dans éd. José Morilla Critz, Joaquín Gómez-Pantoja et Patrice Cressier, *Impactos exteriores sobre el mundo rural mediterráneo : del Imperio Romano a nuestros días*, Madrid, Ministerio de Agricultura, Pesca y Administración, 1997, p. 347-74.

[43] Vera S. Candiani, « Social and ecological impacts of conquest and colonization in New Spain », dans éd. William Beezley, *The Oxford Handbook of Mexican History*, Oxford, Oxford University Press, 2021 ; Marta Martín Gabaldón, Huemac Escalona Lüttig et Raquel Güereca Durán, *Impacto ambiental y paisaje en Nueva España durante el siglo XVI*, Mexico, UNAM, 2021 ; Julian Montemayor, « La confrontation des agricultures en Nouvelle-Espagne vers 1580 », vol. 2, dans éd. Philippe Madeline et Sylvain Skora, *Les campagnes dans l'histoire: mélanges en l'honneur de Jean-Marc Moriceau*, Caen, Association d'histoire des sociétés rurales, vol. 2, 2023, 2 vol., p. 47-57.

[44] Justo L. del Río Moreno, *Los inicios de la agricultura europea en el Nuevo Mundo, 1492-1542*, Séville, ASAJA-Caja Rural Sevilla, 1991.

legajos sévillans que del Río Moreno n'a pas consulté et grâce à son ouvrage j'ai pu repérer et retravailler de nombreuses archives sévillanes.

Menant un défrichement d'ampleur, l'auteur s'est néanmoins arrêté le plus souvent à l'étude des premières mises en culture pour chaque plante, sans s'intéresser aux conséquences, en particulier sociales, de celles-ci et limitant son travail aux années 1492-1542. Del Río Moreno reste de plus flou sur les motivations des Espagnols dans ce transfert, alors que celles-ci sont fondamentales pour comprendre tant ce qui fut exporté ou non que les efforts consentis dans ce cadre[45].

Le deuxième livre est celui de l'historienne britannique Rebecca Earle, *The body of the conquistador*, paru en 2012[46]. L'ouvrage décrit le rôle de l'alimentation dans la structuration des sociétés coloniales ibéroaméricaines et la mise en place de hiérarchies sociales. Axé sur la consommation d'aliments européens, ce travail se concentre sur les individus, les angoisses des changements corporels et la recherche d'une « bonne » alimentation, à même de se protéger contre les influences jugées néfastes des Indes et de protéger le statut d'Européen. Sans les développer, l'autrice mentionne également l'importance des questions agraires, soulignant la centralité de la culture de ces produits, dont le but ne fut pas de simplement assurer un approvisionnement, mais de créer un système agraire tout entier, avec ses laboureurs[47]. Par son insistance sur les pratiques, le livre m'a amené à penser précisément l'interaction entre les perceptions individuelles et les politiques collectives dans la structuration de l'espace social aux Amériques. Plus que l'alimentation, je me suis intéressé à l'étape précédente de ce que décrit R. Earle, à savoir tout ce qui a justement permis de produire l'alimentation ibérique.

---

[45] Les articles suivants publiés par l'auteur, souvent avec Lorenzo López y Sebastían comportent de nombreuses propositions analytiques : Lorenzo E. López y Sebastián et Justo L. Río Moreno, « El jengibre : historia de un monocultivo caribeño del siglo XVI », *Revista Complutense de Historia de América*, nº 18, 1992, p. 63-87 ; Lorenzo E. López y Sebastián et Justo L. del Río Moreno, « Trigo y poblamiento en La Española durante la segunda mitad del siglo XVI », *Revista complutense de historia de América*, nº 19, 1993, p. 53-80 ; Justo Luis del Río Moreno, « La concepción caballeresca de la vida en la conquista de América. Hidalguía y Caballería », vol. 1, dans éd. Eufemio Lorenzo Sanz, *Proyección histórica de España en sus tres culturas, Castilla y León, América y el Mediterráneo*, Valladolid, Junta de Castilla y León, vol. 1, 1993, p. 265-78 ; Justo Luis del Río Moreno, « Los mercados del azúcar y el vino y las relaciones entre Andalucía y Canarias (1550-1600) », vol. 1, dans éd. Francisco Morales Padrón, *X Coloquio de Historia Canario-Americana*, Las Palmas de Gran Canaria, Cabildo insular de Gran Canaria, vol. 1, 1994, p. 217-34 ; Justo L. del Río Moreno, « Comercio transatlántico y comercio regional ganadero en América (1492-1542) », *Trocadero*, nº 6, 1995, p. 231-48 ; Lorenzo E. López y Sebastián et Justo L. del Río Moreno, « El trigo en la ciudad de México : industria y comercio de un cultivo importado (1521-1564) », *Revista complutense de historia de América*, nº 22, 1996, p. 33-52. Par la suite, hormis une réédition de l'ouvrage en 2012, en République dominicaine, l'auteur n'a pas poursuivi de carrière universitaire : Justo Lucas del Río Moreno, *Los inicios de la agricultura europea en el Nuevo Mundo, 1492-1542*, Santo Domingo, Academia Dominicana de la Historia, 2012.

[46] Rebecca Earle, *The body of the Conquistador : food, race and the colonial experience in Spanish America, 1492-1700*, Cambridge, Cambridge University Press, 2012.

[47] *Ibid.*, p. 54-83.

Enfin, le livre de Samir Boumediene paru en 2016, *La colonisation du savoir*, porte sur les plantes médicinales américaines[48]. Malgré les apparences, l'objet d'étude de l'auteur est finalement assez différent du mien : étudiant les plantes médicinales, S. Boumediene s'intéresse à des végétaux dont l'usage demeure sinon exceptionnel du moins en dehors de pratiques quotidiennes à proprement parler. Dans son approche originale, l'ouvrage m'a directement inspiré en démontrant la densité des relations sociales et des représentations contenues dans chaque plante. Par ailleurs, l'auteur suggère que le déplacement des plantes implique nécessairement une rupture avec les usages et les représentations du lieu de culture originel. Ma volonté est de montrer que ce constat pouvait être élargi aux plantes du quotidien, d'Europe vers l'Amérique, et que le moment de leur culture était au moins aussi important que celui de leur consommation.

Une image floue

La situation est ainsi paradoxale, car si l'image globale du processus d'arrivée des plantes est connue, en règle générale ces études se divisent, pour le résumer rapidement, en trois approches. Tout d'abord des études sur le temps long (toute l'époque coloniale) et sur de vastes espaces, continentaux, voire mondiaux. Ensuite, des études se concentrant sur une même séquence chronologique, mais avec une plus petite échelle, essentiellement régionale. Enfin, des travaux qui se concentrent sur une plante ou une catégorie de plantes spécifiques. Le résultat est un hiatus entre des travaux dédiés à la question, mais traçant de grandes lignes sans pouvoir étudier le sujet en profondeur et des ouvrages sur des aires plus restreintes, qui ne traitent pas directement du sujet — car constater la présence du blé ou de tel arbre fruitier, ce n'est expliquer ni la raison de leur présence ni la façon dont ils arrivèrent en Amérique. Les monographies régionales ont ancré la question dans une multitude de terroirs, sans offrir pour autant de perspectives analytiques plus générales et aboutir à une théorie d'ensemble.

En définitive, ces travaux ne traitent jamais le sujet dans toute son ampleur ou bien sans apporter le niveau de détail qui semble convenir à un processus de cette importance. Par ailleurs, leurs descriptions ont souvent tendance à opposer Espagnols et autochtones comme deux blocs homogènes, délaissant quelque peu une histoire sociale plus complexe de ces deux groupes, dont l'existence fut réelle, mais loin d'être monolithique.

Ma recherche s'est donc directement nourrie d'une littérature abondante qui a mis les végétaux européens au cœur de l'analyse du fait colonial, selon des considérations distinctes.

[48] Samir Boumediene, *La colonisation du savoir : une histoire des plantes médicinales du Nouveau Monde (1492-1750)*, Vaulx-en-Velin, Les Éditions des mondes à faire, 2016.

Mon ambition est en réalité de réunir ces démarches, d'histoire politique, d'histoire des représentations, d'histoire rurale et d'histoire environnementale, le tout avec une approche d'histoire sociale, permettant de dépasser les oppositions apparentes de chaque tradition historiographique.

Il me semble donc que mon travail répond à un manque, celui d'une étude spécifiquement dédiée à la question des plantes venues d'Espagne, à une échelle d'analyse intermédiaire, ni trop vaste — afin de donner à voir un territoire contextualisé et ancré dans des réalités sociales et culturelles — ni trop restreinte, permettant de la sorte de monter en généralité et de mettre à jour un projet d'ensemble pour l'Amérique. Les trois siècles de l'époque coloniale paraissent également trop longs, en ne permettant pas une analyse fine des rapports sociaux : en se concentrant sur le XVIe siècle, on décrit la relative rapidité du processus, tout en s'extrayant du cadre d'une vie humaine, pour souligner les permanences et les évolutions. Cette approche me semble trancher avec celles qui ont été choisies jusqu'à présent. Elle donne toute leur place aux plantes de Castille, sans écraser la chronologie ni évacuer le caractère unique de ces décennies instables, mais fondatrices au cours desquelles se mirent en place les structures de la domination espagnole.

LE CADRE D'ANALYSE : L'AMÉRIQUE ESPAGNOLE AU XVIE SIÈCLE

Nouvelle-Espagne et Antilles

Il faut donc une échelle d'analyse ample, mais qui correspond à un territoire politiquement unifié et avec une certaine homogénéité culturelle, afin de pouvoir décrire une politique concernant les plantes de Castille.

À cet égard, la vice-royauté de la Nouvelle-Espagne s'est imposée comme le cadre idoine. Instaurée en 1535, pour durer jusqu'à l'indépendance, ce vaste espace géographique est composé d'une grande diversité de climats, des basses terres tropicales, sur les côtes du Pacifique et du golfe du Mexique, au climat plus tempéré des hauts plateaux, en passant par ceux semi-arides ou arides du grand plateau mexicain (*Mesa central*). La vice-royauté inclut presque l'entièreté de l'espace connu comme la Mésoamérique, marqué par une certaine homogénéité culturelle et agraire[49]. Elle le dépassait quelque peu, incluant au nord, des populations nomades. Au XVIe siècle, cet espace s'étendait sur environ un million de kilomètres carrés, un territoire

[49] Sur la définition de la Mésoamérique, voir Paul Kirchhoff, *Mesoamérica : sus límites geográficos, composición étnica y caracteres culturales*, Mexico, ENAH, 1960. Le texte paraît d'abord sous forme d'article, publié en 1943.

plus petit que le Mexique actuel, dont la souveraineté s'étend également sur les territoires du nord, colonisés aux XVIIe et XVIIIe siècles.

Ce territoire n'était pas uniformément contrôlé : au nord, la *Mesa central* n'était que très partiellement traversée par les Espagnols, concentrés dans les pôles miniers, tandis que l'Occident mexicain, le Michoacán, demeurait, en dehors des villes, une zone dangereuse pour les Européens. La présence espagnole se concentra par conséquent autour des centres urbains situés au centre du Mexique, sur l'axe Mexico-Puebla-Veracruz, sur les hautes terres de la cordillère néovolcanique (*eje neovolcánico*), qui constituait le cœur de la vice-royauté[50]. Le centre politique et démographique de cet axe était le bassin de Mexico (*cuenca de México*), un espace alors lacustre, composé de plusieurs lacs et d'une lagune salée. En son centre, la grande ville de Mexico-Tenochtitlán, fondée officiellement en 1325, était le cœur d'une vaste entité politique, la Triple-Alliance, brutalement renversée par les conquistadors. Sur les ruines de l'ancienne capitale, les Espagnols construisirent une nouvelle ville, tirant profit de la forte densité de populations et de villages situés sur la lagune.

Ainsi, la Nouvelle-Espagne constitue un cadre idéal, avec une diversité géographique, mais un socle culturel commun d'une part et une soumission partagée à la même juridiction et à la volonté espagnole d'homogénéisation politique et culturelle de l'autre. En dépit du décalage entre des espaces contrôlés, plutôt urbains, et des régions où la domination espagnole était plus lâche, la question de la culture des plantes de Castille se posa uniformément, étant toujours associée à l'idée d'un contrôle plus efficace du territoire. Si l'espace central de la cordillère néovolcanique est mentionné plus régulièrement, c'est parce que les densités de populations, autant espagnole qu'autochtone, y furent plus fortes et par conséquent les cultures de plantes de Castille plus nombreuses. Mais le processus étudié concerne toute la vice-royauté, y compris les campagnes, souvent considérées comme moins hispanisées, nuançant de fait ce constat.

Se limiter à la Nouvelle-Espagne serait néanmoins insuffisant. La ville de Mexico fut conquise en 1521 et il a fallu attendre les années 1530 pour que les structures politiques se stabilisent et que l'on puisse retrouver de nombreuses plantes de Castille. Or, la dynamique prise par la colonisation du Mexique a été profondément influencée par une expérience antérieure, celle des Antilles, à partir de 1492. Si les trajectoires furent profondément différentes entre les deux espaces, il y a toutefois eu un effet fondationnel des îles de la Caraïbe, car elles furent les

[50] Sur la forme de l'empire espagnol, entre espaces contrôlés et espaces peu intégrés, voir Jean-Paul Zuñiga, *Constellations d'empire : territorialisation et construction impériale dans les Amériques hispaniques, XVIIe-XVIIIe siècle*, Madrid, Casa de Velázquez, 2023. Sur l'interaction entre climats et géographie agraire, voir Alejandra Moreno Toscano, *Geografía económica de México (siglo XVI)*, Mexico, Colegio de México, 1968. Je discute progressivement au cours de la thèse la pertinence de ces régions climatiques dans la culture des plantes de Castille.

premiers territoires américains soumis à la domination espagnole. Les Antilles sont donc intégrées à cette thèse, d'autant qu'elles évoluèrent par la suite dans la dépendance de la Nouvelle-Espagne. Le centre de cet espace était l'île d'Hispaniola (*Española*, aujourd'hui Haïti et la République dominicaine) et la ville de Santo Domingo, située sur sa côte sud. D'autres îles furent colonisées par la suite, principalement Cuba, la Jamaïque (*Jamaica*) et Porto Rico (*Puerto Rico*). Ce sont dans ces îles que les premières tentatives de transplantation furent menées et que les politiques agraires décidées par la Couronne furent initialement appliquées. Cette primauté eut des conséquences directes sur la colonisation de la Nouvelle-Espagne, en raison de l'inertie relative des choix faits aux Antilles, qui se manifeste entre autres dans les formes de l'imposition de la domination espagnole au Mexique. Les Antilles furent ainsi un lieu d'expérimentation à tous les niveaux et constituent le laboratoire où les Espagnols firent l'expérience d'un environnement inadapté à la culture de leurs plantes.

Il y a aussi une vertu à comparer les territoires car ce n'est qu'à l'aune de ce qui fut, aux yeux des Espagnols, l'échec fracassant des Antilles, que l'on apprécie le succès de la culture de (certaines) plantes de Castille en Nouvelle-Espagne. Par la suite, le regard porté sur les Antilles, par rapport au Mexique, est révélateur de ce qui avait été prévu par la Couronne de Castille, notamment le caractère incontournable d'une colonisation de peuplement, fondée sur l'agriculture. Cet aller-retour permet de montrer que, dès 1492, l'une des voies privilégiées pour les Indes fut une colonisation de peuplement, invitant à quitter la téléologie qui ferait des îles de la Caraïbe des espaces voués à devenir des plantations sucrières.

Ces deux espaces constituent le cadre d'analyse de cette thèse. D'autres exemples sont ponctuellement mobilisés pour compléter le propos, situés en Amérique centrale ou à Terre-Ferme (*Tierra Firme*), le nom donné à l'époque à la façade septentrionale de l'Amérique du Sud. Ce dernier cas fournit des cas limites, en particulier lors de fondations de villes nouvelles, comme Santa María del Darién ou Panamá, permettant de mettre en lumière les dynamiques antillaises et mexicaines.

Ajoutons enfin que ces espaces ne sont pas étudiés en circuit clos, mais précisément dans le cadre de leur relation de dépendance à l'Espagne. Outre les flux commerciaux et les nombreuses mobilités, les contacts furent fréquents entre les deux continents, *a fortiori* en ce qui concerne les savoirs agricoles possédés par les paysans émigrant aux Indes. Une attention particulière est donc portée dans cette recherche à l'état de l'agriculture espagnole et aux évolutions sociales de la péninsule Ibérique.

Si comme nous l'avons indiqué plus haut, l'élargissement de ce cadre n'était pas souhaitable pour des raisons méthodologiques, il n'était pas non plus raisonnable dans le cadre

et dans les temps impartis à une recherche doctorale. L'échelle choisie gagnerait toutefois à être complétée par des comparaisons avec d'autres régions. Outre le Pérou et les Philippines, comparaisons les plus évidentes, un rapprochement avec la politique menée par le Portugal dans ses possessions ultra-marines serait des plus utiles, au vu des nombreuses similitudes entre les deux situations, malgré la diversité des populations et des territoires colonisés[51].

Concernant le Pérou, il convient de noter que les enjeux y furent singulièrement différents : la colonisation, plus tardive, tira profit de ce qui avait été fait en Nouvelle-Espagne, notamment en termes agraires. À cet égard, si le Mexique est le prolongement des Antilles, le Pérou est une sorte d'étage supplémentaire de la construction impériale. Surtout, les plantes de Castille y prospérèrent plus aisément : la vigne en est l'illustration, avec des vignobles implantés très tôt, existant encore aujourd'hui, là où sa transplantation fut beaucoup plus lente et difficile en Nouvelle-Espagne. Ce contexte différencié généra des situations radicalement différentes et gagnerait également à être étudié plus en profondeur pour témoigner de la place des plantes de Castille dans le processus colonial.

Un siècle de transformation

La circulation des plantes et leur mise en culture constituent un phénomène sans fin. L'agriculture consiste en effet en la répétition d'actes, année après année, mais selon un scénario qui varie en permanence pour s'adapter à de nouvelles conditions climatiques ou à des évènements météorologiques, tout comme pour essayer de nouvelles associations de plantes, de nouveaux outils ou simplement expérimenter de nouvelles espèces.

« Sans fin » ne veut pas dire sans histoire pour autant. Le moment où les plantes de Castille furent véritablement intégrées et disséminées aux Indes correspond, environ au XVIe siècle. Ce XVIe siècle débute en 1492, année de la première traversée de Christophe Colomb, concomitante à la chute de Grenade et à l'unification politique et religieuse de la péninsule Ibérique qu'elle entraîna. 1492 est sans doute l'une des dates les plus symboliques de

[51] Dora de Lima, *Saveurs et savoirs du monde : circulations et appropriations de fruits tropicaux dans l'empire portugais atlantique (v. 1550-v. 1650)*, Thèse de doctorat, Paris 1, 2014 ; Diogo C. Cabral, « 'O Brasil é um grande formigueiro': território, ecologia e a história ambiental da América Portuguesa – parte 2 », *Historia Ambiental Latinoamericana Y Caribeña*, 4, n° 1, 2014, p. 87-113, p. 94 ; José E. Mendes Ferrão, *Le voyage des plantes et les grandes découvertes, XVe-XVIIe siècles*, trad. Xavier de Castro, Paris, Chandeigne, 2015, p. 24-27 ; Benjamin Breen, *Tropical transplantations*, *op. cit.* ; Marion Pellier, « Description, observation et appropriation. Les étapes de la circulation du savoir médico-médicinal au Brésil (XVIe-XVIIe siècles) », communication au congrès de l'Institut des Amériques, Lyon, 14 juin 2023 (et la thèse en préparation de Marion Pellier, « Et Galien traversa l'Atlantique. Le syncrétisme des pratiques et des savoirs médicaux luso-brésiliens, (1500-1650) », Centre d'études supérieures de la Renaissance - Université de Tours et Universidade de Aveiro). Voir aussi le rôle des routes portugaises pour la venue des plantes mexicaines en Europe : Jean Andrews, « Diffusion of Mesoamerican food complex to Southeastern Europe », *Geographical Review*, 83, n° 2, 1993, p. 194-204.

la mémoire collective, des deux côtés de l'Atlantique. Le début véritable de l'histoire serait en réalité 1493, année du *retour* de Colomb, prouvant de cette façon l'existence d'une route aller et retour, et médiatisant la découverte de nouvelles terres. Surtout, Christophe Colomb embarqua cette année-là les premiers plants qui traversèrent l'Atlantique, lors de sa deuxième expédition. Date politique, l'année 1492 rappelle que la conquête et la colonisation sont indissociables des plantes de Castille.

Le XVIe siècle qui nous occupe se termine en 1598, à la mort du fils de Charles Quint, le roi Philippe II (1556-1598), le dernier souverain qui connut les années de la colonisation triomphante, celle des Indes aux richesses inépuisables et dont les populations allaient massivement se convertir au catholicisme pour sauver l'Europe de ses péchés. Il fut aussi le roi qui géra l'enracinement des plantes de Castille en Nouvelle-Espagne et celui qui dut composer avec les problèmes politiques et religieux posés par l'absence de certaines d'entre elles. Philippe II, connu pour son intérêt pour l'histoire naturelle et l'horticulture, organisa aussi l'installation définitive des Espagnols, à travers l'édiction en 1573 des ordonnances pour la « découverte, le peuplement et la pacification des Indes », qui entérinèrent officiellement la fin de la dynamique de conquête[52]. Sans exagérer la rupture, l'accession de Philippe III est toutefois un tournant. Le fils de Philippe II est né en 1578, après le concile de Trente, les révoltes des Alpujarras et des Pays-Bas ou encore la conquête du Pérou, la controverse de Valladolid et les ordonnances de 1573 : ayant grandi dans un monde qui avait profondément changé, son rapport à l'Europe et aux possessions américaines, ou à l'évangélisation des populations autochtones, était radicalement différent de celui de son père et de son grand-père[53].

Concernant les plantes, la mort de Philippe II constitua moins une rupture que l'aboutissement d'une politique vieille de plusieurs décennies, qui conduisit à une modification profonde et définitive de l'environnement américain. De ce fait, Philippe III n'avait plus à gérer l'absence de plantes de Castille, mais plutôt la situation créée par leur présence aux Indes ainsi que celle de ceux qui les cultivaient. La situation qu'il avait devant lui était complètement différente de celle gérée par son père.

---

[52] José María López Piñero, *El Códice Pomar (ca. 1590), el interés de Felipe II por la Historia Natural y la expedición Hernández a América*, Valence, Universitat de València, 1991 ; Francisco Javier Puerto Sarmiento, *La leyenda verde : naturaleza, sanidad y ciencia en la corte de Felipe II (1527-1598)*, Valladolid, Junta de Castilla y León, 2003.

[53] Dans mon mémoire de master, j'ai déjà pu observer cette différence entre les deux rois autour du débat concernant l'accès des populations autochtones au vin. Le rapport plus circonstancié de Philippe III quant aux néophytes américains explique son revirement concernant l'accès à la boisson : Antoine Duranton, « Consommation indienne de vin en Nouvelle-Espagne au XVIe siècle : monopole, conflits politiques et projets coloniaux concurrents », *L'Atelier du Centre de recherches historiques*, 26, 2022, journals.openedition.org/acrh/26374.

Ce processus lent peut être divisé en plusieurs phases.

Des années 1490 aux années 1520, l'empire espagnol d'Amérique ne se composait que des Antilles et de quelques points dans la Caraïbe. Cette première période fut un moment d'expérimentation politique et agraire, marqué, pour l'essentiel, par l'échec, à la fois d'une colonisation stable au service des rois de Castille et d'une duplication de l'agriculture espagnole.

Les décennies 1520, 1530 et 1540 furent quant à elles marquées par la conquête de vastes étendues de terres continentales, avec l'extension, le plus souvent violente, de la souveraineté castillane sur des sociétés densément peuplées et hiérarchisées. Ce fut le moment clef des premières transplantations réussies, avec des expériences concluantes d'envoi de plantes et de mises en culture. Ce fut aussi le premier moment de construction d'un modèle de société coloniale, centré sur les conquistadors, qui réclamèrent des titres seigneuriaux et le droit d'avoir des vassaux autochtones, imitant le modèle féodal castillan. Au cours de cette même période, la Couronne encouragea l'émigration de paysans pour développer une petite propriété qui ferait contrepoids aux conquistadors, tout en peuplant les Indes d'Européens.

Enfin, les années 1550-1590 voient l'émergence d'une nouvelle société, suite à une importante vague épidémique dans les années 1540 et à la remise en question du statut des conquistadors par les « Lois Nouvelles » (*Leyes Nuevas*) de 1542. C'est à ce moment que l'agriculture européenne s'inscrivit définitivement dans le paysage mexicain et que les plantes de Castille furent naturalisées, au sens premier du terme, par toutes les catégories composant une société coloniale complexe, qui ne se résumait plus à la seule opposition entre conquérants espagnols et conquis autochtones. Cet enracinement fut favorisé par une profonde réorganisation spatiale : les villages autochtones furent agglomérés en des noyaux plus denses par la politique dite de congrégation, tandis que de nombreuses concessions foncières furent cédées, principalement à des Espagnols. Ce processus, qui marqua à la fois le succès définitif des plantes de Castille et le plus grand moment d'appropriation des terres américaines par les Espagnols, fut aussi celui de réappropriations autochtones et de contournements des usages imposés par les Ibériques. Le fait que les plantes de Castille finirent par être omniprésentes dans les campagnes de Nouvelle-Espagne, au point d'échapper aux seuls Espagnols, est le résultat de cette politique de colonisation. À la fin du XVIe siècle, de nombreuses personnes, qu'elles fussent d'origine européenne ou autochtone, ne connaissaient d'autres terroirs que ceux résultant de ce processus : des contrées où plantes de Castille et plantes mésoaméricaines coexistaient, toutes considérées comme des plantes « locales ».

Le choix d'un bornage chronologique long d'un siècle environ permet aussi de voir les changements relativement lents de paysage et de cultures agricoles, tout en appréciant les variations, les ruptures et les retours en arrière. Car la pénétration des plantes de Castille ne suivit pas un parcours linéaire : par exemple, la région de Pánuco, située sur le golfe du Mexique, fut au cours des années 1520-1530 un lieu important pour la diffusion des plantes de Castille, avant d'abandonner définitivement ce rôle. De la même façon, la vallée d'Atlixco fut rapidement transformée par les Espagnols, changeant sa fonction préhispanique, pour devenir une région de production fruitière et viticole, avant de se consacrer à la monoculture de blé. Enfin, dans le bassin de Mexico de nombreux terroirs passèrent du blé à la culture agavière au début du XVIIe siècle[54].

Le choix du XVIe siècle dans toute sa durée permet aussi d'intégrer les effets des épidémies des décennies 1520, puis 1540 et enfin 1570, qui détruisirent presque entièrement les populations autochtones : au moins 85 % de la population d'avant la conquête selon l'estimation basse[55]. Cette hécatombe inouïe conduisit à l'abandon de vastes superficies de terres cultivées, bouleversant les paysages et favorisant l'appropriation foncière espagnole. Cette dynamique mortifère se conclut au début du XVIIe siècle, moment d'étiage des populations autochtones avant la lente reprise démographique.

Le XVIe siècle fut aussi marqué par des variations climatiques significatives, provoquant des conditions pluvieuses et plus froides que la normale. Mis à jour par Bradley Skopyk, ce climat, variante mexicaine du petit âge glaciaire, eut une influence certaine sur la diffusion des plantes[56]. Mais comme l'auteur l'a souligné, ces conditions constituèrent un cadre lâche : sans nier les limites climatiques, ce climat adverse prouve qu'en dépit des difficultés, les Espagnols réussirent parfois des cultures de plantes de Castille là où l'on considère généralement qu'il est impossible de le faire.

Enfin, la focalisation sur le seul XVIe siècle a l'avantage de souligner le rôle précurseur de l'empire espagnol sur les trajectoires impériales suivantes. L'ambition n'est pas de proposer quelque réhabilitation que ce soit, mais d'insister sur le fait que la légende noire a brouillé l'image de l'expérience inédite qu'a constituée la conquête espagnole et son influence sur les colonisations postérieures. De fait, les colons anglais, hollandais ou français débarquèrent dans

[54] Tous ces cas sont étudiés dans la thèse.

[55] Linda A. Newson, « The demographic collapse of native peoples of the Americas, 1492-1650 », dans éd. Warwick Bray, *The meeting of two worlds : Europe and the Americas, 1492–1650*, Oxford, Oxford University Press, 1993, p. 247-88.

[56] Bradley Skopyk, *Colonial cataclysms*, *op. cit.*

un espace déjà complètement transformé par l'empire espagnol, y compris en Asie, et, dans bien des cas, voulurent imiter ce qu'ils considéraient comme un modèle de colonisation réussie[57].

Le modèle de gestion de la production agraire promu par la monarchie catholique fut également novateur. Alors que la gestion étatique de l'environnement a été largement étudiée pour le XVIIIe siècle, surtout français et britannique, l'étude des politiques royales espagnoles suggère une antériorité ibérique déterminante dans les politiques royales de transformation des territoires et des paysages[58].

UNE HISTOIRE DES RELATIONS AUX PLANTES

Dans une belle préface à un ouvrage collectif sur *les migrations des plantes*, le paysagiste et jardinier Gilles Clément souligne que « le fait que les plantes aient des racines bien ancrées dans le sol nous amène à penser qu'il leur est impossible de se déplacer. Erreur. » Rappelant que les graines se disséminent au gré du vent ou d'une laisse, « ce joli nom qui désigne les excréments animaux », G. Clément écrit que

> « les espèces que nous avons sous les yeux, auxquelles nous sommes habitués et que nous nommons naïvement "locales", n'étaient pas là avant. Avant leur arrivée. Quand ? Difficile de donner une réponse précise, mais on sait que les chênes ont colonisé l'Europe centrale voici dix mille ans, à la fin de l'ère glaciaire, par la dissémination des glands que les geais laissaient parfois tomber en migrant depuis le sud des péninsules italienne et ibérique vers le nord. Encore aujourd'hui ces *Quercus* se multiplient, mais on ne dit pas que l'espace est menacé par des envahisseurs car le chêne est prétendu local[59] ».

Le paysagiste insiste sur les mouvements de fond, ces changements lents de végétation qui dépassent le temps humain, une façon de redire que nul paysage n'est intangible. L'inclusion de l'Amérique à ce constat amène pourtant à modérer fortement l'idée d'une dispersion libre et incontrôlée des plantes. Nous l'avons déjà dit, seul un nombre extrêmement réduit de plantes a

[57] Eliga H. Gould, « Entangled histories, entangled worlds : the English-speaking Atlantic as a Spanish periphery », *The American Historical Review*, 112, n° 3, 2007, p. 764-86.

[58] Emma Spary, « "Peaches which the patriarchs lacked" : natural history, natural resources, and the natural Economy in France », *History of Political Economy*, 35, 2003, p. 14-41 ; Laurent Brassart et Émilie-Anne Pépy, « L'acclimatation des arbres nord-américains en France (v. 1730-v. 1815) : des enjeux scientifiques aux politiques de développement du territoire », *Dix-huitième siècle*, n° 54, n° 1, 2022, p. 349-76 ; Élias Burgel, « Le tamaris au siècle des Lumières : De l'arbrisseau de l'inculte au végétal de l'ingénieur (bas Languedoc, XVIIIe siècle) », *Histoire et Sociétés Rurales*, 56, n° 2, 2022, p. 111-76 ; Jean-Baptiste Vérot, *L'arbre d'or et l'économie politique : Une histoire de la culture du mûrier en France (XVIIe–XVIIIe siècles)*, Thèse de doctorat, Université d'Avignon, 2023.

[59] Gilles Clément, « Préface », dans éd. Marion Grange et Bronwyn Louw, *Les migrations des plantes*, Paris, Manuella éditions, 2024, p. 11-19.

réussi à se répandre sans action humaine à l'ensemble du « jardin planétaire ». Avant 1492, seule la noix de coco et la calebasse (*Lagenaria siceraria*) auraient pu flotter seules, sans action humaine, jusqu'aux Amériques, un fait du reste encore débattu[60]. Pour le sujet qui nous intéresse, l'action humaine fut donc incontournable.

Le propos de G. Clément rappelle toutefois que les plantes et les animaux peuvent se diffuser plus vite que les humains, une fois l'introduction réalisée — ce qui fut le cas au Nouveau Monde. Le fait est connu pour les chevaux, appropriés par de nombreux groupes autochtones avant même les premiers contacts avec les Espagnols. De façon plus discrète, la même chose s'opéra avec les plantes. Ainsi, au début du XVIIe siècle, lorsque les premiers missionnaires visitèrent les Tohono O'odham, vivant entre les États actuels de l'Arizona et de Sonora, ces derniers cultivaient du lin et du blé, sans jamais avoir eu des contacts directs avec les Européens[61].

La méthodologie que j'ai adoptée a été moins de suivre les plantes en elles-mêmes, et leurs éventuelles migrations spontanées, que les processus sociaux qui ont déplacé ces plantes et les relations sociales générées par leur culture. Alors que l'historiographie a récemment été plus axée sur la perspective des agents non humains, il m'a semblé au contraire intéressant d'étudier les plantes par le prisme des humains. Je suis en cela fidèle à la conception de l'historien décrite par Marc Bloch, comme « l'ogre des légendes. Là où il flaire la chair humaine, il sait que là est son gibier[62] ».

Le parti pris a donc été de suivre moins les migrations des plantes que les migrations humaines qui induisent certaines cultures agricoles, en insistant sur le caractère intentionnel du déplacement des végétaux[63]. Les plantes cultivées sont bien entendu étudiées, mais le point de départ et d'arrivée est bien celui des relations sociales inhérentes à ces cultures agraires et la constitution des rapports de domination en Amérique espagnole.

---

[60] R. Gerard Ward et Muriel Brookfield, « The dispersal of the coconut : did it float or was it carried to Panama? », *Journal of Biogeography*, 19, n° 5, 1992, p. 467-80 ; Logan Kistler, Álvaro Montenegro, Bruce D. Smith, John A. Gifford, Richard E. Green, Lee A. Newsom et Beth Shapiro, « Transoceanic drift and the domestication of African bottle gourds in the Americas », *Proceedings of the National Academy of Sciences of the United States of America*, 111, n° 8, 2014, p. 2937-41.

[61] Karl Jacoby, *Des ombres à l'aube : un massacre d'Apaches et la violence de l'histoire*, trad. Frédéric Cotton, Toulouse, Anacharsis, 2020, p. 29.

[62] Marc Bloch, *Apologie pour l'histoire ou Métier d'historien*, Malakoff, Dunod, 2020, p. 73.

[63] C'est du reste la perspective d'un ouvrage publié la même année que celui préfacé par Gilles Clément : Émilie Stoll et Romain Simenel (dir.), *La grande migration des plantes et des humains*, Paris, Delachaux et Niestlé, 2024.

Pourquoi manger du blé au lieu du maïs ?

Pour suivre cette approche, il convient de souligner que la relation culturelle aux plantes et, partant, à l'alimentation qu'elles permettent, ne doit pas être prise comme un donné, mais étudié comme un rapport dynamique. Il ne s'agit pas de dire qu'il n'existe aucune tradition agraire ou culinaire, ou que celles-ci seraient le résultat du hasard, mais d'insister sur le fait que ces relations sont mouvantes et négociées et réagissent aux évènements historiques — comme le furent la conquête de l'Amérique et l'imposition de la souveraineté espagnole sur les populations autochtones[64]. Ce fut d'ailleurs le cas en Espagne au même moment, dans le cadre des politiques de répression du judaïsme et de l'islam, où certaines consommations alimentaires prirent un sens identitaire plus fort[65].

Les acteurs sociaux, notamment les agriculteurs, sont capables de s'adapter et d'intégrer de nouveaux produits : le refus de le faire ou tout du moins la volonté assumée de limiter le plus possible la consommation des plantes locales interroge. En conséquence, je n'ai pas voulu supposer *a priori* l'éventuel besoin de leurs plantes ressenti par les Espagnols comme un fait fixé dans le temps et fondé sur des caractères culturels intangibles. Il est au contraire nécessaire d'expliciter le caractère évolutif de ces besoins et leur recomposition due au processus même de colonisation.

À cet égard, les nombreuses recherches en histoire de l'alimentation ont considérablement aidé à comprendre le rapport des Espagnols à leur nourriture, en particulier aux Indes[66]. Ces études permettent de montrer que le contexte issu de la conquête favorisa de

---

[64] Sur la tradition, voir l'article de Jonathan Friedman résumant des débats entre anthropologistes océaniens : Jonathan Friedman, « Will the real Hawaiian please stand : anthropologists and natives in the global struggle for identity », *Bijdragen tot de taal-, land- en volkenkunde*, 149, n° 4, 1993, p. 737-67. Voir aussi la récente note critique rédigée par Gilles Havard, sur les liens entre anthropologie et histoire dans l'étude des peuples autochtones d'Amérique du Nord, qui s'intéresse aussi à la discussion entre permanence de structures culturelles stables et évolution des pratiques et des représentations : Gilles Havard, « L'histoire amérindienne, ou la fin de l'anthropologie ? (note critique) », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 79, n° 3, 2024, p. 393-411.

[65] Carolyn A. Nadeau, *Food matters : Alonso Quijano's diet and the discourse of food in early modern Spain*, Toronto, University of Toronto Press, 2016.

[66] John C. Super, *Food, conquest, and colonization in Sixteenth-century Spanish America*, Albuquerque, University of New Mexico Press, 1988 ; Janet Long, *Conquista y comida : consecuencias del encuentro de dos mundos*, Mexico, UNAM, 1996 ; Jeffrey M. Pilcher, *Que vivan los tamales! Food and the making of Mexican identity*, Albuquerque, University of New Mexico Press, 1998 ; Enrique Rodríguez-Alegría, « Eating like an Indian : negotiating social relations in the Spanish colonies », *Current Anthropology*, 46, n° 4, 2005, p. 551-73 ; Gregorio Saldarriaga, *Alimentación e identidades en el nuevo reino de Granada, siglos XVI y XVII*, Bogota, Universidad del Rosario, 2011 ; Rebecca Earle, *The body of the Conquistador*, *op. cit.* ; Gregorio Saldarriaga, « Comer y ser : la alimentación como política de la diferenciación en la América española, siglos XVI y XVII », *Varia Historia*, 32, n° 58, 2016, p. 53-77 ; Jesús Ruvalcaba Mercado, « Comidas y dietas en Europa y Mesoamérica durante el siglo XVI », *Perspectivas Latinoamericanas*, 14, 2017, p. 1-22 ; Ricardo Aguilar González, *Sustenance : a history of foods, drinks and bodies in the colonisation of Mesoamerica, 1470-1600*, Thèse de doctorat, University of Warwick, 2023.

nouvelles interprétations et de nouvelles pratiques autour de ces plantes, qui touchèrent aussi les plantes locales[67].

Trop souvent toutefois, les fondements de l'ethnocentrisme espagnol ne sont pas définis explicitement et partent du principe que la nostalgie de la terre natale est suffisante pour expliquer cette attention si forte à l'alimentation[68]. Pourtant, il est difficile de comprendre que les colons purent bousculer jusqu'aux structures autochtones qui permettaient leur vie aux Indes, pour une nécessité certes culturelle, mais loin d'être vitale : alors que les populations autochtones s'effondraient, comment expliquer l'imposition de nouvelles cultures, moins nourissantes et plus difficiles à faire pousser ? Plus que le passé des colons, il faut également étudier comment ceux-ci utilisèrent ces plantes pour façonner la nouvelle société coloniale et son environnement, comment les normes avec lesquelles ils émigrèrent aux Indes furent transformées par l'expérience de la conquête et le changement dans leur statut qu'elle provoqua[69]. Ainsi, ce n'est pas la nostalgie du cheval, ni même à proprement parler son rôle militaire qui furent les moteurs de sa diffusion et de la création d'une culture équestre mexicaine. Ce fut d'abord sa fonction de hiérarchisation, d'affirmation du statut d'Espagnol, qui en fit un élément clef, avant que l'abondance de la ressource équine ne provoque de nouveaux changements[70]. Il en est de même pour les plantes de Castille : amenées en raison de leur rôle symbolique en Espagne et de leur usage comme instruments d'appropriation et de domination, elles contribuèrent à refondre entièrement l'agriculture locale, changeant en retour le lien vécu à ces plantes.

En insistant sur le fait que ce fut moins le résultat d'une angoisse individuelle qu'un fait déterminant dans la construction des relations sociales, on comprend mieux l'édification d'une nouvelle agriculture de subsistance, fondée sur les plantes de Castille et pensée pour remplacer l'agriculture mésoaméricaine. Il ne s'agissait pas que de produire des aliments mais aussi des

---

[67] Marcy Norton, *Sacred gifts, profane pleasures : a history of tobacco and chocolate in the Atlantic world*, Ithaca-Londres, Cornell University Press, 2008.

[68] Ce genre d'explication est avancé depuis longtemps. Humboldt évoquait déjà en son temps que les Espagnols « cultivaient de préférence, comme pour se consoler de leur isolement, les plantes qui leur rappelaient le sol de l'Estramadoure [sic] et des Castilles » (Alexander von Humboldt, *Essai politique sur le royaume de la Nouvelle-Espagne*, Paris, Renouard, vol. 2, 1825, 4 vol., p. 478-79). Mais c'est aussi le cas dans des études plus sérieuses : Arnold Bauer n'évoque que les « habitudes alimentaires des colons » (« *los hábitos alimentarios de los colonizadores* » : Arnold J. Bauer, « La cultura mediterránea en las condiciones del Nuevo Mundo », art. cit., p. 31). J. del Río Moreno parle quant à lui de « la nécessité » de satisfaire les « habitudes », le « sentimental et nostalgique », des « désirs psychologiques […] complètement inconscients » (« *la necesidad que tenían los hombres de satisfacer sus hábitos con aquellos vegetales de tradicional consumo. Pero, también, por impulsos de carácter sentimental y nostálgico. Estos deseos psicológicos […] se manifestaban a través de apetencias colectivas puramente inconscientes* » : Justo L. del Río Moreno, *Los inicios de la agricultura europea*, *op. cit.*, p. 183).

[69] Bernard Lepetit, « La société comme un tout : sur trois formes d'analyse de la totalité sociale », *Les Cahiers du Centre de recherches historiques*, n° 22, 1999, https://journals.openedition.org/ccrh/2342, consulté le 30 juillet 2024.

[70] Kathryn Renton, *Feral empire : horse and human in the early modern Iberian world*, Cambridge, Cambridge University Press, 2024, p. 45-73.

biens symboliques et de prestige, au fondement d'un statut social. On saisit aussi pourquoi cette reproduction partielle de l'agriculture espagnole fut au moins aussi stratégique que l'agriculture d'exportation (sucre ou cochenille par exemple) ou même que l'économie minière.

Élucider le caractère indispensable des plantes de Castille dans une partie de l'Amérique espagnole permet enfin d'expliquer la différence avec d'autres sociétés coloniales, notamment plus tardives. Pourquoi la plantation sucrière domina-t-elle à ce point dans les îles de la Caraïbe au XVIIIe siècle, malgré la même nostalgie pour les produits du pays d'origine ? Pourquoi les Espagnols ne voulurent-ils pas se dédier à la monoculture sucrière et tentèrent-ils, y compris à Hispaniola, de développer une agriculture de subsistance ? Aller au-delà du mal du pays pour étudier les relations sociales induites par ces plantes permet de résoudre ces contradictions apparentes.

Une société en construction

Dans le prolongement de cette approche, l'un des choix méthodologiques a été aussi de ne pas considérer *a priori* l'espace impérial ou le fait colonial. La conquête des Antilles puis de la Mésoamérique fut la première expérience de domination européenne de l'autre côté de l'océan Atlantique, dans un espace si éloigné que la présence physique du souverain était impossible et que le contact avec le conseil royal était pour le moins difficile pour les dépositaires de l'autorité royale. Considérées, à mon sens avec raison, comme les premières expériences coloniales, elles n'en avaient ni le nom ni la structure, n'ayant précisément pas, à cette époque, d'antécédent véritablement comparable[71]. Cette posture permet justement de montrer le rôle fondamental joué par les plantes de Castille dans la constitution du fait colonial.

De même, l'espace impérial ibérique fait souvent figure de premier espace global, celui des circulations entre les quatre parties du monde[72]. Il s'agit ici plutôt de voir les discontinuités, les non-circulations, les échecs et les mouvements contraints, en rappelant que cette viscosité du déplacement, qui concerne les plantes, définit l'espace impérial atlantique au XVIe siècle. Comme l'écrit Jean-Paul Zuñiga,

> « [bien que les] interconnexions impériales soient avéré[e]s, on ne doit pas perdre de vue que lorsque l'on s'intéresse à la circulation et à la mobilité des biens, des personnes, des capitaux et des idées, ce qui ne circule pas — ou plus difficilement —

[71] La comparaison a souvent été faite avec les Canaries, mais, surtout concernant la Nouvelle-Espagne, la distance, la densité de population et la taille des territoires étaient incomparables. À ce sujet, voir Anthony Stevens-Arroyo, « The inter-Atlantic paradigm : The failure of Spanish medieval colonization of the Canary and Caribbean islands », *Comparative studies in society and history*, 35, n° 3, 1993, p. 515-43.
[72] Serge Gruzinski, *Les quatre parties du monde : histoire d'une mondialisation*, Paris, Points, 2006.

> est aussi important et déterminant que ce qui circule. Les culs-de-sac, les isolats, les circulations frustrées ou très lentes aident également à dresser la topographie d'espaces tendanciellement unis par une mouvance commune[73]. »

De fait, les acclimatations ratées furent au moins aussi nombreuses et significatives que celles qui réussirent immédiatement, ou péniblement après plusieurs décennies. Elles conditionnèrent la façon même de concevoir le projet de réplication de l'Espagne en Amérique, tout autant que la hiérarchie entre plantes présentes et plantes absentes.

Une approche multisituée

Le caractère original de mon approche consiste en la réunification d'approches distinctes, d'histoire sociale du fait colonial, d'histoire rurale, d'histoire environnementale, d'histoire des sciences et d'histoire des religions. Cette démarche est permise par le fait de considérer les plantes à la fois comme des représentations (la « vigne du Seigneur », « enraciner nos Espagnols »), mais aussi comme des objets mobilisés dans des pratiques concrètes, matérialisées dans un quotidien (développer de grands domaines, échanger des ressources convoitées, cultiver une plante pour le tribut, etc.). En liant ces deux versants, on souligne autant le fondement matériel des idéologies, que la façon dont elles s'incarnent dans des processus tangibles. Une part importante de la thèse est ainsi dédiée au processus d'évangélisation et à la participation des religieux aux transplantations : c'est précisément la place des plantes de Castille dans le catholicisme qui explique à la fois leur mise en culture initiale et l'intérêt, pour les peuples autochtones, de se les réapproprier.

La thèse suit par ailleurs un mouvement de balancier entre des analyses générales, sur l'ensemble des Antilles et de la Nouvelle-Espagne et des études de cas sur des territoires particuliers, plus restreints. Ce jeu d'échelle permet de montrer que les mêmes dynamiques eurent cours sur l'ensemble du territoire, tout en entrant dans le détail des conditions locales et des relations sociales, parfois à une échelle très fine. L'adoption de ces différentes focales est une réponse à la difficulté de décrire simultanément un phénomène global (l'échange colombien, la circulation des plantes, etc.) et ses effets précis sur les terroirs et dans le quotidien des habitants.

Ces multiples terrains servent aussi à rappeler la diversité des climats, des paysages et des cultures autochtones — des peuples sédentaires ou bien nomades, des plantes cultivées, des langues parlées, etc. Le point de vue est toutefois avant tout celui des Espagnols : au premier

[73] Jean-Paul Zuñiga, *Constellations d'empire*, *op. cit.*, p. 13.

chef, en raison des archives, produites quasiment exclusivement par eux ou pour répondre à leurs demandes. Également car ce processus fut initié par les colons et se fit dans le cadre de l'instauration d'un rapport de domination. Pour autant, les acteurs autochtones ne furent cependant pas secondaires et sont pleinement pris en compte, y compris lors de l'analyse de documents espagnols. Il n'en demeure pas moins qu'il est capital de souligner d'emblée que les sources coloniales sont déséquilibrées par essence et qu'elles permettent plus aisément de comprendre les volontés ibériques que les agentivités autochtones.

SOURCES ET UTILISATION DES ARCHIVES

Mon intention a été de souligner le caractère transversal des plantes de Castille dans l'ensemble des relations sociales aux Antilles et en Nouvelle-Espagne. Une telle ambition devait nécessairement s'appuyer sur une grande variété d'archives, pour monter que les plantes étaient partout, y compris là où on ne les attendait pas.

J'ai tout d'abord exploré les archives les plus couramment employées pour la recherche en histoire environnementale américaniste. Un corpus important est constitué des « relations géographiques », nom donné aux réponses à une grande enquête sur les territoires de la monarchie, lancée sous l'impulsion du président du conseil des Indes, Juan de Ovando, à la fin des années 1570[74]. Ce questionnaire est paradigmatique de la volonté de Philippe II de mieux connaître et gouverner son vaste empire : envoyé à toutes les paroisses américaines, il contient plusieurs sections dédiées à des descriptions de paysages, d'environnement et de productions agricoles. À ce jour, on conserve des dizaines de réponses de villages de Nouvelle-Espagne, avec des informations précieuses sur l'agriculture.

Ces sources ne pouvaient toutefois épuiser le sujet. J'ai donc choisi de les compléter avec des documents consultés principalement aux archives des Indes de Séville et aux archives nationales à Mexico. Je me suis d'abord appuyé sur la correspondance officielle entre le roi, son conseil et les officiers royaux situés aux Antilles et en Nouvelle-Espagne. Cette étude a permis de reconstruire tout un pan de la politique royale pour les Indes, en suivant les discussions au sein de l'administration royale, le parcours des décisions et la mise en place de ces dernières. Pour apprécier les moyens engagés et l'application effective des politiques agraires, j'ai consulté

[74] Concernant les relations géographiques voir Francisco de Solano, *Cuestionarios para la formación de las relaciones geográficas de Indias : siglos XVI/XIX*, Madrid, CSIC, 1988 ; Alain Musset, « Décrire pour gouverner. Les "Relations qui doivent être faites pour la description des Indes" de 1577 », dans éd. Giorgio Blundo et Jean-Pierre Olivier de Sardan, *Pratiques de la description*, Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, 2003, p. 135-61 ; Stafford Poole, *Juan de Ovando : governing the Spanish Empire in the reign of Philip II*, Norman, University of Oklahoma Press, 2004, p. 139-44.

les registres de la *Casa de la Contratación*, l'institution royale chargée de gérer les circulations entre l'Espagne et les Indes. Un travail patient, dans les livres de comptes de l'institution et dans les registres de navires, a permis de retrouver des achats et des envois de plants.

J'ai élargi l'étude des sources politiques aux plaintes et pétitions des corps qui composaient la monarchie, surtout les villes, qui écrivaient régulièrement au monarque et envoyaient des ambassades à la cour. J'y ai inclus les nombreux rapports privés, ceux spontanément rédigés par des sujets qui considéraient que leurs actions méritaient récompenses (les *relaciones de méritos y servicios*), ce qui m'a permis d'accéder à une vision moins officielle et davantage « par le bas » du processus. Ces récits dévoilent moins des actes réellement effectués qu'un discours partagé entre la Couronne et ses sujets sur l'importance d'encourager la culture de certaines plantes.

Dans la poursuite de ces recherches du rapport quotidien aux plantes, je me suis intéressé aux procès, y compris les procès d'Inquisition, sans me limiter aux litiges liés à des questions agraires. Les déclarations qu'on y retrouve sont certes sujettes à caution, car elles furent faites dans un contexte contraint où une mauvaise réponse pouvait entraîner des conséquences dramatiques et, dans le cas de l'Inquisition, la mort. Pourtant, elles sont des sources particulièrement précieuses, précisément parce qu'on y trouve souvent des mentions incidentes des plantes, sans rapport direct avec les affaires en question ou bien, comme éléments à décharge prouvant l'honorabilité ou la respectabilité, établissant à nouveau l'omniprésence des plantes et le consensus au sujet de leur caractère indispensable.

Sur le même plan, la recherche dans les archives notariées fut fructueuse, car elle m'a permis d'approcher tout un pan de la vie rurale le plus souvent cachée dans les archives écrites : les inventaires, les actes de vente ou les baux agricoles ont permis de dessiner des pratiques, de connaître les individus qui travaillaient la terre et dans quelles conditions.

Pour aborder la place des plantes dans les problématiques religieuses, j'ai consulté la littérature religieuse la plus connue, souvent éditée et imprimée : les chroniques de missionnaires déjà célèbres en leur temps, des récits hagiographiques et des traités d'éducation religieuse. J'ai confronté ces descriptions avec les documents de la gestion des couvents, plus rares mais existants, pour montrer qu'il était possible d'utiliser ces chroniques comme des sources, dès lors que l'on pouvait les mettre en perspective avec des éléments donnant à voir les pratiques.

Dans la même veine, pour mieux comprendre la façon dont l'agriculture castillane était vue à cette époque, j'ai consulté des traités théoriques, d'agriculture, d'histoire naturelle et

d'économie politique, publiés au XVIe siècle et souvent lus avec attention par les mêmes officiers qui mettaient en place les politiques royales aux Indes.

J'ai également étudié les archives des communautés autochtones, souvent éditées, au premier chef les manuscrits locaux (appelés codex, *códices* en espagnol). Ces documents, généralement liés à des contentieux ou bien à de la comptabilité locale, ne proviennent pas du monde espagnol mais permettent d'approcher un mode d'expression distinct, exprimant des intérêts différents, passant souvent par la réinterprétation de codes espagnols. Dans certains cas, ces archives permettent d'approcher la vie quotidienne de communautés autochtones bouleversées par la conquête et la nouvelle agriculture.

Enfin, j'ai voulu explorer les sources archéologiques et archéobotaniques disponibles : celles-ci se sont avérées souvent inutilisables, en raison d'une ampleur chronologique trop vaste pour le détail cherché, mais plusieurs publications ont tout de même permis de préciser ou de confirmer certaines hypothèses[75]. J'ai été particulièrement sensible aux travaux sur la question, notamment ceux de Karine Lefebvre dans le Michoacán, liant étroitement archéologie coloniale, cartographie et travail d'archives[76].

[75] Elizabeth J. Reitz et Bonnie G. McEwan, « Animals, environment and the Spanish Diet at Puerto Real », dans éd. Kathleen A Deagan, *The archaeology of a sixteenth-century Spanish town in Hispaniola*, Gainesville, University Press of Florida, 1995, p. 287-334 ; Concepción Herrera Escobar et Susana Gómez Serafín, « Análisis microbotánico del ex convento de Santo Domingo, Oaxaca », dans éd. Enrique Fernández Dávila et Susana Gómez Serafín, *Primer congreso nacional de arqueología histórica : memoria : Oaxaca, 1996*, Mexico, Conaculta, 1998, p. 159-67 ; Aurora Montúfar López, « Arqueobotánica de un basurero colonial », dans éd. Eduoardo Matos Moctezuma, *Excavaciones del Programa de Arqueología Urbana*, Mexico, INAH, 2003, p. 75-84 ; Richard Hunter et Andrew Sluyter, « Sixteenth-century soil carbon sequestration rates based on Mexican land-grant documents », *The Holocene*, 25, n° 5, 2015, p. 880-85 ; Alvaro Castilla-Beltrán, Henry Hooghiemstra, Menno Hoogland, Jaime Pagán-Jiménez, Bas Van Geel, Michael H. Field, Maarten Prins, Timme Donders, Eduardo Herrera Malatesta, Jorge Ulloa Hung, Crystal H. McMichael, William D. Gosling et Corinne L. Hofman, « Columbus' footprint in Hispaniola : a paleoenvironmental record of indigenous and colonial impacts on the landscape of the central Cibao Valley, northern Dominican Republic », *Anthropocene*, 22, 2018, p. 66-80 ; Eduardo Herrera Malatesta, « The transformation of indigenous landscape in the first colonized region of the Caribbean », *Land*, 11, n° 509, 2022, , consulté le 29 juillet 2024 ; Kathleen A. Deagan et José María Cruxent, *Columbus's outpost among the Taínos : Spain and America at La Isabela, 1493-1498*, New Haven, Yale University Press, 2002 ; Kathleen A. Deagan et José María Cruxent, *Archaeology at La Isabela : America's first European town*, New Haven-Londres, Yale University Press, 2002.

[76] Karine Lefebvre, « De lo efímero a lo perdurable, el sello de la religión cristiana en el paisaje : el sistema constructivo de los edificios religiosos primitivos en la región de Acámbaro », *Relaciones. Estudios de Historia y Sociedad*, 38, n° 152, 2017, p. 179-215 ; Karine Lefebvre, « Colonialismo y paisaje. ¿Cómo explotar los datos históricos para reconstituir el territorio colonial? », dans éd. Pedro Sergio Urquijo Torres, Antonio Vieyra et Gerardo Bocco, *Geografía e historia ambiental*, Mexico, UNAM, 2017, p. 215-42 ; Karine Lefebvre, Erik Nuñez Castro et Liliana J. Vizcaíno Monroy, « De praderas a sembrados : transformación histórica de la explotación del territorio de la Hacienda de San José Puruagua (México) », *Cuadernos Geográficos*, 61, n° 1, 2022, p. 206-28 ; Karine Lefebvre, Antoine Dorison et Pedro Urquijo Torres, « Pueblos viejos–pueblos nuevos : transformación del paisaje en el norte de Michoacán (México) a inicios del período novohispano (siglo dieciséis) », *Ancient Mesoamerica*, 34, n° 3, 2023, p. 826-46.

Ce corpus dense et varié d'archives a été questionné suivant la problématique particulière de la place des plantes dans l'instauration de la société coloniale. Je ne prétends pas épuiser leur richesse documentaire : le but de ma recherche était aussi de souligner cette intentionnalité espagnole dans le mouvement des plantes. Ces documents donnent à voir une histoire principalement masculine, une histoire de violence et de domination, dans laquelle des travailleurs forcés côtoyaient des personnes réduites en esclavage, souvent déportées d'Afrique. J'ai tenté autant que possible de marquer la distance avec la façon qu'ont les archives de décrire les individus dominés, souvent moins avec mépris qu'avec une profonde indifférence pour leur situation.

Tout au long de ce travail, j'ai mis l'accent sur les plantes de Castille, que je considère souvent oubliées au profit des plantes commerciales, la canne à sucre et, plus tard, le tabac, le coton ou l'indigo. Je ne veux pas nier la complexité de la société coloniale pour autant, qui, quoique fortement influencée par les plantes de Castille, ne s'y réduisit pas pour autant. Le regard sur les plantes locales en est l'expression : on observe un mélange paradoxal de rejet, de mépris et parfois d'admiration, dans un rapport dynamique, qui se poursuivit au XVIIe siècle, moment de l'émergence d'un patriotisme créole, qui fit des plantes américaines un élément identitaire.

MER, CIEL, TERRE

L'argumentation se fait en trois parties. La première partie est celle de la mer, des premières traversées transatlantiques et des premiers envois de plantes. La mer, en l'occurrence l'océan Atlantique, fut un mur difficilement franchissable, gênant les circulations et les échanges. Cela n'empêcha pas les plantes de Castille d'être centrales dans le processus de « découverte » et de conquête des Indes occidentales. Il s'agit aussi d'explorer les techniques de transport : car dire que les plantes furent « envoyées », qu'elles « circulèrent » n'éclaire en rien la matérialité de ces transports. Comment faire, concrètement, pour que survive une plante dans un bateau surchargé, pour un trajet d'au moins trois semaines, dans des conditions extrêmes ? Enfin, j'irai au-delà du simple mouvement des plantes, en montrant comment se déroulèrent les plantations et les survies définitives des plantes, une fois arrivées à bon port.

La deuxième partie est celle du Ciel. Le Ciel craint, où se trouvait le Dieu qui autorisa, encouragea et réclama la conquête des Indes et l'évangélisation de tant de nouvelles âmes. Cette

foi en la bénédiction divine de la conquête se matérialisa dans des couvents et des jardins, dans lesquels les plantes étaient la manifestation de la présence de Dieu.

Pour suivre les préceptes du néo-platonisme, diffus à l'époque moderne, on trouvera aussi dans le ciel les idéologies et les représentations, qui contribuèrent à changer profondément le territoire américain. Cela sera l'occasion d'étudier les conceptions du peuplement à l'époque moderne, là où se trouve, selon moi, le colonial, selon le sens qu'on lui donnait au XVIe siècle : à l'intersection entre le fait d'enraciner des plantes et des hommes. La concrétisation la plus manifeste de ces idéologies furent les expéditions de colons-laboureurs et la fondation de villes espagnoles selon un modèle de ville agraire. Le Ciel est donc proche de la Terre et agit directement sur elle.

La troisième partie sera en conséquence celle de la Terre, de l'enracinement définitif des plantes de Castille et de ceux qui les avaient amenées. Diffuses dans les campagnes mésoaméricaines, les plantes étaient notamment liées à un groupe particulier de colons espagnols, les laboureurs, venus de Castille tenter leur chance aux Indes. C'est aussi le moment où leur présence diffuse conduisit à leur réappropriation par les populations autochtones et à leur réinterprétation. Cette terre transformée fut celle d'un pays nouveau, plus vraiment autochtone mais pas du tout européen pour autant — une société coloniale et créole, en conséquence directe de la culture des plantes de Castille.

TERMINOLOGIE, ORTHOGRAPHE, TYPOGRAPHIE ET ABREVIATIONS

Pour décrire les colons, j'emploie les termes Ibériques et Espagnols de façon interchangeable, même si le qualificatif d'Ibérique inclut à proprement parler les Portugais, qui furent bien présents dans l'empire espagnol. Je renvoie parfois aussi aux Européens, car les Espagnols ne furent pas les seuls à émigrer au Nouveau Monde : Italiens, Flamands, Allemands, Grecs, Français apparaissent ponctuellement dans les sources, sous des patronymes hispanisés.

La qualification des populations autochtones est beaucoup plus délicate. Le terme « autochtone » est insatisfaisant — car je ne qualifie jamais les Européens d'allochtones, ce qu'ils furent pourtant. Le terme « indigène » (*indígena*) correspond aujourd'hui à une catégorie politique et juridique dans toutes les républiques issues de l'empire espagnol : le mot est toutefois connoté très négativement en français, en raison du statut de l'indigénat en vigueur dans les colonies françaises. L'historiographie française préfère le qualificatif d'Indien, qui est injurieux en espagnol. Le problème est dès lors insoluble. Dans la mesure du possible, j'ai utilisé les ethnonymes de chaque peuple, mais souvent je décris une situation où toutes les populations autochtones furent soumises à la même politique, au même regard, à la même domination. Dans ces cas, j'ai choisi de les décrire comme « autochtones » ou, plus rarement, « amérindiennes », terme également impropre. J'emploie parfois le terme d'Indien, lorsque je fais référence à la catégorie juridique espagnole ou que je retranscris le point de vue des sources. Lorsque je désigne toutes les populations autochtones de Mésoamérique, j'ai opté pour le qualificatif de « Mésoaméricains », catégorie floue, mais qui a l'avantage d'être plus précise géographiquement parlant et de renvoyer à l'espace culturel identifié par Paul Kirchhoff. Tout comme « Européen », je trouve que le terme « Mésoaméricain » charrie beaucoup d'éléments culturels, associés à un espace géographique et à une histoire commune, sans les réifier pour autant.

J'ai toujours préféré consulter et citer les archives originales, vérifiant quand cela était possible les références éditées ou transcrites dans la littérature secondaire, afin de limiter au maximum les possibles erreurs de lecture ou d'interprétation. Cette approche a le double mérite de replacer la citation dans le contexte du document et de connecter la source à d'autres documents du même fond. Dans mes transcriptions, j'ai gardé l'orthographe d'époque, mais pour accélérer la transcription, faciliter la lecture et l'étude des sources, j'ai mis en toutes lettres les abréviations, écrivant « *para* » au lieu de « *pa*[*ra*] » ou « *real* » pour « *r*[*ea*]*l* ».

La thèse a été rédigée au passé. Pour fluidifier le texte et ne pas le rendre trop poussiéreux, j'ai évité les formes aujourd'hui inusuelles de l'imparfait du subjonctif, sauf dans les traductions des sources. Dans ces traductions, j'ai tenté de garder les complexités de l'espagnol moderne, ses circonvolutions et répétitions, dès lors qu'elles ne gênaient pas complètement la compréhension de la citation.

J'ai suivi les règles typographiques françaises, y compris pour citer les références anglaises, suivant les recommandations de l'Office québécois de la langue française. Suivant l'insatisfaisante convention en cours et pour rendre compte du fait que je décris une histoire avant tout masculine, le masculin exprime le neutre.

Un glossaire, placé à la fin de la thèse, définit les termes en espagnol fréquemment utilisés, notamment les poids et les mesures. J'ai utilisé les abréviations suivantes pour citer des archives et certains recueils de sources éditées :

Centres d'archives

AGI : Archivo General de Indias (Séville).
AGNot : Archivo General de Notarías de la Ciudad de México (Mexico).
AGN : Archivo General de la Nación (Mexico).
AHN : Archivo Histórico Nacional (Madrid).
BL : British Library (Londres).
BNAH : Biblioteca Nacional de Antropología e Historia (Mexico).
BNE : Biblioteca Nacional de España (Madrid).
BNF : Bibliothèque Nationale de France (Paris).
BNM : Biblioteca Nacional de México (Mexico).
MAPILU : Fonds Mapas, Planos e Ilustraciones de l'AGN (Mexico).
RAH : Real Academia de la Historia (Madrid).

Sources éditées

(les références exactes sont dans la bibliographie)
AdC : *Actas de cabildo del ayuntamiento de la Ciudad de México*.
CdT : *Cedulario de tierras : compilación de legislación agraria colonial*.
CODOIN : *Colección de documentos inéditos relativos al descubrimiento, conquista y colonización de las posesiones españolas en América y Oceanía*.
CODODES : *Colección documental del descubrimiento*.
ENE : *Epistolario de Nueva España*.
FHT : *Fuentes para la historia del trabajo en Nueva España*.
HDI : *Historia de las Indias* de Bartolomé de las Casas.
RG : *Relaciones geográficas del siglo XVI*.
TCD : *Tratado curioso y docto de las grandezas de la Nueva España*.

PREMIÈRE PARTIE

MER

L'histoire des plantes de Castille en Amérique commença sur mer, à bord de l'un des nombreux navires qui traversèrent l'Atlantique à partir de la fin du XVe siècle. On retrouve du blé, des pieds de vigne ou des plants de cognassiers, pour ne citer qu'eux, dans les cales de toutes les expéditions, de celles qui devaient fonder des villes entières à celles qui n'étaient que des explorations sommaires de nouvelles côtes. On en garde aussi la trace dans les circulations qui devinrent normales et habituelles entre Espagne et Amérique, apparaissant dans les registres des bateaux qui amenaient marchandises et nouveaux colons ou dans la correspondance des Espagnols à leur famille restée au pays. Les plantes de Castille furent ainsi indissociables des premières étapes de la conquête et de l'établissement d'une forme de souveraineté espagnole aux Indes. Le premier chapitre de cette partie souligne cette association et définit précisément le contenu que plaçaient les Espagnols dans le terme de « plantes de Castille ».

La mer, en l'occurrence l'océan Atlantique, ne fut pas un espace facile à traverser. Pour les plantes, il représenta un véritable mouroir, là où les boutures se desséchaient, où le grain pourrissait et les provisions étaient mangées par les rats. Le chapitre 2 entre dans la matérialité du transport de plantes en haute mer au XVIe siècle. Ce fut par la volonté partagée par la monarchie et ses sujets, par l'investissement de moyens considérables que certains plants — une infime minorité de tout ce qui fut envoyé — survécurent et permirent *in fine* de réussir la transplantation de nombreux végétaux aux Indes. Le mur océanique du transport de plantes fut franchi par des moyens fragiles et ce succès relatif ne fut permis que par l'absolue nécessité ressentie par les Espagnols d'avoir ces plantes aux Indes.

Le chapitre 3 décrit l'étape qui suivit le franchissement du mur océanique, le prolongement terrestre de l'envoi par mer. Comment adapter les plantes de Castille si loin de la Castille ? Même après avoir traversé l'Atlantique, il fallait encore réussir à faire croître et fructifier ces plantes. En se concentrant sur l'étude de la politique royale d'implantation du blé dans les Antilles espagnoles, le chapitre témoigne que l'absence de blé dans les îles de la Caraïbe fut perçue comme un échec tout au long du siècle. Les plantes de Castille se retrouvèrent ainsi au cœur de la machine administrative de la Couronne, afin de permettre leur implantation.

CHAPITRE 1. DES PLANTES DU QUOTIDIEN AUX PLANTES DE CASTILLE

En 1590, le graveur liégeois Théodore de Bry débutait à Francfort une série de publications sur l'Amérique pour répondre à la curiosité croissante du public européen à l'égard du Nouveau Monde. La qualité des gravures réalisées par de Bry et la représentation des violences perpétrées par les Espagnols en firent rapidement un ouvrage de référence, contribuant durablement à forger une perception négative de l'Amérique espagnole chez les Européens.

Le cinquième volume, l'*Americæ pars quinta*, publié en 1595, compte 22 gravures qui illustrent une traduction latine de la *Historia del Mondo Nuovo*, relation de voyage publiée par le milanais Girolamo Benzoni en 1572 et déjà largement diffusée dans l'Europe catholique[1]. Les deux premières gravures sont sans doute les plus marquantes. La première, intitulée « les Noirs sont emmenés aux îles par les Espagnols à la recherche de gisements de métaux[2] », est l'une des premières représentations de l'esclavage et de l'extraction des ressources minières américaines (image 1).



Image 1 : Le travail des mines aux Caraïbes.
Source : Théodore de Bry, *Americæ pars quinta*, Francfort, 1595, planche n° 1.

[1] Girolamo Benzoni, *La Historia del Mondo Nuovo*, Pietro & Francesco Tini, Venise, 1572 ; Théodore de Bry, *Americæ pars quinta*, Francfort, 1595.
[2] « *Nigritae in scrutandis venis metallicis ab Hispanis in Insulas abelgantur* » : *Ibid.,* planche n° 1.

La scène se déroule sur l'île d'Hispaniola, cœur de la Caraïbe espagnole du XVIe siècle, dont on distingue la latitude tropicale par la végétation. L'activité principale de la gravure se trouve au second plan : des esclaves africains travaillent, surveillés par des soldats espagnols. Certains creusent ou consolident des galeries sur le flanc d'une montagne, d'autres ressortent de galeries déjà édifiées, lourdement chargés de minerais. Le résultat de leur travail figure au premier plan : de grandes quantités de minerais, que l'on devine riches en or, sont déversées aux pieds d'un officier espagnol, reconnaissable à son bâton de justice. La gravure exprime un message clair, explicité par le texte qui commente l'image : par l'exploitation brutale d'Africains réduits en esclavage et déportés aux îles, les Espagnols se sont approprié l'or des Caribéens qu'ils avaient auparavant exterminés.

La gravure suivante décrit la suite de l'histoire. Son titre annonce que « les veines d'or ayant été épuisées, les Noirs doivent participer à la production du sucre[3] » (image 2).



Image 2 : Les plantations sucrières à Hispaniola.
Source : Théodore de Bry, *Americæ pars quinta*, Francfort, 1595, planche n° 2.

L'image représente toutes les étapes de la fabrication du sucre. À l'aide de serpes, des esclaves fauchent des cannes à sucre, lesquelles sont ensuite transportées jusqu'à un moulin. La meule de pierre, mue par une énergie humaine, broie les cannes et extrait leur jus, lequel est ensuite purifié et écumé par caléfaction. Le résidu est stocké dans de grandes jarres en terre cuite sans

[3] « *Nigritae exhaustis venis metallicis conficiendo saccharo operam dare debent* » : *Ibid.*, planche n°2.

être davantage raffiné afin qu'il se conserve mieux[4]. La gravure montre l'ampleur des moyens humains et financiers utilisés pour permettre la production sucrière. À nouveau, de Bry représentait une caractéristique économique majeure de l'Amérique espagnole : la plantation, dont la condition d'existence était l'esclavage africain, qui produisait du sucre, denrée onéreuse destinée à être consommée en Europe et dont la seule valeur était commerciale.

Ces deux images sont des témoignages utiles, en dépit de leurs multiples approximations, de Bry n'ayant jamais séjourné en Amérique. En premier lieu, elles rendent compte de l'imbrication de plusieurs activités cruciales de l'espace atlantique construit par les Espagnols à partir de 1492, à savoir les activités minières, la production sucrière et la traite esclavagiste. La mine, la plantation et le navire, négrier ou non, structuraient donc déjà en partie l'économie atlantique. Surtout, ces gravures témoignent de ce que la plupart des Européens considéraient comme étant le seul facteur expliquant la conquête espagnole de l'Amérique. Motivée par la recherche de l'or, elle s'appuyait sur un extractivisme brutal, minier ou agricole, générant des richesses inouïes dont la seule finalité était le retour au Vieux Monde. Les Espagnols, représentés comme de cruels bandits, n'étaient ainsi en Amérique que pour la piller et revenir en Espagne. Il est en effet significatif que ces deux gravures résumaient pour de Bry l'économie américaine et les autres planches ne représentaient, à peu de choses près, que des scènes militaires ou l'une des multiples vexations commises contre les populations locales. Pour choquer le public européen, et notamment protestant, de Bry choisit volontairement d'insister sur la violence intrinsèque d'une entreprise militaire, conduite au nom du catholicisme.

Pourtant, l'Amérique espagnole ne s'est pas limitée à l'or ou au sucre. La conquête et la colonisation se sont construites à partir d'un ensemble complexe de motivations qui dépassait largement la seule recherche de métaux précieux ou la production de denrées d'exportation. Les plantes amenées d'Europe et liées à une agriculture vivrière étaient dès les premiers temps de l'occupation espagnole une réalité tangible alors même que l'argent et l'or n'étaient encore que des mirages et que le sucre n'occupait qu'une place secondaire dans le commerce mondial ou même dans les systèmes agraires caribéens[5]. En choisissant de relire la conquête par le prisme

[4] On peut comparer ce moulin rudimentaire aux systèmes beaucoup plus complexes et massifs employés au XVIIe et surtout au XVIIIe siècles. À titre d'exemple, voir la description d'un *engenho* au Brésil portugais, moulin hydraulique ou mu par énergie animale : André Joao Antonil, *Cultura e opulencia do Brasil por suas drogas e minas*, éd. Andrée Mansuy-Diniz Silva, Paris, Éditions de l'IHEAL, 1968, https://books.openedition.org/iheal/3914, consulté le 2 avril 2024, p. 74-289.

[5] Kathleen A. Deagan et José María Cruxent, *Archaeology at La Isabela*, *op. cit.*, p. 141-47 ; Kathleen A. Deagan et José María Cruxent, *Columbus's outpost among the Taínos*, *op. cit.*, p. 133-41. Au milieu du XVIe siècle, la production de sucre à Hispaniola est estimée à 150 tonnes environ. À Cuba, elle était de 4 000 tonnes en 1760 et de 13 000

des plantes, il est possible, en laissant de côté la téléologie qui mène irrémédiablement l'analyse vers l'extractivisme minier ou le système de plantation, de comprendre d'autres dynamiques qui conditionnèrent la forme prise par les premières appropriations européennes. Les nombreuses réflexions autour de l'empire espagnol comme lieu de naissance du capitalisme extractiviste et destructeur de l'environnement sont particulièrement fertiles mais oublient souvent toutes les autres expériences agricoles qui eurent lieu aux Amériques[6]. Il ne s'agit pas de nier l'ampleur du système minier ou de celui de plantation, mais de souligner que la colonisation espagnole de l'Amérique est difficilement compréhensible sans le rôle crucial d'une agriculture vivrière, tournée vers une consommation locale et fondée sur des plantes dont la valeur commerciale était limitée. Ces plantes issues du quotidien constituaient une catégorie à part, appelées « plantes de Castille » par les Espagnols.

Pour mettre en relief la place occupée par ces plantes au sein du processus d'expansion ibérique, il est nécessaire de revenir aux premières étapes, à l'époque dite des « découvertes », par les Européens, d'un continent, ou de la « rencontre » souvent violente, des Amérindiens et des Européens[7]. Les végétaux invitent à décaler le regard sur une conquête maintes fois racontée et qui débute avec les expéditions de Christophe Colomb (1492-1504). Ce chapitre permet d'abord de proposer un nouveau récit des expéditions colombiennes, en rappelant qu'en dépit de la recherche de l'or et des épices, les plantes furent centrales pour l'explorateur génois et la Couronne de Castille, car elles seules pouvaient permettre l'établissement de fondations pérennes. La création d'un système agraire castillan devait servir d'une part à assurer la survie des Espagnols, mais surtout à installer et à inscrire dans l'espace une présence durable. Au-delà des seules expéditions colombiennes, tous les explorateurs, aventuriers et conquistadores

---

en 1790. La production mondiale approchait les 572 000 tonnes en 1830 : Sidney W. Mintz, *Sweetness and power: The place of sugar in modern history*, New York, Penguin, 1985, p. 19-73 ; Oscar Zanetti Lecuona, *Esplendor y decadencia del azúcar en las Antillas hispanas*, La Havane, Editorial de Ciencias Sociales, 2012. À Porto Rico, en 1542, il n'y avait que deux moulins à sucre en fonctionnement, l'économie était avant tout tournée vers l'élevage : Francisco Moscoso, *Lucha agraria en Puerto Rico, 1541-1545 : un ensayo de historia*, San Juan de Puerto Rico, Instituto de cultura puertorriqueña, 1997, p. 28.

[6] Le terme « plantationocène », apparu récemment, rend compte d'abord de l'expérience anglo-saxonne et française au XVIIIe siècle : voir HARAWAY Donna, « Anthropologists are talking – About the Anthropocene », *Ethnos*, vol. 81, n°3, p. 535-564. Pour une autre approche qui ne se concentre que sur la plantation, voir Eleonora Rohland, *¿Historia entrelazada y el medio ambiente? transformaciones socioambientales en el Caribe, 1492-1800*, trad. Erika Abril, Bielefeld, Kipu-Verlag, 2020. Des approches qui lient le système de plantation et les autres espaces agricoles existent : Eric Herschthal et John L. Brooke, « The plantation carbon complex : slavery and the origins of climate change in the early modern British Atlantic », *The William and Mary Quarterly*, 81, n° 2, 2024, p. 255-306. Voir également à ce sujet, la thèse en préparation de Camille Cordier sur les marchés alimentaires au Cap-Français au XVIIIe siècle. Pour une proposition différente sur l'origine du capitalisme, tout en prenant en compte l'impact de l'agro-pastoralisme européen, voir John Tutino, *Making a new world: founding capitalism in the Bajío and Spanish North America*, Durham, Duke University Press, 2011.

[7] Sur la terminologie, voir Antonio Gómez Robledo, « Descubrimiento o encuentro », *Historia Mexicana*, 37, n° 2, 1987, p. 283-300.

ultérieurs partageaient l'intérêt pour les « plantes de Castille », un groupe de plantes dont je précise ici les contours. Pour expliquer la raison de ces efforts incessants pour amener ces végétaux en Amérique, je présente aussi les expériences individuelles et quotidiennes qui constituaient le socle du consensus ibérique autour de l'importance de ces plantes et de leur culture au Nouveau Monde.

I — Explorer et planter. Les découvertes et les plantes du quotidien

I.A. Premiers regards sur le Nouveau Monde : l'Amérique comme une autre Méditerranée ?

Les explorations colombiennes s'inscrivent dans le contexte politique de la péninsule Ibérique de la fin du XVe siècle. En 1469, Isabelle de Castille, fille du feu roi de Castille Jean II (1406-1454) et demi-sœur de son successeur Henri IV (1454-1474), épousa Ferdinand, héritier du royaume d'Aragon. Ce mariage conduisit à l'union des deux couronnes, lors de l'accession au trône d'Isabelle en 1474, malgré une guerre civile, et celle de Ferdinand en Aragon en 1479. L'union des forces militaires permit aux deux souverains d'accentuer la guerre contre l'émirat de Grenade, dernier royaume musulman de la péninsule. En janvier 1492, Grenade était prise et dans l'euphorie religieuse suscitée par la chute de l'ultime bastion musulman, les monarques restreignirent progressivement le culte islamique et ordonnèrent en mars de la même année l'expulsion des Juifs de leurs royaumes, en violation des capitulations signées avec Muhammad XII, connnu par les Espagnols sous le nom de Boabdil, le dernier sultan de Grenade.

Leur rôle dans l'unification religieuse de la péninsule conférait à Isabelle et Ferdinand l'autorité nécessaire pour se faire appeler puis reconnaître par la papauté le titre honorifique de « Rois catholiques ». Ils mirent alors en scène ce qu'ils considéraient comme une faveur divine particulière qui leur conférait une place centrale au sein de la Chrétienté. Sans nier l'ensemble des intérêts économiques et géopolitiques au cœur de sa démarche, le projet présenté par Christophe Colomb, risqué sans être insensé, s'inscrivait dans cette perspective. Comme l'ont suggéré Alain Milhou puis Denis Crouzet, Colomb vivait intimement une forme de messianisme qui touchait alors de nombreuses strates des sociétés européennes et le prophétisme eschatologique de l'explorateur ne fit que s'accentuer au fil des années[8]. La compétition pour les

[8] Alain Milhou, *Colón y su mentalidad mesiánica en el ambiente franciscanista español*, Valladolid, Casa-museo de Colón, 1983 ; Alain Milhou, *Colomb et le messianisme hispanique*, trad. Mayi Milhou-Bernard, Montpellier, Presses Universitaires de la Méditerranée, 2007 ; Denis Crouzet, *Christophe Colomb : héraut de l'Apocalypse*, Paris, Payot & Rivages, 2006.

épices, la recherche de l'or et la perspective de l'agrandissement du domaine royal devaient donc servir les Rois catholiques dans une entreprise plus vaste au service de la Chrétienté, dont l'objectif final ne devait être autre que la reprise de Jérusalem, prélude au retour du Christ. La perspective d'une route plus rapide vers l'Asie et donc de profits considérables s'inscrivait aussi dans le cadre de la compétition avec le Portugal, ce qui acheva de convaincre définitivement les Rois catholiques de financer l'expédition de Colomb. L'ambition n'était alors pas tant de fonder des villes ou de s'installer dans les territoires amenés à être rencontrés que d'établir des comptoirs circonscrits afin de traiter avec les puissances asiatiques, encore mal connues, qui produisaient ces épices et qui devaient nécessairement, à en croire Colomb, se trouver de l'autre côté de l'océan[9]. Les comptoirs portugais, mais surtout génois et vénitiens en Méditerranée orientale étaient probablement le modèle de ce que le navigateur génois et les Rois catholiques souhaitaient établir[10].

Le coup d'essai de Colomb, onéreux sans être exorbitant, se couronna donc par un heureux succès pour le Génois. Le 12 octobre 1492, la première terre, l'île de Guanahani, probablement située dans l'archipel des Bahamas, fut aperçue. Beaucoup a déjà été dit sur cette traversée et la rencontre qui se produisit alors entre Amérindiens et Européens, notamment du point de vue de ces derniers. Le regard européen tel que diffusé alors promut l'image d'une Amérique paradisiaque à la nature exceptionnellement abondante. L'émerveillement face aux forêts tropicales, la profusion de plantes et la fertilité apparente des sols sont en effet rapidement devenus l'un des *topoï* les plus solidement ancrés sur le Nouveau Monde, et ce jusqu'à nos jours[11].

[9] Sur la façon dont le modèle urbain s'imposa progressivement dans la territorialisation de l'empire voir Jean-Paul Zuñiga, *Constellations d'empire*, *op. cit.*, p. 17-40.

[10] Charles Verlinden, « Italian influence in Iberian colonization », *The Hispanic American Historical Review*, 33, n° 2, 1953, p. 199-211. Ces colonies italiennes étaient néanmoins diverses dans leur nature et dans leur forme : Daniele Tinterri, *Divergenze parallele. Negroponte e Chio : due colonie latine nel Levante greco (metà XIV-metà XV sec.)*, Thèse de doctorat, EHESS, 2016. Les îles atlantiques conquises au XVe siècle (Madère, Açores et Canaries) constituaient également un antécédent notable, quoique peu rentable, de conquête, tout en restant différent du projet mercantile porté par Colomb : Anthony Stevens-Arroyo, « The inter-Atlantic paradigm : The failure of Spanish medieval colonization of the Canary and Caribbean islands », art. cit.

[11] Antonello Gerbi, *La naturaleza de las Indias nuevas : de Cristobal Colón a Gonzalo Fernandez de Oviedo*, Mexico, Fondo de cultura económica, 1978. D'une certaine façon, cette vision idéale se poursuit dans le cinéma contemporain, à travers une série de films qui, en dépit d'une vocation anti-coloniale affirmée, racontent tous la même histoire d'une forêt tropicale infinie et inaccessible, restée dans un âge d'or d'une humanité heureuse vivant en communion avec la nature ; une sorte d'Amérique qui n'aurait pas été véritablement habitée jusqu'à l'arrivée des Européens. Il y a par exemple *Aguirre, la colère de Dieu* de Werner Herzog (1972) ou, dans un autre registre, *Fitzcarraldo* du même réalisateur (1982). *Mission* de Roland Joffé (1986) suit la même tendance, dans une autre partie de l'Amazonie et à une autre époque. Il y a aussi ce long survol de la jungle cubaine dans *Soy Cuba* de Mikhail Kalatozov (1964) pour incarner une île indomptable, qui résistait hier contre les Espagnols et aujourd'hui contre les Étasuniens. *L'Étreinte du serpent* de Ciro Guerra (2015) est un des rares films à se distinguer de cette tradition pesante, sans doute par la volonté assumée de prendre le point de vue des populations amazoniennes.

Colomb fut le premier à nourrir l'imaginaire européen sur le sujet et l'entrée du 17 octobre 1492 de son journal de bord n'en fournit qu'un exemple parmi d'autres :

> « Les arbres […] étaient bien la plus belle chose qu'on eût jamais vue. Je regardais la verdure aussi abondante et fraîche qu'au mois de mai en Andalousie, et les arbres aussi différents des nôtres que le jour l'est de la nuit, et de même les fruits, les herbes et les pierres ainsi que toutes choses. Vrai est que quelques arbres sont de même espèce que ceux de Castille, encore qu'ils soient tous différents, et les arbres d'autres espèces y sont si nombreux qu'il n'y a personne qui les puisse compter ni comparer à ceux de Castille[12] ».

L'incommensurabilité déclarée entre les deux continents « aussi différents […] que le jour l'est de la nuit » n'empêchait pas Colomb d'encenser des terres caractérisées par un printemps éternel et une richesse florale décrite comme inouïe. Les louanges furent plus appuyées concernant l'île *Española* (connue en français sous le nom d'Hispaniola), abordée en décembre 1492 et que Colomb jugeait plus belle encore.

L'éblouissement de Colomb n'était pas naïf pour autant. Partout, son regard était alerte et cherchait les épices dont il croyait deviner l'abondance, notamment en interrogeant les Indigènes qui lui confirmaient, selon son rapport, la présence du poivre et de la cannelle[13]. Parfois, il croyait aussi reconnaître des « herbes et beaucoup d'arbres très appréciés en Espagne pour les teintures et comme médecines et épices[14] ». Dans diverses îles, on lui promettait aussi de riches filons d'or, quoiqu'on lui assurait toujours bien opportunément qu'ils se trouvaient ailleurs, sur la prochaine île. Partout aussi, il observait les traces de la grâce divine et baptisait les terres pour les sanctifier d'un nom chrétien, voyant dans le succès de son expédition l'accomplissement de la volonté de Dieu[15]. En insistant sur les richesses en apparence merveilleuses de ces îles, il s'agissait aussi pour Colomb de démontrer l'intérêt de son exploration et de justifier les dépenses consenties par la couronne de Castille. Le caractère miraculeux de la

---

[12] Christophe Colomb, *La découverte de l'Amérique : écrits complets (1492-1505)*, trad. Soledad Estorach, Michel Lequenne, Jean-Pierre Clément et Jean-Marie Saint-Lu, Paris, La Découverte, 2015, p. 129 Toutes ces citations sont à prendre avec précaution car le document original ayant été perdu, le texte que nous conservons est tiré d'une version remaniée et abrégée par Bartolomé de las Casas.

[13] Samir Boumediene, *La colonisation du savoir*, *op. cit.*, p. 53-54 Il n'y avait bien entendu ni poivre ni cannelle en Amérique.

[14] Entrée de son journal du 19 octobre 1492 : Christophe Colomb, *La découverte de l'Amérique*, *op. cit.*, p. 132. La citation originale est la suivante : « *que valen mucho en España para tinturas y para medicinas de especería* », cité par Antonello Gerbi, *La naturaleza de las Indias nuevas*, *op. cit.*, p. 30. L'expression « *medicinas de especería* » pourrait aussi être traduite comme « des médecines à partir d'épices » ou éventuellement « des médecines venant des îles aux épices ».

[15] Alain Milhou, *Colomb et le messianisme hispanique*, *op. cit.*, p. 53-71 et 401 ; Denis Crouzet, *Christophe Colomb*, *op. cit.*, p. 104.

découverte suggéré par Colomb rappelait que le financement d'expéditions ultérieures était plus utile au triomphe du christianisme que ne l'aurait été le financement d'une croisade. La bénédiction divine que Colomb prétendait avoir reçue soulignait du reste qu'il était le seul à même de conduire cette mission[16].

Toutefois, si l'exaltation devant une nature décrite comme paradisiaque fut réelle, au moins autant que la convoitise suscitée par l'or et les épices, le regard porté sur les îles ne s'y limitait pas pour autant. La surprise laissa rapidement place à une façon plus ordonnée d'apprécier ce qu'on appela les « Indes occidentales ». De fait, le retour de Colomb ouvrait une nouvelle étape, dès lors que les Européens prirent connaissance de l'existence de ces terres et de la possibilité d'y revenir. En effet, les descriptions colombiennes de l'Hispaniola insistaient sur les richesses que l'île pouvait produire, indépendamment de l'or et des épices. Dès son retour en Europe, Colomb vanta les opportunités offertes à Luis de Santángel, conseiller royal et personnage clef du soutien monarchique à l'expédition, dans une lettre rédigée autour de février 1493 :

> « L'Hispaniola est une merveille : les montagnes et les prairies et les plaines et les terres [sont] si fertiles et si fécondes pour planter et semer, pour l'élevage de tout type de bétail, pour édifier des villes et des villages[17]. »

La nature, supposément meilleure qu'en Espagne, n'attendait ainsi que d'être ensemencée par les Castillans pour porter ses fruits, ce que Colomb formula à nouveau dans d'autres textes[18]. En l'absence d'animaux domestiqués aux Caraïbes et en raison du lien naturel entre bêtes de trait et agriculture européenne, la mention de l'élevage indique que Colomb parlait effectivement de l'agriculture castillane et non de la mise en culture des plantes rencontrées en Amérique. La promotion d'un modèle agraire pour occuper des îles exceptionnellement fertiles apparut donc précocement.

L'insistance sur l'agriculture explique aussi la vision colombienne des autochtones, « propres à être commandés et à ce qu'on les fasse travailler, semer et mener tous autres travaux qui seraient nécessaires, à ce qu'on leur fasse bâtir des villes[19] ». Le travail forcé que Colomb

---

[16] Alain Milhou, *Colomb et le messianisme hispanique*, *op. cit.*, p. 177-234 ; Antonello Gerbi, *La naturaleza de las Indias nuevas*, *op. cit.*, p. 27.

[17] « *La Spañola es maravilla: las sierras y las montañas y las vegas i las campiñas y las tierras tan fermosas y gruesas para plantar y sembrar, para criar ganados de todas suertes, para hedificios de villas e lugares* » : Christophe Colomb, *Textos y documentos completos*, éd. Consuelo Varela et Juan Gil, Madrid, Alianza, 320, 1992, p. 221. Ma traduction. La lettre est rédigée alors que Colomb est encore en mer ou à peine débarqué.

[18] Antonello Gerbi, *La naturaleza de las Indias nuevas*, *op. cit.*, p. 32-35.

[19] Christophe Colomb, *La découverte de l'Amérique*, *op. cit.*, p. 193-94.

souhaitait imposer n'excluait pas les mines et les épices, mais suggérait clairement une orientation agraire. Loin de l'incommensurabilité entre Nouveau Monde paradisiaque et Europe, entrevue dans les premières lettres, les rapports ultérieurs suggèrent plutôt une volonté de reproduction de l'Espagne, dans une version améliorée. Le nom même donné à l'île principale rencontrée au cours de ce voyage plaide en ce sens. Colomb écrivait ainsi qu'il avait vu « certaines prairies, les plus belles du monde et presque semblables aux terres de Castille, quoique celles-ci ont l'avantage, et pour cette raison il donna à l'île le nom d'île Espagnole[20] ».

Les Rois catholiques et l'administration royale partageaient la vision de Colomb, ou furent convaincus par lui, comme l'indique la forme prise par les expéditions suivantes. La deuxième expédition colombienne ne relevait plus en effet de la simple exploration, mais de l'occupation de territoires. La Couronne souhaitait sécuriser ses possessions, qui devaient être peuplées avant que d'autres monarchies européennes ne puissent contester la juridiction des Rois catholiques. La deuxième expédition n'avait pas seulement pour but de fonder un simple avant-poste ou comptoir. Le modèle du comptoir, celui d'une installation limitée et peu territorialisée, s'éloignait tandis que l'implantation s'inspirait plutôt de l'occupation de l'espace pris aux royaumes musulmans de la péninsule Ibérique : l'installation durable de populations chrétiennes, auxquelles on octroyait des concessions foncières afin de travailler la terre et de la rendre productive pour leurs seigneurs[21].

I.B. Les expéditions ultérieures de Colomb : l'agriculture dans les premières fondations espagnoles

À son retour, Colomb reçut à Barcelone en avril 1493 un accueil triomphal de la part des Rois catholiques, qui lui confirmèrent alors son titre d'« amiral des Indes ». Peu de temps après, la monarchie commença la préparation de la deuxième expédition. À cette occasion, l'histoire des plantes européennes en Amérique commence véritablement. Comparée à celle de 1492, une flotte autrement plus importante appareilla de Cadix le 25 septembre 1493. Le chroniqueur Pietro Martire d'Anghiera, témoin indirect de l'évènement, relatait dans une lettre

[20] *Ibid.*, p. 184.

[21] Manuel Giménez Fernández, *Bartolomé de las Casas. Capellán de S.M. Carlos I, 1517-1523*, Séville, Escuela de Estudios Hispano-Americanos, vol. 2, 1960, 2 vol., p. 576-78 ; Robert S. Chamberlain, « The roots of lordship : the encomienda in medieval Castile », dans éd. Harold Benjamin Johnson, *From reconquest to empire. The Iberian background to Latin American history*, New York, Knopf, 1970, p. 124-47 ; Luis Weckmann, *La herencia medieval de Mexico*, Mexico, El Colegio de México, 1984, 2 vol. Tamar Herzog évoque un « modèle de Reconquista » pour décrire la conquête de l'Amérique : Tamar Herzog, « Reconquista y repoblación : modelos ibéricos, realidades americanas y respuestas peninsulares (siglos XI-XVIII) », dans éd. Anne Dubet et José Javier Ruiz Ibáñez, *Las monarquías española y francesa (siglos XVI-XVIII) : ¿Dos modelos políticos?*, Madrid, Casa de Velázquez, 2010, p. 45-55.

datée du 13 novembre que Colomb menait une flotte de dix-sept navires, dont trois de bien plus gros tonnage que les petites caravelles, embarquant des milliers d'hommes, des soldats, mais aussi des artisans divers et des laboureurs[22]. D'après d'Anghiera, Colomb emporta également

> « des juments, des brebis, des génisses et plusieurs autres animaux femelles avec les mâles de leur espèce, des légumes, du froment, de l'orge et d'autres plantes du même genre non seulement pour se nourrir mais aussi pour planter. Nos hommes emportent vers ce pays des plants de vigne et des boutures d'arbres de chez nous qui n'existent pas là-bas[23] ».

Une lettre de Colomb datée de janvier 1494 confirme l'information. L'amiral écrivait qu'il était parti avec « chevaux, juments, mules et tous les autres animaux et des semences de blé et d'orge et de toutes sortes d'arbres et de fruits, le tout en très grande abondance[24]. » Ces deux listes sont les premières du genre et témoignent autant du désir précoce de cultiver des plantes de Castille en Amérique que de la prompte exécution de ces envois pour débuter leur mise en culture le plus rapidement possible. La chose n'était pas évidente, car si l'expédition comptait bien plus de navires, embarquer autant d'animaux et de plantes représentait un défi logistique.

À son retour aux Caraïbes en novembre 1493, Colomb retrouvait le fortin de la Navidad, érigé lors du premier voyage sur la côte nord d'Hispaniola, entièrement détruit. Les marins qui l'occupaient étaient tous morts, du fait de rixes intestines et d'attaques des Taïnos qui répondaient à diverses exactions des Européens. Fort de tout ce qu'il avait emmené, l'amiral entreprit alors, à une centaine de kilomètres à l'est, l'érection d'une nouvelle fondation, La

---

[22] Un doute subsiste quant au nombre exact de navires (dix-sept ou dix-huit selon les sources). Le tonnage du navire (*nao*) principal, la *Marigalante,* était compris entre 150 et 200 tonneaux, une capacité modeste si on la compare aux grandes flottes de la seconde moitié du XVIe siècle mais supérieure aux soixante tonneaux de la caravelle *La Niña*. Il fallut arbitrer entre des nefs aux capacités plus importantes et des caravelles, plus manœuvrables et rapides. L'expédition arriva du reste en retard précisément à cause de la *Marigalante* : María Montserrat León Guerrero, *El segundo viaje colombino*, Thèse de doctorat, Universidad de Valladolid, 2002, p. 157-60.

[23] Cité dans Pietro Martire d'Anghiera, *De orbe novo decades*, éd. Brigitte Gauvin, Paris, Les Belles Lettres, 2003, p. 30. L'information donnée ici par Pietro Martire d'Anghiera fut reprise par de nombreux chroniqueurs par la suite, sans que l'auteur soit cité pour autant. Gómara rapportait ainsi en 1552 la même liste, avec quelques ajouts (« *muy gran cantidad de trigo, cebada y legumbres para sembrar; sarmientos, cañas de azúcar y plantas de frutas dulces y agras* ») : Francisco López de Gómara, *Historia de las Indias (1552)*, éd. Monique Mustapha, Louise Bénat-Tachot, Marie-Cécile Bénassy-Berling et Paul Roche, Madrid, Casa de Velázquez, 2021, p. 96-97. Dorantez de Carranza fit de même à la fin du siècle (« *Enviaron sus altezas trigo y cebada, legumbres y semillas, sarmientos, cañas de azúcar y plantas de frutas dulces y agrias, […] y de todo ha habido hay grandes multiplicos, en especial de las cañas dulces y azúcar* ») : Baltasar Dorantes de Carranza et Ernesto de la Torre Villar, *Sumaria relación de las cosas de la Nueva España: con noticia individual de los conquistadores y primeros pobladores españoles*, Mexico, Editorial Porrúa, 1987, p. 49.

[24] Christophe Colomb, *La découverte de l'Amérique*, *op. cit.*, p. 309. La citation originale est la suivante : « *cavallos, yeguas y mulas y todas las otras vestias y simientes de trigo y çevada y todos árboles y de suerte de frutas, todo esto en mui grande abundançia* » : CODODES, p. 523.

Isabela, nommée en l'honneur de la reine. La correspondance de Colomb, adressée aux Rois catholiques, décrit longuement la situation à Hispaniola, les déboires des premiers habitants d'Isabela, les oppositions de certains de ses hommes et surtout la quête de l'or et des épices. Les plantes du quotidien espagnol apparaissent néanmoins dans toutes ses missives. Dans son rapport de janvier 1494, Colomb, après avoir rappelé la liste des animaux et plantes qu'il avait embarqués, décrivait longuement les premières tentatives de cultiver ces mêmes plantes, dont la liste s'allongeait encore un peu :

> « Nous avons maintenant toutes sortes de légumes. Toutes les graines ont éclos le troisième jour. Nous tirons profit désormais des radis et du persil et d'autres plantes du même genre ; et les plants sont déjà hauts, le blé et l'orge ont déjà un pied de haut, orangers, sarments et canne à sucre ont déjà bien poussé. Je n'ai pas apporté autant de cannes que je l'aurais voulu, car bien qu'il y en eût beaucoup de charges, toute celle qui avait été mise en bottes a fermenté et est perdue, de même que celle qui est dans la nef, laquelle n'est arrivée ici que la semaine dernière ; c'est pourquoi je désire vivement qu'on en ait en quantité, car il y a de la place ici pour faire des plantations, de quoi donner un million de quintaux de sucre par an, autant de coton très fin et pas moins de riz, si nous avions ici des fermiers de Valence. […] Et j'espère de Notre Seigneur qu'avant bien longtemps nous n'aurons plus besoin que de faire venir des vêtements, car le blé donnera ici de la bonne semence, et quant au vin on trouve beaucoup de vignes, qui, si on les transplante et les travaille, donneront de bons fruits[25]. »

Cette lettre laisse entendre que les graines furent rapidement plantées, mais aussi que l'amiral jugeait digne d'en rendre compte dans la correspondance officielle. Étant des productions commerciales, la canne à sucre, le coton et le riz occupaient une place distincte dans ce texte, mais soulignaient également les promesses d'Hispaniola. Colomb exagérait sans doute la fertilité du sol pour vanter l'intérêt de sa découverte. Sa lettre trahit néanmoins une conscience

[25] « *Agora tenemos de todas maneras de hortalizas. Nasçieron las simientes todas al terçero día: rrávanos y perexil y semejantes yervas ya nos aprovechamos en éstos; y plantas, ya son grandes: trigo y çevada, ya de un pie en alto. Naranjos y sarmientos y cañas dulces están ya creçidas. de las cañas no truxe quantas quisiera, que puesto que fuesen muchas cargas, todas las que se pusieron en botas se escalfaron y estan perdidas y tanbién las questán en la nao, la qual a tardado hasta la semana hasta llegar aquí. Así que deseo mucho que dellas se aya cantidad, que lugar ay aquí para se hazer cañaberales, para hazer un quento de quintales de açucar cada año, otros tantos de algodón mui finísimo y no menos de arroz, si aquí estuvieren los labradores de Valençia. Y ansí espero en nuestro Señor que, antes de muchos años, no abrá menester traer acá salvo bistuarios, que de trigo acá dará buena simiente, y vino se halla acá hartas bides que trasponiéndolas y labrándose, darán buen fruto.* » : CODODES, p. 535. Traduction remaniée de Christophe Colomb, *La découverte de l'Amérique*, *op. cit.*, p. 327.

partagée avec les monarques de la centralité de ces plantes, suffisante en tout cas pour que l'on acceptât d'embarquer une certaine diversité d'entre elles dans l'espace contraint des navires.

Joint à cette missive, Colomb confiait un mémoire à son représentant Antonio de Torres pour rendre compte plus ouvertement aux Rois catholiques de la situation, décrite sous un jour moins flatteur. Comme il s'agissait de demander des renforts et de nouveaux navires, la difficulté d'adapter les plantes au climat de l'île était énoncée plus clairement, sans remettre en cause la nécessité de l'envoi de nouveaux plants et semences, preuve que son intérêt en la matière n'était pas passager. Ainsi, tandis qu'il rendait compte des maladies qui affligeaient ses hommes, Colomb soutenait explicitement que sans les plantes de Castille, point de salut n'était possible :

> « Cette situation durera jusqu'à ce que pousse ici ce que l'on aura semé et planté, à savoir du blé et de l'orge et de la vigne, ce que l'on a peu fait cette année, car nous n'avons pas pu nous établir plus tôt et lorsque nous l'avons fait, les laboureurs, en petit nombre parmi nous, tombèrent malades, et quand bien même ceux-ci eussent été en bonne santé, ils avaient si peu de bêtes, et celles-ci si maigres et faibles, qu'ils auraient pu faire bien peu de choses. On a, malgré tout, semé quelque peu, surtout pour tester la bonté de cette terre, qui semble merveilleuse, de sorte que l'on peut espérer quelque réconfort à nos besoins. Nous sommes bien certains, comme l'a montré cet essai, qu'en cette terre le blé autant que [la vigne] viendront très bien ; mais il faudra attendre leur fruit, lequel sera [excellent], comme le montre la rapidité avec laquelle ont poussé du blé et le peu de sarments que nous avions plantés. Il n'y a aucun doute que l'on n'aura rien à envier à l'Andalousie ni à la Sicile, pas plus concernant les cannes à sucre si l'on croit le petit nombre que nous avons planté et qui ont pris[26]. »

La condition de sauvegarde et de croissance de l'établissement outre-Atlantique fut ainsi placée dès 1494 dans le succès de la culture des plantes européennes. Tempérant l'échec initial par un manque de bonnes semences et de moyens, Colomb promettait une fertilité remarquable et affirmait l'objectif de la fondation : être aussi prospère, sinon plus, que l'Andalousie ou la

[26] « *Esta provisyón ha de durar hasta que acá se aya fecho cimiento de lo que acá se sembrare y plantara, digo de trigos y cevadas y viñas, de lo qual para este año se ha fecho poco, porque no se pudo de antes tomar syento y liego que se tomó, adolescieron aquellos poquitos labradores, que acá estavan; los quales, aunque estovieran sanos, tenían tan pocas bestias, y tan magras y flacas que poco es lo que podieran hazer. Con todo, alguna cosa han senbrado, mas para provar la tierra, que paresçe muy maravillosa, para que de allí se puede esperar remedio alguno en nuestras necesidades. Somos bien çiertos como la obra lo muestra, que en esta tierra asy el trigo, como el vino, nacerá muy bien ; pero, háse de esperar el fruto, el qual, sy tal será como muestra la presteza del nasçer del trigo é de algunos poquitos de sarmientos, que se pusyeron es cierto que non fará mengua el Andalusía ni Seçilia, aquí, ni en las cañas de açucar segund unas poquitas, que se pusyeron, han prendido* » : CODODES, p. 542. Traduction légèrement remaniée à partir de Christophe Colomb, *La découverte de l'Amérique*, *op. cit.*, p. 337.

Sicile — deux références méditerranéennes explicites, points de comparaison plus clairs que la fameuse nouveauté radicale du continent. La mention de lieux méditerranéens pour jauger la qualité des Caraïbes était fréquente chez Colomb : dès, le 13 décembre 1492, il avait décrit les terres d'Hispaniola en affirmant qu'elles étaient meilleures que « la campagne de Cordoue[27] ». La production frumentaire ou vinicole était donc incontournable pour évaluer la prospérité potentielle d'Hispaniola. La nature américaine, ses produits inconnus et ses épices ne parvenaient pas à substituer chez l'explorateur génois des critères plus classiques d'abondance.

Quelques mois plus tard, en avril 1494, l'échec du blé était décrit sous un jour plus cru encore, mais toujours en minimisant sa portée, Colomb expliquant cette fois-ci : « quant au blé, j'en ai fait semer très peu, car nous n'avions pas les outils nécessaires[28] ». Cet aveu d'impuissance face à un environnement peut-être plus difficilement domesticable, dont on trouve ici la troisième occurrence, suggère en creux que l'impossibilité de cultiver du blé réduisait aux yeux des Rois catholiques l'intérêt de la découverte de Colomb, au moins autant que s'il avait annoncé que les gisements en or étaient plus pauvres que prévu. À trois reprises, il dut donc expliquer ces espoirs déçus, donner une nouvelle excuse et souligner que ces échecs ne remettaient pas en cause le constat de la fertilité de l'île. Est-ce pour cette raison que quelques années plus tard, alors que les Caraïbes n'étaient toujours pas la Méditerranée tropicale promise par Colomb, ce dernier commença à évoquer l'abondance de « l'autre » pain, celui de cassave, soulignant son abondance et son caractère nourrissant[29] ?

Colomb était loin d'être isolé dans son intérêt à l'égard des plantes du Vieux Monde. Les monarques prirent au sérieux ses requêtes répétées d'avoir plus de semences, en s'assurant que les navires en partance aux Indes emportent bien du blé et d'autres plantes. Lorsque le mémoire de Colomb du 30 janvier 1494 fut reçu et enregistré à la cour, en août de la même année, le secrétaire royal Fernán Álvarez ordonna au nom des souverains « qu'étant donné que la terre est telle [que Colomb le rapporte], qu'il fasse semer le plus possible et de toutes choses et qu'on écrive à don Juan de Fonseca qu'il envoie continûment tout ce qui serait nécessaire à ce but[30]. » L'affaire était donc traitée par les plus hauts personnages de l'administration royale, que

[27] *Ibid.*, p. 189. La référence à la « campagne de Cordoue » est répétée le lendemain, à propos de l'île de la Tortue (p. 190).
[28] *Ibid.*, p. 369. « *De trigo fize sembrar mui poco, porque no teníamos aparejo* » : CODODES, p. 572.
[29] Christophe Colomb, *La découverte de l'Amérique*, *op. cit.*, p. 515 et 527. La mention apparaît à deux reprises, dans une lettre écrite entre septembre 1498 et octobre 1500 et dans une autre datée de mai 1499.
[30] « *pues la tierra es tal, que deve procurar que se sienbre lo mas que ser pudiere de todas cosas y a don juan de fonseca se escrive que enbie de continuo todo lo que fuere menester para esto* » : CODODES, p. 542 (en marge du mémoire de Colomb). Voir p. 553 pour la datation de la réception du document.

ce soit le secrétaire Álvarez, membre clef du conseil royal, ou Juan Rodríguez de Fonseca, ecclésiastique proche des monarques et qui dirigeait alors leur politique ultramarine[31]. La politique agraire était donc jugée prioritaire. En juillet 1494, les deux flottes en partance, l'une prévue pour l'été, l'autre pour octobre, devaient déjà apporter du blé, de l'orge, des lentilles ou encore des pois chiches. Si l'inventaire ne différenciait pas les rations de bord des semences, il est certain qu'une partie au moins avait vocation à être plantée[32]. En avril 1495, le registre de l'expédition de secours dirigée par Juan de Aguado liste également une grande quantité de blé et d'orge, dont on a précisé qu'il s'agissait de provisions, mais aussi de semences, du riz et du millet pour semer et des pieds de vigne[33]. En octobre 1495, des laboureurs furent même spécialement recrutés pour tester la terre et superviser la plantation du blé auparavant envoyé[34]. D'autres envois ultérieurs confirment que la culture de certaines plantes était jugée indispensable à la survie des fondations castillanes aux Caraïbes[35].

Le deuxième retour de Colomb en juin 1496 et la préparation de la troisième expédition ne remirent pas en cause le besoin de plantes de Castille. Dans les instructions confiées à l'amiral en 1497 figurait encore l'ordre de réaliser une nouvelle culture du blé et l'octroi à cette fin de laboureurs, dont le recrutement devait encore être mené. La couronne prêtait également « jusqu'à 50 *cahíces* de blé et d'orge […] pour qu'on les sème et jusqu'à vingt attelages de bœufs et/ou de juments et/ou d'autres bêtes pour travailler », nouveau témoignage de la capacité à engager des moyens considérables pour assurer le succès de l'adaptation du blé aux Antilles[36]. L'organisation de la troisième expédition répondait ainsi directement aux manques déplorés par Colomb les années précédentes : de grandes quantités de grain devaient être semées et cultivées par des fermiers expérimentés à l'aide d'animaux de labour. En juillet 1497, Colomb reçut également le privilège de répartir les terres royales sur Hispaniola, afin que de nouveaux habitants « puissent semer du pain et d'autres graines et planter des jardins, du coton, du lin et

[31] María del Pilar Rábade Obradó, *Una élite de poder en la corte de los Reyes Católicos: los judeoconversos*, Madrid, Sigilo, 1993, p. 33-94 ; Adelaida Sagarra Gamazo, *Juan Rodríguez de Fonseca, su imagen y su obra*, Valladolid, Universidad de Valladolid, 2005. Fonseca occupa successivement les évêchés de Badajoz, Cordoue, Palencia et Burgos, en plus du titre d'archevêque de Rossano.

[32] CODODES, p. 631-643.

[33] CODODES, p. 771-772. Pour le détail de ce qui est embarqué, voir María Montserrat León Guerrero, *El segundo viaje colombino*, *op. cit.*, p. 460-68.

[34] Retranscrit dans Luis Robles Macías, « Amerigo Vespucci en Sanlúcar de Barrameda en 1496 », *Cartare*, nº 5, 2015, p. 1-30, p. 23.

[35] C'est le cas en août 1495 (CODODES, p. 823 et ss.), une autre expédition non datée (CODODES, p. 882 et ss.) et en juin 1496 (CODODES, p. 949-950).

[36] « *hasta 50 cayzes de trigo e cebada prestados para los sembrar e hasta veynte yuntas de vacas e/o yeguas y/o otras bestias para labrar* » : AGI, indiferente, 418, L. 1, fº 5r-6v.

des vignes et des arbres et des plantations de cannes à sucre et d'autres plantes[37]. » À nouveau, ces instructions exprimaient moins le souci d'exploiter la terre à tout prix que d'y cultiver les plantes jugées les plus désirables, qui n'étaient pas nécessairement les plus immédiatement rentables.

La suite de la geste colombienne suivit la même trajectoire, quoique les sources aient été par la suite moins éloquentes, se concentrant principalement sur les luttes de pouvoir et la disgrâce de l'amiral, qui éclipsèrent temporairement les questions agraires. Lorsque les mirages de l'or facile s'estompèrent, l'autorité de Colomb fut violemment contestée et la monarchie consentit plus difficilement aux dépenses. Dans ce contexte agité, la politique ultramarine de la Couronne conservait le même intérêt dans les choses agraires, sans consentir aussi facilement aux dépenses requises[38].

L'expérience de Colomb est fondamentale, car elle montre que les plantes accompagnèrent les premières traversées atlantiques, avant même le début de la conquête à proprement parler. Alors que le continent américain était pour l'essentiel inconnu et qu'il n'y avait pas de projet global ou de stratégie claire concernant ces nouvelles terres, les Rois catholiques, Colomb et de nombreux officiers royaux partageaient déjà l'idée que les plantes européennes étaient incontournables pour assurer une installation durable. Ni la violence militaire, ni l'extractivisme minier ou la quête des épices, également au cœur des expéditions colombiennes, n'empiétèrent sur les préoccupations agraires et surtout sur la volonté de reproduire une agriculture castillane. En dépit d'un regard parfois laudateur à l'égard de l'agriculture locale, Colomb évoquant régulièrement des « paysages bien cultivés », il ne fut jamais question de s'appuyer sur elle[39]. Dès la deuxième expédition, de la place fut donc prévue à bord pour des graines et des plants, car on les jugeait aussi nécessaires que les vivres, les armes ou les animaux.

---

[37] « *pudiesen sembrar pan y otras semillas; y plantar huertas y algodones y linares y viñas, y árboles y cañaverales de azúcar, y otras plantas* » : Francisco de Solano (dir.), *Cedulario de tierras : compilación de legislación agraria colonial (1497-1820)*, Mexico, UNAM, 1991, p. 105.

[38] Voir par exemple l'exemption fiscale de vingt ans octroyée en mai 1499 aux personnes désireuses de s'installer sur l'île, pensée pour les laboureurs : *Ibid.*, p. 106-8. Voir aussi la liste de biens embarqués en 1501 (CODODES, p. 1258), le projet de peuplement de l'Hispaniola par Luis de Arriaga en 1501 (AGI, Indiferente, 418, L. 1, f° 33r-35v) ou encore l'exemption de taxes concernant le bétail, les graines et les outils agricoles ordonnée en février 1504 (AGI, Indiferente, 418, L. 1, f° 127v-128r).

[39] Christophe Colomb, *La découverte de l'Amérique*, *op. cit.*, p. 515 et 527.

I.C. Les autres expéditions et la recherche des opportunités agricoles

Les expéditions de Colomb représentent plus une exception que la normalité. D'abord parce qu'elles furent les premières traversées de l'Atlantique mais surtout en raison de la position particulière de l'explorateur, qui avait obtenu au préalable des privilèges exceptionnels sur les terres amenées à être découvertes, notamment le dixième des richesses produites aux Indes, concessions qui ne furent jamais renouvelées par la suite en des termes aussi avantageux. Une brève analyse d'expéditions plus tardives souligne néanmoins que l'attention accordée aux plantes faisait partie d'une forme de routine de l'expansion ibérique. Partout, les conquérants et capitaines d'expéditions amenèrent ces plantes, que ce soit dans les phases initiales des expéditions, même celles particulièrement hasardeuses, ou lors de projets plus construits de colonisation d'espaces déjà connus.

Après l'expansion caribéenne, dirigées vers les îles d'Hispaniola, Cuba, Jamaïque et Porto Rico, de multiples expéditions visèrent le continent, vers l'Urabá et la Castilla del Oro, soit la région de l'isthme de Panama. Par exemple, l'expédition dirigée en 1509-1510 par Alonso de Ojeda et Diego de Nicuesa aboutit à d'éphémères fondations dans le nord de la Colombie actuelle, mises à mal par l'hostilité des populations locales et par des guerres intestines. Des graines et des plants avaient été emmenés, ce dont rendait compte Pietro Martire d'Anghiera dans une lettre de 1514 :

> « Tout ce qu'on avait semé ou planté dans l'Urabá poussait à merveille […]. On avait apporté d'Europe des graines de tout genre ainsi que des boutures, des greffes, des surgeons à enter, et même des provins de quelques arbres, sans parler des volailles et des quadrupèdes que j'ai mentionnés. Ô prodigieuse fertilité. On avait semé des concombres et autres légumes analogues : moins de vingt jours après, on pouvait en faire la récolte. Choux, bettes, laitues, salades et autres cultures maraîchères étaient prêts au bout de dix jours. On cueillit des courges et des melons vingt-huit jours après les avoir semés. Quant aux boutures et aux greffes de nos arbres plantés en pépinières ou dans des trous, quant aux surgeons entés dans des troncs d'arbres qui ressemblaient à ceux d'Espagne, ils ont donné des fruits aussi vite qu'à Hispaniola[40]. »

Si cette fertilité miraculeuse est douteuse, ce que suggère la comparaison avec Hispaniola où les plantations avaient pourtant échoué, la présence de graines, de plants et de boutures dans les provisions des expéditionnaires n'est pas surprenante. Elle est attestée dans le cas de l'expédition suivante vers la Castilla del Oro, menée entre 1513 et 1514 par Pedrarias Dávila.

[40] Pietro Martire d'Anghiera, *De orbe novo : les huit décades*, trad. Paul Gaffarel, Paris, E. Leroux, 1907, p. 204.

Elle constituait alors la plus grande opération de colonisation jamais organisée vers l'Amérique, embarquant quelque 2 000 colons censés peupler durablement cette région qui bruissait, elle aussi, de promesses de gisements aurifères abondants et faciles à exploiter. Les registres conservés à Séville dévoilent l'ampleur de l'expédition, opération à la fois de conquête et de fondation de villes. Au milieu d'une liste détaillée d'objets divers, à usage militaire ou artisanal, les documents gardent la trace de l'envoi de « 13 fanègues de blé de 13 genres différents pour semer » ainsi que des « graines de légumes » pour douze *celemines*[41]. Spécialement destinés à être plantés, ces volumes et leur diversité rappellent à nouveau le lien entre découverte, conquête et plantes. La mention de treize genres (« *generos* ») différents — incluant sans doute également de l'orge ou de l'avoine — suggère sans doute qu'une certaine expérience des échecs colombiens avait été acquise. Face à la difficulté de cultiver le blé, les conquérants emmenaient l'éventail le plus large possible de grains, pour s'assurer d'avoir le type le mieux à même d'être adapté dans les nouveaux environnements rencontrés.

L'envoi de plantes pour accompagner des expéditions concernait également les missions dirigées vers des territoires conquis dans lesquels des villes avaient déjà été fondées et des essais auparavant menés. Ainsi, l'expédition conduite en 1520 par Luis de Berrio et destinée à repeupler l'Hispaniola, embarquait de nombreux fermiers, mais aussi une quantité considérable de plantes, soigneusement décrites dans les registres de l'expédition. Du blé, des pois chiches et des fèves, mais aussi des bulbes d'oignons, de cardons et de raves et de nombreux plants d'oliviers, de cognassiers, de pruniers, de figuiers et d'amandiers traversèrent l'Atlantique à cette occasion[42].

Même lorsque la destination était bien plus incertaine, il était habituel de se pourvoir en graines. Les opérations qui n'avaient pas d'autres objectifs que de mener de simples explorations limitées dans le temps et dans l'espace donnent un exemple encore plus révélateur du lien entre conquête et plantes de Castille. Quoique ces missions fussent souvent le prélude à des conquêtes à plus grande échelle, elles ne ressemblaient en rien à celles de Pedrarias Dávila ou Luis de Berrio. Plus modestes, elles étaient surtout caractérisées par une dimension militaire plus nette et étaient rythmées par les pillages successifs des groupes autochtones rencontrés. Pourtant, on y retrouve la même volonté de semer et de planter pour marquer le contrôle du territoire. Ce fut le cas du soldat Bernal Díaz del Castillo qui en 1518 accompagnait Juan de Grijalva dans une exploration le long des côtes du golfe du Mexique, du Yucatán au nord de

[41] AGI, Contratacion, 3253, L. 1, f° 136r. Pour la liste complète voir María del Carmen Mena García, *Sevilla y las flotas de Indias: la gran armada de Castilla del Oro (1513-1514)*, Séville, Universidad de Sevilla, 1998, p. 276-80.
[42] AGI, Contratacion, 4675B, L. 2, f° 89r-93r. L'expédition est décrite plus en détail au chapitre 4.

l'embouchure du fleuve Pánuco. Après plusieurs mois de cabotage et face à l'amenuisement des vivres, Grijalva prit la décision de retourner à Cuba. Sur le retour, Grijalva et ses hommes séjournèrent quelques jours à l'embouchure du Río Tonalá, actuelle frontière des États de Veracruz et de Tabasco. Díaz del Castillo rapportait que la relâche ne fut pas inutile pour autant :

> « Je veux dire aussi comment je semai des pépins d'oranges à côté d'une autre maison d'idoles. Et ce fut de cette manière : comme il y avait beaucoup de moustiques dans ce fleuve, nous fûmes dix soldats à dormir en haut d'une maison d'idoles et à côté de cette maison-là je les ai semés. Je les avais amenés de Cuba car nous savions que nous venions pour nous établir [*poblar*][43]. »

L'anecdote est suspecte et donne un rôle flatteur à Díaz del Castillo, celui d'avoir planté le premier oranger du Mexique. Avait-il réellement prévu de prendre avec lui des pépins ou venaient-ils d'oranges consommées comme ration de bord ? S'il est impossible de répondre avec certitude, le fait que Díaz del Castillo ait considéré que l'histoire pût sembler vraisemblable est en soi significatif. La phrase finale indique une relation déjà bien établie entre la culture des orangers et le fait de coloniser (*poblar*) un lieu. Le lien de cause à effet établi ne semblait donc pas incongru, même pour Díaz del Castillo, alors un simple soldat, mais qui savait qu'un établissement pérenne requérait de telles plantes.

Ainsi, que ce soit dans le cadre d'explorations limitées ou dans celui d'expéditions plus imposantes de peuplement, graines et plantes étaient embarquées et leur présence était considérée comme faisant partie de l'inventaire incontournable à tout déplacement. Cet intérêt témoigne de la façon qu'avaient les Espagnols de concevoir le territoire et la conquête au sein d'un empire en gestation. Cela révèle aussi que les espoirs de ces hommes, issus de sociétés agraires, ne se limitaient pas à la découverte de l'Eldorado. Sans nier l'existence d'expéditions dont le seul objet était le simple pillage, les quelques exemples que nous venons de voir rappellent que les velléités agricoles coexistèrent durablement avec la violence militaire[44].

---

[43] « *También quiero decir cómo yo sembré unas pepitas de naranjas junto a otra casa de ídolos. Y fue desta manera: que como había muchos mosquitos en aquel río, fuémonos diez soldados a dormir a una casa alta de ídolos. Y junto aquella casa las sembré, que había traído de Cuba, porque era fama que veníamos a poblar* » : Bernal Díaz del Castillo, *Historia verdadera*, éd. cit., p. 53. Cette version du texte est celle du manuscrit dit Guatemala, copie conclue en 1605 du manuscrit original, aujourd'hui perdu. Le manuscrit qui servit à l'édition *princeps* en 1632 ne contenait pas la mention finale mais précisait qu'il s'agissait de sept ou huit pépins d'oranges amenés de Cuba. Pour plus de détails sur l'histoire éditoriale de l'ouvrage de Díaz del Castillo, voir l'introduction de l'édition de Guillermo Serés. Sur le terme *poblar*, voir le chapitre 4.

[44] Voir par exemple les capitulations signées en 1503 entre la Couronne et Rodrigo de Bastidas. Aucun article n'est dédié à l'agriculture et l'expédition devait se limiter au pillage des populations rencontrées : Francisco de Solano (dir.), *Cedulario de tierras : compilación de legislación agraria colonial (1497-1820)*, éd. cit., p. 111-12.

II — Méditerranée ou Castille ? Définir les « plantes de Castille »

II.A. De l'usage du terme de « plantes de Castille »

Certaines plantes étaient donc systématiquement embarquées par les Espagnols et leurs alliés dans leurs entreprises de conquête et ce dès la deuxième expédition de Christophe Colomb. Comment définir précisément ces plantes considérées comme particulièrement importantes ? Le risque existe d'imposer une classification contemporaine aux acteurs de l'époque moderne d'autant que les catégories de « plantes européennes » ou de « plantes méditerranéennes » demeurent vagues et ont un intérêt heuristique limité. Comment définir l'Européen ou le Méditerranéen pour les acteurs que j'étudie et qui vécurent à l'heure de l'implosion de la Chrétienté, des conflits transversaux en Méditerranée, notamment entre les Habsbourg et l'Empire ottoman, et dans un espace bouleversé par l'expansion atlantique ? Si tout n'est pas faux dans « l'unité physique » de la Méditerranée, décrite par Fernand Braudel, avec « les mêmes greniers, les mêmes celliers, les mêmes moulins à huile, les mêmes outils, les mêmes troupeaux, souvent les mêmes traditions agraires, les mêmes préoccupations », il serait possible d'insister au moins aussi facilement sur les divisions du bassin méditerranéen[45]. Il ne s'agit pas de dire que la catégorie serait inutile en soi, mais concernant des objets aussi mouvants, facilement appropriables et non exclusifs que les plantes, même cultivées, la catégorie de « plantes méditerranéennes » pose rapidement des problèmes insurmontables de définition.

Une catégorie beaucoup plus intéressante existe néanmoins. En effet, la plupart des acteurs du XVIe siècle usaient d'une terminologie particulièrement révélatrice dès qu'ils voulaient rendre compte par un mot de toutes les plantes amenées par les Espagnols et qui n'existaient pas en Amérique auparavant. Ils opposaient ainsi fréquemment les plantes « de la terre » (*de la tierra*) aux « plantes de Castille » (*plantas de Castilla*), plus rarement déclinées en « plantes d'Espagne » (*plantas de España*). Le terme se détaillait fréquemment en arbres de Castille (*árboles de Castilla*), ou plus rarement légumes (*hortaliza*) et légumineuses (*legumbres*) de Castille, selon le propos de l'auteur. Sans être contradictoire avec l'usage de formules plus sibyllines (« nos plantes ») et d'innombrables périphrases (les « plantes amenées d'Espagne », les « arbres venus de là-bas », etc.), le terme de plantes de Castille apparaît avec une constance

[45] Fernand Braudel, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, *op. cit.*, p. 215-16. Sur la division de la Méditerranée en « micro-régions », voir Nicholas Purcell et Peregrine Horden, *The corrupting sea : a study of Mediterranean history*, Oxford ; Malden, Blackwell, 2000, p. 53-88. Pour une approche plus nuancée des agricultures méditerranéennes, voir les analyses de K. Butzer, décrites plus bas. Pour un condensé historiographique qui dépasse l'agriculture voir Guillaume Calafat et Mathieu Grenet, *Méditerranées : une histoire des mobilités humaines, 1492-1750*, Paris, Points, 2023.

jamais réfutée au cours du siècle, dans les sources les plus diverses, des brouillons de lettres aux textes imprimés à l'écriture raffinée en passant par les très nombreux rapports officiels adressés au conseil des Indes. La diversité de sources et d'auteurs suggère ainsi une catégorie employée largement et durablement.

Le terme apparut sans doute du fait de la confrontation entre flores européenne et américaine, ce que suggère un sondage rapide au sein du *Corpus del Diccionario histórico de la lengua española*, vaste base de données lexicographiques qui inclut principalement des imprimés, mais aussi certaines archives, notamment pour la péninsule Ibérique. Les résultats sont maigres : la forme « *plantas de Castilla* » ne donne que deux résultats tardifs (1653 et 1910) tandis que « *árboles de Castilla* » en donne onze (de 1532 à 1653). Les résultats sont similaires avec la dénomination « d'Espagne » tandis qu'aucun des résultats n'est antérieur au XVIe siècle, laissant entendre que le terme apparaît dans le cadre de l'expansion ibérique en Amérique. À titre de comparaison, le terme « arbres fruitiers » (*árboles frutales*) donne 451 résultats[46]. Malgré ses limites, ce sondage, qui confirme ce que j'ai pu observer dans les archives, n'est en réalité guère surprenant. Le terme exprimait en effet une forme radicale d'anti-exotisme, décrivant des plantes ancrées dans un quotidien et une banalité totale, qu'on ne finit par considérer comme endémiques que lorsqu'elles furent dépaysées. Le besoin de préciser que toutes ces plantes étaient les plantes *de Castille* n'apparut que lorsque les Ibériques rencontrèrent le Nouveau Monde avec sa végétation. Tout comme l'ethnonyme « espagnol » ne se généralisa que lorsque tous les groupes peuplant la péninsule Ibérique se retrouvèrent en Amérique et devaient exprimer leur origine commune, l'expression plantes de Castille n'eut de sens qu'en dehors de sa région d'origine[47].

Dans ce travail, j'utilise cette expression du XVIe siècle, non seulement car elle permet de résoudre la complexité de la définition arbitraire d'un groupe de plantes méditerranéennes, mais aussi, car l'expression est révélatrice d'une vision particulière des choses. Alors que l'usage de catégories émiques ouvre toujours la porte à la critique d'une capacité interprétative plus faible, d'échapper aux non-dits et finalement de renoncer à l'analyse de l'historien sur son objet, je défends ici l'usage de l'expression « plantes de Castille ». Le terme insiste sur le fait que la plupart des Castillans, mais aussi des Espagnols et des Européens, considéraient une série de plantes

[46] https://apps.rae.es/CNDHE/view/inicioExterno.view, consulté le 12 janvier 2024, à partir du *CDH nuclear*.

[47] Le terme d'espagnol pouvait aussi renvoyer à des groupes non-hispanophones mais soumis à l'autorité des rois de Castille, Italiens, Flamands, Portugais, etc. Voir Thomas Dandelet, « Spanish conquest and colonization at the center of the Old World : the Spanish nation in Rome, 1555-1625 », *The Journal of Modern History*, 69, n° 3, 1997, p. 479-511 ; Jean-Paul Zuñiga, « Le voyage d'Espagne : Mobilité géographique et construction impériale en Amérique hispanique », *Les Cahiers du Centre de recherches historiques*, n° 42, 2008, p. 177-92, p. 5-6.

comme celles *naturelles* de la Castille et de l'Espagne, celles qui correspondaient par essence à la vie civilisée des hommes et des femmes de Castille, celles dont l'usage quotidien était l'évidence même. Dans l'une de ses lettres à Charles Quint, Hernán Cortés employa la formule de « plantes de notre nation » qui exprime explicitement ce lien[48]. Le terme de « nation » renvoie ici au lieu de naissance, à l'appartenance juridictionnelle première, en d'autres termes à la *naturalité* au sens médiéval du terme. Les plantes de Castille étaient donc celles de la nation castillane, naturelles de Castille comme le Tolédan était naturel de Tolède et de Castille. Bernardo de Vargas Machuca, qui écrivit un manuel à destination des candidats aux expéditions de conquête, parlait ainsi des « arbres fruitiers de notre Espagne » et des arbres « amenés par nos Espagnols », soulignant l'origine commune des plantes et des individus[49]. Le renvoi à la Castille correspondait à une référence juridique plutôt que géographique. Le fait qu'aucune de ces plantes n'ait été véritablement propre à la Castille, par rapport à l'Aragon, la Navarre ou la Galice, ni même à l'Espagne, suggère que le renvoi à la Castille exprimait autrement l'origine européenne partagée, un « chez soi » juridique, une communauté, et qu'un Basque, un Napolitain ou même un Flamand, tous sujets de la monarchie catholique, utilisaient avec la même facilité l'expression[50].

Loin d'être réductrice, la catégorie de plantes de Castille permet justement de considérer conjointement des végétaux généralement séparés par nos classifications contemporaines. En effet, la catégorie ignore totalement les diverses natures de ces plantes (poacées, arbres fruitiers, légumineuses, etc.) ainsi que leurs trajectoires extrêmement différenciées au sein de la péninsule Ibérique. Comment rassembler le blé et l'olivier, plantes à l'histoire millénaire en Méditerranée et dont la culture dans la péninsule date du développement même de l'agriculture il y a cinq mille ans environ, avec le figuier à l'histoire ancienne, mais qui se répandit notamment à l'époque romaine, ou avec les agrumes, cultivés pour l'essentiel à partir de l'époque islamique[51] ?

---

[48] « *plantas de nuestra nación* » : Hernán Cortés, *Cartas y documentos*, éd. Mario Hernández Sánchez-Barba, Mexico, Porrúa, 1963, p. 304.

[49] « *arboles frutiferos de nuestra España* », « *llevados por nuestros Españoles* » : Bernardo de Vargas Machuca, *Milicia y descripcion de las Indias*, Madrid, Pedro Madrigal, 1599, f° 141r.

[50] Voir le témoignage du milanais Girolamo Benzoni, présenté p. 85. Voir aussi celui de Gabriel Soares de Sousa, sujet portugais de Philippe II, devenu Philippe Ier du Portugal en 1581. Dans sa description du Brésil rédigée en 1584 à l'attention de son nouveau souverain, il prit le temps d'y inclure les « plantes d'Espagne » qui poussaient à Bahia : canne à sucre, vigne, figuier, grenadier, agrume et noix de coco : Gabriel Soares de Sousa, *Tratado descriptivo do Brasil em 1587*, Rio de Janeiro, João Ignacio da Silva, 1879, p. 145-49 ; Dora de Lima, *Saveurs et savoirs du monde*, *op. cit.*, p. 265.

[51] Mohamed El Faiz, « L'Aljarafe of Sevilla : an experimental garden for the agronomists of Muslim Spain », dans éd. Erik De Jong et Leslie Tjon Sie Fat, *The authentic garden : A symposium on gardens*, Leiden, Clusius Foundation, 1991, p. 139-52 ; Luis Ramon-Laca, « The introduction of cultivated citrus to Europe via Northern Africa and the Iberian Peninsula », *Economic Botany*, 57, n° 4, 2003, p. 502-14 ; Marie-Pierre Ruas, Perrine Mane, Carole

En réalité, la question de l'origine première de ces plantes, terme du reste hasardeux pour des végétaux cultivés, dont l'usage devient rapidement immémorial, n'est ici pas particulièrement pertinente. En revanche, il est notable que ces différences jugées aujourd'hui significatives étaient simplement ignorées par les Espagnols du XVIe siècle ou du moins considérées comme secondaires face à la distinction entre plantes du quotidien et celles inconnues d'Amérique[52]. Cette organisation vernaculaire du monde végétal faisait ainsi peu de cas de l'ancienneté supposée de telle ou telle espèce cultivée : ce qui comptait était son inscription dans le quotidien des pratiques agraires castillanes au XVIe siècle.

Notons aussi que la catégorie simplifiait les multiples variations régionales et sociales qui caractérisaient le rapport des Ibériques aux plantes de Castille. Si le froment était relativement courant dans le pays valencien ou en Catalogne, il demeurait au XVIe siècle un marqueur social fort en Galice et dans le Pays basque, régions où la production en était beaucoup plus réduite, de même qu'en Castille où le menu peuple se contentait souvent d'avoine, d'orge ou de seigle[53]. Autre exemple encore, une grande variété des fruits de Castille consommés en Amérique étaient monopolisés par les élites ibériques, notamment lorsqu'ils étaient consommés confits[54]. À l'inverse, légumes et légumineuses étaient généralement tenues à l'écart des tables aristocratiques[55]. Il y avait donc autant de régimes alimentaires et de rapport aux plantes qu'il y

---

Puig, Charlotte Hallavan, Bénédicte Pradat, Mohamed Ouerfelli, Jérôme Ros, Danièle Alexandre-Bidon et Aline Durand, « Regard pluriel sur les plantes de l'héritage arabo-islamique en France médiévale », Paris, La Découverte, 2015, p. 347-76 ; Guillem Pérez-Jordà, Leonor Peña-Chocarro, Marcos García Fernández et Juan Carlos Vera Rodríguez, « The beginnings of fruit tree cultivation in the Iberian Peninsula : plant remains from the city of Huelva (southern Spain) », *Vegetation History and Archaeobotany*, 26, n° 5, 2017, p. 527-38 ; Leonor Peña-Chocarro, Guillem Pérez- Jordà, Natàlia Alonso, Ferran Antolín, Andrés Teira-Brión, João Pedro Tereso, Eva María Montes Moya et Daniel López Reyes, « Roman and medieval crops in the Iberian Peninsula : A first overview of seeds and fruits from archaeological sites », *Quaternary International*, 499, 2019, p. 49-66 ; Helena Kirchner, Guillermo García-Contreras, Corisande Fenwick et Aleks Pluskowski, « Re-thinking the 'Green Revolution' in the Mediterranean world », *Antiquity*, 97, n° 394, 2023, p. 964-74.

[52] Quelques tentatives existèrent de singulariser l'agriculture des régions demeurées plus longuement musulmanes à des fins d'oppositions confessionnelles, notamment au sujet de l'horticulture irriguée, mais elles étaient largement minoritaires. Jaime Bleda, dominicain valencien (1550-1624) accusait ainsi les musulmans de paresse car ils se contentaient, selon lui, de cultiver de petits jardins : Manuel Ardit Lucas, « The agrarian model of Valencian Moriscos », dans éd. Thomas F Glick, Antonio Malpica Cuello, Fèlix Retamero et Josep Torró i Abad, *From Al-Andalus to the Americas (13th-17th Centuries)*, Leiden-Boston, Brill, 2018, p. 228-58. En plus du caractère controversé de ces affirmations, je n'ai rien observé de tel aux Amériques.

[53] Rebecca Earle, *The body of the Conquistador*, *op. cit.*, p. 59 ; Fernand Braudel, *Civilisation matérielle, économie et capitalisme, XVe-XVIIIe siècle. Tome 1 : les structures du quotidien : le possible et l'impossible*, Paris, Armand Colin, 2022, p. 78-82 ; Jodi Campbell, *At the first table: food and social identity in early modern Spain*, Lincoln-Londres, University of Nebraska Press, 2017, p. 18-19 et 106-10. L'alimentation était bien sûr dépendante du contexte économique. Voir par exemple l'alimentation des paysans languedociens après les grandes épidémies médiévales : Emmanuel Le Roy Ladurie, *Les paysans du Languedoc*, Paris, Flammarion, 1969, p. 50-56.

[54] Dora de Lima, *Saveurs et savoirs du monde*, *op. cit.*, p. 109-12 et 188-225.

[55] Ana Isabel Buescu, « "Cilantros y rábanos no van a la mesa del rey" : las legumbres y la mesa regia en el siglo XVI en Portugal », dans éd. Félix Labrador Arroyo et Jorge Pajarín Domínguez, *« Legumbres del Rey » : mesa y alimentación en la corte (siglos XVI-XIX)*, Madrid, Dykinson, 2021, p. 67-88. Voir aussi l'alimentation de Philippe

avait de catégories sociales dans le royaume. L'incipit du *Quichotte* demeure à cet égard exemplaire, car c'est en décrivant ce que mange l'hidalgo de la Manche, que Cervantès situait précisément à ses lecteurs la position sociale de ce nobliau déclassé[56]. L'alimentation jouait en Amérique le même rôle discriminant et hiérarchisant, mais en gommant pour l'essentiel les distinctions attachées aux plantes européennes, qui, en devenant toutes des plantes de Castille, exprimaient solidairement le même marqueur social. À Mexico, les premières lignes du *Quichotte* avaient sans doute perdu beaucoup de leur rôle explicatif[57].

Parler de plantes de Castille permet ainsi d'affiner l'analyse en intégrant les divisions établies par les Espagnols du XVIe siècle. Les plantes de Castille les définissaient et même l'ancien paysan estrémègne qui mangeait principalement de l'avoine et des lentilles avant son émigration, aurait considéré indigne de manger autre chose que du froment une fois devenu conquistador. Le médecin Francisco Hernández, qui avait voyagé longuement en Nouvelle-Espagne, s'exclamait qu'il ne fallait pas oublier qu'à

> « l'origine du monde et au début des temps, alors que l'on ignorait encore les choses appropriées pour vivre avec commodité et que l'on manquait de blé, découverte admirable et don de Mère Nature, on avait recours aux glands et à l'orge, avec lesquels on engraisse aujourd'hui les porcs et les animaux les plus sordides[58]. »

Cette position pour le moins radicale rappelle le mépris qui pouvait exister pour ce qui constituait pourtant la base de l'alimentation d'une large partie de la population espagnole péninsulaire.

L'expression de plantes de Castille exprimait aussi l'illusion d'une immuabilité des systèmes agricoles, clairement exprimée en ces termes dans les traités d'agriculture et d'économie qui traçaient une sorte de fil ininterrompu de l'époque romaine aux Rois

---

II, composée de légumes en abondance mais de peu de légumineuses : Francisco Javier Puerto Sarmiento, *La leyenda verde : naturaleza, sanidad y ciencia en la corte de Felipe II (1527-1598)*, *op. cit.*, p. 163-87.

[56] « *Una olla de algo mas vaca que carnero, salpicon las mas noches, duelos y quebrantos los Sabados, lantejas los Viernes, algun palomino de añadidura los Domingos, consumian las tres partes de su hazienda.* » : Miguel de Cervantes Saavedra, *El ingenioso hidalgo don Quixote de la Mancha*, Valence, Pedro Patricio Mey, 1605, p. 1. Voir aussi Carolyn A. Nadeau, *Food matters*, *op. cit.*

[57] Ce qui n'empêcha pas à l'ouvrage de Cervantés de connaître en Amérique une popularité comparable à celle connue en Espagne : Rolena Adorno, « Cervantes and *Don Quijote* at home and abroad », *Renaissance Quarterly*, 77, n° 1, 2024, p. 1-25.

[58] « *los orígenes del mundo y principio de los tiempos, desconociéndose todavía las cosas apropiadas para vivir cómodamente, y careciéndose de trigo, hallazgo admirable y don de la madre naturaleza […], se haya recurrido a las bellotas y a la cebada, con las cuales ahora engordamos los cerdos y los más sórdidos animales* » : Francisco Hernández, *Historia natural de la Nueva España*, tomo I, cap. XLIV, in *Las Obras Completas de Francisco Hernández*, http://www.franciscohernandez.unam.mx/tomos/02_TOMO/tomo002_006/tomo002_006_044.html, consulté le 23 février 2024.

catholiques[59]. Ce sentiment contraste fortement avec la réalité d'une agriculture en mutation permanente, du fait de changements de population, de nouvelles plantes ou de nouveaux cultivars, de variations de températures, ou de recompositions de systèmes agricoles, sous le coup de la raréfaction de telle ou telle ressource, etc[60]. Cela est d'autant plus vrai dans la péninsule Ibérique, où les systèmes agraires étaient en pleine recomposition au cours des XVe et XVIe siècles[61]. La part de l'héritage de l'époque musulmane était du reste un objet de tension, entre admiration et rejet, de la part des auteurs chrétiens[62]. Au-delà de l'unification religieuse de la péninsule et de ses conséquences agraires, la publication en 1513 de l'*Obra de agriculture* de Gabriel Alonso de Herrera matérialisait un regard neuf sur l'agriculture, tout en témoignant des évolutions importantes connues par l'agriculture espagnole de la Renaissance[63].

Si ces nuances et dynamiques sous-jacentes n'apparaissaient pas dans le terme de plantes de Castille, c'est bien parce que cette catégorie servait aux acteurs à décrire la place de ces plantes en Amérique au XVIe siècle, dans un territoire nouveau, loin de la péninsule Ibérique.

II.B. Définir les plantes de Castille

L'évidence de ce que furent les plantes de Castille pour les Espagnols justifie qu'elles soient rarement énumérées et que dans la plupart des cas elles n'étaient mentionnées qu'à travers un ou deux exemples qui renvoyaient à l'ensemble du groupe. En 1532, Francisco de Ávila, habitant de Mexico, se plaignait par exemple de ce que les gels détruisaient systématiquement

---

[59] Gabriel Alonso de Herrera, *Obra de agricultura*, Alcalá de Henares, Arnao Guillén de Brocar, 1513, notamment dans le prologue (sans foliation) ; Juan de Valverde Arrieta, *Despertador que trata de la gran fertilidad, riquezas, baratos, armas y cauallos, que España solia tener y causa de los daños y falta con el remedio sufficiente*, Madrid, Guillermo Drouy, 1581 ; Diego Gutierrez Salinas, *Discursos del pan y del vino del niño Jesús*, Alcalá de Henares, Justo Sánchez Crespo, 1600.

[60] Mauro Ambrosoli, *The wild and the sown. Botany and agriculture in Western Europe, 1350–1850*, trad. Mary McCann Salvatorelli, New York, Cambridge University Press, 1997.

[61] Esteban López García, Ignacio Díaz et Félix Retamero, « One land, two peasantries : Moriscos and Old Christians in the upper Genal Valley, Málaga (16th–18th centuries) », dans éd. Niall Brady et Claudia Theune, *Settlement change across Medieval Europe : old paradigms and new vistas*, Leiden, Sidestones Press Academy, 2019, p. 405-11.

[62] Voir par exemple la description émerveillée de Grenade par Martire d'Anghiera qui compare les jardins de la ville à ceux des Hespérides : « *De cidros y naranjos de todo tipo y amenos vergeles goza. A los jardines de las Hespérides emula; desde los vecinos montes surgen por doquier ubérrimas colinas y suaves collados repletos por doquier de viñedos y de bosques de mirto; y todas las cercanías circundantes suavemente engalanadas de arbustos olorosos tienen el sabor de los Campos Elíseos; todo esto, como tú conoces, purpurado Príncipe, inundado de agua* ». Cité par José Tito Rojo, « Permanencia y cambio en los jardines de la Granada morisca (1492-1571) : los cármenes y el paisaje urbano », Madrid, Sociedad Estatal para la Conmemoración de los Centenarios de Felipe II y Carlos V, 1998, p. 421-46, https://dialnet.unirioja.es/servlet/articulo?codigo=2028906, consulté le 16 février 2024. Voir aussi Manuel Ardit Lucas, « The agrarian model of Valencian Moriscos », art. cit. ; Expiración García Sánchez, « Plantas alimentarias en al-Andalus », art. cit. Voir enfin le regard contrasté sur un légume comme l'aubergine : Hélène Jawhara Piñer, « L'aubergine : le choc des cultures alimentaires en Espagne (XIIIe-XVIe siècle) », *eHumanista*, 51, 2022, p. 387-415.

[63] Voir chapitre 3, p. 165.

tous les « orangers, citronniers et cédratiers et toutes les autres plantes de Castille ». Dans le même document, la plupart de ses compatriotes n'évoquaient guère autre chose que « les arbres et plantes de Castille » sans s'embarrasser de plus de détails[64].

Ce n'est que l'étude d'une grande variété de sources qui permet de définir les contours de la catégorie, même si ce qui était inclus ou non au sein de cette catégorie vague et vernaculaire demeurait subjectif et changeant. Le goût des érudits de l'époque moderne pour l'énumération et la répétition, ainsi que les réponses aux multiples questionnaires de la Couronne qui demandaient de lister les plantes et arbres de Castille rendent possible de donner quelques exemples de listes exhaustives, qui correspondent peu ou prou à la liste égrenée au compte-gouttes au sein de toute la masse documentaire. Ainsi, le jésuite José de Acosta (1540-1600) dressait à la fin du XVIe siècle un inventaire détaillé des plantes de Castille. Né à Medina del Campo, Acosta vécut pendant plus de quinze années en Amérique, à Hispaniola (1571-1572), au Pérou (1572-1586) et en Nouvelle-Espagne (1586-1587). Observateur attentif, il offre le point de vue d'un Castillan sur le continent dans un ouvrage publié en espagnol à Séville en 1590, la *Historia natural y moral de las Indias*. Son traité connut un vif succès, prouvé par de nombreuses rééditions et traductions, y compris vers le latin[65]. Dans son livre quatre, qui décrit les métaux, les plantes et les animaux que l'on trouve en Amérique, Acosta consacra plusieurs chapitres aux plantes européennes qui poussaient sur le continent. Au chapitre 18, il évoquait les « raves, navets, carottes, chicorées, oignons, ails », avant de décrire la production de blé aux Indes[66]. Enfin, il dédiait le chapitre 31 à une longue description des « plantes et arbres fruitiers que l'on a portés de l'Espagne aux Indes ». S'il s'agit d'une périphrase, le terme renvoie sans ambiguïté à ce qu'une plume moins recherchée aurait décrit comme les plantes de Castille :

> « Les Indes ont eu plus de profits des plantes que l'on y a portées d'Espagne, qu'en d'autres marchandises ; car celles qui sont venues des Indes en Espagne sont peu nombreuses et croissent mal ; celles qui sont passées de l'Espagne sont nombreuses et croissent bien. Je ne sais si nous devons dire que ce soit à cause de la bonté des

[64] « *naranjos, limones e cidros e todo lo demas de plantas de Castilla* » : AGI, Patronato, 180, R. 53, f° 867r. Pour les autres témoignages, voir les folios 872v, 880r, 886r ou 901r.

[65] Le texte est traduit vers l'italien en 1596, le néerlandais en 1598, le français en 1599 (puis en 1600, 1606, 1616 et 1617), l'allemand en 1601, le latin en 1602 et l'anglais en 1604 : Fermín del Pino-Díaz, « Acerca de las traducciones de Acosta (1590) : ¿tradiciones o traiciones? », dans éd. Pilar Latasa, *Discursos coloniales : texto y poder en la América hispana*, Madrid-Francfort, Iberoamericana Vervuert, 2011.

[66] « *rábanos, y nabos y zanahorias y chicorias y cebollas, y ajos* » : José de Acosta, *Historia natural y moral de las Indias*, éd. Edmundo O'Gorman, Mexico, Fondo de Cultura Económica, 2006, p. 195. Mes traductions de José de Acosta s'appuient partiellement sur la traduction de Robert Regnault Cauxois dans l'édition française de 1600. Les libertés prises par Regnault par rapport au texte original expliquent mes reformulations. À toutes fins utiles, je renvoie en note à la traduction de Regnault : José de Acosta, *Histoire naturelle et moralle des Indes, tant Orientalles qu'Occidentalles*, trad. Robert Regnault Cauxois, Paris, Marc Orry, 1600, f° 164v.

plantes, pour donner gloire à ce qui est d'ici, ou bien si nous dirons que c'est la terre, pour la donner à ce qui est de là-bas. Finalement, il y a [en Amérique] de tout ce qui se produit de bon en Espagne, et dans certaines parties très bien et dans d'autres moins bien : froment, orge, verdure et toutes sortes de légumes, tels que les laitues, choux, raves, oignons, ails, persil, navets, carottes, aubergines, scaroles, bettes, épinards, pois chiches, fèves, lentilles et finalement tout ce qui croît par ici, de domestique et de profit : car ceux qui sont partis furent soigneux d'emporter des semences de toutes sortes ; et la terre a tout accueilli favorablement, quoiqu'en divers lieux mieux qu'en d'autres et en certains très peu. Quant aux arbres, ceux qui ont plus généralement et plus abondamment fructifié ont été les orangers et limonniers et cédratiers et les fruits de cette famille. […] Les pêches et ses consorts, presses et abricotiers ont aussi bien poussé, quoique plus en Nouvelle-Espagne […]. Les pommiers et les poiriers poussent, quoique modérément ; il y a peu de pruniers ; des figuiers en abondance, principalement au Pérou. Il se trouve des coings en toutes les contrées des Indes et en Nouvelle-Espagne […] et des grenades bien suffisamment, quoiqu'elles soient toutes douces, car les aigres ont mal prospéré. Il y a des melons et en certains lieux très bons, comme en Terre-Ferme et certains endroits du Pérou. Les guignes et les cerises n'ont pu entrer aux Indes jusqu'à présent ; je ne crois pas que ce soit par faute de tempérance mais par manque d'attention et de soin. Je ne trouve point que là-bas il ne manque aucun fruit délicieux. Quant aux fruits grossiers, ils n'ont pas, à ma connaissance, de glands, ni de châtaignes. Les amandiers croissent mais c'est fort peu. Pour les friands, on porte d'Espagne des amandes et des noix et des noisettes. Je ne crois pas qu'il y ait non plus de néfliers, ni de sorbiers, ce qui importe peu. Cela suffit pour comprendre qu'il n'y manque le délice d'aucun fruit[67]. »

[67] « *Mejor han sido pagadas las Indias en lo que toca a plantas, que en otras mercaderías; porque elas que han venido a España son pocas y danse mal; las que han pasado de España son muchas y danse bien. No sé si digamos que lo hace la bondad de las plantas para dar la gloria a lo de acá, o si digamos que lo hace la tierra para que sea la gloria de allá. En conclusión, cuasi cuanto bueno se produce en España hay allá, y en partes aventajado, y en otras no tal: trigo, cebada, hortaliza y verdura y legumbres de todas suertes, como son lechugas, berzas, rábanos, cebollas, ajos, perejil, nabos, zanahorias, berenjenas, escarolas, acelgas, espinacas, garbanzos, habas, lentejas y finalmente cuanto por acá se da de esto, casero y de provecho, porque han sido cuidadosos los que han ido, en llevar semillas de todo, y a todo ha respondido bien la tierra, aunque en diversas partes de uno más que de otro, y en algunas poco. De árboles, los que más generalmente se han dado allá y con más abundancia, son naranjos y limas, y cidras y fruta de este linaje. […] También se han dado bien, duraznos, y sus consortes melocotones y priscos y alvarcoques, aunque éstos más en Nueva España […]. Manzanas y peras se dan, pero moderadamante; ciruelas muy cortamente; higos en abundancia, mayorment en el Pirú. Membrillos en todas partes y en Nueva España […] y granadas también asaz, aunque todas son dulces; agras no se han dado bien. Melones, en partes los hay muy buenos como en Tierrafirme y en algunas partes del Pirú. Guindas ni cerezas hasta agora no han tenido dicha de hallar entrada en Indias; no creo es falta de temple, porque le hay de todas maneras, sino falta de cuidado o de acierto. De frutas de regalo apenas siento falte otra por allá. De fruta basta y grosera faltan bellotas y castañas, que no se han dado hasta agora, que yo sepa, en Indias. Almendras se dan, pero escasamente. Almendra y nuez y avellana, va de España para gente regalada. Tampoco sé que haya níspera ni serbas, ni importan mucho. Y esto baste para entender que no falta regalo de fruta asaz; agora digamos otro poco de plantas de provecho que han ido de España, y acabaremos esta plática*

L'énumération de José de Acosta est l'expression de sa longue expérience américaine, même s'il n'avait pas visité toutes les provinces des Indes, ce qui l'amenait parfois à tirer certaines conclusions erronées au sujet de la distribution et du succès de certains végétaux[68]. Toutefois, la liste a le mérite d'être exhaustive et détaillée. Acosta listait ainsi le blé et ses proches parents, des légumes et racines divers et des légumineuses. Surtout, la longue description d'une large variété d'arbres fruitiers occupe l'essentiel du passage. Le nombre de plantes citées témoigne de la diversité de ce qui était considéré comme appartenant aux plantes de Castille, bien au-delà de la seule trinité méditerranéenne. Au chapitre suivant, le jésuite distinguait cette longue série de plantes d'un groupe plus restreint de végétaux amenés d'Espagne, les « plantes profitables » (*plantas de provecho*), « celles qui outre ce que l'on en mange au logis apportent de l'argent à leur propriétaire », parmi lesquelles il incluait la vigne, l'olivier, le mûrier et la canne à sucre[69].

La liste proposée par José de Acosta n'avait pas vocation à définir les plantes de Castille mais exprime spontanément ce qu'un Espagnol de la fin du XVIe siècle pouvait y inclure. Elle se caractérise aussi par son exhaustivité tandis que la plupart des autres textes ne mentionnent au mieux qu'une fraction des plantes de Castille. Les mêmes plantes reviennent néanmoins avec constance dans les textes, souvent réduites à quelques arbres fruitiers, au blé et à la vigne. Par exemple, en 1514, un ordre destiné aux colons de l'île de San Juan de Puerto Rico (Porto Rico) édictait

> « que chacun des habitants et résidents de ladite île soit obligé de mettre et planter quatre plants de chaque sorte des arbres suivants que sont les grenadiers et les poiriers et les pommiers et les cerisiers et les guigniers et les cognassiers et les pêchers et les abricotiers et les noyers et les châtaigniers[70] ».

Ce genre de liste continuait d'être égrené des décennies plus tard, y compris par des personnages plus secondaires. Il est possible de l'apprécier grâce aux réponses faites aux relations géographiques, dont le questionnaire incluait une section dédiée aux plantes[71]. Les questions 23 à 25 interrogeaient ainsi sur ce qui était cultivé, en distinguant arbres fruitiers, locaux et ceux

---

de plantas que ya va larga. » : José de Acosta, *Historia natural y moral*, éd. cit., p. 217-18 ; José de Acosta, *Histoire naturelle et moralle des Indes*, *op. cit.*, f°s 186r-187r.

[68] Par exemple, contrairement à l'affirmation du jésuite, guigniers et cerisiers furent cultivés aux Indes : RG Antequera, p. 149 ; RG Mexico II, p. 71 ; RG Nueva Galicia, p. 339 ; RG Tlaxcala I, p. 67.

[69] « *Plantas de provecho entiendo las que demás de dar que comer en casa, traen a su dueño dinero* » : José de Acosta, *Historia natural y moral*, éd. cit., p. 219 ; José de Acosta, *Histoire naturelle et moralle des Indes*, *op. cit.*, f° 168v.

[70] « *que cada uno de los vecinos e moradores de la dicha ysla sea obligado a poner e plantar cada quatro posturas de cada suerte de los arboles siguientes que son granados y perales e manzanos y cerezos y guindos y membrillos e duraznos e alvaricoques e nogales e castaños* » : AGI, Indiferente, 419, L. 5, f° 248v-249v.

[71] Sur les relations géographiques, voir l'introduction, p. 47.

« amenés d'Espagne et d'autres lieux » (question 23), grains et légumes locaux (question 24) et ceux d'Espagne ainsi que spécifiquement le blé, orge, vin et huile (question 25)[72]. Juan Castañeda León, *corregidor* de Cuzcatlán au sud de Tehuacán (aujourd'hui Coxcatlán, dans l'État de Puebla), répondant à ces questions, quoiqu'à la mauvaise rubrique, déclara que le pays était riche

> « en plantes fruitières de la terre, et en plantes de Castille, tels que les pêchers, les poiriers, les figuiers blancs et noirs, les cerisiers, les pommiers de Castille, les pruniers de la terre de trois types, les orangers et limonniers, les cédratiers et pamplemousses et melons et concombres et tous les autres légumes […] et en maïs, blé, lentille et pois chiches[73] ».

Le *corregidor* avait sans doute dicté sa réponse au greffier (*escribano*) Alonso García en regardant ce qu'il voyait autour de lui, incluant des plantes locales, tels les « pruniers de la terre » (sans doute le jocote mésoaméricain, parfois appelé aujourd'hui « prunier d'Espagne »). Tous les végétaux listés comme « plantes de Castille » étaient inclus dans la liste proposée par Acosta.

La définition des plantes de Castille était du reste suffisamment partagée pour que même des sujets extérieurs à l'Espagne puissent proposer des listes équivalentes. Né en 1519, alors que l'emprise espagnole se resserrait sur son duché natal, le milanais Girolamo Benzoni voyagea en Amérique à partir de 1541. Dans son récit de voyage, publié pour la première fois en 1565 avec le titre « *Historia del Mondo Nuovo* », et dont les gravures de la traduction latine ouvrent ce chapitre, Benzoni fut soucieux de décrire les plantes cultivées par les Espagnols. Après avoir relevé l'absence de blé dans les îles, il écrivit :

> « Peu d'arbres amenés d'Espagne ont poussé. Seuls les grenadiers, les orangers, les cédratiers, les citronniers et certains figuiers. Quant aux vignes, elles ne font que de petites grappes. […] Des choses du jardin poussent en abondance, comme les choux, les raves, les laitues, les courges, les melons. Mais les oignons et les ails poussent mal. Les navires en provenance d'Espagne en apportent en grandes quantités avec bien d'autres choses, comme des fèves, des pois chiches, des lentilles, des amandes, des

[72] Les questions sont formulées en ces termes : « *23. Los árboles de cultura y frutales que hay en la dicha tierra, y los que de España y otras partes se han llevado, y se dan o no se dan bien en ella. / 24. Los granos y semillas, y otras hortalizas y verduras, que sirven o han servido de sustento a los naturales. / 25. Las que de España se han llevado, y, si se da en la tierra el trigo, cebada, vino y aceite, en qué cantidad se coge, y si hay seda o grana en la tierra y en qué cantidad.* » Pour le questionnaire complet voir RG Mexico II, 15-21.

[73] « *abundosa de plantas frutales de la tierra […] y plantas de Castilla, como es duraznos, peras, higos blancos y negros, cerezas, manzanas de Castilla, ciruelas de la tierra de tres géneros, naranjas y limas, y cidras y toronjas, y melones y pepinos, y todas las demás legumbres de hortaliza […] y en maíz, trigo, lenteja [y] garbanzo* » : RG Tlaxcala II p. 96-97.

noix, des figues, des raisins secs, de l'huile, du riz, des pommes, du fromage, […], du vin, des biscuits et d'autres choses qui ne poussent pas ici[74] ».

Benzoni témoignait ici que le terme n'était pas uniquement usité par les seuls Castillans. La catégorie était donc, au moins partiellement, synchronique — entre les diverses parties de l'empire et les diverses nations qui le composaient — mais aussi diachronique : Christophe Colomb et José de Acosta partageaient, pour l'essentiel, une vision similaire de ce que l'on pouvait considérer comme plantes de Castille.

II.C. Classer et traduire les plantes de Castille

Les plantes de Castille ne se limitent pas à la seule « trinité » décrite par Braudel. Si les Ibériques furent souvent plus enclins à décrire le blé, l'olivier et la vigne, cela ne doit pas occulter la diversité des végétaux et animaux qui structuraient les systèmes agraires et les quotidiens alimentaires des populations de la péninsule Ibérique. Comme l'a souligné le géographe et historien étasunien Karl Butzer, l'agrosystème méditerranéen consiste en bien plus que la simple combinaison de la vigne, de l'olivier et du blé. Les cultures en plein champ, qui concernent certaines céréales et légumineuses, s'accompagnent d'une horticulture maraîchère, de cultures fruitières et d'un élevage, quoique limité. Ces associations se recomposent à une échelle microlocale, répondant aux particularités géographiques de la région, afin de contrôler les risques, notamment de gel ou de sécheresse estivale[75]. Au-delà des inventaires cités plus haut, la multiplicité des documents consultés montre bien que c'est tout un système agraire que l'on a tenté de transplanter, avec une diversité remarquable de plantes.

J'ai voulu proposer une présentation plus précise des végétaux amenés par les Espagnols et présenter la traduction française que j'emploierai. Par souci de cohérence, pour aider le lecteur à comprendre les textes en espagnol et afin d'éviter de faire des choix arbitraires, j'ai harmonisé mes traductions. Que l'on ne s'y trompe pas pour autant : si pour certaines plantes, l'identification est facile, dans d'autres cas le même terme pouvait renvoyer, selon le scripteur, son origine ou la date d'écriture, à des plantes différentes. Cela était particulièrement vrai

[74] « *Gli alberi condotti di Spagna pochi se ne sono appresi. Pomi granati solamente, naranci, cedri, limoni, & alcuni fichi, inquanto alle viti fanno piccoli racimoli* […]. *Delle cose d'Ortaglia, como sono cavoli, cappuci, ravani, lattughe, zucche, melloni; se ne truovano in abondanza; ma cipolle, & agli malamente vengono buoni; però le Navi di Spagna ne portano in quantità con altre diverse cose, como sono fave, ceci, lente, mandorle, noce, fichi, uva passa, olio, riso, mele formaggio* […], *vino biscotto, & altre cose che non vi nascono*. » : BENZONI Girolamo, *La Historia del Mondo Nuovo*, Pietro & Francesco Tini, Venise, 1572, f° 61v-62r. Je me suis aussi appuyé sur une traduction anglaise récente : Girolamo Benzoni, *The history of the New World : Girolamo Benzoni's Historia del mondo nuovo*, éd. Robert C Schwaller et Jana Byars, University Park, The Pennsylvania State University Press, 11, 2017, p. 48-49.

[75] Karl W. Butzer, « Ecology in the Long View », art. cit., p. 142-43.

concernant les agrumes et les nombreuses variétés de pêchers pour lesquelles les croisements fréquents et les multiples taxons ne permettent pas d'identifier clairement une plante, *a fortiori* encore moins lorsque le terme est toujours d'usage de nos jours pour désigner une plante issue de croisements plus récents[76]. Les listes qui égrenaient toutes ces plantes servaient d'ailleurs sans doute moins à identifier précisément des plantes qu'à vanter auprès du lecteur la diversité des arbres dans tel ou tel lieu. Mes choix de traduction sont dès lors contestables, non pas parce qu'ils seraient le résultat de choix irréfléchis, mais plutôt du fait qu'aucune certitude n'est possible lorsqu'il s'agit de lier une dénomination du XVIe siècle à une espèce identifiée dans la classification linnéenne. Je n'ai pas fait le choix ici de suivre d'autres travaux qui ont établi des listes détaillées, au mieux bancales au pire trompeuses, identifiant systématiquement une dénomination de la première modernité à un genre de la classification linnéenne, ignorant les évolutions significatives au sein des cultivars, notamment pour les arbres fruitiers[77].

Concernant les cas les plus problématiques, un travail lexicographique a été nécessaire pour proposer une traduction convenable, en s'appuyant notamment sur des dictionnaires bilingues, car plus précoces[78]. J'exclus le *Dictionarium hispanum latinum* de Antonio de Nebrija, publié vers 1495, car ses traductions latines étaient souvent trop vagues, traduisant par exemple tous les agrumes par « *malus citrea* ». Je conclus ce travail en 1611 avec la publication du dictionnaire de Sebastián de Covarrubias, premier dictionnaire moderne d'espagnol, à vocation principalement étymologique.

L'identification de ces plantes peut être retrouvée à l'annexe 1. Le travail a été loin d'être aisé, indiquant en creux la diversité de ce qui fut emporté vers l'Amérique. On trouve autant des poacées de divers types (froment, orge, seigle), des légumineuses et des légumes aussi bien

[76] Marie-Élizabeth Boutroue, « "Ne dites plus qu'elle est amarante": les problèmes de l'identification des plantes et de leurs noms dans la botanique de la Renaissance », *Nouvelle revue du XVIe siècle*, 20, n° 1, 2002, p. 47-64.

[77] Voir par exemple William W. Dunmire, *Gardens of New Spain : how Mediterranean plants and foods changed America*, Austin, University of Texas Press, 2004, p. 315-21 ; Karl Butzer, pourtant particulièrement précautionneux, s'est également prêté à l'exercice : Karl W. Butzer, « Biological transfer, agricultural change, and environmental implications of 1492 », art. cit., p. 24-27. Pour un exemple de classification de l'époque moderne, voir Florent Quellier, *Des fruits et des hommes. L'arboriculture fruitière en Île-de-France (vers 1600-vers 1800)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2003, p. 45.

[78] Les dictionnaires utilisés sont les suivants : Pedro de Alcalá, *Vocabulista arávigo en letra castellana*, Juan Varela, Grenade, 1505 ; Richard Percival, *Bibliothecae Hispanicae pars altera*, John Jackson & Richard Watkins, Londres, 1591 ; Juan Palet, *Diccionario muy copioso de la lengua española y francesa. Dictionaire tres ample de la langue espagnole et françoise*, Matthieu Guillemot, Paris, 1604 ; César Oudin, *Tesoro de las dos lenguas francesa y española. Thresor des deux langues françoise et espagnolle*, Marc Orry, Paris, 1607 ; Girolamo Vittori, *Tesoro de las tres lenguas francesa, italiana y española. Thresor des trois langues françoise, italienne et espagnolle*, Phillippe Albert & Alexandre Pernet, Genève, 1609 ; Sebastián de Covarrubias, *Tesoro de la lengua castellana o española*, Luis Sánchez, Madrid, 1611. L'usage de Girolamo Vittori n'a été que très ponctuel car, pour l'essentiel, il copia César Oudin pour ses traductions françaises. Dans l'usage de ce dictionnaire castillan-arabe, j'ai essayé de reproduire la graphie latine des mots arabes proposés par Alcalá. Pour retrouver le mot arabe correspondant et la traduction en français moderne, j'ai bénéficié de l'aide de Salam Diab-Duranton que je remercie.

qu'une vaste quantité d'arbres fruitiers, avec, dans le cas des agrumes et des types de pêchers, une grande variété de cultivars. La liste dressée est relativement longue, mais cohérente avec ce que l'on connaît de l'agriculture espagnole de l'époque, notamment à partir de l'*Obra de agricultura* de Gabriel Alonso de Herrera. L'auteur a en effet décrit, souvent longuement, toutes les plantes citées[79]. Herrera proposait un éventail de plantes plus large encore selon une classification assez classique, que nous avons d'ailleurs reprise dans nos tableaux[80].

Si cette cohérence entre les plantes mentionnées spontanément par les individus et le tableau dressé dans un traité savant du début du siècle est intéressante en soi, elle nous renseigne plus sur l'ouvrage de Herrera que sur les plantes en question. Les végétaux absents, qui ne furent pas mentionnés en Amérique, sont eux, bien plus révélateurs. Certaines plantes manquent à l'appel et, même si l'on décèle parfois leur présence, leur rareté relative par rapport au blé ou à la vigne, reste significative. En plus du néflier ou du sorbier, dont l'absence avait été soulignée par José de Acosta, l'arbousier ou les plantes de garrigue, plutôt de cueillette que de culture, comme le genévrier ou le myrte, n'apparaissent jamais. Bernabé de Cobo, autre missionnaire jésuite qui écrivit une histoire du Nouveau Monde, sous une version manuscrite jamais publiée de son vivant mais achevée au milieu du XVIIe siècle, affirmait que néfliers et jujubiers avaient été négligés du fait du « peu d'estime » qu'auraient eu les Espagnols pour ces arbres[81]. Probablement que ces plantes, à l'usage quotidien plus limité, étaient jugées moins prioritaires que d'autres. D'autres absences sont explicables par le contexte local : en Mésoamérique, nul besoin de plantes fourragères, luzerne ou sainfoin puisque que les pâturages étaient abondants et que quantité de plantes locales pouvaient être utilisées pour nourrir les bêtes ou refertiliser les sols[82]. De même, certaines poacées, du type du mil, millet ou panis, n'avaient que peu d'intérêt

[79] À l'exception de l'asperge et de la *biznaga* (herbe rigide utilisée comme cure-dents).

[80] Je ne cite ici que les fruits et légumes rencontrés en Amérique et mentionnés par Herrera. Son livre premier contient la description de cinq types de blé, deux types d'orge, du seigle (chap. 8, f° 9v-10v), de l'avoine (chap. 16) ainsi que de plusieurs légumineuses et herbes : pois chiches (chap. 17), fèves (chap. 18), lentilles (chap. 19), lupin (chap. 20), chanvre (chap. 28). Tout le livre deux est consacré à la culture de la vigne. Le livre trois décrit les arbres fruitiers (f °62r-96v), classés par ordre alphabétique : amandier (chap. 9), noisetier (chap. 10) abricotier (chap. 11), cerisier et guignier (chap. 17), châtaignier (chap. 19), prunier (chap. 20), pêchers et presses (chap. 22), grenadier (chap. 25), figuier (chap. 26), cognassier (chap. 29), pommier (chap. 30), agrumes (chap. 31), noyers (chap. 33), olivier (chap. 34), palmier-dattier (chap. 36), poirier (chap. 36 bis). Dans le livre quatre, les herbes et légumes sont énumérés : ail (chap. 8), céleri (chap. 9), bette (chap. 11), cardon (chap. 14), chou (chap. 15), oignon (chap. 17), carotte (chap. 18), concombre (chap. 19), coriandre (chap. 20), fenouil (chap. 21), laitue (chap. 22), moutarde (chap. 23), melon (chap. 25), cresson (chap. 26), navet (chap. 27), origan (chap. 28), persil (chap. 29), poireau (chap. 31), rave et radis (chap. 32), romarin (chap. 34), aubergine (chap. 36).

[81] « *poca estima* » : Ms. A 331/102 (*Historia del Nuevo Mundo* de Bernabé Cobo), Biblioteca Universitaria de Sevilla, Séville, f° 540v. Accessible en ligne : https://archive.org/details/A331002.

[82] Au début de l'époque moderne, il est également probable que les plantes fourragères étaient encore peu utilisées, y compris en Europe. En Amérique, l'abondance de pâturages après l'effondrement démographique et l'usage préhispanique de plantes fixatrices d'azote ont probablement réduit d'autant leur intérêt : Mauro Ambrosoli, « Marcher la nuit sans lanterne, c'est cueillir chardons pour luzerne. Trèfles et sainfoins en Europe occidentale,

face à la complémentarité entre blé et maïs et ne furent pas cultivées[83]. Les plantes facilement substituables, décorrélées de pratiques culturelles spécifiques, ne firent pas l'objet d'une attention particulière, à l'instar des arbres utilisés comme bois de construction, notamment le cyprès. On ne transplanta donc que ce qui faisait partie de la reproduction du quotidien.

Au-delà de ces manques, notons aussi que, de la Méditerranée à l'Amérique, la diversité des genres cultivés s'était malgré tout fortement réduite : les trois types de blé communément mentionnés en Amérique contrastaient nettement avec la multiplicité des grains européens, qu'ils aient été cultivés dans le bassin méditerranéen ou ailleurs en Europe[84]. De même, malgré une variété certaine, les quelques cultivars d'arbres fruitiers d'Amérique ne pouvaient rivaliser avec leurs équivalents européens beaucoup plus nombreux[85]. Même certaines essences effectivement cultivées, comme le cerisier, demeuraient rares, ce qui explique que José de Acosta, qui avait pourtant beaucoup voyagé et observé attentivement le continent, affirmait à tort leur absence.

Dans son étude sur la culture matérielle américaine, George Foster a souligné en 1960 le phénomène d'entonnoir et de réduction de la diversité des cultures matérielles, caractéristique selon lui d'une « culture de conquête[86] ». Le même phénomène s'est produit concernant les végétaux en Amérique : moins de plantes furent cultivées, du fait de la difficulté de faire venir les plantes d'Europe, dans des associations plus restreintes, témoignant d'une version unique, simplifiée et vitrifiée, de systèmes agropastoraux plus complexes et en constante évolution.

XVIe-XIXe siècle », *Études rurales*, 151, n° 1, 1999, p. 77-102 ; Mauro Ambrosoli, « D'Europe aux Amériques. La diffusion de la *Medicago sp.* (*alfalfa* et luzerne) aux XVIe - XIXe siècles », *Histoire et Sociétés Rurales*, 42, n° 2, 2014, p. 43-66.

[83] Le fait que la seule trace rencontrée d'envoi de « mil pour semer » ait été dans un des registres des navires envoyés suite à la deuxième expédition de Colomb, en 1495, donc à une date très précoce, confirme l'idée que les Espagnols se rendirent rapidement compte du peu d'intérêt de faire venir ce type de plantes, utilisé soit comme fourrage, soit pour le pain des plus pauvres : CODODES, p. 771-772. Dans sa septième décade adressée au duc de Milan Francisco Sforza, Pietro Martire d'Anghiera assimilait le maïs au millet et au mil et rappelait le peu d'intérêt des Castillans pour le mil : « Le grain du maïs ressemble beaucoup à votre millet génois, et comme grandeur il vaut nos pois. Les indigènes cultivent une autre céréale, qu'ils nomment Xathi. On croit que c'est du mil, mais on n'en est pas bien sûr, car il y a bien peu de Castillans qui connaissent le mil, puisque on n'en sème nulle part en Castille. » (Pietro Martire d'Anghiera, *De orbe novo*, *op. cit.*, p. 589).

[84] Les types rencontrés en Amérique sont principalement les blés *candeal*, *blanquillo* et *tremesino*. À ceux-là, on peut ajouter l'orge (*cebada*) et le seigle (*centeno*). Cet échantillon paraît particulièrement pauvre comparé aux types décrits par Herrera ou tous ceux cités par Dodoens, dans la traduction de Charles de l'Écluse (froment, épeautre, olyra, méteil, zeopyron, briza, seigle, orge et mil) : Gabriel Alonso de Herrera, *Obra de agricultura*, *op. cit.*, f°s 9v-10v ; Rembert Dodoens, *Histoire des plantes*, trad. Charles de L'Écluse, Anvers, Jean Loë, 1577, p. 309-15.

[85] Voir par exemple les nombreux types de pommes cités dans la traduction de Pline l'Ancien par Francisco Hernández : *camuesas, perazas, peros de eneldo, peros de baño, peros reales, peros de Oña, manzanas manjagonas*, *manzanas de paraíso, manzanas de San Juan, manzanas silvestres, piruetanos, peros judíos, hojancas* : Pline l'Ancien, *Historia natural*, trad. Francisco Hernández et Jerónimo Gómez de Huerta, Madrid, Visor Libros, 1999, p. 646.

[86] George M. Foster, *Culture and conquest, op. cit*.

II.D. Les plantes exclues

Une fraction seulement de la grande diversité des plantes de l'agriculture espagnole arriva donc en Amérique au XVIe siècle. Au sein de ce groupe restreint, j'ai choisi d'exclure de l'analyse certaines plantes.

Il y a d'abord les plantes de Castille effectivement présentes, mais dont la trace est limitée à des sources circonscrites et n'étaient pas cultivées. Loin d'être un angle mort de l'étude des plantes de Castille en Amérique, je pense au contraire qu'elles témoignent de ce que la traversée de l'Atlantique a impliqué en termes d'entonnoir. Leur absence presque systématique des sources témoigne que la dénomination de « plantes de Castille » exprimait déjà une sorte de réduction à l'essentiel, au détriment des plantes d'usage secondaire qui ne furent pas amenées ou alors seulement épisodiquement. Cela concerne notamment les végétaux liés à la pharmacopée européenne. Un inventaire de 1565 de la boutique d'Antonio de Soto et Andrés González, apothicaires installés à Mexico, en fournit un bon exemple, incluant aussi des plantes asiatiques. On y trouve une quantité de produits difficilement identifiables, mais en particulier de la rhubarbe, de l'aloès, de la myrrhe, des colchiques, de la cardamome, du romarin, du gingembre, du safran, de la lavande, des graines de lin, de l'huile de sésame et d'autres choses encore[87].

Lorsqu'ils apparaissent, ces produits s'associent régulièrement avec les plantes de Castille : ainsi en 1545, Luis Belmonte et Inés María envoyaient depuis l'Espagne à Francisco de Solís, alors échevin (*regidor*) de Mexico, des graines de concombres, de navets, d'oignons, d'aubergines, quelques asperges, mais aussi de la lavande, du pavot, du safran, des clous de girofle, de la cannelle, du poivre, du gingembre et d'autres épices[88]. Les fleurs circulaient aussi, notamment les rosiers, rencontrés à plusieurs reprises[89].

Il y a enfin des plantes dont la culture pouvait être cruciale, mais qui attiraient moins l'attention du fait de leur fonction principalement utilitaire. Ainsi le chanvre, incontournable pour la production des voiles et des cordages des navires, apparaît rarement — soit qu'il n'attirait pas outre mesure l'attention des Espagnols soit que des substituts locaux existaient[90]. Le

[87] AGNot, 1-VAF-172-90.
[88] AGI, Contratación, 1079, N. 7,R. 13, f° 756r.
[89] Voir par exemple l'envoi en 1520 de rosiers et d'iris : AGI, Contratación, 4675B, L. 2, f° 90v.
[90] Concernant le Péru, Cobo déclara que des substituts étaient employés, quoique de moins bonne qualité que ceux d'Espagne. Certains fardeaux de chanvre étaient alors importés depuis l'Espagne jusqu'à ce que le Chili se spécialise dans sa production : Bernabé Cobo, *Historia del Nuevo Mundo*, *op. cit.*, f° 549r-549v. Voir aussi Manuel Díaz Ordoñez, « Radiografía de un fracaso angloespañol : el cáñamo, un producto que debería de haber llegado de América durante los siglos XVI-XIX », *Obradoiro de Historia Moderna*, n° 27, 2018, p. 263-89 ; Justo L. del Río Moreno, *Los inicios de la agricultura europea*, *op. cit.*, p. 299.

phénomène de simplification était sans doute inévitable, mais a eu des conséquences lourdes sur l'agriculture coloniale et le Nouveau Monde agraire construit par les Espagnols en Amérique.

D'autres plantes, également exclues de cette étude, occupaient une position ambiguë, même si certains les situaient parmi les plantes de Castille. Ces plantes avaient été amenées par les Européens, mais ces derniers entretenaient avec elles une relation moins privilégiée et principalement mercantile. Il s'agit notamment des plantes « profitables » qu'étaient la canne à sucre (*caña*), le mûrier à soie (*moral*), le canéficier (*cañafístola*), utilisé comme purgatif, et de façon plus secondaire le bananier (*plátano*). L'inclusion de ces végétaux commerciaux au sein des plantes de Castille posa problème, ce qui justifie des sources souvent contradictoires à ce sujet. Toutes ces plantes, quoiqu'amenées par les Espagnols en Amérique, en complément d'espèces locales proches, pour le mûrier et le canéficier, n'étaient que rarement associées à la Castille.

Certains Espagnols incluaient cependant ces essences parmi les plantes de Castille. Ainsi à Taimeo, dans le Michoacán, le *corregidor* Juan Martínez de Verduzco mentionna au début des années 1580 la présence dans la région de « nombreux arbres de Castille : des figuiers, des pêchers et des cognassiers et des mûriers[91] ». De même, José de Acosta incluait le mûrier et la canne à sucre aux côtés de l'olivier et de la vigne. Ce choix reposait principalement sur le fait que ces cultures pouvaient fournir des rentes stables. Ces potentialités économiques similaires ne leur donnaient pourtant pas le même statut aux yeux des Espagnols : ces cultures distinctes de l'agriculture vivrière étaient à rebours du monde quotidien attaché aux plantes de Castille. Alors qu'il décrivait l'olivier, Alonso de Herrera mentionnait certes que « celui qui veut laisser de riches domaines à ses héritiers plante de ces [arbres], qui sont de peu de travail et de grand bénéfice et durable et de commerce certain[92] ». La mention du bénéfice économique attendu de l'olivier était toutefois précédée d'un éloge appuyé de la part de l'érudit :

> « les supériorités de cet arbre sont si nombreuses que je suis certain que pour bien les dire et déclarer, j'épuiserai d'abord tous les mots plutôt que le sujet. Quels repas ou provision peuvent être bons sans huile ? […] Certains aliments sont faits pour l'abondance, l'huile est une nécessité. Combien de médecines en sont faites et pour quelle quantité de maladies ? Quel onguent n'en contient pas ? Combien de repas

[91] « *Tienen los naturales muchas arboledas de Castilla: higueras, duraznos, y membrillos y morales* » : RG Michoacán, p. 275.
[92] « *Pues estos ponga quien quisiere dexar ricas heredades a sus herederos, que son de poco trabajo, y de mucho provecho y dura, y trato seguro* » : Gabriel Alonso de Herrera, *Obra de agricultura*, *op. cit.*, f° 88v.

> sont cuisinés avec elle ? […] En plus de toutes ces excellences, cet arbre en a une autre majeure, qui est de naître facilement et c'est un arbre de longue vie, presque perpétuelle, il porte vite fruit et, même si on le laisse sans travailler pendant des années, il ne meurt pas[93]. »

L'arbre était donc décrit comme un investissement fiable, mais avant tout comme proprement vital, associé à la consommation d'huile. Le chroniqueur Pedro Cieza de León en disait autant lorsqu'il regrettait l'absence d'oliviers aux Indes « qui sont, après le pain et le vin, le plus important[94] ».

Cet éloge contrastait avec les descriptions des mûriers que les textes réduisaient à leur rôle dans la culture du ver à soie et à son potentiel économique, surtout dans les années 1530-1560 alors que la sériciculture semblait particulièrement prometteuse en Nouvelle-Espagne[95]. De même, en 1555, alors qu'il proposait un nouveau plan pour améliorer la situation des Indiens en Amérique espagnole, Bartolomé de las Casas tentait de prouver au roi que la défense de leur liberté avait également des avantages économiques pour les Espagnols. Ces travailleurs libres et en bonne santé pourraient aider, selon lui, les Espagnols à constituer de « grands et riches domaines, des bâtiments, des moulins à sucre, à planter des vergers, des mûriers, desquels on fait de la soie, et des arbres de canéficier et d'autres espèces d'arbres[96] ». Dans ces promesses, qui visaient à intéresser la Couronne à la rentabilité financière d'un projet qui compromettait l'exploitation d'une main-d'œuvre forcée, Las Casas insistait sur les cultures mercantiles, celles de plantations, nettement différenciées des plantes de Castille. Les mûriers, quoique parfois inclus au XVIe siècle parmi les plantes de Castille, ne sont donc pas étudiés, toujours du reste avec le soupçon d'une source qui pouvait les confondre avec les mûriers américains, également employés dans la production de la soie[97].

La même chose s'observe concernant la canne à sucre, le canéficier ou le bananier, aucun d'entre eux n'étant décrit dans l'ouvrage de Herrera, alors même que l'on en trouvait en Espagne

---

[93] « *Son tantas las excelencias deste arbol, que soy cierto que para las dezir bien y declarar, antes me faltaran palabras, que materia. Que provision, o despensa ay buena sin azeyte ? […] Otras provisiones ay para abundancia, el azeyte es de necessidad. Quantas medicinas se hazen dello y para quan diversas maneras de enfermedades ? Qual unguento quasi no lo lleva ? quantas maneras de guisados se hazen con ello? […] Pues con todas estas excelencias tiene este arbol otra mayor, que es mucha facilidad en nacer, y es arbol de mucha vida, que es casi perpetuo, lleva presto, y aunque le dexen sin labrar muchos años no perece* » : *Ibid.*

[94] « *sola una cosa vemos que no se ha traido a estas Indias, que es olivos, que después del pan y el vino es lo más principal* » : cité par Justo L. del Río Moreno, *Los inicios de la agricultura europea*, *op. cit.*, p. 150.

[95] Ce regard mercantile se marquait dans certains projets massifs, comme celui de planter quelques 100 000 pieds de mûriers en octobre 1537 : AGI, Patronato,180,R. 68.

[96] « *grandes y ricas heredades, edificios, ingenios de azúcar; plantar huertas, ponen morales, de que hacen seda, y árboles de caña, fistola y otras especies de arboledas* » : CODOIN, VII, p. 333.

[97] Jean-Baptiste Vérot, *L'arbre d'or et l'économie politique*, *op. cit.*, p. 132, note 9.

au XVIe siècle. L'inclusion de ces plantes parmi celles de Castille était implicitement jugée problématique par les contemporains. Le regard porté sur les Antilles témoigne de l'importance symbolique relative de la canne à sucre aux yeux des Espagnols. Alors que dès le début du XVIe siècle, une fois les gisements aurifères épuisés, une industrie sucrière se développa aux Antilles, les Caraïbes continuèrent d'être considérées comme le parent pauvre de l'empire. Certes, Santo Domingo ou La Havane étaient incomparablement moins peuplées et prestigieuses que les grandes villes du Pérou ou de Mésoamérique, mais ce fut d'abord l'impossibilité de cultiver des plantes de Castille et notamment du blé qui les condamnèrent durablement au second plan[98]. Le discours décliniste qui accompagnait le développement des plantations de cannes à sucre et la volonté jamais remise en cause de la Couronne d'adapter aux Antilles les plantes de Castille prouvent que la canne à sucre n'était pas considérée comme apte à rendre un espace habitable ou agréable, bien qu'il fût productif[99]. Le regard utilitaire porté sur la canne à sucre tranchait ainsi avec la fierté de posséder une oliveraie ou un vignoble. Dans cette catégorie se plaçait aussi le canéficier, qui devint rapidement secondaire, tout en étant cultivé et inclus dans les projets mercantiles, à l'instar de celui promu par Bartolomé de las Casas.

Le rapport des Européens au bananier était encore plus distant et celui-ci était souvent considéré comme une plante exotique. La description détaillée qu'en faisait le chroniqueur royal Gonzalo Fernández de Oviedo en 1535, accompagnée d'une gravure de sa feuille, suggère qu'il n'était pas connu du public européen : « il y a un fruit que l'on appelle ici banane ; mais […] il n'y en avait pas en ces Indes et on l'a emmené là-bas », en 1516 depuis les Canaries[100]. Quarante-cinq ans plus tard, le *corregidor* de Tancítaro dans le Michoacán décrivait quant à lui l'aspect général, la croissance, la floraison et les fruits du bananier, supposant donc que le conseil des Indes ne le connaissait pas[101]. Nombreux furent ceux qui oublièrent, y compris en Amérique, que les bananiers n'étaient pas natifs du continent. L'auteur de la relation des mines de Zultepec, rédigée en 1582, écrivait que le lieu « abonde en fruits de la terre, lesquels sont les bananes, goyaves, avocats, griottes de la terre, canne à sucre, anones, papayes et ananas », ajoutant plus loin que « dans cette province, il y a des bananes et les autres fruits de la terre [mentionnés plus haut] et des fruits de Castille, il y a en abondance des coings, des pêchers, des grenades, des

[98] À ce sujet, voir le chapitre 3.
[99] Voir par exemple les politiques royales des années 1540-1550 qui visaient à forcer les producteurs de sucre à planter du blé : Alain Milhou, « Los intentos de repoblación de la Isla Española », art. cit., p. 649-50.
[100] « *Hay una fructa que acá llaman plátanos; pero […] ni los avia en estas Indias, é fueron traydos a ellas* » : Gonzalo Fernández de Oviedo y Valdés, *La historia general de las Indias*, Séville, Juan Cromberger, 1535, f°s 79r-79v.
[101] RG Michoacán, p. 289.

figues et des pommes[102]. » Le bananier et la canne à sucre étaient ainsi classés parmi les plantes locales et séparés des plantes de Castille. De nombreux témoignages reproduisaient la même classification ou du moins partaient du principe que l'arbre était inconnu en Europe[103].

Pour assurer le maintien des Indes au sein de la Couronne de Castille, il était nécessaire qu'elles fussent rentables, grâce au sucre, à la soie et dans une moindre mesure au canéficier. Toutefois, les richesses promises par la canne à sucre ne valorisaient pas la plante pour autant, notamment en comparaison aux plantes de Castille, associées au pays natal et à ses souvenirs. Le mûrier ou la canne à sucre n'étaient pas des plantes du quotidien, elles ne mobilisaient pas les mêmes ressorts affectifs. À l'instar des mines, les plantations de cannes à sucre étaient plutôt jugées comme un mal nécessaire, une façon d'accumuler du capital qui n'était pas une fin en soi, mais la condition pour pouvoir préparer une vie digne, dans un domaine où devaient nécessairement pousser les plantes de Castille. Le Mexique et les Antilles furent durablement marqués par des plantes amenées par les Européens : pourtant, tandis que Mexico, Puebla ou la vallée d'Atlixco attiraient toutes les louanges, l'Hispaniola constituait plutôt un contre-modèle, un échec de la colonisation espagnole que tentait de corriger, en dépit des difficultés, le conseil des Indes[104].

III — LE MONDE VÉCU DES PLANTES DE CASTILLE

Un groupe de plantes cohérent pour les Espagnols du XVIe siècle accompagna donc conquérants et colons. Comment expliquer la détermination à emporter des plantes du quotidien, à la valeur commerciale toute relative ? Ce choix fit l'objet d'un consensus pourtant loin d'être évident, notamment en prenant en compte la difficulté de transporter ces plantes et le fait que les Espagnols rencontrèrent rapidement des sociétés agraires productives.

Avant d'étudier plus en détail les conditions de ce transfert et ses effets en cascade, il convient d'éclairer, à hauteur d'homme, la relation personnelle et intimement vécue des Espagnols à ces plantes. L'étude de ces sentiments individuels est entièrement liée à des

[102] « *abunda en frutas de la tierra, que son plátanos, guayabas, aguacates, ciruelas de la tierra, cañas dulces, anonas, papayas, piñas* » ; « *hay plátanos, y las demás frutas de la t[ie]rra que está res-pondido; y, de las demás frutas de Castilla, se dan en abundancia membrillos,[24] duraznos, granados, higos y manzanas* » : RG Mexico III, p. 182 et 186.

[103] RG Antequera II, p. 166 ; Mexico I, p. 208 ; TCD I, p. 63-65. Au début du XIX[e] siècle, Humboldt s'interrogeait encore sur l'origine américaine du bananier et la possible existence d'espèce locales : Alexander von Humboldt, *Essai politique sur le royaume de la Nouvelle-Espagne*, *op. cit.*, p. 382-88.

[104] Río Moreno propose une distinction entre agriculture « de subsistance » et agriculture « commerciale ». Si je n'adhère pas complètement à la terminologie (je parlerais plutôt de plantes « du quotidien »), je partage la distinction qu'il propose dans son ouvrage : Justo L. del Río Moreno, *Los inicios de la agricultura europea*, *op. cit.*

questionnements plus généraux : le désir personnel de boire du vin, manger du pain de blé ou sentir des orangers en fleur impliquait en effet tout un réseau d'interdépendances, un système agraire entier, fondé sur des savoir-faire hérités et des techniques particulières. L'accomplissement de préférences individuelles supposait donc l'existence d'une ruralité qui engageait l'ensemble des acteurs de la société ibéro-américaine, de part et d'autre de l'Atlantique[105].

III. A. Plantes connues et plantes inconnues : le dilemme de la survie aux Amériques

Les plantes de Castille s'inscrivaient spontanément dans le quotidien des Ibériques, en dépit de leurs différences, conditionnant souvent le regard même porté sur les choses rencontrées en Amérique. Il n'est pas anodin que lorsque Colomb aperçut pour la première fois la Jamaïque, ce fut l'image d'un fruit de Castille qui lui vint d'abord en tête. L'île était selon lui « de très belle configuration, à peu près [comme] la moitié d'un cédrat qui serait ouvert depuis le pied jusqu'à la fleur[106] ». Cette description, qui supposait un référent partagé avec ses éventuels lecteurs, rappelle que loin d'être une abstraction, les plantes de Castille étaient liées à une expérience sensorielle quotidienne et à des souvenirs personnels. Alonso de Herrera l'exprimait à de multiples reprises dans son traité, à travers les descriptions passionnées des plantes qu'il recensait, à l'instar de l'oranger, décrit en ces termes :

> « les orangers et les autres arbres de sa nature et qualité sont des arbres très gracieux, du fait de la verdeur de leurs feuilles, l'odeur de leur fleur, la vue et le bénéfice de leur fruit et sont en tous points très agréables et profitables. Je dis qu'ils sont tels qu'on ne peut dire d'un jardin qu'il est parfait s'il n'a pas quelques arbres et majoritairement des orangers[107]. »

Les souvenirs et sensations associés à ces plantes témoignaient aussi de la perception individuelle du contexte social et religieux de la Castille d'alors. En prenant à nouveau Herrera comme exemple, tandis qu'il décrivait élogieusement les buis, il ajoutait que « ces arbres, car ils

[105] Pour une définition de ruralité, voir Jerónimo Bermúdez et Antoine Duranton, « A European rurality in the New World. Spanish farmers and wheat cultivation in a conquest society: Colonial Mexico in the Sixteenth Century », *Études rurales*, vol. 213, 2024, p. 24-50.

[106] « *De mui linda fechura, así de la mitad de una çidra que se abra del pie a la flor* » : CODODES, p. 740 ; Christophe Colomb, *La découverte de l'Amérique*, *op. cit.*, p. 397.

[107] « *Los naranjos y estos otros arboles de su naturaleza y calidad, son arboles muy graciosos en su verdor de hojas, oler de flor, vistas y provecho de fruto, y en todo muy agradables y provechosos. Digo que son tales, que no se puede dezir ser perfeto jardin, donde no ay algunos arboles, mayormente naranjos* » : Gabriel Alonso de Herrera, *Obra de agricultura*, *op. cit.*, f° 85v.

portent toujours leur très beau feuillage, sont très bons et agréables pour les cloîtres de monastères et les jardins[108] ». Herrera associait ainsi immédiatement l'utilité décorative de l'arbuste à l'enceinte sacrée des monastères. Les plantes de Castille mobilisaient ainsi l'ensemble du monde vécu des Ibériques.

Ces liens émotionnels forts n'empêchaient pourtant pas les Espagnols de vivre avec d'autres plantes quand cela leur était nécessaire, à rebours de ce que de nombreux auteurs de l'époque soutenaient publiquement[109]. Lorsqu'ils avaient faim et qu'ils n'avaient guère d'autres choix, les Espagnols qui ravageaient le continent à la recherche de l'or ou qui participaient à des expéditions fondatrices de villes ne pouvaient guère se soucier de la qualité de ce qu'ils mangeaient pour survivre. Hernán Cortés et ses hommes en firent la cruelle expérience lors de la fastidieuse expédition des Hibueras, conduite en Amérique centrale après la capture de Tenochtitlán. Díaz del Castillo, qui participa à l'équipée, décrivit le jour de Pâques 1525, alors qu'ils étaient complètement perdus et affamés :

> « Que les lecteurs imaginent quel genre de Pâques nous pouvions avoir sans manger, tant et si bien que nous nous serions même contentés ne serait-ce que de maïs. Lorsque Cortés vit cela, il envoya certains de ses hommes et soldats avec les guides chercher du maïs par les monts et les champs et en ce premier jour de Pâques ils trouvèrent l'équivalent d'une fanègue. Et lorsqu'il constata cette grande nécessité, il fit appeler certains soldats […] et nous dit qu'il nous suppliait de retourner toute la terre et de chercher de quoi manger[110]. »

Dans ce témoignage, au-delà de toute la violence implicite dans l'ordre de « retourner toute la terre » pour trouver de quoi s'alimenter, on devine autant la frustration de devoir se « contenter de maïs » que l'impérieuse nécessité de la faim qui rendait l'aliment mésoaméricain immensément désirable.

Seuls ceux qui cherchaient à faire preuve de vertus morales exceptionnelles choisissaient délibérément la consommation de maïs en lieu et place du blé. Les multiples hagiographies sur les missionnaires et ermites d'Amérique insistaient souvent sur la consommation de tortillas, les

---

[108] « *Estos arboles, por tener continuamente hoja y aun muy hermosa, son muy buenos y agradables para claustros de monasterios y jardines.* » : *Ibid.*, f° 73r.

[109] Rebecca Earle, *The body of the Conquistador*, *op. cit.*, p. 19-53 et 83-91.

[110] « *Miren los letores qué Pascua podíamos tener sin comer, que con maíz fuéramos muy contentos. Pues desque aquesto vio Cortés, luego envió de sus criados y mozos de espuelas con las guías a buscar por los montes y labranzas máiz el primer día de Pascua, y trujeron obra de una hanega. Y desque vio la gran nescesidad, mandó llamar a ciertos soldados […] y nos dijo que nos rogaba mucho que trastornásemos toda la tierra y buscásemos de comer* » : Bernal Díaz del Castillo, *Historia verdadera*, éd. cit., p. 790.

galettes de maïs, au cœur de l'alimentation mésoaméricaine, pour en faire une preuve de foi. Le franciscain Diego Valadès en fit une vertu des premiers frères mineurs du Mexique, lesquels « se déplaçaient vêtus d'un tissu grossier et pieds nus ; ils dormaient à même le sol et se nourrissaient d'herbes et de tortillas, composées de blé indien, que nous appelons maïs[111]. » La consommation de maïs exprimait dès lors le refus du monde matériel, au même titre que la bure. On trouve la même idée dans l'hagiographie de l'ermite Gregorio López, rédigée par Francisco Losa : « Les disciples lui apportaient des tortillas de maïs, que l'on appelle en Espagne le blé des Indes ; c'était la seule chose qu'il mangeait, peut-être une laitue ou une rave mais jamais rien qui n'aille au feu[112]. » Ne manger que du maïs alors que l'on pourrait manger du blé signifiait la privation volontaire de la nourriture, une faim imposée pour mieux se tourner vers Dieu[113].

Le traumatisme de la faim, expérience partagée par de nombreux Européens, n'empêchait toutefois pas de finir par se détourner de la sécurité alimentaire promise par les aliments américains et de préférer tenter de cultiver du blé et d'autres plantes de Castille, alors même que plusieurs années après les fondations de villes, il fallait encore parfois lutter pour trouver de quoi manger et en être réduit à consommer, quoiqu'à contrecœur, maïs, haricots ou courges[114]. Alors qu'il connaissait bien la grande productivité du maïs, Bernardo de Vargas Machuca recommandait aux conquistadores d'emporter de préférence « quelques graines de chou et de raves, laitues et d'autres légumineuses pour semer si l'on fondait une ville ou si l'on devait hiverner en certaine région[115] ». L'anticipation de la faim n'empêchait donc pas de préférer les plantes de Castille[116]. Si la réalité des consommations était plus complexe, le maïs ou les racines comme le manioc destinés aux Espagnols étaient généralement cantonnés aux cas

---

[111] « *Andaban cubiertos de paño burdo y descalzos; descansaban en el suelo, y su alimento eran las yerbas y tortillas, compuestas de trigo indio, al cual nosotros llamarnos maíz* » : Diego Valadés, *Retórica cristiana*, trad. Esteban J. Palomera, Alfonso Castro Pallares et Tarsicio Herrera Zapién, Mexico, Fondo de Cultura Económica, 2003, p. 741. Le texte original est en latin.

[112] « *Llevavan los dicipulos tortillas de mayz, que llaman en España trigo de las Indias; esto solo comia, tal vez una lechuga, o rabano, nada que llegasse a fuego* » : Francisco Losa, *Vida que el siervo de Dios Gregorio Lopez hizo en algunos lugares de la Nueva España, principalmente en el pueblo de Santa Fé*, Madrid, Imprenta Real, 1642, f° 7r. Voir aussi Alain Milhou, « Gregorio López, el iluminismo y la Nueva Jerusalén americana », vol. 3, dans éd. María Justina Sarabia Viejo, *Europa e Iberoamérica, cinco siglos de intercambios: actas*, Séville, Consejería de Cultura, vol. 3, 1992, 3 vol., p. 55-84.

[113] Marlis Hinckley, « The pauper's paradise : Franciscan perspectives on American diets in sixteenth-century New Spain », *Colonial Latin American Review*, 31, n° 3, 2022, p. 411-32.

[114] Gregorio Saldarriaga, *Alimentación e identidades en el nuevo reino de Granada, siglos XVI y XVII*, *op. cit.*, p. 42-46 et 97-108.

[115] « *Llevara alguna semillas de col y rabanos lechugas y demas légumbres para sembrar luego si poblaren, o si invernaren en alguna parte* » : Bernardo de Vargas Machuca, *Milicia*, *op. cit.*, f° 50r.

[116] L'expérience de la faim ne fut pas limitée, pour les Espagnols, à l'Amérique. La pénurie alimentaire était ancrée dans les sociétés modernes, constituant ce que Florent Quellier appelle une « culture de la faim » : Florent Quellier, « Culture de la faim et pratiques alimentaires à l'époque moderne », dans éd. Martin Bruegel, *Profusion et pénurie : Les hommes face à leurs besoins alimentaires*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2009, p. 85-101. Il n'en demeure pas moins que la préférence données aux plantes de Castille rendait les disettes bien plus probables.

extrêmes, notamment comme biscuits pour les rations de bord des grandes flottes qui traversaient l'Atlantique. Seule l'absence de choix justifiait la consommation régulière de maïs[117].

Tourner le dos à l'agriculture locale peut sembler paradoxal, voire absurde eu égard aux valeurs nutritives de l'alimentation mésoaméricaine et alors même que le souvenir de la faim demeura tenace dans les mémoires des conquistadores[118]. Une réponse vient sans doute du fait que de nombreux Espagnols, y compris ceux qui avaient vécu les disettes, décrivaient dans leurs textes les plantes de Castille comme « nécessaires à la vie humaine ». La formule suggère que sans elles un Espagnol ne pouvait pas vivre à proprement parler et se contentait de survivre. À ses enfants Pedro et Diego, demeurés à Guadalcanal, le colon Diego Ramírez de Bonilla décrivait en ces termes sa nouvelle vie à Quito :

> « cette terre est très abondante en blé et en viande et dans les autres aliments [nécessaires] à la vie humaine et c'est une terre disposée à ce que celui qui s'y prend bien puisse y gagner de quoi manger facilement[119] ».

Ramírez de Bonilla ne mentionnait donc pas les composantes de l'agriculture andine, mais insistait plutôt sur le fait qu'on pouvait y retrouver les aliments habituels de leur Andalousie, ceux qui assuraient la « vie humaine ».

Même le médecin Francisco Hernández, qui avait pourtant voyagé en Nouvelle-Espagne et même chanté les louanges du maïs et ses propriétés remarquables, s'exclamait à propos du blé, dans son commentaire de l'*Histoire naturelle* de Pline : « Qui pourrait épuiser les usages de cette graine admirable et tant nécessaire à la vie humaine[120] ! » Nous avons vu plus

---

[117] Gregorio Saldarriaga, *Alimentación e identidades en el nuevo reino de Granada, siglos XVI y XVII*, *op. cit.*, p. 184 et 233 ; ce point de vue doit être nuancé par les pratiques : Enrique Rodríguez-Alegría, « Eating Like an Indian », art. cit. Dans un tout autre contexte, on observe le même cantonnement du maïs dans le Toulousain et le Lauragais au XVIIe siècle. Le maïs n'y était consommé qu'en cas de disette, lors de la soudure ou, plus rarement, afin d'exporter tout le froment produit : Hugues Neveux, Jean Jacquart et Emmanuel Le Roy Ladurie, *Histoire de la France rurale. Tome 2, L'âge classique, 1340-1789*, Paris, Seuil, 1975, p. 236.

[118] Crosby fait même des plantes américaines un moteur de la croissance démographique européenne au cours de l'époque moderne et au-delà : Alfred W. Crosby, *The Columbian exchange*, *op. cit.*, chap. 5. Dans son récit, Díaz del Castillo se remémore à de très nombreuses reprises la faim qui le tenaillait, affirmant par exemple que « la faim est une nécessité qui ne connaît pas de loi » (« *a la necesidad de hambre no hay ley* ») : Bernal Díaz del Castillo, *Historia verdadera*, éd. cit., p. 775.

[119] « *esta tierra es muy abundante de trigo y carne y los demas mantenimientos para la vida humana, y tierra aparejada, para que, teniendo un principio, se pueda ganar de comer facilmente.* » Lettre n° 396, datée du 10 mars 1585 : Enrique Otte (dir.), *Cartas privadas de emigrantes a Indias, 1540-1616*, Séville, Escuela de Estudios Hispano-Americanos de Sevilla, 1988, p. 350.

[120] « *¡quién podrá agotar los usos desta admirable simiente y tan necesaria a la vida humana!* » : Pline l'Ancien, *Historia natural*, *op. cit.*, p. 744. Si l'écriture de sa traduction a débuté en 1567, trois années avant son départ pour le Mexique, il ne fait aucun doute qu'il a retravaillé ce chapitre à l'aune de son expérience aux « Indes occidentales », auxquelles il fait référence dans ce même chapitre (p. 755). Hernández consacre un long chapitre de son *Histoire naturelle* au maïs, décrivant précisément ses vertus : Francisco Hernández, *Historia natural de la Nueva España*, tomo II, cap. XLIV, in *Las Obras Completas de Francisco Hernández*,

haut le reste de l'éloge appuyé du médecin à l'égard du blé, fondement à ses yeux de la civilisation latine. Les remarques de Hernández n'excluaient certes pas la possibilité de consommer d'autres aliments.

En revanche, le magistrat de Mexico Gonzalo Gómez de Cervantès écrivait en 1599 que sans le travail forcé des Indiens, « nous péririons tous de faim et on ne récolterait pas un grain de blé » au Mexique — commentaire d'autant plus remarquable qu'il savait bien que la vallée produisait une quantité abondante de maïs[121]. Le « nous » renvoyait ici aux seuls Espagnols, lesquels ne pouvaient décemment que se nourrir de blé pour s'alimenter. Au quotidien, si la consommation de produits locaux était loin d'être exceptionnelle, l'augmentation des prix des produits de Castille était cependant un objet récurrent d'inquiétudes et de plaintes. Alors qu'on l'interrogeait en 1578 sur les rentes du couvent dominicain de Mexico, Francisco de Torres, habitant de la ville depuis trente années, se plaignait de ce que « chaque jour, les prix de tous les aliments augmentent excessivement, autant le poisson que l'huile et le vin et le pain et les œufs et tout le reste nécessaire au soutien de la vie humaine[122] ». Le témoignage de Francisco de Torres exprime l'association spontanée entre la trinité méditerranéenne et la vie humaine et la nécessité d'y avoir un accès facile.

La cherté n'est pas la pénurie et les plaintes étaient d'autant plus fortes lorsque les plantes de Castille manquaient absolument, à l'instar de ce cri de détresse lancé par un colon de l'île Hispaniola en 1533 :

> « Nous sommes venus peupler [l'Hispaniola] et y vivre depuis les royaumes de Castille où nous avons été élevés avec du pain de blé et du vin et des nourritures douces, des fruits comme de [la viande de] chasse et d'autres aliments doux et nous sommes venus à cette terre à manger du pain de racines et boire de l'eau […], en cette terre misérable où rien de tout cela ne pousse[123]. »

---

http://www.franciscohernandez.unam.mx/tomos/02_TOMO/tomo002_006/tomo002_006_044.html, consulté le 23 février 2024.

[121] « *pereceríamos todos de hambre y no se cogería grano de trigo* » : Gonzalo Gómez de Cervantes, *La vida económica y social de Nueva España al finalizar el siglo XVI*, éd. Alberto María Carreño, Mexico, Porrúa, 1944, p. 107 La vallée de Mexico était d'autant plus productive grâce à l'agriculture *chinampera* qui permettait la mise en culture des zones lacustres : Teresa Rojas Rabiela (dir.), *La agricultura chinampera: compilación histórica*, Chapingo, Universidad Autónoma Chapingo, Dirección de Difusión Cultural, 1983.

[122] « *cada dia van encaresciendose todo genero de mantenimientos excesivamente de lo que solia asi el pescado como el azeite y vino y el pan y huevos y todo lo demas nescesario a la sustentacion de la vida humana* » : BNAH, Colección Antigua, vol. 320, f° 8v-10v.

[123] « *habemos venido a la poblar e vivir en ella de los Reinos de Castilla donde fuimos criados con pan de trigo e vino e mantenimientos suaves así de frutas como de caças e de otros mantenimientos suaves e haber venido a esta tierra a comer pan de raíces e beber agua […] e en esta tierra miserable donde no se da nada desto* » : cité par Justo L. del Río Moreno, *Los inicios de la agricultura europea*, *op. cit.*, p. 97.

Environ trente-cinq ans plus tard, le licencié Santiago del Riego, alors procureur de l'Audience de Santo Domingo, continuait de rappeler que l'absence de blé était des plus problématiques. Il recommandait au conseil des Indes d'obliger les fermiers de l'île

> « à ne pas cultiver ni la canne à sucre ni le manioc, mais du blé ou de l'orge ou qu'ils plantent des plantes de Castille, mais principalement du blé parce que ce qui décourage tous ceux qui vont à l'île Hispaniola c'est de leur dire [à leur arrivée] qu'ils doivent manger des racines d'arbres[124] ».

« Manger des racines d'arbres et ne pas boire de vin », comme il l'écrivait ailleurs dans sa lettre, était donc considéré comme un véritable châtiment, quelque chose d'inhumain, de décourageant, propre aux terres « misérables[125] ». Son constat était encore partagé par le docteur Alonso de Cáceres, magistrat (*oidor*) de la même audience, dans un courrier au secrétaire Juan de Ovando : le problème de l'Hispaniola était qu'il « n'y a[vait] pas de pain [de blé], et [qu'] on ne récolt[ait] pas de vin ni d'autres céréales, ni aucun des fruits nécessaires à la vie humaine[126] ». Face à ces témoignages répétés et à l'usage du même terme de « vie humaine », l'insistance à cultiver les plantes de Castille en dépit de la sécurité offerte par les plantes locales est mieux compréhensible, du moins à l'échelle individuelle.

Blé, vin et huile étaient au cœur de ces multiples plaintes, mais la trinité méditerranéenne ne suffisait pas à elle seule à assurer la « vie humaine », telle que l'entendaient les Espagnols. Toujours à Hispaniola, un mémoire rédigé dans les années 1580 énonçait à nouveau un constat désastreux au sujet de la ville de Bahaya, au nord de l'île :

> « Dans cette ville ne pousse aucun légume, sauf des aubergines extrêmement amères. Il n'y a pas non plus d'arbre, aigre ni doux ni d'aucun autre type, sauf quatre ou cinq pieds d'une petite vigne de raisins d'Espagne et autant de pieds de figuiers de figues d'Espagne et c'est une merveille quand ces arbres donnent un fruit ; de sorte que, toute l'année, on ne mange dans cette ville aucun légume en ragoût si ce n'est de la viande de vache et de la cassave, car il n'y a ni blé ni vin, ni même pour célébrer régulièrement la messe[127] ».

---

[124] « *Una que no labren ny caña ny yuca sino trigo o cevada o planten de las plantas de castilla pero lo principal trigo porque lo que desanyma a todos los que van a la ysla española es dezirles que an de comer rrayzes de arboles* » : Patronato, 173, N. 2, R. 6, f° 3v. Pour la datation du document, voir chapitre 4, note 144, p. 270.

[125] *Ibid.*, f° 2r.

[126] « *en ella no hay pan, ni se coxe vino, ni otras mieses, ni frutas necesarias a la vida humana* » : AGI, Patronato, 171, N. 1, R. 13, f° 5r. Lettre reçue le 17 février 1570.

[127] « *no se cría en esta dicha ciudad hortaliza ninguna si no son berengenas amarguísimas, ni hay arboleda ninguna agria ni dulce ni de otro género ninguno si no son cuatro o cinco pies de parritas de uvas de España y otros tantos pies de higueras de higos de España y, estos árboles, por maravilla dan un fruto; de manera que, en todo el año, no se come en esta ciudad*

Si le rapport conclut sur le blé et le vin, on voit que le manque d'autres plantes de Castille se fait ressentir aussi amèrement. De la même façon, à Guadalajara, Francisco Ramírez de Alarcón, magistrat (*oidor*) de l'Audience de Nouvelle-Galice, demanda en 1570 qu'on l'autorise à avoir un esclave africain afin de planter un potager sur l'une de ses terres. Pour justifier sa demande, il déclara :

> « Il manque [dans la région] de laitues, de choux et d'autres légumineuses qui sont nécessaires au maintien de la vie et des foyers [et ces plantes] ne se vendent pas et s'ils nous arrivent de les manger en nos maisons, c'est parce qu'elles nous ont été offertes, de quoi il résulte un grand inconvénient[128]. »

Cette énumération de légumes tranche avec les témoignages précédents, mais témoigne de la même préoccupation concernant l'accès aux plantes de Castille, à propos ici de celles qui constituaient un élément essentiel de l'alimentation espagnole[129]. La consommation, jugée excessive, de raves et d'oignons constituait du reste l'un des stéréotypes les plus forts à l'égard des Espagnols, dont des portraits peu flatteurs circulaient par diverses gravures[130]. Ces images visaient à humilier ceux qui dominaient l'Europe d'alors, mais indiquaient éventuellement une caractéristique alimentaire qui marquait les voyageurs étrangers[131].

L'*oidor* Alarcón n'était pas le seul à exprimer un attachement fort à des légumes en apparence anodins. Dans l'espace andin, le chroniqueur l'Inca Garcilaso de la Vega se souvenait par exemple d'un dîner mémorable dans les années 1550 le jour où son père avait reçu trois asperges d'Espagne :

> « Mon père, pour la plus grande solennité du légume d'Espagne, ordonna qu'on les cuisît sur le brasero qu'il y avait à l'intérieur de sa résidence, devant sept ou huit gentilshommes qui dînaient à sa table. Une fois les asperges cuites, on apporta de l'huile et du vinaigre et Garcilaso mon père répartit avec ses mains les deux plus

verdura ninguna en ollas ni otra ninguna fruta si no es sólo carne de vaca y casabí, porque ni hay trigo ni vino ni aún para decir misa muchas veces » : AGI, Santo Domingo, 77, N. 106, f° 918r.

[128] « *ay falta de lechugas, coles y otras legumbres que son necesarias para el sustento de la vida y casas* [?]*, ni se venden y si las avemos de comer en nuestras casas a de ser presentadas de que resulta mucho inconviniente* » : AGI, Guadalajara, 51, L. 1, N. 151, f° 472v.

[129] Les légumes verts, principalement salades et raves, étaient par exemple achetés presque quotidiennement par l'hôpital royal de Guadix au début des années 1580 : Bernard Vincent, « Consommation alimentaire en Andalousie orientale. Les achats de l'hôpital royal de Guadix, 1581-1582 », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 30, n° 2-3, 1975, p. 445-53.

[130] Les caricatures faisaient alors toujours figurer des raves et des oignons, pour se moquer de la rustrerie et de la pauvreté des Espagnols : Hélène Duccini, *Faire voir, faire croire : l'opinion publique sous Louis XIII*, Seyssel, Champ Vallon, 118, 2003, p. 478-79.

[131] Jaime de Lorenzo Mejías, « Usos y costumbres gastronómicos en la España del siglo XVII: una aproximación a través de la percepción extranjera », *Tiempos Modernos*, 42, 2021, p. 93-114, p. 99-100.

> grandes, donnant à chacun une bouchée et il prit pour lui-même la troisième, demandant qu'on l'excusât, car étant une chose d'Espagne, il souhaitait être avantagé à cette occasion. C'est de cette façon que l'on mangea les asperges, avec plus de réjouissance et de célébration que s'il se fût agi de l'oiseau phénix[132] ».

Ce quasi-miracle témoigne que pour les Espagnols d'Amérique la consommation de légumes de Castille offrait bien plus qu'un simple réconfort contre le mal du pays. Le manque amèrement vécu de ces plantes, exprimé fréquemment par ceux qui vivaient loin de la Castille, était d'abord lié aux besoins alimentaires personnels. Comme l'a souligné Rebecca Earle, bien plus que de la nostalgie, l'usage d'une terminologie partagée autour de la sauvegarde de la vie, du soutien vital, exprimait une conscience aiguë d'une incomplétude sans elles, d'un mal-être profond, que les aliments locaux ne pouvaient combler.

III.B. Alimentation et différenciation sociale de la Méditerranée à l'Atlantique

Ce rapport aux aliments de Castille est loin d'être une évidence. Le patriotisme créole du XVIIe siècle, qui célébrait plutôt l'ananas que la pêche, et le maïs autant que le blé, ou l'exotisme européen du XVIIIe siècle qui reposait sur l'intégration de nouveaux produits, recherchés, car rares et venus de pays lointains, rappellent que le seul mode de relations aux aliments du pays d'origine n'est pas uniquement celui du manque et de l'angoisse face aux éventuelles pénuries[133].

Cette relation particulière peut s'expliquer en partie par le contexte péninsulaire au moment de l'émigration ibérique vers l'Amérique. Au lendemain de l'unification catholique de la péninsule, l'alimentation faisait en effet l'objet d'une attention particulière. Tandis que la première génération de conquérants avait connu les dernières guerres contre le royaume de Grenade et avait côtoyé des populations juives et musulmanes qui pratiquaient leur culte dans toute la péninsule, les générations suivantes vécurent la traque des marranes et des morisques soupçonnés de fidélité à leurs anciennes fois. Consommer du porc, boire du vin, manger maigre

---

[132] «*mi padre, para mayor solemnidad de la yerva de España, mandó que se cociesen dentro en su aposento al brasero que en él había, delante de de siete u ocho caballeros que a su mesa cenaban. Cocidos los espárragos trajeron aceite y vinagre, y Garcilaso mi señor repartiió por su mano los dos más largos, dando a cada uno de los de la mesa un bocado y tomó para sí el tercero, diciendo que le perdonasen, que por ser cosa de España queriá ser aventajado por aquella vez. De esta manera se comieron los espárragos con más regocijo y fiesta que si fuera el ave fénix* » : Garcilaso de la Vega, *Comentarios reales*, éd. cit., p. 725. Pour une anecdote similaire, voir celle racontée par Cobo, où le vice-roi du Pérou s'agenouilla pour embrasser le premier pied de thym qui avait poussé : Bernabé de Cobo, *Historia del Nuevo Mundo*, *op. cit.*, f° 541r-541v.

[133] Rebecca Earle, *The body of the Conquistador*, *op. cit.*, p. 83-117. Le premier XVIe siècle est néanmoins ambigu à ce sujet car l'ananas était déjà, en Europe tout du moins, un objet de fascination : Christian Huetz de Lemps, « Le "roy des fruits" : l'ananas », *Les Cahiers d'Outre-Mer*, 45, n° 179, 1992, p. 337-48.

le vendredi étaient autant de marqueurs de catholicité et d'irréprochabilité dogmatique[134]. L'essor de la course et de la captivité en Méditerranée, ainsi que le développement des Églises protestantes favorisaient un climat de suspicion religieuse à l'échelle du bassin méditerranéen, tandis que pullulaient les nouveaux convertis, les Européens du nord sensibles aux idées de Luther ou encore les renégats qui avaient embrassé l'autre religion pendant leur captivité et devaient prouver leur sincère retour à la foi. La tension autour des questions alimentaires n'était que l'un des théâtres des signes extérieurs de l'affirmation d'une identité confessionnelle qui concernait l'ensemble de la Méditerranée[135].

En Amérique, ces tensions s'exprimaient avec plus de force encore. Si le besoin de prouver sa catholicité ne se jouait plus contre un ennemi identifié de la foi, il était néanmoins nécessaire d'en faire démonstration auprès des populations de néophytes autochtones. Dans ce contexte, le lien évident des plantes de Castille avec la religion catholique s'exprimait régulièrement et justifiait la nécessité de défendre son alimentation, face à des nourritures et boissons locales, au mieux jugées mauvaises, au pire suspectes d'être diaboliques[136]. Pensons à l'expérience citée plus haut de Diáz del Castillo, particulièrement frustré de ne pas avoir de pain de blé à Pâques pour commémorer le sacrifice du Christ, incarné justement par le pain lors de la messe. De façon générale, la consommation d'aliments de Castille visait donc à signifier la distinction entre la vie des païens et le fait de manger comme un vrai Chrétien autant qu'un signal de la volonté divine de la diffusion du catholicisme en Amérique.

La nourriture jouait également un rôle important dans le cadre de la construction disputée des sociétés coloniales après la conquête. L'expérience fréquente des maladies à l'arrivée sur le continent et les difficiles conditions d'adaptation invitaient les colons à porter une attention particulière à leurs pratiques alimentaires, dans le cadre encore largement dominant des théories galéniques et de l'équilibre des humeurs. Quoi de mieux que les plantes adaptées aux hommes de Castille pour rétablir des humeurs déséquilibrées par un nouvel

---

[134] Rebecca Earle, *The body of the Conquistador*, *op. cit.*, p. 55-65 ; Santiago La Parra López, « Las comidas y los ayunos de los Moriscos : Datos para una convivencia en el ducado de Gandía », *Mélanges de la Casa de Velázquez*, nº 47-1, avril 2017, p. 233-53 ; Bernard Vincent, *L'Islam d'Espagne au XVIe siècle : résistances identitaires des morisques*, Saint-Denis, Éditions Bouchène, 2017.

[135] Pour d'autres exemples méditerranéens, voir Eleanor Barnett, « Food and religious identities in the Venetian Inquisition, ca. 1560–ca. 1640 », *Renaissance Quarterly*, 74, nº 1, 2021, p. 181-214 ; Eric R. Dursteler, « The Inquisitor at the table : food and identity in the Mediterranean tribunals of the Roman Inquisition », *Religions*, 14, nº 5, 2023, p. 619. L'Inquisition espagnole pouvait confisquer des objets incriminant une supposée conversion à l'Islam. Les inquisiteurs s'appuyaient aussi sur des éléments extérieurs visibles, que ce soient des vêtements ou une coupe de cheveux : Ana Struillou, « Prosecuting Islam from afar. Material discourses in inquisitorial judgements of renegades », à paraître.

[136] Samir Boumediene, *La colonisation du savoir*, *op. cit.*, p. 352-78 ; Antoine Duranton, « Consommation indienne de vin en Nouvelle-Espagne », art. cit., p. 10-14. Voir aussi le chapitre 6 de cette thèse.

environnement ? En 1593, des Espagnols installés à Chietla, à une centaine de kilomètres au sud-est de Mexico, se plaignaient auprès du vice-roi de leurs conditions de vie, résidant dans un village

> « très chaud et malade à cause des nombreux fruits qu'on y récolte [car il est] peu approvisionné en nourritures saines et il est très nécessaire pour la conservation de notre santé et celle de nos femmes et d'autres nombreux Espagnols. […] que Votre Grâce soit informée du dommage notable qui vient de ne pas avoir de vin et du fait de son manque, grand nombre desdites personnes ont été affligées de nombreuses maladies soudaines, au point de perdre la vie par de très grandes douleurs d'estomac et d'être affaiblies[137]. »

Relevant sans doute également d'une mise en scène à des fins plus politiques, les habitants demandaient en effet l'ouverture d'une taverne dans un contexte de restriction de la vente de vin ; la plainte indique toutefois l'usage courant du vin comme médicament adapté aux Espagnols[138]. Au-delà des questions sanitaires quotidiennes, la vigilance à l'égard des plantes de Castille était liée à d'éventuelles angoisses de dégradation corporelle de plus long terme, dans un Nouveau Monde parfois décrit comme étant placé sous une influence astrale néfaste et affectant négativement les corps des Espagnols[139].

Au quotidien toutefois, il me semble qu'une dimension jouait plus fortement dans le besoin permanent de produits de Castille, à savoir le besoin de produire de la différenciation sociale dans une société bouleversée par la conquête espagnole. Un des traits distinctifs revendiqués par les Espagnols résidait dans l'anoblissement produit par la conquête, un statut disputé par la Couronne et par la réalité des faits de ces hommes de peu qui se retrouvaient

---

[137] « *este dicho pueblo es muy caliente y enfermo por caussa de las muchas frutas que en el se cogen y poco bastecido de comidas saludables y es muy necesario para la conservacion de nuestra salud y de nuestras mujeres y de otros muchos españoles […], que V.M. resciva informacion del daño notable que se sigue de no aver vino en el porque de la falta an sucedido enfermedades repentinas que an llegado muchas de las dichas personas a punto de perder las vidas de grandisimos dolores de estomago y estar desflaquecidas* » : AGN, Indiferente Virreinal, caja 3015, exp. 021. Voir aussi Carlos López-Beltrán, « Sangre y temperamento : pureza y mestizajes en las sociedades de castas americanas », dans éd. Frida Gorbach et Carlos López-Beltrán, *Saberes locales : ensayos sobre historia de la ciencia en América Latina*, Zamora, El Colegio de Michoacán, 2008, p. 289-342.

[138] DURANTON Antoine, *Production, circulation et consommation du vin en Nouvelle-Espagne, XVIe - XVIIe siècles*, mémoire de master, École normale supérieure-École nationale des chartes, 2018, p. 70-111 et 121.

[139] Jorge Cañizares-Esguerra, *Nature, empire, and nation: explorations of the history of science in the Iberian world*, Stanford, Stanford University Press, 2006, p. 64-95 ; Rebecca Earle, *The body of the Conquistador*, *op. cit.*, p. 19-53 et 156-86 ; pour un exemple de théorisation savante du changement opéré par le déplacement dans le Nouveau Monde voir Enrico Martínez, *Reportorio de los tiempos, y historia natural desta Nueva España*, Mexico, Enrico Martínez, 1606. J'émets quelques réserves face à cette lecture car si l'angoisse de dégradation corporelle est en effet fréquente dans la littérature médicale et astrologique, je n'en ai trouvé que des traces limitées dans les documents du quotidien, contrairement à d'autres préoccupations. À ce sujet voir aussi Jean-Paul Zuñiga, « "Muchos negros, mulatos y otros colores" : culture visuelle et savoirs coloniaux au XVIIIe siècle », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 68, n° 1, mars 2013, p. 43-76.

soudainement sur le devant de la scène[140]. Manger ostensiblement du pain de blé, boire du vin européen, consommer certains fruits, y compris par des individus qui ne pouvaient pas se le permettre dans leur précédente vie en Espagne, était donc un enjeu essentiel. Il était nécessaire de signifier la supériorité sociale par des signaux qui exprimaient l'appartenance au monde ibérique et distinguaient les conquistadores qui revendiquaient l'anoblissement du commun du peuple en Castille et du commun du Mexique. Dans la logique qui faisait de tout Espagnol un noble, manger du maïs comme un vulgaire *macehual*, un paysan mésoaméricain, ou du manioc, comme un esclave, n'était pas acceptable. La crainte principale était donc plutôt de ne plus pouvoir tenir son statut, à l'instar de don Quichotte.

Ce marqueur d'hispanité jouait d'autant plus dans les hiérarchies que dès le retour de Colomb, il était commun de signifier la différence entre Européens et Amérindiens à partir de l'agriculture et des plantes consommées. Les Rois catholiques « s'émerveillèrent d'entendre que les Indiens n'avaient pas d'habits, ni d'écriture, ni de monnaie, ni de fer, ni de blé, ni de vin, ni aucun animal plus grand qu'un chien, ni de grands navires[141] ». En associant des caractéristiques liées à la communauté politique et aux compétences régaliennes de la Couronne à ce qui était cultivé et travaillé, ce témoignage souligne implicitement l'idée que le blé ou la vigne étaient des éléments pouvant hiérarchiser les sociétés entre elles. Par la suite, de nombreux textes insistèrent sur le rejet, souvent exprimé sous forme de dégoût, à l'égard de ce que mangeaient les autochtones, en dépit de la grande diversité des aliments, selon les régions, et malgré l'ambiguïté à l'égard de nourritures par la suite valorisées, à l'instar du chocolat et du piment[142]. Tous ces commentaires rappelaient donc la position initiale des Indiens, à l'écart de la Chrétienté et du monde honorable des Castillans. À cet égard, la consommation autochtone de produits européens était également problématique et sujette à de très nombreux débats[143].

Ainsi, manger des asperges ou boire du vin étaient considéré comme nécessaire à la vie humaine des Castillans : d'abord pour assurer les fonctions vitales du corps, ensuite afin de se

---

[140] Bernard Grunberg, *L'univers des conquistadores. Les hommes et leur conquête dans le Mexique du XVIe siècle*, Paris, L'Harmattan, 1993, p. 45-76.

[141] « *maravillándose de oír que los indios no tenían vestidos, ni letras, ni moneda, ni hierro, ni trigo, ni vino, ni animal ninguno mayor que perro, ni navíos grandes* » : Francisco López de Gómara, *Historia de las Indias (1552)*, éd. cit., p. 93.

[142] L'anthropophagie était au cœur de ces discours, mais la consommation d'insectes était par exemple également critiquée. Rebecca Earle, *The body of the Conquistador*, *op. cit.*, p. 118-55 ; Gregorio Saldarriaga, *Alimentación e identidades en el nuevo reino de Granada, siglos XVI y XVII*, *op. cit.*, p. 109-29 ; Gregorio Saldarriaga, « Comer y ser », art. cit., p. 53-77 ; Enrique Rodríguez-Alegría, « Eating Like an Indian », art. cit. Rodríguez-Alegría montre bien la contradiction entre discours et pratiques. Il ne s'agit pas de nier ces réalités ici, mais plutôt de souligner que les aliments de Castille étaient largement préférés.

[143] Antoine Duranton, *Production, circulation et consommation du vin en Nouvelle-Espagne, XVIe - XVIIe siècles*, *op. cit.*, p. 70-111.

distinguer des populations locales, de leurs pratiques traditionnelles teintées de paganisme et de leur statut de subalternes, dans cette société que les conquistadores, et par extension les autres Espagnols, devaient dominer. Manger castillan indiquait donc l'appartenance à l'hispanité et le statut d'Espagnol de qualité. Celui qui mangeait indien ne valait guère mieux qu'eux.

*

* *

Les Espagnols amenèrent avec eux un large éventail des plantes de leur quotidien, devenues plantes de Castille en Amérique. C'est d'abord à leur aune que l'on encensait les qualités supposément exceptionnelles du nouveau continent, décrit comme une terre d'abondance, où la vie serait facile. Bien que Colomb et les Rois catholiques aient été d'abord motivés par la quête de l'or et des épices, le regard sur la nature américaine fut pour une large partie déterminé par le désir de cultiver ces plantes et de transformer ces territoires. Moins que la nouveauté radicale du continent, c'était d'abord la comparaison avec le connu qui s'exprimait régulièrement dans la toponymie : alors que l'île « Espagnole » pouvait être une nouvelle Andalousie ou Sicile, Hernán Cortés proposait en 1520 de nommer le Mexique la « Nouvelle-Espagne » précisément du fait de la « similitude que toute ce pays a avec l'Espagne, autant du fait de sa fertilité que de sa grandeur et sa température[144] ». En 1529, Diogo Ribeiro en réalisant sa carte dite Vaticane pour le roi de Castille indiqua en légende qu'on appelait la Nouvelle-Espagne « ainsi parce que l'on y trouv[ait] beaucoup de choses qui existent en Espagne[145]. »

L'intérêt pour les plantes de Castille, comme il a souvent été remarqué, tenait d'abord à leur inscription dans le quotidien des Ibériques et aux relations individuelles entretenues avec elles, du fait d'une intrication de motivations religieuses, culturelles et sociales. L'expression de « plantes de Castille » et celles proches, comme « nos plantes », renvoyaient à cette naturalité, à l'idée que ces plantes poussaient avec les Espagnols dans la péninsule et qu'elles seules pouvaient les enraciner au Nouveau Monde. Dès les expéditions colombiennes apparurent les premiers témoignages sur le besoin de faire venir les plantes et d'assurer une alimentation digne de ce

[144] La citation complète est la suivante : « *por lo que yo he visto y comprendido cerca de la similitud que toda esta tierra tiene a España, así en la fertilidad como en la grandeza y fríos que en ella hace, y en otras muchas cosas que la equiparan a ella, me pareció que el más conveniente nombre para esta dicha tierra era llamarse la Nueva España del mar Océano; y así, en nombre de vuestra majestad se le puso aqueste nombre. Humildemente suplico a vuestra alteza lo tenga por bien y mande que se nombre así* ». Hernán Cortés, *Cartas y documentos*, éd. cit., p. 114.

[145] « *Dixose asi por que se allan aqui muchas cossas que ay en españa* » : *Carta universal en que se contierne todo lo que del mundo se ha descubierto fasta agora hizola Diego Ribero cosmographo de Su magestad. Año de 1529 en Sevilla*, copie contemporaine, Bibliothèque nationale de France, département Cartes et plans, GE C-818.

nom aux colons espagnols. Ce besoin et les inquiétudes liées à l'incapacité d'y répondre de façon satisfaisante ne furent jamais démentis au cours du siècle.

La question n'était pas seulement alimentaire pour autant. Les envois de blé et de plants visaient à répondre en urgence aux besoins alimentaires des Espagnols d'outre-mer, mais aussi à reproduire le système rural associé à l'alimentation ibérique. Comme l'écrit Rebecca Earle « l'intention n'était pas simplement d'approvisionner les colons avec du blé et du vin, mais de recréer un système agricole et culinaire entier, des oliviers aux radis[146] ». Ce choix, qui ne répondait pas seulement à des besoins individuels mais plutôt à une vision collective de la société souhaitée, supposait une logistique que seule la Couronne de Castille était capable d'assurer à cette époque. L'organisation des envois d'un côté de l'Atlantique à l'autre, au bon moment et dans les bonnes conditions, s'appuyait sur le complexe système de flottes mis en place au lendemain des découvertes colombiennes.

Le chapitre suivant, qui étudie la matérialité des envois, souligne à nouveau la centralité des plantes de Castille dans l'implantation des Espagnols aux Indes. Il ne s'agit pas seulement d'étudier les conditions concrète de possibilité de la circulation des plantes sur l'Atlantique au XVIe siècle : les efforts consentis, en dépit de toutes les difficultés posées par la survie à bord de graines et de plants, prouvent que la circulation des plantes de Castille ne fut pas le résultat du hasard.

[146] « *the intention was not simply to keep settlers supplied with wheat and wine, but to recreate an entire agricultural and culinary system, from olive trees to radishes* » : Rebecca Earle, *The body of the Conquistador*, *op. cit.*, p. 70.

CHAPITRE 2. DES VEGETAUX EN MER. LE TRANSPORT MARITIME DES PLANTES

En décembre 1514, Pietro Martire d'Anghiera, alors conseiller de Ferdinand d'Aragon, écrivit au pape Léon X. Le souverain pontife attendait sans doute impatiemment cette lettre : d'Anghiera était en effet connu dans toute l'Europe pour ses récits sous forme épistolaire, dont il avait déjà publié un premier recueil en 1511[1]. La lettre de décembre 1514 parut pour la première fois en 1516, supposément dans sa forme originale, mais il est probable que son contenu ait été remanié pour l'occasion[2]. Parmi de nombreuses autres nouvelles, Anghiera rapportait une anecdote au sujet du « très invincible roi Ferdinand » :

> « Il a mangé un autre fruit venant de ces contrées [les Indes], qui est raboteux, semblable à un pignon de pin par la forme et la couleur, mais pas plus résistant qu'un melon. Il l'emporte par sa saveur sur tous les fruits des jardins. Il ne provient pas, en effet, d'un arbre, mais d'une plante qui ressemble à l'artichaut ou à l'acanthe. C'est ce fruit que préfère le roi. Je n'ai pas mangé de ces fruits, car il n'y en avait qu'un qui s'était conservé sans se gâter, les autres avaient été moisis par une longue navigation[3]. »

Cette description précoce de l'ananas est l'une des plus anciennes traces de la consommation du fruit tropical en Europe. La description d'Anghiera se limitait toutefois aux propriétés visibles de l'ananas, le chroniqueur confessant qu'il n'avait pas pu le manger. La mention que d'autres spécimens avaient pourri en mer rappelait au lectorat européen un fait incontournable : ce qui allait en Amérique et en revenait devait traverser un océan qui agissait comme un filtre, difficilement franchissable pour les plantes.

L'anecdote rapportée par Anghiera invite à considérer la matérialité de la circulation des végétaux à l'époque moderne. Ceux-ci se déplacent peu, ce sont d'abord les humains qui les transportent. Si cela est vrai des plantes dites « invasives », amenées certes involontairement, mais transportées tout de même, cela est d'autant plus vrai pour les plantes domestiquées[4]. Ainsi,

---

[1] Pietro Martire d'Anghiera, *P. Martyris Angli Mediolanensis Opera*, Jacome Cromberger, Séville, 1511.

[2] Pietro Martire d'Anghiera, *De Orbe Novo Decades*, Arnaldi Guillelmi [Arnao Guillén de Brocar], Alcalá de Henares, 1516.

[3] Pietro Martire d'Anghiera, *De orbe novo*, *op. cit.*, p. 205-6.

[4] Pour une perspective critique sur le terme de « plantes invasives », voir Jacques Tassin, « Les plantes invasives : un ajustement du vivant à notre monde », dans éd. Cosimo Lacirignola, *Les objectifs de développement durable : opportunités méditerranéennes*, Paris, L'Harmattan, 2016, p. 125-38.

avant d'évoquer ce qui advint des plantes de Castille en Amérique, il convient d'expliquer au préalable comment les Européens les amenèrent et réussir à leur faire traverser la « grande mer océane ». La question se posa, nous l'avons vu au chapitre premier, dès le début de la conquête espagnole, lors de la deuxième expédition de Colomb en septembre 1493. À cette occasion, l'amiral témoigna de la difficulté du transport, au sujet de la canne à sucre :

> « Je n'ai pas apporté autant de cannes que je l'aurais voulu, car bien qu'il y en eût beaucoup de charges, toute celle qui avait été mise en bottes a fermenté et s'est gâtée, de même que celle qui est dans la nef, laquelle n'est arrivée ici que la semaine dernière[5]. »

Les conditions difficiles de conversation ont dès lors nécessairement amené les marins de l'expédition à prendre certaines précautions pour éviter que cela se reproduise avec les envois suivants.

Ce chapitre étudie les conditions techniques et matérielles du déplacement de plantes vives et de graines de la Méditerranée à l'Atlantique. Il s'agit d'abord élucider les techniques de transport, à une époque où le déplacement de végétaux, bien que très courant, n'a jamais été confronté aux difficultés du voyage en haute mer, dans les conditions précaires des premières traversées transatlantiques. Jamais donc autant d'espèces végétales n'avaient été emmenées si loin, à une telle échelle et si rapidement. Comment les marins espagnols réussirent-ils à organiser ce transfert ? Ce questionnement d'histoire des techniques met à jour certains des choix faits, au tout début des traversées par voile de l'Atlantique. Il souligne que ce qui s'est joué dans les ports, où se décidaient ce qui était envoyé, et les conditions de transport en mer, furent au moins aussi cruciales que les mises en culture en Amérique. Ports et navires n'étaient pas seulement des lieux de passage, ils furent également créateurs de l'espace atlantique[6].

Trop souvent, la diffusion des animaux et des plantes est décrite sur le mode de l'accident, du déplacement involontaire ou bien de celui d'introductions dont les effets furent incontrôlés et échappèrent à leurs premiers introducteurs. Tout n'est pas erroné dans ces descriptions, comme le témoignent la propagation de bétail européen, dont le caractère massif n'exclut pas un certain degré de contrôle, ou celle des « mauvaises herbes », involontairement

---

[5] « *de las cañas no truxe quantas quisiera, que puesto que fuesen muchas cargas, todas las que se pusieron en botas se escalfaron y estan perdidas y también las questán en la nao, la qual a tardado hasta la semana hasta llegar aquí* » : CODODES, p. 535 ; Christophe Colomb, *La découverte de l'Amérique*, *op. cit.*, p. 327.

[6] Samir Boumediene, « L'acclimatation portuaire des savoirs sur le lointain : les drogues exotiques à Séville, Livourne et Cadix (XVIe-XVIIe siècles) », dans éd. Pilar González Bernaldo et Liliane Hilaire-Pérez, *Les savoirs-mondes. Mobilité et circulation des savoirs depuis le Moyen Âge*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2015, p. 135-47.

diffusées par les Européens à travers le globe, comme le rappelle Alfred Crosby dans son ouvrage *Ecological Imperialism*[7]. Pensons aussi aux conséquences incalculables des épidémies de zoonoses, qui dévastèrent les populations amérindiennes, résultat non voulu de la conquête et dont les effets dépassèrent toute gestion possible par les conquérants[8].

Parallèlement à ces approches, et souvent de façon complémentaire à celles-ci, la tendance à insister sur l'agentivité de la nature et des plantes, devenues actrices de leur histoire, ajoute à l'idée de circulations et de transferts auxquels les humains jouent un rôle au mieux complémentaire, sinon secondaire[9]. Si l'approche latourienne et les historiographies citées plus haut ont leur intérêt, elles conduisent parfois à mon sens à ignorer les acteurs en présence, voire à nier leur rôle. Alfred Crosby affirme par exemple que « les conquistadors ne prêtèrent que peu d'attention à l'agriculture […]. Les cultures européennes et les autres plantes désirables prospérèrent aux Indes alors même qu'elles furent honteusement négligées par des fermiers devenus fous par l'or et la conquête[10]. » Plus loin, Crosby décrit de la même façon le contexte dans lequel prospérèrent les graminées de pelouse, effectivement répandues involontairement par les Européens. Selon lui, les friches qui se répandirent après l'effondrement démographique « retournèrent à la nature, une nature dont les plantes les plus agressives étaient devenues des immigrants exotiques » ; Crosby laissant donc à une « nature » impersonnelle la capacité d'action et non aux acteurs humains[11]. Enfin, même les historiens directement intéressés à l'étude des transplantations, et qui mettent en avant les acteurs responsables de ceux-ci, éludent souvent la question des transports : Justo del Río Moreno évoque à plusieurs reprises les moyens employés lorsqu'ils apparaissent dans les archives qu'il a consulté, sans proposer pour autant d'avis systématique sur le sujet[12].

Dans ce chapitre, je cherche au contraire à mettre l'accent sur les réseaux d'acteurs qui firent se mouvoir les plantes et les relations sociales qu'ils supposaient. Au-delà des discours ibériques sur la volonté de cultiver les bonnes plantes, l'étude des moyens techniques souligne

---

[7] Alfred W. Crosby, *Ecological imperialism : the biological expansion of Europe, 900-1900*, Cambridge-New York, Cambridge University Press, 2004 ; Elinor G. K. Melville, *A plague of sheep*, *op. cit.* ; Karl W. Butzer, « Cattle and sheep from Old to New Spain: historical antecedents », *Annals of the Association of American Geographers*, 78, n° 1, 1988, p. 29-56.

[8] Linda A. Newson, « The demographic collapse of native peoples of the Americas, 1492-1650 », art. cit. ; Massimo Livi Bacci, « Las múltiples causas de la catástrofe : consideraciones teóricas y empíricas », *Revista de Indias*, 63, n° 227, 2003, p. 31-48.

[9] Bruno Latour, *Face à Gaïa : huit conférences sur le nouveau régime climatique*, Paris, La Découverte, 2015 ; Michel Callon, « Éléments pour une sociologie de la traduction : La domestication des coquilles Saint-Jacques et des marins-pêcheurs dans la baie de Saint-Brieuc », *L'Année sociologique*, 36, 1986, p. 169-208.

[10] Alfred W. Crosby, *Ecological imperialism*, *op. cit.*, p. 150.

[11] *Ibid.*, p. 151.

[12] Justo L. del Río Moreno, *Los inicios de la agricultura europea*, *op. cit.*, p. 129-30, 150, 177.

l'intentionnalité de ce processus et sa contingence. Face à un taux d'échec massif, quelle que soit la méthode employée, il n'y avait ainsi que peu de place au hasard. Ces envois répétitifs, qui permirent en définitif la multiplication des plantes de Castille, sont la concrétisation d'une volonté constante d'envoyer ces végétaux de l'autre côté de l'océan. Ainsi, la dissémination des plantes de Castille ne suit pas, pour l'essentiel, le modèle de dissémination aléatoire décrite notamment par Crosby. Insister sur la difficulté des circulations et l'exceptionnalité de leur succès vise donc moins à rendre honneur à tel marin ou conquistador qui aurait réussi à amener une plante, selon le récit usé du naturaliste-héros, qu'à souligner le caractère volontaire des transplantations. En mettant de côté le hasard et l'agentivité des plantes, d'autres dynamiques plus fertiles peuvent ainsi être analysées.

Au cours du XVIe siècle, les techniques de transport permirent de franchir le mur océanique que constituait alors l'Atlantique. Elles demeurèrent pourtant précaires, résultant pour l'essentiel de bricolages plus ou moins fragiles. Elles engageaient néanmoins une grande variété d'agents, marins, marchands, officiers royaux, occasionnellement des naturalistes, encouragés par les plus hautes autorités du royaume, à commencer par les monarques eux-mêmes. Ce qui marque le plus dans ces déplacements est l'évidence des contenants qui furent utilisés, tous liés au transport usuel de marchandises.

Ce chapitre se concentre sur les circulations qui vont de l'Europe vers les Amériques, tout en gardant à l'esprit que les mêmes enjeux techniques existaient pour la capture des plantes américaines par les Européens. Certains exemples ponctuels de transport de plantes américaines complètent ainsi le propos, même si une différence forte séparait les deux sens de circulation. Alors que les plantes amenées par les Espagnols étaient celles du quotidien ibérique et pouvaient se trouver facilement, les plantes américaines étaient, à leurs yeux, autrement plus rares et précieuses et faisaient régulièrement l'objet d'expéditions entières[13]. Pour le transport des plantes du quotidien, des contenants habituels du transport maritime furent employés, malgré leur caractère inadapté. Ce fut avant tout une politique royale de soutien au transport et la répétition des envois qui permit le succès du transfert de l'Europe à l'Amérique des plantes de Castille.

[13] Samir Boumediene, *La colonisation du savoir*, *op. cit.*, p. 262-75 ; James W. Frey, « Prickly pears and pagodas : The East India Company's failure to establish a cochineal industry in early colonial India », *The Historian*, 74, n° 2, 2012, p. 241-66.

I — LA COMPLEXE TRACE DES MÉTHODES DE TRANSPORT DE PLANTES

I. A. Des Lumières qui obscurcissent la première modernité

Nombreux sont les récits qui décrivent le transport de plantes au temps de la navigation à voile. Souvent, ils font la part belle à la geste d'explorateurs intrépides, occultant autant les intermédiaires autochtones et les petites mains requises pour une transplantation fructueuse que les innombrables échecs qui caractérisent l'essentiel de cette histoire au moins jusqu'au XIXe siècle. Côté français, on peut penser à l'anecdote du capitaine Gabriel de Clieu, plus tard gouverneur de Guadeloupe, qui aurait réduit sa ration d'eau à bord pour assurer la survie du premier plant de caféier jusqu'à la Martinique en 1723[14]. Outre-Manche, l'épopée du *Bounty* et du capitaine Bligh, envoyé pour récupérer des plants de l'arbre à pain en 1789, a également connu un écho considérable, lié au caractère rocambolesque de ce drame marin, plutôt qu'à la portée nulle de l'entreprise[15].

Au-delà de ces anecdotes, l'historiographie s'est principalement concentrée sur les circulations des Lumières et l'émergence des empires coloniaux de l'époque contemporaine, alors que la botanique occupait l'Europe savante. Comme souvent, les puissances du nord de l'Europe, France et Grande-Bretagne notamment, occupent le devant de la scène[16]. L'intérêt pour le transport de plantes culmine avec la caisse dite de Ward dont la mise au point au cours des années 1830 augmenta significativement les chances de survie des plantes à bord et permit indirectement le développement des jardins botaniques en Europe et dans les colonies[17]. Même les travaux qui s'intéressent aux empires ibériques se concentrent généralement sur le

[14] Yves-Marie Allain, *Voyages et survie des plantes au temps de la voile*, Marly-le-Roi, Champflour, 2000, p. 28.
[15] Richard A. Howard, « Captain Bligh and the breadfruit », *Scientific American*, 188, no 3, 1953, p. 88-95.
[16] Nigel Rigby, « The politics and pragmatics of seaborne plant transportation, 1769–1805 », dans éd. Margarette Lincoln, *Science and Exploration in the Pacific : European Voyages to the Southern Oceans in the Eighteenth Century*, Woodbridge, Boydell, 1998, p. 81-100 ; Yves-Marie Allain, *Voyages et survie des plantes*, *op. cit.* ; Yannick Romieux, « Le transport maritime des plantes au XVIIIe siècle », *Revue d'histoire de la pharmacie*, 92, no 343, 2004, p. 405-18 ; Christopher M. Parsons et Kathleen S. Murphy, « Ecosystems under sail : specimen transport in the eighteenth-Century French and British Atlantics », *Early American Studies: An Interdisciplinary Journal*, 10, no 3, 2012, p. 503-29 ; Dorit Brixius, « La production du savoir botanique sur le terrain. Les défis d'acclimatation de la noix de muscade sur l'île Maurice (1748–1783) », *Francia*, 46, 2019, p. 301-17 ; Samir Boumediene, « Le temps incorporé des collections. La collecte et la circulation des plantes entre l'Amérique et l'Europe au milieu du XVIIIe siècle », *Gradhiva*, no 36, 2023, p. 28-51 ; Cette question est intimement liée à celle du développement des jardins botaniques impériaux, toujours avec une attention limitée pour le XIXe siècle : Adrian P. Thomas, « The establishment of Calcutta botanic garden : plant transfer, science and the East India Company », *Journal of the Royal Asiatic Society*, 16, no 2, 2006, p. 165-77 ; Marine Bellégo, *Enraciner l'empire : une autre histoire du jardin botanique de Calcutta, 1860-1910*, Paris, MNHN, 2021 ; Jan Synowiecki, « Plantes sous serres : Acclimatation, conservation de la nature et savoirs végétaux à Paris au XVIIIe siècle », *Journal for Eighteenth-Century Studies*, 45, no 3, 2021, p. 1-27 ; Hélène Blais, *L'empire de la nature : une histoire des jardins botaniques coloniaux (fin XVIIIe siècle-années 1930)*, Ceyzérieu, Champ Vallon, 2023.
[17] Luke Keogh, *The Wardian case : how a simple box moved plants and changed the world*, Chicago, University of Chicago Press, 2020.

XVIIIe siècle et l'époque bourbonienne, au moment où la monarchie espagnole semblait redécouvrir le problème de la circulation à longue distance, en réaction aux concurrences françaises et anglaises[18].

La botanique espagnole des Lumières se distingue pourtant des premières traversées décrites dans ce chapitre. Les circulations de la seconde modernité concernaient en effet avant tout l'envoi ponctuel de plantes exotiques et rares et non l'envoi répété de végétaux du quotidien. Ces plantes faisaient l'objet d'échanges nourris au sein d'une communauté savante, bien souvent sous le patronage bienveillant des États lorsqu'ils cherchaient à s'approprier les vertus médicinales ou industrielles d'un arbre ou d'une herbe. Il existait donc un discours intellectuel et des réflexions autour de la façon de s'approprier certaines plantes, d'assurer leur transport et de sauvegarder les trésors qu'elles promettaient — autant de choses qui étaient beaucoup plus secondaires au XVIe siècle[19]. Au XVIIIe siècle, la monarchie des Bourbons se contenta aussi pour l'essentiel d'imiter ses concurrentes du nord. Ainsi, lorsque le directeur du Jardin botanique royal de Madrid, Casimiro Gómez Ortega, publia en 1779 un traité sur le transport de plantes, il s'inspira directement de deux traités du naturaliste irlandais John Ellis, publiés en 1770 et 1775, en reconnaissant ouvertement sa dette[20].

Au sein de cette littérature tout comme dans les diverses mythologies nationalistes, le XVIe siècle fait figure de parent pauvre et rares sont les travaux à s'y intéresser[21]. Pourtant, il n'est pas anecdotique de rappeler que les monarchies ibériques furent pionnières dans le transport de plantes en haute mer — à une époque où celles-ci étaient inédites sur une si longue distance. Seules les navigations austronésiennes constituent un antécédent équivalent, quoique sur une échelle de temps incomparablement plus longue[22]. Les Portugais ainsi que d'autres navigateurs

[18] Mauricio Nieto Olarte, « Historia natural y la apropiación del Nuevo Mundo en la Ilustración española », *Bulletin de l'Institut français d'études andines*, 32, n° 3, 2003, p. 417-29 ; Benjamin Breen, *Tropical transplantations*, *op. cit.*, p. 202-3.

[19] Samir Boumediene, « Le temps incorporé des collections », art. cit.

[20] Casimiro Gómez Ortega, *Instrucción sobre el modo mas seguro y económico de transportar plantas vivas por mar y tierra á los paises mas distantes*, Madrid, Joachin Ibarra, 1779 ; John Ellis, *A description of the Mangostan and the Bread-fruit*, Londres, Edward & Charles Dilly, 1775, p. 20-21 ; John Ellis, *Directions for bringing plants from the East-Indies and other distant countries, in a state of vegetation*, Londres, L. Davis, 1770.

[21] Certains travaux ne traitent le problème que de façon superficielle, voir par exemple Tonatiuh Romero Contreras, Isidoro Liendo Vera et Gladys Rivera Herrejón, « Las estrategias de transporte y adaptación de las especies agrícolas », *Ciencia Ergo Sum*, 11, n° 3, p. 237-45.

[22] Voir notamment le cas attesté de la possibilité de circulations de plantes américaines liées aux navigateurs austronésiens : R. Gerard Ward et Muriel Brookfield, « Special Paper », art. cit. ; Andrew C. Clarke, María-Auxiliadora Cordero, Roger C. Green, Geoffrey Irwin, Kathryn A. Klar, Daniel Quiróz, Richard Scaglion et Marshall I. Weisler, *Polynesians in America : pre-Columbian contacts with the New World*, Lanham, Rowman Altamira, 2011 ; Ian G. Barber, « A fast yam to Polynesia », art. cit. ; Philippe Beaujard, *Histoire et voyages des plantes cultivées à Madagascar: avant le XVIe siècle*, Paris, Karthala, 2017.

de la même époque parcouraient également de très longues distances, mais pour l'essentiel par cabotage avec la possibilité d'un ravitaillement en eau et l'option de semer en cours de route. Les terres atteintes étaient du reste toujours accessibles par voie terrestre et la plupart des plantes les avaient devancés[23].

La traversée transatlantique était quant à elle beaucoup plus longue et se faisait exclusivement en haute mer, après une relâche aux Canaries. Le record établi par Colomb lors de sa quatrième expédition fut de 21 jours depuis Palma pour atteindre la Martinique, soit trois semaines. Cette rapidité, peut-être égalée, mais jamais dépassée par voile, n'était pas la norme : Colomb réalisa sa première traversée en 33 jours depuis les Canaries, un voyage de presque cinq semaines, se plaçant dans la moyenne[24]. Face à ces parcours relativement rapides, nombreuses furent les traversées qui durèrent bien plus longtemps. Il fallut 55 jours depuis Séville pour que les premiers missionnaires franciscains atteignent le Mexique en 1524 et même 62 jours pour le marchand anglais Robert Tomson en 1555 (six jours jusqu'aux Canaries, 32 jusqu'à Santo Domingo et encore 24 pour rallier Veracruz, le port d'entrée du Mexique)[25]. Au XVIIIe siècle, le problème continuait de se poser et Gómez Ortega se tenait ainsi informé du jour exact de l'arrivée et du départ des flottes pour limiter au maximum le temps des plantes à bord[26].

En plus d'être longues, les traversées pouvaient être particulièrement mouvementées, à l'instar de celle vécue par le frère franciscain Alonso de Ponce. Le 12 juin 1584, il passa avec plusieurs compagnons la barre de Sanlúcar de Barrameda, estuaire du Guadalquivir et passage obligatoire depuis Séville[27]. Une violente tempête survenue deux jours plus tard manqua de faire sombrer son navire, dont les passagers en furent réduits à « prier et verser des larmes à Dieu en lui demandant miséricorde pour leurs fautes ». Sauvés *in extremis*, ils ne purent rembarquer que le 23 juin. Le frère débarqua enfin le 14 août à Santo Domingo, repartit le 18 et n'arriva que le 10 septembre à Veracruz, plus de trois mois après son premier départ[28]. Comment imaginer

[23] Les Portugais amenaient ainsi du blé partout avec eux, avec des enjeux différents liés à leur territorialisation différente le long de la côté africaine jusqu'à l'Inde : José E. Mendes Ferrão, *Le voyage des plantes et les grandes découvertes, XVe-XVIIe siècles*, *op. cit.* Entre la péninsule Arabique et l'Afrique orientale, le principe du cabotage prévalait également : Robert Serjeant, « Ḥaḍramawt to Zanzibar : The pilot-poem of the Nākhudhā Sa'īd Bā Ṭāyi' of Al Ḥāmī », *Paideuma*, 28, 1982, p. 109-27. Pour un exemple antique, voir David M. Dixon, « The transplantation of Punt incense trees in Egypt », *The Journal of Egyptian Archaeology*, 55, n° 1, août 1969, p. 55-65.

[24] José Luis Martínez Rodríguez, *Pasajeros de Indias : viajes transatlánticos en el siglo XVI*, Madrid, Alianza, 355, 1983, p. 78.

[25] *Ibid.*, p. 78-81 ; les mêmes problèmes se posaient pour les navigations de Lisbonne à Bahia : Dora de Lima, *Saveurs et savoirs du monde*, *op. cit.*, p. 31.

[26] Samir Boumediene, « Le temps incorporé des collections », art. cit., p. 43.

[27] Ce lieu critique de la route des Indes était aussi dangereux que complexe d'un point de vue juridictionnel : Anne-Louise Bernot, « Concurrence juridictionnelle et lutte de pouvoir dans l'estuaire du Guadalquivir au XVIIIe siècle », *Études ibériques,* https://doi.org/10.58079/oyds, consulté le 1er mars 2024.

[28] « *hacer oraciones y derramar lágrimas a Dios pidiéndole misericordia de sus culpas* » : TCD 1, p. 4-11.

dans ces conditions, loin d'être exceptionnelles, qu'une plante vive ait pu survivre à bord ? Face aux aléas marins, le succès des transplantations était donc faible.

I. B. Les plantes dans la politique générale de la *Casa de la Contratación*

Il est légitime de s'interroger sur les raisons pour lesquelles les circulations de plantes des XVIIIe et XIXe siècles opérées par les puissances du nord ont occulté les diffusions de la première modernité, pourtant plus nombreuses et massives que les acclimatations ciblées d'espèces rares. En réalité, une fois n'est pas coutume, cet état de fait n'est pas le résultat de la légende noire et du mépris des Lumières pour l'Espagne que le résultat de trajectoires déconnectées. L'expérience ibérique accumulée au cours du premier siècle de colonisation de l'Amérique ne semble pas avoir contribué aux expériences ultérieures, celles de la France et de la Grande-Bretagne, mais aussi celles de l'Espagne bourbonienne. Dans un monde déjà transformé par la monarchie ibérique, les marins, naturalistes et officiers royaux anglais ou français ne s'appuyèrent pas sur l'expérience espagnole passée. Ils ne disposaient du reste pas de documentation écrite, aucune n'ayant été, semble-t-il, publiée. La transmission d'un savoir-faire d'une génération de marins à une autre paraît incertaine, *a fortiori* encore plus entre puissances concurrentes[29]. En toute probabilité, après le succès des transplantations en Amérique, l'enjeu du transport de plantes perdit en importance et l'expérience accumulée tomba dans l'oubli.

L'absence de documentation abondante est néanmoins surprenante alors que la question était cruciale et mettait en relation capitaines de navires, marins, marchands et officiers royaux de diverses classes. En outre, l'autorité organisant ces envois, la *Casa de la Contratación* (chambre du Commerce, fondée en 1503 à Séville) s'efforçait alors d'institutionnaliser les pratiques en cours sur la *carrera de Indias* (route des Indes) et encourageait une abondante production écrite, quoique souvent secrète, dans ce but[30]. Composée initialement d'un facteur, représentant le monarque, d'un trésorier et d'un comptable (*contador real*), la *Casa de la Contratación* organisait et régulait toutes les circulations d'individus et de marchandises entre l'Espagne et l'Amérique. Elle exécutait les ordres royaux et contrôlait les navires, enregistrait les départs et les arrivées et

[29] Ce type de circulation n'est pas impossible pour autant. Le cas de Sébastien Cabot, transfuge de la cour d'Espagne à celle d'Angleterre en fournit un bon exemple, même si, comme le montre Alison Sandman et Eric Ash, Cabot organisa la navigation anglaise à partir de la projection de ce qu'était la navigation espagnole depuis Londres, plutôt que sur son expérience institutionnelle réelle : Alison Sandman et Eric H. Ash, « Trading expertise : Sebastian Cabot between Spain and England », *Renaissance Quarterly*, 57, n° 3, 2004, p. 813-46.

[30] Alison Sandman, *Cosmographers vs. pilots : navigation, cosmography, and the state in early modern Spain*, Thèse de doctorat, University of Wisconsin, 2001.

devait organiser les flottes, notamment à partir des années 1560[31]. Également tribunal, elle jugeait les affaires maritimes. Loin de se limiter à ce rôle gestionnaire, elle avait aussi la tâche de compiler diverses informations envoyées depuis les territoires ultramarins. Dans ce cadre, elle gérait une école de formation des pilotes de la route des Indes, qui contribua à institutionnaliser les savoirs nautiques[32]. C'est à travers la *Casa de la Contratación,* que les Rois catholiques ambitionnaient ainsi de contrôler l'Atlantique et les Indes.

Dans certains domaines considérés comme particulièrement stratégiques, à l'instar de la navigation ou de la cosmographie, la *Casa de la Contratación* réunissait experts et praticiens dans des juntes, destinées à résoudre un problème technique ou à accumuler des connaissances suffisantes pour aboutir à une décision royale. Ces rencontres étaient également l'occasion de la rédaction de nombreux mémoires, parfois publiés ultérieurement sous la forme de traités[33]. Dans le cas du transport de plantes, aucune réunion ou rédaction savante ne fût ordonnée. Il n'est pas impossible que des documents aient été perdus, mais face à la profusion habituelle d'ordres et de mémoires au sein de la *Casa de la Contratación*, cette absence témoigne *a minima* d'un investissement moindre. À une occasion seulement, il semble que le conseil royal convoqua une junte sur le sujet. En effet, les officiers de la *Casa de la Contratación* reçurent en octobre 1537 l'ordre d'inviter Bernal Darías, alors greffier du conseil des Indes et « d'appeler certaines personnes qui ont de l'expérience » pour discuter de l'envoi de plantes[34]. Cet ordre est le seul document conservé et rien ne prouve que la junte ait réellement eu lieu. Alors que l'on aurait pu attendre de la *Casa de la Contratación* d'avoir organisé un réseau de production de savoirs sur la question, à l'image de ce que firent plus tard les diverses Académies des sciences ou jardins botaniques royaux européens, la question sembla susciter au XVIe siècle peu d'interrogations.

Une source plus tardive permet néanmoins de dire que des réflexions et échanges au sujet du transport de plantes eurent lieu en dehors de la *Casa de la Contratación*. En février 1573, le vice-roi de Nouvelle-Espagne envoya un rapport sur la possibilité de cultiver le gingembre en Espagne ; la racine était en effet déjà cultivée au Mexique, après une transplantation depuis les

---

[31] Antonio García-Baquero González, *La Carrera de Indias : suma de contratación y océano de negocios*, Séville, Algaida, 1992 ; Antonio Acosta Rodríguez, Adolfo Luis González Rodríguez et Enriqueta Vila Vilar, *La Casa de la Contratación y la navegación entre España y las Indias*, Séville, Universidad de Sevilla, 2003.

[32] Miguel Ángel Ladero Quesada, *El primer oro de América : los comienzos de la « Casa de la Contratación de las Yndias » (1503-1511)*, Madrid, Real Academia de la Historia, 2002 ; Rafael Duro Garrido, « Los primeros años de la Casa de Contratación : la oligarquía de Sancho Matienzo, Juan López de Recalde y Domingo de Ochandiano », dans éd. Teresa Cañedo-Argüelles Fábrega, *América, cruce de miradas*, Alcalá de Henares, Universidad de Alcalá, 2015, p. 77-95 ; Francisco Fernández López, *La casa de la Contratación : una oficina de expedición documental para el gobierno de las Indias (1503-1717)*, Séville, Universidad de Sevilla, 2018.

[33] De nombreux cosmographes publièrent des traités ou des révisions de traités déjà publiés suite à leurs travaux dans le cadre des diverses commissions royales : Alison Sandman, *Cosmographers vs. pilots*, *op. cit.*, p. 121.

[34] « *algunas personas que tengan espiriencia* » : AGI, Indiferente, 1962, L. 5, f° 273v-276v.

Philippines. Le vice-roi avait fait consulter Bernardino del Castillo le Jeune, qui avait hérité de son père un jardin situé à Cuernavaca, connu dans toute la vice-royauté, notamment pour sa rhubarbe[35]. Un questionnaire lui fut donc soumis, ainsi qu'à Diego Serrano jugé également compétent en la matière. À la suite d'une série de questions sur les meilleurs sols pour la culture du gingembre, les saisons appropriées et la façon de travailler la terre, il leur fut également demandé « de quelle manière et dans quoi on pourra l'emporter en Castille pour qu'il y aille de sorte que l'on puisse le planter là-bas ». La réponse fut la suivante :

> « Pour emporter le gingembre aux royaumes de Castille afin de le semer là-bas, on l'emportera dans quelques caisses [*caxones*] avec leur terre au fond et les caisses doivent aller découvertes pour qu'y entrent le soleil et l'air et de nuit elles doivent être fermées et elles doivent être arrosées deux fois par semaine et l'eau avec laquelle on les arrosera doit être douce et s'il pleut, cela conviendra en lieu d'arrosage ; que la nuit on les couvre à nouveau et qu'on les rassemble et lorsque l'on est à la hauteur du nord, du fait du grand froid qu'il fera là-bas, on prendra soin de les recouvrir pour éviter qu'il ne gèle comme il est survenu d'autres fois car on ne l'avait pas fait[36] ».

Ce questionnaire est une trace rare, mais qui renseigne malgré tout sur certains points importants : les individus pris dans la circulation des plantes étaient parfaitement conscients de la complexité du transport et de la nécessité de faire circuler les plantes dans les contenants appropriés, pour répondre aux particularités du voyage en mer. Il y avait une vraie connaissance de ces circulations, puisque Castillo et Serrano évoquent des envois passés infructueux.

I. C. Retrouver les plantes dans la « monarchie de papier »

Alors que tous les envois devaient *a minima* recevoir l'approbation des officiers royaux et que, dans bien des cas, ils furent directement supervisés par la *Casa de la Contratación*, l'absence de documentation écrite abondante suggère que l'envoi de plantes était considéré comme faisant partie de son activité gestionnaire quotidienne, à l'instar de la délivrance d'autorisations de traversée pour les personnes ou la perception de taxes sur les marchandises. Pour mettre à jour

[35] Omri Bassewitch Frenkel, *Transplantation of Asian spices in the Spanish empire*, *op. cit.*, p. 90-119.

[36] « *De que manera y en que se podra llevar a Castilla para que vaya de suerte que se pueda plantar alla* » ; « *para llevarse el gengibre a los Reynos de Castilla pa[ra] poderse sembrar alla se llevara en unos caxones puesto [sic] con su tierra a lechos y an de yr los caxones descubiertos para que les de el sol y el ayra y de noche se an de tapar y rregallos cada semana dos vezes y el agua con que se rregara a de ser dulce y si lloviere les estara bien el lugar de rriego como de noche lo buelvan a tapar y recojer y con que en estando en altura del norte por respeto del mucho frio que alli hara se tenga quenta con abrigallo para escusar que no se yele como otras vezes acaescido por no guardallo* » : AGI, Mexico, 99, s.f. Je remercie Alina Rodríguez Sánchez de m'avoir communiqué cette archive. Cette enquête fait sans doute suite à un envoi infructueux en 1571, dont le conseil royal fait état en janvier 1572 : AGI, Mexico, 1090, L. 6, f° 381r.

les méthodes employées, il a donc fallu entrer dans la machine administrative de « l'empire de papier », pour reprendre l'expression de Guillaume Gaudin, en tentant une exploration systématique des archives de la *Casa de la Contratación*, conservées pour l'essentiel aux Archives générales des Indes de Séville, sans se limiter aux rares mentions cataloguées de transport de plantes[37]. J'ai notamment mis à profit les registres de départ des flottes, en dépit d'un travail difficile, car l'état de conservation des registres et leur lisibilité demeurent très variables, certains documents n'étant que des brouillons fortement endommagés. Les registres traitent, notamment pour les premiers temps, de toutes les circulations de biens et de personnes entre l'Espagne et l'Amérique et incluent l'enregistrement d'ordres royaux. Dans le meilleur des cas, le registre conserve la réception de l'ordre, qui est retranscrit, et son exécution, avec la mention des dépenses engagées[38]. Le recoupement entre registres n'empêche pas les documents perdus qui expliquent des vides archivistiques de plusieurs années sur les activités de la *Casa de la Contratación*.

Les archives consultées de façon systématique, décrites dans l'annexe 2, incluent certaines sources éditées. La plupart des registres, au volume moyen d'environ 200 folios, ont été consultés sans résultat. La prudence est en outre de mise car les mentions sont aléatoires et souvent lapidaires pour traiter d'enjeux aussi importants. Les diverses ordonnances et ordres royaux, les registres, ou encore les lettres concernant le transport de plantes, pour nombreux qu'ils soient, ne livrent que rarement des informations exploitables sur le sujet. L'essentiel des registres sont des *libros de cargo y data de tesorería*, utilisés pour enregistrer les dépenses et les recettes de l'institution. Lorsque les envois étaient décidés par la Couronne, cas le plus fréquent au début de la période, ces registres donnent un accès, au moins partiel, aux inventaires des navires en partance. Les *registros para la Casa*, ceux dits *generalísimos* et les *cartas* contiennent l'enregistrement des ordres royaux et la correspondance avec le monarque. D'autres registres et fonds n'ont pu être consultés, souvent du fait de leur état avancé de dégradation[39]. Une lecture complète des registres des cargaisons de deux navires en route pour la Nouvelle-Espagne en 1545, le *San Salvador* et la *Santa Cruz* a également été faite. Alors que plusieurs documents suggèrent qun envoi groupé de plantes en 1544, les fonds manquant pour cette année, j'ai sondé les deux seuls navires dont les registres avaient été conservés pour 1545, chacun faisant environ 70 folios.

[37] Guillaume Gaudin, *Penser et gouverner le Nouveau Monde au XVIIe siècle. L'empire de papier de Juan Díez de la Calle, commis du Conseil des Indes*, Paris, L'Harmattan, 2013.
[38] Voir par exemple AGI, Contratación, 4675B, L. 2, f° 88v-93r. Ces cas « complets » sont toutefois largement minoritaires.
[39] Il s'agit notamment des volumes de AGI, Contratación, 1079 à 1144, 1451, 2898 et 5777.

Cette recherche systématique a été complétée par un sondage plus ciblé, à partir de sources identifiées grâce à des mentions dans la littérature secondaire, au catalogage ou au suivi de correspondances d'individus investis dans la circulation de végétaux. Ces documents relèvent également de l'usage abondant de papier par la monarchie, que ce soient les correspondances régulières entre les autorités royales locales et les centres du pouvoir à Séville et Madrid (fonds Lima, Panama et surtout Santo Domingo et Mexico) ou les lettres plus ponctuelles envoyées par des individus aux statuts divers (fonds Patronato).

Enfin, ces sources ont été éclairées par l'emploi raisonné de sources plus tardives. Pour éviter tout risque d'anachronisme et sans sous-estimer les évolutions entre les XVIe et XVIIIe siècles, les traités plus tardifs ne sont utilisés que lorsqu'ils rendent compte précisément d'un des problèmes rencontrés à bord. Si la traversée de l'Atlantique est passée rapidement d'exploit exceptionnel à un chemin routinier et si le tonnage et le type de construction des navires évoluèrent, les problèmes d'embarquement de marchandises aussi fragiles et peu rentables demeurèrent prégnants. Ces compléments sont ainsi nécessaires pour mieux caractériser les éléments épars identifiés dans les archives des Indes. Je m'appuie notamment sur le traité de Henri-Louis Duhamel du Monceau, agronome réputé, inspecteur général de la marine en 1739, qui publia en 1752 un *Avis pour le transport par mer des arbres, des plantes vivaces, des semences*, réédité par la suite à de nombreuses reprises[40]. Les traités de John Ellis (1770) et de Casimiro Ortega (1779), mentionnés plus haut, ont également été mobilisés.

À partir des archives de la *Casa de la Contratación* et en croisant les sources, il est ainsi possible de dessiner une esquisse de réponse. Si les mentions sont isolées et ressortent difficilement de la lecture d'archives complexes, c'est avant tout parce que tous ces mots s'inscrivent dans le vocabulaire des gens de mer et du transport maritime ordinaire. Leur banalité frappe plus que toute autre caractéristique et indique un bricolage de solutions déjà existantes.

II — LA *CARRERA DE INDIAS* ET LES CONDITIONS LÉGALES ET LOGISTIQUES DU COMMERCE ATLANTIQUE

II. A. Une politique volontariste

Le monde commercial qui animait l'Atlantique dans le cadre légal et institutionnel de la *carrera de Indias* n'était pas le seul moteur de la circulation de marchandises et de personnes. Le cadre strict établi par la monarchie devait assurer le bénéfice collectif des acteurs engagés dans

[40] Andrée Corvol (dir.), *Duhamel du Monceau, 1700-2000 : un Européen du siècle des Lumières*, Orléans, Académie d'Orléans, 2000.

la *carrera,* mais aussi les intérêts propres de la Couronne. En raison de l'intérêt de la Couronne pour la circulation de plantes de Castille, de nombreuses mesures légales furent prises pour s'assurer que les bateaux en partance pour l'Amérique embarquent effectivement des plantes. Pour effectuer ces déplacements, la monarchie conduisit une politique volontariste, faite alternativement d'envois propres, de mesures de soutien et de règles coercitives. Ces dispositions s'adressèrent d'abord aux armateurs et aux capitaines de navires, car leur coopération était déterminante pour le succès des envois[41].

Ce furent 17 mesures prises par la Couronne concernant la circulation de plantes et de graines, entre 1493 et 1581 (voir l'annexe 3). L'analyse de ces décisions indique le passage progressif d'une politique fondée sur les envois financés par la Couronne elle-même et l'incitation aux transferts volontaires à une politique contraignante qui forçait la main des marchands, armateurs et capitaines. L'envoi propre de graines ou de plants s'imposa d'abord comme la mesure la plus simple et la plus efficace. Dès la deuxième expédition en 1493, la Couronne employa des moyens considérables pour faire transporter des végétaux sur ses propres navires, dans le cadre d'expéditions organisées directement par le pouvoir royal. Malgré les échecs des premières tentatives, la Couronne ne renonça pas à financer des envois, en s'appuyant d'abord sur les réseaux royaux. En novembre 1509, la *Casa de la Contratación* reçut ainsi l'ordre d'envoyer « dans les premiers navires qui partiraient […] deux cents fanègues de blé pour qu'elles soient remises dans lesdites Indes à notre facteur […] et que ledit Amiral [Diego Colón] les répartisse » afin de les semer[42]. Un volume particulièrement important, environ 8 200 hectolitres, était donc envoyé directement aux deux représentants du pouvoir royal aux Indes, le facteur et l'amiral Diego Colón, fils de Christophe Colomb.

Par la suite, la Couronne décida d'accompagner ses propres envois d'une politique incitative destinée aux marchands et aux premiers habitants de l'île. Il fut décidé en 1504 de lever les taxes sur « toutes les provisions pour manger et pour boire, […] les vêtements, le bétail et les bêtes de charge et les juments et d'autres animaux et les plantes et les graines et les outils et toutes les autres marchandises et choses qui seraient nécessaires à l'alimentation et à

[41] Il convient ici de distinguer les *maestres*, principalement concernés par ces mesures, des *capitanes* et des *pilotos*. Cette tripartition de l'autorité était propre aux vaisseaux espagnols : le *maestre* s'occupait de la cargaison commerciale, le *capitán* de la direction militaire et le *piloto* de la navigation. Ces divisions furent surtout théoriques même si le *maestre* était le responsable en dernier ressort de ce qui se passait à bord : Inés María Santos García, « El oficio de maestre en la Carrera de Indias », *Revista general de marina*, 263, 2012, p. 23-39.

[42] « *en los primeros navios que fueren […] dozientas fanegas de trigo para que se entreguen en las dichas yndias al nuestro fattor […] y el dicho almyrand las reparta* » : AGI, Indiferente, 418, L. 2, f° 65v. L'ordre précise qu'il s'agit de blé destiné à être semé et non pas à être consommé comme ration de bord.

l'approvisionnement » de l'Hispaniola[43]. L'exemption fut renouvelée en septembre 1518, puis encore une fois en juin 1519, à un moment où la politique agricole royale aux Indes se renforçait[44].

Enfin, face à l'ampleur du défi, la Couronne passa progressivement de l'incitation à la coercition. Une première obligation, concernant la seule Hispaniola, fut édictée en septembre 1519, mais le réel tournant fut la cédule du 31 août 1531. Cette dernière disposait que

> « tous les capitaines qui iraient aux Indes, que chacun d'entre eux emporte dans son navire la quantité qui lui paraîtrait [convenir] de pieds de vigne et d'olivier de sorte qu'aucun ne fasse la traversée sans en emporter une certaine quantité[45] ».

Répétée en avril 1533, précisée à deux reprises par la suite concernant l'Hispaniola, tout laisse à croire que les armateurs suivirent avec peu d'enthousiasme la mesure.

En dépit de la maigre effectivité de ses décisions, l'administration royale demeura active pour tenter de stimuler la circulation de plantes sur l'Atlantique, une préoccupation partagée par la plupart des officiers royaux. La *Casa de la Contratación* fut particulièrement mobilisée, achetant les plantes et gérant les conditions de leur envoi, parfois à bord de navires affrétés pour l'occasion. Ces contraintes logistiques étaient loin d'être secondaires car si les achats pouvaient se faire à proximité, comme les nombreux plants achetés en 1520 dans le village d'Olivares, à une quinzaine de kilomètres à l'ouest de Séville, il fallut en 1509 aller jusqu'à Murcie pour acheter du blé[46]. À chaque décision, les officiers royaux devaient se déplacer ou trouver des intermédiaires de confiance pour localiser des vendeurs, payer des hommes de main pour déraciner et transporter les plants jusqu'aux entrepôts de la *Casa de la Contratación* à Séville. Il fallait également soigneusement anticiper la date d'achat, afin de coïncider avec le départ des flottes, difficilement prévisible avant les années 1550. Dans le cas de l'envoi de 1520, cité plus haut, les plants furent déracinés et transportés d'Olivares à Triana, en face de Séville, sur l'autre rive du Guadalquivir puis de Triana aux entrepôts de la ville (*atarazanas*) le 21 mars, avant de partir un mois plus tard.

---

[43] « *todos mantenimientos de comer e beber e […] ropas e ganados e bestias de carga e yeguas e otros animales e plantas e semillas e herramientas e otras qualesquier mercaderias e cosas que fueren menester para mantenimiento e pronevimiento* » : AGI, Indiferente, 418, L. 1, f° 127v.

[44] Voir chapitre 4, p. 251.

[45] « *todos los maestres que fueren a las nuestras yndias que lleve cada uno dellos en su navio la cantidad que les pareciere de plantas de viña e olivo de manera que nnynguno passe syn llevar alguna cantidad* » : AGI, Indiferente, 1961, L. 2, f° 91r.

[46] AGI, Contratación, 4675B, L. 2, f° 89r-93r ; Miguel Ángel Ladero Quesada, *El primer oro de América : los comienzos de la « Casa de la Contratación de las Yndias » (1503-1511)*, *op. cit.*, p. 112.

L'administration royale ne s'arrêtait pas à Séville pour autant. Des archives se dégage, une fois n'est pas coutume, une relative harmonie entre les institutions centrales et les officiers royaux installés aux Antilles tant dans l'exécution de la politique que dans son évolution. La correspondance suggère que les officiers royaux travaillaient de concert et que la monarchie était réactive face aux requêtes et recommandations de ses agents. Cette rare concorde témoigne d'un consensus autour du besoin de faire circuler les plantes, lequel fut durable, transcendant les oppositions habituelles entre officiers.

Nombreux furent les officiers qui demandèrent la mise en place des obligations. Par exemple, à la fin du printemps 1516, le trésorier royal (*contador real*) d'Hispaniola, Gil González Dávila, fut consulté par la Couronne tandis que la situation sur l'île était catastrophique : la population taïno avait été maltraitée jusqu'à disparaître presque entièrement, les ressources en or s'amenuisaient et les colons étaient au bord de la révolte[47]. Le trésorier émit une série de recommandations pour rétablir l'ordre et assurer la prospérité de l'île. Plusieurs d'entre elles visaient le développement d'une agriculture européenne et passaient par la transplantation de blé, de vignes et d'arbres divers, destinés à « perpétuer » l'île. Le trésorier proposait en conséquence l'envoi de blé depuis les Açores et suggérait que les navires, notamment ceux qui partaient en septembre et en octobre, fussent contraints d'embarquer des plants divers, sous peine d'amende[48].

Un autre officier d'importance à Santo Domingo, le juge Rodrigo de Figueroa, soutint dans une lettre reçue mai 1519 la même politique d'envoi « de graines et de certains types de plantes[49] ». L'année suivante, il promut le passage à la contrainte, en conseillant l'obligation pour chaque navire d'apporter des plantes « de celles qu'il y aurait selon la saison[50] ». Le souhait de voir s'appliquer des mesures obligatoires concerna également la Nouvelle-Espagne. Hernán Cortés réclama dans une lettre à Charles Quint datée d'octobre 1524 « que chaque navire embarque une certaine quantité de plantes et ne puisse pas quitter [l'Espagne] sans elles », demande aussi formulée par le trésorier de la Nouvelle-Espagne, Rodrigo de Albornoz, en décembre 1525[51].

---

[47] Sur la situation à Hispaniola au cours des années 1510, voir chapitre 4, p. 235.

[48] Le 13 septembre 2024, la cotation du mémoire était AGI, Patronato, 18, N. 1, R. 12. Il était précédemment inclus avec d'autres mémoires dans Patronato, 173, N. 2, R. 2.

[49] « *enviar semillas e generos de plantas* » : AGI, Indiferente, 1092, N. 8. La lettre est cataloguée comme datant de 1518 mais il est plus probable qu'elle ait été reçue en 1519, date qui apparaît au dos du document. Le juge Figueroa mentionna en outre les colons-laboureurs réunis par Luis de Berrio après les privilèges octroyés en septembre 1518.

[50] « *de las que huviere segund el tiempo* » : AGI, Patronato, 174, R .19 (6 juillet 1520).

[51] « *que cada navío traiga cierta cantidad de plantas y que no pueda salir sin ellas* » : Hernán Cortés, *Cartas y documentos*, éd. cit., p. 240 ; CODOIN XIII, p. 52-53.

Au-delà des représentants directs de l'autorité royale, d'autres acteurs participèrent de ce mouvement pour soutenir une politique contraignante. Les représentants de la ville de Mexico envoyés à Valladolid entre 1526 et 1527 pour présenter des requêtes au conseil royal, demandèrent notamment que tous les bateaux apportent des « plants d'arbres fruitiers ou des sarments » et que des peines fussent prononcées en cas de manquement[52]. Les autorités laïques ne furent pas les seules investies, puisque la même requête fut formulée par le gardien du couvent franciscain de Mexico, Luis de Fuensalida, qui affirmait dans une lettre datée du 27 mars 1531 « qu'il serait bien que chaque navire emportât quelques plantes[53] ». Le décalage entre le besoin toujours croissant de plantes, au sein d'un empire en pleine expansion et la perception d'une politique royale inefficace explique sans doute ces requêtes répétées.

La Couronne ne resta pas passive face à ces demandes. Suite à la recommandation formulée en 1519 par Rodrigo de Figueroa, le conseil des Indes ordonna à la *Casa de la Contratación* de lui envoyer « la quantité qui vous paraîtrait [convenable] de semence et de plantes de toutes sortes[54] ». Face au manque d'action des officiers sévillans, l'ordre fut répété en septembre 1519 avec une insistance teintée d'agacement : « vous savez déjà combien de fois je vous ai écrit et ordonné de prévoir que l'on envoie et emporte à l'île Hispaniola toutes les plantes de ces royaumes qu'il serait possible [d'envoyer][55] ».

D'autres éléments rappellent que la Couronne était prompte à suivre les suggestions en la matière. En décembre 1529, le conseil royal présidé par la reine Isabelle de Portugal alors régente, décida d'envoyer de blé à semer à Cuba, suivant une recommandation du facteur de l'île, rédigée en mars de la même année. Les conditions matérielles et le calendrier de l'envoi correspondent aux propositions du rapport[56]. De la même façon, le tournant coercitif de la cédule de 1531 semble lié aux requêtes venues de Nouvelle-Espagne, même s'il est difficile de l'affirmer avec certitude car le registre qui conserve la cédule ne contient pas l'exposé des motifs. Notons toutefois que si l'obligation d'embarquement de plantes visait toutes les Indes, elle était précédée d'un envoi de béliers et d'ânes, destinés à l'Audience de Mexico, répondant aux demandes de la lettre de Luis de Fuensalida de mars 1531. La cédule coercitive de janvier 1541,

[52] « *plantas de arboles de fruta o sarmientos* » : AGI, Mexico, 95, document sans numérotation, f° 112r.
[53] « *sería bien que todo navío trajese algunas plantas* » : ENE, II, p. 34.
[54] « *la cantidad que vos paresciere de symiente e plantas de todas suertes* » : AGI, Indiferente , 420, L. 8, f° 81v.
[55] « *Ya sabeis quantas veces vos he escritos e enviado a mandar que proveais como se envien e lleven a la isla española todas las plantas que destos reinos se puedan llenar* » : AGI, Indiferente, 420, L. 8, f° 138r.
[56] La réponse au facteur insiste sur le fait que l'envoi a été décidé « conformément à ce que vous dîtes dans votre lettre » (« *conforme a lo que en vuestra carta dezis* ») : AGI, Santo Domingo,1121,L.1 f° 14v-15r et 39r-39v.

qui édictait des dispositions similaires à celles de 1531, fut quant à elle une réponse à une proposition du trésorier de l'Hispaniola, Álvaro Cavallero[57].

Au-delà de la formulation de requêtes, les officiers jugeaient ces envois suffisamment importants pour se montrer particulièrement pointilleux quant à la bonne exécution des ordres royaux. Ainsi, l'Audience royale de Mexico se plaignit dès novembre 1532 de ce que les officiers de la *Casa de la Contratación* n'avaient pas contrôlé l'exécution de la cédule d'août 1531 et qu'aucune plante ni aucun animal, à l'exception de quelques mérinos, n'étaient encore arrivés[58]. Suite à cette plainte, l'institution sévillane fut sollicitée par le roi le 21 décembre 1532 pour remédier à la situation et celle-ci rédigea un rapport le 13 janvier 1533 pour se justifier auprès du secrétaire du conseil des Indes, Juan de Samaño[59]. Ce document, qui devait sans doute faire état de difficultés dans l'exécution du premier ordre, aboutit à la répétition de l'obligation en avril 1533 par une nouvelle cédule, qui demandait spécifiquement l'envoi de plants « d'oliviers, de vignes ou d'autres arbres » et d'ânes à la Nouvelle-Espagne[60]. Le 10 juin de la même année, la *Casa de la Contratación* informait le conseil royal que les dispositions avaient été prises pour que les plantes fussent embarquées « cet hiver [sur] tous les navires qui sont partis [sic][61] ».

Cette correspondance témoigne peut-être plus d'une mise en scène par les officiers de la *Casa de la Contratación* de l'efficacité de leur rôle, car il n'est pas sûr que des plantes furent effectivement envoyées par la suite, ni que l'obligation fut maintenue sur le long terme. Il est toutefois significatif que de Madrid à Mexico, en passant par Séville, tous les officiers aient ressenti la même nécessité et se soient coordonnés pour régler le problème du transport de plantes dans le cadre du commerce transatlantique. Moins qu'une administration dont les rouages auraient parfaitement fonctionné, la répétition des cédules indique en l'espèce la symétrie entre ce que les officiers constataient et ce que le conseil royal entendait décider pour les Indes.

[57] AGI, Santo Domingo, 868, L. 2, f° 257v-260r.
[58] ENE, II, p. 217.
[59] AGI, Indiferente, 1092, N. 42.
[60] AGI, Indiferente, 1961, L. 3, Òf° 21r-23r.
[61] « *En lo de las plantas de olivas e de vides y de otros arboles SM manda que hagamos llevar a los maestres así lo habemos hecho que las llevan este invierno todos los navíos que han partido* » : AGI, Indiferente, 1092, N. 45.

II.B. Conflits à bord : espace et conditions de voyage

L'investissement de la Couronne pour assurer la circulation des plantes fut donc constant, même si ses effets furent limités. Comment expliquer la nécessité d'un contrôle aussi poussé ? Cela tenait autant à la nature de ce qui était transporté qu'aux conditions légales et logistiques du transport maritime.

Le terme de « transplantation » utilisé dans ce chapitre ne doit pas toujours être pris littéralement, car plusieurs possibilités existaient. Le transfert le plus risqué en soi, mais qui permettait les résultats les plus sûrs et les plus rapides en cas de succès de la traversée maritime, passait par l'envoi de plantes vives afin qu'elles soient, au sens propre, transplantées. Les termes utilisés dans les sources sont ceux de « *posturas* » (ou parfois simplement « *plantas* »), « *estacas* » et « *injertos* », désignant respectivement des plants (un jeune arbre déraciné), des boutures (une branche de l'arbre destinée à être replantée) et des greffons (une branche destinée à être greffée sur une essence locale). Si les livres d'agriculture distinguaient déjà ces termes, à l'instar du monde paysan, il semble que leur usage ait été interchangeable dans les documents de la *Casa de la Contratación*[62].

Plus faciles à transporter, les graines, pépins et noyaux étaient également inclus dans les politiques royales et fréquemment embarqués sur les navires de la route des Indes. Certains arbres étaient considérés comme impossibles à transporter sous la forme de plant et ne pouvaient être diffusés qu'à travers des semences. Dans son traité d'agriculture, Alonso de Herrera affirmait que pour planter des mûriers, il était meilleur de passer par une semence, au sein de l'unique passage de son livre dans lequel il évoquait la possibilité d'envoyer des plantes aux Indes[63]. L'économie d'espace et de moyens représentée par rapport aux plants explique que leur présence est moins facilement détectable dans les sources. Quoique plus résistants, il fallait s'assurer de leur bonne conservation afin qu'ils ne perdent pas leur capacité germinatrice en cours de route[64]. Ils étaient également plus lents à croître, rendant le transfert moins intéressant.

Enfin, des racines et bulbes furent également envoyés, même si leur présence est secondaire, d'une part car il y en a relativement peu parmi les plantes de Castille et qu'ils

[62] Voir par exemple l'envoi de plants en 1520, où les plants sont décrits alternativement comme des « *estacas* », « *plantas* » ou des « *posturas* » : AGI, Contratación, 4675B, L. 2, f° 89r-93r.

[63] « *es pa[ra] si lexos quisiesen llevar la simiente, que las plantas no se pueden llevar muy lexos, digo como si a las Indias, o a otra parte, o Islas para donde se ayan de plantar para hazer seda* » : Gabriel Alonso de Herrera, *Obra de agricultura*, *op. cit.*, f° 82r.

[64] Samir Boumediene, « Le temps incorporé des collections », art. cit., p. 46.

apparaissent encore plus rarement dans les registres[65]. Leur transport était également plus aisé que celui des plantes vives. Dans un rapport précoce de 1565 sur la façon de s'emparer des épices asiatiques vers l'Amérique *via* les Philippines, l'aventurier Guido de Lavezaris rapportait avoir subtilisé un plant de poivrier et une racine de gingembre. Alors que le poivrier était rapidement mort en mer, le gingembre avait survécu et se multiplia par la suite au Mexique[66].

Toutes ces plantes en devenir partageaient la caractéristique d'être fragiles et de nécessiter des aménagements spécifiques à bord. La vulnérabilité de ces végétaux était souvent citée et si les documents mentionnent rarement les méthodes employées pour le transport, ils sont en revanche beaucoup plus diserts sur la préoccupation constante que représentait la survie des plantes à bord des navires. Le terme le plus souvent associé au transport était celui de « *recaudo* », qui désignait la précaution et le fait de prendre soin des plantes : il fallait envoyer les plantes avec le plus grand *recaudo* possible. Il n'était pas rare que les formules expriment une plus forte inquiétude, sans être plus précises pour autant, comme cette cédule de 1529 qui ordonna l'envoi de semences de blé à Santo Domingo, tout en insistant sur la nécessité que le blé soit « très bien gardé et conservé de sorte qu'il ne se perde pas[67] ».

Les conditions de bord expliquent ces inquiétudes ; difficiles pour les hommes, elles étaient souvent mortifères pour les plantes. À bord de navires surchargés, aux tonnages faibles au début du siècle, s'entassaient équipage, passagers, animaux, marchandises et ravitaillement[68]. La compétition pour cet espace limité et mal adapté à la présence de végétaux était donc le principal obstacle à la survie des plantes. Il était de fait impossible de les laisser en fond de cale, sans lumière, mais leur présence sur le pont, en plus de gêner le gréement, requérait de nombreuses précautions puisqu'il fallait les tenir éloignées du bastingage, où elles subissaient le sel des embruns qui leur était fatal et s'assurer que le soleil ne les brûle pas ou au contraire qu'une tempête ne les gâte. Duhamel du Monceau recommandait au XVIIIe siècle le plein air, mais insistait sur la nécessité de pouvoir déplacer facilement les plantes en fonction des intempéries[69].

---

[65] Ils n'en sont toutefois pas absents. Dans la cargaison du San Salvador, qui navigua de Séville à la Nouvelle-Espagne, on trouve mention d'une caisse avec des « graines » de navets, d'oignons et d'asperges : AGI, Contratación, N. 7, R. 13, f° 756r.

[66] AGI, Filipinas, 34, N. 2. Sur la vie de Guido de Lavezaris et son rôle dans le transfert du gingembre en Amérique voir Richard Flint et Shirley Cushing Flint, « Guido de Lavezariis : the life of a financier of the Coronado and Villalobos expeditions », *New Mexico Historical Review*, 86, 2011, p. 1-19.

[67] « *muy guardado y conservado como no se dañe* » : AGI, Santo Domingo, 1121, L. 1, f° 39r-39v. Voir aussi AGI, Lima, 567, L. 7, f° 441r ou Panama, 233, L. 1, f° 35v-44r.

[68] José Luis Martínez Rodríguez, *Pasajeros de Indias*, *op. cit.* ; Delphine Tempère, *Vivre et mourir sur les navires du Siècle d'or*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2009.

[69] Henri-Louis Duhamel du Monceau, *Avis pour le transport par mer des arbres, des plantes vivaces, des semences, et de diverses autres curiosités d'histoire naturelle*, Paris, Imprimerie royale, 1753, p. 28-29.

Dans un espace contraint, il fallait donc pouvoir placer les plantes au milieu du navire, tout en s'assurant d'être en mesure de les déplacer à tout moment.

Au-delà des contraintes spatiales, la simple présence à bord constituait un risque pour les plantes et les graines. Après la traversée de l'océan, elles étaient souvent décrites comme « *mareadas* », littéralement « atteintes du mal de mer », une expression explicite qui exprimait l'effet délétère de la mer, en particulier des embruns, sur les végétaux[70]. Le premier problème, lié en réalité à la limitation de l'espace, était celui de la difficile gestion de l'eau. Dans une lettre reçue par le conseil royal vers octobre 1537, le premier évêque de Mexico, le franciscain Juan de Zumárraga, insistait sur le fait que les navires devaient être « pourvu[s] en eau de sorte que [les plantes] ne se perdent ni se sèchent à cause de la mer[71] ». La même expression de plantes « séchées » par la mer apparaît également dans un rapport de 1584 décrivant la transplantation du giroflier des Philippines au Mexique, une traversée d'au moins trois mois, encore plus longue et périlleuse que celle transatlantique[72]. En plus de protéger le végétal du sel marin et des intempéries, la première exigence était donc de veiller à la bonne irrigation des plantes à bord, une condition qui se heurtait aux réalités du quotidien en mer : où et quand arroser les plantes ? En plus de la question de la gestion des rations de bord, plutôt du vin que de l'eau du reste, un équipage négligent, trop occupé par le gréement du navire, oubliait souvent d'arroser les plantes[73].

L'insalubrité à bord était aussi à l'origine d'envois infructueux. En 1511, les graines de blé envoyées aux Antilles arrivèrent « pourries par la vermine », sans doute à cause de l'humidité à bord, mais aussi d'une attention insuffisante portée à cette occasion au contenant[74]. Les rats qui peuplaient les cales pouvaient également causer des dommages graves et manger les plants[75].

Enfin, il fallait s'assurer de l'arrivée des plantes à la bonne saison, notamment pour éviter l'été tropical, qui faisait germer les plantes trop vite, les rendant stériles ou les faisant mourir

[70] En 1509, du blé arrivait aux Antilles « *mareado* » : Indiferente, 418, L. 2, f° 64v-67r. Le même terme est utilisé plus tard, dans une relation non datée mais postérieure à 1539, rédigée par le conquistador Andrés de Tapia : cité par Ricardo E. Alegría, *Juan Garrido: el conquistador negro en las Antillas, Florida, México y California c.1502-1540*, San Juan, Centro de Estudios Avanzados de Puerto Rico y el Caribe, 2008, p. 84-85.

[71] « *proveydo de agua de manera que no se les perdiese ny secase por la mar* » : AGI, Patronato, 184, R. 26, f° 1v.

[72] AGI, Filipinas, 29, N. 48.

[73] La ration était de deux *cuartillos* de vin par jour et par marin. La flotte de la Nouvelle-Espagne de 1567 consomma 6 000 arrobes soit près de 220 *pipas* au cours de sa traversée pour la seule consommation de l'équipage et des passagers : Lutgardo García Fuentes, « El viñedo y el olivar sevillanos y las exportaciones agrarias a Indias en el siglo XVI », art. cit., p. 30. On imagine les contraintes supplémentaires que ces rations représentaient en termes d'espace.

[74] « *comido de gorgojo* » : AGI, Indiferente, 418, L. 3, f° 119r-123r.

[75] Henri-Louis Duhamel du Monceau, *Avis*, *op. cit.*, p. 23.

avant d'avoir pu croître[76]. Les exigences des plantes n'étaient toutefois pas celles des flottes, qui suivaient un autre rythme. Ainsi, en juillet 1520, le juge Figueroa rendait compte depuis Santo Domingo que les nombreuses plantes envoyées quelques semaines plus tôt étaient arrivées « perdues et hors de [leur] saison »[77]. Si la traversée n'avait sans doute pas été bénéfique aux plantes, l'arrivée « hors de saison » renvoyait peut-être à des plants déracinés au printemps et tués par l'été tropical, trop humide.

Toutes ces conditions expliquent que l'envoi de végétaux fut problématique notamment du point de vue des équipages. La coercition royale suggère que la coopération des capitaines de navires était loin d'être acquise alors même que leur aide et leur vigilance étaient incontournables pour assurer le succès de ces opérations ; de l'embarquement des plants à leur remise au bon intermédiaire, en passant par leur survie à bord. Les traités du XVIIIe siècle faisaient d'ailleurs autant de place aux questions techniques qu'aux choix du transporteur et aux conditions de son intéressement à la survie de la plante.

Les capitaines, en dépit de leur mauvaise réputation, étaient des candidats de choix, par leur autorité, mais aussi en raison des commodités dont ils disposaient à bord. Casimiro Ortega écrivit ainsi que le meilleur lieu pour le transport restait la cabine du capitaine[78]. Les capitaines rechignaient souvent à cette tâche, ce dont se plaignait de façon répétée le naturaliste virginien John Custis qui peinait à trouver des transporteurs convenables pour ses plantes[79]. À défaut de capitaine fiable, il n'était pas rare de se tourner vers le médecin de bord ou tout autre voyageur précautionneux, tous étant préférables aux marins[80]. L'hostilité de l'équipage à l'égard de ces marchandises était liée à la compétition pour l'espace : à la place de plants dont la majorité était destinée à mourir en mer et dont la valeur n'était que toute relative, il était préférable d'embarquer des produits aux revenus plus sûrs et qui ne risquaient pas de se corrompre à bord, comme des objets précieux ou métalliques, du textile, du cuir, etc[81].

---

[76] Voir par exemple le témoignage de Miguel de Cúneo, vers 1495, cité par Justo L. del Río Moreno, *Los inicios de la agricultura europea*, *op. cit.*, p. 50.
[77] « *perdidas y fuera de tiempo* » : AGI, Patronato, 174, R. 19.
[78] Cité par Yves-Marie Allain, *Voyages et survie des plantes*, *op. cit.*, p. 35.
[79] Voir sa correspondance, notamment en 1727 et 1741, citée par Christopher M. Parsons et Kathleen S. Murphy, « Ecosystems under sail », art. cit., p. 504, 509 et 513.
[80] *Ibid.*, p. 509-14. Pour un autre exemple de la précarité des intermédiaires de ces échanges, voir Neil Safier, « Spies, dyes and leaves : agro-intermediaries, Luso-Brazilian couriers, and the worlds they sowed », dans éd. Simon Schaffer, Lissa Roberts, Kapil Raj et James Delbourgo, *The Brokered World: Go-Betweens and Global Intelligence*, Sagamore Beach, Science History Publications, 2009, p. 239-68.
[81] Henri-Louis Duhamel du Monceau, *Avis*, *op. cit.*, p. 28-29 ; Christopher M. Parsons et Kathleen S. Murphy, « Ecosystems under sail », art. cit., p. 522-24 ; Yves-Marie Allain, *Voyages et survie des plantes*, *op. cit.*, p. 35.

Les conditions du voyage maritime s'accommodaient du reste mal d'objets aussi fragiles que des végétaux, là où la rapidité et la nécessité des contraintes spatiales dominaient (image 3).

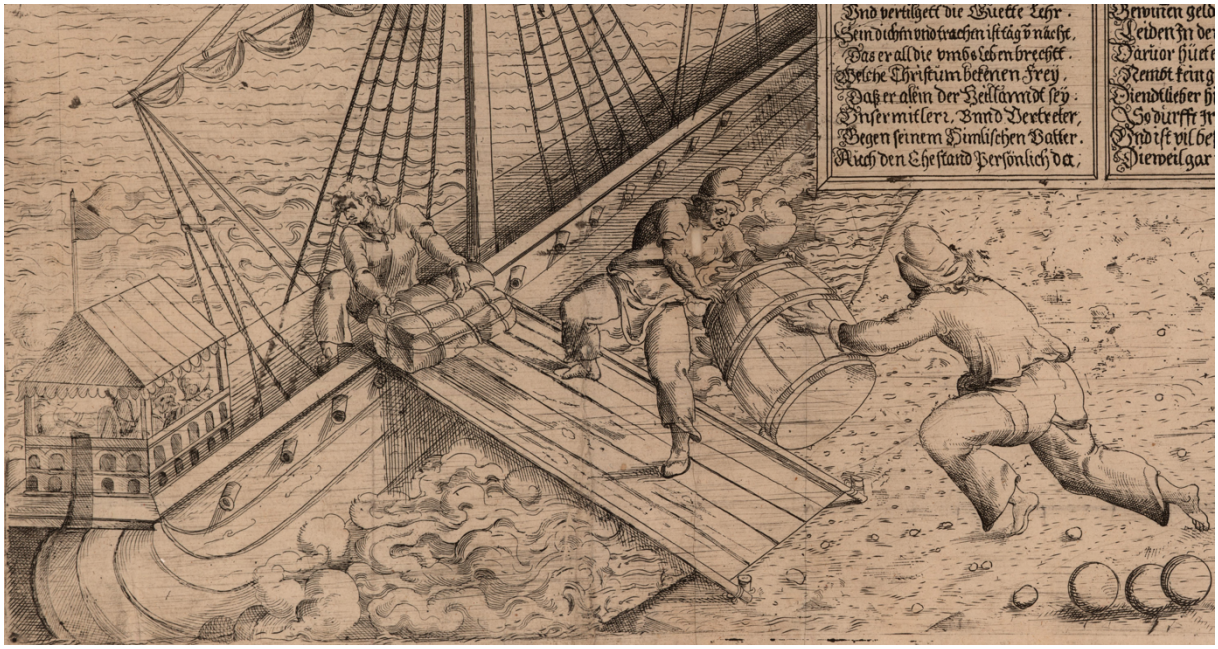


Image 3 : Gravure représentant le chargement d'un bateau après un pillage.
Source : *Franciscus Draeck Nobilissimus eques Angliae*, autour de 1588. © John Carter Brown Library, Providence, Ge58 F819f.

Les mêmes enjeux qui nécessitaient de contraindre les capitaines se posaient déjà au XVIe siècle. Dès le début de la politique royale vers les Antilles, la Couronne voulut contrôler l'effectivité de ses mesures d'envoi. À la suite des décisions de l'année 1518, une charge de « visiteur de navires » (*visitador de naos*) fut instituée pour contrôler que les navires sur le départ embarquent effectivement plants et graines pour les Indes[82]. L'effectivité réelle de la charge est incertaine ; dans tous les cas, les capitaines trouvèrent une façon de la contourner. Une vingtaine d'années plus tard, Zumárraga demanda, dans sa lettre de 1537 citée plus haut, de contraindre les capitaines à embarquer des plants, ajoutant qu'il fallait « les donner gracieusement [et] que les capitaines puissent les vendre ici [en Nouvelle-Espagne] à qui voudrait bien les acheter, car sinon on ne pourra venir à bout des marins[83] ». Le choix d'intéresser pécuniairement les capitaines et la remarque finale témoignent de la méfiance à l'égard de l'équipage, qui, plus qu'une indifférence, aurait voué aux plantes une franche hostilité. La recommandation de l'évêque, ignorée par la Couronne, constituait en elle-même un témoignage de l'animosité des équipages. En effet, sa lettre réclamait une obligation qui avait déjà été édictée à deux reprises. En conséquence, soit Zumárraga ignorait l'existence de cette politique royale, qui devait donc

[82] Manuel Giménez Fernández, *Bartolomé de las Casas. Capellán de S.M. Carlos I*, *op. cit.*, p. 298.
[83] « *dandoselo gracioso lo pudiesen los maestres vender aca a quien se lo comprase que de ottra manera no se podra acabar con los marineros* » : AGI, Patronato, 184, R. 26, f° 1v.

être complètement inusitée, soit l'évêque considérait qu'elle était si mal appliquée qu'il convenait de la répéter une troisième fois. Suite à cette lettre, le conseil royal demanda aux officiers de la *Casa de la Contratación* de réunir des « personnes d'expérience », sans doute des hommes de mer, pour adopter les mesures les plus appropriées tout en soulignant qu'il fallait éviter la contrainte, à rebours donc des décisions antérieures[84]. Sans doute, une opposition latente avait donc déjà conduit à un abandon *de facto* de la législation royale.

La contestation pouvait aussi être plus frontale, forçant la monarchie à intervenir directement. En mai 1541, l'agent de Hernán Cortés demanda la médiation du conseil royal afin de faire embarquer du bétail et « certaines plantes », bloqués à Séville car « les capitaines, pilotes et marins des navires dans lesquels il voulait les envoyer ne veulent pas les faire passer bien qu'il veuille leur payer le fret[85] ». Le conseil enjoignit à la *Casa de la Contratación* de contraindre les capitaines récalcitrants à charger les marchandises, sans préciser d'éventuelles sanctions. Cet ordre, s'il permit sans doute l'envoi des cargaisons de Cortés, n'empêcha pas ultérieurement d'autres actions coordonnées. Le premier semestre de l'année 1544 fut ainsi marqué par ce que l'on pourrait décrire comme une grève des capitaines, qui refusèrent collectivement l'embarquement de plantes, probablement pour protester contre la monarchie qui tentait de l'imposer, ou peut-être du fait d'un marché en pleine expansion et donc de navires pleins qui ne pouvaient s'encombrer de marchandises si fragiles et de si peu de valeur[86]. Touojurs est-il que trois individus différents, qui n'étaient pas liés entre eux et appartenaient même à des clientèles ennemies, se plaignirent successivement en mars, avril et juillet de ce que les capitaines et les propriétaires de navires refusaient de charger leurs plantes, « même en les payant », préférant embarquer d'autres biens. Tous trois agissaient en tant que représentants d'autorités supérieures, toutes déjà investies dans l'envoi de plantes : un représentant de la ville de Mexico, un autre représentant de Cortés et un émissaire de l'évêque de Mexico[87]. Chaque fois, le conseil royal ordonna l'obligation d'embarquement des plantes, au nom du « bien commun » de la vice-royauté.

[84] « *personas que tengan espiriencia* » : AGI, Indiferente, 1962, L. 5, f° 273v-276v.

[85] « *que los maestres pilotos e marineros de los navios en que los queria enviar no los quiere pasar aun que les querian pagar su flete* » : AGI, Indiferente, 1963, L. 8, f° 1r-1v.

[86] La flotte de 1544 fut en outre réduite par rapport aux années 1543 et 1545. On ne garde la trace que de cinq navires, d'une capacité cumulée de 680 tonneaux, qui firent route pour la Nouvelle-Espagne (sur un total de 22 navires qui traversèrent l'Atlantique cette année-là) : Pierre Chaunu et Huguette Chaunu, *Séville et l'Atlantique, 1504-1650. Première partie, Le mouvement des navires et des marchandises entre l'Espagne et l'Amérique de 1504 à 1650 : partie statistique. Tome II, Le trafic, de 1504 à 1560*, Paris, SEVPEN, 1955, p. 364-71.

[87] AGI, Indiferente, 1963, L. 9, f° 56r-56v ; f° 92r-92v ; f° 186r-186v.

À l'échelle locale, les conflits se résolvaient plus facilement. Un document notarié signé à Lima en octobre 1551 témoigne que l'intéressement des capitaines était en effet un expédient efficace pour s'assurer du transport. Cette année-là, Pedro de Miralla et sa femme Leonor Alonso payèrent 92 pesos et demi pour le transport de plantes non spécifiées à Bartolomé Ginovés, capitaine d'un navire qui prévoyait de relier Lima à Valparaíso, au Chili. Le contrat stipulait que le bateau devait partir dans les 30 jours et que les plantes devaient être placées dans la « cabine de poupe », soit celle du capitaine, tandis que Ginovés s'engageait à les arroser avec de l'eau, embarquée spécialement à cet effet[88].

III — CONTENANTS NORMAUX POUR TRANSPORTS EXCEPTIONNELS

Le contexte général de circulation des plantes était donc loin d'être aisé. Il était lié à la fois aux limites physiques des navires de l'époque, qui contraignait l'espace et les conditions de vie des végétaux, mais aussi à des conflits d'ordre logistique, avec un monde marchand et maritime réticent à accepter des plantes à bord. Dans ce cadre déjà contraint, la question matérielle des contenants pour faire voyager les plants et graines était cruciale. Les solutions choisies, qui ne firent pas l'objet d'une réelle concertation, étaient liées au quotidien du monde maritime, à des objets rencontrés sur tous les navires et dans tous les ports, de l'Atlantique ou de la Méditerranée.

Le manque de détails, y compris concernant les conditions de vie à bord, s'explique par l'évidence que représentait ce domaine pour tout marin. L'élément commun à ces contenants divers était en effet leur extrême banalité. Rien ne sortait de l'ordinaire et on retrouve par exemple tous les contenants utilisés dans un dessin d'un dictionnaire naval du XVIIIe siècle, représentant les rations de bord et les façons de les conserver (image 4). Sur ce dessin on trouve, entre autres, poissons séchés, fromages, huiles, biscuits, eau-de-vie, vinaigre, ails, piments, des animaux vivants ou du beurre. La légende rappelle que l'on représente à la fois les « provisions qui s'embarquent pour donner les rations quotidiennes aux équipages des navires » et celles pour les malades à bord. Tout le quotidien fut donc soigneusement figuré, souvent en lien avec les contenants appropriés, précisément ceux utilisés dans le transport de plantes. Ces contenants étaient tout à fait communs, quoiqu'utilisés pour des transports exceptionnels de biens peu ordinaires, les plantes de Castille.

[88] Biblioteca nacional del Perú, Fondo antiguo, A648, 2, vol. 775, f° 709r. Je remercie Jerónimo Bermúdez de m'avoir envoyé la transcription de ce document.



Image 4 : Contenants pour le transport de vivres à bord.
L'image vient du dictionnaire de construction navale, établi en 1756 par Juan José Navarro de Viana y Búfalo, capitaine général de la flotte (*capitán general de la Armada*).
Source : Juan José Navarro, Marqués de la Victoria, *Diccionario demostrativo, con la configuración o anatomía de toda la architectura naval moderna*. Madrid, Archivo del Museo Naval, Ms. 2463, f° 104 (détail).

III. A. Tonneaux (*pipas y botas*)

La première technique réemployait des tonneaux, désignés sous le nom de *pipas* ou, aux dates plus précoces et de façon secondaire, *botas*. Selon le contexte, ce dernier terme pouvait également désigner une outre de vin, mais renvoie bien dans les documents consultés à des tonneaux en bois[89].

Ce contenant standard du transport maritime, dont le volume était approximativement de quatre hectolitres, était utilisé d'abord pour le transport de vin et d'huile, mais aussi de

[89] Le sens d'outre ou de contenant en cuir devint majoritaire à partir du XVIIIe siècle. Les lexicographes et traducteurs, que ce soit Antonio de Nebrija (1495) ou Jean Palet (1607), soulignaient bien la polysémie du terme. Dans le vocabulaire de la *Casa de la Contratación*, le terme renvoyait exclusivement à un tonneau. En 1527 par exemple, on mentionnait des cercles en fer pour fabriquer des *botas* : AGI, Indiferente, 421, L. 12, f° 203r-204v.

produits secs, comme du blé, en grain ou en farine, des fèves, des pois chiches, des amandes, etc. La banalité des tonneaux et leur usage constant dans le fret maritime les rendaient disponibles par milliers, ce qui était particulièrement utile au vu des immenses besoins des flottes[90]. Le *San Marcos*, navire de tonnage moyen navigant avec la flotte de 1586, embarqua à lui seul presque 800 tonneaux tandis que la flotte de 1597 apporta 22 000 *pipas* de vin, auxquels il faut encore ajouter celles utilisées pour transporter d'autres biens[91]. Leur fabrication était facile et peu onéreuse, même s'il fallait compter le cerclage en fer, qui jouait pour beaucoup dans la valeur des tonneaux. Les registres commerciaux incluaient ainsi souvent le nombre de cercles en fer de chaque tonneau — même lorsque ceux-ci étaient remplis de vin dont la valeur était pourtant plus élevée[92]. Les tonneaux étaient également marqués, autant pour indiquer leur origine et leur propriétaire que pour éviter d'éventuelles substitutions ou diminutions de volumes[93]. Tous les barils ne se valaient pas et des défauts de fabrication pouvaient conduire à la perte de leur contenu. Colomb se plaignit par exemple en janvier 1494 qu'« une grande partie des vivres qui ont été embarqués en Espagne s'est gâtée et le vin a été presque entièrement perdu à cause de la tromperie des tonneliers de Séville[94] ».

Un cas de septembre 1517 permet d'estimer la valeur relative d'un tonneau — à supposer qu'il s'agisse de tonneaux de bonne qualité. Ce mois-là, des frères hiéronymites étaient envoyés en tant que commissaires royaux pour conduire la réforme royale du gouvernement de l'Hispaniola. Avec eux voyagèrent 400 arrobes de farine, réparties dans 13 tonneaux. Alors que la farine coûtait 18 000 maravédis, les tonneaux furent achetés pour un total de 2 652 maravédis,

[90] En 1527, face à l'impossibilité de trouver des tonneaux neufs, de vieux tonneaux (« *botas viejas* ») étaient achetés par la *Casa de la Contratación* : AGI, Indiferente,421, L. 12, f° 203r-204v.

[91] AGI, Contratación, 1082, N.13. Le *San Marcos* était un navire de 450 tonneaux. Au sein de la flotte de 1586, il était le quatrième navire avec la charge la plus importante sur les 48 navires qui firent route vers la Nouvelle-Espagne cette année-là, alors que prédominaient les navires de plus petit volume : Pierre Chaunu et Huguette Chaunu, *Séville et l'Atlantique, 1504-1650. Première partie, Le mouvement des navires et des marchandises entre l'Espagne et l'Amérique de 1504 à 1650 : partie statistique. Tome III, Le trafic, de 1561 à 1595*, Paris, SEVPEN, 1955, p. 378-81, 389-91, 398-300, 450 et 504-14 ; François Chevalier, « Les cargaisons des flottes de la Nouvelle-Espagne vers 1600 », *Revista de Indias*, 4, 1943, p. 323-30, p. 324.

[92] Voir par exemple cet inventaire de septembre 1582, où l'on listait dix cercles de fer (« *arcos de hierro* ») pour chaque *pipa* : AGI, Escribania, 162B, f° 25r.

[93] *Ibid*, f° 43r ; Carmen Mena García, « La Casa de la Contratación de Sevilla y el abasto de las flotas de Indias », CSIC, dans éd. Antonio Acosta Rodríguez, Adolfo Luis González Rodríguez et Enriqueta Vila Vilar, *La Casa de la Contratación y la navegación entre España y las Indias*, Séville, CSIC, 2003, p. 237-78, p. 267.

[94] « *de los mantenimientos que allá se cargaron, se a gastado mui gran parte y se perdió lo más del vino por el engaño de los toneleros de Sevilla* » : CODODES, p. 537. Pour la traduction française : Christophe Colomb, *La découverte de l'Amérique*, *op. cit.*, p. 329.

auquel il faut ajouter 68 maravédis pour 200 clous qui fixaient les têtes des tonneaux[95]. Le contenant représentait ainsi 13 % de l'envoi de la marchandise[96].

Omniprésents, faciles à produire en série, adaptés au transport et connus des marins, les tonneaux furent donc spontanément employés pour le transport de plantes vives sur l'Atlantique. Aucun inventaire précis de la deuxième expédition de Colomb n'a été conservé, mais nous gardons la trace d'un mémoire daté d'avril 1495 préparant l'envoi de quatre nouvelles caravelles. Avec les semences de blé et d'orge, l'instruction royale indiquait également qu'il était « nécessaire d'emporter quatre tonneaux ou barriques de sarments avec leur terre[97] ». Pour maintenir vivants les pieds, et suivant en cela les méthodes employées pour les transplantations par voie terrestre, on conservait les sarments avec leur terre. Une cinquantaine d'années plus tard, on trouve encore la trace de l'usage de cette technique, à l'occasion de la mention en 1544 de « deux tonneaux remplis d'arbres » prêts à être embarqués à Séville[98].

En 1516, dans le mémoire de Gil González Dávila présenté plus haut, le trésorier royal ne se contenta pas de donner son avis sur l'appareil juridique nécessaire à la transplantation d'arbres de Castille, mais il recommanda aussi la technique à employer. Chaque navire devait selon lui embarquer « deux petits tonneaux avec des sarments de différentes vignes et quelques plants d'arbres[99] ». Il est intéressant de voir que le trésorier suggérait ici la méthode, préférant par ailleurs des tonneaux de plus petites tailles (*medias pipas*, la moitié du volume habituel). Un volume plus petit était-il la garantie d'un meilleur traitement, en encourageant les marins à ne pas les faire rouler sans précaution et à ne pas les traiter comme des marchandises normales (image 5) ? La même technique fut recommandée une vingtaine d'années plus tard par l'évêque Zumárraga, lequel était particulièrement attentif aux complexités techniques et administratives de la traversée transatlantique[100].

Compte tenu de la rareté des sources, ces quatre mentions sur une cinquantaine d'années suggèrent un recours relativement courant de tonneaux pour le transport de végétaux. Outre le

[95] Manuel Giménez Fernández, *Bartolomé de las Casas. Delegado de Cisneros para la reformación de las Indias (1516-1517)*, Séville, Escuela de Estudios Hispano-Americanos, vol. 1, 1953, 2 vol., p. 500-510.
[96] Ce calcul ne prend en compte que le coût du contenant et de la farine, afin de pouvoir le comparer avec les autres contenants, pour lesquels les autres coûts sont rarement mentionnés. J'ai donc exclu le coût du transport jusqu'à Séville (400 maravédis), de l'embarquement (221 maravédis) et du fret maritime (inconnu).
[97] « *es menester llevar quatro toneles o pipas de sarmientos con su tierra* » : CODODES, p. 772.
[98] « *dos boctas llenas de arboles* » : AGI, Indiferente, 1963, L. 9, f° 186r-186v.
[99] « *vayan dos medias pipas con sarmientos de diferentes vidaños y algunas posturas de árboles* » : AGI, Patronato, 173, N. 2, R. 2.
[100] AGI, Patronato, 184, Ramo 26, f° 1v.

coût modéré du contenant, son format relativement standard a sans doute joué, quoiqu'il fût sans doute contraint par la fragilité du contenu.

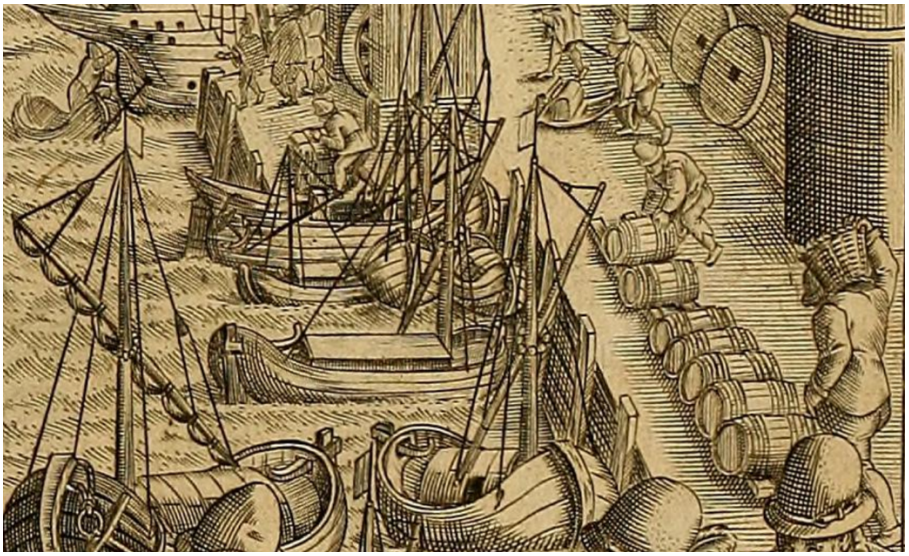


Image 5 : Gravure représentant le port de Lisbonne au XVIe siècle.
Source : Théodore de Bry, *America Tertia Pars*, Francfort, 1592, p. 1 (détail).

L'autre indice de la fiabilité relative des tonneaux est leur usage pour la circulation de plantes rares et exotiques, dont le renvoi était autrement plus délicat. Car s'il était aisé de substituer un plant d'olivier andalou mort par un autre, il fallait des expéditions entières pour s'emparer d'arbres rares. Dans les instructions qu'il laissa à Álvaro de Saavedra Cerón lors de son expédition aux Moluques depuis le Mexique, Hernán Cortés demanda de s'emparer des « arbres qui font naître l'épice » (un poivrier ou un giroflier) et de les faire venir dans « des tonneaux avec de la terre ou de la manière qui vous paraîtrait la plus convenable pour qu'ils viennent dans le meilleur état[101] ». Si d'autres méthodes étaient envisageables, Cortés mentionnait explicitement les tonneaux remplis de terre. L'expédition fut un désastre, il n'est donc pas possible de connaître quel contenant Saavedra Cerón aurait choisi, mais des envois de plantes rares par tonneaux sont attestés. Suite à une demande royale, l'audience de Santo Domingo envoya en 1554 vers l'Espagne, « dans quatre petits tonneaux, des plants d'ananas et un baril avec d'autres, des noyaux et des graines[102] ». De façon plus remarquable encore, en 1577, au terme de sa longue expédition botanique, Francisco Hernández envoya par tonneaux 15 arbres, tous rares et « parmi eux l'arbre à baume, qui est de gr'ande importance[103] ». Les

[101] « *algunas plantas en sus botas con tierra o en otra manera que a vos os paresca que pueden venir mas sanas* » : Hernán Cortés, *Cartas y documentos*, éd. cit., p. 380.
[102] « *quatro medias pipas plantas de piñas y un barril con otras, cuescos y simyentes* » : AGI, Contratación, 5103, s. f. (Lettre du licencié Maldonado du 30 août 1554).
[103] « *de quince vinieron plantas en pipas, están vivas seis, y entrellas el árbol del bálsamo, que es de mucha importancia* » : cité par Antonio González Bueno, « La aclimatación de plantas americanas en los jardines peninsulares », dans éd.

tonneaux en question sont décrits dans un inventaire plus détaillé comme étant des « barils », sans doute plus petits encore que les *medias pipas*. Ils étaient au moins douze et probablement quinze, un par plant[104]. Le rapport permet d'ailleurs d'évaluer le degré de succès : sur les quinze plantes, six survécurent à la traversée en mer.

Ce taux de survie de 40 % contraste significativement avec les constats désespérés des époques ultérieures. Alors que Duhamel du Monceau énonça le constat implacable que les transports « se font presque toujours en pure perte, faute des précautions nécessaires », John Ellis estimait que seule une plante sur 50, soit 2 %, survivait lors du voyage[105]. Même au XIXe siècle, John Livingstone, installé à Macao pour l'*East India Company*, donna un taux de succès d'un pour mille concernant les envois de la Chine jusqu'à Londres[106]. Si les chiffres fournis par Hernández doivent être considérés prudemment, le document, un inventaire simplement descriptif, semble néanmoins fiable. Ces plantes irremplaçables, à la valeur monétaire et stratégique incommensurable, durent faire l'objet d'un soin particulier à bord, probablement par Hernández lui-même, expliquant ce taux important de survie. Une fois arrivé en Espagne, Hernández donna du reste des instructions détaillées sur le soin à leur apporter, leur arrosage et le type de terre pour assurer leur survie et leur transplantation.

Les tonneaux furent plus régulièrement utilisés pour le transport de semences. Outre les expéditions colombiennes, la Couronne usa de ce moyen en 1509 lors de l'envoi de blé à Santo Domingo. La cédule royale précisait à la *Casa de la Contratación* que

> « le blé frappé du mal de mer [*mareado*] ou quelque peu endommagé ne convient pas à l'ensemencement. Vous devez prévoir qu'il aille en tonneaux et en prenant grand soin de sorte qu'il ne subisse pas la mer ni ne se perde[107] ».

La désignation du contenant par le conseil royal laisse entendre que les précédents envois décidés par la Couronne ne furent pas effectués de cette manière et que le conseil royal considérait que l'usage de tonneaux était plus efficace. L'évaluation de la fréquence d'envoi des graines est difficile car les registres distinguaient rarement les rations de bord des semences. En

---

Joaquín Fernández Pérez et Ignacio González Tascón, *La agricultura viajera : cultivos y manufacturas de plantas industriales y alimentarias en España y en la América virreinal*, Madrid, CSIC, 1990, p. 37-52, p. 40.

[104] Les termes utilisés sont ceux de « *barriles* » et « *cubetas* ». La source, qui provient d'une copie d'une archive par Marcel Bataillon, doit être considérée avec précaution : Germán Somolinos d'Ardois, *Vida y obra de Francisco Hernández*, dans *Obras completas*, Mexico, Universidad nacional de México, 1960, p. 250-51.

[105] Henri-Louis Duhamel du Monceau, *Avis*, *op. cit.*, p. 2; Christopher M. Parsons et Kathleen S. Murphy, « Ecosystems under sail », art. cit., p. 504.

[106] Luke Keogh, *The Wardian case*, *op. cit.*, p. 4.

[107] « *el trigo mareado o algo danado no aprovecha para sembrar aveys de proveher que vayan en botas y a muy buen recaudo de maña que no se marehe ny dañe* » : AGI, Indiferente, 418, L. 2, f° 65v-66r.

1520, lors de l'organisation d'une grande expédition, 18 tonneaux furent embarqués, contenant des fèves, des pois chiches et du blé, sans que soit précisé leur but[108].

Les instructions royales ne précisaient pas non plus d'endroits spécifiques à bord pour garder les tonneaux ni ce qu'il convenait de faire pour protéger plantes et semences lors de la traversée. Comme toujours, la méthode ne pouvait fonctionner qu'avec la diligence et la coopération des capitaines de navires. En 1544, ce sont bien des tonneaux que les capitaines refusèrent à bord[109]. En 1537, en demandant l'embarquement obligatoire de tonneaux de plantes, l'évêque Zumárraga suggérait que cela soit un « certains nombres, selon le navire », reconnaissant implicitement l'encombrement que ceux-ci entrainaient[110].

Le maintien de la pratique au long du XVIe siècle est-il le témoignage d'une efficacité relative ou de la volonté de s'appuyer sur un objet que l'on pouvait trouver partout et qui était connu des équipages ? L'usage de tonneau fut par la suite jugé très sévèrement par Duhamel du Monceau, qui déconseilla fortement leur emploi, y compris celui des « demi-barils », preuve malgré tout d'un usage qui avait perduré. Selon l'auteur français, ces contenants posaient de nombreux problèmes : « les cercles glissent ou pourissent, le fond tombe, la terre se sépare, & tout ce qui est planté est perdu ; le maniement & le transport en sont aussi beaucoup plus difficiles ». Si aucune autre option n'était envisageable, Duhamel du Monceau insistait sur la nécessité de les solidifier et de fabriquer des anses pour faciliter leur maniement[111].

Face au risque de pourrissement, il semble que les marins espagnols développèrent des méthodes particulières. Un passage de la lettre de Zumárraga, à l'interprétation difficile, va dans ce sens. L'évêque écrivait qu'il convenait d'envoyer les plantes par « des petits tonneaux et sumac[112] ». La mention de l'épice méditerranéenne peut surprendre, d'autant que le sumac semble inclus dans une énumération, comme si le « *zumaque* » était un autre contenant. Pourtant, si aucun objet de tel nom, même apparenté, n'a existé, la plante est à l'époque bien connue des Ibériques, notamment pour le tannage du cuir[113]. Ses vertus hygroscopiques étaient régulièrement mentionnées et Gabriel Alonso de Herrera recommandait, pour soigner certaines

[108] « *18 pipas en que va en hasado la dicha haba e trigo e garvanzo* » : AGI, Contratación, 4675B, L. 2, f° 89v-90r.
[109] AGI, Indiferente, 1963, L. 3, f° 186r.
[110] « *cierto numero segun fuere el navio* » : AGI, Patronato, 184, R. 26, f° 1v.
[111] Henri-Louis Duhamel du Monceau, *Avis*, *op. cit.*, p. 17-18.
[112] « *medias pipas y zumaque* » : AGI, Patronato, 184, R. 26, f° 1v. La formulation est surprenante mais le passage est très nettement lisible. Joaquín García Icazbalceta propose la même lecture dans sa biographie de l'évêque : Joaquín García Icazbalceta (dir.), *Don fray Juan de Zumárraga, primer obispo y arzobispo de México*, Mexico, Antigua Librería de Andrade y Morales, 1881, p. 112.
[113] Paulino Iradiel, *Evolución de la industria textil castellana en los siglos XIII-XVI : factores de desarrollo, organización y costes de la producción manufacturera en Cuenca*, Salamanque, Universidad de Salamanca, 84, 1974, p. 184.

maladies canines, de placer les chiens dans des jarres de tanneurs qui avaient contenu du sumac, « car le sumac éponge beaucoup[114] ». Dans son dictionnaire espagnol-français, César Oudin traduisait le *zumaque* comme « du tan à tanner le cuir, il se prend aussi pour le bois puant[115] ». Zumárraga devait ainsi sans doute recommander d'adjoindre du sumac pour limiter le pourrissement du bois. Si la technique était répandue, cela pourrait expliquer un meilleur succès du transport par tonneaux au XVIe siècle et que l'oubli progressif de ces enduits conduisit à leur abandon pour les plantes.

L'emploi de tonneaux, simple en l'apparence, s'appuyait sur certains aménagements à bord et des modifications des objets, qui eurent une certaine efficacité, comme le suggère leur usage pour l'envoi de plantes rares. La technique suivante suit le même principe, à savoir le détournement de moyens utilisés pour le transport de marchandises et de vivres au service de l'envoi de plantes.

III. B. Jarres en terre cuite (*tinas y tinajas*)

Les jarres en terre cuite, désignées sous les noms de *tinas* ou *tinajas*, constituaient l'autre type de contenants communément utilisé à bord des navires[116]. La forme et le poids de ces jarres en grès et à fond plat évoluèrent au cours du XVIe siècle : leur volume, variable, pouvait être équivalent à celui d'une *pipa*[117]. Les marchands les utilisaient d'abord pour le transport de vin et d'huile, ensuite pour celui de produits secs, notamment des légumineuses. Fermées par un bouchon d'argile ou de liège recouvert d'une couche de mortier, les jarres, marquées pour être identifiables, étaient souvent entreposées les unes sur les autres, avec de la paille ou des nattes qui les protégeaient du roulis. L'intérieur était souvent imperméabilisé par de la résine[118]. Au

---

[114] « *Es bueno ansi mismo echarlos algunas vezes en unos tinajones donde los cortidores tienen çumaque y assi se lavan bien porque el zumaque enruga mucho* » : Gabriel Alonso de Herrera, *Obra de agricultura*, *op. cit.*, f° 138v.

[115] César Oudin, *Tesoro de las dos lenguas francesa y española. Thresor des deux langues françoise et espagnolle*, Paris, Marc Orry, 1607, s.f.

[116] Une incertitude terminologique demeure : il semble que les *tinajas* étaient des contenants de forme fermée et que les *tinas* étaient de même volume, mais ouvertes. Le terme *botija*, privilégié aujourd'hui par l'archéologie est, semble-t-il, plus tardif et plutôt péruvien : Hélène Balfet, Marie-France Fauvet et Susana Monzón, *Normas para la descripción de vasijas cerámicas*, Mexico, CEMCA, 1992.

[117] John M. Goggin, « The Spanish olivar jar. An introductory study », *Yale University Publications in Anthropology*, n° 62, 1960, p. 3-37.

[118] José Ignacio González-Aller Hierro, *Catálogo-guía del Museo Naval de Madrid*, Madrid, Ministerio de Defensa, Armada Española, 2007, p. 411 et 451 ; Renato Gianni Ridella, Milagros Alzaga García, Genoveva Enríquez Macías, Mercedes Gallardo Abárzuza et José Manuel Higueras-Milena, « The Cadiz-Delta II wreck : the San Giorgio, a Genoese merchantman sunk by Francis Drake in 1587 », *Archeologia postmedievale : società, ambiente, produzione*, 20, 2016, p. 11-63, p. 13 ; Corey Malcom, *Solving a sunken mystery : the investigation and identification of a sixteenth-century shipwreck*, Thèse de doctorat, University of Huddersfield, 2017, p. 237-38. Dans le cas du *Cádiz-Delta II*, navire coulé en 1597 dans le port de Cadix, les bouchons ont permis de préserver jusqu'à nos jours les olives contenues dans les jarres.

moins autant que les tonneaux, ces jarres étaient un instrument indispensable du transport par voie de mer à l'époque moderne, tant en Méditerranée que sur l'Atlantique, tout en étant un contenant habituel du transport terrestre.



Image 6 : Exemplaires de *tinajas*
À gauche, jarre méditerranéenne du XVe siècle, à droite jarre utilisée dans le Pacifique à la fin du XVIe siècle. La jarre de droite pourrait être de manufacture chinoise[119].
Source : MHCB 19547, Musée d'histoire de Barcelone. © Museu d'Història de Barcelona. Accessible en ligne : https://cataleg.museuhistoria.bcn.cat/fitxa/centre_de_conservacio_de_bens_mobles/H458438/?resultsetnav=662914aeea538 ; cargaison du *San Diego*, coulé au large de Cavite en décembre 1600, Museo Naval de Madrid, numéro d'inventaire inconnu, photographie de l'auteur.

Il est délicat d'affirmer pourquoi l'un ou l'autre contenant était privilégié. Si les jarres permettaient une meilleure conservation des produits frais, elles étaient aussi plus lourdes[120]. En 1495, Colomb, qui s'était plaint des tonneliers sévillans, réclamait la substitution des tonneaux par des jarres pour le transport du vin[121]. La disponibilité locale des contenants, ou des ressources pour leur fabrication, peut aussi expliquer les variations d'usage, notamment l'accès au fer pour les tonneaux, dont le manque fut une constante en Amérique[122].

---

[119] Pour un autre exemple de jarre, voir Renato Gianni Ridella, Milagros Alzaga García, Genoveva Enríquez Macías, Mercedes Gallardo Abárzuza et José Manuel Higueras-Milena, « The Cadiz-Delta II wreck », art. cit., p. 13.

[120] José Ignacio González-Aller Hierro, *Catálogo-guía del Museo Naval de Madrid*, *op. cit.*, p. 428. Une amphore de petit volume (19,78 litres) retrouvée sur le site du naufrage du *Santa Clara*, qui coula au large de la Floride en 1564, a un poids à vide de 6,592 kilogrammes : Corey Malcom, *Solving a sunken mystery*, *op. cit.*, p. 296 .

[121] « *60 toneles de vino el qual ha de yr en jarras porque en toneles diz que se pierde* » : CODODES, p. 770. Colomb était particulièrement empressé de faire porter les mauvaises conditions de conservation et les difficiles transplantations sur des causes externes au climat caribéen, pour ne pas minorer son récit d'un climat miraculeux. Il n'en demeure pas moins qu'il considérait que sa requête pouvait être recevable par la Couronne.

[122] La même flexibilité quant aux contenants est observée pour le transport de l'huile ou du vin, les mêmes amphores pouvant servir à transporter alternativement des liquides ou des fruits sec : Alessandra Pecci, Simona Mileto, Mirsa Islas Orozco et Leonardo López Luján, « Análisis de residuos orgánicos en botijas coloniales recuperadas durante las excavaciones del proyecto Templo Mayor en el centro histórico de la ciudad de México », *Boletín de la Sociedad Geológica Mexicana*, 76, n° 2, 2024, p. 1-14.

Comme pour les tonneaux, l'usage de jarres pour le transport de plantes peut d'abord être expliqué par leur omniprésence dans les ports. Les plantes ne furent d'ailleurs pas les seules qui circulèrent dans des jarres de façon détournée car en janvier 1535, les officiers de la *Casa de la Contratación* informèrent le conseil royal que l'or qui venait d'arriver du Pérou avait été envoyé dans ces récipients, chose peu habituelle en la matière et qui compliquait la tâche de la fonte à Séville[123]. À l'instar des tonneaux, des jarres ordinaires furent probablement modifiées pour accueillir les plantes. Les *tinajas* choisies devaient être celles au plus grand volume, afin d'y planter directement les végétaux ou les enterrer, tout en faisant l'objet d'un traitement particulier contre le pourrissement[124]. Les jarres au fond plus grand pouvaient aussi tenir debout plus facilement. Grâce aux anses, le transport était plus aisé et facilitait donc les déplacements en cas de conditions météorologiques défavorables.

Ce mode de transport concerna notamment les plantes vives et les plants de plus grandes tailles : si le nombre de mentions reste comparable à celui des tonneaux (seulement quatre envois), les quantités expédiées, lorsqu'elles furent précisées, étaient bien plus conséquentes. En 1520, une expédition particulièrement importante, sur laquelle je reviens au chapitre 4, fut mise sur pied directement par la Couronne afin d'envoyer plus de deux cents colons-laboureurs à Hispaniola. La *Casa de la Contratación* fit embarquer à la fois de conséquentes rations de bord, mais aussi de quoi assurer la fondation pérenne d'une colonie agraire sur l'île. L'inventaire de l'expédition conserve la trace de 50 « jarres de plantes » qui contenaient un total de 1 250 boutures et plants d'oliviers, 200 de cognassiers, 190 de pruniers et figuiers et 15 d'amandiers[125]. La moyenne était de 33 plants par jarre, qui étaient soit mis en terre dans les jarres soit préalablement emballés et placés dans des jarres pour une meilleure conservation[126].

Le registre permet également d'apprécier le coût relatif des jarres. Alors que les plantes coûtèrent 9 521 maravédis, les jarres furent achetées pour l'occasion au prix de 4 250 maravédis, représentant ainsi 30,8 % du montant total, près de deux fois et demi le coût relatif des tonneaux[127]. Ce coût important n'empêcha pas la monarchie de répéter l'opération lorsque la nouvelle arriva que tous les plants envoyés en avril 1520 étaient morts en route : 16 puis au

[123] AGI, Indiferente, 1092, N. 66.

[124] Cf. *supra,* la note 113. Zumárraga incluait les jarres avec les tonneaux afin d'être traitées avec du sumac : AGI, Patronato, 184, R. 26, f° 1v.

[125] « *cinquenta estacas de azeytunos sacados de cuajo […], mill e dozientas estacas delgadas de aceituno […], dozientas de membrillos, ciento e noventa de ciruelos e higueras, quinze almendros* » : AGI, Contratación, 4675B, L. 2, f° 90r. Les « *cinquenta tinas para en que fuese la [sic] dichas plantas* » apparaissent au f° 90v.

[126] Cette deuxième option fut choisie pour l'approvisionnement des pépinières royales françaises aux XVIIe et XVIIIe siècles, quoique dans des caisses : Jean-Baptiste Vérot, *L'arbre d'or et l'économie politique*, *op. cit.*, p. 85 et 284, note n°3.

[127] Le plus cher fut le fret maritime : la *Casa de la Contratación* déboursa 22 500 maravédis (450 par jarre).

moins 11 autres jarres de plantes, sans détail des espèces, furent ainsi embarquées respectivement en octobre et en décembre[128]. Ce mode de transport restait fragile : sur les 50 jarres de plantes d'avril 1520, 16 furent jetées à la mer à Sanlúcar de Barrameda car elles s'étaient endommagées dans le trajet entre Séville et l'embouchure du Guadalquivir[129].

Tout comme les tonneaux, l'usage de jarres pour l'envoi de plantes paraît se maintenir au moins jusqu'au milieu du XVIe siècle — les sources devenant quasi inexistantes par la suite. La cédule de 1541, répétant l'obligation pour les navires en route pour Santo Domingo d'embarquer « des oliviers, mûriers, rosiers et d'autres arbres et plantes », précisait en l'occurrence que l'on devait employer « une ou deux jarres » à cet effet[130]. Le récit circonstancié de la première mise en culture de l'olivier à Lima en 1560, raconté par le chroniqueur péruvien l'Inca Garcilaso de la Vega (1539-1616), permet d'évaluer le degré de succès de la technique. L'envoi était encore plus délicat que vers le Mexique car il supposait un double transbordement, via une traversée terrestre de l'isthme de Panama qui rallongeait le trajet de plusieurs mois[131] :

> « En cette année de mille cinq cent soixante, don Antonio de Ribera, un habitant de [Lima], ayant été des années auparavant en Espagne en tant que procurateur général du Pérou, ramena à son retour des plants d'oliviers de la région de Séville et, malgré le grand soin et la diligence qu'il mit en cela, de la centaine de boutures qu'il avait emportées dans deux grandes jarres [*tinajones*], pas plus de trois pieds vivants arrivèrent à [Lima] ; lesquels il planta dans un très beau verger clos qu'il possédait en cette vallée et duquel il avait des fruits de raisins et de figues, grenades, melons, oranges et limes et d'autres fruits et légumineuses d'Espagne […]. Don Antonio de Ribera planta les oliviers en ce domaine et afin que personne ne pût en avoir ne serait-ce qu'une seule de leurs feuilles pour les planter en un autre lieu, il posta une grande armée, composée de plus de cent noirs et trente chiens, afin qu'elle gardât, de jour comme de nuit, ses nouvelles et précieuses boutures. Il survint que d'autres qui veillaient plus que les chiens, ou du fait du consentement de quelque noir qui avait été corrompu (selon ce qu'on soupçonna), on lui déroba une nuit un plant des trois, lequel apparut en quelques jours au Chili, à six cents lieux de [Lima], où il éleva pendant trois années des enfants avec un tel succès pour ce royaume, qu'il n'y

[128] AGI, Patronato, 174, R. 19 ; AGI, Contratación, 4675B, L. 2, f° 102v, 108v-109r.
[129] Manuel Giménez Fernández, *Bartolomé de las Casas. Capellán de S.M. Carlos I*, *op. cit.*, p. 645, note 2184.
[130] « *olivares, morales, rosales e otros arboles e plantas* » ; « *una o dos tinas de los dichos arboles e plantas* » : AGI, Santo Domingo, 868, L. 2, f° 257v-258r.
[131] Daniel W. Cade, « Landscape, system, and identity in the post-conquest Andes », *Annals of the Association of American Geographers*, 82, n° 3, 1992, p. 460-77, p. 462. Concernant les conditions très difficiles de la traversée de l'isthme, voir Baptiste Bonnefoy, « Un empire à dos de mule : dans l'enfer de la logistique panaméenne (première moitié du XVIIe siècle) », *Revue historique*, 713, n° 1, 2025, p. 89-115.

avait pas de rameaux, si mince fut-il, qui ne prenait pas racine et qui en très peu de temps ne fisse pas un très bel olivier[132]. »

Le récit exagère probablement toute l'histoire, mais le jésuite Bernabé de Cobo affirmait en 1652 qu'il avait effectivement vu un « olivier vieux et très épais », dans l'ancien verger de Ribera, devenu une « grande oliveraie[133] ».

Le taux de survie donné, de moins de 3 % en l'occurrence, correspond grossièrement au taux avancé par John Ellis. Les jarres décrites d'Antonio de Ribera étaient plus remplies que celles envoyées en 1520 (50 plants environ par jarre en 1560 contre 33 en 1520), mais permirent la survie de trois plants, alors qu'aucun n'avait survécu quarante ans plus tôt. La présence à bord de Ribera avait sans doute aidé. L'anecdote avancée et la comparaison avec le précédent envoi laissent supposer que les envois quantitatifs, de plusieurs centaines de plants, visaient moins la constitution rapide de grands vergers qu'à augmenter la probabilité de survie d'un petit nombre de pieds, qui devaient permettre par la suite la diffusion du végétal par des boutures — ce qui fut d'ailleurs le destin de l'olivier de Ribera.

L'envoi par jarre ne fut pas mentionné par Duhamel du Monceau, éventuellement du fait d'un progressif remplacement des jarres par des tonneaux. La technique n'avait pas disparu pour autant. En 1734, Robert Millar, naturaliste au service de la colonie de Géorgie, fit envoyer de Kingston, en Jamaïque, « deux grandes jarres des meilleurs tamariniers[134] ».

III. C. Caisses et coffres (*Cajones*)

La dernière technique qui permettait l'envoi de plantes vives était plus rudimentaire, mais demeurait liée au transport, plutôt d'objets de valeur que de marchandises classiques. Il s'agit des caisses et coffres qui apparaissent dans les registres de navires, d'abord pour le transport

---

[132] « *El mismo año mil y quinientos y sesenta, Don Antonio de Ribera, vezino que fue de los Reyes, habiendo años antes venido a España por Procurador General del Perú, bolbiéndose a él llevó plantas de olivos de los de Sevilla, y por mucho cuidado y diligencia que puso en la que llevó en dos tinajones en que ivan más de cien posturas, no llegaron a la Ciudad de los Reyes más de tres estacas vivas; las cuales puso en una muy hermosa heredad cercada que en aquel valle tenía de cuyos frutos de uvas y higos, granadas, melones, naranjas y limas y otras frutas y legumbres de España, vendidas en la plaza de aquella ciudad por fruta nueva, hizo gran suma de dinero, que se cree por cosa cierta que passó de dozientos mil pesos. En ésta heredad plantó los olivos don Antonio de Ribera y por que nadie pudiese haber ni tan solo una hoja dellos para plantar en otra parte, puso un gran ejército que tenía de más de cien negros y treinta perros, que de día y de noche velassen en guarda de sus nuevas y preciadas posturas. Acaeció que otros que velaban más que los perros, o por consentimiento de alguno de los negros que estaría cohechado (según se sospecho), le hurtaron una noche una planta de las tres, la cual en pocos días amaneció en Chili, seiscientas leguas de la ciudad de los Reyes donde estuvo tres años criando hijos con tan próspero suceso de aquel reino, que no ponían renuevo, por delgado que fuese, que no prendiese y que en muy breve tiempo no se hiziesse muy hermoso olivo* » : Garcilaso de la Vega, *Comentarios reales*, éd. cit., p. 716-17.

[133] « *un grande olivar* […] *un Olivo viejo y muy grueso* » : Bernabé Cobo, *Historia del Nuevo Mundo*, Biblioteca Universitaria de Sevilla, Séville, Ms. A 331/102, f° 526v.

[134] « *two large jarrs of the best tamarinds* » : Christopher M. Parsons et Kathleen S. Murphy, « Ecosystems under sail », art. cit., p. 511.

de textiles divers, mais aussi pour celui de biens de consommation plus fragiles, notamment des épices. Depuis la péninsule, on embarquait dans la première moitié du XVIe siècle et avec grande régularité de nombreuses épices asiatiques, utilisées tant à des fins médicales qu'alimentaires : poivre, clous de girofle ou safran[135]. Seule l'ouverture de la route de Manille réduisit considérablement leur présence sur l'Atlantique[136].

La plupart des traces de l'usage de caisses concernent toutefois des plantes médicinales américaines. Dès avril 1532, la *Casa de la Contratación* accusa réception d'« une caisse de drogues et d'un quart de piment » venue de l'Hispaniola[137]. On trouve également du gingembre, après le développement de sa culture en Nouvelle-Espagne. Les envois d'épices depuis le Mexique ne s'y limitaient pas pour autant : en octobre 1569, les membres de la *Casa de la Contratación* rapportèrent que leur étaient parvenues

> « quatre caisses, l'une avec la quantité que l'on a pu y mettre de gingembre vert, de celui qu'a envoyé le vice-roi de la Nouvelle-Espagne et [les trois autres] caisses dans lesquelles il y a des noyaux de mamey, certains germés, et trois [noix ?] de coco qui ont commencé à naître et sept ou huit pieds d'herbe de montagne qu'a envoyé le président [de l'Audience] de Santo Domingo[138] ».

Dans ce rapport, on trouve la trace des débuts d'une politique royale pour acheminer des plantes exotiques vers la péninsule. L'usage de caisses indique une certaine confiance dans le contenant, même si les échecs étaient nombreux[139]. L'expérience accumulée dans ces envois d'épices ou de racines, moins fragiles que des plantes vives, fut sans doute mobilisée. Dans le cas mentionné plus haut, les caisses étaient remplies de terre et des indications étaient données pour l'irrigation et la protection contre le froid, en prenant en compte les variations de température liées au voyage[140]. Les documents précisent parfois aussi les conditions spécifiques à bord pour assurer la sécurité du contenu : en mai 1533 des caisses sont envoyées depuis Mexico « clouées, liées et

---

[135] Ils apparaissent ainsi très fréquemment dans les cargaisons du *San Salvador* et de *la Santa Cruz*, partis en 1545 vers la Nouvelle-Espagne : AGI, Contratación, 1079, N. 7, R. 2 et R. 13.

[136] Linda A. Newson, *Making medicines in early colonial Lima, Peru : apothecaries, science and society*, Leiden, Brill, 2017.

[137] « *un cajon de drogas e un quarto de aji* » : AGI, Indiferente, 1092, N. 37, s.f.

[138] « *quatro caxones el uno con la cantidad q[ue] en el pudo yr de gingibre verde de lo que [en]bio el visorey de nueva spana y tres caxones en que van algunos cuescos de mameis parte dellos naçidos y tres cocos que an començado a naçer y siete o ocho pies de yerba serrana que [en]bio el presidente de santo domingo* » : AGI, Contratación, 5185, f° 481r. Le terme de coco est ambigu car il pouvait également renvoyer à la cochenille, par analogie avec le kermès : Sebastián de Covarrubias, *Tesoro de la lengua castellana o española*, Madrid, Luís Sánchez, 1611, f° 218r.

[139] En 1572, le conseil royal évoqua du gingembre gâté par le voyage en mer : AGI, Mexico, 1090, L. 6, f° 381r.

[140] AGI, Mexico, 99, s.f.

scellées[141] ». Il s'agissait de transporter des lingots d'or et d'argent, la caisse faisant office de moyen de contrôle à moindres frais. Enfin, dans l'Atlantique espagnol du XVIe siècle, les caisses étaient aussi employées pour le transport du sucre. Le jésuite José de Acosta décrivait ainsi dans les années 1580 ce commerce en croissance, déclarant que « de l'île de Santo Domingo on a embarqué par la dernière flotte, huit cent et quatre-vingt-dix-huit caisses et coffres de sucre, qui était le mode de chargement que j'ai vu à Porto Rico[142] ».

Ces mentions diverses rappellent que les caisses étaient omniprésentes, mais principalement pour le transport de produits inertes, imputrescibles ou secs. L'historien mexicain Federico Gómez de Orozco, dans un travail sur le mobilier en Nouvelle-Espagne, avance pourtant qu'un type de caisse spécial fut utilisé pour le transport de plantes et la conservation des semences, les « coffres-greniers » (*arcones trojes*) dont l'usage aurait perduré en Espagne jusqu'au XIXe siècle[143]. Si l'information pouvait être vérifiée, elle serait des plus utiles, mais l'auteur se dispense d'avancer des preuves en la matière. Il est dès lors difficile d'en faire réellement état et je n'ai, jusqu'à présent, jamais trouvé la mention de telles caisses au XVIe siècle.

Quelques cas témoignent néanmoins de l'envoi de plantes vives par caisse. En 1544, le représentant de l'évêque de Mexico faisait ainsi état des « caisses dans lesquelles sont lesdits plants » d'arbres fruitiers et de vignes, prêts à être embarqués à Séville[144]. Il est vraisemblable que les plants étaient conservés avec de la terre, au moins autour des racines, pour augmenter leurs chances de survie[145]. En 1551, l'envoi de plantes de Lima à Valparaíso décrit plus haut passa aussi par « trois caisses », avec un nombre indéterminé de plants[146]. Ces mentions isolées sont sans doute un effet de source car la méthode était en usage par voie terrestre, comme le rappelle une lettre datée de janvier 1582 envoyée par Philippe II à ses filles :

> « On m'a donné l'autre jour ce qui va dans cette caisse [que je vous envoie] et l'on me dit que c'était une lime douce et quoique je ne le crois pas, mais qu'il s'agit d'un citronnier, j'ai voulu vous l'envoyer car si c'est une lime douce je n'en ai jamais vu de si grande ; je ne sais si elle arrivera là-bas en bon état. Si cela était le cas, essayez-la et avisez-moi de ce qu'il en est car je ne peux croire que ce soit une lime douce car

[141] « *clavados liados y sellados* » : Mexico, 317, s.f. (Lettre au roi des officiers de la Nouvelle-Espagne, datée du 1er mai 1533).
[142] « *De la isla de Santo Domingo se traxeron en la flota que vine, ochocientas y noventa y ocho caxas y caxones de azúcar, que siendo del modo que yo las vi cargar en Puerto-Rico* » : José de Acosta, *Historia natural y moral*, éd. cit., p. 220.
[143] Federico Gómez de Orozco, *El mobiliario y la decoración en la Nueva España en el siglo XVI*, Mexico, UNAM, 1983, p. 54.
[144] « *caxones en que estan las dichas plantas* » : AGI, Indiferente, 1963, L. 9, f° 92r.
[145] Henri-Louis Duhamel du Monceau, *Avis*, *op. cit.*, p. 14-16.
[146] « *tres caxones* » : Biblioteca nacional del Perú, Fondo antiguo, A648, 2, vol. 775, f° 709r.

> elle est si grande et ainsi je me languirai de savoir ce qu'il en est et que vous me l'écriviez. Et le petit citronnier qui va [avec l'arbre] ne sert qu'à remplir la caisse[147]. »

Passionné d'arboriculture, le roi avait fait envoyer l'arbre de Lisbonne à Madrid pour faire plaisir à ses filles. Il choisit vraisemblablement le moyen le plus certain pour cet envoi recommandé, en sacrifiant un pied d'un simple citronnier pour assurer la survie de l'arbre plus précieux.

Il n'en demeure pas moins que les traces de l'usage de caisses sont maigres. Cette quasi-absence est remarquable car s'il s'agissait en définitive de la technique la moins employée et peut-être la moins efficace de l'époque, elle fut précisément celle qui permit au XVIIIe siècle et surtout au XIXe siècle de résoudre au moins partiellement la diffusion à longue distance de plantes. Duhamel du Monceau y consacra de longues descriptions et les caisses avaient clairement sa préférence, permettant par exemple à des arbres d'arriver à Québec depuis Saint-Malo « en très-bon état », devenant par la suite « de très-beaux arbres[148] ». Pierre Poivre, intendant des Mascareignes et agronome réputé, en fit également l'éloge dans un mémoire similaire à celui de Duhamel du Monceau, rédigé en 1768, dans lequel il recommandait d'employer des caisses bien fermées avec de la terre ni trop sèche ni trop humide[149]. Les caisses étaient ainsi l'instrument privilégié à l'époque des Lumières, avec une série d'innovations, parfois très complexes, afin de protéger au mieux les plantes face aux aléas de la vie en mer et de faciliter leur maniement[150]. À partir de ces expérimentations, la caisse dite de Ward, version perfectionnée de ses prédécesseurs, devint l'instrument privilégié des empires coloniaux et notamment de l'Empire britannique au long du XIXe siècle. Hermétique, elle protégeait les plantes du sel marin et des rongeurs, tout en offrant un accès à la lumière et à l'eau d'arrosage par diverses ouvertures. Sa mise au point permit indirectement le développement considérable des jardins botaniques ou des transplantations aussi importantes que celle de l'hévéa de l'Amérique à l'Asie[151].

---

[147] « *Diéronme al otro día lo que va en este caja y dijéronme que era lima dulce y aunque no creo que es sino limón, os lo he querido enviar, porque si fuera lima dulce no he visto ninguna tan grande; no sé si llegará allá buena. Si lo llegare, probadla y avisadme lo que fuere, porque no puedo creer que es lima dulce por ser tan grande de y así holgaré de saber lo que es y que me lo escribáis. Y un limoncillo que va allí no es sino por henchir la caja* » : Fernando Bouza Álvarez (dir.), *Cartas de Felipe II a sus hijas*, Madrid, Turner, 1988, p. 66.

[148] Henri-Louis Duhamel du Monceau, *Avis*, *op. cit.*, p. 14-16.

[149] Dorit Brixius, « La production du savoir botanique sur le terrain », art. cit., p. 309. Poivre est également connu pour la transplantation du muscadier aux Mascareignes.

[150] Samir Boumediene, « Le temps incorporé des collections », art. cit., p. 54 ; Yves-Marie Allain, *Voyages et survie des plantes*, *op. cit.*, p. 43-57 ; Yannick Romieux, « Le transport maritime des plantes au XVIIIe siècle », art. cit. ; Jan Synowiecki, « Plantes sous serres », art. cit., p. 15-16. Quelques antécédents du XVIIe siècle peuvent être notés, comme l'usage de bacs-caisses pour l'envoi à partir de 1687 de mûriers vers les Antilles : Jean-Baptiste Vérot, *L'arbre d'or et l'économie politique*, *op. cit.*, p. 139-40.

[151] Luke Keogh, *The Wardian case*, *op. cit.*

Ce décalage entre un usage anecdotique au XVIe siècle et l'usage dominant de la caisse pour le transport de plantes au XVIIIe siècle suggère une nouvelle fois la discontinuité des techniques employées entre le début et la fin de l'époque moderne. Celle-ci concernait aussi l'Espagne des Bourbons, comme le montre la promotion des caisses par Casimiro Ortega. Pour approvisionner le Jardin botanique royal de Madrid en plantes rares et exotiques, Ortega s'appuyait directement sur les travaux de John Ellis en proposant des caisses dont la fabrication différait significativement des simples caisses du fret maritime (image 7).

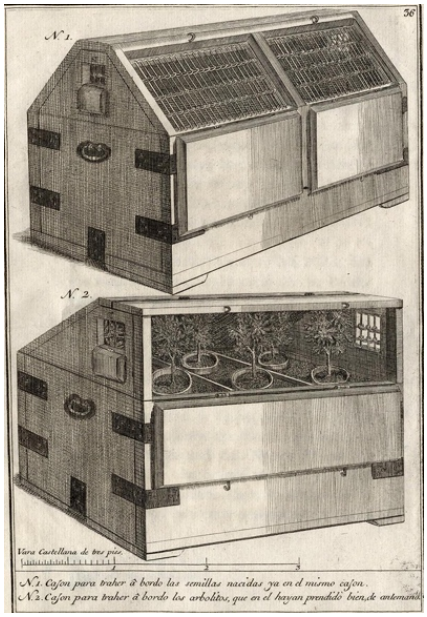


Image 7 : Gravure d'une caisse destinée au transport de plantes.
L'image fut copiée du traité de John Ellis, avec l'accord de ce dernier et reproduite dans l'ouvrage de Casimiro Gómez Ortega (1779).
Source : AGI, MP-Ingenios, 242 (1). © Museo de Cultura y Deporte (Espagne)

La rupture observée ne tient pas seulement à l'invention de nouvelles technologies, mais aussi à des besoins différents. Alors que les caisses plus tardives furent spécialement conçues pour le transport de plantes, les flottes de la route des Indes adaptèrent des moyens de transport existants au lieu d'en fabriquer de nouveaux. Plutôt que de chercher le moyen optimal, il s'agissait avant tout de réagir avec rapidité pour répondre aux besoins d'une monarchie empressée, dont tous les agents réclamaient la circulation d'arbres de Castille dans les provinces américaines. L'envoi de plantes par tous les moyens répondait ainsi à cet impératif essentiel.

III. D. Sacs (*costales* et *talegas*)

Les plantes vives, du fait de leur fragilité, nécessitaient des contenants aménagés dont les semences, plus facilement transportables, n'avaient pas besoin. Un outil incontournable du transport de vivres, dont l'usage n'était même pas détourné, était ainsi utilisé pour les graines : les sacs en toile (*costales* et *talegas*), omniprésents dans les registres. Lors de l'expédition d'avril

1520, mentionnée plus haut, 12 fanègues de graines de lin (environ six hectolitres) furent achetées pour 1 632 maravédis et envoyées dans huit sacs, ainsi que 120 fanègues de blé, envoyées en 60 sacs[152]. Si les sacs de blé appartenaient au grenier de Séville, les sacs dédiés aux graines de lin furent cousus pour l'occasion, pour un coût total de 286 maravédis. Les sacs représentaient ainsi 15 % du coût total de l'envoi, un coût comparable aux tonneaux mais deux fois moindre que les jarres.

Une grande partie des rations de bord était dans tous les cas conservée dans des sacs, pour être consommée en mer ou dans les premières semaines qui suivaient le débarquement. Ces provisions de bord, quoique plus sujettes au pourrissement et à la vermine, offraient un vivier de semences utilisables par les marins pour tenter des cultures sur les lieux où ils arrivaient ou faisaient relâche. Une anecdote rapportée par plusieurs chroniqueurs fournit un exemple de cet usage. Le chroniqueur López de Gómara rapportait le fait dans son *Historia de las Indias y conquista de la Nueva España*, dans l'édition de 1554, publiée à Anvers :

> « Un [esclave] noir de Cortés, qui s'appelait selon moi Juan Garrido, sema dans un jardin trois grains de blé qu'il avait trouvé dans un sac de riz ; deux d'entre eux germèrent et l'un d'eux porta cent quatre-vingts grains. On sema à nouveau ces grains-là et petit à petit il y eut une infinité de blé […]. À un noir esclave, on doit tant de bien[153]. »

Comme dans d'autres cas, Gómara, qui n'était jamais allé en Amérique, s'était appuyé sur des chroniqueurs précédents. En toute vraisemblance, il utilisait ici la relation d'Andrés de Tapia, rédigée vers 1539, qui fut témoin, lui, des premières années de la Nouvelle-Espagne. Il rapportait peu ou prou la même histoire, sans mentionner les sacs[154]. Gómara décrivait du reste de façon erronée Juan Garrido comme un esclave alors que ce dernier était non seulement un homme libre, mais un conquistador reconnu, qui avait lui-même réclamé en 1538 l'honneur d'avoir été le premier à avoir « fait l'expérience en cette Nouvelle-Espagne de semer du blé et de

---

[152] AGI, Contratación, 4675B, L. 2, f° 89r-93r.

[153] « *un negro de Cortés, que se llamava (segun pienso), Juan Garrido, sembró en un huerto tres granos de trigo que hallo en un saco de arroz. Nacieron los dos, y uno dellos tuvo ciento y ochenta granos. Tornaron luego a sembrar aquellos granos, y poco a poco ay infinito trigo. […] A un negro y esclavo se deve tanto bien* » : Francisco López de Gómara, *Historia de México*, Juan Steelsio [Joannes Steelsius], Anvers, 1554, f° 343r-343v. L'édition princeps de 1552 ne contient pas l'anecdote.

[154] « *Al marqués, acabado de ganar México, estando en Cuyoacán le llevaron del puerto un poco de arroz: iban entre ello tres granos de trigo: mandó a un negro horro que lo sembrase: salió el uno, y como los dos no salían buscáronlos y estaban podridos. El que salió llevó cuarenta y siete espigas de trigo. De esto hay tanta abundancia, que el año de 39 yo marqué buen trigo, digo extremado, a menos de real la fanega; y aunque después al Marqués le llevaron trigo, iba mareado y no nació. Deste grano es todo, y hase diferenciado por las tierras do se ha sembrado, y uno parese lo de cada provincia, siendo todo deste grano* » : cité par Ricardo E. Alegría, *Juan Garrido*, *op. cit.*, p. 84.

voir s'il poussait[155] ». Ce fait était jugé digne d'attention car il s'agissait pour Garrido de réclamer des grâces royales, mettant à pied d'égalité ses faits d'armes et cette première récolte. Dans sa requête, Garrido présenta de nombreux témoins qui confirmèrent les faits, sans mentionner les sacs pour autant. L'anecdote de Gómara est douteuse, mais souligne, outre le fait qu'il considérait vraisemblable de préférer à ce point le blé au riz, qu'il voyait ces sacs comme un moyen efficace de franchir le mur océanique[156].

Enfin, les sacs étaient également utilisés pour le transport de semences plus précieuses. L'expédition de Francisco Hernández en fournit à nouveau un exemple, puisque 68 sacs de « graines et de racines », conservés dans deux coffres, furent envoyés avec les plantes décrites plus haut[157]. Les sacs étaient placés dans des caisses, preuve de la fiabilité douteuse de la toile pour sauvegarder les plantes. Pour protéger ces semences précieuses, on conditionnait parfois les sacs. En octobre 1569, avec les caisses contenant le gingembre et les ananas, les officiers de la *Casa de la Contratación* évoquaient la réception à Séville de « fardeaux recouverts de cire qu'a envoyés le vice-roi de la Nouvelle-Espagne ; dans l'un il semble qu'il y a la racine du Michoacán et dans l'autre une semence dont nous ne connaissons pas le nom[158] ». D'autres applications protectrices étaient sans doute appliquées, si l'on en croit des mentions plus tardives, de sacs enduits de térébenthine ou exposés au souffre pour éviter la germination des graines en mer[159].

III. E. Envois discrets et méthodes alternatives

Les méthodes décrites précédemment partagent la caractéristique d'être des objets communs de la *carrera de Indias* et de la navigation maritime en général. Banals, ils étaient néanmoins liés à des acteurs qui pouvaient faire déplacer des biens d'un côté de l'océan à l'autre, souvent des officiers royaux qui obéissaient aux ordres de la Couronne. Au minimum, il s'agissait de petits marchands engagés dans le trafic atlantique.

Si ces acteurs sont ceux qui ont laissé le plus de traces, ils étaient toutefois minoritaires. Les registres de la *Casa de la Contratación* ne permettent d'apprécier qu'une maigre fraction du mouvement migratoire des Ibériques, représentant le dessus des flots de la foule d'individus qui

---

[155] « *yo fui el primero que hizo la yspiriencia en esta nueva españa para sembrar trigo e a ver si se dava en ella* » : AGI, Mexico, 204, N. 3.

[156] Bernabé de Cobo rapporte une histoire très similaire concernant le Pérou, celle de la belle-sœur de Pizarro, Inès Muñoz, qui aurait trouvé quelques grains de blé dans un baril de riz. La ressemblance frappante entre les deux anecdotes les rend toutes deux encore plus suspectes : Bernabé Cobo, *Historia del Nuevo Mundo*, *op. cit.*, f° 544r-544v.

[157] Germán Somolinos d'Ardois, *Vida y obra de Francisco Hernández*, *op. cit.*, p. 250-51.

[158] « *dos [en]boltorios cubiertos de ençerado que ynbio el visorrey de la nueva españa, q[ue] en el uno pareçe que va simiente de mechuacan y el otro aun que es simiente no sabemos el nonbre dello* » : AGI, Contratación, 5185, f° 481r.

[159] Yves-Marie Allain, *Voyages et survie des plantes*, *op. cit.*, p. 31-33.

tentèrent la traversée et de ce qu'ils emportèrent avec eux. Du vice-roi qui partait assurer sa fonction avec une suite nombreuse au plus jeune mousse, le moindre voyageur embarquait avec lui quantité d'objets et de vivres, pour un poids qui pouvait atteindre une tonne[160].

Parmi ces objets, on trouve des plantes. Bernabé de Cobo souligna au milieu du XVIIe siècle qu'il « n'y a guère d'homme curieux qui ne se rende en Espagne depuis ces Indes, qui à son retour n'essaie pas de rapporter des semences et des pieds de certains arbres fruitiers qui y font encore défaut[161] ». La remarque de Cobo vaut surtout pour ceux qui pouvaient faire le voyage d'Espagne, et revenir en Amérique, à l'instar d'Antonio de Ribera, dans l'anecdote rapportée par Garcilaso de la Vega. Sa remarque touche du doigt quelque chose de plus grande ampleur, car même celles et ceux qui ne firent qu'une seule fois la traversée emportaient parfois de quoi planter en Amérique, souvent sur l'instigation de proches qui avaient déjà émigré. En août 1559, Gonzalo Guillén, installé à Lima, écrivit à sa mère Leonor, demeurée à Aznalcázar, non loin de Séville. Après l'avoir priée de convaincre ses enfants et son frère de venir le rejoindre, il ajouta :

> « Et avec mon fils Juan Martin, envoyez-moi six serpes à tailler, car j'ai un grand besoin d'elles […]. Et qu'il m'apporte dans une petite fiole des semences de concombre amer […] et si vous ne m'aviez pas envoyé les graines comme je vous l'avais écrit dans mes lettres [précédentes] et dans mon mémoire, que mon fils me les amène[162]. »

La mention de serpes, vraisemblablement pour tailler la vigne, suggère que Gonzalo Guillén était horticulteur. Sans doute Guillén voyait-il les opportunités économiques promises par les cultures maraîchères de Castille au Pérou : la lettre laisse entendre qu'en plus des graines de concombre amer, il en avait déjà réclamé d'autres. En mars 1560, il formulait à nouveau sa demande dans une nouvelle lettre, en soulignant avec une certaine irritation qu'il attendait toujours les graines que son fils devait lui amener :

---

[160] José Luis Martínez Rodríguez, *Pasajeros de Indias*, *op. cit.*, p. 93-94.

[161] « *Casi no ay hombre curioso que destas indias vaya a españa, que a la vuelta no procure traer semillas y posturas de algunas frutas, que todavia faltan en ella* [sic] » : Bernabé Cobo, *Historia del Nuevo Mundo*, *op. cit.*, f° 500r.

[162] « *Y con mi hijo Juan Martin me envíen seis hoces de podar, porque tengo gran necesidad de ellas […]. Y me traiga en una redomita pequeñ simiente de cohombrillo amargo […] y si no me hubieran enviado las semillas que he escrito por mis cartas y memoria tráigalas mi hijo* » : Enrique Otte (dir.), *Cartas privadas*, éd. cit., p. 377.

> « Madame, je m'étonne que la flotte qui vient d'arriver ne m'ait apporté aucune lettre, et je crois que vous ne m'en avez même pas écrite, car de tous les navires qui viennent de Terre Ferme, un seul doit encore arriver, et j'espérais aussi recevoir les graines, que j'attends avec impatience[163]. »

Gonzalo Guillén était donc particulièrement attaché à l'envoi de ces graines, qu'il attendait avec au moins autant d'empressement que sa famille. Ces deux lettres, sauvées parmi toutes celles qui furent envoyées depuis l'Amérique, témoignent donc de circulations de plantes par le bas, de petites graines qui circulaient dans les fardeaux des émigrants.

Le choix d'une fiole en verre pour le transport était relativement coûteux, mais les graines pouvaient également être facilement conservées dans du papier et au milieu des lettres, généralement pliées, y compris dans la correspondance officielle. Don Martín Enríquez, alors vice-roi de Nouvelle-Espagne, joignit par exemple à une lettre au roi datée de septembre 1572 la très stratégique graine de l'indigo[164]. Ces envois de semences étaient courants et même dans les conditions les plus précaires imaginables, les Africains déportés dans la traite participèrent également à la circulation atlantique de végétaux, cachant parfois des graines portées sur soi[165].

Outre la réutilisation de rations de bord, conservés dans les contenants décrits plus hauts, les passagers usaient aussi des fruits secs et des fruits en conserves. Relativement discrètes, les conserves étaient embarquées sur tous les navires pour l'approvisionnement des équipages et des passagers, mais aussi pour être vendues aux Indes[166]. Lorsque le chroniqueur Oviedo décrivit l'origine des plantes de Castille qui poussaient sur l'île, il précisa pour nombre d'entre elles qu'elles provenaient de noyaux et de pépins de fruits[167].

De nombreux chroniqueurs rapportèrent le détournement de ces rations pour mettre en scène leur rôle précis dans le succès des plantes de Castille. Nous avons vu comment Bernal

---

[163] « *Señora maravillado estoy que en esta flota que ha venido no he recibido carta ninguna, ni creo me la escriben, porque de todos los navios que vienen de Tierra Firme, sólo uno falta por venir, y también esperaba las semillas, que tan deseadas las tengo* » : *Ibid.*, p. 378.

[164] AGI, Diversos-Colecciones, 25, N. 17.

[165] Judith A. Carney, « 'With grains in her hair' : rice in colonial Brazil », *Slavery & Abolition*, 25, n° 1, 2004, p. 1-27 ; Manuel Bivar, Miguel Carmo, Joana Sousa, Pedro Varela et Ricardo Ventura, « African knowledge transfer in early modern Portugal : enslaved people and rice cultivation in Tagus and Sado rivers », *Diacronie*, 44, n° 4, 2020, p. 45-66.

[166] Voir par exemple l'inventaire des cargaisons envoyées en septembre 1517 : Manuel Giménez Fernández, *Bartolomé de las Casas. Delegado de Cisneros*, *op. cit.*, p. 500-510 Dans le monde lusophone voir Dora de Lima, *Saveurs et savoirs du monde*, *op. cit.*, p. 31-32.

[167] Le chroniqueur mentionne le palmier-dattier, le pêcher, l'abricotier et le prunier. Il ajoute aussi que l'on a amené directement des graines de concombres et de melons : Gonzalo Fernández de Oviedo y Valdés, *Historia general y natural de las Indias*, éd. José Amador de los Rios, Madrid, Imprenta de la Real Academia de la Historia, vol. 1, 1851, 4 vol., p. 288-90 et 373-74. Des envois de graines par des marchands à des fins mercantiles ont existé mais étaient, semble-t-il, minoritaires, représentant des valeurs marginales. On en trouve par exemple à bord du *San Salvador* en 1545 : AGI, Contratación, 1079, N. 7, R. 13, f° 756r.

Díaz del Castillo tenait à rappeler des années après les évènements racontés qu'il avait lui-même semé « sept ou huit pépins d'oranges », amenés par ses soins depuis Cuba[168]. Le missionnaire franciscain Toribio de Benavente Motolinia fit de même en rapportant avec fierté comment il avait permis la diffusion des dattiers en Nouvelle-Espagne en plantant en 1531 « deux petits noyaux de dattes » dans l'enceinte du couvent de Cuernavaca[169]. Si Motolinia n'avait peut-être pas voyagé depuis l'Espagne avec ces dattes, elles étaient néanmoins arrivées sous forme de conserves. Enfin, Nuño de Guzmán, gouverneur de Pánuco et conquérant du Michoacán rappela dans un procès qu'il avait édifié les premiers vignobles de sa province à partir de « petits pépins de raisins secs » qu'il avait semés, ce qu'il fit certifier par témoins[170]. Si la réussite d'une telle plantation peut surprendre, l'Inca Garcilaso rapportait une anecdote similaire :

> « J'ai ouï dire au Pérou par un gentilhomme digne de foi qu'un Espagnol diligent avait fait un semis de raisins secs transportés d'Espagne et que, certains pépins ayant germé, il avait poussé des sarments ; toutefois ceux-ci étaient si délicats qu'il avait fallu les conserver en semis trois ou quatre ans, jusqu'à ce qu'ils aient assez de force pour être plantés[171]. »

Une grande quantité de plantes, et surtout de graines, circulèrent à cette échelle, laquelle est difficile sinon impossible à estimer précisément ou à comparer aux transferts organisés par la Couronne. Ces envois privés semblent pourtant avoir été déterminants, y compris pour les circulations internes au continent américain. Le père Cobo rapporta qu'il avait envoyé en 1629 du Guatemala au Pérou « une bonne quantité de graines » d'anone (*chirimoya*) à une

> « connaissance pour qu'il les distribuât à ses amis, ce qu'il fit. De sorte que quand je revins du Mexique, après treize années, j'ai trouvé que de nombreux de ces arbres avaient poussé et portaient fruit[172] ».

---

[168] Bernal Díaz del Castillo, *Historia verdadera*, éd. cit., p. 53. Voir au chapitre 1, p. 74.

[169] Toribio de Benavente Motolinia, *Memoriales o libro de las cosas de la Nueva España y de los naturales de ella*, éd. Edmundo O'Gorman, Mexico, UNAM, 1971, p. 529-31 ; Toribio de Benavente Motolinia, *Historia de los indios de la Nueva España*, éd. Mercedes Serna Arnaiz et Bernat Castany Prado, Madrid, Real Academia Española, 2014, p. 204-5.

[170] AGI, Justicia, 234, N. 1, IV, f° 110v-111r, 167v-168r, 211v-212r.

[171] Garcilaso de la Vega, *Commentaires royaux sur le Pérou des Incas*, trad. René L. F. Durand, Paris, F. Maspero, 58, 59, 60, 1982, p. 270-71. Le texte original en espagnol est le suivant : « *oí en el Perú a un caballero fidedigno que un español curioso había hecho almácigo de pasas llevadas de España, y que prevaleciendo algunos granillos de las pasas, nacieron sarmientos; empero tan delicados, que fue menester conservarlos en el almácigo tres o cuatro años, hasta que tuvieron vigor para ser plantados* » : Garcilaso de la Vega, *Comentarios reales*, éd. cit., p. 712-14.

[172] « *enbie desde alli una buena cantidad de sus pepitas a un conocido, para que las repartiese entre los amigos, como lo hiço. De manera que cuando volvi yo de México, al cabo de trece año halle que ya avian nacido muchos destos árboles y llevavan fruto* » : Biblioteca Universitaria de Sevilla, Séville, Ms. A 331/102 (*Historia del Nuevo Mundo* de Bernabé Cobo), f° 317r-317v.

Les réseaux privés d'interconnaissances, entre « connaissance » et « amis », permirent ainsi, si l'on en croit le Jésuite, la diffusion de l'arbre au Pérou.

Tant bien même ces envois privés eussent été marginaux, le simple fait que des individus divers, parfois issus du menu peuple, partagent l'attention accordée au transport de plantes est significatif. Ces jardiniers amateurs ne furent pas du reste les moins efficaces. Bien des plantations au rôle crucial en Nouvelle-Espagne eurent cette origine modeste et venaient du besoin partagé en plantes de Castille.

*

* *

Pour assurer le transport de plantes et de graines au cours du XVIe siècle, la Couronne, le monde marchand et les marins disposaient d'un éventail de possibilités pour tenter le franchissement du mur océanique. Ces techniques étaient loin d'être improvisées dans le sens où elles étaient celles éprouvées du transport de vivres et de marchandises, sans être pour autant des moyens propres au transport de plantes, surtout sur une si longue distance. Alors que la monarchie catholique patronnait fréquemment l'écriture de traités érudits ou organisait des juntes pour résoudre les problèmes liés à la navigation, la cosmographie ou l'histoire naturelle, rien de comparable n'est observable pour le transport de plantes. Aucune technique ne fit non plus l'objet d'un processus d'institutionnalisation par les institutions monarchiques.

Cette absence n'est pas le signe d'un manque d'intérêt. Au contraire, nous avons pu observer l'insistance avec laquelle la Couronne voulut encourager et souvent contraindre armateurs et capitaines à embarquer des plants, malgré leur réticence face à ces envois incertains et onéreux. Les grands officiers de la Couronne à Madrid ou Séville travaillèrent en bonne entente avec la majeure partie des officiers royaux en Amérique, suivant souvent leurs recommandations. Confrontés au besoin de plantes de Castille en Amérique et aux ordres répétés du conseil royal pour organiser leur envoi, la *Casa de la Contratación* et les capitaines de navires procédèrent vraisemblablement de façon improvisée, en choisissant au cas par cas la solution la plus simple, à travers le réemploi des contenants habituels du monde maritime.

En dépit d'obstacles matériels immenses et du défi logistique que ces végétaux représentaient, force est de constater le succès des transplantations. Dès le début des années 1530 s'observent les prémices d'un véritable développement de la végétation européenne outre-Atlantique, et ce à l'échelle du continent. Malgré un taux de succès extrêmement faible, le mur océanique fut régulièrement franchi. Faut-il y voir le succès de l'administration royale,

dont les rouages s'étendaient de Madrid à Santo Domingo, Mexico, Panama et Lima en passant par Séville ? Ou faut-il au contraire y lire le résultat d'innombrables essais individuels et anonymes, signes d'un effort collectif d'adapter les plantes de Castille ? Les deux dynamiques se sont vraisemblablement entremêlées. Les réussites privées, ces petits succès devenus de quasi-légendes dont les chroniqueurs se faisaient souvent l'écho, eurent des effets massifs. Sans eux, la colonisation végétale du continent n'aurait guère été possible.

La nécessité de réussir la traversée océanique pour effectuer toute plantation justifiait donc de répondre préalablement à ces questions techniques. La rareté des sources, l'absence de traités érudits et de représentations illustrées sur la question suggèrent que l'enjeu ne provoquait guère de débats au XVIe siècle et qu'en dépit du caractère inédit des traversées transatlantiques, les acteurs de cette circulation considérèrent que le transport de plantes s'inscrivait dans une certaine normalité, dans la continuité directe du commerce maritime médiéval.

Si les Espagnols n'y prêtèrent que peu d'attention, on peut émettre l'hypothèse qu'un regard décalé, plus sensible à la rupture qu'à la continuité, ait pu associer ces techniques de fret maritime à l'arrivée en Amérique d'une végétation entièrement nouvelle. Pour conclure ce chapitre, j'aimerais émettre l'hypothèse qu'une image dessinée par une main mexica a pu exprimer ce regard, à savoir le frontispice du douzième livre de *l'Histoire générale des choses de la Nouvelle-Espagne*, mieux connue sous le nom de codex florentin ou codex de Florence (image 8). Cet ouvrage encyclopédique a été rédigé au milieu du XVIe siècle sous la direction du franciscain Bernardino de Sahagún par les enfants de la noblesse mexica élevés par les frères dans le collège de la Santa Cruz de Tlatelolco[173]. S'il est erroné de classer comme des « Indiens » irrémédiablement étrangers au monde européen ces auteurs qui maniaient le nahuatl, l'espagnol et le latin et connaissait les classiques mexicas et latins, leur positionnement les amenait toutefois à proposer dans leurs dessins et leurs textes une autre vision et une sensibilité qui n'était pas celle des colons espagnols. L'ouvrage, réalisé plusieurs décennies après la conquête, dans un monde qui n'était déjà plus préhispanique, exprimait un regard qui n'était plus neuf, mais réfléchi sur le processus de conquête.

[173] Georges Baudot, *Utopie et histoire au Mexique : les premiers chroniqueurs de la civilisation mexicaine (1520-1569)*, Toulouse, Privat, 1977, p. 103-10 ; Serge Gruzinski, *La colonisation de l'imaginaire : sociétés indigènes et occidentalisation dans le Mexique espagnol*, Paris, Gallimard, 1988, p. 90-97 ; Jeanette Favrot Peterson et Kevin Terraciano (dir.), *The Florentine codex : an encyclopedia of the Nahua world in sixteenth-century Mexico*, Austin, University of Texas press, 2019.



Image 8 : Frontispice du livre XII de l'*Histoire générale des choses de la Nouvelle-Espagne*.
Source : *Histoire générale des choses de la Nouvelle-Espagne* (Codex de Florence), s. f. Source accessible en ligne : https://florentinecodex.getty.edu/, Biblioteca Medicea Laurenziana (Florence).

Le livre douze est le seul livre historique de l'*Histoire générale*, relatant la conquête espagnole, alors que les livres précédentes décrivaient les traditions religieuses mexicas, l'organisation sociale ou encore la faune et la flore. Ce frontispice, unique dans l'ouvrage, est connu et a déjà été commenté à de nombreuses reprises[174]. Le dessin, de main mexica, mais mélangeant les styles et codes pictographiques mésoaméricains et européens, est difficile d'interprétation. De toute évidence, il relate, au moins en partie, les premiers contacts entre Espagnols et Mésoaméricains, que ce soit l'expédition de Juan de Grijalva en 1518 ou bien plus vraisemblablement celle d'Hernán Cortés en 1519. Plusieurs scènes successives décrivent ces évènements et leur déroulé chronologique, ordonné de l'arrière-plan au premier plan : des navires approchent la côte,

[174] Diana Magaloni-Kerpel, *Images of the beginning : the painted story of the conquest of Mexico in book XII of the "Florentine Codex"*, Thèse de doctorat, Yale University, 2004, p. 58-97 ; Kevin Terraciano, « Reading between the lines of Book 12 », dans éd. Jeanette Favrot Peterson et Kevin Trerraciano, *The Florentine codex. An encyclopedia of the Nahua world in sixteenth-century Mexico*, Austin, University of Texas Press, 2019, p. 45-62 ; Arnaud Exbalin, « La conquête animale du nouveau monde dans le Codex florentin », *Parlement[s], Revue d'histoire politique*, 17, n° 2, 2022, p. 136-42.

pointés du doigt par un observateur visiblement surpris ; la première rencontre, par l'entremise de la Malinche ; l'écriture de l'acte de fondation de la première ville espagnole. Au premier plan figure un débarquement d'Espagnols et surtout de leurs marchandises et animaux. Cette scène, singulière, est nettement mise en avant et tranche avec ce qu'il y a au second et à l'arrière-plan, à savoir des évènements ponctuels, qui relevaient déjà au milieu du XVIe siècle de la légende ou du moins de la tradition. Ce débarquement, en apparence secondaire, ne fait pas partie de la grande histoire, connue de tous, déjà écrite au milieu du XVIe siècle par de nombreux chroniqueurs, racontée par des conquistadores vieillissants et déjà réinterprétés par la première génération d'historiens à la double ascendance mésoaméricaine et espagnole[175].

Plus qu'un fait précis, le premier plan rend compte d'un processus. Comme l'a souligné Arnaud Exbalin, le choix des animaux dessinés est frappant car apparaissent tous ceux qui affectèrent durablement le quotidien des Mésoaméricains. Le dessinateur a été soucieux de représenter avec détails un bovin, un bélier, deux porcs (ou une brebis et un porc ?), un chien, reconnaissable à son collier, et, de l'autre côté, trois chevaux, harnachés et sellés, réalisant divers mouvements d'exercices équestres. Tous ces animaux, à des échelles diverses, participèrent de la conquête et surtout de l'appropriation durable du territoire. Entre les deux groupes d'animaux, figurés sur un même plan, d'autres éléments attirent l'attention : une arquebuse et sa poudrière, autre rappel explicite de la conquête. Enfin, deux types différents de coffres sont posés au sol, tandis qu'un sac et un tonneau (ou bien un autre coffre ?) sont déchargés par deux Espagnols et entreposés avec les autres marchandises déjà déchargées. Les contenants, malgré leur apparence anodine, sont pourtant dessinés avec précision (image 9).

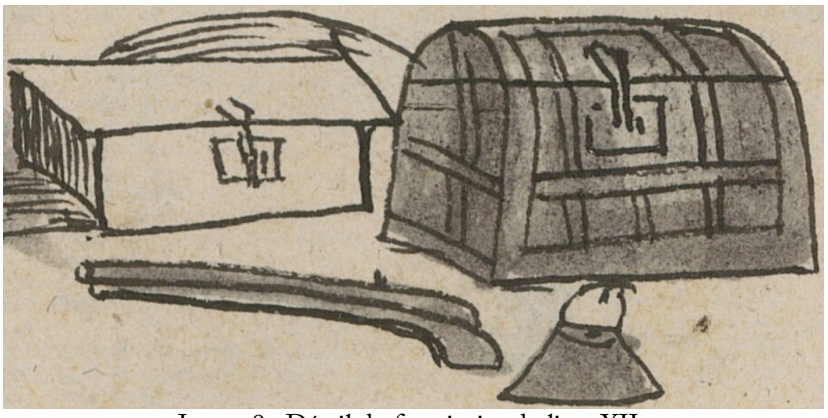


Image 9 : Détail du frontispice du livre XII.

Les détails permettent d'identifier la connaissance de ces objets, qu'on peut facilement comparer aux dessins du traité de Viana y Búfalo. Le regroupement de ces contenants avec une arme à feu

[175] Serge Gruzinski, *La machine à remonter le temps : quand l'Europe s'est mise à écrire l'histoire du monde*, Paris, Fayard, 2017, chap. 14-16.

et les animaux, parmi lesquels le cheval, semble indiquer qu'ils incarnent tous une facette du processus de conquête — de l'entreprise militaire à l'appropriation du sol par l'élevage et l'agriculture européenne. Il est ainsi possible que ces contenants symbolisaient à la fois l'arrivée de la culture matérielle espagnole et le début de la liaison transatlantique, mais aussi, par métonymie, les plantes de Castille. Federico Gómez de Orozco, mentionné plus haut, a attiré mon attention sur l'image, affirmant, toujours sans citer de source, que la caisse au centre de l'image en question était justement l'une de ces *arcas trojes*. L'absence de source ne permet pas d'accepter son interprétation telle quelle, mais force est de constater qu'elle s'insère bien avec ce que j'ai pu observer dans ce chapitre. Les dessinateurs mexicas auraient ainsi exprimé leur perception de l'arrivée des plantes de façon détournée. L'hypothèse est hasardeuse car ces objets pouvaient transporter bien d'autres marchandises. En réalité, cela ne fait que confirmer l'idée principale de ce chapitre, à savoir le caractère évident des contenants pour le transport de plantes, attachés au commerce atlantique.

La réussite de la traversée atlantique fut cruciale mais n'était qu'une étape avant de pouvoir réellement cultiver les plantes et assurer leur reproduction année après année. Pour cela, il était nécessaire de les déplacer par voie de terre et de procéder à des essais, car il fallait réussir leur adaptation au nouvel environnement où les plantes avaient été emmenées.

CHAPITRE 3. *HACER LA EXPERIENCIA* : ADAPTER LES PLANTES EN AMERIQUE ESPAGNOLE

En 1580, dans les villages d'Alimanzi, Cuzcaquauhtla et Epatlán, situés au sein de la province de Motines de Colima, sur la côte pacifique de la Nouvelle-Espagne, Sebastián Romano répondit consciencieusement au questionnaire rédigé quelques années plus tôt par le secrétaire Juan de Ovando. Sa relation décrivait autant la région, conformément aux attentes du Conseil des Indes, qu'elle rapportait certains fragments de la vie quotidienne de ce Castillan éloigné des grands centres urbains de la vice-royauté. Contrairement à la plupart des autres relations, celle-ci fut rédigée à la première personne par un individu qui n'avait, semble-t-il, aucune fonction officielle, que ce soit celle de *corregidor* ou d'*alcalde mayor*. Sebastián Romano, qui avait émigré récemment avec sa famille d'un village proche de Palencia, était, en dépit de sa capacité scripturale, d'extraction modeste et semblait vivre pauvrement[1]. À la dix-neuvième question, relative aux cours d'eau et à l'irrigation, il écrivait, après une brève description des rivières et des domaines environnants, qui incluait son propre terrain :

> « Cette année, j'expérimente le fait de cultiver et semer le blé, la fève et d'autres graines, ce qui sera bénéfique et utile à cette province, du fait de la grande faim et de la nécessité dans laquelle elle se trouve[2] ».

À la vingt-troisième question, portant sur les arbres fruitiers qui poussaient dans les villages concernés, il répondit : « on me demande si figues et raisins, coings et grenades pourraient pousser, de quoi j'attends qu'on m'en apporte de terres froides pour en planter et expérimenter[3] ». Plus loin dans la relation, il revint à nouveau sur la possible culture « du blé, de la fève, du pois chiche, de l'anis et de toutes les graines, ce que je vais bientôt expérimenter[4] ».

Dans sa réponse, Sebastián Romano déclara à plusieurs reprises que pour répondre avec certitude à certaines des questions relatives à l'agriculture, il devait expérimenter (*experimentar*).

[†] Une partie de la recherche présentée dans ce chapitre a été publiée sous forme d'article : Antoine Duranton, « The transplantation of wheat in sixteenth-century Hispaniola : royal institutions, colonization, and agronomic testing », *Hispanic American Historical Review*, 105, n° 3, 2025, p. 435-65.

[1] RG Michoacán, p. 123-127.

[2] « *hogaño experimento el cultivar y sembrar trigo, haba y otras semillas, que se[rán] gran pro y utilidad desta provin[ci]a, por la mucha hambre y necesidad que en ella se padece* » : RG Michoacán, p. 151-152.

[3] « *Pítenme que se darían higos y uvas, membrillos y granadas, lo cual estoy esperando que me lo han de traer de tierra fría, p[ar]a lo poner y experimentar* » : *Ibid.* L'utilisation du verbe *pitar* est ici surprenante et on peut supposer une déformation de *pedir*. Je n'ai pas été en mesure de consulter le manuscrit, conservé à la *Real Academia de la Historia* pour vérifier la transcription faite par R. Acuña.

[4] « *trigo, haba, garbanzo, anis y todas semillas, lo cual estoy p[ar]a lo experimentar* » : *Ibid*.

Interrogé sur la possible présence d'un arbre fruitier, il fondait ainsi sa réponse sur un essai qu'il entendait conduire lui-même, y compris si cela impliquait d'importer à ses frais des plants de régions lointaines. Le cas de Sebastián Romano est loin d'être unique, même s'il se démarque par son statut relativement marginal.

Au même questionnaire, le traducteur public (*nahuatlato*) Francisco Hernández et le notaire Alonso Vázquez répondirent au sujet de leur localité d'Ocopetlayucan, non loin d'Atlixco, que « seulement concernant le vin et l'huile on ne sait pas très bien si cela peut se récolter, car on n'a pas expérimenté la qualité de cette terre dans tous les parages et lieux[5] ». De son côté, l'*alcalde* des mines de Taxco, Pedro de Ledesma complétait une longue liste d'arbres européens rencontrés dans sa juridiction, en précisant que « des autres [arbres] qui pourraient pousser ou non, on n'en a pas connaissance, par faute d'*experiencia*[6] ». Au début du XVIIe siècle, on trouvait encore la même formulation sous la plume du capitaine Pedro Martínez, *alcalde mayor* du port de San Estebán de Pánuco, sur le golfe du Mexique, alors qu'il répondait à un autre questionnaire envoyé par la Couronne. Rendant compte des cultures locales, Martínez évoqua les végétaux européens, précisant que « les légumes pousseraient très bien si on les semait, car [certaines personnes ont] fait l'*experiencia* à plusieurs reprises[7] ». Tous ces individus affirmaient donc expérimenter ou fondaient leur opinion sur le résultat d'essais agricoles.

Experimentar, *hacer la experiencia* : ces formulations, ainsi que l'affirmation implicite d'une capacité à mener un essai agricole et d'en apprécier le résultat interroge. Si tous ces individus répondaient à des demandes explicites de la monarchie, il n'en demeure pas moins que leurs réponses témoignent d'une sensibilité à ces questions. Il n'est pas anodin que ces Espagnols, qui occupaient parfois des fonctions militaires et administratives, aient conservé la

---

[5] « *Sólo el vino y aceite, que no se sabe bien si se cogería, por no lo haber experimentado en todos cabos y lugares diferentes de la calidad desta tierra* » : RG, Mexico II, p. 89.

[6] « *De las más que se darían o dejarían de dar, no se tiene noticia por falta de la experiencia* » : RG Mexico II, p. 129. Je reviens plus bas sur le choix de laisser le terme *experiencia* en espagnol.

[7] « *Diéranse muy bien las hortalizas si se sembraran, porque se ha hecho la esperiencia algunas veces* », cité dans Pedro de Valencia, *Descripción de Indias. Tomo I*, BNE, Ms. 3064, f°23r-23v et 24v. La relation fut compilée avec d'autres dans la *Descripción*, également connue sous le nom de *Relaciones de Indias*, par Pedro de Valencia (1555-1620), chroniqueur des Indes : Juan Luis Suárez Sánchez de León, « Pedro de Valencia », in Real Academia de la Historia (éd.), *Diccionario Biográfico electrónico*, consulté le 21 mai 2024. Il s'agissait d'une réponse à un questionnaire envoyé en 1604, contenant 355 questions : Jesús Paniagua Pérez, Gaspar Morocho Gayo, Jesús Paniagua Pérez et Pedro de Valencia (dir.), « Estudio introductorio », vol. 5, *Obras completas. Relaciones de Indias. 1. Nueva Granada y Virreinato de Perú*, León ; Badajoz, Universidad de León, vol. 5, 2001, 10 vol., p. 63-107, p. 63. Le témoignage de Pedro Martínez n'est pas daté mais d'autres sources montrent que Martínez était déjà *alcalde mayor* de la ville voisine de Valles en 1592 et de la province de Pánuco en 1604 : AGN, Indios, vol. 6, exp. 370, f° 99r ; AGN, General de Parte, vol. 6, exp. 100, f° 347r. Manuel Toussaint date la relation de l'année 1609, par comparaison avec un rapport de la même année, également rédigé par Pedro Martínez : Manuel Toussaint, *La conquista de Pánuco*, Mexico, Colegio Nacional, 1948, p. 24-25. J'ai volontairement choisi une traduction qui exprime le fait de *faire* une expérience et non d'*en* faire l'expérience.

mémoire d'essais agricoles, sur lesquels ils fondaient leurs réponses. Quelle était la forme des essais qu'ils prévoyaient de mener ou dont ils rendaient compte ? Tous ces individus, en Amérique et en Espagne entendaient-ils la même chose par *experimentar* et *experiencia* ?

La terminologie employée, ainsi que les usages qu'elle décrivait, est essentielle pour comprendre comment la Couronne voulut réaliser la transplantation des plantes de Castille, après avoir effectué leur envoi. L'adaptation de plantes suite à la traversée de l'Atlantique et la rencontre de nouveaux climats et de nouveaux sols rendaient en effet nécessaire de résoudre des problèmes techniques et intellectuels inédits, même plusieurs décennies après la conquête — ce à quoi correspondaient les mentions d'*experimentar* ou de réaliser une *experiencia*.

Le fait d'adapter une nouvelle espèce végétale ou d'améliorer une existante pour satisfaire à une série de nouveaux besoins ne constituait pas une nouveauté radicale en soi. La pratique agricole et horticole quotidienne s'appuyait déjà sur des essais, répétés successivement, dans les jardins ou en plein champ. Comme le souligne Mauro Ambrosoli, les tests pour améliorer les cultures, y compris les plus communes, étaient répétés année après année, en variant les associations de culture, les rotations, les fertilisants employés et d'autres paramètres encore. Comme il l'affirme, « les descriptions d'une soi-disant société traditionnelle, fondée sur la routine agricole et tendant à être statique sont fondamentalement erronées[8] ». Cela était d'autant plus vrai dans la péninsule Ibérique, qui avait été la porte d'entrée d'un grand nombre de nouvelles espèces, par son inclusion au sein de la Méditerranée islamique.

Dans le cas de l'Amérique espagnole, il existait toutefois un hiatus entre les savoirs agricoles hérités, incorporés par la pratique, performés par les paysans estrémègnes ou les jardiniers galiciens, et ce qu'en savaient les premiers Espagnols qui débarquèrent, marins, soldats et officiers de la Couronne. Malgré la volonté de mettre en place une politique agricole aux Indes, les cadres de la monarchie étaient également éloignés de ce monde paysan. Le contact régulier avec les paysans, qui composaient l'écrasante majorité de la population de ces sociétés agraires, n'empêchait pas leur méconnaissance. Même les discours élogieux sur la paysannerie insistaient plus sur la simplicité de la vie rustique, le respect de traditions immémoriales ou l'immobilité campagnarde face à la futilité et la fugacité des choses mondaines. Cette ignorance des pratiques agricoles et du monde rural ne pouvait constituer le ferment d'une politique royale agraire pour les Indes[9]. Dès lors, comment expliquer ces nombreuses mentions d'essais agricoles, mobilisés autant par des individus modestes, comme Sebastián Romano, que par les plus

[8] Mauro Ambrosoli, *The wild and the sown*, *op. cit.*, p. 119.
[9] Sur la figure du bon paysan, voir chapitre 4, p. 273.

importants administrateurs royaux ? Sans que l'on puisse en faire l'expression d'un concept clairement défini ni la trace d'usages fixés, la mobilisation du terme *experiencia* par de très nombreux individus, de classes et statuts variables, témoigne qu'ils partagèrent pourtant la volonté de s'approprier des méthodes jugées propices pour la culture des plantes de Castille. Le renvoi aux *experiencias* souligne aussi que la formalisation des savoirs agricoles à la Renaissance, notamment par l'imprimé, a favorisé l'adaptation de ces plantes au Nouveau Monde. Le terme *experiencia* fournit une entrée opportune pour comprendre par quelles méthodes pratiques et conceptuelles, l'adaptation des plantes de Castille fut menée en Amérique.

Ce chapitre étudie d'abord l'étymologie du terme *experiencia* pour comprendre son utilisation dans le champ agricole. Dans le prolongement de l'analyse proposée dans le chapitre précédent, je m'intéresse ensuite aux défis posés par la transplantation des végétaux qui avaient survécu à la longue traversée. Diffusés par voie terrestre, ils devaient encore faire l'objet de soins méticuleux afin d'assurer leur bonne croissance et les faire passer de la simple survie à la vie normale des mises en culture répétées annuellement. Face à de nouvelles conditions climatiques, à l'inversion des saisons sèches et humides, aux variations moindres de l'ensoleillement ou aux différences de température, cette adaptation demandait de nombreux essais, des *experiencias*. Celles-ci furent fréquemment ordonnées directement par la Couronne. À partir de l'étude spécifique de la tentative ratée d'introduction du blé dans les Antilles, je montre la formalisation royale de la procédure de l'*experiencia*. Cet exemple d'une politique agraire royale fournit un excellent observatoire du fonctionnement des institutions royales au sein de l'espace atlantique et de l'importance de la confiance et du crédit, au cœur du fonctionnement des *experiencias*. Je propose enfin de mesurer l'influence de ces politiques royales sur les discours individuels concernant les essais agricoles, et ce à toutes les échelles de l'empire.

I — *HACER LA EXPERIENCIA, EXPERIMENTAR* : PRATIQUES DE L'ESSAI À LA RENAISSANCE

I. A. *Experiencias* et *experimentos* : une étymologie complexe

Les témoignages cités en introduction décrivent des essais avec des plantes de Castille en Amérique. Les expressions employées étaient celles d'« *experimentar* » ou, plus fréquemment, « *hacer la experiencia* », une formulation dont la langue française traduit mal l'étrangeté. En effet, le castillan, tout comme la plupart des langues romanes, ou l'anglais, conserve la distinction latine entre *experientia* et *experimentum* — entre ce qui est vécu directement par un individu, le résultat de ce qu'il a accumulé par la pratique d'une part et de l'autre, ce que l'on essaie

extérieurement, par observation, ce que l'on éprouve par la répétition. Ces deux notions distinctes sont exprimées en français par le même terme d'« expérience[10] ». Dans la plupart des cas, en évoquant des *experiencias*, régulièrement ortographiées *esperiencias*, les auteurs faisaient référence à ce qu'on peut plus aisément décrire comme un *experimento*. Dans le cas cité plus haut du capitaine Pedro Martínez, celui-ci n'affirmait pas que quelqu'un avait fait l'expérience sensorielle de la consommation de tel fruit ou légume, mais bien qu'on avait essayé de le cultiver.

En dépit de son apparente simplicité, le terme renvoyait donc dans son usage vernaculaire à au moins deux sens distincts. Dans son dictionnaire castillan-latin publié en 1495 et qui fit rapidement autorité, Antonio de Nebrija proposait deux entrées distinctes pour « *esperiencia* » et « *esperimento* » (ainsi qu'*esperimentar*), renvoyant dans chaque cas à leurs équivalents latins[11]. Un siècle plus tard, en 1591, le lexicographe anglais Richard Percival proposait dans son dictionnaire castillan-anglais-latin la même définition que Nebrija en 1495, traduisant *esperiencia* par *experience* (en anglais) et *experientia* (en latin) et *esperimento* par *experiment* et *experimentum*[12].

Ces deux exemples témoignent néanmoins plus d'une volonté de clarification que d'un état de fait, car dans les autres dictionnaires l'ambiguïté régnait, y compris chez Antonio de Nebrija. Ainsi, dans son dictionnaire latin-castillan de 1492, il traduisait bien *experientia.e* par *esperiencia*. En revanche, il affirmait dans l'entrée suivante qu'*experimentum.i* signifiait « la même chose » qu'*esperiencia*[13]. Dans ses lexiques ultérieurs de 1513 et 1516, Nebrija ne proposait même plus l'entrée *esperiencia* et se cantonnait à définir *esperimentar* et *esperimento*, éludant ainsi la difficulté[14]. De la même façon, César Oudin donnait en 1607 des définitions très proches d'*esperiencia* (« experience, espreuve, preuve ») et d'*esperimento* (« experience, espreuve, essay,

[10] Gaffiot traduit *experimentum* par « essai, épreuve, preuve par expérience, par les faits […] ; *experimenta agere* […] faire des expériences ». *Experientia* est plus polysémique : « 1 essai, épreuve, tentative, expérience. […] 2 expérience acquise, pratique ». La forme verbale, *experior.iris* (*experimentar* en espagnol) est également polysémique : « 1 éprouver, faire l'essai (l'expérience) de […] : essayer la force d'un poison ; […] mettre qqn à l'épreuve […] 2 tenter de réaliser qqch […] je l'ai appris plutôt par l'expérience que par l'étude […] 5 […] avoir fait l'essai, savoir par expérience » : Félix Gaffiot, *Dictionnaire illustré latin-français*, Paris, Hachette, 1934, p. 630. Voir aussi Pascal Brioist, « Les sciences et l'expérimentation à la Renaissance », *Atala*, 10, 2007, p. 31-46.

[11] Antonio de Nebrija, *Dictionarium hispanum latinum*, Salamanque, 1495, f° 95v. À noter que si « *esperimento* » renvoyait en effet à *experimentum* et *esperimentar* à *experior-iris*, *esperiencia* était définie comme « *lo mesmo que experiencia* ». En l'absence d'une entrée *experiencia* plus loin dans le dictionnaire, j'en déduis que Nebrija sous-entendait *experientia*, en latin.

[12] Richard Percival, *Bibliothecae Hispanicae pars altera*, Londres, John Jackson & Richard Watkins, 1591 s.f. *Esperimentar* était traduit par « *to trie, to prouve, (experiri)* ».

[13] « *por aquello mesmo* » : Antonio de Nebrija, *Lexicon ex sermone latino in hispaniensem*, Salamanque, Juan de Porras, 1492, s.f.

[14] Antonio de Nebrija, *Dictionarium ex hispaniensi in latinum sermonem*, Salamanque, Lorenzo Liondedei, 1513 ; Antonio de Nebrija, *Dictionarium*, s. l., Juan Varela de Salamanca, 1516.

experiment »)[15]. Les définitions plus pratiques étaient encore plus confuses, ce que l'on peut observer en s'appuyant sur le premier dictionnaire étymologique du castillan, publié en 1611 par Sebastián de Covarrubias. Tandis que l'auteur ne proposait aucune entrée pour *esperimento* ou *esperimentar*, suggérant un usage plus limité de ces deux mots dans le castillan vernaculaire, Covarrubias définissait *esperiencia* de la façon suivante :

> « Du latin *experientia*, c'est la connaissance et le savoir d'une certaine chose que l'on a sue par l'usage, la mettant à l'épreuve et l'expérimentant, sans enseignement d'un autre, de déduire quelque chose de certain de nombreux [cas] particuliers, ce qui aboutit à l'art, qui est des universaux. […] Et de là nous appelons Empiristes ceux qui soignent sans avoir étudié, seulement du fait de l'expérience qu'ils ont, comme ceux qui se sont formés en servant dans les hôpitaux […]. L'expérience est la mère des arts, quoique pour parvenir à les former, elle est dangereuse à cause de la variété des sujets et de leurs circonstances[16]. »

La proposition de Covarrubias, quelque peu contradictoire et circulaire si l'on suit nos définitions contemporaines, renvoyait au fait de connaître quelque chose par l'usage, par soi-même, tout en incluant l'idée d'expérimentation et la possibilité de connaître le général (les « universaux ») à partir de la répétition de cas particuliers. La distinction était ainsi pour lui, et sans doute pour nombre de ses contemporains, loin d'être stricte.

Ce travail étymologique dévoile l'ambiguïté du concept, qu'il s'agit moins de résoudre que d'exposer. Ces contradictions exprimaient justement le fait que le terme *experiencia* pouvait renvoyer à la fois à de l'expérimentation, mais aussi à quelque chose d'individuel, fondé sur une mise à l'épreuve qui n'avait de sens que parce qu'elle avait été performée par l'individu lui-même. À cet égard, la confusion, que l'on trouvera répétée tout au long de ce chapitre, invite donc à déplacer le regard par rapport à une analyse trop littérale du terme. À ce titre, je ne partage pas ce qu'a pu écrire José María López Piñero à ce sujet, puisqu'il voit dans l'émergence de l'*experiencia*, dont il remarque à juste titre la polysémie, une réaction contre l'autorité (*auctoritas*) des auteurs classiques et médiévaux[17]. Pourtant, l'usage du terme, et la confusion entre

---

[15] César Oudin, *Tesoro de las dos lenguas francesa y española. Thresor des deux langues françoise et espagnolle*, *op. cit.* s.f.

[16] « *Lat.* experientia*, es el conocimiento y noticia de alguna cosa que se ha sabido por uso, provandola y experimentandola, sin enseñamiento de otro, de salir cierta en muchos particulares, resulta el arte, que es de universales. […] y de alli llamamos Empiricos a los que curan sin aver estudiado, solo por la esperiencia que tienen, como los que se han criado sirviendo en los hospitales […]. La esperiencia es madre de las artes, aun para llegar a formarlas, es peligrosa por la variedad de los sujetos y las circunstancias del*" : Sebastián de Covarrubias, *Tesoro*, *op. cit.*, f° 377v.

[17] José María López Piñero, *Ciencia y tecnica en la sociedad española de los siglos XVI y XVII*, Barcelone, Labor, 1979, p. 163-68. Piñero propose d'autres sens au terme, soulignant qu'il fut utilisé également dans un sens « proche de la conception moderne de l'expérience [scientifique] », chez des auteurs comme Andrés Laguna, Nicolás Monardes, Juan Valverde, Luis Collado ou Diego Ufano. Dans ce chapitre, j'entends l'auteur et l'autorité dans le sens que lui

experimentum et *experientia*, dépassait le seul cadre espagnol, sans pouvoir être réduit à un simple rejet des autorités plus classiques, au nom de l'affirmation d'une observation individuelle[18]. Gianna Pomata remarque que ces deux termes, avec *contemplatio*, *consideratio* et, plus rarement au XVIe siècle, *observatio*, étaient liés au savoir empirique, mais d'une façon tout à fait confuse et sans délimitation claire entre les termes[19]. À l'inverse d'*experimento*, dont l'usage restait principalement usité dans le vocabulaire philosophique et médical, le terme *experiencia* dépassait le cadre strictement savant des médecins et théologiens[20].

Cet usage vernaculaire, décrivant justement un acte à l'intersection entre l'expérience personnelle et la réalisation d'une expérimentation, est particulièrement intéressant : comment expliquer que tant d'individus, éloignés autant des universités que de l'agriculture aient mobilisé cette terminologie pour décrire des essais agricoles ? Comment furent-ils convaincus qu'ils pouvaient mener eux-mêmes des tentatives d'introductions végétales ?

I.B. Pratiques et écriture de l'agriculture dans l'Espagne moderne

Un premier élément de réponse s'explique par le contexte du début du XVIe siècle, propice à la diffusion de savoirs agricoles à l'échelle du continent européen. Un renouveau de la littérature d'agriculture offrait en effet un nouveau discours sur la culture des plantes, les pratiques agricoles et les essais agronomiques, permettant la connaissance du savoir-faire paysan

donne Marie-Dominique Chenu au sujet de la scolastique médiévale : « un *auctor* […] c'est celui qui, grâce à une reconnaissance officielle, civile, scolaire, ecclésiastique, voit son avis, sa pensée, sa doctrine authentiqués, au point qu'ils doivent être accueillis avec respect et acceptés avec docilité […] celui qui a une autorité sur laquelle on peut faire fond pour l'examen et la solution d'une question » : Marie-Dominique Chenu, « Auctor, Actor, Autor », *Archivum Latinitatis Medii Aevi*, 3, n° 1, 1927, p. 81-86, p. 83.

[18] Florike Egmond traduit *experientia* par expérimentation alors que l'idée d'*experiencia* rend mieux compte de ce qu'elle souhaite décrire : Florike Egmond, « Experimenting with living nature : documented practices of sixteenth-century naturalists and naturalia collectors », *Journal of Early Modern Studies*, 6, n° 1, 2017, p. 21-45, p. 22-24. Voir aussi Pascal Brioist, « Les sciences et l'expérimentation à la Renaissance », art. cit.

[19] Gianna Pomata, « Observation rising : birth of an epistemic genre, ca. 1500-1650 », dans éd. Lorraine Daston et Elizabeth Lunbeck, *Histories of scientific observation*, Chicago-Londres, University of Chicago Press, 2011, p. 45-80. Sur l'émergence dans la deuxième modernité d'un concept mieux défini pour l'*experimentum*, celui d'une « manipulation artificielle organisée […] dédiée à vérifier des causes cachées » (« *a concertedly artificial manipulation […] designed to probe hidden causes* »), voir Lorraine Daston, « The Empire of observation, 1600-1800 », dans éd. Lorraine Daston et Elizabeth Lunbeck, *Histories of scientific observation*, Chicago-Londres, University of Chicago Press, 2011, p. 81-113.

[20] À titre d'exemple voir l'usage qu'en fait un auteur de littérature médicale comme Nicolás Monardes. Celui-ci distinguait en effet son expérience personnelle, accumulée par les années de pratique, et ce qu'il a essayé sur des patients (« *Pude lo hazer, juntamente con la experiencia y uso dellas de quarenta años, que ha que curo en esta ciudad, do me he informado de los que de aquellas partes las han traydo con mucho cuydado, y las he experimentado en muchas y diversas personas, con toda diligencia y miramiento possible.* » : Nicolas Monardes, *Primera y segunda y tercera partes de la historia medicinal de las cosas que se traen de nuestras Indias Occidentales que sirven en medicina*, Séville, Fernando Diaz, 1580, f° 2r). Cela ne l'empêche pas pourtant d'utiliser parfois les termes de façon ambiguë (f° 35r). À ce sujet voir Samir Boumediene, *La colonisation du savoir*, *op. cit.*, p. 82. Pour d'autres exemples du terme *experimentar* dans le domaine médical voir Antonio González Bueno, Raquel Claudia Cueli Trelle et Antonio Ramos Carrillo, « «Çierta merced en el bálsamo…». Sobre la introducción en el mercado europeo del Bálsamo de Villasante (1526-1532) », *Anuario de Estudios Americanos*, 79, n° 1, 2022, p. 13-38.

par les élites urbaines. Le développement européen de la littérature agricole était le fait de lettrés qui prétendaient combiner la compilation d'autorités, classiques et médiévales, avec l'observation de pratiques populaires et la discussion avec de simples laboureurs[21]. Ces traductions savantes de pratiques vernaculaires, ou plutôt la fiction de cette traduction, influencèrent durablement le regard sur l'agriculture en donnant une légitimité à la pratique agricole[22]. Charles Estienne rapportait ainsi dans son *Agriculture et maison rustique*, publiée en 1564, qu'il s'était entretenu « avec toutes sortes de gens rustiques […] afin que je connusse les choses assurément et que je ne fusse scripteur des choses ouïes ou lues […], mais plutôt auteur oculaire et quasi practicien de notre Agriculture Françoise et maison rustique[23] ».

Dans l'Espagne du début de l'époque moderne, un traité incarna de façon précoce cette tendance européenne : l'*Obra de agricultura*, publiée en 1513 par Gabriel Alonso de Herrera. Premier ouvrage d'agriculture rédigé en castillan, et même en langue vernaculaire en Europe, il monopolisa l'espace éditorial sur la question dans la péninsule tout au long du XVIe siècle[24]. Si de multiples traductions d'auteurs classiques, notamment d'histoire naturelle, marquèrent également le paysage éditorial du début du siècle, l'ouvrage de Herrera était le seul à incarner la nouveauté du regard sur l'agriculture et la capacité à synthétiser les savoirs anciens avec le neuf[25].

Après avoir étudié à Grenade, sans doute au sein du collège dirigé par le hiéronymite Hernando de Talavera, Herrera travailla comme jardinier, en particulier au service du comte de Tendilla. Sa rencontre avec le cardinal Francisco Jiménez de Cisneros, primat d'Espagne, inquisiteur général et même régent du royaume de Castille à deux reprises (à la mort d'Isabelle

---

[21] La distinction entre auteurs classiques et médiévaux n'était du reste pas si évidente. La littérature d'agriculture médiévale était le résultat d'un travail sur les sources classiques tandis que de nombreux auteurs antiques n'étaient connus qu'à travers leur interprétation médiévale : Jean-Louis Gaulin, « Agronomie antique et élaboration médiévale : de Palladius aux Préceptes cisterciens d'économie rurale », *Médiévales*, 13, n° 26, 1994, p. 59-83.

[22] Corinne Beutler, « Un chapitre de la sensibilité collective : la littérature agricole en Europe continentale au XVIe siècle », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 28, n° 5, 1973, p. 1280-1301 ; Florent Quellier, « L'automne horticole du Moyen Age, permanences médiévales dans les traités de jardinage de la première modernité (1486-1652) », *Archéologie du Midi médiéval*, 23, n° 1, 2005, p. 109-17. Voir aussi l'exposition en ligne de la Bibliothèque municipale de Lyon sur les livres d'agriculture de la Renaissance : https://www.bm-lyon.fr/expositions-en-ligne/agriculture_antique_renaissance/, consulté le 24 mai 2024.

[23] Cité par Corinne Beutler, « Un chapitre de la sensibilité collective », art. cit., p. 1285.

[24] Par rapport à la France ou à l'Italie, l'Espagne se distingue par une publication précoce en langue vernaculaire, mais qui ne conduisit pas au développement d'un genre pour autant. Si certains ouvrages, comme le *Despertador*, les *Discursos del pan y del vino del niño Jesús* ou l'*Agricultura de jardines* traitèrent également de thèmes agricoles à la fin du XVIe siècle et au début du XVIIe siècle, ils furent tous édités dans un premier temps dans des volumes joints avec le traité de Herrera : Mariano Quirós García, « El *Libro de agricultura* de Gabriel Alonso de Herrera : un texto en busca de edición », *Criticón*, n° 123, janvier 2015, p. 105-31, p. 111-12. Une version mexicaine d'un traité d'agriculture devait être imprimée par Enrico Martínez, qui en était aussi le rédacteur, mais celle-ci demeure introuvable et n'a sans doute jamais vu le jour : Enrico Martínez, *Reportorio de los tiempos, y historia natural desta Nueva España*, *op. cit.*, p. 277.

[25] María Jesús Mancho Duque et Francisco Javier Sánchez Martín, « Dos traducciones representativas de la literatura científico-técnica del Renacimiento », *Cuadernos del Instituto Historia de la Lengua*, n° 3, 2023, p. 127-62. Voir aussi la traduction de Pline par Francisco Hernández : Pline l'Ancien, Historia natural, op. cit.

et à celle de Ferdinand) marqua un tournant dans son parcours : il se vit confier par le cardinal la mission de publier un traité d'agriculture en langue castillane. Son travail fut le résultat d'un long voyage dans l'ensemble de la péninsule, autant pour observer les pratiques agraires que pour consulter les rares traités d'agriculture conservés en Espagne, ouvrages latins, parfois traduits depuis l'arabe[26]. Ce travail s'exprime dans le traité, puisque Herrera revendiquait deux types de sources. Au premier chef, l'utilisation abondante d'autorités classiques et médiévales à travers des citations directes, souvent très précises, d'auteurs comme Théophraste, Pline, Columelle, Palladius ou Pietro de Crescenzi[27]. Herrera citait aussi des auteurs musulmans, Avicenne d'abord, mais également une référence moins connue, « Aben Cenif », identifié à Ibn Wāfid, médecin et agronome andalou du XIe siècle[28]. L'ouvrage n'était cependant pas qu'une simple compilation et Herrera affirmait qu'il confrontait les autorités à son observation, à ce que faisaient les paysans castillans. Il affirma par exemple :

> « Il ne me semble pas que Théophraste ait raison lorsqu'il dit qu'aucun arbre né d'une graine ne soit bon. Je ne sais pas là-bas en Grèce ce qu'il en est, mais ici en Espagne, nous en voyons beaucoup et de très bons [nés] de la graine tels les noyers, les pêchers, les amandiers et bien d'autres encore[29]. »

Sa posture était donc ouverte à la critique, ce qui ne signifiait en rien le rejet des savoirs passés puisque Herrera protestait aussi contre ceux qui « disent que n'importe quel laboureur rustique en sait plus sur les choses champêtres qu'en surent Columelle, Pline, Caton et Paladius et le très docte Varon[30] ».

Le lectorat auquel s'adressait Herrera était divers. S'il annonçait très clairement parler aux riches propriétaires pour les aider à gérer plus efficacement leurs domaines, il déclara aussi

[26] Thomas F. Glick, « Gabriel Alonso de Herrera », in Real Academia de la Historia (éd.), *Diccionario Biográfico electrónico*, consulté le 24 mai 2024.

[27] Voir par exemple ce passage, concernant les terres appropriées à la culture du froment : « *Pedro Crecentino, Columella, Paladio y Plinio dizen, buena tierra y propia para llevar pan, es que sea pejagosa, blanda, no arenisca* » (Gabriel Alonso de Herrera, *Obra de agricultura*, *op. cit.*, f° 4r).

[28] Voir par exemple la citation d'Avicenne concernait la consommation de blé et ses effets sur les humeurs : *Ibid.*, f° 14r Concernant Ibn Wāfid voir José María Millás Vallicrosa, « La traducción castellana del "Tratado de agricultura" de Ibn Wāfid », *Al-Andalus*, 8, n° 2, 1943, p. 281-332.

[29] « *No me pareçe que açerto el theofrasto en dezir que ningun arvol de simiente era bueno. No se alla en la grecia como se an / mas aca en españa muchos vemos y muy buenos de la simiente como nogales / duraznos/ almendros y otros muchos* » : Gabriel Alonso de Herrera, *Obra de agricultura*, *op. cit.*, f° 48v.

[30] « *No me espantan murmuraciones de otros que dizen que mas sabe qualquier rustico labrador en las cosas del campo que supieron Columela, Plinio, Caton, Paladio y aquel doctissimo Marco Terencio Varron* » : Gabriel Alonso de Herrera, *Libro de agricultura*, Logroño, Miguel de Eguía, 1528, s.f. La mention apparait dans le prologue à l'édition de 1528, sans doute suite à des critiques.

s'adresser aux paysans[31]. Il justifiait de cette façon la rédaction de son traité en castillan, car les laboureurs « savent à peine ce que sont les lettres » et il souhaitait donc faciliter leur apprentissage, car en aucun cas ils n'auraient pu apprendre du latin, « une langue qui leur est totalement étrangère ». Il ajouta que le livre

> « est plus nécessaire à eux qu'à tout autre genre de personne, parce que ce sont eux qui mettront ces préceptes en pratique : et donc il est bon qu'ils sachent ce qui depuis tant de temps leur était inconnu[32] ».

Son ouvrage était de fait pensé comme un outil pratique, utilisable par ceux qui étaient liés à la culture de la terre, même s'ils ne la travaillaient pas directement.

Le traité incarne le développement de la littérature agricole en Espagne moderne. Non seulement il fut le seul du genre publié au début du XVIe siècle, mais le texte fut aussi constamment re-travaillé et re-publié, témoignage d'un ouvrage qui suivait les évolutions de la société castillane[33]. L'édition princeps parut en 1513 à Alcalá de Henares, sous la presse de Arnao Guillén de Brocar, lequel imprimait en 1520 à Tolède la deuxième édition de l'ouvrage[34]. En 1524, une édition révisée paraissait de nouveau à Alcalá, éditée par Miguel de Eguía, gendre de Guillén de Brocar, tandis que cette même année une édition pirate était imprimée à Saragosse, preuve que l'ouvrage était populaire, vendu et lu[35]. En 1528, Miguel de Eguía imprimait une nouvelle édition révisée à Logroño[36]. En 1539, la cinquième édition autorisée et publiée du vivant de Herrera parut à Alcalá de Henares, sous la presse de Joán de Brocar, fils d'Arnao Guillén[37]. Six autres éditions sont recensées pour le XVIe siècle (1546 et 1551 à Tolède,

---

[31] Mariano Quirós García, « El *Libro de agricultura* de Gabriel Alonso de Herrera : un texto en busca de edición », art. cit., p. 108-9.

[32] « *porque mal se podian aprovechar dello las gentes labradoras que (como arriba dixe) a penas saben que cosa sean letras estando en otro lenguaje que a ellos es del todo ageno: siendo para ellos mas necessario que para otra manera de gente: porque ellos son los que estos preceptos an de traer al exercicio: y por esso es bien que ellos sepan lo que tantos tiempos ha que les asido ygnoto* » : Gabriel Alonso de Herrera, *Obra de agricultura*, *op. cit.*, f° 3r.

[33] Du fait de toutes ces modifications, l'édition contemporaine d'une version du traité demeure à ce jour d'une grande complexité : Mariano Quirós García, « El *Libro de agricultura* de Gabriel Alonso de Herrera : un texto en busca de edición », art. cit.

[34] Gabriel Alonso de Herrera, *Obra de agricultura*, *op. cit.* ; Gabriel Alonso de Herrera, *Obra de agricultura*, Tolède, Arnao Guillén de Brocar, 1520.

[35] Gabriel Alonso de Herrera, *Obra de agricultura*, Alcalá de Henares, Miguel de Eguía, 1524 ; Gabriel Alonso de Herrera, *Libro de agricultura*, Saragosse, Jorge Coci [?], 1524. L'attribution de l'édition à Jorge Coci est soumise à débat car fondée sur les caractéristiques externes de l'ouvrage, qui n'est pas signé : Mariano Quirós García, « El *Libro de agricultura* de Gabriel Alonso de Herrera : notas críticas a propósito de sus cuatro primeras ediciones », *Diálogos*, 8, n° 2, 2020, p. 120-44, p. 138 ; Mariano Quirós García, « El *Libro de agricultura* de Gabriel Alonso de Herrera : un texto en busca de edición », art. cit., p. 109, note 12.

[36] Gabriel Alonso de Herrera, *Libro de agricultura*, *op. cit.*

[37] Gabriel Alonso de Herrera, *Libro de agricultura*, Alcalá de Henares, Joán de Brocar, 1539.

1563 à Valladolid, 1569 et 1584 à Medina del Campo et enfin 1598 à Madrid), auxquelles on peut encore ajouter cinq éditions italiennes, toutes imprimées à Venise[38]. Au total, ce sont 17 éditions pour le seul XVIe siècle, dont six du vivant de l'auteur, un chiffre éloquent. L'ouvrage de Herrera fut donc un ouvrage particulièrement demandé et imprimé dans toute la péninsule[39].

Ces nombreuses éditions témoignent d'un succès incontestable et du travail de Herrera pour amender son texte, indice autant que condition de son succès. La première édition s'inscrivait au centre de l'humanisme espagnol, en raison du patronage direct du cardinal Cisneros, l'une des principales figures de la Renaissance espagnole[40]. Cisneros matérialisa son projet humaniste pour l'Espagne lors de la fondation de l'université d'Alcalá de Henares en 1499 et avec la publication de la Bible polyglotte, qui fit la réputation de l'université pendant des décennies. Le fait que la première édition de l'*Obra* ait été publiée à Alcalá et imprimée par Arnao Guillén de Brocar, étroitement lié aux milieux humanistes et imprimeur de la bible polyglotte, ne devait rien au hasard[41]. La publication, quelque peu précipitée par Cisneros, fut

[38] Gabriel Alonso de Herrera, *Libro de agricultura*, Tolède, Fernando de Santa Catalina, 1546 ; Gabriel Alonso de Herrera, *Libro de agricultura*, Tolède, Juan Ferrer, 1551 ; Gabriel Alonso de Herrera, *Libro de agricultura*, Valladolid, Francisco Fernández de Córdoba, 1563 ; Gabriel Alonso de Herrera, *Libro de agricultura*, Medina del Campo, Francisco del Canto, 1569 ; Gabriel Alonso de Herrera, *Libro de agricultura*, Medina del Campo, Francisco del Canto, 1584 ; Gabriel Alonso de Herrera, *Libro de agricultura*, Madrid, Luis Sánchez, 1598. Les éditions vénitiennes sont les suivantes : Gabriel Alonso de Herrera, *Libro di agricoltura*, Venise, Michele Tramezzino, 1557 ; Gabriel Alonso de Herrera, *Agricoltura*, Venise, Francesco Sansovino, 1568 ; Gabriel Alonso de Herrera, *Agricoltura*, Venise, Valerio Bonelli, 1577 ; Gabriel Alonso de Herrera, *Agricoltura*, Venise, Fabio & Agostino Zoppini, 1583 ; Gabriel Alonso de Herrera, *Agricoltura*, Venise, Niccolò Polo, 1592.

[39] La liste complète des éditions du traité est débattue. Je l'ai fixée avec la recension de A. Wilkinson, la liste établie par Quirós García et celle du ministère espagnol de l'agriculture, accessible ici : https://www.mapa.gob.es/es/ministerio/publicaciones-archivo-biblioteca/publicaciones/ediciones, consulté le 20 mai 2024. Ma liste correspond à celle du ministère espagnol et de Quirós García mais je me suis toutefois assuré des mentions d'autres éditions par Wilkinson, qui se sont avérées toutes erronées : Alexander S. Wilkinson (dir.), *Iberian books : books published in Spanish or Portuguese or on the Iberian Peninsula before 1601*, Leiden-Boston, Brill, 2010, p. 16 ; Mariano Quirós García, « El *Libro de agricultura* de Gabriel Alonso de Herrera : un texto en busca de edición », art. cit., p. 109-10. Une édition fantôme de 1524 est citée par Wilkinson mais n'est conservée par aucune bibliothèque. Wilkinson se fonde sur un ouvrage de 1887 qui cite la biographie de Herrera, publiée dans la ré-édition de son traité en 1818-1819, qui cite lui-même la *Biblioteca botanica* de Haller et la *Bibliotheca Hispana Nova* de Nicolás Antonio (le premier citant le second), tout en affirmant déjà que personne n'a vu l'édition. Le plus vraisemblable est donc une erreur de Nicolás Antonio répétée par les bibliographes suivants : Cristóbal Pérez Pastor, *La imprenta en Toledo : descripción bibliográfica de las obras impresas en la imperial ciudad desde 1483 hasta nuestros días*, Madrid, Manuel Tello, 1887, p. 46 ; Mariano Lagasca, « Materias para la noticia histórica de Gabriel Alonso de Herrera », vol. 4, dans éd. Gabriel Alonso de Herrera, *Agricultura general*, Madrid, Imprenta Real, vol. 4, 1819, 4 vol., p. 313-62, p. 353 ; Albrecht von Haller, *Bibliotheca botanica*, Zurich, Orell & Gessner & Fuessli, vol. 1, 1771, 2 vol., p. 248 ; Nicolás Antonio, *Bibliotheca hispana nova*, Madrid, Joaquín de Ibarra, 1783, p. 503. Wilkinson cite aussi une édition fantôme de 1573, conservée à la Houghton Library (Université de Harvard) mais il s'agit d'une confusion avec celle de 1563, publiée à Valladolid. Enfin, l'exemplaire parcellaire de la bibliothèque Lambert Marta de Ripoll (Fons Mata, 1389), indiqué comme une possible édition indépendante par Wilkinson, s'avère être, après vérification, celle de 1513.

[40] Marcel Bataillon, *Érasme et l'Espagne*, Genève, Droz, 1991, p. 1-47.

[41] Irene Villarroel Fernández, « La edición de textos clásicos latinos en el taller complutense de Arnao Guillén de Brocar », *Revista de Estudios Latinos*, 19, 2019, p. 111-30.

amendée par la suite, pour préciser certaines explications ou corriger des erreurs grammaticales[42]. L'édition de 1528 à Logroño fut l'occasion de nombreux ajouts, tout comme celle de 1539, de nouveau à Alcalá, dernière à avoir été corrigée par Herrera lui-même. L'ouvrage était donc populaire dans les milieux lettrés, y compris en Nouvelle-Espagne, participant à la diffusion transatlantique de l'idée d'*experiencia* en agriculture[43].

I. C. L'*experiencia* chez Alonso de Herrera

Le traité de Herrera s'attachait à décrire les différentes façons de cultiver des plantes et de procéder à des essais à cette fin. Dans ce cadre, le terme *experiencia* apparaît avec une grande régularité, sans exclure complètement le verbe *experimentar*. En dépit d'une certaine ambiguïté dans la définition du terme, l'expression faire l'*experiencia* (« *hacer la experiencia* ») renvoyait à des essais, lors desquels le lecteur était invité à procéder par tâtonnements successifs. Alors qu'il décrivait plusieurs techniques pour greffer des pieds de vigne, Herrera écrivait par exemple :

> « Les gens essaient chaque jour et la nature aide souvent ceux qui expérimentent quelque peu, et souvent c'est même elle qui s'invite, et bien que ceux qui commencent puissent parfois se tromper, ils ne doivent pas cesser d'essayer, car peu nombreux sont ceux qui deviennent d'abord des maîtres sans se tromper et c'est généralement le cas dans tous les arts et toutes les sciences. Et pour éviter de se tromper, il est bon de voir et d'apprendre de ceux qui savent l'expérience [*los que saben experiencia*], car il ne suffit pas toujours de lire ni de connaître la théorie et l'art, sans la vue et l'expérience[44]. »

Dans cet extrait, Herrera détaillait les principales caractéristiques de l'*experiencia* en agriculture. En premier lieu, il fallait répéter les essais jusqu'à réussir l'acte, en l'occurrence la greffe. Une tentative infructueuse n'était pas problématique en soi et invitait plutôt à recommencer après avoir changé la cause de l'échec. Cette démarche était présentée par Herrera comme typique de tous les « arts et sciences », faisant donc de l'agriculture un art honorable, équivalent à tous les artisanats, dans lesquels il y a des maîtres et des apprentis. Herrera mettait ensuite l'accent sur

---

[42] Mariano Quirós García, « El *Libro de agricultura* de Gabriel Alonso de Herrera : notas críticas a propósito de sus cuatro primeras ediciones », art. cit., p. 127-29.

[43] Voir par exemple le livre conservé dans le couvent de la Merced de Mexico (chapitre 6, p. 392). Voir aussi les « livres d'agriculture » mentionnés (sans auteur) dans plusieurs inventaires après décès : AGNot, 1-TRP-169-27 ; 1-ALA-9-985 ; 1-ALA-9-1071.

[44] « *Cada dia pruevan las gentes : y la naturaleza muchas vezes ayuda a los que algo experimentan y aun ella se conbida muchas vezes y aunque alguna vez yerren los que comiença : no por esso deven de cessar de provar : que pocos salen maestros a los principios sin que yerren y esto es generalmente en todos los oficios y sciencias : y para menos errar : es bien ver y de prender de los que saben experiencia, que no todas vezes basta el leer solo : ni saber la theorica : y arte, sin la vista y experiencia* » : Gabriel Alonso de Herrera, *Libro de agricultura*, *op. cit.*, f° 34v.

les connaissances techniques et pratiques plutôt que sur les savoirs théoriques et écrits. Les experts n'étaient pas ceux qui lisaient, mais ceux qui « connaissent l'expérience », ceux qui réalisaient des *experiencias*. En ce sens, les paysans, en permanence en quête de meilleures récoltes, étaient considérés comme de bons exemples de ceux qui possédaient ces savoirs empiriques, à l'instar des artisans. Les tournures employées par Herrera soulignent bien l'ambiguïté du terme : « *los que saben experiencia* » étaient ceux qui avaient de l'expérience du fait des *experiencias* qu'ils avaient menées au préalable. Le paragraphe se concluait ainsi en faisant référence à l'expérience personnelle, opposée aux connaissances théoriques.

Dans un chapitre dédié à la culture des arbres selon les principes de Crescenzi, Herrera développait une nouvelle fois son propos sur les *experiencias* :

> « celui qui fait une *experiencia* (surtout s'il ne l'a jamais vue faire) soit pour planter, soit pour greffer, qu'il en fasse plus d'une car même dans la chose la plus sûre, bien des fois la plante est perdue, d'autant plus dans les cas où la plante est soit très délicate, soit très abîmée. Les saines se perdent et plus encore celles affectées et souvent elles ne prennent pas ; de quoi certains établissent une règle et ils pensent que cela est de la faute de l'art ou du précepte, mais c'est soit parce qu'ils ne savent pas les comprendre, et même s'ils les comprennent, ils ne savent pas comment le mettre en pratique, et celui qui fait l'*experiencia* de beaucoup de choses, bien qu'il se trompe dans certaines, aura raison dans d'autres et dans cet office comme dans les autres, en se trompant il aura raison et deviendra un maître[45] ».

Le sens de l'*experiencia* devenait ici plus explicite. Il s'agissait de répéter des tentatives infructueuses pour cultiver une plante, jusqu'à sa réussite et même si cela contrevenait à des principes théoriques, à un « art » ou « précepte ».

Herrera n'apprenait ici rien aux paysans castillans, en revanche, il proposait un discours intelligible aux élites et aux classes urbaines sur ce qui était faisable en agriculture, sur la façon de planter des arbres ou de les greffer et sur le fait que la répétition et les essais étaient nécessaires. Herrera diffusa l'évidence, qu'il n'y avait pas d'échec irrémédiable en matière agricole et que l'on pouvait varier les conditions pour s'assurer d'un succès. Son traité avait en l'espèce une approche pratique. Alors qu'il décrivait la façon de faire croître des arbres, il

---

[45] « *es que el que haze alguna experiencia (mayormente si nunca lo vido hazer) o sea en plantar o en enxerir, que la haga mas de en uno por que aun en lo muy seguro muchas vezes se pierde la planta, quanto mas en aquello en que la planta va o muy delicada o muy llagada, las sanas se pierden quanto mas las atormentadas y muchas vezes no prenden aquellas de que dan la regla y piensan ser por culpa del arte o precepto y es o por que no le saben entender o aun que bien le entiendan no le saben poner por obra y quien en muchas haze la experiencia aun que yerre en algunos açertara en otros y en esto como en los otros officios errando açerta y assi saldra maestro* » : Gabriel Alonso de Herrera, *Obra de agricultura*, *op. cit.*, f° 56v.

choisissait délibérément de limiter leur naissance à trois origines, ajoutant qu'il y en avait sans doute plus, mais qu'il les laissait « à la contemplation des philosophes qui scrutent les secrets et la force de la nature » tandis qu'il s'adressait lui « au travail des laboureurs qui continuellement doivent choisir et travailler le plus certain[46] ». Herrera aidait ceux qui voulaient améliorer leurs plantes, dont le but n'était pas de comprendre une vérité absolue, mais de résoudre des problèmes récurrents et notamment de cultiver des végétaux dans des conditions nouvelles.

L'*Obra* formalisait l'idée selon laquelle le tâtonnement et les essais répétitifs constituaient le meilleur moyen d'adapter les plantes, ce que Herrera appelait les *experiencias*. Dans ce cadre, on peut supposer que nombre d'Espagnols et notamment les administrateurs royaux, lorsqu'ils furent confrontés au besoin d'adapter les plantes de Castille à l'Amérique employèrent le traité pour concevoir leurs essais et reprirent à leur compte sa terminologie.

Cette appropriation n'était pas qu'une application irréfléchie des préceptes de Herrera, car si ce dernier donnait de nombreuses indications à suivre pour les transplantations, il pensait celles-ci dans un monde fixe, où les plantes bougeaient peu. La seule plante dont il évoqua la possibilité d'être emmenée aux Indes était le mûrier, pour la culture de la soie[47]. En introduction du troisième livre, portant sur les arbres, il affirmait également que celui qui veut planter un arbre doit

> « regarder quelles plantes peuvent être cultivées ou sont meilleures en chaque terre ou région et lesquelles ne peuvent pas vivre ou être bonnes, car il servirait à peu de choses de planter des orangers ou des oliviers en Angleterre, ou dans les Flandres, ni des cerisiers ou des châtaigniers dans les terres sèches de Berbérie. En certaines terres on cultive certaines choses et en d'autres, on en cultive d'autres[48]. »

Le conseil de Herrera, qui témoignait ici d'une vision géographiquement limitée de la répartition des plantes, sans prendre conscience de ce qui se jouait aux Amériques, ne fut en l'occurrence pas suivi de ses lecteurs. Ces derniers furent toutefois attentifs à suivre ses préceptes au moment de réaliser les opérations délicates pour adapter les plantes de Castille à l'environnement américain.

---

[46] « *mas las dexo para contemplacion de philosofos que escodriñan los secretos y fuerça de la natura: que para exercicio de labradores que continamente an de escoger y obrar lo mas seguro* » : *Ibid.*, f° 48r.
[47] *Ibid.*, f° 82r.
[48] « *que mire que plantas se pueden criar o se hazen mejores en cada tierra o region, y quales son las que o no pueden bivir o no se hazen tales, que poco aprovecharia poner naranjos ni olivas en inglaterra, o flandes, ni çerezos o castaños en los secadales de berberia. En unas tierras se crian unas cosas en otras se crian otras* » : *Ibid.*, f° 47r.

II — TRANSPORTER ET REPLANTER : LES USAGES DE L'*EXPERIENCIA*

Pour comprendre les usages de l'*experiencia* en Amérique espagnole, il est d'abord nécessaire de reprendre le fil des étapes requises pour la transplantation des plantes de Castille, du débarquement à la plantation finale.

II. A. Conditions du transport terrestre

Une fois surmontées les difficultés du voyage en mer, le chemin était encore long pour ceux qui souhaitaient avoir un oranger dans leur jardin ou une vigne dans leur domaine. Le débarquement effectué, si la plante avait survécu et avait été correctement réceptionnée, il fallait encore transporter le plant ou la graine jusqu'au lieu prévu pour leur croissance. Dans les îles, où les principales villes espagnoles étaient des ports, les trajets étaient limités, mais dans la vice-royauté de la Nouvelle-Espagne, les centres de peuplement ibérique, à commencer par Mexico, se situaient en altitude, sur les hauts plateaux, à plusieurs centaines de kilomètres des côtes.



Carte 1 : Routes du port de Veracruz à la ville de Mexico.
Les deux routes avaient des logiques propres aux spécificités de leurs terrains respectifs. Jusqu'aux années 1550, seule la route du nord était réellement empruntée, avant l'ouverture du nouveau chemin au sud (*camino nuevo*). En 1599, après de longs travaux, la ville de Veracruz fut déplacée en face de San Juan de Ulúa[49].

Jusqu'en 1599, les bateaux de plus haut tonnage devaient débarquer leurs marchandises à San Juan de Úlua par des barques qui les portaient jusqu'au lieu qu'occupait alors la ville de

[49] Guillermina del Valle Pavón, « Desarrollo de la economía mercantil y construcción de los caminos México-Veracruz en el siglo XVI », *América Latina en la historia económica*, nº 27, 2007, p. 5-49 ; Emiliano Gil Blanco, « Veracruz y la influencia de la actividad mercantil en la vida cotidiana de la ciudad (1573-1650) », *Historia Mexicana*, 73, nº 4, 2024, p. 1503-44.

Veracruz (aujourd'hui La Antigua). Il fallait ensuite cheminer au moins 400 kilomètres et gravir au minimum 2500 mètres de dénivelé, par plusieurs cols difficiles, pour atteindre Mexico (carte 1). En plus des coûts supplémentaires engendrés, cela supposait une nouvelle période difficile pour les végétaux, qui connaissaient de fortes variations de température et plusieurs ruptures de charge.

En Nouvelle-Espagne, la question du transport était en outre l'objet de fortes tensions, liées aux modes traditionnels du transport mésoaméricain. En l'absence de bêtes de trait, la circulation de biens se faisait à l'époque préhispanique à dos d'homme, par des professionnels du portage, les *tlamemehqueh*, appelés *tamemes* par les Espagnols. La charge, qui pesait en moyenne 23 kilogrammes, était posée sur le dos et fixée grâce à un bandeau autour du front des *tamemes* (image 10).



Image 10 : Transport à dos de *tamemes*.
Source : *Historia general de las cosas de la Nueva España* (Codex de Florence), lib. VIII, f° 8r. Source accessible en ligne : https://florentinecodex.getty.edu/, Biblioteca Medicea Laurenziana (Florence).

À l'instigation des missionnaires, qui considéraient cette activité comme indigne de bons chrétiens, de premières ordonnances royales interdirent l'usage des *tamemes* en 1528. Ce système ancien, qui structurait les réseaux d'échange préhispaniques, ne pouvait toutefois pas être remplacé aussi facilement par le transport à dos de mules ou par charrettes tirées par des bœufs. Les besoins de transport, et notamment des *encomenderos* pour recevoir le tribut, expliquent qu'en dépit de l'interdiction, assouplie par la suite, les *tamemes* continuèrent à être incontournables[50].

[50] Ross Hassig, « One hundred years of servitude : tlamemes in early New Spain », vol. 4, University of Texas Press, vol. 4, 1986, p. 134-52 ; Iván Rivero Hernández, *De las nubes a la laguna : tributos y tamemes mixtecos en la ciudad de México, 1522-1560*, Zamora, El Colegio de Michoacán, 2016, p. 155-91 et la note 40 p. 164. En 1529, la Couronne limita l'usage des *tamemes* au déchargement des navires, jusqu'à une lieue du port, mais en 1533 elle limita à deux arrobes le chargement, pour tous les transports. Comme souvent, la législation royale se contredisait elle-même.

La question de leur usage était d'autant plus cruciale concernant le transport rapide de marchandises périssables comme les plantes de Castille. En 1532, une exception fut ainsi officiellement édictée par le Conseil des Indes, suivant une demande de l'Audience de Mexico, qui réclamait de pouvoir faire « porter des plantes de Castille » par *tamemes*, indiquant qu'elles étaient considérées comme une marchandise à part[51]. Dix ans plus tard, Juan de Tovar obtint une licence vice-royale pour faire venir des plantes de Castille de Veracruz à Mexico, par quinze *tamemes*, soit un nombre considérable de travailleurs[52].

Dans le cas des plantes les plus précieuses, un professionnel pouvait accompagner les graines ou les plants pour s'assurer des bonnes conditions de transport. En 1569, Mucio Blanco, jardinier à l'Alcázar de Séville, passa ainsi vingt-cinq jours à accompagner de la ville andalouse à Madrid des caisses de « graines d'herbes qu'on a envoyées de l'île Hispaniola[53] ».

II.B. Semis et pépinières

Une fois arrivés à destination, les graines et plants étaient plantés en semis ou en pépinière, selon leur degré de croissance[54]. Les informations manquent, mais on peut supposer que, dans les conditions optimales, les semis étaient abrités dans un lieu clos et soigneusement surveillés avant d'être définitivement mis en terre. Cette étape critique pouvait être particulièrement longue, comme le suggère le récit de la première vigne mise en terre au Pérou, rapportée, à nouveau, par l'Inca Garcilaso :

> « Un Espagnol diligent avait fait des semis de raisins secs amenés d'Espagne et, des quelques grains qui avaient survécu, naquirent des sarments ; cependant [ils étaient] tellement délicats qu'il fut nécessaire de les conserver en semis trois ou quatre ans, avant qu'ils eussent [suffisamment de] vigueur pour être plantés[55]. »

Aussi longue qu'elle fût, cette étape était nécessaire, y compris en dehors des traversées transatlantiques puisqu'elle était recommandée et décrite dans tous les traités d'agriculture[56].

---

[51] ENE II, p. 116 et 168-169.

[52] AGN, Mercedes, vol. 1, exp. 380, f° 176v (ou exp. 381, f° 168v, les numérotations ont changé entre le volume micro-filmé et la nouvelle indexation). L'identité de Juan de Tovar est incertaine mais il est probable qu'il s'agisse d'un conquistador et *encomendero* proche de Cortés.

[53] « *unos cajones de semillas de yervas que se ynbiaron de la isla Española* » : AGI, Indiferente, 426, L. 25, f° 24v.

[54] Le terme espagnol employé était celui d'*almáciga* ou *almácigo*, qui désigne autant les semis que le lieu où l'on plante les jeunes arbres.

[55] « *un español curioso había hecho almácigo de pasas llevadas de España, y que prevaleciendo algunos granillos de las pasas, nacieron sarmientos; empero tan delicados, que fue menester conservarlos en el almácigo tres o cuatro años, hasta que tuvieron vigor para ser plantados* » : Garcilaso de la Vega, *Comentarios reales*, éd. cit., p. 712-14.

[56] Gabriel Alonso de Herrera, *Obra de agricultura*, *op. cit.*, p. 24r-25v Voir aussi Gregorio de los Ríos, *Agricultura de iardines*, Madrid, Madrigal, 1592.

Même concernant des transplantations relativement simples, comme celle du blé, le passage par des semis pouvait être d'usage. Humboldt l'observa à la fin du XVIIIe siècle dans le couvent franciscain de Quito où il vit « le vase de terre qui renfermoit le premier froment dont Fray Jodoco Rixi de Gante […] fit des semis dans la ville », lequel était conservé « précieusement, comme une relique[57] ». Mise à part cette précision, qui suggère une mémoire collective du moment clef de la transplantation, les détails sont maigres pour comprendre les conditions exactes des semis et le type d'outils, de bâtiments et de procédures employés.

Dans le cas de plants qui arrivaient aux Amériques à un stade de croissance déjà avancé, il n'était pas exclu de les mettre en terre directement, selon des procédures liées aux caractéristiques observables des plantes. Cortés laissait ainsi des instructions détaillées en 1527 à Álvaro Saavedra Cerón dans le cadre de son expédition vers les Moluques, dans l'éventualité où des capitaines ramèneraient des plants :

> « Dès qu'elles arrivent au port, qu'ils débarquent les plantes que vous devez envoyer et qu'ils les mettent aussitôt en terre, afin qu'elles ne se perdent pas, donnant avis [aux représentants de Cortés] de la manière qu'il convient d'observer, de celles que l'on doit planter dans une zone humide, et celles dans une zone sèche, et celles qui ont besoin d'être arrosées ou non, et si elles préfèrent la montagne ou la plaine et toutes les autres particularités nécessaires[58]. »

Ces instructions montrent bien le double enjeu de connaissances lié à ces transplantations : celui de bien connaître la plante, mais aussi le sol et le lieu où on la met en terre[59]. Une fois passée l'étape du semis, les choses n'étaient donc pas réglées pour autant et il fallait maintenir les végétaux sous surveillance jusqu'à arriver à un stade stable et productif.

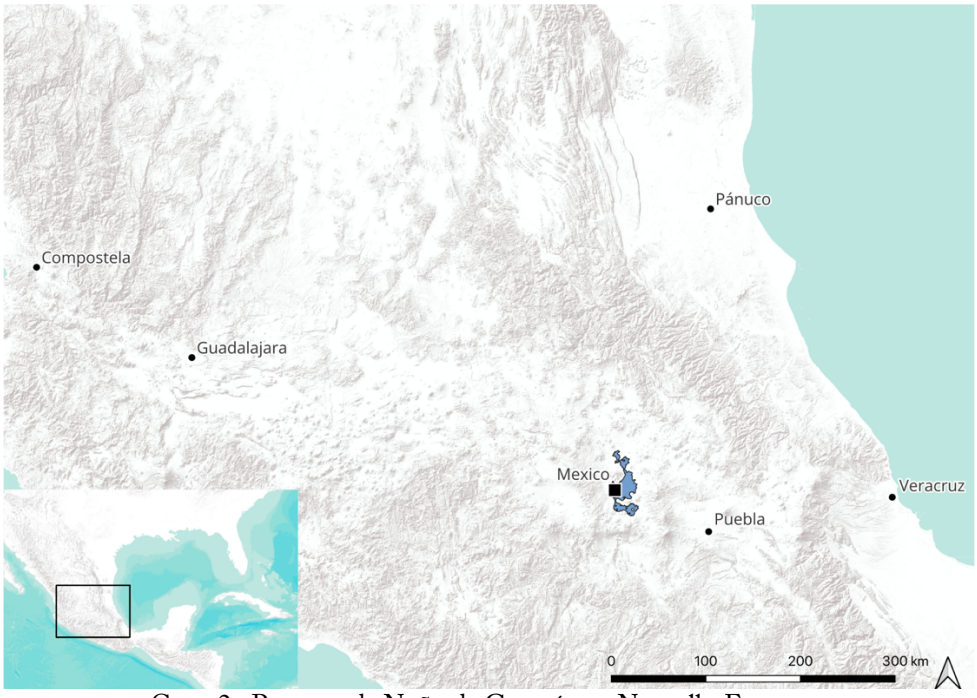
II.C. Les pépinières de Pánuco

Des savoirs logistiques et horticoles étaient donc nécessaires conjointement pour assurer l'enracinement des plantes de Castille. Un fonds documentaire unique permet de comprendre

[57] Alexander von Humboldt, *Essai politique sur le royaume de la Nouvelle-Espagne*, *op. cit.*, p. 420.
[58] « *luego como llegaren al puerto, hagan sacar en tierra las plantas que habeis de enviar e las hagan plantar en la tierra luego, porque no se pierdan, avisándoles la manera que en ello han de tener, e las que se han de plantar en parte húmida, e las que en parte seca, e las que requieren riego o no, o si quisieren sierra o llano, e todas las otras particularidades nescesarias* » : Hernán Cortés, *Cartas y documentos*, éd. cit., p. 381.
[59] Voir les instructions similaires laissées par Francisco Hernández avec les plantes qu'il faisait envoyer : Germán Somolinos d'Ardois, *Vida y obra de Francisco Hernández*, *op. cit.*, p. 250-51.

l'organisation de toute la chaîne conduisant à la diffusion d'arbres de Castille, en l'occurrence la description de la pépinière de Nuño de Guzmán à Santiestebán de Pánuco.

Officier royal lié à une grande famille de la noblesse castillane, Nuño Beltrán de Guzmán arriva en Nouvelle-Espagne en mai 1527 après avoir été nommé gouverneur de Pánuco, province tropicale et périphérique du golfe du Mexique. Il n'occupa sa fonction qu'un temps très bref puisqu'il fut appelé au cours de l'année 1528 pour devenir le président de l'Audience royale de Mexico qui venait d'être fondée par la Couronne[60]. Sa présidence fut mouvementée, notamment du fait de la confrontation avec Cortés et sa clientèle, Nuño de Guzmán contestant de nombreuses *encomiendas* et concessions foncières qui avaient été accordées précédemment. Face à une hostilité croissante, Nuño de Guzmán quitta Mexico en novembre 1529, pour prendre la tête d'une expédition militaire dans le Michoacán, qui aboutit à l'effondrement de l'empire tarasque et à la constitution de la province de Nouvelle-Galice. Sa capitale, Compostela, fut fondée en 1531 par Nuño de Guzmán (carte 2).



Carte 2 : Parcours de Nuño de Guzmán en Nouvelle-Espagne.

Pour financer la conquête, le gouverneur emporta les caisses royales, pour un montant d'au moins 6 000 pesos d'or[61]. L'arrivée de la nouvelle audience, dirigée par l'évêque Ramírez de

[60] Les dates sont débattues mais il semble que Nuño de Guzmán n'arriva à Mexico qu'en décembre 1528. Tout au long de sa brève présidence, il continua d'officier à distance comme gouverneur de Pánuco : Manuel Toussaint, *La conquista de Pánuco*, *op. cit.*, p. 116-23 ; Donald E. Chipman, *Nuño de Guzmán and the province of Pánuco in New Spain, 1518-1533*, Glendale, Arthur H. Clark Company, 1967, p. 143-44 et 221-22.

[61] Les circonstances qui poussèrent Nuño de Guzmán à quitter Mexico sont également débattues. Si l'expédition vers le Michoacán était en préparation depuis juillet 1529, son départ fut sans doute précipité par les troubles politiques à Mexico et la rumeur de son remplacement prochain. Le vol du trésor royal constitue toutefois une rupture franche dans ses relations avec la Couronne : Aristarco Regalado Pinedo (dir.), *Juicio de residencia contra*

Fuenleal, conduisit à la mise en accusation de Nuño de Guzmán et une enquête fut diligentée contre lui, notamment à Santiestebán de Pánuco, siège du gouvernement provincial de Nuño de Guzmán avant qu'il ne soit appelé à Mexico.

En raison du vol du trésor royal, un séquestre de ses propriétés fut décidé et le 19 février 1531, un envoyé de la nouvelle audience se présenta à Santiestéban pour inventorier et saisir ses biens. Ceux-ci étaient nombreux car Nuño de Guzmán avait été un gouverneur entreprenant : il se livrait notamment à la capture d'autochtones des peuples nomades qui vivaient de l'autre côté du fleuve Pánuco et les revendait comme esclaves aux Antilles, où il achetait du bétail de tous types, vendu fort cher sur le continent, où il était encore rare. L'inventaire de la saisie royale fait ainsi mention de nombreux animaux mais on trouve aussi la trace d'une autre activité qui avait été menée par le gouverneur, horticole celle-ci. Ainsi, sur un terrain de taille modeste, situé derrière « quelques maisons de paille », le notaire lista :

> « Un jardin, avec quarante orangers vieux qui donnent fruit.
>
> -Plus quatre grands limonniers.
>
> -Plus cent petits orangers, transplantés ici il y a un an.
>
> -Plus vingt-trois cédratiers.
>
> -Plus cinquante-sept grenadiers.
>
> -Plus d'autres grenadiers en semis en deux ou trois endroits.
>
> -Plus deux petits limonniers et un petit citronnier […].
>
> -Plus un domaine au bord du fleuve où il y a 1 700 pieds de vigne plantés cette année plus ou moins.
>
> -Plus cinquante-sept grenadiers un peu plus ou moins.
>
> -Plus cent-soixante-dix cédratiers, un peu plus ou moins, plantés cette année[62]. »

Cette description donne un instantané du jardin de Nuño de Guzmán en février 1531, un domaine qui ne pouvait avoir alors plus de quatre ans et dans lequel on trouvait de nombreux arbres récemment plantés.

Nuño de Guzmán, gobernador de la Nueva Galicia: 1537-1538, s. l., Anabasis, 2021, p. 30-31 ; Donald E. Chipman, *Nuño de Guzmán*, *op. cit.*, p. 231. Le montant volé est évalué à 6 000 pesos au début du procès mais ce sont finalement 10 000 pesos qui furent réclamés à Nuño de Guzmán.

[62] « *una huerta con quarenta naranjos viejos que llevan fruto/Mas quatro limas grandes/Mas cient naranjos pequeños de un año aca traspuestos/Mas veynte e tres cidros/Mas cinquenta e syete granados/Mas otros granados en almacigo pequeños en dos o tres partes/Mas dos limas pequeñas e un limoncito […]/Mas una estancia de la pie del rio en que ay en ella mill e setecientas parras puestas de ogano poco mas o menos/Mas syete cientos granados poco mas o menos/Mas ciento e sesenta cidros poco mas o menos puestos de ogaño* » : AGI, Justicia, 186, N. 4, f° 59r-60r. La superficie du terrain est difficile à évaluer, au vu de la date précoce du document. Le jardin était sur un « *solar* » et le vignoble sur une « *estancia* ». Si l'on suit les mesures légales, le terrain devait donc être compris entre un dixième d'hectare et dix hectares : CdT, p. 38 ; Mariano Galván, *Ordenanzas de tierras y aguas*, Paris, Walder, 1865, https://www.cervantesvirtual.com/obra/ordenanzas-de-tierras-y-aguas-o-sea-formulario-geometrico-judicial-para-la-designacion-establecimiento-mesura-de-las-poblaciones-y-todas-suertes-de-tierras--recopiladas-a-beneficio-de-pobladores-ganaderos--obra-publicada-por-mariano-galvan, p. 164. Au vu de la faible densité de population, il me semble que l'on peut estimer que les deux terrains faisant quelques hectares chacun.

L'inventaire classe les arbres en fonction de leur âge : les arbres les plus vieux, une décennie tout au plus, étaient ceux qui portaient fruit. Ces arbres étaient sans doute issus de repiquages de boutures envoyées d'Espagne et adaptées au préalable aux Antilles, où Nuño de Guzmán avait dû se fournir. Les arbres plus jeunes, décrits comme petits ou transplantés récemment, étaient éventuellement issus des mêmes arbres et leur croissance était contrôlée : ils venaient d'être mis en terre et devaient donc être encore surveillés. Enfin, les arbres les plus fragiles étaient ceux en semis, conservés en « deux ou trois endroits », à l'abri des intempéries et des aspects les plus durs du climat tropical de la province de Pánuco : ils n'étaient pas dénombrés, peut-être car ils étaient à un stade particulièrement précoce.

En 1531, le domaine de Nuño de Guzmán était en pleine croissance : sur les 2 154 arbres et pieds de vignes comptabilisés, 1 970 étaient de l'année ou de l'année précédente, soit les neuf dixièmes environ, en plus des grenadiers en semis. Sans être nommé, il est certain qu'un ou plusieurs horticulteurs étaient au service du gouverneur car la gestion d'une pépinière nécessitait des compétences particulières.

Ce jardin est d'autant plus intéressant qu'il ne s'agissait pas d'un simple verger, mais d'une pépinière qui produisait plants, boutures et greffons de Castille exportés dans toute la vice-royauté. Les témoignages sont multiples pour rappeler que ce jardin et les autres vergers à Pánuco, tous plantés à l'instigation du gouverneur et à partir de ses propres plants, furent essentiels dans la diffusion initiale des plantes de Castille[63]. Il est ainsi remarquable que ce lieu tropical, mal adapté aux végétaux méditerranéens et du reste l'un des moins appréciés par les Espagnols dans la région, ait pu entraîner un tel succès : les limites écologiques théoriques furent ici dépassées par la volonté politique et le besoin social en plantes de Castille[64].

Pour réussir dans son entreprise, Nuño de Guzmán avait constitué un réseau pour trouver et faire transporter les plants d'arbres de Castille. Le gouverneur s'appuyait sur une série d'intermédiaires chargés de recevoir et de réexpédier les plantes depuis Veracruz et Santiestéban. À Veracruz, Nuño de Guzmán comptait sur l'*alcalde mayor* du port, Juan González de León. En juillet 1529, Nuño de Guzmán, lui écrivit pour accuser réception de « trente et quelques plants de cédratiers et citronniers […], quoique petits », ajoutant qu'il attendait d'autres envois de plants « le plus rapidement possible et le plus d'orangers possible et quelque limettier et citronnier royal et plus grands que ceux de maintenant et quelques figuiers et un cognassier et

[63] Voir AGI, Justicia, 260, f° 475r ; AGI, Mexico, 340, f ° 21r ; AGI, Patronato, 184, R. 13, f° 6v. Voir aussi chapitre 5, p. 333.
[64] Voir également au chapitre 6 la façon dont les missionnaires diffusèrent les plantes de Castille sous des climats divers.

[un] figuier[65] ». Nuño de Guzmán réclamait donc de son affidé de surveiller toutes les arrivées de navires et sans doute de passer des commandes aux Antilles et en Espagne. Une lettre de novembre de la même année montre que d'autres personnages appartenaient à ce réseau : Nuño de Guzmán y demandait à González de León d'insister auprès d'un certain Alonso Valiente et de lui faire parvenir « rapidement les figuiers [et] si quelque chose arrivait de Castille pour moi et que cela fut en mon absence, qu'il le fasse porter » à Juan Pérez de Gijón, son principal représentant à Pánuco[66].

Ce dernier, omniprésent dès qu'il s'agissait des affaires de Nuño de Guzmán à Pánuco, n'était pas qu'un simple homme de main. Au printemps 1518, alors *alcalde* de la ville de Compostela de Azúa sur l'île Hispaniola, Pérez de Gijón demanda à la Couronne, dans une pétition commune avec les autorités de l'île, de faire venir des plants d'arbres de Castille, dans un texte qui témoigne d'une vraie sensibilité aux questions horticoles. Il réclama

> « qu'à bord de tous les navires qui iraient de là-bas [en Espagne] pour cette île, les capitaines soient obligés d'emporter chacun des arbres et des pieds de vigne, de tous les types de fruits qui pourraient convenir à cette île, dans les temps convenables pour les planter et qu'on les coupe et récolte en Castille au bon moment, de sorte qu'ils soient l'objet d'un grand soin et arrivent au moment opportun, car autrement ils ne portent pas fruit par la suite[67]. »

La correspondance de Nuño de Guzmán donne ainsi un aperçu de la mise en place d'un réseau d'individus qualifiés, mis au service de la quête de plants susceptibles de faire croître son jardin et de pouvoir produire à leur tour d'autres plants. Ce qui était vrai aussi pour l'exportation de ses plants vers le reste de la vice-royauté : c'est précisément pour faire venir près de 20 000 pieds de vigne depuis Pánuco vers la nouvelle ville de Puebla que le juge Juan de Salmerón avait demandé à la Couronne l'assouplissement des règles pour l'emploi de *tamemes*[68].

---

[65] « *treynta e tantas,plantas de cidros e limones aunque son pequenos los que mas dezis os pido señor se me envien lo mas presto que se pudiere e sean los mas naranjos e alguna lima e limon real e mayores questos de agora e algunos higueras e el membrillo e higuera* [sic] » : AGI, Justicia, 226, N. 4, f° 89v.

[66] « *dezir a Alonso Valiente que me embie luego las higueras, si de Castilla alguna cosa para my viniere y fuere parescio en mi ausencia traygase al contador* » : *Ibid.*, f° 82v.

[67] « *que en todos los navíos que de allí vinyeren para esta ysla los maestres dellos sean obligados a traer cada uno los árboles e posturas de viñas de todo género de frutas que a ello paresciere a esta ysla, en los tiempos convynientes para los plantar, e que se corten e cojan en castilla en buen tiempo, por manera que vengan a mucho recabdo e en tiempo debido porque de otra manera no nos porten después* » : Manuel Giménez Fernández, « Las cortes de la Española en 1518 », *Anales de la universidad hispalense*, n° 2, 1954, p. 47-154, p. 83. La pétition était commune mais ce point en particulier était signé par Pérez de Gijón et Alonso Maldonado.

[68] AGI, Patronato, 184, R. 13, f° 6v.

II. D. Sortir de la pépinière

Les pépinières de Pánuco permettent d'apprécier les conditions nécessaires et les efforts consentis pour pouvoir produire des plants et de jeunes pousses capables de survivre. Elles incarnent ce difficile processus, sur son versant laïc car au même moment un effort plus massif encore était déployé par les missionnaires mendiants[69].

Toutefois, même après ces premières étapes cruciales réalisées par les pépiniéristes, les échecs demeuraient nombreux. En mai 1532, deux habitants espagnols de Mexico rendaient compte de leurs plantations, peut-être de boutures de Pánuco. Ruy González déclarait « qu'il a essayé de planter et il a planté dans la juridiction de cette ville des vignes de Castille et des orangers et des plantes similaires et qu'il n'a jamais pu les faire vivre, car ce qu'il met en été se brûle et gèle en hiver[70] ». La même infortune était survenue à Alonso de Ávila, ancien conquistador, lequel, alors qu'il avait « expérimenté et essayé de planter des arbres et des vignes et de garder le tout très bien protégé et couvert », n'avait pas eu plus de succès[71].

Les arbres pouvaient aussi croître, mais demeurer stériles ou donner des fruits impropres à la consommation. À Hispaniola, si l'on en croit Oviedo, on pouvait ainsi admirer des oliviers « et certains d'entre eux beaux et grands », mais qui étaient « stériles, car ils ne port[ai]ent d'autres fruits que des feuilles[72] ». Des décennies plus tard, la même chose était observée à Texcoco : le chroniqueur Juan Bautista Pomar rendait compte que « les grenades et prunes pouss[ai]ent très mal et le peu qui pouss[ait] [était] mauvais et véreux », ainsi que « pour les figuiers et oliviers et vignes[73] ». À Coatepec, à l'est de Mexico, on rapportait encore que si les vignes poussaient « elles ne pouss[ai]ent pas aussi bien comme en Castille et, bien qu'elles portent fruits, ceux-ci rest[ai]ent durs[74] ».

Une autre technique, qui permettait la survie de ce qui était sorti de pépinières ou arrivé d'Espagne, était la greffe. Ce procédé, plus complexe, s'appuyait sur un savoir-faire ancien et

---

[69] Voir le chapitre 6.

[70] « *a provado de poner y a puesto en termino desta ciudad parras de Castilla y naranjos y otras plantas semejantes y que nuncan las an podido sacar a luz porque lo que echa en el verano se quema y yela en el yvierno* » : AGI, Patronato, 180, R. 53, f° 856v.

[71] « *a espirementado e provado en poner arboles e viñas y tener lo muy guardado y cubierto*» : *Ibid.*, f° 894v. À noter que ces deux témoignages furent rédigés dans le cadre d'une supplique à la Couronne pour que la juridiction municipale s'étende au détriment des terres seigneuriales de Cortés : les habitants avaient donc tout intérêt à insister sur l'impossibilité de cultiver des plantes de Castille sur les terres communales.

[72] « *ay olivos dentro en esta cibdad y algunos dellos hermosos e grandes: digo que es assi pero son estériles porque no llevan otra fruta alguna salvo hojas* » : Gonzalo Fernández de Oviedo y Valdés, *La historia general de las Indias*, *op. cit.*, f° 22r.

[73] « *las granadas y ciruelas se crían muy mal y, lo poco que se da, es muy ruin y muy cocoso; y lo mismo es de las higueras y olivos y parras* » : RG Mexico III, p. 106.

[74] « *aunq[ue] no sazonan tan bien como las de Castilla, y, aunq[ue] maduran, son algo empedernidas* » : RG Mexico I, p. 151.

était particulièrement apprécié des horticulteurs de l'époque moderne[75]. Aux chapitres 6 et 9 de cette thèse, les implications concrètes et symboliques de la greffe sont présentées plus en détail, mais on peut insister dès à présent sur le rôle déterminant de l'acte dans la dispersion précoce des plantes de Castille. Pour n'en donner qu'un seul exemple, en 1534, lors de la mise en culture de la vallée d'Atlixco dans la juridiction de la nouvelle ville espagnole de Puebla de los Ángeles, les arbres les plus prometteurs, décrits par le dominicain Bernaldino Minaya, étaient ceux greffés sur des arbres locaux[76].

La greffe suppose de connaître à la fois l'essence dont est issu le greffon et celle du porte-greffe. Dans le cas présent, il ne pouvait résulter que d'une rencontre des connaissances espagnoles et mésoaméricaines. Un document exceptionnel, la carte dite Oztoticpac, souligne à quel point les greffes ne se limitaient pas à une simple entreprise espagnole (image 11). Réalisée vers 1540, suite à un procès inquisitoriale, cette carte représente notamment le résultat d'une collaboration entre un cacique de Texcoco, don Carlos Ometochtzin, et un certain Pedro de Vergara, lesquels avaient fait affaire vers 1537 pour greffer des arbres européens sur des porte-greffes locaux[77]. La carte permet d'observer un nombre considérable de greffes, environ 300 arbres répartis sur quatre propriétés du cacique : poiriers, cognassiers, pommiers, grenadiers et pêchers furent ainsi greffés sur ce qui est décrit comme des « pommiers de la terre », peut-être des tejocotes, arbre fruitier mésoaméricain bien connu dans la région. À cette liste s'ajoutaient des vignes, greffées sur la version américaine de celle-ci[78].

Au vu de la diversité des espèces en question, il ne fait pas de doute que Pedro de Vergara avait dû expliquer les spécificités propres de chaque greffon et discuter avec un horticulteur mésoaméricain des meilleurs porte-greffes et des façons de greffer. Les connaissances mésoaméricaines étaient également anciennes en la matière, fondées autant sur les pratiques horticoles habituelles que sur la circulation de plantes à l'échelle régionale, liées au tribut dû aux

[75] Perrine Mane, « Images, discours et techniques de la greffe dans l'arboriculture fruitière médiévale », *Archéologie du Midi médiéval*, 23, n° 1, 2005, p. 93-107 ; Florent Quellier, *Des fruits et des hommes*, *op. cit.*, p. 196-202 ; Florent Quellier, « L'automne horticole du Moyen Age, permanences médiévales dans les traités de jardinage de la première modernité (1486-1652) », art. cit., p. 111-13. Pour des descriptions de greffes par des traités espagnols, voir Gabriel Alonso de Herrera, *Obra de agricultura*, *op. cit.*, f°s 31r et ss, 48r, 58r et ss ; Gregorio de los Ríos, *Agricultura de iardines*, *op. cit.*, f°s 85v et ss.

[76] AGI, Mexico, 340, f° 6r. Pour plus de détails sur ce document, voir chapitre 5, p. 301.

[77] Howard F. Cline, « The Oztoticpac lands map of Texcoco 1540 », *The Quartely Journal of the Library of Congress*, 23, n° 2, 1966, p. 76-115. Le contexte est complexe : don Carlos fut condamné dans le cadre d'un procès inquisitorial et ses biens furent saisis dans ce cadre. Pedro de Vergara intenta un procès pour réclamer sa parte du jardin : Patricia Lopes Don, « The 1539 inquisition and trial of don Carlos of Texcoco in early Mexico », *Hispanic American Historical Review*, 88, n° 4, 2008, p. 573-606.

[78] AGN, Inquisición, vol. 139, exp. 11, f° 61v.

seigneurs mexicas et aux nombreux jardins de l'aristocratie mésoaméricaine[79]. Les collaborations, souvent invisibilisées, étaient monnaie courante et se poursuivirent après la première vague d'introduction : des décennies plus tard, certains arbres prospéraient toujours sous la forme de greffes, notamment des noyers, pommiers et poiriers[80].

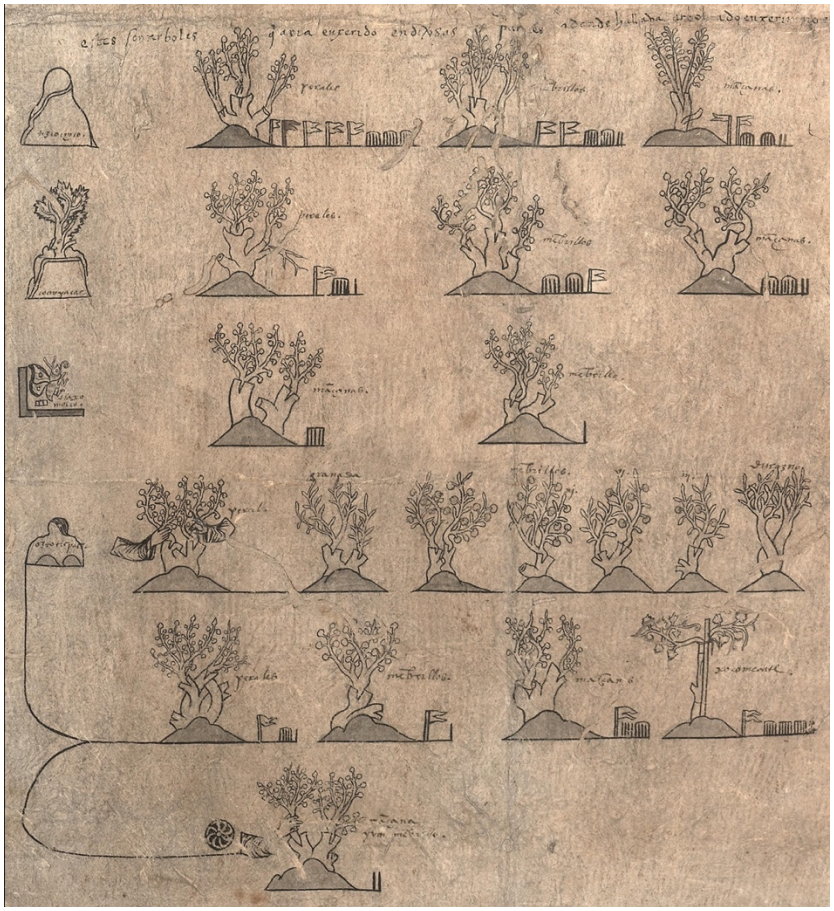


Image 11 : Détail de la carte dite « Oztoticpac ».
Source : *The Oztoticpac lands map*, Library of Congress, Washington, Geography and Map Division, G4414.T54:2O9 1540 .O9, disponible en ligne : https://www.loc.gov/item/88690436/.

Au-delà des méthodes déjà connues, des relations avec les populations locales et leur savoir-faire, le principal défi était de faire coïncider les plantes de Castille avec des environnements nouveaux, aux variations de température et à la pluviométrie différentes, ce qui gênait considérablement le développement de l'agriculture castillane. Le franciscain Toribio de Benavente Motolinia décrivit ces difficultés avec précision :

[79] Teresa Rojas Rabiela, *La agricultura en tierras mexicanas desde sus orígenes hasta nuestros días*, Mexico, Grijalbo, 1991, p. 112-17.
[80] Le franciscain Alonso de Ponce vit ainsi des noyers greffés à Tzintzuntzan et à Tlajomulco, dans le Michoacán : TCD II, p. 77 et 99. Des poiriers greffés sont décrits dans deux localités de l'évêché de Oaxaca (RG Antequera II, p. 38 et 51), tandis qu'à Coatepec, près de Mexico, la relation affirme qu'il était courant de greffer poiriers, pommiers, pruniers et cognassiers (RG Mexico I, p. 151). Tous les exemples cités sont des années 1580.

> « L'hiver en cette Nouvelle-Espagne n'est pas aussi rigoureux qu'en Espagne, et les gels et froids ne durent pas autant. [La saison] est si douce qu'il n'est guère difficile de laisser son manteau, que l'on pourrait aussi porter facilement en été. Cependant, du fait que les gels sont intempestifs et hors saison, les quelques plantes et légumes de Castille brûlent, notamment les agrumes, les vignes, les figuiers, les grenadiers, les melons, les concombres, les aubergines, etc. Et ils ne sont pas brûlés par les grands froids et gels, qui ne sont pas très rigoureux, mais plutôt par ceux qui arrivent hors de leur saison, car au moment de Noël ou de la fête des Rois viennent dix ou douze jours tempérés comme en été. Et comme la terre est fertile, bien que les arbres n'aient pas beaucoup dormi et qu'il y a peu de temps qu'ils ont perdu leur feuillage, avec ces jours chauds ils recommencent à bourgeonner et comme, aussitôt, arrivent deux ou trois jours de gel, bien qu'ils ne soient pas très rigoureux, ils trouvent les arbres verts et cela emporte tout ce qui était sorti[81]. »

Outre la douceur de l'hiver, le *corregidor* Fernando de Niebla témoignait à Zapotitlán, au Guatemala, de la différence de pluviométrie, avec des hivers secs et des étés pluvieux, de sorte que, selon lui, « l'hiver est l'été et l'été, l'hiver[82] ». Ces variations de saisons, de régimes de pluies, de types de sols, rendaient ainsi nécessaires de nombreux essais, même après toutes les étapes décrites plus haut.

Comme dans toute pratique agricole, il fallut donc varier les façons et calendriers de mise en terre ou de greffes, les associations de culture, les expositions, etc., pour trouver les conditions optimales aux plantes de Castille, ce que traduisait l'emploi du terme « faire des *experiencias* ». En plus des innombrables essais individuels, la nouveauté dans le cas espagnol fut la mise en place de politiques agraires royales pour adapter certaines plantes, qui visaient à mettre en place un cadre établi depuis Madrid et Séville pour réaliser des essais aux Indes.

---

[81] « *El invierno que hace en esta Nueva España y las heladas y fríos ni duran tanto ni es tan bravo como en España, sino tan templado que ni dejar la capa da mucha pena, ni traerla en verano tampoco da pesadumbre. Pero por ser las heladas destempladas y fuera de tiempo, quémanse algunas plantas y algunas hortalizas de las de Castilla, como son árboles de agro, parras, higueras, granados, melones, pepinos, berenjenas, etcétera. Y esto no se quema por grandes fríos y helada, que no son muy recias, sino porque vienen fuera de tiempo, porque por Navidad o por los Reyes vienen diez o doce días tan templados como de verano. Y como la tierra es fértil, aunque no han mucho dormido los árboles ni ha pasado mucho tiempo después que dejaron la hoja, como aquellos días que hace caliente vuelven luego a brotar, y como luego vienen otros dos o tres días de heladas, aunque no son muy recias, por hallar los árboles tiernos llévales todo aquello que han brotado* » : Toribio de Benavente Motolinia, *Historia de los indios de la Nueva España*, éd. cit., p. 254. Concernant les effets de ce climat sur la vigne, voir Antoine Duranton, « Consommation indienne de vin en Nouvelle-Espagne », art. cit., p. 7-8. L'article cite l'explication avancée par Alonso de Zorita, qui copiait presque textuellement Motolinia. Sur les effets du gel, voir aussi Patronato, 180, R. 53, f° 867r.

[82] « *Viene a ser el invierno verano, y el verano, invierno* » : RG Guatemala, p. 36.

III — CULTIVER LE BLÉ À HISPANIOLA : HISTOIRE D'UN ÉCHEC

Si le terme *experiencia* était employé dans la littérature d'agriculture pour décrire des essais, il fut approprié, autant par des individus divers que par l'administration royale, au moment d'organiser l'adaptation des plantes de Castille aux Indes. La formalisation de l'*experiencia* par la Couronne s'observe particulièrement bien à travers l'étude de l'introduction du blé à Hispaniola, c'est-à-dire la tentative de cultiver la plus importante des plantes de Castille, sur la principale île de la Caraïbe espagnole.

III.A. Les *experiencias* du blé à Hispaniola

La Couronne organisa des *experiencias* concernant le blé, selon une procédure stable, inspirée par la littérature d'agriculture. J'ai pu identifier dix-sept cas d'*experiencias*, organisés ou planifiés, sur une période qui court de 1495 à 1597, avec une concentration lors des premières années de la conquête, avec dix cas avant 1520 et trois seulement après 1550 (figure 1 et annexe 4).

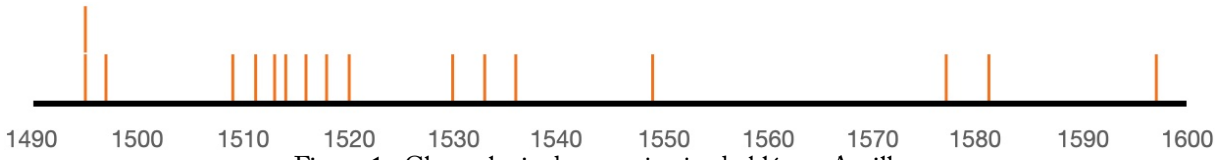


Figure 1 : Chronologie des *experiencias* du blé aux Antilles.

L'île d'Hispaniola fut privilégiée, avec quinze *experiencias*, tandis qu'une concernait Cuba et la dernière l'ensemble des Antilles. Cette préférence n'est pas surprenante : première île conquise, cœur du pouvoir royal avec la ville de Santo Domingo, siège de l'Audience royale et lieu de départ et d'arrivée des flottes, Hispaniola était la clef de voûte de la Caraïbe espagnole. L'île était ainsi considérée, au moins au début du siècle, comme le lieu le plus propice à l'adaptation et à la diffusion du blé aux Antilles. Le cas du blé est emblématique d'une politique agricole royale bien que les exemples d'*experiencias* avec d'autres plantes soient également nombreux, suivant la même approche de l'essai agricole[83].

Les dix-sept cas recensés témoignent d'une grande variété de projets, tous tournés vers l'ambition d'établir la culture du blé aux Antilles[84]. Certaines *experiencias* étaient ainsi de simples

[83] Voir les cas d'essais menés avec la casse (*cassia fistula*) en 1531 ou avec des oliviers, mûriers, rosiers et « d'autres arbres » en 1541 : AGI, Indiferente, 1961, L. 2, f° 95r-95v ; AGI, Santo Domingo, 868, L. 2, f° 257v-260r. Cela concernait aussi Porto Rico, dès 1514, avec des grenadiers, poiriers, pommiers, cerisiers, guigniers, cognassiers, pêchers, abricotiers, noyers et châtaigniers : AGI, Indiferente, 419, L. 5, f° 248v-249v.

[84] D'autres expéditions ont dû exister dont la trace a été perdue. En 1508, on mentionne par exemple les terres « où creusèrent les laboureurs » (« *donde cavaron los labradores* »). Il peut s'agir de ceux recrutés en 1497 mais que le souvenir d'un essai raté ait perduré onze années plus tard est douteux : AGI, Indiferente, 1961, L. 1, f° 37v ; Justo L. del Río Moreno, *Los inicios de la agricultura europea*, *op. cit.*, p. 55.

envois de semences, confiant aux officiers de Santo Domingo la responsabilité de trouver des colons pour les cultiver, mais d'autres faisaient partie d'expéditions beaucoup plus importantes avec des centaines de paysans spécialement engagés pour cultiver du blé. Fondées sur la collaboration étroite entre les administrateurs royaux à la cour, à Séville et aux Amériques, ces politiques engageaient des sommes considérables, afin d'acheter du blé, de payer des marchands pour le transporter sur terre et sur mer et de recruter des individus pour le cultiver aux Antilles.

La répétition des essais suggère un effort constant pour s'assurer de l'adaptation d'une plante du quotidien, avec des moyens engagés qui ne sont comparables à aucune autre tentative de transplantation de plantes commerciales ou d'épices[85]. Ces projets ne faisaient pour autant pas partie de dynamiques d'expansion territoriale, car toutes les décisions concernaient des espaces déjà contrôlés, à proximité de villes espagnoles déjà fondées. Il n'était pas rare non plus que les décisions mentionnent des *experiencias* antérieures conduites sur les mêmes lieux et insistent sur le fait que l'objectif principal était la « perpétuité » de terres déjà conquises, régulièrement décrites comme étant au bord de la destruction. La culture des plantes de Castille, et au premier chef du blé, devait donc servir à stabiliser les populations ibériques et les possessions royales. Les instructions laissées à Colomb en avril 1497 pour sa troisième expédition lui demandaient par exemple de fonder une nouvelle ville pour doubler celle déjà existante de La Isabela. Toutefois, au sujet de l'*experiencia* du blé, les instructions précisaient que l'essai pouvait être fait « près de ladite ville [à fonder] ou de celle qui existe déjà [La Isabela] ou en un autre lieu qui vous paraîtrait convenable[86] ». L'*experiencia*, qui devait permettre de diffuser le blé sur Hispaniola, était ainsi déconnectée de l'expansion territoriale voulue par les Rois catholiques.

D'autres ordres faisaient simplement référence à l'objectif général de planter du blé « aux Indes », sans autres détails géographiques, suggérant que depuis l'Espagne ces essais étaient pensés comme un enjeu global de protection de la présence espagnole[87]. Cela était d'autant plus vrai à partir des années 1520, lorsque se répandirent les rumeurs des richesses inouïes du Mexique et du Pérou, alors qu'un mécontentement général grondait dans les îles. Les

[85] Pourtant ce sont surtout ces cas qui ont attiré l'attention pour décrire les cas d'essais agronomiques : Paula Susan De Vos, « The Science of Spices », art. cit. ; Caroline Cunill et Efrén Torres, « Experimentando materia tintóreas entre el Nuevo Mundo y Europa: narrativas y muestras en los archivos de la monarquía hispánica », *Glocalism*, 2021, n° 2, 2021, p. 1-19.

[86] « *cerca de la dicha poblacion o de la que agora esta hecha o en otra parte, qual a vos parezca dispuesto* » : AGI, Indiferente, 418, L. 1, f° 5r-5v.

[87] AGI, Indiferente, 418, L. 2, f° 65v.

représentants de la Couronne se préoccupèrent donc avant tout de conserver ces îles, plutôt que de se lancer dans de nouvelles conquêtes, au sein d'espaces insulaires relativement restreints[88].

III.B. Contrôler l'essai : l'organisation d'une *experiencia*

La mise en place des *experiencias* est le témoignage d'une institutionnalisation des procédures de l'essai agricole, notamment par la *Casa de la Contratación*. Les descriptions successives de ces tentatives, quoique succinctes, permettent de comprendre ce qui constituait une véritable *experiencia* aux yeux des agents de la Couronne.

L'organisation de l'essai était généralement décidée suite à une lettre adressée au monarque et au Conseil des Indes. Un officier royal de Santo Domingo pouvait par exemple réclamer des semences de blé, le Conseil des Indes enregistrait sa demande, l'acceptait après approbation formelle du souverain puis envoyait une réponse positive aux officiers ainsi qu'un ordre à la *Casa de la Contratación* pour organiser l'envoi[89]. L'ordre précisait le but, la portée et les moyens à mettre en œuvre pour réaliser l'*experiencia*. En juillet 1511, une lettre de Diego Colón, fils de Christophe Colomb et gouverneur des Indes, fut reçue à la cour, faisant suite à un essai infructueux décidé en 1509. Le roi, à travers le secrétaire Lope de Conchillos, écrivit aux membres de la *Casa de la Contratación* et après un résumé des faits, l'ordre était donné :

> « Je vous ordonne d'envoyer avec les prochains navires qui iraient [aux Indes] auxdits nos officiers de l'île Hispaniola cent fanègues de blé trémois pour qu'on le sème là-bas, afin que je sois informé de comment il pousse. En cela, procédez avec diligence[90]. »

Le processus de décision allait donc du roi à ses représentants d'Hispaniola, avec le but explicite de cultiver du blé.

Suite à la décision royale, la *Casa de la Contratación* devenait l'institution centrale, à laquelle on confiait l'organisation de l'envoi dans ses aspects les plus concrets. Après avoir trouvé le blé dans les volumes exigés, les officiers sévillans devaient également négocier avec les

---

[88] Sur l'inquiétude de perdre les Indes voir Alain Milhou, « De la 'destruction' de l'Espagne à la 'destruction' des Indes. Notes sur l'emploi des termes *destroyr, destruir, destruymiento, destruición, destroydor*, de la *Primera Crónica General* à Las Casas », Aix-en-Provence, Éditions de l'Université de Provence, 1978, p. 907-19.

[89] Ce processus explique qu'il est fréquent que de nombreuses cédules royales relatives aux Indes soient datées du même jour. Le Conseil des Indes préparait les cédules et attendait l'accord de la personne royale pour les signer et les expédier ensemble. Pour le fonctionnement des deux institutions voir Ernst Schäfer, *El consejo real y supremo de las Indias : su historia, organización y labor administrativa hasta la terminación de la casa de Austria*, Séville, Universidad de Sevilla, 1935, p. 1-44 ; Francisco Fernández López, *La casa de la Contratación*, *op. cit.*, p. 95-122.

[90] « *yo vos mando que en los proximos navios que fueren invieys a los dichos nuestros oficiales de la ysla española cien fanegas de trigo tremesino para que alla se sienbre porque yo pueda ser informado como aprueva y en esto poned diligencia* » : AGI, Indiferente, 418, L. 3, f° 122v.

armateurs, qui préféraient embarquer des marchandises plus précieuses, ou bien faire armer un navire, lorsqu'il fallait envoyer les semences à une saison où aucun marchand ne quittait la péninsule. Enfin, parallèlement à ces préparatifs logistiques, les membres de la *Casa de la Contratación* conçurent les conditions qu'ils jugèrent propices à une *experiencia* convenable. Face au défi d'organiser des essais agricoles, chose qui n'était pas de leur compétence, les agents de la Couronne s'appuyèrent sur les traités d'agriculture pour élaborer une approche qui évolua peu au cours du siècle et fut partagée autant par ceux qui siégeaient au Conseil des Indes que par ceux des Antilles. Trois facteurs principaux furent pris en compte.

La *Casa de la Contratación* veillait tout d'abord à sélectionner les semences envoyées, en termes de variété et de qualité, ainsi qu'aux conditions de leur transport. En novembre 1509, *la Casa de la Contratación* reçut l'ordre « d'essayer l'*experiencia* » du blé à Santo Domingo et pour ce faire d'envoyer du grain et de veiller à ce qu'il soit expédié « en tonneaux et en prenant grand soin de sorte qu'il ne subisse pas [les effets de] la mer ni ne se gâte[91] ». Lorsqu'une espèce de blé semblait impropre aux conditions locales, les agents sévillans agissaient pour en envoyer d'autres, ce qui fut fait en juillet 1511 suite à l'échec de l'opération de 1509 : on fit alors envoyer 100 fanègues de trémois, précisément parce que, selon les membres de l'Audience de Santo Domingo, « le blé envoyé jusqu'à présent n'était pas bon » pour Hispaniola[92]. Quelques années plus tard, probablement parce que le trémois n'avait pas non plus poussé, des semences durent être envoyées des Açores, au nom de la proximité relative de son climat avec celui d'Hispaniola[93]. L'expédition de Castilla del Oro, entre 1513 et 1514, évoquée au chapitre 1, fournit un dernier exemple de cette politique. En effet, la présence dans les cales de treize sortes différentes de blé était justifiée par la volonté de « savoir clairement si le blé ne venait pas ou ne poussait pas, que ce n'était pas à cause d'un défaut de la semence[94] ». Les officiers étaient donc soucieux de maximiser la probabilité de succès en multipliant les types de graines employés. Ils répétaient les *experiencias*, suivant en cela les préceptes de Herrera, car par la répétition ils contrôlaient les éventuels échecs dus à des semences défectueuses.

[91] « *en botas y a muy buen recaudo de maña que no se marehe ny dañe* » : AGI, Indiferente, 418, L. 2, f° 65v-66r.
[92] « *el trigo que hasta aqui [?] aveys inviado no es bueno* » : AGI, Indiferente, 418, L. 3, f° 122v. En 1555, la ville de Santo Domingo formula la même idée, à savoir que le trémois était la solution aux difficultés rencontrées pour cultiver du blé sur Hispaniola : Lorenzo E. López y Sebastián et Justo L. del Río Moreno, « Trigo y poblamiento en La Española », art. cit., p. 65-66.
[93] AGI, Patronato, 18, N. 1, R. 12. Pour plus de détails sur ce projet voir chapitre 2, p. 122.
[94] « *se sepa claramente alla que sino acudiere o naciere que no es por defecto de la simiente* » : AGI, Panama, 233, L. 1, f° 43r ; AGI, Contratación, 3253, L. 1, f° 136r.

La *Casa de la Contratación* et le Conseil des Indes s'efforçaient également de sélectionner des « terres de diverses sortes » et de les mettre en culture à « divers mois de l'année ». Le but était, comme l'écrivit le roi à Diego Colón, de « voir et connaître en quels temps et terres [le blé] poussera le mieux[95] ». Pour éviter que la transplantation n'échoue à cause d'un emplacement qui ne fût pas « convenable » ou d'une saison inadéquate, plusieurs lieux de plantations furent testés, à plusieurs saisons de l'année[96]. Martire d'Anghiera rappela en 1510 que les variations de lieux et de saisons avaient été décidées suite à des échecs passés :

> « Le roi a récemment ordonné de semer du blé dans différents lieux, à diverses époques de l'année, car les semences ne donnaient que des pailles semblables à des roseaux avec des épis rares, mais gonflés et bien fournis[97]. »

Ces essais permirent d'établir que les terres les plus favorables étaient celles plus en altitude, où la température est en moyenne plus froide, et notamment les versants exposés au nord — sans doute la *cordillera septentrional* ou le massif du nord, où l'altitude ne dépasse pas les 1 200 mètres. En plaine et sur la côte, les résultats étaient pour le moins décevants[98]. En 1514, suite à un nouvel échec, Diego Colón recommanda de tenter pour la troisième fois une *experiencia* car « l'année a été sèche et [le blé] n'a pas germé[99] ». Varier la saison de plantation était fréquemment demandé mais loin d'être une solution facile, car cela supposait d'envoyer du blé depuis la péninsule Ibérique à un moment précis de l'année, y compris en hiver lorsque les vents étaient défavorables. En décembre 1529, la *Casa de la Contratación* reçut l'ordre d'envoyer du blé à Cuba « pendant les mois de février ou mars ou en septembre afin qu'il arrive dans ladite île au moment propice pour les semailles[100] ». La complexe logistique de la traversée transatlantique devait donc être adaptée aux envois de semences, parfois effectués plusieurs mois en amont, difficulté supplémentaire que devait encore résoudre la *Casa de la Contratación*. La laborieuse organisation de ces envois explique que certaines décisions royales prenaient un temps considérable à être

---

[95] « *en diversos meses del año y en diversas maneras de tierras para que se pueda mejor ver e conoscer en que tiempos e tierras provara mejor* » : AGI, Indiferente, 418, L. 2, f° 71r.

[96] « *dispuesto* » : AGI, Indiferente, 418, L. 1, f° 5v.

[97] Pietro Martire d'Anghiera, *De orbe novo decades*, éd. cit., p. 224. Pour la datation de la lettre, adressée au comte de Tendilla, voir la note 1, p. 327.

[98] Pour l'emplacement des terres, je m'appuie sur Martire d'Anghiera, bien informé sur la question, même s'il exagérait le succès des meilleures plantations : Pietro Martire d'Anghiera, *De orbe novo*, *op. cit.*, p. 303 et 394-95. J'utilise aussi le témoignage de Girolamo Benzoni qui avait interrogé à ce sujet de « vieux Espagnols » qui témoignèrent que l'on avait tenté de planter dans « certaines montagnes proches de Cibao », là où il fait plus frais, mais que le sol était trop « âpre et pierreux » pour que l'on puisse récolter du blé dans des quantités satisfaisantes : Girolamo Benzoni, *La Historia del Mondo Nuovo*, Pietro & Francesco Tini, Venise, 1572, f° 61v.

[99] « *como el año ha sydo seco no acudio* » : AGI, Indiferente, 419, L. 5, f° 305r.

[100] « *por los meses de hebrero o marzo o por setienbre porque llegue a la dicha ysla al tiempo que se pueda senbrar* » : AGI, Santo Domingo, 1121, L. 1, f° 39r-39v.

mises en œuvre, quand elles n'étaient pas tout simplement impossibles à appliquer. Les autorités locales étaient plus efficaces quand elles organisaient elles-mêmes ces *experiencias* distinctes : en juillet 1549, l'Audience de Santo Domingo annonça prévoir une *experiencia* « en divers lieux » pour le mois d'octobre suivant car « l'expérience l'a montré, c'est le [moment] le plus adéquat pour semer[101] ».

Enfin, les agents à Séville sélectionnaient soigneusement les individus jugés aptes à conduire les essais et assurer la reproduction annuelle des plantes. Seuls les agriculteurs étaient jugés véritablement compétents pour ces opérations, décrits par Oviedo comme des « experts de la connaissance des lieux et des qualités des terres[102] ». Dès octobre 1495, deux laboureurs furent recrutés et payés aux frais de la Couronne pour séjourner au moins un an à Hispaniola. Ils devaient mettre la terre à l'épreuve et faire consigner leurs résultats devant notaire, afin de conserver une trace de leur méthode de culture du blé sur Hispaniola[103]. Ce choix de conserver un témoignage écrit et détaillé souligne la volonté initiale de la monarchie d'établir un processus rigoureux et reproductible pour le blé. Afin d'assurer un flux constant d'experts, la Couronne accorda en septembre 1518 d'importants privilèges aux laboureurs désireux de peupler les Indes avec leur famille. En plus de la prise en charge du voyage, de leur lieu de résidence jusqu'à Hispaniola, et des exonérations fiscales, la monarchie promettait outils et bêtes de trait, des terres et un droit à l'exploitation de la main-d'œuvre taïno. La décision affirmait explicitement que les paysans étaient envoyés pour faire des « *experiencias* de semer », afin que l'île puisse prospérer[104]. Suite à cette décision, plus de deux cents paysans, avec femmes et enfants, furent embarqués pour Santo Domingo[105].

La centralisation de ces politiques et l'ambition de tout contrôler depuis la cour et Séville sont caractéristiques d'un moment politique particulier, au cours duquel la Couronne tenta de renforcer son contrôle sur toutes les provinces d'Espagne et des Indes. Lorsque la Caraïbe perdit

[101] « *segun la ysperiencia lo a mostrado ques la verdadera sementera* » : AGI, Santo Domingo, 49, R. 19, N. 122, f° 2v. D'après Río Moreno et López y Sebastián, les essais devaient être menés dans les environs de Santo Domingo au sud, de ceux de Puerto Plata au nord et de San Juan de la Maguana au centre de l'île. Je n'ai toutefois pas réussi à retrouver la source de ces affirmations : Lorenzo E. López y Sebastián et Justo L. del Río Moreno, « Trigo y poblamiento en La Española », art. cit., p. 64-65.

[102] « *expertos, cerca del conoscimiento de los sitios e calidades de las tierras* » : Gonzalo Fernández de Oviedo y Valdés, *Historia general y natural de las Indias*, éd. cit., p. 292. La description d'Oviedo est plutôt prescriptive (les agriculteurs *devaient* être experts) mais l'opinion commune était que le laboureur castillan était apte.

[103] CODODES, p. 878 ; Luis Robles Macías, « Amerigo Vespucci en Sanlúcar de Barrameda en 1496 », art. cit., p. 23.

[104] « *esperiencias del sembrar* » : AGI, Indiferente, 420, L. 8, f° 48v-50r. Voir aussi, Indiferente, 420, L. 8, f°750r-750v.

[105] AGI, Contratación, 4675B, L. 2, f° 89r-93r. L'étude détaillée de cette expédition est faite au chapitre 4.

de son importance, suite aux conquêtes du Mexique et du Pérou dans les années 1520 et 1530, les *experiencias* cessèrent progressivement d'être dirigées uniquement depuis la péninsule, et la politique royale s'orienta vers le soutien à des initiatives privées. À mesure que de vastes terres plus propices à la croissance des plantes de Castille furent conquises et peuplées, les Antilles n'étaient plus la seule possession ultramarine des Rois catholiques et la nécessité d'y transplanter du blé devint moins critique. On assiste alors à une évolution relative de la gestion royale vers une incitation faite aux sujets de tenter eux-mêmes les essais, à travers des subventions offertes à ceux qui réussiraient la première plantation[106].

Dans le cadre des *experiencias*, les institutions monarchiques cherchèrent à contrôler tous les biais susceptibles de conduire à une mauvaise interprétation de l'échec de l'adaptation (semences, emplacements, saisons, personnes), tout en acceptant de répéter les essais pour réussir enfin la transplantation. La conception de l'*experiencia*, demeurée stable autour de plusieurs éléments et notamment de la nécessité de centraliser l'organisation et la collecte des résultats, est directement inspirée de l'*Obra de agricultura* de Alonso de Herrera. Au-delà de l'emploi de la même terminologie et de procédures qui suivaient celles enseignées par l'agronome, plusieurs sources indiquent des relations denses du monde administratif royal avec la littérature d'agriculture.

III.C. Les officiers royaux et la littérature d'agriculture

Étrangers au monde agricole, les officiers royaux ne semblèrent pas avoir été désireux de discuter de la formalisation de leurs projets agricoles transatlantiques avec des paysans[107]. Lorsqu'ils eurent à choisir les méthodes nécessaires pour envoyer et adapter des plantes, par exemple le blé aux Antilles, les agents royaux responsables de ces politiques purent s'appuyer sur le type de connaissances formalisées par Herrera à partir de 1513 et par quelques autres avant lui, comme Crescenzi. Le terme d'*experiencia* traduisait donc cette appropriation par les institutions monarchiques de la littérature d'agriculture.

Plus qu'une appropriation, dans le cas de l'*Obra de agricultura*, le traité d'agriculture répondait à une commande directe d'un personnage clef de la monarchie, le cardinal Cisneros. Ce patronage était public et contribuait au prestige du prélat. Le titre de la première publication déclarait que l'ouvrage avait été « compilé à partir de plusieurs auteurs par Gabriel Alonso de

[106] Antonio Acosta, « Intereses privados en la administración de la monarquía. La Casa de la Contratación, 1503-1535 », Séville, CSIC, 2003, p. 341-74.
[107] Ce fut pourtant le cas dans d'autres secteurs. Nous avons vu au chapitre 2 que la *Casa de la Contratación* devait réunir en 1537 des experts pour discuter du transport de plantes : AGI, Indiferente, 1962, L. 5, f° 273v-276v.

Herrera, sur l'ordre du très illustre et très révérend seigneur cardinal d'Espagne, l'archevêque de Tolède », tandis qu'au fil du texte, une place considérable était laissée aux déclarations élogieuses adressées au cardinal[108]. Cisneros, suivant les recherches de Herrera bien avant la publication de son traité, pouvait aisément mobiliser ces idées lorsqu'il déterminait la politique agraire aux Antilles, d'autant qu'elles rappelaient son patronage et son rôle dans les arts et les lettres du royaume.

Le succès de l'*Obra* influença d'autres membres de l'administration royale, y compris ceux qui n'appartenaient pas à la faction de Cisneros. L'étude des annotations marginales, signatures, paraphes et autres marques d'authentification des documents relatifs aux *experiencias* permet d'identifier les officiers et conseillers chargés de mettre en œuvre la politique royale et souligne la perméabilité entre institutions royales et littérature d'agriculture[109]. Pour ce travail, je me suis concentré sur les premières années du gouvernement des Indes (1495-1519), lors desquelles la plupart des *experiencias* eurent lieu.

De tous les individus dont la présence est attestée sur les actes royaux, il est remarquable que seul le Grand Commandeur de Castille (*comendador mayor de Castilla*) Pedro Fernández Manrique y Vivero († 1515), deuxième comte d'Osorno, était issu de la noblesse militaire. À l'inverse de ce proche du roi Ferdinand, dont le statut venait de son ascendance et de ses faits d'armes, tous les autres conseillers étaient des professionnels de l'écrit et du droit, recrutés du fait de leur expertise technique au sein d'une administration dont le but était de renforcer l'autorité royale, notamment sur la noblesse[110]. Le commandeur parapha ainsi un mémoire d'avril 1495 qui envoyait du blé à Colomb, seul document qui atteste de sa participation à l'élaboration des *experiencias* en Amérique. Le même document était signé par Rodrigo Arias

---

[108] « *copilada de diuersos auctores por gabriel alonso de herrera de mandado del muy illustre y reuerendissimo Señor el cardenal de españa Arcobispo de Toledo* ». À partir de l'édition de 1528, le texte n'était plus qu'« adressé au très illustre, très révérend et très magnifique seigneur don fray Francisco Ximenez, archevêque de Tolède et cardinal d'Espagne, son seigneur » (« *dirigido al muy ilustre, reverendíssimo y muy magnífico señor don fray Francisco ximenez, arcobispo de Toledo y cardenal de España su señor* »). La formulation, tout en reconnaissant le patronage de Cisneros, suggère une assertion plus grande de l'autorité littéraire de Herrera, onze années après la mort de son patron. Les éloges suivaient certes l'usage mais Herrera allait jusqu'à déclarer que Dieu avait confié au cardinal la mission d'unifier religieusement la péninsule et l'avait honoré à travers la prise « miraculeuse » d'Oran, expédition dirigée en 1507 par le prélat, âgé de 71 ans : Gabriel Alonso de Herrera, *Obra de agricultura*, *op. cit.*, f° 53r.

[109] Pour un exemple de l'utilité de travailler sur les annotations marginales et la circulation des documents au sien du Conseil des Indes, voir Caroline Cunill, « Margins of documents, center of power : a case study on the *Consejo de Indias*' annotated paperwork and the construction of legality in an imperial archive », *Archival Science*, 20, n° 4, 2020, p. 381-400. Les termes employés pour désigner l'authentification d'un document par un officier royal étaient *refrendado* et *señalado*.

[110] Sara Rodicio García, « Osorno y su condado. El señorío y el condado de Osorno », *Publicaciones de la Institución Tello Téllez de Meneses*, n° 62, 1991, p. 337-484, p. 387-96. Le comte s'était illustré notamment dans la guerre contre Grenade. Il posséda la charge jusqu'en 1510, date à laquelle il la céda à la Couronne en échange d'une pension pour son fils.

Maldonado de Talavera († 1517), docteur en droit, professeur (*catedrático*) de l'université de Salamanque et membre important du conseil royal dès 1475. Chevalier de l'ordre de Santiago, Talavera était un personnage intermédiaire, mais dont le statut ne s'appuyait pas uniquement sur sa qualité nobiliaire[111].

Les autres officiers identifiables, ceux qui faisaient fonctionner au quotidien la machine administrative de la Couronne, se ressemblaient et pour la plupart avaient des origines singulièrement plus modestes, incarnation du début de l'ascension de la noblesse administrative et des *letrados*. Le secrétaire Fernán Álvarez de Toledo Zapata († 1504) était probablement le plus important d'entre eux ; il signa le mémoire d'avril 1495 et une décision d'envoi de blé en avril 1497 et fut sans doute consulté pour d'autres. Fils d'un échevin (*regidor*) de Tolède, il devait sa position à ses capacités scripturales, malgré son absence de formation universitaire, et à sa proximité avec les Rois catholiques dont il fut le secrétaire dès 1476[112]. Son collègue Juan Lope de Conchillos y Quintana († 1521), plus étroitement lié aux affaires des Indes, participa également à ces politiques, authentifiant les décisions royales en juillet 1511 (envoi de 100 fanègues de trémois à Santo Domingo) et octobre 1514 (achat de blé pour de nouveaux essais à Hispaniola). Quoique d'extraction plus élevée, son parcours fut similaire à celui de Fernán Álvarez : greffier (*escribano*) en 1499, secrétaire royal en 1503, puis affecté au secrétariat des Indes de 1507 à 1516 et de 1517 à 1518[113].

Le versant sévillan de l'administration royale, au sein de la *Casa de la Contratación*, était semblable à la cour. Sa figure principale était Sancho de Matienzo, docteur de l'université de Valladolid et premier chanoine de la cathédrale de Séville, avant de devenir premier trésorier (*tesorero*) de l'institution, de 1503 à sa mort en 1521. À ses côtés, on retrouvait Juan López de Recalde, comptable (*contador*) entre 1507 et 1522, d'origine basque et lié au monde marchand. Enfin, d'autres officiers exerçaient, comme Francisco Pinelo, facteur jusqu'en 1509 ou Jimeno de Briviesca, greffier jusqu'en 1506[114].

---

[111] María Isabel del Val Valdivieso, « Rodrigo Arias Maldonado de Talavera », in Real Academia de la Historia (éd.), *Diccionario Biográfico electrónico*, consulté le 31 mai 2024.

[112] María del Carmen Vaquero Serrano, « Fernán Álvarez de Toledo Zapata », in Real Academia de la Historia (éd.), *Diccionario Biográfico electrónico*, consulté le 31 mai 2024 ; María del Pilar Rábade Obradó, *Una élite de poder*, *op. cit.*, p. 33-94.

[113] Juan Francisco Baltar Rodríguez, « Juan Lope de Conchillos y Quintana », Real Academia de la Historia (éd.), *Diccionario Biográfico electrónico*, consulté le 14 juin 2024. En plus de sa fonction de secrétaire, Conchillos cumulait de nombreuses charges liées aux Amériques : *escribano mayor de minas de las Indias* (mars 1508), *fundidor y marcador del oro de Puerto Rico* (avril 1510), *registro del sello de las Indias* (mars 1515), voir Ernst Schäfer, *El consejo real y supremo de las Indias*, *op. cit.*, p. 28.

[114] Miguel Ángel Ladero Quesada, *El primer oro, op. cit.*, p. 10.

Le patron de cette administration, dont dépendaient la plupart des personnages cités jusqu'à présent, était l'évêque Fonseca, qui centralisa les politiques relatives aux Indes jusqu'à sa mort en 1524[115]. Licencié ès arts de Salamanque, l'évêque exerça un quasi-monopole sur les affaires indiennes et est cité dans les actes d'octobre 1495 (envoi de cinq laboureurs aux Indes), octobre 1514 et septembre 1518 (grâces royales aux laboureurs). Même sans mention explicite, son ombre planait sur toutes les décisions prises à l'égard des Indes et il était particulièrement influent à la *Casa de la Contratación*[116]. Son pouvoir était toutefois loin d'être absolu, notamment face au cardinal Cisneros, qui profita par exemple de la régence de 1516-1517 pour renvoyer certains des clients de Fonseca, à l'instar du secrétaire Lope de Conchillos.

Un trait distinctif essentiel unissait l'essentiel de ces individus : tous avaient un lien fort avec l'écrit dans sa dimension administrative. Même si certains d'entre eux détenaient des grades académiques prestigieux, d'autres s'étaient élevés par leur office et leur maîtrise de savoirs techniques et juridiques. Beaucoup n'avaient de statut social qu'en raison de leur service à la Couronne, un statut toujours menacé, du fait d'une ascendance parfois douteuse, souvent judéo-converse, ou de leur illettrisme en latin, à l'instar de Fernán Álvarez[117]. Le pouvoir de ces administrateurs était adossé à la croissance de l'autorité royale, notamment à travers l'écrit, qu'ils contribuaient en retour à renforcer.

Au vu de ces trajectoires, de la proximité avec des projets comme celui d'Alcalá de Henares, du poids de Cisneros dans l'administration royale, il est certain qu'une partie au moins de ces administrateurs était à la pointe du nouveau regard sur l'agriculture et de la synthèse en cours des savoirs classiques et médiévaux avec la description de pratiques contemporaines. Ils avaient sans doute lu Herrera à sa parution ou avaient pu l'entendre disserter à une date antérieure. Le processus itératif prévu dans les politiques d'*experiencias*, face aux obstacles inhérents à l'adaptation de plantes, en est une bonne indication. Plusieurs officiers royaux insistaient ainsi sur la nécessité de répéter les tentatives pour assurer le succès. À quinze mois d'intervalle, deux d'entre eux, Gil González Dávila et Alonso de Zuazo, exprimèrent la même idée en rappelant, pour le premier, qu'aux Açores les « habitants cherchèrent [à adapter le blé] jusqu'à ce qu'ils arrivent à trouver la semence qu'ils ont maintenant » et pour le second qu'« ils

[115] Manuel Giménez Fernández, *Bartolomé de las Casas. Capellán de S.M. Carlos I*, *op. cit.*, p. 239-40 ; Adelaida Sagarra Gamazo, *Juan Rodríguez de Fonseca, su imagen y su obra*, *op. cit.*, p. 11-140.
[116] Ernst Schäfer, *El consejo real y supremo de las Indias*, *op. cit.*, p. 13-15.
[117] À un écuyer venu demander un office à Ferdinand et qui aurait rappelé que Fernán Álvarez ne parlait pas latin, ce dernier aurait répondu : « il est pire de ne pas connaître la langue vulgaire [*romance*] ». L'anecdote est rapportée *a posteriori* et est vraisemblablement apocryphe mais elle témoigne de la distinction faite entre scripturalité latine et scripturalité administrative, en castillan : Melchor de Santa Cruz de Dueñas, *Floresta española de apothegmas*, Salamanque, Pedro Lasso, 1592, f° 23v.

furent dix-sept années sans pouvoir réussir à semer du blé, puis ils le trouvèrent et maintenant il y a du blé et de l'orge dans la plus grande abondance[118] ».

Cette idée, loin d'aller de soi, était fondée sur ces lectures. Zuazo rédigea en effet son rapport dans le cadre de la situation éruptive aux Antilles en 1516. Suite à la chute de la population autochtone et à l'épuisement des réserves d'or, l'autorité royale vacillait dans la Caraïbe espagnole. Après avoir lancé de nombreuses consultations et réuni plusieurs juntes, le cardinal Cisneros échafauda un vaste plan de réforme des structures politiques et économiques des îles. Un triumvirat de frères hiéronymites fut envoyé en septembre 1516 aux Indes pour rétablir l'autorité royale[119]. Alonso de Zuazo, licencié en droit de Salamanque, partit en leur compagnie, afin notamment d'assurer la fonction de juge de résidence. Dans une lettre au roi de janvier 1518, rédigée au même moment que le témoignage cité plus haut, Zuazo rendait compte de sa mission et livrait également une série de recommandations pour réformer l'île. Après avoir décrit des essais supposément fructueux avec le blé, dont il suggérait la mise en culture, Zuazo rapportait qu'il avait

> « fait des essais avec les épices, en particulier avec le poivrier, car j'ai trouvé écrit dans un livre qui s'appelle *Crezentino* que cet arbre du poivrier produit le meilleur fruit du monde sur les terres qui sont sous le tropique du *cancro* [sic], comme l'est cette île, la traversant au milieu[120]. »

Outre le fait qu'il affirmait avoir organisé des plantations de sa propre initiative, Zuazo justifiait son expertise sur la connaissance d'une source écrite qui faisait autorité. La mention était quelque peu erronée, car Zuazo n'avait vraisemblablement pas lu un livre intitulé *Crezentino,* mais plutôt un ouvrage écrit par Pietro de Crescenzi, auteur bolonais des XIIIe et XIVe siècles, connu sous le nom de Crescentino en Espagne. Son *Liber ruralium commodorum*, diffusé par de nombreux manuscrits, était la principale autorité médiévale sur l'agriculture, ce qui explique qu'il fut également imprimé à des dates précoces et qu'il était l'auteur le plus cité par Herrera. Le traité propose effectivement une entrée pour le poivrier, où l'on peut lire que « l'arbre du

---

[118] « *los vecinos de aquellas islas lo buscaron hasta que acertaron en la simiente que agora tienen* » : AGI, Patronato, 173, N. 2, R. 2, f° 9r ; « *donde estuvieron diez e siete años, sin poder acertar en el sembrar del trigo como se diese, e después lo hallaron, e hay ahora trigo e cebada en grandísima abundancia* » : Alonso de Zuazo, *Cartas y memorias, 1511-1539*, éd. Rodrígo Martínez Baracs, Mexico, Consejo Nacional para la Cultura y las Artes, 2000, p. 102.

[119] Voir chapitre 4, p. 244.

[120] « *E procurado de provar en la especieria especialmente la pimienta porque halle escripto en un libro que se llama crezentino que este arbol de la pimienta se haze por del mejor fruto del mundo en las tierras que estan debaco del tropico de cancro, como lo esta esta ysla que pasa ansy por medio della* » : AGI, Patronato, 174, R. 8, f° 4r.

poivre est petit et il naît et fructifie le mieux sous le Cancer et dans un bon climat[121] ». Zuazo avait probablement recopié directement le paragraphe en question, ce que suggère l'expression « tropique du *cancro* » (moins courant en castillan que *cáncer*) tirée du « *sub cancro* » du texte latin, forme ablative de *cancer*. Zuazo pouvait connaître ce passage de mémoire mais il pouvait également avoir apporté avec lui une trace écrite de l'ouvrage : exemplaire imprimé, notes personnelles ou, moins probablement au vu de son coût et de sa rareté, un manuscrit complet du *Liber* de Crescenzi[122].

S'il utilisait fort à propros les préceptes de l'agronome italien, Zuazo avait une connaissance somme toute superficielle de la littérature d'agriculture. Il ne connaissait pas Crescenzi, qu'il confondait avec son œuvre, et se trompa lorsqu'il voulut décrire le tropique du Cancer. Le juge incarnait ainsi ce que l'on peut distinguer chez d'autres agents du pouvoir royal : un savoir minimal de la mise par écrit des connaissances agricoles et de leurs préceptes ainsi que la confiance dans la pertinence de leur autorité, notamment pour préparer les transplantations aux Amériques et répondre aux exigences des monarques. Face à la barrière que pouvait représenter la langue latine, la publication du traité de Herrera permit sans conteste une appropriation plus aisée de la littérature d'agriculture par des individus comme Zuazo.

D'autres officiers étaient beaucoup plus au fait de cette littérature, à l'image de Gonzalo Fernández de Oviedo, alors chroniqueur des Indes (*cronista de Indias*) et gouverneur de la forteresse de Santo Domingo. Son *Historia general de las Indias*, description encyclopédique de la Caraïbe espagnole, de sa faune, sa flore, ses populations humaines et récit historique de la conquête, est l'une des sources européennes majeures sur l'Amérique. Issu de la carrière des armes, mais doté d'une véritable culture lettrée, son éloignement aux Antilles ne l'empêchait pas d'être au fait des intrigues de la cour. Dans son *Historia*, publiée pour la première fois en 1535, Oviedo témoigna à plusieurs reprises de son intérêt pour l'agriculture, consacrant le livre sept de l'ouvrage aux pratiques agraires antillaises. À l'occasion d'une description détaillée du maïs et de la culture sur brûlis des Taïnos, Oviedo affirma que

[121] « *De pipere. Piperis arbor parva est et nascitur et optime fructificat sub cancro e in primo climate* » : Petrus de Crescentiis, *Liber ruralium commodorum,* 1474, Ioannem de Westfalia, s.f. La première édition de l'ouvrage, imprimée à Augsbourg, date de 1471 : Petrus de Crescentiis, *Ruralium Commodorum libri XII*, Johannem Schuszler Augustensem, Augsbourg, 1471.

[122] L'hypothèse n'est pas entièrement exclue pour autant. Oviedo avait par exemple amené à Santo Domingo de nombreux livres, acquis en Italie : Jesús María Carrillo Castillo, *Naturaleza e imperio: la representación del mundo natural en la « Historia general y natural de las Indias » de Gonzalo Fernández de Oviedo*, Madrid, Fundación Carolina, 2004, p. 87.

> « Virgile explique que le brûlis améliore la disposition des terres ; et conformément à cela le docteur Gabriel Alfonso de Herrera, qui compila ce fameux volume de l'agriculture, dit que tout champ, l'année où il doit être semé, doit être préparé, selon sa nature[123]. »

Oviedo ne se contentait donc pas de connaître l'*Obra de agricultura*. Il conférait à Herrera un statut d'autorité, digne de citations et comparable au vénérable Virgile. Le renvoi au « fameux volume de l'agriculture » indique une notoriété qu'Oviedo considérait comme évidente. La confiance accordée aux écrits de l'agronome était du reste exprimée par le titre de docteur octroyé par Oviedo, lequel ne fut jamais porté ni même revendiqué par Herrera.

Oviedo était aussi en mesure de citer précisément l'*Obra*, dont il connaissait la structure générale ainsi que ses sources. Dans son livre huit, dédié aux arbres fruitiers, le chroniqueur rapporta l'existence de vignes sauvages américaines. Alors qu'il déplorait leur stérilité, Oviedo affirma qu'avec de « l'industrie », les habitants de l'île pourraient en faire d'excellents vignobles. Il ajouta :

> « Je n'ai aucun doute, ni ne cesse de croire que là où la nature produit de ces choses de son propre fait, qu'on les rendra meilleures avec l'aide des hommes, par l'irrigation et d'autres diligences que les hommes obtiennent grâce aux secrets de l'agriculture, comme la greffe, la taille, le fumage, le labour et l'irrigation aux bonnes saisons et d'autres et nombreuses choses que l'on pourrait mentionner, conformément à la doctrine de Crescenzi (lib. IV) et de Columelle (lib. III, cap. 2), qui traita largement de cette matière, et de Théophraste dans ses *Traités des plantes* (lib. III) et même de Virgile dans ses *Géorgiques* (lib. III) et de Pline dans son *Histoire naturelle* (lib. XVII) et de nombreux autres auteurs sérieux[124]. »

---

[123] « *Virgilio quiere quel quemar aproveche al tempero de las tierras y conforme a esto dize el doctor Gabriel Alfonso de Herrera que copilo aquel famoso volumen de la agricultura que todo campo para que en el año se aya de sembrar es nescessario se apareje, segund requiere su manera* » : Gonzalo Fernández de Oviedo y Valdés, *Historia general y natural de las Indias*, éd. cit., p. 264. Oviedo faisait ici référence au cinquième chapitre du premier livre de Herrera, selon l'édition de 1528. L'édition de l'*Historia* que j'utilise ici est celle publiée en 1851 par José Amador de los Ríos, fondée sur la copie par Juan Bautista Muñoz du manuscrit préparatoire d'Oviedo, rédigé entre 1535 et 1549, connu sous le nom de « manuscrit de Monserrate », dont une partie a été perdue : Jesús María Carrillo Castillo, *Naturaleza e imperio*, *op. cit.*, p. 109-10. J'ai modifié la graphie proposée par l'édition de 1851 à partir du manuscrit original, conservé aujourd'hui à la Huntington Library (Californie) : Huntington Library, Mss HM 177, f° 34r.

[124] « *no tengo dubda ni dexo de creer que donde la natura de su officio produce estas cosas semejantes que mejor se harán, ayudando en ello los hombres, por el regar é otras diligencias que los hombres alcanzan de los secretos de la agricoltura, assi cxomo el enxerir, el podar, el estercolar, exacavar é regar a sus tiempos y otras cosas muchas que se podrian decir, conforme a la doctrina del Crescentino (lib IV) y de Columella (lib. III, cap. 2) que largamente tractó desta materia, é Theophrasto en sus Tractados de las plantas (lib. II), é aun Virgilio en sus Georgicas (Lib . II) é Plinio en su Natural Historia (lib. XVII) é otros muchos auctores graves* » : Gonzalo Fernández de Oviedo y Valdés, *Historia general y natural de las Indias*, éd. cit., p. 309-10.

Oviedo reprenait ici textuellement le titre des chapitres onze à treize, seize et dix-sept du deuxième livre de l'*Obra* de Herrera, lequel il décrivait la culture de la vigne ; à savoir « du temps et de la manière de creuser », « du temps et de l'art de tailler », « des temps et des règles et secrets merveilleux pour greffer les vignes », « des temps et de la manière de labourer et creuser les vignes », « de certaines qualités et différences du fumage et des temps et des manières de fumer les vignes[125] ». Tous les auteurs cités étaient de longue date des autorités incontournables, mais étaient également tous cités par Herrera dans ces chapitres.

Cet exemple suggère une lecture assidue de Herrera et souligne la bonne connaissance de l'auteur par l'élite administrative. La traduction en castillan ne dévoila pas des textes auparavant inconnus, mais rendit accessibles des autorités latines et médiévales, les offrant à l'usage d'officiers comme Oviedo, tout en légitimant les pratiques agricoles quotidiennes[126].

L'appropriation du savoir agricole par l'administration royale et la diffusion de son vocabulaire et des pratiques associées ne furent pas sans effet sur le contenu même de ces travaux. Tandis que les agents de la Couronne, inspirés par la lecture de Herrera, employaient le terme d'*experiencia* pour décrire les essais agricoles, l'usage plus fréquent du terme par les institutions royales contribua sans doute à modifier le contenu de ces textes et le regard porté sur eux.

Le traité de Herrera fut régulièrement amendé et retravaillé par son auteur et s'il offrait de nombreuses descriptions d'*experiencias* dès l'édition de 1513, des changements considérables peuvent être notés à partir de l'édition de 1528, présentée comme « nouvellement corrigée et complétée en de nombreuses choses très nécessaires[127] ». À cette occasion, Herrera ajouta un grand nombre de mentions d'*experiencias*, tout en reformulant certains passages, toujours pour mettre l'accent sur l'usage et le sens des *experiencias*. Par exemple, les autorités, Théophraste ou Columelle, furent complétées par des mentions qui les rendaient égales à l'expérience (« ainsi parle Théophraste et nous le voyons continuellement par l'expérience »), laquelle était décrite comme « la mère des vérités ». Ces changements modifiaient rarement le sens du texte, mais valorisaient considérablement la pratique de l'*experiencia*, dont le sens était le plus souvent

[125] « *Del tiempo y manera del escavar* », « *del tiempo y arte del podar* », « *de los tiempos y reglas y maravillosos secretos para enxerir vides* », « *de los tiempos y maneras de arar y cavar las viñas* », « *de los tiempos y maneras de estercolar las viñas* » : Gabriel Alonso de Herrera, *Obra de agricultura*, *op. cit.*, f°s 28v-36r.

[126] Oviedo opéra le même type d'appropriation et d'intertextualité avec Pline, p. 89-90. Jesús María Carrillo Castillo suggère également qu'Oviedo s'est inspiré de Herrera pour la structure de son *Historia*, en décrivant d'abord le règne végétal puis le règne animal, contrairement à son *Sumario*, publié en 1526, qui suivait un ordre plinien : Jesús María Carrillo Castillo, *Naturaleza e imperio*, *op. cit.*, p. 100-101.

[127] « *nueuamente corregido y añadido en muchas cosas muy necessarias* » : Gabriel Alonso de Herrera, *Libro de agricultura*, *op. cit.*

implicitement celui d'essai (pour une présentation exhaustive de ces changements, voir l'annexe 5). Si certaines de ces modifications proposaient aussi une définition plus classique de l'expérience, cette multiplication paraît être une réponse à l'utilisation croissante du terme par les administrateurs royaux.

Cette attention à l'usage du terme par les officiers royaux semble d'autant plus évidente que la proximité de Herrera avec les milieux curiaux et sa sensibilité au contexte politique et religieux de la Péninsule sont bien connues. Sa vision des populations musulmanes et l'évolution des passages qui leur sont consacrés en témoignent et suggèrent que l'auteur connaissait son public et s'adaptait à ses attentes. Par exemple, dans un passage consacré à la description d'un bon verger, Herrera donna une opinion particulièrement tranchée :

> « Il ne faut pas que ceux qui ne sont pas d'une [même] loi soient ensemble et que d'un côté vivent les chrétiens et de l'autre les maures et de l'autre les juifs. Béni soit Dieu qui a déjà mis fin en Espagne à cette division, par la main de Votre Seigneurie [le cardinal Cisneros] qui a travaillé à la conversion universelle des maures de Castille. […] Qu'il plaise à Dieu par sa miséricorde de mettre fin à cette division dans le monde entier et qu'il ne reste qu'un seul troupeau […] et qu'enfin le diable ne jouisse pas de tant de pouvoir, car il emporte la plus grande partie du monde, enlevant une si grande multitude innombrable d'âmes de maures et de juifs […]. Ainsi, donc, est-ce le cas pour les arbres, et grande ressemblance a le jardin bien ordonné, avec la ville qui est bien organisée, fructifiant plus et mieux[128]. »

L'opinion exprimée par Herrera n'était pas particulièrement radicale pour son temps, mais témoigne de la façon dont il liait l'agriculture à l'histoire de la couronne de Castille. Son texte ne se voulait pas seulement un manuel technique mais contenait également des propos sur l'actualité politique de la péninsule.

Herrera souhaitait rappeler que l'agriculture était au fondement de la communauté politique et devait permettre de distinguer les bons et les mauvais sujets, comme le bon horticulteur distingue les bons et les mauvais arbres. Un autre exemple est fourni par l'opinion de l'agronome sur les aubergines dont il écrivit que « c'est l'opinion du commun que les aubergines furent amenées en ces terres par les maures quand ils passèrent en Espagne, pour

[128] « *los que no son de una ley no estan juntos que a un cabo viven los christianos a otro los moros a otro los judios. Bendito sea dios que quito ya en España esta division por la mano de vuestra señoria que procuro la universal conversion de los moros en Castilla. […] Plega Dios por su misericordia de quitar esta division en todo el mundo y que sea hecho un ganado[..] y ya el diablo no goze de tanta presa, como lleva de la mayor parte del mando [sic], llevando tanta multitud de animas sin cuento ni numero de Moros y judios. […] Assi es pues en las arvoledas que mucha semejança tiene una huerta bien ordenada a la ciudad bien que esta bien repartida, mucho mas frutifica y mejor* » : Gabriel Alonso de Herrera, *Obra de agricultura*, *op. cit.*, f°s 53r-53v.

tuer avec elles les chrétiens[129] ». Si Herrera ne semblait pas porter foi à « l'opinion du commun », il ajouta dans l'édition de 1539, qu'en dépit des « mauvaises qualités » du légume, « nous les chrétiens nous en faisons un meilleur usage que les maures ou les juifs, en les cuisinant avec de la bonne viande et du lard, et en les rendant comestibles avec du bon vin », référence directe aux tensions confessionnelles liées à l'alimentation[130]. Cette allusion, qui fondait la communauté sur la consommation du lard et du vin, s'inspirait aussi de la théorie galénique des humeurs : le raidissement des oppositions confessionnelles menait Herrera à affirmer que le lard, le vin, et les plantes de Castille de façon générale, constituaient de la bonne nourriture, adaptée à la complexion des Castillans catholiques, par opposition à celle des juifs ou des musulmans[131].

Enfin, Herrera supprima progressivement toutes les références aux « maures », qui lui avaient transmis des connaissances, reprises dans son livre. Leur existence en Espagne fut donc évacuée du livre[132]. Dans ce contexte, où Herrera sentait le rôle politique de son traité pour son public, l'augmentation de l'occurrence des *experiencias* n'était pas due au hasard.

Le cas d'Oviedo témoigne également d'un contexte où l'*experiencia* devenait une expression commune. Les deux extraits cités plus haut n'apparaissaient pas dans l'édition *princeps* de 1535 ni dans la version révisée parue en 1547 mais uniquement dans son dernier manuscrit[133]. La mort d'Oviedo en 1557 empêcha une nouvelle réédition et les passages cités restèrent au stade de manuscrit. Ils permettent cependant de comprendre que le statut d'autorité acquis par Herrera se construisit progressivement et ne fut acquis qu'au cours des années 1540, ce qui n'était sans doute pas encore évident auparavant[134].

---

[129] « *comun opinion del vulgo es que las verenjenas fueron traydas a estas partes por los moros quando de allende pasaron en españa para con ellas matar a los christianos* » : *Ibid.*, f° 124v.

[130] « *nosotros los cristianos mejor usamos dellas que los moros, ni judios, coziendolas con buena carne y tocino, y desponçosiandolas con buen vino* » : Gabriel Alonso de Herrera, *Libro de agricultura*, *op. cit.*, f° 138v Voir aussi Hélène Jawhara Piñer, « L'aubergine », art. cit.

[131] Rebecca Earle, *The body of the Conquistador, op. cit.*, p. 19-53 ; E. Gregorio Saldarriaga, « Comer y ser », art. cit.

[132] Mariano Quirós García, « El *Libro de agricultura* de Gabriel Alonso de Herrera : notas críticas a propósito de sus cuatro primeras ediciones », art. cit., p. 139 ; Expiración García Sánchez, « Plantas alimentarias en al-Andalus », art. cit., p. 74-77.

[133] Jesús María Carrillo Castillo, *Naturaleza e imperio*, *op. cit.*, p. 107-42. L'édition de 1547 est la suivante : Gonzalo Fernández de Oviedo y Valdés, *Coronica de las Indias : la hystoria general de las Indias agora nueuamente impressa corregida y emendada*, Salamanque, Juan de Junta, 1547.

[134] En 1535, on trouve déjà un indice de la lecture de Herrera, à travers l'énumération des chapitres mais sans la mention aux autorités : Gonzalo Fernández de Oviedo y Valdés, *La historia general de las Indias*, *op. cit.*, f° 85r. Pour l'histoire éditoriale, voir *supra*, note 123, p. 195 de ce chapitre.

III. C. Les *experiencias* et l'expérimentation à l'époque moderne

Le fait que la monarchie catholique ait dirigé une politique d'expérimentation agricole sur des terrains aussi éloignés est remarquable à bien des égards. Pour l'interpréter correctement, je voudrais revenir sur tout le champ historiographique qui fait du processus de description de la nouveauté américaine et de l'accumulation de connaissances sur le continent, un trait radicalement novateur qui aurait défini l'Espagne de l'époque moderne. Ces travaux ont d'abord été une réaction aux siècles de légende noire et au récit d'une Espagne arriérée, corrompue par un catholicisme obscurantiste, incapable de gérer « correctement » ses colonies, apparu dès le XVIe siècle, mais qui s'impose notamment à l'époque des Lumières[135]. Le but annoncé de cette historiographie était donc de réévaluer le rôle de la péninsule Ibérique dans les connaissances scientifiques et notamment dans la cosmographie, la navigation et la médecine[136].

Dans ce cadre, la *Casa de la Contratación* a souvent été décrite comme l'élément central d'une politique novatrice à l'égard du monde, ce qu'Antonio Barrera-Osorio a décrit comme une « approche empirique de la nature[137] ». Pour répondre à ces besoins croissants, les institutions monarchiques auraient eu une démarche empirique, inspirée des pratiques quotidiennes observées d'artisans, mais aussi de marins[138]. Le cadre institutionnel précurseur qu'aurait mis en place la monarchie aurait ainsi permis une meilleure connaissance du monde et des savoirs techniques, tout en remettant en cause les enseignements des Anciens[139]. Pour nombre de ces auteurs, la modernité serait née en Espagne et le modèle constitué par la monarchie catholique aurait suscité l'émulation des autres puissances européennes : l'historien Jorge Cañizares-Esguerra a même pu affirmer que ce moment constituait les « racines ibériques de la Révolution scientifique[140] ».

---

[135] Voir par exemple la rhétorique de Nicolas Masson de Morvilliers, qui à la question « que doit-on à l'Espagne ? », répondait que le pays n'avait jamais rien apporté de bon au monde civilisé et ressemblait « à ces colonies foibles et malheureuses, qui ont besoin sans cesse du bras protecteur de la métropole : il nous faut l'aider de nos arts, de nos découvertes » : Nicolas Masson de Morvilliers, « Espagne », vol. 1, Paris, Liège, Panckoucke & Plomteux, vol. 1, 1783, 3 vol., p. 554-68, p. 565.

[136] Pour un condensé de ces travaux voir par exemple William Eamon et Víctor Navarro Brotóns (dir.), *Más allá de la Leyenda Negra : España y la revolución científica*, Valence, Universitat de València, 2007 ; Daniela Bleichmar, Paula De Vos, Kristine Huffine et Keving Sheehan (dir.), *Science in the Spanish and Portuguese empires, 1500-1800*, Stanford, Stanford University Press, 2009.

[137] Antonio Barrera-Osorio, *Experiencing nature : the Spanish American empire and the early scientific revolution*, Austin, University of Texas Press, 2006, p. 23.

[138] Antonio Barrera-Osorio, « Knowledge and empiricism in the sixteenth-century Spanish Atlantic world », dans éd. Daniela Bleichmar, Paula De Vos, Kristine Huffine et Keving Sheehan, *Science in the Spanish and Portuguese empires, 1500-1800*, Stanford, Stanford University Press, 2009, p. 219-32.

[139] Arndt Brendecke, *Imperio e información : funciones del saber en el dominio colonial español*, trad. Griselda Mársico, Madrid, Iberoamericana, 2012.

[140] Jorge Cañizares-Esguerra, *Nature, empire, and nation*, *op. cit.*

La question que j'étudie dans ce chapitre est de toute évidence liée à ce contexte. Des savoirs européens furent confrontés à la réalité américaine, les connaissances produites à partir de résultats empiriques centralisés en Espagne et les plantes de Castille transformées pour les adapter à l'Amérique. J'émets toutefois des réserves à l'égard de l'approche proposée par l'historiographie citée. Au premier chef, car le but des *experiencias* était de résoudre un problème bien délimité (comment cultiver du blé sous les tropiques ?) et pas vraiment de poser une réflexion abstraite, ni même de chercher de règles générales, des « universaux » pour reprendre la terminologie de Covarrubias, auxquelles sont liés les concepts de révolution scientifique ou d'expérience scientifique.

Plus généralement, il me semble que la démarche généalogique, celle des « antécédents » de la révolution scientifique, terme du reste très critiqué, obscurcit bien plus qu'elle n'éclaire ces essais agronomiques[141]. Dans l'étude des *experiencias*, il est plus utile de contextualiser ces connaissances à partir de l'émergence de l'agronomie moderne, fondée sur les savoirs médiévaux, que de chercher les prémices de raisonnements ultérieurs. L'appropriation de l'Amérique a directement contribué à modifier les connaissances européennes, dans un cadre en renouvellement, celui de la Renaissance, qui ne fut pas le nécessaire prélude à une future révolution scientifique.

Au lieu de comparer les *experiencias* à l'expérimentation scientifique, telle qu'elle se développa progressivement en Europe, je préfère maintenir l'ambiguïté contenue dans le terme même. Il renvoie à la façon dont les officiers royaux, à partir de certaines connaissances agricoles formalisées par écrit, s'efforcèrent de trouver un moyen efficace de résoudre un problème politique urgent, celui d'avoir sur place des plantes de Castille, un domaine qui n'était pas de leur compétence. Les *experiencias* n'étaient ainsi pas l'expression d'une radicalité nouvelle, d'une approche expérimentale au monde qui préfigurait la science baconienne, mais étaient plutôt le reflet de la prise en charge par les institutions royales de la routine quotidienne des pratiques agricoles, fondée sur la répétition. L'importance accordée aux agriculteurs témoigne de la nouvelle appréciation de leur rôle par l'élite à la fin du XVe siècle et au début du XVIe siècle.

[141] Juan Pimentel et José Pardo-Tomás, « And yet, we were modern. The paradoxes of Iberian science after the grand narratives », *History of Science*, 55, n° 2, 2017, p. 133-47. Pour une posture critique vis-à-vis des approches rétrospectives, voir Jean-Paul Zuñiga, « Recensements et proto-démographie impériale en Amérique espagnole au XVIIIe siècle : racialisation précoce ou biais historiographiques ? », *Revue d'histoire moderne & contemporaine*, 68, n° 3, 2021, p. 37-63.

III. D. Pourquoi le blé n'a-t-il pas poussé dans la Caraïbe espagnole ?

III. D. 1. Réalisations et résultats incertains

Les efforts consentis pour la réalisation des *experiencias* furent considérables. Toutefois, en dépit de ces nombreuses tentatives et des moyens engagés, les résultats de la plupart des *experiencias* demeurèrent incertains. Si des archives ont pu être perdues, cela résulte surtout d'un décalage entre l'efficience recherchée par les institutions royales et leurs capacités réelles à organiser et suivre les essais. La *Casa de la Contratación* était submergée par des ordres divers, au-delà des *experiencias* : les nombreux registres, pas toujours renseignés assidûment ou conservés de façon convenable, et les liasses s'accumulaient, expliquant qu'il est souvent difficile de savoir ce qu'il est advenu des essais ordonnés[142].

Par exemple, en octobre 1495, suite à une demande de Colomb, deux laboureurs et cinq manouvriers furent effectivement recrutés et des outils et des bêtes furent achetés pour leur permettre de travailler dans de bonnes conditions à Hispaniola. Cependant, en février 1496, leur flotte, prise dans une tempête à la sortie de Sanlúcar de Barrameda, fit naufrage. Les quatre navires s'échouèrent à divers lieux de la côte, de Cadix jusqu'à Tarifa. S'il est peu probable qu'ils moururent noyés, car seules trois personnes périrent sur la cinquantaine de marins et passagers, il demeure impossible de savoir s'ils partirent avec l'expédition suivante, qui appareilla en mai 1496. Si ce fut le cas, aucune archive ne permet de suivre leur destin à Hispaniola et ils disparaissent de la correspondance et des registres de la *Casa de la Contratación*, peut-être en raison d'un abandon pur et simple de l'*experiencia*[143]. Dans ce cas, la volonté royale se heurtait aux réalités météorologiques du transport à la voile.

Un exemple différent de la difficulté du suivi des *experiencias* est celui de l'essai décidé en novembre 1509. Lorsque la *Casa de la Contratación* reçut l'ordre royal, il fallut attendre, car aucune semence ne put être trouvée au cours de l'hiver. Ce n'est qu'entre la fin du mois de mars et le début du mois d'avril 1510 que les livres de l'institution sévillane enregistrent l'achat de 200 fanègues de blé, lesquelles furent embarquées sur une caravelle appartenant à la Couronne, qui appareilla au cours de la première quinzaine du mois de mai 1510[144]. En juin 1511,

---

[142] Ernst Schäfer, *El consejo real y supremo de las Indias*, *op. cit.*, p. 20.

[143] Luis Robles Macías, « Amerigo Vespucci en Sanlúcar de Barrameda en 1496 », art. cit., p. 7-23. Le naufrage eut des conséquences désastreuses pour les Espagnols d'Hispaniola : en février 1496, cela faisait cinq mois que la dernière expédition, celle de Juan de Aguado, était arrivée. Depuis, les colons étaient demeurés sans vivres et sans nouvelles d'Espagne. Le seul indice du possible départ des laboureurs reste que la flotte suivante transportait à nouveau des outils agricoles : Luis Robles Macías, « La armada a Indias de Peralonso Niño en 1496 », *Anuario de Estudios Americanos*, 75, nº 1, 2018, p. 15-41, p. 22.

[144] Miguel Ángel Ladero Quesada, *El primer oro de América : los comienzos de la « Casa de la Contratación de las Yndias » (1503-1511)*, *op. cit.*, p. 149. Le capitaine de la caravelle, Pedro de Ledesma, fut payé le 23 octobre 1511

l'*experiencia* avait probablement échoué, principalement car les semences étaient arrivées pourries et mangées par la vermine. L'incertitude demeurait toutefois, car au même moment, le roi Ferdinand écrivit à Diego Colón :

> « J'ai vu ce que vous m'avez écrit au sujet des semailles de blé faites sur cette île et ce que vous dîtes me paraît bien, mais j'attends encore de savoir comment s'est déroulée l'*experiencia* qui aurait été faite[145]. »

Près de deux ans après le premier ordre, le monarque attendait donc toujours de savoir si l'*experiencia* avait été menée et quelle avait été son issue. En plus de la lenteur des flottes, soumises aux aléas de la navigation, la communication pouvait être difficile avec les officiers. En octobre 1514, le roi se plaignit à nouveau auprès de Diego Colón, lui reprochant de ne pas être suffisamment explicite concernant la culture du blé :

> « Vous dîtes que vous avez fait semer du blé et d'autres graines et que l'année ayant été sèche, il n'a pas bien poussé. Vous devez écrire si l'on a récolté quelque chose, si [le blé] a bien grené ou s'il a poussé. Et pour l'année à venir, renouvelez les semailles et faites-moi savoir […] comment il a poussé[146]. »

L'essai débuté en 1509 n'était donc toujours pas considéré comme clos en octobre 1514 et Colón en occultait probablement certains aspects, sans doute pour minorer une réalité peu flatteuse.

La confusion pouvait également résulter d'ordres contradictoires et de conflits de compétences. En mars 1532, les juges de l'Audience de Santo Domingo se plaignirent du fait que les paysans engagés par la Couronne et censés arriver avec le nouveau gouverneur de la forteresse de la ville n'étaient pas arrivés. En juillet 1532, une nouvelle lettre faisait remonter au Conseil des Indes le fait que les douze familles d'agriculteurs étaient bloquées à Séville par les agents de la *Casa de la Contratación,* qui réclamaient un paiement pour leur voyage. Malgré les privilèges royaux garantissant le libre passage de paysans, ils refusaient d'appliquer la décision, possiblement pour défendre leurs prérogatives face à l'Audience de Santo Domingo[147].

---

pour un service de « seize mois et dix jours ». Le départ eut donc lieu au plus tard le 13 mai 1510 : AGI, Indiferente, 418, L. 2, f° 119r ; AGI, Indiferente, 418, L. 3, f° 181v-182r.

[145] « *vi lo que me escrivystes sobre el senbrar de trigo en esta ysla y parecsiome bien lo que dezis pero todavia olgare de saber como ha probado la ispyriençia que dello se oviere fecho* » : AGI, Indiferente, 418, L. 3, f° 79v-80r. La lettre royale était une réponse à une missive rédigée le 22 août 1510 par Diego Colón, aujourd'hui perdue, dans laquelle il expliquait en toute vraisemblance l'arrivée du blé en mauvaise condition et la mise en place d'une *experiencia*. Le conseil était sans doute resté sans nouvelle depuis cette lettre.

[146] « *Dezis que hezistes senbrar trigo y otras semillas y que como el año ha sydo seco no acudio bien deveys escrivir si se cojo algo y si grano bien o vino y para el año venydero hazed tornar? [mandar?] a senbrar y hazermeys saber* […] *como acudio* » : AGI, Indiferente, 419, L. 5, f° 305r.

[147] AGI, Santo Domingo, 49, R. 3, N. 15, f° 2r-2v ; AGI, Santo Domingo, 49, R. 3, N. 18, f° 1v.

L'efficacité des politiques royales était donc relative et leurs résultats difficiles à connaître, autant du fait de la complexité du transport maritime que des conditions spécifiques de la communication et de l'organisation politique de l'espace atlantique. Plusieurs *experiencias* référencées n'eurent donc qu'une existence théorique ou bien se déroulèrent selon des modalités bien différentes de celles prévues initialement.

Ce décalage fréquent entre la rigueur réclamée par la Couronne et le déroulé chaotique des procédures a été décrit à propos d'autres essais par David Goodman dans son livre *Power and Penury*. Alors que la monarchie et ses institutions acceptaient de financer des essais ambitieux, parfois à l'échelle impériale, pour améliorer la construction navale ou l'artillerie, cette volonté se heurtait souvent à la faiblesse des moyens effectivement alloués, mais aussi aux longues chaînes de décision, aux obstacles matériels et institutionnels et parfois à la difficulté d'appliquer des résultats fructueux à une nouvelle politique[148]. Cela était moins le résultat d'un défaut dans la conception des essais, que le révélateur de la difficulté de contrôler ces derniers à distance. Pour les officiers royaux, le plus important était de se prévaloir de la menée d'une *experiencia*, sachant que personne à la cour ne saurait dans quelles conditions celle-ci avait été menée, au point où l'on peut même douter de la réalisation de certains des essais.

III. D. 2. L'échec du blé en climat tropical

En dépit de l'incertitude générale autour des *experiencias*, de nombreux rapports purent informer le roi des échecs répétés de l'adaptation du blé. De fait, la transplantation de la céréale ne connut aucun succès durable, d'abord en raison de l'impossibilité de la cultiver dans un climat tropical, du moins avec les technologies agraires de l'époque moderne[149]. En dépit de la diversité des semences testées, des saisons et des lieux de plantation, le résultat fut toujours le même : une croissance trop rapide des chaumes, due à une chaleur et un ensoleillement excessifs, avait pour résultat des épis trop petits, portant peu ou pas de grains, particulièrement fragiles aux tempêtes et pluies tropicales, ainsi qu'aux parasites (image 12)[150]. L'image 12 et le texte qui l'accompagne, tirés d'un récit de voyage d'un navigateur français à la fin du XVIe siècle, laissent entendre qu'il y avait une production considérable de blé.

---

[148] David C. Goodman, *Power and Penury: Government, Technology and Science in Philip II's Spain*, Cambridge, Cambridge University Press, 2002, p. 133-41.

[149] Le blé n'est du reste toujours pas cultivé dans cette région. D'après les statistiques de la FAO, aucune production de blé, d'orge ou d'avoine n'est recensée en République dominicaine, à Haïti, Cuba ou Porto Rico, de 1961 à nos jours : www.fao.org/faostat/, consulté le 19 juin 2024.

[150] Louis Genevois, « Les nouveaux blés et la "Révolution verte" », *Journal d'agriculture traditionnelle et de botanique appliquée*, 22, n° 1, 1975, p. 47-57 ; David Midmore, Phyllis Cartwright et Richard Fischer, « Wheat in tropical environments. II. Crop growth and grain yield », *Field Crops Research*, 8, 1984, p. 207-27, p. 208. Le développement contemporain des blés tropicaux est passé par une réduction de la taille des chaumes.



Image 12 : Fauchage du blé dans la région du Rio Magdalena (Colombie actuelle).
Si le texte décrit des récoltes prolifiques, la taille des chaumes est caractéristique d'un blé tropical.
Source : *Histoire Naturelle des Indes*, The Morgan Library & Museum, New York, MA 3900, f° 91r, ca. 1586.

Outre la taille des chaumes, l'usage d'une faux pour moissonner, impliquant des pertes de grain, suggère un usage comme plante fourragère, exclusivement pour l'alimentation animale[151].

Dès 1495, Miguel de Cuneo, l'un des marins de Colomb, observa l'effet du climat tropical en notant que « le blé, les pois et les fèves ont poussé d'un empan en dix jours tout au plus. Par la suite, ils perdent de leur vigueur et se dessèchent[152] ». Près de trois décennies plus tard, Martire d'Anghiera rapporta un phénomène similaire et écrivit que « le blé […] pousse aussi haut que les roseaux et les épis sont énormes, mais les grains, d'ordinaire, disparaissent avant leur maturité[153] ». L'impossible culture du blé apparaissait également dans les rapports officiels, à l'instar de ce mémoire rédigé par le magistrat de Santo Domingo, Alonso de Cáceres, à Juan de Ovando, et reçu en février 1570, dans lequel il relatait l'état de désolation d'Hispaniola :

> « car il n'y a sur [cette île] pas de pain [de blé], on ne récolte pas de [raisins pour faire du] vin, ni d'autres récoltes ni de fruits nécessaires à la vie humaine […] et tout doit venir d'Espagne, y compris le plus vil et bas […] et par manque de pain, qui est le premier des aliments, tous ceux qui viennent fuient d'ici et partent et la cause de cela

[151] François Sigaut, « La faux, un outil emblématique de l'agriculture européenne », dans éd. Georges Comet, *L'outillage agricole*, Toulouse, Presses universitaires du Midi, 2003, p. 281-95. Sur l'usage de la faux et de la faucille aux Amériques, voir chapitre 8, p. 481.

[152] « *el trigo, los chícharos y las habas han crecido un palmo en X días como muy tarde, después languidecen y se secan* » : cité par Justo L. del Río Moreno, *Los inicios de la agricultura europea*, *op. cit.*, p. 50 et 58-59.

[153] Pietro Martire d'Anghiera, *De orbe novo*, *op. cit.*, p. 523. Il n'est pas exclu ici que Martire d'Anghiera, qui écrit autour de 1523, se soit précisément appuyé sur le témoignage oral ou écrit de Cuneo pour établir son affirmation. Toutefois, le texte étant bien postérieur, on peut aussi supposer qu'il avait reçu de nouvelles informations à ce sujet.

> sont les échevins de cette ville [de Santo Domingo], car comme ils ont des moulins à sucre, ils ne comprennent ni ne traitent d'autre chose et ils empêchent tout ce qui concerne le peuplement et le travail de la terre[154]. »

Les pénuries de blé étaient également connues en dehors de la correspondance administrative, forcément secrète, par exemple à travers la publication à Séville en 1590 de l'*Historia natural y moral de las Indias* de José de Acosta dans lequel on pouvait lire que dans les Antilles

> « le blé, lorsqu'on le sème, pousse rapidement avec une grande vigueur, mais de façon tellement inégale qu'on ne peut le récolter, car dans un même champ en même temps l'un est en herbe, l'autre graine, l'autre sort de terre ; l'un est haut, l'autre bas, l'un est seulement de l'herbe, l'autre a des graines. Et bien que l'on ait emmené des laboureurs pour voir s'ils pouvaient assurer la culture du blé, on ne peut rien faire à cause de la qualité de la terre[155]. »

Ces témoignages, donnant deux explications différentes, que des rapports contradictoires tentèrent de démentir, furent sans doute considérés dans un premier temps comme insuffisants par les officiers. Ce qui avait échoué, ne pouvait-il pas réussir grâce à une meilleure *experiencia* ?

Ce que les administrateurs royaux ne pouvaient toutefois pas ignorer était le grave problème posé par l'absence de grains dans la Caraïbe espagnole. Constamment sollicitées à ce sujet par divers Espagnols, qui se plaignaient de devoir se contenter de « racines » en place de blé, les institutions royales durent gérer tout au long du siècle de complexes et coûteux envois depuis la péninsule Ibérique ou d'autres royaumes de la Couronne vers les Antilles. En décembre 1535, le roi ordonna au vice-roi de la Nouvelle-Espagne, Antonio de Mendoza, d'envoyer urgemment du blé à Hispaniola. Une sécheresse avait en effet durement frappé l'Andalousie et aucun blé ne quitta l'Espagne cette année-là. Afin d'empêcher que les îles ne se trouvent entièrement dépourvues de grain, il était donc requis du vice-roi de « pourvoir promptement les îles et la Terre-Ferme, même si le fret jusqu'au port coûte cher[156] ». Une disette d'une seule année

---

[154] « *porque en ella no hay pan, ni se coxe vino, ni otras mieses, ni frutas necesarias a la vida humana […] y todo ha de venir de España por vil y bajo que sea, […] y faltando el pan que es el primer mantenimiento, todos quantos vienen, huyen de aquí y se van; y la causa desto son los regidores desta ciudad, porque como ellos tienen ingenios de azúcar, no entienden ni tratan de otra cosa, y inpiden lo que es poblar y labrar* » : AGI, Patronato, 171, N. 1, R. 13, f° 5r.

[155] « *El trigo, en sembrándolo luego nace con grande frescura, pero tan desigualmente que no se puede coger, porque de una misma sementera al mismo tiempo uno está en berza, otro en espiga, otro brota; uno está alto, otro bajo; uno es todo yerba, otro grana. Y aunque han llevado labradores para ver si podrían hacer agricultura de trigo, no tiene remedio la cualidad de la tierra* » : José de Acosta, *Historia natural y moral*, éd. cit., p. 193-94.

[156] « *con agilidad se podrían proveer del las dichas islas e tierra firme aunque en este caro el acarreo hasta el puerto* » : Vasco de Puga (dir.), *Prouisones, cedulas, instruciones de su Magestad*, Mexico, Pedro Ocharte, 1563, f° 110v. Les exportations de blé de la Nouvelle-Espagne aux îles existaient déjà auparavant. La municipalité de Mexico avait déjà interdit que le blé récolté sur sa juridiction y soit envoyé dès décembre 1530 : AdC, II, p. 69.

en Andalousie suffisait donc à compromettre les réserves insulaires en froment, preuve de l'absence d'une production locale, ce qui était connu à la cour. Le caractère sensible de ce besoin était reconnu puisque le roi demandait d'envoyer du grain en dépit des coûts de transport qui allaient mécaniquement augmenter.

L'épisode de 1535 fut en fait loin d'être exceptionnel. Girolamo Benzoni, lors de son voyage des années 1540 dans les Antilles, remarquait que tous les navires qui repartaient vers l'Espagne embarquaient du pain de cassave comme ration de bord. Selon lui, cela était dû au fait

> « [qu']on ne récolte pas un seul grain de froment. Celui qui a de la farine et du biscuit l'a fait venir du Mexique : ils viennent de là-bas avec des mules et des charrettes après un voyage de deux cents milles environ[157]. »

Un demi-siècle plus tard, la situation n'avait pas changé et le Conseil des Indes prévoyait en 1583 de faire envoyer annuellement 2 000 fanègues de blé pour la seule Hispaniola, un volume justifié par la nouvelle inquiétante « que l'on manque d'ordinaire grandement de farine et de blé, au point que l'on a parfois cessé de célébrer la messe en de nombreux lieux de ladite île », chose qu'un souverain catholique ne pouvait pas décemment accepter[158]. Ces cargaisons consenties occupent des pages entières de correspondance et de registres et devaient être visibles à Séville.

Au-delà de ces envois de secours et de l'organisation d'*experiencias*, la Couronne chercha régulièrement à encourager les cultures privées de blé. En mai 1573, toujours pour lutter contre le manque de céréales, il fut demandé à tous les propriétaires de moulins à sucre de l'île de Porto Rico, ainsi qu'à ceux qui se consacraient à « d'autres activités », de semer du blé. La décision était peu contraignante, car on les laissait agir « selon leur possibilité et commodité », mais indiquait que la culture faisait cruellement défaut. Dès mars 1574, le gouverneur de l'île répondit à cet ordre, affirmant que la culture du blé était impossible, notamment là où étaient les moulins

---

[157] « *non si ricoglie un sol grano di frumento; quelle che hanno farina, & biscotto, vengano di Mesico; di là vengono similmente con muli, & carrette, viaggio di dugento miglia in circa* » : Girolamo Benzoni, *La Historia del Mondo Nuovo*, *op. cit.*, f° 58r.

[158] « *en la dicha ysla se padece de ordinario grande necesidad de harina de trigo y tanta que algunas vezes por falta dello se a dejado de celebrar misa en muchas partes de la dicha ysla* » : AGI, Santo Domingo, 899, L. 3, f° 149v. Ces pénuries ponctuelles substitaient encore au début du XVIIIe siècle. En 1725, le majordome de la cathédrale de Santo Domingo demanda au gouverneur l'importation urgente de farine pour célébrer la messe, alors que Carême approchait : Antonio Gutiérrez Escudero, « Productos alimenticios en la dieta de los hispanodominicanos (siglo XVIII) », dans éd. Ronald Escobedo Mansilla, Ana de Zaballa Beascoechea et Óscar Álvarez Gila, *Alimentación y gastronomía : cinco siglos de intercambios entre Europa y América*, Pampelune, Asociación Española de Americanistas, 1998, p. 199-206, p. 203.

à sucre, sur la façade nord. Le blé manquait toujours en 1587, lorsque les autorités de Porto Rico demandèrent le droit d'importer 700 fanègues de farine de blé des Canaries[159].

Dans la péninsule Ibérique, la monarchie tenta également d'encourager les marchands à envoyer du blé. En effet, contrairement à une idée souvent acceptée comme évidente par l'historiographie, les milieux marchands furent généralement réticents à s'engager dans le commerce du blé, préférant des envois plus lucratifs, notamment de vin ou de textile[160]. Loin de suivre une politique protectionniste, la Couronne voulut soutenir l'exportation de blé, ce qui n'était pas aisé dans une économie agraire très sensible aux aléas climatiques[161]. Au milieu du siècle, les négociants sévillans qui souhaitaient acheter du cuir d'Hispaniola, l'un des principaux produits américains d'exportation, étaient contraints de vendre une certaine quantité de blé au grenier public municipal, l'*alhóndiga*. Cuir contre blé, la monarchie cherchait à mobiliser l'un des produits phares de l'île pour assurer un approvisionnement stable en grain[162].

III.D.3. Les *experiencias* et les relations interpersonnelles

L'absence de culture de blé à Hispaniola, en raison d'un climat défavorable, contribua à encombrer les procédures déjà saturées du Conseil des Indes et de la *Casa de la Contratación*. Malgré le flux entrant d'informations, et peut-être à cause de celui-ci, les institutions royales n'enregistrèrent pas l'échec constant des essais. Les officiers acceptèrent fréquemment de financer de nouvelles tentatives sur la foi du dernier rapport reçu, sans que l'on conserve la trace d'une recherche poussée dans les archives du Conseil pour chercher des précédents. Des années plus tard, malgré les preuves contraires, des observateurs locaux continuaient en effet d'affirmer la possibilité de cultiver le blé à Hispaniola. Procédé assez classique des administrations

---

[159] « *otras grangerias* », « *conforme a su posibilidad y comodidad* » : AGI, Santo Domingo, 2280, L. 3, f° 46v-47r et f° 149r-149v ; Santo Domingo, 155, R. 7, N. 50, f° 1r. Le gouverneur précisa que « *los yngenyos estan todos asentados en esta ysla a la vanda del norte y tiene tal tenple la tierra que no se agosta ny los arboles mudan hoja perpetuamente y por esta rrazon entendra v.mt. que el pan no podra granar y si granase no se secaria para poderse coger y a los ss. de yngenios se les haria mucho agravio en ocuparles los pocos negros que tienen en esto pues no seria de ningun provecho* ».

[160] Les juridictions civiles s'en inquiétaient également. Les cortés de Castille de 1548 se plaignirent de l'envoi de certaines marchandises vers l'Amérique, reprochant au commerce colonial de faire monter les prix sur la péninsule. De l'autre côté de l'Atlantique, la ville de Mexico interdit en décembre 1530 tout commerce du blé entré dans la ville ou produit dans sa juridiction vers les Antilles, en raison d'une pénurie (AdC, II, p. 69). Le cas du vin et de la vigne, qui ne firent pas non plus l'objet d'une politique protectionniste confirme ce que l'on observe concernant le blé : Antoine Duranton, « Consommation indienne de vin en Nouvelle-Espagne », art. cit., p. 5-7.

[161] En février 1536, le conseil royal força les villes andalouses à permettre l'exportation de grain : AGI, Indiferente, 1962, L. 2, f° 42r-42v. En 1543, une sécheresse affecta la production de blé et de raisins en Aragon et menaça l'envoi de vivres : AGI, Indiferente, 1982, N. 274.

[162] AGI, Santo Domingo, 868, L. 2, f° 315v-316r. Je n'ai pas réussi à trouver la date de mise en place de cette politique. Le fait que la demande de suspension fut formulée en 1547 par la ville de Santo Domingo, dont les habitants se plaignaient des effets négatifs sur leurs exportations de cuir, interroge : les éleveurs les plus fortunés craignaient un effritement de leurs rentes. Le conseil royal demanda une enquête, dont je n'ai pas trouvé la trace.

d'Ancien Régime, les réseaux de correspondance et les relations de pouvoir pesaient lourd dans les opérations quotidiennes.

À rebours des descriptions désincarnées de ces institutions, l'étude précise des relations interpersonnelles qui faisaient fonctionner au quotidien l'administration royale permet de comprendre pourquoi autant d'informations contradictoires purent arriver à Séville ou Madrid et être considérées comme fiables par les agents de la Couronne[163]. Ceux qui composaient ces administrations, y compris les plus loyaux et dévoués, ne se préoccupaient pas seulement du service du roi, mais aussi de leur propre carrière. Pour assurer leur position, toujours menacée par une dénonciation calomnieuse, un jugement de résidence ou un retournement de la grâce royale suite à des intrigues courtisanes, ils devaient systématiquement mettre en scène leur loyauté et le caractère irremplaçable de leur service à la Couronne[164]. Cet effort était d'autant plus nécessaire qu'ils étaient éloignés de la cour et ne pouvaient pas aller plaider depuis Santo Domingo leur cause à la cour, à l'inverse des officiers installés en Europe.

Les informations erronées au sujet de la culture du blé s'expliquent d'abord par la distance qui séparait les Antilles de la cour et par une administration qui, tout en développant des procédures d'essai censées être rigoureuses, se fondait d'abord sur la confiance accordée aux agents de la Couronne. En 1494, lorsque Colomb écrivit que lui et ses compagnons étaient « sûrs, ainsi qu'il se voit à l'œuvre, qu'en cette terre le blé tout comme la vigne prendront très bien », il n'avait aucune preuve à offrir de ce qu'il avançait[165]. Pourtant, à la réception de la lettre, la décision royale, indiquée à la marge, ne se fit pas attendre : « Puisque la terre est ainsi, on doit s'assurer que l'on sème le plus possible de toutes choses et qu'on écrive à don Juan de Fonseca d'envoyer sans délai tout ce qui sera nécessaire[166]. » Le conseil royal se hâta donc de faire envoyer des semences, sur la simple foi de ce qu'avançait Colomb. En mai 1499, en dépit des premières preuves contraires, Colomb persista à dire que le blé poussait aisément à Hispaniola et qu'il en avait lui-même cueilli, ce qui encouragea la Couronne à renouveler les essais[167].

---

[163] Voir par exemple l'analyse proposée par Ran Segev, qui, en se concentrant sur certaines grandes figures de l'histoire des sciences (Francisco Hernández et Francis Bacon) ne permet pas de comprendre le fonctionnement de la *Casa de la Contratación* : Ran Segev, « 'For the sciences migrate, just like people' : the case of botanical knowledge in the early modern Iberian empires », *Perspectives on Science*, 30, n° 4, 2022, p. 732-56.

[164] Guillaume Gaudin, *L'empire du soleil couchant. Distance et communication entre Manille, Mexico et Madrid (1565-1609)*, Madrid, Casa de Velázquez, 2025, p. 243-49.

[165] « *somos bien çiertos como la obra lo muestra, que en esta tierra asy el trigo, como el vino, nacerá muy bien* » : CODODES, p. 542. Pour la traduction : Christophe Colomb, *La découverte de l'Amérique*, *op. cit.*, p. 337. Colomb livrait le même témoignage dans une autre lettre, plus détaillée, envoyée au même moment : CODODES, p. 535.

[166] « *pues la tierra es tal que deve procurar que se sienbre lo mas que ser pudiere de todas cosas y a don juan de fonseca se escrive que enbie de continuo todo lo que fuere menester para esto* » : CODODES, p. 542. Traduction : Christophe Colomb, *La découverte de l'Amérique, op. cit.*, p. 337.

[167] CODODES, p. 1149.

De même, le juge Zuazo déclara au roi dans sa lettre de 1518 qu'« on a essayé de semer du blé et il pousse très bien[168] ». Il pouvait se prévaloir d'une expérience longue alors d'environ un an et demi sur l'île. À l'inverse, en 1519, le juge Rodrigo de Figueroa se montrait aussi catégorique que Zuazo sans jamais avoir foulé le sol américain. Dans une lettre au roi, il soutenait que personne n'avait encore essayé sérieusement de cultiver les plantes de Castille aux Antilles, tout en se vantant : « moi, je ferai planter toutes les choses que l'on pourra emmener là-bas[169] ». Cette déclaration, qui ne l'engageait guère, permettait au juge de prouver sa valeur auprès du souverain, à travers sa détermination et son habileté à défendre l'autorité royale, là où tant d'autres avaient échoué avant lui. De la même manière, dans une lettre collective avec les juges de l'Audience royale de Santo Domingo, le président de celle-ci, l'évêque Sebastián Ramírez de Fuenleal, écrivit :

> « Si en cette île les hommes semaient du blé, cela suffira pour qu'elle et toutes les autres terres se peuplent, car nous avons maintenant la certitude qu'il poussera, du fait que la terre est déjà très ouverte par le bétail […] et, car il y a en elle des montagnes où il fait froid et d'autres lieux où elle est très tempérée et ainsi, pour initier cet effet, moi, le président, je fis venir depuis ces royaumes [d'Espagne] un tonneau de blé, lequel a été distribué parmi les villages et habitants de l'île pour qu'ils le sèment et essaient les terres où il poussera le mieux[170]. »

Dans cette lettre, le président Fuenleal se dépeignait comme un serviteur diligent. Diagnostiquant le mal qui frappait l'île et la dépeuplait, à savoir le manque de blé, il faisait valoir qu'il avait acheté du grain de sa propre initiative et l'avait partagé pour que des *experiencias* soient faites. Sur le fondement d'une rhétorique similaire, les juges de l'Audience royale de Santo Domingo, Alonso de Zuazo et Rodrigo Infante, manifestèrent en mars 1532 leur déception face au retard de l'arrivée des laboureurs et du blé qu'ils avaient réclamés[171]. Ils ajoutèrent :

---

[168] « *a se provado a sembrar trigo e dase muy bien* » : AGI, Patronato 174,R.8, f°3v.

[169] « *yo hare plantar todas las cosas que halla se podran llevar* » : AGI, Indiferente, 1092, N. 8, f° 1v. Pour la datation de la lettre, voir la note 49, chapitre 3, p. 122.

[170] « *sy en esta ysla se diesen los onbres a sembrar trigo por la certenydad que agora thenemos que se dara a causa de estar ya la tierra muy abierta por los ganados […] y aver en ella syerras donde hase frio y en otras partes ser muy tenplada esto solo bastara para que ella y todas estas otras tierras se pueblen […] y ansy para principio deste hefetto yo el presidente hize traer agora desos rreynos una pipa de trigo la qual sea rrepartido por los pueblos y vesinos de la ysla para que la syenbren y prueven las tierras donde mejor se dara* » : AGI, Santo Domingo, 49, R. 2, N. 11, f° 3r. La lettre est datée du 5 juillet 1531, quelques semaines avant le départ de l'évêque pour assurer la présidence de l'Audience de Mexico.

[171] Après quatre années à Hispaniola, Zuazo était passé à Cuba en 1520, avait vécu une brève expérience mexicaine entre 1524 et 1525, avant d'obtenir la charge d'*oidor* de Santo Domingo en 1526, qu'il occupa jusqu'à sa mort en mars 1539 : Alonso de Zuazo, *Cartas y memorias, 1511-1539*, éd. cit., p. 11-26.

> « Nous en avons eu de la peine, car il apparut que s'ils étaient venus, cela eût été une grande occasion en ce qui concerne le blé, particulièrement à Puerto Real, qui est au cap de l'île et soutient cette province contre les Indiens rebelles et tout était apprêté pour les accueillir et leur réserver un bon traitement et nous avions même arrangé avec certains habitants qu'ils les secourussent et conduisissent afin que les semailles se fissent au mieux, étant donné que c'est une terre où l'on sait avec certitude que tout ceci poussera avec grande abondance[172]. »

À nouveau, la « certitude » du succès était avancée, sans fournir de preuves, mais avec l'argument que des essais seraient menés. Grâce au blé, les juges prétendaient également pouvoir offrir une solution efficace à un problème urgent, celui de contenir une population locale en révolte contre le pouvoir espagnol. Il fallait donc que la céréale puisse être cultivée pour affirmer leur efficacité d'administrateurs.

Quelques décennies plus tard, les certitudes s'étaient sans doute quelque peu affaiblies : en avril 1578, le président de l'audience de Santo Domingo, Gregorio González de Cuenca, afin de prouver qu'il avait effectivement planté le blé envoyé l'année passée et qu'il en avait récolté une certaine quantité, fit envoyer avec sa lettre « quelques tourteaux pour que l'on voie comment [le blé] pousse très bien ici[173] ».

Ces arrangements avec les faits ou ces démonstrations matérielles étaient essentiels au maintien d'une carrière prometteuse. Non seulement les officiers étaient soumis au cadre régulé du jugement de résidence, occasion propice aux règlements de compte, mais ils pouvaient également être dénoncés par des collègues, toujours prompts à faire porter à un tiers la responsabilité d'échecs des décisions royales. En février 1513, les membres de la *Casa de la Contratación* furent sommés de s'expliquer sur l'échec d'une *experiencia*. Récusant l'accusation qui leur était faite d'avoir envoyé du mauvais blé, ils accusèrent immédiatement les représentants du roi à Hispaniola. En avril, le roi, à travers la plume de Lope de Conchillos, accepta leur justification :

> « Concernant ce que vous dites, d'avoir envoyé du bon blé à Hispaniola, je [vous] crois qu'il en fut ainsi et que si le blé s'est gâté, cela doit être à cause de la négligence

[172] « *se a recibido pena porque parecio que sy venyeran era a gran coyutura para lo del trigo en especial que en puerto real que esta al cabo de la ysla e sostiene aquella provincia contra los yndios alzados avia mucho aparejo donde acogellos y azelles todo buen tratamiento y aun teniamos platicado con algunos vecinos que a estos prencipios les socorryesen y encaminasen para que mejor se hefetuasen las sementeras por ser tierra donde se tiene por cierto que se dara todo ello muy abundantemente* » : AGI, Santo Domingo, 49, R. 3, N. 15, f° 2r-2v.

[173] « *algunas rroscas para que se vea como aqui se da muy bien* » : AGI, Santo Domingo, 51, R. 1, N. 10, f° 2r.

> que notre facteur et les officiers de ladite île eurent dans son maniement et conservation[174]. »

La responsabilité était donc rejetée de part et d'autre de l'Atlantique : le conseil royal préférait accuser de négligence les officiers de Santo Domingo plutôt que de prendre en compte des causes naturelles que personne n'invoquait.

Si les administrateurs se sentaient au premier chef responsables, c'est parce qu'ils étaient dépositaires de la confiance du roi pour organiser l'*experiencia*. En 1509, le roi Ferdinand octroya à Diego Colón la responsabilité de diriger une *experiencia* et lui écrivit, à travers Fonseca et Conchillos : « Voyez la façon qui vous paraîtrait la meilleure […], procédez avec la diligence dont je sais que vous êtes coutumier[175] ». La précision supposée des *experiencias* s'accommodait donc d'un système fondé sur la confiance interindividuelle et le crédit que l'on accordait à la personne qui avait rédigé le rapport. La correspondance officielle était le lieu d'affirmation de ce lien entre le souverain et ses serviteurs, qui justifiait la charge octroyée.

Cette relation était la condition de circulation de la grâce royale et du système de dons et contre-dons qui structuraient la monarchie[176]. Les individus et leurs familles, ceux qui composaient la « chair de l'Empire » pour reprendre l'expression de Jean-Paul Zuñiga, étaient ainsi les moteurs de l'expansion de l'autorité royale, notamment en Amérique, liant entièrement processus individuels et collectifs[177]. La construction de la politique royale d'*experiencias* à partir de la confiance du souverain n'est donc pas une marque d'archaïsme, mais le fondement même de l'affermissement du pouvoir royal à l'époque moderne et de sa capacité à gouverner des territoires lointains[178].

---

[174] « *en lo que dezis de aver enviado buen trigo a la Española, yo lo creo ansy y sy ello se dañó seria por s[er?] descuydo que en lo tratar e conservar ternia el nuestro fator y oficiales de la dicha ysla* » : AGI, Indiferente, 419, L. 4, f° 111r.

[175] « *ved la forma que mejor vos paresciere […] hazed con la diligencia que yo de vos confio* » : AGI, Indiferente, 418, L. 2, f° 71r.

[176] Cette analyse se place dans la réflexion plus générale sur le caractère composite et polycentrique de la monarchie catholique. La connaissance et la confiance faisaient tenir l'ensemble monarchique, y compris au plus haut niveau des relations entre les divers royaumes. Voir par exemple la lecture des différentes révoltes et sécessions, notamment au XVIIe siècle : José Javier Ruiz Ibáñez, « Les acteurs de l'hégémonie hispanique, du monde à la péninsule Ibérique », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, trad. Jean-Frédéric Schaub, 69, n° 04, 2014, p. 927-54, p. 936-37 ; Bartolomé Yun Casalilla (dir.), *Las redes del imperio. Élites sociales en la articulación de la Monarquía Hispánica, 1492-1714*, Madrid, Marcial Pons, 2009.

[177] Jean-Paul Zuñiga, *Constellations d'empire*, *op. cit.*, p. 149-67. Voir aussi la synthèse collective de Juan Luis Castellano et Jean-Pierre Dedieu, *Réseaux, familles et pouvoirs dans le monde ibérique à la fin de l'Ancien régime*, Paris, CNRS, 1998. Pour un exemple incarné, qui montre l'administration royale à hauteur d'homme, voir Guillaume Gaudin, *Penser et gouverner le Nouveau Monde au XVIIe siècle, op. cit*.

[178] Ce constat vaut aussi pour « l'absolutisme » français : William Beik, *Absolutism and society in seventeenth-century France : state power and provincial aristocracy in Languedoc*, Cambridge, Cambridge University Press, 1985 ; Katia Béguin, *Les princes de Condé : rebelles, courtisans et mécènes dans la France du Grand Siècle*, Seyssel, Champ Vallon, 2012.

Au-delà de la question de l'organisation politique de la monarchie catholique, se pose également le statut de la personne médiatrice de l'*experiencia*. Même dans l'Angleterre du XVIIe siècle, où la preuve expérimentale était censée avoir acquis un statut à part entière, Steven Shapin montre que, plus que le résultat expérimental, ce qui importait le plus était le statut de la personne qui rapportait l'expérimentation : leur position de *gentlemen*, à l'aise financièrement et censément irréprochables du point de vue moral, était la condition d'établissement d'une preuve fiable et donc d'un fait vrai[179]. On peut rapprocher cette analyse du mode de circulation des *experiencias* dans l'Espagne moderne car c'était bien le crédit dont les officiers pouvaient jouir auprès de la Couronne qui justifiait des décisions fondées sur des preuves factuelles quasi inexistantes. Le terme d'*experiencia* indiquait justement cette articulation entre des faits censés avoir été observés extérieurement et leur observation individuelle par un officier qui la rapportait ensuite, selon le raisonnement qu'une *experiencia* était fiable car elle avait été rapportée par une personne fiable[180].

Ainsi, le jour où le roi répondit à Diego Colón et lui manifestait sa confiance, le conseil royal fit envoyer les 200 fanègues de blé nécessaires à l'*experiencia*. Dans l'exposé des motifs, Ferdinand affirma : « on m'a fait relation qu'en des temps passés, on a déjà semé et récolté du blé auxdites Indes et en étant méticuleux, il poussera[181] ». L'information était considérée comme fiable car rapportée par Diego Colón lui-même. De la même façon, l'*experiencia* décidée pour Cuba en 1529 fut ordonnée après la réception d'un rapport rédigé la même année par le facteur de l'île, Hernando de Castro. Dans l'acte, la reine régente Isabelle du Portugal écrivit que, « du fait de ce vous m'écrivez, que le blé poussera en cette île, j'ai ordonné à nos officiers de Séville qu'ils en envoient aux saisons et conformément à ce que vous dîtes dans votre lettre[182] ». L'organisation de l'*experiencia* se fondait directement sur les recommandations apportées par Hernando de Castro auquel on accordait un crédit entier.

En 1597, plus d'un siècle après le premier essai du blé à Hispaniola, le roi Philippe II, arrière-petit-fils de Ferdinand, ordonna l'organisation d'une nouvelle expédition, avec

---

[179] Steven Shapin, *A social history of truth : civility and science in seventeenth-century England*, Chicago-London, University of Chicago Press, 1994, p. 3-41 et 243-309.

[180] Voir également dans le monde de l'artisanat anglais comment les essais considérés comme valables étaient ceux menés par des personnes avec de l'expérience, une sorte de tautologie nécessaire en l'absence de conventions établies qui réglaient les conditions exactes de l'expérimentation : Patrick Wallis et Catherine Wright, « Evidence, artisan experience, and authority in early modern England », dans éd. Pamela H Smith, Amy RW Meyers et Harold J Cook, *Ways of making and knowing : the material culture of empirical knowledge*, New York, Bard Graduate Center, 2014, p. 138-63.

[181] « *me han hecho relacion que ya en tiempos pasados se sembro e cogio trigo en las dichas Yndias e ponyendose recaudo en ello dara fruto* » : AGI, Indiferente, 418, L. 2, f° 65v.

[182] « *por lo que me escrevis que en esa ysla se dara trigo he mandado a los nuestros oficiales en sevilla que lo envien a los tiempos y conforme a lo que en vuestra carta dezis* » : AGI, Santo Domingo, 1121, L. 1, f° 14v-15r.

300 laboureurs pour tenter, une fois de plus, la culture du blé. Le rapport du Conseil des Indes, rédigé au cours d'une junte semble ignorer la situation à Hispaniola :

> « Le blé de Castille pousse très bien, mais on en sème très peu, du fait de la richesse de la terre. En effet, ladite île abonde avec profusion non seulement de tout le nécessaire pour la conservation de la vie humaine, mais aussi pour des jouissances et des délices extraordinaires, le tout avec une telle richesse et abondance qu'elle suffirait à elle seule pour rendre très puissant un roi qui n'aurait aucun autre royaume[183]. »

Aucun document n'est cité, mais on peut supposer que la junte avait été l'occasion pour les conseillers d'utiliser des rapports plus anciens et des lettres envoyées de l'île. L'affirmation catégorique du succès de la culture du blé, ainsi que les formules exagérées sur la profusion de richesses sur l'île, contrastent avec l'état de marginalité de l'île et les nombreuses tentatives infructueuses pour y adapter le blé. L'utilisation de la formulation « blé de Castille » peut laisser croire à une copie directe d'un rapport envoyé de la Caraïbe, où l'expression n'avait de sens que du fait de la présence du maïs. Une nouvelle fois, une décision aussi grave était décidée en fonction du crédit accordé aux documents envoyés, lequel exprimait la relation de confiance entre officiers et Couronne. Le crédit des agents de la monarchie se fondait donc en partie sur la prétention de mener des *experiencias,* puis sur la dissimulation de leur échec, qui permettait de maintenir le rapport de confiance.

III.D.4. Des archives insaisissables ?

La connaissance interpersonnelle et la confiance n'empêchaient pas l'utilisation de documents enregistrés ou archivés par le Conseil des Indes. Le fonctionnement du Conseil et l'établissement des archives royales ont fait l'objet de nombreuses études, justement pour souligner la modernité des procédures et la précocité des archivages de documents, notamment à partir des réformes du secrétaire Juan de Ovando[184].

---

[183] « *Dasse muy bien el trigo de Castilla sino que se sienbra poco por la proveza de la tierra y en efecto la dicha isla abunda prosperamente no solo de todo lo necesario para conservacion de la vida humana sino para extraordinarios regalos y deleytos todo con tanto extremo y abundancia que bastaria sola esta para hazer muy poderosso a un rey que no tuviera otro reyno* » : AGI, Santo Domingo, 1, N. 21, s. f.

[184] Arndt Brendecke, *Imperio e información*, *op. cit.*, p. 446-50 ; Margarita Gómez Gómez, « Libros de gestión para el gobierno de América. El caso del Consejo de Indias », dans éd. José Antonio Munita Loinaz et José Ángel Lema Pueyo, *La escritura de la memoria. Libros para la administración : IX Jornadas de la sociedad española de ciencias y técnicas historiográficas*, Vitoria-Gasteiz, Universidad del País Vasco, 2012, p. 259-69 ; Guillaume Gaudin, *Penser et gouverner le Nouveau Monde au XVIIe siècle*, *op. cit.*, p. 129-224 ; Margarita Gómez Gómez et Guillaume Gaudin, « Les archives impériales espagnoles : nouveaux acteurs et nouvelles pratiques de gouvernement au Conseil des Indes (XVIe-XVIIe siècles) », dans éd. Maria Pia Donato et Anne Saada, *Pratiques d'archives à l'époque moderne. Europe, mondes coloniaux*, Paris, Classiques Garnier, 2019, p. 299-322 ; Stafford Poole, *Juan de Ovando*, *op. cit.*

Un cas précis étudié par Caroline Cunill et Efrén Torres fournit un exemple d'une politique efficace de transplantation, qui tranche avec les *experiencias* du blé. Étudiant une circulation inverse, celle de l'indigo américain et du *palo ek* (connu sous le nom de campêche en français), les auteurs éclairent le rôle actif du Conseil des Indes qui veilla autant au suivi des essais menés au cours des années 1560 et 1570 avec ces produits tinctoriaux dans plusieurs territoires européens de la monarchie, qu'aux négociations menées entre la Couronne et des acteurs privés. À cette occasion, les institutions royales gérèrent efficacement une affaire complexe, en s'appuyant notamment sur la mobilisation de documents plus anciens d'origines variées, nécessitant parfois des recherches dans les fonds du conseil[185].

L'historiographie citée et le cas de l'indigo et du *palo ek* rappellent que le fonctionnement classique des institutions royales ne menait pas irrémédiablement à l'impossibilité de conduire des politiques avec succès. Quoique fondée en dernier ressort sur la confiance et le crédit, l'information n'en circulait pas moins. Le fait que les essais avec l'indigo furent couronnés de succès et menés en Europe, à une distance beaucoup plus facile à gérer que les Indes, explique sans doute le suivi efficace. Les essais du blé étaient trop lointains et échouaient, ce qui incommodait les officiers, qui craignaient que cela n'entache leur crédit. En outre, alors que les *experiencias* de blé étaient le résultat d'une volonté royale, dans le cas de l'indigo et du *palo ek*, la monarchie fut sollicitée par des individus privés qui cherchaient l'assurance d'une rente royale.

Le cas du blé nuance donc la supposée efficacité des institutions royales à travers un exemple où la machine administrative n'a pas fonctionné. La collecte et le rappel des informations étaient difficiles malgré la précision supposée des *experiencias*, en raison de la masse de documents provenant des Indes, qui prétendaient une chose et son contraire. Démêler le vrai du faux, en comparant les nouveaux rapports à d'autres plus anciens, n'était donc pas possible. La Couronne avait conscience de ces limites. En 1515, les officiers de la *Casa de la Contratación* furent vertement réprimandés par le roi, qui les trouvait inefficaces dans leurs activités :

[185] Caroline Cunill et Efrén Torres, « Experimentando materia tintóreas », art. cit. En l'occurrence, l'expression utilisée par les membres du Conseil des Indes fut bien « *hacer la experiencia* », preuve d'un usage qui ne concerne pas que les plantes européennes. Un autre travail de Caroline Cunill montre également l'usage de documents reçus préalablement dans le quotidien des prises de décisions du Conseil des Indes : Caroline Cunill, « Margins of documents, center of power », art. cit., p. 391-96.

> « À partir de maintenant, vous devez mieux réfléchir à ce que vous faites et prendre plus soin de chercher les moyens pour la croissance des choses de ces régions. Car c'est à vous que j'en ai confié le soin, ainsi que je vous l'ai écrit de nombreuses fois[186]. »

En plus des conflits internes à ces institutions, la nécessité de gérer des affaires de plus en plus nombreuses s'accommodait mal des échecs, notamment lorsqu'ils étaient dus à une cause naturelle et lointaine. Le Conseil des Indes autant que la *Casa de la Contratación* continuèrent donc à préparer soigneusement des *experiencias,* mais ne pouvaient ou ne souhaitaient pas gérer efficacement leurs résultats. Ils persistèrent à financer une politique hasardeuse d'envois de laboureurs et de blé, dont la logique interne reposait sur la circulation du crédit dans ces institutions et le besoin incontournable de grain dans les îles. Le processus d'accumulation des connaissances dépendait fortement de cet aspect et de son enchevêtrement avec la politique coloniale et la nécessité de renforcer les opinions et les prérogatives royales[187].

Le cas de la cosmographie, domaine par excellence de l'expertise de la *Casa de la Contratación* en fournit un autre exemple. Alison Sandman a bien montré que les solutions choisies dans le cadre des débats au sein de la *Casa de la Contratación* sur la cosmographie, sa constitution et son usage, n'étaient pas nécessairement les plus efficaces, mais celles qui correspondaient le plus aux intérêts des Rois catholiques. Au lieu de rechercher une sorte de « vérité scientifique », ce qui importait était la résolution de problèmes pratiques, des problèmes dont la résolution était autant technique que sociale et politique[188]. Dans le cas du blé, il s'agissait avant tout, pour les officiers, de protéger leur crédit et pour la Couronne de montrer son rôle actif dans sa tentative de cultiver le blé et de résoudre le problème de la faiblesse espagnole aux Antilles. C'est précisément cette ambiguïté et ce paradoxe apparent, entre connaissances interpersonnelles et la volonté d'une procédure contrôlée et dépersonnalisée, qui donne tout son sens au terme *experiencia*, indiquant à la fois le sérieux d'une expérience agricole et la responsabilité individuelle.

---

[186] « *De aquí adelante debéis mejor pensar en las cosas que hasta aquí, y tener más cuidado de buscar caminos para el acrecentamiento de las cosas de aquellas partes. Pues el principal cuidado dello tengo yo descargado a vosotros, como muchas veces os he escrito* » : cité par Ernst Schäfer, *El consejo real y supremo de las Indias*, *op. cit.*, p. 20-21.

[187] Juan Pimentel, « The Iberian vision : science and empire in the framework of a universal monarchy, 1500-1800 », *Osiris*, 15, n° 1, 2000, p. 17-30.

[188] Alison Sandman, « Mirroring the world : sea charts, navigation, and territorial claims in sixteenth-century Spain », dans éd. Pamela Smith et Paula Findlen, *Merchants and marvels. Commerce, science, and art in early modern Europe*, New York, Routledge, 2013, p. 83-108.

IV — L'*EXPERIENCIA* DANS LE MONDE SOCIAL

La terminologie employée par l'administration royale, sa politique agricole transatlantique et l'accueil favorable réservé aux initiatives privées de transplantation de blé ne furent pas sans effet sur les sujets de la monarchie catholique. Le crédit accordé à une personne qui affirmait être capable de mener une *experiencia* eut pour effet que partout dans l'empire, y compris dans des lieux où les transplantations n'étaient pas aussi difficiles ou urgentes qu'à Hispaniola, on retrouve des individus de statuts divers qui affirmaient avoir réalisé des *experiencias*. S'il était courant pour des Espagnols de diverses classes de chercher à cultiver les plantes de Castille là où ils s'installaient, la mobilisation des *experiencias* eut un rôle discursif décisif pour la promotion individuelle auprès des instances royales. L'émergence progressive d'un vocabulaire commun aux Ibériques, des membres du Conseil des Indes aux colons de second rang exprimait moins des pratiques partagées qu'un consensus sur le fait qu'il s'agissait d'actes honorables. La capacité à réaliser de bons essais agricoles et à diffuser des plantes fit ainsi peu à peu partie des éléments employés pour revendiquer des grâces royales, ce qui n'était pas sans ajouter une certaine confusion quant à la situation réelle, puisque de nombreux individus, en dehors des institutions royales, affirmaient avoir réussi à adapter telle ou telle plante de Castille de leur propre chef.

Le modèle du *gentleman-farmer* ou du botaniste amateur, inspiré par l'esprit des Lumières est connu concernant la seconde modernité[189]. Des travaux récents rappellent que des entreprises aussi stratégiques que la transplantation des plantes « utiles » furent souvent facilitées, sinon organisées, par des individus éloignés du premier cercle des jardins botaniques royaux[190]. Même des individus à la marge de la modernité politique et scientifique participèrent à la constitution de savoirs botaniques et en faisaient une preuve d'honorabilité. Le planteur anglais Thomas Thistlewood, installé à la Jamaïque à partir de 1750, esclavagiste violent et sans scrupule, soignait sa respectabilité sur l'île par un jardin d'agrément, où il faisait pousser de belles fleurs ou des asperges qu'il servait à ses invités[191].

Moins étudié sur son versant américain, le XVIe siècle constitue pourtant également un contexte dans lequel le goût pour les plantes et l'essai agricole pouvaient aussi être invoqués pour défendre son honneur ou prouver son mérite. Ce fait était pourtant loin d'être évident, voire en

[189] Sarah Easterby-Smith, « Selling beautiful knowledge : amateurship, botany and the market-place in late eighteenth-century France », *Journal for Eighteenth-Century Studies*, 36, n° 4, 2013, p. 531-43.
[190] Dorit Brixius, *Creolised Science*, *op. cit.*, p. 56 et 80-117.
[191] Trevor G. Burnard, *Mastery, tyranny, and desire : Thomas Thistlewood and his slaves in the Anglo-Jamaican world*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2004, p. 101-36.

contradiction avec une société de conquête dont l'élite voulait absolument faire oublier son origine parfois agraire et couper tout lien possible avec le travail de la terre.

IV. A. Honneur et notabilité

L'existence des *experiencias* ne se limitait pas à un cadre simplement juridique, qu'on exprimait au gré des rapports, à l'instar de Sebastián Romano ou du capitaine Pedro Martínez, cités en introduction de ce chapitre. La mention des essais participait à la construction de l'honorabilité, afin de prouver une sensibilité et des compétences propres.

Le juge Zuazo constitue, à nouveau, un cas emblématique. J'ai montré plus haut comment sa citation de Crescenzi, quoique maladroite, devait prouver qu'il motivait ses décisions par la lecture de traités savants. Le juge ne se limita pas à Crescenzi : l'ensemble de la lettre adressée au roi en septembre 1518 était une véritable démonstration de connaissances. Après avoir comparé Charles Ier à Alexandre le Grand et Auguste, avant même son élection au trône du Saint-Empire, Zuazo livra, à grand renfort de citations de Ptolémée, des considérations cosmographiques prouvant les droits de la couronne de Castille sur Malacca ou proposa des conjectures au sujet de l'emplacement du paradis terrestre. L'agriculture n'était qu'une pièce de ce discours qui montrait au roi que Zuazo n'était pas qu'un simple juriste, mais un véritable lettré, comme il l'écrivit lui-même en conclusion de la lettre :

> « [Bien que] ma principale faculté soit celle des lois et des canons, que j'ai étudié pendant vingt années à l'université de Salamanque et au collège fondé par le très révérend cardinal don Pedro González de Mendoza […], je n'ai pas cessé pour autant […] d'apprendre les chroniques et de comprendre la composition et l'image du monde et comment et quelle diversité de coutumes il y a en lui, et d'admirer ce qu'on appelle la géographie[192]. »

Le cadre officiel de la lettre, dans laquelle Zuazo précisait avoir testé le blé et le poivrier sur l'île, était détourné pour une mobilisation beaucoup plus personnelle au service de la construction de son honorabilité.

Si Zuazo se limita à défendre son statut de lettré, Nuño de Guzmán, au moment de rendre des comptes et de défendre son honneur sérieusement entaché par ses actes, consacra de longues lettres à se présenter comme un individu désintéressé, qui plantait pour servir son

[192] « *Mi pricipal facultad sea leyes e cánones, questudié por veinte anõs en la Universidad de Salamanca e en el Colegio que fundó el reverendísimo cardenal don Pedro González de Mendoza […] no por esto dejé en este medio tiempo […] de me dar a saber corónicas e de prendrer la compostura e imagen del mundo e cómo e costumbres quen él hay de grandísima diversidad e admiración a que llaman geografía* » : AGI Patronato, 174, R. 8. La lettre est également transcrite dans Alonso de Zuazo, *Cartas y memorias, 1511-1539*, éd. cit., p. 56-80.

souverain. Plus encore que ses exploits militaires, Nuño de Guzmán insista sur son activité agricole, qui par la multiplication des plantes de Castille enracinait les Espagnols. Dans la situation politique difficile qu'était la sienne, il écrivit au début des années 1530, au sujet de la province de Pánuco :

> « J'ai fait planter des pieds de vigne alors qu'il n'y en avait pas dans tout le pays ni en Nouvelle-Espagne et j'ai fait semer des pépins de raisins secs et, de ce qui en poussa, j'ai pourvu toute la terre du Mexique, ainsi que [d'autres plantes], et j'ai fait faire de nombreux jardins et domaines de toutes sortes d'agrumes, de grenades, de légumes et des domaines de tout cela, et j'ai semé du blé, qui a poussé, alors même que c'est une terre chaude[193] ».

Sa justification ne se limitait pas seulement au fait d'avoir « pourvu » toute la vice-royauté de ces plantes si utiles, elle rappelait encore qu'il avait fallu faire preuve d'ingéniosité et procéder à des essais : il avait fait semer des raisins secs, les avait mis en semis ou encore avait réussi à faire pousser du blé dans une terre chaude. Du reste, la distance que Nuño de Guzmán mettait avec l'acte même de semer (« j'ai fait semer ») rappelle ici que l'acte devenait honorable car il était une décision intellectuelle, fondée sur l'observation et non une tâche manuelle. Plus loin dans le même texte, il répéta, au sujet de la Nouvelle-Galice, le même propos et conclut avec amertume :

> « Mais pourquoi ai-je mis tant de soin à cela, puisqu'on tue le planteur de la vigne et qu'on l'aura bientôt arrachée et qu'on désole et détruit ce qui a coûté si peu à Sa Majesté, mais tant de jours et d'années de travail et de dépenses à moi[194] ? »

Le conquérant devenait ainsi un agriculteur au service de la Couronne, élément rhétorique incontournable pour défendre son honneur, alors qu'il était poursuivi comme voleur, conspirateur et traître. Plus qu'un élément de preuve qui suggérait un officier compétent, l'essai agricole défendait l'honneur de l'officier.

Ces preuves d'honorabilité ne se cantonnaient pas à la correspondance privée entre le conseil royal et les serviteurs du roi, elle faisait partie de la présentation publique de l'officier

---

[193] « *Puse planta de viña que no la había en toda la tierra ni Nueva España e hice sembrar granillos de pasas de sol y de aquello que nació se proveyó toda la tierra de México y se ha proveído lo demás y hice hacer muchas huertas de todo agro y granados y hortaliza y estancias dellos y sembrar trigo que se dió aunque es tierra caliente* » : AGI, Patronato, 54, N. 3, R. 2, f° 3v.

[194] « *mas para que he puesto en esto tanto cuidado, pues matan al plantador de la viña y la decepan luego y lo asuelan e destruyen habiéndole costado tan poco a su majestad y a mí tantos días e años de trabajo y gastos* » : *Ibid*., f° 11r.

honorable. On a vu comment Oviedo insista dans son ouvrage publié dès 1535 et dans la réédition qu'il comptait faire imprimer, sur sa connaissance de Herrera et des autorités antiques. En plus de montrer ses connaissances savantes, son *Historia* permettait aussi à Oviedo de se présenter comme un acteur actif dans l'agriculture de l'île. Son texte est ainsi émaillé d'expressions comme « je l'ai essayé », « je l'ai expérimenté » ou « de ma propre expérience » pour relater comment il avait éprouvé la résistance des termitières, évalué la taille des arbres américains ou goûté l'eau du golfe d'Urabá[195]. Ce rôle lui permettait de placer son ouvrage comme une critique légitime des Anciens ou des chroniqueurs de son temps, comme Pietro Martire, auquel il reprocha à de multiples reprises de n'être jamais allé aux Amériques et donc de ne pas avoir pu reconnaître, en les voyant ou les touchant, certaines espèces végétales[196]. Si les mots qu'il avait choisis étaient plus érudits que ceux utilisés par l'administration royale, il s'agissait bien d'affirmer qu'il menait des essais agricoles. Parmi toutes les mentions d'essais et d'observations, on trouve au sein du livre huit portant sur les arbres fruitiers une tentative d'adaptation menée par Oviedo, qui déclara :

> « J'ai moi-même amené des noyaux de diverses pêches et alberges de Tolède et de prunes de moine et de guigniers et de cerisiers et des pignons et j'ai fait semer tous ces noyaux dans divers lieux et champs : aucun d'eux n'a germé[197]. »

Oviedo concluait par une référence à Pline qui justifiait cet échec. Ici, la description de l'essai complétait le caractère honorable de la connaissance approfondie de l'auteur latin, particulièrement apprécié par le chroniqueur, témoignant de l'érudition de son traité[198].

Il fallait néanmoins parfois argumenter pour défendre publiquement le caractère honorable de l'essai agricole et se distancier de toute activité laborieuse. Le procès tenu à Mexico en mars 1531, qui opposa Alonso Martín de Jérez contre les anciens juges de la première Audience royale, Juan Ortiz de Matienzo et Diego Delgadillo, éclaire ces discussions. Jérez avait en effet été dépossédé de certaines terres par les magistrats, au motif qu'il n'en était pas digne, ayant servi « en tant que manouvrier et laboureur » pour Cortés puis Nuño de Guzmán, pour

---

[195] « *yo lo he probado* », « *yo lo he experimentado* », « *por la experiencia mía propria* » : Antonello Gerbi, *La naturaleza de las Indias nuevas*, *op. cit.*, p. 354-59.

[196] Jesús María Carrillo Castillo, *Naturaleza e imperio*, *op. cit.*, p. 153-55 et 233-35.

[197] « *yo he traydo cuescos de duraznos, e melocotones e alverchigas de Toledo e ciruelas de frayle, e de guindas e çereças e piñones e todos estos cuescos he fecho sembrar en diversas partes y heredades: ninguna de todas (sic) ha prendido* » : Gonzalo Fernández de Oviedo y Valdés, *La historia general de las Indias*, *op. cit.*, f° 79r.

[198] Ailleurs dans l'ouvrage Oviedo rappelait fièrement qu'il lisait Pline depuis « plus de quarante-cinq ans » : Jesús María Carrillo Castillo, *Naturaleza e imperio*, *op. cit.*, p. 86.

lesquels il « labourait et semait et élevait des veaux[199] ». De ce fait, Martín de Jérez était décrit comme un

> « homme pauvre, vil, de basse origine et condition et qui a eu et usé d'offices vils et bas et en cette terre et sur l'île de San Juan de Puerto Rico, il fut charretier et c'était son métier par lequel il allait et gagnait de quoi manger et en cette terre il allait sur un âne, criant par les rues qu'il vendait du lin[200]. »

Cette accusation, qu'elle fut fondée ou une pure calomnie, illustre bien la tension autour du travail agricole dans cette société de conquête, où le paysan de la veille était devenu le conquérant honorable du lendemain. À ces accusations, Jérez répondit qu'il était :

> « une personne fiable, de bon lignage, une personne honorable qui ne doit rien à personne, [niant] avoir vécu comme journalier avec qui que ce soit ni usé d'offices vils ni volé personne[201]. »

Il ne démentait pas avoir eu rapport avec les travaux des champs, mais rappelait qu'il était à l'origine de « la première culture [de blé] qui se fit sur cette terre » et que sa renommée avait poussé Nuño de Guzmán à l'employer[202]. Les témoins qu'il invoqua rappelèrent les éléments qui prouvaient son honneur : il ne fut jamais salarié (*a soldada*), il allait à cheval et surtout son rôle dans la culture du blé n'était pas manuel, mais intellectuel. Il était décrit, successivement, comme « le premier à avoir eu assez d'habileté pour cultiver un champ », « le premier inventeur de la culture en dehors de Castille », « le premier administrateur et inventeur de la culture du blé » ou encore comme une « personne ingénieuse[203] ». Quoique ces témoins aient tous comparu à l'appel de Jérez, ces témoignages, et les nombreuses paraphrases pour le décrire, défendent tous l'idée que la capacité à mener un essai agricole était un critère d'honorabilité, similaire à celui d'aller à cheval, et qui ne ressemblait en rien aux offices vils, manuels et salariés[204]. À l'issue du procès, la nouvelle Audience décida de lui restituer les richesses confisquées et reconnut son honorabilité.

---

[199] « *gañan e labrador* » ; « *arava e senbrava y domava novillos* » : Justicia, 110, N. 2, s. f.

[200] « *onbre pobre vil [?] e de baja suerte e condicion y a tenido e usado oficio viles e bajos y en estas partes en la ysla de San Juan de Puerto Rico fue harriero y este hera su oficio el qual andava e ganava de comer y en esta tierra andava encima de un asno pregonando e vendiedo lino por las calles* » : *Ibid.*

[201] « *Siendo yo persona abonado de buen linage e por ser persona* [?] *muy onrado que no devo nada a nadie en bondad e niego yo aver vivido a jornal con nadie ni usado oficios viles ni robado a nadie* » : *Ibid.*, f° 5r.

[202] « *La primera labranza que se hizo en esta tierra de pan* » : *Ibid.*, f° 12v.

[203] « *primer yndustriador de hazer labranza* » ; « *primer inventador de labranza afuera de Castilla* » ; « *primer administrador e ynventor de labranza de trigo* » ; « *persona yngeniosa* » : *Ibid.*, f° 13v-14r, 15r-16v.

[204] Les archives notariées confirment la version d'Alonso Martín de Jérez puisqu'il fut, ces années-là, l'employeur de plusieurs « *trabajadores* » salariés, pour cultiver du blé : AGNot, 1-FEJ-54-163 ; 1-FEJ-54-178 ; 1-FEJ-54-384.

IV. B. Mérite du commun

La mobilisation de l'essai agricole, qu'il fût appelé *experiencia* ou non, pour défendre son honneur était donc utile dans la course aux honneurs et aux rentes qui opposait les Espagnols après la conquête. La démonstration de l'honneur était une fin en soi, mais la mobilisation du discours sur l'*experiencia* était aussi employée dans une procédure proche, celle cherchant à prouver le mérite et à en fournir la preuve au roi, afin de requérir sa faveur et des grâces. Cette procédure ritualisée à travers les *relaciones de méritos y servicios* est bien connue et constitue un genre à part entière de la littérature administrative de l'empire espagnol. Le but était, à travers un récit de vie, certifié par une enquête menée par les juges de l'audience et des témoins qui répondaient à un questionnaire proposé par le requérant, de prouver son mérite ou celui de sa famille, dans le cadre du système d'échanges de bienfaits entre le roi et ses sujets. La récompense, qui pouvait être l'octroi d'un titre de noblesse, d'une rente, à travers un office, ou d'une somme d'argent, était justifiée par la vie irréprochable et les exploits que les requérants ne manquaient pas de présenter[205]. Ces textes sont donc précieux, car ils dévoilent ce que les demandeurs imaginaient être les attentes du roi à l'égard d'un sujet méritant.

La relation présentée à Mexico en 1538 par Juan Garrido, conquistador mentionné dans le chapitre précédent, permet d'avoir un exemple de la place des essais agricoles dans ces procédures :

> « Juan Garrido, de couleur noire, habitant de cette ville [de Mexico], je parais devant Votre Grâce [le vice-roi de la Nouvelle-Espagne] et je dis que je suis dans le besoin de faire une *probanza* […] de comment j'ai servi à Sa Majesté dans la conquête et pacification de cette Nouvelle-Espagne depuis qu'y passa le marquis del Valle et en sa compagnie je fus présent à toutes les expéditions et conquêtes et pacification qui ont été faites, toujours avec ledit marquis […] et de même je fus et passai découvrir avec le marquis del Valle les îles qui sont du côté de la mer du Sud, où je souffris de grandes faims et souffrances et de même je partis découvrir et pacifier l'île de San Juan de Buriquen de Porto Rico et de même je fus à la conquête et pacification de l'île de Cuba avec le gouverneur Diego Velázquez, et en cela, cela fait trente années que j'ai servi et sers à Sa Majesté. Pour cette raison, je demande à Votre Grâce qu'elle

[205] Robert Folger, *Writing as poaching : interpellation and self-fashioning in colonial relaciones de méritos y servicios*, Leiden, Brill, 2011 ; Carolina Jurado, « "Descendientes de los primeros". Las probanzas de méritos y servicios y la genealogía cacical. Audiencia de Charcas, 1574-1719 », *Revista de Indias*, 74, nº 261, 2014, p. 387-422. Concernant la tension entre mérite et lignage, notamment dans le contexte américain, voir Jean-Paul Zuñiga, « L'argument généalogique entre images et discours. Formes et usages de l'iconographie de la parenté en Amérique espagnole (XVIe-XVIIIe siècle) », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 72, nº 2, 2025, p. 5-36, p. 28-34.

> fasse faire une information sur ce sujet et de comment je fus le premier qui fit l'*experiencia* en cette Nouvelle-Espagne de semer du blé et de voir s'il poussait, de quoi je le fis et expérimentai entièrement à mes dépens[206]. »

La participation aux guerres de conquête, présentées dans un ordre chronologique régressif, est centrale dans le récit de Garrido, mais son discours se concluait toutefois par la mention de l'*experiencia* du blé, mise symboliquement au niveau des exploits militaires.

Parmi les témoins présentés par Garrido, on trouve Alonso Martín de Jérez. Ce dernier, plutôt prolixe, déclara qu'il avait vu Garrido « semer deux grains de blé dans un jardin […] et de même il sema d'autres graines de Castille et, desdits deux grains, on récolta cent-soixante épis d'où vint le début de la culture du blé » en Nouvelle-Espagne[207]. Comment expliquer que, sept années après son procès, Jérez accepte de plaider pour Garrido, afin de l'aider à revendiquer un titre qu'en apparence ils se disputaient ? En réalité, les deux hommes ne briguaient pas la même dignité : Garrido, conquistador appauvri et de rang secondaire en raison de son statut d'affranchi de couleur, ne réclamait qu'une rente au nom de ses mérites, notamment celui d'avoir planté, manuellement, le premier grain de blé. Quant à lui, Jérez avait fait reconnaître l'honneur d'avoir conduit la première culture de blé au Mexique, d'avoir eu l'habileté d'instituer une ferme qui permettait de récolter, année après année, la céréale. À chacun selon son honneur et selon son mérite, même si dans les deux cas l'*experiencia* du blé, nommée ainsi par Garrrido, jouait le rôle de preuve essentielle.

La capacité à mener à bien un essai agricole était un fait méritoire en soi, que certains utilisaient comme un révélateur de mérites plus grands encore. Dans sa relation présentée en 1584, Bernardino del Castillo le Jeune présenta un récit centré sur la notoriété de son père, un des premiers conquistadors du Mexique, mais surtout connu alors pour son jardin de Cuernavaca dans lequel il avait mené des essais avec des plantes européennes et asiatiques. Castillo le Jeune avait suivi la pratique horticole de son père, dont la rhubarbe ou le gingembre

---

[206] « *Juan Garrido, de color negro, vecino desta ciudad, paresco ante Vuestra merced e digo que yo tengo nescesidad de hacer una provanza […] de como e servido a su magestad en la conquista e pasificacion desta nueva españa desde que paso a ella el marques del valle y en su conpanya y me halle presente a todas las entradas e conquistas e pacificaciones que se an hecho syenpre con el dicho marques, […] y asy mysmo fui e pase a descubrir con el marques del valle las yslas questan de la parte de la mar del sur donde pase muchas hanbres e necysidades y asi mysmo fui a descubrir e pacificar a la yslas de san juan de buriquen de puerto rico y asi mysmo fui en la pasyficacion e conquysta de la ysla de cuba con el adelantado diego velazquez, en todo lo qual a treynte años que yo e servydo e syrvo a su magestad. Por ende a vra mcd pido que haga ynformacion de lo susodicho e de como yo fue el primero que hizo la yspiriença en esta nueva españa para senbrar trigo e ver si se dava en ella lo qual hize y esperimente todo a mi costa* » : AGI, Mexico, 204, N. 3, f° 2r. Pour plus de détails sur la vie de Juan Garrido, voir Ricardo E. Alegría, *Juan Garrido*, *op. cit.* Ricardo Alegría propose une transcription de la *probanza*, p. 127-139.

[207] « *senbrar dos granos de trigo en una huerta […] e asy mismo senbraba otras semillas de Castilla e que de los dichos dos granos de trigo se cojo cientos e sesentas espigas donde fue prençipio que se senbrase trigo* » : *Ibid.*, f°6v.

étaient particulièrement réputés : à ce titre, et en complément de grands faits d'armes, il réclama une pension royale[208]. Dans la relation, Castillo l'Ancien était décrit comme un conquistador qui avait apporté « un grand bénéfice à cette terre du fait de la diligence particulière et du soin qu'il eut dans la plantation de nombreux arbres d'Espagne[209] ». L'acte en soi valait récompense, mais plusieurs témoins en firent la marque de traits de caractère encore plus louables. Ambrosio Riberos, soixante-treize ans au moment de son témoignage assura que

> « parmi les nombreuses vertus qui caractérisaient [Castillo l'Ancien], il y avait en outre l'excellence de la grande charité qu'il avait avec les pauvres et ainsi, mû par la charité, il amena [d'Espagne] les premières plantes fruitières qui vinrent ici […] de quoi un grand bénéfice a résulté pour ces royaumes et les naturels et les Espagnols[210]. »

Ses *experiencias* furent donc menées, selon Riberos, pour l'amour de son prochain, l'agriculture servant à compléter la stature d'un chevalier chrétien, qui, après avoir lutté contre le mal, en l'occurrence l'idolâtrie des Mésoaméricains, défendait le bien commun. Ce modèle qui unissait valeur militaire et vertu horticole, ressemble à celui que promut pour lui-même Nuño de Castillo et se retrouve aussi dans le portrait de Castillo le Jeune fait par le médecin Francisco Hernández. Au sujet du mamey haïtien, il écrivit qu'il avait été introduit en Nouvelle-Espagne « grâce à la diligence de Bernardino del Castillo [le Jeune], homme militaire et probe » qui possédait un « jardin célèbre », où il avait pu voir et dessiner l'arbre[211]. Probité et charité étaient donc prouvées par les essais agricoles.

Le fait d'être capable de mener une *experiencia* servait aussi d'argument pour réclamer toutes sortes de grâces, au-delà du strict cadre de la *relación de méritos*. Le mérite agricole n'était pas reconnu uniquement par les canaux officiels qui distribuaient la récompense royale.

---

[208] Sur le parcours de la famille del Castillo, voir Omri Bassewitch Frenkel, *Transplantation of Asian spices in the Spanish empire*, *op. cit.*, p. 90-101. Les premières terres reçues par Castillo l'Ancien le furent près de Cuernavaca pour planter des arbres de Castille et des vignes : AGN, Hospital de Jesús, caja 470, leg. 266, exp. 6, f° 11r-11v.

[209] "*mucho aprovechamiento de aquella tierra por la particular diligencia y curiosidad que tuvo en plantar muchos árboles de España*": AGI, Patronato, 78A, N. 1, R. 2, f° 1v.

[210] "*entre otras muchas virtud* (sic) *que le illustravan fue la demas excellencia la mucha caridad que tenia con los pobres y assi trajo movido de caridad desta tierra las primeras plantas frutales que alla vinieron […] de lo qual a resultado mucho benificio a estos rreynos y a los naturales dellos y a los españoles*": AGI,Patronato,78A,N.1,R.2, f°17r.

[211] « *comenzó a introducirse en Nueva España gracias a la diligencia de Bernardino del Castillo, varón militar y probo en cuya famosa huerta* quauhnahuacense [*cuernavacense*] *cuidamos de reproducirlo con el pincel* » : Francisco Hernández, *Historia Natural de la Nueva España*, tome I, cap. CXLV, in *Las Obras Completas de Francisco Hernández*, http://www.franciscohernandez.unam.mx/tomos/02_TOMO/tomo002_002/tomo002_002_145.html.

Un consensus plus large existait à ce sujet, si l'on en croit l'emphase que mit l'Inca Garcilaso qui, en concluant sa longue liste des introductions de plantes de Castille au Pérou, ajouta :

> « Je voudrais beaucoup connaître les personnes diligentes qui emportèrent ces plantes, à quelles époque et année, afin de pouvoir donner ici leurs noms et leurs terres, pour que l'on donne à chacun d'entre eux les louanges et bénédictions qu'ils méritent pour de tels bienfaits[212] ».

Garcilaso parlait de louanges et de bénédictions, mais pour la plupart des Castillans, il s'agissait de réclamer des récompenses matérielles. Dans de nombreux cas, cette compétence était l'un des seuls arguments employés pour appuyer une demande. En avril 1535, Asensio de Villanueva formula une demande d'*asiento* avec la Couronne en vue d'établir une nouvelle fondation au centre de l'île, où il résidait. Pour défendre sa requête, il rappelait les « nombreuses *experiencias* qu'il a faites en l'île de San Juan [de Porto Rico] », avec des grenadiers, figuiers, pruniers, cognassiers et pommiers, mais aussi avec du blé, de l'orge, des pois chiches, des fèves, du riz, du lin et du chanvre[213]. Le même argument fut employé en février 1538 à Hispaniola par Diego Caballero. Habitant l'île depuis une trentaine d'années, Caballero avait développé une prospère plantation de canne à sucre, avec un moulin et une soixantaine de maisons de pierre et de paille. Il ajouta avoir commencé

> « à planter dans ce domaine des vignes, qui poussent très bien, et il a planté du blé et il espère qu'il poussera abondamment […] et il pense faire dans ce domaine toutes les *experiencias* de l'indigo, de la cochenille et des mûriers pour la soie et de tous les arbres fruitiers de ces royaumes [de Castille][214]. »

Du fait de son talent horticole, ce planteur déjà prospère réclamait rien moins que la reconnaissance de la propriété du terrain qu'il avait édifié, qu'il occupait sans doute sans avoir reçu de titre préalable, ainsi que celles des terres situées à une lieue de circonférence, soit un vaste domaine.

---

[212] « *Quiénes fueron los curiosos que llevaron estas plantas y en qué tiempo y año, holgara mucho saber, para poner aquí sus nombres y tierras, porque a cada uno de ellos se les dieran los loores y bendiciones que tales beneficios merecen* » : Garcilaso de la Vega, *Comentarios reales*, éd. cit., p. 718.

[213] « *las muchas espirencias que en la ysla de san juan a fecho* » : AGI, Santo Domingo, 9, N. 35, s. f. Ce volumineux dossier a été étudié plus en détail par Río Moreno : Justo L. del Río Moreno, *Los inicios de la agricultura europea en el Nuevo Mundo, 1492-1542*, *op. cit.*, p. 81.

[214] « *ha comenzado en aquella hacienda a poner viñas que se dan muy bien y tiene trigo sembrado y espera que se dara abundamente […] y tiene pensamiento de hacer en esta hacienda todas las experiencias del pastel, grana y morales para seda y de todos los frutales de estos reinos* » : AGI, Santo Domingo, 868, L. 1, f° 113r-114r. À cette date, il déclarait avoir déjà 9 000 pieds de vigne : Justo L. del Río Moreno, Justo L. del Río Moreno, *Los inicios de la agricultura europea en el Nuevo Mundo, 1492-1542*, *op. cit.*, p. 122. Ces vignes, si elles existèrent vraiment, étaient sans doute peu à même de produire du raisins de table ou pour la vinification.

Le goût de la Couronne pour les *experiencias* eut donc pour effet de multiplier les requêtes au roi fondées sur cet élément pour réclamer des grâces diverses, notamment matérielles. L'invocation de l'essai agricole témoigne d'une circulation des savoirs agricoles, autant que d'une conception d'un nouveau statut à l'agriculture, devenue une activité honorable, pour autant que celui qui s'y adonnait ne travaillait pas la terre de ses mains.

*

* *

L'étude des *experiencias* n'est pas simplement celle d'une question technique, des moyens employés pour assurer la reproduction des plantes de Castille en Amérique espagnole. Elle montre aussi à quel degré les plantes et les thématiques agricoles furent au cœur des préoccupations de la Couronne aux Antilles et en Nouvelle-Espagne. Elles témoignent que le développement de l'agriculture européenne ne dut rien au hasard et fut soigneusement pensé et organisé. L'origine conceptuelle des *experiencias* est complexe mais le travail autour de l'*Obra de agricultura* de Alonso de Herrera suggère que l'émergence de la littérature d'agriculture en Espagne eut un effet direct sur la façon de concevoir les essais et la transplantation des végétaux entre Vieux et Nouveau Mondes.

L'élaboration d'une procédure qui visait à contrôler d'éventuels biais et les variations locales qui pouvaient mener à un échec n'était pas radicalement novatrice mais témoigne d'une démarche particulière de la Couronne pour penser son implantation en Amérique et le cadre à donner à l'organisation de sa présence. Le rôle des officiers royaux dans la conduite des *experiencias* et la médiation de leurs résultats montre comment l'essai agricole était au cœur de leur crédit à la cour. Ce cadre influença le discours de l'honorabilité et du mérite bien au-delà des seuls cercles officiels : même ceux qui refusaient le travail manuel considéraient l'essai agricole comme digne et honorable, à différentes échelles et selon divers degrés en fonction du rang des uns et des autres.

Le statut accordé aux paysans n'est pas sans rapport avec ces discours et pratiques. Très rapidement, les agriculteurs furent dotés de compétences particulières, au-delà de leurs simples connaissances techniques. Vus comme des exemples de moralité, ils furent fréquemment mobilisés par la monarchie dans le cadre d'expéditions de peuplement, qui devaient résoudre tous les problèmes de la Caraïbe espagnole. Car sans blé, même avec un commerce sucrier rentable, la vie était considérée comme indésirable voire impossible.

DEUXIÈME PARTIE

CIEL

La circulation des plantes de Castille fut permise, car l'administration royale y mit tout son poids et organisa des réseaux transatlantiques à cette fin. Il fallut des efforts plus importants encore pour envisager, même quand cela semblait impossible, l'adaptation des plantes aux divers environnements américains. Si c'est par la mer que les plantes arrivèrent, c'est dans le Ciel qu'il faut chercher les motivations profondes de ces transplantations.

Les représentations religieuses expliquent pour beaucoup l'attention accordée aux plantes de Castille. Cela s'exprima d'abord indirectement dans la façon de concevoir le principe même de colonisation, à travers le terme *poblar*. Celui-ci exprimait le lien indissociable posé entre l'agriculture, l'envoi de colons paysans et les plantes de Castille. Le chapitre 4 étudie les expéditions organisées par la Couronne pour envoyer des paysans, notamment dans les Antilles. Le but de ces projets était de mieux contrôler les populations autochtones et leur évangélisation et de peupler les Indes d'individus considérés comme les meilleurs chrétiens possibles, pour la plus grande gloire et le plus grand profit des Rois catholiques.

L'idée de *poblar* était de fonder des établissements permanents pour stabiliser espace et populations. Pour perfectionner la colonisation, il fallait encore améliorer la terre ou, selon le terme de l'époque, l'ennoblir (*ennoblecer*). Le chapitre 5 s'intéresse aux cas emblématiques de Puebla et Mexico, les deux grandes villes espagnoles de la Nouvelle-Espagne pour montrer les démarches actives pour cultiver la terre avec les bonnes plantes, de sorte à hispaniser et donc christianiser l'espace. Cette démarche invite à sortir des seules villes pour voir comment la domination espagnole s'est spatialisée dans les campagnes.

La plus forte matérialisation du lien entre le Ciel et les plantes de Castille reste toutefois liée aux ordres religieux qui entreprirent l'évangélisation de la Nouvelle-Espagne. Outre la conquête des âmes, ils furent des acteurs importants de la modification de l'environnement. Au vu de l'importance religieuse, notamment liturgique, des plantes de Castille ils en furent des promoteurs importants. Le chapitre 6 étudie en particulier les jardins des couvents, comme lieu de diffusion des plantes, mais aussi d'acculturation forcée des populations autochtones.

Le Ciel fut donc omniprésent dans l'histoire des plantes de Castille, comme représentation justifiant les transplantations, faisant mouvoir les plantes et les corps pour les cultiver.

CHAPITRE 4. *POBLAR* : LA COLONISATION PAYSANNE DES INDES

À la fin du XVIe siècle, les Amériques continuaient d'attirer les Espagnols qui rêvaient de richesses faciles. Connaissant ces fantasmes, Bernardo de Vargas Machuca, vétéran des guerres contre les autochtones de la Nouvelle-Grenade (Colombie actuelle), fit publier en 1599 à Madrid la *Milicia y descripción de las Indias*. L'ouvrage incluait une description du continent américain, mais se voulait avant tout un manuel du bon capitaine de guerre (*caudillo*). Vargas Machuca y partageait toute l'expérience accumulée lors de ses expéditions, de la liste des objets à emporter à la stratégie militaire, en passant par les techniques d'embuscade et les méthodes de négociation. Au quatrième et dernier livre de son manuel, Vargas Machuca détailla ses conseils pour conserver ce qui avait été conquis par la force ou la persuasion : comment rassurer les caciques locaux des bonnes intentions des Ibériques, comment organiser l'enseignement de la doctrine chrétienne, quels rituels suivre pour fonder une ville ou encore la manière de distribuer les offices publics et les premiers lopins de terre (*solares*). Il recommandait enfin que le chef d'expédition

> « soit attentif à ce que les habitants continuent de s'exercer et ne soient pas oisifs, en leurs maisons et en leurs champs, n'oubliant pas les armes et l'art de la guerre […]. De cette façon, les Romains devinrent les Rois du monde, combattant les vices et d'autres maux. L'agriculture est le fondement de la multiplication et de la conservation des villes que l'on fonde. En cela, les Romains furent très précautionneux et la Reine Catholique, *doña* Isabelle, disait qu'afin que l'Espagne fût des plus prospères, on devait la confier aux moines de Saint Benoît, car ils sont de grands agriculteurs[1] ».

Vargas Machuca voyait donc le travail des champs comme une activité essentielle, à laquelle les conquistadors devaient s'adonner. La *Milicia* était pourtant un manuel de conquête et Vargas Machuca se présentait comme un conquistador : il se figura en effet sur une gravure placée au début de l'ouvrage, tenant d'une main l'épée de la conquête et de l'autre le compas du navigateur, prêt à aller conquérir toujours « plus et plus et plus et plus » (image 13).

[1] « *Advierta a que se exerciten siempre los vezinos, y no esten ociosos, en las casas y en las labranças, no olvidando las armas y exercicio de guerra, que es de importancia, que por estos medios se grangea el esfuerço. Esto fue ocasion de ser los Romanos Monarcas del mundo, estorvando vicios y otros daños. La agricultura es el fundamento de la multiplicacion y conservacion de las ciudades que se pueblan. En esto fueron muy cuydadosos los Romanos : y la Catolica Reyna doña Ysabel dezia, que para que España fuesse abundantissima, convenia darse a los monjes de san Benito, por ser grandes labradores* » : Bernardo de Vargas Machuca, *Milicia*, *op. cit.*, f°s 112r-112v.



Image 13 : Portrait de Bernardo Vargas Machuca, en frontispice de son ouvrage.
Source : *Milica y descripción de las Indias* ©John Carter Brown Library, Providence, B599 V297m

Si Vargas Machuca prêtait une grande attention aux questions agricoles, c'est parce qu'il faisait de l'agriculture le prolongement de la conquête militaire. À ses yeux, la conquête militaire, dite pudiquement de « pacification », n'était que la première étape d'une entreprise plus vaste d'appropriation du territoire par les Ibériques. La fondation de villes y figurait en bonne place mais n'était pas une fin en soi, il fallait encore que la ville fût rendue habitable et fût habitée de façon pérenne. Pour cette raison, l'agriculture était fondamentale, ce qui explique que Vargas Machuca ait encouragé le travail agricole des habitants, qu'il associait aux soldats-colons romains, qui à l'issue de leur service, s'installaient aux marges de l'empire pour y cultiver la terre et assurer la pacification des populations autochtones.

Vargas Machuca ne fut pas le seul à observer que la conquête ne se limitait pas à une campagne militaire, qu'elle impliquait également l'appropriation et la valorisation des ressources locales, en particulier par la mise en culture des terres, toujours pensée à partir des plantes de Castille. L'enjeu était de peupler de façon permanente les nouveaux espaces et non pas de se livrer à un simple pillage. Cela était d'autant plus vrai lorsque les Castillans avaient à combattre des sociétés nomades ou semi-nomades de plus petites tailles ou à l'organisation moins verticale, qui s'avéraient beaucoup plus difficiles à contrôler[2]. L'établissement de la

[2] À la fin du XVIe siècle, José de Acosta faisait encore état des difficultés, du point de vue espagnol, à soumettre « ce genre de peuples, qui vivent de leur arc et flèches [qui sont] très préjudiciables. […] Et les Espagnols n'ont pas réussi […] à les réduire à la police et à l'obéissance, car comme ils n'ont pas de villages ni n'établissement [permanent], se battre avec eux revient à traquer des bêtes féroces, qui se dispersent et se cachent dans les endroits les plus inaccessibles et cachés de la montagne » (« *Este género de gente, que viven de su arco y flechas y son muy*

souveraineté espagnole fut donc un processus lent, toujours menacé par l'incursion d'une puissance étrangère ou les révoltes d'autochtones ou de colons européens.

Pour la Couronne, il était essentiel de peupler les Indes pour occuper l'espace ; avec des hommes d'abord, des femmes ensuite pour fonder des familles. Alors que l'empire fut durablement sous-peuplé en populations européennes, notamment en personnel administratif et militaire, il était également indispensable d'avoir des populations fixes, qui travailleraient et possèderaient la terre et donc n'abandonneraient pas facilement leur nouvelle patrie. Il fallait aussi trouver un moyen de contrôler à distance les colons espagnols, peu respectueux de l'autorité royale et peu enclins au travail.

Les Rois catholiques revendiquaient pour la première fois la pleine juridiction d'un territoire situé à une distance inédite de la cour, ce qui provoquait de nombreuses tensions. Dès le début de l'occupation d'Hispaniola, alors que Christophe Colomb avait théoriquement pleine autorité en vertu de son titre d'amiral des Indes et que très peu d'Européens vivaient aux Indes, les conflits étaient déjà violents. Confrontés à l'opposition de Francisco Roldán, les frères Colomb se livrèrent à une justice expéditive. Les oppositions suscitées par leurs punitions arbitraires conduisirent à l'arrestation de Colomb par le juge royal Francisco de Bobadilla en 1500[3]. Loin des cours de justice et surtout de la personne royale, tous les excès étaient rendus possibles. Les Antilles furent un lieu d'expérimentation des méthodes de contrôle du territoire et des populations locales, mais aussi des façons d'assurer l'autorité royale face à des Castillans toujours prompts à chercher des richesses sans se soumettre aux ordres du monarque.

Si Vargas Machuca proposait de faire des conquistadors des colons-soldats, la solution la plus souvent retenue fut l'envoi de paysans castillans comme simples colons. Alors que des soldats pouvaient s'emparer d'un territoire, les laboureurs étaient, aux yeux des Rois catholiques et de leur administration, la clé de voûte d'une appropriation définitive de ces territoires. Seuls eux pouvaient réorganiser l'espace au service des Castillans, au bénéfice notable de la monarchie catholique, à travers les prélèvements fiscaux. En outre, ceux-ci avaient la compétence particulière pour cultiver les plantes de Castille et donc rendre l'espace habitable pour les Castillans. À cette fin, la monarchie mit en place des politiques incitatives à l'émigration mais organisa et finança aussi directement des expéditions à grande échelle, faisant

perjudiciales […] *y no han podido los españoles* […] *reducirlos a policía y obediencia, porque como no tienen pueblos ni asiento, el pelear con éstos es puramente montear fierras, que se esparcen y esconden por lo más áspero y encubierto de la sierra* ») : José de Acosta, *Historia natural y moral*, éd. cit., p. 358-59.

[3] Luis Arranz Márquez, « Francisco Roldán Jiménez », in Real Academia de la Historia (éd.), *Diccionario Biográfico electrónico*, consulté le 24 octobre 2024.

appel aux couches les plus pauvres de la société castillane pour peupler les Indes. Fondées sur une vision autant positive de la paysannerie qu'éloignée des réalités des campagnes de Castille, ces politiques devaient attirer le plus de paysans possible. Elles doivent se comprendre comme le prolongement direct des décisions royales d'envoi de plantes et de soutien aux essais agricoles, décrits en première partie de la thèse.

L'émigration paysanne, à laquelle l'historiographie offre peu de place, permet aussi de réfléchir sur la façon de définir précisément ce que fut la colonisation espagnole de l'Amérique, notamment à travers la terminologie employée pour rendre compte de ces processus[4]. Les colons paysans étaient décrits comme les meilleurs types de colons (*pobladores*), ceux qui étaient les plus à même de peupler (*poblar*). Le terme, polysémique, exprimait tout à la fois la fondation de villes, le contrôle du territoire et la mainmise sur les ressources locales. En évoquant le fait de *poblar*, les Espagnols du XVIe siècle exprimaient le processus d'appropriation permanente du sol, la plantation des végétaux qui les intéressaient et la mise au travail des populations locales à cette fin. Alors que le terme de « colonies » n'était guère employé au XVIe siècle, l'expression *poblar* associait l'expansion ultramarine aux plantes de Castille et à ceux qui les cultivaient, selon des dynamiques propres à l'époque moderne. Tandis qu'aucun cadre préalable n'avait été fixé pour penser et préparer les conquêtes américaines, les Ibériques construisirent l'idée de « peupler ». À nouveau, l'agriculture des plantes de Castille, la domination et l'appropriation des terres se trouvaient étroitement liées.

Le présent chapitre décrit d'abord le contexte chaotique des Antilles de 1493 aux années 1510 qui vit émerger progressivement une volonté de réforme du gouvernement des Indes. Opposés sur le but de la colonisation espagnole, les acteurs en présence s'accordaient toutefois sur l'utilité et les bénéfices attendus de l'envoi de laboureurs. La deuxième partie du chapitre analyse les nombreuses expéditions de laboureurs castillans envoyés aux Indes à partir de 1518, ainsi que les raisons pour lesquels ces envois furent poursuivis, malgré leur incapacité à infléchir la dynamique de la conquête espagnole. La terminologie employée à cette occasion permet de réfléchir sur la façon dont les Espagnols concevaient la conquête et la colonisation des Indes. Cette description montre à nouveau le rôle fondateur joué par l'expérience antillaise : si la plupart de ces expéditions échouèrent, elles furent cruciales dans la façon de concevoir la colonisation par la suite.

[4] Les premiers conquistadores et l'élite coloniale ont souvent plus attiré l'attention : .

I — PEUPLER ET CULTIVER LES INDES : LES PRÉMICES DE LA COLONISATION PAYSANNE

I.A. Des expéditions de Colomb à la crise des années 1510

La deuxième expédition de Colomb fut la première à associer directement hommes, plantes et agriculture dans l'occupation des territoires du Nouveau Monde. Au sein de ses navires, l'amiral embarqua, en sus des plantes déjà mentionnées, de nombreux artisans, mais aussi « vingt paysans[5] ». Cette première émigration d'agriculteurs européens aux Indes n'eut pas les effets escomptés, car en janvier 1494 Colomb attribua l'échec du premier essai d'implantation du blé à leur mauvaise santé, se plaignant que « les quelques laboureurs que nous avions tombèrent malades[6] ». En octobre 1495, deux laboureurs et cinq travailleurs agricoles furent recrutés et envoyés avec l'expédition de secours de février 1496[7]. En mai 1498, ce furent cinquante laboureurs et dix jardiniers qui partirent lors du troisième voyage colombien[8]. Ils étaient chargés de

> « semer du [blé] et d'autres graines et planter des jardins et des champs de coton et de lin et des vignes et des arbres et des cannes à sucre et d'autres plantes […], ce qui est profitable autant à Nous qu'au bien et à l'utilité commune des habitants de ladite île[9] ».

Bien que les résultats aient de nouveau été peu concluants, il est frappant de constater que, dans ces deux tentatives de peuplement, le monde paysan était perçu comme un élément essentiel à la réussite des plantations. La mise en culture envisagée devait permettre autant de rendre l'île vivable pour les Castillans que d'en faire une source de profit pour la Couronne, les deux objectifs étant intimement liés.

En dépit de ces échecs initiaux, les envois de paysans se poursuivirent, y compris après la disgrâce de la famille Colomb et son remplacement au gouvernement des Indes par Nicolás de Ovando. Les Rois catholiques l'expliquèrent en ces termes à Diego Colón :

---

[5] « *veinte onbres del campo* » : AGI, Patronato, 9, R. 1, f° 4r-4v ; María Montserrat León Guerrero, *El segundo viaje colombino*, *op. cit.*, p. 113 et 179-80.

[6] « *adolescieron aquellos poquitos labradores, que acá estavan* » : CODODES, p. 542. Traduction : Christophe Colomb, *La découverte de l'Amérique*, *op. cit.*, p. 337.

[7] Luis Robles Macías, « Amerigo Vespucci en Sanlúcar de Barrameda en 1496 », art. cit., p. 26. L'expédition fit naufrage, voir chapitre 3, p. 201.

[8] CODODES, p. 949-50. La cédule date d'avril 1497 mais fut prise pour la troisième expédition. Vingt artisans « de tous métiers » accompagnèrent ces laboureurs.

[9] « *sembrar pan y otras semillas; y plantar huertas y algodones y linares y viñas, y árboles y cañaverales de azúcar, y otras plantas […] lo cual es nuestro servicio y bien y utilidad común de los moradores de la dicha isla* » : CdT, p. 105.

> « Nous l'envoyons comme gouverneur de cette île, du fait du manque de soin que votre père a eu dans la fonction que vous occupez maintenant, [en effet Hispaniola] était en état de rébellion et perdue et sans aucun profit[10]. »

En février 1502, Ovando partit à la tête d'une flotte de 32 navires, accompagné de 73 familles de laboureurs. Leur recrutement avait eu lieu en Andalousie dans le cadre d'un *asiento* signé entre la monarchie et Luis de Arriaga, lui promettant plusieurs concessions et notamment « le passage franc pour leurs personnes, le bétail, les graines, les plantes et d'autres choses », principalement des outils[11]. La promesse de grâces royales pour encourager l'émigration de paysans, en particulier mariés, constituait une mesure habituelle du peuplement de conquête, y compris dans la péninsule Ibérique. Les proportions de l'expédition d'Ovando-Arriaga en fit pourtant la première tentative de peuplement d'ampleur aux Indes.

L'expédition fut infructueuse : la plupart des laboureurs périrent de maladies à leur arrivée aux Indes et les survivants se consacrèrent plus à la recherche d'or qu'au labour des terres. Certains d'entre eux s'étaient fait passer pour des paysans afin d'embarquer gratuitement, à l'instigation de Luis de Arriaga auprès duquel ils s'étaient pour la plupart endettés. Cette situation fut facilitée par une Couronne sans doute peu rigoureuse dans ses contrôles, d'autant que les instructions officielles mentionnaient le besoin en soldats-laboureurs, capables à la fois de cultiver la terre et de défendre le territoire contre les rebelles taïnos et espagnols[12]. Les colons devaient également servir d'instructeurs agricoles des méthodes ibériques à cinq caciques, choisis pour transmettre ces connaissances à leurs sujets[13].

La Couronne mettait déjà à l'épreuve le modèle romain, tel que compris à l'époque moderne entrepris à la fin du siècle par Bernardo de Vargas Machuca, celui d'une fondation militaire permanente, dans laquelle les mêmes colons devaient cultiver et défendre le territoire, tout en nouant des liens avec les populations locales. Ce schéma était-il impossible à mettre

---

[10] « *lo enviamos por gobernador de esa isla, a causa del mal recaudo que vuestro padre se dio en ese cargo que vos ahora teneis, estaba toda alzada y perdida y sin ningún provecho* » : AGI, Indiferente, 418, L. 3, f° 249v-252r ; Esteban Mira Caballos, *La gran armada colonizadora de Nicolás de Ovando, 1501-1502*, Santo Domingo, Academia Dominicana de la Historia, 2014, p. 100. Les 32 navires étaient composés de 5 nefs et de 27 caravelles : *Ibid.*, p. 181-84.

[11] « *pasaje franco para sus personas, ganados, semillas plantes e otras cosas* » : AGI, Indiferente, 418, L. 1, f°34r. L'*asiento* était initialement prévu pour 200 familles. Le nombre réel de laboureurs embarqués reste débattu.

[12] L'article premier de l'*asiento* prévoyait que les deux cents personnes : « *pueblen en la isla Española e esten e residan e sirvan en ella […] especialmente si algunos de los cristianos que agora están […] non obedescieren nuestros mandatos e algunas provincias se rebelaren o algunos indios se alzaren contra Nuestro servicio, que a sus propias costas les fagan la guerra* » : *Ibid.*, f° 33r ; Manuel Giménez Fernández, *Bartolomé de las Casas. Capellán de S.M. Carlos I*, *op. cit.*, p. 591-93 ; Esteban Mira Caballos, *La gran armada colonizadora de Nicolás de Ovando*, *op. cit.*, p. 69.

[13] L'expérience fut sans lendemain : Esteban Mira Caballos, *El indio antillano : repartimiento, encomienda y esclavitud (1492-1542)*, Séville, Muñoz y Moya, 1997, p. 109-10.

en œuvre ? Il semble en tous cas que les colons amenés par Ovando n'avaient aucune intention de travailler, d'autant que le nouveau gouverneur maintint l'esclavage. Dans ces conditions, les laboureurs préférèrent s'engager dans des activités prédatrices de court terme, laissant les esclaves taïnos et africains s'occuper des tâches laborieuses. Cet échec n'empêcha pas la Couronne de vouloir reproduire l'expérience dès novembre 1502, en signant un nouvel *asiento* avec Alonso Vélez de Mendoza, dans les mêmes termes que celui de Luis de Arriaga[14].

I.B. Réformer les Indes dans les années 1510 : l'horizon agricole

L'échec à constituer une classe paysanne capable de cultiver les plantes de Castille laissa le champ libre aux colons, qui exploitèrent sans limites le travail des Taïnos, tant pour l'exploitation aurifère que pour la production vivrière, dans le cadre d'une économie prédatrice, orientée vers l'enrichissement rapide. En 1503, l'instauration officielle du *repartimiento*, système de travail salarié, mais forcé, sanctionnait des pratiques déjà en cours, sans les réguler plus efficacement[15]. Les *encomenderos* bénéficiaient du droit d'utiliser des travailleurs taïnos, théoriquement en contrepartie de leur protection et évangélisation[16]. La plupart des *encomenderos* considéraient cette main-d'œuvre comme une rente dont il fallait tirer le meilleur profit.

Dans les années 1510, vingt ans à peine après le premier voyage de Christophe Colomb, cette situation conduisit à une impasse. Les Castillans étaient confrontés à la raréfaction des deux ressources qui assuraient le maintien de leur système prédateur : l'or et les populations caribéennes. La quasi-disparition des Taïnos résultait de la conjonction entre le choc épidémique, la brutalité des Européens, le travail minier et le bouleversement des structures sociales liées aux *encomiendas*. La chasse aux esclaves kalinagos ne compensa pas les besoins croissants en main-d'œuvre et la fin du cycle de l'or proscrivait tout espoir d'enrichissement. Les plantations de cannes à sucre et les moulins étaient encore rares, tandis que l'économie des cuirs demeurait balbutiante[17]. Cette impasse humaine et économique était particulièrement

[14] AGI, Indiferente, 418, L. 1, f° 78r-79v et 83r. M. Giménez Fernández doute que l'expédition eut lieu par la suite : Manuel Giménez Fernández, *Bartolomé de las Casas. Capellán de S.M. Carlos I*, *op. cit.*, p. 596.

[15] Silvio Zavala, *La encomienda indiana*, *op. cit.*, p. 1-10 ; Luis Arranz, *Repartimientos y encomiendas en la isla Española. El repartimiento de Albuquerque de 1514*, Santo Domingo, Fundación García Arévalo, 1991, p. 85-102.

[16] Le terme d'*encomendero* n'était pas utilisé tel quel mais je l'emploie par commodité, suivant ici l'essentiel de l'historiographie. Pour voir les relations qui se tissaient dans ce cadre de domination : Lynne A. Guitar, « Willing it so: intimate glimpses of "Encomienda" life in early-sixteenth-century Hispaniola », *Colonial Latin American Historical Review*, 7, n° 3, 1998, p. 245-63.

[17] John H. Elliott, « The Spanish conquest and settlement of America », vol. 1, dans éd. Leslie Bethell, *The Cambridge history of Latin America*, New York, Cambridge University Press, vol. 1, 1984, p. 149-206, p. 162-70 ; Alain Milhou, « Los intentos de repoblación de la Isla Española », art. cit., p. 643-44 ; Frank Moya Pons, « El Caribe, Tierra Firme, Darién y Centroamérica », vol. 2, dans éd. Frank Moya Pons et Franklin Pease, *Historia*

prononcée à Hispaniola, mais concernait toute la Caraïbe espagnole, de Cuba à Porto Rico en passant par la Jamaïque. La Terre-Ferme faisait éventuellement figure de nouveau mirage, même si l'expédition de Pedrarias Dávila s'était conclue dans le sang et les querelles intestines.

La crise économique fut également politique pour la monarchie : comment s'assurer du contrôle durable de ces territoires si aucune motivation durable ne permettait de pérenniser la présence des colons espagnols ? Comment, selon la terminologie de l'époque, peupler (*poblar*) afin de perpétuer (*perpetuar*) la juridiction royale ? Le problème fondamental était donc de fixer des Espagnols alors trop mobiles et trop peu fiables. Mal défendues contre les ennemis de la monarchie et peuplées d'habitants européens en dehors de tout contrôle, les îles risquaient d'échapper à la juridiction royale. Alors que les essais précoces de peuplement avaient échoué, l'institution de l'*encomienda* aggrava la crise, tandis que des expéditions au caractère militaire plus prononcé n'avaient pas non plus permis de fixer les populations.

Un certain trouble moral et une angoisse sotériologique touchaient du reste une grande partie des Ibériques, des colons au sommet de la monarchie, en raison des nombreux péchés commis lors de la conquête. En décembre 1511, lors du sermon de l'avent, le frère dominicain Antonio Montesinos délivra un discours particulièrement radical, accusant tous les colons de péchés mortels, du fait de leurs « cruauté et tyrannie » contre les Taïnos. Ce sermon rencontra un écho considérable, en raison de la condamnation sans appel de la violence ibérique, et amorçait le débat sur les droits naturels des peuples d'Amérique, à partir du droit espagnol[18]. Il rappelait aussi indirectement la responsabilité religieuse et politique des Rois catholiques, un sujet brûlant qui exigeait une réponse claire.

Les Indes étaient donc au bord de la destruction au tournant des années 1510[19]. Sans horizon économique viable, les *encomenderos* et d'autres aventuriers, n'obéissaient ni à leurs monarques ni aux commandements divins, pillaient, torturaient et tuaient. La violence diffuse et l'instabilité généralisée menaçaient les possessions des Rois catholiques.

La pression pour une réforme générale des Indes trouva une première issue lorsque le roi Ferdinand mourut en janvier 1516. À cette occasion, le cardinal Cisneros assura la régence, dans l'attente de la résolution de la succession dynastique, puisque la reine Jeanne avait été

general de América Latina, Madrid, Trotta, vol. 2, 2000, p. 109-34 ; Antonio Gutiérrez Escudero, « La estructura económica de Santo Domingo, 1500-1795 », dans éd. Frank Moya Pons, *Historia de la República Dominicana*, Madrid, CSIC, 2010, p. 57-94, p. 58-62.

[18] Patricia Seed, « "Are these not also men?' : The Indians" humanity and capacity for Spanish civilisation », *Journal of Latin American Studies*, 25, nº 3, 1993, p. 629-52.

[19] Sur l'usage du terme : Alain Milhou, « De la 'destruction' de l'Espagne à la 'destruction' des Indes », art. cit.

déclarée inapte à gouverner et que son fils Charles était dans les Flandres. Le mouvement de réforme était soutenu par le cardinal-régent franciscain, sensible au fait que la conscience royale était particulièrement alourdie par les torts infligés aux Taïnos. Le cardinal Cisneros était rejoint dans son entreprise par Adrien d'Utrecht, ecclésiastique proche du nouveau roi et qui n'était pas lié aux anciennes clientèles de Ferdinand. Au printemps 1516, le cardinal Cisneros réunit une junte pour réformer le gouvernement des Indes et résoudre autant la question du traitement à réserver aux Taïnos que celle de la façon de peupler durablement les îles[20].

Au cours de cette junte, l'avis de Bartolomé de las Casas, alors un clerc inconnu, fut reçu. Fils de l'un des premiers colons d'Hispaniola, Las Casas avait été ordonné prêtre entre 1506 et 1510, tout en conservant ses activités mercantiles. En 1511, le sermon de Montesinos avait déjà provoqué chez lui une profonde angoisse spirituelle. En 1513, alors qu'il avait reçu une *encomienda* à Cuba, à la suite de sa participation à la conquête de l'île, la dissonance entre ses croyances et sa vie se fit plus intense. En 1514, il décida subitement de renoncer à son *encomienda* et de dédier sa vie à la défense des Taïnos[21]. Sa « conversion » est représentative de l'angoisse eschatologique diffuse dans l'Europe du début du XVIe siècle : à l'instar d'un Martin Luther, Las Casas avait été frappé d'une forme de clairvoyance spirituelle à l'écoute et à la lecture de la Bible. Comme Luther, il en tirait une foi inébranlable dans la sagesse divine et une confiance dans la justesse de sa vocation, celle de la défense des Indiens, même si cela impliquait de rompre avec tout ce qui composait sa vie antérieure[22].

Peu après son changement de vie, Las Casas prêcha ses nouvelles idées et partit en Espagne poursuivre sa mission à la cour. Il embarqua en septembre 1515, en compagnie

---

[20] Sur les juntes, quoiqu'à une époque plus tardive, voir Sylvain André, « Gouverner par *juntas*. Révision historiographique d'une méthode gouvernementale (monarchie hispanique, seconde moitié du XVIe siècle) », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, n° 65, n° 3, 2018, p. 7-32.

[21] Henry Raup Wagner, *The life and writings of Bartolome de las Casas*, Albuquerque, University of New Mexico Press, 1967, p. 5-6. Il n'était alors que clerc séculier. Ce ne fut qu'en 1522, lors de sa « deuxième conversion » qu'il rejoignit l'ordre des frères prêcheurs. À ce sujet et sur le statut de clerc au début des années 1510, voir Marcel Bataillon, « Le « clérigo Casas » ci-devant colon, réformateur de la colonisation », dans éd. Marcel Bataillon, *Etudes sur Bartolomé de las Casas*, Paris, Centre de Recherches de l'Institut d'Études Hispaniques, 1966, p. 1-94. Une quantité imposante de biographies a été écrite au sujet de Bartolomé de las Casas. Celle de Manuel Giménez Fernández, en deux volumes très denses, centrés sur les années décisives de 1517 à 1523 a été essentielle pour mener à bien ce travail, en dépit du ton apologétique de l'auteur : Manuel Giménez Fernández, *Bartolomé de las Casas: 1517-1523*, Séville, Escuela de Estudios Hispano-Americanos, 1960, 2 vol. Voir aussi les études déjà citées de Marcel Bataillon et de Henry Raup Wagner, ainsi que Bernard Lavallé, *Bartolomé de las Casas : entre l'épée et la croix*, Paris, Payot, 2007 ; Luis Mora-Rodríguez, *Bartolomé de las Casas. Conquête, domination, souveraineté*, Paris, Presses Universitaires de France, 2012.

[22] Comme Luther, la lecture d'un passage biblique en particulier bouleversait l'entièreté de ses croyances : Henry Raup Wagner, *The life and writings of Bartolome de las Casas*, *op. cit.*, p. 11. Sur ces angoisses spirituelles en milieu colonial et leurs conséquences, voir Aliocha Maldavsky, « Teología moral, restitución y sociedad colonial en los Andes en el siglo XVI », *Revista Portuguesa de Filosofia*, 75, n° 2, 2019, p. 1125-48.

d'Antonio Montesinos, qui voulait dénoncer les lois de Burgos de décembre 1512. Bien que ces lois fussent censées protéger les Taïnos, elles perpétuaient en réalité le travail forcé, au point que Pedro de Córdoba, représentant des dominicains d'Hispaniola à la cour, affirma qu'elles réduisaient les Taïnos au statut de biens meubles, « comme du bétail[23] ».

Las Casas était ainsi le produit des contradictions aiguës qui touchaient les Antilles des années 1510, notamment l'impossibilité de concilier une conquête faite au nom de l'Évangile et les violations constantes de ses préceptes. Alors qu'en décembre 1515, une première rencontre avec le roi Ferdinand n'avait donné aucun résultat, la régence de Cisneros lui offrit l'opportunité de plaider pour de grands changements dans la politique royale aux Indes[24]. La période qui s'ouvrait fut intense pour Las Casas : il proposa successivement de nombreux mémoires (*memoriales*) pour les Indes, avec des projets aux contours souvent proches (tableau 1).

Année	Mémoire
Mars 1516	*Memorial de agravios*[25].
Mars ou avril 1516	*Memorial de remedios*, présenté dans le cadre de la junte convoquée par Cisneros[26].
Mai ou juin 1516	Nouveau mémoire, en réponse à celui de Gil González Dávila[27].
Décembre 1517	Mémoire lu par Reginaldo Montesinos devant le conseil royal[28].
Avril 1518	*Memorial de remedios para las Indias*inaugurant le projet de Cumaná[29].
Mars 1519	*Memorial de remedios para Tierra Firme*[30].

Tableau 1 : Mémoires présentés par Bartolomé de las Casas à la cour lors de son séjour espagnol (1515-1520).

[23] Henry Raup Wagner, *The life and writings of Bartolome de las Casas*, *op. cit.*, p. 10-13.
[24] *Ibid.*, p. 17-18.
[25] Les originaux en latin et castillan ont été perdus mais un résumé demeure : AGI, Patronato, 252, R. 1 ; Manuel Giménez Fernández, *Bartolomé de las Casas. Delegado de Cisneros*, *op. cit.*, p. 135-36.
[26] AGI, Patronato, 252, R. 2. Le mémoire a été entièrement retranscrit : Bartolomé de las Casas, *Cartas y memoriales*, éd. Paulino Castañeda Delgado, Madrid, Alianza, coll. « Obras completas de Bartolomé de las Casas », vol. 13, 1995, 14 vol., p. 23-47. Les membres de la junte étaient les cardinaux Cisneros et Adrien, Luis Zapata, Hernando de Vega, Lorenzo Galíndez de Carvajal, Juan López de Palacios Rubios et Francisco Ruiz, évêque franciscain d'Ávila. Pour une présentation brève, et à charge, de ces personnages, voir Manuel Giménez Fernández, *Bartolomé de las Casas. Delegado de Cisneros*, *op. cit.*, p. 129-30.
[27] CODOIN I, p. 253-264.
[28] AGI, Patronato, 170, R. 22.
[29] Manuel Giménez Fernández, *Bartolomé de las Casas. Capellán de S.M. Carlos I*, *op. cit.*, p. 437-46 ; Bartolomé de las Casas, *Cartas y memoriales*, éd. cit., p. 49-53.
[30] Bartolomé de las Casas, *Cartas y memoriales*, éd. cit., p. 55-60. Pour la datation, voir Manuel Giménez Fernández, *Bartolomé de las Casas. Capellán de S.M. Carlos I*, *op. cit.*, p. 690.

Tous ces mémoires témoignent de l'activité intense de las Casas à la cour et de son influence dans l'établissement de la nouvelle politique royale pour les Indes. Ces textes rappellent aussi que, même pour Las Casas, qui proposait une rupture forte avec l'ordre établi, l'horizon demeurait toujours celui de la colonisation, c'est-à-dire le maintien de la souveraineté des Rois catholiques aux Indes et de la tutelle de l'Église catholique. L'importance qu'il accordait aux laboureurs n'était qu'un moyen pour arriver à son idéal, celui d'une colonisation juste.

L'organisation de la junte de 1516 amena ainsi Las Casas à présenter son premier *memorial de remedios*. Le projet réglait dans ses moindres détails la nouvelle vie que Taïnos et Européens devaient mener au quotidien, de leurs habits à leurs pratiques alimentaires[31]. Une série de « remèdes » — des solutions pratiques pour résoudre la crise américaine — organisait le texte. Le cœur du projet était bien le sort des Taïnos : le premier remède demandait l'arrêt immédiat de leur mise au travail, tandis que le quatrième énonçait solennellement que les Taïnos ne pouvaient plus être « sujets des chrétiens comme cela avait été le cas ». Ces mesures d'urgence devaient conduire à un processus plus profond de réforme, prévoyant la réparation des torts commis par les Espagnols, sous l'égide d'un juge, « une personne religieuse, de bonne et saine conscience[32] ». Comme la remise en cause de l'exploitation des autochtones sapait les fondements mêmes de l'économie des Indes occidentales, Las Casas proposa de créer une institution que Marcel Bataillon appelle une « *encomienda* indivise » : chaque ville espagnole devait se voir attribuer collectivement un groupe d'Indiens, qui travaillerait pour la communauté espagnole et non plus pour un individu[33]. Des intendants salariés superviseraient l'organisation du travail, réalisé conjointement par les Espagnols et les Taïnos, dans une coexistence harmonieuse, les premiers apprenant aux seconds leurs métiers[34].

[31] Le mémoire décrivait des villages indiens idéaux associés à des communautés espagnoles. On y trouve aussi la liste des divers offices d'administrateurs royaux et religieux autant que des prescriptions sur la façon de manger, l'organisation de la journée, l'éducation religieuse, etc., déclinées pour chacune des îles. Pour une analyse détaillée, quoique décontextualisée et fondée sur des concepts qui mériteraient une définition plus approfondie, voir Carlos A. Jáuregui et David Solodkow, « Biopolitics and the farming (of) life in Bartolomé de las Casas », dans éd. David Thomas Orique et Rady Roldán-Figueroa, *Bartolomé de las Casas, O.P. History, philosophy, and theology in the age of European expansion*, Leiden-Boston, Brill, 2018, p. 127-66.

[32] « *sujectos a los cristianos de la manera pasada* » ; « *una persona religiosa, de buena y sana conciençia* » : Bartolomé de las Casas, *Cartas y memoriales*, éd. cit., p. 23 et 26.

[33] Marcel Bataillon, « Le "clérigo Casas" », art. cit. ; Alain Milhou, « Las Casas et la richesse », dans éd. Centre de recherches ibériques et ibéro-américaines, *Études d'histoire et de littérature ibéro-américaines*, Paris, Presses universitaires de France, 1973, p. 111-54, p. 127.

[34] Bartolomé de las Casas, *Cartas y memoriales*, éd. cit., p. 24.

Le travail décrit dans le mémoire englobait le travail minier mais restait principalement centré sur les tâches agricoles, nécessitant donc l'aide de laboureurs espagnols. Dans son troisième remède, Las Casas écrivit :

> « Parce que l'intention de Son Altesse a toujours été la bonne, [c'est-à-dire] que ces îles se peuplassent et que leur population fût conservée et de savoir si les Indiens sont intelligents et si la terre est propre à porter et donner fruit, comme celle de Castille […], et comme il est vrai que ladite terre et que les Indiens de celle-ci sont aptes à ce qui vient d'être dit ; sachant cela, [pour qu'] on ne perde rien des rentes royales […] et que la terre soit labourée et enracinée et ennoblie et que les habitants espagnols aient le souhait et la volonté de se perpétuer […], que de ce fait […], que Votre très Révérende Seigneurie ordonne d'envoyer à chaque village ou ville qu'il y a ou aurait dans lesdites îles, quarante laboureurs […] avec leurs femmes et enfants, de ceux qu'il y a en trop en ces royaumes-ci et qui peuvent être nécessiteux, afin qu'ils demeurent là-bas pour toujours[35]. »

Les laboureurs devaient ensuite entrer en association libre (*compañía*) avec des familles taïnos. À chaque famille castillane, on attribuerait cinq familles indiennes, afin qu'elles travaillent la terre ensemble. Les fruits devaient être partagés « fraternellement », c'est-à-dire à égalité entre les groupes, soit la moitié pour la famille castillane et un dixième par famille taïno.

Ce modèle de travail avait pour vocation d'ériger en exemple une bonne vie, laborieuse et humble, et d'apprendre aux Taïnos comment « bien » travailler, car « voyant que les chrétiens travaillent, ils aur[aie]nt une plus grande envie de faire ce qu'ils verraient ». Enfin, cette association préparait la construction d'une future société caribéenne telle qu'imaginée par Las Casas, qui annonçait qu'Espagnols et Taïnos « se mélanger[aie]nt en mariant les garçons des uns avec les filles des autres[36] ». L'objectif final de cette mesure était également formulé explicitement dans le mémoire :

> « Et ainsi la terre devrait faire multiplier les gens et les fruits, car [les laboureurs] sèmeront toutes les sortes d'arbres et de légumineuses, pour voir lesquels

[35] « *porque la intinción de Su Alteza siempre ha sido la que había de ser, que aquellas islas se poblasen y la gente dellas fuese conservada, y de saber, así de los indios si son capaces, como de la tierra si es hábil para llevar y dar el fruto que la de Castilla lleva y da, como es verdad que la dicha tierra y indios della son hábiles para lo dicho ; porque esto se sepa, y sabiéndose no se pierda ninguna cosa de las rentas reales […] y la tierra sea labrada y arraigada y nobleçida y los vecinos españoles tengan pensamiento y voluntad de perpetuarse […] que por ésta […] vuestra reverendísima señoría mande ir a cada villa o ciudad de las que están o estuvieren en las dichas islas, cuarenta labradores […] con sus mujeres y hijos, de cuantos en estos reinos hay sobrados y por ventura necesitados, para que siempre allá permanezcan* » : *Ibid.*, p. 25

[36] « *viendo que los cristianos trabajan, ternán mejor gana de hacer lo que vieren* » ; « *y así mismo se mezclarán casándose los hijos de los unos con las hijas de los otros* » : *Ibid.*

> conviennent le mieux à la terre ; et tout cela sera au bénéfice de Son Altesse, et ses rentes croîtront et seront augmentées, et les îles ennoblies et par conséquent, les meilleures et les plus riches du monde[37]. »

Las Casas considérait les laboureurs comme l'armature de la présence espagnole aux Indes. Si l'union entre Européens et Taïnos allait bien plus loin que ce que la plupart des Castillans étaient prêts à accepter, le cœur du projet lascasien suivait la tendance générale qui prenait l'agriculture comme l'horizon d'une conquête durable. Les laboureurs étaient décrits comme les meilleurs Castillans pour préserver les populations taïnos mais aussi pour développer l'agriculture castillane, jugée supérieure. La terre de Castille servait d'étalon pour juger la terre d'Hispaniola, tout comme les qualités des Castillans permettaient de juger de « l'habileté » des Taïnos. L'agriculture locale était entièrement laissée de côté et si le clerc, comme tous les Castillans de l'île, connaissait la culture agraire des Taïnos, celle-ci ne fut jamais prise en compte. Indication que celle-ci était jugée inférieure, Las Casas avait inclus une disposition spécifique pour introduire des outils en métal, que les Taïnos n'avaient pas[38]. Las Casas cherchait ainsi des laboureurs capables d'améliorer les terres mais aussi les habitants autochtones et de préserver la souveraineté royale sur les îles. Les plantes de Castille et les laboureurs étaient indispensables pour *poblar* durablement et justement l'espace caribéen.

Divers officiers royaux, ainsi que des religieux qui assureraient l'évangélisation et le contrôle moral des Castillans, devaient accompagner les laboureurs. Une fois cette société parfaite construite à Hispaniola, Las Casas envisageait son extension progressive dans toutes les Antilles, y compris dans les îles qui n'avaient pas encore été conquises, grâce à une mission itinérante composée de « deux frères, l'un des Franciscains et l'autre des Dominicains, des ordres qu'il y a là-bas, très réformés et de très bonne réputation[39] ». En plus du crédit que Las Casas accordait aux Mendiants pour convertir pacifiquement les Taïnos, sa proposition montrait le lien organique qu'il percevait entre agriculture et religion. De fait, si les populations locales se montraient réceptives à la prédication, il fallait que les deux frères écrivent une relation « pour que l'on ordonne [à Séville] de pourvoir autant de laboureurs que l'on pense

---

[37] « *Y así multiplicarse ha la tierra de gente y de fruto, porque estos tales sembrarán todas las maneras de arboledas y legumbres, para ver para cuál será la tierra mas hábil ; y de todo S.A. será servido, y sus rentas crecerán y serán augmentadas, y las islas noblecidas, y por consiguiente, las mejores y más ricas del mundo* » : *Ibid.*

[38] Dans le plan lascasien, l'alimentation autochtone devait être mixte et composée de « pain [de blé] et viande et poissons et ignames et piment, deux fois par jour […] et le matin qu'on leur donne à chacun des morceaux de cassaves et ignames et piment » (« *que se les dé pan y carne y pescado y ajes y ají, dos veces al día [..] y en las mañanas se les den sendos pedazos de cazabi, e ajes, y aji* ») : *Ibid.*, p. 38-39. Concernant les outils, voir *infra*, p. 260.

[39] « *dos frailes, uno de los Franciscos y otro de los Dominicos, de las órdenes que allá hay, cierto muy reformadas y de gran ejemplo* » : *Ibid.,* p. 31.

être nécessaires pour peupler [l'île][40] ». En acceptant de recevoir la parole de Dieu, Las Casas déduisait que les Indiens rencontrés étaient mûrs pour accueillir les laboureurs et les plantes de Castille.

Ce plan mettait à mal l'*encomienda,* mais promettait au régent des rentes sûres et stables, plus durables pour la Couronne grâce à l'agriculture et à une gestion raisonnée et modérée des ressources. Loin de remettre en question la souveraineté ibérique, Las Casas proposait de préparer la sortie de l'économie prédatrice préjudiciable à l'île[41]. L'or demeurait omniprésent et aucune liberté inconditionnelle des Taïnos n'était envisagée : Las Casas voulait intéresser la Couronne à la protection des Indiens comme moyen de la sauvegarde et du peuplement des Indes. La remise en question de tout ce qui avait eu cours depuis 1492 constituait le caractère le plus radical du projet ainsi que le ton employé, qui rappelait instamment le devoir absolu de sauver les âmes des Indiens et la responsabilité de la Couronne de Castille en la matière[42].

L'un des adversaires de Las Casas dans cette junte fut Gil González Dávila, représentant (*procurador*) des colons de l'Hispaniola et trésorier royal. En dépit de leur opposition complète sur tous les sujets de la réforme des Indes, leurs projets partageaient la même vision des laboureurs comme méthode de peuplement durable de l'île[43]. Le trésorier déclara :

> « Il convient de même que Son Altesse pourvoie que l'on sème sur cette île du blé et que l'on récolte du vin, car avec du blé les gens se maintiendront […] et cela ne peut se faire sans laboureurs […]. Quand Son Altesse ordonnera que l'on envoie des laboureurs à Hispaniola, il me semble que cela doit être de cette manière : qu'une personne aille dans certains lieux de l'Andalousie et certifie aux habitants qu'à tout laboureur qui voudra aller peupler Hispaniola, on donnera le passage et

[40] « *para que de acá mande proveer tantos labradores cuantos se crean ser menester para poblalla* » : *Ibid.*
[41] Alain Milhou, « Las Casas et la richesse », art. cit., p. 124-28.
[42] *Ibid.*, p. 48. Ce mémoire a fait l'objet d'un débat entre Manuel Giménez Fernández et Marcel Bataillon. Alors que Giménez Fernández considère que ce mémoire est absolument novateur, « *uno de sus imperecederos timbres de gloria* », Bataillon affirme qu'il serait faux « de croire que le défenseur des Indiens inventa l'idée de la colonisation paysanne ». Les cas présentés plus tôt et notamment celui de Pedrarias Dávila, suggèrent en effet que Las Casas puisait son inspiration dans des expériences plus anciennes : Manuel Giménez Fernández, *Bartolomé de las Casas. Capellán de S.M. Carlos I*, *op. cit.*, p. 573 ; Marcel Bataillon, « Le "clérigo Casas" », art. cit., p. 26. Sur des cas similaires de colonisation paysanne en Europe, qui nuancent l'idée d'une « invention » lascasienne, voir Giampaolo Salice, « Una "logistica" della colonizzazione interna nell'Europa d'età moderna? », *Quaderni di Scienza Politica*, 11, nº 2, 2020, p. 115-34.
[43] AGI, Patronato, 18, N. 1,R. 12. Pour la datation du mémoire, voir Manuel Giménez Fernández, *Bartolomé de las Casas. Delegado de Cisneros*, *op. cit.*, p. 133-35. Voir aussi les autres mémoires de la junte de 1516 : AGI, Patronato, 173, N. 2, R. 2.

> la nourriture et une paire de bœufs là-bas, avec tout l'outillage pour labourer et on lui donnera sur l'île deux Indiens pour qu'ils le servent[44]. »

À l'exception de ce regard commun sur les laboureurs, tout séparait Dávila et Las Casas sur l'avenir des Indes. Pour le premier, les Espagnols, fixés grâce aux laboureurs et aux plantes de Castille, devaient s'adonner à des activités rentables comme l'exploitation de l'or, mais aussi la culture du « coton, du sucre, du canéficier et d'autres choses », pour garantir des rentes à la Couronne. Dans ce schéma, les Taïnos, jugés irrémédiablement différents des Européens, n'obtenaient qu'un statut de ressource exploitable, Dávila recommandant leur esclavage universel. À l'inverse, pour Las Casas, les Taïnos étaient assimilés à des mineurs, des êtres en devenir qu'il fallait mettre sous tutelle et accompagner vers la vie civilisée, afin de devenir des égaux des Espagnols et leurs frères en religion.

Bien que leurs objectifs fussent diamétralement opposés, leur intérêt commun pour les laboureurs n'avait sans doute pas échappé à Las Casas, qui répondit à Dávila par un contre-mémoire visant principalement à réfuter ses arguments juridiques, tout en rappelant que la conscience morale des colons et des monarques était en jeu[45]. Il reçut à cette occasion le soutien de Francisco Ruíz, évêque franciscain d'Ávila, à travers un mémoire également présenté lors de la junte. L'évêque, tout en concédant le maintien de l'*encomienda* pour les colons mariés et vivant aux Indes, rappela que l'objectif premier demeurait la protection et la conversion des Indiens. Il recommanda également l'émigration de laboureurs espagnols, s'inspirant directement du texte de Dávila pour préparer le recrutement des laboureurs :

> « Pour que l'on puisse mieux peupler, il conviendrait et il est même nécessaire que l'on envoie des laboureurs et des paysans de Castille, en leur concédant des libertés et en leur donnant de nombreuses terres à chacun et qu'ils aillent avec leurs femmes en leur donnant le passage et l'alimentation […] et en leur donnant là-bas à chacun une paire de bœufs ou de vaches […] et il conviendrait que cela soit annoncé publiquement par des personnes qui iraient à cette fin par le royaume. [En marge :] et que ces colons et habitants soient obligés de semer du blé et d'autres graines

[44] « *Conviene ansímismo que su Alteza provea como en aquella isla se siembre trigo, y se coja vino, porque […] habiendo trigo se mantendrán la gente […] y esto no se puede hacer sin labradores […]. Cuando su Alteza quisiese mandar ir labradores de golpe a la Española, me paresce que se debe tener esta forma : Que una persona vaya por algunos lugares del Andalucía y que certifique a los vecinos dellos que al labrador que quisiere ir a poblar a la Española, que le darán pasaje y comida y una yunta de bueyes allá con todo su aparejo para arar, y le dará en la isla dos indios que le sirvan* » : AGI, Patronato, 18, N. 1, R. 12, f° 8r-9r.
[45] CODOIN I, p. 253-264.

> selon ce [qui pousse] en Castille et ce que la terre pourrait porter et de planter des vignes et d'autres arbres[46]. »

Il y avait donc parmi tous les participants de la junte un consensus : l'agriculture des plantes de Castille, conduite par des laboureurs castillans, était le seul salut pour la colonisation des Indes.

I.C. Le gouvernement hiéronymite (1516-1518)

La junte mettait ainsi en lumière les profondes divisions parmi les Castillans, notamment concernant le statut à accorder aux populations autochtones — celui de futurs sujets du Roi catholique ou celui de simples ressources démographiques[47]. Toutefois, tous les participants partageaient l'idée que la solution ne pouvait venir que des paysans castillans. À la suite de ces consultations, le cardinal Cisneros décida de confier le gouvernement des Indes, sa réforme et la punition d'éventuels abus passés, à un triumvirat de frères hiéronymites, constitué de Luis de Figueroa, d'Alonso de Santo Domingo et de Bernardino de Manzanedo[48]. Le choix de l'ordre de saint Jérôme permettait de s'appuyer sur des acteurs religieux, jugés plus neutres et moins intéressés. Surtout, les Hiéronymites jouissaient d'une réputation de bonne moralité et de bonnes capacités gestionnaires, en plus de profiter de liens anciens avec la monarchie castillane. Cela permettait enfin d'éviter de s'aliéner *a priori* les *encomenderos*, en conflit avec les Dominicains et les Franciscains[49].

En nommant des moines, Cisneros répondait à l'une des demandes de Las Casas tout en s'engageant de fait dans une voie médiane. Les instructions confiées aux Hiéronymites étaient en effet très précises : l'*encomienda* et les mines allaient continuer de structurer la vie aux Indes, même si le travail devait être modéré, respecter des temps de repos et maintenir

---

[46] « *para que mejor se pueda poblar convernia y aun es necessario que se anviassen labradores y gente del campo de Castilla haziendoles mercedes dandoles largamente tierras a cada uno que fuessen con sus mugeres y dandoles pasaje y mantenimiento […] y dandoles alla a cada uno una yunta de bueyes o vacas […] y convernia que esto se apregonase por […] personas que para ello anduviessen por el reyno a yuntar y pregonar que fuessen a poblar* [en marge :] *y estos tales pobladores y vezinos fuessen obligados de sembrar trigo y otras simientes segund en Castilla y la tierra se halla dispuesta y plantar viñas y otras arboledas* » : AGI, Patronato, 173, N. 2, R. 1, s.f. ; Manuel Giménez Fernández, *Bartolomé de las Casas. Delegado de Cisneros*, *op. cit.*, p. 135-37.

[47] Giménez Fernández identifie quatre factions qui se seraient opposées, en raison de divergences sur le statut à donner aux Taïnos mais aussi du fait de conflits entre les clients de Cisneros et la faction aragonaise, regroupée autour de Fonseca. Son analyse, centrée sur la personnalité des rédacteurs des plans, a toutefois tendance selon moi à cristalliser certains propos exprimés dans les mémoires, dont les contenus évoluaient fréquemment, et à s'appuyer systématiquement sur la seule opinion de Las Casas : *Ibid.*, p. 141-42.

[48] Les instructions données aux frères furent formalisées en septembre 1516.

[49] Guillermo F. Arquero Caballero, « La participación de los frailes jerónimos en la evangelización de América entre 1492 y 1519 », *Hispania Sacra*, 75, nº 151, 2023, p. 89-101 ; Manuel Giménez Fernández, *Bartolomé de las Casas. Delegado de Cisneros*, *op. cit.*, p. 153.

l'intégrité des structures familiales des Taïnos. Ces derniers étaient déclarés libres et devaient être regroupés de façon permanente dans des villages de 300 habitants sous l'autorité d'un cacique[50]. Comme cette union devait se faire au profit d'un bénéfice mutuel, Cisneros écrivit aux frères que dans leur mission ils devaient

> « penser et regarder ce qui convient le plus au service de Dieu et à l'instruction des Indiens dans notre Sainte Foi et pour leur bien et celui des colons [*pobladores*] desdites îles[51]. »

Le travail agricole était cependant laissé au second plan, même si une propriété communale autochtone était prévue, ainsi qu'un temps dédié aux Taïnos pour qu'ils travaillent leurs propres champs, afin d'assurer leur subsistance et celle des Espagnols. Les laboureurs n'étaient pas mentionnés directement et Cisneros ordonna la vente des propriétés agraires royales[52].

Comment expliquer l'abandon de l'unique point consensuel de la junte ? On peut supposer que Cisneros souhaitait résoudre d'abord ce qu'il considérait comme des aspects plus urgents, tout en réduisant les coûts engendrés par la juridiction royale aux Indes. La description qu'il faisait en juillet 1516 des Taïnos suggère du reste qu'il ne voyait pas ces « gens sans foi ni doctrine, sans les industries et les bons artisanats dans lesquels la raison humaine s'exerce habituellement » comme aptes à l'apprentissage de l'agriculture européenne[53].

D'autres éléments laissent entrevoir néanmoins que le cardinal considérait cet apprentissage comme souhaitable et possible, sans ouvrir la porte à une colonisation paysanne. Les instructions mentionnaient ainsi que les Taïnos devaient « conserver les outils » qu'on leur aurait donnés, probablement par des laboureurs et ajoutaient que « pour que les villages soient régis avec police, que l'on montre les métiers […] utiles au service de la République[54] ». Enfin, parmi les dépenses engagées plus tard par le gouvernement hiéronymite, on trouve un paiement à un certain Cristóbal Daza, « laboureur de Leurs Altesses » et l'achat de 32 faux

---

[50] AGI, Indiferente, 419, L. 6, f° 518r-524r ; Esteban Mira Caballos, « La primera utopía americana: las reducciones de indios de los jerónimos en La Española (1517–1519) », *Jahrbuch für Geschichte Lateinamerikas*, 39, n° 1, 2002, p. 9-35.

[51] « *deveis pensar e myrar lo que mas convyene para el servicio de Dios, e ynstrucion de los yndios en nuestra Santa Fee, para el bien dellos, e de los pobladores de las dichas islas* » : AGI, Indiferente, 419, L. 6, f° 524r.

[52] Dans la relation qu'il envoya au roi Charles en juin 1516, Cisneros suggérait que le roi renonce à« ses » Indiens et à la possession de terres et de troupeaux, arguant que « *siendo Vuestra Alteza el mayor Príncipe de cristianos como lo es, no debe entender en tan baxas cosas como esas granjerías* » : Manuel Giménez Fernández, *Bartolomé de las Casas. Delegado de Cisneros*, *op. cit.*, p. 146-47 et 181-204.

[53] « *gente sin fee ni doctrina, sin las industrias e buenas artes en que se suele ejercitar la razón humana* » : *Ibid.*, p. 142-44.

[54] « *por que* [sic] *los pueblos se pongan en policia, deveys trabajar que se muestren oficios a algunos de los indios […] para servicio de la republica* » : AGI, Indiferente, 419, L. 6, f° 523r-523v.

pour les Taïnos[55]. Ce laboureur était peut-être l'un des survivants de l'une des précédentes expéditions tandis que l'achat de faux rappelle que si la dimension agraire n'avait pas été explicitement prévue par Cisneros, les Hiéronymites encouragèrent le développement de l'agriculture.

Les Hiéronymites partirent aux Indes en septembre 1516. Le juge Alonso de Zuazo, mais aussi Las Casas, avec la fonction de *procurador* des Indiens, embarquèrent avec eux. En dépit de plusieurs commissions et de consultations menées par des juges envoyés dans toute l'île pour contrôler l'activité des Castillans, le triumvirat déçut profondément les réformistes les plus acharnés, à l'instar des Dominicains d'Hispaniola et de Las Casas. Dès 1517, le clerc accusa les Hiéronymites de s'être entièrement soumis aux intérêts des *encomenderos*, lesquels ne se plaignirent pas outre mesure du nouveau gouvernement, qui finit par maintenir l'*encomienda*, malgré les critiques formulées par les Hiéronymites à l'encontre de l'institution[56].

Dans leurs recherches pour affermir la souveraineté royale, la piste agraire fut à nouveau privilégiée. En avril 1517, les frères lancèrent une vaste enquête auprès des Castillans de l'île pour déterminer la capacité des Taïnos à se régir eux-mêmes ainsi que les relations que les Espagnols devaient entretenir avec eux. La troisième question du questionnaire proposé aux colons témoigne que les débats sur la nature des Taïnos continuaient de diviser les Castillans. Il leur était demandé d'évaluer la capacité des Taïnos à vivre librement et à « garder leurs salaires pour les dépenser afin d'assurer leurs besoins comme le ferait un laboureur raisonnable d'esprit, comme ceux qui vivent en Castille[57] ». À cette question, qui faisait du laboureur de Castille le critère d'évaluation de l'honnête homme, les répondants déclarèrent majoritairement qu'ils les en croyaient incapables. D'autres affirmèrent toutefois que les Taïnos devaient être encouragés à imiter les laboureurs de Castille et que le but de l'*encomienda* était précisément de leur apprendre ce mode de vie[58].

À la suite de cette enquête, puisque la situation ne s'améliorait guère, les Hiéronymites se rallièrent à l'opinion générale et réclamèrent formellement au régent l'envoi de paysans.

---

[55] Esteban Mira Caballos, « La primera utopía americana », art. cit., p. 23-24.

[56] Pour deux visions opposées sur le gouvernement hiéronymite, voir Manuel Giménez Fernández, *Bartolomé de las Casas. Delegado de Cisneros*, *op. cit.*, p. 297-310 et Esteban Mira Caballos, « La primera utopía americana », art. cit.

[57] « *guardar sus ganacias para gastarlas en sus necesidades como lo haría un hombre labrador de razonable saber de los que en Castilla biven* » : AGI, Indiferente, 1624, R. 1, cité par Manuel Giménez Fernández, *Bartolomé de las Casas. Delegado de Cisneros*, *op. cit.*, p. 309.

[58] Voir les avis exprimés par Juan de Ampiés, Diego de Alvarado et Andrés de Montamarta. Juan Mosquera, habitant de Santo Domingo, souligna que leur alimentation gênait leur mise au travail : *Ibid.*, p. 313-315 (notes 865-869).

Dans leur lettre du 22 juin 1517, qui décrivait la façon de contribuer « au peuplement de cette terre », ils suggéraient que l'on donne

> « faculté afin que toutes les personnes qui voudraient venir peupler ces terres pussent le faire, qu'ils fussent des royaumes et seigneuries du Roi notre Seigneur ou d'autres lieux, ainsi que l'on dit qu'il a été fait aux îles des Canaries, où l'on a consenti là-bas que quelques Portugais allassent peupler, lesquels sont vassaux de Leurs Altesses, et ils sont de très bons colons [*pobladores*], car ils sont très enclins à développer des activités profitables[59]. »

Ils suggéraient d'envoyer des laboureurs d'Andalousie, considérés comme les meilleurs d'Espagne,« y compris s'ils n'[étaient] pas nombreux » à vouloir accepter l'émigration. Cisneros accepta leur demande dans une cédule datée du 22 juillet, la première à accorder des franchises étendues aux laboureurs qui émigraient aux Indes :

> « Nous avons été informés que si des laboureurs et des personnes laborieuses allaient peupler les îles Hispaniola et San Juan [de Porto Rico] et […] Cuba et la Jamaïque avec leurs femmes et leurs foyers, il en résulterait grand bénéfice et avantage autant pour lesdits laboureurs et personnes laborieuses que pour nous, parce que ce qu'il manque le plus dans ces îles, c'est de n'être pas peuplées de gens laborieux [qui veuillent] les cultiver et y émigrer pour chercher de l'or[60]. »

La cédule octroyait aux volontaires « le passage franc et l'alimentation » de leur village d'origine aux îles et demandait aux officiers de la *Casa de la Contratación* de faire annoncer publiquement la mesure à « Séville comme dans tous les autres villes, villages et lieux de l'Andalousie et du royaume de Grenade et des Maestrazgos et d'Estrémadure », des lieux réputés pour la qualité de leurs laboureurs[61]. L'or faisait toujours partie intégrante de l'économie insulaire, mais la dimension rurale était nettement réaffirmée.

Le 1er août, les agents de la *Casa de la Contratación* avaient déjà fait l'annonce publique à Séville et quatre individus furent mandatés et payés pour aller diffuser la nouvelle de ces

---

[59] « *facultad para que todas las personas que quisieren venir a poblar a estas partes lo pudiesen hazer, ahora fuesen de los reinos o señoríos del Rey Nuestro Señor o de otras partes, como diz que se ha hecho en las Islas de Canaria, que alli se han consentido ir a poblar algunos portugueses, que son vasallos de Sus Altezas, e son muy buenos pobladores porque son amigos de grangerías* » : cité par Manuel Giménez Fernández, *Bartolomé de las Casas. Capellán de S.M. Carlos I*, *op. cit.*, p. 601.

[60] « *nos hemos sydo ynformados que de pasar labradores e gente de trabajo a poblar a las yslas española e San Juan e […] Cuba e la Jamayca con sus mugeres casas pobladas se espera seguir ansy a los dichos labradores e gente de trabajo como a nos mucha utilidad e provecho porque la mayor falta que en aquella yslas tienen es no estar pobladas de gente de trabajo asy para las plantar como pasar e buscar el oro dellas* » : AGI, Indiferente, 419, L. 7, f° 658v-659r.

[61] « *pasaje franco e mantenimiento* » ; « *Sevilla como en todas las otras ciudades, villas e lugares del Andaluzia e reyno de Granada e Maestrasgos e Estremadura* » : *Ibid.*

franchises en Andalousie. Preuve de son implication, Cisneros demanda le 31 août d'être tenu informé de l'arrivée des premiers laboureurs[62]. Aucun laboureur ne semble pourtant s'être présenté à cette occasion, peut-être à cause d'une publicité médiocre ou des grâces offertes, insuffisantes pour attirer des laboureurs.

II — Changements dynastiques et expéditions de colons-laboureurs (1518-1520)

II.A. Le début du règne de Charles Ier et la relance des plans de réforme

Le débarquement de Charles Ier aux Asturies en septembre 1517 et la mort de Cisneros en novembre fournirent une nouvelle opportunité pour proposer une réforme générale du gouvernement des Indes, d'autant que le gouvernement hiéronymite ne satisfaisait pas le nouveau conseil royal. En son sein, plusieurs conseillers, notamment monsieur de Chièvres et le chancelier Sauvage, venus de l'administration bourguignonne du roi Charles, étaient disposés à contester tout ce qui avait été fait avant leur arrivée, y compris le plan de Cisneros[63].

Bartolomé de Las Casas saisit cette opportunité, d'autant qu'après un bref séjour aux Indes, il résidait alors près de la cour, à Valladolid, où il étudiait avec les juristes du collège dominicain de San Gregorio : il s'y était notamment lié au frère Reginaldo Montesinos qui venait d'être nommé *procurador* des Indiens[64]. Dans ce contexte, Las Casas rédigea un nouveau mémoire, lequel fut présenté par Montesinos, le 11 décembre 1517, devant le conseil royal réuni à Valladolid[65]. Ce mémoire était à nouveau centré sur les Indiens et proposait un nouveau modèle, celui d'une colonisation juste, et de ce fait plus efficace, avec l'argument implicite qu'un gouvernement plus juste offrirait plus de stabilité.

L'exposé s'ouvrait sur des arguments juridiques, rappelant la responsabilité légale et morale du nouveau roi de la protection de la liberté des Indiens, établie à partir de la bulle

[62] AGI, Indiferente, 419, L. 7, f° 678v. Le coût de l'annonce fut de 5 390 maravédis, payés le 24 décembre aux « *peones* » Hernán Martín, Alonso de Zamora, Hernán Pérez et Pedro Hernández : Manuel Giménez Fernández, *Bartolomé de las Casas. Delegado de Cisneros*, *op. cit.*, p. 361 (note 986).

[63] La mise à l'écart de Fonseca et le renvoi du secrétaire Conchillos en sont deux témoignages : Manuel Giménez Fernández, *Bartolomé de las Casas. Capellán de S.M. Carlos I*, *op. cit.*, p. 408.

[64] *Ibid.*, p. 397. Reginaldo était le frère d'Antonio Montesinos.

[65] Ce choix tient sans doute à la bonne réputation de l'ordre des frères prêcheurs et à la volonté de Las Casas de ne pas s'exposer. La présentation par Montesinos explique que le document soit encore catalogué aux Archives des Indes comme la « relation d'un moine dominicain » : AGI, Patronato, 170, R. 22. Le texte a été édité, sous un titre erroné et avec de nombreuses erreurs, dans CODOIN XII, p. 106-122. Ces défauts avaient déjà été remarqués par Marcel Bataillon qui critiquait « ce cimetière de beaux textes qu'est la *Colección de documentos inéditos* » : Marcel Bataillon, « Le "clérigo Casas" », art. cit., p. 8. Las Casas s'inspira sans doute dans sa rédaction de l'avis rédigé par le frère Bernardo de Santo Domingo, au nom des Dominicains d'Hispaniola, cette même année : *Ibid.*, p. 41-42. Las Casas lui-même décrivit le mémoire et sa présentation dans HDI, Lib. 3, CII.

d'Alexandre VI de 1493, du testament d'Isabelle la Catholique et de la déclaration de Valladolid de 1513. Le rôle des Espagnols était donc de faire des autochtones des « serviteurs de Dieu en notre sainte foi catholique ». Las Casas liait ainsi le sort des Taïnos et des Espagnols ; le bien-être des premiers devait permettre l'installation durable des seconds car la réforme visait « à la sauvegarde des Indiens et au peuplement de ces terres[66] ».

L'urgence était donc toujours de peupler (*poblar*), puisque Las Casas considérait que les Castillans déjà installés n'étaient pas de véritables habitants. Le clerc les mentionna à peine et affirma au contraire qu'aux Indes, il était impossible de « fonder notre chrétienté sans qu'aillent là-bas quelques chrétiens mariés », laissant entendre que ce n'était pas encore le cas. Seuls les « laboureurs et d'autres personnes mariées » pouvaient faire de bons colons, de véritables *pobladores*, et pas de simples pillards[67]. Suivant les mémoires précédents, Las Casas proposa que la Couronne finance le déplacement des familles de leur village aux Indes et promette de leur « donner là-bas des Indiens mariés pour les servir, et du bétail pour travailler la terre et faire des élevages, et des terres à travailler et des aliments à manger, jusqu'à ce qu'ils récoltent les fruits de la terre, laquelle est excellente[68] ». L'installation devait être définitive, à travers le rachat par la Couronne de tout ce que possédaient les laboureurs en Castille, jusqu'à 20 000 maravédis, ce qui représentait plus que ce que possédaient la plupart des paysans en Espagne[69].

Les laboureurs étaient ainsi appelés à émigrer pour cultiver la terre aux côtés des Taïnos. S'ils se voyaient promettre le « service des Indiens », celui-ci était conçu dans une logique paternaliste, comme l'obéissance légitime fondée sur un ordre naturel : celui du fidèle envers Dieu, du paysan envers son seigneur ou du fils envers son père. À l'opposé du travail injustement exploité par les oisifs *encomenderos*, Las Casas considérait cette communauté de travail comme le fondement d'une société harmonieuse, dans laquelle une tutelle pouvait être

---

[66] « *servidores de dios en nuestra santa fee catolica* » ; « *remedio de los yndios e poblacion de aquellas tierras* » : AGI, Patronato, 170, R. 22, f° 1r.

[67] « *no se pueden fundar de nuestra xpiandad sin que vayan a ellas algunos xpianos casados* » ; « *labradores y otros casados* » : *Ibid.*, f° 1r-1v.

[68] « *dar allá indios casados que le sirvan, y ganados con que labren y crien, y tierras en qué labren, y mantenimientos qué coman, hasta que cojan de los frutos de la tierra, la qual es muy escelente* » : *Ibid.* La nourriture prévue était du blé et du vin, f° 2r.

[69] 18 lopins céréaliers et 16 vignobles coûtaient ainsi 36 701 maravédis dans le pays de Burgos autour de 1460 : Hilario Casado Alonso, « La propiedad rural o la oligarquía burgalesa en el siglo XV », *Boletín de la Institución Fernán González*, 61, n° 198, 1982, p. 173-89, p. 178. Un lopin coûtait autour de 1 000 maravédis près de Cáceres dans la première moitié du XVIe siècle : Carlos Álvarez Nogal, « Incentivos económicos y derechos de propiedad en la Castilla del siglo XVI », *Cuadernos económicos de ICE*, n° 70, 2005, p. 87.

justement exercée sur un mineur juridique[70]. Las Casas voyait ainsi les laboureurs comme porteurs de qualités intrinsèques, celles de vieux chrétiens, humbles, sans ambition démesurée (*codicia*) et qui donc n'abuseraient pas de leur pouvoir pour exploiter les Taïnos. Leur arrivée sur l'île devait conduire à une nouvelle ère où des communautés mixtes feraient coexister dix familles de laboureurs castillans, « de ceux qui sont vieux chrétiens », et soixante familles taïnos pour que les premières instruisent et protègent les secondes. Même si l'idée du partage « fraternel » proposé en 1516 ne fut pas renouvelée, Las Casas maintenait le même taux d'encadrement d'un Espagnol pour six Taïnos. Le travail des champs, celui de la transformation de la nature, devait mettre les Taïnos « en police », par l'apprentissage des bonnes manières de vivre[71].

Cette pastorale du travail était aussi celle d'une mise en ordre chrétienne et morale, sous l'égide d'un « père de famille ». Celui-ci devait « amener chaque matin ceux de sa famille à l'église à la messe » et devait leur lire, « à voix haute, l'*Ave Maria* et le *Pater Noster* et le *Credo* et le *Salve Regina* en romance », et le répéter « le soir quand ils rentrent du travail[72] ». Même si l'église demeurait le lieu central de la vie du fidèle, Las Casas associait organiquement la mise au travail à l'éducation religieuse, sans doute une influence de certaines idées humanistes du début du XVIe siècle, notamment d'origine érasmienne. Dans la préface à sa traduction du Nouveau Testament, publiée en 1516 à Bâle, Érasme exprima le souhait d'un christianisme du quotidien, de la rumination des saintes Écritures :

> « Puisse le paysan au manche de sa charrue en chanter des passages, le tisserand à ses lisses en moduler quelque air, ou le voyageur alléger la fatigue de sa route avec ces récits ; puissent ceux-ci faire les conversations de tous les chrétiens[73]. »

---

[70] Le terme employé est aussi de « *dar cargo* », de donner la charge, la responsabilité : *Ibid.*, f° 2v. Les *encomenderos* n'étaient pas mentionnés directement mais Las Casas proposait de financer le plan par une amende financière de leur part (*composición*), en raison de leurs méfaits passés et de l'exploitation injuste du travail des Indiens : *Ibid.*, f° 1r. Pour l'esprit général du mémoire voir aussi la lecture de Giménez Fernández : Manuel Giménez Fernández, *Bartolomé de las Casas. Capellán de S.M. Carlos I*, *op. cit.*, p. 397-407 et 505-22.

[71] Selon le plan, les cultures agraires devaient être initialement séparées, les Taïnos cultivant leurs plantes et les Castillans celles de Castille. L'or restait présent même si les travailleurs taïnos devaient être substitués par des esclaves africains : AGI, Patronato, 170, R. 22, f° 3r-4v.

[72] « *llevar cada mañana los de su familia a la iglesia a misa […] en alta voz, el Ave María y el Pater noster y el Credo, y la Salve Regina en romanze […]e lo mismo se haga a la tarde quando vengan de trabajar* » : *Ibid.*, f° 2v-3v. Marcel Bataillon voit dans cette organisation, une inspiration directe de l'*Utopia* de Thomas More : Marcel Bataillon, « Le "clérigo Casas" », art. cit., p. 47.

[73] Érasme, *Les préfaces au* Novum Testamentum, éd. Yves Delègue et Jean-Paul Gillet, Genève, Labor et fides, 1990, p. 75. Sur la réception d'Érasme en Espagne : Marcel Bataillon, *Érasme et l'Espagne*, *op. cit.*, notamment p. 46-47 et 78. Ce passage en particulier fut repris presque textuellement par l'évêque de Mexico Juan de Zumárraga pour l'exhortation conclusive de sa *Doctrina*, imprimée en 1543 à Mexico : Marcel Bataillon, *Érasme au Mexique*, Alger, Société historique algérienne, 1932, p. 8-9.

Las Casas, qui avait sans doute eu écho de ce texte, formulait la même vision d'un christianisme du quotidien et du travail. Le modèle de peuplement mixte qu'il proposait devait protéger les Taïnos d'un travail injuste par leur placement sous la tutelle des plus pauvres des Castillans, ceux habitués à la dureté des travaux manuels et qui connaissaient les plantes de Castille. La charge de la mission confiée par Dieu et par le pape aux Rois Catholiques revenait en définitive aux plus basses couches de leurs sujets, ceux qui vivaient du travail de leurs mains. Des laïcs recevaient ainsi une mission pastorale, une nouveauté justifiée par la confiance placée dans l'humilité de ces bons pauvres[74].

Las Casas laissait ouvert l'avenir des îles et des Taïnos : il pouvait s'agir d'un métissage durable unissant Castillans et autochtones ou d'une autonomie des populations autochtones, sans présence espagnole, mais toujours sous l'autorité de la Couronne. Dans tous les cas, les Taïnos devaient être admis à un nouveau statut, celui de personnes policées et christianisées, les deux dimensions étant inséparables l'une de l'autre.

II.B. Les cédules de l'automne 1518

Le mémoire provoqua un vif débat au début de l'année 1518. Il fut notamment vertement accueilli par les représentants des *encomenderos* d'Hispaniola, alors présents en délégation à Valladolid. Leur contre-mémoire n'en recommandait pas moins également la proclamation de « libertés et franchises » pour favoriser l'émigration et peupler les îles[75]. L'idée figurait encore en février 1518 dans l'avis de Bernardino de Manzanedo, l'un des gouverneurs hiéronymites, lequel suggérait l'envoi « de nombreux laboureurs mariés et de travailleurs pour labourer et rompre la terre, en semant du blé et en plantant des vignes et du coton et d'autres choses similaires ». La Couronne devait leur promettre le passage franc ainsi que leur donner du bétail, du blé, de l'orge et d'autres graines[76]. Une lettre du Juge Zuazo datée du 22 janvier à Santo Domingo et reçue sans doute en mars-avril renforçait encore cette idée, puisque le juge soulignait « la nécessité que Votre Majesté fasse de très grandes grâces aux personnes qui viendraient peupler », précisant qu'il parlait des laboureurs[77]. Tous ces projets convergeaient sur le rôle assigné à la paysannerie castillane, tout en affirmant, plus ou moins explicitement, la

[74] Voir aussi Luis Mora-Rodríguez, *Bartolomé de las Casas. Conquête, domination, souveraineté*, *op. cit.*, p. 191-213.
[75] Manuel Giménez Fernández, *Bartolomé de las Casas. Capellán de S.M. Carlos I*, *op. cit.*, p. 409-16.
[76] « *Que vayan muchos casados labradores y trabajadores para labrar y rasgar la tierra sembrando trigo y poniendo viñas y algodonales y otras cosas semejantes* » : *Ibid.*, p. 433-34.
[77] « *ay necesidad que vuestra magestad haga muy crecidas mercedes a las personas que aca venyeren a poblar* » : AGI, Patronato, 174, R. 8, f° 1v. Alain Milhou voit dans cette lettre un tournant, celui d'une « nouvelle conception de la colonisation ». Il me semble au contraire que Zuazo se plaça dans une certaine continuité. Son mémoire fut peut-être plus convaincant, en raison de la comparaison entre les Antilles et les Açores, îles prospères et pourtant dénuées de richesses minières : Alain Milhou, « Las Casas et la richesse », art. cit., p. 131-33.

nécessité de recourir à des esclaves, notamment africains, dont la privation de liberté était largement admise à l'époque, y compris par Las Casas[78].

Après un moment d'incertitude, le nouveau conseil royal décida d'accorder publiquement sa confiance à Las Casas en mars 1518, lorsque le chancelier Sauvage demanda la rédaction d'un nouveau mémoire, tout en organisant le changement de la politique royale sur les fondements du projet de décembre 1517[79]. La mort du chancelier en juin retarda quelque peu le processus, qui n'aboutit qu'à partir de septembre 1518, même si la cour bruissait de ces discussions depuis l'été[80]. Au cours de l'automne, au moins trente-six cédules précisèrent les grâces royales octroyées pour favoriser l'émigration, lesquelles demeurèrent inchangées au cours du siècle. Elles prévoyaient également à plus court terme l'organisation d'une campagne de recrutement. Presque toutes les autorités du royaume reçurent l'annonce des « grâces que nous [Charles Ier] promettons aux laboureurs et personnes laborieuses qui voudraient aller travailler et cultiver » les îles[81].

Les cédules les plus importantes, signées par le roi, furent données le 10 septembre à Saragosse, notamment celles qui précisaient la volonté royale et organisaient la première campagne massive de colonisation paysanne entièrement préparée par la Couronne[82]. Le but de ces franchises était que « les Indes se peuplent et s'embellissent et qu'on y implante notre sainte foi catholique » et pour cela il fallait que « les colons [*pobladores*] aient plus de volonté

[78] Alain Milhou, « Los intentos de repoblación de la Isla Española », art. cit., p. 644. Si Las Casas évolua par la suite sur la question, il partageait alors avec tous les Castillans la même acceptation de l'esclavage, courant dans la péninsule et justifié par les plus grands théologiens : Bernard Vincent, « L'esclavage dans la péninsule Ibérique à l'époque moderne », dans éd. Myriam Cottias, Elisabeth Cunin et António de Almeida Mendes, *Les traites et les esclavages : perspectives historiques et contemporaines*, Paris, Karthala, 2010, p. 67-75.

[79] Il est difficile de connaître la teneur exacte des débats du conseil royal, connus principalement par les écrits de Las Casas. Tandis que Giménez Fernández fait de ces débats le cœur de l'activité de l'administration royale durant l'été 1518, Bataillon nuance cette idée : Marcel Bataillon, « Le "clérigo Casas" », art. cit., p. 58 ; Manuel Giménez Fernández, *Bartolomé de las Casas. Capellán de S.M. Carlos I*, *op. cit.*, p. 437-38. Le plan de mars 1518 fut le premier jalon préparant le projet de conversion pacifique de Cumaná, sur la côte de Terre-Ferme, qui n'intervint que dans un second temps. Il prévoyait une colonisation par les seuls laboureurs, embauchés directement par la Couronne et appâtés par des salaires élevés, dont la valeur était en réalité limitée aux Indes. Ils devaient cultiver la terre, notamment le blé et la vigne mais aussi le mûrier à soie, le canéficier, la canne à sucre et des épices : Bartolomé de las Casas, *Cartas y memoriales*, éd. cit., p. 52-53.

[80] Selon Las Casas, il s'agissait du principal sujet de discussion à la cour lors de l'été 1518. Si l'on peut nuancer son point de vue, les cédules étaient effectivement en préparation et dès le 2 septembre, le conseil royal ordonna aux officiers de la *Casa de la Contratación* de préparer leur bâtiment à accueillir et loger les laboureurs qui allaient être recrutés : HDI, Lib. 3, CV ; AGI, Indiferente, 419, L. 7, f° 743r-743v.

[81] « *las mercedes que prohemitos que a los labradores e gente de trabajo que las quisieren yr a labrar e cultivar* » : Indiferente, 420, L. 8, f° 152v. Pour la liste des cédules : Manuel Giménez Fernández, *Bartolomé de las Casas. Capellán de S.M. Carlos I*, *op. cit.*, p. 239-40. Pour l'essentiel, il s'agit des mêmes cédules, répétées à des autorités distinctes. Les cédules furent édictées au nom de Jeanne et Charles, occultant le fait que la reine avait déjà été écartée du pouvoir.

[82] Les cédules étaient également visées par le secrétaire Cobos, le chancelier Carondelet, l'évêque Fonseca, Ruiz de la Mota, García de Padilla et Luis Zapata, soit un conseil royal élargi : *Ibid.*

de demeurer[83]. » En conséquence, il fallait des laboureurs pour s'assurer que la conquête des îles prenne véritablement sens.

L'annonce faisait aussi le constat d'un gâchis. En effet, les Caraïbes étaient décrites comme un lieu propice, sinon idéal, pour la constitution de communautés agraires prospères :

> « Ladite terre desdites Indes est très fertile et abondante de toutes les choses de viandes et de poissons et de fruits et disposée pour y cultiver du pain et du vin et d'autres aliments, lesquels ont très bien poussé et certaines personnes l'ont expérimenté et cela n'a pas été poursuivi du fait que les habitants desdites îles sont plus enclins à récolter de l'or qu'au travail et à d'autres occupations, lesquels se feraient mieux sur ladite terre qu'en nul autre lieu et [en conséquence] la principale manière pour permettre leur peuplement et ennoblissement serait qu'aillent auxdites terres certains laboureurs qui travaillent et sèment comme ils le font dans ces royaumes[84]. »

La terre était décrite comme particulièrement prédisposée à accueillir les plantes de Castille, que ce soient « les cultures et les graines et les légumineuses et le bétail », qui avaient déjà été « expérimentées[85] ».

La fertilité du sol était ainsi une invitation aux paysans castillans à aller peupler les îles, car eux seuls comprenaient que les véritables trésors des Caraïbes ne résidaient pas dans l'or, mais dans la richesse agricole qu'elles offraient lorsqu'elles étaient cultivées avec les bonnes plantes. Pour ce faire, ils devaient reproduire les pratiques espagnoles, celles de « ces royaumes ». De cette reproduction des campagnes ibériques résulterait une double amélioration : celle des Indes, qui se rapprocheraient de la Castille et dont les habitants autochtones se feraient chrétiens, mais aussi celle de la vie des laboureurs, tous ceux qui « vivent avec nécessité et grands labeur et pauvreté », auxquels on promettait une vie meilleure[86]. Des richesses, autant matérielles que spirituelles, seraient ainsi produites dans des proportions autrement plus grandes que dans l'économie prédatrice des *encomenderos*.

---

[83] « *las Indias se pueblen e ennoblezcan y en ellas sea sea plantada nuestra sancta fee catolica* » : AGI, Indiferente, 420, L. 8, f° 48v ; « *para que los pobladores tuviessen mas voluntad de permanescer* » : AGI, Indiferente, 420, L. 7, f° 751r.

[84] « *por ser la dicha tierra de las dichas Indias muy fertil e abundosa de todas las cosas de carnes e pescados e fructas e aparejada para hacer en ella pan e vino e otros mantenymientos los quales se an dado en ella muy bien e algunas personas que lo an esperimentado e no se ha llevado adelante a causa de los abitantes en las dichas yslas que se ynclinan mas al coger del oro que a la lavor e granjerias que en la dicha tierra se harria muy mejor que en ninguna parte e visto lo que la principal causa de su poblacion e ennoblecimiento es que a las dichas tierras vayan algunos labradores de trabajo que labren e syenbren como en estos reynos lo hasen* » : AGI, Indiferente, 420, L. 8, f° 48v .

[85] « *las labranzas e symentas e legumbres e granjerias de ganados* » : *Ibid.*, f° 49r.

[86] « *viven con necesydad e en grand trabajo e pobreza* » : *Ibid.,* f° 48v-49r.

Les franchises accordées étaient à la hauteur des enjeux et des promesses offertes par les Indes. Le roi garantissait à ses « frais, le passage franc et l'alimentation dont [les paysans] auraient besoin du moment où ils partiraient de leurs maisons jusqu'à ce qu'ils arrivent auxdites Indes […], [et] jusqu'à qu'ils aient leurs propres champs qui les nourrissent[87] ». Pour favoriser leur installation, il leur était également promis « les meilleurs lieux » pour installer leurs fermes, dont ils recevraient propriété, « des socs et des houes […] et des plantes et des légumineuses et des semences et d'autres choses pour qu'on en fasse l'*experiencia* et à chaque laboureur nous ferons donner une vache et une truie ». Toutes ces concessions étaient des richesses inespérées aux yeux de paysans nécessiteux : elles soulignent aussi l'intention de la Couronne, celle de cultiver les plantes de Castille. Enfin, les Taïnos devaient les aider à construire leurs maisons et leur fournir par la suite un « travail modéré[88] ».

En raison de la difficulté de la transplantation de la culture agraire castillane, le conseil royal avait prévu des mesures concrètes pour soutenir directement et sans limites de temps théoriques les laboureurs volontaires, jusqu'à leur enracinement définitif. Il s'appuyait ici notamment sur le mémoire de Las Casas, mais aussi sur des textes antérieurs, ce qui explique la divergence majeure concernant le travail des Taïnos. Dans son propre récit de l'édiction des grâces royales, Las Casas rapportait dans son *Historia de Indias* que furent suivis « tous les avis et moyens qu'avait donnés le clerc Casas pour que sur cette terre vécussent les Espagnols sans avoir d'Indiens, de quoi il s'ensuivait qu'ils seraient bientôt mis en liberté[89] ». Pourtant, la Couronne retint moins les aspects novateurs de son projet — notamment la reconnaissance, au moins théorique, de la liberté des Taïnos et la perspective de leur autonomie — que les éléments consensuels : la nécessité de dupliquer la Castille outre-mer et le recours aux laboureurs, perçus comme les meilleurs colons.

La mention des *experiencias* à mener rappelle que l'on attendait des laboureurs des compétences pour adapter l'agriculture castillane. Les grâces octroyées devaient les inciter à ce « qu'ils travaillent et fassent des cultures et des *experiencias* en semant [et] plantant », notamment certaines plantes pour lesquelles on promettait des récompenses aux premiers qui parviendraient à en tirer des rentes. Les produits de Castille, mentionnées implicitement tout au long du texte, étaient l'huile, le riz, la soie, les clous de girofle, le gingembre, la cannelle et

[87] « *a nuestra costa pasaje franco e los mantenimientos que ouvieren menester dende que partieren de sus casas hasta que lleguen a las dichas Indias* […] *hasta que ellas tengan labranzas de suyo en que puedan estar e vivir* » : *Ibid.*, f° 49r. Les propriétés royales devaient leur offrir l'alimentation nécessaire.

[88] « *los mejores asientos* » ; « *rejas e azadas […] e plantas a legumbres e simientes e otras cosas para haser la esperiencia dello e a cada labrador mandaremos dar una vaca e una puerca* » ; « *trabajo moderado* » : *Ibid.*, f° 49v.

[89] « *Todos los avisos ymedios que dió el clérigo Casas para que en estas tierras viviesen los españoles sin tener indios, de donde se seguia ponerlos luégo en libertad* » : HDI, Lib. 3, CII, p. 379-380.

l'indigo[90]. Les plantes locales n'étaient pas citées car elles n'étaient pas rentables et ne contribuaient pas à faire des îles un endroit agréable à vivre. Enfin, des mesures visaient à assurer la pérennité de la présence des laboureurs : vingt années d'exemption fiscale totale et la garantie des bénéfices des églises à leurs enfants, anticipant la multiplication future de cette nouvelle communauté chrétienne. Des médecins engagés spécialement devaient leur assurer une longue vie[91].

Pour s'assurer que les grâces seraient suivies d'effet, plusieurs cédules ordonnèrent aux officiers royaux, en poste sur tout le parcours prévu, de préparer l'arrivée des laboureurs. Le trésorier de la *Casa de la Contratación*, Juan López de Recalde fut informé le jour même de l'entreprise et il lui fut demandé de réserver un bon accueil aux laboureurs, de les héberger dignement et de les nourrir. Il devait aussi « prendre soin que chaque [laboureur] emportât des légumineuses et des plantes de toutes espèces, blé, orge, pois chiches, fèves, lentilles et riz et toutes les choses et légumineuses que l'on pourrait trouver à nos frais et chacun de la quantité qui vous semblerait bonne », ainsi que des « socs et des houes », des vers à soie et des ruches[92]. Une cédule fut également adressée aux officiers d'Hispaniola afin qu'ils accueillent les laboureurs dignement, en rappelant à nouveau le but de la réforme des Indes.

Las Casas fut personnellement chargé de conduire le recrutement des paysans, ce qui souligne son rôle clef dans la réalisation de la nouvelle politique royale. Des instructions très précises lui furent envoyées, concernant la manière de prêcher dans l'ensemble des « villes, villages et lieux de ces royaumes et seigneuries qui [lui] conviendraient », incluant donc les juridictions seigneuriales. Le public ciblé était les couches les plus démunies de ces lieux-là, les

> « nombreuses personnes laborieuses qui vivent de façon nécessiteuse et [dont] les terres qu'ils travaillent et labourent sont louées et [qui] paient plus de loyer que ce qu'ils tirent de profit et [qui] n'arrivent à subvenir à leurs besoins et à ceux de leurs femmes et enfants qu'avec beaucoup de travail et grande misère[93]. »

[90] « *trabajaren e hasyeren labranzas e esperiencias del sembrar, plantar* » : *Ibid.*, f°49r et 50r.
[91] *Ibid.*, f° 49r-49v.
[92] « *tener cuydado que cada uno lleve legumbres y plantas de todas especies, trigo, cebada, garbanzos, habas, lentejas y arroz y todas las cossas y legumbres que se puedan aver a nuestra costa a cada uno la cantidad que vos paresciere* » : AGI, Indiferente, 419, L. 7, f° 750r-750v.
[93] « *ay muchas personas de trabajo que viven necesitadamente y muchas ay que las tierras en que trabajan y labran son arendadas que pagan mas de rento que sacan de ganancia y no alcanzan para se sostener a sy e a sus mugeres e hijos sino con mucha pobreza y trabajo* » : *Ibid.*, f° 747v.

Le clerc devait leur répéter ce que la législation royale avait déjà communiqué aux différentes autorités du royaume : les grâces accordées, mais aussi « la bonté et la fertilité » des îles, dont la terre était jugée « propre à la culture du blé et de la vigne[94] ». Pour s'adapter au public, l'annonce décrivait les Indes comme un véritable paradis terrestre :

> « Toute l'année, il y a de l'herbe et ainsi toute la terre [reste] verte et elle peut porter deux voire trois fois en certains [lieux] et à toute saison tout ce que l'on sème naît et croît et tout pousse très bien, car le moment est toujours propice pour semer et planter tout ce que l'on veut et en particulier le blé et les pois chiches et les fèves et d'autres semences donnent fruit et les vignes de même donneront fruit et du très bon[95]. »

L'exagération des richesses promises, qui incluait encore le bétail et l'or, était peut-être l'une des premières diffusions à large échelle de l'image de l'Amérique comme pays de cocagne, où « de nombreux garçons de ferme pourraient vivre comme des seigneurs[96] ». Dans ce monde idéal, décrit comme paradis agraire, les plantes de Castille demeuraient centrales, d'autant que celles citées composaient alors la base de l'alimentation paysanne.

Les autres points répondaient en outre à ce que l'administration royale imaginait être les peurs populaires des paysans castillans. Las Casas devait rappeler à nouveau le climat favorable et tempéré, le fait qu'« il n'y fait jamais froid ni en été des chaleurs dangereuses » et que l'on ne tombait jamais malade, car parmi ceux qui vivaient aux Indes « par merveille, il n'y en a aucun qui souffre et pour cela il y a de nombreux remèdes de médecins et des médecines et de très bons aliments ». Surtout, la Couronne ayant jugé que la « peur de la mer » était le principal frein à l'émigration, on dépeignit la traversée de l'Atlantique comme

> « la plus certaine et la plus sûre qu'aucune autre navigation et ceux qui la connaissent considèrent qu'il n'est pas plus difficile d'aller auxdites Indes que d'aller

---

[94] « *todas las ciudades, villas a lugares desos reynos e señorios que os paresciere* » ; « *bondad y fertylidad* » ;« *aparejada para labranzas de pan e vino* » : AGI, Indiferente, 419, L. 7, f° 746v.La promesse du passage franc et de l'hébergement à Séville devait également être formulée explicitement : *Ibid.,* f° 746v-747v.

[95] « *todo el año ay yerba y asi toda la tierra verde y que lleva dos o tres vezes en algunas ; y que en qualquier tiempo del año que quieran sembrar qualquier cosa, nace y grana todo y se da muy bien, porque continuamente es buen temporal para sembrar y plantar todo lo que quisyere y especialmente dan fruto y que granan el trigo y los garbanzos y habas y otras simientes y las parras asy mismo darán fruto y muy bueno* » : *Ibid.*, f° 747v. Pour la nomination de Las Casas, son salaire et les exemptions dont il bénéficiait : AGI, Indiferente, 419, L. 7, f° 768r et 776v.

[96] « *muchos mozos que podrian vivir como señores* » : *Ibid.,* f° 747v. Sur la poursuite de ce discours au cours du XVIe siècle, notamment avec le thème de la terre de Jauja, voir María De Los Ángeles Pérez Samper, « Entre el paraíso de la abundancia y el infierno del hambre: mitos y realidades », *Cuadernos de historia moderna*, 14, 2015, p. 173-96, p. 185-86 ; Carmen Bernand, « De Cocagne au paradis de Mahomet : les délices de Jauja et de Chacona », dans éd. Frank Lestringant et Alexandre Tarrête, *Îles et Insulaires (XVIe-XVIIIe siècle)*, Paris, Sorbonne Université Presses, 2017, p. 313-22.

> par voie de terre du fait de la grande expérience qu'ont les pilotes qui font ledit voyage[97]. »

Cette adresse particulière aux paysans pauvres d'Espagne laisse entendre que la Couronne souhaitait mobiliser le plus grand nombre possible d'émigrants. L'annonce publique faisait des laboureurs des acteurs clefs des nouveaux territoires royaux, lesquels, en plus de s'enrichir considérablement, accompliraient naturellement le grand dessein de Leurs Altesses, à savoir que

> « lesdites Indes, qui sont une si bonne terre, se peuplent et s'ennoblissent et que leurs Indiens naturels se convertissent à notre sainte foi catholique, ce qui est le principal désir et l'intention de Leurs Altesses[98]. »

Le cœur du monde paysan était donc visé, auquel on promettait de grandes richesses, un climat idéal et une nature exceptionnelle qui recevrait parfaitement leurs plantes du quotidien.

Las Casas prit la route en octobre 1518 et décrivit dans son *Historia de Indias* comment il alla chanter « la félicité, fertilité, santé et richesse » de ces terres et comment il convainquit des foules entières, car il confirmait tout ce que les grâces royales énonçaient, en disant « qu'il le savait pour l'avoir vu de ses yeux et l'avoir expérimenté pendant de nombreuses années ». Le récit de Las Casas — malgré l'apologie de sa propre action et les années qui séparent les évènements de son écriture — permet d'approcher ce que ces paysans, qui n'avaient sans doute qu'une vague idée des Indes, purent ressentir face à ces annonces merveilleuses, frappées de l'authenticité du sceau royal. Selon Las Casas, le succès fut immédiat, car « après avoir été avisés et informés, [les paysans] ne tardaient pas à venir s'inscrire pour aller peupler les Indes et en peu de jours, [Las Casas] réunit un grand nombre de gens[99] ». Les deux témoignages directs rapportés par le clerc de paysans ayant choisi de s'engager témoignent du succès du recrutement, dépassant une simple réception passive des descriptions idéalisées des Indes (que Las Casas savait du reste n'être qu'un mirage). Ainsi, lorsque les échevins de la ville de Berlanga

---

[97] « *nunca haze frio ny tampoco en verano haze calores dañificados* » ; « *por maravilla ay nynguno que adolezca y para esto ay muchos remedios de fisicos y medicinas e muy buenos mantenimientos* » ; « *temor de la mar* » ; « *es mas cierta y segura que ninguna otra navegacion y que los que la saben no tienen en mas pasar a las dichas Indias que yr por tierra por la mucha yspiriencia que los pilotos que hazen el dicho viaje tienen* » : *Ibid.*, f° 746v et 747r.

[98] « *las dichas Indias que son tan buena tierra se pueble y ennoblezca y los Indios naturales dellas se conviertan a nuestra santa fe catolica este es el principal desseo e yntencion de sus altezas* » : *Ibid.*

[99] « *felicidad, fertilidad, sanidad y riqueza* » « *lo sabia por vista de ojos y por muchos años lo habia experimentado* » ; « *despues de avisados é informados, poco tardaban en venirse a escribir para ir a poblar a las Indias, y en breves dias allegó gran número de gente* » : HDI, Lib. 3, CV, p. 400. Las Casas voulut partir plus tôt mais des complications administratives, peut-être du fait de l'évêque Fonseca, l'avaient ralenti : Manuel Giménez Fernández, *Bartolomé de las Casas. Capellán de S.M. Carlos I*, *op. cit.*, p. 624-38.

vinrent prier Las Casas de prêcher chez eux, dans la juridiction du connétable de Castille, l'un d'eux aurait déclaré :

> « Monsieur, nous ne souhaitons pas aller aux Indes en raison de la nécessité dans laquelle nous vivons ici, car chacun d'entre nous possède 100 000 maravédis de richesse et plus encore (ce qui à l'époque et en cette terre, était un grand capital), mais nous partons pour laisser nos enfants sur une terre libre et royale[100]. »

La même chose lui aurait été dite à Rello, dans la juridiction du comte de La Corogne, où 29 des 30 foyers du village s'engagèrent, y compris un homme âgé de 70 ans, auquel Las Casas demanda :

> « "Vous, bon père, pourquoi voulez-vous aller aux Indes, étant déjà si vieux et fatigué ?", ce à quoi lui répondit le brave vieux : "Ma foi, monsieur, dit-il, à mourir bientôt et laisser mes enfants sur une terre libre et bienheureuse[101]" »

Les Indes représentaient en effet une perspective attrayante pour certains laboureurs désireux d'échapper à une juridiction seigneuriale pesante, qui menaçait les terres communales ou cherchait à contrôler le *cabildo*. L'émigration vers l'Amérique s'inscrivait donc dans les conflits de juridiction qui caractérisaient la Castille du début de l'époque moderne[102]. La narration de Las Casas était peut-être une façon de louer le rôle protecteur de la monarchie. Il n'en demeure pas moins que la Couronne avait anticipé d'éventuelles oppositions seigneuriales et avait préalablement ordonné à toutes les autorités du royaume, y compris ecclésiastiques, de laisser circuler sans encombre Las Casas et ses laboureurs.

---

[100] « *Señor, cada uno de nosotros no quiere ir á las Indias por falta que tenga acá, porque cada uno tenemos 100.000 maravedís de hacienda y aún más (lo cual para entónces, y en aquella tierra, era mucho caudal), sino vamos por dejar nuestros hijos en tierra libre y real.* » : *Ibid.*, p. 401.

[101] « *"Vos, padre, ¿á qué quereis ir á las Indias siendo tan viejo y tan cansado?" respondió el buen viejo: "A la mi fe, señor, dice él, á morirme luégo y dejar mis hijos en tierra libre y bienaventurada"* » : *Ibid.*, p. 401-402.

[102] AGI, Indiferente, 419, L.7, f° 751v-752r. La préférence spontanée des paysans pour les terres sous juridiction royale (dites *realengas*) était proverbiale, notamment en raison d'une justice royale de meilleure réputation (« *en la tierra del rey, la vaca corre al buey* »). La réalité était plus nuancée et il n'y eut pas de préférence systématique pour la juridiction royale. Le fait que Las Casas semble avoir recruté l'entièreté de certains villages laisse supposer que les conditions spécifiques à ces lieux étaient considérées comme insatisfaisantes, sans que l'on puisse généraliser à l'ensemble du royaume : David E. Vassberg, *Land and society in golden age Castile*, Cambridge, Cambridge University Press, 1984, p. 97-99 ; Bartolome Yun Casalilla, « Aristocracia, señorío y crecimiento económico en Castilla : algunas reflexiones a partir de los Pimentel y los Enríquez (siglos XVI y XVII) », *Revista de Historia Económica*, 3, n° 3, 1985, p. 443-71 ; Ignacio Atienza Hernández, « El señor avisado : programas paternalistas y control social en la Castilla del siglo XVII », *Manuscrits*, 9, 1991, p. 155-204. Voir aussi Sébastien Malaprade, *L'énergie en commun : résistances à la privatisation et la destruction d'un* monte *sous Charles II*, à paraître.

II.C. La campagne Las Casas-Berrio et la première expédition paysanne

Pour accompagner Las Casas (d'après lui pour mieux le surveiller) le conseil royal lui adjoignit le courtisan et ancien soldat Luis de Berrio, qui partit prêcher en Andalousie. La campagne de recrutement se déroula relativement bien, même si Las Casas accusa par la suite Berrio et l'évêque Fonseca de l'avoir considérablement gêné. Le clerc fit de Berrio le responsable de tous les problèmes : égoïste et avide, il n'aurait recruté que ses amis, des « oisifs ». Il eut aussi quelques difficultés avec des seigneurs, réticents à appliquer des grâces concédées à leurs dépens[103].

Au printemps 1519, Las Casas et Berrio étaient toujours en train de parcourir la Castille et l'Andalousie. Luis de Berrio expliqua dans une lettre que le recrutement était lent, car après l'annonce des grâces « de nombreux laboureurs et travailleurs se [proposèrent] pour participer au peuplement », mais « par la suite peu se [mirent] en chemin », sans doute après que l'enthousiasme suscité par les descriptions fut retombé. Malgré cela, le 30 juin 1519, le monarque exprima sa confiance à Luis de Berrio, dont il louait « le soin et la bonne diligence ». Certains laboureurs étaient effectivement arrivés à Séville, mais n'avaient pas été reçus correctement par la *Casa de la Contratación*, notamment des célibataires. À ce sujet, le roi suivit les recommandations de Luis de Berrio et, autre témoignage de la confiance placée en lui, lui transmit une copie de la lettre envoyée aux officiers sévillans « pour ne pas perdre de temps[104] ». Cette lettre demandait à la *Casa de la Contratación* d'accepter les laboureurs célibataires et les jardiniers, quoiqu'ils aient été initialement exclus des grâces[105].

Le 18 juillet, deux premières familles de laboureurs, dont 3 enfants, embarquèrent après avoir séjourné à Séville. La *Casa de la Contratación* enregistra le coût de leur hébergement, de leur transport, mais aussi des « graines qu'on leur a données[106] ». Ces deux familles ne représentaient encore que peu de monde, mais le 23 octobre 1519, les choses s'accélérèrent et de multiples cédules furent envoyées pour permettre le déplacement vers Séville d'au moins 50 foyers de laboureurs d'Antequera, en dépit de la forte opposition des autorités locales. La *Casa de la Contratación* fut chargée de préparer leur traversée de l'Atlantique, mais aussi de

[103] Sur ce passage, à nouveau, les sources les plus détaillées proviennent de Las Casas, sans contradicteur : HDI, Lib. 3, CV, p. 398-404. Voir aussi Manuel Giménez Fernández, *Bartolomé de las Casas. Capellán de S.M. Carlos I*, *op. cit.*, p. 624-39 ; Marcel Bataillon, « Le "clérigo Casas" », art. cit., p. 61-63.

[104] « *recaudo e buena diligencia* » ; « *que se an offrecido muchos labradores y gente para yr a haser la poblacion y que despues ponen pocos en efecto su camino* » ; « *por no perder tiempo* » : AGI, Indiferente, 420, L. 8, f° 81v-82r.

[105] *Ibid*, f° 81r-81v. L'autre ajustement fait cet été-là fut l'inclusion de la région de Castilla del Oro dans les grâces royales, à la requête de son gouverneur Lope de Sosa, qui réclama lui-aussi le droit de recruter des laboureurs, ce qui lui fut accepté : AGI, Panama, 233, L. 1, f° 246v-248r.

[106] AGI, Contratación, 4675B, L. 2, f° 72r. Une famille avec cinq enfants était également présente à Séville mais n'embarqua pas ce jour-là.

trouver les « légumineuses et les graines » qu'ils devaient emporter. Le même jour, une cédule royale fut envoyée aux autorités d'Hispaniola, Cuba et Porto Rico afin qu'elles soient informées de l'arrivée des laboureurs d'Antequera et qu'elles choisissent un lieu pour fonder un village[107].

L'empressement du conseil royal contrastait avec la lenteur des préparatifs : la plupart des laboureurs d'Antequera n'arrivèrent qu'au début du mois de février 1520 et au milieu du mois de mars, la *Casa de la Contratación* hébergeait 35 foyers, représentant près de deux cents paysans, femmes, enfants, adolescents, serviteurs et autres garçons de ferme[108] (voir annexe 7). Cette présence posa de grands problèmes logistiques aux agents de l'institution sévillane, qui n'était pas faite pour gérer une telle masse d'individus. Dès le 7 février, ses officiers s'en plaignirent au conseil royal, qui n'avait toujours rien statué à ce sujet le 16 mars[109].

Cette présence compliqua le travail de la *Casa de la Contratación*, dont les archives indiquent les efforts déployés pour préparer l'expédition, en suivant soigneusement les instructions royales. Les achats, conduits dans toute l'Andalousie, témoignent d'une volonté de donner aux laboureurs toutes leurs chances de réussite. Les registres de la *Casa de la Contratación* montrent que l'émigration paysanne fut celle d'individus qui maîtrisaient des pratiques particulières, prouvées par la présence d'outils spécifiques. Autant que les semences de blé ou les plants d'arbres, l'ensemble de ces éléments, humains et matériels, était nécessaire pour permettre la reproduction outre-mer des campagnes de Castille. L'institution sévillane acheta donc directement de nombreux outils :

> 200 bêches, 200 houes, 100 haches, 6 meules pour moudre la farine, 100 forets, 2 meules à aiguiser de barbier, 50 paires de tenailles, 12 scies à main, 2 limes, 90 coins [pour fendre du bois], 52 leviers, 50 marres, 50 marteaux, 50 marteaux arrache-clou, 3 appareillages nécessaires aux moulinets, deux appareillages nécessaires à deux meules, deux outillages pour faire du pisé, 4 pics pour battre les pierres des moulins, 200 socs d'araires, 200 étançons, 200 curoirs, 50 herminettes, 100 grattoirs. Le tout envoyé dans des paniers enroulés de cordes[110].

---

[107] Au moins six cédules furent rédigées ce jour-là concernant l'émigration des laboureurs : AGI, Indiferente, 420, L. 8, f° 147v-153v.

[108] AGI, Contratación, 4675B, L. 2, f° 91r-93r. Un prêtre les accompagnait. Si la cédule royale insista sur leur pauvreté, le fait que la plupart des laboureurs avaient des serviteurs suggère qu'ils n'étaient pas issus des couches les plus pauvres des campagnes de Castille. Au cours de leur séjour à Séville, les laboureurs reçurent un montant de 11 maravédis par jour et par personne, sauf pour les nouveaux-nés (*niños de teta*), jusqu'au 15 avril 1520. J'ai compté 201 personnes mais le registre de la *Casa de la Contratación* établit le nombre de 207 personnes, s'agissant soit d'une erreur soit de l'arrivée tardive de 6 dernières personnes qui ne furent pas enregistrées avec les autres.

[109] AGI, Indiferente, 420, L. 8, f° 186v.

[110] *azadones, azadas, hachas, piedras de moler harina (4 para vacio, 2 para blanco), barrenas, piedras de amolar para barvero, pares de tenazas, sierras de mano, limas, cuñas, palancas, almadanas, martillos, martillos de oreja, aparejos para*

Cette liste est particulièrement éloquente par la diversité des objets recensés — autant des instruments aratoires que des objets liés à la meunerie, la viticulture, la tonnellerie ou la charpenterie. Cette variété d'outils renvoie à un savoir-faire agricole et à une multiplicité d'usages, qui soulignent la complexité de la transposition de l'agriculture européenne dans un monde sans bêtes de trait et sans outillage métallique, deux caractéristiques majeures des agricultures européennes[111]. Il ne fallait pas seulement des semences de blé, il fallait encore des paysans sachant les cultiver, l'araire et son soc en métal, les bœufs pour la tirer, les curoirs pour nettoyer le soc et le coutre, les houes et les bêches pour le sarclage, etc[112].

Si la liste de 1520 est particulièrement détaillée, nous conservons des traces plus précoces, quoique moins précises, d'envoi d'outils, preuve que le besoin en matériel agricole se manifesta dès les premières tentatives de mise en culture dans les Caraïbes et les premiers envois de paysans. Les inventaires des expéditions de Berardi en février 1496 et celle de Peralonso Niño en juin 1496 montrent qu'en dépit de proportions moindres, la même diversité d'outillage s'observe, complétant l'inventaire de 1520. On y trouve la mention de coutres (*teleras*) en fer, ainsi que des clous qui renforçaient les différentes parties de l'araire : *clavos tymoneros* (pour le timon), *clavos mazereros* (pour le mancheron), *clavos orejeros* (pour le versoir). Cette présence abondante de métal, dans un objet généralement entièrement construit en bois,

---

los molinetes, aparajeos para dos muelas, guarniciones de tapiales, picaderas para picar las piedras de los molinos, rejas de arados, teleras, arejadas, azuelas (25 con estubos, 25 llanas), escoplos con sus virones : en seras con sus lías : AGI, Contratación, 4675B, L. 2, f° 89r-89v. Quelques doutes subsistent quant à certaines traductions, autant du fait de l'évolution du vocabulaire depuis le XVIe siècle que du manque de contexte pour certains objets. Ainsi l'*almadana* désignait autant une marre (houe de vigneron) qu'une masse de tailleur de pierre. De même les *teleras* peuvent être les étançons (la pièce qui tient le soc à l'age de l'araire) mais elles pouvaient aussi désigner le coutre sur certaines araires, en fonction de l'inclinaison et pouvaient donc être partiellement en métal. George Foster et Guy Stresser-Péan représentent tous deux les *teleras* comme des étançons, mais il me semble que le prix relativement élevé des *teleras* dans cet inventaire (40 maravédis, soit environ 60% du prix des socs) et de la mention de « *teleras de hierro* » dans l'inventaire de 1496, au prix équivalent aussi à environ 60% celui d'un soc, justifie cette interprétation. Un simple étançon, nécessairement en bois, est donc *a priori* exclu : George M. Foster, *Culture and Conquest*, *op. cit.*, p. 53-55 ; Guy Stresser-Péan, *El arado criollo en México y América central*, Mexico, Centre d'Études Mexicaines et Centraméricaines, 1988, p. 11-16 ; Luis Robles Macías, « La armada a Indias de Peralonso Niño en 1496 », art. cit., p. 23. Pour une description d'étançon-coutre, voir François Rozier, *Cours complet d'agriculture*, Paris, Rue et maison Serpente, vol. 3, 1797, p. 73-74. Cette interprétation laisserait cependant supposer, à rebours de l'interprétation de Foster et Stresser-Péan et de la plupart des sources écrites et matérielles, qu'un autre type d'araire ait pu être diffusé en Amérique au début du XVIe siècle. Je n'ai toutefois pas trouvé d'exemple d'araires espagnols de ce type : Julio Caro Baroja, « Los arados españoles : sus tipos y repartición : aportaciones críticas y bibliográficas », *Revista de dialectología y tradiciones populares*, 5, n° 1, 1949, p. 3-96. Il est aussi possible que le sens de *telera* ait changé entre le XVIe et le XIXe siècle. Sur les araires, voir le chapitre 8, p. 474.

[111] Sur l'usage plus commun des outils en fer et de la force animale en Europe, par comparaison avec la Chine, et son explication, voir Mathieu Arnoux, « European steel vs Chinese cast-iron : From technological change to social and political choices (Fourth century BC to eighteenth century AD) », *History of technology*, 32, 2014, p. 297-312.

[112] Pour plus de détails sur ces outils, voir Pascal Reigniez, *L'outil agricole en France au Moyen Âge*, Paris, Errance, 2002.

suggère que la Couronne fit envoyer des objets de qualité, plus onéreux que la majorité des instruments employés d'ordinaire par la paysannerie castillane. Les inventaires contiennent également des outils qui n'apparaissent pas en 1520 : des fourches (*horcas*), des faucilles (*hoçes de segar*) ou des jougs (*yugos*)[113].

Le besoin d'outils en métal fut persistant, d'autant que tout au long du siècle une écrasante majorité fut produite en Espagne et envoyée en Amérique. On retrouve par exemple à bord du *Santa Cruz*, navire qui partit en 1545 pour le Mexique, de nombreux outils : des socs d'araires, des marres, des bêches, des haches, des serpes pour tailler la vigne ou des herminettes[114]. En dépit de tentatives de production locale, comme celle attestée par l'expédition d'Alonso de Encinas qui prévoyait de faire venir en 1574 90 laboureurs et 10 forgerons, la dépendance demeurait forte à la fin du XVIe siècle[115]. En 1597, la flotte apporta en Nouvelle-Espagne près de 12 000 socs[116].

Pour les Espagnols, l'outillage symbolisait la supériorité technique de l'agriculture castillane sur celle taïno. Las Casas affirma qu'avec « les houes et bêches et haches de fer […] [les Espagnols] font en une semaine […], ce que [les Taïnos] faisaient en deux ou trois mois[117] ». Bernabé Cobo écrivit même que le cannibalisme avait été causé par l'absence d'élevage et d'outils en fer, car tout devait être fait « à force de bras […] ce qui doublait les labeurs[118] ». Les pratiques agraires des Vieux et Nouveau Mondes composaient en réalité avec des ressources distinctes et l'usage de la force animale et d'un outillage métallique par l'agriculture européenne n'impliquait pas des rendements plus élevés[119].

En revanche, même si les plantes américaines furent occasionnellement cultivées avec des outils européens et réciproquement des plantes européennes avec des outils américains, l'outillage en métal était directement associé, notamment dans les représentations autochtones, aux plantes de Castille. Le codex Osuna (image 14) et le codex Sierra (image 15) représentent

---

[113] Cité par Luis Robles Macías, « La armada a Indias de Peralonso Niño en 1496 », art. cit., p. 23. Pour les prix des outils, voir CODODES, p. 882-883, mais il manque la mention de trois socs.

[114] AGI, Contratación, 1079, N. 7, R. 2, f° 370r-371r.

[115] AGI, Santo Domingo, 899, L. 2, f° 294r-295v. En mars 1574, Alonso de Encinas donnait pouvoir pour organiser le recrutement des laboureurs, indication que l'expédition était en préparation : Archivo histórico provincial de Madrid, archivos notariales, T. 605, f° 128r-128v. Je remercie Jerónimo Bermúdez pour cette archive.

[116] Michel Morineau, *Incroyables gazettes et fabuleux métaux : les retours des trésors américains d'après les gazettes hollandaises*, Paris, Maison des sciences de l'homme, 1985, p. 92-94.

[117] « *azadas y azadones y hachas de hierro* […] *hacen en una semana* […], *[lo que] hacían ellos en dos meses y tres* » : Bartolomé de las Casas, *Cartas y memoriales*, éd. cit., p. 44.

[118] « *a fuerça de braços* » ; «*el afan era doblado* » : Biblioteca Universitaria de Sevilla, Séville, Ms. A 331/102 (*Historia del Nuevo Mundo* de Bernabé Cobo), f° 501v.

[119] Pour plus de détails sur les pratiques agraires européennes et mésoaméricaines, voir les chapitres 8 et 9.

deux cas distincts de l'utilisation de ces outils en Nouvelle-Espagne dans la seconde moitié du XVIe siècle.



Image 14 : Représentation d'un jardin dans le codex Osuna.
Source : *Pintura del gobernador, alcaldes y regidores de México* (codex Osuna), BNE, VITR/26/8, 1565, f° 38v.
Accessible en ligne : https://www.loc.gov/item/2021667702/

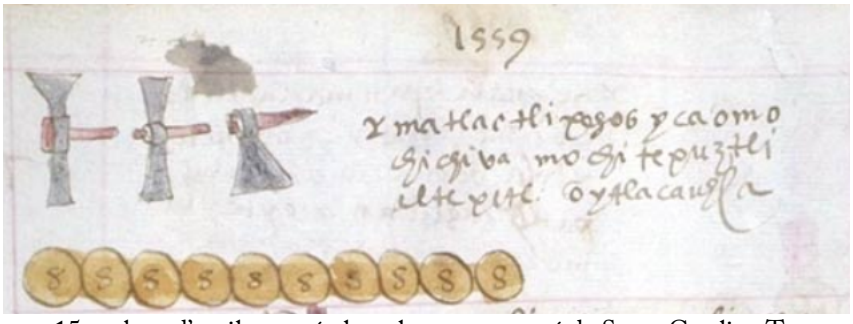


Image 15 : achats d'outils en métal par la communauté de Santa Catalina Texupan.
La traduction de l'entrée, rédigée en nahuatl, est la suivante : « 10 pesos pour tous les [objets] en fer qui ont été faits pour l'*altepetl*. Les autres étaient endommagés[120]. »
Source : *Codex Sierra-Texupan*, Biblioteca Histórica José María Lafragua (Puebla).

Dans l'image du codex Osuna, issu de plaintes de plusieurs communautés mésoaméricaines contre le vice-roi Luis de Velasco, les outils incarnent la violence du pouvoir espagnol, qui faisait cultiver sous la contrainte les plantes de Castille. Cette contrainte transparaît moins dans la représentation, assez floue, de la flore que dans le soin apporté au dessin des outils, en particulier d'une houe. À l'inverse, le codex Sierra, livre de comptes du village de Santa Catalina Texupan, témoigne de l'achat volontaire par la caisse de la municipalité « d'outils en métal », sans doute pour cultiver les terres communales avec des haches et, à nouveau, avec une houe nettement reconnaissable.

[120] Kevin Terraciano (dir.), *Codex Sierra : a Nahuatl-Mixtec book of accounts from colonial Mexico*, Norman, University of Oklahoma Press, 2021, p. 152. La traduction de Terraciano (« *they were damaged* ») laisse l'ambiguité entre la réparation d'anciens outils ou l'achat de nouveaux. J'ai ici employé la traduction (vers l'espagnol) de Nicolás León, plus catégorique sur la question (« *por ser la otras ya inservibles* ») : Nicolás León (dir.), *Códice Sierra*, Mexico, Innovación, 1984, p. 28.

Ces cas plus tardifs rappellent ainsi l'ampleur de ce qui se joua en 1520, par l'envoi simultané de paysans et d'outils. Par ailleurs, de grandes quantités de semences furent également achetées par la *Casa de la Contratación* en 1520 :

> 120 fanègues de blé (dans 60 sacs), 12 fanègues de pois chiches, 12 fanègues de fèves, envoyées dans 18 tonneaux. 12 de graines de lin, dans 8 sacs. Une demi-fanègue de semences d'oignon, une demi-fanègue de semences de chardons, 2 *almudes* de moutarde, une fanègue de sésame, 30 livres de deux sortes de semences de chou, deux *almudes* de persil, une demi-fanègue de coriandre, une fanègue de semences de rave, un *almud* de semences de navet, un *almud* de cresson, une fanègue de semences de chanvre, le tout dans 5 sacs[121].

Ces semences étaient accompagnées de nombreux plants d'arbres fruitiers :

> 50 plants d'oliviers avec leurs racines (à 50 maravédis pièce), 1 200 boutures fines d'oliviers (1,5 maravédis pièce), 200 boutures de cognassiers [et grenadiers ?] (3 maravédis pièce), 190 boutures de pruniers et figuiers (10 maravédis pièce), 15 boutures d'amandiers et certains buissons de romarin (?) (10 maravédis pièce), 415 boutures de [illisible]. Envoyées dans des jarres[122].

Cette diversité de végétaux correspond à la variété de l'outillage embarqué et rappelle l'ambition de l'expédition : transformer la terre américaine en une autre Castille, grâce aux laboureurs. L'implicite des cédules royales apparaît ici clairement : les plantes de Castille étaient aussi importantes que les cultivateurs espagnols dans l'entreprise coloniale.

Le projet engagé en septembre 1518 fut donc préparé minutieusement, dans tous ses détails matériels, requérant des sommes considérables au moment de la préparation. La *Casa de la Contratación* dépensa 141 000 maravédis pour l'achat de tout le matériel (dont 9 521 pour les plantes), 134 000 maravédis pour loger et nourrir les laboureurs avant leur embarquement et enfin 414 000 maravédis pour leur transport vers Hispaniola sur la nef *San Juan* de Martín de Aguirre, auxquels il faut ajouter 33 000 maravédis pour les bagages des laboureurs ainsi que 93 750 pour le voyage des laboureurs d'Antequera à Séville et 5 000 maravédis de Séville à

[121] *trigo, garbanzos, habas, linaza, cebolino, symiente de cardos, mostaza, ajonjoli, coliño, perejil, culantro, symiente de nabos, mastuerzo, cañamones* » : *Ibid.*, f° 89v-90r. Le nombre de sacs a été en partie déduit à partir de la quantité de textile achetée par la *Casa de la Contratación*, enregistrée dans une entrée précédente.

[122] *estacas de azeytunos sacados de cuajo ; estacas delgadas de aceituno, estacas de membrillos estacas de ciruelos e higueras, almendros, ciertas matas de rome[ro?]* : *Ibid.*, f° 90r-90v. Dans le cas des oliviers, je préfère traduire *estacas* par plants au lieu de boutures, car ils ont été « *sacados de cuajo* », c'est-à-dire à racines nues.

Sanlúcar de Barrameda. Le processus de recrutement avait aussi été onéreux : le salaire de Las Casas s'éleva à 30 000 maravédis et à 52 200 pour celui de Luis de Berrio. Le total dépassa donc les 900 000 maravédis[123]. Le montant était loin des 23 millions de maravédis qu'avait coûtés la deuxième expédition de Colomb, mais dépassait amplement les 189 000 maravédis qu'avait représentés l'envoi des Hiéronymites en septembre 1516[124].

Les laboureurs prirent la mer le 15 avril 1520, plus d'un an et demi après l'annonce royale[125]. Début juin, les 37 foyers atteignirent Porto Rico, où les officiers royaux parurent peu optimistes sur leurs chances de réussite, puis débarquèrent à Santo Domingo trois semaines plus tard[126]. La description faite le 7 juillet par le gouverneur Rodrigo de Figueroa n'était guère encourageante. Alors que « tous [les laboureurs] tombèrent rapidement malades », leurs compétences furent inutiles, car toutes les plantes avaient péri en mer[127]. Le 16 septembre, le gouverneur informa le roi que les laboureurs étaient encore pour la plupart malades, autant ceux demeurés à Santo Domingo que ceux qui avaient été installés sur les terres royales dans les environs de la ville[128]. Le 14 novembre, la mission semblait définitivement condamnée. La plupart des laboureurs survivants s'étaient installés « sur les fondations d'un village », à cinq lieues de Santo Domingo. Figueroa était toutefois convaincu :

> « je crois qu'ils ne feront jamais rien de ce qui a été convenu, car ils ne font que peu de choses et ceux qui sont en bonne santé travaillent mal. Cette année, il a plu de mai jusqu'à maintenant et il y a eu une infinité de malades et la plupart d'entre eux se sont découragés de voir que le temps pouvait être si mauvais[129]. »

Les maladies eurent donc un effet dévastateur même si le gouverneur insistait sans doute sur celles-ci pour éviter le reproche de n'avoir pas su contraindre les laboureurs à travailler la terre.

En décembre 1520, des rations de secours furent envoyées depuis l'Espagne, à savoir 100 tonneaux de farine, 50 tonneaux de vin et 11 nouvelles jarres de plantes, transportées par

---

[123] AGI, Contratación, 4675B, L. 2, f° 93r ; Manuel Giménez Fernández, *Bartolomé de las Casas. Capellán de S.M. Carlos I*, *op. cit.*, p. 642-43 et 976.

[124] María Montserrat León Guerrero, *El segundo viaje colombino*, *op. cit.*, p. 89-90 et 124-25 ; Manuel Giménez Fernández, *Bartolomé de las Casas. Delegado de Cisneros*, *op. cit.*, p. 500-514.

[125] AGI, Contratación, 4675B, L. 2, f° 93r. La mention dans un document plus tardif (AGI, Indiferente, 420, L. 8, f°232v) d'un départ à Pâques, le 8 avril cette année-là, interroge. Le 8 avril correspondait-il au départ de Séville pour Sanlúcar et le 15 de l'estuaire pour la haute mer ?

[126] RAH, Muñoz, T. 58, f°204v et 224r.

[127] « *cayeron luego malos todos* » : AGI, Patronato, 174, R. 19, f°99v.

[128] *Ibid.*, f° 103r.

[129] « *creo que nunca an de hazer cosa concertada segund son para poco y se esfuerçan mal los que tienen salud. Este año a llovido desde mayo hasta agora y a havido ynfinytos enfermos y ellos an mucho desmayado en ver la maña de tenporal* » : *Ibid.*, f° 105v.

Martín de Aguirre[130]. Lorsque le capitaine fut payé, le 3 août 1521, le trésorier de la *Casa de la Contratación* précisa que les officiers d'Hispaniola « ont écrit que ledit vin et la farine ne devaient pas être donnés auxdits laboureurs, car ils n'usaient plus des métiers pour lesquels ils étaient partis, mais avaient d'autres moyens de subsistance ». Les rations avaient donc été vendues, car les laboureurs survivants avaient déjà abandonné l'agriculture[131].

Voulue et pensée par Las Casas, l'expédition s'était déroulée sans lui. Peut-on tenir Luis de Berrio pour responsable de l'échec d'une entreprise soigneusement préparée ? Tout en accusant Berrio, Las Casas affirma néanmoins avoir été convaincu de l'échec inévitable de l'expédition en apprenant au retour des frères hiéronymites en Espagne, que les biens de la Couronne avaient été vendus, empêchant ainsi les officiers d'Hispaniola de pourvoir à la subsistance des laboureurs le temps de leur installation. Ce fut donc à l'instigation de Las Casas que l'envoi de provisions de secours avait été décidé, le 9 juillet 1520, lesquelles ne furent donc expédiées qu'en décembre[132]. Au même moment, le clerc décida d'abandonner entièrement le projet d'Hispaniola et se tourna vers celui de la côte de Paria et de Cumaná, pour lequel il signa un *asiento* avec la Couronne, le 19 mai 1520, un mois après le départ des colons d'Antequera[133].

Le 14 décembre, Las Casas partit avec 98 « laboureurs et personnes laborieuses », arrivés à partir du mois de novembre à Séville et logés « en vertu des franchises et libertés » concédées aux laboureurs[134]. Arrivés à Porto Rico, ils devaient repartir pour la côte du Paria quand la nouvelle arriva d'un soulèvement autochtone qui avait conduit à l'assassinat de tous les Espagnols. Laissant les laboureurs sur l'île, afin de tenter une médiation et d'empêcher une expédition punitive, Las Casas ne revint qu'en juillet 1521 pour découvrir que les laboureurs avaient déserté, sans doute avec l'expédition en Floride de Ponce de León. Découragé, il partit à Santo Domingo, se réfugia au couvent dominicain et rejoignit l'ordre dont il avait toujours été proche. Las Casas se coupa du monde pour une dizaine d'années[135]. Las Casas retiré et

[130] AGI, Contratación, 4675B, f° 108r et 109r.

[131] « *escribieron que el dicho vino e harina no avian de repartir por los dichos labradores porque no usaban de sus oficios a que fueron salvo en otros medios de vivir* » : AGI, Contratación, 4675B, L. 2, f° 116v.

[132] AGI, Indiferente, 420, L. 8, f° 232v-234r ; Marcel Bataillon, « Le "clérigo Casas" », art. cit., p. 66-67. Pour une interprétation de ce renoncement soudain et surprenant, voir *Ibid*., p. 67-70.

[133] HDI, Lib. 3,CLV, p. 162 ; AGI, Patronato, 252, R. 3 ; Alain Milhou, « Las Casas et la richesse », art. cit., p. 134.

[134] AGI, Contratación, 4675B, f° 108v-109r. Ils ne furent pas nommés ni décrits précisément, contrairement à avril 1520. À Sanlúcar, 28 d'entre eux débarquèrent et partirent avec un autre bateau : *Ibid.*, f° 116r.

[135] HDI, Lib. 3, CLVI-CLVIII, p. 165-180 ; Manuel Giménez Fernández, *Bartolomé de las Casas. Capellán de S.M. Carlos I*, *op. cit.*, p. 1051-73 ; Marcel Bataillon, « Le "clérigo Casas" », art. cit., p. 75 ; Alain Milhou, « Las Casas et la richesse », art. cit., p. 134-37.

Berrio disparu, le cycle de réforme des Indes initié par la mort de Ferdinand le Catholique se concluait de façon abrupte.

III — Le peuplement des Indes par des paysans, entre échecs successifs et représentations idéalisées

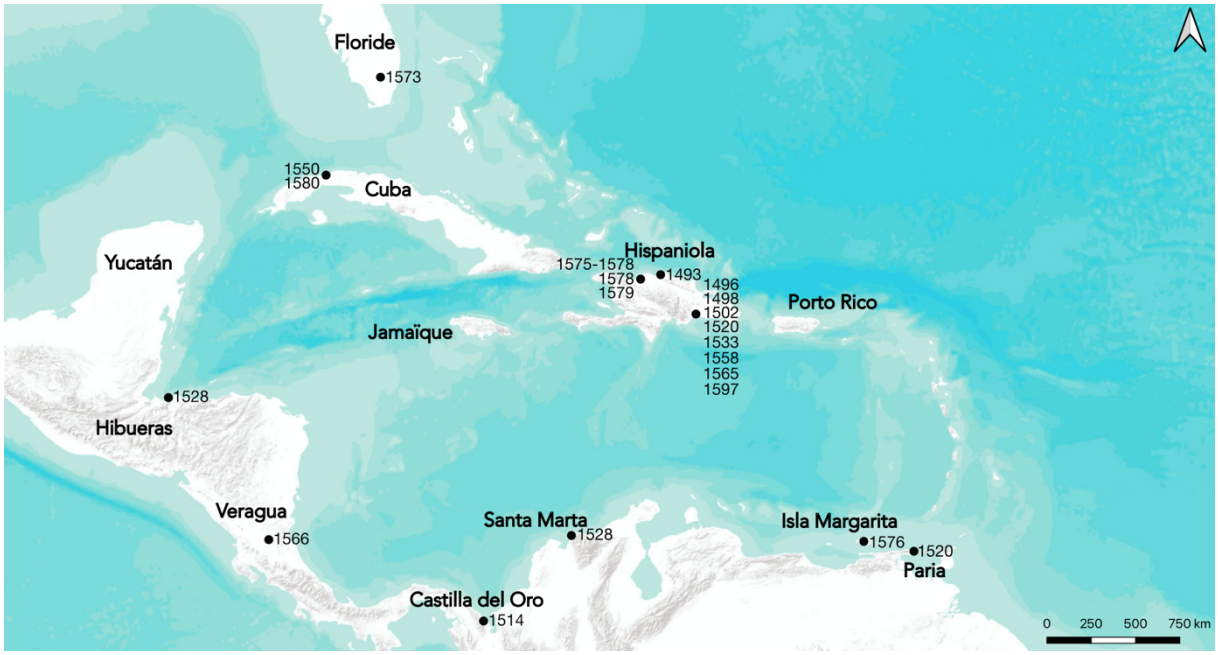
III.A. L'impossible émergence d'une classe paysanne aux Antilles

À la fin de ces multiples tentatives, le constat était accablant pour la Couronne : aucune classe paysanne n'avait prospéré aux Indes, aucune plante de Castille n'était cultivée de façon satisfaisante, la population taïno continuait de chuter et l'économie antillaise ne se remettait toujours pas de la baisse de la production aurifère. Au-delà de ces échecs, un fait demeure toutefois : quelle qu'ait été leur issue, les expéditions témoignent du lien organique pensé entre laboureurs, plantes de Castille et travail de la terre dans le peuplement des îles. Les projets de colonisation agricole dessinent le cœur de ce que constituait, pour les Espagnols, le sens du terme *poblar*, pour décrire le peuplement des îles et le contrôle des populations autochtones.

Ce lien ne s'est pas démenti par la suite. La carte 3 fait figurer les 24 expéditions de laboureurs, de dimensions variables, que j'ai pu recenser pour l'espace caribéen au cours du XVIe siècle (voir la liste à l'annexe 6). Pour la Couronne, leur émigration demeura incontournable, même si, après les échecs de Berrio et Las Casas, la Couronne fut réticente à organiser directement les envois, préférant les financer indirectement grâce aux franchises octroyées en 1518 et confirmées en 1531[136]. Concentrées pour l'essentiel à Hispaniola, ces expéditions devaient d'abord assurer le maintien de la souveraineté espagnole sur les territoires déjà conquis. Leur répétition et leur fréquence suggèrent une nécessité vécue tout au long du siècle, celle de peupler les Indes avec des paysans espagnols.

Ces expéditions ultérieures organisées avec l'assentiment du pouvoir royal n'étaient pas le résultat de projets fantaisistes d'administrateurs sans lien avec la Caraïbe espagnole. Le conseil des Indes répondait principalement à des demandes des représentants royaux d'Hispaniola qui réclamaient l'envoi de laboureurs, alors même que la plupart d'entre eux connaissaient l'échec des expéditions passées.

[136] Les franchises de 1531 reprirent pour l'essentiel celles de 1518 : AGI, Indiferente, 422, L. 15, f° 74r-76r.



Carte 3 : Expéditions de laboureurs dans la Caraïbe.

En juillet 1531, l'Audience royale de Santo Domingo demanda que la Couronne salarie quatre laboureurs pour qu'ils cultivent du blé, acheté par le président de l'Audience[137]. Un an et demi plus tard, la demande était élargie : « Que votre Majesté ordonne le passage de laboureurs à cette île […], car en peuplant, tout ce qu'ils auront coûté, ils le paieront en retour[138] ». En 1548, le magistrat Grajeda rappela à nouveau que « par de nombreuses autres relations, le conseil royal des Indes aura vu le manque de gens qu'il y a en cette île Hispaniola et comment il convient qu'y passent des laboureurs mariés pour qu'ils la peuplent[139] ».

Pourtant, les expéditions de laboureurs se soldèrent, pour l'essentiel, par des échecs. Au cours du XVIe siècle, outre les maladies qui décimaient les nouveaux colons et en dehors de responsabilités individuelles, comme celles identifiées par Las Casas, des raisons plus structurelles, déjà partiellement étudiées par Alain Milhou, peuvent expliquer ces revers de la colonisation paysanne. En premier lieu, le moteur principal de l'émigration aux Indes était la promesse d'une promotion sociale rapide outre-mer. Alors que la monarchie organisait des expéditions de laboureurs pour réduire l'influence des *encomenderos* et des grands propriétaires terriens, même les laboureurs qui affirmaient ne pas être en quête d'un enrichissement espéraient *a minima* une situation plus honorable et la fin des multiples dépendances qui pesaient sur eux. L'impossibilité de cultiver la plupart des plantes de Castille, et notamment le

[137] AGI, Santo Domingo, 49, R. 2, N. 11, f° 3r.

[138] « *ansi mismo que V. magt. mande se hefettue el pasar de los labradores a esta ysla […] pues con su poblacion todo el gasto e merced que se les hisiere lo pagaran* » : AGI, Santo Domingo, 49, R. 3, N. 14, f° 2v.

[139] « *Por otras muchas relaciones se abra visto a su real consejo de las yndias la falta de gente que ay en esta ysla española y como conviene passar a ella labradores cassados para que la pueblen* » : AGI, Santo Domingo, 49, R. 18, N. 112.

blé, rendait toutefois leur expertise inutile et condamnaient à l'échec leurs *experiencias* : soit ils ne pouvaient cultiver ces plantes et étaient donc condamnés à se consacrer à d'autres activités, soit ils ne pouvaient les cultiver que dans des quantités négligeables. Cela les condamnait au statut de petits laboureurs qui ne pouvaient conserver durablement leurs terres face aux grands propriétaires terriens, lesquels étaient à partir des années 1540 des propriétaires de moulins à sucre et de cannes, qui monopolisaient les terres et la main-d'œuvre, d'abord taïno forcée puis africaine servile[140].

Le procureur de l'Audience de Santo Domingo, Alonso Estévez, affirma ainsi en 1554 que l'envoi de laboureurs était voué à l'échec, sauf si la Couronne empêchait « que les gros mangent les petits, en leur achetant leurs propriétés à vil prix, ce qui fait que la terre se dépeuple[141] ». Les propriétaires de moulins à sucre, qui avaient obtenu en 1529 un statut quasi seigneurial sur les habitants de leurs terres, s'opposaient à toute classe intermédiaire de laboureurs castillans[142]. Quand une cédule d'octobre 1558 offrit de nombreuses concessions afin de favoriser ceux qui « rompront la terre et la cultiveront et planteront des vignes et des arbres », les grands propriétaires en profitèrent pour accaparer encore plus de terres et eurent les moyens politiques et financiers de s'opposer aux laboureurs qui pouvaient effectivement les réclamer. Leur intention n'était pas tant de planter plus de cannes que de renforcer leurs grands domaines, dans une logique d'accumulation foncière[143].

Face à ce mur, autant climatique que social, la tentation était grande pour les paysans récemment arrivés d'aller chercher ailleurs une vie meilleure, comme le firent les colons de Las Casas une fois arrivés à Puerto Rico. La tendance fut d'autant plus forte qu'en dehors des expéditions financées par la Couronne l'émigration spontanée se nourrissait d'un imaginaire qui faisait de l'Amérique un pays de cocagne, notamment après la conquête du Mexique et du Pérou. Au début des années 1570, le procureur de Santo Domingo Santiago del Riego décrivit l'impasse du peuplement des Indes en ces termes :

> « Que la perpétuité de l'île Hispaniola dépende de la mise en culture de la terre et de l'élevage d'animaux est si clair qu'il n'y a aucun doute possible et ainsi de ce que des laboureurs aillent cultiver la terre, l'île reçoit le plus grand des biens, car il est également évident que sa perpétuité dépend d'eux. Mais la difficulté réside dans la

[140] Alain Milhou, « Los intentos de repoblación de la Isla Española », art. cit.
[141] « *que los gordos coman los pequeños, comprándoles sus haziendas por pocos preçios, de cuya causa se despuebla la tierra* » cité par *Ibid.*, p. 649-50. Voir un autre témoignage similaire, p. 652.
[142] *Ibid.*, p. 645. Une cédule de janvier 1529 concédait ainsi la vassalité des habitants.
[143] « *rronpan la tierra y la cultiven e planten viñas, y pongan árboles en ella* » : *Ibid.*, p. 645 et 650. Voir aussi pour les conflits agraires concernant l'élevage : Francisco Moscoso, *Lucha agraria en Puerto Rico, op. cit.*

> façon de faire, afin que leur venue soit efficace, car Votre Seigneurie doit comprendre que le laboureur et tous ceux qui vont aux Indes portent en leur esprit la chimère de la grandeur et de la richesse des Indes dont ils ont confusément entendu parler et une fois arrivés, la première chose qu'ils voient c'est qu'ils doivent manger des racines d'arbres et s'abstenir de vin et qu'ils ne trouvent pas à Hispaniola l'or et l'argent que leur avait dépeint leur imagination et fantaisie, [en conséquence de quoi] ils détestent l'île et soupçonnent qu'ailleurs aux Indes se trouve ce qu'ils recherchent[144]. »

Santiago del Riego savait que le Mexique et le Pérou exerçaient une attraction bien plus forte que ces îles misérables, où aucune plante de Castille ne parvenait à pousser.

Fernández de Oviedo avait déjà relaté l'échec en 1533 de l'expédition du capitaine Bolaños, dont les quelques 70 laboureurs avaient disparu après avoir appris « les grandes nouvelles de la richesse du Pérou[145] ». Une partie des expéditions recensées provenait d'ailleurs de manœuvres d'aventuriers peu scrupuleux, qui exploitaient ces espoirs pour détourner les privilèges accordés par la Couronne et organiser des expéditions militaires. À la fin des années 1570, l'attrait de la prospérité péruvienne demeurait toujours aussi fort et l'Audience de Santo Domingo se plaignait de ce que de nombreux laboureurs prétendaient vouloir aller cultiver Hispaniola pour mieux passer au Pérou, car, qui « traversera deux mille lieues de mer pour venir labourer et bêcher[146] » ?

Pourtant, un demi-siècle après le projet de réforme des Indes et en dépit de tous ces échecs, un consensus perdurait : les laboureurs restaient la seule option véritablement viable.

III.B. Représentations du laboureur vertueux et idéal du bon colon

Quels étaient les fondements de ce consensus autour de l'emploi de laboureurs ? Comment expliquer la confiance de l'élite du royaume dans ces classes laborieuses pour une

---

[144] « *Que en la labranza y culto de la tierra y crianza de ganado mayor y menor consista la perpetuidad de la ysla española es tan claro que no tiene duda y asi que de que vayan labradores a cultivar la tierra recibe la ysla grandissimo bien por que destos depende su perpetuydad también es evidente pero del como se hara,de forma que de su yda resulte efecto,es la dificultad porque a de entender vuestra señioria quel labrador y todos los que van a las yndias llevan en su entendimiento una chimera de la grandeza y riqueza de las yndias que an oydo en confusso y llegados, visto que lo primero les dan en los ojos con que an de comer raizes de arboles y no bever vino y que no hallan en la española el oro y plata que les avia dictado su ymaginación y fantasia abomynan de la tierra y sospechan que en otra parte de las yndias es lo que an oydo* » : AGI, Patronato, 173, N. 2, R. 6, s.f. La lettre n'est pas datée mais Santiago del Riego est en fonction de 1566 à 1578, avec une suspension entre 1572 et 1574 : José Barrientos Grandon, *Guía prosopográfica de la judicatura letrada indiana (1503-1898)*, Madrid, Fundación Histórica Tavera, 2000, p. 1381.

[145] « *las grandes nuevas de la riqueza del Perú* » : Gonzalo Fernández de Oviedo y Valdés, *Historia general y natural de las Indias*, éd. cit., p. 156. Voir la réception par l'Audience royale : AGI, Santo Domingo, 49, R. 4, N. 25 et N. 28.

[146] « *pasará dos mil leguas de mar para venir a arar y cavar* » : Lorenzo E. López y Sebastián et Justo L. del Río Moreno, « Trigo y poblamiento en La Española », art. cit., p. 78.

mission aussi cruciale que le contrôle des Indes ? Il semble certain que leur expertise agricole, pour la culture des plantes de Castille, fut déterminant. En janvier 1494, Colomb se plaignait que l'Hispaniola aurait pu être déjà mise en culture, « si nous avions ici des agriculteurs de Valence[147] ». De fait, leur expertise était régulièrement mise en avant : les laboureurs étaient, selon Oviedo, « experts de la connaissance des lieux et des qualités des terres » et il était recommandé de suivre « la coutume des laboureurs experts », selon l'opinion de l'ingénieur Enrico Martínez[148]. Du reste, la préférence fréquemment exprimée pour l'envoi de paysans açoriens ou canariens s'explique par leur réputation d'être de « meilleurs colons [*pobladores*] », du fait de leur capacité à cultiver les plantes de Castille dans des îles humides[149].

L'expertise technique ne fut néanmoins pas le seul élément pris en compte. Tout au long des textes qui discutaient des possibilités d'émigration de paysans, le terme utilisé fut celui de *labrador*, un terme particulièrement vague, qu'il convient d'expliquer dans le cadre de son acception par les autorités royales.

III.B.1. Une catégorie sociale complexe

Le terme *labrador* renvoyait d'abord à un habitant des campagnes, autant que, de façon plus confuse, au paysan qui labourait ses champs. Covarrubias définit le terme comme « celui qui travaille effectivement la terre, mais aussi celui qui vit à la campagne[150] ». À l'exception de l'appartenance au monde rural, les contours sociaux de cette catégorie demeuraient flous. Son contenu varia dans l'espace et dans le temps, en fonction de la répartition des terres et de leurs modes d'exploitation. Un trait particulier était toutefois l'appartenance du *labrador* à la roture : le terme était en effet souvent opposé à celui d'*hidalgo*, le premier degré de la noblesse castillane, lequel signifiait un refus du travail manuel. Quoique travaillant la terre, le *labrador* était malgré tout opposé au *trabajador*, souvent synonyme du *jornalero*, le manouvrier qui louait sa force de travail à un propriétaire ou un fermier pour des tâches dédiées et qui ne cultivait aucune terre en propre[151]. À Villalvilla, dans les environs de Madrid, la structuration sociale du village était décrite en ces termes dans la seconde moitié du XVIe siècle :

---

[147] « *si aquí estuvieren los labradores de Valençia* » : CODODES, p. 523 ; Christophe Colomb, *La découverte de l'Amérique*, *op. cit.*, p. 327.

[148] « *expertos, cerca del conoscimiento de los sitios e calidades de las tierras* » : Gonzalo Fernández de Oviedo y Valdés, *Historia general y natural de las Indias*, éd. cit., p. 292.
« *assi tienen de costumbre los labradores expertos* » : Enrico Martínez, *Reportorio de los tiempos, y historia natural desta Nueva España*, *op. cit.*, p. 169.

[149] Alain Milhou, « Los intentos de repoblación de la Isla Española », art. cit., p. 649.

[150] « *se dize, no solo el que actualmente labra la tierra, pero el que vive en la aldea* » : Sebastián de Covarrubias, *Tesoro*, *op. cit.*, f° 511r.

[151] Noël Salomon, *La campagne de Nouvelle Castille à la fin du XVIe siècle d'après les* « Relaciones topográficas », Paris, SEVPEN, 1964, p. 254-78 ; Francis Brumont, *Paysans de Vieille-Castille aux XVIe et XVIIe siècles*, Madrid,

> « Le tiers des habitants sont des laboureurs [*labradores*], qui travaillent le blé et la vigne et l'olivier et du petit et du grand bétail et les deux autres tiers sont des manouvriers [*trabajadores*] qui gagnent de quoi manger du travail de leur houe[152]. »

La désignation de *labrador* était donc accordée en règle générale à celui qui ne vivait pas uniquement de la force de ses bras et qui possédait *a minima* une ou deux paires de bœufs ou de mules, ainsi qu'un instrument aratoire grâce à quoi il pouvait survivre à une ou deux mauvaises années. Une proportion variable des *labradores* était propriétaire d'un lopin de terre, souvent complété par la location d'une autre terre, travaillée avec leurs propres instruments et avec le renfort de *trabajadores* lors des labours ou des moissons. Dans le vocabulaire rural, le *labrador* appartenait ainsi théoriquement à une forme d'élite, le cultivateur qui était juste au-dessus du paysan sans terre et pouvait éventuellement le redevenir, jusqu'à celui qui pouvait accumuler suffisamment de terres et de richesses pour extraire sa progéniture du monde agraire, par l'éducation et les carrières juridiques[153].

Le flou social de la catégorie n'empêchait pas que, pour nombre de paysans, le statut de *labrador* était un titre porté fièrement, témoignant qu'ils n'étaient ni nécessiteux ni dépendants. Pourtant, nous l'avons vu dans les documents cités jusqu'à présent, sous la plume de conseillers royaux, de courtisans et de divers *procuradores*, le terme s'éloignait de cette acception. Fréquemment, les textes officiels insistaient sur la pauvreté voire le dénuement des paysans, et leur dépendance au travail, une image que de nombreux laboureurs auraient justement rejetée, comme appartenant au vil monde des *jornaleros*. Les clauses de rachat des propriétés des émigrants avant leur départ, comme celles utilisées lors de la campagne de 1518, suggèrent toutefois que la Couronne cherchait des individus qui avaient un certain capital et non pas les couches sociales les plus pauvres des campagnes espagnoles.

Il y avait malgré tout un décalage net entre l'image de l'agriculteur idéal, projetée par l'administration royale, et la réalité de cette catégorie dans les campagnes de Castille. Ce décalage et l'insistance sur le dénuement des paysans s'explique par l'émergence d'une image

---

Casa de Velázquez, 1993, p. 202 ; José-Miguel Lana Berasain, « Sobre campesinado, derechos de propiedad y comunales (algunos apuntes sobre conceptos en uso) », dans éd. Juan Antonio Quirós Castillo, *Archaeology and history of peasantries 2. Themes, approaches and debates*, Bilbao, Universidad del País Vasco, 2020, p. 41-57.

[152] « *La tercia parte de los vecinos son labradores que labran por pan y vino y aceite y ganados menudos y mayores y las otras dos partes son vecinos trabajadores que ganan de comer por el trabajo de sus manos al azadon* » : cité par Noël Salomon, *La campagne de Nouvelle Castille à la fin du XVIe siècle*, *op. cit.*, p. 255.

[153] *Ibid.*, p. 270-78 ; David E. Vassberg, *Land and society in golden age Castile*, *op. cit.*, p. 142 ; Ángel Carrasco Tezanos, « Propiedad campesina y medianos propietarios en Castilla Central entre los siglos XV y XVI », *Studia Historica. Historia Medieval*, 22, 2004, p. 109-49. Le flou de la catégorie est en réalité propre à l'essentiel des catégories employées dans les mondes ruraux : Gérard Béaur, « Les catégories sociales à la campagne : repenser un instrument d'analyse », *Annales de Bretagne et des pays de l'Ouest*, 106, n° 1, 1999, p. 159-76.

forgée par les institutions royales, celle du laboureur idéal, qui aurait été par essence le meilleur type de colon possible, celui qui devait résoudre tous les problèmes des Indes.

III.B.2. L'idéal de travailleurs pieux et vieux chrétiens

Avant tout, la vie à la campagne était perçue, surtout par ceux qui l'observaient depuis la ville, comme une existence empreinte de piété, reflet de la rudesse et de la simplicité de l'existence rurale. Reprenant certains thèmes bibliques, comme celui d'Adam agriculteur, la vie paysanne était celle de l'innocence et de la simplicité, de l'âge d'or avant que l'humanité ne se corrompe, notamment en ville et à la cour[154]. Justino, personnage du *Despertador*, traité d'économie rurale de la seconde moitié du XVIe siècle, avait renoncé à la vie urbaine et à son métier d'avocat pour aller à la campagne. Il affirmait fièrement : « J'ai suivi l'Évangile qui dit : cherchez d'abord le royaume de Dieu et toutes vos affaires prospéreront[155] ». La condition de cette vie heureuse et vertueuse résidait dans le travail, premier commandement divin, mais aussi dans la pauvreté et la saine frugalité, associées à la condition paysanne. Rarement décrite comme une forme d'indigence impropre à l'homme libre, la pauvreté était plus fréquemment rapprochée de celle du Christ et conduisait naturellement au respect de Dieu[156].

Cette représentation idéalisée de la vie campagnarde explique du reste que l'agriculture fut souvent mobilisée par la littérature religieuse du XVIe siècle comme allégorie de la vie du bon chrétien, de celui qui cultive patiemment la terre de sa foi pour récolter les fruits du salut et arrache les mauvaises herbes du péché. Si l'agriculture n'était qu'un prétexte pour traiter de thèmes religieux, ces textes participèrent du mouvement de sanctification de l'activité rurale, qui faisait de tout paysan un bon chrétien[157]. Par ailleurs, ces traités de morale rejetaient l'enrichissement inconvenant, trop rapide, des *encomenderos*, qui n'apportaient rien à la république et qui souvent, quittaient leur état pour réclamer plus que ce qu'ils méritaient[158].

Au cœur de ces représentations, certains plaidaient pour faire de la paysannerie non plus un ordre parmi d'autres mais la condition d'existence de toute société. Le franciscain Juan de Pineda déclara que les laboureurs étaient « le fondement de tous les états du monde » et

---

[154] Noël Salomon, *Recherches sur le thème paysan dans la « comedia » au temps de Lope de Vega*, Bordeaux, Féret & Fils, 1965 ; Alain Milhou, « Le modèle du bon laïc chrétien dans les écrits des moralistes espagnols et les projets de réforme de la société coloniale (vers 1501-vers 1569) », Bordeaux, Presses Universitaires de Bordeaux, 1984, p. 13-49.

[155] « *yo he cumplido con el Evangelio, que dize : Buscad primero el Reyno de Dios, y todas vuestras cosas sucederan prosperamente* » : Juan de Valverde Arrieta, *Despertador*, *op. cit.*, f° 341r.

[156] Anne Milhou-Roudié, *Paresse et travail chez les moralistes espagnols du XVIe siècle*, Thèse de doctorat, Université Bordeaux Montaigne, 1985, p. 60-61 et 123-30.

[157] Diego Sánchez Maldonado, *Agricultura alegorica o espiritual*, Burgos, Juan Bautista Varesio, 1603 ; Melchor Rodríguez de Torres, *Agricultura del alma y exercicios de la vida religiosa*, Burgos, Juan Bautista Varesio, 1603.

[158] Alain Milhou, « Le modèle du bon laïc chrétien », art. cit., p. 16-17.

qu'à ce titre, on se devait de les considérer comme des individus honorables[159]. L'humaniste Fernán Pérez de Oliva fit dire à l'un de ses personnages que les laboureurs étaient les « pères » des citadins, car « ils ne nous nourrissent pas seulement nous, mais aussi les bêtes qui nous servent et [cultivent] les plantes qui nous donnent leurs fruits. Une grande partie du monde vit grâce à eux[160] ». Ces prises de position ne faisaient pas l'unanimité, dans une société particulièrement marquée par le mépris à l'égard du travail manuel, notamment par la noblesse[161]. Alors que l'Espagne du début du XVIe siècle connaissait les statuts de pureté de sang, qui excluaient certaines catégories, autant religieuses que sociales, d'une série d'honneurs et de positions, l'image du laboureur honorable représentait un contre-modèle, défendu par le courant humaniste[162]. Dans la nouvelle société caribéenne, que les humanistes voulaient fidèle à leurs projets, il était donc urgent de célébrer cet état paysan et de lui accorder de la dignité : la centralité accordée aux plantes de Castille en fut le ferment.

Le traité d'agriculture d'Alonso de Herrera exprima encore plus précisément cette idée, dans la mesure où l'auteur prétendait fonder ses préceptes sur l'observation de véritables paysans. Derrière ce vernis d'authenticité, Herrera partageait néanmoins la vision idéalisée des laboureurs : il voulait convaincre les propriétaires terriens que leurs paysans méritaient non seulement le respect mais qu'ils incarnaient de surcroît un modèle d'existence. Son prologue donnait le ton : « Travailler la terre : vie sainte, sûre et pleine d'innocence, éloignée du péché. Qui pourra dire sans s'éterniser les excellences et les avantages procurés par la vie des champs[163] ? » En 1539, le prologue, considérablement augmenté par l'auteur, réserva un statut encore plus prestigieux au laboureur :

> « Ô quel honneur en ce monde et quelle gloire auprès de Dieu que ceux du laboureur qui, par son travail, sert Dieu et nourrit son foyer et sa famille […]. Je dis qu'il n'y a aucune contradiction entre être hidalgo et être laboureur, car dans

[159] « *el fundamento de todos los estados del mundo* » : Juan de Pineda, *Primera parte de los treynta y cinco dialogos familiares de la Agricultura christiana*, Salamanque, Pedro de Adurza y Diego López, 1589, f° 31r.

[160] « *nos mantienen y no solamente a nosotros sino también a las bestias que nos sirven y a las plantas que nos dan fructo. Grande parte del mundo tiene vida por los labradores* » : cité par Anne Milhou-Roudié, *Paresse et travail chez les moralistes espagnols*, *op. cit.*, p. 123-24. Le texte fut rédigé à la fin des années 1520 mais édité à titre posthume en 1546 : Pedro Ruiz Pérez, « L'auteur caché : *Pérez de Oliva y la dignidad del hombre* », *e-Spania*, n° 29, 2018, http://journals.openedition.org/e-spania/27345, consulté le 23 octobre 2024.

[161] Mathieu Arnoux, *Le temps des laboureurs : travail, ordre social et croissance en Europe (XIe-XIVe siècle)*, Paris, Albin Michel, 2012 ; Sylvain Piron, *L'occupation du monde*, Bruxelles, Zones sensibles, 2020.

[162] Jean-Paul Zuñiga, *Espagnols d'outre-mer : émigration, métissage et reproduction sociale à Santiago du Chili au XVIIe siècle*, Paris, EHESS, 2002. La Renaissance ne fut pas le seul moment de remise en cause de la noblesse et de louange aux laboureurs, voir Pierre-Olivier Dittmar et Maud Pérez-Simon (dir.), *Les monstres des hommes : un inventaire critique de l'humanité au XIIIe siècle*, Paris, Honoré Champion, 2024.

[163] « *labrar el campo: vida sancta, segura, llena de innocencia: agena de pecado. Quien podra en breve dezir las excelencias y provechos que el campo acarrea* » : Gabriel Alonso de Herrera, *Obra de agricultura*, *op. cit.*, f° 2v-3r.

> l'Antiquité certains étaient rois et laboureurs, et le travail des champs est une vie très noble et non servile[164]. »

Herrera souhaitait donc faire du laboureur un modèle de vie pieuse et respectueuse de Dieu, un individu dont l'honneur était comparable à celui de l'hidalgo, en contradiction avec la définition vernaculaire du laboureur, qui était par essence l'opposé de l'hidalgo, celui qui ne travaillait pas de ses mains. Gáspar Gutiérrez de los Ríos suivit Herrera dans sa *Noticia de las Artes*,publiée en 1600, comparant le laboureur à la figure nobiliaire de capitaine des travailleurs, qui commandait, punissait et récompensait[165]. Paradoxalement, l'honorabilité du paysan découlait de sa pauvreté laborieuse, en contre-pied des distinctions de la société castillane du XVIe siècle[166].

Le contexte de colonisation chrétienne du sud de l'Espagne au cours du Moyen Âge contribua probablement à former un regard proprement ibérique de ces classes rurales : alors que la redistribution de la propriété foncière favorisa les paysans chrétiens, bientôt appelés « vieux chrétiens », au détriment des populations juives et musulmanes, la mise en culture des terres signifiait le retour à la loi du Christ[167]. Ces paysans, censément hors de tout soupçon religieux, étaient donc les acteurs directs de la christianisation de la péninsule. De même, cette expérience d'occupation des terres par des populations paysannes, bien qu'elle fut une construction politique plus qu'une réalité tangible, fournissait un point de comparaison utile pour décider des expéditions de laboureurs aux Indes, Tamar Herzog évoquant à ce sujet un « modèle de Reconquista[168] ». De la même façon, Alfonso de Valdés, dans son *Diálogo de Mercurio y Carón*, proposa un cadre théorique pour le rôle religieux des laboureurs, à travers

---

[164] « *O quanta mas honrra en este mundo y gloria con dios tiene el labrador que trabajando y sirviendo a dios tiene abundante su casa y harta su familia* […]. *digo no ser contrario ser hidalgo y labrador, pues antiguamente eran Reyes y labradores, que el exercicio del campo de mas de ser vida, esta es muy noble, y no es servil* » : Gabriel Alonso de Herrera, *Libro de agricultura*, *op. cit.*, s.f.

[165] Anne Milhou-Roudié, *Paresse et travail chez les moralistes espagnols*, *op. cit.*, p. 126.

[166] La vision de Herrera ne fut pas nécessairement partagée et la figure du laboureur restait variable selon les traités d'agriculture : Jane K. Laurent, « The peasant in Italian agrarian treatises », *Agricultural History*, 58, n° 4, 1984, p. 565-83. En Espagne, le traité arbitriste des *Diálogos de la fertilidad*, régulièrement publié en complément du traité de Herrera à partir de 1598, proposait plutôt une critique des laboureurs, à partir de la réflexion d'un lettré qui avait appris par ses lectures et son observation à amender leurs pratiques : Juan de Arrieta, *Los diálogos de la fertilidad de España*, Madrid, Luis Sánchez, 1598, f° 354v-355r ; Consolación Baranda, « Diálogo y arbitrismo. De *Los diálogos de la fertilidad y abundancia de España* al *Despertador que trata de la gran fertilidad que españa solía tener*, o 'Cómo se desmonta un diálogo' », *e-Spania*, n° 29, 2018, https://journals.openedition.org/e-spania/27360, consulté le 23 octobre 2024. Pour d'autres traités, plus tardifs, critiques des laboureurs, voir Diego Gutierrez Salinas, *Discursos del pan y del vino del niño Jesús*, *op. cit.* ; Martín González de Cellorigo, *Memorial de la politica necessaria, y util restauracion a la republica de España*, Valladolid, Juan de Bostillo, 1600 ; Lope de Deza, *Govierno polytico de agricultura*, Madrid, La viuda de Alonso Martin de Balboa, 1618.

[167] Pour un exemple, voir Francisco-José Téllez Anguita, « Introducción a la colonización y repartimiento de la Sierra de Jaén en el siglo XVI », *Chronica Nova*, n° 16, 1988, p. 169-80.

[168] Tamar Herzog, « Reconquista y repoblación », art. cit.

l'apologue du roi Polydore, dont le royaume, fondé sur l'alliance du christianisme et du travail, permettait la conversion des païens[169].

De fait, plusieurs auteurs s'attachèrent à souligner les similarités entre le monde rural castillan et les Indes, pour faire des Indiens des individus comparables aux paysans de Castille. Dans son *Apologética historia sumaria*, Las Casas mobilisa les théories aristotéliciennes de l'organisation sociale idéale pour décrire les sociétés indiennes. Une des preuves que celles-ci vivaient déjà en « bonne et ordonnée police », c'est-à-dire au sein de sociétés fonctionnelles qui n'avaient pas besoin des Espagnols, était que toutes avaient une classe de « laboureurs et cultivateurs de la terre », qui constituait la part la plus « utile, car la plus laborieuse, humble » de la société[170]. Souvent, par homogénéisation, on faisait de tous les autochtones de bons laboureurs, moins pour signifier leur maturité politique que pour souligner que leurs mœurs étaient aussi irréprochables que celles des paysans vieux chrétiens. En 1539, pour décrire ses ouailles, l'évêque de Cuzco, Francisco de Valverde, écrivit que « la population de cette province du Pérou […] [était] entièrement apte à recevoir la doctrine du Saint Évangile, [car] ils [étaient] comme les laboureurs [d'Espagne][171] ». Ce parallélisme justifiait donc que l'état le plus à même de pouvoir coexister avec les Indiens étaient les laboureurs, pour les guider par leur vie morale à la perfection chrétienne. Comme le formula Las Casas, évoquant son départ en 1520, « il emmena un certain nombre de laboureurs […] des personnes simples et humbles, ce qui était nécessaire pour correspondre à la simplicité et à la douceur des Indiens[172] ».

Les mémoires de Las Casas et ceux de certains de ses détracteurs s'appuyaient entièrement sur cette représentation de l'humble paysan pour proposer une nouvelle administration des Indes. Le propos liminaire du projet de décembre 1517 rapprochait ainsi directement la volonté du roi de protéger les Indiens du « mauvais traitement », qu'il voulait « résoudre afin que le nom de Jésus Christ soit augmenté et aussi pour faire grâce aux nombreux

[169] Alain Milhou, « Le modèle du bon laïc chrétien », art. cit., p. 18 ; Alexandra Merle, « Un renouveau de la littérature politique à la cour de Charles Quint ? », *e-Spania*, nº 13, 2012, https://journals.openedition.org/e-spania/21251, consulté le 23 octobre 2024. Le dialogue fut écrit entre 1528 et 1529, notamment pour défendre Charles Quint après le sac de Rome.

[170] « *buena y ordenada policía* » ; « *labradores y cultivadores de la tierra, necesaria, puesto que la más laboriosa, humilde* » : Bartolomé de las Casas, *Apologética historia sumaria*, éd. Vidal Abril Castelló, Jesús Barreda, Berta Ares Quejia et Miguel Stoffels, Madrid, Alianza, coll. « Obras completas de Bartolomé de las Casas », vol. 7, 1992, 14 vol., p. 577-81.

[171] « *la gente desta provincia del Perú […] es muy hábil para rescibir la doctrina del Santo Evangelio: son como labradores desas partes* » : CODOIN III, p. 123.

[172] « *Llevó cierto número de labradores […], gente llana y humilde como era menester para que concordase con la simplicidad y mansedumbre de los indios* » : HDI, Lib. 3, CLVI, p. 165.

pauvres de son royaume[173] ». Le roi accomplissait donc une double action charitable : celle de convertir à la foi les Indiens, mais aussi de récompenser les paysans pauvres de Castille, en leur offrant les Indes, ce don de Dieu.

Dans des écrits plus tardifs, Las Casas défendit l'idée que les laboureurs, qui travaillaient « sans péchés », représentaient l'antithèse absolue des *encomenderos*, qui vivaient « de la sueur et du sang » des autochtones. Les vrais colons ne pouvaient donc être que « la gent laborieuse », dont l'union avec les Indiens fonderait « une des meilleures républiques, et peut-être la plus chrétienne et la plus pacifique du monde[174] ». Les *labradores* constituaient donc la classe idéale, en acceptant de former une « aristocratie paysanne », qui mettrait les Indiens sous leur tutelle, tout en restant humbles et respectueux[175].

La Couronne reprit à son compte cette vision en opposant en septembre 1518 les colons « plus enclins à aller chercher de l'or » aux paysans qui « labourent et sèment[176] ». Cette représentation, qui associait travail de la terre et vie chrétienne, figure aussi dans des écrits moins officiels, comme lorsque Juan Bernal, échevin de la ville de Puebla, déclara en 1534 que, pour que ses concitoyens aient une vie digne, il fallait qu'ils « travaillent [la terre] comme de bons chrétiens[177] ».

III.B.3. Éducation, industrie et police

Aux yeux de l'administration royale, toutes ces qualités, en lien avec leur expertise agraire, faisaient des laboureurs les meilleurs éducateurs possibles des Indiens. Même s'ils reconnaissaient l'existence de sociétés agraires aux Indes, les administrateurs royaux considéraient que celles-ci n'avaient pas toutes les qualités de la paysannerie castillane et qu'elles ne permettaient pas aux Castillans de vivre dignement — une différence de nature exprimée à travers les termes d'industrie (*industria*) et de police (*policía*).

Concernant les Indes, les deux termes doivent se lire en interaction. L'industrie, désignait le savoir-faire, la capacité à réaliser des travaux manuels de complexité variable ; elle

---

[173] « *mal tratamiento de aquellas gentes, quiriéndolos remediar, porquel nombre de Jesucristo sea anpliado, y tanbien por hazer merced a muchos pobres de su Reyno* » : AGI, Patronato, 170, R. 22, f° 1v.

[174] « *sin pecado* » ; « *mantenerse de sus sudores y de su sangre* » ; « *gente labradora* » ; « *una de las mejores repúblicas, y quizá más cristiana y pacífica del mundo* » : HDI, Lib. 3, LXXXV, p. 284 ; CII, p. 383. Voir aussi comment il décrivit les gens d'Antequera amenés par Berrio, qu'il accusait d'avoir recruté « pour la plupart des taverniers et quelques rufians et vagabonds et des oisifs et le moins de laboureurs » (« *los más taberneros, y algunos rufianes y vagabundos y gente holgazana y los ménos labradores* : HDI, Lib. 3, CV, p. 402).

[175] Marcel Bataillon, « Le "clérigo Casas" », art. cit., p. 48-49. Pour une analyse plus détaillée sur l'éthique du travail comme élément clef pour une colonisation harmonieuse selon Las Casas, voir Alain Milhou, « De la 'destruction' de l'Espagne à la 'destruction' des Indes », art. cit., p. 918-19.

[176] « *que se ynclinan mas al coger del oro* » ; « *que labren e syenbren* » : AGI, Indiferente, 420, L. 8, f° 48v.

[177] « *labren como buenos cristianos* », *Probanza de la ciudad de Puebla de los Ángeles*, AGI, Mexico, 340, f° 13r.

était la condition d'existence de la diversité des métiers et des hiérarchies. Par extension, l'industrie pouvait également désigner l'apprentissage de la religion catholique, qu'il fallait enseigner (*industriar*) aux peuples caribéens.

Tous ces éléments permettaient l'existence d'une société régie par la police, terme polysémique mais utilisé en premier lieu pour décrire la cité bien ordonnée et gouvernée avec justice, s'approchant de notre définition moderne de « civilisation[178] ». À l'inverse des sociétés nomades, plus horizontales, la police supposait l'artisanat, les distinctions sociales et la verticalité. José de Acosta distinguait ainsi les chasseurs-cueilleurs, « très barbares », « sans aucune police, entièrement dénudés », qui ne « semaient, ni ne cultivaient la terre ni ne vivaient ensemble » et les Mexicas, vivant dans « l'ordre et la police », y compris avant l'évangélisation[179]. Liée à un ensemble complexe de pratiques, à l'habillement, à l'utilisation d'un certain type de mobilier, à la monogamie ou à l'observance des bonnes pratiques religieuses, la police a souvent été pensée comme indissociable de la vie urbaine[180]. Les instructions laissées aux Hiéronymites en septembre 1516 exprimaient justement cette conjonction de facteurs. Les religieux devaient agir « pour que les Indiens vivent en police, chacun dans sa maison avec sa famille et qu'ils travaillent dans les mines et dans les champs et dans l'élevage du bétail », au sein de villages, tout en s'assurant que les caciques soient habillés et dorment dans des lits, à nouveau « pour les mettre en police[181] ».

La présence des laboureurs, tout comme la mention de travaux agricoles, suggèrent toutefois que la police ne se limitait pas aux villes et à l'artisanat urbain mais se pensait aussi à partir des campagnes et du fait de cultiver la terre à l'espagnole. Les laboureurs devaient en effet inculquer aux Taïnos l'industrie de leur métier pour les conduire vers la police. Dans une

---

[178] La conception de la police évolua fortement au cours de l'époque moderne, notamment au XVIIIe siècle : Jan Lechner, « El concepto de "policía" y su presencia en la obra de los primeros historiadores de Indias », *Revista de Indias*, 41, 1981, p. 395-409 ; Arnaud Exbalin, « Policing, practical knowledge and urban management : public lighting in Mexico City (late 18th - early 19th century) », *Nuevo Mundo Mundos Nuevos*, 2019, ttps://journals.openedition.org/nuevomundo/75813, consulté le 31 octobre 2024 ; Max Hering Torres, « Nociones de policía y prácticas de vigilancia : los alcaldes de barrio en el virreinato de Nueva Granada, siglos XVII y XVIII », *Revista de Indias*, 84, n° 290, 2024, p. 1-24.

[179] « *muy bárbaros y silvestres; No sembraban ni cultivaban la tierra, ni vivían juntos*. […] *viviendo bestialmente sin ninguna policía* » ; « *orden y policía* » : José de Acosta, *Historia natural y moral*, éd. cit., p. 358 et 363.

[180] Jérôme Thomas, « Évangéliser par le corps. La policía cristiana dans les Andes au XVIe siècle », *Cahiers d'études du religieux*, n° 11, 2013 ; Jérôme Thomas, *L'évangélisation des populations andines au XVIe siècle :* « policía cristiana » *et conquête des corps*, Paris, Les Indes savantes, 2014. Juan López de Velasco proposait sept points : vivre en villages « ordonnés », dans des maisons familiales, être habillés, chaussés et la tête couverte, élever du bétail et cultiver la terre, exercer des métiers manuels, de l'artisanat plus complexe (peinture, sculpture, orfèvrerie) et être gouvernés par des caciques et *corregidores* : Pedro Borges Morán, *Misión y civilización en América*, Madrid, Alhambra, 1987, p. 59-60.

[181] « *para que los yndios viven en policia cada uno en su casa con su famylia e trabajen en las mynas y en las labranças y en criar de los ganados* » ; « *por poner en policía* » : AGI, Indiferente, 419,L. 6, f° 520r.

lettre aux Hiéronymites, Cisneros affirma qu'il fallait éduquer les Taïnos, ces « gens sans foi ni doctrine, sans les industries et les bons artisanats dans lesquels la raison humaine s'exerce habituellement[182] ». Les villages que les Hiéronymites devaient instaurer seraient d'abord un lieu d'apprentissage et pour que ceux-ci

> « soient régis avec police, [il faut] que l'on montre des métiers à certains des Indiens, comme ceux de charpentiers, tailleurs de pierre, forgerons, bûcherons, tailleurs et d'autres métiers similaires, utiles à la république[183] ».

Dans son plan de 1517, Las Casas partageait cette vision des Taïnos, considérés comme un peuple naturellement vertueux, mais qu'il convenait de faire vivre dans des villages castillans et d'éduquer, notamment au travail[184]. Les pères de famille, qui devaient gouverner des familles taïnos, avaient « la responsabilité d'enseigner [*dar industria*] comment l'on prend soin du bétail et des cultures », mais aussi d'enseigner les autres métiers manuels, selon une séparation genrée et donc, à ses yeux, nécessairement harmonieuse :

> « les hommes dans des métiers d'hommes, labourer et bêcher et des choses similaires, et les femmes dans des métiers de femmes, filer, tisser, élever des poules, faire du pain, laver leurs maisons et des choses similaires[185]. »

Cette éducation, qui allait de pair avec un enseignement religieux incombait aux laboureurs. Décrits comme respectueux des commandements divins et de la loi naturelle, ils étaient les plus à même de transmettre et reproduire les structures sociales voulues par Dieu et la nature. L'apprentissage de l'industrie, fondée sur les divers métiers liés aux plantes et animaux de Castille, conduisait donc à la police, c'est-à-dire des familles hiérarchisées, au sein de sociétés verticales, obéissant à la parole de Dieu[186].

Le travail, en particulier agricole, était le fondement de toute cette entreprise qui devait édifier un royaume prospère pour la Couronne et soutenir un système moral et politique idéal,

---

[182] « *gente sin fee ni doctrina, sin las industrias e buenas artes en que se suele ejercitar la razón humana* » : Manuel Giménez Fernández, *Bartolomé de las Casas. Delegado de Cisneros*, *op. cit.*, p. 142-44.

[183] « *por que* [sic] *los pueblos se pongan en policia, deveys trabajar que se muestren oficios a algunos de los indios asy como carpinteros pedreros herradores, herradores de madera y sastre y otros semejantes oficios para servicio de la republica* » : AGI, Indiferente, 419, L. 6, f° 523r-523v.

[184] Alain Milhou, « Las Casas et la richesse », art. cit., p. 112-17.

[185] « *El padre de cada familia ternâ cargo de dar industria cómo, así los ganados, como las heredades, esten siempre en pie* » ; « *los onbres en oficios de onbres, arar y cabar y semejantes cosas, y las mugeres en oficios de mugeres, hilar, texer, criar gallinas, hazer pan, limpiar sus casas, é semejantes cosas* » : AGI, Patronato, 170, R. 22, f° 3v.

[186] Il était donc primordial que les laboureurs fussent mariés, la famille étant une « petite république » : Alain Milhou, « Le modèle du bon laïc chrétien », art. cit., p. 20-22.

que seule l'avarice des *encomenderos* avait empêché[187]. Au-delà du travail, la façon de vivre des laboureurs était utilisée comme l'étalon de la police des Indiens, que ce soit pour les Taïnos, lorsque les Hiéronymites demandaient s'ils pouvaient vivre comme un « laboureur, raisonnable d'esprit, de ceux qui vivent en Castille » ou en Nouvelle-Espagne, lorsque le trésorier royal Rodrigo de Albornoz écrivit en 1525 qu'il fallait apprendre aux Mésoaméricains « les façons de vivre des laboureurs d'Espagne[188] ».

III.C. *Poblar* et la redéfinition du terme de colonisation à travers les expéditions de colons-laboureurs

Fondées sur une représentation idéalisée de la paysannerie, les nombreuses expéditions de laboureurs furent l'instrument privilégié de l'occupation de l'espace américain, de la monopolisation des ressources et du contrôle des populations locales, à travers l'imposition d'un système social et économique nouveau. Tous ces éléments construisirent conjointement ce que l'on pourrait décrire en termes contemporains comme la colonisation espagnole de l'Amérique, une terminologie toutefois discutée en raison de son caractère anachronique et de la généalogie qu'elle suppose avec des situations ultérieures de domination. Tandis qu'un vocabulaire varié, lié à des réflexions philosophiques et théologiques anciennes, fut employé pour définir cette politique, à travers les concepts de *poblar*, *industria* et *policía*, il a souvent été observé que le terme de colonie était pratiquement absent à l'époque moderne[189].

Pourtant, quoique sans existence légale, le terme de *colonia* fut effectivement employé dès le XVIe siècle pour décrire l'appropriation ibérique de l'Amérique. Le terme apparaît en effet lors des débats sur l'envoi de paysans aux Indes, non pas comme un néologisme décrivant la nouveauté de l'expérience américaine mais comme un rappel du précédent antique de la colonie grecque ou romaine. Ce sens historique, tel qu'employé par Vargas Machuca, correspond à la définition proposée par Covarrubias en 1611, celui d'un « village ou lieu de terre qui a été peuplé par des étrangers, partis de la ville qui est maîtresse de ce territoire[190] ».

---

[187] Alain Milhou, « Las Casas et la richesse », art. cit., p. 150.

[188] « *hombre labrador de razonable saber de los que en Castilla biven* » : AGI, Indiferente, 1624, R. 1, Manuel Giménez Fernández, *Bartolomé de las Casas. Delegado de Cisneros*, *op. cit.*, p. 309 ; « *formar de vivir que tienen los labradores de España* » : Pedro Borges Morán, *Misión y civilización en América*, *op. cit.*, p. 52.

[189] Annick Lempérière, « El paradigma colonial en la historiografía latinoamericanista », *Istor*, 5, n° 19, 2004, p. 107-28 ; Francisco Ortega, « Ni nación ni parte integral. "Colonia", de vocablo a concepto en el siglo XVIII iberoamericano », *Prismas*, 15, n° 1, 2011, p. 11-29 ; Philippe Castejon, « Colonia, entre appropriation et rejet : la naissance d'un concept (de la fin des années 1750 aux révolutions hispaniques) », *Mélanges de la Casa de Velázquez*, n° 43-1, 2013, p. 251-71.

[190] « *pueblo o termino de tierra que se ha poblado de gente estrangera, sacada de la ciudad, que es señora de aquel territorio* » : Sebastián de Covarrubias, *Tesoro*, *op. cit.*, f° 224v. Avant le dictionnaire de Covarrubias (1611), aucun dictionnaire ne propose d'entrée pour *colonia*. Le dictionnaire de Nebrija (1495) renvoie à la ville allemande de

Le renvoi à l'Antiquité permettait ainsi de décrire les singularités du peuplement espagnol des Indes et servait d'argument d'autorité pour défendre l'envoi de paysans. Le conseiller royal Diego Beltrán, dans un avis rédigé au cours des années 1510, proposait ainsi que

> « Sa Majesté envoie [aux Indes] des personnes pauvres, leur donnant le passage et de quoi manger et s'il lui plaisait de faire des colonies, il y a de meilleures conditions pour cela qu'au temps des Romains, et de cette manière ses royaumes et seigneuries en profiteront[191]. »

La formulation indique qu'aux yeux de Beltrán, il était évident que les colonies se référaient d'abord au monde romain, ou à la *sténochôria* grecque et devenaient donc un modèle à suivre pour peupler les Indes par des « personnes pauvres », au bénéfice simultané de la péninsule et des colonies. Les juges de l'Audience de Santo Domingo partageaient cette vision qu'ils décrivirent dans un long mémoire rédigé en mars 1528, dans lequel ils proposèrent également des solutions pour le peuplement durable des îles :

> « Il conviendrait au service de Votre Majesté que le peuplement de ces lieux se fît de la manière et façon que les anciens et premiers colons eurent quand ils peuplèrent les terres nouvelles, comme le firent les Troyens et Romains, Vandales, Huns, Grecs et ceux de la terre promise, et même ceux de notre Espagne, qui envoyaient lesdites fondations se faire par des colonies, envoyant des personnes mariées et avec leurs femmes et enfants et proches et parents et avec la volonté résolue qu'ils iraient et demeureraient perpétuellement sur lesdites terres et provinces qu'ils allaient peupler et ils prêtaient serment qu'ils le feraient et l'accompliraient […], de sorte qu'ils partaient avec la volonté résolue d'être de véritables colons [*pobladores*] et non pas des voleurs des terres et des peuples où ils allaient peupler et de cette manière ni ceux qui les envoyaient, ni ceux qui partaient ne subissaient de torts en aucune chose […], ce qui les faisait rapidement aimer et travailler la terre qu'ils allaient peupler et chercher toutes les choses convenables pour s'installer et y demeurer. Très rapidement, ils oubliaient leur propre origine,

Cologne. Les dictionnaires d'Oudin (1607) et Vittori (1609) traduisent toutefois *colonia* par « colonie de peuple », sans définir.

[191] « *podria su magestad embiar allá gentes pobres, dándoles el pasaje y el comer; y si quisiese hazer colonias, para esto ay mejor aparejo que en tiempo de los romanos, y desta manera sus Reynos y Señoríos serían aprovechados; pero dejo esto para los de su alto Consejo, y vengo á lo que SM podria hazer dende luego á poca costa* » : AGI, Patronato, 170, R. 14, f° 2r. Le document a été daté par l'archiviste de « 1512 ou à peu près » (« *o por allí* »). Une datation des années 1510 semble réaliste, en raison de la graphie et du contenu. Beltrán fut conseiller de Castille à partir de 1516 et conseiller des Indes de 1523 à 1543 : José Barrientos Grandon, *Guía prosopográfica de la judicatura*, *op. cit.*, p. 219.

là où ils naquirent, et ils devenaient de véritables habitants de la nouvelle terre qu'ils peuplaient[192]. »

Dans ce développement, les juges reconstituaient un récit historique de l'ancienne manière d'occuper de nouvelles terres, s'inspirant d'une Antiquité à la temporalité confuse s'étendant de l'époque biblique à la chute de l'Empire romain. Suivant ce modèle, la seule façon efficace de peupler reposait sur l'implantation collective de personnes laborieuses. Dans la suite du mémoire, les juges détaillèrent la façon dont ils entendaient suivre l'exemple des Anciens : ils recommandaient l'émigration de laboureurs, regroupés dans des villages de 50 familles, auxquelles on aurait financé la traversée, l'alimentation, des semences et des plants, des animaux, des maisons et des esclaves. Face à la situation désastreuse de la Caraïbe espagnole, les juges réclamaient une réforme, au sens de l'époque moderne, c'est-à-dire d'un retour à une tradition vertueuse qui remontait aux modèles grec et romain. La colonie de l'époque moderne fut donc d'abord pensée comme la cité qui s'exportait au loin avec son agriculture[193].

Même sans référence explicite aux Anciens, le modèle de la colonie antique demeurait implicite et diffus. Il motivait par exemple la volonté d'envoyer les couches les plus pauvres des campagnes, le « surplus » miséreux de la population rurale. Les nombreuses références à la volonté des monarques de faire acte de charité envers ceux vivant dans la « nécessité » en les envoyant aux Indes étaient directement associées au modèle des colonies antiques. De la même façon, le projet de l'évêque d'Ávila, décrit plus haut, contenait une disposition spécifique concernant les îles moins fertiles, que l'ecclésiastique suggérait de peupler avec des criminels (*malhechores*), afin d'assurer la défense de ces îles, mais aussi pour soulager la Castille de leur présence[194].

---

[192] « *convernia al servicio de VM que en la poblacion de estas partes se hiciese segun o como y a la maña que los antiguos primeros pobladores poblaron las tierras nuevas como fueron los troyanos e romanos, vandalos, unos, griegos e los de la tierra de promision, e aun los de nuestra España, que fue que por colonias inviavan a hacer las dichas poblaciones, inviando gentes casados y con sus mugeres e hijos e deudos e parientes e con determinada voluntad dellos e los que dellos viniesen permaneciesen perpetuamente en las tales tierras e provincias que ivan a poblar; y dellos se tomava certificacion que lo harian e cumplirian asi, […] por manera que, desde que partian, llevavan determinada voluntad de ser verdaderos pobladores, e no robadores de las tierras e gentes a donde ivan a poblar; y por esta manera, ni los que los inviavan, ni los que ivan recibian engaño en ninguna cosa […] les hacia luego tomar amor con la tierra que venian a poblar e trabajar en ella, y buscar todas las cosas que convenian para asentar e permanecer en ella, […], muy en breve olvidaban su proprio natural donde nacieron, e se hacien naturales verdaderos de la nueva tierra que poblaban* » : AGI, Patronato, 172, ramo 35, fol. 395r.

[193] Notons que l'agriculture en elle-même était considérée comme intimement liée au monde antique, le monde romain étant décrit comme le sommet de la science agricole. Herrera écrivit que l'agriculture avait concerné les « saints patriarches et prophètes », tandis que les Romains avaient pu « dominer la plus grande partie du monde » grâce à l'agriculture, citant Caton ou Tite-Live décrivant Cincinnatus labourant ses champs : Gabriel Alonso de Herrera, *Obra de agricultura*, *op. cit.*, f° 3r.

[194] AGI, Patronato, 173, N. 2, R. 1.

La figure du soldat-laboureur, qui peuplait les colonies militaires romaines, était encore plus fréquemment mobilisée. Les laboureurs de Luis de Arriaga, partis en 1502 avec Nicolás de Ovando, avaient par exemple la double mission de cultiver la terre et de la défendre contre les ennemis du roi. En février 1518, le trésorier de la *Casa de la Contratación*, Juan López de Recalde, suggéra d'encourager l'émigration de travailleurs des régions montagneuses d'Alcúdia, Almadén ou la Serena, car il les jugeait endurcis par la vie, donc aptes aux durs labeurs et à la vie aux Indes, mais aussi capables défendre la terre les armes à la main[195]. Ce modèle était si évocateur, qu'il fut invoqué sur la plupart des fronts pionniers de l'empire, par Vargas Machuca mais aussi par le gouverneur du Chili, Juan de Jaraquemada, qui demanda en 1611

> « cent cinquante ou deux cents hommes d'Espagne mariés et avec leur famille, dont on pourrait être sûr qu'une fois établis ici, ils ne vont pas tenter de partir, comme le font la plupart de ceux qui viennent du Pérou, car, comme ils sont habitués à l'oisiveté et qu'ils cherchent à éviter tout travail, ce sont eux les coupables des mutineries et des fuites que nous avons eues. […] On pourra leur donner deux attelages de bœufs, cent moutons et beaucoup de très bonnes terres qu'ils pourront labourer comme ils le font là-bas, fondant ainsi des établissements qui perdurent[196]. »

Ces colons auraient été armés et auraient participé à la défense de la frontière, dont ils devaient assurer la pérennité grâce à la charrue et à l'épée[197].

L'association, constamment répétée, entre les habitants espagnols des nouvelles terres et l'agriculture, était ainsi parfois exprimée par le terme de *colonia*, dressant un parallèle avec l'Antiquité. L'usage demeurait néanmoins occasionnel, surtout si on le compare aux occurrences de « *poblar* » ou « *población* », désignant le processus mené par les « *pobladores* », les colons. La *población* américaine et la *colonia* étaient en réalité liées. Alors que *poblar* renvoyait de façon générale au fait de fonder des villes pour pouvoir occuper et cultiver le territoire, son usage dans le cas américain exprimait le peuplement durable de terres lointaines avec une forte connotation agraire, suivant en cela l'exemple de la *colonia* antique. Le terme désignait une

[195] Manuel Giménez Fernández, *Bartolomé de las Casas. Capellán de S.M. Carlos I*, *op. cit.*, p. 422.

[196] Cité et traduit par Jean-Paul Zuñiga, *Espagnols d'outre-mer*, *op. cit.*, p. 111. Sur le cas quelque peu hybride du Chili, frontière militaire mais aussi région productrice de blé, voir aussi Daniel Stewart, « Abastecimiento de trigo y harina al ejército de Arauco durante el gobierno de Francisco Laso de la Vega (1625-1640) », *Revista iberoamericana de viticultura, agroindustria y ruralidad*, 11, nº 31, 2024, p. 174-93.

[197] Ce modèle fut aussi employé pour le repeuplement du royaume de Grenade après la révolte des Alpujarras (1568-1571), par des soldats qui devaient par la suite s'installer définitivement sur place : Valeriano Sánchez Ramos, « Repoblación y defensa en el reino de Granada: campesinos-soldados y soldados-campesinos », *Chronica Nova*, nº 22, 1995, p. 357-88.

domination efficace et durable. Lorsque les réformateurs, y compris Las Casas critiquaient l'*encomienda*, ils prétendaient vouloir *poblar* et opposaient les *encomenderos* aux véritables *pobladores*. Dans une lettre d'octobre 1537, Oviedo dénonça de cette façon le pillage incontrôlé des ressources :

> « Ce n'est ni peupler [*poblar*] ni établir [de villes], mais dissiper et détruire […], ce n'est pas s'installer durablement sur la terre, mais la dépeupler et pour cette raison on a mis si peu de soin dans la conversion des Indiens et si peu de diligence dans le travail des mines[198]. »

Oviedo opposa de fait le peuplement à la destruction du territoire et à l'épuisement des ressources, autant démographiques que minières. Le terme était omniprésent et dans chacune des cédules étudiées, les Rois catholiques annonçaient que leurs réformes permettraient de *poblar*, comme lors des guerres contre les royaumes musulmans. La principale qualité des laboureurs était leur propension à être de bons colons, comme l'affirma Gil González Dávila, car « cent d'entre eux colonisent plus durablement que trois cents d'un autre type de personnes[199] ». En 1549, lorsqu'il soumit au conseil des Indes un nouveau mémoire, Las Casas plaida lui aussi que « le véritable peuplement et le remède de ces Indes viendra de l'envoi de laboureurs, des personnes simples et travailleuses[200] ».

La colonisation était donc le prolongement de la conquête : alors qu'il relatait la désastreuse exploration de Pánfilo de Narváez vers le rio de Palmas, au nord du rio Pánuco, lors de laquelle la plupart des 600 Espagnols périrent, le chroniqueur López de Gómara livra l'analyse suivante :

> « Cela s'est produit car il ne peupla pas la terre lorsqu'il débarqua avec ses hommes, ou alors car il décida de s'arrêter là où on ne pouvait peupler. Qui ne peuple pas ne fera pas de bonne conquête et si l'on ne conquiert pas une terre, ses habitants ne se convertiront pas ; de sorte que la maxime de la conquête devrait être de "peupler[201]". »

---

[198] « *no es poblar ni asentar sino disipar e destruir, […] no es permanecer en la tierra sino despoblarla y por esta causa hay tan poco cuidado en la conversión de los indios y tan poca diligencia en labrar las minas* » : cité par Alain Milhou, « De la 'destruction' de l'Espagne à la 'destruction' des Indes », art. cit., p. 912.

[199] « *porque más vecindad hacen ciento destos que trecientos de otra gente* » : AGI, Patronato, 173, N. 2, R. 2, f° 9r.

[200] « *la verdadera población y remedio de aquellas Indias consiste en enviar labradores, gente llana y trabajadora* » : Alain Milhou, « Las Casas et la richesse », art. cit., p. 148.

[201] « *Lo cual fue por no poblar luego que saltó en tierra con la gente, o por saltar donde no había de poblar. Quien no poblare no hará buena conquista, y no conquistando la tierra no se convertiere la gente; así que la máxima del conquistar ha de ser « poblar »* » : Francisco López de Gómara, *Historia de las Indias (1552)*, éd. cit., p. 123. Voir la traduction et l'interprétation, plus institutionnelle, qu'en donne Guillaume Gaudin, *L'empire du soleil couchant*, *op. cit.*, p. 22.

Poblar par le biais de colonies signifiait donc demeurer et s'approprier durablement la terre, pour réussir la conquête. Les laboureurs castillans étaient incontournables dans ce processus afin de fixer la population hispanique, en particulier par la culture des plantes de Castille.

Ces processus peuvent-ils être décrits comme un phénomène colonial, le premier jalon de la longue histoire impériale européenne, jusqu'à son point culminant des XIXe et XXe siècles ? Annick Lempérière a plaidé contre cette généalogie, non pas, à l'instar de l'école révisionniste espagnole, pour nier les rapports de domination en jeu, mais pour insister à la fois sur les différences entre les systèmes coloniaux américains d'Ancien Régime et les colonies contemporaines, et pour souligner les évolutions de la forme prise par la domination espagnole au cours de ses trois siècles d'existence[202]. De fait, si toutes les situations de domination deviennent automatiquement coloniales, le concept de colonialisme court le risque de n'être plus opérant pour décrire les spécificités et la nouveauté des rapports de domination en cours en Amérique au XVIe siècle, simples prémices, qu'expliquerait un futur alors encore non advenu.

Alain Milhou a proposé de son côté de réfléchir sur les relations coloniales de l'Amérique espagnole à partir de la notion de *sufficientia*, idéal politique d'Ancien Régime d'autonomie et d'autarcie. Milhou souligne que, dans un système de domination qui leur profitait, les Espagnols d'Amérique s'établirent durablement sur un territoire qu'ils prétendaient vouloir améliorer selon leurs propres intérêts et non pour le seul profit de la métropole. Après les premières décennies antillaises, l'horizon commun n'était plus le simple pillage ou une organisation extractiviste tournée vers l'Espagne mais celui d'une autonomie vivrière et agraire, promesse d'une prospérité semblable à celle de la Mère Patrie[203]. Évoquer ces spécificités ne revient donc pas à minorer la violence de la domination espagnole mais la préciser et la comprendre selon les critères de l'époque moderne.

Dans le cas présent, il me semble, au vu des termes employés, que le concept de colonisation employé ici est pertinent, tout en tenant compte de la forme particulière de la construction politique de l'Amérique espagnole au XVIe siècle, celle d'une société d'ordres qui refusait l'innovation et mettait l'accent sur la colonisation par des personnes humbles. L'idéal

[202] Annick Lempérière, « El paradigma colonial », art. cit. Pour une réponse critique, voir Carmen Bernand, « De colonialismos e imperios : respuesta a Annick Lempérière », *Nuevo Mundo Mundos Nuevos*, 2004, http://journals.openedition.org/nuevomundo/438, consulté le 28 octobre 2024.

[203] Alain Milhou, « Sufficientia. Les notions d'autosuffisance et de dépendance dans la pensée politique espagnole au XVIe s. : de la Castille des Comuneros au Pérou colonial », *Mélanges de la Casa de Velázquez*, 17, 1981, p. 105-45. Voir aussi les travaux sur la façon de concevoir la communauté politique à l'époque moderne, qui donnent d'autres échelles, notamment urbaines, à la domination espagnole en Amérique : Francisco Quijano, « Pensar la comunidad política en la Nueva España del siglo XVI. Un programa de trabajo de historia intelectual », *Signos históricos*, 20, n° 39, 2018, p. 24-49 ; Baptiste Bonnefoy, *Au-delà de la couleur : miliciens noirs et mulâtres de la Caraïbe, XVIIe-XVIIIe siècles*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2022.

agraire, incarné par les laboureurs et les plantes de Castille, ne fut pas une simple stratégie discursive. L'ambition fut réellement de transformer ces territoires en des terroirs comparables aux campagnes de Castille et non pas seulement des lieux de production de valeurs à exporter vers l'Espagne — ce qu'ils furent aussi. Les Espagnols voyaient les colonies américaines dans un rapport d'équivalence par rapport à la « métropole », dont les premiers bénéficiaires devaient être ceux qui possédaient la terre américaine, les Castillans, devenus les élites agricoles du Nouveau Monde[204].

À cet égard, bien qu'il ne s'agit pas d'établir une généalogie entre les deux processus, un point de comparaison possible avec la conception espagnole de la colonisation au XVIe siècle pourrait être le cas, relativement exceptionnel, de l'Algérie française. L'occupation et l'appropriation des terres y furent également pensées à travers le prisme de colonies agricoles, peuplées d'Européens, qui devaient améliorer la terre et éventuellement remplacer les plantes et les pratiques autochtones. Le gouvernement militaire mobilisa également des soldats-laboureurs européens mais aussi locaux, employés comme l'avant-garde de la conquête et la première étape d'une colonisation définitive[205].

*

* *

Les expéditions de paysans permettent une étude différente des spécificités de la colonisation du XVIe siècle, telle qu'elle se déroula aux Antilles puis se diffusa sur le continent américain. Le vocabulaire employé à cette occasion est important pour comprendre la façon dont les Espagnols conçurent la conquête des Indes, un phénomène certes neuf, mais qui était avant tout considéré comme le prolongement ultramarin de la campagne de Castille. Le processus de *poblamiento*, inséparable des laboureurs, guida aussi les relations à établir avec les populations locales, contraintes d'apprendre les méthodes de l'agriculture européenne et de se convertir à la foi chrétienne, suivant la terminologie de l'industrie et de la police. *Poblar* est la

[204] Voir à cet égard le discours exprimé par l'Audience royale lors du conflit autour de la circulation du vin dans la vice-royauté : Antoine Duranton, « Consommation indienne de vin en Nouvelle-Espagne », art. cit., p. 22-25.
[205] Charles-Robert Ageron, *Histoire de l'Algérie contemporaine. 1871 - 1954*, Paris, Presses Universitaires de France, 1979, p. 69-137 ; Xavier Yacono, « La colonisation militaire par les smalas de spahis en Algérie », *Revue Historique*, 242, n° 2, 1969, p. 347-94 ; Julia Clancy-Smith, « L'Afrique du Nord à l'époque coloniale : migration, agriculture et échec de l'innovation, 1830-1914 », *Revue d'histoire du XIXe siècle*, n° 53, 2016, p. 97-114. Dans le Canada français, la tentation exista également au XVIIe siècle d'une colonisation paysanne, mais sans politique claire et sans résultats : Gilles Havard, *Empire et métissages. Indiens et Français dans le Pays d'en Haut, 1660-1715*, Québec, Septentrion, 2017, p. 64-68.

traduction dans la grammaire de l'époque moderne de ce que fut la colonisation de l'Amérique, une version chrétienne d'un modèle censément antique et vertueux, celui de la reproduction d'une ville, avec ses habitants et sa campagne, dans un nouveau lieu, pour accomplir des objectifs autant spirituels (l'évangélisation) qu'économiques (développer une colonie prospère).

Le terme *poblar* exprimait ainsi le fait d'occuper un nouveau territoire par les bonnes personnes, qui cultivaient les bonnes plantes et représentaient un modèle de moralité, obéissant au roi et acceptant d'être les tuteurs des Indiens sans outrepasser leur pouvoir. Cette histoire est indissociable de l'envoi des plantes de Castille : ce fut pour cultiver ces plantes, qui permettaient de réaliser leur potentiel, que des laboureurs furent envoyés en première instance. Les années 1510 furent cruciales dans ce processus, notamment sous l'instigation de Bartolomé de las Casas qui, sans inventer la colonisation paysanne, contribua activement à l'établissement de politiques d'envois de colons-laboureurs, selon sa propre vision de la colonisation des Indes. À la suite de son action, l'expédition menée par Luis de Berrio inaugura un siècle d'expéditions de colons-laboureurs, qui se poursuivirent à une fréquence comparable à celle des *experiencias*, avec des résultats tout aussi décevants pour la monarchie.

CHAPITRE 5. *ENNOBLECER* : AMÉLIORER LA TERRE PAR LES PLANTES DE CASTILLE

En août 1531, si l'on en croit la tradition, la nouvelle ville de Querétaro fut fondée à 180 kilomètres au nord-ouest de Mexico. La fondation était l'aboutissement d'une alliance entre des chefs otomis de Jilotepec, notamment le cacique Conni, et des Espagnols, emmenés par Hernán Pérez de Bocanegra, sans doute accompagnés de Tlaxcaltèques, visant à s'emparer d'une zone jusqu'alors sous contrôle de nomades chichimèques. La fondation constitua une expansion inédite vers le nord, ainsi qu'une association nouvelle entre des groupes de cultures différentes, qui intégrèrent, puis sédentarisèrent progressivement, certaines familles chichimèques[1]. Une cinquantaine d'années plus tard, en janvier 1582, l'*alcalde mayor* Hernando de Vargas et le notaire public Francisco Ramos de Cárdenas rédigèrent un récit mythifié des origines de la ville, à l'occasion de l'écriture de la relation géographique. Leur narration exprimait un point de vue espagnol sur les conditions de fondation de la cité et sur ce qui constituait l'espace urbain :

> « Hernán Pérez de Bocanegra commença à faire des cadeaux à l'Indien Conni, auquel il proposa qu'il devînt son vassal. L'Indien l'accepta et le reconnut ainsi comme son seigneur et mit en culture pour lui des champs de coton, de piment et de blé, avec une semence que ledit Hernán Pérez de Bocanegra lui avait donnée à cet effet. Lequel, voyant que ces Indiens étaient si pacifiques décida de leur prêcher l'évangile et il les convainquit de devenir chrétiens[2]. »

La suite du récit décrit la manière dont les Otomis embrassèrent la foi chrétienne, prêchée par un missionnaire franciscain, ce qui permit la fondation de Querétaro. Le lieu attira de nombreux habitants chichimèques et grandit, principalement grâce à un réseau d'irrigation construit sur les ordres de Bocanegra, avant de devenir une ville en bonne et due forme :

---

[1] Les conditions exactes de la fondation sont mal connues et sont issues de diverses traditions : Lourdes Somohano Martínez, « Los rituales de fundación del siglo XVI y el trazo urbano del pueblo de Querétaro », *Secuencia*, n° 60, 2004, p. 6-28. Concernant le rôle des Tlaxcaltèques, voir Andrea Martínez Baracs, « Colonizaciones tlaxcaltecas », *Historia Mexicana*, 43, n° 2, 1993, p. 195-250.

[2] « *Hernán Pérez de Bocanegra, empezó a hacer regalos al indio Conni, al cual dijo que fuese su vasallo […]. El indio lo tuvo por bien y, así, le empezó a reconocer por señor, haciéndole sementeras de algodón, chile y alguna de trigo, que, para ello, les dio la semilla el d[ic]ho Hernán Pérez de Bocanegra. El cual, viendo [a] estos indios tan domésticos, acordó de les predicar el evangelio, y persuadióles que se tornasen cristianos* » : RG Michoacán, p. 219.

> « D'autres religieux vinrent ensuite et [Bocanegra] donna l'ordre de faire un monastère, que ledit don Fernando [nom chrétien de Conni] fit construire, et très somptueux, avec une maison et un jardin pour lesdits religieux. Il s'attacha à ennoblir cette terre, autant avec des plantes de Castille qu'avec du bétail, bovin comme ovin, et d'autres choses[3]. »

La narration, qui gomme toute contrainte ou domination, cherchait à décrire un processus intelligible pour les Espagnols, celui d'une alliance originelle, symbolisée par le don d'une semence de blé. Le fait que les Otomis aient accepté de le cultiver était le marqueur de leur capacité à recevoir l'Évangile et confirmait leur statut d'alliés de confiance pour établir une ville. Le développement ultérieur de la cité témoigne enfin que plusieurs éléments étaient considérés comme signifiants de la mise en ordre de l'espace par l'autorité espagnole : la construction d'un monastère « somptueux », bâtiment qui matérialisait la conversion des Otomis et donc la dignité de la ville, le creusement de canaux d'irrigation et enfin la mise en culture des plantes de Castille lesquelles, avec l'élevage, « ennoblirent » la terre.

Cette description de l'appropriation de ressources foncières et démographiques rappelle que si le monde urbain fut au centre du processus colonial, son rôle civilisateur et dominateur ne se limitait pas à la seule morphologie urbaine, à son bâti et à sa concentration humaine, par opposition aux espaces ruraux. Au contraire, la campagne, liée à la ville, était décrite dans la relation de Querétaro comme le début et l'accomplissement du processus, étant autant la condition de possibilité d'existence de la ville que le marqueur final du succès de sa fondation. Si les plantes de Castille y furent centrales, c'est par « l'ennoblissement » des sols, leur amélioration, nécessaire pour établir une colonie prospère et durable.

L'exemple de Querétaro n'est pas un cas isolé. Les problématiques liées à l'exploitation du sol et à son amélioration, ainsi que celles liées à la construction durable d'un territoire selon les besoins et les visions des Espagnols parcourent toutes les fondations urbaines coloniales. Après avoir peuplé et occupé l'espace (*poblar*), il était nécessaire de *perpetuar* (demeurer, rendre durable) et *ennoblecer* (améliorer, bonifier), grâce au pouvoir agissant des plantes de Castille.

La place accordée aux campagnes dans le processus colonial a souvent été sous-estimée. En effet, la colonisation espagnole a d'abord été étudiée à partir des centres urbains, de façon

[3] « *Vinieron después más religiosos, y diose orden de hacer un monasterio, el cual hizo, y muy suntuoso, el d[ic]ho don Fernando, y casa muy apacible y huerta para los d[ic]hos religiosos. Diose a ennoblecer esta tierra, así con plantas de Castilla, como con ganados mayores y menores y otras cosas* » : *Ibid.*, p. 221. Le récit décrit aussi un échange alimentaire, au fondement d'alliances, suivant une pratique préhispanique : Ricardo Aguilar González, *Sustenance*, *op. cit.*, p. 138-45.

assez logique car la fondation de villes était l'acte initiateur de l'expansion espagnole, créant une juridiction et donc une forme de légitimité, qui formalisait l'appropriation de l'espace et autorisait la conquête guerrière. À bien des occasions, ces fondations ne furent que des arguments juridiques sanctionnant un état de fait, à l'instar de la ville de Veracruz, instaurée juridiquement par Hernán Cortés à peine débarqué au Mexique et dont l'élection nominale comme *alcalde mayor* permit de s'affranchir de la tutelle du gouverneur de Cuba, Diego de Velázquez[4]. Par la suite, les villes qui quadrillèrent le territoire américain furent les lieux d'expression de l'autorité espagnole et constituèrent l'armature même de l'empire en concentrant les populations européennes[5].

La ville fut aussi, au sens propre de la *civitas*, un lieu de civilisation. Richard Kagan souligne que l'espace urbain était par essence celui de la police, sur le modèle romain, là où l'on imposait les lois, faisait respecter les coutumes et la religion. Cet ordre était manifesté aux Amériques par un plan en damier, aux rues rectilignes et pavées, qui convergeaient vers une place centrale, ordonnée et propre, copie idéalisée plutôt que ressemblante de la ville européenne[6]. La conception espagnole de l'espace urbain fut imposée aux peuples autochtones, sédentaires comme nomades, par les politiques de *congregación*, lieux de concentration de populations, dans des centres urbains de plus grande taille, parfois sur des fondations préhispaniques, ou dans des villages de mission[7].

Ces travaux sont essentiels pour comprendre un aspect fondamental de la colonisation espagnole des Amériques, mais s'appuient souvent sur une vision finalement trop *urbaine* de la ville ou du moins trop dépendante de nos représentations contemporaines de l'espace urbain : la ville de l'époque moderne, au Vieux comme au Nouveau Monde, ne s'arrêtait pas à

---

[4] Jean-Paul Zuñiga, *Constellations d'empire*, *op. cit.*, p. 17-40 ; Alain Musset, *Villes nomades du Nouveau Monde*, Paris, EHESS, 2002 ; Rafael Diego-Fernández Sotelo, « Argumentos jurídicos y de hecho empleados por Hernán Cortés para retener el poder político de la Nueva España », *Anuario Mexicano de Historia del Derecho*, n° 4, 1992, p. 41-65.

[5] Fernando de Terán, *El sueño de un orden : la ciudad hispanoamericana*, Madrid, CEHOPU, 1989 ; Richard L. Kagan, *Urban images of the Hispanic world, 1493-1793*, New Haven, Yale University Press, 2000.

[6] Richard L. Kagan, *Urban images of the Hispanic world*, *op. cit.*, p. 26-39 ; Salvador Bernabéu et Consuelo Varela (dir.), *La ciudad americana : mitos, espacios y control social*, Aranjuez, Doce Calles, 2010 ; Darío G. Barriera, *Abrir puertas a la tierra : microanálisis de la construcción de un espacio político*, Santa Fe, Museo histórico provincial de Santa Fe, 2013. Le plan en damier était celui des camps retranchés, des bastides ou des nouvelles fondations médiévales à travers l'Europe, autant que celui des représentations idéalisées de la Renaissance : Jean-Paul Zuñiga, « Dominer l'espace : la ville et la gestion des ressources en Amérique coloniale », communication dans le cadre du séminaire *Espaces, acteurs et dynamiques du travail en milieu colonial*, Paris, 11 février 2021.

[7] Jérôme Thomas, *L'évangélisation des populations andines au XVIe siècle*, *op. cit.*, p. 226-48 ; Federico Fernández Christlieb et Pedro Sergio Urquijo Torres, « Los espacios del pueblo de indios tras el proceso de Congregación, 1550-1625 », *Investigaciones geográficas*, 60, 2006, p. 145-58 ; Mickaël Orantin, *Les prêches du labeur. Anthropologie historique du travail dans les missions jésuites du Paraguay (1609-1768)*, Thèse de doctorat, Université Sorbonne Nouvelle, 2022, p. 151-54. Pour un exemple de congrégation, dans la Huasteca, voir Sergio Eduardo Carrera Quezada, *Sementeras de papel*, *op. cit.*, p. 73-97.

ses rues et à son bâti. Elle s'étendait au-delà, incluant ses campagnes, dans un idéal d'autonomie et d'autarcie, jamais réalisé, mais qui prenait la forme d'échanges denses entre un centre urbain et son terroir. En Andalousie, le concept d'« agro-villes » a été proposé pour décrire précisément comment les villes contrôlaient les espaces ruraux environnants, notamment en tant que réservoir de main-d'œuvre agricole, laquelle pouvait séjourner en ville, mais travailler périodiquement dans les champs et vignobles environnants[8]. Concernant la Nouvelle-Espagne, Carlos Aguirre a insisté sur la complémentarité entre espace urbain et espace rural, rappelant qu'outre l'approvisionnement alimentaire, la distinction entre les deux espaces était loin d'être évidente, *a fortiori* lorsque la juridiction urbaine s'étendait sur les campagnes alentour[9]. Alors qu'aux Antilles les Espagnols avaient procédé à des fondations, dans l'ensemble déconnectées des lieux de vie taïnos, en Mésoamérique ils suivirent principalement l'organisation spatiale urbaine préhispanique, qui composait déjà les relations entre villes et campagnes.

Les Espagnols se concentrèrent certes dans des villes, mais dont le terroir alentour était au cœur de l'identité urbaine et de la représentation d'une fondation urbaine réussie, celle à la fois habitable et prestigieuse, qui ordonnait la vie des Espagnols et la mise en police des autochtones. Les expéditions de laboureurs ont montré que pour les Ibériques la police s'exerçait là où s'étendait une main castillane, notamment lorsqu'elle cultivait les bonnes plantes et de la bonne façon. Les habitants des villes établissaient enfin leur richesse et leur honneur sur la possession de propriétés foncières, le plus souvent aux dépens des communautés autochtones. Ville et campagne, liées par les plantes de Castille, furent donc indissociables de l'occupation effective de l'espace.

La question agraire et son lien intrinsèque avec la dimension urbaine permet enfin de comprendre une composante clé de la colonisation espagnole : l'idée d'amélioration (*ennoblecimiento*) du territoire par l'action bénéfique des plantes de Castille. L'*ennoblecimiento* n'était pas une amélioration du sol à proprement parler, mais un changement d'environnement, lié à l'amélioration morale et physique des habitants, qui rendait le territoire plus agréable et, en y fixant les Espagnols, permettait un contrôle plus durable. Ce fut le cas

[8] Francisco Javier Vela Santamaría et Alberto Marcos Martín, « Las grandes ciudades campesinas de Andalucía occidental en el siglo XVI. El caso de Jerez de la Frontera », vol. 2, Cordoue, Caja Sur, vol. 2, 1978, 2 vol., p. 403-17 ; Enrique Llopis Agelán et Manuel González Mariscal, « La tasa de urbanización en España a finales del siglo XVIII : el problema de las agrociudades », *Documentos de trabajo de la Asociación Española de Historia Económica*, nº 602, 2006.

[9] Carlos Aguirre, « La constitución de lo urbano : ciudad y campo en la Nueva España », *Historias*, nº 1, 1982, p. 30-40.

de la fondation de Querétaro, mais aussi de celle de Puebla et de la refondation espagnole de Mexico, deux cas étudiés dans ce chapitre. Le rôle des plantes de Castille dans ce processus explique à nouveau leur diffusion abondante et leur caractère incontournable dans toute fondation urbaine, même lorsque l'approvisionnement en plantes mésoaméricaines était assuré. Le besoin en plantes de Castille permet de proposer une autre géographie de la Nouvelle-Espagne, qui s'affranchit des seules villes, ce que suggère une étude de plusieurs *encomenderos* et du marquisat del Valle, la seigneurie obtenue par Hernán Cortés après la conquête du Mexique.

I — PLANTES DE CASTILLE ET UTOPIE URBAINE : PUEBLA DE LOS ÁNGELES

I.A. La fondation de Puebla de los Ángeles

La ville de Puebla de los Ángeles représente un cas relativement rare pour la Nouvelle-Espagne, celui d'une fondation urbaine *ex nihilo*. En effet, dans le cadre urbain dense de la Mésoamérique, les fondations coloniales s'appuyèrent d'abord sur les villes préexistantes, quitte à les reconstruire entièrement, comme dans le cas de Mexico. Le cas de Puebla se distinguait également en ce qu'il avait été pensé comme un lieu réservé aux Espagnols, qui devaient y vivre sans exploiter la force de travail des populations mésoaméricaines environnantes, autant pour préserver ces dernières que pour inciter les Castillans à travailler par eux-mêmes.

Le projet de Puebla doit se lire à la lumière du contexte des années 1530 en Nouvelle-Espagne, semblable pour beaucoup à celui des années 1510 aux Antilles. Les conquistadors avaient bataillé pour faire reconnaître leurs mérites par l'obtention d'*encomiendas* qui autorisaient l'appropriation des ressources mésoaméricaines, autant que le droit à l'utilisation d'une main-d'œuvre contrainte[10]. La plupart des *encomenderos* se considéraient comme les nouveaux seigneurs des villages qu'ils avaient obtenus, alors qu'il ne s'agissait juridiquement que d'un droit concédé par la Couronne, qui ne supposait ni propriété ni vassalité. Les conquérants et les nouveaux colons qui n'avaient pas reçu d'*encomiendas* vivaient aux dépens des communautés autochtones qu'ils rencontraient et participaient aux multiples expéditions militaires ou esclavagistes souvent organisées hors de tout cadre juridique. L'immensité du territoire mexicain, sa population encore nombreuse et la possibilité de prélever des rentes stables, notamment agraires et minières, faisaient certes de la Nouvelle-Espagne un lieu plus

[10] Silvio Zavala, *La encomienda indiana, op. cit.*

prometteur pour les colons espagnols que ne le furent les Antilles. Il n'en demeure pas moins que la brutalité des Européens et le choc microbien provoquèrent de catastrophiques chutes démographiques, faisant craindre aux populations mésoaméricaines de connaître le sort des Taïnos.

Comme aux Antilles, le partage du pouvoir fut également l'objet de conflits nourris. La Couronne se méfiait de Cortés et voulut rapidement limiter son pouvoir par l'envoi d'officiers royaux et l'établissement au début de l'année 1529 de la première Audience royale, organe de justice et de gouvernement qui devait assurer la prééminence royale. L'Audience, présidée par Nuño de Guzmán, ne régla pas les conflits, notamment en raison de la participation de ses juges et de son président à l'économie prédatrice des *encomenderos*. Nuño de Guzmán voulut avant toute chose favoriser ses clients et se débarrasser de Cortés et de sa clientèle. Les tensions étaient également fortes avec les ordres missionnaires et les autorités ecclésiastiques. Juan de Zumárraga, premier évêque de Mexico, en conflit ouvert avec l'Audience, alla même jusqu'à lancer un interdit contre la ville le 9 mars 1530[11].

Cette conjonction d'évènements encouragea la prise de décisions plus fortes par le gouvernement royal, dans un contexte particulièrement critique de l'*encomienda*. À Barcelone en 1529, le conseil royal, qui avait pourtant initialement soutenu l'institution, se prononça finalement pour la liberté des Indiens, qui ne pouvaient dès lors plus être soumis au travail contraint. Cette annonce, peu suivie d'effet sur le terrain, entraîna toutefois le remplacement intégral des membres de l'Audience afin de résoudre la crise politique. Les nouveaux magistrats, Juan de Salmerón, Alonso de Maldonado, Francisco Ceynos et Vasco de Quiroga arrivèrent au début de l'année 1531 tandis que leur président, l'évêque Sebastián Ramírez de Fuenleal, jusqu'alors président de l'Audience de Santo Domingo n'arriva qu'en septembre. Décrits comme des humanistes par François Chevalier, les membres de la nouvelle Audience avaient reçu des instructions secrètes qui leur demandaient d'annuler toutes les *encomiendas* concédées par Nuño de Guzmán et de préparer l'extinction progressive de l'institution, en compensant malgré tout les *encomenderos* par des titres de *corregidores*, c'est-à-dire de représentants locaux de l'autorité royale[12]. Les *encomenderos*, qui passaient de quasi-seigneurs au titre héréditaire à de simples officiers royaux, étaient sérieusement affaiblis.

[11] Georges Baudot, « Le "complot" franciscain contre la première audience de Mexico », *Caravelle*, 2, 1964, p. 15-34 ; Alain Milhou, « Le modèle du bon laïc chrétien », art. cit., p. 33 ; Ethelia Ruiz Medrano, *Gobierno y sociedad en Nueva España : segunda Audiencia y Antonio de Mendoza*, Zamora, El Colegio de Michoacán, 1991, p. 31-92.

[12] Silvio Zavala, *La encomienda indiana*, *op. cit.*, p. 61-62 ; François Chevalier, « Signification sociale de la fondation de Puebla de los Angeles », *Revista de Historia de América*, nº 23, 1947, p. 105-30, p. 107. Sur les

À la fin du mois de janvier de 1531, la nouvelle Audience organisa une série de rencontres afin de préparer la réforme, un *repartimiento general*, soit une remise en question complète des *encomiendas* et de l'accès à la main-d'œuvre mésoaméricaine, essentiellement pour limiter le pouvoir des *encomenderos*. La décision de fonder Puebla est liée à ces débats puisque l'idée était de créer une ville modèle, qui permettrait de rassembler les Espagnols, indigents ou oisifs, qui erraient en Nouvelle-Espagne et de montrer que ceux-ci pouvaient vivre sans avoir recours à des travailleurs autochtones. Si cette fondation avait effectivement des avantages stratégiques, notamment de sécuriser la route entre Veracruz et Mexico (voir carte 1, chapitre 3), il s'agissait d'abord de remettre en question les *encomiendas* et de moraliser les Espagnols. Avec le soutien des Franciscains, notamment en la personne de Luis de Fuensalida, gardien du couvent de Mexico, il fut décidé qu'une nouvelle ville serait fondée où des laboureurs exemplaires travailleraient la terre et fourniraient un modèle de vie chrétienne aux Indiens.

Le précédent antillais ne fut jamais mentionné, mais il ne fait guère de doute que Puebla relevait de la même dynamique, avec une dimension plus urbaine. À cet égard, comme dans les Antilles, la deuxième Audience n'innova guère par rapport à la première et par rapport aux officiers royaux à Hispaniola, en dépit de leurs fortes oppositions politiques et du contexte différent. Tous considéraient que les laboureurs étaient la solution miracle à tous les problèmes, y compris ceux qui défendaient la prééminence politique des *encomenderos*. En effet, les juges déchus de la première Audience avaient déjà suggéré, dans une lettre au roi de mai 1530, « qu'il serait utile pour le service de Dieu et de votre Majesté, que cette ville [Tlaxcala] soit peuplée de chrétiens, tous laboureurs, car aucune terre labourable de la région n'égale celle-ci[13] ». Avant même la première Audience, le trésorier (*contador*) de la Nouvelle-Espagne Rodrigo de Albornoz, pourtant proche de la vision des *encomenderos*, suggéra à la Couronne dès décembre 1525 de soutenir l'émigration de

> « trois ou quatre mille laboureurs, autant d'Andalousie que de Castille, qui viendraient peupler la terre avec leurs femmes et leurs foyers et que chacun emporterait son outillage pour le travail des champs et la plantation de vignes et d'arbres ».

revirements nombreux concernant l'*encomienda*, voir Ethelia Ruiz Medrano, *Gobierno y sociedad en Nueva España*, *op. cit.*, p. 56-69.

[13] « *Conviendra al servicio de Dios e de Vuestra Majestad que se poblase de cristianos aquella Cibdad, e que todos fuesen labradores, porques la tierra mexor para labrar que ay en estas partes* » : cité et traduit par Éric Échivard, « Juan de Salmerón et la fondation de Puebla de los Angeles, 1531-1534 », *Cahiers d'histoire de l'Amérique latine*, n° 4, 2010, p. 39-57, p. 43.

En leur donnant « cent ou deux cents Indiens », ces derniers, par leur service, apprendraient « les us et coutumes de l'Espagne[14] ».

Comme dans la Caraïbe, le consensus était qu'il fallait faire acte de charité aux Espagnols sans terre et nécessiteux, de part et d'autre de l'Atlantique, et enjoindre à ceux qui vivaient aux dépens des Indiens de choisir une vie plus morale, qui favoriserait la conquête et l'évangélisation. Luis de Fuensalida l'écrivit en ces termes à la Reine en mars 1531 :

> « On vient d'entreprendre la fondation d'un village de chrétiens, tous laboureurs et fermiers. Les juges [de l'Audience] ont eu grandement raison en cela et Dieu illumine et illuminera leur bon zèle. Lesdits [habitants attendus] sont si pauvres que pour commencer à semer et pouvoir survivre il me semble qu'il faudrait leur prêter, quelque chose comme neuf ou dix mille fanègues de maïs. Nous désirons que cette grâce leur soit faite, ce qui est si peu de chose pour votre Majesté, mais de si grande importance pour eux […]. Nous, les frères, la payerons en retour par des messes et des sacrifices [eucharistiques] autant pour les vivants que pour leurs morts[15] ».

Le Franciscain promettait de bons rendements religieux à un investissement financier finalement limité. Le succès était du reste garanti par le choix de laboureurs pauvres, dont on a vu au chapitre 4 la confiance qui leur était accordée.

La deuxième Audience considéra également que ces Espagnols laborieux seraient de meilleurs colons que les *encomenderos,* alors même que ces derniers étaient encore auréolés de leur victoire contre les Mexicas. Une lettre de l'Audience de mars 1531 témoigne que les habitants de cette nouvelle fondation étaient recherchés parmi les

> « personnes qui ont un peu de bétail et de bœufs pour pouvoir labourer, même en petite quantité. Ils ne sont pas, pour la plupart, des conquistadors car ceux-là ne daignent s'abaisser à aucune sorte de travail, convaincus qu'ils méritent bien mieux[16] ».

---

[14] « *tres ó cuatro mil labradores, así de Andalucia como de Castilla, y que viniesen á poblar la tierra con sus mugeres y casas, y que trajese cada uno su aderezo de labranza y planta de viñas y árboles* » ; « *ciento ó doscientos indios* » ; « *órden é forma de vivir de España* » : CODOIN XIII, p. 65-66.

[15] « *también sepa vuestra majestad cómo nuevamente se ha comenzado a hacer un pueblo de Cristianos todos los labradores y granjeros : han mucho acertado estos oidores y cierto por su buen celo Dios los alumbra y alumbrará : son los dichos tan pobres que para comenzar a sembrar y se poder mantener se les presta, pienso que nueve o diez mil hanegas de máiz: deseamos que esta tan poca cosa a vuestra majestad y a ellos tan grande se les hiciesen merced, […] y de nosotros los flaires será el pagarla con misas y sacrificios así por los vivos como por sus difuntos* » : ENE, II, p. 34.

[16] « *personas que tienen algun ganado y bueyes para poder arar aunque en poca cantidad los quales por la mayor parte no son conquistadores porque estos no se abaten a nynguno genero de trabajo por lo mucho que creen que merecen* » : AGI, Patronato, 184, R. 16, Bloque 1, f° 3v.

Dans une lettre rédigée au même moment, le juge Juan de Salmerón, principal acteur de la fondation de la ville, confirma cette volonté de constituer un contre-modèle au style de vie des *encomenderos*. Il dénonça en effet « la cupidité désordonnée et la grande oisiveté des conquistadors », qui « se servent [des Indiens] sans leur donner l'industrie de la vie ordonnée et politique[17] ». De fait, le modèle antillais, même s'il avait été inopérant, fut ici scrupuleusement suivi, à partir du même raisonnement.

La ville de Puebla de los Ángeles fut fondée une première fois en avril 1531, dans la juridiction de l'évêché de Tlaxcala, avec une population initiale d'une cinquantaine de foyers, censément de personnes humbles et sans terre. En dépit des promesses initiales, on attribua à chaque feu une vingtaine de travailleurs mésoaméricains, qui ne devaient travailler que temporairement à la construction de la ville et des maisons. Des terres furent distribuées aux habitants, dans des proportions modestes, indiquant clairement un modèle de petites propriétés agraires[18]. Tout le projet fut encouragé à distance par la Couronne, qui imaginait déjà disposer d'une ville où accueillir les paysans castillans qui émigreraient. En septembre 1531, les grâces et franchises accordées aux laboureurs de septembre 1518 furent ainsi répétées, ainsi que des grâces fiscales, concédées aux premiers habitants de Puebla, à laquelle on attribua le titre de ville, en mars 1532[19].

Les premiers mois ne furent guère concluants, en raison de nombreuses crues qui dévastèrent la fondation et d'un emplacement jugé défavorable. Un déplacement de la ville fut rapidement envisagé et dès décembre 1531 des négociations eurent lieu, entre le juge Salmerón, les caciques des communautés autochtones concernées, ainsi que les Franciscains des couvents de Tlaxcala, Tepeaca, Huejotzingo et Cholula et certains propriétaires espagnols, notamment Diego de Ordás qui accueillit les négociations. Le choix fut fait de déplacer la cité vers le sud, pour la rapprocher de la fertile vallée d'Atlixco, à 25 kilomètres au sud-ouest du nouvel emplacement. En dépit des fortes protestations de la municipalité de Mexico, la ville de Puebla fut officiellement refondée en septembre 1532, comptant cette fois-ci 34 foyers[20].

---

[17] « *codicia desordenada y gran holgazaneria de los conquystadores* » ; « *syrven dellos syn les dar yndustria de vida politica y concertada* » : AGI, Patronato, 184, R. 13, f° 2r.

[18] Guadalupe Albi Romero, « La sociedad de Puebla de los Ángeles en el siglo XVI », *Jahrbuch für Geschichte Lateinamerikas*, 7, n° 1, 1970, p. 81-91.

[19] AGI, Indiferente, 422, L. 15, f° 74r-75v ; AGI, Mexico, 1088, L. 2, f° 36r ; François Chevalier, « Signification sociale de la fondation de Puebla de los Angeles », art. cit., p. 113-15.

[20] *Ibid.*, p. 115-17 ; Bernard Grunberg, « La rivalidad México-Puebla de Los Ángeles (1529-1535) », *Mélanges de la Casa de Velázquez*, 53, n° 2, 2023, p. 141-59. La liste inclut une veuve : RAH, Muñoz, T. 5, f° 57r-58r. Cette dernière source est l'*Historia de la fundación de la ciudad de Puebla* rédigée par Mariano Fernández de Echevarría y Veytia, mort en 1780. L'ouvrage a été édité en 1931, à l'occasion des 400 ans de la fondation de

Au moins un millier de travailleurs venus de Tlaxcala furent réquisitionnés pour mener à bien l'opération, en échange d'une série d'exemptions tributaires et fiscales.

Le nouvel emplacement fut effectivement plus propice et la ville crut progressivement et, sans jamais égaler Mexico, elle devint la deuxième ville espagnole de la vice-royauté. Peut-on parler pour autant d'un succès ? La ville fut certes fondée, ce qui contraste avec la plupart des tentatives similaires, mais sur le fond, elle représente un triple échec par rapport au projet initial. D'abord, car la fondation de Puebla devait être la preuve qu'une colonisation paysanne était possible en Nouvelle-Espagne. Pourtant, comme l'a montré Julia Hirschberg, seuls quelques habitants se disaient *labrador*, alors que la moitié des fondateurs était constituée de conquistadors, souvent *encomenderos* réclamant le titre d'hidalgo, à la recherche de nouvelles ressources foncières et démographiques. Si ces individus avaient pu être des agriculteurs avant la conquête, ils cherchaient en Nouvelle-Espagne à être des gens de qualité, qui ne pouvaient décemment accepter de travailler de leurs mains. Le bon niveau d'alphabétisation constaté au sein du groupe par Hirschberg confirme le fait qu'il ne s'agissait pas de paysans[21]. Ce décalage avec le projet initial fut rapidement connu par Salmerón, qui tenta de se justifier en argumentant qu'il était possible d'inciter les conquistadors à travailler la terre et à abandonner leurs activités prédatrices. Dans une lettre de février 1533, il informa le Conseil des Indes que

> « certains [des habitants de Puebla] sont des conquistadors qui vivaient mélangés avec les Indiens, vagabondant dans la région, des hommes de peu de manières et pauvres et que l'on a accueillis [à Puebla] avec leurs Indiennes, où ils suivent une vie de [bon] chrétien. D'autres [habitants] sont de vieux conquistadors, mariés avec des femmes [indiennes] et pauvres. [Enfin], d'autres sont des conquistadors et colons mariés avec des femmes de leur pays ou des célibataires qui souhaitent se marier. Tous s'attachent à survivre avec l'aide que leur procurent les Indiens et par leurs [propres] industrie et travail. Ils ont des fermes et des troupeaux et des terres tempérées, propices pour planter des vignes. Ils ont tous un grand désir de se dédier à ces activités et ils ont trouvé des arbres à planter[22] ».

Puebla ainsi qu'en 1962. J'avais néanmoins consulté le manuscrit à la *Real Academia de la Historia* à Madrid, sans savoir qu'il avait déjà été édité et laisse donc la foliation originale. Je ne l'utilise que pour ses transcriptions de documents parfois perdus depuis.

[21] Julia Hirschberg, « Social experiment in New Spain : a prosopographical study of the early settlement at Puebla de los Angeles, 1531-1534 », *The Hispanic American Historical Review*, 59, n° 1, 1979, p. 1-33. L'alphabétisation pouvait se limiter à savoir signer son nom, ce qui était rarement le cas chez les *labradores* de la seconde moitié du XVIe siècle, voir chapitre 7, p. 427.

[22] « *algunos dellos son conquistadores que andavan enbueltos con yndios vagando por la tierra, ombres de poca suerte y pobres y se an recogido alli y casados con sus yndias y hazen vida de cristianos y otros son conquistadores viejos y casados con mugeres de la tierra y pobres y otros son conquistadores y pobladores casados con mugeres de sus reynos y algunos solteros*

Contrairement à ses affirmations précédentes, le juge s'attachait à montrer que le statut de conquistador n'était pas synonyme de richesse et que leur pauvreté les incitait au travail dès lors qu'ils étaient mis dans des conditions propices.

Le deuxième échec était lié au premier : en raison de l'absence de paysans modestes, il n'y eut pas de petite propriété. La fondation de Puebla et plus encore l'extension de la juridiction municipale vers Atlixco initièrent un processus d'appropriation espagnole de la terre et de l'eau dans la région, au détriment des populations locales[23]. Elles ouvrirent aussi la porte à une forte concentration des terres, aux mains d'un groupe réduit de familles, qui bien souvent possédaient déjà des *encomiendas* et qui monopolisèrent également les charges municipales[24]. Le partage initial des terres était certes constitué de concessions de petite taille, mais il fut organisé, lors de la refondation, selon le statut marital, la date d'arrivée au Nouveau Monde et suivant le statut social, prévoyant donc une hiérarchisation en fonction de la qualité des habitants[25].

Enfin, le dernier point qui contrevenait au projet initial fut la pérennisation de l'emploi de travailleurs autochtones forcés. Dès la première fondation, beaucoup d'habitants avaient quitté la ville quand ils avaient découvert la volonté de les priver de main-d'œuvre indienne[26]. En août 1531, l'Audience informa le roi que « tous les Espagnols » considéraient que fonder la ville sans travail forcé était un projet « risible[27] ». Le service de travail autochtone, organisé par rotation, devait être temporaire et ne servir théoriquement qu'à la construction de la ville. En réalité, autant parce que l'Audience s'éloigna du projet initial qu'en raison des multiples abus des habitants espagnols, le travail obligatoire, le *repartimiento* fut prorogé à de multiples reprises, toujours au nom d'un impératif économique, souvent lié à l'agriculture. Dans les

y se quieren casar y todos se aplican a se sustentar con el ayuda que les hazen los indios y con su yndustria y trabajo tienen granjerias de labranza y ganados y tienen donde poner viñas en tierra templada y conveniente por ellas y todos tienen gran deseo de se dar a esto y procuraron planta para poner por todas las vias que pueden » : AGI, Mexico, 68, R. 3, N. 4, f° 1v.

[23] Carlos Paredes Martínez, *La región de Atlixco, Huaquechula y Tochimilco*, *op. cit.* ; Juan Carlos Garavaglia, « Atlixco », art. cit. Contrairement à ce qu'affirmèrent les habitants espagnols de Puebla, la vallée était bien habitée et cultivée depuis plusieurs siècles au moment de la fondation de la ville.

[24] Fausto Marín Tamayo, *Huexotitla : la propiedad privada del molino activo más antiguo de América*, Puebla, Centro de Estudios Históricos de Puebla, 1959, p. 8-9 ; Guadalupe Albi Romero, « La sociedad de Puebla de los Ángeles en el siglo XVI », art. cit., p. 104-8 ; Émilie Senmartin, *Formation et transformations d'une élite coloniale : Puebla (1560-1639)*, Thèse de doctorat, Université Toulouse II, 2017, p. 56-57 et 63-68.

[25] RAH, Muñoz, T. 5, f° 44r-45r. Les concessions ne dépassaient pas une *caballería* ce qui, dans ce cas précis, représentait six ou sept hectares maximum : François Chevalier, « Signification sociale de la fondation de Puebla de los Angeles », art. cit., p. 116-17.

[26] Julia Hirschberg, « Social experiment in New Spain », art. cit., p. 4-5 ; AGI, Patronato, 21, N. 4, R. 1, f° 2r.

[27] « *cosa de burla* » : AGI, Patronato, 184, R. 16, Bloque 2, f° 9r.

années 1550, le *repartimiento* demeurait omniprésent, en violation des promesses faites aux communautés environnantes[28].

I. B. Villes espagnoles, campagnes de Castille : habiter les espaces urbains en Nouvelle-Espagne

En dépit de ces contradictions, le cas de Puebla et son processus de fondation permettent de comprendre ce qui constituait, aux yeux des Espagnols, la ville idéale. En l'occurrence, l'appropriation du foncier par un groupe restreint de Castillans ne se faisait pas seulement pour des raisons économiques, mais aussi parce que la ville ne se concevait pas sans ses terres, et celles-ci sans leur capacité à porter les plantes de Castille.

Dès l'origine, la ville de Puebla avait été organisée pour être peuplée de paysans, accompagnés de leurs bœufs de labour : la cité fut pensée comme le lieu central qui rayonnait sur un terroir cultivé par ses habitants. Lors de l'étape préparatoire, l'Audience royale affirma que la ville aiderait au maintien de la présence espagnole principalement en raison de son activité agricole :

> « Comme le principal fondement pour perpétuer cette terre est de la cultiver et de la labourer, il conviendrait que votre Majesté ordonnât aux officiers de la *Casa* [*de la Contratación*] de Séville qu'ils y fissent envoyer des plantes d'usage courant[29]. »

Pour *perpetuar*, c'est-à-dire rendre pérenne la présence espagnole, il fallait donc travailler la terre et la cultiver avec les plantes de Castille.

Une fois la ville fondée, le tribunal défendit le succès de l'opération en affirmant en août 1531 que « ledit village [de Puebla] est peuplé d'hommes qui étaient désœuvrés et désiraient avoir un lopin où s'établir et une terre pour labourer et élever du bétail[30] ». Cette description ne correspondait certes pas à la réalité sociale des premiers habitants, mais témoigne que l'Audience voulait renvoyer à la cour l'image d'une ville agraire, peuplée d'abord d'agriculteurs et non d'artisans ou d'hidalgos. Ce trait fut plus explicite encore lors de la refondation de Puebla, justifiée d'abord par la mise en culture de la vallée d'Atlixco. Les instructions laissées par l'Audience à Salmerón en novembre 1532 pour préparer le

---

[28] François Chevalier, « Signification sociale de la fondation de Puebla de los Angeles », art. cit., p. 121-22. Chevalier affirme que le nombre de travailleurs autochtones fut plus faible à Puebla qu'ailleurs. Cela dépendait en réalité du type de travail demandé et, dans le cas du travail agricole, les travailleurs mésoaméricains furent particulièrement nombreux : voir le chapitre 7.

[29] « *Como el principal fundamento de perpetuar esta tierra a de labrarla e romperla convendria que V.mg mandasse a los oficiales de la cassa de Sevilla que enviasse plantas de uso general* » : AGI, Patronato, 184, R. 16, Bloque 1, f° 7r.

[30] « *el dicho pueblo esta poblado de hombres que andaban perdidos y deseavan tener un rrincon donde se rrecoger e tierra para labrar e criar* » : AGI, Patronato, 184, R. 16, Bloque 2, f° 9r.

déplacement l'enjoignaient de trouver des « terres pour des vignobles et des vergers dans le finage d'Atlixco », rappelant que c'était précisément ce qui faisait défaut à la ville[31]. Les négociations menées en décembre 1532 justifièrent effectivement l'appropriation d'Atlixco car

> « ladite ville a été édifiée dans un finage et un lieu où on ne peut planter aucune vigne ni aucun arbre ni arbre fruitier [sic] de Castille, dont on a grand besoin en ces lieux pour l'alimentation des Espagnols qui y vivent ; il n'y a pas non plus de terres pour cultiver du blé car la région est trop froide[32] ».

Le gardien du couvent franciscain de Huejotzingo confirma qu'il était nécessaire de céder les terres d'Atlixco « pour faire des champs [de blé] et des vignes et des jardins et vergers de Castille et des oliveraies[33] ». La ville se définissait ainsi davantage par son activité agricole et son autonomie alimentaire que sur des éléments morphologiques du fait urbain — le bâti, une enceinte ou des rues.

Les premiers *Poblanos* témoignèrent eux aussi de cet attachement aux activités agraires dans la définition de leur ville, y compris lorsque la cité était officiellement représentée à la cour comme ce fut le cas en 1534, pour négocier certains privilèges. Le 12 avril 1534, un peu moins de deux ans après la refondation de la cité, dix des premiers habitants de la ville répondirent à un questionnaire en dix points pour authentifier une requête officielle (*probanza*)[34]. Cinq questions étaient directement liées aux conditions de production agricole de la juridiction municipale : elles portaient sur la fertilité exceptionnelle de la terre, la possibilité d'irriguer, ou encore l'absence de mise en culture avant la conquête espagnole, en raison des batailles qui s'y déroulaient. Une question concernait le statut marital des habitants et demandait s'ils vivaient « comme de très bons chrétiens », trois requéraient un avis sur l'emplacement de Puebla dans le réseau routier de la Nouvelle-Espagne et son rôle dans la sécurisation de la région. La dernière portait sur l'emploi de travailleurs mésoaméricains. La sixième question, liée aux thématiques agraires, traitait directement de la vallée d'Atlixco et visait à étendre le principe de la juridiction municipale sur ces terres. On demandait aux témoins de répondre s'ils savaient

---

[31] « *tierras para heredamientos de viñas y arboledas en el termino de Atrixco* » : RAH, Muñoz, T. 5, f° 61v.

[32] « *la dicha Ciudad esta edificada en término é parte do no se pueden hazer ni plantar viñas ni arboles ni fructales de Castilla de que en estas partes tienen mucha necesidad para el sustentamiento de los Españoles que en ella viven, ni ay tierras para llevar trigo, por ser tierra muy fria* » : *Ibid.*, f° 63r-64r.

[33] « *para fazer sus sementeras, é viñas, é huertas e arboledas de Castilla, e olivares* » : *Ibid.*, f° 66r-66v.

[34] AGI, Mexico, 340. Le questionnaire contenait exactement onze questions mais la première, habituelle des procédures judiciaires, demandait au témoin d'affirmer qu'il connaissait la ville. Sur les *probanzas* et *informaciones* et leur usage des témoignages pour présenter un fait comme vrai, voir Guillaume Gaudin, *L'empire du soleil couchant*, *op. cit.*, p. 217-18.

> « qu'à trois ou quatre lieues de ladite ville, dans le finage que l'on appelle d'Atlixco, la terre est chaude et les gels ne font aucun dommage à ce que l'on y plante et qu'il y a de nombreuses terres que l'on peut irriguer et qui n'ont pas été cultivées par les naturels ni d'autres personnes depuis de nombreuses années et que c'est un lieu où les habitants de ladite ville peuvent constituer des domaines sans causer de torts aux naturels et que sur un endroit de ladite terre qui a été délimitée par les habitants de ladite ville, avec l'autorisation de l'Audience royale, on a planté un grand nombre de plants de vignes et d'orangers, de grenadiers, figuiers et d'autres arbres de Castille et l'année qui vient il semble qu'on en plantera encore en grande quantité en raison de la grande avidité et de la diligence que les habitants ont de chercher lesdits plants, ce qui n'a été fait en aucun autre endroit de la Nouvelle-Espagne[35] ».

La question justifiait l'importance de la vallée dont les caractéristiques naturelles permettaient la culture des plantes de Castille, qu'on énumérait dans la question.

Les réponses, induites par la question comme il est habituellement le cas dans ces procédures, détaillèrent ce point de vue, témoignant d'une identité urbaine fondée d'abord sur la mise en culture de la juridiction municipale. Tous les témoins interrogés affirmèrent fièrement avoir participé à l'entreprise de plantation mentionnée dans la question. Alonso Galeote déclara par exemple

> « qu'il y a actuellement de nombreux pieds de vignes et d'autres arbres de Castille et que les habitants de cette ville plantent avec grande vigilance et diligence et qu'il les a vus faire venir lesdits plants de plus de soixante lieues de ladite ville et que ce témoin a acheté quatre cents sarments, qui lui ont coûté vingt mille maravédis de bonne monnaie, lesquels sont plantés dans ladite terre d'Atlixco et fleurissent beaucoup et bien et il croit que l'année prochaine on plantera un grand nombre de plantes, si l'on se fie à la grande avidité qu'il observe chez les habitants[36] ».

---

[35] « *a tres e a quatro leguas de la dicha ciudad en el termino que dizen de Atlixco es tierra caliente e donde los hielos no haze daño a cosa que en ella pongan e ay mucha tierra que se pueden regar que no a sydo cultivada de los naturales ni de otros de muchos años a esta parte donde los vezinos de la dicha ciudad pueden hazer heredades syn perjuizio de los naturales e que en un pedazo de la dicha tierra que fue señalada a los vezinos de la dicha ciudad con facultad del audiencia real se an puesto mucho numero de plantas de viñas e de naranjos, granados, higueras e otros arboledas de castilla y el año vinydero se cree que se podran plantar en mucha cantidad por la mucha codicia e diligencia que los vecinos traen en el buscar de la dicha planta lo que no sea hecho en ninguna otra parte de la nueva españa* » : AGI, Mexico, 340, f° 2v-3r.

[36] « *ay al presente muchas plantas de viñas e de otros arboledas de Castilla e que los vecinos desta ciudad con mucha vigilencia e diligencia ponen e que las a visto traer las dichas plantas de sesenta leguas desta dicha ciudad e queste testigo conpro quatro cientos sarmientos que le costaron veynte mill maravedis de buena moneda las quales tiene puestas en la dicha tierra de Atrisco e muy floridas e buenas e que cree quel año que viene se pondra gran numero de plantas segund la gran codicia que en los vecinos vee* » : *Ibid.*, f° 8r.

García de Aguilar, *alcalde* de la ville et conquistador, affirma de son côté avoir planté plus de deux mille plants, qui lui auraient coûté 20 réaux chacun, soit 1, 36 million de maravédis, une somme vraisemblablement exagérée, qui représenterait plus que ce que l'expédition de Luis de Berrio avait coûté à la Couronne. Il promettait pourtant d'en planter encore dix mille, « si Dieu le permet [tait][37] ». Francisco Ramírez, également *alcalde*, avait consacré 150 ducats (56 250 maravédis) à l'achat de pieds de vigne et déclarait prévoir d'en planter dix mille l'année suivante[38].

Au-delà de ces chiffres, qui pouvaient être fantaisistes, un fait est certain : aucun témoin ne répondit au questionnaire par la description des caractéristiques physiques de la ville, ses rues, ses maisons, son église, y compris lorsqu'ils répondirent aux autres questions, portant sur la mise en sécurité de la Nouvelle-Espagne et l'emplacement stratégique de Puebla sur les routes commerciales. L'enjeu de la procédure n'était pourtant pas simplement d'affirmer la juridiction de Puebla sur Atlixco et quelques autres localités, mais aussi de réclamer des privilèges aussi importants qu'un blason et un sceau, un siècle d'exemptions fiscales, la liberté d'aller et venir en Castille, un gouvernement municipal sans *corregidor* et la possibilité de choisir directement l'*alguazil mayor* — soit des privilèges dignes d'une grande ville espagnole. Puebla se présenta cependant d'abord comme le centre d'un terroir, dont les habitants étaient capables de cultiver les plantes de Castille, constituant une agro-ville américaine implantée dans une campagne qu'elle devait façonner à l'image de l'Andalousie.

Pour appuyer la demande, une liste de 17 habitants fut établie le 20 avril 1534 avec un descriptif de tout ce qui avait été planté à Atlixco, afin de rendre plus visible ce qui avait été déclaré dans le questionnaire[39]. Ce document suggère que la mise en culture du territoire n'était pas qu'un élément discursif, lié à une sorte de représentation idéalisée de la cité. La vallée d'Atlixco fut physiquement transformée par la fondation de Puebla, autant sinon plus que le lieu effectif où les maisons des habitants furent construites. La liste recensa la plantation de près de 11 000 pieds, pour la moitié environ de vignes, pour l'autre de grenadiers, cognassiers, pommiers, agrumes, figuiers et d'autres arbres non précisés ainsi qu'un engagement d'en faire planter un total de 17 500 pieds l'année suivante (voir l'annexe 8). Le document établit aussi que toutes les catégories de cultivateurs à l'entreprise de plantation. Certes, trois individus, Francisco Ramírez, Juan Bueno et Hernán Sánchez, représentaient à eux seuls la moitié des pieds plantés, jusqu'à 2 385 pour le premier d'entre eux, mais des petits propriétaires y

[37] *Ibid.*, f° 19v.
[38] *Ibid.*, f° 20r.
[39] AGI, Patronato, 180, R. 58.

figuraient également. Ainsi, Sancho Ordoñez et Alonso de Buyza n'avaient planté respectivement que 40 et 50 pieds « d'arbres de Castille », soit moins de 1 % du total. Entre ces deux extrêmes, la plupart des habitants avaient planté entre 100 et 700 pieds, une répartition somme toute assez égalitaire pour l'Ancien Régime.

Les *Poblanos* furent donc plus soucieux de manifester leur enthousiasme agraire et le coût représenté par celui-ci, plutôt que de mentionner leurs efforts à construire de belles demeures ou paver les rues. Alors qu'ils dépendaient très vraisemblablement du maïs et des productions autochtones, ils ne consignèrent que les plantes de Castille, seules productrices de l'espace urbain.

Le renouvellement des études sur les appartenances urbaines, à l'instar de la perspective proposée par Simona Cerutti, Thomas Glesener et Isabelle Grangaud, insiste sur la construction de la citoyenneté urbaine à l'époque moderne à travers des pratiques créatrices de la communauté civique. En d'autres termes, le statut d'habitant aurait été moins un titre concédé par une autorité municipale ou royale qu'un état de fait, réalisé dans certaines actions[40]. Dans le cas de Puebla, les pratiques agraires furent essentielles à l'appartenance urbaine. Certes, la décision de l'Audience et l'acte de fondation établirent la juridiction urbaine et la communauté juridique, mais lorsqu'il s'agissait de représenter la ville auprès du souverain, les habitants avec feu (*vecinos*) de Puebla étaient principalement ceux qui avaient eu la volonté d'acquérir des plants, à leurs propres frais, et de mettre en culture, de la façon adéquate, le terroir *poblano*. Il ne fut ici jamais question de la participation à l'édification d'une église ou de bâtiments imposants.

Ville destinée aux laboureurs, Puebla ne fut pas un cas unique et la construction de l'appartenance urbaine concerna aussi les populations mésoaméricaines, par leur participation aux activités agraires. L'Audience défendit ainsi en mars 1531 le fait que les nouveaux habitants bénéficient de travailleurs autochtones, entre dix et trente, pour aider les Espagnols, mais aussi

> « pour que ces Espagnols les instruisent et leur enseignent à traiter de l'agriculture ce qui bénéficiera grandement à Votre Majesté parce que si les naturels [de la Nouvelle-Espagne] avaient la police et l'industrie de cela on pourrait facilement faire de grands champs [de blé] ».

[40] Simona Cerutti, Thomas Glesener et Isabelle Grangaud (dir.), *La cité des choses : une nouvelle histoire de la citoyenneté*, Toulouse, Anacharsis, 2024.

Grâce à cela, on pourrait donc « leur enseigner à vivre politiquement » et à terme ils pourront « gagner [leur vie] comme les chrétiens et ils vivront honnêtement[41] ».

Les habitants de Puebla exagérèrent sans doute ce qui avait été accompli à Atlixco. Pourtant, même leurs adversaires partageaient la vision de ce qui fondait la viabilité et l'honneur d'une ville. Les habitants de Mexico s'opposèrent directement à la fondation de la ville pour préserver la prééminence de la capitale de la Nouvelle-Espagne. En mai 1532, dans le cadre d'une *probanza* présentée au roi, un point affirmait que le projet n'était pas viable : fonder Puebla n'était « ni nécessaire ni utile », car « la terre où on la fonde est si froide que tout ce qu'on sème se perd[42] ». Les arguments sécuritaires, l'affaiblissement de Mexico comme centre militaire espagnol, étaient mentionnés, mais n'étaient pas centraux. En mars 1534, don Luis de Castilla, représentant de Mexico, répéta à Tolède devant le Conseil des Indes que le nouvel emplacement ne convenait pas. Dans un interrogatoire, vraisemblablement également biaisé en défaveur de Puebla, il lui fut demandé si le nouveau lieu choisi pour la cité

> « convenait à y fonder une ville où peut vivre et demeurer une communauté et une république, s'il y a suffisamment d'eaux, de fleuves, ruisseaux et fontaines et s'il y a les champs, forêts et montagnes convenant à des exploitations et plantations de vignes, oliveraies et vergers et des pâturages pour l'élevage ».

Luis de Castilla répondit évidemment par la négative, déclarant que le nouveau lieu « ne sera pas propre aux vignes ni aux oliveraies et qu'ils n'y pourront pas demeurer », sauf à leur permettre de recevoir des travailleurs autochtones[43].

En dépit de toutes les particularités liées à sa fondation, Puebla ne fut pas une exception. La fondation d'Antequera (aujourd'hui Oaxaca de Juárez) donna lieu à une production de discours et de descriptions semblables en tous points à ceux rédigés au sujet de

---

[41] « *questos españoles los instruyan y enseñen a tratar la agricultura de que rredundara muy grand servicio a V.M. porque si los naturales destas partes tuviesen policia e yndustria cerca desto facilmente se harian grandes labranzas* » ; « *enseñarlos a vivir politicamente* » ; « *ganarian como los cristianos e seran honrrados* » : AGI, Patronato, 184, R. 16, Bloque 1, f° 4r. En août 1531, l'Audience répéta la même idée : si les Mésoaméricains apprenaient l'agriculture espagnole, ils prendraient « la manière politique des Espagnols » (*manera politica de los Españoles* ») : *Ibid.*, Bloque 2, f° 9r.

[42] « *no es nescesario ny conveniente* » ; « *la tierra donde se funde tan fria que se pierde todo lo que en ella se syenbra* » : AGI, Patronato, 180, R. 53, f° 848r-848v.

[43] « *lugar dispuesto y aperajado para hazer en el poblazion do pueda bivir y permanester (sic) pueblo y rrepublica, si tiene aguas bastantas y de rrios arroyos y fuentes y si tiene campos montes y sierras dispuestos para sementeras y plantas de viñas olivares y arboledas de frutas y pastos para criança e ganados » ; « no sera bueno para viñas ny olivares e que no podran permanecer* » : AGI, Patronato, 21, N. 4, R. 1, f° 1r-2r.

Puebla[44]. Le cas de Mexico paraît, de prime abord, plus complexe. Dans l'un de ses dialogues latins, publié en 1554 et vantant la grandeur de la capitale de la Nouvelle-Espagne, l'humaniste Francisco Cervantes de Salazar s'attacha à décrire en premier les rues « grande[s] et large[s] […] entièrement pavée[s] », les maisons « magnifiques et faites à grand coût » et la place principale « ornée de grands et superbes édifices[45] ». Il fut également particulièrement élogieux des nombreux artisans que l'on trouvait à Mexico. Pourtant, même Cervantes de Salazar décrivit une ville inscrite dans son terroir : ses arbres fruitiers, aux « récoltes incroyables » et les « fermes d'Espagnols, […] certaines d'entre elles tellement productives qu'elles nourrissent du bétail en plus de donner du blé et d'autres grains avec abondance[46] ». Le texte correspondait peut-être plus aux canons européens de l'époque, pour lesquels les plantes du Vieux Monde étaient une évidence, mais exaltait malgré tout la dimension agraire de la cité. Dans leur représentation de la ville, les habitants espagnols de Mexico furent en effet eux aussi soucieux de décrire une ville agraire, et pour cause. Ces Espagnols de Nouvelle-Espagne vivaient avec la conscience aiguë que sans plantes de Castille leur « perpétuation » aux Indes était impossible, y compris dans une ville aussi bien construite que Mexico. Il fallait donc nécessairement affirmer la proximité de la ville avec un environnement transformé par les plantes de Castille.

II — Améliorer l'existant : Mexico

Puebla, création espagnole à part entière, était un cas à part, une *tabula rasa*, qui permettait d'envisager toutes les utopies. Le cas de Mexico-Tenochtitlán fut bien différent : la ville était déjà bicentenaire en août 1521, lors de sa prise par Hernán Cortés. Malgré sa destruction, son inscription dans un territoire structuré ne fut pas remise en cause. Le conquérant choisit l'emplacement exact de la cité préhispanique pour édifier la capitale espagnole de la Nouvelle-Espagne. La ville continua d'organiser les relations avec les autres centres urbains de la lagune et au-delà avec le reste de la région, puisqu'elle demeura le lieu de

[44] Les instructions rédigées en juin 1531 demandait au représentant de la ville, Diego de Porras, de réclamer une juridiction étendue au nom d'une ville « bien habitée et installée […] en un excellent lieu », où poussaient « arbres et blé et vignes et toutes les autres légumineuses et choses de Castille, en grande abondance » (« *poblada y asentada […] en muy buen sitio* » ; « *árboles e trigo, e vides e todas las otras legumbres e cosas de Castilla en mucha abundancia* ») : ENE, II, N. 94, p. 89. En avril 1532, la demande fut accordée, au nom de « la grande nécessité que cette terre a de vignes et d'autres plantes de ces royaumes [d'Espagne], car elle a été conquise et peuplée récemment » (« *la mucha nescesidad que esa tierra tiene de vides e otras plantas destos Reynos por ser nuevamente ganada y poblada* ») : AGI, Mexico, 1088, L. 2, f° 76v-77r.

[45] « *larga y ancha […] toda empedrada* » ; « *magníficas y hechas a gran costa* » « *adornada de altos y soberbios edificios* » : Francisco Cervantes de Salazar, *México en 1554 : tres diálogos latinos de Francisco Cervantes de Salazar*, éd. Miguel León-Portilla, trad. Joaquín García Icazbalceta, Mexico, UNAM, 2001, p. 22-26.

[46] « *cosechas increíbles* » ; « *gran número de granjas de españoles […] ; varias de ellas tan productivas que mantienen ganados, y dan con abundancia trigo y otras semillas* » : *Ibid.*, p. 71-73.

convergence des tributs, comme à l'époque des souverains de la Triple-Alliance[47]. La (re-) construction espagnole de la ville fut toutefois pensée comme l'établissement d'un nouveau centre urbain, qui supposait un embellissement, du point de vue hispanique, pour rendre la ville moins mésoaméricaine et plus européenne[48]. À cet égard, en dépit de toutes les différences, les liens entre ville et agriculture furent similaires à Mexico de ceux observés à Puebla, alors même qu'ils nécessitèrent des efforts plus importants encore.

II. A. La construction municipale d'un espace agraire contrôlé : le cas des jardins

Dans la décennie 1520, la ville de Mexico, encore appelée *Temistitlán* ou *Tenustitlán* dans les sources castillanes (par déformation de Tenochtitlán), était pensée comme un bastion, celui qui permettait aux Espagnols de dominer tout le territoire de la Nouvelle-Espagne et sans lequel tout était perdu. En dépit de ces préoccupations militaires, liées à la crainte permanente d'une rébellion autochtone, la majeure partie de l'activité de la nouvelle municipalité espagnole au cours de ces années-là fut dédiée à l'organisation de la répartition et de la mise en culture des terres de la juridiction municipale, au profit des conquistadors. Plus encore que l'attribution de lots urbains, dédiés à la construction de maisons (*solares*), les concessions agricoles devaient servir le projet d'établissement d'une ville européenne digne de ce nom au Nouveau Monde. En raison de la situation géographique complexe de la cité, une île au milieu d'une lagune, les octrois demeurèrent modestes et furent avant tout dédiés à la mise en culture de jardins (*huertas*).

Les livres de la municipalité, archives des réunions des échevins (*regidores*), référencent de très nombreuses concessions pour jardins, essentiellement sur la partie occidentale de la ville, dans les environs de Tacuba ou Chapultepec (voir carte 4, p. 317)[49]. À certaines occasions, la distribution des concessions occupa l'entièreté des réunions des échevins, que ce

[47] Carmen Bernand et Serge Gruzinski, *Histoire du nouveau monde*, Paris, Fayard, vol. 1, 1991, 2 vol., p. 345-49.

[48] Ce processus de recomposition de l'espace urbain eut également lieu en Espagne péninsulaire, lorsque des souverains chrétiens s'emparaient de villes musulmanes. Voir par exemple le cas de Valence, dont la trame urbaine et l'environnement proche furent modifiés dans une ambition de christianisation de l'espace : Abigail Agresta, *The keys to bread and wine : faith, nature, and infrastructure in late medieval Valencia*, Ithaca, Londres, Cornell University Press, 2022, p. 37-112.

[49] Le premier livre enregistrant les décisions et délibérations de la municipalité (*actas de cabildo*) date de 1524. Les documents antérieurs ont été perdus alors même que la distribution de terres avait débuté avant 1524. Ainsi, une décision conservée au sein du premier livre, daté de mars 1524, décrit la reconnaissance de propriété d'une « maison et d'un jardin » à Hernán Martín, forgeron, ajoutant que la propriété suivait les limitations de surfaces des jardins déjà concédés avant cette date (40 pieds de long et 100 de large) : AdC, I, p. 4. Des concessions plus tardives furent toutefois plus grandes (100 sur 150) : *Ibid.*, p. 18-19. Pour les années 1524-1529, voir *Ibid.*, I, p. 18-20, 23, 25-28, 36-43, 46, 51, 64-65, 70, 72-75, 77, 83-84, 94-95, 102, 119, 128-29, 137, 142-49, 154, 158, 162, 166, 168-71, 174-81, 183-84, 195-97, 200, 204-06 et 208.

fut pour accorder une concession neuve, qui devait être théoriquement « sans préjudice » à un tiers, ou pour sanctionner une occupation préalable. Le droit de réclamer une concession était conféré à tous les habitants de la ville qui possédaient déjà un lot urbain (*vecinos*) même si la grâce pouvait aussi être accordée au nom d'un mérite particulier. Cristóbal Martín de Gamboa en reçut une en septembre 1524 car il était « l'un des premiers colons et conquistadors de cette Nouvelle-Espagne[50] ». D'autres critères s'appuyaient sur une forme de citoyenneté urbaine et une certaine honorabilité, comme dans le cas de Francisco de las Casas, lequel en décembre 1527 rappela, pour obtenir un lot, son appartenance à la ville (*vecindad*), mais aussi le fait qu'il avait des « Indiens », sans doute en *encomienda*[51].

Si les archives de la ville sont en général floues sur le détail exact de ce qui était planté, il ne fait aucun doute que le but premier recherché par la municipalité était la production suffisante de plantes de Castille, autant pour des enjeux alimentaires que pour s'assurer de la dignité de la ville[52]. À aucun moment, il ne fut question de cultures mésoaméricaines. Les conquistadors qui réclamaient des terres avaient bien compris cette volonté et formulaient leurs requêtes dans le sens souhaité par la municipalité, sans doute autant par opportunisme qu'en raison d'une conviction profonde du rôle des plantes de Castille pour le prestige de la ville et l'expression de leur appartenance à la communauté civique. En avril 1531, la ville concéda par exemple un lot pour « planter certaines vignes et plantes de Castille » à l'orfèvre Etor Mendez, « ayant considération que ladite plantation est à l'avantage et l'utilité de toute la terre et son peuplement et sa perpétuation[53] ». En juin 1528, la municipalité reconnut un certain Fernando Damián comme « le premier qui a apporté des sarments » à Mexico, lui accordant pour cette raison un titre de propriété pour son domaine, situé sur les coteaux de Chapultepec, dont l'exposition vers l'est semblait particulièrement favorable à la viticulture[54].

Les plantes de Castille constituaient ainsi le premier argument pour revendiquer des terres municipales, permettant parfois d'excéder les limites habituelles de l'étendue d'un lot. En février 1532, Bernaldino Vázquez de Tapia, alors échevin, réclama un lopin de terre car il

---

[50] « *Los primeros pobladores e conquistadores de esta Nueva España* » : AdC, I, p. 20. Pour d'autres exemples, voir en janvier 1525 (*Ibid.*, p. 26), en juillet de la même année (*Ibid.*, p. 46) ou en août 1527 (*Ibid.*, p. 143).

[51] *Ibid.*, I, p. 154.

[52] Voir par exemple le jardin de Francisco de Ávila, où le texte ne mentionne que des « sarments et légumes » : AdC, I, p. 180-81.

[53] « *ciertas vides y plantas de castilla* » ; « *abiendo consideracion que la dicha planta es en pro y utilidad de toda la tierra y poblacion y perpetuacion della* » : AdC, p. 100 et 106. Voir aussi une autre concession, p. 102.

[54] « *el primero que ha traydo sarmientos* » : AdC, I, p. 171. Je n'ai pas trouvé d'autres documents attestant ce fait. Une procuration faite par Damián en mai de 1528 donne le droit à un certain Daniel de Busto de réclamer « les marchandises, plantes et autres choses qu'on lui apporterait des royaumes de Castille », un indice de son intérêt en la matière : AGNot, 1-FEJ-54-484.

avait « quelques sarments et plantes de Castille et aucune terre où les planter », demandant au conseil municipal de tenir compte de son rôle dans la conquête, mais aussi « de considérer combien cette plantation est utile[55] ». L'affaire était délicate et donna lieu à un débat, conduit en l'absence de l'échevin. Si l'*alguazil mayor* Diego Hernández de Proaño plaida pour lui accorder immédiatement des terres, les autres échevins étaient plus partagés, car une cédule royale venait justement de restreindre la capacité de la cité à octroyer des terres, au nom de la protection des juridictions autochtones. Pour Proaño, le débat n'avait pas lieu d'être car la cédule « n'interdit rien en ce qui concerne les plantes et ceci se ferait au service de Sa Majesté et au bien de cette terre », une lecture pour le moins contestable[56]. Le 10 mai 1532, l'affaire fut finalement tranchée et Vázquez de Tapia reçut, au nom de la « perpétuité de la terre », une concession sur toute la terre qu'il pourrait planter de vignes et de plantes de Castille pendant une durée de deux ans, en respectant un maximum de deux pieds entre chaque pied de vigne[57]. Au nom de l'importance accordée aux plantes de Castille par la ville, un habitant, certes jouissant d'une influence notable en sa qualité d'échevin, réclama des terres, poussant la municipalité à faire jurisprudence sur une cédule royale la concernant, toujours au nom de l'enjeu de cultiver ces plantes.

En raison de l'agriculture intensive, seule permise par l'étroitesse de l'espace, les vignes et arbres fruitiers furent au centre des discussions. Le blé apparaît également, quoique dans une moindre mesure[58]. En réalité, en dépit de la formulation des requêtes des *vecinos*, qui mentionnaient les cultures les plus prestigieuses, l'essentiel de ces premiers jardins était constitué de cultures maraîchères. À travers ces jardins, les légumes de Castille se banalisèrent rapidement sur la lagune. En avril 1526, la ville établit une régulation sur les prix des légumes de Castille, jugés « excessifs » alors que « grâce à Dieu, il y a déjà quantité de jardins et lesdits légumes se multiplient chaque jour ». Cette première liste donne un aperçu de la diversité des plantes cultivées, puisqu'étaient cités chardons, choux, laitues, raves, fèves, navets et carottes[59]. Deux contrats d'affermage de jardins urbains, d'août et septembre 1525, suggèrent que la

[55] « *tiene ciertos sarmientos y plantas de castilla e no tiene tierra donde los poner, […] abiendo consideracion a que la planta es tan provechosa y a lo que ha servido en esta tierra* » : AdC, II, p. 163-164.
[56] « *no se proybe para plantas, y esto es en servicio de SM y bien de la tierra* » : *Ibid.*
[57] *Ibid.*, p. 178-179.
[58] Des habitants demandèrent ainsi l'autorisation de cultiver du blé dans leurs jardins, dans des proportions réduites : cinq fanègues de superficie pour Juan González en janvier 1527 (AdC, I, p. 116), une surface inconnue pour Juan de la Torre mais sur des terres prises sur les pâturages communaux (*ejidos*) en septembre 1529 (II, p. 32), entre quatre et six fanègues pour Diego de Ocampo et le licenciado Altamirano en mars 1530 (II, p. 43), sur un lopin par Francisco de Terrazas en novembre 1538 (IV, p. 153).
[59] « *Essyvos* » ; « *ay ya a Dios gracias cantidad de huertas e se multiplica cada dia la dicha hortaliza* » : AdC, I, p. 82-83.

plantation de potagers correspondait aux intentions des propriétaires des lots. Le premier contrat, entre le bachelier Alonso Pérez et Hernán Vázquez, jardinier (*hortelano*) mentionne la culture de cressons, raves, navets, melons, aubergines et concombres. Le deuxième, entre Francisca de Valdivieso et Juan Méndez, dans un jardin limitrophe à celui d'Alonso Pérez, inclut choux, laitues et raves[60].

Ces traces très précoces de culture de légumes de Castille témoignent de deux choses : le rôle de l'espace urbain dans la diffusion de ces plantes, car ces deux contrats sont sans doute les plus anciennes traces de la culture de ces légumes aux Amériques, mais aussi le fait que les plantes de Castille ne se limitaient pas à la vigne ou aux arbres fruitiers et incluaient tout le monde agraire espagnol. Adaptés en premier, plus faciles à diffuser, les légumes devinrent plus discrets par la suite dans les sources, mais participèrent eux aussi à la colonisation agricole et à la constitution de Mexico comme ville ibérique.

Outre ces décisions qui réglaient ce que devaient planter les habitants, la municipalité de Mexico s'occupa également des attributions habituelles des juridictions urbaines de Castille, que ce soit la gestion des terres communales (*términos, propios* et *ejidos*) ou l'édiction de règles sur le commerce des produits alimentaires[61]. Les nombreuses concessions accordées dépassaient largement ces règlements, construisant directement l'espace urbain, autant spatialement que dans le partage des ressources. En août 1525, les jardins étaient déjà suffisamment nombreux pour générer des conflits d'usage et pour que la ville édicte une limitation de l'accès à l'eau, qui arrivait par l'aqueduc préhispanique de Chapultepec. Les propriétaires de jardins n'étaient autorisés à prélever de l'eau qu'au cours de l'intervalle compris entre trois heures après le coucher du soleil et trois heures avant son lever[62]. Ces restrictions n'empêchèrent pas les abus. En octobre 1538, le représentant du roi (*factor*) Gonzalo de Salazar était accusé de s'approprier l'eau de Chapultepec, sans laquelle les habitants ne pouvaient pas cultiver « les vignes et les arbres de Castille[63] ».

[60] *Berros, rabanos, nabos, melones, berengenas, pepinos, col, lechuga* : AGNot, 1-FEJ-52-7 ; AGNot, 1-FEJ-52-66.
[61] Il faut distinguer le finage (*término*), les terres communales louées à des particuliers (*propios*) et les pâturages communaux (*ejidos*) : Carmen Bernand et Serge Gruzinski, *Histoire du nouveau monde*, Paris, Fayard, vol. 2, 1993, 2 vol., p. 198. Les régulations concernaient notamment la qualité et le prix des produits, comme celui des légumes (en avril 1526 : AdC, I, p. 82-83), du pain (voir en septembre 1527 : *Ibid.*, p. 146-47) ou du vin (Antoine Duranton, *Production, circulation et consommation du vin en Nouvelle-Espagne, XVIe-XVIIe siècles*, mémoire de master, Paris, EHESS, 2018, p. 34-41).
[62] AdC, I, p. 51.
[63] AdC, IV, p. 148.

II.B. Juridiction urbaine et plantes de Castille

La distribution des jardins est utile pour approcher la politique d'instauration d'une agriculture européenne à Mexico. D'autres documents produits par la municipalité, notamment à l'occasion de conflits ou de pétitions, témoignent que la juridiction urbaine et l'image de bonne ville que Mexico voulait renvoyer en Espagne se définissait d'abord en fonction de l'agriculture.

Un des enjeux était directement lié au progressif grignotage des terres par les jardins des habitants de la ville. Confrontée à un espace contraint par la lagune et à de fortes densités de population, la ville de Mexico formula dès le début des années 1530 des demandes d'extension de sa juridiction. Celles-ci concernaient notamment des villages compris au sein du marquisat del Valle, les terres seigneuriales de Hernán Cortés, concédées par la Couronne en 1529, dont les contours demeuraient encore flous et faisaient l'objet de négociations. Les demandes de Mexico étaient liées en partie à la proximité de ces juridictions, mais aussi aux dissensions entre le nouveau marquis et la Couronne (voir carte 4, p. 317).

En août 1531, la deuxième Audience royale s'était fait l'écho des demandes de la municipalité, sans doute également pour s'opposer au marquis del Valle. Elle demandait que les villages de Coyoacán et Tacubaya soient intégrés à Mexico : distants de deux lieux « tout au plus » de la cité, reliés à elle par une des chaussées qui franchissaient la lagune, ils étaient dans un « lieu frais, très propice à l'installation et aux cultures de maïs et de blé », constituant en cela des localités « si [utiles à la chose] publique[64] ».

En mai 1532, la municipalité initia une requête plus formelle qui devait être soumise au roi par ses deux représentants à la cour, Antonio Serrano de Cardona, échevin de Mexico, et Pedro Cabrera de Sosa, échevin de Cordoue. Un volumineux dossier, en deux parties, témoigne de la préparation de la délégation : une liste de 49 points de ce qu'il fallait présenter au souverain et une *probanza* de 34 questions qui les reprenait et interrogeait des habitants pour établir la véracité des besoins[65]. Les deux représentants devaient demander une série de privilèges, notamment fiscaux, et dénoncer les agissements des adversaires de la ville, autant la nouvelle Audience que les Franciscains. Si l'Audience avait soutenu l'extension de la juridiction urbaine par opposition à Cortés, sa décision de suspendre les *encomiendas* accordées

[64] « *El pueblo de Cuyoacan e Tlacubaya que es subjecto suyo dista desta ciudad dos leguas todo lo mas por una calzada lugar fresco de muy buen assyciento buen de labranzas de mayzales y hazense trigos* » ; « *cosas tan publicas* » : AGI, Patronato, 184, R. 16, Bloque 2, f° 2v.

[65] AGI, Patronato, 180, R. 53. Avant cette requête directe auprès du roi, la municipalité avait entrepris en avril 1532 des démarches auprès de l'Audience pour obtenir les villages de Cuernavaca et Yecapixtla, à nouveau au nom du besoin en plantes de Castille : AdC, II, p. 176.

par la première Audience avait entraîné la crainte d'un abandon total de l'institution. Derrière la municipalité se cachaient de fait les intérêts des conquistadors-*encomenderos*, lesquels cherchaient à tout prix à protéger leur *encomienda* et leur accès à la main-d'œuvre mésoaméricaine. Ils réclamaient un « *repartimiento perpetuo de Indios* », à savoir une sorte de seigneurialisation de l'*encomienda* à travers l'octroi définitif et héréditaire d'un accès aux tributs et au travail d'une communauté indienne.

Si l'on compare la *probanza* de Mexico à celle presque contemporaine de Puebla, l'idéal de la bonne ville présentée par les habitants de Mexico s'attache plus clairement aux caractères qui distinguent une fondation urbaine par rapport à un espace rural : lieu de concentration de population, Mexico devait assumer une fonction militaire. La municipalité rappelait en conséquence la nécessité de favoriser juridiquement et matériellement les Espagnols au détriment des Mésoaméricains, ainsi que celle d'avoir une ville populeuse, autonome et armée, en cas de révolte. Les tributs, le travail autochtone et l'*encomienda* étaient décrits comme autant de moyens de fortifier la ville. Plusieurs requêtes et questions dénonçaient la fondation de Puebla comme une manière de saper son modèle de ville, celle d'une capitale forteresse hiérarchisée entre conquérants anoblis et populations conquises, où seuls les autochtones devaient travailler.

En dépit de ces revendications claires et du rejet implicite du travail, les habitants de Mexico partageaient malgré tout l'idée que la grandeur d'une ville se jugeait également à l'aune de son terroir et de ses cultures. Le deuxième article de ce que les représentants devaient présenter au nom de la ville (le premier étant simplement de « baiser les pieds et les mains » du monarque au nom de la municipalité) réclama les terres situées « à deux lieues à la ronde » de la ville pour que les habitants puissent y établir des « champs et des domaines » car « en procédant ainsi cette ville se peuplera de nombreux nouveaux habitants ». Un précédent glorieux, et hautement symbolique, d'occupation des terres par l'agriculture était invoqué : il fallait faire comme « les Rois catholiques l'ordonnèrent dans le royaume de Grenade quand il fut vaincu[66] ». D'autres articles réclamèrent des terres communales (*propios*) pour assurer les dépenses municipales, mais aussi au nom de son statut, s'agissant d'une ville « si insigne et si importante, qu'aucune seigneurie ne devrait l'opprimer et l'encercler, mais au contraire que son finage et ses communs s'étendent amplement[67] ». La ville réclamait enfin l'obtention de

[66] « *dos leguas a la rredonda* » ; « *labranzas y heredamientos* » ; « *haziendose ansi esta ciudad se poblara de muchos mas vezinos* » ; « *como los reyes catholicos lo mandaron hazer en el reyno de Granada quando se gano* » : AGI, Patronato, 180, R. 53, f° 832r.

[67] « *tan ynsigne y tan principal no es razon que lugares de senorío la tengan tan oprimida y tan cercada syno que sus terminos y ejidos se estiendan largo* » : *Ibid.*, f° 833r et 834r.

villages du marquisat del Valle, y compris certains situés en-dehors de la lagune. Il s'agissait des cinq chefs-lieux de la vallée de Cuernavaca : Cuernavaca, Yecapixtla, Oaxtepec, Yautepec et Tepoztlán, situés « sur une terre très tempérée et fertile […] propice aux vignes, oliveraies, arbres fruitiers, champs [de] toutes les plantes et graines de Castille ». En conséquence, les habitants de Mexico « devraient y avoir leurs vignobles et leurs vergers et leurs moulins à sucre », des éléments incontournables pour la ville, mais qu'on ne pouvait édifier sur la juridiction d'alors, « en raison des nombreux froids et gels[68] ». Le besoin en plantes de Castille pour le rayonnement de la ville rendait ainsi raisonnable la demande d'élargissement de la juridiction à des villages situés à une cinquantaine de kilomètres de Mexico.

La possession de terres aptes aux plantes de Castille était aussi un élément de prestige pour les habitants de la ville auprès du roi. Le treizième article qui devait être présenté, sous prétexte que « Sa Majesté a ordonné que l'on fasse relation des bons colons et agriculteurs », rendait honneur nominalement à Antonio Serrano de Cardona, lequel utilisa probablement l'ambassade pour défendre ses propres intérêts. Le texte rappelle qu'il avait servi dans la conquête et qu'il était devenu « le principal colon et agriculteur » car il avait construit « un moulin à sucre et planté de jeunes pieds de vignes de Castille et d'autres nombreux arbres », dans des terres proches de Cuernavaca, donnant l'exemple aux autres habitants de la ville[69]. Cet article servait à souligner les liens supposément denses entre Cuernavaca et Mexico, mais aussi pour montrer qu'un bon citoyen n'était pas simplement celui attaché à sa paroisse urbaine, mais celui qui travaillait la terre, y compris en dehors de la juridiction municipale.

Les témoignages des habitants démontrent l'image mixte de *vecinos* qu'ils souhaitaient projeter à la cour. Conquistadors, ils étaient aussi ceux qui essayaient de planter et menaçaient de partir en l'absence de plantes de Castille. Dans la plupart des témoignages, la trentième question, qui portait sur les plantes de Castille à Mexico, était l'occasion des réponses les plus détaillées. Ruy González y détailla ses essais avec des « vignes de Castille et orangers et d'autres plantes similaires » et Francisco de Ávila les siens avec des « orangers, limonniers et cédratiers et toutes les autres plantes de Castille[70] ». Les gels, qui pouvaient survenir la nuit dans tout le finage pendant les périodes de fructification, étaient tenus responsables des échecs et

[68] « *tierra muy templada y fertil* […]*convenyente para viñas, olivares, frutales, sementeras [d ?]e todas plantas, simyllas de Castilla* » ; « *an de tener sus heredamientos de viñas e arboledas e yngenios de azucar* » ; « *por las muchas frialdades y yelos* » : *Ibid.*, f° 833v-834r et 838r. L'orthographe employée pour décrire les villages est Coadnavaca, Yautepeque, Guastepeque, Acapistla et Cipotlan.

[69] « *Su magestad a mandado fazer que se le haga relacion de los buenos pobladores y agricultores* » : « *principal poblador y agricultor* » ; « *un yngenio de azucar y plantado un majuelo de vides de Castilla y otros muchos arboles* » : *Ibid.*, f° 834r.

[70] « *Parras de Castilla y naranjos y otras plantas semejantes* » ; « *naranjos, limones e cidros e todo lo demas de plantas de Castilla* » : *Ibid.*, f° 856v et 861r.

justifiaient donc l'extension de la juridiction vers de meilleures terres[71]. Quelles raisons étaient avancées ? S'ils ne pouvaient pas avoir lesdites plantes à proximité, les habitants iraient vivre là où elles poussaient, menaçant la pérennité de la ville. Il en allait autant de la dignité que de l'habitabilité de la ville. Jerónimo Ruiz de la Mota indiquait « qu'en cette ville et son finage, les plantes de Castille ne poussent pas et cette ville ne peut pas se perpétuer sans que ses habitants aient des domaines et commerces des choses et des plantes de Castille ». On « ne peut demeurer [en] ce pays, si lesdites plantes ne sont pas cultivées », affirmait quant à lui Francisco de Ávila. Antonio de Carvajal était plus catégorique encore : sans les plantes de Castille les Espagnols « ne pourront vivre[72] ». Le risque était que les habitants s'en aillent là où elles poussaient, affaiblissant la capitale de la Nouvelle-Espagne. Implicitement, la ville n'était jugée viable que lorsque les plantes de Castille étaient cultivées dans la juridiction.

Outre la question alimentaire, la question agricole était donc liée au peuplement et à l'existence même de la ville et à sa pérennisation. Dans le cas de Mexico, alors même que son rôle militaire était bien plus nettement affirmé, le caractère civilisateur de la ville ne s'arrêtait pas à son enceinte. Le territoire et la campagne environnante en étaient partie prenante. Comme à Puebla, les juridictions se négociaient en fonction des plantes de Castille et la ville, en tant qu'espace urbain délimité, était secondaire ou au moins aussi importante que les terres agricoles. Face à un espace saturé par les vergers, les propriétaires firent pression pour pouvoir profiter de nouvelles terres[73].

II.C. Reconfiguration et amélioration de l'espace : le domaine de Lorenzo de Tejada

Comme capitale, Mexico était régie par d'autres niveaux de gouvernement que la seule municipalité, notamment au niveau de l'Audience royale. Celle-ci participa aussi à la construction d'un cadre urbain proprement européen qui intégrait la campagne.

Dans ce processus, le juge Lorenzo de Tejada, magistrat (*oidor*) de l'Audience de la Nouvelle-Espagne de 1537 à 1553, joua un rôle crucial, au-delà de ce que ses fonctions officielles prévoyaient. Tejada fut particulièrement puissant, autant en raison de sa longévité

[71] Voir *Ibid.*, f° 867r.

[72] « *En esta ciudad e sus terminos no se dan las plantas de Castilla y no esta ciudad se podria perpetuar sy los vecinos dellas no tuviesen heredades y granjerias de cosas e plantas de Castilla* » ; « *la tierra no se puede permanescer sino tuviese las dichas plantas* » ; *no podran vivir* » : *Ibid.*, f° 861r, 867v et 872v. Pour d'autres réponses qui vont dans ce sens, voir f° 898v et 901v.

[73] Justo L. del Río Moreno, *Los inicios de la agricultura europea*, *op. cit.*, p. 131-34. Sur l'extension anarchique, voir cet extrait des *Actas de cabildo* de mai 1535, où la ville doit demander aux propriétaires de jardins de cesser de cultiver les chemins : AdC, III, p. 114.

dans la magistrature qui le plaçait, avec ses trois collègues, au sommet du pouvoir espagnol, qu'en raison des excellentes relations qu'il entretint avec le président de l'Audience et premier vice-roi de Nouvelle-Espagne, Antonio de Mendoza (1535-1550). L'historienne Ethelia Ruiz Medrano a finement analysé la manière dont Tejada usa de son influence et de ses relations pour entreprendre des activités commerciales lucratives et s'approprier de très nombreuses terres des environs de Mexico[74]. Le juge constitua progressivement un vaste domaine agricole à partir de concessions foncières (*mercedes*), octroyées par le vice-roi, d'achats et d'échanges de terres, souvent avec des villages autochtones, ainsi que par des appropriations pures et simples, en prenant des terres et les bornant sans autre forme de procès. Tejada profita d'un moment opportun pour ce genre d'opérations, puisque la remise en question par la monarchie de l'*encomienda* et la chute démographique provoquée par l'épidémie de 1545-1546 encouragèrent le gouvernement vice-royal à distribuer plus libéralement des terres aux Espagnols[75]. Pour mener ses affaires, Tejada s'appuya également sur un réseau de clients et d'amis, liés entre eux par des échanges économiques et des alliances matrimoniales[76]. En procédant de la sorte, alors même que des documents notariés attestent théoriquement d'achats en bonne et due forme, le magistrat se plaça dans une zone grise. En effet, en dépit de la supposée légalité de ses activités foncières, de nombreuses autorités autochtones l'accusèrent d'abus de pouvoir et de forcer des ventes ou des échanges néfastes aux communautés. En outre, il était théoriquement défendu aux magistrats castillans d'exercer des activités économiques au sein de leur juridiction, justement pour éviter de biaiser leur exercice de la justice et de profiter de leur autorité à des fins personnelles.

Avant même la fin de la magistrature de Tejada, ce dernier fut mis en cause dans ses agissements, et pour cause, car Tejada était devenu, au milieu des années 1540, l'un des principaux acteurs de l'appropriation de terres autochtones à l'échelle du bassin de Mexico[77]. Dès 1544, le juge fit l'objet d'une *visita*, enquête administrative ordonnée par la monarchie sur la conduite d'officiers royaux. Francisco Tello de Sandoval avait été nommé en mai-juin 1543 pour enquêter sur le vice-roi et l'Audience mais aussi pour annoncer les « Lois Nouvelles » (*Leyes Nuevas*), retournement brusque et drastique de la Couronne contre l'*encomienda* et les

[74] Ethelia Ruiz Medrano, *Gobierno y sociedad en Nueva España*, *op. cit.*, p. 209-311.
[75] *Ibid.*, p. 214. Les *encomenderos* en bénéficièrent au premier chef. Entre 1542 et 1543, avant même l'annonce des *Leyes Nuevas*, ils reçurent la moitié des 218 *mercedes* accordées par Mendoza.
[76] *Ibid.*, p. 224-25.
[77] Le processus concernait toute la vice-royauté et ne se limitait pas à Tejada. Voir par exemple le cas de la vallée de Toluca : Margarita Menegus Bornemann, *Del señorío a la república de indios : el caso de Toluca, 1500-1600*, Madrid, Ministerio de Agricultura, Pesca y Administración, 1991.

encomenderos[78]. Arrivé à Mexico en mars 1544, Sandoval repartit en 1547 sans avoir fini son travail, après que le vice-roi Mendoza eut obtenu sa disgrâce[79]. En 1551, une nouvelle enquête fut annoncée contre Tejada et ses collègues de l'Audience, cette fois-ci dans le cadre d'un jugement de résidence, procédure habituelle menée à la fin du mandat d'un officier royal. Tejada ne bénéficiait plus du soutien du vice-roi Mendoza, remplacé par Luis de Velasco (1550-1564), avec lequel il entretenait des relations nettement moins cordiales. La résidence fut conduite à partir de 1553 par un nouveau magistrat de l'Audience, le *licenciado* Diego López de Montealegre et dura jusqu'au retour en Espagne de Tejada en 1558[80].

Les deux procès furent difficiles à mener, car les opérations conduites par Tejada afin de constituer son domaine étaient complexes. Le juge avait progressivement concentré ses terres à l'ouest de Mexico, sur un territoire situé sur la terre ferme de la lagune, au lieu-dit de Jimilpa, entre Chapultepec et Coyoacán (carte 4)[81]. Il avait agrandi son domaine en y adjoignant des terres de villages autochtones environnants, avec lesquels il avait échangé certaines de ses terres, situées à Chalco, sur la rive sud-est de la lagune et reçues par concession vice-royale. En plus d'avoir réussi à former une propriété de très grande taille, Tejada parvint par ce biais à faire légaliser sa propriété sur des terres dépendant de juridictions autochtones, et théoriquement en dehors du marché foncier, tandis que les conditions exactes de l'échange demeuraient floues. Sa défense contesta toutes les accusations d'abus de pouvoir, produisant quantité d'actes notariés pour prouver que Tejada n'avait contraint aucun achat ni échange et qu'il avait bien salarié des travailleurs volontaires pour toutes les tâches liées à l'édification et à la mise en culture de sa propriété[82].

---

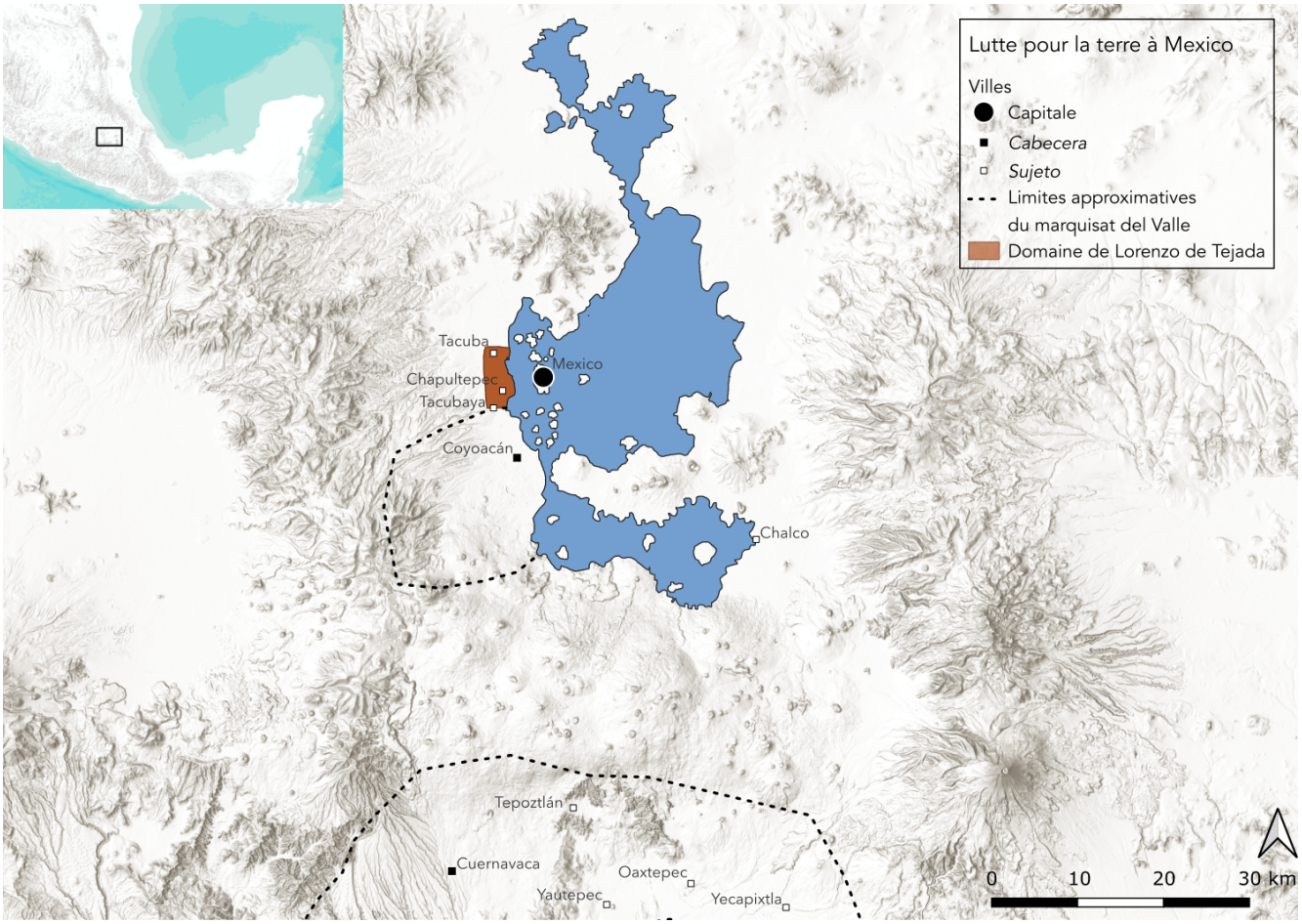
[78] Adrian Masters, « ¿Por qué se decretaron las Leyes Nuevas de 1542? Nuevas luces sobre conquistadores peruleros, mujeres palaciegas y Bartolomé de las Casas en las reformas de Indias », *Revista de Indias*, 82, nº 285, 2022, p. 293-327

[79] Patrick Williams, « Francisco Tello de Sandoval », in Real Academia de la Historia (éd.), *Diccionario Biográfico electrónico*, consulté le 26 novembre 2024.

[80] María Justina Sarabia Viejo, *Don Luis de Velasco, virrey de Nueva España, 1550-1564*, Séville, CSIC, 1978, p. 41-46. En 1554, Tejada fut condamné avec ses collègues à 3 000 pesos d'amende pour des dîmes indûment perçues en Nouvelle-Galice. Pour le jugement concernant les autres faits reprochés, voir la décision de 1558 : AGI, Patronato, 284, N. 2, R. 24.

[81] Ruiz Medrano a établi une liste détaillée des terres octroyées, achetées ou échangées : Ethelia Ruiz Medrano, *Gobierno y sociedad en Nueva España*, *op. cit.*, p. 215-24. Pour un exemple d'échange (*trueque*), voir celui effectué en février 1541 entre Tejada et le gouverneur du quartier de San Pablo, don Diego de Cateca, qui cédait un champ et des maisons à Chapultepec en échange des terres que le magistrat possédait à Atzcapotzalco : AGI, Justicia, 237, f° 800r-802r.

[82] Il usa de cet argument à la fois dans le procès intenté par Tello de Sandoval et directement auprès du conseil des Indes, auquel il écrivit directement en avril 1547 pour plaider sa cause : AGI, Mexico, 68, R. 13, N. 38. Pour la reproduction des quittances de paiement, voir AGI, Justicia, 260, f°54r-56r, 73r-74v, 76v, 78r-79v, 86r, 88r, 95r-96r.



Carte 4 : Conflits juridictionnels et appropriation foncière dans le bassin de Mexico.
L'emplacement du domaine de Lorenzo de Tejada est approximatif mais sa superficie correspond aux chiffres donnés au cours de son procès. Il s'étendait sur un territoire sans doute discontinu, d'autant qu'il y avait une résidence vice-royale à Chapultepec.
Source : Bernardo García Martínez, *El marquesado del Valle: tres siglos de régimen señorial en Nueva España*, Mexico, El Colegio de México, 1969, p. 134-144 ; Ethelia Ruiz Medrano, *Gobierno y sociedad en Nueva España: segunda Audiencia y Antonio de Mendoza*, Zamora, El Colegio de Michoacán, 1991, p. 310.

Le magistrat rappela aussi que plusieurs terres contestées avaient été obtenues par grâce vice-royale, niant en bloc toute connivence avec le vice-roi pour obtenir des terres et des travailleurs. Il insista en outre sur le fait qu'il ne pouvait porter préjudice à des tiers car la récente épidémie avait décimé les populations autochtones, libérant les terres en question. Au sujet d'une terre litigieuse, Tejada affirma par exemple que par le passé « il y avait seulement dix-sept cabanes et huttes de paille de fermiers […]. Dix d'entre eux sont morts et ont abandonné leurs maisons en raison de la pestilence et de la mortalité de l'année passée[83] ».

Tejada fit aussi comparaître de nombreux témoins, jusqu'à 65 en 1546, de tous âges et statuts, laïcs comme ecclésiastiques, Espagnols et Mexicas, incluant le vice-roi Mendoza et l'évêque Zumárraga, indice de la densité et de la qualité de ses relations. Il leur soumit un

[83] « *solamente avia diez y siete casillas y chozas de paja de renteros […] y destos sean muerto y despoblado las diez casas en la pestilencia y mortandad del año proximo pasado* » : *Ibid.*, f° 20v.

interrogatoire de 104 questions, formulées à décharge pour établir la justesse de ses intentions[84]. Toute sa défense consista à décrire un processus bénéfique, d'amélioration de mauvaises terres, dont l'ensemble de la communauté civique espagnole avait profité. Après avoir construit un système d'irrigation, Tejada

> « travailla ladite terre, y plantant quantité de vignes et d'autres arbres de Castille et il fit construire une maison en adobe et à côté d'elle un bassin pour que l'on recueille l'eau et d'autres édifices, en quoi il dépensa une grande somme de maravédis et à son exemple tous les propriétaires desdites terres [voisines], comme ils avaient de l'eau, commencèrent à travailler et cultiver lesdites terres, sur lesquelles on a fait de très belles maisons, de grands champs de blé, des vignobles et des vergers de Castille[85] ».

Il précisa aussi que pour protéger ses cultures — 6 000 arbres, dont 4 000 mûriers, ainsi que des champs qui rapportaient « plus de dix mille fanègues de blé » — il avait fait clôturer l'espace par un mur et une haie[86]. Dans le récit qu'il proposa, la première étape était la construction d'infrastructures (irrigation et clôture), qui permirent la mise en culture d'une région aride et où il gelait fréquemment. Toutefois, le cœur de l'action était l'occupation de l'espace par des plantes de Castille. L'énumération de la nature des arbres et du blé servait à rappeler qu'il avait entrepris un travail conscient d'amélioration du territoire : il n'avait pas acquis ses terres pour se contenter de rentes agraires mésoaméricaines, comme le maïs. Les arbres fruitiers étaient variés car, en plus de vignes et des mûriers, déjà cités, les actes notariés et les témoignages mentionnaient également des cognassiers, abricotiers, pêchers, figuiers et palmiers dattiers[87]. Pedro Rodríguez Parron, habitant de la ville, témoigna que Tejada avait transformé des terres « stériles et sèches » en une région prospère, où l'on trouvait « de très bons domaines [composés] de nombreux vergers de Castille » et où l'on récoltait une « grande quantité de blé[88] ».

---

[84] L'interrogatoire fut soumis à deux reprises, en partie aux mêmes témoins : une première fois en août 1546, lors de la *visita* de Tello de Sandoval (Justicia, 260) et en septembre et octobre 1554, lors de la *residencia* de Montealegre (Justicia, 237). Pour la liste des questions, établie en août 1546, voir AGI, Justicia, 237, f° 861r-883r.

[85] « *Trayda la dicha agua el dicho licenciado Tejada metio luego en labor la dicha tierra ponyendo en ella cantidad de viñas e otros arboles de Castilla e hizo una casa de adobe e junto a ella una alberca en que se recogese el agua e otros edeficios en que gasto grand suma de maravedis e a su ejenplo todos los dueños de las dichas cavallerias como tenyan agua comenzaron a meter en labor y cultivar las dichas tierras que se an hecho muy buenas casas grandes sementeras de trigo, posturas de viñas y arboledas de Castilla* » : AGI, Justicia, 237, f° 865r.

[86] *Ibid.*, f° 872r-872v ; « *sobre diez mill hanegas de trigo* » : AGI, Justicia, 260, f° 19v-20r.

[87] AGI, Justicia, 260, f° 76v, 78v, 88r et 89r. J'ai déduit d'autres arbres des baisses de prix décrites *infra*.

[88] « *esteriles y secas* » ; « *mucha cantidad de trigo* » ; « *muy buenas heredades de muchas arboledas de Castilla* » : Justicia, 237, f° 942v.

Tejada assura que son objectif n'était pas l'enrichissement personnel, mais plutôt d'inciter tous les habitants espagnols de Mexico à l'imiter. Ces derniers bénéficièrent collectivement de ses travaux d'irrigation tandis qu'une partie reçut directement des plants du magistrat[89]. Grâce à tous ces vergers, le prix des fruits de Castille avait fortement baissé, un bienfait souligné par de nombreux témoins, qui rappelaient les prix exorbitants qui avaient eu cours avant les opérations de Tejada : au moins un *tomín* pour une pêche, un demi-peso pour un coing ou un peso pour une livre de raisins. Ces « prix très excessifs » s'expliquaient par la rareté des fruits de Castille, comme l'affirma Luis de Fuentsalida, qui avait auparavant le plus grand mal à en acquérir[90]. Juan de Manzanares loua également le juge Tejada car il n'avait pas cherché par ses plantations à se constituer des rentes, à l'inverse d'un certain Francisco de Santa Cruz, dont un seul abricotier, situé dans son verger de Chapultepec, aurait rapporté 300 pesos d'or[91]. Le bénéfice commun aurait donc été la boussole du juge Tejada.

II.D. *Ennoblecer* ou le discours de l'amélioration des sols

II.D.1. Arracher et remplacer

Au-delà de ces arguments, dont on peut raisonnablement penser qu'ils tenaient de l'argutie juridique, il faut prendre au sérieux la volonté affirmée de transformer et d'améliorer l'environnement. Lorenzo de Tejada avait certes cherché à se constituer un domaine agricole fructueux, mais pas de n'importe quel type. Les agissements du juge se comprennent mieux dès lors que l'on étudie plus attentivement les caractéristiques premières des terres qu'il s'était appropriées. Décrites unanimement comme « très mauvaises », voire « stériles et sans bénéfice », ces avis exprimaient avant tout un regard espagnol sur ce qui était jugé indigne de la vie castillane et d'une ville comme Mexico[92]. Ces terres étaient en réalité loin d'être désertiques. Dans sa réponse à une accusation, la défense de Tejada le formula explicitement :

[89] Voir par exemple le témoignage de Hernando Alonso qui affirma que Tejada lui avait donné des plants et des travailleurs. Gerónimo López fut moins catégorique, parlant plutôt d'une incitation du magistrat qui lui aurait dit « qui plante ensemble, vendange ensemble » (« *quien junto ponia que junto vendimiava* ») : *Ibid.*, f° 245r et 377r.

[90] « *muy excesivos precios y no se hallavan porque avia poca della* » : AGI, Justicia, 260, f° 304v. Pour les prix, je m'appuie sur le témoignage de Gerónimo López : *Ibid.*, f° 244r. Pour d'autres témoignages de prix excessifs, voir encore *Ibid.*, f° 308v et 547v.

[91] *Ibid.*, f° 414r. Une somme considérable alors même que Santa Cruz aurait mangé et offert de ses abricots.

[92] « *Muy malas* » : AGI, Justicia, 237, f° 604v (témoignage de Pedro Vázquez de Vergara) ; « *esteriles e sin provecho* » : AGI, Justicia 260, f°19v-20r (défense de Lorenzo de Tejada).

> « Comme les terres étaient dépourvues d'irrigation et étaient mauvaises, le maïs n'y poussait pas ni aucun autre grain, et ce qu'on y semait se perdait presque tous les ans, en raison d'une sécheresse ou d'un gel. De plus, en raison de la proximité avec les pâturages communs, le bétail mangeait et endommageait [ce qu'on plantait]. Et pour cette raison, il n'y avait rien d'autre sur ces terres que des agaves[93]. »

La dernière phrase désignait dédaigneusement des agaves (*magueyes*), les renvoyant à de simples nuisances ou des éléments improductifs du paysage, comme le seraient des pierres. Il est pourtant question ici d'une plante fondamentale des cultures mésoaméricaines, liée à une gamme étendue d'usages et de consommations. L'agave offrait (et offre toujours) de l'alimentation, notamment sous forme de miel, qu'on pouvait laisser fermenter en pulque, des textiles avec des fibres particulièrement résistantes, des aiguilles, utilisables en particulier pour les scarifications religieuses ou encore du bois de chauffe. À la conjonction de pratiques alimentaires, religieuses et médicales, l'agave fut à bien des égards pour les sociétés mésoaméricaines ce que la vigne était pour les Castillans. L'agave résiste en outre à la sécheresse et aux grandes variations de température, est facilement transplantable et reproductible, permettant la valorisation de terres difficiles pour les autres plantes[94]. Le codex de Florence y consacra un long développement, uniquement en nahuatl, décrivant tous les travaux nécessaires à l'entretien de la plante et tous les usages liés à la culture de l'agave (image 16).

L'agave était ainsi associé à un espace vécu et habité. Les témoignages des anciennes communautés qui exploitaient les terres appropriées par Tejada le formulèrent frontalement : elles furent expulsées ou ne purent demeurer sur leurs terres en raison de l'arrachage des agaves[95]. En dépit des qualités de la plante, pourtant connues des Espagnols, Tejada mit au rang de vertu le fait d'avoir arraché ce qui n'était « que » de l'agave. Pour décrire son action, il forgea même un néologisme, celui de *desmagueyar*, littéralement arracher l'agave[96]. Tejada ne

---

[93] « *Por carescer de agua y ser tierras baxas no se les dava maiz ni otras semillas algunas y lo que en ellas sembravan casi todo los años se les perdia por seca o por yelo demas que por estar junto al ejido y pasto comun el ganado se lo comia y dañava e a esta causa no thenian en ellas sino magueyes* » : AGI, Justicia, 260, f° 14r.

[94] Alba González Jácome, *Historias varias*, *op. cit.*, p. 186 ; James M. Córdova, « Drinking the fifth cup : notes on the drunken Indian image in colonial Mexico », *Word & Image*, 31, n° 1, 2015, p. 1-18. Les propriétés de l'agave, qui permettent de valoriser des terres impropres à d'autres cultures, furent appropriées par les Espagnols au XVIIe siècle. Ils entreprirent un retour de l'agave et de la consommation du pulque, dans des proportions inédites depuis la conquête : Natasha Bailey, « Putting maguey on the map : space, environment, and rural-urban connections in the early colonial pulque trade », *The Social History of Alcohol and Drugs*, 37, n° 2, 2023, p. 181-209, p. 191-208.

[95] AGI, Justicia, 237, f° 373v-375r, 379v-380v et 386v-389v.

[96] AGI, Justicia, 260, f° 15r. Le terme apparaît aussi dans la quittance de paiement à des travailleurs qui avaient participé à l'arrachage : *Ibid.*, f° 78r.

fit jamais le lien explicite entre l'agave et le pulque : il choisit plutôt de nier toute utilité à la plante et d'en faire un trait indésirable de l'espace, qu'il fallait arracher avant de mettre en culture, comme des mauvaises herbes[97].



Image 16 : Culture de l'agave au Mexique.
Source : *Histoire générale des choses de la Nouvelle-Espagne* (Codex de Florence), Lib. XI, f° 200 v.
Source accessible en ligne : https://florentinecodex.getty.edu/, Biblioteca Medicea Laurenziana (Florence).

Plusieurs témoins reprirent cette association entre agave et inutilité de l'espace, sans que la formulation de la question par Tejada les invite à le faire. Don Luis de Castilla, chevalier de Santiago et échevin, un des habitants les plus honorables de Mexico, décrivit « des terres à agaves », où il n'y avait que « quelques cabanes d'Indiens[98] ». Pour don Tristan de Arellano, « il n'y avait rien sur [ces terres] que des agaves et maintenant, il les voit travaillées et cultivées de nombreux vergers de Castille et mûriers et semées d'une grande quantité de blé[99] ». Juan de Vargas affirma quant à lui qu'en quinze ans « ces terres n'étaient toujours pas cultivées et n'étaient que des lieux arides et ce témoin n'y a jamais vu que des pierres et des landes (*zacatales*) et rien qui ne lui parut intéressant[100] ». Les agaves n'étaient donc pas considérés comme un signe d'usages et de cultures autochtones, elles étaient simplement « là », sans aucun autre avantage. S'agit-il de l'effet d'interrogatoires à décharge, par des proches de Tejada sur

[97] Il mentionna toutefois que sur le lieu, il y avait des tavernes de pulque, où les Indiens s'enivraient de façon scandaleuse, selon un discours classique de cette époque : *Ibid.*, f° 14r-15r ; Antoine Duranton, « Consommation indienne de vin en Nouvelle-Espagne », art. cit., p. 13-27.
[98] « *tierra de magueyales* » ; « *algunas casillas de Indios* » : AGI, Justicia, 260, f° 254v.
[99] « *no abia en ellas sino magueyales y que agora las vee labradas y cultivadas de muchas arboledas de Castilla y moraledas y sembrado mucha cantidad de trigo* » : *Ibid.*, f° 297v.
[100] « *aquellas tierras estavan por labrar hechas secadales que este testigo no via en ellas sino piedras y zacatales y no cosa que bien le pareciese* » : *Ibid.*, f° 500v-501r.

des terres contestées ? L'enjeu était en effet essentiel de prouver que l'appropriation de la terre n'avait lésé personne. Il y a cependant dans ce procès l'indice d'un regard proprement espagnol, qui déconsidérait complètement les espaces où poussaient les agaves, si différents des campagnes de Castille. Un dessin plus tardif suggère qu'au cours du XVIe siècle, l'idée que l'agave était synonyme de terres abandonnées était commune. En 1580, l'Espagnol Nicolás de Castro réclama une concession foncière dans le Michoacán à travers la procédure institutionnalisée de la *merced de tierra*. Au cours de celle-ci, une carte était réalisée pour montrer que les terres réclamées n'étaient pas cultivées (*baldías*) et que l'octroi ne porterait pas de préjudice à un tiers (image 17)[101].

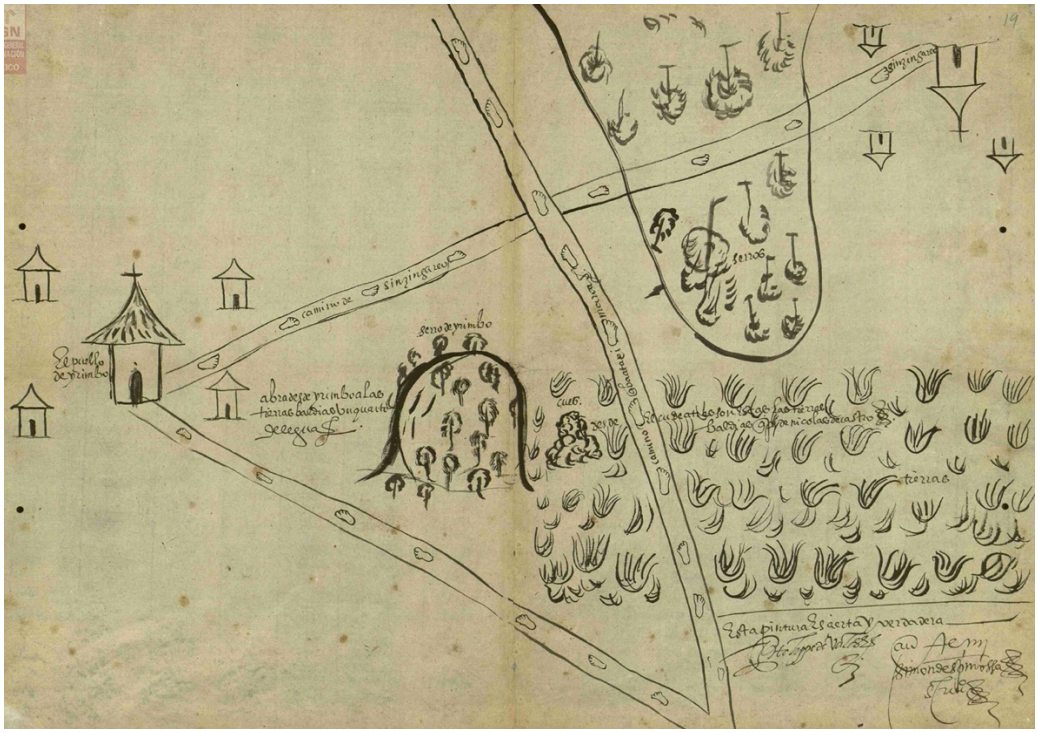


Image 17 : Carte accompagnant la demande d'octroi de terre par Nicolás de Castro, entre Irimbo et Zinzingareo.
Source : MAPILU (AGN), n° 2385, Tierras, vol. 3343, exp. 13, f° 147r-167v. © AGN (Mexique). 1580, 31 x 43,1 cm

Sur cette carte, ce qui semble être un champ d'agaves, sur le coin inférieur droit, est désigné comme des « terres incultes » (*tierras baldías*). S'il n'est pas exclu que le dessinateur ait voulu représenter des *zacatales*, les prairies des hauts plateaux mexicains, la présence d'une ancienne structure pyramidale (*cues*) indique un ancien lieu de peuplement, qui aurait pu cultiver un champ d'agaves, lequel aurait pu continuer à être valorisé. Le texte qui accompagne la carte et décrit la visite de la terre ne permet pas de trancher mais la ressemblance est toutefois frappante

[101] Ana Pulido Rull, *Mapping indigenous land. Native land grants in colonial New Spain*, Norman, University of Oklahoma Press, 2021. La procédure est détaillée au chapitre 7.

et plaide pour une association durable entre agave et terre inculte, que les Espagnols étaient en droit de s'approprier[102].

Faire des agaves des éléments improductifs ne fut pas qu'un simple argument rhétorique. Le remplacement des agaves par les plantes de Castille représenta une entreprise de longue haleine, qui requit de longs et coûteux travaux. Si l'on en croit Francisco de Triana, l'intendant de Tejada, afin de s'approprier le terrain, de 11 200 *brazas* de long et 1 000 de large, il avait fallu arracher environ 30 000 pieds d'agave, employant quotidiennement entre 200 et 500 ouvriers, durant une année entière[103]. Tejada fit entreprendre ensuite de longs travaux de creusement de canaux pour l'irrigation puis ordonna l'achat et le transport de plants venus de toute la Nouvelle-Espagne, pour certains d'aussi loin que Oaxaca, à plus de 350 kilomètres de Mexico. Il fallut encore creuser des milliers de trous pour planter les arbres, acheter et transporter des échalas (*rodrigones*), faire planter les arbres, les tailler ou encore désherber les champs et vergers. Les tâches étaient nombreuses et nécessitaient souvent des travailleurs qualifiés et des artisans. La quantité extraordinaire de travail exigée par Tejada, estimée à plus de 1, 64 million de journées de travail cumulé par Ruiz Medrano, fut au cœur du procès car de nombreuses communautés mexicas s'étaient plaintes de cette avidité en bras, pour des journées souvent peu ou pas payées[104]. Ces dénonciations sont à l'origine de la reproduction des quittances de paiement qui permettent d'établir au moins partiellement les différentes étapes de la constitution du domaine par Tejada.

Le but était le remplacement des agaves par des plantes de Castille, quel qu'en fût le prix car les besoins du magistrat étaient tout à fait considérables : un de ses proches, Hernando Alonso évoqua la quantité de 100 000 pieds de vigne et autant pour les arbres fruitiers. Le chiffre semble exagéré, mais l'ordre de grandeur est vraisemblable. En avril 1543, Tejada avait réglé 12 pesos et 13 réaux à don Pedro, gouverneur du village de Atlapulco pour la fabrication

---

[102] Une autre représentation de la même année, du même lieu, ne permet pas non plus de trancher. Le paysage ressemble néanmoins plus à des *zacatales* qu'à des anciens agaves : MAPILU (AGN), n° 2208, Tierras, vol. 2809, exp. 7.

[103] Ethelia Ruiz Medrano, *Gobierno y sociedad en Nueva España*, *op. cit.*, p. 246-47 et 260. Si l'on suit les chiffres donnés par Triana, qui déclara avoir fait mesurer le terrain, celui-ci était de 18,704 km de long et 1,67km de large, soit plus de 3 000 hectares de superficie. Ce chiffre considérable doit être comparé au 44 hectares correspondant à une *caballería* de terre, surface accordée par grâce vice-royale pour une culture du blé.

[104] Le calcul de Ruiz Medrano concerne la période 1540-1546. Elle estime le montant total des salaires payés à 1 434 pesos. Si Tejada avait respecté le salaire officiel (un *cuartillo* par journée de travail), ce montant aurait dû être de 51 000 pesos : *Ibid.*, p. 265-74 et 287-300. La liste des activités que l'on peut établir à partir des quittances et du travail de Ruiz Medrano est la suivante : travail dans le jardin, travail dans les champs, transport de pierres et de bois, travaux de construction des canaux d'irrigation, du moulin, du palais et de l'enceinte en pierre, arrachage de l'agave, creusement de trous pour planter les arbres, transport des semis de cyprès, mûriers, des pieds de figuiers et de palmiers-dattiers, fabrication et transport des échalas, désherbage d'un champ, lutte contre un parasite de la vigne : AGI, Justicia, 260, f°54r-56r, 73r-74v, 76v, 78r, 79r-79v, 86r, 88r, 89r, 95r, 96r ; Justicia, 237, f° 342v-343v et 751v-752r.

de 12 200 échalas[105]. Ce chiffre doit être considéré comme un minimum du nombre de pieds plantés : la trace d'autres achats similaires a pu être perdue tandis que des plants ont pu pousser sans échalas. Lors du procès, Tejada avança le chiffre de 6 000 arbres, sans détailler pour le vignoble. On peut imaginer des plantations de l'ordre de plusieurs dizaines de milliers de plants : le nombre de pieds achetés fut en tout cas suffisant pour faire monter les prix des plants, alors encore relativement rares en Nouvelle-Espagne[106]. Ces chiffres doivent être complétés par les nombreuses personnes qui suivirent Tejada dans son travail de modification du territoire. Ainsi, Francisco Rodríguez déclarait avoir été inspiré par Tejada et avoir planté « plus de vingt mille ceps de vigne et plus de deux mille pieds d'arbres de Castille de diverses sortes et construit une maison […], en quoi il a dépensé plus de 2 000 mille pesos d'or[107] ».

Le remplacement opéré par Tejada transforma de façon perceptible le paysage, suscitant une appréciation contrastée selon l'origine des habitants. Un plan, produit dans le cadre de la visite de Tello de Sandoval, permet d'approcher le point de vue de l'une des communautés autochtones qui avait travaillé pour le magistrat (image 18). Ce document, réalisé au nom de la communauté d'Azcapotzalco, dont le glyphe, une fourmi (*azacatl* en nahuatl), apparaît en bas de l'édifice, décrit les tâches réalisées par les travailleurs de la communauté. Une quittance, produite dans le cadre du procès, conserve aussi la trace de ce travail : le 17 novembre 1543, Lorenzo de Tejada versa 44 pesos et des terres aux familles nobles du village « pour tout ce qu'ils ont travaillé dans son domaine de Chapultepec, en déracinant des agaves » et pour les travaux de clôture du verger[108].

Le domaine du magistrat figure sur ce plan, qui accompagnait une plainte d'Azcapotzalco : une maison de grande taille, à trois porches, constitue l'élément le plus visible du domaine, délimité par un mur. Il s'agit de la résidence de Tejada que la carte représente en pierre, preuve d'une opulence qui tranche avec le témoignage du juge, qui avait insisté au contraire sur une construction plus humble, en adobe, sans doute pour minorer ce qu'il avait

[105] *Ibid.*, f° 86r et 377r.

[106] Témoignage de Gerónimo López : AGI, Justicia, 260, f° 245r. Ruiz Medrano estime le nombre de pieds de vigne plantés entre 100 et 112 500, à partir des paiements effectués par Tejada. Le chiffre me semble exagéré et peut-être que le nombre de trous creusés ne correspond pas au nombre de pieds plantés : Ethelia Ruiz Medrano, *Gobierno y sociedad en Nueva España*, *op. cit.,* p. 276.

[107] « *mas de veynte mill cepas de viñas e mas de dos mill pies de arboles de Castilla de diversas suertes y edifico una casa […] en que ha gastado mas de dos mill pesos de oro* » : AGI, Justicia, 260, f° 274r.

[108] « *Por todo lo que han trabajado en su heredad de Chapultepeque por el desmagueyar la dicha heredad hasta oy* » : AGI, Justicia, 260, f° 78r. Les travaux de clôture durèrent environ quatre mois et demi, employant quotidiennement de 1 000 à 1 500 travailleurs : Ethelia Ruiz Medrano, *Gobierno y sociedad en Nueva España*, *op. cit.*, p. 260.

exigé des travailleurs autochtones[109]. À droite, une symbologie, suivant les codes mésoaméricains, éclaire la représentation : un agave, dessiné avec son système racinaire, rappelle que la tâche avait été leur déracinement. Juste en dessous, le salaire a été représenté : des glyphes représentant 80 pièces de 4 réaux (donc un demi-peso chacune) et 2 pièces de 2 pesos rappellent le salaire de 44 pesos versé par Tejada.

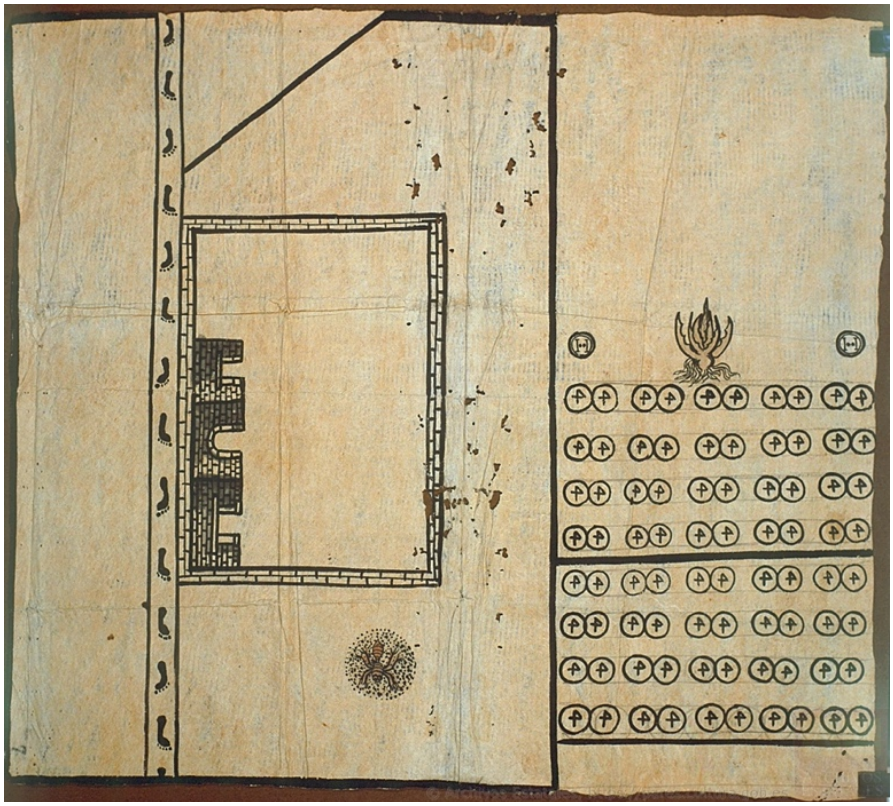


Image 18 :Dessin de la résidence de Lorenzo de Tejada.
.Source : AGI, MP-Mexico, 7, 1544 © Museo de Cultura y Deporte (Espagne). Papier (amatl ?), 51 x 45,4 cm

Si le but du dessin était juridique, il témoigne malgré tout d'un paysage bouleversé par le magistrat et du regard mésoaméricain sur ses agissements : la finesse du dessin de l'agave et de ses racines contraste avec les espaces vierges qui prédominent, précisément là où avaient été plantés les arbres et les vignes de Tejada. Le verger, qui n'est pas représenté, n'était pas jugé digne d'être dessiné, en miroir du regard méprisant des Espagnols à l'égard des agaves.

II.D.2. Ennoblissement et colonisation

Le juge Lorenzo de Tejada avait donc entrepris patiemment le remplacement délibéré d'une culture agraire par une autre. Peut-on expliquer l'ampleur des moyens humains et financiers déployés par le magistrat par son avidité, alors que cet enrichissement était voué à

[109] AGI, Justicia, 260, f° 13v. Le mur mesurait entre 2,5 kilomètres (1 500 *brazas*), selon Francisco de Triana, et 4 kilomètres (2 400 *brazas*), selon les autorités d'Azcapotzalco. Une autre enceinte fut construite, pour protéger le vignoble : Ethelia Ruiz Medrano, *Gobierno y sociedad en Nueva España*, *op. cit.*, p. 260.

être temporaire, puisque son office devait se terminer un jour[110] ? De fait, Tejada ne chercha pas à s'approprier des terres uniquement pour en tirer des rentes, mais souhaitait également modifier son domaine et l'environnement de Mexico conformément à sa vision d'un espace habitable et digne, qui devait changer la nature de la ville de Mexico, à l'intersection entre ses intérêts privés et son rôle d'administrateur royal.

Sa volonté de transformation était affirmée dès sa requête d'un octroi vice-royal, dans laquelle il exposait sa volonté d'établir « un jardin et verger et planter des vignes et avoir des terres pour [cultiver du blé] et d'autres fermes et y demeurer[111] ». Au cours de son procès, sa défense fit de son entreprise d'accumulation foncière la preuve d'une politique active, pour ne pas dire désintéressée, qui visait à changer durablement la capitale de la Nouvelle-Espagne. Alors qu'on l'accusait d'avoir agi « contre les lois de Castille », Tejada répondit :

> « Je confesse avoir acheté à des Espagnols lesdites terres près de Chapultepec et y avoir mis et planté de la vigne et d'autres arbres de Castille et édifié une maison d'adobe et avoir acheté quarante têtes de juments et deux-cent-cinquante de vaches. En cela, je n'ai offensé personne ni fait ce qui m'était interdit. Bien au contraire, je pense qu'en cela j'ai servi Sa Majesté et rendu un bénéfice notable à cette République[112]. »

Pour défendre cette idée, Tejada rappela les bénéfices les plus immédiats de son action : les prix des fruits de Castille avaient baissé et 44 *caballerías* de terre (plus de 1 900 hectares), auparavant stériles, profitaient de l'irrigation et étaient devenues de « grands champs de blé et des vignobles et des vergers de Castille », où l'on pouvait voir de belles demeures et des moulins. Toutefois, le véritable bienfait de sa politique, dont était censée profiter la Couronne, résidait ailleurs. Il ajouta en effet que toutes ces plantations

> « embellissent, ornent et ennoblissent cette ville, de sorte que ce qui était auparavant totalement stérile, dépourvu d'eau ou de tout autre bénéfice, est

[110] L'affaire était toutefois loin d'être absurde économiquement parlant. Suite à son premier procès, Tejada vendit son domaine au propriétaire de mines Pedro de Sandoval pour une somme comprise entre 48 et 60 000 ducats, un montant exceptionnel. Ruiz Medrano émet l'hypothèse que Sandoval avait besoin de l'appui politique de Tejada pour négocier un endettement de 150 000 ducats, et que pour cette raison il accepta de payer un prix élevé pour le domaine : Ethelia Ruiz Medrano, *Gobierno y sociedad en Nueva España*, *op. cit.*, p. 278. À titre de comparaison, le salaire annuel de Tejada était compris entre 1 330 et 1 730 ducats (500 et 650 000 maravédis) : *Ibid.*, p. 210.

[111] « *una huerta y arboleda y plantar viñas e tener tierras para pan e otras grangerias para perpetuar en ella* » : AGI, Justicia, 260, f° 31v.

[112] « *Confieso aver comprado de españoles las dhas tierras de sobre Chapultepeque y en ellas aver puesto y plantado viña e otros arboles de Castilla y edificado una casa de adobe y aver comprado quarenta cebeças de yeguas y dozientas y cincuenta de vacas. En lo qual no solo no e ofendido a nadie ni hecho lo que no devia, antes pienso que en ello e servido a su magestad y hecho a esta republica notable benefficio* » : AGI, Justicia, 260, f° 13r.

> maintenant, grâce à mon industrie, à mon exemple et diligence, fertile et délectable. Ces œuvres ne méritent pas d'être réprouvées, mais bien au contraire que votre Seigneurie [le juge-visiteur] les loue et les favorise et que Sa Majesté les récompense par des grâces, car c'est en cela que consiste la véritable colonisation et perpétuation de ce pays que Sa Majesté tient en si haute estime et à quoi elle nous exhorte tant[113] ».

Tejada décrivait ainsi une véritable politique coloniale dont le but était d'assurer la pérennité (*perpetuación*) de la souveraineté espagnole à Mexico et qui passait par l'amélioration (*ennoblecimiento*) de l'environnement de la ville. L'ennoblissement, terme répété à plusieurs reprises dans son procès, signifiait précisément le fait d'avoir amélioré le territoire et de l'avoir rehaussé grâce aux plantes de Castille[114]. Par cela, les Espagnols, nobles du Nouveau Monde par droit de conquête, pouvaient vivre dans un pays digne de leur statut et s'y installer en conséquence définitivement — s'y perpétuer. L'ennoblissement exprimait l'interaction entre la ville et son environnement, désormais cultivé avec les bonnes plantes, ennoblissant sa cité.

Les témoins cités par Tejada détaillèrent cette impression d'une amélioration des sols. L'*alarife* Juan Franco, déclara que les terres qu'on appelait « Val Sec » étaient désormais connues comme le lieu-dit de *Miraflores*, littéralement là où l'on peut voir les fleurs[115]. Si le lieu était désormais considéré comme si beau c'est que Mexico ressemblait alors davantage à la Castille. Juan de Samaño estima que les plantations

> « embellissent, adornent et ennoblissent beaucoup et lorsqu'ils sortent de la ville, en voyant ces domaines, ces vergers, ces maisons et ces bâtiments, les gens se réjouissent et sont ravis de les voir, parce qu'ils leur semblent similaires aux domaines de Castille[116] ».

---

[113] « *Hermosean adornan y ennoblescen esta ciudad por manera que lo que antes era esterelissimo sin agua ni provecho alguno agora por mi industria enxemplo e diligencia es fertil e deleytoso / estas obras no solo no merescen reprehension mas antes que vra merced las alabase y favoresciese y que su magestad con mercedes las remunerase pues consiste en esto el verdadero poblar y perpetuarle esta tierra que su magestad tanto encaresce y encarga* » : *Ibid.*, f° 13v.

[114] *Ibid.*, f° 19v-20r. Il utilisa également le terme dans une lettre de 1547 adressée au président du conseil des Indes, le marquis de Mondéjar, dans laquelle il protestait contre la visite de Tello de Sandoval et rappelait qu'il avait rendu « service à Dieu et à Sa Majesté […] [en raison des] nombreux et riches domaines par lesquels cette terre a été peuplée et perpétuée et cette ville a été très ennoblie et approvisionnée de nombreux aliments » (« *servicio a dios y su magestad […] muchos y ricos heredamientos con que la tierra se a poblado y perpetuado y esta ciudad se a mucho ennoblesido y abastado de todos mantenimientos* ») : AGI, Mexico, 68, R. 13, N. 38, s. f.

[115] « *Val Sequillo* » : AGI, Justicia, 237, f° 886v.

[116] « *Hermosean y adornan y enoblecen mucho y saliendo desta ciudad viendo las dichas heredades arboledas casas y edificios dellas se alegran los hombres y les toma gran contentimiento de lo veer en pensar que parece a las heredades de Castilla* » : AGI, Justicia, 260, f° 393v.

Outre la ressemblance avec la Castille, le témoignage suggère que c'était la vie que permettaient les plantes de Castille qui était appréciée.

Ces conditions bénéfiques retenaient les potentiels candidats au retour en Castille, favorisant une colonisation durable. Comme le déclara Luis de Fuentsalida, les plantations avaient poussé beaucoup de colons à faire « venir leurs enfants de Castille avec la volonté de [se] perpétuer et demeurer sur la terre[117] ». Selon Antonio de Carvajal, l'exemple de Tejada « encourage d'autres colons à faire de même, qui y prennent goût et s'enracinent sur cette terre[118] ». Pedro Vázquez de Vergara affirma qu'il avait eu l'intention « de vendre [ses biens] et rentrer en Castille où il voulait et était résolu d'aller ». Il y renonça grâce à Tejada et à la façon dont il bouleversa la ville de Mexico. Par ces plantations, ce fut « comme enchaîner ceux qui les avaient réalisées pour qu'ils ne puissent pas partir de cette terre ». L'évêque de Mexico, Juan de Zumárraga, était catégorique : « il n'y avait pas de meilleure chose [à faire] pour que les colons prennent l'envie de demeurer dans ce pays et pour qu'ils oublient l'Espagne […] et perdent le désir de Castille[119] ».

II.D.3. Une spécificité américaine ?

Le terme *ennoblecer* ne se limitait pas à Mexico et était de fait étroitement lié au processus d'amélioration de la terre aux Amériques. L'*ennoblecimiento*, qui rendait la terre habitable, devait en ce sens suivre et perpétuer le *poblamiento*. En septembre 1518, le roi Charles Ier justifia les libertés octroyées aux laboureurs du royaume, contre les *encomenderos*, par sa volonté que « les Indes se peuplent et s'ennoblissent[120] ». En 1526 ou 1527, si le conquistador Alonso del Castillo défendit l'idée inverse, à savoir que les *encomiendas* perpétuelles étaient nécessaires, c'était afin

> « que les Espagnols portent plus d'amour à la terre et qu'elle s'ennoblisse et parce que chacun voudra la travailler et y planter des vignes et des arbres et y laisser leurs enfants et ils ne voudront plus simplement piller [puis] rentrer en Espagne[121] ».

---

[117] « *An ynviado por sus hijos a Castilla con voluntad de perpetuar y permanescer en la tierra* » : *Ibid.*, f° 305v.

[118] « *Se animan e aficionan los demas a hazer lo mismo y se araygan en la tierra* » : *Ibid.*, f° 446v.

[119] « *no avia mejor cosa para que los pobladores tomen aficion de permanecer en la tierra y para olvidar a españa* […] *perder el deseo de Castilla* » : *Ibid.*, f° 480v. Pour un discours similaire au Pérou, voir Lorenzo E. López y Sebastián et Justo L. del Río Moreno, « Trigo y poblamiento en La Española », art. cit., p. 60.

[120] « *Las Indias se pueblen e ennoblezcan* » : AGI, Indiferente, 420, L. 8, f° 48v.

[121] « *Porque los españoles ternán más amor a la tierra, e se ennoblezca; e porque cada uno procura de labrar e poner viñas e árboles, e dejar sus hijos en esta tierra, e no ternán pensamiento de robarlos e irse a España* » : Joaquín García Icazbalceta (dir.), *Colección de documentos para la historia de México*, Mexico, Antigua Librería, vol. 2, 1866, p. 203.

Castillo affirmait donc lui aussi que l'ennoblissement passait par la culture des plantes de Castille, indissociable de la durabilité de la présence espagnole. Plaidant lui aussi pour une *encomienda* perpétuelle, le dominicain Domingo de Betanzos se plaignit vers 1544-1545 que sans *encomienda*, les Espagnols « ne sèment ni ne plantent ni n'édifient ni ne s'occupent à d'autres activités par lesquelles les pays s'enrichissent et s'ennoblissent et se sustentent ». En conséquence, « la terre [aux Indes] est chaque jour plus appauvrie et abaissée (*desnoblecida*) », menaçant la souveraineté espagnole[122]. Le gouverneur du Chili Pedro de Valdivia exprima la même idée dans une lettre au roi de 1552. Il souhaitait que dans la province australe, « les habitants se perpétuent à faire leurs maisons et se dédient à semer et élever [du bétail] pour ennoblir la terre afin de la perpétuer[123] ».

Cet usage du terme en contexte américain souligne une conception particulière du processus colonial : c'est en cultivant la terre avec les plantes de Castille que celle-ci sera améliorée, *ennoblecida*, et que les Espagnols se perpétueront et perpétueront le pouvoir des Rois catholiques. En Espagne, l'usage était de fait plus ambigu et polysémique. Outre le sens premier, d'individus rehaussés au sein de la société par leur vertu, à l'instar des « hommes très valeureux » ennoblis en raison de leurs « justes actions », le terme avait aussi un sens figuré d'embellissement, à l'instar d'une fête qui pouvait être ennoblie par les « nombreuses danses et jeux » exécutés par des aristocrates[124]. Covarrubias proposa en 1611 une définition du terme, d'abord celle de l'ennoblissement d'un lignage, « qui est devenu fameux par les armes, les lettres ou la sainteté », ajoutant « ennoblir un village, [c'est] l'orner de beaux édifices et de bonnes institutions[125] ». Le terme renvoyait d'abord au bâti et à certains édifices en particulier. Dans les textes juridiques, il semble que la même approche dominait, renvoyant à la fonction militaire de la ville et donc, indirectement, à ses murailles qui la protégeaient. Ainsi, en juin 1488, les Rois catholiques voulurent

---

[122] « *Ni siembran, ni plantan, ni edifican, ni procuran otras granjerías con que las tierras se suelen enriquecer y ennoblecer y sustentar* » ; « *la tierra viene cada día a ser más empobrecida y desnoblecida* » : AHN, Diversos-Colecciones, 22, N. 47.

[123] « « *que los vecinos se perpetúen en hacer sus casas e darse a sembrar e criar por enoblecer la tierra para su perpetuación* » : AGI, Chile, 18, R. 1, N. 4, f° 2r. Pour d'autres exemples de l'usage du terme, et son lien avec ceux proches de *arraigarse, perpetuar* et *permanecer*, voir Alain Milhou, « De la 'destruction' de l'Espagne à la 'destruction' des Indes », art. cit., p. 912-13.

[124] « *varones muy escogidos* » ; « *claras hazañas* » : Francisco de Ávila, *La vida y la muerte o Vergel de discretos*, éd. Pedro M. Catédra, Madrid, Fundación Universitaria Española, 2000 [1508], f° 60r ; « *muchas danças y juegos que ennoblecían la fiesta* » : Anonyme, *Traducción de Tirante el Blanco de Joanot Martorell*, éd. Martín de Riquer, Madrid, Espasa, 1974 [1511], s. f.

[125] « *ilustrar como ennoblecer un linage, el que en el ha salido famoso en armas o en letras o en santidad. Ennoblecer un pueblo, adonarle de buenos edificios y memorias* » : Sebastián de Covarrubias, *Tesoro*, *op. cit.*, f° 353r. Covarrubias donna la définition suivante de *memorias* : « *Lo que dexan instituido nuestros mayores por lo qual tenemos memoria dellos, como hospitales y obras pias. Y estas son las buenas memorias ; Otras las dexan en mayorazgos, o suntuosos edificios* » (*Ibid.*, f° 545v).

> « ennoblir et bien peupler la ville de Malaga, non seulement car elle est si insigne et si forte […], mais aussi parce qu'avec l'aide de Dieu nous l'avons gagnée sur les Maures, ennemis de notre sainte foi catholique ».

Pour cette raison, les monarques avaient consenti à une extension significative de sa juridiction et à l'octroi de pâturages communaux[126]. Les textes plus érudits établissaient aussi le lien entre ville et ennoblissement par le bâti. Dans son traité d'architecture, Diego de Sagredo déclara que « lorsque les Romains commencèrent à dominer le monde, ils voulurent ennoblir Rome de tout ce qu'on trouvait de mieux dans le monde », cherchant à cette fin des architectes, notamment grecs, pour construire les plus beaux édifices[127]. Les conditions propres à l'Amérique et l'absence initiale des plantes de Castille expliquent probablement l'usage différent du terme.

Outre l'absence de plantes de Castille, qui justifiait l'idée d'améliorer la terre avec leur culture, l'idée d'ennoblissement est également à rapprocher de la métaphore du corps politique, dominant à l'époque moderne[128]. Tout comme chaque partie du corps avait une fonction déterminée, les espaces étaient hiérarchisés et ceux où étaient cultivées les plantes de Castille étaient les plus nobles ; leur fonction était de servir de lieu de vie aux Castillans, assimilés à la noblesse par droit de conquête. La hiérarchie naturelle suivait et permettait le succès de la hiérarchie sociale.

Le sens pris par *ennoblecimiento* en Amérique exprimait l'horizon de la colonisation, à savoir plutôt la duplication de l'Espagne, qu'une simple prédation. Celle-ci devait servir au premier chef aux Espagnols, mais concernait également le monde autochtone, autant ses habitants que son environnement, qui devaient être changés en profondeur pour se rapprocher de l'Espagne. La mise en police était un processus dont la perfection serait atteinte lorsque les autochtones seraient devenus identiques aux Espagnols. Dans le procès de Tejada, Antonio de Carvajal rappela ainsi que le but de l'édification des vergers était d'encourager « non seulement les Espagnols, mais aussi les Naturels à ériger des domaines et à planter des arbres

---

[126] « *nos queremos ennoblesçer e bien poblar la çibdad de Malaga asy por ser ella tan ynsigne e tan fuerte […]como por que nos con el ayuda de Dios la ganamos de los moros enemigos de nuesra santa fee catolica* » : María Pepa Lara García, « Algunos documentos sobre Churriana en la colección de originales », *Isla de Arriarán*, 19, 2002, p. 21-35.

[127] « *Quando los romanos començaron a señorear el mundo, procuraron de noblecer a Roma de todo lo mejor y más notable que en él se hallasse* » : Diego de Sagredo, *Medidas del romano*, Tolède, Remon de Petras, 1526, f° 7r.

[128] Jean-Pierre Moreau, « Le "corps politique" aux XVIe et XVIIe siècles : avatars d'une métaphore », *Actes des congrès de la Société française Shakespeare*, n° 9, 1991, p. 53-79 ; Robert Descimon, « Les fonctions de la métaphore du mariage politique du roi et de la république en France, XVe-XVIIIe siècles », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 47, n° 6, 1992, p. 1127-47.

et à adopter une ville policée[129] ». Le travail agricole était certes en soi une forme de police, mais seule la culture des plantes de Castille conduisait à sa forme la plus aboutie, par l'amélioration du sol[130]. C'est ce qu'exprimait Toribio de Benavente Motolinia dans sa description de la fondation de la ville de Mexico-Tenochtitlán. Le franciscain proposa un récit historique de la progressive mise en police de la vallée de Mexico :

> « De même que les Espagnols ont amené avec eux bien des choses d'Espagne, telles que des chevaux, des vaches, du bétail, des vêtements et parures, des oiseaux, du blé, des plantes et de nombreuses sortes de graines, tant de fleurs que de légumes, etc., de même les Mexicains ont amené à leur manière bien des choses qu'il n'y avait pas auparavant et ils enrichirent cette terre par leur industrie et diligence. Ils l'ont défrichée et cultivée, car avant ce n'était que des montagnes barbares, et ceux qui l'habitaient vivaient comme des sauvages[131]. »

Motolinia établissait une hiérarchie de l'industrie et de la police, allant des chasseurs-cueilleurs « sauvages » à la culture des plantes de Castille, en passant par le stade intermédiaire de l'agriculture mexica, stade de police bien plus avancé que celui des précédents occupants, mais encore inférieur à celui des Castillans. L'agriculture, mexica ou taïno, n'était donc pas suffisante en soi, il fallait encore l'enrichir des plantes et des pratiques ibériques. Le chanoine du chapitre-cathédrale de Mexico, Ayala de Espinosa, partageait cet avis en 1567 lorsqu'il recommanda d'enjoindre les Mésoaméricains à « cultiver les terres avec les Espagnols, comme en Espagne, [pour qu'ils] apprennent la police que l'on observe là-bas et qu'ils abandonnent leur façon de travailler, qui est très pénible[132] ».

Les acteurs ecclésiastiques ne furent pas les seuls à exprimer ce point de vue. Pedro de Ahumada, qui était directement lié aux grandes mines de la Nouvelle-Galice, et notamment celle de Zacatecas, n'exprima pas autre chose dans un long mémoire adressé au roi en 1559 « pour l'amélioration du trésor de Sa Majesté », un manifeste en défense des intérêts des *encomenderos* et des propriétaires de mines. Il y affirmait que grâce à la conquête, les Mésoaméricains s'étaient convertis à la religion chrétienne.

---

[129] « *no solamente los españoles pero los naturales procuran de hazer heredades e poner arboles e tomar policia* » : AGI, Justicia, 260, f° 446v.

[130] Sur la police et le travail de la terre, voir le chapitre 4, p. 277.

[131] « *Y como los españoles han traído tras sí muchas cosas de las de España, como son caballos, vacas, ganados, vestidos, trajes, aves, trigo, plantas y muchos géneros de semillas, así de flores como de hortalizas, etcétera, bien así en su manera los mexicanos trajeron muchas cosas que antes no las había y enriquecieron esta tierra con su industria y diligencia. Desmontáronla y cultiváronla, que antes estaba hecha toda bravas montañas y los que antes la habitaban vivían como salvajes* » : Toribio de Benavente Motolinia, *Historia de los indios de la Nueva España*, éd. cit., p. 198-99.

[132] « *cultivar las tierras con los Españoles al modo de España aprenden la pulicia que esto aca se tiene y dexan su modo que es muy trabajoso molesto* » : BL, Add MS 33983, f° 198v.

> « Mais, en plus de cela, par la fréquentation, compagnie et commerce des Espagnols, ils ont reçu et reçoivent chaque jour de grands bienfaits autant du fait de l'enseignement des arts et des autres métiers, tant nécessaires à la survie des hommes […] comme dans l'exploitation de leurs terres et domaines et de toutes leurs choses car à travers cette communication et ce commerce de nos Espagnols, [les Indiens] bénéficient de toutes nos graines et plantes qui leur sont autant nouvelles que nécessaires, de nos bêtes pour transporter et cheminer […] [et] de nombreuses [autres] choses nécessaires à la bonne police et conservation de la vie humaine[133]. »

L'apprentissage de certains métiers et les plantes de Castille étaient ainsi dans le discours de Pedro de Ahumada des moyens d'élever les Indiens vers la « bonne police » et une meilleure vie. L'amélioration de la terre était donc avant tout une mise en conformité de la terre avec l'Espagne et ses mœurs. C'est dans ce sens-là qu'il faut encore lire les discours d'Oviedo sur la nature américaine, améliorée par les plantes de Castille. Reconnaissant que les animaux et plantes de Castille

> « ont été reçus par cette terre non pas comme une marâtre, mais comme une mère plus véritable que celle qui les a envoyés ; car certains d'entre eux croissent mieux et en plus grande quantité qu'en Espagne, aussi bien les bêtes utiles au service des hommes, que le pain et les légumineuses et les fruits et le sucre et le canéficier ».

C'est cette action qui fait que, comme il l'observait, « la région et sa rigueur sont en train d'être domptées et modérées par la domination des Espagnols[134] ». La ville était donc importante pour la colonisation, mais au moins tout autant que les plantes et le terroir sur lequel rayonnait la ville. Puebla et Mexico rappellent ainsi comment les villes furent bien plus que leur bâti[135].

---

[133] « *De mas desto con la conbersacion conpañya y trato de los españoles an reçebido y reciben cada dia grandes beneficios ansi en el enseña[miento] de las artes y de los demas ofiçios tan nesçesarios a la conserbaçion humana […] como en el aprobechamy[ento] de sus tierras y haziendas y de todas sus cosas porque mediante esta comunycaçion y contrataçion de nuestros españoles se aprobechan de todas nuestras semillas y plantas a ellos tan ynotas como neçesarias de nuestros ganados para cargar y caminar […] de muchas cosas neçesarias a la buena poleçia y con[ser]vaçion de la vida humana* » : AGI, Mexico, 96, sans numérotation interne, f°6v. Concernant Pedro de Ahumada, voir AGI, Mexico, 207, N. 22.

[134] « *Las quales ha rescebido esta tierra, no como madrasta, sino como mas verdadera madre que la que se las envió ; pues en mas cantidad é mejor que en España se haçen algunas dellas, assi de los ganados útiles al serviçio de los hombres, como de pan y legumbres, é fructas y azucar y cañafistola* » ; « *se va domando y aplacando la region y riguridad della con el señorio de los españoles* » : Gonzalo Fernández de Oviedo y Valdés, *Historia general y natural de las Indias*, éd. cit., p. 3 et 239-40. Pour une lecture du discours d'Oviedo sur le changement dû aux Espagnols, voir Jean-Baptiste Fressoz et Fabien Locher, *Les révoltes du ciel*, *op. cit.*, p. 18-25.

[135] À noter que cela ne concernait pas que les grandes villes. En septembre 1514, on obligea les habitants de San Juan de Porto Rico à planter des grenadiers, poiriers, pommiers, cerisiers, guigniers, cognassiers, pêchers, abricotiers, noyers et châtaigniers : AGI, Indiferente, 419, L. 5, f° 249r. En septembre 1539, pour décrire la ville de Valladolid de Comayagua, au Honduras, le *cabildo* insista avant tout sur le fait que le blé, la vigne et d'autres plantes de Castille y poussaient : AGI, Guatemala, 43, N. 76, f° 1v. À l'inverse, une fondation comme Bahaya

Au-delà des pôles urbains, il est possible de penser une autre géographie de la Nouvelle-Espagne, celle des plantes de Castille. Réclamées par des Espagnols majoritairement urbains, les plantes de Castille eurent une influence sur la façon dont les colons s'approprièrent les campagnes. Mises en réseau avec les centres urbains, les campagnes furent aussi pour les *encomenderos* des lieux de production de prestige.

III.A. Les villes et les plantes

Les besoins considérables et systématiques des fondations urbaines en plantes de Castille ne furent pas sans conséquence sur l'organisation générale de la vice-royauté. Ces besoins mirent en réseau des régions éloignées et surtout soumises à un contrôle espagnol variable. Ainsi, les lieux de productions de plants et de semences connurent un développement certain pour cette raison. Le cas des pépinières de Nuño de Guzmán à Pánuco constitue le meilleur exemple de ce processus.

Ce furent en effet ces jardins qui permirent la stabilité de fondations comme Mexico ou Puebla car, lors de leurs premières années, leur dépendance était entière aux arrivées de plantes depuis cette province du golfe du Mexique, située à quelque 300 kilomètres de distance (voir carte 2, chapitre 3, p. 175). Dans le cas de Puebla, seul un des premiers habitants de la ville, Álvar López, déclara que ses plants venaient directement d'Espagne. Tous les autres donnaient comme origine un endroit situé à « soixante lieues », comme si ce lieu était évident. Le témoignage de l'*alcalde* Francisco Ramírez permet d'affirmer avec certitude qu'il s'agissait bien des pépinières de Pánuco : il témoignait que ses plants provenaient de « la province de Pánuco, qui est à plus de soixante lieues de cettedite ville[136] ». La majeure partie des 10 600 pieds qui avaient pu être plantés à Atlixco en 1534 l'avait donc été grâce aux vergers de Nuño de Guzmán (annexe 8). Avant même ces plantations, à l'initiative d'habitants déjà installés, le juge Salmerón avait rapporté au Conseil des Indes des tractations en cours avec Hernán Cortés pour faire transporter 20 000 pieds de vigne par *tamemes*, depuis Pánuco jusqu'à Puebla. Les routes étaient si mauvaises qu'aucune mule ne pouvait entreprendre la

était décrite comme vouée à l'échec car il n'y poussait aucun légume de Castille, ni blé, ni vigne : AGI, Santo Domingo, 77, N. 106, s. f.

[136] «*la provincia de Panuco que es mas de sesenta leguas desta dicha ciudad* » : AGI, Mexico, 340, f° 20r ; AGI, Patronato, 180, R. 58, f° 926v.

traversée et seul le marquis avait les moyens humains d'engager suffisamment de porteurs pour une telle quantité de plants. L'échec des négociations mit fin au projet[137].

À Mexico également, les premiers arbres plantés étaient venus de Pánuco. En 1546, Francisco de Godoy se rappelait encore qu'à l'arrivée de Nuño de Guzmán à la présidence de l'Audience, au tournant des années 1528 et 1529, « il n'y avait dans cette ville de Mexico que deux ou trois potagers et qu'il ne se rappelle pas avoir vu ni ouï dire qu'il y avait des arbres de Castille » et que ce fut Nuño de Guzmán qui planta le premier verger[138]. Bartolomé Gómez se souvenait lui aussi que « ce fut Nuño de Guzmán qui planta le premier pêcher que l'on planta sur cette terre [de la ville de Mexico][139] ». Nuño de Guzmán fut celui qui permit à la ville de se doter de ses premiers vergers, grâce à ses pépinières panuquéennes. Par la suite, les possibilités d'approvisionnement en plantes de Castille se diversifièrent, mais l'expérience initiale de Pánuco continua de structurer les réseaux de circulation. Ainsi, les plants achetés par Tejada dans les années 1540 provenaient majoritairement de Mexico et d'Atlixco, à partir de boutures originellement plantées par Nuño de Guzmán. Son procès témoigne aussi d'arrivages depuis la lointaine ville d'Antequera de Oaxaca, où leur origine première demeure incertaine[140].

La production stratégique de Pánuco et la dépendance fonctionnelle des villes qui en découlait furent mobilisées par Nuño de Guzmán au service de son ascension et comme rente, à la fois économique et politique. Les plantes de Castille de Pánuco permirent donc à Nuño de Guzmán d'asseoir sa position à l'échelle de la vice-royauté, bien loin de Mexico. Si les villes étaient le lieu de convergences et de concentration, l'organisation de la Nouvelle-Espagne fut liée à leur besoin en plantes de Castille.

III.B. Les *encomenderos* : un idéal rural ?

Les Espagnols partagèrent dans l'ensemble le sentiment de la nécessité d'avoir recours aux plantes de Castille pour *perpetuar* et *ennoblecer*. En dehors des grandes villes, le même besoin participa de la façon d'organiser le territoire. À l'échelle de la Nouvelle-Espagne, les *encomenderos* furent des acteurs importants de la modification profonde des terroirs et des paysages. Étudier ce que firent les *encomenderos* conduit à envisager un maillage différent de la

[137] AGI, Patronato, 184, R. 13, s. f. Salmerón accusa Cortés d'employer tous ses travailleurs dans le travail minier. L'accusation n'est pas absurde mais ne reflète pas la complexité des opérations de Cortés, voir *infra*.
[138] « *En esta ciudad de Mexico no abia sino dos o tres huertas y estas de sola verdura y que no se acuerda aver visto ni oydo hubiese arboles de Castilla* » : AGI, Justicia, 260, f° 299v.
[139] « *se acuerda del primer arbol de durazno que se puso en la tierra que le puso Nuño de Guzman* » : *Ibid.*, f° 475r.
[140] AGI, Justicia, 260, f° 78v et 89r.

présence espagnole que celui que suggère la simple organisation urbaine, tout en sortant des logiques de la Couronne. Ces Castillans participèrent en effet à construire à une échelle locale les relations denses entre villes et campagnes induites par la colonisation espagnole.

Même s'ils ne furent jamais des seigneurs au sens strict, une grande partie des relations houleuses entre les conquistadors et le pouvoir royal fut liée à la question du statut de l'*encomienda*, de son caractère définitif et héréditaire, et de son interprétation — simple concession royale sur une rente, propriété attachée à la personne ou seigneurie sans pouvoir juridictionnel. Avoir des « Indiens *encomendados* » était donc pour la Couronne une simple délégation de la protection royale, compensée par un tribut et un travail, tandis que pour les *encomenderos*, il s'agissait d'une étape transitoire vers l'instauration d'une seigneurie, justifiant des investissements conséquents sur l'espace concerné. Les débats autour de l'*encomienda* se cristallisèrent autour de la question du *repartimiento perpetuo*, à savoir l'octroi d'une tutelle définitive et héréditaire de communautés autochtones aux *encomenderos*. Ces derniers usèrent souvent de la problématique agricole pour défendre leurs revendications.

De fait, un des enjeux principaux pour les *encomenderos* était d'être reconnus en tant que personnes ennoblies, imitant pour cela le comportement des seigneurs d'Espagne en leurs juridictions. Comme eux, ils cherchaient tous les attributs extérieurs et les marqueurs d'identité de la noblesse : monter à cheval, manger et s'habiller richement, avoir des maisons somptueuses, mais aussi des réseaux de clientèles, financer des fondations pieuses, etc. Au sein de cet ensemble, les terres jouèrent un rôle clé. S'il ne s'agissait pas de les travailler, tâche indigne de la noblesse, il était nécessaire de les faire cultiver et fructifier. Autant que leur étendue et les rentes qu'elles généraient, capitales pour ces Espagnols avides de richesses, ce qui était cultivé était, sur le théâtre américain, également signifiant. Il était certes possible de laisser ses tributaires cultiver du maïs, mais l'identification à la noblesse péninsulaire se justifiait plus nettement avec des champs de blé, des vignobles, des troupeaux et des écuries.

À l'intersection entre vocation nobiliaire et preuve de l'efficacité de la colonisation auprès de la Couronne, la défense de l'*encomienda* passa donc par la revendication d'un *ennoblecimiento* efficace du territoire des *encomiendas* — en parallèle de l'*ennoblecimiento* des *encomenderos*. Outre le témoignage déjà cité d'Alonso de Castillo, les *encomenderos* organisèrent la représentation de l'*encomienda* comme l'espace le plus efficace pour coloniser durablement le Mexique. En 1524, dans les premières ordonnances édictées pour l'ensemble de la Nouvelle-Espagne, Cortés, en tant que capitaine-général, contraignit les *encomenderos* à suivre une série de dispositifs, notamment militaires, pour conserver leur statut. Il ordonna également que chaque *encomendero* plante chaque année un millier de sarments par centaine d'Indiens sous sa

charge jusqu'à atteindre la proportion de 5 000 sarments par centaine d'Indiens. Des amendes étaient prévues pour les contrevenants, allant jusqu'à la « confiscation » des Indiens en cas de plantations insuffisantes. Les *encomenderos* devaient encore faire planter dans les villages de leurs tributaires « des arbres d'Espagne et du blé ou de l'orge et d'autres genres de légumineuses[141] ».

Si ces ordonnances ne furent guère appliquées, elles témoignent toutefois d'une vision de l'*encomienda* comme indissociable de la mise en culture de plantes de Castille et de la production à l'échelle de toute la Nouvelle-Espagne de terroirs semblables à ceux de l'Espagne. En décembre 1525, le trésorier Rodrigo de Albornoz défendit la même idée, recommandant l'octroi d'une *encomienda* perpétuelle à tout Espagnol qui accepterait de planter « une certaine quantité de blé d'Espagne […] et de planter tel nombre de pieds de vigne et d'arbres et de semences et de légumineuses d'Espagne ». Le but était « d'enraciner » les Espagnols, lesquels de cette façon « cultiveront et demeureront en cette terre si fertile et similaire à l'Espagne[142] ». Même l'évêque Juan de Zumárraga, théoriquement sensible à l'injustice de l'exploitation des travailleurs mésoaméricains, souligna en août 1529, dans une lettre au roi, que sans *repartimiento perpetuo* les possessions royales étaient menacées, condamnant la Nouvelle-Espagne au sort de « l'île Hispaniola ». À l'inverse, si on leur accordait des villages déterminés, les Espagnols voudraient demeurer et

> « essaieraient de planter des vignobles et des oliveraies et d'autres vergers pour soulager leurs vassaux de tributs et pour vivre comme en Espagne, ce qui, en plus d'ennoblir la terre, augmentera le patrimoine royal de votre Majesté et soulagera votre royale conscience[143] ».

La seigneurialisation de l'*encomienda* était vue comme le moyen d'améliorer les terres et d'ancrer sur le territoire les conquérants ennoblis, qui posséderaient leurs terres et leurs vassaux. La réplication de la Castille rurale était donc à nouveau aussi celle des structures sociales[144].

---

[141] « *Árboles de España e trigo o cebada, e otras qualesquier legumbres* » : Hernán Cortés, *Cartas y documentos*, éd. cit., p. 348-49.

[142] « *cierta cantidad de tierra de trigo de España, […] y pongan tantos piés de viña y árboles y simientes y legumbres de España* » ; « *pues la tierra es tan fértil y semejable á España, la cultivarán y permanescerá la gente en ella* » : CODOIN, XIII, p. 52.

[143] « *En sus pueblos procurarian plantar viñas y olivares y otros heredamientos para relevar sus vasallos de tributos y vivir como en españa de que demas de noblecerse la tierra, el patrimonyo real de vmt seria augmentado y descargada vra real conçiençia* » : AGI, Patronato, 184, R. 7, f° 15v.

[144] Du point de vue de la Couronne, le but était aussi de fixer les Espagnols. En février 1533, une cédule royale pour la Nouvelle-Espagne obligea les colons à investir au moins un dixième de leurs revenus dans des biens immeubles pour les contraindre à rester : AGI, Indiferente, 422, L. 5, f° 218v-219v.

Le cas de Diego de Ordás, conquérant de Mexico-Tenochtitlán et *encomendero*, souligne l'interaction entre la quête d'un enrichissement rapide et la recherche d'une élévation sociale durable par ennoblissement. En 1529, alors qu'il venait d'échanger ses terres de Yautepec et Tepotztlán, dans la province de Cuernavaca, contre les terres de Cortés à Huejotzingo, Ordás écrivit une série de lettres à son intendant, Francisco Verdugo, pour préparer la mise en culture de ses nouvelles possessions. En avril 1529, Ordás ordonna : « Ne vous occupez pas de mines, dont la possession n'est que passagère, mais de terres qui demeurent. […] Car même si le roi en prend sa part, il reste encore de bonnes terres[145] ». Certes, Ordás cherchait ici les meilleures rentes dans le cadre d'une juridiction contestée, mais souhaitait justement sécuriser une installation durable sur le territoire et était persuadé que l'agriculture permettrait de protéger ses titres. En octobre, Ordás ordonna à Verdugo de constituer des troupeaux de porcs, de moutons et de juments, ajoutant : « N'abandonnez pas encore l'agriculture, car maintenant à Huejotzingo vous aurez de meilleures terres et amenez de toutes les [sortes de] plantes que vous pourrez, car elles pousseront toutes », précisant plus loin qu'il souhaitait y voir « quelques orangers et de ce qui [a été] semé à Yautepec », à savoir d'autres arbres de Castille[146].

Le livre de comptes de Diego de Ordás, conservé pour l'année 1531, permet de comprendre la continuité de ces investissements. À nouveau, l'*encomendero* se caractérisait par une activité mercantile intense, puisque le livre enregistre une quantité importante d'achats et de ventes. Cette année-là, si tant est qu'ils aient survécu, les arbres fruitiers ne rapportèrent rien mais les troupeaux prospéraient et fournirent des rentes considérables. Ordás avait en outre des champs de blé florissants, cultivés par des esclaves, probablement mésoaméricains, qui travaillaient avec des outils en métal, dont l'achat est enregistré dans les livres. Diego de Ordás vendit ainsi pour plus de 550 pesos d'or de blé : en raison de la qualité de celui-ci ou bien des réseaux que l'*encomendero* entretenait aux Antilles, 20 fanègues furent exportées jusqu'à Hispaniola afin d'être semées[147]. Le cas de Diego de Ordás est unique grâce au détail

[145] « *Y no miréis a las minas, que es cosa que perece, sino ay en la tierra fija […] . Porque, aunque el rey aya de tomar, todavía ay buenos pedaços de tierra* » : Enrique Otte, « Nueve cartas de Diego de Ordás », *Historia Mexicana*, 14, nº 1, 1964, p. 102-30, p. 106.

[146] « *Todavía no dexéis la labrança, pues aora en Guaçoçingo ternéis mejores tierras; i poned de todas las plantas que podierdes, que todas se darán* » ; « *pasa a Guaçoçingo algunos naranjos, i de lo que allá tenéis senbrado en Yautepec* » : *Ibid.*, p. 125-29. Pour le détail des agrumes, voir *infra*.

[147] AGI, Mexico, 1841, fº 547r-547v. Le montant de la vente, 30 pesos, ne représente que 5,5 % du total. Les outils en question sont des araires : *Ibid.*, fº 515r-515v, 518r, 521v.

des sources conservées, mais tout converge pour souligner le rôle des *encomenderos* dans la pénétration à l'échelle du Mexique de plantes et d'animaux de Castille[148].

Ce modèle fut du reste suivi, à leur manière, par Nuño de Guzmán et Lorenzo de Tejada. S'ils n'étaient certes pas des *encomenderos,* mais des officiers royaux, dont la seule autorité reposait théoriquement sur leur nomination royale, ils eurent la liberté d'action pour agir sur leurs juridictions comme de quasi-seigneurs. Tous deux poursuivirent des pratiques de grands nobles, avides de terres, qu'ils accumulèrent, mais qu'il fallait encore cultiver de la bonne façon. Leurs activités devaient produire avant tout un capital politique valorisable auprès de la Couronne et de leurs administrés, placés dans une position de clients sinon de vassaux. Il n'est ainsi pas anodin que Nuño de Guzmán autant que Tejada aient partagé gratuitement leurs plants avec les Espagnols de leur juridiction, libéralité qui les plaçait justement au-dessus du commun des colons[149]. Ce patrimoine floral était précisément ce qui leur permettait de maintenir le rang, de marquer visiblement et notoirement leur préséance[150].

III.C. Hernán Cortés : un seigneur castillan au Mexique

Les activités de Diego de Ordás sont représentatives d'une tendance chez les *encomenderos* de la Nouvelle-Espagne : mus par la volonté d'un enrichissement et d'une reconnaissance sociale de leur qualité nouvelle, ils oscillaient entre recherche de rentes rapides et investissements plus durables, par des plantations et la constitution de troupeaux. L'aboutissement de cette logique se retrouve pleinement dans les activités menées par Hernán Cortés, dont le parcours fut le modèle de ce que cherchèrent les *encomenderos* au XVIe siècle.

Cortés représente un cas unique, puisqu'il fut le premier, et quasiment le seul, à obtenir des titres seigneuriaux en Amérique, au nom des services exceptionnels rendus à la Couronne et parce qu'il avait mis la monarchie face au fait accompli en commençant à octroyer des *encomiendas*. En 1529, il reçut ainsi le titre de marquis del Valle de Oaxaca, dont la juridiction s'étendait sur des possessions diverses, aux contours flous et sans continuité territoriale, ce qui ne manqua pas de générer une série de conflits juridictionnels, à l'instar de celui qui l'opposa à la ville de Mexico. Les terres du marquisat se concentraient toutefois autour de Coyoacán

[148] Une analyse préliminaire de la *Suma de visitas*, recensement des capacités tributaires de plus de 900 villages en Nouvelle-Espagne à la fin des années 1540, le suggère fortement : René García Castro (dir.), *Suma de visitas de pueblos de la Nueva España, 1548-1550*, Toluca, UAEM, 2013.
[149] AGI, Justicia, 234, f° 293r-293v et 352v ; AGI, Justicia, 260, f° 308v-309v.
[150] Fanny Cosandey, *Le rang : préséances et hiérarchies dans la France d'Ancien Régime*, Paris, Gallimard, 2016, p. 162-203.

dans la vallée de Mexico, à Cuernavaca et à Oaxaca[151]. Reconnu comme seigneur, ce descendant d'une petite famille d'hidalgos était désormais doté comme un Grand d'Espagne, même si la Couronne tenta activement de limiter son pouvoir, notamment judiciaire, et engagea un long bras de fer autour des 23 000 tributaires qui lui avaient été octroyés[152]. Bien plus qu'un simple *encomendero,* Cortés incarnait tout ce que les conquistadors souhaitaient devenir, des seigneurs à part entière de la terre qu'ils avaient conquise.

De nombreux travaux ont rappelé la dimension mercantile et prédatrice de la seigneurie du nouveau marquis, sa rapacité et sa brutalité sur ses terres seigneuriales et celles qu'il avait pu acquérir par ailleurs. Cortés se constitua ainsi de nombreuses rentes, dont l'énumération fournit un condensé de ce que l'économie de la Nouvelle-Espagne avait d'extractiviste : exploitations minières, moulins à sucre, production séricole, activités commerciales diverses, incluant la traite esclavagiste, ainsi que des achats immobiliers divers à Mexico. Toutes ces activités générèrent des plaintes nombreuses, de la part de communautés mésoaméricaines brutalisées et spoliées[153]. Sans minimiser l'importance de ces rentes, il convient de rappeler que l'intérêt du marquis del Valle ne s'arrêtait pas pour autant aux mines ou au sucre. Dès le début de la conquête du Mexique, et de sa publicisation à la cour, Cortés témoigna qu'il partageait la conception de la Mésoamérique comme potentielle Espagne ultramarine, exprimé dans le nom donné au Mexique :

> « En raison de la similitude que tout ce pays a avec l'Espagne, autant du fait de sa fertilité que de sa grandeur et sa température […], il m'a semblé que le nom de la Nouvelle-Espagne de la Mer Océane était celui qui lui convenait le mieux[154]. »

[151] Le marquisat incluait aussi la vallée de Toluca, Tuxtla et Coaxtla dans la région de Veracruz, San Miguel Charo dans le Michoacán et Jalapa de Tehuantepec sur la côte pacifique : Bernardo García Martínez, *El marquesado del Valle*, *op. cit.*, p. 52-58 et 134-44. La mise en place du marquisat fut délicate, en raison de forts conflits avec l'Audience et la Couronne : *Ibid.*, p. 59-72.

[152] La Couronne les entendait comme 23 000 individus tandis que Cortés souhaitait qu'on lui reconnaisse 23 000 foyers tributaires : Bernardo García Martínez, *El marquesado del Valle*, *op. cit.* ; José Luis Martínez, *Hernán Cortés*, Mexico, Fondo de Cultura Económica, 1990.

[153] Micheal Riley, *The estate of Fernando Cortes in the Cuernavaca area of Mexico, 1522-1547*, *op. cit.* ; Micheal Riley, « Land in Spanish enterprise », art. cit. ; Bernardo García Martínez, *El marquesado del Valle*, *op. cit.*, p. 150-51 ; Robert C. West, « Early silver mining in New Spain, 1531–1555 », dans éd. Peter Bakewell, *Mines of silver and gold in the Americas*, Londres, Routledge, 1997, p. 57-73. Pour quelques exemples de ces activités, voir AGN, Hospital de Jesús, vol. 18, exp. 1 ; vol. 529, exp. 142, 143b, 144 et 145 ; leg. 276 (1), vol. 486 exp. 78 ; AGNot, 1-YSD-188-39.1.

[154] « *Cerca de la similitud que toda esta tierra tiene a España, así en la fertilidad como en la grandeza y fríos que en ella hace […], me pareció que el más conveniente nombre para esta dicha tierra era llamarse la Nueva España del Mar Océano* » : Hernán Cortés, *Cartas y documentos*, éd. cit., p. 144. Voir aussi Antonello Gerbi, *La naturaleza de las Indias nuevas*, *op. cit.*, p. 117-19.

La volonté d'enrichissement de Cortés est évidente, mais au moins autant que son désir d'imiter la grande noblesse castillane. Pour tenir son rang de premier noble du Mexique, il chercha ainsi à ériger son marquisat à l'image d'une seigneurie espagnole, avec ses vignobles, ses vergers réputés et ses champs de blé. Le travail mené par Micheal Riley permet ainsi de fournir une image plus complexe des activités agraires du marquisat, à partir du cas de ses terres dans la province de Cuernavaca. En termes de superficie, la canne à sucre et les mûriers à soie dominaient largement, représentant respectivement 62,2 % et 22 % des surfaces cultivées[155].

Ces chiffres laissent entrevoir néanmoins de fortes disparités, éventuellement liées à un effet de source car Riley ne prend pas en compte certains domaines, comme le vignoble de Yautepec, pourtant mentionné par d'autres documents. En outre, alors que les données avancées suggèrent une spécialisation concernant le sucre, puisque deux lieux concentrèrent la production, Tlaltenango (88,2 % des cannes à sucre) et Tetela (11,8 %), il n'en était pas de même pour les plantes de Castille. Cortés avait ainsi fait planter des vignobles, des vergers et du blé sur quasiment toutes ses terres. Le rapport à la canne à sucre demeura purement mercantile : lorsque la production n'était pas satisfaisante, les cannes étaient arrachées, comme à Yautepec, où elles furent remplacées par du blé. À l'inverse, à Tlaltenango, où les conditions étaient optimales pour l'industrie sucrière, Cortés fit malgré tout planter un petit vignoble, marquant à nouveau de cette façon son souhait de voir les plantes de Castille sur toutes ses terres[156].

Pour avoir de quoi planter ses domaines, Cortés avait ramené avec lui en 1530 des plants et des boutures, au retour de son premier voyage en Espagne, lorsqu'il fut élevé au titre de marquis del Valle. Il avait en effet réglé 1 973 maravédis (un peu plus de 8 pesos) à un certain Juan de Triana, jardinier sévillan, pour « les arbres qu'il donna » et « la terre pour ceux-ci », ainsi que 3 828 maravédis (14 pesos) pour des « sarments de vigne […] et la terre et le coût de les faire venir[157] ». En mai 1541, il avait encore un représentant à Séville pour lui envoyer des arbres, preuve d'un besoin sur le temps long[158].

Une indication supplémentaire de l'affection du marquis pour les plantes de Castille est l'échange, décrit plus haut, réalisé avec Diego Ordás. Si les villages de Yautepec et

[155] Micheal Riley, « Land in Spanish enterprise », art. cit., p. 250.
[156] *Ibid.*, p. 246 ; José Luis Martínez, *Hernán Cortés*, *op. cit.*, p. 771-72.
[157] « *Los árboles que dió […] e la tierra para ellos* » ; « *sarmientos de viña […] y el barro y costas de lo traer* » : José Luis Martínez (dir.), *Documentos cortesianos. III, 1528-1532, Secciones V a VI. Primera parte*, Mexico, Fondo de cultura económica, 1991, p. 124-26.
[158] AGI, Indiferente, 1963, L. 8, f° 1r-1v, voir chapitre 2, p. 130.

Tepoztlán permettaient de rassembler des terres autour de Cuernavaca, il n'est pas anodin que Cortés ait choisi des terrains plantés d'arbres de Castille, en quantité suffisante pour que Ordás fasse venir des boutures de Yautepec à son nouveau village de Huejotzingo. Sept années plus tard, le verger était encore en croissance : en septembre 1536, le marquis engagea Fernando de la Carrera pour travailler une année durant dans le verger de Yautepec, augmenté alors d'un vignoble, pour un salaire de 100 pesos d'or et l'alimentation[159]. À la mort de Cortés en 1549, le jardin de Yautepec représentait environ un tiers des 65 hectares du domaine et l'on y trouvait de « nombreux arbres et orangers et limonniers et citronniers et cédratiers et limonniers [sic] et d'autres arbres de Castille » à savoir des grenadiers, cognassiers, figuiers et quelques mûriers. Les deux tiers restants étaient occupés par des champs de blé, exploités par des métayers[160]. Ces cultures à Yautepec, ainsi que d'autres champs de blé à Tepoztlán, étaient le résultat d'un projet mûrement réfléchi, rendu possible par la construction d'un système d'irrigation[161].

Dans le reste de son domaine, Cortés poursuivit ses plantations de Castille, employant une main-d'œuvre considérable. En 1534, 120 tributaires travaillaient quotidiennement dans les vignes et le moulin à sucre de Cuernavaca et son terroir, tandis que 60 hommes le faisaient dans le verger de Yautepec. À Oaxtepec, un nombre non précisé de travailleurs cultivaient un champ de blé, une vigne et un verger[162].

Les documents liés à la succession de Hernán Cortés en 1549, et notamment un inventaire de ses propriétés à Cuernavaca, permettent de montrer le caractère mixte de sa seigneurie, à la fois marquée par les spécificités américaines, notamment la canne à sucre et l'esclavage généralisé, mais aussi par des activités semblables à celle d'une seigneurie castillane. Au milieu des moulins à sucre et des champs de canne, on trouve ainsi, de nombreuses maisons à Cuernavaca, un verger et un moulin à blé. Un esclave noir, Francisco, en était le meunier, tandis qu'un certain Andrés, Indien de Tetelpa, était le jardinier[163]. Dans le jardin de Chunampa dans la juridiction de Yecapixtla, grand d'environ 1, 14 hectare, poussaient une vigne, des cognassiers, pommiers, poiriers, figuiers et quelques mûriers[164].

---

[159] AGNot, 1-CAM-33-138.

[160] « *Muchos arboles y naranjos e limas e limones e cidrios e limas e otros arboles de Castilla* » : AGN, Hospital de Jesús, 517, f° 732r ; José Luis Martínez, *Hernán Cortés*, *op. cit.*, p. 773. Environ un dixième de la superficie était occupé par une magnanerie.

[161] AGN, Hospital de Jesús, 517, f° 737v et 740v.

[162] AGN, Hospital de Jesús, leg. 377, exp. 1, f° 26r et 28r. À Oaxtepec, 60 à 70 individus travaillaient à la culture de la canne à sucre et au moulin.

[163] *Documentos inéditos relativos a Hernán Cortés y su familia*, Mexico, Talleres Gráficos de la Nación, 1935, p. 281, 284-86 et 291-97

[164] José Luis Martínez, *Hernán Cortés*, *op. cit.*, p. 773.

Le livre de comptes, établi en 1553 pour le nouveau marquis par l'intendant Tristán de Arellano, donne la même impression d'une confusion des genres. Les comptes enregistraient indistinctement le paiement du salaire d'un vigneron, qui avait taillé la vigne de Coyoacán, que les diverses dépenses nécessaires à l'entretien des moulins à sucre de Tixtla et Cuernavaca, autant les paiements liés à l'exploitation minière, à Zumpango ou Taxco, qu'à l'entretien de vergers divers ou de troupeaux de moutons[165]. L'inscription indifférenciée de tous ces éléments dans la comptabilité générale donne une image nuancée : celle d'une seigneurie dont des rentes, liées aux conditions propres de la colonisation du Mexique, permettaient d'entretenir un semblant de normalité castillane, d'une seigneurie avec ses champs de blé et son vignoble, à la rentabilité pour le moins limitée. À l'instar des *encomenderos*, Cortés avait voulu imprimer à sa seigneurie du Nouveau Monde une forte connotation espagnole, comme une façon de protéger ses droits et sa légitimité comme noble.

*

* *

La colonisation espagnole fut pour une grande partie dépendante des plantes de Castille, justifiant leur importance dans l'organisation géographique de la Nouvelle-Espagne, y compris au sein d'espaces urbains, dont la définition allait bien au-delà de leur bâti. Cette centralité se ressent d'autant mieux lorsque s'évanouissait la souveraineté espagnole, repoussée par des peuples autochtones ou remplacée par une autre puissance européenne.

Après la chute de l'emprise ibérique, que restait-il réellement ? Des ruines demeuraient visibles, mais le plus souvent la modification la plus durable et la plus perceptible du paysage venait des arbres plantés par les Ibériques. Le père Cobo en offrit un témoignage, au milieu du XVIIe siècle :

> « Une personne digne de foi m'a raconté qu'étant au royaume du Chili, lors d'une expédition de l'armée espagnole sur les terres rebelles, ils arrivèrent aux ruines de la ville de La Imperial. Ils y trouvèrent les anciens vergers des Espagnols [tandis que] les rues de la ville étaient devenues une jungle d'arbres fruitiers de Castille,

[165] AGNot, 1-YSD-188-39.1.

chargés de pommes, divers types de pêches et d'autres fruits, [de tous les arbres]
que les Espagnols y avaient plantés quand cette ville existait encore et florissait[166]. »

La même trace ténue permettait aussi de distinguer au milieu de la jungle les anciens peuplements espagnols en Jamaïque. C'est ce qu'observa le naturaliste anglais Hans Sloane quelques décennies après la conquête anglaise de l'île de 1655, qui avait provoqué la fuite de la plupart des habitants espagnols. En 1688, Sloane se trouvait à Guanoboa Vale, non loin de Spanish Town, le nouveau nom de Sevilla La Nueva. Un charpentier du nom de Barnes lui fit visiter la jungle qui entourait sa plantation, laquelle avait poussé depuis 1655. Il conduisit Sloane vers les anciennes plantations espagnoles, disparues depuis, mais qu'il parvenait à distinguer car l'on y « trouv [ait] souvent dans ces bois des palissades, des rangées d'orangers, de citronniers et d'autres traces de sol autrefois planté[167] ».

Dans les deux cas, éloignés de plusieurs milliers de kilomètres, les bâtiments n'étaient plus que des ruines quasiment invisibles. Seule demeurait la flore amenée par les Espagnols, que ces derniers avaient plantée partout où ils s'étaient installés, dans leurs villes et leurs campagnes. Ces plantations furent bien plus durables que les villes et étaient immédiatement associées, y compris par des populations étrangères, à la domination espagnole. La colonisation fut ainsi au moins autant agraire qu'urbaine. Le caractère incontournable de ces plantes explique aussi, dans une certaine mesure, la propension à aller chercher toujours plus loin des terres censées être meilleures encore. Cette fuite en avant perpétuelle s'explique en partie par le fait qu'aucune des terres ne fut exactement conforme à l'Espagne — jamais, par exemple, on ne parvint à avoir des vignobles dignes de ce nom en Nouvelle-Espagne, source d'une frustration profonde dans ce territoire censé pourtant reproduire l'Espagne[168].

À Mexico, dans les années 1540 et 1550, en dépit des efforts déployés pour bâtir une ville au plus près possible du modèle urbain espagnol, deux témoignages distincts rendent compte des espoirs fondés sur de nouvelles conquêtes, notamment celle de la Floride. En 1546, Antonio de la Cadena, dans un témoignage en faveur de Tejada, suggéra une obligation royale faite aux colons d'avoir des jardins pour les lier définitivement à la terre. Il ajoutait :

---

[166] « *Me conto una persona fidedigna que estando en el reyno de Chile y entrando una vez con el exercito de españoles por las tierras rebeldes, llegando a la ciudad arruinada de la imperial, hallaron las huertas antiguas de los españoles y las calles de la ciudad hechas una selva de arboles frutales de Castilla cargados de camuesos, duraznos, melocotones y de las demas frutas que quando estava en pie y florecia aquella ciudad los españoles havian plantado en ella* » : Bernabé de Cobo, *Historia del nuevo Mundo*, Biblioteca Universitaria de Sevilla, Séville, Ms. A 331/102, f° 503r.

[167] « *They often in those Woods meet with palisadoes, orange-walks, limes and other marks of formerly planted ground* » : Hans Sloane, *A Voyage to the Islands Madera, Barbados, Nieves, S. Christophers and Jamaica with the Natural History of the Herbs, and Trees, Four-footed Beasts, Fishes, Birds, Insects, Reptiles*, Londres, B.M., vol. 1, 1707, 2 vol., p. LXX-LXXI.

[168] Antoine Duranton, « Consommation indienne de vin en Nouvelle-Espagne », art. cit.

> « Ceci est clair et on le voit en ce qui concerne la Floride […] et [ceux qui iront là-bas] auront l'intention de peupler la terre et de la cultiver en raison de sa grande disposition [à l'agriculture] et il est connu qu'il y a une grande quantité de vignes de Castille et des mûriers et d'autres fruits originaires d'Espagne et les saisons de ladite terre suivent exactement celle de l'Espagne, selon ce que disent ceux qui y sont allés[169]. »

Quelques années plus tard, Cervantes de Salazar dans son éloge de Mexico glissa également une référence à la Floride, alors qu'il décrivait ce qui poussait en Nouvelle-Espagne, à travers une discussion entre d.eux personnages :

> « Une seule chose manque pour compléter le bonheur de cette province.
> — Laquelle ? Car il ne me manque que le vin et l'huile.
> — Que les Espagnols conquièrent la Floride et la placent sous la domination de l'empereur […] parce que tout ce que produit l'antique Espagne, située sur le Vieux Continent, d'où nous viennent les marchandises avec tant de retard et de difficulté, pourra venir de la Floride, proche de nous, où tout se trouve avec beaucoup plus d'abondance[170]. »

Pour Cadena tout comme pour Salazar, alors que le sujet était Mexico, qui cumulait déjà toutes les caractéristiques d'une grande ville européenne par sa morphologie, la croyance dans le mirage de la Floride, qui apparaissait incidemment, exprimait une certaine insatisfaction due à l'absence d'un terroir véritablement castillan. Les deux habitants témoignaient, chacun à sa façon, de leurs attentes de la colonisation et de l'amélioration des sols.

---

[169] « *Y esto parece claro por lo de la Florida […] llevaran yntento a poblar la tierra y cultivarla segund el aparejo grande que en ella es publico que ay ansi de mucha cantidad de viñas de Castilla y morales y otras frutas naturales de las de España y los temporales de la dicha tierra tan al propio natural de España segund dizen los que alla han estado* » : AGI, Justicia, 260, f° 285r.

[170] « *Una sola cosa falta para completar la felicidad de esta provincia/ ¿Y cuál es? Porque sólo echo de menos el vino y el aceite. / Que los españoles conquisten y pongan bajo el dominio del emperador la Florida […] Porque todo cuanto produce la antigua España, situada en el Viejo Continente, de donde nos vienen las mercancías con tanto retardo y dificultad, se traería de la Florida, confinante con nosotros, donde todo abunda mucho más* » : Francisco Cervantes de Salazar, *México en 1554*, éd. cit., p. 74-75.

CHAPITRE 6. LES PLANTES DE CASTILLE ET L'EVANGELISATION : LES JARDINS CONVENTUELS

Entre mars 1803 et mars 1804, le célèbre savant allemand Alexander von Humboldt poursuivit son expédition américaine par un séjour remarqué en Nouvelle-Espagne, au cours duquel il noua de nombreux liens avec des savants locaux et s'intéressa autant au passé préhispanique qu'à l'exploitation minière ou à l'organisation politique et sociale de la vice-royauté[1]. Au cours de son voyage, il put aussi admirer la variété des paysages mexicains et noter l'empreinte de l'agriculture européenne sur ceux-ci. Conscient que ce qu'il observait trouvait ses origines dans la conquête espagnole, il écrivit :

> « En étudiant l'histoire de la conquête, on admire l'activité extraordinaire avec laquelle les Espagnols du seizième siècle ont répandu la culture des végétaux européens sur le dos des Cordillères, d'une extrémité du continent à l'autre. Les ecclésiastiques et surtout les religieux missionnaires ont contribué à ces progrès rapides de l'industrie. Les jardins des couvents et des curés ont été autant de pépinières d'où sont sortis les végétaux utiles récemment acclimatés[2]. »

Humboldt liait ainsi la diffusion des plantes de Castille à un autre phénomène d'ampleur de la conquête espagnole, l'évangélisation. Sans avancer aucune preuve, Humboldt supposait que quelque chose de crucial s'était joué dans l'interaction entre le religieux et l'agraire.

De façon concomitante aux plantations des laïques, comme toutes celles décrites dans le chapitre précédent, qui inscrivirent la présence espagnole dans l'espace, les religieux participèrent à la diffusion des plantes de Castille. Les deux façons de faire furent entièrement liées : dans un monde où le fait religieux était vécu intensément, la conquête espagnole fut considérée par tous comme la preuve que Dieu avait appelé les Espagnols à peupler les Indes, tout comme « Il lui a plu que cela se fasse pour la Terre promise, lorsqu'Il la donna au peuple

[1] Sur le séjour de Humboldt au Mexique, voir Michel Bertrand, « Humboldt au Mexique : du récit de voyage aux représentations », dans éd. Catherine Heymann et Modesta Suárez, *Pérégrinations d'un intellectuel latino-américain : Hommage à Rodolfo de Roux*, Toulouse, Presses universitaires du Midi, 2011, p. 33-49. Voir aussi la biographie du savant par Andrea Wulf, une synthèse détaillée et agréable à lire, quoique participant à la mythologie autour du voyage de Humboldt et Bonpland : Andrea Wulf, *The invention of nature : Alexander von Humboldt's New World*, New York, Vintage books, 2016.

[2] Alexander von Humboldt, *Essai politique sur le royaume de la Nouvelle-Espagne*, *op. cit.*, p. 478-79.

d'Israël », pour reprendre les termes de l'Audience de Santo Domingo en mars 1528[3]. Le succès des plantes de Castille était en particulier le témoignage visible du soutien actif de Dieu à la colonisation des Indes : en favorisant les plantes de Castille, il encourageait les Espagnols à rester[4]. Alors que le rapport des peuples autochtones à leur environnement est souvent décrit comme teinté de spiritualité, celui des Espagnols aux plantes est souvent associé au mercantilisme et à l'extractivisme, préparant le capitalisme contemporain, oubliant la religiosité ibérique et le monde symbolique associé à ces plantes.

Il semble que les religieux jouèrent dans ce processus un rôle particulier, en tant que ceux qui vécurent le plus intensément la religiosité de l'époque moderne. Depuis Humboldt, leur participation aux transformations environnementales de la Nouvelle-Espagne semble être devenue évidente. De nombreux travaux ont ainsi évoqué comment les missionnaires tirèrent profit de leur position particulière et de leur répartition géographique pour planter et adapter les plantes de Castille, autant par pur intérêt pour ces plantes que comme instruments de leur mission évangélique[5]. Dans la plupart des cas néanmoins, les mentions demeurent, à l'instar de Humboldt, allusives ou se limitent à quelques exemples circonscrits dans le cadre de travaux plus généraux sur la diffusion des plantes. L'horticulture religieuse n'est parfois étudiée qu'afin d'approcher d'autres aspects liés à l'évangélisation, comme l'acculturation contrainte des populations autochtones ou l'appropriation de savoirs médicaux, sans prendre les plantes comme objets d'étude[6]. Jusqu'à présent, les travaux existants n'ont donc donné qu'une image confuse de la participation des religieux à l'agriculture coloniale, sans pouvoir confirmer avec précision l'impression qu'avait Humboldt, celle d'un phénomène massif et continental, dont les missionnaires auraient été les principaux agents. Il manque ainsi une description de l'ampleur exacte du processus, un détail précis des acteurs — quels ordres, mais aussi quelles personnes réalisèrent concrètement les plantations ? — ou encore une explication de ce qui motiva les missionnaires à se dédier à l'horticulture dans le cadre de leur mission spirituelle.

---

[3] « *Como fué servido que se hiziesse en lo de la tierra de promisyon, al tiempo que la dió al pueblo de ysrael* » : AGI, Patronato, 172, R. 35, f° 395r.

[4] Rebecca Earle, *The body of the Conquistador*, *op. cit.*, p. 100-103 et 116.

[5] Peer Schmidt, « Agricultura y medio ambiente en la Nueva España del siglo XVI », art. cit., p. 301-3 ; Justo L. del Río Moreno, *Los inicios de la agricultura europea*, *op. cit.*, p. 169-72 ; Pablo Escalante Gonzalbo et Antonio Rubial García, « La educación y el cambio tecnológico », vol. 2, dans éd. Antonio Rubial García, *Historia de la vida cotidiana en México*, Mexico, El colegio de México, Fondo de cultura económica, vol. 2, 2004, 5 vol., p. 391-401. Pour une étude détaillée et plus localisée, voir Paulina Machuca, « El arribo de plantas a las Indias occidentales », art. cit.

[6] Francisco de Solano, « La modelación social como política indigenista de los franciscanos en la Nueva España (1524-1574) », *Historia Mexicana*, 28, n° 2, 1978, p. 297-322 ; José Pardo-Tomás, « The convent as a space for Novohispanic medical culture », dans éd. Doris Moreno, *The complexity of Hispanic religious life in the 16th–18th centuries*, Leiden, Boston, Brill, 2020, p. 124-52.

Comment expliquer ce paradoxe, entre un fait reçu comme évident et des recherches lacunaires ? Il me semble que cela tient notamment à la position médiane de la thématique entre deux champs historiographiques, d'un côté l'histoire religieuse et des missions et de l'autre l'histoire rurale et environnementale, chacun des deux laissant à l'autre le soin d'explorer cet aspect, sans s'y confronter directement. D'un côté, l'étude de ce que Robert Ricard a appelé en 1933 la « conquête spirituelle » du Mexique, s'attache de longue date à décrire le processus de catholicisation de la Nouvelle-Espagne, les procédés employés et les formes religieuses hybrides qui en découlèrent[7]. Cette historiographie, fondamentale pour la compréhension de la société coloniale, s'est certes intéressée à la matérialité de la mission, mais laisse malgré tout au second plan les thématiques agraires et environnementales[8]. La tendance internaliste qui semble prédominer aujourd'hui aux États-Unis explique aussi les approches actuelles qui se concentrent sur l'étude des textes, notamment imprimés, produits par les acteurs religieux, pour étudier leurs discours et leur univers mental, délaissant quelque peu l'étude des pratiques et des changements concrets induits par ces représentations — y compris dans le cadre de travaux portant sur le rapport des religieux à la nourriture ou à la nature de façon générale[9].

À l'inverse, l'histoire rurale et environnementale, tout en pointant régulièrement la participation d'acteurs religieux aux changements induits par la conquête espagnole, élude souvent la particularité de leur présence ou leurs motivations propres[10]. Dans ces analyses, un

[7] L'expression employée par Robert Ricard a fait date, associant justement l'évangélisation à la conquête militaire des Amériques : Robert Ricard, *La « conquête spirituelle » du Mexique : essai sur l'apostolat et les méthodes missionnaires des Ordres Mendiants en Nouvelle-Espagne de 1523-24 à 1572*, Paris, Institut d'ethnologie, 1933. Sur les conditions d'évangélisation, voir par exemple Juan Guillermo Durán, « Los instrumentos americanos de pastoral (siglo XVI) », *Scripta theologica*, 21, n° 2, 1989, p. 533-74 ; Boris Jeanne, « Diplomatie pontificale et sacrements : la querelle autour des baptêmes de masse au Mexique (1524- 1584) », *Mélanges de l'École française de Rome. Italie et Méditerranée*, 121, n° 1, 2009, p. 139-54. Sur la forme particulière du catholicisme américain, voir Serge Gruzinski, *La colonisation de l'imaginaire*, *op. cit.* ; Concepción Bravo Guerreira, « El pan de cada día y la vida eterna. Sentimiento y expresión de la religiosidad popular en los virreinatos de las Indias españolas », *Revista Complutense de Historia de América*, 35, 2009, p. 163-85 ; Pierre Ragon, « La muerte cristiana entre la pastoral evangelizadora y las prácticas Indígenas. Un acercamiento comparativo (México central y los Andes del centro-sur, siglo XVI-principio del XVII) », *Chungara*, 44, n° 4, 2012, p. 691-705. Pour une synthèse, un peu ancienne mais toujours très utile, des débats autour de la façon de considérer le catholicisme baroque mexicain, voir Pierre Ragon, « Entre religion métisse et christianisme baroque : les catholicités mexicaines XVIe-XIXe siècles », *Histoire et missions chrétiennes*, 5, n° 1, 2008, p. 14-36.

[8] Concernant l'histoire sociale, Boris Jeanne regrettait en 2011 que les sources religieuses soient relativement peu exploitées pour l'histoire de la société coloniale (Boris Jeanne, « Christianisme et *criollismo* : les franciscains et la société de Nouvelle-Espagne au XVIe siècle », *Cahiers des Amériques latines*, n° 67, 2011, p. 55-73, p. 55). Ce constat peut être largement nuancé aujourd'hui. Voir par exemple Aliocha Maldavsky, « Teología moral, restitución y sociedad colonial », art. cit.

[9] Marlis Hinckley, « The pauper's paradise », art. cit. ; Ran Segev, *Sacred habitat : nature and Catholicism in the early modern Spanish Atlantic*, University Park, Pennsylvania State University press, 2023. Pour une synthèse de l'historiographie sociale de l'Église mexicaine, voir Rodolfo Aguirre Salvador, « Historia social de la Iglesia y la religiosidad novohispanas. Tendencias historiográficas », *Fronteras de la historia*, 15, n° 1, 2010, p. 134-56.

[10] Voir l'introduction, p. 27.

propriétaire laïque et espagnol de mines et un domaine lié à une communauté augustine seraient ainsi équivalents, les deux faces de la même pièce, celle de la transformation coloniale de l'environnement.

Dans le prolongement de la description du processus d'*ennoblecimiento* de la terre étudié précédemment, ce chapitre a pour but de lier représentations religieuses et pratiques concrètes, principalement à travers l'étude des jardins conventuels qui se multiplièrent en Nouvelle-Espagne au XVIe siècle. Il ne s'agit pas uniquement de dévoiler une certaine mentalité missionnaire, mais surtout de souligner comment les croyances religieuses encouragèrent les moines à consacrer des moyens considérables à la plantation et à la diffusion de plantes de Castille. En liant le matériel au spirituel, la dépendance de la foi catholique à des éléments matériels, notamment agraires, apparaît clairement, tout comme la capacité des représentations religieuses à structurer la forme prise par la colonisation espagnole du Mexique.

Pour comprendre ce qui unit mission et agriculture, les sources produites par les acteurs religieux eux-mêmes sont fondamentales. Même si celles-ci relèvent le plus souvent de récits au contenu hagiographique prononcé, visant à défendre le bien-fondé de l'action des ordres missionnaires, elles contiennent souvent de nombreuses informations à l'égard de la culture des plantes de Castille par les frères. Surtout, ces sources peuvent être efficacement confrontées à des documents internes aux ordres, liés à la gestion de l'activité missionnaire, ainsi qu'à des documents judiciaires ou notariés, qui permettent de reconstruire le quotidien des couvents, loin des narrations idéalisées d'une vie harmonieuse et spirituelle.

Ce chapitre décrit au premier chef les ordres missionnaires mendiants, prépondérants dans l'organisation religieuse de la Nouvelle-Espagne et s'intéresse notamment aux représentations religieuses associées aux plantes de Castille. Je présente ensuite un travail exhaustif sur le rôle clé joué par les jardins conventuels, à partir notamment d'une chronique franciscaine, montrant précisément comment ces jardins contribuèrent à la diffusion des plantes de Castille. Enfin, j'étudie la façon dont les jardins furent des lieux liant étroitement évangélisation, plantes de Castille et contrôle des populations locales.

I — PLANTES RELIGIEUSES, JARDINS SPIRITUELS

I.A. Missionnaires et couvents en Nouvelle-Espagne

Terre de mission, l'Amérique se caractérise par un encadrement religieux différent de celui de l'Europe occidentale. À l'instar des Antilles, les ecclésiastiques présents en Nouvelle-

Espagne furent dans leur écrasante majorité des religieux issus des ordres mendiants. Incarnation de la « révolution pastorale » du XIIIe siècle et d'une nouvelle façon de prêcher aux fidèles, ces ordres n'étaient donc pas représentatifs de l'Église catholique européenne et du quotidien de l'encadrement religieux, assuré d'abord par le clergé séculier. Toutefois, si certaines stratégies expérimentées aux Antilles furent reprises en Nouvelle-Espagne, le contexte mésoaméricain fut radicalement différent. L'Église catholique, sous le patronage de la couronne de Castille, était confrontée pour la première fois à des populations de plusieurs millions de néophytes, répartis sur une vaste aire géographique et culturelle.

En 1524, l'ordre des frères mineurs (O.F.M.) fut le premier à entreprendre l'évangélisation du Mexique. Cette année-là, douze frères franciscains envoyés par l'ordre débarquèrent à Veracruz et célébrèrent les premières conversions au catholicisme tout en se lançant dans une lutte brutale contre les croyances préhispaniques. Leur nombre hautement symbolique fut instrumentalisé par ces premiers missionnaires : ils se proclamèrent « apôtres » de la Nouvelle-Espagne, ceux qui allaient répandre la foi parmi les derniers peuples à recevoir la parole du Christ, préparant ainsi le retour du fils de Dieu parmi les hommes. Les Franciscains firent également construire de nombreux couvents, souvent monumentaux et richement décorés : 18 furent établis au cours des cinq premières années de leur présence et en 1531 l'ordre comptait déjà une vingtaine de couvents, situés majoritairement dans les vallées de Mexico et de Puebla ainsi qu'au Michoacán.

Les Franciscains furent suivis par les Dominicains (O.P.), arrivés en 1526, lors d'une première mission qui connut quelques déboires initiaux et évita sciemment les lieux d'implantation franciscaine, s'installant plutôt au sud, notamment dans la vallée d'Antequera (aujourd'hui Oaxaca de Juárez). Enfin, la dernière vague d'arrivée de missionnaires mendiants se fit en 1533 avec les Augustins (O.S.A.) qui s'établirent surtout au nord-est de la région[11]. Quoique dans des proportions moindres, Dominicains et Augustins construisirent eux aussi de nombreux couvents, en concurrence avec les Franciscains, contribuant à leur inscription dans le territoire et au succès de leurs missions.

Si un évêché aux contours flous fut établi dès 1519, l'essentiel du clergé resta composé de moines et le clergé séculier demeura marginal, y compris parmi les évêques et archevêques,

[11] Robert Ricard, *La « conquête spirituelle » du Mexique*, *op. cit.* ; Adriaan C. Van Oss, « Mendicant expansion in New Spain and the extent of the colony (sixteenth century) », *Estudios Latinoamericanos y del Caribe*, 21, 1976, p. 32-56 ; Georges Baudot, *Utopie et histoire*, *op. cit.* ; Adriaan C. Van Oss, « Architectural activity, demography and economic diversification : regional economies of colonial Mexico », *Jahrbuch für Geschichte Lateinamerikas*, 16, n° 1, 1979, p. 97-145 ; Christian Duverger et Michel Zabé, *Agua y fuego : arte sacro indígena de México en el siglo XVI*, Landucci, Serfin, 2002.

recrutés prioritairement parmi les ordres mendiants. Au XVIe siècle, les évêques et archevêques issus de ces ordres représentèrent ainsi 21 des 36 nominations épiscopales (voir annexe 9). Les premiers missionnaires d'Amérique venaient en outre de branches distinctes au sein de ces ordres, porteuses d'une conception particulièrement fervente de leur rôle. Déjà aux Antilles, les prêches d'un Antonio de Montesinos ou le parcours d'un Bartolomé de las Casas témoignaient d'une évangélisation perçue comme l'annonce d'une fin des temps proche[12].

Les douze « apôtres » franciscains incarnèrent parfaitement cette tendance : tous issus d'une fraction spirituelle des observants, particulièrement centrés sur le respect de la pauvreté matérielle et de la mission pastorale, ils étaient originaires de la province de Saint-Gabriel en Estrémadure, connue pour son rôle pionnier dans la réforme de l'ordre en Espagne au début du XVIe siècle[13]. Ces Franciscains partageaient une angoisse eschatologique prononcée et interprétaient la conquête et l'évangélisation de l'Amérique dans un sens apocalyptique[14]. Le particularisme millénariste franciscain a été discuté, notamment par Ana de Zaballa Beascoechea, qui rappelle que la vision messianique du monde et la peur de la fin des temps étaient diffuses au XVIe siècle[15]. Il n'en demeure pas moins que les frères mendiants étaient les représentants les plus radicaux d'un catholicisme moderne angoissé. Considérant que les peuples d'Amérique étaient les derniers à devoir être convertis avant le retour du Christ, leur évangélisation devait dès lors constituer un tournant décisif de l'histoire chrétienne. La présence majoritaire de membres d'une fraction spécifique du catholicisme européen de l'époque moderne ne fut donc pas sans conséquence sur l'évangélisation ainsi que sur la circulation des plantes de Castille.

---

[12] Voir par exemple le processus de « conversion » de Las Casas, chapitre 4, p. 237.

[13] Les divisions internes à l'ordre des frères mineures étaient alors particulièrement complexes, surtout depuis le XVe siècle. Par la suite, outre la division entre Observants et Conventuels, il y eut la séparation entre Cismontains et Ultramontains, ainsi que les branches des Capucins, Réformés, Alcantarins, Récollets, etc. À ce sujet, voir Boris Jeanne, *Mexico-Madrid-Rome : sur les pas de Diego Valadés, une étude des milieux romains tournés vers le Nouveau Monde à l'époque de la Contre-Réforme (1568-1594)*, Thèse de doctorat, EHESS, 2011, p. 212-13.

[14] John Leddy Phelan, *The millennial kingdom of the Franciscans in the New World : a study of the writings of Gerónimo de Mendieta (1525-1604)*, Berkeley, University of California Press, 1956 ; Georges Baudot, *Utopie et histoire*, *op. cit.*, p. 73-90 ; Alain Milhou, *Colón y su mentalidad mesiánica en el ambiente franciscanista español*, *op. cit.* ; Rodolfo de Roux, *Los laberintos de la esperanza*, Bogota, CINEP, 1993. La custodie de Saint-Gabriel ne devint une province à part entière qu'en 1519.

[15] Ana de Zaballa Beascoechea critique notamment les thèses de Phelan au sujet du « millénarisme » supposé des Franciscains et leurs liens avec Joachim de Fiore. Zaballa Beascoechea suggère plutôt que les Franciscains en Amérique ne se distinguaient pas aussi fortement des autres catholiques du XVIe siècle : Ana de Zaballa Beascoechea, *Transculturación y misión en Nueva España : estudio historico-doctrinal del libro de los « coloquios » de Bernardino de Sahagún*, Pampelune, Universidad de Navarra, 1990 ; Ana de Zaballa Beascoechea, « La discusión conceptual sobre el milenarismo y mesianismo en Latinoamérica », *Anuario de Historia de la Iglesia*, 10, 2018, p. 353-62. Pour un aperçu du catholicisme espagnol de la Renaissance, voir Marcel Bataillon, *Érasme et l'Espagne*, *op. cit.* Pour une description du catholicisme angoissé du XVIe siècle en Europe, voir Denis Crouzet, *Les guerriers de Dieu : la violence au temps des troubles de religion, vers 1525-vers 1610*, Seyssel, Champ Vallon, 1990, 2 vol.

En termes matériels, l'origine monastique des missionnaires eut pour incidence que la plupart des lieux du culte catholique en Nouvelle-Espagne furent des couvents. L'église paroissiale fut donc au XVIe siècle au Mexique avant tout une église conventuelle, où officiait un moine mendiant. Malgré certaines innovations et des variations géographiques liées aux caractéristiques de chaque ordre, le modèle conventuel était pour l'essentiel européen, inscrivant durablement dans le paysage mexicain une empreinte religieuse indissociable du Vieux Monde[16].

Les fondations mendiantes contribuèrent à multiplier des jardins clos, composante indispensable d'un couvent, de taille variable, mais toujours dépendants de la communauté des frères. Dans toute la Mésoamérique, des jardins à l'européenne furent ainsi édifiés par l'entremise des missionnaires. Ces jardins étaient loin d'être une spécificité mendiante, mais constituaient un héritage de l'ancienne tradition des jardins monastiques, dont l'origine remonte aux fondations bénédictines, dès le VIe siècle et se poursuivit au cours du Moyen Âge. Le jardin était ainsi fondamental pour les Bénédictins et le monachisme de façon générale[17]. Situé dans l'enceinte monastique, le jardin comportait plusieurs sections : jardin de simples, potager et verger. Les jardins devaient, selon la règle de saint Benoit, permettre autant d'accomplir l'idéal autarcique de la vie monastique, en assurant la subsistance des moines, que de suivre l'éthique bénédictine du travail, le *ora et labora*. Le jardin était enfin un instrument de méditation pieuse et de contemplation de la création divine, qui accompagnait le quotidien du moine[18].

La fonction théologique et matérielle du jardin demeura parmi les ordres mendiants, pourtant urbains et dont les membres étaient tournés vers le monde et la prédication. De la même façon, la réforme tridentine ne bouscula guère ce modèle ancré au cœur du monachisme européen[19]. Les jardins conventuels de la Nouvelle-Espagne étaient ainsi la réplication d'un

---

[16] George Kubler, *Arquitectura mexicana del siglo XVI*, trad. Roberto de la Torre, Mexico, Fondo de cultura económica, 1983, p. 241-316 ; Espinosa Spínola Gloria, *Arquitectura de la conversión y evangelización en la Nueva España durante el siglo XVI*, Almería, Universidad de Almería, 1999 ; Karine Lefebvre, « De lo efímero a lo perdurable, el sello de la religión cristiana en el paisaje », art. cit.

[17] Paul Meyvaert, « The medieval monastic garden », dans éd. Elisabeth MacDougall, *Medieval Gardens*, Washington, Dumbarton Oaks, 1986, p. 23-53 ; Florent Quellier, *Histoire du jardin potager*, Paris, Armand Colin, 2012, p. 24-28 ; Mathilde Macaux, « Étude des jardins historiques d'abbayes cisterciennes belges du XIIe au XVIIIe siècle : Les abbayes d'Orval, de Villers-en-Brabant, d'Aulne, de La Cambre et de Notre-Dame de Saint-Remy », *Bulletin de la Commission royale des Monuments, Sites et Fouilles*, n° 28, 2017, p. 17-56.

[18] Paul Meyvaert, « The medieval monastic garden », art. cit., p. 46-49 ; Bernard Beck, « Jardin monastique, jardin mystique. Ordonnance et signification des jardins monastiques médiévaux », *Revue d'histoire de la pharmacie*, 88, n° 327, 2000, p. 377-94 ; Claire Noble, « Spiritual practice and the designed landscape : monastic precinct gardens », *Studies in the history of gardens and designed landscapes*, 20, n° 3, 2000, p. 197-205.

[19] Philippe Maffre et Marc Favreau, « Les jardins des noviciats des Carmes déchaux et des Jésuites de Bordeaux », *Revue archéologique de Bordeaux*, 85, 1994, p. 167-74 ; Lisa J. Kiser, « The Garden of St. Francis : plants,

modèle ancien sur un front pionnier du catholicisme, ce qui n'était pas sans affecter son rôle dans un contexte où les plantes habituelles des jardins religieux étaient rares, voire inexistantes[20].

L'étude des jardins conventuels est dès lors incontournable pour comprendre le rôle des religieux dans la diffusion des plantes. On peut y adjoindre les nombreuses possessions foncières des ordres, qui faisaient des Mendiants, à l'instar des autres institutions monastiques, des acteurs financiers incontournables des économies d'Ancien Régime : même si leurs terres étaient pour l'essentiel baillées à des tiers laïques, elles continuaient à être liées à la communauté religieuse qui y exerçait un droit de regard[21].

La vie religieuse de la Nouvelle-Espagne au XVIe siècle ne se résume pas pour autant à ces trois ordres mendiants. Outre les branches féminines desdits ordres, moins nombreuses et plus isolées, d'autres congrégations existaient : les Mercédaires, également mendiants, les Carmes déchaux, masculins et féminins, et les Hiéronymites. Si certains membres de ces ordres furent présents dès les premières années de la conquête espagnole, les fondations de couvents de ces congrégations furent plus tardives et surtout leur présence beaucoup plus clairsemée, en termes d'effectifs et de monastères, expliquant que leurs jardins jouèrent un rôle secondaire au XVIe siècle[22]. Ainsi, le premier couvent mexicain du Carmel fut inauguré en 1586 à Mexico, alors qu'une vocation missionnaire se développait dans un ordre théoriquement consacré à la clôture et à la contemplation. Au XVIe siècle, seuls six autres monastères carmélites furent fondés, l'ordre abandonnant rapidement l'évangélisation pour se couper du

---

landscape, and economy in thirteenth-century Italy », *Environmental History*, 8, n° 2, 2003, p. 229-45 ; Panayota Volti, *Les couvents des ordres mendiants et leur environnement à la fin du Moyen Âge*, Paris, CNRS, 2016, p. 92-115 ; Georges Provost, « Réforme catholique et jardins conventuels en Bretagne », dans éd. Florent Quellier et Georges Provost, *Du Ciel à la Terre. Clergé et agriculture, XVIe-XIXe siècles*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2008, p. 41-54 ; Benocci Carla, *A ciascuno il suo paradiso : i giardini dei cappuccini, dei minimi, dei gesuiti, degli oratoriani, dei camaldolesi e dei certosini in età moderna*, Rome, Istituto storico dei Cappuccini, 2020 ; Patrizia Granziera, « The art of gardening in New Spain : Spanish heritage in Mexican gardens », *Garden History*, 42, n° 2, 2014, p. 178-200.

[20] Sur la mission comme « *frontier institution* », notamment du point de vue de la diffusion des plantes et animaux européens, voir Herbert E. Bolton, « The mission as a frontier institution in the Spanish-American colonies », art. cit.

[21] Elena Catalán Martínez, « Carmelitas descalzas a ambos lados del Atlántico. La gestión económica de sus conventos », *Historia Mexicana*, 2024, p. 1047-76. En 1578, la province mexicaine de l'ordre de saint Dominique se plaignit de rentes insuffisantes, liant directement ses possessions foncières aux activités missionnaires : BNAH, Colección antigua, vol. 320. Pour un exemple plus tardif de gestion de rentes en Nouvelle-Espagne, voir les comptes du couvent des Clarisses de Santa Clara de Querétaro au XVIIe siècle : BNAH, Fondo franciscano, vol. 92.

[22] La construction du premier couvent mercédaire fut par exemple débutée en 1595 tandis que le premier monastère, féminin, de saint Jérôme fut inauguré en 1626. Les fondations féminines mendiantes furent plus précoces : des sœurs conceptionnistes, très liées au franciscanisme même si autonomes, s'établirent dans les années 1540, des Clarisses entre 1570 et 1572 et des Dominicaines en 1576 : Anne Joyeux, « L'installation des clarisses de Mexico, un symbole des tensions au sein de l'Église novo-hispanique (1564-1579) », *e-Spania*, n° 35, 2020, journals.openedition.org/e-spania/34167, consulté le 10 janvier 2025.

monde temporel[23]. Au même moment, les frères mineurs comptaient près de 150 établissements.

Dans ce paysage, la compagnie de Jésus occupa une place ambiguë : arrivée tardivement, en 1572, dans un espace déjà bien structuré, son implantation prit principalement deux formes ; d'une part des missions dans les marges septentrionales de la vice-royauté et de l'autre une présence urbaine limitée pour l'essentiel à des collèges. La compagnie s'était du reste déjà éloignée du modèle monachique, sans clôture véritable, avec des « maisons » qui ne ressemblaient guère à des couvents. En ce qui concerne les plantes de Castille, les jardins jésuites étaient plus rares dans le centre du Mexique et leurs grands domaines avaient une approche mercantile assez distincte, qu'il ne faut pas caricaturer, mais qui séparait les lieux de production de la rente et les lieux d'éducation religieuse[24].

Face aux congrégations religieuses, le clergé séculier joua un rôle secondaire au XVIe siècle : si le prélèvement de la dîme, objet de débats intenses, notamment au sujet de son paiement ou non par les fidèles autochtones, donne des indications utiles sur les productions agricoles, elle fut plutôt le symptôme que la cause de la diffusion de plantes de Castille[25]. Les fondations pieuses, hospices et collèges, furent plus actives, notamment les deux villages-hospices fondés par Vasco de Quiroga[26].

En dépit de leurs différences, tous ces acteurs partageaient un attachement fort aux plantes de Castille, en lien avec leur spiritualité. L'étude du discours religieux sur les plantes de Castille et des représentations qui leur étaient associées est fondamentale, moins pour les étudier en soi qu'afin d'éclairer les raisons qui encouragèrent les missionnaires à participer activement à l'adaptation et à la diffusion des plantes de Castille.

---

[23] Teresa Eleazar Serrano, *Fundaciones de los padres carmelitas descalzos en la Nueva España (Tlacopac I)*, Mexico, SEP, INAH, 2018, p. 9-28.

[24] Pablo Abascal, « Establishing the Jesuit province of Mexico : the development and the institutions of a missionary and educational province (1572–1615) », *Journal of Early Modern Christianity*, 9, n° 1, 2022, p. 67-91. Voir aussi le cas de la propriété de Santa Lucía, vaste domaine qui finança les collèges de Mexico : Herman W. Konrad, *A Jesuit hacienda in colonial Mexico*, *op. cit.* Au Brésil, les jardins jésuites jouèrent toutefois un rôle comparable aux Mendiants de Nouvelle-Espagne : Dora de Lima, *Saveurs et savoirs du monde*, *op. cit.*, p. 129-44.

[25] Exempts entièrement de dîme jusqu'en 1544, les fidèles mésoaméricains ne payaient, théoriquement, la dîme que sur le bétail, le blé et la soie (AGI, indiferente, 427, L. 30, f° 31r-31v). Les actes notariés témoignent, pour l'archevêché de Mexico, d'un tableau plus complexe. Toutes les productions agricoles étaient concernées, y compris les produits traditionnels des communautés autochtones. La dîme de 1583 visa ainsi nommément des villages d'Indiens et concernait « blé, maïs, orge et autres grains » (AGNot, 1-SAP-157-142). Celle de 1597 concerna « blé, maïs, orge, pois chiche, haricot [*frijol*], piment, courges et autres grains et légumineuses vertes et sèches et bétail bovin » (AGNot, 374-MOA-2465-104). Sur le clergé séculier en Nouvelle-Espagne et la question de la dîme, voir Oscar Mazín, « Clero secular y orden social en la Nueva España de los siglos XVI y XVII », dans éd. Margarita Menegus et Francisco Morales, *Secularización de las doctrinas de indios en la Nueva España : la pugna entre las dos iglesias*, Mexico, UNAM, 2010, p. 139-206. Voir aussi Arístides Medina Rubio, *La iglesia y la producción agrícola en Puebla, op. cit.*

[26] Voir *infra*, p. 400.

I.B. Des plantes au contenu religieux

En évoquant l'importance en Méditerranée du blé, de la vigne et de l'olivier, Fernand Braudel utilise le terme de « trinité », renvoyant avec raison à la signification religieuse associée au produit de ces trois plantes, notamment pour le catholicisme romain[27]. Le dogme catholique s'appuie en effet sur des éléments matériels pour honorer Dieu et suivre ses préceptes.

Principal rite du catholicisme romain, l'eucharistie est, pour les fidèles catholiques, la réitération de la Cène, au cours de laquelle le Christ annonça son sacrifice pour le rachat des péchés de l'humanité et initia la nouvelle alliance par le pain et le vin. L'eucharistie, sacrement fondamental, était une répétition de la Passion, une actualisation de l'union mystique des fidèles au Christ au cours duquel le mystère de la transsubstantiation s'accomplissait par la transformation intégrale du pain et du vin en corps et sang du Christ. Le dogme fut précisé et se raidit au XVIe siècle, en réaction aux réformes protestantes, critiques voire violemment opposées à la conception catholique de la messe[28]. Pour ces raisons, il était absolument nécessaire que la bonne personne, un prêtre ordonné, accomplisse les bons gestes et les bonnes paroles avec les bons éléments, à savoir du pain de blé et du vin de raisin[29]. Le blé et la vigne, en plus d'être des métaphores habituelles de la rédemption du Christ, étaient les conditions de possibilité de l'eucharistie, en tant que plantes qui permettaient de produire du pain et du vin. Leur absence aux Indes et la dépendance initiale, souvent prolongée, aux envois depuis l'Espagne, ne furent pas sans poser de nombreux problèmes et débats[30].

La plantation de blé fut ainsi régulièrement associée à la production d'hosties. Lorsque des épis de blé purent être récoltés au couvent dominicain de Puerto Plata, au nord d'Hispaniola, si l'on en croit Bartolomé de las Casas, il fut utilisé pour fabriquer

---

[27] Fernand Braudel, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, Paris, Armand Colin, 1979, p. 215.

[28] Soledad Gómez Navarro, « La eucaristía en el corazón del siglo XVI », *Hispania Sacra*, 58, n° 118, 2006, p. 489-515. La conversion de nouvelles populations au catholicisme fut aussi la cause de débats autour des sacrements : Paolo Broggio, Charlotte de Castelnau-L'Estoile et Giovanni Pizzorusso, « Le temps des doutes : les sacrements et l'Église romaine aux dimensions du monde », *Mélanges de l'École française de Rome. Italie et Méditerranée*, 121, n° 1, 2009, p. 5-22. Les baptêmes de masse menés par le Franciscains en Nouvelle-Espagne furent particulièrement commentés et critiqués : Boris Jeanne, « Diplomatie pontificale et sacrements », art. cit.

[29] Dès le XIIIe siècle, Thomas d'Aquin avait précisé que le pain ne devait être que de blé et le vin de raisin : Rebecca Earle, *The body of the Conquistador*, *op. cit.*, p. 57-58. Sur la matérialité de l'hostie, voir Ricardo Aguilar González, *Sustenance*, *op. cit.*, p. 197-200.

[30] Cette absence fit également débat parmi les Protestants, sans avoir les mêmes conséquences. Jean de Léry rapporta un débat parmi des fidèles indécis au sein de la France antarctique pour savoir s'il était possible de célébrer l'office « avec d'autres breuvages » : Jean de Léry, *Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil*, Genève, Antoine Chuppin, 1580, p. 82-83. Voir aussi Frank Lestringant, *Une sainte horreur ou le voyage en Eucharistie, XVIe-XVIIIe siècle*, Genève, Droz, 2012.

> « de très bonnes hosties, avec lesquelles on célébra des messes et certains frères communièrent et les clercs de l'église du village célébrèrent [la messe] avec des hosties de la même pâte et tout ceci fut le jour de l'Esprit Saint [la Pentecôte][31] ».

Outre le fait que la récolte fut immédiatement employée à des fins liturgiques, en un jour de fête, celui de la diffusion du christianisme dans le monde, le lieu de la culture est signifiant en soi. Au sein du jardin dominicain, cette récolte explicitait le rapport privilégié des frères prêcheurs à leur terre de mission et à sa sanctification par le blé et sa transformation en hosties.

À l'inverse, un lieu impropre à la culture du blé était jugé néfaste et dangereux pour les croyants, puisqu'ils se trouvaient dans l'impossibilité de célébrer l'eucharistie. Les habitants de la cité de Bahaya, sur la côte nord d'Hispaniola, déclarèrent le lieu inhabitable en l'état, notamment « car il n'y a ni blé ni vin, ni même pour célébrer régulièrement la messe[32] ». En 1583, le Conseil des Indes prévoyait l'envoi régulier de blé à Hispaniola précisément parce qu'on « y manqu [ait] d'ordinaire grandement de farine et de blé, tellement que l'on a parfois cessé de célébrer la messe en de nombreux lieux de ladite île[33] ».

Le mauvais état spirituel d'Hispaniola, lié à son incapacité à produire du blé se traduisait en conséquence par des hosties de mauvaise qualité, symbole d'un catholicisme en péril. Le jésuite José de Acosta nota qu'à Hispaniola « le pain n'a presque aucun goût ni intérêt » et que lors de la célébration eucharistique les hosties « se pliaient comme du papier mouillé », en raison de la chaleur et de l'humidité[34]. Pour un catholique attaché à la présence réelle, le fait que des hosties puissent pourrir après la consécration constituait un problème théologique important. L'impossible substitution du blé, y compris par du maïs, explicitement prohibée par des théologiens, suscitait donc des problèmes graves[35]. Le fait était suffisamment connu pour qu'en 1544 l'*encomendero* Francisco de Terrazas dénonce à l'empereur le manque

---

[31] « *Muy buenas hostias, con las cuales se dijeron misas y comulgaron otros algunos frailes, y también celebraron los clérigos de la iglesia del pueblo con las hostias de la misma masa, y todo esto fue día del Espíritu Sancto* » : Bartolomé de las Casas, *Apologética historia sumaria*, éd. Vidal Abril Castelló, Jesús Barreda, Berta Ares Quejia et Miguel Stoffels, Madrid, Alianza, coll. « Obras completas de Bartolomé de las Casas », vol. 6, 1992, 14 vol., p. 295-96. On peut douter de la véracité de cette anecdote ou du moins de la qualité du blé produit : voir le chapitre 3.

[32] « *Porque ni hay trigo ni vino ni aún para decir misa muchas veces* » : AGI, Santo Domingo, 77, N. 106, f° 918r. Le document n'est pas daté, mais la graphie, ainsi que l'abandon de la ville en 1603, suggèrent une rédaction au cours du dernier tiers du XVIIe siècle.

[33] « *En la dicha ysla se padece de ordinario grande necesidad de harina de trigo y tanta que algunas vezes por falta dello se a dejado de celebrar misa en muchas partes de la dicha ysla* » : AGI, Santo Domingo, 899, L. 3, f° 149v . "Real Cédula", 1587, Santo Domingo, 2280, L. 3, f° 149r-149v.

[34] « *Tráese harina de la Nueva España o llévase de España o de las Canarias, y está tan húmeda, que el pan apenas es de gusto ni provecho. Las hostias, cuando decíamos misa, se nos doblaban como si fuera papel mojado; esto causa el extremo de humedad y calor juntamente que hay en aquella tierra* » : José de Acosta, *Historia natural y moral*, éd. cit., p. 193-94.

[35] Manuel de Paz Sánchez, « El trigo de los pobres. La recepción del maíz en el Viejo Mundo », *Batey*, 5, n° 5, 2013, p. 142-83, p. 151-55.

de probité des Mendiants de Nouvelle-Espagne, en prétendant qu'ils se moquaient de la messe en « élevant des *tortillas* de maïs comme des hosties par mépris du sacrement[36] ». S'il ne s'agit ici que d'une dénonciation calomnieuse et invraisemblable, il n'en demeure pas moins que celle-ci révèle le scandale de ce qui aurait été une violation sacrilège de l'eucharistie.

La même attention fut portée à la vigne. Omniprésente dans l'Ancien et le Nouveau Testament, elle fut la première chose plantée par Noé après le déluge. Évoquant sa mise en culture au Pérou, l'Inca Garcilaso parlait de « la plante de Noé », identifiant le Nouveau Monde à la terre neuve, lavée du péché que fut le monde après le déluge[37]. La vigne était également intimement associée à la Passion du Christ. Après avoir décrit toutes les vertus de l'agave, encensée comme l'une des meilleures plantes du monde, comparables aux vignes, Las Casas précisa toutefois :

> « Les vignes sont chez nous de grande utilité et nous en récoltons de si bons fruits et en tirons le vin qui ne peut se comparer à aucune autre chose utile, principalement car le Rédempteur du monde l'a choisi pour consacrer son saint sang[38]. »

Il n'est donc pas surprenant que la mise en récit du travail missionnaire soit souvent passée par la métaphore de la culture de la « vigne du Seigneur » : le chroniqueur dominicain Agustin Dávila Padilla décrivit l'arrivée de nouveaux missionnaires comme le signe que « notre bon Dieu envoyait des ouvriers à sa vigne, qui avait tant besoin qu'on la cultivât », suivant un thème commun, quoiqu'ancré dans la réalité agraire de l'Espagne moderne[39]. Ces images prirent néanmoins une signification nouvelle en Amérique, où les Espagnols apportèrent les premiers pieds et débutèrent la viticulture. Planter une vigne dans cette nouvelle terre promise, c'était ainsi cultiver deux vignes, l'une terrestre et l'autre spirituelle.

Face aux résultats modestes de la viticulture en Nouvelle-Espagne, les inévitables pénuries de vin furent à l'origine de crises graves, qui contraignaient les autorités locales, autant

---

[36] « *Alzando tortillas de maiz por hostias en desprecio del sacramento* » : RAH, Muño, T. 65, f° 221v.

[37] Garcilaso de la Vega, *Comentarios reales*, éd. cit., p. 712. Pour un détail des paraboles et des mentions de la vigne comme symbole du rachat des péchés, voir Antoine Duranton, *Production, circulation et consommation du vin en Nouvelle-Espagne, XVIe-XVIIe siècles*, mémoire de master, EHESS, 2018, p. 53-55.

[38] « *Las viñas entre nosotros son de gran utilidad y de donde cogemos tan buenos frutos, sacado el vino, a que ninguna otra cosa útil se debe comparar, mayormente por haberlo el Redemptor del mundo para que en él su sancta sangre se consagrase, escogido* » : Bartolomé de las Casas, *Apologética historia sumaria*, éd. cit., p. 581.

[39] « *Como nuestro buen Dios enviava obreros a su viña, que tanta necessidad tenia de quien la cultivasse* » : Agustín Dávila Padilla, *Historia de la fundación y discurso de la provincia de Santiago de México de la Orden de Predicadores*, éd. Agustín Millares Carlo, Mexico, Academia Literaria, 1955, p. 27. Pour un exemple de l'usage de la métaphore, voir celui pléthorique fait par le franciscain Gerónimo de Mendieta : Gerónimo de Mendieta, *Historia eclesiástica indiana*, éd. Joaquín García Icazbalceta, Mexico, Porrúa, 1971.

à Lima qu'à Mexico, à réquisitionner les volumes restants et à les réserver au culte divin, dans l'attente de la flotte suivante[40]. Cette nécessité absolue pouvait aussi être instrumentalisée dans des luttes politiques. En juin 1532, Nuño de Guzmán dénonça auprès de l'impératrice, alors régente de Castille, l'interdiction de l'emploi de *tamemes* faite par l'Audience de Mexico. Pour tenter de convaincre la Couronne de modérer l'interdiction, Nuño de Guzmán cita le pain et le vin pour les besoins du culte, que les *tamemes* devaient précisément acheminer. Malgré l'inscription de cette interdiction dans le cadre de la restriction du portage humain par la Couronne de Castille, Nuño de Guzmán, alors en Nouvelle-Galice, en fit une mesure portée contre lui[41]. Il écrivit :

> « Il me semble qu'ils font preuve d'une grande inhumanité et je ne sais si je peux appeler loi ce qui manque de charité, car elle empêche que l'on puisse amener un peu de vin pour la messe, de la farine pour les hosties ou des remèdes pour les malades[42]. »

Nuño de Guzmán employa ici une argutie juridique pour défendre son positionnement précaire par rapport à la Couronne. Il n'en demeure pas moins qu'il savait qu'en mentionnant la pénurie d'hosties et de vin de messe il usait d'un argument difficilement contestable et décrivait un affrontement politique comme la preuve d'un manque de charité chrétienne.

L'attachement au pain et au vin demeura un élément structurant de la vie religieuse aux Indes, y compris dans les lieux où la culture du blé et du vin, ou à défaut l'approvisionnement en pain et en vin, étaient satisfaisants. La défense du dogme de la transsubstantiation et de la présence réelle occupa plusieurs théologiens de l'université de Mexico, fondée en 1551, notamment en réponse aux attaques protestantes[43]. De son côté, le Saint-Office de l'Inquisition fut soucieux de punir tout acte qui pouvait remettre en question la sacralité de l'hostie : en 1568, Juan Aznar fut arrêté à Cartago (Costa Rica) suite à une dénonciation, car il aurait nié, le jour de la Fête-Dieu la présence réelle dans le Saint

[40] À Lima, entre 1554 et 1555, l'archevêque dut faire chercher les dernières réserves de vin, une simple amphore, pour célébrer la messe (Garcilaso de la Vega, *Comentarios reales*, éd. cit., p. 714-16). En juin 1593 à Mexico, le vice-roi saisit plusieurs tonneaux de vin (Antoine Duranton, *Production, circulation et consommation du vin en Nouvelle-Espagne, op. cit.*, p. 63).

[41] Sur Nuño de Guzmán et sa situation en 1532, voir le chapitre 3, p. 176.

[42] « *Grande inhumanydad me parece que hacen y no se sy se puede llamar ley a la que falta caridad pues no se da lugar a que se pueda traer un poco de vino para misa, ni arina para ostias ni medizinas para enfermos* » : AGI, Patronato, 184, R. 22, f° 3v.

[43] Alicia Mayer, *Lutero en el Paraíso : la Nueva España en el espejo del reformador alemán*, Mexico, Fondo de Cultura Económica, 2008, p. 42-58.

Sacrement[44]. La même année, à Guadalajara, le marchand Domingo de Plazaola fut poursuivi pour luthéranisme après avoir déclaré que « Dieu n'est pas dans l'hostie que consacre le prêtre, mais que c'est [seulement] du pain bénit[45] ». En 1592, ce fut le prêtre Luis Díaz qui fut arrêté puis condamné pour avoir consacré de l'eau, par manque de vin, au cours d'une messe dans un village non loin de Pánuco[46].

Pain et vin n'étaient pas les seuls éléments utilisés dans la liturgie. Quoiqu'avec un caractère moins obligatoire, l'huile d'olive, avec d'autres adjuvants, servait par exemple à la fabrication du saint chrême, utilisé pour l'onction dans plusieurs sacrements, notamment le baptême[47]. Si d'autres ingrédients pouvaient être employés, l'absence d'oliviers suscita toutefois des interrogations et les évêques de Mexico, Oaxaca et Guatemala demandèrent en novembre 1537 une dispense royale afin de pouvoir utiliser le « baume de ces régions » pour le chrême liturgique[48]. D'autres éléments, comme les chandelles de cire blanche, étaient associés à la liturgie, pour assurer sa pompe, et donc marquer son caractère sacré. Le besoin de certaines plantes était enfin lié aux interdits alimentaires du catholicisme. En octobre 1539, dans une réponse au vice-roi de la Nouvelle-Espagne, le Conseil des Indes statua

> « qu'il ne convenait pas que l'on donnât licence pour manger de la graisse et du saindoux les jours interdits, [mais] que l'on cherche à planter des oliviers en raison du manque d'huile[49] ».

Face aux questionnements de certains fidèles, le Conseil des Indes ne choisit donc pas la voie de la facilité, mais préféra soutenir, une nouvelle fois, l'envoi d'oliviers pour les jours de viande maigre. Les plantes de Castille permettaient aussi le respect de la règle de certains ordres. En 1578, les Dominicains de Mexico se plaignirent du prix élevé de leur nourriture car comme ils mangeaient « au quotidien comme lors de Carême, leurs aliments [étaient] trois ou quatre fois

[44] Aznar plaida qu'il pensait que l'hostie n'était pas encore consacrée et craignait que ses compatriotes n'adorent qu'un simple morceau de pain : AGN, Inquisición, vol. 20, exp. 3, f° 91r-100v.

[45] « *En la hostia quel sacerdote consagra no viene dios en ella sino ques pan sancto* » : AGN, Inquisición, vol. 20, exp. 5, f° 163r. Ces deux procès furent gérés par l'Inquisition épiscopale, le premier tribunal de l'Inquisition ne fut institué qu'en 1571 à Mexique.

[46] Antoine Duranton, « Changer l'eau en vin ? Penser le catholicisme mexicain à partir d'un procès inquisitorial de la fin du XVIe siècle », *Études ibériques,* 24 novembre 2021, https://doi.org/10.58079/oydg. Pour des cas similaires à celui de Luis Díaz, jugés par l'Inquisition romaine, voir Cesare Santus, « Le vin de messe en question : controverses et expériences au Saint-Office », dans éd. Marie Lezowski et Yann Lignereux, *Matière à discorde. Les objets chrétiens dans les conflits modernes*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2021, p. 187-98.

[47] Jean-Pierre Albert, *Odeurs de sainteté : la mythologie chrétienne des aromates*, Paris, EHESS, 1990, p. 19-34.

[48] Joaquín García Icazbalceta (dir.), *Don fray Juan de Zumárraga*, éd. cit., p. 96. Le baume du Pérou remplaça rapidement celui de Judée : Jean-Pierre Albert, *Odeurs de sainteté*, *op. cit.*, p. 23.

[49] « *Que no convenía que se diese licencia para que se comiese grosura y manteca en días vedados, que procure que se planten olivares por la falta de aceite* » : cité par Justo L. del Río Moreno, *Los inicios de la agricultura europea*, *op. cit.*, p. 149.

plus chers que ceux qui mangent de la viande », à cause des prix du « poisson comme de l'huile, du vin et du pain et des œufs[50] ».

La vie chrétienne, et pas simplement celle des serviteurs de Dieu, était donc intimement liée aux plantes de Castille. Le chapitre XIII du livre 11 de l'*Histoire générale* de Bernardino de Sahagún (connu comme le codex de Florence) témoigne de l'association naturelle vécue entre l'ensemble de l'agriculture espagnole et la vie chrétienne. Le chapitre consacré au maïs a deux contenus différents selon la langue d'écriture. Le texte nahuatl décrit longuement la céréale, sa culture et les différents types de grains, mais dans le texte espagnol, Sahagún écrivit que la culture du maïs était une « évidence » et ne le décrivit pas. Il préféra expliquer pourquoi, selon lui, l'Amérique avait été coupée du reste du monde jusqu'à 1492. La preuve qu'il avançait était que

> « comme aucun des aliments [mésoaméricains] ne sont similaires aux nôtres, il semble que ces peuples n'ont jamais été découverts jusqu'à cette époque, car des aliments que nous consommons et que l'on consomme des pays d'où nous venons nous n'en trouvons aucun ici[51]. »

De cette preuve visible, le franciscain tira la conclusion que l'Évangile ne pouvait pas avoir été prêché aux Indes. De fait, la plupart des fruits pouvaient être associés à une représentation religieuse, à la manifestation du lien entre divin et humain : la grenade comme le symbole des fidèles réunis au sein de l'Église, le melon comme symbole de saint Côme, etc. Le franciscain Diego Valadés déclara que même l'huile, l'ail et les oignons produits par les religieux étaient considérés par les nouveaux convertis comme des nourritures « consacrées […] bénites et saintes », les Mésoaméricains associant les aliments des moines à leur sainteté[52]. L'anecdote est douteuse, mais témoigne que chaque plante de Castille avait une valeur religieuse potentielle aux yeux des Espagnols, dès lors qu'elle poussait dans ce territoire si particulier qu'était la Nouvelle-Espagne. Toutes les plantes de Castille se retrouvaient ainsi au cœur des identités entremêlées, hispanique et catholique[53].

---

[50] « *La comida de los dichos religiosos de ordinario son quaresmales por lo qual son tres y quatro tanto los mantenimientos dellos mas caros que los que comen carne* » : BNAH, Colección antigua, vol. 320, f° 10r-10v.

[51] « *La diversidad de los mantenimientos, que casi ningunos son semejantes a los nuestros, parece que esta gente nunca ha sido descubierta hasta estos tiempos, porque de los mantenimientos que nosotros usamos y se usan en las partes de donde venimos, ningunos hallamos acá* » : *Historia general de las cosas de Nueva España* (Codex de Florence) : Ms. Mediceo Palatino 218–20, Biblioteca Medicea Laurenziana, Florence, f° 246r-246v.

[52] « *Consagradas […] benditas y santas* » : Diego Valadés, *Retórica cristiana*, *op. cit.*, p. 736.

[53] Voir le chapitre 1, p. 102. La métaphore religieuse était aussi une façon de défendre le prestige d'une plante nouvelle. Dans la description des bananiers, considérés, à tort, comme des plantes mésoaméricaines, Sebastián Marco, *corregidor* de Apazingan dans le Michoacán, rendit « grâce à notre Seigneur qui les a créés » (« *dar gracias a nuestro S[eñ]or que los crió* »). Il ajouta que chaque arbre « ne porte pas plus d'un fruit et ainsi on peut le comparer

I.C. Des lieux signifiants

I.C.1. Le jardin, un lieu spirituel

Ces végétaux possédaient une valeur religieuse d'autant plus forte lorsqu'ils étaient cultivés dans un lieu aussi important que le jardin du monastère. Outre qu'il était la preuve matérielle du succès de la mission spirituelle, le jardin était un symbole de la pureté évangélique des missionnaires, liée à la virginité mariale, à travers le thème littéraire et pictural du jardin clos (*hortus conclusus*[54]). Le jardin clos formait un espace à part du monde temporel, dans lequel les plantes aidaient à lutter contre les tentations[55]. Si cette fonction appartenait aux attributions habituelles des jardins monastiques, la contemplation de plantes de Castille aux Indes incarnait la christianisation de l'espace et des âmes. Pour illustrer la vertu de Domingo de Betanzos, personnage clé de l'ordre dominicain aux Antilles et en Nouvelle-Espagne, le chroniqueur Agustin Dávila Padilla le décrivit déambulant dans le jardin du couvent de Tepetlaoztoc :

> « Le jardin de Tepetlaoztoc était l'œuvre de ses mains, une invitation à profiter du régal de ses bons et nombreux fruits. [Pourtant], jamais on ne vit le saint manger ne serait-ce qu'une seule poire ou un grain de raisin, ni aucune autre chose, quoiqu'il visitât [le jardin] fréquemment. La vue de ces fruits temporels le conduisait toujours à considérer les fruits du ciel[56]. »

Dans ce passage, la mention spécifique de fruits européens n'est pas un hasard, mais participe justement de la mise en scène de la sanctification de Betanzos : personnage pieux par ses nombreuses conversions, le Dominicain l'était aussi par la matérialisation de sa foi à travers la vigne et le poirier, ce que des fruits locaux n'auraient pas permis. Padilla reprit ici un thème

---

à la mère de Dieu, qui ne porta qu'un seul fruit, qui fut le Christ notre Seigneur » (« *No lleva más de un fruto cada árbol, y, ansí, se compara a la madre de Dios, q[ue] llevó sólo un fruto, que fue a CR[IST]O n[uest]ro s[eñ]or* ») : RG Michoacán, p. 291-92. Le bananier représente un cas intéressant car, à l'inverse, dans son *Historia do Brasil*, conclue en 1627, le franciscain Vicente do Salvador fit du manioc et du bananier la preuve que saint Thomas avait converti les Tupinambas avant 1492 : Dora de Lima, *Saveurs et savoirs du monde*, *op. cit.*, p. 245.

[54] Pascale Bourgain, « Le jardin de l'âme », dans éd. Élisabeth Antoine, Pascale Bourgain et Dominique Carru, *Sur la terre comme au ciel : jardins d'Occident à la fin du Moyen âge*, Paris, Réunion des musées nationaux, 2002, p. 18-27 ; Antonio Rubial García, « El paraíso encontrado. La representación retórico-religiosa de la naturaleza en Nueva España », *Boletín de Monumentos Históricos*, 18, nº 3, 2010, p. 5-33. Pour un exemple pictural, voir l'*Immaculée Conception* peinte par Giuseppe Cesari et aujourd'hui conservée à Madrid à la Real Academia de Bellas Artes de San Fernando (Inv. N° 0016), liant visuellement la Vierge Marie au jardin clos et aux arbres qui y poussent. La métaphore était connue en dehors du monde ecclésiastique, Alonso de Herrera y fit par exemple explicitement référence : Gabriel Alonso de Herrera, *Libro de agricultura*, *op. cit.*, fº 54v.

[55] Sur le jardin comme reproduction du paradis terrestre, notamment en Nouvelle-Espagne, voir Jeanette Favrot Peterson, *The paradise garden murals of Malinalco : utopia and empire in sixteenth-century Mexico*, Austin, University of Texas Press, 1993, p. 127-32.

[56] « *Con ser la huerta de Tepetlaoztoc obra de sus manos, y convidar con esto al regalo de sus muchas y buenas frutas, nunca se hallo que el santo comiese en ella ni una pera, ni un grano de uva, ni otra cosa alguna, aunque la visitava frequentemente. De la vista de aquellas frutas de la tierra, movia siempra la consideracion a los frutos del cielo* » : Agustín Dávila Padilla, *Historia de la fundación*, éd. cit., p. 41.

hagiographique classique, comme on le voit par exemple dans la vie d'Hilarion de Gaza, rédigée par Jérôme dans laquelle saint Antoine est décrit travaillant les vignes de son jardin[57]. Seules les plantes européennes permettaient ainsi d'effectuer ce parallèle et de placer Betanzos dans la continuité des saints catholiques.

Dans la suite du récit, Betanzos est décrit invitant les autres frères à suivre son exercice contemplatif et à combattre l'oisiveté morale par le travail dans le jardin, afin de trouver la trace de l'œuvre de Dieu dans leurs actions[58]. Le jardin de Tepetlaoztoc était ainsi décrit comme

> « le meilleur de [la Nouvelle-Espagne] à cette époque, autant pour son harmonie et son ordre que pour la variété des fruits des arbres de la terre et de Castille et pour le don de ses greffes, faites par les mains vierges et bienheureuses du bon Père[59] ».

Le jardin fut donc compté parmi les bonnes œuvres de Betanzos. La mention incidente des « arbres de la terre », c'est-à-dire des arbres mésoaméricains, est révélatrice du fait que la séparation complète entre plantes de Castille et plantes locales ne fut jamais absolue, mais qu'il était rhétoriquement crucial de mettre l'emphase sur les plantes du catholicisme.

Le jardin clos était aussi une allégorie du travail spirituel mené par le fidèle pour cultiver sa foi et développer sa relation avec Dieu. En Amérique, cette allégorie servit également à décrire la mission elle-même[60]. Lorsque Padilla décrivit le développement de la branche féminine de l'ordre des prêcheurs dans l'évêché de Oaxaca, il assimila les dix premières sœurs à « dix rejetons » d'une « sainte pépinière […] transplantée dans le jardin de la religion, qui est le jardin fermé et la fontaine scellée », jardin métaphorique, mais aussi physique, celui de la fondation dominicaine[61].

I.C.2. En dehors du jardin : sacraliser l'espace

Hors du jardin, les plantes de Castille ne perdaient pas de leur pouvoir et étaient des instruments privilégiés de la christianisation de l'espace. Cela passait souvent par des

---

[57] Florent Quellier, *Histoire du jardin potager*, *op. cit.*, p. 28.

[58] La parabole du jardin a été explorée aussi par Jorge Cañizares-Esguerra : Jorge Cañizares-Esguerra, *Puritan Conquistadors: Iberianizing the Atlantic, 1550-1700*, Stanford, Stanford University Press, 2006, p. 120-204.

[59] « *La mejor de aquesta tierra en su tiempo : assi por su concierto y orden, como por la variedad de sus fructos en arboles de la tierra y de Castilla, y por el regalo de sus enxertos, hechos por aquellas virginales y bienaventuradas manos del bendito Padre* » : Agustín Dávila Padilla, *Historia de la fundación*, éd. cit., p. 85.

[60] Bernard Sesé, « Poétique du jardin mystique selon Thérèse d'Avila et Jean de la Croix », *HispanismeS. Revue de la Société des Hispanistes Français*, nº 6 (hors série), mai 2024, journals.openedition.org/hispanismes/19348, consulté le 15 mai 2025.

[61] « *Aquel santo almacido* [sic] *de diez pimpollos fuesse transplantado en el jardin de la religion, que es el huerto cerrado y la fuente sellada* » : Agustín Dávila Padilla, *Historia de la fundación*, éd. cit., p. 301.

processions, suivant des pratiques ancrées dans la péninsule Ibérique[62]. Il s'agissait toutefois aux Indes moins de protéger une localité contre une calamité, notamment agraire, que de rendre grâce à Dieu pour la croissance de plantes de Castille. Une première récolte donnait régulièrement lieu à des célébrations religieuses, dont la temporalité et la spatialité signifiaient l'entrée de la colonie dans le christianisme. Dès avril 1494, Colomb rapporta aux Rois catholiques la réussite supposée de la plantation de blé, pois chiches et fèves : « ce blé a poussé très vite […], et le jour de Pâques [le 30 mars] on en a apporté une grande gerbe d'épis pleins de grains à l'église, ainsi qu'une brassée de pois chiches et de fèves[63] ». Colomb avait donc attendu le jour le plus important du calendrier liturgique, pour amener la récolte dans l'enceinte sacrée de l'église. Il y déposa autant le blé, corps potentiel du Christ, que des plantes associées à la pauvreté et par extension à l'abstinence du vendredi et du Carême. Ces légumineuses normalement consommées sèches en Castille à cette saison étaient, dans le récit de Colomb, miraculeusement fraîches[64]. Son geste mettait ainsi en scène la reconnaissance de la faveur divine dans l'établissement de la colonie.

De nombreux autres épisodes témoignent de cet attachement à placer des fruits au sein d'endroits sacrés, autant en remerciements à Dieu que pour rappeler la sacralité de ces fruits. Le père Cobo déclara avoir rencontré « des personnes qui avaient vu les premières poires qui poussèrent dans cette ville de Lima » et comment, « étant une chose nouvelle et unique, ils les placèrent dans la main d'une statue de la Vierge qui était dans la cathédrale[65] ». La même chose se renouvela, toujours selon Cobo, avec les premières roses, écloses autour de l'année 1552 à partir de graines placées sur l'autel de la cathédrale de Lima et bénites au cours d'une messe. La première fleur, reçue par l'archevêque Loaysa, fut également mise dans la main d'une statue de la Vierge de la cathédrale[66].

---

[62] William A. Christian, *Local religion in sixteenth-century Spain*, Princenton, Princeton University Press, 1981, p. 34, 40-41 et 115-19.

[63] « *El qual trigo* […] *nació presto, y día de Pascua se truxo dél un grande manojo, espigado y granado, en la yglesia; y ansí de garbanços y hava* » : CODODES, p. 572. Pour la traduction : Christophe Colomb, *La découverte de l'Amérique*, *op. cit.*, p. 369.

[64] María de los Ángeles Pérez Samper, « Las legumbres en la cocina cortesana de los Austrias », dans éd. Félix Labrador Arroyo et Jorge Pajarín Domínguez, « *Legumbres del Rey* » *: mesa y alimentación en la corte (siglos XVI-XIX)*, Madrid, Dykinson, 2021, p. 89-102, p. 92-96 ; Carolyn A. Nadeau, *Food matters*, *op. cit.*, p. 138-43 et 151-61.

[65] « *Personas que vieron las primeras peras que se dieron en esta ciudad de Lima y me contaron que como cosa nueva y rara las pusieron en la mano a una imagen de nuestra señora que estava en la iglesia mayor* » : Biblioteca Universitaria de Sevilla, Séville, Ms. A 331/102 (*Historia del Nuevo Mundo* de Bernabé Cobo), f° 536v-537r. La *Vierge à la poire* de Dürer (Musée des Offices, Florence, Inventario 1890, n° 1171) suggère un thème que Cobo connaissait peut-être : il s'agit d'une Vierge à l'enfant dont le Christ contemple la poire, évocation du péché originel. Je remercie Florent Quellier de m'avoir indiqué ce tableau.

[66] *Ibid.*, f° 550v-551r.

Ces épisodes ne mentionnent aucune cérémonie particulière au sein de l'église, mais on peut supposer que les plantes furent l'objet d'un rituel. Le jugement de résidence mené au cours de l'année 1541 à l'encontre du docteur Francisco Robles, juge de l'Audience de Panama, en témoigne. À l'instar de nombreux officiers royaux, le juge se targuait d'avoir été un bon serviteur du roi par la plantation de vignes, de divers agrumes et de figuiers[67]. Appelé à comparaître par le juge, García López, archidiacre de la cathédrale de Panama, décrivit le succès du premier vignoble, planté par le juge :

> « Quand [Francisco Robles] vint à cette terre, il amena des sarments de vignes que l'on planta à Nombre de Dios et en cette ville [de Panama] et lors de l'un des dimanches de Carême de l'année passée, le docteur Robles [amena] à l'église de cette ville deux grappes de raisins mûrs avec leurs feuilles. [L'archidiacre], émerveillé par une chose si bonne et si neuve en cette terre, les bénit, en rendant grâce à Dieu et il les partagea, au lieu du pain bénit, parmi ceux qui étaient à l'église pour la grande messe[68]. »

L'épisode est similaire à celui de Colomb : un fruit, lié à la liturgie, était amené à l'église un jour particulier du calendrier liturgique. Dans le cas de la vigne de Panama, le fruit fut béni et accompagna une célébration particulière, une communion qui n'en était pas vraiment une, marquant la solennité du moment. Le geste fut plus symbolique que véritablement religieux, mais était particulièrement important : la communauté des fidèles espagnols partageait le fruit d'une vigne qui annonçait une vie meilleure, tant sur le plan matériel que spirituel. À d'autres occasions, le fruit était associé à une célébration plus large. Un épisode rapporté par l'Inca Garcilaso en fournit un autre exemple à Lima :

> « Quand poussèrent enfin des grenades, on en emmena une sur le brancard du Saint-Sacrement lors de la procession de la Fête-Dieu. [La grenade était] si grande qu'elle causa l'admiration de tous ceux qui la virent […] car elle était plus grande que les amphores que l'on fait à Séville pour emporter l'huile aux Indes[69]. »

---

[67] AGI, Justicia, 369, N. 1, f° 139v. Il citait également des pruniers ainsi que des cocotiers et d'autres « arbres étrangers » (« *arboles estrangeros* »).

[68] « *Trujo quando vino a esta tierra sarmientos de parras de los quales se pusyeron algunos en la ciudad del niombre de Dios y otras en esta ciudad y que en domyngo de los de la quaresma proxima pasada el doctor Robles en [illisible] a la yglesia desta ciudad dos razymos de uvas maduras con sus hojas de que este testigo se maravillo por cossa tan buena e nueva en esta tierra dando gracias a Dios las bendixo e las hizo repartir en lugar de pan bendito en la yglesia entre la gente que en ella estava a la mysa mayor.* » : *Ibid.*, f° 169r-169v.

[69] « *En la ciudad de los Reyes, luego que se dieron las granadas, llevaron una en las andas del Santísimo Sacramento, en la procesión de su fiesta, tan grande que causó admiración a cuantos la vieron [...] que la granada era mayor que una botija de las que hacen en Sevilla para llevar aceite a Indias* » : Garcilaso de la Vega, *Comentarios reales*, éd. cit., p. 718. Bernabé Cobo rapporta une anecdote similaire, avec le premier olivier, dont un rameau fut placé sur le

La grenade, miraculeuse par sa taille, fut placée à proximité immédiate du Saint-Sacrement, le jour de la Fête-Dieu, qui célèbre justement l'espèce eucharistique. La grenade, sanctifiée par sa proximité avec le corps du Christ, avait une taille exceptionnelle, qui prouvait la présence réelle de Dieu aux côtés des Espagnols, en accompagnant leur colonisation du Nouveau Monde.

De fait, la taille miraculeuse des fruits de Castille servit souvent d'argument pour signifier que l'Amérique avait été promise aux Espagnols. Dans son traité, Diego Valadés mobilisa l'exemple des raisins, figues et grenades de grande taille ramenés de Canaan par Caleb et Josué à Moïse, incitant, selon Valadés à la conquête de la Terre promise. De la même façon, la conquête de la Nouvelle-Espagne devenait le prolongement de l'histoire biblique, ce que prouvaient les fruits qui y poussaient comme « des coings de la taille de têtes d'enfants, des pêches égales à de grandes oranges, […] des oignons qui sont aussi larges que les assiettes et des ails qui ont la taille d'oranges[70] ». Les fruits de Castille étaient ainsi la preuve que la religion chrétienne changeait les Indes, les transformant en un véritable pays de cocagne.

Toutes ces cérémonies signifiaient aussi la catholicisation de l'espace, par une Église définitivement implantée aux Indes, au sens propre et figuré[71]. Le franciscain Toribio de Motolinia fut à cet égard particulièrement éloquent pour décrire le lien fort qui existait entre spiritualité et culture des plantes venues d'Espagne. Dans le chapitre XVIII de la troisième partie de son *Historia de los indios de la Nueva España*, à la fois chronique de l'évangélisation et description géographique et ethnographique, datée des années 1540, Motolinia décrivit les différentes saisons en Nouvelle-Espagne ainsi que les réalisations agricoles des Espagnols. Après avoir relaté les différences de variations de température qui mettaient à mal la culture des arbres européens, Motolinia écrivit qu'en « cette Nouvelle-Espagne chaque village pour être parfait se doit d'avoir quelque terre chaude pour avoir ses vignes et jardins[72] ». Motolinia liait ici la perfection, au sens de complétude, mais également d'excellence spirituelle, à la culture des plantes de Castille, notamment de la plus importante d'entre elles, la vigne.

---

brancard du Saint-Sacrement : Biblioteca Universitaria de Sevilla, Séville, Ms. A 331/102 (*Historia del Nuevo Mundo* de Bernabé Cobo), f° 526v. Concernant le premier olivier planté, voir chapitre 2, p. 141.

[70] « *membrillos del tamaño de las cabezas de los niños, melocotones que son iguales a naranjas grandes, hay cebollas que son tan anchas como los platos y ajos que tienen el tamaño de naranjas* » : Diego Valadés, *Retórica cristiana*, *op. cit.*, p. 705.

[71] Jean Pirotte, « Sacraliser l'espace. Le travail du paysage dans les missions catholiques (XVIe-XXe siècles) », *Histoire, monde et cultures religieuses*, n° 37, n° 1, 2016, p. 33-48.

[72] « *En esta Nueva España cualquier pueblo para ser perfecto, ha de tener alguna tierra caliente, adonde tenga sus viñas, y huertas* » : Toribio de Benavente Motolinia, *Historia de los indios de la Nueva España*, éd. cit., p. 254. Pour la citation complète, voir chapitre 3, p. 183.

Par la suite, Motolinia détailla son propos à travers une description de la vallée d'Atlixco, attenante à la ville espagnole de Puebla, qu'il baptisa « vallée du Christ », en raison « de sa grande fertilité et de son abondance » en ce qui concernait les grenadiers, les vignes, le blé, les melons et les concombres[73]. Les plantes de Castille justifiaient la christianisation du toponyme, dressant un lien entre domestication de l'espace et son évangélisation : elles étaient la condition de possibilité autant que la preuve du succès de l'évangélisation des populations locales, en l'occurrence par les Franciscains. Après un bref détour historique, Motolinia revint de nouveau à la vallée et énuméra plus précisément tous les végétaux espagnols que l'on y trouvait, offrant une autre lecture religieuse :

> « Il me semble que cette terre doit être comme celle semée par Isaac en Palestine, de laquelle la *Genèse* dit qu'il récolta cent pour un. Car je me rappelle que lorsque le [couvent de] San Francisco de los Ángeles fut édifié, il y avait un habitant qui semait de blé la terre qui était attribuée au couvent […] et on lui demanda combien il avait semé et récolté et il dit qu'il avait semé une fanègue et qu'il en avait récolté cent[74]. »

Le succès du blé, sur une terre possédée par le couvent, était la preuve que la Nouvelle-Espagne était une autre terre promise, une terre sacrée, bénie par Dieu et que le blé était le signe de cette élection autant que le moyen de la transformation du territoire, rappelant ici le récit de la fondation de la ville de Querétaro, évoqué plus haut[75]. Par cette capacité particulière, propre aux plantes de Castille, il ne faisait guère de doute pour Motolinia et pour la plupart de ses compatriotes que la culture des plantes venues d'Espagne était la preuve d'un degré supérieur de vie politique et morale, qui permettait de vivre en chrétiens[76].

À l'inverse, l'explication religieuse arrivait souvent rapidement pour expliquer que les vignes poussaient mal. L'évêque de Oaxaca, Juan López de Zárate, écrivit en mai 1544 que les vignes ne poussaient pas à Oaxaca « alors qu'on les a plantées et non sans grand frais et grande

---

[73] « *De este valle que le pusieron el nombre como le convenía en llamalle Val de Cristo, según su gran fertilidad y abundancia* » : *Ibid.*, p. 255-58. Sur Atlixco, voir chapitre 5, p. 301.

[74] « *Paréceme que debía ser como esta la tierra que sembró Isaac en Palestina, de la cual dice el Génesis que cogió ciento por uno. Porque yo me acuerdo que cuando San Francisco de los Ángeles se edificó había un vecino sembrado aquella tierra que estaba señalada para el monesterio de trigo […] , y preguntado qué tanto había sembrado y cogido, dijo que había sembrado una fanega y cogido ciento* » : *Ibid.*, p. 259. Le passage mentionné est celui de *Genèse*, 26 (12-14). Voir une autre forme de lecture religieuse, dans le cas des Açores : « Notre Seigneur fut si généreux que [les terres] sont toutes remplies de vignes, qui valent plus que les meilleures terres de l'île […] pêches, pommes, poires, abricots, coings, figues et d'autres nombreux fruits, sans parler des nombreux et riches vergers » : cité par Dora de Lima, *Saveurs et savoirs du monde*, *op. cit.*, p. 49.

[75] Voir chapitre 5, p. 289.

[76] Toribio de Benavente Motolinia, *Historia de los indios de la Nueva España*, éd. cit., p. 158-59. Pour une citation et une interprétation du passage, voir *supra*, chapitre 5, p. 331.

peine ». L'échec s'expliquait « par nos péchés » et parce que « cette ville a été fondée ici par perversité et […] la malice a touché les habitants[77] ».

Le succès de ces plantes était aussi vu par ces missionnaires comme une marque personnelle de la sanctification de leur parcours. Motolinia raconta dans un autre texte, « pour rendre grâce à Dieu », comment il avait planté lui-même à Cuernavaca en 1531, deux noyaux de dattes, ajoutant qu'en général celui qui plante un arbre « n'en goûte pas le fruit ». En 1541, on lui apporta pourtant les fleurs de quatre dattiers qui avaient poussé grâce à lui. Il en conclut : « j'ai foi en notre Seigneur que je pourrai voir le fruit [de ces dattiers], même si, en vérité, c'est le fruit d'un autre dattier que je préférerais goûter[78]. » Au-delà de la multiplication miraculeuse d'arbres par rapport au nombre initial de noyaux et la rapidité de leur croissance, la citation de Motolinia était une référence directe à la salvation promise par Jésus lors de son entrée à Jérusalem, accueilli par des palmes. La référence à ce fruit, plus encore que celles des « fruits du ciel » évoqués au sujet de Betanzos, devait rappeler explicitement la rédemption proche du jugement dernier, Motolinia scellant son destin personnel à l'histoire de l'humanité.

Les discours des religieux ne furent pas que des artifices rhétoriques et les processions de simples mises en scène ponctuelles : ils croyaient profondément en l'existence d'un Ciel agissant. Ces discours témoignaient d'une dépendance religieuse forte aux plantes de Castille qui encouragea les frères à promouvoir activement l'envoi de plantes, notamment sous le patronage royal. Dès mars 1531, Luis de Fuensalida, gardien du couvent de Mexico, écrivit à l'impératrice, suggérant de contraindre chaque navire à destination de la Nouvelle-Espagne à embarquer des plants d'oliviers[79]. L'évêque de Mexico, le franciscain Juan de Zumárraga, soutenu par l'évêque de Oaxaca, Juan López de Zárate, formula le même souhait en 1537. Il suggéra aussi la mise en place d'un système d'envois contraints d'arbres et de pieds de vigne dans chaque navire en route pour la vice-royauté[80]. Dans cette lettre, Zumárraga assumait

---

[77] « *Aunque las an puesto y no con pocos gastos y travajos* » ; « *por nuestros peccados* » ; « *aquella ciudad se asento alli maliciosamente y […] redunda la malicia sobre los pobladores della* » : AGI, Patronato, 184, R. 38, s. f.

[78] « *para que diese gracias a Dios* » ; « *Acuérdome haber oido muchas veces en España que él que plata o pone la palma no goze del fruto* » ; « *espero en el Señor ver la fruta, aunque en la verdad, el fruto de otra palma deseo más gustar* » : Toribio de Benavente Motolinia, *Memoriales : libro de oro*, éd. Nancy Joe Dyer, Mexico, El Colegio de México, 1996, p. 529-31. En 1579, dans sa réponse au questionnaire des relations géographiques, le capitaine Hernando Alfonso de Estrada rédigea une histoire similaire, dont on peut supposer qu'elle s'inspira de l'anecdote de Motolinia : « Les dattiers poussent bien, ce dont témoigne le bénéficier Moreno : d'une palme qui est dans la cour de l'église, on planta un noyau de datte et, en trois années, [celui-ci] donna fruit ; ce qui est contre l'opinion vulgaire qui veut que celui qui plante ne voit pas le fruit » (« *Danse bien dátiles, que testifica el beneficiado Moreno que, una palma que está en el patio de la iglesia, se plantó un hueso de dátil y que, dentro de tres años, dio fruto; lo que es contra la opinión vulgar, [ya] que dicen que quien lo planta no ve el fruto* ») : RG Mexico I, p. 342.

[79] ENE, II, p. 34.

[80] AGI, Patronato, 184, R. 26, s.f.

certes plutôt le rôle d'autorité séculière et de relais du pouvoir royal que celui de frère franciscain. Toutefois, la similarité de sa requête avec celle de Fuensalida suggère que ces deux personnages éminents de l'ordre considéraient que les frères mineurs devaient soutenir la diffusion des plantes de Castille. Proche de ses confrères, Zumárraga put user de son influence pour que l'ordre de saint François reçoive en priorité les plants envoyés d'Espagne. La correspondance de Zumárraga indique que son rôle d'évêque n'était pas incompatible avec celui de représentant des Franciscains du Mexique. Ainsi, la même année, dans une lettre au secrétaire royal Juan de Sámano, il sollicita pour l'évêché le bénéfice des tributs d'un village indien dont les rentes devaient servir à financer un collège franciscain, sans doute celui de Santa Cruz de Tlatelolco. Il affirmait que si ledit village devait lui échoir, il ferait

> « acheter un navire dans [sa] terre [en Biscaye] et [ferait] venir de nombreux plants de châtaigniers et de pommiers, de poiriers, de pruniers, etc., et en peu de temps on fera un domaine qui vaudra autant que le village[81] ».

Il ne s'agissait donc pas seulement d'encourager le pouvoir royal à l'action, mais aussi de soutenir directement l'enracinement des plantes de Castille et de l'ordre franciscain, en l'occurrence pour générer une rente utilisable pour conduire la mission. Ces témoignages sont des indices d'une politique plus vaste de circulation des plantes de Castille au sein des ordres religieux, qui fit des moines des acteurs incontournables de la colonisation agricole de la Nouvelle-Espagne.

II — Du ciel à la terre : les plantes de Castille dans les jardins conventuels

II.A. Faire l'histoire des jardins conventuels en Nouvelle-Espagne

Au vu de ces représentations, intensément vécues par les missionnaires, les efforts mis au service de l'adaptation et de la diffusion des plantes de Castille ne sont pas surprenants. Les plantes participèrent à la conquête spatiale et spirituelle de l'Amérique, qui mit sous l'autorité des Rois catholiques de nouveaux sujets et unit à la communauté chrétienne de nouvelles âmes. Les jardins des frères furent au centre de ces dynamiques.

Les exemples sont nombreux de jardins religieux qui servirent de jardins d'essai et de lieu de la première plantation fructueuse, autant aux Antilles qu'en Nouvelle-Espagne.

[81] « *Hacer comprar un navío en mi tierra, y hacer traer muchas plantas de castaños y manzanos, perales, ciruelos, etc., y en breve se podria hacer una heredad que valiese tanto como el pueblo* » : cité par Joaquín García Icazbalceta (dir.), *Don fray Juan de Zumárraga*, éd. cit., p. 108.

Ainsi, sur Hispaniola, le terrain était occupé dès 1519, par le jardin du monastère dominicain de Santo Domingo et celui franciscain de la Vega, lesquels abritaient des grenadiers et des agrumes, doux et amers[82]. En débarquant en septembre 1521, à Cumaná, alors frontière militaire de l'empire, Las Casas rencontra des Franciscains qui avaient déjà un

> « monastère de bois et de paille et un très bon jardin où il y avait des orangers [qui donnaient] de merveilleuses oranges et un lopin de vigne et un potager et de très beaux melons et d'autres choses agréables[83] ».

Pietro Martire d'Anghiera décrivit quant à lui, dans sa huitième décade datée de 1525, le pays de Chiribichi, également situé sur la côte de l'actuel Venezuela (aujourd'hui Chichiriviche). Selon lui, « les légumes et les plantes de jardin apportés par les moines [dominicains] réussiss [ai] ent tous, par exemple les melons, les courges, les concombres, les radis, les carottes, les panais[84] ». Ces exemples demeurent toutefois ponctuels et ne fournissent qu'un faisceau d'indices du rôle capital des missionnaires dans la circulation de plantes.

II.A.1. Les couvents franciscains dans la décennie 1580

Un document exceptionnel permet une approche plus systématique qui va au-delà des anecdotes ponctuelles : le *Tratado curioso y docto de las grandezas de la Nueva España*, qui décrit la longue inspection (*visita*) de toutes les maisons franciscaines de la Nouvelle-Espagne, effectuée par le frère commissaire Alonso de Ponce entre septembre 1584 et juin 1589[85].

Envoyé par le général de l'ordre pour s'assurer de la bonne moralité des frères, ainsi que pour résoudre des conflits au sein de l'ordre franciscain et entre les frères mineurs et les autres ordres, le commissaire Alonso de Ponce s'attira de très nombreuses inimitiés et fut touché par les conflits politiques et religieux de la vice-royauté. En raison notamment de la rivalité de Ponce avec Pedro de San Sebastián, le provincial de la plus importante des provinces franciscaines de la Nouvelle-Espagne, celle du Santo Evangelio de Mexico, la visite, débutée dans cette même province, devint rapidement des plus mouvementées : après avoir visité de nombreux couvents de la vallée de Mexico et de ses alentours, puis après une première

[82] HDI, Lib. 3, cap. CXXVIII, p. 25. Las Casas les décrivit à l'occasion de leur destruction par des fourmis.
[83] « *Monasterio de madera y paja, y una muy buena huerta donde habia naranjos de maravillosas naranjas, y un pedazo de viña y hortaliza, y melones muy finos, y otras cosas agradables* » : HDI, Lib. 3, cap. CLVIII, p. 182.
[84] Pietro Martire d'Anghiera, *De orbe novo*, *op. cit.*, p. 690.
[85] Le manuscrit a été édité sous un autre nom à la fin du XIXe siècle. Je reprends le titre proposé par Josefina García Quintana et Víctor M. Castillo Farreras, dans leur édition de 1976 : Antonio de Ciudad Real, *Tratado curioso y docto de las grandezas de la Nueva España: relación breve y verdadera de algunas cosas de las muchas que sucedieron al padre fray Alonso Ponce en las provincias de la Nueva España siendo comisario general de aquellas partes*, éd. Josefina García Quintana et Jorge Gurría Lacroix, Mexico, UNAM, vol. 1, 1976, 2 vol. (abrégé à partir de maintenant en TCD). Pour l'histoire éditoriale, voir TCD I, « Estudio preliminar », p. XXXIX-XLVI.

inspection de certains monastères du Michoacán, Ponce fut banni du Santo Evangelio par ordre vice-royal, émis en mars 1586, dix-huit mois après son arrivée. Frère Alonso fut donc contraint de quitter précipitamment le bassin de Mexico et les vallées environnantes, se dirigeant alors vers le sud, marchant jusqu'au Nicaragua, puis remontant tout le continent vers le nord, sans passer par le Santo-Evangelio, pour retourner au Michoacán. Alors qu'il s'approchait à nouveau de Mexico, après plus de quinze mois d'absence, il fut brièvement arrêté en juin 1587, provoquant un grand scandale. Rapidement libéré, il fut de nouveau appréhendé en décembre de la même année pour être conduit de force à Veracruz, où il fut contraint d'embarquer pour quitter la Nouvelle-Espagne, en février 1588. Le capitaine du navire, qui craignit l'excommunication, le débarqua secrètement à La Havane, d'où il rejoignit le Yucatán pour poursuivre sa visite. Ponce ne retourna dans le Santo Evangelio qu'en février 1589, suite à l'élection d'un nouveau provincial, quittant enfin la Nouvelle-Espagne en juin 1589 et arrivant quatre mois plus tard en Espagne[86].

Dans ces conditions exceptionnelles, le commissaire réussit malgré tout à mener à bien sa mission d'inspection en visitant, presque toujours personnellement, 152 maisons et couvents franciscains, le long d'un itinéraire long d'environ 14 000 kilomètres qui l'amena de l'actuel Nayarit, alors Nouvelle-Galice, jusqu'au Nicaragua et de l'Atlantique au Pacifique (voir son itinéraire sur la carte 5)[87]. Le frère visita toutes les provinces franciscaines de la Nouvelle-Espagne : celle du Santo Evangelio, celle de San Pedro y San Pablo, correspondant au Michoacán, ainsi que les provinces australes, plus isolées, celle du Nombre de Jesús (Guatemala et San Salvador) et celle de San Jorge (Honduras, Nicaragua et Costa Rica). Enfin, il se rendit également au Yucatán, dans la province de San José[88]. La visite de Ponce fut donc particulièrement exhaustive, au moment même où le nombre de couvents franciscains se stabilisait (pour une spatialisation des couvents visités, voir la carte 6. Pour le détail par région, voir l'annexe 13)[89].

---

[86] TCD I, cap. XXII ; TCD II, cap. CII et CXXII- CXXXV.

[87] Je distingue « maison » et « couvent » en suivant le manuscrit : le terme le plus fréquemment utilisé fut celui de « *convento* », mais parfois le texte décrit des « *casitas* », beaucoup plus modestes. Le décompte de 152 établissements n'inclut que les couvents visités directement par le frère ou par une personne commissionnée spécialement par lui. Seuls douze couvents franciscains ne furent donc pas visités personnellement par Ponce : ceux de Teúl, Xuchipila, San Felipe, Xichú, San Pedro Tulimán, Aflaxayuca, Hueichiapa, Tepetitlán, Xilotepec, Querétaro, Apaceo et Salaya. Les autres, mentionnés par ouï-dire, ne sont pas inclus (Tixchel, Trujillo, Comayagua, Agalteca, Nacaome et Metepe). J'exclus celui de la Havane, pour des raisons géographiques.

[88] Je ne tiens pas compte de la distinction entre provinces du Michoacán et de Jalisco, la deuxième n'étant alors pas à proprement parler une province. Des changements de délimitation eurent lieu, en conséquence de la visite.

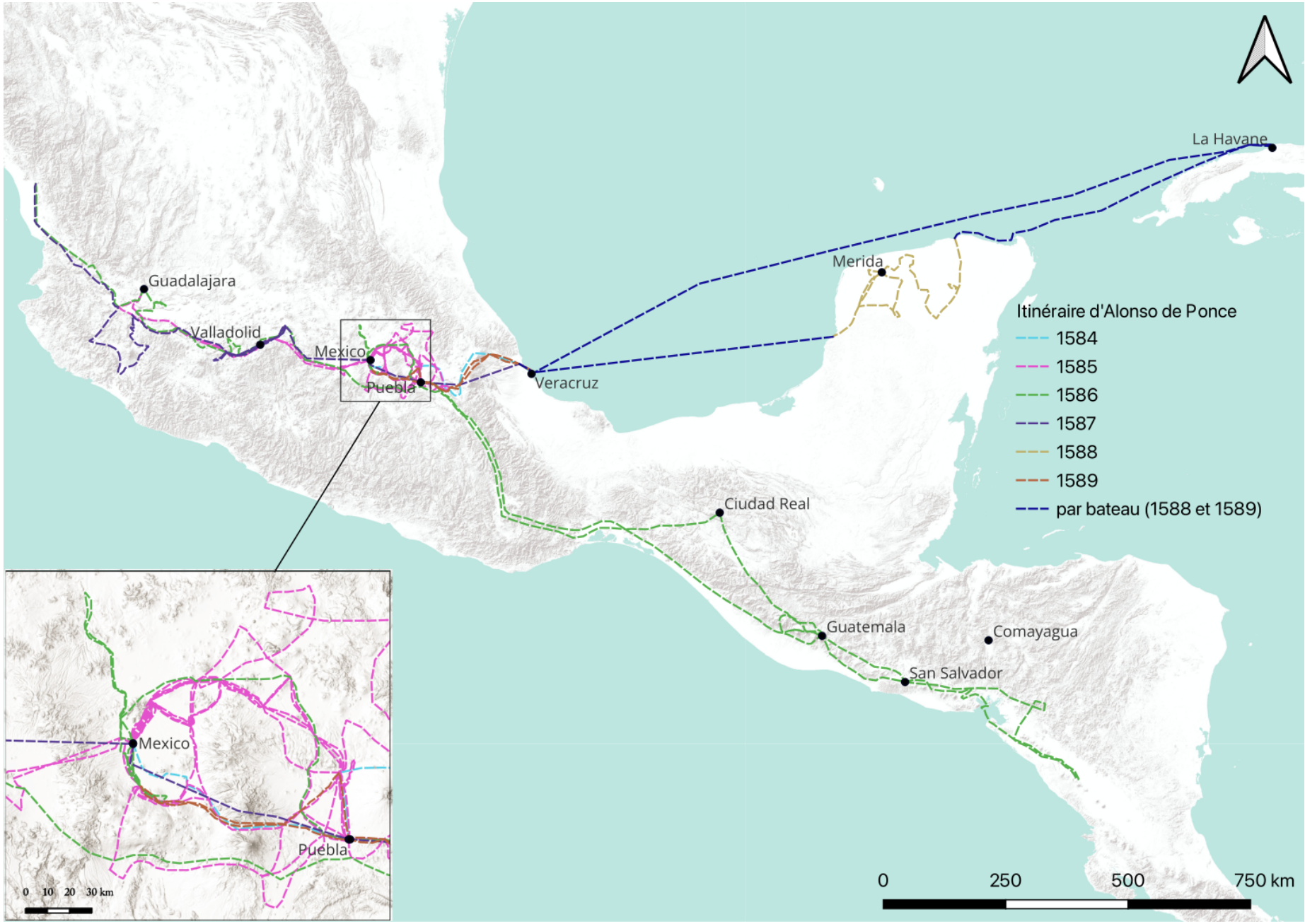
[89] Adriaan C. Van Oss, « Mendicant expansion in New Spain », art. cit., p. 43. Pour ne prendre que la province du Santo Evangelio, seuls 3 couvents furent construits dans la décennie 1580 et 2 dans la décennie 1590, pour 18 entre 1524 et 1529 ou 19 dans la décennie 1550.

Le manuscrit est anonyme, mais le texte fut en toute vraisemblance écrit par le secrétaire d'Alonso de Ponce, Antonio de Ciudad Real, à partir d'un journal rédigé quotidiennement pour établir un rapport de visite[90]. L'auteur du *Tratado curioso* était frère dans le Yucatán, où il avait rédigé un vocabulaire en langue yucatèque, mais il se trouvait en convalescence dans le couvent de Texcoco au moment de l'arrivée de Ponce. Son texte forme un volumineux récit de voyage organisé chronologiquement et, mis à part la description des évènements politiques et religieux qui affectèrent la visite, ainsi que diverses anecdotes et *exempla*, Ciudad Real appliqua avec monotonie pour chaque village et couvent visité une sorte de questionnaire informel, probablement inspiré des relations géographiques[91]. Ce style répétitif fait la part belle à la description des qualités inégalées du frère Alonso qui, malgré une santé fragile qui occupe de nombreuses pages du récit, mena inlassablement sa visite.

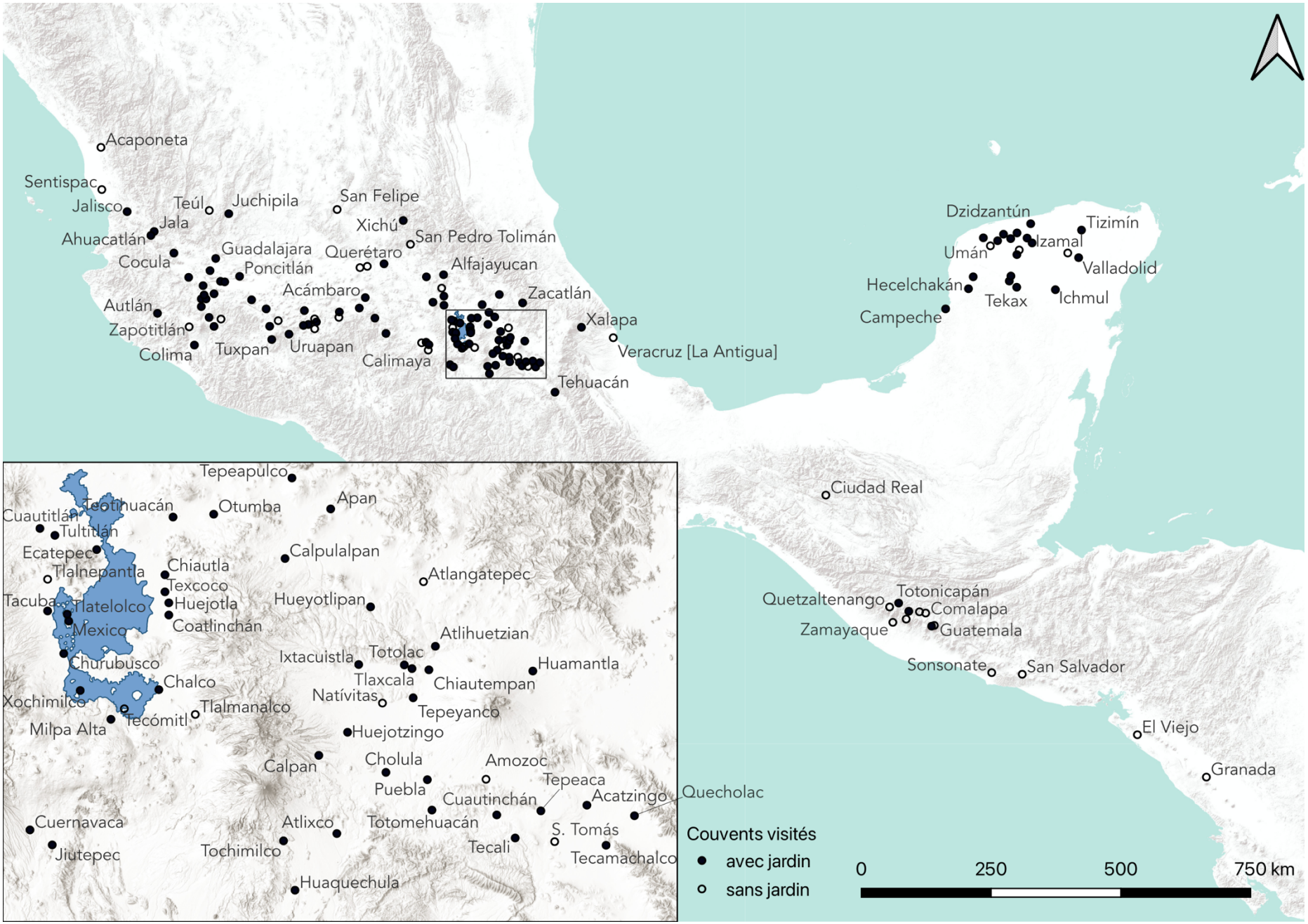
En dépit de ces caractéristiques, le *Tratado curioso* constitue une source exceptionnelle en raison du caractère systématique des critères utilisés par Ciudad Real pour évaluer chaque couvent visité. Mentionnant toujours le nombre de frères, la qualité de leurs cellules, l'aspect général du couvent, sa taille et le matériau de construction, Ciudad Real rédigea aussi une appréciation qualitative, jugeant par exemple négativement les petits couvents[92].

Au sein de ce questionnaire informel, Ciudad Real prêta attention aux jardins, les considérant comme un élément incontournable d'un couvent digne de ce nom. Le volume d'informations produit par Ciudad Real, sur 152 couvents, disséminés dans un espace gigantesque, avec une grille de critères appliquée systématiquement, autant au grand couvent déjà ancien qu'à la fondation nouvelle et concernant les plantes, la taille du jardin, l'enceinte, le système d'irrigation, permet une analyse unique des jardins conventuels et du rapport concret des missionnaires aux plantes de Castille. Confronté à d'autres sources, notamment produites par des acteurs laïques, le *Tratado* offre un panorama exhaustif des jardins conventuels franciscains dans les années 1580.

[90] L'hypothèse, reprise par Quintana et Farreras, fait aujourd'hui consensus, voir TCD I, p. XXIX-XXXIX.
[91] TCD I, p. IX-LXII. Ciudad Real participa probablement à l'écriture de certaines relations du Yucatán.
[92] TCD I, p. LIII-LV.



Carte 5 : Parcours des frères franciscains Alonso de Ponce et Antonio de Ciudad Real.
Les itinéraires sont approximatifs, notamment ceux dans le bassin de Mexico.
Source : TCD I, p. LXXXIII-CX.



Carte 6: Couvents visités par Alonso de Ponce et Antonio de Ciudad Real

II.A.2. Verger, jardin, huerta : définition

Les descriptions systématiques du *Tratado* permettent d'abord de dégager une définition précise du jardin conventuel en Nouvelle-Espagne, au sens où l'entendait Ciudad Real. Pour les décrire, le Franciscain utilisait le terme de « *huerta* ». Ce terme polysémique semble avoir été plus courant en Nouvelle-Espagne, remplaçant ceux de *huerto, jardín* ou *vergel*, aux sens proches, quoique légèrement différents, renvoyant à des variations entre potager et verger[93]. À l'instar de ses contemporains, Ciudad Real préféra presque systématiquement le terme de *huerta*, avec une seule occurrence de celui de « *huerto* » et aucune des autres termes, y compris lorsqu'il devait décrire un verger (d'arbres fruitiers) ou un potager (de simples et de légumes).

Le terme de *huerta* renvoie à un univers ancré dans la péninsule Ibérique et qui dépassait largement le seul monde religieux. La huerta, terme du reste repris en français contemporain, décrit avant tout un système d'agriculture irriguée et intensive typique du sud de la Méditerranée, sans y être exclusive. À travers un travail maraîcher à la houe et à la bêche, un groupe variable d'arbres fruitiers et de légumes étaient cultivés dans un espace clos, pour protéger les plantes des animaux et des voleurs. Ce système d'agriculture intensive nécessitait fréquemment, pour ne pas dire toujours, un système d'irrigation plus ou moins complexe. En Espagne, les huertas étaient associées à l'agriculture de l'époque musulmane et caractérisaient fortement les paysages du Midi valencien et andalou, frappant les voyageurs étrangers comme l'allemand Hieronymus Münzer qui s'émerveilla de la profusion de huertas observée le long de la côte méditerranéenne[94]. Le mot renvoie donc en premier lieu à une culture horticole productive, expliquant que les premières occurrences du terme en Nouvelle-Espagne décrivaient d'abord les jardins laïques de la ville de Mexico[95].

---

[93] En Espagne, la même évolution lexicale, d'un affaiblissement du sens propre de chaque terme, semble s'être produit : Expiración García Sánchez, « Plantas alimentarias en al-Andalus », art. cit., note n° 30, p. 71 ; Alain Musset, « Les jardins préhispaniques », *Trace*, 10, 1986, p. 59-73. *Vergel* ou *jardin* désignait toutefois au premier chef un jardin d'agrément, où l'accent était mis sur la beauté, à l'inverse d'une *huerta* dont la fonction était d'abord productive. Voir par exemple *infra*, l'opposition faite par Diego Muñoz Camargo entre *huerta* (fonction productive) et *vergel* (beauté du jardin). Voir aussi l'usage de Gregorio de los Rios, auteur d'un livre d'horticulture, publié en 1592 : « Dans le jardin, ne plantez pas des arbres fruitiers, car sinon cela ne serait pas un jardin, mais un verger ou une ferme : les jardins ont besoin d'arbres à fleurs, qui sentent bon et sont beaux » (« *En el jardin no planten arboles de fruta, porque ya no seria jardin, sino huerto o granja: y los jardines no requirren sino arboles de flores que tengan olor y vista* ») : Gregorio de los Ríos, *Agricultura de iardines*, *op. cit.*, f° 13r.

[94] Jean-Paul Le Flem, *La frustración de un imperio (1476-1714)*, Barcelone, Labor, coll. « Historia de España », 5, 1982, p. 28-30 ; Expiración García Sánchez et Ángel López López, « The botanic garden in muslim Spain (8th-16th century) », dans éd. Erik De Jong et Leslie Tjon Sie Fat, *The authentic garden : a symposium on gardens*, Leiden, Clusius Foundation, 1991, p. 165-76. Les huertas en Espagne ont acquis une notoriété mondiale par l'étude que leur a consacré Elinor Ostrom dans son travail sur les communs : Elinor Ostrom, *Governing the commons : the evolution of institutions for collective action*, Cambridge, Cambridge University Press, 1990, p. 69-81.

[95] Voir chapitre 5, p. 307.

Les jardins visités par Ciudad Real étaient toutefois d'un genre particulier. Ils occupaient un espace délimité dans l'enceinte monastique, distinct de l'atrium, une esplanade qui pouvait être particulièrement vaste en Mésoamérique, et des arbres du cloître, simplement décoratifs[96]. Si l'on suit Ciudad Real, chaque monastère franciscain se devait d'avoir un jardin, avec la plus grande diversité de plantes possibles et notamment d'arbres fruitiers.

Il est notable que l'absence de *huerta* fût presque toujours liée à la construction en cours du couvent ou à sa reconstruction suite à une catastrophe. À défaut, le couvent était jugé « petit » ou « pauvre ». Le couvent de Tahumán (aujourd'hui Humán, Yucatán) fut décrit comme « une toute petite maison, sans cloître, de plain-pied » et également sans jardin[97]. À Pátzcuaro (Michoacán), le couvent « n'était pas terminé et ne comptait qu'une pièce à l'étage en chaux et pierre et, en bas, l'église était en cours de construction », expliquant donc l'absence de mention d'un jardin[98]. Parfois, cette absence était directement explicitée, comme pour le couvent d'Atlancatepec, au nord de Tlaxcala où le frère mentionna « qu'il n'y avait pas de jardin », indiquant en creux que cette absence était inhabituelle pour un couvent de ce type[99].

De fait, sur les 152 maisons et couvents visités, seuls 39 n'étaient pas pourvus de jardin, ou du moins Ciudad Real n'en fit pas référence (voir annexe 10). Parmi eux, deux *hortecitas* furent mentionnées, des jardinets que Ciudad Real ne décrivit même pas et que j'inclus donc parmi les couvents sans jardin. Des 37 couvents restants, 20 furent décrits comme « petits » ou « pauvres » ou comme de « petites maisons », tandis que 12 étaient en construction ou en reconstruction, notamment au Guatemala. Enfin, outre le couvent de Tlalmanalco, seul cas où Ciudad Real, pressé d'arriver à Mexico, ne s'arrêta pas, seules quatre fondations n'ont pas vraiment d'explication relative à l'absence de jardin[100]. Au vu de ces chiffres, il est clair que pour Ciudad Real un bon couvent était doté d'un jardin.

Tous les jardins ne se valaient pas pour autant et les couvents les plus honorables avaient des jardins de plus grande taille et surtout étaient protégés par une enceinte, qui devait être visible et belle, en pierre de préférence. Le Franciscain considéra le jardin du couvent de Texcoco comme « très bien muré », tandis que celui de Tixkokob dans le Yucatán « n'était pas encore enceint, si ce n'était d'une clôture en bois », laissant entrevoir que la situation n'était

[96] Rosa Albina Bracho Linares, *Los jardines del exconvento agustino de Santiago Apóstol (siglo XVI) en Ocuituco, Morelos*, Thèse de doctorat, Universidad Autónoma Metropolitana, 2010, p. 49.
[97] « *Una casita pequeña, sin claustro, de aposentos bajos* » : TCD II, p. 349.
[98] « *No estaba acabado, tenía hecho un cuarto de cal y canto alto y bajo, e íbase haciendo la iglesia* » : TCD II, p. 73.
[99] « *No habia huerta ninguna* » : TCD I, p. 93.
[100] Il s'agit de Tlanepantla, où l'église n'était pas encore finie, Atitlán, Zapotitlán et Tecpán Guatemala, où la maison était décrite comme « triste et mélancolique ».

que temporaire[101]. À l'instar de Ciudad Real, le *corregidor* de Tepecuacuilco écrivit en 1579 au sujet du jardin du couvent augustin du village, qu'il était « particulièrement important », ce que prouvaient ses « hauts murs », mentionnés avant même la description des arbres qui y poussaient[102]. Le chroniqueur Cervantes de Salazar, quand il voulut faire entendre le prestige du couvent franciscain de Mexico, fit dire à l'un de ses personnages que son jardin était « très connu du fait de ce très long mur et des arbres qui le surplombent ». Le mur comptait ainsi autant que les arbres et sa hauteur permettait de déterminer la qualité du verger[103].

La clôture, expression même du *hortus conclusus*, était essentielle, protégeant le jardin des animaux, des voleurs ou du mauvais temps, et déterminait pour beaucoup la valeur financière et symbolique du jardin[104]. En Nouvelle-Espagne, les représentations picturales des jardins les réduisaient du reste souvent à leurs murs plutôt qu'à leurs arbres, notamment dans les peintures mésoaméricaines. C'est ce qu'on peut voir dans la représentation du paysage du village de Texupan, dans la Mixteca, où le jardin du couvent apparaît clairement délimité par un mur, à côté du monastère (image 19). De la même façon, la clôture fut clairement représentée dans le codex Osuna, soit par synecdoque dans une représentation schématique (image 20), soit comme élément central d'une peinture plus précise (image 14, p. 263).

L'autre élément coûteux, auquel Ciudad Real demeura très attentif, résidait dans le système d'irrigation, incontournable pour les cultures horticoles de Castille en Mésoamérique, en raison des caractéristiques climatiques locales[105]. L'irrigation allait des systèmes les plus sommaires (une simple « source d'eau » prélevée directement) à ceux autrement plus complexes et onéreux à mettre en place : conduits et canaux, réservoirs, bassins et fontaines, norias[106].

---

[101] « *Muy bien cercada* » : TCD I, p. 70 ; « *la huerta del convento aun no estaba cercada sino de palos* » : TCD II, p. 33.
[102] « *Cercada de altas paredes* » : RG Mexico I : p. 346.
[103] « *Bien se conoce la gran extensión de la huerta, por esa larguísima tapia, y por los árboles que sobre ella se asoman* » : Francisco Cervantes de Salazar, *México en 1554*, éd. cit., p. 46.
[104] En 1574, un procès oppose une certaine *doña* María et Jerónimo López au sujet des dégâts qu'aurait occasionnés ce dernier sur un jardin proche de Mexico. L'essentiel du procès tourna autour de l'état des murs, pour la plupart en ruine, alors que les arbres ne furent pas mentionnés : AGN, Tierras, vol. 35, exp. 5. Le mur pouvait être de nature diverse. Dans les environs de Paris à l'époque moderne, les contrats entre maçons et propriétaires détaillaient la hauteur (entre deux et trois mètres) et la qualité du mur (crépi de plâtre, mortier ou de bauge pour éviter la présence de nuisibles) : Florent Quellier, *Des fruits et des hommes*, *op. cit.*, p. 140-42. Les animaux divagants, fait majeur de l'histoire agricole de la Nouvelle-Espagne, sont un élément explicatif de l'importance accordée à ces murs. Il ne faut néanmoins pas exagérer la spécificité du cas mexicain puisque les horticulteurs franciliens furent confrontés à des problèmes similaires : *Ibid.*, p. 212-15 et 232-35.
[105] Sur le climat mésoaméricain et son inadéquation avec les plantes de Castille, voir chapitre 3, p. 183. Voir aussi Panayota Volti, *Les couvents des ordres mendiants et leur environnement*, *op. cit.*, p. 106-8.
[106] Les termes employés sont respectivement : *golpe de agua*, *agua encañada, acequías, fuentes y estanques, pilas, anorias*. Pour plus de détails, voir Tarsicio Pastrana Salcedo, « Huertas virreinales : ma multiplicidad de su función », *Esencia y Espacio*, 34, 2012, p. 20-33.

La représentation de Texupan (image 19) montre clairement le détournement d'un bras de rivière pour l'irrigation du jardin conventuel. Ces infrastructures, même les plus simples, rappellent que les jardins n'avaient rien d'une évidence, mais étaient des constructions s'appuyant sur des technologies dédiées, représentant un investissement important.



Image 19 : Détail de la carte du village de Texupan.
La carte associe représentations européennes et mésoaméricaines. Le monastère est représenté à la frontière du village, qui avait été refondé dans la plaine sur un plan orthogonal suite au regroupement de plusieurs localités préhispaniques.
Source : Plan de Texupan (20 octobre 1579), Real Academia de la Historia, C-028-010, accessible en ligne : https://bibliotecadigital.rah.es/es/consulta/registro.do?id=15872



Image 20 : Dessin d'un jardin dans le codex Osuna.
Ce document a été réalisé dans le cadre du jugement de résidence du vice-roi Luis de Velasco par Jerónimo de Valderama. Plusieurs autorités autochtones se plaignirent à cette occasion de mauvais traitements et de tributs abusifs.
Source : *Pintura del gobernador, alcaldes y regidores de México* (codex Osuna), BNE, VITR/26/8, 1565, f° 12v. Accessible en ligne : https://www.loc.gov/item/2021667702/

Enfin, le dernier élément qui caractérisait un bon jardin conventuel pour Ciudad Real était l'importance accordée aux arbres sur les cultures maraîchères. Malgré le rôle historique des simples dans les jardins monastiques, la *huerta* se devait d'être un verger plutôt qu'un potager. Les arbres fruitiers occupent ainsi une place beaucoup plus importante dans le récit du frère par rapport aux légumes, légumineuses et herbes diverses mentionnés ici ou là et

rarement décrits exhaustivement. À Huexotla, le couvent possédait par exemple un jardin « très beau dans lequel on récolt [ait] beaucoup de raisins, noix, pêches et figues et de nombreux légumes[107] ».

En règle générale, la présence d'arbres fruitiers était obligatoire pour que Ciudad Real accorde le qualificatif de « beau » ou « très beau » au jardin qu'il visitait, suivant en cela une vision partagée à l'époque[108]. Ponce ne visita que six *huertas* qui n'étaient que de simples potagers, parmi lesquelles on compte celles de Mexico, Guadalajara et celle de l'un des deux couvents franciscains de Puebla — de grandes villes où l'espace contraint rendit peut-être plus difficile la culture arboricole[109]. Outre le caractère négatif qui pouvait être associé aux plantes qui poussaient sous terre, l'attention plus grande portée aux cultures pérennes représentées par les arbres suggère que Ponce était conscient qu'elles représentaient une inscription durable de l'empreinte castillane en Nouvelle-Espagne.

Malgré cette préférence pour les vergers, les jardins étaient en général de taille modeste. Le nombre de plants est difficile à évaluer car Ciudad Real fut peu précis sur ce sujet, se contentant de formules vagues, comme lors de la description du jardin du couvent de San Cristóbal Ecatepec, où il mentionna de « nombreux pêchers et abricotiers, de nombreuses vignes et d'autres arbres, avec de bons légumes en quantité[110] ». D'autres sources moins systématiques permettent toutefois d'évaluer la dimension de ces vergers. Ainsi, dans le jardin du monastère augustin de Tepecuacuilco, déjà cité plus haut, le *corregidor* chargé de rédiger la relation géographique, compta en 1579 « plus de 300 orangers et citronniers […], plus de 40 palmiers dattiers », en plus d'autres arbres dont il ne fournit pas le nombre[111]. Le livre de comptes du couvent de Querétaro liste quant à lui pour l'année 1685, soit un siècle après la

---

[107] « *Tiene una huerta muy bonita en que se dan muchas uvas, nueces, duraznos y higos y mucha hortaliza* » : TCD I, p. 120.

[108] Alonso de Herrera fit des éloges particulièrement appuyés à ceux qui plantaient des arbres, une « bonne œuvre » (« *buena obra* ») et un travail « saint ». En parlant des orangers il ajouta qu'un jardin « ne peut pas être parfait s'il n'y a pas quelques arbres » (« *no se puede dezir ser perfeto jardin, donde no ay algunos arboles* ») : Gabriel Alonso de Herrera, *Obra de agricultura*, *op. cit.*, f°s 46v et 85v. Voir aussi Félix Díaz Moreno, « Jardines conventuales. Un caso singular : los Recoletos, de huerta a biblioteca », dans *Parques y jardines. Ciclo de conferencias*, Madrid, Instituto de estudios madrileños, 2011, p. 187-99, p. 193-97 ; Panayota Volti, *Les couvents des ordres mendiants et leur environnement*, *op. cit.*, p. 105.

[109] Dans sa description du couvent dominicain de Mexico, rédigée au début du XVIIe siècle, le chroniqueur Hernando Ojea expliqua que le sol meuble de la lagune et la proximité de l'eau saumâtre rendait impossible la croissance d'arbres fruitiers, une explication qui ne vaut cependant pas pour Puebla et Guadalajara : Hernando Ojea, *Contextos y texto de una crónica. Libro tercero de la historia religiosa de la provincia de México de la orden de Santo Domingo de fray Hernando Ojea*, éd. José Rubén Romero Galván, Mexico, UNAM, 2007. Le jardin de l'autre couvent franciscain de Puebla était du reste particulièrement bien doté, cf. *infra*.

[110] « *Hay muchos duraznos y albarcoques, muchas parras y otros árboles con mucha y muy buena hortaliza* » : TCD I, p. 68.

[111] « *Trescientos naranjos y limones* […] *más de 40 palmas dátiles* » : RG Mexico, I, p. 346.

visite de Ponce, « 530 vignes, 45 arbres de poire noire, 33 pêchers, 15 figuiers, 9 limonniers et citronniers, 8 grenadiers, deux rangées d'oignons, choux, laitues, concombres, courges, patates douces, piments et d'autres[112] ». En s'appuyant sur ces chiffres et en les comparant avec des jardins laïques, comme celui de Nuño de Guzmán, une hypothèse de plusieurs dizaines de pieds par essence semble raisonnable lorsque Ciudad Real les décrit comme « nombreux[113] ».

Le *Tratado* permet ainsi de dessiner les contours d'une *huerta* conventuelle moyenne : sur des surfaces relativement modestes, le jardin était un espace clos, généralement irrigué et de préférence consacré à l'arboriculture plutôt qu'aux cultures maraîchères. La construction de l'enceinte et des infrastructures d'irrigation représentait un coût certain dans l'établissement d'un jardin, sans doute plus que l'achat des plants et leur mise en culture. Un témoignage détaillé du chroniqueur Diego Muñoz Camargo permet de compléter cette impression générale. Dans la description de sa ville natale de Tlaxcala, rédigée dans les années 1580, l'auteur consacra un passage particulièrement long au couvent franciscain et notamment à son jardin. Alors que Ciudad Real avait décrit un « jardin dans lequel poussent de nombreuses noix, pêches et d'autres fruits et tout type de légume » avec « des fontaines et des bassins d'une eau très belle qui l'irriguent », Muñoz Camargo offrit un compte rendu beaucoup plus détaillé[114]. D'après lui, les Franciscains avaient

> « un jardin clos, très grand et spacieux, planté de nombreux arbres fruitiers d'Espagne, comme des noyers et quelques châtaigniers, des pêchers et poiriers, des cognassiers et des pommiers et des oliviers, et beaucoup d'autres variétés de plantes, ainsi que des roses et des iris et des lys blancs : toutes ces choses ont été apportées avec soin de Castille, parce qu'elles manquaient dans ce pays. De telle sorte que tout le jardin est composé et distribué avec ordre et concert, par des rues et des allées de grande réjouissance ; le tout constitue un verger unique et des plus plaisants, en partie sur un terrain plat et en partie sur un coteau et un terrain élevé et l'on monte à son point culminant par des marches faites à la main, de chaux et de pierre, qui constituent ses paliers et ses allées de talus.

[112] « *530 parras, 45 árboles de pera parda, 33 duraznos, 15 higueras, 9 limas y limnes, 8 granadas, 2 tablas de cebollas, coles, lechugas, pepinos, calabazas, camotes, chiles y demás* » : livre de compte du couvent franciscain de Querétaro de l'année 1685, cité par Paulina Machuca, « El arribo de plantas a las Indias occidentales », art. cit., p. 90. Concernant la présence de plantes américaines dans le jardin, voir *infra*, p. 388.
[113] Voir le décompte des pieds du jardin de Nuño de Guzmán, chapitre 3, p. 177.
[114] « *Huerta, en la cual se dan muchas nueces, duraznos y otras frutas, y todo género de hortaliza: hay en lo alto de la huerta unas fuentes y estanques de agua muy linda con que la riegan* » : TCD I, p. 74.

> Et [il y a] un mur de mortier et sur l'un des murs de ce jardin, qui est à l'un de ses coins et de ses angles, il y a une fontaine d'eau, très belle, claire et paisible, par laquelle tout le jardin est irrigué[115]. »

Cette description est sans conteste particulièrement élogieuse. Il n'en demeure pas moins que Muñoz Camargo partageait avec Ciudad Real les mêmes intérêts, insistant particulièrement sur les arbres. Un dessin, daté des années 1550 et associé à son texte, permet d'avoir un regard différent sur ce même jardin[116] (image 21).

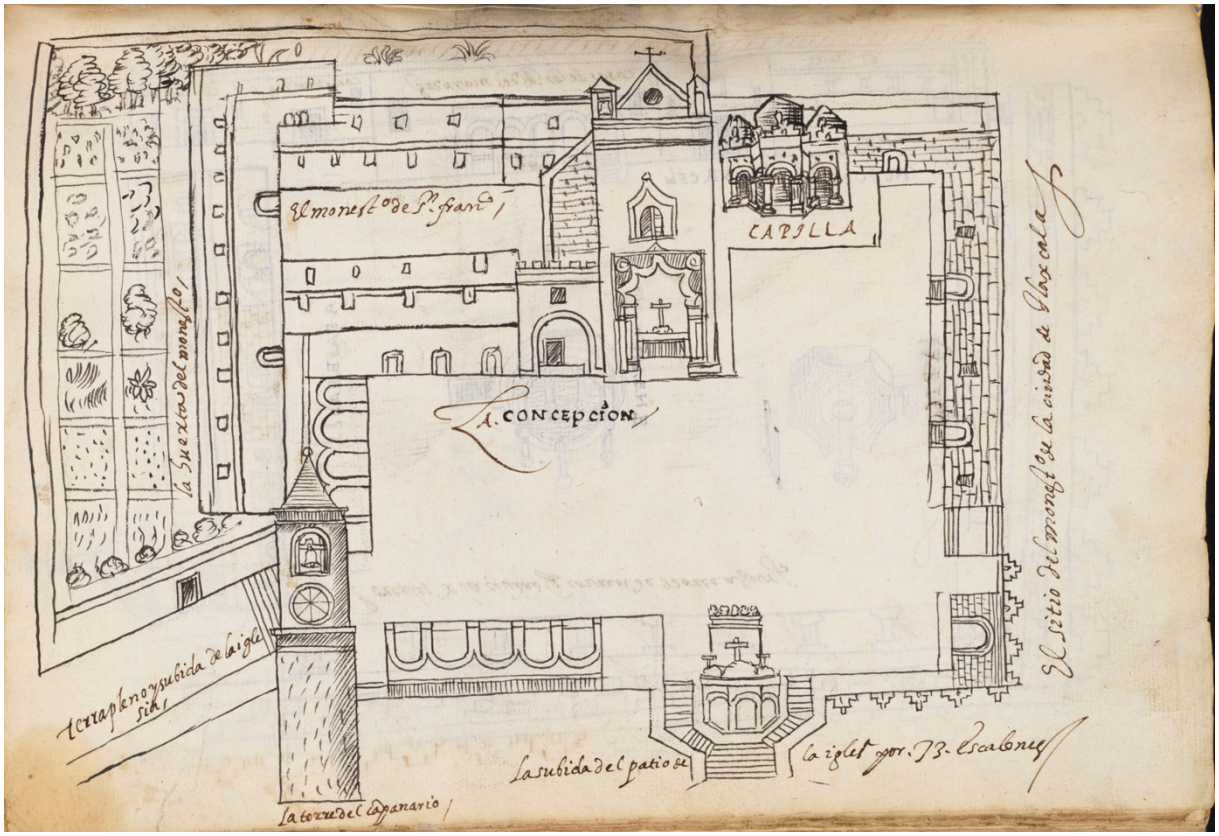


Image 21 : Dessin du couvent franciscain de Tlaxcala.
Source : *Historia de Tlaxcala*, Library of Glasgow University, Sp. Coll. Ms. Hunter 242 (U.3.15), f° 245v. Avec l'autorisation des archives et des collections spéciales de l'université de Glasgow.

[115] « *Una huerta cercada, muy grande y espaciosa, plantada de muchas arboledas de frutales de España, como son nogales y algunos castaños, duraznales y perales, membrillares y manzanas y olivares, y otras muchas diversidades de plantas, ansí como rosales y lirios y azucenas: todas estas cosas, traídas por curiosidad de Castilla, porque en esta tierra se carecía de ellas. De forma que toda la huerta va compuesta y repartida por orden y concierto, por calles y paseadores de mucha recreación, que toda ella es un vergel singular y de extremado contentam[ient]o, en partes, de tierra llana y, en partes, a media ladera y tierra alta, y por lo más [alto] suben por escalones hechos a mano, de cal y canto, que van haciendo sus descansos y paseaderos de terraplén. Y [tiene] pared de argamasa y la una pared desta huerta, que es a un rincón y ángulo della, está una fuente de agua muy hermosa, clara y apacible, de donde se riega toda la huerta desta fuente* » : RG Tlaxcala I, p. 54-55.

[116] La datation et l'attribution des dessins du manuscrit de Glasgow (image 21) font l'objet de débats. Les images furent réalisées par plusieurs *tlacuilos* autochtones. Celle du monastère serait des années 1550, après des modifications de l'atrium, mais avant le changement de l'église. Le texte de Muñoz Camargo aurait été ajouté postérieurement : Andrea Martínez, « Las pinturas del manuscrito de Glasgow y el lienzo de Tlaxcala », *Estudios de cultura náhuatl*, 20, 1990, p. 141-62 ; Eleanor Wake, « Codex Tlaxcala : new insights and new questions », *Estudios de cultura náhuatl*, 33, 2002, p. 91-140.

Cette illustration, quoique faisant figurer une version précoce du jardin, témoigne de l'inscription de celui-ci au sein du couvent, représentant environ un cinquième de la surface conventuelle. Si l'irrigation n'est pas visible, l'enceinte est nettement dessinée, ainsi qu'une porte qui permettait d'entrer dans le jardin sans réellement franchir la clôture religieuse. L'espace était organisé en carrés distincts, séparant des types de cultures, lesquelles sont représentées trop schématiquement pour être identifiables. La plupart relève néanmoins de cultures plutôt maraîchères qu'arboricoles. Les arbres, relégués aux extrémités et dans certaines zones délimitées, étaient ainsi loin d'occuper la majorité du jardin. Alors que le dessin renvoie l'image d'un potager, d'un jardin floral et d'un jardin de simples, la description de Camargo, comme celles de Ciudad Real, valorisa les arbres, plus prestigieux, en dépit des éléments les plus visibles. Ce hiatus explique que les textes soient généralement moins diserts sur les légumes, y compris lorsque leur culture occupait l'essentiel de l'espace horticole.

II.B. Les plantes de Castille dans les jardins conventuels

II.B.1. Diversité et diffusion des plantes de Castille

Les descriptions des *huertas* par Ciudad Real, couvent après couvent, permettent d'avoir une image de la circulation des plantes au sein de l'ordre de saint François, une soixantaine d'années après la conquête du Mexique. À partir des 152 maisons et couvents franciscains mentionnés dans le *Tratado*, j'ai pu synthétiser les données relatives aux jardins conventuels et aux plantes qui y poussaient (annexe 11).

Ces chiffres doivent être pris avec précaution : Ciudad Real omettait parfois de mentionner certaines espèces, ce que suggère la comparaison entre sa description et celle de Muñoz Camargo, tandis que dans d'autres cas, il se contentait d'écrire que poussaient « beaucoup d'arbres et de légumes » ou bien « de bons fruits et légumes, en quantité », sans plus de détails[117]. Parfois, il ne donnait aucune indication sur la *huerta* (9 cas) ou se limitait à la caractériser comme « petite » (5 cas)[118]. Enfin, dans 19 cas (environ 17 % de l'ensemble des *huertas*), notamment au Michoacán, Ciudad Real ne décrivit pas ce qui poussait dans le jardin conventuel, mais lista les plantes de Castille cultivées dans le village[119]. En raison de

[117] « *de mucha arboleda y hortaliza* » ; « *se da mucha y muy buena fruta y hortaliza* ». Les termes sont stéréotypés et se retrouvent tout au long du récit : TCD, I, p. 83-84 ; TCD II, p. 89, 126, 132 et 149.

[118] Les jardins sans description sont les suivants : Atlixco, La Milpa, Tantzítaro, Ponctitlán, Techalutla [Techaluta], Tzacualco [Zacoalco], Ichmul et Tixkokob. Ceux « petits » : Alfaxayuca, Zitácuaro, Atoyaque [Atoyac], Xequelchakán [Hecelchacán] et Tutulla.

[119] Les villages en question : Ciudad Vieja o Almolonga, Totonicapa, Tecpamatitlán, Tzinapícuaro, Tarimbaro, Querétaro, Tzcapo [Zacapu], Pechátaro, Tarécuato, Axixique [Ajijic], Chapala, Jalisco, Auacatlán, Autlán,

l'entremêlement des descriptions des villages et des couvents, il n'est pas exclu que Ciudad Real ait sous-entendu que ces arbres se trouvaient aussi dans le couvent. Le récit de la visite de Tarímbaro (Michoacán) en donne un exemple. Après un accueil festif (une messe, une danse avec musique et un *Te Deum* chanté en nahuatl), Ponce arriva au couvent :

> « Celui-ci est terminé, avec son cloître, dortoir et jardin, l'église était en cours de construction et l'on utilisait alors une autre, faite de paille ; deux frères vivaient dans ce couvent et le père commissaire les visita et s'arrêta avec eux ce jour-là et le suivant. Le village est modérément peuplé et il y pousse des figuiers, des pêchers, des pommiers et des poiriers[120]. »

Malgré les doutes, j'ai préféré une approche prudente et le tableau de l'annexe 11, ainsi que les cartes associées, ne comptabilisent pas ces cas ambigus[121]. Plus prudent, ce choix sous-estime sans doute la richesse arboricole des couvents du Michoacán, mais évite une approximation trop grande dans l'interprétation générale. Les chiffres tirés du *Tratado curioso* sont donc des indications de tendances lourdes, une impression de ce qui pouvait pousser habituellement dans une *huerta,* plutôt que représentatifs d'un décompte précis.

Malgré ces limites, les données rassemblées suggèrent qu'en plus de constituer un élément standard du couvent franciscain de Nouvelle-Espagne, les *huertas* étaient des lieux de concentration de plantes de Castille, et ce à l'échelle du continent. Les trois quarts des couvents possédaient un jardin, jusqu'à 85 % d'entre eux au Santo Evangelio, la plus ancienne et la mieux dotée des provinces avec ses 68 couvents. Les provinces étaient inégalement concernées par le phénomène : dans le Santo Evangelio, le Michoacán ou dans le Yucatán, les jardins furent omniprésents et leur absence une exception. À l'inverse, en Amérique centrale, les *huertas* furent minoritaires (annexe 10). Il n'est pas exclu que cela tienne du contexte d'écriture de la source : au fur et à mesure de l'éloignement du Santo Evangelio, les descriptions de

Tuchpan [Tuxpan], Tzayula [Sayula], Amacueca, Pirihuán et Uruapan. À Erongarícuaro, le cas est légèrement différent car Ciudad Real décrivit des fruits offerts à Ponce, sans doute cultivés sur place.

[120] « *Está acabado, con su claustro, dormitorio y huerta, la iglesia se iba haciendo, y tenían entonces de prestado una de paja; moraban en aquel convento dos frailes, visitólos el padre comisario y detúvose con ellos aquel ella y el siguiente. El pueblo es de mediana vecindad, danse en él higos, duraznos, manzanas y peras* » : TCD II, p. 71. Ciudad parle de « *lengua mexicana* » pour le *Te Deum*, terme employé pour le nahuatl, mais au vu du lieu, le tarasque ou l'otomi ne sont pas exclus.

[121] Si j'avais inclus ces cas, certains d'entre eux auraient été comptabilisés parmi les jardins les plus richement dotés décrits par Ciudad Real. Ainsi, le jardin de Tarímbaro, qui n'est même pas décrit par Ciudad Real, serait apparu comme plus important que celui de Tzintzuntzan, où le moine avait clairement distingué les arbres qui poussaient dans le jardin (figuiers et noyers) de ceux du village (figuiers, pommiers, pêchers, vignes, cognassiers, grenadiers, agrumes et noyers).

Ciudad Real se firent plus sommaires et dépréciatives dans le cadre d'une visite qui fut plutôt une fuite face aux ennemis du commissaire qu'une inspection.

Il semble néanmoins qu'une autre tendance se dégage de ces cartes. En Amérique centrale, le contrôle espagnol plus lâche, matérialisé par des populations européennes moins nombreuses, éloignées des grands centres urbains et installées dans des petites villes, conduisit à des couvents moins nombreux, plus récents et plus petits. La dissémination des jardins ne suivit donc pas une trajectoire indépendante du pouvoir temporel et militaire, contredisant le discours de missionnaires qui aimaient se présenter comme opposés aux dynamiques de conquête et prêchant sans intermédiaire parmi les païens, loin de toute idée de domination. En réalité, dans les espaces où le contrôle espagnol était plus fragile, les couvents étaient moins imposants. Si l'historien Adrian Van Oss a montré la corrélation de la présence et de la taille des couvents aux densités de populations autochtones sédentaires, il semblerait ici que la capacité de la monarchie catholique à imposer son contrôle et à fixer des populations espagnoles fut également déterminante[122]. L'absence de couvents et de jardins bien dotés était ainsi le symptôme d'une domination moindre sur les populations autochtones.

Le décompte par plante réalisé à partir du *Tratado curioso* établit aussi avec précision le rôle moteur des couvents dans la diffusion des plantes de Castille à l'échelle de la Mésoamérique. Les arbres les plus fréquemment rencontrés étaient représentatifs de l'arboriculture espagnole de l'époque au sens large : noyers, pêchers, orangers et figuiers, auxquels il faut ajouter la vigne. D'autres arbres apparaissaient plus occasionnellement comme les cognassiers, grenadiers, pommiers et poiriers.

D'une grande diversité, ces arbres fruitiers coïncident pour l'essentiel avec les arbres de Castille les plus communément mentionnés dans les sources, suivant également ce qu'a observé Paulina Machuca pour la région de Jalisco, à partir notamment des relations géographiques[123]. Ces essences correspondent aussi, pour une large partie, à ce qui était cultivé dans les jardins monastiques européens à la même époque[124]. La présence significative de noyers (24,8 % de

[122] Adriaan C. Van Oss, « Architectural activity, demography and economic diversification », art. cit., p. 106-15.
[123] Le travail a été mené notamment à partir de 45 relations géographiques. P. Machuca note une mention de cognassiers dans 69 % des cas, d'orangers dans 58 %, grenadiers dans 53 %, 51 % pour les figuiers, 38 % pour les pommiers et poiriers : Paulina Machuca, « El arribo de plantas a las Indias occidentales », art. cit., p. 85-88.
[124] Clément Gurvil, « Les allées et venues des verdures à l'âme. Des jardins ecclésiastiques parisiens au XVIe siècle », dans éd. Florent Quellier et Georges Provost, *Du Ciel à la Terre. Clergé et agriculture, XVIe-XIXe siècles*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2008, p. 15-25. Voir l'exemple du jardin d'Alexandre Fleuriotte, vicaire de la cure de Groslay (aujourd'hui en Seine-et-Marne), vers 1700, avec ses « seps de vignes […] poiriers, peschers, abricotiers, pruniers et autres fruits » : cité par Florent Quellier, « Le jardinage, une signature du bon prêtre

tous les jardins, 40,3 % dans le Santo Evangelio) est toutefois moins habituelle, notamment pour la Nouvelle-Espagne. Cette surreprésentation est-elle l'indication de la mise en réseau des jardins conventuels — d'une première plantation de noyer, qui, quoique peu commune, aurait permis à l'arbre de se répandre suite à des échanges entre couvents, sans quitter le milieu conventuel — ou d'un besoin liturgique propre des couvents en noyers, notamment pour l'huile ? Les deux explications ne sont pas exclusives. Les autres plantes, à l'exception de la vigne, n'étaient pas liées à des usages liturgiques, mais demeuraient inscrites dans le cadre habituel des monastères, notamment pour la production de fruits confits ou, dans le cas ibérique, de pâte de coings[125].

Le *Tratado* indique clairement que les jardins étaient des lieux de concentration d'espèces végétales de Castille. Parmi les essences les plus courantes, Ciudad Real prenait régulièrement soin de préciser la variété des cultivars. Lorsque des orangers étaient présents, Ciudad Real mentionna dans la moitié des cas (11 occurrences) d'autres agrumes : citronniers, limonniers ou cédratiers. De la même façon, les pêchers (plus souvent appelés *duraznos*) étaient régulièrement cités avec au moins un autre arbre apparenté : *albaricoques* (3 occurrences), *priscos* (3 occurrences) ou *melocotones* (2 occurrences). Des variétés distinctes d'une même famille étaient donc cultivées, avec des traits suffisamment différents pour que Ciudad Real ait pu les reconnaître par une simple visite.

Par ailleurs, outre ces fruitiers les plus couramment rencontrés, des mentions plus sporadiques d'autres arbres et arbustes rappellent que l'exhaustivité végétale était recherchée. Le frère franciscain nota la présence de pruniers (5 occurrences), de dattiers (4 occurrences), ainsi que de rosiers (2 occurrences) ou de cerisiers (une occurrence). Quoique peu nombreuses, ces mentions ne sont pas anecdotiques pour comprendre la fonction de ces jardins : si relativement peu d'espèces furent largement diffusées, ces mentions suggèrent que beaucoup d'espèces étaient cultivées à plus petite échelle.

Les arbres étaient l'élément le plus saillant des jardins, mais le potager des *huertas* était également central, représentant parfois l'unique composante des jardins de taille plus modeste. Le travail d'identification des plantes est ici plus délicat car Ciudad Real se contentait habituellement de décrire des « légumes » (*hortalizas*), sans les distinguer. Au cours du voyage,

---

tridentin (XVIIe-XVIIIe siècle) », dans éd. Florent Quellier et Georges Provost, *Du Ciel à la Terre. Clergé et agriculture, XVIe-XIXe siècles*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2008, p. 27-39.

[125] Ricardo Martín de la Guardia, Margarita Torremocha Hernández et Antonio Cabeza Rodríguez, « Fiesta y política en Valladolid. La entrada de Felipe III en el año 1600 », *Investigaciones históricas*, n° 16, 1996, p. 77-88, p. 81 ; Dora de Lima, *Saveurs et savoirs du monde*, *op. cit.*, p. 124-26 ; Leila Mezan Algranti, « "Une petite douceur vaut bien quelques sous" : friandises et sociabilité dans l'Amérique portugaise », *Brésil(s). Sciences humaines et sociales*, trad. Stéphane Chao, n° 17, 2020.

de nombreux légumes furent toutefois évoqués dans ces jardins : asperges, citées dans près de 16 % des jardins du Santo Evangelio, cardes, cressons, laitues, choux, cardons, poireaux, ails, oignons, ainsi que diverses herbes, telles que l'origan, l'herbe cure-dents (*viznaga*) ou encore la moutarde. Les mentions de légumineuses sont encore plus rares, avec seulement trois mentions pour toute la Nouvelle-Espagne, et certaines plantes étaient entièrement absentes, comme les fèves ou les aubergines.

Au-delà de leur possible rareté, les préférences de Ciudad Real ont dû jouer, ce dernier étant plus prompt à admirer les arbres qu'un simple potager, eût-il été particulièrement bien fourni. Ce biais à l'égard des cultures maraîchères s'observe par exemple au Yucatán. À l'arrivée de Ponce dans la péninsule, Ciudad Real offrit, comme pour toutes les autres régions, une description générale de la province. Dans cet exposé, le frère fut particulièrement prolixe, évoquant « choux, laitues, raves, bettes, persil, coriandre, menthe, navets, aubergines, moutarde, concombres et quelques gouhourdes, et de très bons melons, en quantité[126] ». Pourtant, aucune de ces plantes ne fut mentionnée, pas même une seule fois, dans les descriptions spécifiques de chaque couvent. Alors qu'au Yucatán, il évoqua à quatorze reprises (78 % des couvents), des légumes, il ne les détailla jamais. De la même façon, alors que Ciudad Real ne cita aucun potager dans le jardin du couvent de Querétaro, une description de 1582, quelques années avant sa visite, déclara que les Franciscains plantaient « dans leur jardin des pois chiches, concombres et tout type de légumes qui poussent très bien[127] ». En dépit de toutes ces préventions, les indications parcellaires de Ciudad Real permettent d'établir que de nombreux légumes de Castille, y compris certains peu prestigieux et déconsidérés, étaient cultivés dans l'enceinte monastique.

Tous les jardins n'avaient pas la même richesse en termes d'essences cultivées, y compris si on se limite aux neuf essences les plus communes. Le Santo Evangelio était ainsi non seulement la province la plus riche en couvents, mais ces derniers avaient des jardins particulièrement bien dotés. Seul le jardin de Tacuba comptait 7 essences cultivées, tandis que 3 jardins, ceux de Texcoco, Otumba et Puebla cultivaient 6 espèces différentes. Tous ces jardins étaient situés dans la vallée de Mexico ou proche de celle-ci et, en ce qui concerne Tacuba et Texcoco, dans des lieux déjà réputés à l'époque préhispanique pour l'horticulture. Si l'on élargit aux jardins avec 5 essences, sur les 11 couvents concernés, 6 d'entre eux étaient

[126] « *Coles, lechugas, rábanos, acelgas, perejil, culantro, yerbabuena, nabos, berenjenas, mostaza, pepinos y algunos cohombros, y muchos y muy buenos melones* » : TCD II, p. 317.
[127] « *Ponen en su huerta garbanzos, pepinos, y todo género de verdura dase muy bien* » : RG Michoacán, p. 226-27.

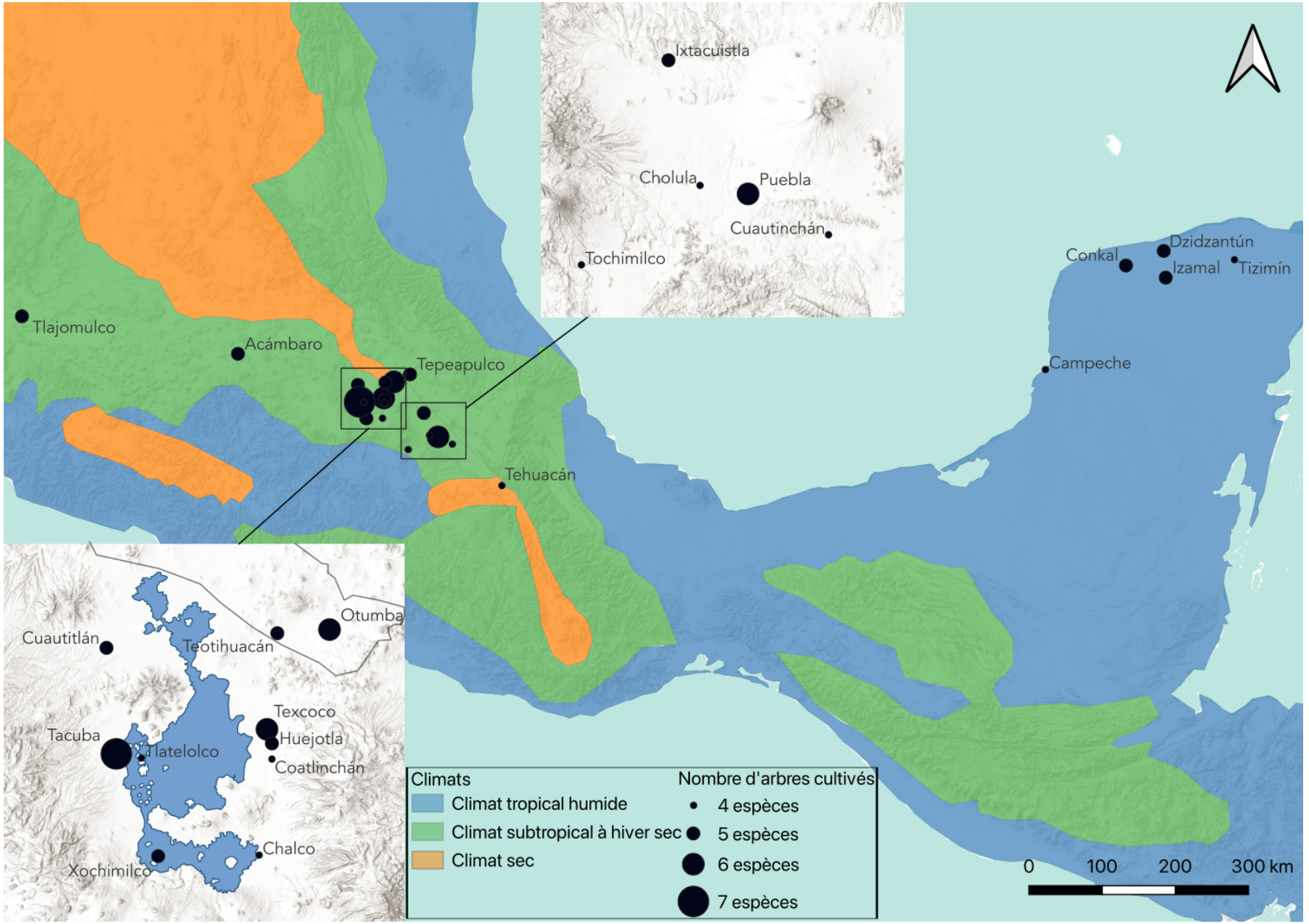
situés dans le Mexique central, avec seulement 3 occurrences dans le Yucatán et 2 aux extrémités occidentales et orientales du Michoacán (Tlajomulco et Acámbaro). Le même constat peut être fait pour les jardins avec 4 essences. Ainsi, environ un tiers des couvents du Santo Evangelio avaient quatre essences ou plus, ce qui tranche nettement avec le reste des jardins (annexe 11, tableau 2).

La spatialisation des données permet de confirmer la corrélation entre densité du contrôle espagnol, taille des couvents et diversité des plantes cultivées, y compris en la liant aux climats dans lesquels ces espaces se trouvaient (carte 7)[128].

Les jardins les mieux dotés étaient donc concentrés dans les vallées de Mexico et de Puebla, là où les grandes villes espagnoles avaient été fondées. Le climat, subtropical à hiver sec, était propice à la plupart des arbres de Castille, mais le cas yucatèque, où l'on trouve plusieurs jardins importants, montre qu'un climat tropical n'empêchait pas la culture des plantes de Castille, dès lors qu'un pouvoir espagnol stable existait. À l'inverse, l'absence de jardins riches dans les marges de l'empire, que ce soit à la frontière avec la zone chichimèque ou en Amérique centrale, apparaît clairement, alors que les couvents guatémaltèques étaient installés dans les hautes terres, dans un climat similaire à celui de Mexico.

Une analyse plus détaillée de la répartition géographique selon les essences, telle que présentée dans les cartes de l'annexe 14, suggère à nouveau l'interaction entre facteurs politiques et conditions climatiques. La répartition des orangers et, de façon plus restreinte, des grenadiers, semble indiquer que les limites climatiques ont joué un rôle déterminant. Ainsi, orangers et grenadiers apparaissent très majoritairement dans les zones tropicales, principalement dans le Yucatán mais aussi dans des vallées chaudes du Mexique central, comme celle de Cuernavaca, suivant en cela une frontière climatique.

[128] Les caractéristiques de chaque zone climatiques ont été fixées à partir d'une simplification de la classification Köppen-Trewartha : le climat tropical humide est marqué par de fortes précipitations annuelles (établies selon le seuil de précipitation de Patton, fonction de la température moyenne et des précipitations hivernales) et une température mensuelle moyenne toujours supérieure à 18°C. Le climat subtropical à hiver sec : caractérisé par une alternance saisonnière, avec de 8 à 12 mois au-dessus de 10°C de température moyenne et au moins un mois froid (à moins de 18°C de température moyenne), un hiver sec et une saison des pluies, et le mois le plus humide reçoit au moins 10 fois plus de précipitations que le mois le plus sec. Climat sec : défini par de faibles précipitations, selon le seuil de Patton. Michal Belda, Eva Holtanová, Tomás Halenka et Jaroslava Kalvová, « Climate classification revisited : from Köppen to Trewartha », *Climate Research*, 59, n° 1, 2014, p. 1-13 ; https://koppen.earth/.



Carte 7 : Répartition des couvents selon la diversité des arbres cultivés

Pourtant, une analyse plus poussée montre que les facteurs climatiques ne furent pas les seuls déterminants : noyers, pêchers, figuiers, pommiers et poiriers étaient par exemple concentrés sur les hautes terres du Mexique central. Certes, les conditions climatiques y étaient propices, mais leur présence marginale dans le Michoacán, y compris dans des régions aux climats proches du Mexique central, suggère justement l'interaction avec les conditions politiques.

La répartition des vignes, et dans une moindre mesure des cognassiers, est plus complexe. Les lieux d'implantation furent divers, incluant des localités isolées, telles Xichú, Juchipila et Tlajomulco, aux marges du Michoacán. Certes, vignes et cognassiers étaient principalement cultivés dans des espaces subtropicaux, mais souvent périphériques, et dans de petits jardins. Dans le Yucatán, l'irrigation permit, semble-t-il, de faire croître de petits vignobles malgré le climat tropical[129]. Au vu de l'importance religieuse de la vigne, on peut supposer que sa culture fut fréquemment tentée, mais qu'elle ne donna que peu de résultats dans la plupart des cas[130]. La culture viticole laisse deviner aussi des réseaux de circulation internes à l'ordre franciscain, qui pouvait faire envoyer des pieds loin du cœur de la vice-royauté, pour tenter une production de vin liturgique.

Cette analyse conduite à partir des seuls couvents cités par Ciudad Real ne contredit pas ce qu'Alejandra Moreno Toscano a cartographié, à partir des relations géographiques, afin d'établir la géographie économique du Mexique au XVIe siècle. Si son travail ne reprend pas la même classification climatique, l'autrice préférant un critère d'altitude, ses cartes suggèrent la même distribution, entre progression du pouvoir espagnol et critères climatiques[131].

Cette distribution au sein des jardins peut également être lue en interaction avec les espèces cultivées en dehors du couvent. Dans le cas du grenadier, l'espèce n'était pas absente du Michoacán et Ciudad Real la mentionna avec constance dans ses descriptions de villages, faisant référence à des jardins laïques. Les frères faisaient-ils le choix de délaisser une culture lorsque celle-ci était commune, pour se concentrer sur des arbres de Castille plus rares ou plus essentiels au culte ? Le climat ne fut en tous cas pas le seul facteur pris en compte dans les cultures.

---

[129] María del Carmen León Cázares, Mercedes de la Garza, Ana Luisa Izquierdo et Tolita Figueroa (dir.), *Relaciones histórico-geográficas de la gobernación de Yucatán : Mérida, Valladolid y Tabasco*, Mexico, UNAM, vol. 1, 1983, 3 vol., p. 77, 148 et 381.

[130] Antoine Duranton, « Consommation indienne de vin en Nouvelle-Espagne », art. cit.

[131] Alejandra Moreno Toscano, *Geografía económica de México (siglo XVI)*, *op. cit.*, voir en particulier les cartes et l'analyse des pages 59 à 86.

II.B.2. Plantes locales et affinités

Toutes les interrogations qui demeurent n'occultent pas la dynamique majeure qui se dégage de l'étude de ces données, celle de la diffusion de plantes de Castille variées, sur une aire géographie immense, par le biais des jardins conventuels. Le texte de Ciudad Real permet d'établir, à partir des seuls couvents franciscains du Mexique, l'importance des missionnaires dans cette circulation.

Que les religieux venus d'Europe reproduisirent un modèle qu'ils connaissaient, celui du monastère, y incluant un de ses éléments clés, le jardin, est déjà représentatif de leur façon de se confronter à la nouveauté américaine et de leur conception de l'évangélisation. Le consensus autour des types d'arbres plantés, parmi des couvents de taille, localisation et importance variables, et parmi tous les ordres, est également remarquable. Les plantes de Castille, en dépit de toutes les difficultés et du coût que leur plantation supposait, furent privilégiées, témoignage d'une volonté claire, que les missionnaires partageaient avec les autres Espagnols.

Ce choix apparaît d'autant plus clairement en comparaison avec la place occupée par les plantes locales, reléguées au second plan des *huertas*. Les espèces mésoaméricaines ne furent pas complètement absentes pour autant et les Franciscains durent se confronter à la réalité locale (annexe 12). Dans le Santo Evangelio, le Michoacán et l'Amérique centrale, cette présence fut cantonnée à de rares mentions d'avocatiers, de goyaviers et de figuiers de Barbarie (nopales)[132]. Seule la province du Yucatán se distingue par une présence élevée d'essences locales. On y trouve 11 des 14 mentions d'avocatiers, 11 des 13 mentions de goyaviers (les deux essences étant donc présentes dans 61 % des jardins yucatèques), ainsi que l'ensemble des 7 occurrences de cocotiers et des 12 d'autres plantes américaines (zapotes, pitahayas et ananas)[133].

Le Yucatán constitue ainsi une exception car, dans l'ensemble, les plantes mésoaméricaines furent tenues à l'écart. Cette particularité est probablement liée aux mêmes raisons qui firent des couvents yucatèques les principaux lieux de culture de l'oranger à l'échelle de la Nouvelle-Espagne. Le climat particulier de la péninsule, couplé avec une relative densité espagnole, favorisa donc cette surreprésentation. Tout comme l'Amérique centrale se caractérisa par une absence de jardins conventuels comparables aux fondations du Santo Evangelio, le Yucatán représenta une situation intermédiaire, avec des couvents établis et des

[132] Les nopales se trouvaient à Toluca, Hueyotlipan et Ciudad Vieja (de Guatemala).

[133] On y trouvait aussi neuf des onze occurrences de bananiers (présents dans 50 % des jardins du Yucatán), dont on a pu apprécier le statut ambigu au regard des plantes de Castille, voir chapitre 1, p. 93.

jardins, mais où les cultures autochtones furent plus présentes à cause d'une diversité moindre de plantes de Castille, autant dans les couvents qu'à l'extérieur de ceux-ci[134].

La forte concentration d'espèces locales dans des territoires délimités et leur place marginale dans l'ensemble des jardins indiquent qu'elles ne furent acceptées qu'à défaut de mieux. Cette présence contrariée témoigne que le projet d'établissement d'un espace purement castillan et catholique ne put jamais être mené à bien. La réplication du modèle venu d'Europe était impossible ; les jardins conventuels étaient ainsi représentatifs de la trajectoire prise par la Nouvelle-Espagne, d'un espace complètement nouveau, mêlant indissociablement plantes de Castille et plantes mésoaméricaines, en dépit de la préférence des Espagnols pour les premières.

II.C. Des pépinières décisives dans l'appropriation du territoire

II.C.1. Des réservoirs de végétaux à l'échelle locale

Les *huertas* ne furent pas que des éléments décoratifs ou une source d'alimentation pour les frères. Elles fonctionnèrent également comme des pépinières qui favorisèrent l'adaptation des plantes de Castille dans de nombreux terroirs de la Nouvelle-Espagne.

Lieux protégés, aux superficies modestes et sous la surveillance des moines, les jardins monastiques européens avaient déjà joué ce rôle sous d'autres cieux. L'historien James Bond estime qu'au moins 20 % des espèces continentales furent introduites en Grande-Bretagne par l'intermédiaire des monastères entre 1066 et 1540, pour l'essentiel dans les décennies qui suivirent la conquête normande[135]. En raison des caractéristiques propres à l'horticulture, les jardins laïques, y compris modestes, furent eux aussi des laboratoires de diversité variétale et d'introduction d'essences nouvelles. Florent Quellier montre par exemple comment le figuier se propagea dans le Bassin parisien par l'entremise de certains jardins clos, avant d'être intégré dans l'horticulture francilienne ou d'être cultivé en plein champ. La transition par un jardin

[134] La lecture des relations géographiques du Yucatán suggère effectivement une diffusion moindre des plantes de Castille dans la péninsule par rapport au centre du Mexique. Les plantes de Castille apparaissent rarement, poussaient mal et se limitaient souvent aux agrumes et aux vignes, conformément à ce que Ponce et Ciudad Real purent voir : María del Carmen León Cázares, Mercedes de la Garza, Ana Luisa Izquierdo et Tolita Figueroa (dir.), *Relaciones histórico-geográficas de la gobernación de Yucatán*, éd. cit., p. 113, 134, 184, 239, 288, 339, 355 et 381.

[135] James Bond, « Continental plant introductions to medieval monastic gardens in Britain », *Ruralia*, 10, 2016, p. 89-105. À une échelle moindre, voir le rôle des fondations clunisiennes (Paul Meyvaert, « The medieval monastic garden », art. cit., p. 36-37) ou chartreuses (Georges Provost, « Réforme catholique », art. cit.).

permettait non seulement l'adaptation de l'espèce en soi, mais également d'expérimenter les associations de culture qui conduisaient à une véritable intégration au terroir[136].

En Espagne péninsulaire, la tradition horticole des monastères était particulièrement appréciée. Au début de l'année 1555, suite à un ordre royal, des graines d'« herbes et plantes et fleurs » envoyées par l'Audience de Santo Domingo arrivèrent à Séville. Informé de leur arrivée, le Conseil des Indes ordonna à la *Casa de la Contratación* de répartir les semences

> « parmi les monastères de cette terre [d'Espagne] et qu'elles soient envoyées à Grenade et Malaga et soient données au gouverneur de la forteresse [de Séville] […] et [à Madrid] pour qu'on essaie de les semer dans nos jardins [royaux][137] ».

La primauté accordée aux monastères, de tous les ordres, où qu'ils soient dans le royaume témoigne que les officiers royaux accordaient une confiance particulière aux congrégations religieuses pour réussir ce genre de tâche[138]. La mention d'autres acteurs suggère néanmoins que les ordres monastiques n'eurent pas le monopole de l'expérimentation des nouvelles espèces.

En Nouvelle-Espagne, la compétence horticole des religieux se déploya de façon plus visible encore. De nombreux témoignages rappellent que les jardins religieux furent souvent les seuls lieux où l'on pouvait trouver des plantes de Castille en bonne santé, en particulier dans les lieux éloignés des grands centres urbains. À Guaxilotitlan (aujourd'hui San Pablo Huitzo, à 30 kilomètres au nord-ouest de Oaxaca), le *corregidor* Bartolomé de Zárate se plaignit en 1581 de ce qu'aucun habitant ne cultivait d'arbres fruitiers alors même qu'ils auraient pu, selon lui, pousser « et cela se voit parce que dans le jardin qu'ont les religieux [dominicains], les fruits de Castille et de la terre poussent très bien[139] ». De même, les uniques oliviers de Metztitlán se trouvaient dans le jardin du monastère augustin[140]. Quoique ceux-ci fussent stériles, d'autres sources laissent entendre au contraire que les plantes de Castille étaient généralement en meilleur état dans le jardin conventuel, comme à Acolman, à quelques

---

[136] Florent Quellier, *Des fruits et des hommes*, *op. cit.*, p. 253-54. Sur les jardins comme lieux de diversité variétale, voir Florent Quellier, « Le jardin fruitier-potager, lieu d'élection de la sécurité alimentaire à l'époque moderne », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 51, n° 3, 2004, p. 66-78, p. 67-71.

[137] « *Rrepartan por los monasterios desa tierra y se enbien a granada y malaga e se den al alcaide del alcaçar desa* […] *y aca para que probia que se siembre en nuestros jardines* » : AGI, Santo Domingo, 49, R. 24, N. 15 ; Indiferente, 1965, L. 12, f° 300v-301v.

[138] À l'inverse de l'Amérique, front pionnier du catholicisme, la présence de plantes inconnues dans les jardins d'Espagne ne posa pas de problème. Outre l'intérêt de la monarchie et des moines pour ces plantes, celles-ci n'étaient pas associées en Espagne au paganisme et n'entraient guère en concurrence avec les plantes de Castille.

[139] « *Y esto se ve porque, en la huerta que tiene los religiosos que residen en este pu[ebl]o, se dan muy bien las frutas de Castilla y de la tierra* » : RG Antequera I, p. 218.

[140] RG Mexico II, p. 71-72.

kilomètres au nord de Mexico, où les habitants cultivaient noyers, poiriers, cognassiers et vignes, mais seuls les moines augustins arrivaient à les faire « bien » pousser dans leur jardin[141].

Les exemples pourraient être multipliés et confirment que les jardins des monastères furent les lieux privilégiés pour la culture de toutes les plantes de Castille : choux, laitues, raves, oignons, ails, persil, coriandre, fèves et pois chiches dans le monastère dominicain de Tepotzlán, dans celui du même ordre à Oaxtepec ou encore grenadiers, figuiers et cognassiers dans le couvent augustin de Cuiseo del Rio[142].

II.C.2. Des techniques particulières au service de l'adaptation

Plus que de simples lieux de transfert, étape du reste loin d'être aisée, ces jardins furent des lieux d'*experiencias*. Les moines concentraient en effet les ressources et les compétences pour réaliser de nombreux essais et réussir des adaptations difficiles, comme à Chilapan où « le monastère [augustin] est le seul endroit où l'on a planté des vignes et où elles ont poussé[143] ».

Ces succès étaient permis par la maîtrise de techniques spécifiques d'horticulture. Le dominicain Bernaldino Minaya en témoigna en 1534, lorsqu'il décrivit les plantations réalisées dans la vallée d'Atlixco. Il fut le seul témoin à évoquer un procédé qui devait permettre la réussite des plantes de Castille, en déclarant qu'« il y a des greffes de plantes de Castille sur des arbres fruitiers de cette terre qui prennent très bien et il le sait car il les a faites dans le jardin de son monastère[144] ». Outre la déclaration de Minaya, tout indique que certains frères étaient capables de pratiquer eux-mêmes des greffes. La chronique de Padilla en fit une activité banale, dépeignant les frères prêcheurs qui, lorsqu'ils étaient fatigués de leurs « exercices spirituels », allaient dans « le jardin de leur couvent, semant des graines de légumes, transplantant des semis, greffant des arbres, arrosant[145]. » La présence fréquente de cognassiers dans les jardins conventuels est du reste une indication éventuelle d'une technique omniprésente, car ils étaient des porte-greffes appréciés, remplaçant en Nouvelle-Espagne les amandiers qui ne franchirent pas l'Atlantique au XVIe siècle[146].

---

[141] RG Mexico II, p. 231. La formulation exacte est ambiguë ; l'auteur a peut-être voulu dire que ces arbres ne poussaient que dans le couvent : « *tienen [los habitantes] cantidad de árboles de cerezos de la tierra que se dan muchos y buenos y algunos nogales y peras y membrillos y cepas en la huerta del monasterio del dicho pueblo danse bien* ».

[142] RG Mexico I, p. 193 et 208 ; RG Nueva Galicia, p. 192.

[143] « *Sólo en el monasterio han probado a poner parras, y se han dado* » : RG Tlaxcala II, p. 112 et 116.

[144] « *Ay enjertos e prenden muy bien de(?) sus plantas de Castila en los arboles de la fruta desta tierra e que esto sabe porque los tiene puestos en su huerto en su monesterio* » : AGI, Mexico, 340, f° 6r. La précocité du témoignage explique sans doute l'emploi du terme « *huerto* ». Sur le contexte de ce document, voir chapitre 5, p. 301.

[145] « *en la huerta de su convento, poniendo semillas de hortaliza, trasponiendo almacidos, engeriendo arboles, regando* » : Agustín Dávila Padilla, *Historia de la fundación*, éd. cit., p. 85.

[146] Florent Quellier, *Des fruits et des hommes*, *op. cit.*, p. 199-203 ; Perrine Mane, « Images, discours et techniques de la greffe », art. cit., p. 105.

La greffe, technique incontournable de l'arboriculture, nécessitait des compétences particulières et ses experts faisaient défaut en Amérique. En 1518, la ville de Compostela de Azúa à Hispaniola réclama à la Couronne, entre autres choses, l'envoi de « deux personnes qui seraient des [expertes] en greffes d'arbres de tout type de fruits[147] ». Si ces savoirs étaient éventuellement déjà possédés par les missionnaires formés en Espagne, ils pouvaient aussi être acquis au Mexique. Outre l'emploi de savoirs autochtones, un exemplaire possédé par le couvent mercédaire de Mexico du traité d'Alonso de Herrera, dans son édition madrilène de 1584, suggère que les moines cherchèrent à se former à certaines techniques horticoles au Mexique. Dans cet exemplaire, une main inconnue, difficile à dater, mais sans doute de la fin du XVIe ou du début du XVIIe siècle, a souligné et annoté marginalement de nombreux passages de l'ouvrage, principalement dans les paragraphes dédiés à la transplantation d'arbres fruitiers, ce qui laisse croire que l'ouvrage fut employé *in situ* à Mexico[148].

Ces documents confirment l'avis apporté par Motolinia qui affirmait dès les années 1540 qu'en Nouvelle-Espagne :

> « les frères ont eux-mêmes planté presque tous les arbres fruitiers et ont persuadé les Espagnols d'en faire de même et ils ont appris à beaucoup comment greffer, raison pour laquelle aujourd'hui il y a des jardins fort beaux et nombreux[149] ».

Motolinia soulignait le double transfert permis par les frères : celui des plantes de Castille et celui de certaines techniques, au moment où les jardiniers professionnels d'origine européenne étaient rares[150].

La greffe ne fut pas la seule technique employée et les frères eurent d'autres occasions de montrer leurs connaissances en arboriculture et viticulture. En 1580, à Oaxtepec, la relation écrite par le *corregidor* rapporte que les raisins ne poussaient que dans « les monastères », car ils avaient été plantés en « *parras* », c'est-à-dire sur des treillages, sans doute pour répondre aux

---

[147] « *dos personas que sean enxeridores de árboles de todo género de frutas* » : Manuel Giménez Fernández, « Las cortes de la Española en 1518 », art. cit., p. 83. Sur la greffe, voir Florent Quellier, *Des fruits et des hommes*, *op. cit.*, p. 196-202 ; Perrine Mane, « Images, discours et techniques de la greffe », art. cit.

[148] BNM, RFO 630 HER.l. 1584, f° 94v-95r, 99v-100v et 113r. Un ex-libris mentionne l'année 1633 mais dans une graphie différente et plus tardive que celle des annotations marginales. Ces dernières sont rares et peu détaillées – souvent consistant en un résumé bref de quelques mots de ce qui est souligné. Des petits dessins sont à noter, à l'instar d'un sexe masculin pour résumer la description des supposées propriétés aphrodisiaques de la coriandre.

[149] « *En la Nueva España los mesmos flaires* [sic] *han plantado casi todos los árboles de fruta y persuadieron a los españoles para que plantasen ellos también y enseñaron a muchos a enjerir, lo cual ha sido causa que hay hoy muchas y muy buenas huertas* » : Toribio de Benavente Motolinia, *Historia de los indios de la Nueva España*, éd. cit., p. 204-5.

[150] Seuls deux contrats avec des jardiniers sont conservés aux archives notariées de Mexico : chapitre 5, p. 309.

spécificités du climat local. Le texte fait du reste référence à l'ingéniosité et au soin (« *curiosidad* ») des frères, adjectif également employé pour décrire les Dominicains de Tetela et Hueyapan où poussaient des châtaigniers « plantés par des religieux méticuleux[151]. »

Certes associées à des pratiques usuelles en Europe, les connaissances horticoles des religieux en Nouvelle-Espagne furent employées pour constituer des pépinières, qui adaptèrent, concentrèrent et distribuèrent les plantes de Castille jusqu'aux confins du pouvoir espagnol. Les jardins conventuels mexicains jouèrent pleinement le rôle de « huertas-relais », terme proposé par Emmanuel Le Roy Ladurie pour décrire la fonction des jardins dans la diffusion des essences végétales[152]. Les témoignages cités plus haut montrent que les monastères n'étaient pas fermés sur eux-mêmes concernant la production de plantes et d'aliments de Castille. Outre la bonne connaissance des cultures qu'en avaient les acteurs laïques, la description du jardin franciscain de Querétaro, rédigée en 1582, affirma que « leur jardin pourvo [yait] tous les habitants » en « pois chiches, concombres et tout type de légumes[153] ». Il ne s'agissait donc pas seulement de produire à destination du seul ordre franciscain mais bien d'en faire bénéficier toute la communauté espagnole. Des laïques pouvaient ainsi probablement s'y approvisionner en boutures et greffons pour leurs propres plantations. Comme l'avait entrevu Humboldt, les missionnaires jouèrent effectivement un rôle fondamental dans la diffusion de la flore européenne, en dehors des fonctions religieuses de leurs ordres.

III — LES JARDINS DANS L'ÉVANGÉLISATION : CONTRÔLE DES ÂMES, CONTRÔLE DES CORPS

III.A. Ouvriers mésoaméricains de la onzième heure

Les textes qui rendent compte des fondations religieuses insistent souvent sur l'idée d'un territoire vierge, défriché grâce à l'action salutaire des missionnaires, qui réussirent, par la force inébranlable de leur volonté, à répliquer la Castille sur des terres sauvages. Ces discours sont le miroir des récits de conversion, de populations autochtones qui n'attendaient que la parole de Dieu pour abandonner l'idolâtrie et devenir les meilleurs chrétiens du monde, poussés par l'exemple des missionnaires. Le récit de Ciudad Real en est un exemple patent, centré sur

[151] « *Dase, también, uvas; pero no se dan a ello, si no es en los monasterios, por curiosidad, algunas parras* » : RG Mexico, I, p. 209 ; « *se han plantado por religiosos curiosos* » : RG Mexico II, p. 269.
[152] Cité par Florent Quellier, *Des fruits et des hommes*, *op. cit.*, p. 226.
[153] « *Ponen en su huerta garbanzos, pepinos, y todo género de verdura dase muy bien, y, de su huerta, proveen a todos los vecinos* » : RG Michoacán, p. 226-27.

Alonso de Ponce et la communauté franciscaine, réduisant les peuples autochtones au rôle de simples destinataires d'une histoire écrite pour eux.

La dépendance des ordres missionnaires aux sociétés locales fut complètement oblitérée. Ciudad Real n'évoqua ainsi jamais la question du travail d'ouvriers autochtones dans l'enceinte des couvents et malgré l'ampleur du voyage, il s'intéressa à peine à la diversité des peuples rencontrés. Dans un récit typique des narrations religieuses, les Mésoaméricains furent cantonnés au rôle de faire-valoir interchangeables de l'action de Ponce, en l'occurrence à travers la description d'accueils triomphaux ou les divers *exempla* des bonnes mœurs de ces néophytes, inspirés par les Franciscains. Il s'agissait de prouver que l'évangélisation était un franc succès et que la république chrétienne indienne était en gestation.

À Xalapa, lors de la première rencontre de frère Alonso avec des Indiens, Ciudad Real écrivit qu'ils « sortirent [du village] pour le recevoir avec tant de dévotion, contentement, fête et joie, comme si l'un des apôtres était arrivé en cette terre[154] ». Son parcours jusqu'à Mexico fut, selon Ciudad Real, une succession de « fêtes d'Indiens, [Ponce] trouvant toujours sur son chemin de nombreux arcs de triomphe et des cadeaux de fruits et des bouquets et des guirlandes de fleurs, qu'ils font habituellement à l'occasion de leurs fêtes et des jours solennels[155] ». Cette description devait servir à l'édification pieuse des lecteurs, mettant en scène la foi des Mésoaméricains et l'humilité de Ponce.

La visite de Ponce occasionna en effet certains coûts pour ces communautés, comme à Tehuacán où le village dépensa 14 pesos et deux *tomines* pour acheter « du vin, des poules, du pain et d'autres choses pour nourrir le commissaire qui vint de Castille » au village, soit à peu près autant que ce que le village payait aux moines lors de la fête de Notre Dame de la Conception, patronne du village[156]. Plusieurs exemples nuancent toutefois très nettement le récit de Ciudad Real. Lors de l'entrée du commissaire à Tecamachalco, non loin de Tehuacán en octobre 1585, le Franciscain décrivit une entrée solennelle avec arcs, rameaux et musique. Les annales de Tecamachalco, jamais vraiment loquaces, mais précises quant au faste des arrivées vice-royales ou au sujet de l'élection d'un nouveau gardien du couvent, se contentèrent de rendre compte, au jour dit, du passage du frère sans plus de détail, preuve d'un évènement considéré comme notable mais pas particulièrement marquant, à l'instar de la mort d'un noble

[154] « *Le salieron a recebir con tanta devoción, contento, fiesta y alegría, como si en aquella tierra entrara uno de los apóstoles* » : TCD I, p. 12.
[155] « *Hallando siempre en los caminos munchos de aquellos arcos triunfales, y presentes de frutas y ramilletes y guirnaldas de flores que suelen ellos usar en sus fiestas y días solemnes* » : TCD I, p. 15.
[156] « *Vino, gallinas, pan y otras cosas para dar de comer al comisario que vino de Castilla quando vino aqui* » : Blanca Lara Tenorio, *Historia de una caja de comunidad : Tehuacán, 1586-1630*, Mexico, INAH, 2005, p. 108-9.

du village ou d'un meunier[157]. Toujours dans la même région, les annales de Cuauhtinchan confondirent « notre bien aimé père, le frère Alonso de Ponce », décrit comme le provincial, et Pedro de San Sebastián, décrit comme le commissaire. Elles mentionnèrent la tenue d'un chapitre de l'ordre, mais n'enregistrèrent pas le passage du commissaire en décembre 1585. Le départ de Ponce pour la Castille en 1588 fut lu comme le résultat d'un conflit local entre la municipalité autochtone, le clergé séculier et le couvent franciscain au sujet de la collecte d'aumônes, nouvelle indication que l'identité de Ponce et son rôle exact étaient mal connus et réinterprétés en fonction du contexte local[158].

Les Mésoaméricains apparaissaient ainsi systématiquement comme une toile de fond du récit plutôt que comme des acteurs liés aux monastères et à leurs jardins. Ils représentaient pourtant la principale, pour ne pas dire la seule force de travail disponible pour le transport d'un arbre, sa plantation et pour assurer les tâches quotidiennes nécessaires à sa bonne croissance. L'horticulture n'est en effet pas qu'une tâche intellectuelle ou la répétition de techniques apprises, elle nécessite aussi un travail physique.

Dans le *Tratado*, le remplacement fut complet, la flore castillane se substituant à la flore locale et la main européenne cachant la mésoaméricaine. La seule mention de travail horticole autochtone y fut largement euphémisée et ne concernait même pas un jardin conventuel. Près de Xocotepec, au sud de Guadalajara, Ponce rencontra un « minuscule jardinet », qui servait à offrir des « choux et d'autres légumes » aux frères qui venaient du couvent voisin d'Ajijic pour prêcher dans cette localité dépourvue de maison franciscaine. Son jardinier était un « vieil Indien édenté » qui, selon lui, dormait toutes les nuits dans le potager pour protéger les « choux et oignons et les défendre contre les rats[159] ». Cette anecdote visait moins à décrire un travail effectif, qu'à prouver la dévotion portée aux frères mineurs, en particulier par les plus humbles.

De la même façon, la chronique de Padilla ne recense qu'une seule mention d'un travailleur mésoaméricain dans le jardin d'un collège dominicain : alors qu'un de ses parents,

---

[157] TCD II, p. 389 ; Eustaquio Celestino Solís et Luis Reyes García (dir.), *Anales de Tecamachalco, 1398-1590*, Puebla, CIESAS, 1992, p. 94. Pour des exemples d'arrivées vice-royales, voir p. 95 et 98.

[158] Constantino Medina Lima (dir.), *Libro de los guardianes y gobernadores de Cuauhtinchan (1519-1640)*, Mexico, CIESAS, 1995, p. 61 et 64-65. L'anecdote est décrite de la façon suivante : « *En el año cinco* tecpatl*, en Chollolan, un* maceval *andaba recolectando limosna para la Virgen de la Cofradía, que llevaba junto con la orden del juez provisor. El fiscal de los naturales de allí le prohibió que recogiese limosna. Luego, al enterarse el provisor, por la noche [mandó] apresar al fiscal y fue encarcelado. / Y por esto empezaron a enemistarse los clérigos y los frailes de San Francisco; por esto el señor comisario, fray Alonso Ponce, partió hacia Castilla. En la audiencia de Amozoc celebró la Pascua de Resurrección, pero no entró a la iglesia* ».

[159] « *Una hortecica en que habia algunas coles y otra hortaliza, para dar a los frailes cuando van desde Axixique a decirles misa, y era el hortelano un indio viejo sin diente ni muela, el cual (segun certificaron al padre Comisario) dormia aquellos dias cada noche en la huerta para guardar las coles y cebollas, y defenderlas de los ratones* » : TCD II, p. 88.

en dette auprès des frères prêcheurs, venait de décéder, cet Indien travailla « merveilleusement ». Interrogé sur la raison de ce travail acharné, l'homme aurait répondu qu'il le faisait « pour que son parent allât au ciel […] et qu'il ne fût pas emprisonné dans le petit enfer, que les prédicateurs appellent purgatoire[160] ». Padilla n'avait donc aucune intention de décrire le travail effectué, simplement de proposer un *exemplum* de la croyance dans le purgatoire chez les Mésoaméricains, grâce à la prédication efficace des Dominicains.

Il est difficile d'imaginer les frères se dédiant entièrement à une activité aussi prenante que l'horticulture alors que leur but premier demeurait l'évangélisation et qu'en Europe ces tâches étaient le plus souvent déléguées à des frères lais ou des jardiniers extérieurs à l'ordre[161]. En Nouvelle-Espagne, une liste de 1570 comptait 161 frères franciscains, 16 choristes lais et une cinquantaine de frères lais. Sur ces quelques 230 religieux, entre 170 et 175 étaient prêtres[162]. Outre cet encadrement très faible, qui supposait que l'évangélisation et l'administration des sacrements furent des tâches particulièrement lourdes pour chaque Franciscain, les frères lais étaient très bien établis dans la hiérarchie : ainsi, Pierre de Gand, sans doute l'un des Franciscains les plus actifs dans la conversion des Mésoaméricains, ne fut que membre du Tiers-Ordre et ne reçut jamais les ordres majeurs. Certains frères lais furent du reste des conquistadors repentis mais toujours riches, moins enclins à assurer des tâches physiques[163].

Dans ces conditions, il est irréaliste de penser que la participation physique des frères au travail horticole fut autre qu'anecdotique ou limitée à la réalisation d'actes techniques, en particulier dans les grands jardins. Il semble par exemple impossible que les deux moines de San Felipe Ixtacuitzla aient pu cultiver seuls la grande *huerta* irriguée du couvent, où l'on trouvait « de nombreux pêchers, figuiers, vignes, noyers et autres arbres, avec de nombreuses asperges et des légumes[164] ». Le court récit hagiographique du défunt frère Antonio de Taranzón dressé par Ciudad Real à l'occasion de sa visite du couvent de Mérida au Yucatán en donne un autre témoignage. Taranzón, qui multipliait les bonnes œuvres, était censé avoir

---

[160] « *porque supariente se fuesse al cielo […] y no estuviese detenido en el infierno chiquito, que los predicadores llaman purgatorio* » : Agustín Dávila Padilla, *Historia de la fundación*, éd. cit., p. 86.

[161] Georges Provost, « Réforme catholique », art. cit.

[162] Jean-Pierre Berthe, « Les Franciscains de la province mexicaine du Saint-Évangile », dans éd. Dominique Michelet, *Enquêtes sur l'Amérique moyenne : mélanges offerts à Guy Stresser-Péan*, Mexico, INAH, CEMCA, 1989, p. 213-34. Le nombre exact de frères lais n'est pas donné (une « cinquantaine » mais la liste ne comprend que 26 noms).

[163] Boris Jeanne, *Mexico-Madrid-Rome : sur les pas de Diego Valadés*, *op. cit.*, p. 113-17 et 130-34.

[164] « *Bien poblada de duraznos, higueras, parras, nogales y otros árboles, con muchos espárragos y hortaliza* » : TDC I, p. 73.

été à la fois préposé à la garde-robe et au réfectoire, mais était aussi un pieux « jardinier et infirmier ». Lorsqu'il « travaillait dans le jardin […] et qu'il retournait à l'infirmerie (qui était là où il était le plus occupé), il emmenait toujours quelque fruit ou légume à partager avec les malades ». Même s'il fut décrit comme accomplissant toutes ses tâches avec « soin, diligence et charité et qu'il ne faisait défaut dans aucune d'entre elles », il ne fait aucun doute que Taranzón avait besoin d'aide et qu'il devait être plutôt un contremaître qu'un véritable travailleur[165]. Le titre de « jardinier » était sans doute usurpé afin d'illustrer ses vertus morales et un travailleur, en toute probabilité yucatèque, était préposé au travail quotidien, notamment pour les tâches les plus physiques. Chez Padilla, la description des tâches horticoles ne fut qu'une façon d'encenser les vertus morales et d'encourager à la pratique d'une éthique chrétienne du travail plutôt qu'à réaliser des tâches dont on peut douter de la rigueur et de la durée effectives[166].

La démarche d'effacement du travail autochtone au profit de la geste missionnaire est d'autant plus marquante que la Mésoamérique avait une longue tradition horticole, magnifiée dès les premiers témoignages européens sur le Mexique, qui firent des jardins princiers, notamment celui d'Iztapalapa, ou des chinampas du bassin de Mexico des *topoï* de l'ingéniosité mexica, qui subsistent jusqu'à nos jours[167]. Cette expertise explique pourquoi les jardiniers espagnols ne furent guère nombreux.

Une partie des connaissances horticoles mésoaméricaines, notamment en matière de transplantations et de greffes d'espèces exotiques, furent liées aux pratiques des *tlatoanis* de la Triple-Alliance qui cultivaient dans leurs jardins des essences venues de tout l'empire. Une preuve de la survie de ce savoir-faire local et de son usage par la noblesse mexica pour les plantes de Castille figure sur la carte dite Oztoticpac (image 11, chapitre 3, p. 181). Cette carte, employée dans le cadre d'un procès, représente des greffes d'arbres européens, poiriers, cognassiers, pommiers, grenadiers, pêchers et même des vignes, sur des porte-greffes. Ces greffes, réalisées au début des années 1530, devaient permettre d'établir des premières pépinières et résultaient d'un partenariat commercial entre un cacique de Texcoco, don Carlos

---

[165] « *Fué allí en Mérida mucho tiempo ropero, refitolero, hortelano y enfermero: y hacia todos estos oficios con tanto cuidado, diligencia y caridad, que en ninguno dellos hacia falta. Cavaba en la huerta, a su vejez, como si fuera mozo y estuviera en tierra fría, y cuando volvia a la enfermeria (que era donde él más se ocupaba), llevaba siempre alguna fruta o hortaliza que repartir con los enfermos* » : TCD II, p. 344.

[166] Agustín Dávila Padilla, *Historia de la fundación*, éd. cit., p. 85.

[167] Hernán Cortés, *Cartas y documentos*, éd. cit., p. 57 ; Alain Musset, « Les jardins préhispaniques », art. cit. ; Patrizia Granziera, « The art of gardening in New Spain », art. cit., p. 185-86. Dans le jardin de Chapultepec, une fontaine monumentale fut inaugurée en 1956 en mémoire des travaux d'irrigation menés par Nezahualcóyotl, *tlatoani* de Texcoco de 1431 à 1472.

Ometochtzin et un Espagnol, Pedro de Vergara[168]. Réalisées sur plusieurs terrains du cacique, les greffes furent le résultat d'une collaboration entre les travailleurs tributaires ou salariés des deux hommes. Si le procès ne mentionne aucun acteur religieux, des mains avec des manches amples, qui rappellent la bure d'un moine mendiant, furent représentées sur la carte à deux reprises, en train de s'occuper des greffes (image 22).



Image 22 : Représentations d'un frère franciscain et d'une greffe.
Source : *Matrícula de Huejotzingo*, BNF, Ms. Mex. 387, f° 541r ; *The Oztoticpac lands map*, Library of Congress, Washington, Geography and Map Division, G4414.T54:2O9 1540 .O9.

Le contexte de ces greffes et de ces représentations suggère une collaboration technique étroite et l'emploi de connaissances mésoaméricaines pour assurer le succès des jardins. Dans ce cadre, les missionnaires jouèrent peut-être un rôle d'intermédiaire technique. À deux reprises, Ponce rencontra des greffes réussies d'arbres de Castille, en l'occurrence des noyers greffés sur des espèces locales apparentées, ce qui suppose une connaissance minimale de ces arbres locaux[169]. Les jardins furent donc des lieux de travail commun et d'échange de connaissances.

Cet échange ne fut pas égalitaire, loin s'en faut, et passait essentiellement par le système de travail contraint du *repartimiento*, qui permettait aux ordres religieux, à l'instar des autres Espagnols, de prélever une main-d'œuvre bon marché et stable parmi les communautés autochtones[170]. Le codex Osuna (image 14, p. 263) témoigne précisément des abus commis dans le cadre du travail horticole, en l'occurrence laïque. Omniprésents, les travailleurs du *repartimiento* n'apparaissent pas dans les chroniques religieuses : face à l'ambiguïté d'un travail non libre, les missionnaires préférèrent ne pas aborder le sujet dans leurs textes pour construire l'image d'une évangélisation pacifique et volontaire[171].

[168] Sur les raisons du procès, voir chapitre 3, p. 181.
[169] TCD II, p. 77 et 99.
[170] Sur le fonctionnement du *repartimiento*, voir chapitre 7, p. 454.
[171] L'emploi de travailleurs esclaves suscita également de profonds débats, y compris au sein de la Compagnie de Jésus, grande propriétaire d'esclaves, sans conduire à son abandon : Carlos Alberto De Moura Ribeiro Zeron,

Les archives liées à l'administration du *repartimiento* permettent toutefois de montrer la constance de l'emploi de travailleurs forcés, pour de nombreuses tâches, incluant l'horticulture. Au milieu du XVIe siècle, le couvent dominicain de Coyoacán employait quotidiennement, sans les rémunérer, 200 travailleurs. L'essentiel d'entre eux était envoyé couper du bois, vendu pour le compte du monastère à Mexico mais parmi les autres « douze serv [ai] ent comme jardiniers dans le jardin dudit monastère et appel [ai] ent les jeunes gens au catéchisme[172] ». Cette charge mixte, entre aide à la pastorale et travail manuel du jardin témoigne bien des forts besoins en main-d'œuvre pour le jardin, ainsi que du lien fait avec l'évangélisation.

Les ordres religieux étaient soucieux de protéger cet apport de main-d'œuvre. En juin 1584, le représentant du couvent dominicain de Mexico, le frère Juan de la Cruz, réclama auprès du vice-roi que l'allocation de travailleurs du couvent soit protégée, malgré les restrictions imposées par des autorités locales autochtones. Leur présence était en effet nécessaire pour cultiver les emblavures possédées par l'ordre à Huehuetoca[173].

En 1596, une plainte du monastère des Dominicaines de Coyoacán suggère que l'avidité des ordres religieux en travailleurs les poussait à contourner le système du *repartimiento*. La requête, formulée par la religieuse Guillerma de Ávila auprès du vice-roi, déclarait que le couvent possédait « quelques jardins et lopins de terre », cultivés pour assurer la « nourriture » des sœurs, et que, pour cette raison, « on [leur] a [vait] toujours donné des Indiens ». La religieuse dénonça alors les agissements d'un nouveau juge de *repartimiento* qui tentait de réguler l'envoi de travailleurs à la congrégation[174]. Même si l'appât du gain fut sans doute à l'origine de la décision du juge, qui percevait une compensation pour chaque travailleur recruté, la plainte témoigne que le travail mésoaméricain était considéré par les Dominicaines

« Les jésuites et le commerce d'esclaves entre le Brésil et l'Angola à la fin du XVIe siècle », dans éd. Jean Hébrard, *Brésil quatre siècles d'esclavage*, Paris, Karthala, 2012, p. 65-83 ; Jean-Paul Zuñiga, « Vies d'esclaves. Une autre perspective sur l'"esclavage atlantique" ? », *Esclavages & Post-esclavages*, n° 8, 2023, journals.openedition.org/slaveries/8944, consulté le 12 mai 2023.

[172] « *cuatro syrven de cocineros en la coczina e doze que sirben de hortelanos en la huerta del dicho monesterio e llaman los muchachos a la doctrina* » : Pedro Carrasco Pizana et Jesús Monjarás-Ruiz (dir.), *Colección de documentos sobre Coyoacán*, Mexico, SEP-INAH, vol. 1, 1976, 2 vol., p. 88-90. La communauté donnait aussi du blé aux frères : *Ibid.*, p. 205 et 209. Une certaine Francisca servit comme boulangère dans le monastère au moins entre 1551 et 1553, pour faire du pain de blé aux frères (p. 208, 209 et 212). La maigre trace qu'elle a laissé dans les archives ne permet pas de conclusion définitive mais souligne comment les couvents fonctionnèrent comme un lieu d'acculturation aux pratiques européennes.

[173] AGN, Reales cédulas duplicadas, vol. 3, exp. 32. Cette requête fut exprimée au nom du couvent mais aussi d'autres *labradores*.

[174] « *Una huertas y pedazos de tierras* » ; « *sustento* » ; « *siempre se nos an dado yndios* » : AGN, Templos y conventos, vol. 156A, exp. 50.

comme un droit inaliénable, qui n'avait pas besoin de suivre les procédures habituelles du *repartimiento*.

La même année, une plainte formulée par les habitants de Cuitlahuac montre que les ordres religieux représentaient une part importante de la charge du travail forcé. Ces Mésoaméricains protestaient contre un *repartimiento* trop lourd, qui consistait en une rotation bimensuelle de 37 hommes, envoyés à Mexico, alors que la population du village avait fortement diminué suite aux épidémies. Parmi les travailleurs envoyés, 21 travaillaient pour des ordres religieux : huit au monastère dominicain, trois au Carmel, sept chez les Franciscains déchaux et trois chez les Jésuites[175]. Sachant que le monastère dominicain de Mexico comptait alors environ 80 religieux, il y avait donc environ un travailleur autochtone pour dix moines, un taux suffisant pour avoir en permanence au moins un horticulteur dans le jardin[176].

Le procès intenté entre 1560 et 1561 à l'encontre du couvent augustin d'Ocuituco, situé entre Atlixco et Cuernavaca, éclaire les tâches exigées des travailleurs mésoaméricains, hommes et femmes en l'occurrence, suggérant aussi que les moines furent des employeurs aussi durs que les autres Espagnols. Les Augustins, sans passer non plus par le *repartimiento*, occupaient de nombreux ouvriers à des activités de tissage, de gardiennage d'animaux et de construction, notamment d'un moulin. Des témoins mentionnèrent également des corvées dans le jardin du monastère et dans un champ de blé lui appartenant. Enfin, des tâches domestiques, cuisine et ménage, occupaient quotidiennement entre trois et quatre personnes[177]. Les travaux étaient donc variés, mais l'essentiel de la force de travail fut employé dans les travaux agricoles et horticoles : les semailles et les moissons du champ de blé mobilisant ainsi jusqu'à une centaine de travailleurs.

III.B. Travail agricole et acculturation forcée

III.B.1. Santa Fe : évangélisation, acculturation et plantes de Castille

Les couvents furent des lieux de travail forcé, similaires à la mine, aux travaux de construction ou aux tâches agricoles, auxquels les communautés autochtones furent contraintes. Cependant, le travail dans l'espace conventuel était particulier, se déroulant dans un lieu censément à part de la vie quotidienne. Outre qu'il fut le lieu privilégié de l'enseignement de la doctrine chrétienne, le couvent fut également celui d'une acculturation

[175] AGN, Indios, vol. 6, exp. 1160.
[176] BNAH, Colección antigua, v. 320, f° 3v. Le chiffre de 78 moines date de 1578 et vient de Melchior de la Cadena, docteur en théologie et chanoine du chapitre de Mexico. Les autres témoignages donnent des estimations proches (le plus souvent entre 80 et 90 frères).
[177] AGI, Justicia, 205, N. 3 ; Antonio Rubial García, « Santiago de Ocuituco », art. Cit.

plus large aux représentations et pratiques européennes. Le travail contraint et sa brutalité ne s'opposèrent donc pas aux préoccupations religieuses des missionnaires, pour qui la pastorale était un programme plus général d'éducation, incluant l'apprentissage de travaux manuels[178].

L'évêque Zumárraga, dans sa correspondance avec Charles Quint, liait ainsi directement l'enseignement de l'Évangile avec l'apprentissage de l'agriculture européenne et de métiers d'artisanat. Zumárraga recommanda en particulier d'éduquer les Mésoaméricains au tissage de la laine, et donc à l'élevage ovin, alors même que ces derniers maîtrisaient le tissage du coton, qui répondait à tous les besoins auxquels pouvait répondre la laine[179]. Aux yeux des missionnaires, l'existence chrétienne, supérieure aux autres formes de vie par la promesse de la résurrection, consistait en quelque chose de plus que la simple connaissance des préceptes de la foi ; elle était la reproduction de la vie quotidienne des pays catholiques, y compris dans ses aspects matériels. Zumárraga n'innovait guère en l'occurrence : Hernando de Talavera, chargé par les Rois catholiques de mener la conversion des musulmans de la péninsule Ibérique, avait fait de l'imitation des mœurs chrétiennes, comme le « vêtement, les chaussures, le rasage, [le fait de manger] à table des aliments cuisinés » ou la langue, des éléments au moins aussi importants au succès de sa mission que la connaissance du dogme et des prières[180].

L'évangélisation impliquait donc de sortir de la sphère strictement religieuse et du contexte délimité du couvent ou de l'église paroissiale. Les Mendiants de Nouvelle-Espagne allèrent plus loin encore que Talavera. L'horizon de la nouvelle vie mésoaméricaine devait être une version laïque de la vie monastique, une sorte de miroir du modèle représenté par les Franciscains, les Dominicains et les Augustins, celui d'une vie communautaire et pauvre tournée vers Dieu et le travail, dans l'égalité des fidèles. Ce modèle s'appuyait ainsi sur la reproduction d'éléments du quotidien des pays catholiques, mais qui devait mener à une société bien meilleure que celle du Vieux Monde.

Au cours des années 1530, un projet incarna cette vision, liant catholicisme, vie castillane et agriculture : les villages-hospices (*pueblos-hospitales*) de Santa Fe. Il est intéressant de constater que ce projet, qui connut une notoriété certaine dans cette décennie et la suivante, ne trouve pas son origine dans le monde mendiant, tout en suivant l'essentiel de ses préceptes et de son modèle d'évangélisation. L'instigateur en fut Vasco de Quiroga, juge de la deuxième

[178] Francisco de Solano, « La modelación social como política indigenista de los franciscanos », art. cit.
[179] L'évêque rédigea deux lettres dans ce sens durant l'année 1537 : AGI, Patronato, 184, R. 26 ; Joaquín García Icazbalceta (dir.), *Don fray Juan de Zumárraga*, éd. cit., p. 87-103.
[180] Isabelle Poutrin, *Convertir les musulmans. Espagne, 1491-1609*, Paris, Presses Universitaires de France, 2012, p. 174-76.

Audience de Mexico à partir de 1530 et évêque du Michoacán à partir de 1536[181]. Formé en droits romain et canon, il fut officier royal avant d'être nommé à Mexico. Sa piété et sa bonne réputation expliquent qu'il fut finalement choisi pour devenir le premier évêque du Michoacán, avant d'avoir reçu les ordres, quittant la justice royale pour l'épiscopat.

Avant cette nomination, tandis que son collègue Juan de Salmerón se dédiait au projet de Puebla de los Ángeles, ville idéale des Espagnols, Quiroga s'intéressa à la constitution d'un cadre propre aux Mésoaméricains. Dès le 14 août 1531, dans deux lettres au roi, l'une rédigée en son nom propre et l'autre avec ses collègues de l'Audience, Quiroga détailla son projet, le plaçant clairement dans la continuité de la fondation de Puebla. Pour le juge, le but premier était de trouver un cadre de vie convenable aux jeunes gens qui avaient été éduqués et élevés dans la foi catholique par les moines. Ces « plantes nouvelles de la foi » seraient rassemblées dans un village, où ils mettraient en culture des terres incultes (*baldíos*), de sorte qu'en « travaillant et labourant la terre, ils se maintiennent par leur travail et soient organisés en bon ordre et police et avec des règles saintes et bonnes et catholiques[182] ». Il souhaitait également établir en ce même lieu un hospice pour accueillir des personnes fragiles, les « Indiens pauvres et les personnes misérables, pupilles, veuves, orphelins et jumeaux, que les mères tuaient, dit-on, en raison de leur grande pauvreté[183] ». Malgré un avis défavorable du Conseil des Indes, le roi laissa à l'Audience le soin de décider en dernier ressort, ce qui permit à Quiroga de défendre son programme et d'acheter les premières terres pour établir le village le 30 août 1532[184]. La fondation formelle du village-hospice de Santa Fe eut lieu en septembre et les premiers bâtiments, notamment une église, furent édifiés et les sols préparés pour leur mise en culture. La présence de travailleurs de Tlatelolco dans cette main-d'œuvre initiale laisse entrevoir une proximité avec le collège franciscain de Santa Cruz, qui formait les enfants de l'élite mexica, dont une partie fut envoyée à Santa Fe[185]. Envoyé en *visita* pour enquêter dans le Michoacán, Quiroga quitta Mexico en juin 1533 et il fonda en septembre 1533, au bord du lac Pátzcuaro, un autre village-hospice, Santa Fe de la laguna.

---

[181] Sur le contexte de la deuxième Audience, voir chapitre 5, p. 294.

[182] « *Trabajando é rompiendo la tierra, de su trabajo se mantengan y estén hordenados en toda buena horden de policía y con santas y buenas y católicas hordenanzas* » : AGI, Patronato, 184, R. 15. Voir aussi AGI, Patronato, 184, R. 16.

[183] « *Indios pobres y miserables personas, pupilos, viudas, huérfanos y mellizos que dicen mataban las madres por no los poder criar por su gran pobreza* » : cité par Fintan B. Warren, *Vasco de Quiroga and his Pueblo-Hospitals of Santa Fe*, Washington, Academy of American Franciscan History, 1963, p. 52. Le terme de misérable renvoie à une catégorie juridique : Paulino Castañeda Delgado, « La condición miserable del indio y sus privilegios », *Anuario de estudios americanos*, 28, 1971, p. 245-335.

[184] Fintan B. Warren, *Vasco de Quiroga*, *op. cit.*, p. 43-47.

[185] *Ibid.*, p. 48-51. Sur le collège de Santa Cruz de Tlatelolco, voir Andrew Laird, *Aztec Latin : Renaissance learning and Nahuatl traditions in early colonial Mexico*, New York, Oxford University Press, 2023, p. 116–148.

La coexistence d'un hospice avec un village autonome où des familles devaient vivre et travailler de façon permanente distinguait déjà les fondations de Quiroga des nombreux hospices charitables qui se diffusèrent progressivement en Nouvelle-Espagne, sur le modèle européen[186]. La foi qui animait Quiroga dans son projet fit des villages-hospices des expériences à part car, outre l'aide aux nécessiteux et aux malades, il s'agissait d'élever les bien portants vers la perfection. La vocation était ici utopique, au sens propre car Quiroga s'inspira directement de l'*Utopie* de Thomas More, parue en 1516, qu'il avait sans doute découverte au Mexique.

Le juge ambitionnait d'établir une communauté idéale, gouvernée par des *pater familias*, à la tête de structures familiales qui vivraient harmonieusement en collectivité, sur le modèle de l'Église primitive[187]. Les villages-hospices suivirent en cela les nombreuses entreprises de concentration et de fixation des populations autochtones menées par les ordres mendiants dans toute la vice-royauté, pour mieux les contrôler et, chemin faisant, ériger un modèle de vie chrétienne[188]. Quiroga exprima ses idées dans l'*Información en derecho*, document juridique rédigé en juillet 1535 à l'adresse d'un conseiller royal, pour protester contre une décision de février 1534 qui ouvrait la porte à l'esclavage des Mésoaméricains. Il fixa également les conditions précises de ces communautés idéales dans les ordonnances rédigées entre le milieu de l'année 1554 et sa mort en janvier 1565, réglant la vie quotidienne des *pueblos-hospitales*[189]. Ces fondations fonctionnaient comme un équivalent laïque et autochtone de la vie monastique et des moines mendiants étaient supposés accompagner et conduire les habitants des hospices, car seul leur exemple pouvait faire réussir le projet utopique[190].

La vie dans les *pueblos-hospitales* était centrée autour des activités agricoles, qui devaient être conduites à l'européenne. L'*información*, pourtant une dénonciation de la colonisation espagnole, critiquait sévèrement l'agriculture mésoaméricaine. Trop rudimentaire, il fallait inciter les Mésoaméricains à l'abandonner car ceux-ci

[186] Josefina Muriel, *Hospitales de la Nueva España*, Mexico, UAM, 1990.
[187] Fintan B. Warren, *Vasco de Quiroga*, *op. cit.*, p. 33-36 ; Marcel Bataillon, « Don Vasco de Quiroga utopien », *Moreana*, 4, nº 3, 1967, p. 385-94.
[188] Alain Milhou, « Le modèle du bon laïc chrétien », art. cit., p. 29-30.
[189] Pour une analyse de la pensée de Quiroga et de ses inspirations dans ces textes, voir Alain Milhou, « Las Casas et la richesse », art. cit., p. 114-15. Pour la datation, voir Fintan B. Warren, *Vasco de Quiroga*, *op. cit.*, p. 35-36.
[190] Les frères choisis furent des Augustins. Le chroniqueur Juan de Grijalva loua longuement les villages-hospices comme l'une des plus grandes actions réalisées par l'ordre en Nouvelle-Espagne : Fernando Gómez-Herrero, *Good places and non-places in colonial Mexico. The figure of Vasco de Quiroga (1470-1565)*, Lanham, University Press of America, 2001, p. 35-38.

> « se contentent des fruits et des racines que la terre produit, sans la travailler ou en la travaillant mal ou alors ils jettent [des semences] dans certains trous qu'ils font avec des *coas* de bois directement sur l'herbe sans autre type d'araire, quoiqu'après avec des bâtons, ils désherbent […]. [De quoi], il leur vient tant d'oisiveté, de paresse, de négligence, qu'il convient qu'on les corrige avec quelque bon ordre de république et de police[191]. »

Au-delà de la mauvaise connaissance de la réalité de l'agriculture mésoaméricaine qui transpire de ce discours, Quiroga répétait ici la critique habituelle de celle-ci et faisait le lien entre agriculture de Castille et mise en police des populations autochtones. Son rejet d'une agriculture qui produirait des fruits sans labeur était fondé théologiquement car pouvoir manger autrement qu'à la sueur de son front était à ses yeux proprement choquant.

Il fallait donc, dans le cadre particulier et monacal des *pueblos-hospitales*, changer les pratiques dans le sens d'une mise en conformité avec les coutumes castillanes. Les ordonnances des villages confirment cet accent mis sur l'agriculture, qui devait occuper, avec la prière, l'essentiel du temps quotidien. Les habitants devaient ainsi être

> « habiles dans le métier de l'agriculture dès l'enfance, et avec grande joie et volonté, […] ; il faut aussi enseigner ladite agriculture aux enfants que l'on élèvera dans l'Hospice, en même temps que les lettres de l'abécédaire et la doctrine chrétienne et la morale des bonnes coutumes et de la prudence, et qu'on leur enseigne avec grande diligence, soin et fidélité, conformément à la doctrine imprimée que je vous laisse ».

Les enfants avaient l'obligation de consacrer deux jours par semaine à cet apprentissage agricole, auxquels Quiroga ajoutait encore une ou deux heures par jour, un volume horaire justifié par le fait que « cela est aussi une doctrine et une morale de bonnes coutumes[192] ». Les habitants avaient ainsi vocation à devenir des agriculteurs castillans mais mieux éduqués, grâce à l'apprentissage de la lecture et par la prédication mendiante.

---

[191] « *se contentan con los frutos y raíces que les produce y cría la tierra, sin labrar o mal labrada […] o echan en unos hoyos que hacen con unas coas de palo, sin otro arado y sin labrar sobre la yerba por la mayor parte, aunque después con los palos lo desyerban […]. Les nace tanta ociosidad, flojedad y descuido, lo cual conviene que se les quite con alguna buena orden de república y policía* » : Vasco de Quiroga, *Información en derecho del licenciado Quiroga sobre algunas provisiones del Real Consejo de Indias*, éd. Carlos Herrejón Peredo, Mexico, SEP, 1985, p. 194-95.

[192] « *diestros en el oficio de la Agricultura desde la niñez, con mucha gana, y voluntad ; […] en la cual Agricultura, como dicho es, también a los niños que se criaren en el Hospital juntamente con las letras del A B C, y con la doctrina Cristiana, y moral de buenas costumbres, y prudencia, que se les ha de enseñar, y enseñe con gran diligencia, cuidado, y fidelidad conforme a la doctrina impresa, que para ello os dejo* » ; « *pues esto también es doctrina, y moral de buenas costumbres* » : Rafael Aguayo Spencer (dir.), *Don Vasco de Quiroga : documentos*, Mexico, Polis, 1939, p. 249-67.

Au centre de cette « morale » se trouvaient les plantes de Castille, dont la présence avait été prévue par Quiroga. Les ordonnances disposaient que chacune des fermes (*estancias*) qui assuraient l'autonomie alimentaire de l'hospice possède

> « un grand jardin pour que vous plantiez et semiez […] tout ce qui est profitable et nécessaire à l'hospice, et ainsi de tout type d'arbres fruitiers de Castille, et de la terre, comme de tout genre de bons légumes et toutes les semences saines et profitables, lin, chanvre, blé, maïs et orge[193] ».

Les plantes de Castille n'excluaient pas les plantes mésoaméricaines mais il fallait que le type de travail des terres soit européen. Dans les champs, blé et maïs seraient cultivés ensemble mais à l'aide de bœufs et leurs grains moulus dans le moulin communautaire. Des troupeaux ovins complétaient l'ensemble et leur laine était préparée dans des foulons, également possédés par la communauté[194].

En dépit de ce mélange initialement prévu des deux agricultures, de nombreux indices suggèrent que les plantes de Castille dominaient fortement l'agriculture des villages-hospices. En octobre 1534, Quiroga agrandit le domaine de Santa Fe de Mexico, par l'achat à Juan de Burgos d'un « domaine [constitué] de jardins et de terres pour semer, avec tous ses arbres et plantes de Castille[195] ». Si l'expression utilisée ici, « *tierras de pan sembrar* », pouvait désigner tous types de champ, sous la plume espagnole elle était souvent synonyme de champs de blé. La mention d'arbres et de plantes de Castille suggère ainsi un domaine qui n'avait rien d'une milpa.

Lorsque l'on interrogea les habitants espagnols de Mexico au début des années 1540 sur les « foulons et métiers à tisser et troupeaux et jardins et champs » de Santa Fe, les témoignages convergèrent pour décrire des terres productrices de plantes de Castille, sans mention de cultures autochtones[196]. Melchior de Tangillo avait vu des champs de blé et d'orge et avait entendu parler de la production de pêches ; Pedro de Solis évoqua quant à lui des abricots et des coings. Diego Muñoz se plaignit pour sa part de la perte de ses bons champs

---

[193] « *Una gran huerta, para que plantéis y sembréis en ella […] todo lo que sea provechoso, y necesario al Hospital, y así de todo género de árboles fructíferos de Castilla, y de la tierra, como de todo género de hortaliza buena, y de todas las semillas saludables, y provechosas, lino, cáñamo, trigo, maíz, y cebada* » : *Ibid.*

[194] Le testament de Quiroga suggère qu'un moulin et un foulon étaient effectivement en service au Michoacán : *Ibid.*, p. 273. Concernant Mexico, un témoin, Francisco Ramírez, mentionna en 1557 deux foulons et deux meules : AGI, Justicia, 204, N. 3, R. 3.

[195] « *una heredad de huertas y tierras de pan sembrar con todos los árboles y plantas de Castilla* » : Armando Mauricio Escobar Olmedo, *Don Vasco, el oidor*, Ávila, Institución Gran Duque de Alba, 2016, p. 104.

[196] « *Granjerias de batanes e texedores de jerga e ganados e huertas labranzas* » : AGI, Justicia, 130, f° 713r-713v. Ce procès est l'un des nombreux qui opposèrent Quiroga à l'*encomendero* Juan Infante : Fintan B. Warren, *Vasco de Quiroga*, *op. cit.*, p. 60-61 et 89-97.

de blé, qu'il avait été contraint de vendre à Quiroga[197]. Il n'est pas exclu que ces individus n'aient pas su ou voulu voir les traces d'une agriculture mésoaméricaine à Santa Fe, mais leurs témoignages montrent en tout cas que le village-hospice apparaissait à leurs yeux comme un lieu où dominaient les plantes de Castille.

Une quinzaine d'années plus tard, en juillet 1556, un conflit de voisinage entre les habitants de l'hospice et l'espagnol Francisco Ruiz suggère que l'hospice continuait de privilégier l'agriculture espagnole. Cet été-là, alors que certains travailleurs étaient en train « de labourer avec des bœufs, calmement et pacifiquement les terres dudit hospice », ils furent attaqués et leurs bœufs volés. Ces terres étaient non seulement destinées au blé, mais labourées de la façon coutumière et selon le principe de rotation castillane du « *año y vez* », que décrivirent les habitants de Santa Fe[198]. La culture du blé fut durable, y compris après la mort de Quiroga en mars 1565 et le déclin progressif des hospices : en septembre 1573, au cours d'un conflit de juridiction, Alonso Hernández, habitant espagnol de Tacubaya, témoigna qu'il continuait de labourer les terres de l'hospice[199].

Les villages-hospices devaient donc organiser un espace chrétien, pensé comme un monastère, autour de la lecture de la Bible et de l'agriculture de Castille : élevage ovin et tissage de la laine, champs de blé, jardins de Castille. Cette fondation, entre ciel et terre, fut décrite en avril 1542 par Quiroga comme l'une « des choses les plus honorables et profitables au bien commun de toute la république », participant au salut des Mésoaméricains et des Espagnols,

> « car l'une des raisons pour lesquelles on l'a fondé fut pour soulager [leurs âmes] et pour cette raison, on y célèbre de nombreuses messes et c'est par de telles œuvres que les villes s'honorent et que l'on gagne le salut[200] ».

Des représentations contemporaines des villages-hospices donnent un aperçu de l'organisation de la vie quotidienne dans ces fondations[201] (images 23 et 24).

---

[197] AGI, Justicia, 130, f° 817v, 834r et 920v.

[198] « *Harando con bueyes quieta e pacificamente las tierras del dicho ospital* » : AGI, Justicia, 204, N. 3, R. 3, f° 10v-11r. Sur la rotation du *año y vez*, voir chapitre 8, p. 478.

[199] AGI, Escribania, 159A, N. 2, f° 357r. Sur les problèmes rencontrés par les deux villages-hospices, voir Fintan B. Warren, *Vasco de Quiroga*, *op. cit.*, p. 55-71.

[200] « *Una de las cosas mas honrradas e provechosas al pro e bien comun de toda la republica […] pues una de las cosas para que se fundaron fue el descargo dellas e por razon de los naturales desas partes y por lo qual se dize [por?] ellos muchas misas e con estas tales obras se honrran las ciudades e se gana la gloria* » : AGI, Justicia, 130, f° 982v.

[201] L'étude du quotidien des villages-hospices reste encore à faire. J'ai consulté de nombreux procès relatifs aux hospices-villages et sondé les archives notariées et les archives nationales à Mexico sans résultats concluants.



Image 23 : Village-hospice de Santa Fe de Mexico.
Source : Carte de Mexico, ca. 1550, Kart — och bildsamlingarna, n° 4289, bibliothèque de l'université d'Uppsala.

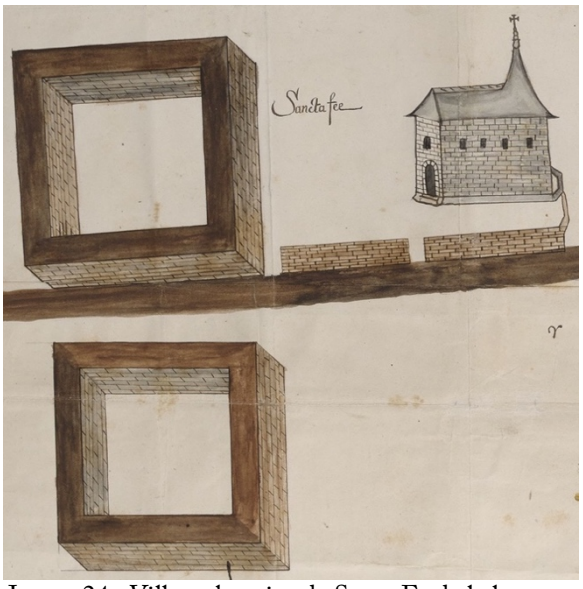


Image 24 : Village-hospice de Santa Fe de la laguna.
Source : *Mapa de Santa Fe de la laguna*, 1552, Tulane University (Nouvelle-Orléans), LAL Map 468.

Ces dessins, réalisés par des acteurs extérieurs aux fondations, représentent les éléments essentiels des villages-hospices[202]. La quête de vie autarcique y fut figurée par un ensemble de bâtiments qui ferment l'espace autour d'une esplanade ou bien, dans le cas du Michoacán, par des bâtiments rectangulaires en briques (ou en pierre ?) avec un cloître intérieur, similaire à une clôture monastique. S'agit-il d'une représentation schématique du village-hospice, en

[202] La carte dite d'Uppsala, de grande taille (75 x 114 centimètres), fut un cadeau à Charles Quint pour lui permettre d'apprécier la ville de Mexico et ses environs. Sur la carte figurent une grande multitude d'activités et Santa Fe n'est qu'un détail parmi d'autres : Miguel León Portilla et Carmen Aguilera, *Mapa de México Tenochtitlan y sus contornos hacia 1550*, Mexico, Era, 2021. La carte de Santa Fe de la laguna avait une visée juridique dans un conflit de juridictions, pour délimiter celle du village-hospice. L'hospice en lui-même n'y occupe qu'une place limitée.

l'absence de porte clairement dessinée ? S'il devait y en avoir une, ces bâtiments auraient cependant suivi le projet de Quiroga, qui avait prévu des maisons avec une seule porte vers l'extérieur, pour tous les habitants[203].

Dans les deux cas, une église était associée aux lieux de vie, dans un espace distinct, mais clairement associé à la communauté, à l'instar de la plupart des fondations conventuelles, marquant la vocation religieuse de la fondation, tournée vers Dieu. Dans le cas de Santa Fe de Mexico, des habitants furent représentés y entrant, pour entendre la messe. La carte représente également une scène de la vie quotidienne : un repas, préparé pour toute la communauté (coin inférieur droit) à partir des produits cultivés par l'hospice, est mangé en communauté, autour d'une grande tablée placée sous des arcades annexes à l'église.

Tous les habitants furent dessinés portant le même vêtement, blanc, presque religieux, suivant la règle édictée par Quiroga, qui visait la simplicité et l'uniformité par des habits « blancs, propres et honnêtes, sans teinture ni autre travail coûteux[204] ». Les têtes couvertes peintes pourraient être celles de femmes ou alors de malades hébergés par l'hospice. Ces deux représentations, faites du vivant de Quiroga, suggèrent ainsi que le projet recherché par le juge fut compris par ses contemporains, celui d'une vie commune, mêlant travail et religion, et dans laquelle la reproduction des modes de vie castillans, mêlée à l'exemplarité des moines, devait aboutir à la vie chrétienne parfaite.

III.B.2. L'agriculture comme mode d'acculturation forcée dans les ordres mendiants

Les villages-hospices de Quiroga, quoique rapidement en déclin, constituèrent un précédent connu en Nouvelle-Espagne. Ils incarnaient une version radicale de ce que les Mendiants faisaient dans leurs monastères : un espace à part, à destination des laïques, mais organisé par les religieux, pour apprendre de façon indissociable la façon de vivre des Espagnols et la religion chrétienne. Les plantes de Castille et leur mise en culture appartenaient entièrement à ce processus d'intégration au monde catholique et espagnol, dont les Mésoaméricains devaient devenir les meilleurs représentants.

L'éducation dispensée par les Franciscains dans leurs couvents suivait la même inspiration que celle de Quiroga. C'est ce que représenta le franciscain Diego Valadés dans une gravure devenue célèbre de sa *Rhetorica Christiana*, traité missiologique publié en 1579 à Pérouse qui traite de l'évangélisation du Mexique (image 25).

---

[203] Fintan B. Warren, *Vasco de Quiroga*, *op. cit.*, p. 48.

[204] « *blancos, limpios y honestos sin pintura sin otras labores costosas* » : Rafael Aguayo Spencer (dir.), *Don Vasco de Quiroga*, éd. cit., p. 265-67.



Image 25 : Enseignement de Pierre de Gand, représenté dans le couvent idéal.
Source : Diego Valadés, *Rhetorica Christiana*, p. 207.

La gravure représente le couvent franciscain idéal, où l'on voit les douze « apôtres » franciscains, inspirés par le Saint-Esprit, en train de baptiser des néophytes, mais aussi d'enseigner les fondements du dogme catholique ou les sacrements de la confession et du mariage. Boris Jeanne la décrit comme la représentation d'une « société coloniale parfaitement ordonnée et riche, au cœur de laquelle les Indiens sont les meilleurs chrétiens du monde, et où se développe une force sociale créole pleine de promesses[205] ».

Parmi les nombreuses scènes, un frère, Pierre de Gand, discourt devant un groupe d'hommes, dont l'habit mésoaméricain dévoile l'origine. Avec une baguette, il indique divers objets, difficilement identifiables, mais parmi lesquels on distingue des outils utiles à des métiers artisanaux et aux travaux champêtres (équerre, compas, rabot, houe, hache, pinces, etc.), dans une représentation qui pourrait rappeler les instruments de la passion du Christ. L'image est légendée avec la mention « ils apprennent tout » et Valadés écrivit dans le corps du texte que Pierre de Gand leur « montra tous les arts car il n'en ignorait aucun[206] ». La représentation est apologétique, mais traduit bien cette pédagogie du travail portée par les Franciscains et notamment par Pierre de Gand, formé par les frères de la vie commune dans les Flandres et membre du Tiers-ordre, particulièrement influent en Nouvelle-Espagne

[205] Boris Jeanne, « Christianisme et *criollismo* », art. cit., p. 58-70. Pour une analyse de l'ouvrage de Valadès dans son entièreté, voir Boris Jeanne, *Mexico-Madrid-Rome : sur les pas de Diego Valadés*, *op. cit.*, p. 434-524.

[206] « *Discunt omnia* » ; « *omnes artes illis ostendit nullius enim nescius erat* » : Diego Valadés, *Rhetorica christiana*, Pérouse, Petrus Jacobus Petrutius, 1579, p. 207 et 222. Pour une mise en perspective de l'image, voir Cécile Fromont, « Penned by encounter : visibility and invisibility of the cross-cultural in images from early modern Franciscan missions in central Africa and central Mexico », *Renaissance Quarterly*, 75, n° 4, 2022, p. 1221-65.

notamment dans la mise en place de la pédagogie franciscaine à destination des populations mésoaméricaines[207].

La gravure de Valadés mettait au même niveau l'éducation des fondamentaux du catholicisme avec un apprentissage technique, à l'instar de la conception de l'évangélisation portée par des individus comme Talavera, Zumárraga, Pierre de Gand ou Quiroga. L'image traduisait sans doute l'expérience vécue d'un missionnaire en Nouvelle-Espagne, qui avait été habitué à recevoir des travailleurs du *repartimiento*, à leur indiquer les tâches horticoles à accomplir et à contrôler leurs gestes dans la réalisation d'une greffe ou d'une taille, mais à un moment où l'idéal d'évangélisation par l'apprentissage de toutes les coutumes européennes perdait de l'influence, notamment avec le déclin du collège de la Santa Cruz de Tlatelolco[208]. Outre la gravure, Diego Valadés fit de l'agriculture un des éléments incontournables de la conversion :

> « On leur donnait [aux Indiens] des terrains très grands, suffisamment pour construire des maisons, planter des vignes et faire des jardins […], afin qu'ils sèment en ce lieu des légumes et d'autres plantes d'usage domestique et quotidien, comme des piments, courges, agaves, figuiers de barbarie, tabac et aussi des arbres fruitiers de divers types amenés d'Espagne, lesquels furent plantés en raison de l'autorité des religieux. […] Ajoutons à cela les légumes, également espagnols, de sorte que chacun peut cultiver ses terres selon ses moyens et son choix[209]. »

Le mélange entre les deux agricultures est ici frappant et s'explique sans doute par l'état de l'évangélisation à l'époque où écrivait Valadés. « L'autorité des religieux » devait probablement inviter les Mésoaméricains à préférer les plantes de Castille, mais les plantes mésoaméricaines, que Valadés, arrivé très jeune en Nouvelle-Espagne, connaissait bien n'étaient plus seulement des objets de l'idolâtrie, comme le tabac et le figuier de barbarie, mais s'inscrivaient dans une forme de normalité. Valadés rédigea son traité alors que l'espoir d'une conversion rapide et

---

[207] Boris Jeanne, *Mexico-Madrid-Rome : sur les pas de Diego Valadés*, *op. cit.*, p. 114-17. Pierre de Gand fut également important au moment de la vacance épiscopale entre Zumárraga et Montúfar (juin 1548-octobre 1551). Boris Jeanne postule que Pierre de Gand initia Diego Valadés à ses méthodes, inspirées des frères de la vie commune, des « méthodes d'évangélisation qui sont aussi des moyens de vivre en société ». Sur les frères de la vie commune et la *devotio moderna*, voir Francis Rapp, *L'Église et la vie religieuse en Occident à la fin du Moyen Âge*, Paris, Presses universitaires de France, 1971, p. 243-48.

[208] Pilar Gonzalbo Aizpuru, *Historia de la educación en la época colonial. El mundo indígena*, Mexico, Colegio de México, 1990, p. 111-28.

[209] « *Se les asignaban terrenos muy amplios que fuesen suficientes para levantar casas, plantar viñedos y hacer jardines […] para que en ese lugar sembrasen hortalizas y otras plantas de uso doméstico y diario, como chiles, calabazas, magueyes, tunas, tabaco y también árboles frutales de diversas clases traídos desde España; los cuales se plantaron por la autoridad de los religiosos […]. Añádanse a esto las verduras, también españolas, de modo que cada uno puede cultivar sus posesiones según sus alcances y arbitrio* » : Diego Valadés, *Retórica cristiana*, *op. cit.*, p. 705.

complète s'était dissipé et que les frères se heurtaient aux limites de leur projet. Sans doute aurait-il préféré que les plantes de Castille dominent, mais son texte était le constat de cette impossibilité : la république indienne devait garder certains de ses traits autochtones, distinctifs de l'Église primitive. Toutefois, en dépit de ces limites, Valadés n'avait pas renoncé à l'association de la pastorale avec les pratiques agricoles.

La gravure de Valadés ne fut pas seulement une vue de l'esprit. Elle était l'interprétation du sens donné par les Mendiants au travail forcé, horticole et agricole, notamment dans les jardins conventuels. De fait, l'apprentissage par l'entremise des frères de l'utilisation de certains outils en fer, comme la bêche, a joué un rôle important dans la diffusion de pratiques européennes parmi les communautés autochtones. Jean-Pierre Berthe a montré, dans le cas de Tiripitío dans le Michoacán, comment les outils et l'Évangile, selon ses mots, furent liés : en 1580, dans ce village des hautes terres, entre Valladolid (aujourd'hui Morelia) et Pátzcuaro, les habitants autochtones utilisaient haches, houes, faucilles ou pics pour la taille de la pierre. Cette diffusion serait liée, selon Berthe, aux frères augustins, installés dans le village depuis 1537. Au cours des années 1540, en plus d'ouvrir une école, qui enseignait à certains enfants la lecture, l'écriture, la musique et le chant, les Augustins employèrent de nombreux travailleurs forcés pour refonder la ville selon un schéma régulier, rassembler les populations dispersées, construire une église, un couvent et un hôpital. Toutes ces institutions, cohérentes entre elles et liées à la concentration des populations ainsi que l'organisation du travail liée aux frères, participèrent donc à cette adoption[210]. Dans ce cadre, le jardin conventuel joua un rôle clé.

Un autre cas suggère que l'appropriation des outils européens fut directement liée aux plantes de Castille et à leur mise en culture à des fins religieuses. Le manuscrit connu sous le nom de codex Sierra en fournit un bon exemple. Ce livre de comptes du village de Santa Catalina Texupan, situé dans la haute Mixtèque, enregistra les revenus et les dépenses de la communauté (*caja de comunidad*) pendant plusieurs années, comprises entre 1551 et 1563[211]. En plus de pouvoir approcher l'organisation politique et religieuse d'une communauté mixtèque, le manuscrit rend compte avec précision de la gestion financière du village : les revenus, d'abord liés à la production de soie, et les dépenses, pour l'essentiel liées à

[210] Jean-Pierre Berthe, « L'évangile et l'outil : le changement technique dans un village indien du Mexique au XVIe siècle », *Techniques et culture*, 11, 1988, p. 65-82. Le cas de Tiripitio ressemble à celui d'Ocuituco, ce que remarque Berthe, où l'on peut supposer que les mêmes causes produisirent les mêmes effets en termes d'appropriation de l'outillage européen.

[211] Pour une analyse détaillée du manuscrit, de son contenu et du village, voir .

l'organisation de la vie liturgique, mais salariant aussi les membres du conseil municipal (*cabildo*) ou divers achats d'intérêt public. En 1555, une entrée indique qu'un « instrument en métal a été acheté à Mexico pour tailler la vigne », pour un montant de trois pesos[212]. Comme pour toutes les entrées de ce manuscrit, un dessin accompagne la mention de l'achat (image 26).



Image 26 : Serpe à dos tranchant pour tailler la vigne.
Source : *Codex Sierra-Texupan*, Biblioteca Histórica José María Lafragua (Puebla).

Dans ce cas, la représentation permet d'identifier l'instrument comme une serpe à dos tranchant, un outil incontournable de l'arboriculture et de la viticulture européennes, représenté dans de très nombreux traités d'agronomie dès l'époque médiévale. L'outil était dédié à la taille des arbres et des vignes et associé à une gestuelle particulière. L'usage d'un dos tranchant dépendait théoriquement du cépage cultivé, cette partie devant permettre la taille fréquente des cépages qui produisaient beaucoup de bois dur[213]. L'objet, que la métallurgie mexicaine ne produisait alors pas encore, avait été acheté à Mexico, d'où il avait sans doute été importé d'Espagne. Dans une lettre envoyée en août 1559 à sa mère Leonor, Gonzalo Guillén, habitant de Lima, réclamait « six faucilles pour tailler [la vigne], parce que j'en ai grand besoin, et qu'elles soient faites de la main de mon compère Juan Ruiz ou du meilleur artisan que l'on trouvera[214] ». La production de l'objet était donc difficile et une bonne qualité était nécessaire pour garantir un bon travail viticole.

Dans le cas présent, la communauté de Texupan avait donc fait acheter cet outil pour cultiver une vigne qui, au vu de sa présence comme dépense dans le livre de comptes, était cultivée pour le village, probablement sur l'une des terres communales. En 1555, le couvent dominicain, dessiné en 1579 (image 19) n'était cependant pas encore construit et le culte était

[212] « *A metal axe was purchased in Mexico [to cut] vines; it was made for 3 pesos* » cité et traduit par *Ibid.*, p. 147.
[213] Perrine Mane, *Le travail à la campagne au Moyen Âge : étude iconographique*, Paris, Picard, 2006, p. 198-201. Voir aussi Marine Bretin-Chabrol et Martine Furno, « Outils et pratiques : faucilles et serpes », dans éd. Michel Jourde, *Le ménage des champs. Du savoir agricole antique aux livres d'agriculture de la Renaissance*, exposition en ligne, https://www.bm-lyon.fr/expositions-en-ligne/agriculture_antique_renaissance/exposition/enqueter-la-connaissance-agronomique-a-la-croisee-des-savoirs/article/outils-et-pratiques-faucilles-et-serpes, consulté le 20 janvier 2025.
[214] « *Seis hoces de podar, porque tengo gran necesidad de ellas, y sean heachas de mano de mi compadre Juan Ruiz, o del mejor oficial que hubiere* » : Enrique Otte (dir.), *Cartas privadas*, éd. cit., p. 377.

assuré par un vicaire séculier, Francisco de Zárate, chanoine de la cathédrale d'Antequera de Oaxaca. La culture de la vigne ne fut donc pas liée au cadre conventuel, même si les Dominicains étaient déjà présents dans la région et visitèrent plusieurs fois le village avant de reprendre le culte en 1563[215].

Il n'en demeure pas moins que la vigne était entièrement associée au culte catholique, tout comme les autres plantes de Castille mentionnées dans le livre. En 1560, des « fruits de Castille » furent achetés pour Pâques pour un montant de dix pesos. Le dessin qui accompagne l'entrée permet de distinguer divers fruits : une pêche, une grenade, et deux autres fruits difficiles à identifier (une grappe de raisins et une pomme ? Des fleurs ?)[216]. La mention des fruits dans le contexte de fêtes liturgiques du village suit la même trajectoire que la vigne : plantes de Castille et catholicisme étaient, conformément au projet missionnaire, indissociablement liés.

*

* *

Les jardins conventuels, bien plus que de simples curiosités horticoles, furent des lieux clés de la colonisation espagnole, illustrant l'entremêlement des problématiques agraires, religieuses et sociales dans l'établissement de la domination européenne. Les fondements matériels de la religion catholique, *a fortiori* encore plus dans le cadre d'une évangélisation massive de nouvelles populations, expliquent que les ordres religieux participèrent pleinement à l'introduction à grande échelle des plantes de Castille. Inspirés par le ciel, les missionnaires furent parmi les soutiens les plus actifs à la culture de ces végétaux liés au catholicisme.

À l'échelle locale, l'effet de ce besoin, matérialisé dans l'instauration d'autant de jardins conventuels, fut la diffusion profonde des arbres de Castille. En outre, l'association de la culture de ces plantes avec le catholicisme et les modes de vie castillans fut durable au sein des populations mésoaméricaines sujettes aux tentatives d'acculturation forcée de la part de ces missionnaires.

Le destin ultérieur de ces jardins est également représentatif de la trajectoire religieuse de la Nouvelle-Espagne après le XVIe siècle. Après les campagnes de baptêmes massifs des

[215] Kevin Terraciano (dir.), *Codex Sierra*, éd. cit., p. 39-42. Dans la Mixteca, les Dominicains avaient fondé trois couvents entre 1538 et 1548, sans compter celui de Yanhuitlán, fondé puis abandonné avant d'être refondé à deux reprises. Vers 1590, l'ordre avait 16 couvents dans la région.
[216] *Ibid.*, p. 153.

années 1530 et alors que l'évangélisation semblait triompher sans obstacle des anciennes croyances, la persistance de pratiques préhispaniques, l'émergence d'un catholicisme métis et les turbulences politiques mirent à mal le projet d'une république chrétienne idéale, contrôlée par les Mendiants. L'affaiblissement du messianisme initial, l'entrée en jeu de nouveaux ordres religieux et la montée en puissance d'un clergé séculier fragilisèrent d'autant plus l'autorité morale et l'influence politique des Mendiants. Les dernières vagues épidémiques puis la mort de Philippe II signèrent la fin de l'époque de l'évangélisation triomphante et les moines se firent progressivement à l'idée que la fin des temps était peut-être plus lointaine qu'espérée. Le franciscain Jerónimo de Mendieta, méditant amèrement sur ce constat, prit l'image d'une bête sauvage qui aurait ravagé la vigne du Seigneur, laissant l'Église américaine frappée des mêmes péchés que l'Église européenne[217].

Ce sentiment d'échec contraste en réalité avec le succès du projet initial d'adaptation des plantes de Castille. Les jardins conventuels banalisèrent les plantes de Castille dans les campagnes mexicaines, jusqu'à perdre progressivement leur fonction de pépinières annonciatrices d'une salvation proche. À la fin du XVIIe siècle, de passage à Mexico, le voyageur italien Gemelli Carreri exprima ce changement en décrivant le couvent des Carmes déchaux de San Ángel, dont le jardin, construit vers 1615, surpassait tous les autres :

> « On me conduisit dans ce jardin si renommé, qui, quoique le tour de ses murailles n'excède pas trois quarts de lieuë d'Espagne, est traversé dans le milieu par une grande riviere, qui le rend si fertile, que ses arbres fruitiers raportent plus de 13 000 pieces de huit au Couvent ; on y trouve de 40 sortes de poires, dont on vend la charge 6 pieces de huit ; une variété de pommes, de pêches & de coins ; mais il y a peu de noyers, de chataigniers & autres pareils arbres. L'archevêque prêtendant la dîme de ces fruits & les PP. la refusant, comme d'arbres plantez pour l'usage du Couvent ; le roi envoya ordre à un Auditeur de compter les arbres & il en trouva 13 000 comme me l'ont rapporté gens dignes de foi[218]. »

Ce jardin ressemblait donc à ceux du XVIe siècle : un verger enclos et irrigué, abritant une grande variété d'arbres de Castille. Toutefois, la dimension du domaine, avec ses plusieurs milliers de pieds, ainsi que sa fonction mercantile signalent un changement de nature. Carreri, pas plus que les acteurs impliqués dans son récit, ne s'étonnaient plus de voir des fruits de Castille, lesquels faisaient partie désormais du quotidien au Mexique. Normalisées, comme le

[217] John Leddy Phelan, *The millennial kingdom of the franciscans in the New World*, *op. cit.*, p. 99-105.
[218] Giovanni Francesco Gemelli Careri, *Voyage du tour du monde*, Paris, Étienne Ganeau, vol. 6, 1719, 6 vol., p. 94-95.

catholicisme s'était banalisé, les plantes de Castille ne promettaient plus d'évènements exceptionnels à venir. Pour les moines eux-mêmes, cette normalisation se traduisait dans un rapport devenu principalement mercantile à leurs jardins. Pour eux aussi, la vigne du Seigneur ne produisait plus que des fruits temporels.

TROISIÈME PARTIE

TERRE

Au nom du Ciel, les Indes furent colonisées (*pobladas*) et ennoblies (*ennoblecidas*) par les plantes de Castille, dont les frères missionnaires furent parmi les plus grands diffuseurs. Tous ces processus impliquaient un mode de relation particulier entre Espagnols et autochtones, dans le but de cultiver les plantes. Les laboureurs envoyés par la Couronne étaient censés enseigner une éthique du travail, supposément égalitaire pour amener les autochtones vers l'agriculture de Castille. Pour les missionnaires, il s'agissait, au nom de l'évangélisation, de faire travailler les néophytes qu'étaient les autochtones pour leur enseigner les principes de la foi et toute la culture qui y était liée. Il y avait toutefois encore un chemin à parcourir entre le moment où les plantes furent adaptées et leur banalisation en Nouvelle-Espagne.

L'enracinement définitif dans la terre des plantes de Castille nécessitait toutefois la reproduction de l'ensemble de la société agraire castillane. Il fallait des experts en agriculture : alors que la monarchie avait cherché, avec peu de succès, de favoriser le départ aux Indes de laboureurs, une émigration plus spontanée se développa à partir des années 1550. Implantés dans toutes les campagnes mésoaméricaines, ces individus furent déterminants à la fois pour diffuser les plantes mais aussi pour faire pénétrer la domination espagnole dans les localités les plus reculées et éloignées des villes. Le chapitre 7 présente les contours sociaux de ce groupe peu connu et surtout comment ils participèrent à l'exploitation de la main d'œuvre autochtone par et pour la culture du blé.

La principale fonction des laboureurs fut de permettre l'existence d'un cycle du blé au Mexique. Cette adaptation fut loin d'être évidente et supposa une adaptation aux conditions propres à la Mésoamérique, un transfert de techniques, de façons de travailler et d'outils, que décrit le chapitre 8. De ce succès, les laboureurs espagnols du Mexique tirèrent une fierté et un certain statut, celui d'avoir enraciné le blé et permit la vie espagnole en Nouvelle-Espagne. Pourtant, leur situation sociale fut problématique : l'existence même d'Espagnols laborieux remettait en cause la société coloniale et la séparation entre Ibériques et Mésoaméricains.

La masse de travailleurs employés pour le blé et les plantes de Castille conduisit à la fois leur diffusion et à les rendre familières pour les paysans autochtones. Ce processus de domination aboutit à des réappropriations multiples, qui firent des plantes de Castille des ressources utilisées dans les milieux autochtones, soit pour compléter les productions agricoles, soit comme ressources symboliques pour protéger une juridiction ou un statut. Le chapitre 9 décrit ce processus, celui d'une pénétration définitive au Mexique, qui fit échapper progressivement les plantes de Castille aux seuls Espagnols.

Chapitre 7. Coloniser les campagnes. Les *labradores* de Nouvelle-Espagne

En mars 1553, le conseil des Indes sollicita le deuxième vice-roi de la Nouvelle-Espagne, Luis de Velasco (1550-1564), au sujet de la possibilité d'envoyer des laboureurs dans la vice-royauté. Le conseil prévoyait la mise en place d'une politique similaire à celle tentée aux Antilles, en soutenant l'émigration paysanne vers le Mexique[1]. Luis de Velasco répondit en février 1554 par un avis mitigé, se plaignant des Castillans oisifs qui vivaient aux dépens des Mésoaméricains :

> « De ceux-là, la plupart sont des laboureurs et des roturiers qui sont venus d'Espagne pour fuir la taille et le travail et ici, ils ne veulent pas travailler et ils ne prendront jamais ni l'araire ni la bêche, quels qu'en soient le prix ou l'amende[2]. »

En dépit de son rejet d'une incitation royale à l'émigration, le vice-roi constatait cependant que des paysans avaient déjà émigré et voyait les premiers effets de leur installation. Associant immédiatement les laboureurs et la « *gente baja* » de la roture, Velasco notait que la plupart des Espagnols refusaient de poursuivre en Nouvelle-Espagne leur métier d'agriculteur, comme cela avait été le cas aux Antilles dans la première moitié du XVIe siècle. La suite de la lettre montre que le vice-roi considérait ce refus du travail comme particulièrement dommageable, car des experts en agriculture castillane étaient incontournables pour réussir l'adaptation du blé.

Ce constat était partagé par le vice-roi du Pérou, le marquis de Cañete (1556-1561), dans un contexte fort différent. En 1556, à peine arrivé dans la vice-royauté, il écrivit au roi que 8 000 Espagnols y vivaient, alors que la région ne pouvait, selon lui, en nourrir qu'un millier. « Les 7 000 qui restent, ajoutait-il, je ne sais que faire avec eux, car ils ne veulent ni travailler, ni bêcher, ni labourer », un véritable gâchis pour cette « terre digne d'être colonisée[3] ». Le marquis de Cañete croyait pourtant, à l'inverse de Velasco, qu'une émigration d'Espagnols

---

† Une partie de la recherche présentée dans ce chapitre et le suivant a été publiée avec Jerónimo Bermúdez : Jerónimo Bermúdez et Antoine Duranton, « A European rurality in the New World. Spanish farmers and wheat cultivation in colonial Mexico in the sixteenth century », *Études rurales*, vol. 213, 2024, p. 24-50.

[1] Sur les projets de colons-laboureurs, voir le chapitre 4.

[2] « *Destos los mas son labradores y gente baja que se han venido de españa por no pechar ni servir y aca no quieren trabajar ni tomaran arado ni azada en mano por ninguno precio ni pena* » : AGI, Mexico, 19, N. 13, f° 3v.

[3] « *Los 7000 que quedan, yo no sé que orden tenga con ellos, pues se sabe que ni quieren trabajar, ni cabar ni arar* » ; « *tierra digna de poblarse* » : cité par Alain Milhou, « Las Casas et la richesse », art. cit., p. 141, note 113.

« modestes avec leurs outils et leur équipement pour labourer et semer » pourrait discipliner les autres colons et amènerait « la véritable sécurité de cette terre » à travers la culture du blé[4].

Ces deux rapports vice-royaux sont paradoxaux en ce qu'ils témoignent d'une part de l'échec des tentatives de recrutement de laboureurs en Espagne organisés par la Couronne dès la fin du XVe siècle, puisque leur objectif de développer une classe paysanne espagnole avait échoué. Pourtant, ils révèlent en même temps que d'anciens agriculteurs castillans vivaient effectivement aux Indes. La réponse du vice-roi Velasco suggère en particulier qu'en dehors des laboureurs recrutés directement par la Couronne, une émigration spontanée, qui s'appuyait sur les franchises accordées au cours des années 1510, avait pris progressivement de l'ampleur, s'inscrivant dans les grands circuits de migration du XVIe siècle[5].

Il y avait donc aux Indes des individus capables de travailler la terre et des attentes de les voir cultiver les plantes de Castille. Si jusqu'au tournant des années 1540-1550, peu d'entre eux réussirent à vivre de leur métier, pour des raisons structurelles, présentées au chapitre 4 et fondamentalement dues à l'espoir d'un enrichissement rapide par la conquête, l'affaiblissement de la dynamique d'expansion à la fin de la première moitié du XVIe siècle offrit de nouvelles perspectives à ces paysans. Des laboureurs espagnols eurent enfin des conditions propices pour vivre du travail de la terre, quoique dans un cadre fort éloigné de l'imaginaire forgé par la Couronne.

Cette possibilité ne fut pas sans créer d'autres problèmes, ce qu'exprimèrent chacun à leur façon les deux vice-rois. Velasco recommandait certes l'abandon des politiques de recrutement, tandis que Cañete avait encore confiance en elles. Ils partageaient ensemble une vision répandue dans les deux vice-royautés : l'incompatibilité entre le statut de colon espagnol et celui de paysan. À leurs yeux, les Espagnols ne pouvaient, ou ne voulaient pas être des travailleurs de la terre. Le but de ce chapitre est de montrer au contraire que de nombreux laboureurs d'Espagne partirent effectivement aux Indes pour y vivre de leur métier.

Alors qu'ils composèrent la majeure partie des émigrés, société agraire oblige, ces paysans espagnols sont aujourd'hui mal connus. L'idée que les Espagnols ne travaillèrent jamais, du moins jamais sur des tâches aussi ingrates, est suffisamment ancrée pour que même une étude sérieuse sur le blé au Mexique décrive l'existence de paysans espagnols comme

[4] « *gente llana con sus herramientas y aderezos para labrar y sembrar* » ; « *verdadera seguridad desta tierra* » : cité par Alain Milhou, « Le modèle du bon laïc chrétien », art. cit., p. 34-35.
[5] Jean-Paul Zuñiga, *Espagnols d'outre-mer*, *op. cit.*, p. 149-68 et 197-201.

invraisemblable[6]. La figure de l'Espagnol investi dans l'agriculture se limite souvent dans l'historiographie au seul *hacendado*, le propriétaire d'un vaste domaine agricole[7].

La portée d'entrée de ce travail sur l'existence d'une petite paysannerie espagnole en Nouvelle-Espagne a été la recherche d'un groupe social particulier, celui des *labradores*, des agriculteurs effectivement au travail en Nouvelle-Espagne. Ces paysans tirèrent profit des politiques décidées quelques décennies plus tôt par la Couronne, notamment l'exemption de taxes pour l'émigration. Pourtant, ils ne suivirent aucun projet d'expédition et choisirent spontanément, hors de toute organisation royale, d'émigrer aux Indes. Ils le firent notamment à partir des années 1550, alors que l'émigration espagnole s'intensifiait vers l'Amérique[8]. Ce chapitre permet de dévoiler un nouveau pan de la société coloniale de la Nouvelle-Espagne, au-delà de l'élite conquérante et urbaine. Elle montre également les effets en cascade générés par le besoin en plantes de Castille : au-delà des politiques royales, un mouvement de fond changea définitivement la société coloniale.

Ce travail d'histoire rurale et sociale permet d'incarner le processus de diffusion des plantes de Castille. Celles-ci étaient en effet associées organiquement à une agriculture, à tout un monde agraire, à un environnement autant social que naturel, qu'il a fallu tenter d'adapter en Nouvelle-Espagne. Après la traversée de l'Atlantique et la difficile adaptation aux conditions climatiques locales là où c'était possible, il a fallu encore intégrer ces plantes aux territoires conquis, pour assurer la reproduction annuelle de la récolte. Nous avons décrit cette interdépendance des facteurs humains, techniques et environnementaux par le terme de « ruralité européenne », pour signifier qu'il fallait que tous ces facteurs soient pris en compte pour réussir l'adaptation du blé au Mexique[9]. Ce fut l'établissement d'une ruralité européenne en Nouvelle-Espagne qui changea définitivement les équilibres agraires et sociaux de la vice-royauté.

Le cadre chronologique de ce processus est resserré. Au début des années 1550, la présence d'Espagnols qui y vivaient comme agriculteurs devint perceptible. La cause première fut le brutal effondrement démographique des populations autochtones, qui laissa de vastes

[6] Lorenzo E. López y Sebastián et Justo L. del Río Moreno, « El trigo en la ciudad de México », art. cit.
[7] Voir par exemple François Chevalier, *La formation des grands domaines au Mexique*, *op. cit*.
[8] Antonio García-Abásolo González, « Emigración andaluza a Indias en el siglo XVI », *Identidad e Imagen de Andalucía en la Edad Moderna*, https://www2.ual.es/ideimand/emigracion-andaluza-a-indias-en-el-siglo-xvi/, consulté le 21 mai 2025. Voir aussi Palmira García Hidalgo, « La emigración española a América en la época moderna. Un acercamiento al estado de la cuestión », *Naveg@mérica*, nº 23, 2019, https://doi.org/10.6018/nav.397301.
[9] Jerónimo Bermúdez et Antoine Duranton, « A European rurality in the New World. Spanish farmers and wheat cultivation in a conquest society : colonial Mexico in the sixteenth century », *Études rurales*, nº 213, 2024, p. 24-50.

espaces en friche, appropriables pour l'agriculture et l'élevage européens. La deuxième cause fut la fin de l'économie d'*encomienda* : au cours des décennies précédentes, les Espagnols liés à l'agriculture travaillaient comme collecteurs ou contremaîtres d'*encomenderos*. Avec l'expansion d'une propriété indépendante, les Espagnols les plus pauvres continuèrent à être employés, y compris parfois par d'anciens *encomenderos,* mais avec des termes fixés par contrats, ou devinrent indépendants dans de petits domaines[10]. Leur présence, en tant que petits paysans, commença à se faire plus discrète à partir de la fin des années 1590 et du début des années 1600, jusqu'à la disparition, autour des années 1620, de la petite agriculture espagnole, en raison de la constitution de vastes domaines, les haciendas.

Ce chapitre décrit la constitution des *labradores* comme une catégorie sociale à part en Nouvelle-Espagne. Il s'agit d'abord d'étudier le profil type de ces paysans et la façon dont ils se sont installés dans les campagnes mexicaines. Il faut voir ensuite les rapports complexes, de dépendance, qu'ils entretinrent avec les grands propriétaires terriens, des relations déséquilibrées mais qui permirent leur existence comme paysans. Exploités en tant que preneurs de terre, les paysans furent des exploiteurs de main-d'œuvre mésoaméricaine, participant directement à la colonisation durable des territoires et des individus en Nouvelle-Espagne.

I — Des laboureurs espagnols dans les campagnes mexicaines

Qui étaient les paysans espagnols, appelés *labradores* ? La mise au jour de cette catégorie a été permise grâce aux archives notariales de Mexico et à ses 98 livres de registres notariés pour le XVIe siècle. Ce fonds particulièrement précieux, car il permet d'approcher de nombreux pans de la vie quotidienne en Nouvelle-Espagne, est à l'instar de toutes les archives notariales, difficile d'accès et de lecture, et donc largement sous-exploité. La recherche a pourtant été considérablement facilitée par le travail d'Ivonne Mijares et l'équipe du *seminario de documentación e historia novohispana* de l'Institut de recherches historiques de l'UNAM, qui a catalogué et créé une notice pour chaque acte conservé dans les registres[11]. Cet effort majeur permet aujourd'hui d'avoir un accès simple à 27 511 notices, pour une grande partie des transcriptions complètes des documents, que l'on peut retrouver grâce à un moteur de recherche efficace.

[10] James Lockhart, « Españoles entre Indios », dans éd. Francisco de Solano, *Estudios sobre la ciudad iberoamericana*, Madrid, Instituto Gonzalo Fernández de Oviedo, 1975, p. 435-91, p. 437-38.
[11] Ivonne Mijares, *Escribanos y escrituras públicas en el siglo XVI : el caso de la Cuidad de México*, Mexico, UNAM, 1997.

Un premier sondage par la recherche du terme « *labrador(es)* » a permis de dégager une quantité de noms et de documents, qui fournissent des informations précieuses sur les conditions de travail et la vie quotidienne des individus décrits comme *labradores*[12]. J'ai pu identifier au moins 150 personnes, selon une estimation basse qui ne prend en compte que ceux explicitement décrits comme *labradores* dans les archives. En comptant les individus manifestement *labradores* (signant des baux pour travailler la terre par exemple ou vendant du blé) sans être explicitement désignés comme tels, le chiffre aurait été plus élevé encore.

À partir de ces noms, des fils ont pu être tirés pour trouver plus d'informations sur eux. Ces hommes n'ont laissé pour l'essentiel qu'une trace succincte, dans un acte unique, sans signification ni information utile, majoritairement une procuration pour une action en justice (*poder general* ou *especial*). Toutefois, dans d'autres cas plus heureux, plusieurs actes sont conservés, dont certains particulièrement longs, permettant de dresser des portraits et des trajectoires de vie. Les maigres traces laissées par ces individus dans les archives notariales sont précieuses, étant presque toujours les seules dont nous disposons, car il est très rare, pour ceux qui portaient des noms trop banals, de pouvoir les retrouver aux archives des Indes ou à *l'Archivo General de la Nación* du Mexique. Ces individus permettent de dessiner, de façon inédite pour la Nouvelle-Espagne, les contours d'une catégorie de métier trop souvent ignorée et reléguée au rang d'oxymore social. Ces documents aident en outre à approcher les pratiques de ces paysans espagnols d'Amérique : les inventaires d'outils offrent un regard sur leurs méthodes de culture, en fonction des plantes cultivées.

Les limites propres aux actes notariés doivent être gardées à l'esprit : outre leur forme stéréotypée, le coût d'un acte, jusqu'à quatre *tomines*, pouvait faire renoncer à faire enregistrer un accord. Le document enregistrait par ailleurs une entente au moment de la signature, dans le cadre strict des relations juridiques habituelles : plus que l'illusion d'un moment pris sur le vif, il exprime une représentation de soi devant un acteur central de la vie juridique aux Indes[13].

---

[12] Le site est accessible à l'adresse suivante : https://cpagncmxvi.historicas.unam.mx/catalogo.jsp. Dans sa version actuelle, il ne permet pas d'accéder à distance aux documents numérisés des archives notariées. Un terrain mené en mars-avril 2023 a permis de consulter les documents, de confronter et compléter les transcriptions, qui sont le plus souvent de bonne qualité. Pour cette raison, les citations proposées dans ce chapitre peuvent être différentes de celles affichées sur le site. Je renvoie aux archives notariées par « AGNot », suivi du numéro de cote, qui correspond au notaire, au registre et à la numérotation de la fiche. Il est possible d'accéder facilement en ligne à la notice correspondante en recopiant la cote citée à la suite du site suivant : « https://cpagncmxvi.historicas.unam.mx/ficha.jsp?idFicha= ».

[13] Sur les notaires de Mexico, voir Ivonne Mijares, *Escribanos y escrituras públicas*, *op. cit.* Pour quelques remarques particulièrement utiles sur les conditions d'écriture d'un acte notarié, certes à propos d'un autre type d'acte, voir Carolina Jurado, « "Descendientes de los primeros". Las probanzas de méritos y servicios y la genealogía cacical. Audiencia de Charcas, 1574-1719 », art. cit., p. 393-98.

I.A. Des paysans

La multiplication de paysans originaires de la péninsule Ibérique en Nouvelle-Espagne eut ainsi pour conséquence l'augmentation d'individus qui s'appelaient ou étaient désignés comme « *labradores* ». En Espagne péninsulaire, le terme renvoyait généralement, dans le langage courant, aux paysans aisés, propriétaires d'un lopin de terre et au minimum d'un attelage de bœufs. Dans le discours de l'élite, notamment de l'administration royale au début du XVIe siècle, il décrivait au contraire les paysans pauvres, ceux qui vivaient mal du fruit de leur travail[14].

En Nouvelle-Espagne, la catégorie demeura ambivalente, malgré la forte simplification des catégories rurales : le terme de *labrador* effaça ceux de *trabajador*, *agricultor* ou *arador* pour désigner tout Espagnol dont la vie dépendait de l'agriculture[15]. Cette assignation vague renvoyait à des réalités changeantes. La richesse ou le statut de chacun des laboureurs du Mexique pouvait varier considérablement, entre ces individus autant qu'au cours de leur vie, du riche fermier au petit paysan qui possédait à peine de quoi survivre[16].

Ce qui rassemblait tous ces individus était leur lien avec les activités agropastorales et avec le travail de la terre, en particulier la production de blé[17]. En dépit de toutes leurs différences, ces individus travaillaient ou faisaient travailler la terre, utilisant leurs compétences agricoles pour vivre. Ils étaient connus comme tels par les notaires, les autorités vice-royales, leurs compatriotes et par les populations mésoaméricaines, autant de l'élite que du commun. Le *labrador* Diego López Espárrago était par exemple décrit dans le bail qui le liait à Juan Fernández Salvador comme « une personne habile et compétente[18] ». Le marchand et habitant de Mexico Bartolomé de Espinosa déclara quant à lui en mai 1574 que les champs de blé n'étaient productifs que lorsqu'on les confiait à « des laboureurs et ceux présents dans lesdits domaines[19] ». Pedro Fernández de Alfaro, propriétaire d'une terre à Azcapotzalco, distinguait également dans des instructions à son intendant les « *labradores* », qui pouvaient diriger les

[14] Sur l'ambivalence du terme, voir chapitre 4, p. 271.

[15] On ne trouve quasiment aucune occurrence de ces termes pourtant communs en Castille dans les archives notariées de Mexico. L'usage de « *trabajador* » renvoyait principalement à des contrats de gardiennage de troupeaux (AGNot, 1-FEJ-52-33) ou à des rôles d'intendance dans des *encomiendas* (AGNot, 1-FEJ-54-163).

[16] Sur les catégories rurales et leur usage, voir Gérard Béaur, « Les catégories sociales à la campagne », art. cit.

[17] La culture de la céréale de Castille demeura le cœur de leur métier. Je n'ai trouvé qu'un seul cas de *labrador* engagé pour cultiver des plantes mésoaméricaines, daté de 1590 : AGNot, 1-GRA-66-512.

[18] « *una persona abil y suficiente* » : (AGNot, 1-ROJ-136-122). La description était implicite : le contrat obligeait Espárrago à trouver une personne « *abil y suficiente* » pour le remplacer s'il devait rompre prématurément le contrat, sous-entendant qu'il remplissait ces conditions.

[19] « *labradores e personas que asistan en las dichas heredades* » : AGNot, 1-SAP-150-519, f° 639v. Le document devait permettre à Juan de Cuevas, secrétaire de l'Audience, de vendre des emblavures.

travaux agricoles, des « autres personnes, espagnoles ou indiennes », qui constituaient une force de travail non qualifiée[20]. L'occurrence de laboureurs dans les actes notariés était ainsi le résultat du besoin en agriculteurs qui savaient cultiver des plantes de Castille.

Plus que quelque chose de définitif, la désignation de « laboureur » renvoyait toutefois plutôt à la constatation d'un état de fait au moment de la rédaction de l'acte qu'à un statut définitif. Si certains individus se déclaraient ou étaient identifiés comme *labrador* dans tous les actes notariés retrouvés et jusqu'à leur testament, nombreux étaient ceux qui portaient des qualificatifs mouvants. Bartolomé de Arcienaga n'usait, en règle générale, d'aucun dénominatif pour se définir, même si dans d'autres documents il était décrit comme « marchand ». Il fut toutefois qualifié en juillet 1576 de « *labrador* » par un tiers, Jerónimo López[21]. Arcienaga avait une dette auprès de López et ce dernier souhaitait que l'argent règle les dîmes qu'il devait lui-même auprès de l'archevêché. Le contexte agraire explique sans doute le qualificatif.

En d'autres occasions néanmoins, les laboureurs figurant dans les actes étaient éloignés du monde rural. Ainsi, lorsqu'il régla les dîmes dues à l'archevêché de Mexico, Diego Nuñez de San Miguel fut désigné comme laboureur en 1587. Pourtant, son testament et son inventaire après décès témoignent qu'il était bien plus qu'un simple paysan : fils de conquistador, ce notaire (*escribano real*) légua un bel héritage, dans lequel son champ, d'une *caballería* et demie, ne fut qu'un bien parmi beaucoup d'autres. Dans l'inventaire après décès, le qualificatif de *labrador* aurait sonné faux et ne fut pas employé[22]. Pour les individus les plus fortunés, dont le lien avec l'agriculture était ténu, il était donc aisé de se défaire de l'étiquette ou, au contraire, de la mobiliser au besoin, quand il fallait, pour une raison ou pour une autre, témoigner d'une participation aux activités agropastorales. Pour les plus pauvres et les plus dépendants du travail agricole, une telle flexibilité était impossible.

I.B. Des Espagnols

Outre leur appartenance au monde paysan, tous les personnages identifiés comme *labradores* étaient Européens, principalement Espagnols et d'abord sujets de la Couronne de Castille. Leurs prénom et patronyme exprimaient cette origine, pour des individus comme Diego Hernández, Bartolomé Rodriguez, Cristóbal Gutierrez, Alonso Martín ou Pedro del Castillo. Les archives notariales permettent parfois de préciser leur lieu de naissance :

[20] « *para recibir labradores y otras personas, españoles o indios y señalar los salarios* » : AGNot, 1-ROJ-136-147.
[21] En avril 1559 et octobre 1562, il apparut sans qualificatif (AGNot, 1-ROC-131-41 ; 1-SAP-150-98), comme marchand en mai 1562 (AGNot, 2-ALA-5-59) et comme laboureur en juillet 1576 (AGNot, 1-SAP-156-14).
[22] AGNot, 1-TEC-168-269 ; 497-PEJ-3355-31.

Francisco Martín était originaire de Trujillo en Estrémadure, Bartolomé Hernández de Séville, Alonso Sánchez était né à Yecla, non loin de Murcie ou encore Andrés López venait d'Almagro, dans la Manche[23]. Ceux qui n'étaient pas Castillans n'étaient pas vraiment des étrangers pour autant. Outre des Portugais, tels Amaro González ou Gonzalo Hernández, présents respectivement à Pachuca en 1557 et à Mexico en 1563, des Canariens travaillaient la terre mexicaine, comme Diego López Espárrago, qui vivait en 1590 sur la juridiction de Cuautitlán[24].

La plupart des *labradores* étaient des émigrants de la première génération, liés aux migrations espagnoles consécutives aux conquêtes, traversant parfois l'Atlantique à l'occasion d'expéditions militaires qui cherchaient de nouvelles richesses à piller. Juan Ruiz de Zarauz, né à Arévalo (province d'Ávila), était passé en 1538 pour tenter sa chance en Floride. Suite à l'expédition, il s'était installé en Nouvelle-Espagne. En 1553, il rédigea son testament à Mexico, laissant des terres et des troupeaux[25].

Beaucoup fuyaient la pauvreté et s'en faisaient l'écho, parfois exagéré, à leur famille restée en Espagne. Installé à Puebla, Alonso Ramiro écrivit en mars 1576 à son beau-frère, Pedro Alonso, un « pauvre artisan », qu'il fallait quitter « la misère qui sévit dans [son] pays », car

> « ici [à Puebla], vous gagnerez plus en un mois par votre travail qu'en une année [en Espagne] […] et si vous voulez être laboureur, vous profiterez de votre travail comme vous n'auriez jamais pu le faire [en Espagne], car c'est une terre fertile et abondante[26] ».

Ce genre de motivation n'était pas rare. À travers le cas de l'émigration massive des habitants de Brihuega (province de Guadalajara) à Puebla de los Ángeles, Ida Altman a établi la sociologie et les motivations du départ : ce fut le peu de moyens pour cultiver la terre et une

[23] AGNot, 1-ALA-10-20 ; 1-REM-114-104 ; 1-YSD-188-131 ; 1-FEJ-54-875 ; 2-ALA-5-43.

[24] AGNot, 1-ALA-10-39 ; 2-ALA-1-333 ; 1-ROJ-136-122. Pour les quelques laboureurs nés en Nouvelle-Espagne, rencontrés surtout à la fin du siècle, ils étaient espagnols car au moins l'un de leurs parents était espagnol et qu'ils avaient été élevés et reconnus comme tels. Dans la plupart des cas ils étaient « *vecinos* » d'une localité, un indice supplémentaire de leur reconnaissance, puisqu'un Mésoaméricain était plutôt décrit par les notaires comme « originaire » (*natural*) d'un lieu, un terme plus vague et moins politique.

[25] AGNot, 1-YSD-188-123 ; AGI, Contratación, 5536, L. 5, f° 285r (2).

[26] « *esa miseria que en esa tierra hay* » ; « *acá ganaríades más en un mes a vuestro oficio que allá en un año* » ; « *y si acá quisiéredes ser labrador, aprovecharos ha el trabajo mejor que no allá, porque es la tierra fértil y abundosa* » : Enrique Otte (dir.), *Cartas privadas*, éd. cit., p. 160-61. Pedro Alonso se décrivit lui-même comme « pauvre artisan » (« *pobre official* ») sans préciser son métier : AGI, Indiferente 2057, N. 133. En revanche, Alonso Ramiro était sans aucun doute *labrador*.

série de mauvaises récoltes qui poussèrent 200 *labradores* (dont 5 femmes), 100 *trabajadores* (dont une femme) et 20 *jornaleros* (dont une femme) à émigrer aux Indes occidentales[27].

Une fois installés au Mexique, les laboureurs gardaient néanmoins souvent des liens forts avec leur famille restée au pays. Andrés Merino de Meneses avait quitté sa famille à Palacios de Meneses (province de Palencia) à une date inconnue, sans doute avant 1557. Par la suite, il s'efforça de faire venir ses enfants, d'abord ses quatre filles puis en 1576 son fils Francisco, invité dès 1574 à le rejoindre[28]. Juan Ramos, né à Segura de León (province de Badajoz), était décédé en 1579, mais avait gardé jusqu'à sa mort des liens avec ses parents Miguel et Teresa, qu'il désigna comme ses héritiers universels[29].

Les parents de Juan Ramos étaient sans doute des paysans eux aussi, comme la plupart des *labradores*. Afin de pouvoir émigrer aux Indes, Pedro Nuñez fit établir sa pureté de sang en septembre 1576 dans son village natal d'Azuaga en Estrémadure. Son voisin, Juan García La Lozana, confirma que sa famille était bien du village et qu'ils étaient « des laboureurs et dès que l'aube apparaissait, ils allaient tous travailler aux champs ». Pedro Nuñez était lui-même devenu « laboureur, comme son père », selon Isabel de la Vera[30]. Si on ne connaît pas l'occupation des parents d'Andrés Merino de Meneses, le fait que son fils soit devenu *labrador* en l'absence de son père suggère une lignée de laboureurs[31]. Pedro Marco était quant à lui fils d'un fileur de soie de Murcie, qui élevait ses vers à soie. Mais sa tante était mariée avec un *labrador*, tout comme ses deux sœurs, témoignant que la famille était résolument tournée vers l'agriculture[32].

L'analphabétisme qui touchait l'essentiel des *labradores* était une indication claire de leur origine humble. Comme beaucoup d'autres laboureurs, les frères Julian et Lázaro de Herrera furent incapables de signer leur bail de 1570 avec Francisco de Salazar[33]. Les signatures

---

[27] Ida Altman, *Transatlantic ties in the Spanish empire : Brihuega, Spain and Puebla, Mexico 1560-1620*, Stanford, Stanford University Press, 2000, p. 45-46.

[28] Enrique Otte (dir.), *Cartas privadas*, éd. cit., p. 86-87 ; AGNot, 1-SAP-149-259 ; AGI, Indiferente, 2057, N. 14.

[29] AGNot, 2-ALA-5-953.

[30] « *Eran naturales de la dicha villa, labradores que no avia mas que amanecer* » ; « *labrador como su padre* » : AGN, Inquisición, vol. 198, exp. 7. Sa femme Ana Ortiz venait du même village, mais ils se marièrent au Mexique.

[31] AGI, Indiferente, 2057, N. 14.

[32] AGN, Inquisición, vol. 108, exp. 8. Pedro Marco témoigna ainsi devant l'Inquisition qu'il « aidait son père, cultivant et travaillant certains domaines qu'il avait » (« *sirviendo a su padre en labrar y travajar en unas heredades que tenia* »). Le parcours de Pedro Marco fournit le cas particulier d'une émigration vers les Indes : répudié par sa famille car il s'était marié avec Elvira de Quesada, prostituée (« *muger de amores* ») à Enjibar, il tenta de vivre de la soie à Séville, avant d'y finir emprisonné pour dettes et d'être abandonné par sa femme. Il fuit à Mexico sans réussir non plus dans la soie et se remaria avec une autre prostituée, Inès Sulto, qui mourut après 20 mois de mariage.

[33] AGNot, 2-ALA-4-51.

laissées par les quelques laboureurs capables de le faire témoignent de compétences scripturales minimales : tracées d'une main tremblante, pleines de taches d'encre, ces marques d'authentification des actes notariés suggèrent que leurs auteurs prenaient rarement la plume, sans doute uniquement pour signer des documents. Certains laboureurs purent éventuellement déchiffrer certains textes, mais ils furent, dans leur écrasante majorité, incapables de rédiger eux-mêmes un texte (image 27).

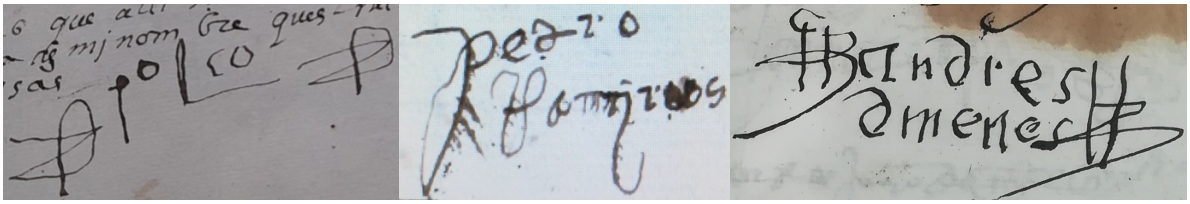


Image 27 : Signatures de *labradores*.
Source : de gauche à droite, signature de Pedro Hernando, mars 1585 (AGN, Indiferente virreinal, caja 5502, exp. 95, s. f.), signature de Pedro Ramírez, avril 1557 (AGNot, CAA-21-283), signature de Andrés Merino de Meneses, 1589 (AGN, Bienes Nacionales, caja 661 (1), exp. 8, s. f.).

Les lettres envoyées par les laboureurs à leur famille, comme celle d'Andrés de Merino de Meneses, étaient ainsi sans doute rédigées par des tiers (voir sa signature sur l'image 27). Cette incapacité scripturale distinguait clairement les *labradores* de nombre d'Espagnols de Nouvelle-Espagne : dans une procuration rédigée en 1593 par un groupe composé des échevins de Puebla et de laboureurs d'Atlixco pour l'envoi d'un représentant auprès de l'Audience, seuls les deux échevins signèrent, alors qu'aucun des trois laboureurs n'en fut capable[34]. Tandis que 84 % des 513 conquistadors recensés par Bernard Grunberg savaient signer et pouvaient même rédiger de beaux textes selon les canons de l'époque, à l'instar de Cortés ou de Bernal Díaz del Castillo, la proportion était plus ou moins inverse pour les laboureurs[35].

L'origine humble de ces migrants explique en partie le succès en Nouvelle-Espagne du terme *labrador*, peut-être lié à un malentendu originel : pour les Espagnols installés, conquistadors, *encomenderos* et officiers royaux, le terme renvoyait avec mépris à un statut de personne laborieuse, tandis que pour ces paysans sans terre, *trabajadores* ou *jornaleros* récemment émigrés, il était la reconnaissance d'une élévation sociale et représentait l'acquisition d'un statut qui pouvait être convoité en Espagne et qui aux Indes avait le mérite de les différencier de la paysannerie autochtone.

[34] AGNot, 374-MOA-2463-206.

[35] Bernard Grunberg, *L'univers des conquistadores*, *op. cit.*, p. 41.

I.C. Une présence diffuse dans les campagnes mésoaméricaines

Issus des campagnes d'Espagne, les laboureurs castillans s'installèrent progressivement dans de nombreux terroirs mexicains, suivant une double zone de répartition : l'une, climatique, correspondait aux conditions propres à la culture du blé, notamment sur les hauts plateaux du Mexique central, et l'autre, humaine, suivait les densités de population ; les deux étant intimement liées[36]. Beaucoup de *labradores* se retrouvèrent ainsi dans le bassin de Mexico, dont les conditions étaient propices au blé, tout en étant un lieu de concentration de populations, mésoaméricaines pour travailler les terres, espagnoles pour consommer le blé. Le statut de capitale de la ville et la nécessité de l'*ennoblecer* ajoutaient encore à la centralité du blé dans la région.

Leur surreprésentation est également liée à un biais archivistique, car les notaires de Mexico se déplacèrent peu et les documents qu'ils produisirent décrivent surtout Mexico et ses environs. Les archives notariales d'autres territoires, comme celles de Xalapa, que j'ai pu sonder, ou de la vallée de Toluca, étudiée par James Lockhart, suggèrent des processus similaires et même une circulation des laboureurs à l'échelle de la vice-royauté[37]. Le bassin de Mexico est ainsi représentatif d'un mouvement d'ampleur plus important, qui concerna toute la vice-royauté.

S'ils s'implantèrent à proximité de marchés pour vendre leur blé, principalement les villes espagnoles, les *labradores* vécurent dans les campagnes et se retrouvèrent souvent isolés parmi les populations mésoaméricaines. À Tequixquiac, au nord de Mexico, le curé du village témoigna en 1579 que :

> « dans [s]a paroisse, il y a deux ou trois habitants qui sont laboureurs et viennent écouter la messe dans les villages de ladite paroisse. Ces habitants sont Espagnols alors qu'il n'y a pas de village d'Espagnols dans toute la paroisse, seulement lesdits trois Espagnols[38]. »

Tequixquiac n'était pas une exception. L'imprécision des documents quant à la localisation des parcelles exploitées ne permet certes pas de situer systématiquement les champs de blé, puisque

[36] Sur la culture du blé dans la Caraïbe, voir le chapitre 3. Sur les liens entre géographie climatique et géographie humaine, voir chapitre 6, p. 385. Au début du XVIIe siècle, le blé marquait complètement le paysage du bassin de Mexico : Charles Gibson, *The Aztecs under Spanish Rule*, *op. cit.*, p. 279.

[37] James Lockhart, « Españoles entre Indios », art. cit. Lockhart fonde son étude sur les archives privées d'un notaire de Toluca. Les archives notariées de Xalapa sont accessibles au lien suivant : https://eval.uv.mx/bnotarial/.

[38] « *Hay en el dicho mi partido dos vecinos, digo tres, los cuales viven de ser labradores, y acuden a oir misa en los dichos pueblos de mi partido. Los cuales vecinos digo que son españoles, y no hay pueblo de españoles en todo mi partido otro, sino tan solamente los dichos tres españoles referidos* » : Alonso de Montúfar, *Descripción del arzobispado de Mexico hecha en 1570 y otros documentos*, éd. Luis García Pimentel, Mexico, José Joaquín Terrazas e hijas, 1897, p. 71.

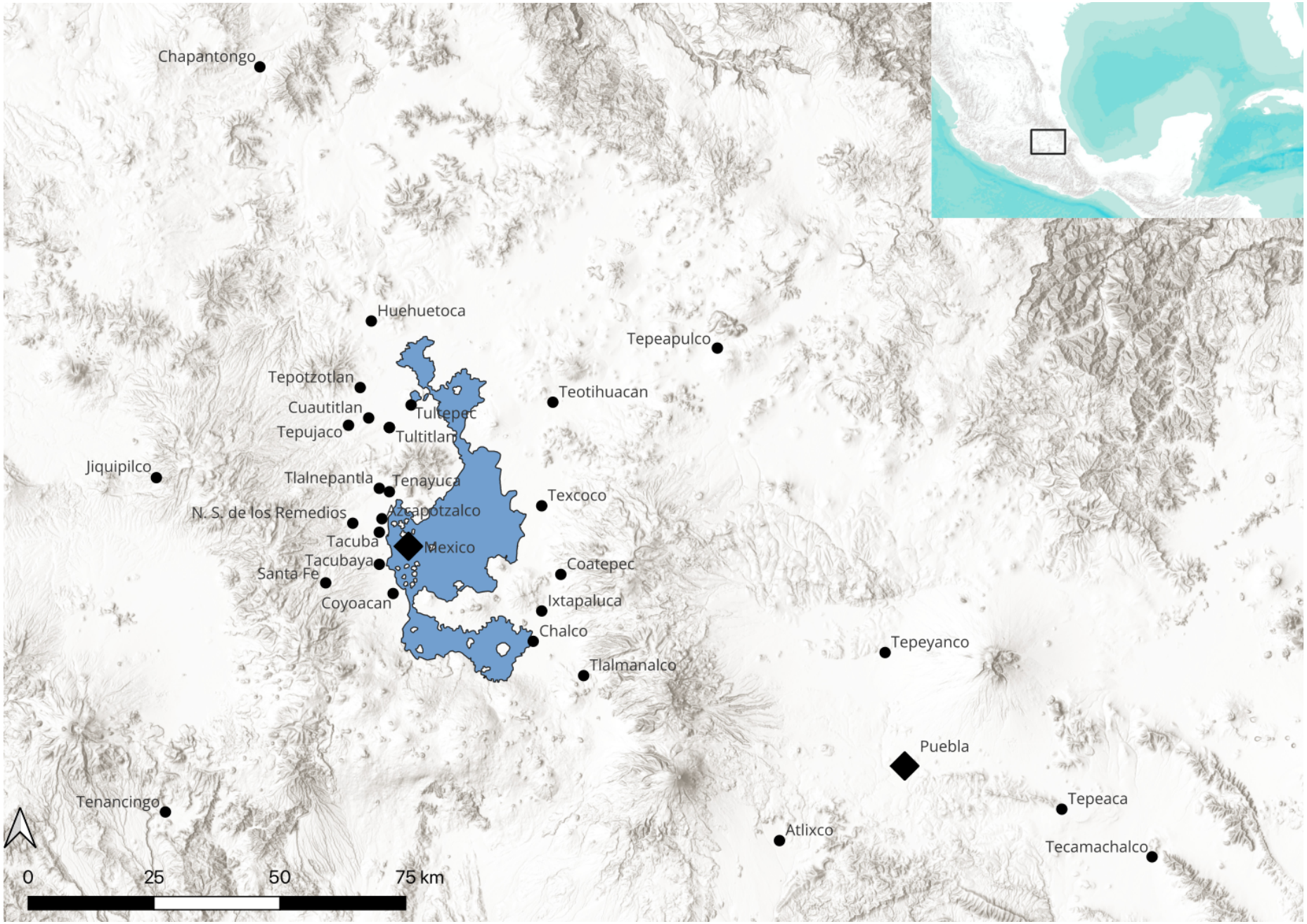
les documents mentionnent alternativement le lieu d'écriture de l'acte, le lieu de résidence déclaré du bailleur ou du preneur ou le lieu de la terre, un problème auquel James Lockhart s'était déjà confronté[39].

Toutefois, les lieux cités furent nombreux, plaidant en faveur d'une inscription large dans les campagnes mésoaméricaines. Outre Mexico, on trouve des localités situées dans son bassin, plutôt sur son versant occidental, comme Tacuba, Tacubaya, Tlalnepantla, Coyoacán, Tenayuca, Santa Fe ou Azcapotzalco. On trouve aussi des lieux situés à quelques jours de marche de la capitale, à une cinquantaine de kilomètres environ. Ces localités, comme Huehuetoca, Tepotzotlán, Cuautitlán ou Tultitlán, étaient situées à proximité de la lagune, qui offrait des capacités logistiques pour le transport lacustre du blé. On trouve épisodiquement des villages plus lointains, comme Chapantongo, avec des laboureurs tout de même connectés aux marchés de Mexico (voir carte 8).

Ces « Espagnols parmi des Indiens », pour reprendre la formule de J. Lockhart, nouèrent inévitablement des liens avec les habitants autochtones. Parmi ces relations complexes, les laboureurs, majoritairement des hommes célibataires, furent nombreux à trouver compagne parmi les Mésoaméricaines[40]. Le laboureur Esteban Rodríguez, habitant de Huehuetoca, était ainsi marié en 1576 avec Catalina de Paz « indienne *ladina*[41] ». Si, dans l'ensemble, les documents ne permettent pas d'approcher précisément la nature des relations en jeu, certains actes notariés sont plus détaillés. Le sévillan Bartolomé Hernández, installé à Chapantongo et sa femme otomie María Hernández entretenaient vraisemblablement de bonnes relations puisqu'ils se désignèrent mutuellement en 1595 comme légataires universels l'un de l'autre, alors même qu'ils n'avaient eu aucun enfant ensemble. María Hernández, née à San Pedro dans la vallée de Mexico, « parl[ait] et compren[ait] bien la langue castillane » et désirait, comme son mari, être enterrée dans le monastère augustin du village, indication d'un statut social qui la différenciait du commun mésoaméricain[42].

[39] James Lockhart, « Españoles entre Indios », art. cit., p. 446.
[40] Certains laboureurs étaient mariés en Espagne. Quelques couples apparaissent ici ou là dans les archives. J'ai trouvé une occurrence d'une « *labradora* » : BNM, Archivo franciscano, caja 11, exp. 167.
[41] AGNot, 1-ALA-9-684.
[42] AGNot, 1-REM-114-104 ; 1-REM-114-103.

Carte 8 : Lieux où la présence de *labradores* est attestée au XVIe siècle.



Une telle relation, à première vue consensuelle et tissant des liens entre l'Andalousie, le bassin de Mexico et l'aire otomie, était pourtant peu commune. Comme dans toute l'Amérique, le mariage avec les femmes autochtones demeura une exception : partout dominaient les relations illégitimes aux yeux de l'Église, comme celle de Juan Bautista Becerra, arrêté par l'Inquisition à Tacuba en 1574 pour concubinage[43]. Ce paysan, né à Mexico en 1547 de parents espagnols, s'était confessé et avait communié alors qu'il était, en raison de son concubinage, en état peccamineux, ce qui justifia son incarcération pour blasphème. Devant les inquisiteurs, il reconnut connaître « charnellement » depuis plus d'un an une « Indienne, nommée María[44] ».

Ces relations illégitimes, inscrites dans des schémas de pouvoir, étaient parfois situées entre l'emprise, la domination et les relations affectives réelles. Le laboureur et charretier Juan Ruiz de Zarauz était par exemple mû par des sentiments contradictoires. Comme il était d'usage, il régla ses comptes dans son testament du 23 juin 1553 et à travers l'une des clauses, il laissa 80 pesos et des meubles à une dénommée Ana, « indienne originaire de Coyoacán […] pour tout le temps qu'elle m'a servi et le travail qu'elle a réalisé et [en raison de] la dette [morale] que j'ai envers elle ». La somme, qui devait servir à l'achat d'un lopin de terre à Coyoacán, était toutefois confiée à l'exécuteur testamentaire de Ruiz de Zarauz, Diego de Tapia, qui seul pouvait choisir le lieu et disposer de la somme. Loin d'être une simple servante, la nature de leurs relations s'éclaire plus loin dans le document : Ana était la mère de Juan, le fils de Ruiz de Zarauz, que le testament constituait en légataire universel. Si Ruiz de Zarauz était attaché à son fils illégitime, auquel il légua presque l'entièreté de son patrimoine, il semblait considérer Ana avec honte, dédain ou indifférence.

Un codicille, rédigé une dizaine de jours plus tard, alors que Ruiz de Zarauz était toujours à l'article de la mort, suggère toutefois que leur relation était plus profonde que le testament le laissait supposer. En effet, le codicille révoquait entièrement la clause initiale et laissait à Ana la propriété pleine et entière des meubles et des 80 pesos[45]. Ce changement était-il le témoignage d'un regret face à une première décision et donc une preuve d'affection ? Ou Ana avait-elle trouvé une façon de faire pression sur son concubin pour l'inciter à revoir son testament, alors que Juan avait, en tout état de cause, refusé de se marier avec elle ? Il est encore possible que ces relations, décrites uniquement dans la terminologie juridique espagnole, aient été aussi fondées sur des rapports conjugaux mésoaméricains, en dehors de ce qui était

[43] Sur l'illégitimité, voir Jean-Paul Zuñiga, *Espagnols d'outre-mer*, *op. cit.*, p. 174-92.
[44] AGN, Inquisición, vol. 48, exp. 1.
[45] « *por el tiempo que me ha servido y servicio que me ha hecho y el cargo en que le soy* » : AGNot, 1-YSD-188-123 ; 1-YSD-188-131.

sanctionné ou même connu par l'Église catholique. Ces Espagnols auraient été acculturés par les communautés mésoaméricaines dans lesquelles ils vivaient et auraient ainsi adopté certaines normes matrimoniales locales, passées sous silence dans les archives[46]. Sans pouvoir trancher, ces documents permettent de toucher du doigt la question des relations générées par la présence des laboureurs dans les campagnes mexicaines.

Faisant partie des populations rurales, les *labradores* entretenaient toutefois avant toute chose des relations conflictuelles avec les *macehuales*, les paysans mexicas. En effet, à travers le *repartimiento,* le système de travail forcé, les laboureurs espagnols furent surtout des exploiteurs des masses laborieuses, dans des conditions détaillées plus loin. Sans que cela soit contradictoire avec la mise en place de relations conjugales, les laboureurs étaient d'abord dans ces villages le visage le plus connu et banal de la domination espagnole. Leur présence marquait l'inscription durable des Espagnols sur le territoire mexicain, ce que les voyageurs européens notaient fréquemment. Le parcours du frère franciscain Alonso de Ponce au milieu des années 1580, consigné par son secrétaire Antonio de Ciudad Real, en témoigne. À de multiples occasions, la présence de *labradores* fut consignée et témoignait autant de paysages modifiés que du caractère rassurant de leur existence dans des endroits isolés, agissant comme le prolongement du pouvoir espagnol des villes. Ciudad Real décrivit Tepeaca, non loin de Puebla, comme un lieu « peuplé de nombreux Indiens mexicains. Avec eux habitent de nombreux Espagnols et tous sont des laboureurs, en raison de la bonté du pays pour la culture du blé[47] ». À Acatzingo, il nota les « nombreux étrangers, des Grecs et quelques Espagnols [qui y vivaient], quasiment tous laboureurs, car il y a là-bas des terres merveilleuses pour le blé ». Les constats similaires faits à Tecamachalco ou Texcoco confirmaient cette impression : la présence de laboureurs européens comptait plus que celle des paysans mésoaméricains pour apprécier un lieu comme beau et habitable[48].

[46] Camilla Townsend, « "What in the world have you done to me, my lover?" Sex, servitude, and politics among the pre-Conquest Nahuas as seen in the *Cantares mexicanos* », *The Americas*, 62, nº 3, 2006, p. 349-89, p. 365-77 ; Robert McCaa, « The Nahua *calli* of ancient Mexico : household, family, and gender », *Continuity and Change*, 18, nº 1, 2003, p. 23-48.

[47] « *muy poblada de indios mexicanos, residen con ellos muchos españoles y todos son labradores, por que tiene tierras y comarca muy buena para sus labranzas de trigo* » : TCD, I, p. 88.

[48] « *Los espanõles que allí habitan, unos son labradores que siembran mucho trigo, otros ganaderos de ganado menor* » ; « *muchos extrangeros, griegos y algunos españoles y casi todos son labradores, porque hay por allí maravillosas tierras para trigo* » : TCD I, p. 70 et 89-90.

II — Les relations avec les grands propriétaires terriens

II.A. Des acteurs décisifs dans l'appropriation européenne du foncier

II.A.1. La grande propriété foncière

Les terres cultivées par les laboureurs étaient situées en des localités diverses, mais avaient pour l'essentiel une origine légale commune. Suite à la conquête, la Couronne de Castille s'était approprié les terres dites « de Moctezuma », des terres communales de natures très diverses, ainsi que toutes les terres inoccupées, dont le nombre augmenta significativement en conséquence de l'effondrement démographique[49].

Reprenant un instrument de peuplement des campagnes capturées aux royaumes musulmans à l'époque médiévale, la Couronne accepta de concéder ces terres à des individus privés à travers une grâce (*merced de tierra*), qu'il fallait réclamer au vice-roi. En Amérique, ce processus prit néanmoins une dimension autrement plus large, car toutes les terres en friche (*baldíos* ou *tierras baldías*) étaient ainsi réputées propriétés de la Couronne et pouvaient donc être réclamées, dès lors que celui qui les demandait pouvait prouver qu'il allait les mettre en culture et que l'octroi ne portait pas préjudice à un tiers. Une procédure institutionnalisée devait établir ces faits, à travers un questionnaire soumis à un groupe d'habitants et par la production d'une carte des lieux en question. Les *mercedes* pouvaient théoriquement être réclamées par tous, mais les Espagnols en furent, très majoritairement, les premiers bénéficiaires. Pour les cultures céréalières, les grâces étaient des *caballerías*, d'une superficie théorique de 42 hectares environ. Pour l'élevage de bétail, les superficies octroyées étaient plus vastes encore : 780 hectares pour le petit bétail (*estancia de ganado menor*) et 1 755 hectares pour le gros bétail (*estancia de ganado mayor*)[50].

Formellement, l'octroi d'une *caballería* ne dépendait pas d'un type de culture en particulier. Les plantes cultivées étaient rarement mentionnées, mais il ne fait pas de doute qu'implicitement, les autorités espagnoles attendaient que les bénéficiaires cultivent

[49] Sur la diversité de statuts des terres autochtones et leur interprétation par les Espagnols, voir Hanns J. Prem, *Milpa y hacienda*, *op. cit.*, p. 51-113.

[50] François Chevalier, *La formation des grands domaines au Mexique*, *op. cit.*, p. 151-93 ; Enrique Florescano, *Estructuras y problemas agrarios de México*, *op. cit.*, p. 30-42 ; Gisela von Wobeser, *La formación de la hacienda en la época colonial*, *op. cit.*, p. 20-25 ; Francisco de Solano (dir.), *Cedulario de tierras : compilación de legislación agraria colonial (1497-1820)*, éd. cit., p. 7-101 ; Sergio Eduardo Carrera Quezada, *Sementeras de papel*, *op. cit.*, p. 62. Pour une histoire du concept de *baldíos* et sa mise en pratique dans les questions foncières au Pérou, voir Carolina Jurado, « Baldíos, derechos posesorios y tierra realenga en el primer proceso de composición en el distrito de Charcas. Virreinato del Perú, 1591-1597 », *América Latina en la Historia Económica*, 29, n° 1, 2021, p. 1-24. Sur les cartes produites dans les procédures de *mercedes de tierra*, voir Ana Pulido Rull, *Mapping*, *op. cit.*

prioritairement du blé et d'autres plantes de Castille : lorsque les requérants évoquaient ce qu'ils comptaient faire de la terre, ils mentionnaient toujours ces plantes[51].

Les *labradores* ne furent pourtant pas les plus grands récipiendaires de grâces vice-royales, du moins dans un premier temps. De fait, la procédure d'obtention d'une terre était coûteuse et exigeait un capital social important : il fallait pouvoir solliciter l'administration vice-royale afin qu'elle lance la procédure, convaincre l'*alcalde mayor* ou le *corregidor* de la juridiction où la terre se trouvait de suivre la demande d'enquête formulée par le vice-roi, réunir les habitants pour rendre publique la demande en question, convaincre des individus, notamment espagnols, de témoigner, payer un notaire pour consigner les témoignages et effectuer la visite des terres demandées et enfin salarier un dessinateur pour représenter les terres. Il fallait ensuite s'assurer que le dossier soit suivi à Mexico et que la grâce soit rendue publique, avant de prendre possession publiquement de la terre. Toutes ces étapes supposaient non seulement des connaissances mais aussi de l'argent pour d'éventuels pots-de-vin, autant de choses que les *labradores* pauvres à peine arrivés d'Espagne n'avaient pas ou peu.

Pour ces paysans, l'accès aux terres concédées fut d'abord indirect. La plupart d'entre eux travaillèrent les terres de plus grands propriétaires, déjà insérés localement, et qui avaient pu solliciter l'administration vice-royale pour obtenir des terres, y compris ceux qui avaient déjà largement profité des premières distributions foncières. Les conditions exactes de ces relations de dépendance seront éclaircies plus loin, à travers l'étude de 42 baux, mais on peut dès à présent souligner que pour la plupart de ces laboureurs le rapport à la terre fut d'abord celui d'un tenancier plutôt que d'un propriétaire.

Si tant de paysans émigrés purent, à partir des années 1550 et contrairement aux décennies précédentes, continuer à vivre de leur occupation originelle, cela tenait en premier lieu au besoin que les grands propriétaires avaient de ces agriculteurs spécialisés dans le blé. Le premier enjeu pour les propriétaires était d'occuper les terres pour éviter de les perdre. Dans une société où la propriété absolue de la terre n'existait pas, il fallait prouver la possession réelle d'un terrain, pour éviter qu'un tiers puisse réclamer à son compte l'usage de la terre. La mise en culture était du reste juridiquement incontournable pour protéger une *merced de tierra* car

[51] Pour des exemples de réclamations motivées, voir AGN, Mercedes, vol. 2, exp. 721, vol. 4, f° 208v-209r ou AGI, Mexico, 1088, L. 3, fol. 42v-43r. Pour un autre cas de juridiction qui soutint directement la culture de plantes de Castille, voir les octrois de terres de la ville de Mexico, dans un cadre différent de celui des *mercedes de la tierra*, chapitre 5, p. 307.

si la terre redevenait une friche, elle pouvait être à nouveau réclamée par un tiers. Le titre à lui seul n'avait donc que peu de valeur pour défendre la propriété d'une terre inculte[52].

Cela était d'autant plus indispensable que ces grands propriétaires vivaient pour l'essentiel en ville, loin de leurs domaines. Ils étaient parfois ecclésiastiques, marchands et artisans, mais le plus souvent *encomenderos* ou descendants d'*encomenderos*, officiers municipaux ou de la Couronne ou occupaient des charges liées au monde juridique et administratif de la capitale de la vice-royauté : il y avait ainsi des trésoriers (*tesoreros*), des notaires (*escribanos*), des interprètes, des avocats ou des échevins (*regidores*). Il y avait aussi de nombreuses veuves, qui avaient hérité de ces possessions. Quoique tous Espagnols, tout un monde séparait donc les propriétaires urbains des *labradores* issus de la paysannerie castillane.

Outre ces cas courants, il n'était pas rare que des laboureurs se mettent au service de Mésoaméricains. Cela pouvait être au service d'une municipalité, comme le *cabildo* de Tlaxcala qui engagea en 1553 le laboureur Juan Ruiz pour cultiver du blé sur les terres communales[53]. Plus fréquemment, il s'agissait de terres privées, détenues par des membres de la noblesse mexica. En 1568, Baltasar de Luna, noble (*principal*) de Tacuba, afferma sa *caballería* de blé à un Espagnol, signant un bail à ferme d'une durée de 3 ans avec Bartolomé de Arcienaga[54]. En 1578, Martín Maldonado, gouverneur de Tepotzotlán, loua ses terres pour 100 pesos annuels[55].

Au-delà de la question de la possession des terres, il était également capital pour ces propriétaires de pouvoir en tirer des rentes confortables, à même d'assurer leur rang. Il était difficile au cours de ces années de tirer des revenus considérés comme suffisants, alors que la main-d'œuvre se faisait rare, en raison des vagues épidémiques des années 1545-1547 et puis de 1575 et des restrictions imposées par les *Leyes Nuevas* de 1542, qui limitaient théoriquement l'exploitation des Mésoaméricains, par l'interdiction de l'esclavage et l'imposition du salariat. Sans cesse contournée et bien qu'elle ne remette pas en cause le fondement de l'organisation du travail colonial, en perpétuant un système de travail obligatoire, la législation de 1542 accrut la compétition entre Espagnols pour s'accaparer des travailleurs. Au moment où de nombreuses terres, dont les anciens cultivateurs avaient été emportés par les épidémies,

[52] Manuel Bastias Saavedra, « The normativity of possession. Rethinking land relations in early-modern Spanish America, ca. 1500–1800 », *Colonial Latin American Review*, 29, n° 2, 2020, p. 223-38.
[53] Eustaquio Celestino Solís, Armando Valencia et Constantino Medina Lima (dir.), *Actas de cabildo de Tlaxcala, 1547-1567*, Mexico, Archivo General de la Nación, 1985, p. 335-39. Sur les raisons de ce bail, voir chapitre 9, p. 558.
[54] AGNot, 1-XUD-181-28.
[55] AGNot, 2-ALA-5-695.

devenaient des friches, l'accès au travail devint difficile, menaçant les rentes des grands propriétaires[56].

Le recours aux *labradores*, outre le fait de trouver des individus qui connaissaient le travail de la terre, permettait aux propriétaires de charger leurs tenanciers du soin de trouver les travailleurs nécessaires à la culture du blé. Les baux à ferme spécifiaient du reste fréquemment l'obligation de payer le loyer au bailleur, excluant la possibilité de demander une réduction du loyer, indépendamment de « toute stérilité et tout cas fortuit, du ciel et de la terre, prévu ou imprévu », laissant au preneur la charge des catastrophes qui pouvaient survenir[57].

Ces rentes étaient employées au service de la vie urbaine des propriétaires. Par exemple, Hernando de Portugal, trésorier du *cabildo* de Mexico et homme clé de la municipalité, alloua entièrement la rente de son exploitation de blé, baillée en 1578 pour 5 ans à Andrés Merino de Meneses, au remboursement progressif des 2 600 pesos qu'il devait à Jerónimo de Bustamante pour l'achat de maisons à Mexico. La rente de ses champs de blé lui avait ainsi permis de dégager des sommes considérables pour un investissement immobilier dans la capitale vice-royale[58].

L'intérêt de la mise en culture avec du blé, que seuls les *labradores* pouvaient mener efficacement au cours de ces décennies, avait un intérêt supplémentaire puisqu'elle conférait, en raison du prestige du blé, une valeur supérieure à ces terres par rapport aux milpas mésoaméricaines. Situation particulièrement avantageuse, car ces élites recouraient beaucoup aux *censos* : ces prêts hypothécaires étaient des instruments d'endettement très courants et permettaient à un individu d'obtenir rapidement du capital, par la vente d'un *censo*, c'est-à-dire une rente qu'il garantissait à l'acheteur, celui qui fournissait le capital[59]. Si les champs de maïs étaient bien plus productifs, la céréale européenne permettait, outre sa valeur marchande supérieure, d'obtenir de meilleures rentes en constituant des domaines plus prestigieux et donc plus faciles à gager pour obtenir de bons *censos*.

---

[56] Ulises Beltrán, « Evolución de los sistemas de trabajo en la Nueva España, 1521-1640 : un ensayo en nueva historia económica », dans éd. Enrique Cárdenas, *Historia Económica de México*, Mexico, Fondo de cultura económica, 1989, p. 301-28.

[57] « *qualquier esterilidad e caso fortuito del cielo e de la tierra pensado o no pensado* » : AGNot, 1-ROJ-136-122 ; 1-VIA-179-858 ; 1-GRA-66-684. Pour un exemple péninsulaire de cette formule, contournement des *Siete Partidas* d'Alphonse X, voir Luis Javier Coronas Vida, *La economía agraria de las tierras de Jaén : 1500-1650*, Grenade, Universidad de Granada, 1994, p. 265-67.

[58] AGNot, 1-ALA-11-275 ; 1-ALA-11-276. De son côté, Bustamante avait besoin de cette vente pour rembourser un *censo* contracté auprès de la confrérie de la charité de Mexico. Sur les *censos*, voir la note suivante.

[59] Sébastien Malaprade et Antoine Roullet, « Une source classique de l'histoire économique et sociale, le *censo* », *Études ibériques*, 11 octobre 2021, https://doi.org/10.58079/oycp, consulté le 5 mars 2025. À l'inverse d'un prêt hypothécaire moderne, le paiement de la rente du *censo* (les *réditos*) ne remboursait pas progressivement le capital. La rente ne s'arrêtait que lorsque le *censo* était racheté à sa valeur initiale, à un terme fixé dans le contrat.

En 1578, Martín de Olivares, *correo mayor*, greva ses emblavures d'un *censo* de 300 pesos, acceptant de payer une rente annuelle de 21 pesos[60]. Francisca Mejía, veuve d'un magistrat (*oidor*) de l'Audience de Mexico, donc l'une des plus importantes femmes de la vice-royauté, avait contracté un *censo* de 1 200 pesos auprès des Clarisses de Mexico pour 81 pesos de rente, adossé à un domaine qu'elle possédait[61]. En 1579, elle bailla cette terre pour deux ans, récupérant un loyer de 80 fanègues de blé et 20 fanègues de maïs, dont la vente lui assurait un montant environ deux fois supérieur à la rente de son *censo*[62].

Les Clarisses de Mexico semblaient du reste privilégier les propriétaires de champs de blé puisque dans un autre *censo*, le bien hypothéqué était à nouveau un domaine à blé, avec ses bœufs et son outillage[63]. En 1573, le couvent conceptionniste de Mexico acheta un *censo* qui hypothéquait des maisons et un champ de blé et réclamait le paiement de la rente en blé, suggérant que le blé était particulièrement recherché[64]. Le blé fut ainsi inclus dans le grand marché foncier et financier de la Nouvelle-Espagne, dont le but premier était de permettre aux élites urbaines de vivre selon leur statut[65]. Les *labradores* en furent des acteurs clés en donnant une valeur à ces terrains, ce qui incita les propriétaires à les employer sur leurs domaines.

II.A.2. La petite propriété paysanne et l'accumulation foncière

Liés aux grands propriétaires par des baux divers, les laboureurs résidaient toutefois majoritairement dans les campagnes, souvent loin des grands centres urbains. Même si, pour cette raison, la plupart d'entre eux ne possédaient pas la terre qu'ils travaillaient, notamment au cours des premières années, ils furent toujours intégrés au processus d'octroi des *mercedes de tierra*. Quoiqu'une grande partie d'entre eux ne reçut jamais de terre, les *labradores* représentèrent une proportion non négligeable au sein du groupe plus restreint des Espagnols

[60] Ce *censo* était lié à une donation testamentaire, en faveur de l'ermite de Nuestra Señora de los Remedios : AGNot, 1-ALA-11-230.
[61] AGNot, 1-SAP-155-469.
[62] AGNot, 1-GRA-66-133. Dans ces années-là, le blé se vendait entre 1,5 peso (12 réaux) et 3 pesos la fanègue et le maïs à 2,5 pesos tout au plus. L'estimation basse de la rente de sa ferme avoisinait donc les 170 pesos. Concernant le prix du blé, voir AGNot, 1-ALA-11-442 ; 1-VER-176-57; 1-ALA-11-306 ; 1-ALA-11-557. Concernant le prix du maïs, voir AGNot, 1-ALM-14-10.
[63] AGNot, 497-PEJ-3353-121. La date du *censo* est inconnue, mais elle est antérieure à 1588, date à laquelle le champ fut vendu, grevé de son *censo*.
[64] AGNot, 1-SAP-150-324.
[65] Dans les cas extrêmes, la vente d'emblavures permettait de rédimer les *censos* des propriétaires lourdement endettés ou, au contraire, d'en acheter pour les propriétaires qui souhaitaient instituer des rentes financières. En 1577, Juan Alonso de Altamirano vendit deux *caballerías* à Tlalnepantla et Teocalhueyacan pour 3 000 pesos, qui servirent à rembourser le capital d'un *censo* dû aux Augustins de Mexico (AGNot, 1-ALA-11-96). En 1574, le secrétaire Juan de Cuevas vendit une vaste propriété de blé pour 7 000 pesos, dont 3 000 furent vendus comme *censo* pour assurer une rente annuelle de 214 pesos (AGNot, 1-SAP-150-519 ; 1-SAP-150-518). Le lien entre les terres à blé et la constitution de rentes est plus évident encore dès lors que l'on prend en compte le fait que les *labradores* participèrent aussi à l'établissement des rentes ecclésiastiques par le paiement des dîmes.

qui reçurent des terres. Par exemple, le 31 août 1555, le vice-roi Luis de Velasco octroya une série de terres à 21 personnes, pour des concessions qui variaient entre une demi-*caballería* et deux *caballerías* : 8 d'entre eux, soit plus du tiers, étaient désignés comme des *labradores,* mais, indication de leur statut social inférieur, 6 ne reçurent que la moitié d'une *caballería* et seuls deux reçurent une *caballería* entière[66]. Pour ces paysans, recevoir des terres en propre représentait un horizon inespéré au vu de leurs perspectives limitées en Castille. En 1573, le *labrador* Alonso Martín se portait preneur d'un petit champ à Tacubaya pour une durée de deux ans, dont le loyer modeste, 22 pesos, témoigne de la petite superficie[67]. En 1583, il était toutefois devenu propriétaire d'une terre située dans la même juridiction, qu'il cultivait probablement lui-même[68].

D'autres utilisèrent la conjonction de leurs compétences agricoles et de la possession de terres pour s'extraire encore plus de leurs humbles origines. En 1565, Diego Tinoco reçut par *merced* une terre dans la juridiction de Tepujaco[69]. En 1578, il apparut toutefois comme le tenancier d'une terre mitoyenne à la sienne, d'une superficie de 4 *caballerías*, possédée par Francisca de Arellano. Il signa le bail pour une durée de 4 ans et un loyer de 100 fanègues de blé la première année et de 130 fanègues les suivantes. Le même jour, Tinoco signa un autre contrat dans lequel il agissait comme bailleur. Il afferma sa terre exactement dans les mêmes conditions, quoique celle-ci ne faisait que deux *caballerías* de superficie[70]. Tinoco réussit ainsi à profiter de sa situation de propriétaire pour demander un loyer plus élevé à un fermier, son gendre, sans doute sans terre, qui se trouva ainsi dans une double position de subordination[71].

Au-delà des *mercedes*, l'inscription locale des *labradores* leur permettait souvent d'excéder les limites légales fixées à Mexico et même de s'approprier des terres par la contrainte et l'occupation pure et simple d'espaces. Diego Tinoco fut ainsi accusé en 1580 par les habitants d'un village proche de ses terres de cultiver des terres communales, en dehors de tout cadre légal[72]. Il existait aussi des formes moins directes et plus pernicieuses d'appropriation foncière, à l'instar des manœuvres de Pedro Hernández del Castillo. En février et mai 1581, ce laboureur, installé à Tenayuca, réalisa plusieurs opérations d'achats de terres auprès de Mésoaméricains

[66] AGN, Mercedes, vol. 4, f° 208v-209r.
[67] AGNot, 1-SAP-151-298.
[68] AGNot, 1-SAP-157-161. S'il n'est pas exclu qu'il s'agisse d'homonymes, les deux actes présentent de nombreuses similitudes : même notaire, même lieu, même qualificatif et, dans les deux cas, Alonso Martín déclara être incapable de signer le document.
[69] AGN, Mercedes, vol. 8, f° 18v.
[70] AGNot, 2-ALA-5-705 ; 2-ALA-5-706. La terre de Arellano incluait en outre 1 000 têtes de bétail ovin.
[71] Le fermier, Juan Belloso, était le mari de sa fille adoptive : AGNot, 1-ALA-11-517.
[72] AGN, General de parte, vol. 2, exp. 993. Ce genre de pratique était courant et ne se limitait pas aux *labradores* : Hanns J. Prem, *Milpa y hacienda*, *op. cit.*, p. 100-101.

du village limitrophe de Tlalnepantla, avec l'accord du *corregidor* de Mexico, Juan de Saavedra, car les achats aux autochtones étaient réglementés et théoriquement interdits. Il acheta deux petits terrains, de 20 *brazas*-carrées de surface, soit environ un dixième d'hectare chacun, plutôt pour de l'arboriculture que pour du blé. Le montant versé, de 14,5 pesos, était bas[73]. Les deux vendeurs affirmèrent qu'ils vendaient leurs terrains, car ils étaient « désert[s] » *(despoblado[s]*). En janvier 1587, il réalisa une plus grosse opération en achetant les terres d'un autre laboureur, Diego Hernández, qui les avait achetées au préalable aux héritiers du gouverneur autochtone Baltasar de Acamapichtli[74]. En dehors de toute *merced,* Hernández del Castillo réussit ainsi à s'approprier des terres mésoaméricaines encore exploitées, s'insérant dans le terroir local.

Ces cas attestés de paysans sans terre qui obtinrent des terres, par concessions foncières ou achats, furent néanmoins minoritaires. Outre le silence archivistique de tous ceux qui ne réclamèrent ou n'obtinrent jamais de *mercedes*, beaucoup de ceux qui en avaient reçu n'avaient vraisemblablement pas les moyens de cultiver les terres concédées, soit pour obtenir de la main-d'œuvre, soit pour avoir les outils ou le bétail pour les mettre en culture. La propriété fut donc passagère pour une grande partie des *labradores*. En août 1577, Andrés Bravo, laboureur, vendit à Rodrigo Morán des terres d'une *caballería* de superficie à Tultepec pour 350 pesos et signa dans la foulée un bail avec lui pour travailler les mêmes terres[75]. La même chose arriva en octobre 1578 à Antonio Adán, contraint de vendre son domaine de 5,5 *caballerías* à Tlalmanalco, ses 7 bœufs et son matériel à deux curés qui l'engagèrent le même jour[76].

Ces difficultés courantes faisaient des laboureurs des cibles de choix pour les Espagnols plus riches qui cherchaient à accumuler des terres en dehors du circuit légal. Comme les paysans espagnols pouvaient aisément justifier le fait qu'ils allaient mettre en culture les terres, certains *labradores* agirent comme prête-noms d'acteurs plus puissants, cédant immédiatement toute ou partie de la terre reçue, au mépris de la réglementation qui rendait théoriquement ces opérations impossibles. En novembre 1565, Alonso Calderón, habitant de Mexico, signa un acte avec Antón de Brito, déclaré *labrador*, l'informant de certaines terres libres près de Tlalnepantla. Calderón devait réclamer la grâce vice-royale au nom de Brito en échange de la moitié de la *caballería*[77]. En juin 1576, Alonso Sanz céda au marchand Diego de Arteaga y

[73] AGNot, 2-ALA-5-821 ; 2-ALA-5-897.
[74] AGNot, 1-TEC-168-211.
[75] AGNot, 2-ALA-3-602 ; 2-ALA-3-603.
[76] AGNot, 1-ALA-11-366 ; 1-ALA-11-367. Le prix de vente était de 1 100 pesos, soit 200 pesos la *caballería*. Le montant est important, suggérant qu'Antonio Adán était d'un autre statut qu'Andrés Bravo.
[77] AGNot, 1-VAF-172-68.

Gamboa, une terre qu'il venait de recevoir par *merced* à Jiquipilco[78]. Ainsi, peu de *labradores* furent finalement propriétaires-exploitants et s'ils furent surreprésentés parmi les récipiendaires de concessions vice-royales, ils furent finalement en proportion peu à en conserver la jouissance, perdant ou revendant les terres en question.

La boulimie foncière des élites urbaines à Mexico explique que la petite propriété et l'accès à la terre garanti par le statut de laboureur furent absorbés dans la grande propriété foncière et son accroissement progressif. La terre changeait souvent de possesseur, pour finir entre les mains de grands propriétaires. L'origine première des terres, des *mercedes* théoriquement non cessibles, n'empêcha pas la concentration terrienne, en constituant même l'un des moteurs. L'*encomendero* de Jiquipilco, Pedro Muñoz de Chávez, l'avait bien compris. Il avait accumulé un vaste domaine de huit *caballerías*, toutes concédées par des *mercedes* à 5 individus différents, pour l'essentiel entre 1564 et 1565 (figure 2), qu'il finit par vendre pour 1 205 pesos en septembre 1589.

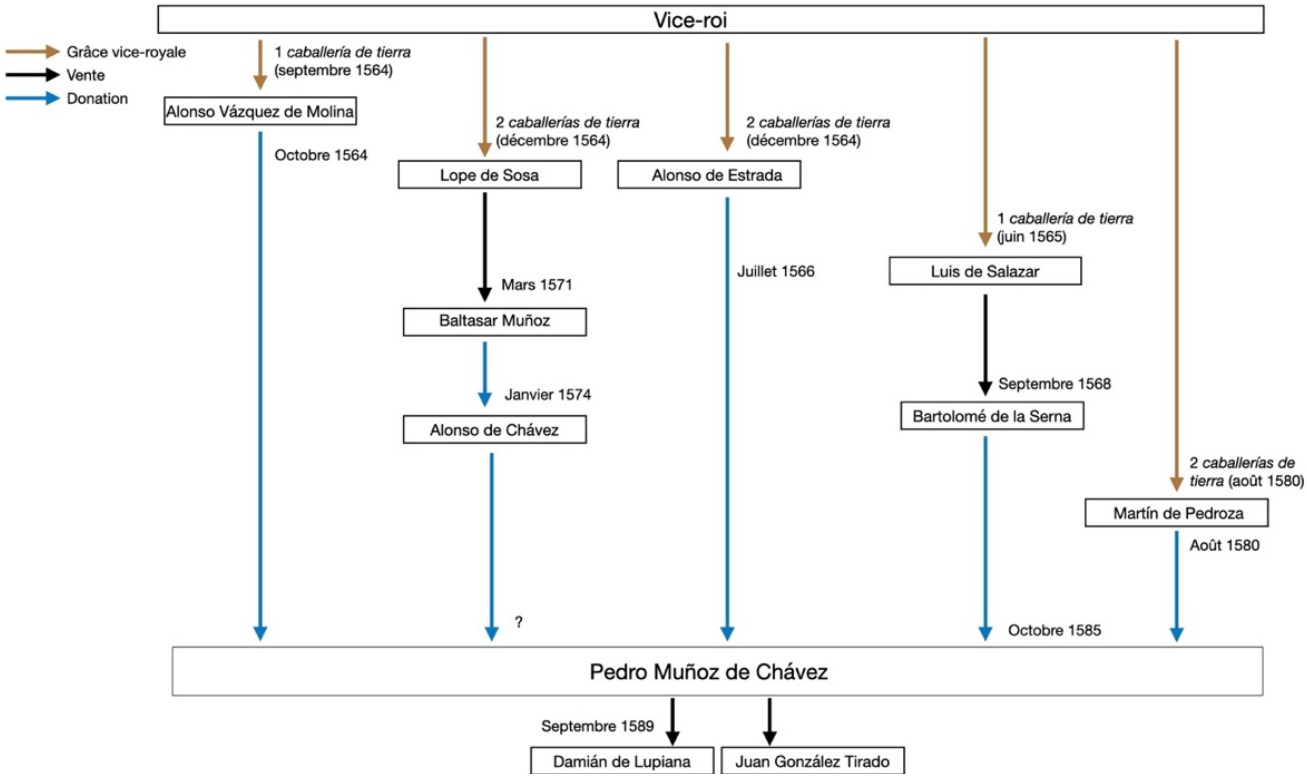


Figure 2 : Accumulation de terres par Pedro Muñoz de Chávez (1564-1589).
Source : AGNot, 497-PEJ-3353-157.

Tous ces individus, parfois liés familialement à Muñoz de Chávez, lui firent officiellement don de leurs terres, parfois immédiatement après réception de la *merced*, sans doute en raison d'une

[78] AGNot, 1-ALA-9-858.

contrepartie tue dans les archives. Si l'*encomendero* avait une assise locale autorisant ce genre de procédure, il avait toutefois besoin d'individus habilités à réclamer et recevoir des terres.

Sans aller jusqu'à ces stratégies complexes d'accumulation, certains laboureurs, parmi les rares qui conservèrent leur terre, cherchèrent eux aussi à en tirer profit pour agrandir leurs domaines. Le *labrador* Diego Martín, après avoir acheté en novembre 1565 une *estancia de ganado menor* (780 hectares) à Zacoyuca, avait reçu en novembre 1566 une grâce d'une *caballería* limitrophe. En juillet 1567, il fit don du domaine ainsi constitué à son fils Francisco, qui le vendit en juin 1568 à Juan Martín et Domingo Sánchez, peut-être des membres de sa famille. La terre divisée finit cependant par être réunie : Juan Martín et Domingo Sánchez étaient respectivement père et premier mari d'Ana Martín. Celle-ci hérita de son défunt mari et reçut un don de son frère Francisco (figure 3).

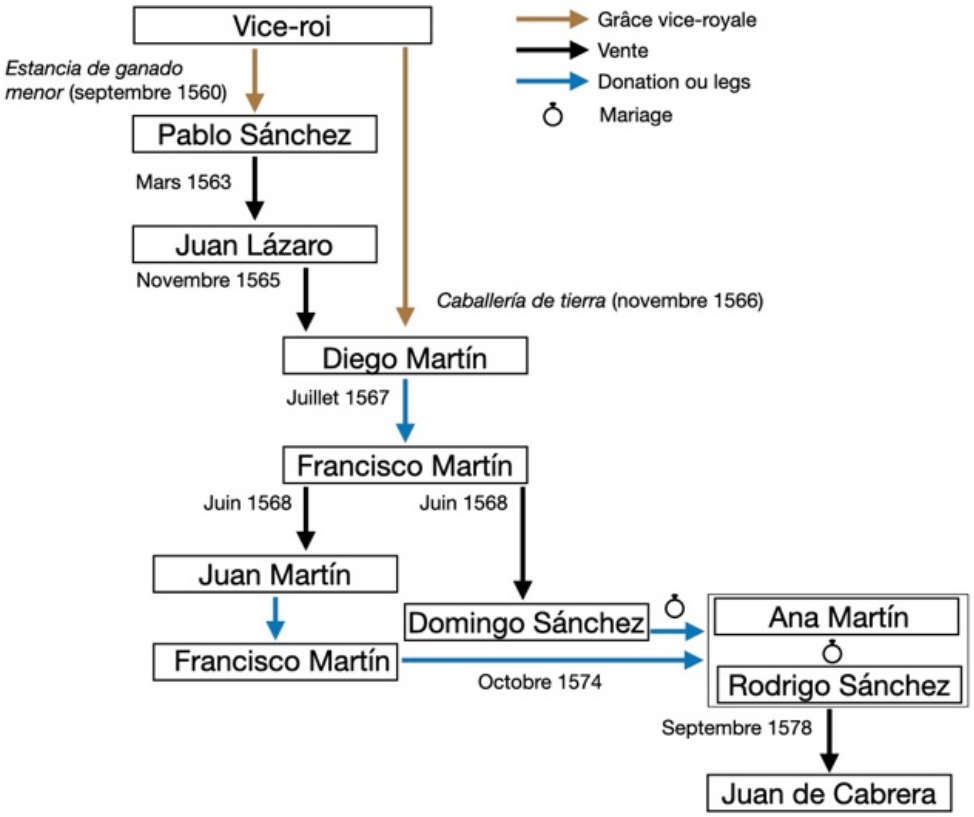


Figure 3 : Stratégies foncières dans une famille de laboureurs (1560-1578).
Source : AGNot, 2-ALA-5-714.

Les terres réunies furent finalement vendues pour la somme modeste de 250 pesos en septembre 1578. L'accumulation avait permis la constitution d'un petit capital pour cette famille de laboureurs.

Les actes notariés permettent de saisir la situation paradoxale de ces laboureurs en Nouvelle-Espagne. Alors qu'ils furent confrontés à un marché foncier beaucoup plus ouvert que dans la péninsule, avec des densités de population nettement plus basses, la possibilité

théorique de devenir propriétaire fut somme toute assez limitée. Pour ces paysans, il n'en demeurait pas moins qu'ils purent au moins louer des terres beaucoup plus vastes que ce qu'ils avaient connu par le passé, justifiant leur permanence comme laboureurs malgré la traversée de l'Atlantique.

II.B. Les relations contractuelles entre bailleurs et preneurs

La culture du blé nécessitait plus que la simple possession de terres. Il fallait encore prendre en compte une série de conditions légales et environnementales pour assurer, en Mésoamérique, le cycle agraire complet de la céréale européenne, de sa plantation à sa consommation. La ruralité que les laboureurs castillans portaient avec eux, tout ce qu'ils connaissaient et avaient vécu, se trouva profondément remis en question aux Amériques.

La première condition fut l'adéquation entre les attentes des propriétaires et ce que les *labradores* pouvaient accepter comme conditions contractuelles pour la mise en culture des terres. L'étude d'actes notariés et notamment de 42 baux mexicains, conclus entre 1527 et 1599, suggère une reproduction de certaines formes européennes, adaptées au contexte de la Nouvelle-Espagne, notamment la rareté de main-d'œuvre européenne. Les 42 baux qui forment le cœur de cette étude ne sont qu'une butte-témoin de toutes les relations de travail liées à l'exploitation du blé qui purent exister en Nouvelle-Espagne : outre les documents perdus, les arrangements oraux furent nombreux, sans oublier les cas où le propriétaire prenait en charge lui-même la culture de son domaine, laissant donc moins de traces[79].

Malgré ces limites, les contrats permettent d'établir que les relations entre bailleurs et preneurs prirent trois formes contractuelles principales. La terminologie pour les caractériser s'appuie sur des catégories usuelles de l'histoire rurale, mais qui ne doivent pas être considérées comme intangibles[80]. Le premier type de relations rencontré peut être défini comme une forme de salariat, décrit dans les actes sous le terme de *soldada* ou *concierto de servicio*. Le propriétaire payait un montant déterminé pour que le laboureur travaille sa terre. Le deuxième type, que je désigne comme du métayage, généralement désigné *compañia*, instituait une « compagnie » par laquelle le bailleur et le preneur acceptaient de se partager les fruits de la récolte, selon une proportion fixée par le bail. Il s'agissait d'une « compagnie », car en principe chacun apportait quelque chose à la récolte — fondamentalement la terre pour le bailleur et la force de travail

[79] Pour un exemple d'exploitation en propre, voir AGNot, 1-ROJ-136-147. Pour l'exemple d'une archive difficilement interprétable mais concernant sans doute les comptes d'une exploitation en propre : AGN, Indiferente virreinal, caja 914, n° 21.

[80] Jean-Marc Moriceau, « Fermage et métayage (XIIe-XIXe siècle) », *Histoire et sociétés rurales*, 1, n° 1, 1994, p. 155-90.

pour le preneur. Enfin, l'*arrendamiento* constituait une forme de fermage : un loyer fixe, payé en numéraire ou en nature, était versé par le laboureur, indépendamment du résultat de la récolte, prolifique ou désastreux[81].

Ces contrats avaient des durées variables, mais le bail emphytéotique ne fut jamais employé en Nouvelle-Espagne, une différence majeure avec la péninsule Ibérique et un élément important dans la nature des relations entre bailleurs et preneurs[82]. Enfin, si ces trois types de contrats dominèrent largement les relations de travail agricole en Nouvelle-Espagne, certains actes notariés, quoiqu'anecdotiques, suggèrent l'existence d'autres formes, de nature hybride entre les trois grandes catégories, indiquant un système dynamique et non pas fixé par le salariat, le métayage et le fermage. Cette variété n'est pas contradictoire avec la tendance vers une réduction de la diversité des baux, puisque le fermage, comme on le verra, s'imposa progressivement comme le mode privilégié pour les relations[83].

À l'instar de tous les documents notariés, dont le caractère stéréotypé servait à établir l'authenticité, les contrats suivent la même forme, avec des dispositifs qui varient légèrement selon le type d'acte. Les baux incluent le nom du propriétaire, la description et la localisation de la propriété, son origine légale (la *merced* et les propriétaires successifs) et les biens liés au domaine (outils, bêtes, mais aussi, selon la classification déshumanisante de l'époque, les esclaves). Le nom du preneur et les conditions du contrat (durée, loyer, conditions en cas de dommage ou de manquement) sont ensuite mentionnés avec des clauses, nombreuses et détaillées pour certains baux, tandis que d'autres sont beaucoup plus succincts. Enfin, quand ils en étaient capables, les parties et les témoins signaient le document pour l'authentifier.

En dépit de toutes ces clauses stéréotypées et de l'apparente immobilité des clauses fixées, les contrats permettent de détailler précisément les conditions de travail acceptées par les laboureurs et leurs évolutions au cours du XVIe siècle.

---

[81] Pour une description plus précise de tous ces contrats, voir Jerónimo Bermúdez et Antoine Duranton, « A European rurality in the New World », art. cit., p. 28-29. On trouvera un tableau exhaustif de ces contrats dans l'annexe disponible à l'adresse suivante : https://hal.science/hal-04602313.

[82] À l'inverse de la Nouvelle-Espagne, 86,8 % des 531 lots de terres possédés en 1611 par le chapitre-cathédrale de Tolède étaient baillés de façon perpétuelle. Les baux à court terme ne représentaient que 8,6 % du total (46 cas). Le XVIIe siècle vit une inversion de la tendance : David González Agudo, « Contratos agrarios y renta de la tierra en Toledo, 1521-1650 », *Historia Agraria*, n° 79, 2019, p. 7-40. Les baux emphythéotiques ne furent toutefois pas universels en Espagne. Dans la région de Jaén, la plupart des baux avait une durée comprise entre 4 et 6 ans, principalement 5 ans, avec, à nouveau, une tendance au raccourcissement au cours du XVIIe siècle : Luis Javier Coronas Vida, *La economía agraria de las tierras de Jaén*, *op. cit.*, p. 235-38.

[83] Voir par exemple le cas de Miguel de Herrera et Antón Rodríguez, qui prirent collectivement à ferme une terre, puis se partagèrent les pertes et les bénéfices, l'un devant travailler comme *labrador* et l'autre se contentant de fournir les mules. Ce cas associant fermage et métayage est le seul que j'ai rencontré : AGNot, 1-SAP-150-519.

II.B.1. Salariat

Les contrats de type salarié furent rares, avec seulement cinq contrats retrouvés dans les archives (1528, 1556, 1557, 1562, 1578). Tous d'une année (sauf celui de 1578, signé pour deux ans), le salaire était versé en pesos, incluant parfois, en plus, l'alimentation et l'hébergement sur le domaine. Ces contrats sont généralement peu détaillés et précisent seulement que le paysan se mettait au service du propriétaire terrien : Andrés López s'engagea par exemple en 1528 à servir Juan de Cáceres « en tant que laboureur avec deux paires de bœufs et à garder votre bétail bovin et dans toutes les choses que vous me demandez et ordonnerez[84] ». Le contrat, transcrit en annexe 15 (document 1), suggère qu'Andrés López se plaçait dans une situation de forte dépendance à l'égard de Juan de Cáceres, ordonnateur de toute chose. López devait vivre sur place et recevait l'alimentation : Cáceres n'était sans doute pas physiquement présent le plus clair du temps, quoiqu'il fut occasionnellement son commensal. Le salaire annuel, de 60 pesos *de oro de minas*, était acceptable, sans être particulièrement élevé[85]. Par la suite, les salaires augmentèrent dans des proportions limitées. Fournissant sa force de travail et ses bœufs, López était donc au service d'un tiers et recevait pour cela un salaire, sans avoir, semble-t-il, réellement d'autonomie, ce qui transpire également des autres contrats. Cette situation était jugée déshonorante par la plupart des Espagnols, ce dont témoigne le procès d'honneur intenté en 1531 par le conquistador Alonso Martín de Jérez contre ceux qui l'avaient accusé de s'être salarié pour cultiver des champs de blé de Hernán Cortés[86].

II.B.2. Métayage

Les relations de métayage semblent avoir été plus fréquentes parmi les baux étudiés, avec 13 contrats dans notre échantillon, entre 1527 et 1593, dont 6 entre 1555 et 1565. Les décennies 1550 et 1560, celles de l'essor de la culture du blé en Nouvelle-Espagne, furent ainsi vraisemblablement marquées par le métayage. Les contrats furent de 2,5 ans en moyenne (de 1 à 4 ans), mais des clauses prévoyaient un renouvellement tacite en cas de bonne entente ou de bons résultats[87].

---

[84] « *servir en el oficio de labrador con dos yuntas de bueyes y en guardar vuestro ganado vacuno y en todas las otras cosas que me dijeredes e mandaredes* » : AGNot, 1-FEJ-54-875.

[85] Pour donner un ordre de grandeur, Juan de Cáceres vendit ces années-là des chevaux, pour une valeur oscillant entre 90 et 220 pesos (AGNot, 1-FEJ-53-531 ; 1-FEJ-54-787 ; 1-FEJ-54-693). Si le prix du bétail était alors particulièrement élevé, cela signifie qu'Andrés López n'aurait pas pu s'en acheter un seul après son année de travail. Juan de Cáceres acheta aussi en janvier 1528 une « esclave noire appelée Catalina, âgée de 20 ans » pour 300 pesos (AGNot, 1-FEJ-54-100). Enfin, en 1528, il engagea les services d'un muletier Diego de Contreras, qui devait faire 10 voyages (5 aller-retours) entre Mexico et Veracruz pour 16 pesos le voyage (donc 32 pesos l'aller-retour), en plus de l'alimentation pour lui et ses bêtes (AGNot, 1-FEJ-54-232).

[86] Pour plus de détails sur ce procès, voir chapitre 3, p. 219.

[87] AGNot, 1-SAP-149-15.

Comme dans le salariat, le métayage se caractérisait par un propriétaire interventionniste, puisqu'il s'engageait aussi sur les risques. Les contrats étaient cependant beaucoup plus normés que ceux de salariat et précisaient les tâches demandées et les contreparties dues. Par exemple, Sebastián Palacios accepta de travailler avec Gaspar de Lanzarote en 1564 pour trois années, afin de s'occuper de ses récoltes de blé et de ses taurillons, recevant pour cela un sixième du blé récolté. Il demeurait soumis au bon vouloir de son propriétaire, car, s'il pouvait être congédié pour mauvais service, il n'avait pas le droit de quitter la propriété avant la fin du contrat, suggérant une difficulté d'engager des laboureurs (voir annexe 15, document 2). Les relations pouvaient être plus équilibrées : en 1557, Francisco Martín s'engagea pour deux ans au service de Juan de Zaragoza. Zaragoza lui fournissait en contrepartie, outre deux esclaves africains, les semences, 8 paires de bœufs de labour et des outils en métal. Martín devait recevoir un quart de la récolte et un cinquième des veaux nés chaque année, en plus de 6 fanègues de blé et de 5 pesos, un montant doublé lors de la deuxième année[88].

Ce contrat est représentatif d'une tendance : au fil des ans, les relations de métayage semblèrent s'équilibrer et les clauses qui liaient le laboureur à la terre, comme dans le cas de Palacios ou celui de Pedro Sánchez de la Fuente Salida, disparurent pour laisser place, occasionnellement, à des primes pour ceux qui rendaient la terre en bon état et bien labourée, forme d'incitation à ce que le laboureur n'aille pas chercher de meilleures conditions ailleurs[89]. Francisco Rubio et Hernando de Cuevas, frères et tous deux curés, promirent ainsi à Antonio Adán 30 pesos pour le dernier labour[90].

En dépit de cette évolution progressive, le partage des bénéfices se fit en règle générale très largement aux dépens du métayer, bien loin des normes suivies en Europe, qui laissaient au moins la moitié de la récolte au métayer, parfois plus. En Nouvelle-Espagne, le bailleur obtenait en moyenne 68 % de la production, avec des taux qui dépassaient régulièrement 80 %[91]. En 1582, Diego Hernández accepta de ne récupérer qu'une fanègue sur 8,5, soit à peine 11,8 % de la production, après paiement des dîmes et retrait des semences de l'année suivante[92]. Il était certes prévu qu'il reçoive 12 fanègues en plus de sa part, mais le montant total demeurait

[88] AGNot, 1-ALA-10-20.
[89] Le bail de Sánchez de la Fuente Salida, signé en 1562 pour 3 ans interdisait le départ du *labrador* mais prévoyait toutefois une indemnité de 100 pesos par année servie en cas de renvoi : AGNot, 1-SAP-155-1.
[90] AGNot, 1-ALA-11-367.
[91] Jerónimo Bermúdez et Antoine Duranton, « A European rurality in the New World », art. cit., p. 30 ; Annie Antoine, Jean-Michel Boehler et Francis Brumont, *L'agriculture en Europe occidentale à l'époque moderne*, Paris, Belin, 2000, p. 177-84.
[92] AGNot, 1-FEG-58-105.

très faible. Sebastían Palacios avait du reste quant à lui accepté un maigre 16,7 % (un sixième de la récolte), sans aucune compensation autre que l'exemption de la dîme et des semences de la récolte suivante. À titre de comparaison, les habitants de Yautepec, pourtant placés sous la juridiction d'un seigneur exigeant, Hernán Cortés, marquis del Valle, avaient obtenu dans les années 1540 la moitié du blé récolté d'un champ que le marquis leur avait ordonné de travailler, ce dernier fournissant par ailleurs les semences[93].

Conformément à la tendance identifiée plus haut, la situation s'équilibra progressivement, avec un partage plus équitable : plusieurs baux furent conclus avec une répartition égale de la récolte. En 1593, Cristóbal de Tapia accepta même de céder les deux tiers de la récolte au laboureur Diego González[94]. Dans ces cas plus tardifs, les coûts étaient toutefois partagés égalitairement ; le laboureur acceptait ainsi de prendre plus de risque. Il n'est donc pas évident que le résultat ait été plus favorable au tenancier que dans les cas antérieurs, lorsque le bailleur, en plus de fournir la terre, les éventuels esclaves, les animaux et les outils, acceptait de payer seul les dîmes et de prendre sur sa part, généreuse, les semences pour la future récolte. Dans l'ensemble, les contrats de métayage furent donc très largement défavorables aux petits paysans espagnols.

Nous y reviendrons, mais le fait que les laboureurs aient initialement accepté ces conditions très difficiles est révélateur de leur parcours et des attentes qu'ils avaient en signant ces contrats. Un cinquième, voire moins, de la récolte semblait, dans l'ensemble, suffisant pour leurs attentes ou du moins pour vivre de leur métier en Nouvelle-Espagne[95]. Il n'est toutefois pas exclu que ces arrangements fussent à la limite de ce qu'ils pouvaient accepter : en 1557, le bail signé par Pedro Ramírez avec Agustín Pinto, qui ne lui laissait que le quart des récoltes, l'autorisait toutefois à labourer un petit lopin de terre (*pedazuelo de tierra*) d'un autre propriétaire, un complément sans doute nécessaire pour ses revenus[96].

II.B.3. Fermage

Le fermage représenta de loin la forme la plus courante de bail dans notre échantillon, avec 24 contrats référencés, soit plus de la moitié du total, signés entre 1560 et 1599. Un peu moins de la moitié (11 contrats) se concentrent sur la décennie 1570, autant une indication de

[93] AGN, Hospital de Jesús, Caja 517, fº 737v.
[94] AGNot, 1-GRA-66-389.
[95] Ces conditions extrêmes semblent être une exception novo-hispanique. À Cuba, en 1585, un laboureur accepta de cultiver des légumineuses, des légumes et du riz pour un salaire important (30 ducats), la moitié de la production de légumes et le cinquième du riz : Leví Marrero, *Cuba : economía y sociedad*, Madrid, Playor, vol. 2, 1974, 2 vol., p. 113.
[96] AGNot, 1-CAA-21-283.

la place accrue prise par ce genre de contrat, qui remplaça progressivement le métayage, qu'un effet de source[97]. La durée moyenne de contrat était de 3 ans, malgré une disparité certaine, qui ne permet pas d'établir de tendance (tableau 2). Le bail le plus long, signé pour 8 ans, fut conclu entre un *labrador* et un couvent, dont la temporalité acceptait des durées plus longues.

Durée du contrat	**1 an**	**2 ans**	**3 ans**	**4 ans**	**5 ans**	8 ans
Nombre d'occurrences	4	6	5	6	2	1

Tableau 2 : Contrats de fermage par durée.

Parmi les baux à ferme, 9 prévoyaient un paiement en nature, 14 en numéraire et un seul sous une forme mixte. La tendance fut le passage au paiement en numéraire : tous les baux en nature ainsi que le bail mixte furent en effet signés entre 1560 et 1579, représentant alors les trois quarts des contrats signés. À l'inverse, à partir de 1580, tous les baux conclus prévoyaient des loyers versés en numéraire. Cette transition, qui a pu s'observer également en Espagne, exprimait sans doute des prix du blé en baisse ou bien une circulation du numéraire plus aisée — elle déconnectait en tous cas la rente des variations agricoles[98]. Dans la vallée de Toluca, les baux avaient des durées similaires à celles observées du côté du bassin de Mexico et furent également concernés par la transition vers le numéraire[99].

Les contrats de fermage furent méticuleusement établis et réglaient certains aspects particuliers du travail de la terre. Les preneurs s'engageaient à accomplir toutes les étapes de la culture du blé, labourant un nombre déterminé de fois, laissant une partie de la terre prête à être semée à leur départ, tout en respectant le temps de repos de la terre. Ils acceptaient aussi

[97] 7 de ces 11 contrats des années 1570 furent ainsi conclus devant le notaire Antonio Alonso. Si l'on peut supposer que les baux agricoles étaient le plus souvent conclus devant certains notaires en particulier, cette concentration temporelle chez un seul notaire suggère qu'un plus grand nombre de baux furent conclus chez d'autres notaires mais dont les registres ont depuis été perdus. Sur le nombre de notaires à Mexico au XVIe siècle, voir Ivonne Mijares, *Escribanos y escrituras públicas*, *op. cit.*, p. 47-51. Pour un aperçu du caractère parcellaire de la plupart des registres conservés, voir la section « *inventario* » du site des archives notariées : https://cpagncmxvi.historicas.unam.mx/inventarioVolC.jsp. On conserve ainsi 2 682 actes rédigés par Antonio Alonso au cours des années 1570, mais seulement 800 pour Álvaro de Grado (1579-1593), 355 pour Pedro de Trujillo (1571-1582) et 169 pour Diego Xuárez (1568-1591), trois autres notaires concernés par les baux agricoles.

[98] Ce fut le cas dans le pays de Jaén, au cours du XVIIe siècle : Luis Javier Coronas Vida, *La economía agraria de las tierras de Jaén*, *op. cit.*, p. 245.

[99] En 1585, Miguel González loua une terre pour 3 années, pour un loyer annuel de 250 pesos et 20 fanègues de maïs. En 1593, la même propriété fut louée pour la même durée mais pour 333 pesos. Dans les deux cas, le propriétaire fournit des bœufs et du matériel, en plus d'attacher un esclave à leur service : James Lockhart, « Españoles entre Indios », art. cit., p. 441. Voir aussi un cas similaire en Nouvelle-Galice : René de León Meza, « El cultivo del trigo en Nueva Galicia », art. cit., p. 48.

souvent d'entretenir du bétail, de s'occuper de quelques arbres fruitiers ou de construire certains bâtiments[100]. Ces obligations étaient cependant compensées par le fait que les bailleurs fournissaient tout le capital nécessaire à l'exploitation. À la différence du fermage européen, celui en cours en Nouvelle-Espagne ressemblait beaucoup au métayage en ce que les preneurs n'avaient qu'à s'installer pour exercer leur force de travail et leur expertise. Ana de Nájera laissa ainsi en 1577 à Luis Gutiérrez, semences, bœufs et juments et des outils en métal pour toute la durée du bail (annexe 15, document 3). Elle lui octroya aussi le droit de faire travailler un esclave, qu'elle avait attaché à la propriété foncière.

Ces conditions plus confortables suggèrent une capacité de négociation accrue des *labradores* qui purent demander des termes plus favorables. C'est ce que laisse aussi entendre le bail, car, au lieu de prévoir des sanctions en cas de départ inopiné de Luis Gutiérrez, il prévoyait une compensation de la part d'Ana Nájera si elle devait prématurément mettre un terme au bail. Pour les bailleurs, l'intérêt était de générer une rente plus stable que par le salariat ou le métayage. Dans les rentes payées en nature, les bailleurs s'assuraient d'obliger leurs fermiers à remettre du blé « sec et bien préparé et qui n'a pas gelé ni été mangé par la vermine[101] ».

Les valeurs de ces rentes évoluèrent au cours du XVIe siècle, même s'il est très difficile d'établir des tendances, car, outre le fait que les surfaces n'étaient pas systématiquement précisées, les unités de mesure de surface et la différence entre numéraire et nature rendent difficiles les comparaisons. La figure 4 rassemble les données tirées de 15 baux : 6 exprimés en pesos de loyer par fanègues de superficie louées, 6 par fanègues de loyer par *caballería* louée et 3 exprimés en pesos de loyer par *caballería*.

Les données sont délicates à interpréter, en raison d'un échantillon réduit et de l'absence de corrélation nette : elles semblent toutefois indiquer une tendance à la hausse des loyers. Qu'exprimerait une hausse, si celle-ci pouvait être confirmée ? Trois hypothèses sont possibles, sans s'exclure les unes des autres : une pression accrue pour accéder à la terre aurait pu en être la cause, même si la chute démographique des populations autochtones rend cette hypothèse peu probable. On pourrait aussi y lire le reflet de l'inflation qui toucha toute la monarchie hispanique. Enfin, les meilleures conditions proposées aux *labradores*, à travers un

[100] Sur des obligations liées à certaines tâches, voir par exemple le contrat de Miguel de Cadros, en 1571, qui s'engagea à construire une maison sur le domaine (AGNot, 2-ALA-4-191) ou celui des frères Alonso Jiménez en avril 1593, qui signèrent pour entretenir les enclos, laisser 150 fanègues de superficie labourées, 150 fanègues de blé en grain et tout le matériel en bon état (AGNot, 1-GRA-66-684). En 1562, Melchor de Velázquez fut poursuivi par le monastère de la Madre de Dios pour avoir labouré 3 années de suite, au lieu de laisser la terre se reposer. L'avocat du monastère demanda réparation car « en trois années il a profité et profite de six » (« *en tres años ha gozado y goza de seis* ») : AGNot, 1-ALA-8-39.

[101] « *enjuto y bien acondicionado y no helado ni gorgojiento* » : AGNot, 2-ALA-4-51.

capital abondant fourni par le bailleur tel que décrit plus haut, auraient pu aussi être compensées par des loyers plus élevés.

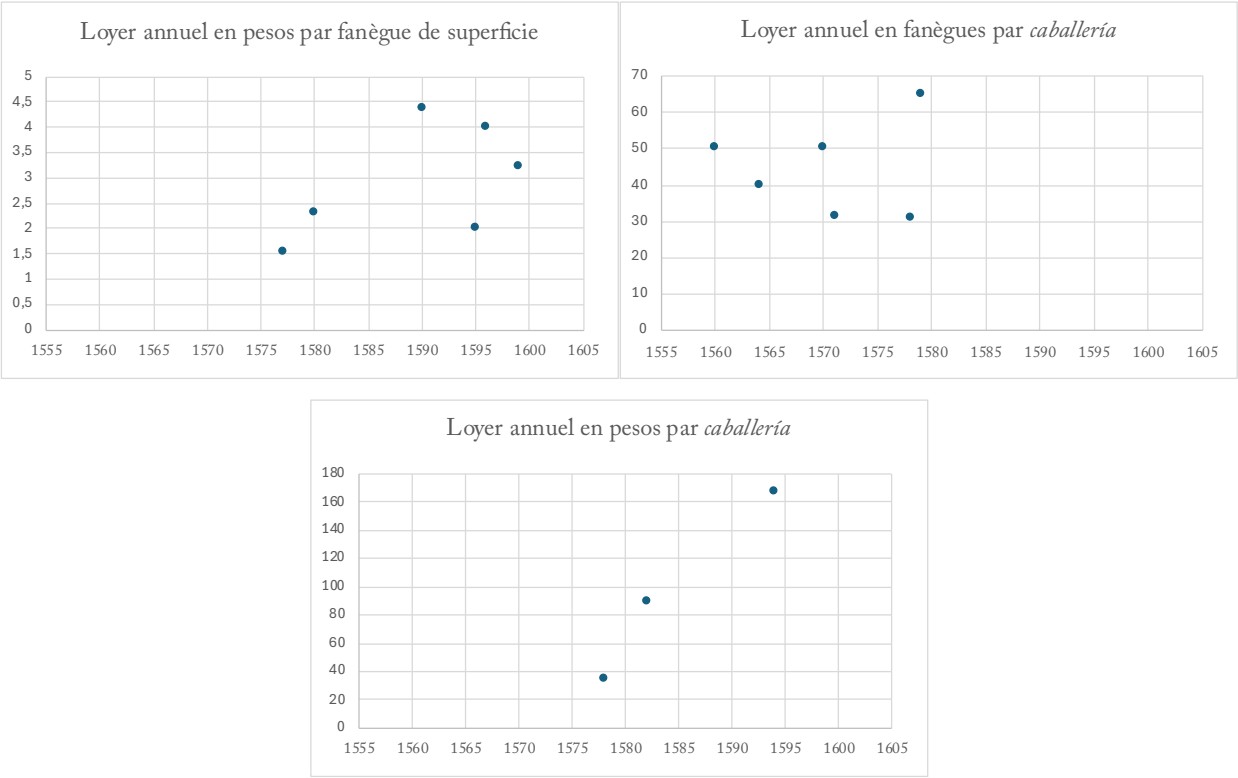


Figure 4 : Évolution des loyers versés en Nouvelle-Espagne.

Le cas d'Ana de Nájera suggère que les bailleurs furent capables d'exiger progressivement plus de la part de leurs fermiers. En 1577, elle loua son terrain de Coyoacán pour trois ans à 200 pesos à Diego Rodríguez. Au terme du bail, elle changea de *labrador* et loua le même terrain, dans les mêmes conditions, à Luis Gutiérrez, pour 300 pesos[102]. En 3 ans, elle fut donc en mesure d'exiger une hausse de 50 % du loyer, en continuant toutefois de fournir le capital nécessaire à l'exploitation de la ferme.

Les terres d'Elvira Díaz à Tacuba plaident en revanche plutôt pour des rendements stables, quoique confortables, pour les propriétaires. En 1564, Juan de la Torre loua son champ d'une *caballería* à Tacuba pour 50 fanègues de blé. Au terme du bail d'un an, il vendit en 1565 son terrain à Elvira Díaz pour 1 100 pesos[103]. La fanègue se vendant au cours des années 1560-1570 entre 1,5 peso et 3 pesos selon les années et la qualité du blé, le rendement annuel qu'Elvira Díaz pouvait espérer était compris entre 6,7 % et 13,6 % de la valeur du terrain (soit 10,1 % en moyenne)[104]. En 1582, Elvira Díaz bailla son domaine de 3 *caballerías*, constitué en

[102] AGNot, 1-SAP-151-418 ; 1-XUD-181-136.
[103] AGNot, 2-ALA-5-370.
[104] Pour le prix du blé, voir *supra*, note 87, p. 445. Voir aussi ces deux documents de 1562 qui donnent les mêmes valeurs : entre 1,4 pesos et « 2 pesos voire plus » (AGNot, 2-ALA-5-52 ; 1-ALA-8-39). Je n'ai pas pu constituer de séries de prix du blé, pour établir les variations autant annuelles que saisonnières. L'association du blé irrigué

partie du terrain de Juan de la Torre. Le bail devait lui rapporter 1 320 pesos sur 5 ans, soit 88 pesos annuels par *caballería*[105]. Si l'on accepte que la valeur de la terre n'avait pas augmenté et approchait les 1 100 pesos par *caballería*, le rendement était de 8 % par *caballería*, soit proche des taux observés 18 ans plus tôt. L'hypothèse d'une stabilité des prix du foncier est discutable, notamment suite à l'épidémie de 1575-1577 : les terres désertées par la mort de nombreux paysans mésoaméricains auraient été plus facilement octroyables par *mercedes* et peuvent avoir tiré les prix du foncier vers le bas – le rendement d'Elvira Díaz aurait été en conséquence plus élevé que précédemment.

En dépit de ces taux confortables, desquels il fallait certes déduire certains coûts, les bailleurs se plaignaient régulièrement de leur situation, notamment en raison de la difficulté, selon eux, de toucher les rentes fixées. Gonzalo de Salazar, habitant de Mexico, dénonça cette situation en 1578 :

> « Les domaines agricoles de cette terre, autant les champs que les élevages, génèrent de nombreuses difficultés et de grands coûts et sont de peu de profit. […] Ce témoin a des terres à la campagne [et] sait que certaines années le profit ne compense pas le coût : régulièrement le bétail se perd et les champs ont d'autres risques et des coûts encore plus importants, encore plus en ce pays qu'ailleurs et si on les loue, c'est à si bas prix et sans garantie de toucher [ce que doivent] les fermiers que ce témoin ne sait pas quoi faire du domaine qu'il possède[106]. »

Au-delà d'une récrimination habituelle de propriétaires qui voudraient toujours tirer plus et mieux de rentes de leurs terres, il n'est pas exclu que le prélèvement des rentes sur ces terres éloignées du noyau urbain de Mexico ait pu être difficile.

Malgré ces difficultés, les propriétaires avaient tout intérêt à bailler leurs terrains. Comment expliquer cependant que les laboureurs aient pu accepter des conditions parfois profondément défavorables ? Les termes des baux étaient en effet particulièrement

et du blé non irrigué a pu lisser annuellement les variations que l'on peut observer en Europe : Gérard Béaur, « Spéculer sur les blés. La soudure et le stockage des grains chartrains en question (1748-1790) », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 70, n° 1, 2023, p. 54-88.

[105] AGNot, 1-FEG-58-225.

[106] « *Las granjerias del campo desta tierra asi de labor como de ganados son muy trabajosas y costosas y de muy poco provecho porque como persona que este testigo tiene haciendas en el campo sabe que algunos años no llega el provecho a la costa y muchas veces se pierden los ganados […] y las labores tienen otros riesgos e mayores costas esxtraordinarias en esta tierras mas que otras partes y si se arriendan es en tan poca cantidad y tan duderoso el cobrrar de los arrendadores que este testigo no sabe que hacerse de la hacienda que él tiene* » : BNAH, Colección antigua, vol. 320, f° 13v-15v.

désavantageux si l'on considère la répartition, mais pour ces paysans venus d'Espagne, souvent des travailleurs agricoles sans terre, les baux offraient un accès à des terres beaucoup plus grandes, selon des modalités impossibles à atteindre dans la péninsule Ibérique.

En Castille, comme dans le reste de l'Europe, la petite propriété paysanne était loin d'être acquise et lorsqu'elle existait, seule une infime minorité de cultivateurs pouvait vivre de leurs seules terres. La plupart d'entre eux vivaient difficilement de celles des autres. Le sud de l'Espagne était dominé par les latifundia. En Nouvelle-Castille, la moitié de la population ne possédait rien et vivait comme journalier, avec pour complément un petit artisanat domestique[107]. Dans le nord, la petite propriété exista mais était insuffisante pour vivre. Au milieu du XVIe siècle, à Lara (province de Burgos, en Vieille-Castille) seuls 8 % des paysans étaient sans terre, mais leurs terres étaient de 2,5 hectares en moyenne et 40 % des domaines mesuraient moins d'un hectare. Seules 3 parcelles sur 329 dépassaient les 8 hectares, soit le minimum pour pouvoir vivre de ses seuls biens en Vieille-Castille[108]. Les paysans devaient donc louer d'autres terres, souvent possédées par de grands propriétaires. Pouvoir accéder à une *caballería* de terre de 42 hectares, avec des bêtes et des outils, était ainsi une occasion inespérée, qui valait bien d'accepter de sacrifier l'essentiel de la récolte, si celle-ci était dans tous les cas supérieure à ce que les quelques hectares possédés ou loués en Castille pouvaient produire.

III — LES *LABRADORES* ET L'EXPLOITATION DU TRAVAIL

Un terme manque à l'équation : comment les *labradores* pouvaient-ils s'engager, seuls, sur des terres d'une telle superficie ? Qui les travaillait avec eux, quand bien même occasionnellement ? En 1579, lorsque Salvador Jiménez et Inés de Heredia, sa femme, signèrent le bail d'un domaine à Tenayuca, ils s'engagèrent à travailler la terre, à l'aide de « quatre araires [et] 14 bœufs de labour », confiés par leur bailleur[109]. Il était par conséquent implicitement prévu que le couple allait engager des travailleurs pour les aider, au moins ponctuellement, car comment imaginer qu'ils allaient labourer seuls avec 4 attelages ?

Le recrutement de ces journaliers était problématique et ce fut sans doute pour laisser les *labradores* résoudre ce problème que tant de propriétaires baillèrent leurs terres. En août 1546, Antonio de la Cadena, habitant de Mexico et propriétaire terrien, se plaignait déjà de

[107] Noël Salomon, *La campagne de Nouvelle Castille à la fin du XVIe siècle*, *op. cit.*, p. 257.
[108] René de León Meza, « El cultivo del trigo en Nueva Galicia », art. cit., p. 42-43Annie Antoine, Jean-Michel Boehler et Francis Brumont, *L'agriculture en Europe occidentale*, *op. cit.*, p. 167-75. Voir aussi Francis Brumont, *Paysans de Vieille-Castille*, *op. cit.*, p. 47-48.
[109] « *4 arados, 14 bueyes mansos de arada* » : AGNot, 1-GRA-66-133.

rendements trop faibles « car on ne trouve pas autant de gens et de manouvriers qu'il en faudrait pour cultiver et travailler les [terres][110] ». Le problème était d'autant plus aigu que l'embauche par des *labradores* d'autres paysans espagnols, sans être exclu, fut anecdotique, notamment en raison des salaires élevés que ces derniers pouvaient réclamer[111].

III.A. Esclavage

La première forme de travail exploitée par les *labradores* fut servile. Les propriétaires terriens possédaient souvent des travailleurs esclaves déportés d'Afrique, attachés à un domaine en particulier, que les *labradores* faisaient travailler à leur guise pendant la durée du bail. En 1577, le bail de métayage accepté par Francisco Martín incluait deux esclaves anonymes, qui devaient l'aider à « labourer, désherber et moissonner » les terres baillées, situées à Tacuba[112]. Les baux à ferme comprenaient également des esclaves : Hernando de Portugal avait en 1578 deux esclaves sur ses terres de Tepojaco, Juan Zape et Sebastián, qu'il laissa à Andrés Merino de Meneses[113].

Ces travailleurs réduits en esclavage étaient ceux qui connaissaient le mieux le domaine et la terre cultivée : malgré les changements réguliers de *labradores* et ceux, parfois aussi fréquents, de propriétaires, ils demeuraient à l'année et sur le long terme dans ces domaines ruraux. Ils étaient associés à la terre au point d'être vendus ou cédés avec elle. Dans le testament de Gaspar de Lanzarote ou de son père Alonso, un vaste domaine fut légué, avec « cinq [sic] esclaves appelés Juan Grande, Gaspar, deux Antoine, Martín, María, Martha ; María a deux enfants appelés Alonso et Juana[114] ». Si les baux ne mentionnaient que les esclaves masculins, ce testament témoigne que des familles entières sous régime servile pouvaient habiter le domaine. Dans l'exemple cité, le fait que deux esclaves, Gaspar et Alonso, furent prénommés d'après leurs maîtres est une indication de relations de longue durée, inscrites dans le cadre familial.

---

[110] « *a causa de no hallar tanto aparejo de gente y peones como seria menester para cultivarlas y labrarlas* » : AGI, Justicia, 260, f° 284r.

[111] En 1573, Alonso Álvarez, *labrador*, employa Gonzalo Moreno comme bouvier, ce qui laisse supposer un troupeau important, éventuellement de bœufs de boucherie et pas de labour. Son salaire annuel fut de 200 pesos : AGNot, 1-SAP-150-477.

[112] « *que aren, deshierben y sieguen* » : AGNot, 1-ALA-10-20.

[113] AGNot, 1-ALA-11-275.

[114] AGNot, 1-SAP-151-285. Seuls les hommes furent comptés comme esclaves mais il semble bien que les femmes étaient également réduites en esclavage. Le testament est endommagé et rend son identification difficile. Il y est toutefois fait référence au domaine dit d'Acalmani ou Acacmami, mentionné dans le bail de Gaspar de Lanzarote (voir p. 446). On mentionne aussi un Gaspar Lanzarote : il s'agit donc soit du testament d'Alonso ou de Gaspar lui-même qui aurait nommé son fils d'après lui. L'homonymie ne serait pas surprenante car le père et l'oncle de Gaspar s'appelaient tous deux Alonso Rodríguez Lanzarote. L'oncle de Gaspar était prêtre, et avait peut-être acheté María ; son père était marchand : AGNot, 1-ALA-9-829 ; 1-SAP-154-530 ; 2-ALA-4-45.

Les *labradores* pouvaient également être eux-mêmes propriétaires d'esclaves, qu'ils employaient directement aux champs : les paysans espagnols participaient activement au marché esclavagiste mexicain[115]. Les esclaves vivaient avec leurs maîtres et se déplaçaient avec eux selon les baux. Les laboureurs pouvaient également, comme il était d'usage, les louer à des tiers, pour en tirer une rente. À la fin du XVIe siècle, le laboureur Hernando Álvarez employait son esclave Antón de Cartagena dans la manufacture (*obraje*) de chapeaux de Juan Ortiz del Pozo[116].

Ces esclaves étaient pour l'essentiel africains ou afrodescendants, mais des cas isolés d'esclavage mésoaméricain existèrent, toujours déguisé car théoriquement interdit. En 1583, Hernando de Robles, magistrat de l'Audience de Mexico, vendit un domaine à Tecualoya, avec « quatre Indiens chichimèques condamnés à un service perpétuel[117] ». D'autres Espagnols trouvèrent le moyen de placer des Mésoaméricains dans des régimes semi-serviles, ce que subit Juan Martín, originaire du quartier de San Antón à Mexico, contraint en 1578 de travailler un champ pour rembourser une dette de 60 pesos[118]. L'usage de la dette pour contraindre au travail fut toutefois rare chez les *labradores*, contrairement à l'artisanat textile où il fut la norme[119].

La main-d'œuvre servile, qui ne dépassait jamais deux individus par domaine, fut donc structurante dans l'organisation du travail, notamment pour assurer les récoltes sur le long terme, malgré les changements de propriétaires et de preneurs. Elle demeurait toutefois insuffisante à elle seule en termes de nombre de travailleurs pour pouvoir cultiver des terres aussi vastes.

III.B. Travail forcé

L'essentiel de la main-d'œuvre qui travailla avec les *labradores* fut mésoaméricaine, hors du régime servile ou de l'esclavage pour dettes. Les paysans espagnols obtinrent régulièrement des travailleurs mésoaméricains via le système de travail forcé du *repartimiento*,

[115] AGNot, 1-SAP-150-343 ; 497-PEJ-3353-57 ; 1-VIA-179-75 ; 375-MOJ-2483-21 ; 1-VIA-179-1411.

[116] AGN, Inquisición, vol. 147, exp. 4. Antón de Cartagena fut arrêté en août 1598 pour blasphème et mourut en prison en juin 1600. Son cas témoigne de la brutalité subie par les esclaves. Il déclara avoir blasphémé à cause de la peur provoquée par son employeur, Ortiz del Pozo, « qui lui donna Dieu sait combien de coups de fouet sur le visage et la tête » (« *le dio no se quantos azotes por la cara y cabeca* »). Baptisé et confirmé, Antón de Cartagena ne connaissait pas son père mais était le fils d'une libre de couleur d'Acapulco, sans doute affranchie après sa naissance.

[117] « *cuatro indios chichimecos condenados a servicio perpetuo* » : AGNot, 1-SAP-157-171.

[118] AGNot, 2-ALA-5-704. Pour l'origine de la dette, voir AGNot, 2-ALA-4-250.

[119] Carmen Viqueira, « El significado de la legislación sobre mano de obra indígena de los obrajes de paños, 1567-1580 », *Historia Mexicana*, 35, n° 1, 1985, p. 33-58 ; Richard J. Salvucci, *Textiles and capitalism in Mexico : an economic history of the obrajes, 1539-1840*, Princeton, Princeton University Press, 1992 ; Manuel Miño Grijalva, *La protoindustria colonial hispanoamericana*, Mexico, El Colegio de México, 1993.

progressivement mis en place à partir des années 1540 et complètement institutionnalisé durant la seconde moitié du XVIe siècle. Le système, organisé par district, attribuait à chaque localité autochtone un nombre déterminé et obligatoire de travailleurs à fournir parmi les gens du commun, appelés *macehuales* en nahuatl, sur la base d'une rotation hebdomadaire.

Chaque *macehual* devait travailler théoriquement une semaine par mois, au cours de laquelle il était rémunéré à raison d'un demi-réal par jour travaillé. Le lundi, les travailleurs de la semaine étaient rassemblés par des autorités autochtones, envoyés à un lieu déterminé où ils étaient alloués à divers employeurs, le plus souvent espagnols, par l'entremise d'un juge-distributeur (*juez-repartidor*). Le dimanche devait être chômé et permettre le retour au village d'origine le lendemain. Ce cadre légal fut surtout théorique et la réalité des conditions de travail bien plus difficile et ouverte aux abus[120].

Si le *repartimiento* est notamment connu dans le cadre de l'exploitation minière ou pour les ouvrages publics, qui nécessitaient une main-d'œuvre constante et importante, sur des durées très longues, le rôle joué par les *labradores* dans ce système est moins connu[121]. Pourtant, dans les campagnes mésoaméricaines, y compris celles proches de centres urbains, les paysans espagnols furent souvent les premiers employeurs de travailleurs du *repartimiento*[122]. Sans ces derniers, toute l'architecture entre bailleurs et tenanciers décrite plus haut n'aurait pas pu exister et jamais les *labradores* n'auraient été en mesure d'accepter des baux aussi défavorables sur des terres aussi grandes.

Cette dépendance absolue était perceptible par les contemporains : le vice-roi Luis de Velasco affirma au roi dans sa lettre de février 1554, en introduction de ce chapitre, qu'il était impossible aux Espagnols de vivre sans travail autochtone, « parce que les Espagnols ne servent pas d'autres [Espagnols], si ce n'est avec un salaire excessif et pas pour mettre la main aux travaux des champs, mais pour diriger les propriétés[123] ». Le vice-roi n'était pas particulièrement rigoureux dans son analyse, puisque les *labradores* acceptaient justement de se mettre au service d'Espagnols à des prix faibles, mais Velasco avait bien observé ce qui se constitua avec le *repartimiento* dans les années 1550. Des *labradores*, des Espagnols de peu, s'installaient dans les

[120] Charles Gibson, *The Aztecs under Spanish Rule*, *op. cit.*, p. 227 ; Ulises Beltrán, « Evolución de los sistemas de trabajo en la Nueva España », art. cit., p. 311-12.
[121] Peter Bakewell, *Silver mining and society in colonial Mexico. Zacatecas, 1546-1700*, Cambridge, Cambridge University Press, 1971, p. 114-29 ; Laura Mier Gómez, « Forzados a trabajar. El sistema de repartimiento de indios a las minas de Pachuca a Zimapán siglos XVI y XVII », *Revista Mundos do Trabalho*, 15, 2023, p. 1-17.
[122] Voir la synthèse de Silvio Zavala, *El servicio personal de los indios en la Nueva España*, Mexico, El Colegio de México, vol. 2, 1984, 7 vol.
[123] « *porque unos españoles a otros no sirven sino es con excesivo salario, y no para poner las manos en labor del campo, sino para regir las haciendas* » : *Ibid.*, p. 50-52.

campagnes et devenaient des sortes d'intendants, commandant les travailleurs mésoaméricains et évitant les tâches les plus ingrates des « travaux des champs » (« *labor del campo* »).

À Ameca, à une centaine de kilomètres à l'ouest de Guadalajara, la relation géographique, écrite par l'*alcalde mayor* et un notaire en octobre 1579, témoignait également de ce besoin absolu en bras autochtones, sans lesquels toute culture de blé devenait impossible :

> « Il y a sur la rive [d'un fleuve qui traverse la ville] dix ou douze domaines de blé, où l'on sème plus de 500 fanègues [de superficie], irriguées par ce fleuve. Les années précédentes, on semait une quantité bien plus importante de blé, mais on a arrêté de le semer par manque de personnes [c'est-à-dire] d'Indiens qui les cultivent et comme les Indiens de ce district s'amenuisent, les laboureurs qui y avaient acheté ou reçu par grâce [vice-royale] des terres, les abandonnent[124]. »

L'emploi de *macehuales* fut tellement incontournable et évident que leur présence n'était, la plupart du temps, même pas mentionnée. Le conflit foncier qui éclata en 1606 à propos d'un terrain situé à Texcoco en fournit un bon exemple : la terre avait été cédée à Juan de Heredia, alors que plusieurs voisins contestaient cet octroi. Le 27 octobre, le terrain était en cours de bornage, tandis qu'Alonso Maldonado, au service d'Antonio Velázquez, un des voisins qui dénonçait le nouveau partage, était « en train de labourer [l'ensemble du champ] avec neuf araires et paires de bœufs ». Cette action signifiait de façon flagrante le refus du partage, ce qui encouragea le juge qui délimitait les terres à agir : il « ordonna de l'arrêter […] et de le punir et de le condamner aux peines prévues et il réclama que justice fût faite ». Ce n'est que plus loin dans le procès, dans la notification de l'arrestation, que l'on comprend qu'Alonso Maldonado n'était pas seul, mais avec « des Indiens qui labouraient », lesquels avaient été également arrêtés. Le récit n'en avait pas fait mention, pas plus que de la demande de libération déposée par la suite par Alonso Maldonado : leur présence et leur subordination aux ordres de Maldonado, relevaient de l'évidence[125].

Les laboureurs furent donc des usagers avides du *repartimiento*, réclamant des bras toujours plus nombreux à leur service[126]. Au début des années 1560, les 114 laboureurs

---

[124] « *Hay por su ribera diez o doce labores de trigo, q[ue] en ellas se siembran más de quinientas fanegas de sembradura sembradas, q[ue] se riegan con este d[ic]ho río. Sembrábanse en su ribera mucha más cantidad de trigo en años pasados, y hanlas dejado de sembrar por falta de gente, indios q[ue] las beneficien; y, como los indios de esta comarca se van apocando, ansí los labradores, q[ue] en esta comarca tenían tierras compradas y dadas de merced, las van dejando despobladas* » : RG Nueva Galicia, p. 43-44.

[125] « *arando con nueve arados e yuntas de bueyes* » ; « *mando prender […] y castigasle condenandole en las penas en que yncurido y pidio justicia* » : AGN, Tierras, vol. 1718, exp. 2, f° 30r-31r.

[126] Cette dépendance avait également cours en Nouvelle-Galice, dans une zone de moindre densité de population autochtone, où le *repartimiento* agricole continua bien après la réforme de 1632 qui le limita aux seules mines : René de León Meza, « El cultivo del trigo en Nueva Galicia », art. cit., p. 42-43.

espagnols enregistrés pour le bassin de Mexico recevaient environ 2 200 travailleurs hebdomadaires, soit une moyenne de 20 travailleurs par *labrador*[127]. La liste des travailleurs réservés aux *labradores*, établie par le vice-roi en 1563, permet de voir l'ampleur de ces réquisitions (annexe 16 et carte 9). Les *labradores* pouvaient donc faire légalement venir des travailleurs de villages éloignés, parfois jusqu'à 50 kilomètres de Mexico. Les villages qui fournissaient le plus de travailleurs, majoritairement situés au bord de la lagune, correspondaient à ceux qui étaient déjà les plus denses à l'époque préhispanique.

Le caractère critique de l'approvisionnement en blé de la ville de Mexico, nécessaire pour assurer son statut et la vie des habitants espagnols, avait justifié à de multiples occasions de dépasser le nombre négocié de travailleurs par village. Des *macehuales* étaient ainsi régulièrement détournés des travaux publics dans Mexico vers les champs alentour, tandis que certains villages, toujours plus éloignés de la ville, se voyaient sollicités, notamment à partir des années 1590, alors que la chute démographique avait conduit à de fortes tensions dans l'accès à la main-d'œuvre[128]. En août 1596, il fut par exemple ordonné que 15 des 34 travailleurs de Cuitlahuac habituellement alloués aux couvents et fondations pieuses de Mexico seraient détournés au profit des *labradores* de Texcoco pour le sarclage et les moissons[129].

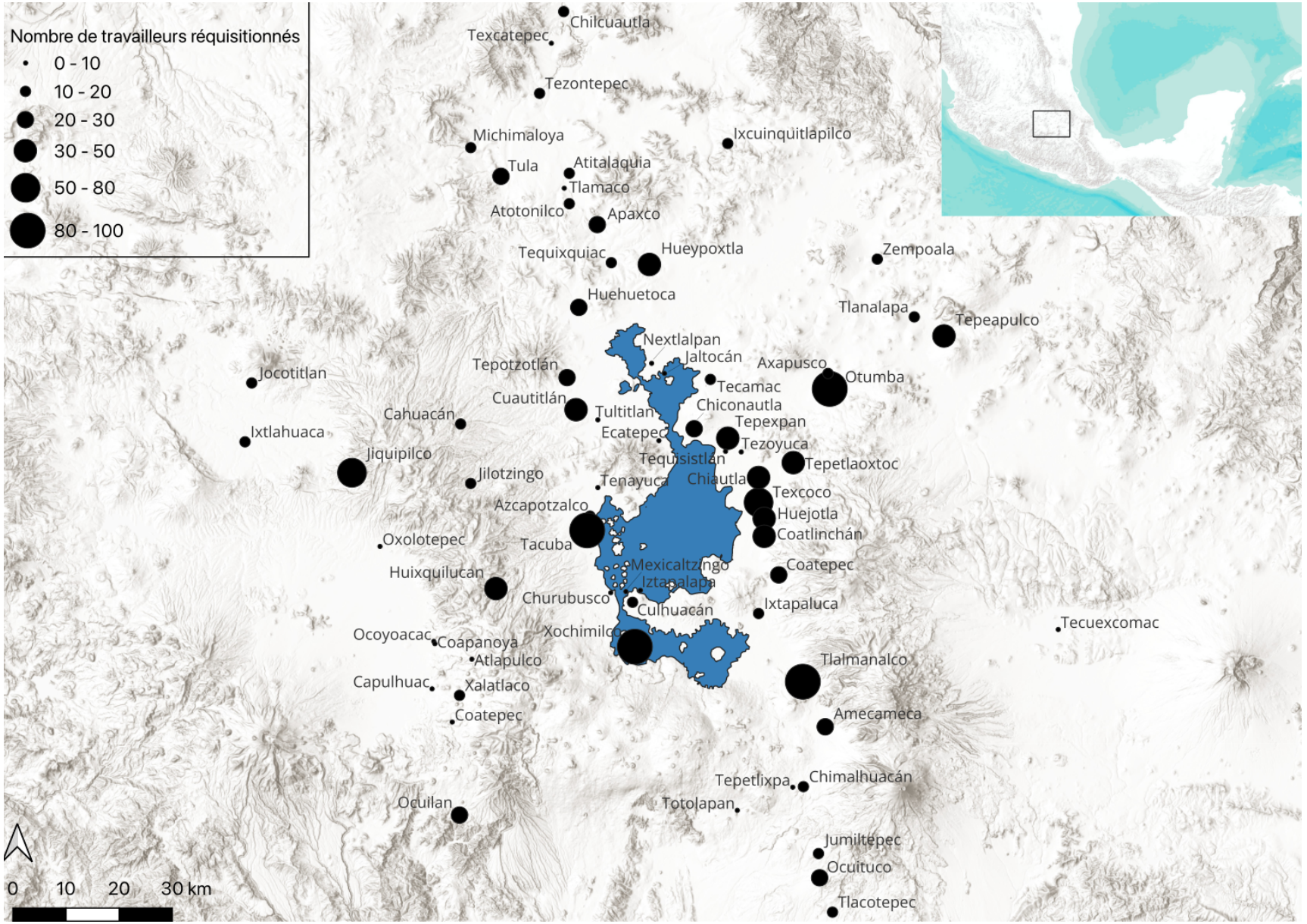
L'ordonnance vice-royale de septembre 1580 désignant le juge-distributeur de la vallée de San Pablo entre Tepeaca et Tecamachalco permet d'apprécier le fonctionnement du système à l'échelle locale. Juan de Frias Salazar, renouvelé dans ses fonctions, fut spécialement nommé pour « distribuer une [certaine] quantité d'Indiens parmi les laboureurs et les personnes qui ont des champs et des domaines de blé » dans la vallée. Tous les *macehuales* du district étaient donc destinés aux travaux des champs. Frias Salazar devait s'appuyer sur les autorités autochtones et s'assurer qu'elles envoient le nombre convenu de travailleurs.

---

[127] Charles Gibson, *The Aztecs under Spanish Rule*, *op. cit.*, p. 226. Gibson évoque le chiffre de 2 400 travailleurs mais en reprenant l'archive qu'il cite, je décompte 2 230 travailleurs assignés par le vice-roi, sur une liste les comptant par village du bassin de Mexico : AGN, Mercedes, vol. 7, f° 141r-141v. La liste des fermes du district de Mexico est consultable dans le même volume, aux folios 217v-219r.

[128] *Ibid.*, p. 231-32. En 1576, les laboureurs de Taximaroa (aujourd'hui Ciudad Hidalgo) et de Maravatío, dans le Michoacán, avaient obtenu des travailleurs venus de vallées environnantes et notamment des mines de Tlapuxagua (aujourd'hui Tlalpujahua), situées à une distance comprise entre 30 et 40 kilomètres des deux villes : Silvio Zavala, *El servicio personal de los indios en la Nueva España*, Mexico, El Colegio de México, vol. 1, 1984, 7 vol., p. 104-5. De la perspective des villages autochtones, l'effondrement démographique se traduisit par un *repartimiento* de plus en plus dur, qui concernait une part plus importante de la population active, laquelle travaillait plus de jours par an, au cours de journées plus longues.

[129] AGN, Indios, vol. 6, exp. 1160. Sur l'utilisation de travailleurs du *repartimiento* par les ordres religieux, voir chapitre 6, p. 398.



Carte 9 : Répartition des travailleurs du *repartimiento* dédiés aux *labradores* du bassin de Mexico en 1563.
Source : AGN, Mercedes, vol. 7, f° 141r-141v. Certaines localités n'ont pas pu être placées, voir l'annexe 16.

La répartition se faisait théoriquement en fonction du besoin de chaque *labrador*, calculé « selon ce qu'il sème et cultive et le besoin qu'il aurait » de travailleurs. Le juge devait aussi vérifier que

> « les Indiens soient bien traités et que [les *labradores*] les fassent travailler aux champs de blé […] et qu'ils les laissent rentrer chez eux le lundi dans l'après-midi, lorsque d'autres [travailleurs] doivent venir, sans les retenir plus longtemps et qu'ils leur payent leur salaire[130] ».

En outre, les *macehuales* ne pouvaient pas être emmenés en dehors de la vallée et les *labradores* devaient les faire dormir dans un bâtiment couvert. Le salaire prévu était celui habituel du *repartimiento* : un demi-réal à chaque travailleur par jour de travail, en plus d'un demi-réal de déplacement si les travailleurs venaient de plus de 4 lieues. Les laboureurs devaient en outre verser à Frias Salazar un quart de réal par travailleur engagé chaque semaine, en plus d'un demi-réal annuel par fanègue de superficie de terre cultivée.

De son côté, Frias Salazar rémunérait les autorités autochtones, à raison d'un réal pour 16 travailleurs engagés (le quart de ce qu'il avait reçu), 12 pesos annuels aux sergents (*alguaziles*) chargés de rassembler les travailleurs et 50 pesos annuels à un interprète[131]. Les salaires étaient donc bas, quand ceux-ci étaient effectivement versés, ce qui explique pourquoi les *macehuales* étaient particulièrement recherchés par les *labradores*.

Il est difficile d'estimer ce que représentèrent les salaires des travailleurs du *repartimiento* pour les *labradores*. D'une part, il est certain qu'une partie au moins des salaires n'était pas réglée, comme on le verra plus loin. En outre, il semble que les règles édictées variaient localement : l'ordonnance citée précédemment semble de fait différer d'autres décisions vice-royales de la même époque[132]. En prenant en compte ces limites, il est toutefois possible de donner une estimation grossière de ce que coûtaient 60 travailleurs pour une semaine de travail, un cas de figure réaliste (tableau 3)[133].

---

[130] « *repartir cantidad de indios entre los labradores y personas que tienen labranzas y sementeras de trigo* » ; « *según lo que sembrare y beneficiare y necesidad que tuviere* » ; « *guardando en todo la instrucción que para el uso del dicho cargo se os entregará y daréis orden que los indios sean bien tratados y los ocupen en las semententeras de trigo […] y que los dejen ir a sus casas el lunes en la tarde, que es cuando han de venir los otros, sin les detener más y que les paguen su jornal* » : FHT, II, p. 336-40. L'ordonnance répétait certaines dispositions décidées en février 1577.

[131] *Ibid.*

[132] Voir par exemple les estimations faites par Sander Spanoghe et fondées sur des montants différents de ceux que j'ai pu observer pour les *repartimientos* liés au blé : Sander Spanoghe, « Los salarios dentro del sistema del repartimiento forzoso en el Valle de México, 1549-1632 », *Anuario de Estudios Americanos*, 54, n° 1, 1997, p. 43-64.

[133] Voir *infra*, le cas de Pedro Nuñez, p. 461.

Salaires des travailleurs	Salaire du juge-distributeur	Coût total
210 réaux soit 26,25 pesos (60 travailleurs x 0,5 real x 7 jours)	15 réaux soit 1,875 pesos (60 travailleurs x 0,25 real x 1 semaine)	225 réaux soit 28,125 pesos

Tableau 3 : Coût du *repartimiento* pour 60 travailleurs pendant une semaine.

Le tableau ne comptabilise pas le paiement annuel relatif à la superficie, car par semaine le montant serait négligeable (de l'ordre d'un réal pour 70 fanègues de superficie). Le montant de 225 réaux, soit 28 pesos environ, correspond à un montant compris entre 10 et 20 fanègues de blé vendu, montant qui n'était pas négligeable, mais qui restait faible par rapport à ce que pouvait produire cet apport de main-d'œuvre.

Partout favorisés, les cultivateurs de blé considéraient toutefois systématiquement ces allocations comme insuffisantes, autant en raison leur avidité que des conséquences de l'effondrement démographique, notamment suite à la vague épidémique qui débuta en 1575. Les épidémies libérant des terres, les domaines avaient donc tendance à grandir, nécessitant à leur tour des travailleurs plus nombreux au moment où les populations mésoaméricaines étaient décimées par les mêmes épidémies. Cette situation incita les laboureurs de Tepotzotlán à nommer un représentant en 1580 pour réclamer au vice-roi des *macehuales* supplémentaires pour leurs champs[134]. La même année, les *labradores* de Tacuba et Tacubaya écrivirent au vice-roi pour se plaindre du manque de travailleurs, « causant la perte de nombreuses récoltes », accusant les juges-distributeurs d'être partiaux et de favoriser leurs proches[135]. En 1587, ceux de la vallée de San Pablo obtinrent que l'*alcalde mayor* de Tepeaca aille « visiter fréquemment les domaines desdits laboureurs pour observer les besoins qu'ils ont afin d'être aidés de la quantité d'Indiens qui leur correspond », suggérant à nouveau que les Espagnols croyaient plutôt à une mauvaise allocation qu'à un manque généralisé de travailleurs[136]. En octobre 1595, les laboureurs de Tacubaya étaient sans doute plus lucides sur l'impasse du système, déclarant qu'ils ne recevaient plus aucun travailleur, car « les domaines s'agrandissaient et les Indiens diminuaient[137] ».

[134] AGNot, 2-ALA-5-771.
[135] « *a cuya causa muchas de las dichas labores se pierden* » : FHT, II, p. 299-300.
[136] « *visitarse con frecuencia las haciendas de los dichos labradores por que desto resulta constar de los nescesidades que tienen para ser socorridos con la cantidad de Indios que an menester* » : AGN, General de parte, vol. 3, exp. 321.
[137] « *como las haziendas yvan creciendo y los yndios rezudiendose* » : AGN, Indios, vol. 6, exp. 1227. En dépit de ce constat, les *labradores* obtinrent du vice-roi la nomination de deux d'entre eux pour vérifier le bon déroulement de la répartition des travailleurs, accusant certains villages de ne pas donner tous les travailleurs requis.

Les tensions sur les ouvriers du *repartimiento* s'accroissaient significativement lors des moments critiques du cycle agricole. Les urgences saisonnières justifiaient de nouvelles demandes de travailleurs encore plus nombreux. En juin 1586, les cultivateurs de Tacubaya déclaraient avoir

> « semé une grande quantité de blé irrigué, lequel [était] sur le point de pouvoir être moissonné et [si l'on ne moissonnait pas], en raison des pluies nombreuses [les laboureurs] couraient le risque de le perdre et, au vu de la cherté du blé, il serait utile que la totalité des Indiens qui sont ordinairement affectés au *repartimiento* aille [les aider], pour une durée de deux mois, qui est le temps que peut durer ladite moisson[138]. »

L'ordonnance laisse entendre que tous les travailleurs mobilisables pour le *repartimiento* devaient aller travailler pour les laboureurs de Tacubaya, au lieu du tiers habituel. L'année d'après, en juillet, les mêmes paysans, avec ceux de Chalco, Tacuba et Tepotzotlán, obtinrent le double des travailleurs habituels pour le sarclage de leurs champs, en raison de pluies particulièrement abondantes qui avaient fait pousser une quantité anormale d'herbes adventices qui menaçaient le blé[139]. Ces situations exceptionnelles eurent tendance à se répéter : en mars 1591, à nouveau, les laboureurs de la vallée d'Atlixco déclaraient être sur le point de perdre « cent mille fanègues de blé » faute de travailleurs pour moissonner, alors qu'ils avaient déjà perdu « trente mille fanègues, faute de sarclage[140] ».

Outre ces cas collectifs, il était aussi fréquent qu'un seul *labrador* reçoive des travailleurs supplémentaires. En mars 1576, Alonso Martín, laboureur à Taximaroa dans le Michoacán, fut en mesure de réclamer à lui seul 60 travailleurs pour ses moissons[141]. En mars 1580, Pedro Nuñez, qui exploitait à Atlixco des champs de 70 fanègues de superficie, en demanda aussi pour ses moissons[142]. Ces requêtes privées furent moins importantes comparativement au volume total de journées de travail qui passaient par le *repartimiento*. Elles témoignent aussi

---

[138] « *habían sembrado mucha cantidad de trigo de riego el cual está en estado de cogerse y que si no hiciese, por estar tan presente las aguas corrían riesgo de perderse y que atento a la carestía que hay de trigo y que todavía podría ser de algún efecto fuesen enteramente todos los indios ordinarios que suelen ir al dicho repartimiento por tiempo de dos meses que es el tiempo que puede durar la dicha cosecha* » : FHT, III, p. 32.

[139] FHT, III, p. 47-48. Pour un autre exemple, à Tacubaya, en octobre 1590, voir FHT, III, p. 96. Pour un exemple d'octobre 1592 dans le district de Tepotzotlán, voir AGN, Indios, vol. 6, exp. 373.

[140] « *perderse más de cien mil fanegas de trigo, como se han perdido por falta de escarda más de treinta mil* » : FHT, III, p. 148.

[141] FHT, I, p. 82-83.

[142] FHT, II, p. 268-69.

bien des tensions sur ces travailleurs autochtones que ce qu'avait pu représenter l'émigration aux Indes pour ces paysans espagnols, dont beaucoup avaient été par le passé des journaliers[143].

Tous les excès et contournements au *repartimiento*, qui permirent aux *labradores* de vivre de leur travail, étaient justifiés par le besoin absolu en blé. Seule la céréale de Castille autorisait une telle perturbation de l'organisation coloniale du travail. En août 1555, Luis de Velasco ordonna à Andrés de Cabrera, responsable du *repartimiento* de Mexico, de ne pas donner de travailleurs à d'autres personnes qu'aux laboureurs[144]. En juin 1587, le vice-roi le marquis de Villamanrique, réagit à une dénonciation faite par Melchior Alonso, *labrador* de la vallée de San Pablo, selon lequel de nombreux laboureurs

> « travaillent plus de champs de maïs que de blé et dans leurs déclarations ils disent semer beaucoup plus de blé que ce qu'ils sèment réellement, taisant [ce qu'ils sèment] de maïs, tout cela afin que vous les aidiez avec un plus grand nombre d'Indiens[145] ».

Si la dénonciation était sans doute calomnieuse, ou tout du moins exagérée, l'envoi par le vice-roi d'un enquêteur indique que la culture du maïs n'ouvrait pas de droits au *repartimiento*. C'était au premier chef en tant que cultivateurs de blé, plutôt qu'en tant qu'Espagnols, que les *labradores* obtenaient ces privilèges.

Une ordonnance du 17 octobre 1600, concernant Tlaxcala, mais confirmée et répétée à plusieurs reprises par la suite pour d'autres districts, protégeait les *labradores*, en empêchant les autorités autochtones d'enquêter sur leurs agissements, y compris lorsque ceux-ci portaient préjudice aux cultures autochtones[146]. Ces avantages supposaient néanmoins en contrepartie un engagement entier à l'approvisionnement en blé de Mexico. En décembre 1578, alors qu'une pénurie de blé sévissait à Mexico, le vice-roi Martín Enríquez réclama de chacun des laboureurs de Tacubaya, Azcapotzalco, Tepotzotlán et Chalco, d'aller vendre 17 fanègues de blé ou de farine de blé dans la capitale. Seul le certificat qui leur serait remis à l'issue de la vente devait leur permettre de réclamer des travailleurs l'année suivante[147].

---

[143] Pour d'autres cas, voir AGN, General de parte, vol. 4, exp. 12 et 84 ; AGN, Mercedes, vol. 8, f° 126r.

[144] AGN, Mercedes, vol. 4, f° 208r-208v.

[145] « *se ocupan más en hacer sementeras de maíz que de trigo y que en la manifestación que hacen dicen sembrar mucha más cantidad de trigo de la que realmente siembran, callando la de maíz, a fin de que vos les vais socorriendo con más cantidad de indios* » : FHT, III, p. 62.

[146] Silvio Zavala, *Ordenanzas del trabajo*, *op. cit.*, p. 43-44.

[147] AGN, Ordenanzas , vol. 2, f° 221r-221v. L'ordonnance évoque les *repartimientos* de « Tacubaya, Escapucalco, Tespocotan y Chalco ». J'ai normalisé l'orthographe pour Azcapotzalco et j'ai déduit Tepotzotlán pour la troisième localité.

Progressivement, les travailleurs du *repartimiento*, même ceux supplémentaires périodiquement concédés par les vice-rois, ne suffirent plus. Les laboureurs finirent par se tourner vers du travail salarié libre, embauchant personnellement des *macehuales*. En mai 1582 Pedro Hernández del Castillo fit établir un contrat avec un habitant de Tlalnepantla, Francisco Zuchil, pour qu'il travaille comme « manouvrier [*gañán*], charretier ou bouvier ou tout ce [qu'il] lui ordonnera[148] ». Le salaire prévu, de 30 pesos, en plus de l'alimentation, était plus élevé d'un tiers environ que ce que Zuchil aurait obtenu en travaillant tous les jours de l'année, hors dimanche, au demi-réal du *repartimiento*.

Les autres exemples de salariat hors *repartimiento* suggèrent à nouveau l'impasse dans laquelle se trouvèrent les laboureurs, entre terres en croissance et populations en déclin[149].

III.C. Les *labradores*, visage de la domination espagnole

Le *repartimiento* s'imposa brutalement sur le commun des Mésoaméricains. Si le système avait repris, partiellement, les corvées dues par le commun à la noblesse mexica, le *repartimiento* fut beaucoup plus lourd et souvent déconnecté du contexte local, pour favoriser les Espagnols. Dans ce nouveau cadre, les *labradores* représentèrent, au cours de la seconde moitié du XVIe siècle, pour nombre de Mésoaméricains, le visage le plus courant de la domination espagnole.

Outre sa nature contrainte, en soi violente, le *repartimiento* était l'occasion de nombreux sévices. Un texte de juillet 1546, dénonçant le modèle urbain incarné par Puebla, fournit une description de la violence du système :

> « Ils amènent les Indiens à ladite ville de [Puebla de] Los Ángeles comme un troupeau de porcs et ils les mettent dans une étable [*toril*] jusqu'au matin, lorsque l'*alcalde* et l'*alguazil* vont les répartir entre les habitants. Alors, on les sort jusqu'à la place et on les rassemble comme un troupeau de bétail pour en donner à chaque habitant vingt ou trente […] et [une fois] donnés, tel habitant les emmène à sa maison où il se sert d'eux comme des esclaves et même pire et quand il les envoie à son champ ou à tout autre endroit, il leur enlève leurs manteaux et les envoie dénudés, avec plus que la peau sur les os, à travailler au soleil et au froid, ce par

[148] « *gañán, arriero o boyero o de lo que le mandare* » : AGNot, 2-ALA-5-887.

[149] AGNot, 497-PEJ-3352-683 ; 1-ROJ-136-147. Le testament de Juan Ruiz de Zarauz mentionne aussi des travailleurs indiens. Ses 70 bœufs étaient gardés et conduits par deux Indiens, Juan et Miguel qui étaient les seuls à pouvoir reconnaître les signes dont ils avaient été marqués : AGNot, 1-YSD-188-123.

quoi beaucoup d'entre eux meurent, car ils travaillent plus en cette région que sur toute la terre[150]. »

Ce témoignage est à prendre avec précaution, s'agissant d'une plaidoirie en faveur de Nuño de Guzmán, qui cherchait la réhabilitation de l'*encomienda*, un régime propice à des sévices similaires. Il n'en demeure pas moins que toutes les étapes du *repartimiento* y sont décrites avec précision, ainsi que toutes les occasions propices aux violences.

Un autre témoignage de 1599, rédigé par Gonzalo Gómez de Cervantes, fils de conquistador, offre un tableau semblable. Gómez de Cervantes avait occupé diverses charges locales à Tlaxcala et Mexico, possédait des mines et des troupeaux ovins et connaissait bien le système. Dans un mémoire, destiné à un membre du conseil des Indes, il chercha également à défendre l'*encomienda* et l'ancienne élite conquérante, tout en soulignant la place prépondérante des laboureurs dans le *repartimiento* :

« Il y a d'autres *repartimientos* d'Indiens que l'on donne pour les fermes de blé […] et les insolences et les dommages qu'y subissent les Indiens sont tels qu'on ne peut les imager. Je peux témoigner de certains d'entre eux que j'ai vus et que j'ai vérifiés et punis en tant que juge et j'ai été informé d'autres par des religieux dignes de confiance. Avant toute chose, ils mettent les Indiens en compagnie d'un Noir ou d'un serviteur qui va avec eux et les incite à travailler le plus vite possible, alors [les Indiens] travaillent plus que ce que leur permettent leur fragile complexion et leurs maigres forces. En plus de cela, [les laboureurs] leur administrent des bastonnades et des coups, par quoi [les Indiens] sont gravement maltraités et on leur retire jusqu'à la nourriture qu'ils amènent et les manteaux avec lesquels ils se couvrent, les prenant pour éviter qu'ils ne fuient et on les enferme complètement nus pour dormir, une chose que même aujourd'hui je ne puis ouïr sans ressentir grandes peine et compassion. D'autres se servent d'eux pendant quinze ou vingt jours […] [puis] les Indiens fuient sans réclamer leur paie […], d'autres sont payés avec des petits chiens, d'autres avec des petits chats ; d'autres, comme ils sont gardés très longtemps, n'ont plus à manger et [les laboureurs] leur donnent de quoi manger et à la fin le leur décomptent de leur paie. Et comme le[s] misérable[s] Indien[s] étai[en]t parti[s] de chez [eux] pour huit jours seulement, une fois la nourriture

[150] « *porque traen a los dichos Indios como puercos en manada a la dicha villa de los Angeles y los meten en un toril hasta la mañana que va el alcalde y alguazil a los repartir entre los vezinos y entonces los saca de halli a la plaza y hazen a tajos dellos como de ganados para dar a cada vezino veynte o treynta […] y dados el tal vezino los lleva a su casa donde se sirve de ellos como de esclavos y aun peor y quando los envia a a su labranza o a otra qualquier parte les quita a todos las mantas y los envia desnudos en carnes a travajar al sol y al frio de lo qual se mueren muchos dellos porque hazen en aquel termino mas servicio que en toda la tierra* » : AGI, Justicia 229,N. 5, f° 5v.

> finie et le travail conclu, quand ils reviennent à leur maison, ils trouvent leur femme morte ou bien leurs enfants, et leurs récoltes perdues, par manque de travail ou parce que le bétail les a mangées[151]. »

Les mêmes étapes du *repartimiento* étaient décrites par Gómez de Cervantes, avec le même regard apitoyé : la sélection des *macehuales*, la mise au travail, la violence et la déstructuration par un service long et éloigné du lieu de résidence et des cultures. La mention d'un « Noir », comprendre d'un esclave, rappelle leur présence aux côtés des *labradores* et le rôle de contremaître qu'on leur donnait. En dépit de ce tableau sombre, le besoin en blé expliquait pourtant pour Gómez de Cervantes qu'il était

> « nécessaire d'avoir ces *repartimientos,* car nous mourrions tous de faim sans eux et on ne récolterait pas même un grain de blé ; car aucun Indien n'ira jamais de sa propre volonté servir pas même un seul jour, même si on lui donnait dix ducats, en raison de la haine et de la peur qu'ils ressentent à l'égard des laboureurs[152] ».

Pour résoudre ce problème, il ne proposa pas l'abolition du système, mais plutôt de doubler, voire de tripler la quantité de travailleurs alloués aux moments critiques du sarclage et des moissons, seule solution, selon lui, pour ne pas tenir éloignés les paysans mésoaméricains trop longtemps de chez eux. Il proposa en outre des contrôles plus rigoureux par le juge-distributeur, pour s'assurer du paiement des salaires et punir les mauvais traitements infligés.

Au-delà de ces descriptions espagnoles, les acteurs mésoaméricains se plaignirent régulièrement de la violence des laboureurs espagnols et cherchèrent à s'y soustraire. À Tenancingo, les habitants dénoncèrent au vice-roi en 1579 le fait que les *labradores*

---

[151] « *Hay otros repartimientos de indios que se dan para las labores de pan […] y son de manera las insolencias y agravios que a los indios se hacen en las labores, cuales no se pueden imaginar; y puedo deponer de algunos de vista y que como juez averigüé y castigué y otros de que me han informado religiosos, muy dignos de remedio. Antes todas cosas ponen con los indios un negro o criado que ande con ellos y les dé prisa para que trabajen, a los cuales hacen trabajar más que pueden según su flaca complexión y poca fuerza; y sobre esto les dan palos y azotes, con que son muy maltratados; y aun les quitan la comida que traen y las mantas con que se subren, tomándoselas por prenda porque no se huyan, haciéndolos dormir encerrados y en cueros vivos, cosa que aun hoy oillo pone mucha compasión y lástima ; otros se sirven de ellos quince o veinte dias […] huyen y dejan la paga […] Otros le pagan con perrillos, otros con gatillos; otros visto que por tenellos mucho tiempo, se les acaba la comida que llevan, les dan de comer y al cabo les descuentan por paga […] y como el miserable indio salió de su casa sólo para ocho días, acábasele la comida y pasa trabajo y cuando vuelven a su casa hallan o muerta a la mujer o los hijos o perdidas sus labranzas por falta de beneficio o porque se la comen los ganados* » : Gonzalo Gómez de Cervantes, *La vida económica y social de Nueva España*, éd. cit., p. 107-9. Sur la vie de Gómez de Cervantes, voir l'introduction de l'édition de Carreño. Voir aussi plusieurs actes notariés qui témoignent de ses fonctions politiques et de ses propriétés minières et agraires : AGNot, 1-BAL-20-2 ; 1-SAP-154-517 ; 2-ALA-5-404 ; 374-MOA-2463-62.

[152] « *es fuerza haber estos repartimientos porque a no haberlos pereceríamos todos de hambre y no se cogería grano de trigo ; porque de su voluntad no iría indio a servir un día, aunque les diesen diez ducados, que es tanto el aborrecimiento y temor que tienen a los labradores* » : Gonzalo Gómez de Cervantes, *La vida económica y social de la Nueva España*, *op. cit.*, p. 107-9.

s'appropriaient leurs terres, volaient leurs biens, détruisaient leurs récoltes et entraient dans leurs maisons, « les en sort[ai]ent par la force et contre leur volonté et les [emmenaient] à leurs champs pour se servir d'eux[153] ». Les habitants de Tepeaca livrèrent un témoignage similaire en 1592, ajoutant même qu'ils étaient parfois capturés en pleine nuit pour aller au travail[154]. La même année, une réprimande vice-royale au juge-distributeur d'Atlixco soulignait que l'autorité censée réglementer le *repartimiento* participait directement à la violence du système : Luis de Velasco II lui reprocha certains sévices, notamment de la part de l'un de ses sergents (*alguazil*), Alvarado de Vivaldo, la durée exagérée du travail (15 jours) et le fait d'avoir envoyé les habitants de Guacactula (aujourd'hui Huaquechula) à 60 kilomètres de chez eux, dans la vallée de Tezmeluca (aujourd'hui Texmelucan)[155].

Les autorités autochtones multiplièrent les initiatives pour tenter de limiter les torts causés par les laboureurs. Vers 1588, le village de Tehuacán paya 4 pesos à un juriste pour présenter une plainte à Mexico dans le cadre d'un conflit contre les *labradores* de la vallée de San Pablo, alors que Tehuacán était situé à environ 60 kilomètres de celle-ci[156]. Ces doléances amenaient généralement les vice-rois, de façon quelque peu circulaire, à s'adresser aux autorités locales, *alcaldes* ou *gobernadores*, parfois à l'origine des plaintes, ou bien directement au juge-distributeur, pourtant régulièrement responsable des violences.

Face aux maigres résultats, car tous ces officiers locaux avaient un intérêt direct au *repartimiento*, soit par le prélèvement des taxes, soit en tant que propriétaires de terres, les communautés mobilisaient d'autres expédients. La municipalité de Tehuacán décida vers 1600, sans doute après l'échec de sa plainte, d'offrir des raisins et des fruits à Juan Alonso de Moxica, le juge-distributeur de San Pablo, en toute vraisemblance pour se concilier ses faveurs[157]. Ceux qui poursuivaient la voie du contentieux s'adressaient souvent à d'autres autorités. Les habitants de Quecholac, également touchés par l'avidité des laboureurs de San Pablo, écrivirent directement au roi, se détournant de son représentant en Nouvelle-Espagne, pour se plaindre de l'ampleur du travail réclamé et de leurs conditions de travail[158]. Les habitants de Tepeapulco

---

[153] « *por fuerza y contra su voluntad los sacan dellas y los llevan a sus labranzas para servirse dellos* » : AGN, General de parte, vol. 2, exp. 66. Voir aussi exp. 65, 67 et 68.
[154] AGN, Indios, vol. 6, exp. 333.
[155] AGN, Indios, vol. 6, exp. 551. Les disputes autour de l'envoi des travailleurs loin de leurs villages étaient fréquentes. Voir par exemple le conflit à l'été 1593 autour des paysans de Calpan et d'Atlixco, envoyés à Huejotzingo : AGN, Indios, vol. 6, exp. 590, 594, 605 et 693. Un autre témoignage de juillet 1595, toujours pour le district d'Atlixco montre que le problème était persistant, entre villages pourvoyeurs de main-d'œuvre et zones de production du blé : AGN, Indios, vol. 6, exp. 1050.
[156] Blanca Lara Tenorio, *Historia de una caja de comunidad*, *op. cit.*, p. 103.
[157] *Ibid.*, p. 119.
[158] AGI, Mexico, 1091, L. 11, f° 314v-315r. La requête est antérieure à 1586, date à laquelle le roi ordonna au vice-roi d'agir.

s'étaient plaints quant à eux au couvent franciscain du village, amenant un frère à déposer en 1624 une dénonciation auprès de l'Inquisition : selon le frère, les laboureurs ne respectaient pas les jours fériés et empêchaient les travailleurs d'aller à la messe[159].

Même sans sévices, le *repartimiento* était un poids lourd à porter. Les autorités autochtones de Tepotzotlán déclarèrent en 1594 que ses habitants subissaient « de nombreuses violences et injustices », à cause des laboureurs qui gardaient leurs travailleurs jusqu'à douze jours, payant « quatre ou cinq réaux tout au plus » pour leur travail[160]. Le fait que le paiement soit finalement assez proche des obligations du *repartimiento* témoigne que, même respectés, les salaires étaient trop faibles pour compenser le travail effectué.

Au niveau collectif, le travail forcé mobilisait une part considérable de la force de travail, de nature à désorganiser la vie normale de ces communautés. L'ordonnance de 1580 pour la nomination du juge-distributeur de la vallée de San Pablo réglementa que lors des périodes de sarclage et de moissons, qui pouvaient durer au maximum 2 et 3 mois chacune, le village de Tecamachalco et celui de Cachula (Quecholac) devaient fournir chaque semaine respectivement 500 et 420 travailleurs. En période normale, ces chiffres étaient ramenés respectivement à 160 et 40[161]. La variation recommandée par Gómez de Cervantes entre période d'activité intense — qui ici pouvait couvrir presque la moitié de l'année — et période normale était donc déjà en cours, correspondant à un triplement de la main-d'œuvre pour Tecamachalco et un décuplement pour Quecholac. Cette année-là, Tecamachalco comptait, si l'on en croit la relation géographique, 7 000 chefs de famille (*vecinos*)[162]. C'était donc environ 7 % de la main-d'œuvre masculine qui devait quitter le village chaque semaine pour aller sarcler ou moissonner, un chiffre sensiblement supérieur à la part comprise entre 1 et 2 % avant les épidémies. Si les données démographiques de Quecholac ne sont pas disponibles pour 1580, un recensement de 1548-1550, effectué dans le cadre des visites d'évaluation des tributs, permet d'approcher la population une trentaine d'années auparavant, avant la vague épidémique de 1575-1577 (tableau 4).

Si l'on ne compte que les hommes mariés comme *vecinos* et que l'on estime que Quecholac fut touchée de la même façon par la vague épidémique que Tecamachalco (chute d'environ la moitié de la population), on peut estimer que Quecholac comptait en 1580 environ

[159] AGN, Inquisición cajas, caja 1573, exp. 1.
[160] « *muchas molestias y agravios* » ; « *quatro y quando mas cinco reales* » : AGN, Indios, vol. 6, exp. 776.
[161] FHT, II, p. 340.
[162] RG Tlaxcala II, p. 230-231.

2 200 *vecinos*. C'était donc presque un cinquième (20 %) des travailleurs du village qui devaient se mettre au service de *labradores*.

	Maisons	Hommes mariés	Adolescents (*muchachos*)	Hommes célibataires
Quecholac	2 240	4 392	3 785	1 0007
Tecamachalco	6 890	13 982	11 633	3 446

Tableau 4 : Recensement de la population des villages de Quecholac et Tecamachalco (1548-1549).
Source : René García Castro (éd.), *Suma de visitas de pueblos de la Nueva España, 1548-1550*, Toluca, UAEM, 2013, p. 107 et 282.

Ces estimations correspondent bien à certaines ordonnances vice-royales : l'été pluvieux de 1591 conduisit le vice-roi Luis de Velasco II à autoriser les *labradores* de Tepotzotlán à recevoir le double de travailleurs pour une période de 10 semaines afin de procéder urgemment au sarclage, ce qui correspondait à « dix Indiens pour cent de ceux qu'il y aurait dans chacun desdits villages [du district] du dernier recensement[163] ». Ce taux de 10 % des travailleurs correspond au montant normal des *doblas*, concédé par le vice-roi[164].

Ces chiffres étaient ceux, théoriques, d'une exploitation qui concernait d'abord la main-d'œuvre masculine adulte. En pratique, femmes et enfants furent aussi exploités, ce que montre le procès intenté en 1560 contre le couvent augustin d'Ocuituco par les habitants du village. Le monastère employait des travailleurs, semble-t-il, en dehors de tout contrôle de juge de *repartimiento*, à diverses tâches, mais parmi lesquelles on trouvait des travaux sur les champs de blé possédés par les frères. À ces occasions, que ce soit pour les labours, les semailles, le sarclage ou les moissons, les Augustins faisaient travailler « plus de cent Indiens, en comptant les adolescents [*muchachos*][165] ». Les familles dans leur entièreté pouvaient ainsi être concernées par le travail forcé.

*

* *

Dans la deuxième moitié du XVIe siècle, la brutalité du travail forcé qui s'abattit sur les masses paysannes mésoaméricaines ne venait plus des conquistadors qui cherchaient de l'or et

[163] « *diez indios por ciento de los que hubieren en cada uno de los dichos pueblos por última tasación* » : FHT, III, p. 202-3.
[164] Voir aussi Charles Gibson, *The Aztecs under Spanish Rule*, *op. cit.*, p. 232. Les *doblas* représentaient entre 16 à 20 semaines annuelles à la fin du XVIe siècle.
[165] « *mas de cien yndios con los muchachos* » : AGI, Justicia, 205, N. 3, s. f. Pour un résumé du procès, voir Antonio Rubial García, « Santiago de Ocuituco », art. cit .

ne se réduisait pas aux grands centres miniers qui drainaient des masses considérables de travailleurs. Les *labradores*, paysans espagnols souvent d'origine modeste, furent des employeurs importants de *macehuales* mésoaméricains. Le besoin en blé explique que les laboureurs furent des acteurs incontournables du *repartimiento*, contribuant à structurer les relations de travail et l'exploitation des populations mésoaméricaines jusque dans les campagnes.

La clé de voûte du système de production de blé en Nouvelle-Espagne fut donc le recours massif et constant à la main-d'œuvre mésoaméricaine par les *labradores* espagnols, pour des salaires faibles sinon inexistants. Cette demande de bras fut telle que le *repartimiento*, pourtant souple et propice aux excès, fut souvent contourné. L'accès théoriquement illimité au travail autochtone offrit la possibilité de travailler des étendues de terres importantes, largement suffisantes pour offrir des récoltes qui donnaient aux laboureurs une existence bien plus confortable que la vie de misère que beaucoup avaient connue en Espagne, y compris une fois décomptés les loyers parfois extravagants des bailleurs. La catastrophe démographique vécue par les populations mésoaméricaines au XVIe siècle, et en, ce qui concerne le blé, l'épidémie de 1575-1577, compliqua l'équation pour les laboureurs : pris entre le marteau de terres toujours plus grandes à cultiver et l'enclume d'une disponibilité du travail de plus en plus réduite, leurs marges de manœuvre s'amenuisèrent progressivement.

Les contrats entre propriétaires et laboureurs témoignent que les *labradores* n'étaient toutefois pas que de simples recruteurs d'hommes : ils travaillaient également la terre, sinon directement du moins en position de commandement. Ils étaient là pour diriger la production de blé, que les paysans mésoaméricains étaient, pour cette seconde moitié du XVIe siècle, en train de s'approprier. Il fallait en effet une expertise particulière, résultat d'une connaissance poussée de la céréale, pour réussir son adaptation et son instauration durable dans un nouveau milieu, comme le fut pour eux la Nouvelle-Espagne. Cette capacité à cultiver le blé et à permettre le renouvellement de la culture, année après année, permit aux *labradores* d'acquérir une place particulière dans la société coloniale mexicaine.

Chapitre 8. La production du blé et la paysannerie dans la société coloniale

Les *labradores* vécurent en Nouvelle-Espagne comme des paysans, poursuivant dans la vice-royauté le métier manuel qu'ils exerçaient en Castille. Liés à l'accaparement espagnol des terres et à l'exploitation de la main-d'œuvre autochtone, ils furent incontournables dans l'établissement définitif de la colonisation en répandant la culture du blé et le pouvoir espagnol dans les campagnes mésoaméricaines.

Comment cultivèrent-ils le blé ? Sur quoi leur expertise était-elle fondée ? Les baux qui les liaient aux propriétaires terriens mentionnent parfois les tâches qu'ils devaient mener dans le domaine. En 1562, Pedro Sánchez s'engagea par exemple à « travailler les champs, moissonner, battre et nettoyer le blé[1] ». Le bail signé en 1557 par Pedro Ramírez fut plus détaillé : il devait « travailler, labourer et semer, désherber, moissonner, dépiquer et laver » le blé[2]. Ces deux énumérations ne donnent toutefois pas de détails sur les gestes associés à ces tâches.

D'autres documents notariés, et notamment des actes de vente, permettent de reconstruire plus précisément la façon de travailler la terre, grâce aux inventaires d'outils agricoles qu'ils contiennent fréquemment. Par exemple, la vente pour un montant de 1 100 pesos de plusieurs *caballerías* par le laboureur Antón García au magistrat (*relator*) de l'Audience royale Juan Clemente incluait la liste des outils cédés : « 2 grattoirs, 4 socs, 8 faucilles, 8 araires, 2 herminettes, 5 jougs, 3 peaux en cuir de vache et 8 chevaux[3] ». Avec l'argent de la vente, Antón García acheta l'année suivante un nouveau domaine d'une *caballería* et demie à Melchora de Fuentes. Outre 12 bœufs et 5 mules, le domaine était vendu avec

> 6 jougs, 4 araires, 6 socs, 2 houes, une grande hache, un grand grattoir, un petit grattoir, 2 forets, un hoyau, une herminette, une petite barre en fer (?), une scie, un fer à marquer[4].

---

[1] « *hacer las sementeras, a coger, trillar y limpiar el trigo* » : AGNot, 1-SAP-155-1.

[2] « *labrar, barbechar e sembrar, deservar, segar, trillar e limpiar* » : AGNot, 1-CAA-21-283.

[3] « *2 escoplos, 4 rejas, 8 hoces, 8 arados, 2 azuelas, 5 yugos, 3 cueros vacunos y 8 caballos* » : AGNot, 1-ALA-11-285.

[4] *6 yugos, 4 arados, 6 rejas, 2 azadones, 1 hacha chica, 1 escoplo grande, 1 escoplo chico, 2 barrenas, 1 pico de hierro, 1 azuela, 1 barreta de [?], 1 sierra, 1 hierro de herrar* : AGNot, 1-ALA-11-553. Je ne fais pas de citation directe car l'acte est endommagé et difficile à interpréter.

Ce genre d'inventaires, parfois plus exhaustifs, permet d'approcher les façons de cultiver le blé en Nouvelle-Espagne, révélant une pratique européenne de travail employée sur les champs mexicains[5]. De fait, ces inventaires peuvent être rapprochés de ceux que l'on pouvait trouver en Castille à la même époque. Ainsi, à Paredes de Nava, en Vieille-Castille, un inventaire de 1569 d'un laboureur relativement aisé liste 4 mules, 4 jougs, 8 colliers, 3 grelots, une couverture, 4 *cebaderas* (sacs pour contenir l'orge), un seau pour donner à boire et des *aguaderas* (bâts pour le transport de l'eau), 8 araires avec leur soc, une charrette (peut-être ferrée), trois traîneaux à dépiquer (*trillos*), des pelles, râteaux, fourches et cribles de plusieurs espèces, des paniers en osier, douze sacs de laine et de chanvre, six besaces (*alforjas*), quelques houes pour la vigne, une serpe, deux tonneaux et des paniers pour les vendanges[6].

Cette ressemblance rappelle un fait fondamental : cultiver du blé ne se faisait pas qu'avec des semences. La mise en culture de la céréale se fondait sur des pratiques, matérialisées à travers ces outils, dont la plupart n'étaient pas produits en Nouvelle-Espagne, mais importés d'Europe. Cette dépendance explique le grand phénomène de réduction de la diversité de l'outillage, observée par George Foster, trait caractéristique de ce qu'il appelle une « culture de conquête[7] ». Les études sur l'outillage agricole soulignent que chaque outil correspond à des besoins spécifiques, selon l'effet recherché, mais aussi selon le type de terre, le type d'animal qui aide aux travaux des champs et la qualité du résultat recherché — des caractéristiques inhérentes à l'objet toujours associées à des pratiques, parfois difficiles à connaître[8]. Comme l'écrit François Sigaut, « une agriculture est un réseau. "Expliquer" un élément de ce réseau, un outil ou une machine, c'est expliciter toutes les relations qui associent cet outil, cette machine aux autres éléments du réseau[9] ». Cette affirmation correspond à ce que nous avons décrit avec Jerónimo Bermúdez comme l'importation de la « ruralité européenne » pour décrire tous les paramètres contenus dans le transfert du blé vers le Mexique, qui furent confrontés aux conditions nouvelles de la Mésoamérique[10]. Plutôt que d'insister sur les outils manquants et la

[5] Voir par exemple le contrat entre Bartolomé Morán et Juan de Marzana en 1555 (AGNot, 1-SAP-149-15) ou celui entre Diego Adame et Jerónimo Agustín en 1594 (AGNot, 374-MOA-2463-280).

[6] Francis Brumont, *Paysans de Vieille-Castille*, *op. cit.*, p. 86. La charrette était estimée à 5 000 maravédis, chaque *trillo* à 340 et chaque araire à 230.

[7] George M. Foster, *Culture and Conquest*, *op. cit.*

[8] Pascal Reigniez, *L'outil agricole en France*, *op. cit.*, voir entre autres, p. 77-87 et 111-139 et Perrine Mane, *Le travail à la campagne au Moyen Âge*, *op. cit.* La diversité des outils présentés par Pascal Reigniez et Perrine Mane est incomparable à celle identifiée dans le présent chapitre.

[9] François Sigaut, « Labourer, pour quoi faire ? Les fonctions des instruments aratoires dans les agricultures d'autrefois », article inédit, 2006, https://www.francois-sigaut.com/index.php/inedits/52-articles-inedits/472-2006-2, consulté le 20 mars 2025.

[10] Sur la ruralité et la production d'outils en Europe, voir Jerónimo Bermúdez et Antoine Duranton, « A European rurality in the New World », art. cit., p. 36-37. Le problème de l'outillage en fer s'est posé dès le début du siècle. Voir l'inventaire de l'expédition de Luis de Berrio en 1520, chapitre 4, p. 260.

baisse de la diversité, il s'agit ici de voir que l'emploi de chacun de ces objets fut lié à un monde agraire et social, témoignage de la volonté de développer une agriculture européenne en Amérique.

Ce chapitre commence par la reconstitution du cycle cultural du blé en Nouvelle-Espagne, à travers notamment les outils employés à cette fin. La complexité des pratiques que j'ai voulu mettre à jour est cependant en soi une simplification : simplification par rapport à la diversité plus grande encore des pratiques en Europe, mais aussi simplification par rapport à la variété d'outils non directement liés à la culture du blé qui apparaissent dans les inventaires, dont l'analyse dépasserait le cadre de ce travail mais qui sont révélateurs d'usages plus diversifiés encore, effectués par ou sous le commandement des *labradores*. Les outils du travail du bois par exemple, que l'on retrouve régulièrement, suggèrent que les instruments aratoires pouvaient être réparés ou retravaillés sur place, par les laboureurs. La mise en place de cycle cultural ne suffisait pas en soi, car il fallait encore l'adapter aux conditions particulières de la Mésoamérique, un problème de taille au vu des différences avec le climat que connaissaient les paysans espagnols. Ce travail d'adaptation, mené par observation des variations saisonnières et des pratiques mésoaméricaines, permit le succès définitif du blé dans la région.

La deuxième partie du chapitre s'intéresse au problème social posé par l'existence de cette paysannerie d'origine ibérique. La reproduction partielle d'une forme de ruralité européenne en Nouvelle-Espagne fut de fait permise par les *labradores*. Elle portait en soi une profonde remise en question du premier ordre colonial, théoriquement simple, entre personnes laborieuses — les autochtones — et les personnes nobles éloignées du travail — les Espagnols. La situation fut donc paradoxale : l'élite coloniale avait un besoin social du blé pour tenir son rang et prouver son statut. Les *labradores* permirent ainsi d'avoir la ressource céréalière mais aussi de mettre en valeur des terres à même de générer des rentes. Cependant, ce besoin amena de nombreux *labradores*, des Espagnols laborieux, à s'installer, vivre et parfois s'enrichir du travail de leurs mains au Mexique. Ils devinrent ainsi en soi un problème, étant des Espagnols éloignés de l'idéal défendu par la première élite des conquistadors, *encomenderos* ou officiers royaux.

I — Expertise agricole : les étapes de la culture du blé

La démonstration principale de l'expertise des *labradores* fut la conduite du cycle de la culture du blé, qui nécessitait une série d'étapes, à conduire aux bons moments et de la bonne façon.

I.A. La préparation de la terre

I.A.1. Labourer

La première étape de la culture du blé consistait en la préparation de la terre, pour l'ouvrir et la retourner avant de semer. Ce travail, mené avec un araire ou une charrue tractés par une force animale représentait déjà une différence majeure de l'agriculture européenne par rapport à la mésoaméricaine, réalisée par la force humaine. En comparaison avec la diversité des instruments aratoires utilisés dans la péninsule Ibérique, George Foster et Guy Stresser-Péan ont montré comment le transfert de la culture du blé aux Amériques s'est traduit par une forte réduction. D'abord parce que seul l'araire méditerranéen, décrit comme *arado* dans les inventaires, a traversé l'Atlantique et pas la charrue. Mais parmi tous les types d'araires, les deux auteurs défendent l'idée que seuls l'*arado radial* et l'*arado dental* furent employés aux Amériques : ces deux modèles proches se caractérisent par un mancheron et un sep d'un seul tenant, avec une pièce (la *garganta*) tenant le timon à l'araire[11].

Outre les observations anthropologiques mobilisées par les auteurs, un document iconographique appuie leur démonstration. En 1585, Fernando Sotelo Moctezuma, arrière-petit-fils du *tlatoani* Moctezuma II et *encomendero* à Tarímbaro dans le Michoacán, lança une procédure pour obtenir une *merced de tierra* dans la région[12]. Le dossier écrit ressemble à tant d'autres et ne comporte aucun élément saillant. En revanche, la carte des terres réclamées, dressée par un dessinateur mésoaméricain (*tlacuilo*) conformément à l'usage, pour prouver que les terres étaient incultes et que leur octroi se ferait sans préjudice à un tiers, est remarquable par la scène de labour dessinée (image 28).

Le dessinateur a minutieusement représenté un *arado radial* : le sep forme une unique pièce avec le mancheron et se termine par un soc (*reja*) métallique. La *garganta*, renforcée par deux clavettes, lie le timon à l'araire. Les *orejeras* qui projettent la terre des deux côtés ne furent pas dessinées : plutôt qu'un oubli du dessinateur, rigoureux concernant les autres parties de l'araire, on peut supposer une simplification de l'instrument.

[11] George M. Foster, *Culture and Conquest*, *op. cit.*, p. 50-54 et 126-27 ; Guy Stresser-Péan, *El arado criollo*, *op. cit.* Je m'appuie principalement sur l'interprétation de G. Stresser-Péan et ses dessins à la page 12 de l'ouvrage cité, qui soulignent clairement la différence entre les deux araires.

[12] Robert Himmerich y Valencia, *The encomenderos of New Spain, 1521-1555*, Austin, University of Texas Press, 1991, p. 253. Sur Sotelo Moctezuma et son arbre généalogique, voir Jean-Paul Zuñiga, « L'argument généalogique entre images et discours », art. cit., p. 15-16.



Image 28 : Scène de labour à Tarímbaro, vers 1585.
La scène décrit des terres adjacentes à celles réclamées. Il s'agit de terres irriguées, possédées par le collège épiscopal San Nicolás de Valladolid, fondé par Vasco de Quiroga à Pátzcuaro en 1540 et déplacé à Valladolid (aujourd'hui Morelia) au cours des années 1580[13].
Source : AGN, Tierras, vol. 2721, exp. 38 pour le dossier, MAPILU n° 1854 pour la carte.

L'autre trait saillant du dessin est la représentation du laboureur : armé d'un aiguillon, il est explicitement figuré comme un Espagnol, du fait de ses habits. Le dessinateur associa ainsi nettement le labour, trait le plus caractéristique de l'agriculture espagnole, à un *labrador*, ramené ouvertement à son appartenance ibérique. Le *labrador* fut donc d'abord l'Espagnol qui avait l'expertise pour guider l'araire, seul ou en expliquant à ses travailleurs comment faire. Si le labour à bras, par bêche et houe, sur les terrains pentus, a pu subsister en Europe jusqu'à une date tardive, en Nouvelle-Espagne, la simplification était claire : le blé était cultivé par un paysan espagnol dont la compétence principale était la maîtrise de l'araire[14]. Sans araire, pas de blé donc, ce qui était loin d'être chose aisée, car les socs en fer, que l'on retrouve fréquemment, furent tous importés. On en trouve 40 exemplaires, dans le *Santa Cruz* qui quitta l'Espagne en 1545, et jusqu'à 12 000 pour la flotte de 1597[15].

L'image montre enfin un labour avec un araire tiré par des bœufs. Cet élément est important, car au moment du dessin, les débats sur les avantages comparatifs des bœufs et des mules commençaient à agiter les milieux savants espagnols : le *Despertador que trata de la gran fertilidad que España solía tener*, traité publié en 1581 à Madrid fit de l'usage des mules et de

[13] Ricardo León Alanís, « El colegio de San Nicolás a través de sus constituciones y estatutos », dans éd. Leticia Pérez Puente, *De maestros y discípulos México, siglos XVI-XIX*, Mexico, UNAM, 1998, p. 115-64.
[14] Sur le labour à bras, voir Perrine Mane, *Le travail à la campagne au Moyen Âge*, *op. cit.*, p. 96-102.
[15] AGI, Contratación, 1079, N. 7, R. 2, f° 371r ; ENE, XIII, p. 225. La seconde référence, transcrite par Francisco del Paso y Troncoso et qui donne le chiffre de 12 000 araires, est plausible mais mériterait une vérification, que je n'ai pas été en mesure de faire. Pour une discussion sur les araires et l'origine des socs, voir Jerónimo Bermúdez et Antoine Duranton, « A European rurality in the New World », art. cit., p. 36-37. L'importance de socs et d'outils métalliques se poursuit au-delà du XVIe siècle : Lutgardo García García Fuentes, *Sevilla, los vascos y América : las exportaciones de hierro y manufacturas metálicas en los siglos XVI, XVII y XVIII*, Bilbao, Fundación BBV, 1991.

l'abandon des bœufs la cause première du déclin de l'agriculture espagnole et, en fin de compte, de l'Espagne tout entière[16]. Si les mules étaient bien présentes en Nouvelle-Espagne, il semble malgré tout que les bœufs furent les seuls animaux de labour utilisés : les « bœufs de labour » (*bueyes de arada*) étaient omniprésents, sans que l'emploi de mules pour ces tâches fût mentionné[17]. On trouve cependant les deux types d'animaux, listés ensemble en 1594, avec les socs et les jougs, dans la propriété de Diego Nuñez de San Miguel à Coyoacán[18]. Si les mules permettaient de cultiver des surfaces plus grandes, l'abondance animale qui caractérisait la Nouvelle-Espagne explique que la question ne s'y posait pas en ces termes[19].

Les inventaires contiennent aussi les outils liés à l'araire et, notamment les jougs, qui permettaient de faire tenir la paire de bœufs pour tirer l'araire. Le dessin de Tarímbaro figure un joug de cornes, posé sur le cou, derrière les cornes. Un autre outil important était les *escoplos*, renvoyant de façon générale à un genre de burin, mais en l'occurrence à des curoirs, utilisés pour nettoyer le soc de l'araire. Le voyageur strasbourgeois Christoph Weiditz dessina une scène de labour avec curoir à l'occasion de son voyage en Espagne en 1529 (image 29). Sur le dessin, on voit deux bœufs, tenus par un joug, qui tirent un araire, guidés par un paysan qui enlève la terre accumulée à l'aide d'un curoir. Quoique présentant un araire difficilement identifiable, la représentation donne à voir tous ces outils, utilisés en Espagne au moment où la culture du blé se développait en Nouvelle-Espagne. On peut également comparer le foulard porté par le laboureur représenté au chapeau de celui de Tarímbaro : Weiditz proposa une représentation sur le vif, tandis que le *tlacuilo* de Tarímbaro semble avoir voulu dessiner un Espagnol immédiatement reconnaissable, plutôt qu'un laboureur au travail.

---

[16] Juan de Valverde Arrieta, *Despertador*, *op. cit.*, f°s 40v-84v. L'auteur reprochait aux mules d'occuper trop de prés et de ne pas labourer assez profondément. L'auteur défendit son argument à grand renfort de citations bibliques.

[17] Voir par exemple des achats divers de mules et de bœufs : AGNot, 2-ALA-4-344 ; 1-TEC-168-178 ; 2-ALA-5-894 ; 374-MOA-2463-41 ; 2-ALA-4-376. Voir encore, l'apparition incidente dans un procès, de bœufs de labour : AGI, Escribanía, 159A, N. 1, segunda pieza, f° 357r.

[18] AGNot, 497-PEJ-3355-31.

[19] Sur ce sujet, il faudra voir les résultats de la thèse de Jerónimo Bermúdez en préparation à l'EHESS, *Ressources animales et travail paysan en Nouvelle-Espagne (XVIe-XVIIIe siècles)*. Voir aussi des exemples de la région de Tlaxcala au XVIIIe siècle qui nuancent l'idée que les mules ne furent jamais utilisées pour tirer l'araire : Artemio Cruz-León, Tomás Martínez-Saldaña et Miguel Ángel Damián-Huato, « Las mulas olvidadas por la historia agrícola colonial : una restitución », *Agricultura, sociedad y desarrollo*, 7, n° 3, Colegio de Postgraduados, 2010, p. 221-28. Dans le manuscrit de Martíñez Compañon, des *arados radiales* sont dessinés, tirés par des bœufs, des chèvres et même des grands chiens. Au Pérou, au XVIIIe siècle, le labour ayant cessé d'être un trait proprement espagnol, les laboureurs furent dessinés sans traits distinctifs : Martínez Compañon, *Trujillo del Perú*, Real Biblioteca del Palacio Real de Madrid, Madrid, IBIS II/343-351, dessins n° 62-63 et 129-130.



Image 29 : Un laboureur utilisant un curoir en Castille vers 1529.
Source : Christoph Weiditz, *Trachtenbuch*, Germanisches Nationalmuseum (Nuremberg), Hs 22474.

En Vieille-Castille, les labours (*barbechos*) étaient répétés à trois reprises sur la terre au repos (*alzar* pour le premier labour, *binar* pour le deuxième, *terciar* pour le troisième), jusqu'à quatre fois quand cela était possible[20]. Ces labours avaient des buts différents, selon qu'il s'agissait d'ouvrir ou de retourner la terre, et supposaient des adaptations de l'araire et des variations de profondeur, autant de différences vraisemblablement simplifiées par la pauvreté des instruments aratoires en Amérique[21]. En Nouvelle-Espagne, les baux, quand ils le spécifiaient, variaient entre deux et trois passages. Diego Tinoco devait rendre en 1582, à l'issue de son contrat de 4 ans, 100 fanègues de superficie « bien labourées à deux reprises », Diego Adame devait restituer quant à lui, en 1594, après un an, 80 fanègues « labourées deux fois[22] ».

On peut supposer que lorsqu'ils labouraient la terre dont ils récolteraient eux-mêmes le fruit, les tenanciers labouraient trois ou quatre fois, ne le faisant que deux fois pour le nouveau preneur. On peut aussi émettre l'hypothèse que les domaines étaient trop grands pour pouvoir être labourés à plusieurs reprises, même si le nombre de bœufs était suffisant. Leur superficie permettait une production importante, y compris lorsque les rendements à l'hectare étaient moindres, ne requérant donc pas un triple labour. Pedro Hernández accepta pourtant de labourer trois fois toutes les terres qu'il avait trouvé déjà labourées sur le domaine à son arrivée, sans être apparemment empêché par la grande superficie des terres (6 *caballerías*). De même, Luis Bernal s'engagea en 1599 à labourer trois fois 170 fanègues de superficie, à l'aide de 40 bœufs[23].

[20] Francis Brumont, *Paysans de Vieille-Castille*, *op. cit.*, p. 88-92.
[21] François Sigaut, « Quelques notions de base en matière de travail du sol dans les anciennes agricultures européennes », *Journal d'agriculture traditionnelle et de botanique appliquée*, 24, n° 2, 1977, p. 139-69, p. 145-48.
[22] « *de 2 rejas bien labradas* » ; « *arado de dos rejas* » : AGNot, 2-ALA-5-705 ; 374-MOA-2463-280.
[23] AGNot, 1-XUD-181-116 ; 1-VIA-179-858.

Les laboureurs semblaient par ailleurs suivre la jachère biennale, dite du *año y vez*, en usage en Castille. En 1562, le monastère de la Mère de Dieu de Mexico attaqua son ancien preneur, Melchor de Velázquez, lui reprochant de ne pas avoir observé

> « l'usage et la coutume suivis pour les travailler et cultiver, […] [celle de] semer la moitié de la terre chaque année [*año y vez]* et non pas toute la terre comme il l'a fait, sans avoir laissé reposer l'autre moitié ; et ainsi, en trois ans, il en a joui de six[24] ».

Si la plainte du monastère suggère un usage établi, d'autres baux nuancent l'idée d'une rotation biennale généralisée. En 1578, Diego Tinoco prit à ferme 4 *caballerías* de terre, soit environ 168 hectares et devait laisser à son départ au moins 100 fanègues de superficie labourées. Si l'on suit le calcul de Francis Brumont, qui estime que chaque fanègue équivaut à une surface comprise entre un quart et un tiers d'hectare, Tinoco labourait annuellement entre 25 et 33 hectares, soit entre 15 % et 20 % environ de la surface totale[25]. Ce taux bas s'explique en partie par l'abondance du bétail, notamment les bœufs de labour et les juments, auxquels s'ajoutaient dans le cas de Tinoco 1 000 têtes de bétail ovin, qu'il laissait sans doute paître sur les zones non cultivées du domaine. En 1594, Diego Adame loua quant à lui une *caballería* et demie, soit 63 hectares environ, devant laisser 80 fanègues labourées (donc entre 20 et 26,5 hectares), soit entre 32 % et 40 % de la surface totale : l'estimation haute serait compatible avec un assolement biennal, associé à quelques pâturages. L'estimation basse pourrait indiquer que la terre était laissée en repos deux années consécutives, avec seulement un tiers de la surface cultivée chaque année. Ces repos pouvaient être aussi accompagnés d'une fertilisation accrue, que ce soit à partir d'excréments humains ou, plus vraisemblablement, par la vaine pâture[26].

I.A.2. Semer et sarcler

Une fois les terres labourées, il fallait semer. Les semailles se faisaient vraisemblablement à la volée, comme en Europe, sans que les sources ne détaillent les pratiques

---

[24] « *Melchor Velázquez debiera usar de las tierras, conforme al uso y costumbre que en labrarlas y cultivarlas siempre se había tenido -antes que se le arrendasen-, sembrándolas año y vez y no enteramente como lo ha hecho, sin haber dejado descansar parte de ellas; y así, en tres años ha gozado y goza de seis* » : AGNot, 1-ALA-8-39. Je n'ai pas pu avoir accès à l'original de l'acte, il n'est pas exclu qu'il s'agisse d'un résumé de l'archive.

[25] Francis Brumont, *Paysans de Vieille-Castille*, *op. cit.*, p. 47. Je n'ai pas généralisé cette estimation car la fanègue de superficie était une mesure relative correspondant à la surface de terre que l'on pouvait semer avec une fanègue de volume de semences. Elle suppose donc des variations selon la qualité et la fertilité de la terre, en plus d'une possible évolution entre Castille et Nouvelle-Espagne.

[26] Le fumier était rare en Vieille-Castille : *Ibid.*, p. 92-93. Sur la fertilisation humaine à l'époque préhispanique, voir Cecelia F. Klein, « Teocuitlatl, *"divine excrement"*. The significance of "holy shit" in Ancient Mexico », *Art Journal*, 52, nº 3, 1993, p. 20-27.

ni ne laissent de traces matérielles sur le sujet. Cette tâche difficile était, en Europe, laissée à des individus qualifiés, toujours des hommes, considérés comme plus fiables. Sans doute qu'en Nouvelle-Espagne, les *labradores* faisaient les semailles eux-mêmes. Les semailles à la volée, exception européenne à l'échelle mondiale, a dû paraître comme un immense gâchis aux agriculteurs mésoaméricains, habitués à sélectionner les graines pour les semer une à une à l'aide d'un bâton (*coa* ou *huictli*)[27]. Un dessin tiré d'un manuscrit du XVIIIe siècle, qui donne à voir des scènes de la vie rurale au Pérou, témoigne de semailles à la volée dans l'autre vice-royauté américaine (image 30).



Image 30 : Enfouissement de semis par labour.
Source : Martínez Compañon, *Trujillo del Perú*, Real Biblioteca del Palacio Real de Madrid, Madrid, IBIS II/343-351, image n° 63.

Sur cette scène, une paire de bœufs, guidée par un homme et un enfant, tire un araire de type radial, très proche de la scène de Tarímbaro. Sur le côté, semblant passer derrière l'araire, un adolescent tient un sac de semences : il sème « dessus », méthode privilégiée qui consiste à semer dans les sillons, après le passage de l'araire[28]. Le dessin, intitulé « Indien semant », témoignant que la culture du blé avait cessé d'être une prérogative espagnole au Pérou du XVIIIe siècle, représente un cadre familial, le père et ses deux enfants sèment, la mère préparant le repas, indiquant la banalité de l'acte[29]. L'image est plus tardive et décrit un autre espace géographique, mais l'usage d'un araire *radial* suggère toutefois des pratiques durables et

[27] François Sigaut, « Quelques notions de base en matière de travail du sol », art. cit., p. 144-45. Sur l'usage du *coa* ou *huictli*, voir chapitre 9, p. 538.
[28] *Ibid.*, p. 141-44 ; Perrine Mane, *Le travail à la campagne au Moyen Âge*, *op. cit.*, p. 134-36. L'autre option était de semer « dessous », avec le passage d'un araire pour enfouir les semis. L'agriculture américaine n'utilisa pas, semble-t-il, de herse.
[29] La mère étant complètement décentrée par rapport à l'action en cours, elle n'apparaît pas dans le cadrage proposé, choisi pour offrir la scène avec le plus de détails possibles. Elle est représentée en train de préparer un repas dans une marmite chauffée au feu de bois.

partagées dans toute l'Amérique en ce qui concerne la culture du blé, hypothèse du reste proposée par G. Foster.

Concernant les semailles, les *labradores* achetaient fréquemment leurs semences, y compris les métayers — seuls quelques baux de métayage prenaient en charge « tous les coûts », et un seul mentionne explicitement le fait de fournir les semences[30]. Ces achats habituels représentaient des coûts importants : en mars 1576, le *labrador* Bernal Gómez reconnaissait une dette de 55 fanègues de blé auprès d'un certain Antonio, lieutenant d'*alguazil mayor*, qui lui avait prêté le volume nécessaire pour semer l'année en question[31]. Les archives notariales conservent la trace de nombreux achats similaires et, même si leur usage n'est pas spécifié, ils étaient sans doute destinés à des semailles, avec des volumes importants qui suggèrent clairement des semailles à la volée[32].

Ces achats, paradoxaux de la part de producteurs de blé, peuvent difficilement être expliqués par de mauvaises années qui auraient emporté tout le blé. Ils étaient sans doute liés à la croyance commune qu'il fallait faire venir les semences des lieux les plus fertiles, voire des lieux d'origine supposée de la plante, y compris si ces lieux connaissaient des climats différents, afin de régénérer la culture locale. Cette croyance, contre-intuitive pour nos standards modernes et l'idée d'adaptation des plantes à leur milieu était ancrée. La relation de Muxuppipp (Yucatán) rédigée à Mérida en février 1581 par l'*encomendero* Pedro de Santillana et le traducteur Gaspar Antonio Chi exprima cette idée. Évoquant les légumes qui poussaient dans le village, ils déposèrent que :

> « la semence avec laquelle on sème [les légumes] vient de la Nouvelle-Espagne, car si l'on sème une semence qui est née sur la terre, la terre où elle a grandi étant si faible, [la semence] ne germe pas[33]. »

Dans son manuel de conquête militaire, Bernado de Vargas Machuca développa la même idée à propos du blé cultivé en Nouvelle-Grenade. Le blé avait de très bons rendements dans la région, mais,

---

[30] AGNot, 1-ALA-11-367.

[31] AGNot, 1-ALM-14-99.

[32] Francisco Muriel, laboureur de Cuautitlán acheta, deux années de suite, 200 fanègues de blé, la première année (août 1592) pour un total de 300 pesos, la deuxième (avril-mai 1593) pour 374 pesos, à deux vendeurs différents, chaque fois promettant de les rembourser à Noël : AGNot, 374-MOA-2463-83 ; 1-GRA-66-686 ; 1-GRA-66-220. Lorenzo Perea acheta en 1583 25 fanègues de blé à 2 pesos et 2 tomines la fanègue ; Diego Gutierrez acheta 100 fanègues en avril 1602, à 1,5 peso la fanègue : 1-SAP-157-163 ; 1-SAA-162-651.

[33] « *la simiente con que se siembra viene de la Nueva España, porque si alguna semilla de la que en la tierra se siembra nacida en ella, por ser la tierra tan floja en donde se crió, no nace* » : María del Carmen León Cázares, Mercedes de la Garza, Ana Luisa Izquierdo et Tolita Figueroa (dir.), *Relaciones histórico-geográficas de la gobernación de Yucatán*, éd. cit., p. 381.

> « si l'on amenait la semence d'Espagne pour la semer, on obtiendrait 100 voire plus [de grains par grain semé], comme on l'a vu se produire au début [de la conquête], car il semble que la semence de là-bas a une grande force[34]. »

La croyance était donc partagée et l'on peut imaginer que les laboureurs du bassin de Mexico allaient chercher les semences qu'ils estimaient les meilleures, voire celles venues d'Espagne.

Enfin, il fallait désherber les champs, au moment où le blé levait. La terre était travaillée, à la houe ou à la bêche pour débarrasser le sol des herbes adventices. Les inventaires listaient des *azadas* et des *azadones*, correspondant plutôt à la houe pour le premier terme et à la bêche pour le second, sans que la distinction soit claire[35]. Les moments critiques pour le sarclage étaient ceux d'été, en raison des fortes pluies estivales, comme nous le verrons. Il y avait alors un besoin critique d'un grand nombre de travailleurs sur un temps relativement court, pour sauver la croissance du blé. Dans la péninsule Ibérique, ce travail pénible était souvent mené avec femmes et enfants, ne nécessitant pas de compétences particulières : les travailleurs de *repartimiento* pouvaient donc l'assurer sans problème[36].

I.B. La récolte des fruits

I.B.1. Moissonner

Une fois le blé levé et mûr, il fallait moissonner. Avec le sarclage, les moissons étaient le moment où les besoins en main-d'œuvre étaient les plus forts et les plus urgents. Il fallait moissonner urgemment en raison des risques météorologiques, à savoir, selon le type de blé, les orages estivaux ou le gel hivernal. Pour moissonner, le travail était probablement fait à la faucille et l'on retrouve ainsi de nombreuses « faucilles de moisson » (*hoces de segar*) dans les actes, même si un doute demeure quant à la nature exacte de ces instruments[37]. En effet, Jean Palet et César Oudin dans leurs dictionnaires respectifs traduisirent indistinctement tous deux *hoz* et *guadaña*, le nom espagnol de la faux, par « faulx à faucher ». Un dessin, fait à l'embouchure du Rio Magdalena (Colombie actuelle) témoigne de l'emploi d'une faux à la fin du XVIe siècle (voir chapitre 3, image 12, p. 204).

---

[34] « *y si la semilla se huviera de llevar de España para sembrar, se diera a ciento, y a mas, como se vio por la que passó al principio, que parece tiene la semilla de aca gran fuerça* » : Bernardo de Vargas Machuca, *Milicia*, *op. cit.*, p. 163-64. Vargas Machuca rapportait des rendements entre 20/1 et 45/1 pour le blé de Nouvelle-Grenade.

[35] Jean Palet et César Oudin mentionnèrent tous deux pour les deux termes la possibilité que ce soit une houe ou une bêche. Sebastián de Covarrubias donna une autre définition : la *açada* n'avait qu'une lame (*pala*) alors que l'*açadón* avait un pic (*pico*) qui doublait la lame : Sebastián de Covarrubias, *Tesoro*, *op. cit.*, f° 9v.

[36] Annie Antoine, Jean-Michel Boehler et Francis Brumont, *L'agriculture en Europe occidentale*, *op. cit.*, p. 204-5.

[37] AGNot, 2-ALA-5-823 ; 2-ALA-5-824 ; 374-MOA-2465-278.

Il semble néanmoins que Palet et Oudin connaissaient mal les outils agricoles. D'une part, si le dictionnaire de Covarrubias ne donne aucune définition pour *guadaña*, l'entrée pour *hoz* décrit effectivement une faucille. L'usage de la faucille était courant en Espagne, notamment pour le blé, la faux étant alors réservée aux plantes fourragères[38]. Le frontispice du *Libro de agricultura* de Alonso de Herrera, dans l'édition pirate de 1524 publiée à Zaragoza, représente une moisson avec faucille, une femme coupant les épis et l'homme réalisant le gerbage à partir des javelles au sol (image 31).



Image 31 : Gravure d'une scène de moisson en Espagne.
Source : Gabriel Alonso de Herrera, *Libro de agricultura*, Saragosse, Jorge Coci (?), 1524.

Une représentation plus tardive montre le prolongement américain de la moisson à la faucille. À nouveau dans le manuscrit de *Trujillo del Perú*, on peut noter que les moissons de blé, mais aussi de luzerne (*alfalfa*) étaient faites à la faucille, alors qu'en Europe, les plantes fourragères étaient coupées à la faux (image 32).

L'image est sans doute à prendre avec précaution, décrivant une vision idéalisée des moissons, rappelant certains tableaux de Bruegel, avec une ambiance champêtre, agrémentée de musique et de boisson (de la chicha ?). On distingue nonobstant nettement les faucilles utilisées, dentées, avec une coupe au pied des chaumes, lesquels sont rassemblés en gerbes, par un travail exclusivement masculin, d'adultes et d'adolescents. À nouveau, ce cas permet d'approcher la réalité des moissons au Pérou au XVIIIe siècle, mais, outre la cohérence avec les pratiques péninsulaires, on peut imaginer que l'évolution de l'usage de la faucille fut similaire

[38] George M. Foster, *Culture and Conquest*, *op. cit.*, p. 54-55 ; Francis Brumont, *Paysans de Vieille-Castille*, *op. cit.*, p. 88-92. Voir aussi Perrine Mane, *Le travail à la campagne au Moyen Âge*, *op. cit.*, p. 289-300.

à celle de l'araire : une diminution de la variété des outils et des possibilités d'usages, pour une homogénéisation sur la longue durée à l'échelle du continent américain.



Image 32 : Moisson à la faucille au Pérou, vers la fin du XVIIIe siècle.
Source : Martínez Compañon, *Trujillo del Perú*, Real Biblioteca del Palacio Real de Madrid, Madrid, IBIS II/343-351, dessins n° 69 et 70. Pour la moisson de luzerne, voir l'image n° 66.

L'usage de la faucille était aussi lié aux types de travailleurs dont disposaient les *labradores* : la faux était certes plus rapide, permettant de moissonner deux fois plus vite environ que la faucille, mais nécessitait des travailleurs expérimentés. La faux, en faisant tomber les grains au sol avec l'épi, générait en outre des pertes plus importantes, diminuant le rendement à l'hectare[39]. À l'inverse, la faucille limite les pertes de grain pendant les moissons et pouvait être employée par une main-d'œuvre non qualifiée.

Ce facteur fut probablement déterminant, dans le cadre du *repartimiento*, où il y avait, pour les laboureurs espagnols, une disponibilité relative de main-d'œuvre, mais sans faucheurs expérimentés. Le frontispice de l'ouvrage de Herrera souligne aussi le caractère mixte de la moisson à la faucille, alors que la faux était traditionnellement réservée aux hommes : les *labradores* pouvaient donc puiser encore plus dans les villages autochtones en réclamant une

[39] George W. Grantham, « La faucille et la faux », *Études rurales*, 152, 1999, p. 103-31 ; François Sigaut, « La faux », art. cit. L'idée était également répandue en Espagne au moment de l'enquête de Foster : George M. Foster, *Culture and Conquest*, *op. cit.*, p. 54-55.

main-d'œuvre infantile et féminine[40]. Enfin, l'avantage de la faucille était que sa lame était plus petite, dans un contexte où le métal était rare[41].

I.B.2. Dépiquer

Après les moissons, si les conditions le permettaient, il fallait battre ou dépiquer le blé, pour séparer le grain de l'épi. Au vu de la taille des domaines, le dépiquage était vraisemblablement effectué sur le lieu de la moisson. En Espagne, deux méthodes principales existaient : soit un battage animal, le blé étant sur une aire close que des animaux (généralement des juments) venaient fouler, soit par l'utilisation d'un traîneau à dépiquer (*trillo*), une planche de bois avec des pierres tranchantes sur le revers, tirée par des bêtes (image 33).



Image 33 : Représentations de deux types de dépiquage.
Source : à gauche, Gabriel Alonso de Herrera, *Libro de agricultura*, Saragosse, Jorge Coci (?), 1524 ; à droite, Christoph Weiditz, *Trachtenbuch*, Germanisches Nationalmuseum (Nuremberg), Hs 22474[42].

Les deux représentations témoignent de la coexistence des deux façons de faire en Espagne. Weiditz voyait sans doute pour la première fois un dépiquage par *trillo*, un instrument cantonné au sud de l'Europe, ici tiré par deux juments[43]. Le frontispice de Herrera témoigne de la seconde méthode : Herrera lui-même signala l'existence des deux possibilités, considérant que le battage par force animale, en usage « là où il y a abondance d'équidés », comme « bien meilleur », car les bêtes réalisaient le travail en « très peu de temps », tout en préservant le

[40] Perrine Mane, *Le travail à la campagne au Moyen Âge*, *op. cit.*, p. 151-56.
[41] Je n'ai pas trouvé de mentions de *mesorias*, ces fines baguettes de bois qui pouvaient occasionnellement remplacer la faucille : *Ibid.*, p. 153. On peut supposer qu'elles purent être utilisées dans les moments où l'outillage métallique était particulièrement rare et cher.
[42] Pour une autre illustration du dépiquage par juments, voir la représentation plus précise dans le manuscrit de *Trujillo del Perú* : Martínez Compañon, *Trujillo del Perú*, *op. cit.*, image n° 72. Voir aussi le tableau de Rosa Bonheur, représentant une scène similaire à la fin du XIXe siècle, conservé au *Museo nacional de bellas artes* d'Argentine, Inventario n° 2050.
[43] Annie Antoine, Jean-Michel Boehler et Francis Brumont, *L'agriculture en Europe occidentale*, *op. cit.*, p. 189-95.

chaume[44]. La gravure exprime cette préférence, sans représenter pour autant la spécificité du battage animal, à savoir le besoin d'une abondance de bétail équin, le plus souvent des juments.

En raison de cette particularité, le *trillo*, pas plus que le fléau, qui pouvait être utilisé ponctuellement, ne fut importé en Amérique et tout se fit par force animale[45]. Plus que l'influence de traditions andalouses et estrémègnes, argument avancé par George Foster, il semblerait que l'abondance d'animaux, et la rareté relative de la main-d'œuvre, expliquent l'abandon du *trillo* au Nouveau Monde[46]. Dans les contrats, on trouve ainsi de nombreuses « juments de dépiquage » (*yeguas de trillo*), élément incontournable du capital fourni par le bailleur. En 1593, Alonso Jiménez Baños et Alonso Jiménez reçurent pour leur bail de 2 ans, en plus de 20 bœufs et de nombreux outils, 35 « juments de dépiquage, grandes et petites », marquées avec un fer dont le signe fut reproduit en marge du document[47].

Comme les bœufs de labour, les juments de dépiquage étaient absolument nécessaires à la culture du blé, au point de ne pas être considérées comme une forme d'élevage à proprement parler. En 1556, se plaignant des élevages, les *labradores* d'Atlixco avaient demandé l'expulsion des éleveurs, dont les animaux divagants endommageaient leurs champs. La procédure fut menée par Gonzalo Díaz de Vargas, *alguazil mayor* de Puebla, qui suggéra qu'il « n'y ait pas d'autres bêtes que les bœufs de labour et de charrette et les bêtes de dépiquage et de service[48] ».

Cette abondance animale, nécessaire pour augmenter les rendements, pouvait toutefois poser problème. Une ordonnance du vice-roi Martín Enríquez du 7 avril 1576 fixa une limite de têtes d'animaux par *caballería*, pour s'assurer que ces terres étaient bien utilisées pour la culture du blé : celle-ci était fixée à 20 bœufs, 4 vaches à lait, 20 chèvres et 8 juments pour le dépiquage[49]. En août 1588, le vice-roi marquis de Villamanrique reprocha aux *labradores* de Zamora et Jacona, dans le Michoacán, de ne pas avoir respecté ces limites, ce qui avait entraîné une chute de la production : il avait été rapporté au vice-roi que des 12 ou 15 000 fanègues de

[44] « *otra es muy mejor como usan onde ay abundancia de bestias cavallares: porque estas en muy breve espacio de tiempo desmenuzan la paja y deshazen el espiga* » : Gabriel Alonso de Herrera, *Obra de agricultura*, *op. cit.*, f° 13v.
[45] Sur le fléau, voir Perrine Mane, *Le travail à la campagne au Moyen Âge*, *op. cit.*, p. 172.
[46] George M. Foster, *Culture and Conquest*, *op. cit.*, p. 67. Le dépiquage par force animale fut effectivement plus courant dans le sud de l'Espagne, voir par exemple Luis Javier Coronas Vida, *La economía agraria de las tierras de Jaén*, *op. cit.*, p. 301-2. Sur l'importance de l'énergie animale en Amérique, je renvoie à nouveau à la thèse en préparation de Jerónimo Bermúdez.
[47] « *[35] yeguas de trilla chicas e grandes ansi mismo herradas con el otro hierro que el del margen* » : AGNot, 1-GRA-66-684. Je n'ai pas pu établir le lien de parenté entre les deux Alonso.
[48] « *ni aya otros ganados ningunos sino tan solamente los bueyes de labor y carreteria y bestias de trilla y servicio* » : AGN, Mercedes, vol. 4, f° 368v.
[49] Silvio Zavala, *Ordenanzas del trabajo*, *op. cit.*, p. 67-68.

blé qui étaient récoltées annuellement, la production était tombée à 5 000 fanègues[50]. Ce rapport peut être lu autant comme l'indication de l'utilisation comme pâturages de terrains initialement concédés pour le blé que de la difficile gestion des bêtes de labour et de dépiquage, dont l'augmentation pouvait provoquer ce genre de tensions.

I.B.3. Vannage et criblage

Après le dépiquage, le blé devait être « lavé », c'est-à-dire vanné ou criblé pour séparer le grain des impuretés et de la poussière. Il fallait employer un crible ou van, des instruments circulaires avec un treillis, le plus souvent d'osier, avec un maillage de taille variable pour effectuer le travail, le van étant plus technique que le crible[51]. Le terme espagnol était *harnero* ou *criva* mais on trouve également celui de *cedazo*, qui décrit théoriquement plutôt un tamis, instrument similaire, mais avec un tissu au lieu d'un treillis, utilisé pour nettoyer la farine[52].

Les archives notariales sont plutôt discrètes sur la question : je n'ai trouvé qu'une seule occurrence d'un crible (*harnero*) dans l'inventaire d'une *estancia* de bétail ovin, vendue en 1572[53]. Les *cedazos* furent plus fréquents, pour préparer la farine des pâtissiers, avec des contrats qui établissaient le nombre de passages par tamis nécessaires pour assurer la qualité de leurs pâtés[54].

Ces outils étaient facilement fabricables en osier et il n'est pas exclu que les *labradores* aient pu se tourner vers des artisans mésoaméricains, puisqu'une tradition de vannerie existait en Mésoamérique. Une entrée du manuscrit Sierra-Texupan, livre de comptes de la communauté de Santa Catalina Texupan dans la Mixteca suggère toutefois que des artisans castillans ont pu produire ces objets et en vendre dans toute la vice-royauté (image 34).

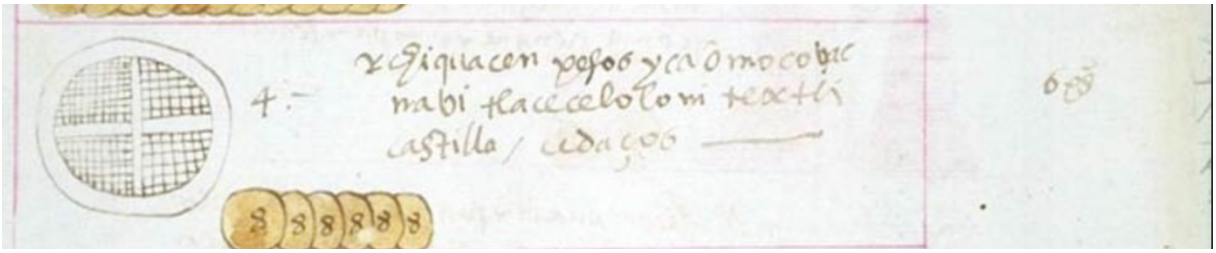


Image 34 : Cribles ou tamis achetés par le village de Santa Catalina Texupan.
Source : *Codex Sierra-Texupan*, Biblioteca Histórica José María Lafragua (Puebla).

[50] *Ibid.*, p. 66-69.
[51] Sur la différence entre vannage et criblage, voir Perrine Mane, *Le travail à la campagne au Moyen Âge*, *op. cit.*, p. 181-82.
[52] Covarrubias donna des définitions pour chacun des trois termes mais nota bien la polysémie de *cedazo* utilisé pour désigner un *harnero* : Sebastián de Covarrubias, *Tesoro*, *op. cit.*, f°s 249r, 266v et 461r.
[53] AGNot, 2-ALA-4-324.
[54] AGNot, 1-ALM-13-285 ; 2-ALA-2-119. Un contrat d'apprentissage de 1602 avec un « maître-tisserand de toiles de tamis » (« *maestro de tejer telas de cedazos* ») suggère que l'usage dominant du terme *cedazo* correspond bien à un tamis : AGNot, 497-PEJ-3357-270.

Cette entrée enregistre l'achat de 4 cribles, achetés en dehors du village, pour un montant de 6 pesos. Le texte est en nahuatl, mais le terme « *cedazo* » fut employé pour désigner l'instrument. L'image correspond clairement à un crible, au maillage assez large. Pourtant, le texte détaille l'objet comme un « *tlaceloloni textli castilla* », soit un « séparateur pour la farine de Castille[55] ». L'usage est donc incertain, puisque le dessin de l'objet correspond à un crible, mais le texte décrit plutôt à un tamis. La présence de l'objet témoigne en revanche de l'assimilation de pratiques castillanes pour la production de blé, sans doute sur une terre communale.

Le criblage du blé n'apparaît pas dans les services du *repartimiento*. Comme le travail n'est pas urgent, il fut peut-être réalisé progressivement, au cours de l'année, par le *labrador*, les esclaves du domaine ou via une main-d'œuvre salariée qui venait travailler en dehors du *repartimiento.* Cette dernière option apparaît à travers une liste de novembre 1602, établissant les débiteurs de Garci López Cano, un habitant de Mexico. Sur 36 débiteurs, 17 individus, furent listés comme « un Indien dont le travail est de laver le blé », avec des dettes allant de 1 peso et 1 *tomín* jusqu'à 15 pesos chacun. La présence de deux laboureurs dans la liste, en plus de deux « Indiens esclaves », réduits pour dettes, suggèrent que Garci López Cano était lié au négoce du blé. Il fut peut-être un intermédiaire qui fournissait des travailleurs salariés pour cribler le blé, s'arrangeant pour les endetter au passage[56].

I.B.3. Stockage et mouture

L'étape suivante consistait à entreposer le grain pour sa conservation, dans des greniers, appelés *trojes*, ou parfois *graneros*. Ils apparaissent dans les descriptions d'exploitations, mais sans que le bâti et les spécificités techniques de conservation ne soient détaillés[57]. L'infrastructure était en tous cas essentielle, notamment en raison des orages estivaux, ce qu'exprima en avril 1591, Sebastián de Luna, laboureur de Tultitlán, dans une lettre au vice-roi :

> « Cela fait cinq ans qu'il laboure certains champs de ce pays, sur lesquels il a édifié quelques bâtiments pour vivre et comme les temps ont été durs, il n'a pas pu les couvrir et maintenant qu'il a récolté quelque chose, il n'a pas d'endroit où

[55] Je m'appuie sur la traduction vers l'anglais de K. Terraciano : Kevin Terraciano (dir.), *Codex Sierra*, éd. cit., p. 154.
[56] « *indio, del oficio de limpiar trigo* » : AGNot, 497-PEJ-3357-369. Deux individus (Miguel Rafael et Mateo de San Miguel) ne sont pas explicitement décrits comme « Indiens », mais comme employés au criblage du blé : leurs noms ne permettent pas de trancher mais il est envisageable qu'ils furent des paysans espagnols appauvris.
[57] Voir par exemple AGNot, 1-CAA-21-196 ; 1-SAP-153-218.

entreposer le blé qu'il a récolté et à cette fin, il a besoin de couvrir lesdits bâtiments et [donc] de 12 Indiens pour 4 semaines[58]. »

Ces infrastructures étaient parfois louées, par exemple par les percepteurs de la dîme[59]. Le grain pouvait aussi être séché avant son stockage ou sa mouture. Par mimétisme des pratiques mésoaméricaines, certains séchaient leur blé sur des *petates*, des nattes de palmier, utilisées pour sécher le maïs ou pour dormir. L'ingénieur et imprimeur allemand Heinrich Martin, connu comme Enrico Martínez après son installation à Mexico, recommanda de ne pas suivre cette pratique. Dans son *Reportorio de los tiempos*, une description historico-géographique du Mexique et un traité cosmographique, publié à Mexico en 1606, il suggérait de « bien sécher [le blé] avant de le mettre au grenier, [mais] de ne pas le sécher sur des *petates* posés sur le sol comme certains le font », à cause de l'humidité. Il fallait plutôt les faire sécher sur des toits-terrasses (*azoteas*) ou attendre un jour chaud et sec pour les entreposer dans le grenier[60]. L'usage des *petates* était pourtant bien implanté : le visiteur envoyé par l'Audience dans le procès contre les Augustins d'Ocuituco l'observa. Lors de sa visite du moulin, construit pour le monastère, il vit « deux ou trois petits monceaux [de farine] qui étaient sur des *petates*[61] ». Le stockage, surtout dans un milieu soumis à de fortes variations d'humidité, était délicat et pour limiter les pertes, le blé était sans doute criblé au préalable[62].

Même si des moulins communautaires existaient, à l'instar de celui d'Ocuituco, les *labradores* pouvaient réaliser eux-mêmes la mouture. Les meilleurs domaines avaient en effet leurs propres meules, comme le domaine de Hernando de Portugal, loué par Andrés Merino de Meneses en 1578, qui incluait un « moulin avec 3 pierres ». Le blé était moulu sur place, un *cahíz* de farine devait d'ailleurs être remis au propriétaire en plus du loyer[63].

---

[58] « *de cinco años a esta parte ha labrado unas tierras de pan llevar en las cuales ha edificado unas casas para vivir y a causa de que los tiempos han sido trabajosos no las ha podido cubrir y que ahora ahí ha tenido cosecha y que el trigo que cogió no ha tenido donde encerrarlo y que para este efecto tenía necesidad de cubrir las dichas casas y de 12 indios por 4 semanas* » : FHT, III, p. 170.

[59] AGNot, 375-MOJ-2483-140.

[60] « *Secarlo muy bien, antes de echarle en la troxe o granero, y no se a de secar sobre petates tendidos en el suelo como algunos hazen* » : Enrico Martínez, *Reportorio de los tiempos, y historia natural desta Nueva España*, *op. cit.*, p. 167b. L'ouvrage, pourtant imprimé par Martínez lui-même comporte de nombreux problèmes de pagination : il y a une pagination des pages 1 à 52, puis une foliotation des folios 52 à 96 (mais les mentions des folios manquent sur plusieurs folios puis sur tous les folios 79 à 96), puis un retour à une pagination mais à la page 77, jusqu'à la page 196, page à laquelle la pagination reprend à la page 167, celle citée ici. La pagination redevient chaotique à partir de la page 229 (paginée 129).

[61] « *dos o tres montoncillos della questava en petates* » : AGI, Justicia, 205, N. 3, s. f. Sur ce procès, voir p. 400.

[62] Sur les aléas et les risques du stockage, les pertes occasionnées et le travail nécessaire, voir Gérard Béaur, « Spéculer sur les blés », art. cit., p. 75-79.

[63] « *molino con 3 piedras* » : AGNot, 1-ALA-11-276.

Certains *labradores* manœuvrèrent pour s'approprier des moulins. Antón Pérez reçut ainsi en mai 1579 la possession d'un moulin à Cuautitlán, qui avait été construit par Diego Mesía de la Cerda suite à une autorisation vice-royale. En septembre de la même année, le moulin lui fut même cédé en raison de « l'amitié » et de ses « bonnes œuvres dignes de rémunération ». Il s'agissait sans doute d'une vente déguisée, indiquant en tous cas une certaine perméabilité entre culture du blé et meunerie en Nouvelle-Espagne[64]. La vente par Andrés Pérez, laboureur, en 1593 de 150 *quintales* de « bonne farine de blé » à Alonso Gutiérrez, pour 300 pesos, est un autre exemple de l'intégration des laboureurs à ce marché[65].

I.B.4. Transport et vente

Pour l'essentiel toutefois, le blé était vendu avant la mouture. Les baux en nature précisaient souvent qu'il fallait remettre le blé « bien préparé » (« *bien acondicionado* »), sans doute dans des sacs, même si les archives manquent à ce sujet. Le transport représentait un coût assumé par les *labradores*, car les baux prévoyaient régulièrement l'obligation d'amener le blé jusqu'au bailleur, à Mexico[66]. Le blé qui n'était pas remis aux bailleurs était revendu, sans doute à des intermédiaires, même si la vente directe existait : en janvier 1589, un laboureur de Tacuba, Antón Costa, vendit son blé directement à un boulanger, Bartolomé Sánchez[67]. Ce dernier avait acheté 200 fanègues de blé à 18 réaux la fanègue, pour un total de 450 pesos, payant le tiers comptant et s'engageant à payer le reste dans un délai de huit mois[68].

Ces ventes représentent les seules occasions de connaître le type de blé cultivé. La catégorie usuelle était celle de « *trigo* », qui décrivait toute céréale panifiable, mais renvoyait d'abord au froment. Les qualificatifs du *trigo* étaient rares, mais renvoyaient précisément à la blancheur du pain que l'on en produisait : le *trigo blanquillo* (blanchâtre) ou *rubión* (blondâtre) était moins apprécié que le froment de qualité supérieure que représentait le *trigo candeal* (du latin *candidus*, blanc immaculé), dont on faisait le meilleur pain[69]. Entre ces deux catégories, on

[64] « *amistad* » ; « *muy buenas obras dignas de remuneración* » : AGNot, 1-ALA-11-525 ; 1-ALA-11-594.
[65] « *harina buena de trigo* » : AGNot, 1-GRA-66-794. Le prix fut établi à 6 pesos la charge de 3 *quintales*.
[66] Un document présenté dans un procès aujourd'hui perdu conserve les arrivées jour après jour dans la maison d'un certain Gaspar Rodríguez, sans doute un gros propriétaire. Le blé, jusqu'à 63 fanègues, était amené par mules : AGN, Indiferente virreinal, caja 6655, exp. 83, s. f.
[67] AGNot, 374-MOA-2463-108.
[68] AGNot, 1-BAL-20-48.
[69] AGNot, 2-ALA-4-295 ; 1-ROJ-136-122. Pour la définition, voir Sebastián de Covarrubias, *Tesoro*, *op. cit.*, f° 186r. Concernant le blé *rubión*, voir RG Michoacán, p. 244. Son statut médiocre apparaît dans un passage du Quichotte, où Sancho décrit Dulcinea del Toboso, vannant du blé. Alors que don Quichotte lui demande s'il s'agissait de blé « *blanco o candeal* », Sancho répond qu'il ne s'agissait que de *rubión* : Miguel de Cervantes Saavedra, *El ingenioso hidalgo don Quixote de la Mancha*, *op. cit.*, f° 172r.

faisait également du pain blanc avec le blé *chamorro*, ou *chemorrillo*, un blé non barbu[70]. Les différences de qualité entre ces blés expliquent les différences de prix, qui pouvaient varier du simple au double[71]. Tous ces blés étaient toutefois des blés blancs, rappelant précisément l'un des buts de la production de blé en Nouvelle-Espagne : produire du pain blanc, consommable par les Espagnols comme outil de distinction, sans rechercher la diversité des pains de la péninsule Ibérique.

De fait, les autres céréales, moins appréciées, n'étaient pour l'essentiel pas mentionnées : nulle trace de céréales pourtant cultivées en Espagne comme l'avoine (*avena*), le seigle (*centeno*) ou même, dans une moindre mesure, l'épeautre (*espelta, escanda* ou *escaña*)[72]. L'orge (*cebada*) était bien présente, mais de façon complètement secondaire : en 1578, Antonio Adán loua un domaine avec 100 fanègues de superficie de blé, mais seulement 12 fanègues d'orge et 10 fanègues de maïs[73]. En 1592, Antón Jiménez légua un champ avec 140 fanègues de blé semé et 20 d'orge[74]. Si certains baux laissaient bien la possibilité aux fermiers de « semer les semences qu'ils voudraient », le blé dominait très largement[75].

Un recensement des *labradores* du district de Tepotzotlán en 1602 confirme que le but premier était la production d'une céréale panifiable. Les agents qui établirent le recensement enregistrèrent 13 644 fanègues de superficie pour le blé (85,1 % des surfaces), 2 258 d'orge (14,1 %) et 137,5 (0,8 %) de maïs (annexe 17)[76]. Sur les 94 domaines visités, seuls 4 produisaient plus d'orge que de blé, dont l'un de très petite taille (seulement 16 fanègues de superficie). En Vieille-Castille, vers 1580, Francis Brumont observe une distribution

[70] Voir ce testament de 1626 où l'on retrouve du blé *candeal*, majoritaire, et un peu de blé *chemorrillo* : AGNot, 497-PEJ-3362-BIS-52. Voir la définition du *Diccionario de autoridades* dans son édition de 1729 : « *en la espiga no echa las que comunmente llaman barbas o aristas. Hacese del un pan mui blanco y sabroso* ».

[71] Voir par exemple l'achat en septembre 1603 par Hernando de Álamo, laboureur de Coyoacán, de 115 fanègues à 20 réaux la fanègue et 84 fanègues à 9 réaux. Aucune indication ne permet de les distinguer mais je n'ai pas pu consulter le document original, qui les distingue peut-être : AGNot, 1-VIA-179-1319.

[72] L'absence de l'épeautre, déjà en recul en Europe, n'est guère surprenante : François Sigaut, « Les spécificités de l'épeautre et l'évolution des techniques », 1989, dans éd. Jean-Pierre Devroey et Jean-Jacques Van Mol, *L'épeautre, histoire et ethnologie*, Treignes, Dire, 29-49. La relation de Quérétaro, citée précédemment, rend compte que le *rubión*, était appelé localement « beau seigle » (« *centeno hermoso* »), indice éventuel d'une présence résiduelle. Sur les différentes céréales et leur évolution au cours du Moyen Âge jusqu'au début de l'époque moderne, voir Perrine Mane, *Le travail à la campagne au Moyen Âge*, *op. cit.*, p. 93-94. Sur leur consommation en Espagne, voir Rebecca Earle, *The body of the Conquistador*, *op. cit.*, p. 59-60.

[73] AGNot, 1-ALA-11-367.

[74] AGNot, 374-MOA-2463-86.

[75] « *sembrar las semillas que quieran* » : AGNot, 2-ALA-4-51.

[76] AGN, vol. 70, exp. 8. À ces chiffres, il faut rajouter 98 fanègues consacrées à l'alimentation (*sustento*), sans doute pour les travailleurs du domaine, sans précision des céréales cultivées. L'archive a été analysée par C. Gibson, pour évaluer la concentration de la propriété foncière dans la vallée de Mexico. Gibson donne des chiffres légèrement différents, sans que cela ne change les proportions (13 579 fanègues de blé, 1 952 d'orge, 138 de maïs) : Charles Gibson, *The Aztecs under Spanish Rule*, *op. cit.*, p. 324.

nettement moins polarisée : 57,6 % des surfaces consacrées au blé, 33,9 % à l'orge, 5,9 % au seigle, 2,6 % à l'avoine[77].

L'association de l'orge au maïs témoigne de l'usage laissé à ces deux céréales dans les domaines des *labradores*. La complémentarité, souvent décrite comme une concurrence, entre les deux céréales, jugées par les Espagnols comme de second rang, était réelle, car toutes deux furent utilisées pour l'alimentation animale. L'auteur de la relation géographique de Tepeaca déclara que « l'orge pousse très bien, mais on ne la sème pas, car, comme le maïs sert d'aliment aux chevaux, personne ne s'intéresse à l'orge[78] ». Antonio de Ciudad Real nota la même chose, sans même expliciter le lien avec l'alimentation animale, sans doute considérée comme une évidence : « l'orge pousse peu, car personne ne le sème en raison de l'abondance de maïs[79] ». À cette fin, du maïs était parfois acheté par des *labradores*[80]. On peut également supposer qu'une partie fut produite pour nourrir les travailleurs du *repartimiento*. L'orge fut donc minoritaire, sans être absente, en complément du maïs.

I.C. Calendrier agraire et adaptation du blé

I.C.1. Adapter le calendrier à un nouveau climat

Les étapes de la culture du blé en Nouvelle-Espagne suivaient donc le cycle existant en Europe, dans une version simplifiée et qui correspondait aux caractéristiques de la vice-royauté dans la seconde moitié du XVIe siècle, entre abondance de terres et de force animale, mais pénurie d'instruments en métal et de force humaine.

Les premiers cultivateurs de blé sur les hauts plateaux du Mexique observèrent donc naturellement le calendrier qu'ils connaissaient : pour le dire rapidement et concernant les céréales d'hiver, ils travaillaient la terre et semaient à l'automne et en hiver, pour récolter en été. Ces tentatives se heurtèrent à un problème fondamental, déjà connu par les Espagnols aux Antilles et rapidement observé en Nouvelle-Espagne. En effet, le régime mésoaméricain des pluies diffère fortement de celui européen. La saison sèche survient en hiver, tandis que les précipitations se concentrent entre juin et septembre, avec des pluies particulièrement fortes

[77] Francis Brumont, *Paysans de Vieille-Castille*, *op. cit.*, p. 106. La part de l'orge progressa au XVIIe siècle, car elle était utilisée pour l'alimentation des mules, dont l'usage était croissant : Annie Antoine, Jean-Michel Boehler et Francis Brumont, *L'agriculture en Europe occidentale*, *op. cit.*, p. 172.
[78] « *se da muy bien la cebada, excepto que no la quieren sembrar porque, como el maíz sirve de cebo para los caballos, no hacen caso de la cebada* » : RG Tlaxcala II, p. 253.
[79] « *Cebada se da poca, por que no se dan a sembrarla por haber como hay tanta abundancia de maiz* » : TCD, I, p. 65.
[80] AGNot, 2-ALA-3-603 ; 1-GRA-66-133.

qui cumulent les trois quarts des précipitations annuelles[81]. Ce qui était semé à l'automne mourrait par conséquent de la sécheresse hivernale[82].

Cette inversion des saisons sèche et humide entre Europe et Mésoamérique empêcha la culture du blé et déconcerta les Européens, à l'instar du voyageur milanais Girolamo Benzoni, qui l'observa au milieu du XVIe siècle :

> « L'été commence à partir de janvier et dure jusqu'à la fin d'avril ; et l'hiver commence en mai et finit en décembre. On ne l'appelle pas hiver parce qu'il fait froid, mais en raison de l'abondance de pluies. Au contraire, [l'hiver] est plus chaud que l'été, car les vents s'arrêtent et certaines vapeurs chaudes et humides sortent de la terre, lesquelles génèrent de nombreuses maladies et au contraire pendant l'été des vents du nord-est et de l'est soufflent en permanence et le ciel est toujours calme[83]. »

Pour ces individus issus de sociétés agraires européennes, l'importance critique de l'alternance entre humidité propice à la croissance de la céréale et saison sèche pour récolter et battre les grains était connue et justifiait donc aux yeux de Benzoni de considérer qu'au Mexique les saisons étaient inversées.

Les Espagnols vécurent du reste ce que l'historien du climat Bradley Skopyk a appelé « l'âge pluvial du Mexique colonial » (« *Colonial Mexican pluvial* »), déclinaison régionale du petit âge glaciaire : après une période relativement sèche de 1514 à 1539, les années 1540 à 1620 connurent un niveau anormalement élevé de précipitations et un refroidissement du climat, notamment sur les décennies 1540-1550 et 1590-1620 ; une conjonction qui accentua la violence de la saison des pluies, tout en accroissant le risque de gel en hiver[84].

---

[81] Le fait a été observé dès l'époque moderne, voir les témoignages au chapitre 3. Voir aussi Juan Carlos Garavaglia, « Crisis e historia ecológica : dos ejemplos mexicanos entre "ecohistoria" e historia social », dans éd. Chris Wickham, Henry Kamen et Elena Hernández Sandoica, *Las crisis en la historia*, Salamanque, Universidad de Salamanca, 1995, p. 119-44. Par ailleurs, le blé ayant un coefficient de transpiration supérieur à celui des plantes mésoaméricaines, il s'accommode moins de longues périodes de sécheresse. Il faut en effet moitié moins d'eau pour cultiver le maïs, au cycle du reste plus court, que pour le blé.

[82] Voir par exemple un témoignage de 1535 au Guatemala, de blé perdu, en l'absence de pluies entre novembre et avril : Justo L. del Río Moreno, *Los inicios de la agricultura europea*, *op. cit.*, p. 90.

[83] « *la Estate comincia di Genaio, & dura per infino alla fine d'Aprile; & l'Inverno fa principio à Maggio, à finisce per Decembre; non si chiama Verno perche gli faccia freddo, ma per l'abbondanza delle proggie, anziè più caldo che la State, per causa che cessano gli venti, & fagliono della terra certi vapori caldi, & humidi, i quali generano molte infirmitá, & per lo contrario, la State soffiano sempre venti da Greco Levante, & di continuo si vede il Ciel sereno* » : Girolamo Benzoni, *La historia del Mondo Nuovo*, Venise, Pietro et Francesco Tini, 1572, f° 62r.

[84] Bradley Skopyk, *Colonial cataclysms*, *op. cit.*, notamment la synthèse p. 11-13.

L'adaptation aux saisons et la mise en œuvre d'un nouveau cycle du blé furent difficiles et nécessitèrent de nombreux tâtonnements[85]. Pour résoudre cette équation, la première solution fut de décaler le calendrier agraire pour faire, effectivement, de l'été calendaire l'hiver agraire et vice-versa. Les champs étaient labourés et semés au début du printemps jusqu'au début de l'été, avant la saison des pluies, pour tirer profit de celle-ci pour la croissance du blé. Les moissons avaient lieu au cours de l'automne et de l'hiver.

Ce cycle, suivant de fait le calendrier du maïs non irrigué, fut sans doute mis en place après l'observation des pratiques agraires mésoaméricaines. Il permit, bon an, mal an, d'assurer une production de blé, mais se heurtait à deux problèmes importants : d'une part, les pluies trop abondantes rendaient nécessaires des travaux de désherbage importants et urgents. Les multiples plaintes de laboureurs qui réclamaient urgemment une main-d'œuvre importante témoignent de l'effet catastrophique représenté par cette pluviométrie élevée.

D'autre part, de façon plus grave encore, le blé arrivait à maturité avec des épis pleinement développés, au moment où les températures baissent fortement, lorsque, sur les hauts plateaux, le gel survient régulièrement. Les récoltes furent ainsi fréquemment perdues en hiver à cause du gel, ce qui transparaît des comptes rendus de la municipalité de Mexico. En décembre 1530, toute sortie de blé de la ville fut interdite dans l'expectative d'un « manque de blé, car une grande partie a gelé[86] ». Tout le blé gela à nouveau en décembre 1543, puis en décembre 1555[87]. Ces années ne furent pas les seules années de gel, mais sans doute celles où le froid fut particulièrement intense, emportant l'essentiel de la récolte. Comme l'exprima avec dépit en 1532 Ruy González, habitant de Mexico, évoquant des arbres de Castille : « ce qui germe brûle en été et gèle en hiver, de sorte que [les arbres] ne poussent jamais ni ne fructifient[88] ».

---

[85] Pour une description de certains essais menés, rapportés par Enrico Martínez au début du XVIIe siècle, voir Enrico Martínez, *Reportorio de los tiempos, y historia natural desta Nueva España*, *op. cit.*, p. 168b-69. Au XVIIIe siècle, alors que l'agronomie était plus développée, les problèmes d'adaptation à de nouveaux climats se posèrent dans d'autres colonies européennes. Voir le cas de plusieurs cultures, y compris du blé, à Maurice, dans la deuxième moitié du XVIIIe siècle : Dorit Brixius, *Creolised Science*, *op. cit.*, p. 110-16.

[86] « *se espera necesidad de trigo por lo mucho que se ha helado* » : AdC, II, p. 69.

[87] AdC, V, p. 19 ; AdC, VI, p. 205.

[88] « *lo que echa en el verano se quema y yela en el yvierno por maña que nunca salen ni llegan para que puedan dar fruto* » : AGI, Patronato, 180, R. 53, f° 856v. Voir également le témoignage de Garci Ruiz en 1572, en faveur des Dominicains de Mexico qui ne tiraient, selon lui, aucun profit de leurs champs de blé de Huehuetoca car « la plupart des années, les champs gèlent » (« *muchos años se yelan las simenteras* ») : BNAH, Colección antigua, vol. 320, f° 18r-20r. Plus au nord encore, à Tezcatepec (village aujourd'hui disparu, situé au nord de Hueypoxtla), la relation géographique de 1579 rendit compte que « le blé [et] l'orge poussent, même s'il[s] gèle[nt] la plupart des années » (« *El trigo, cebada, se da; aunque los más a[ñ]os se hiela* ») : RG Mexico III, p. 148.

I.C.2. Développement du blé irrigué

Face à ces problèmes, une partie des laboureurs et propriétaires de champs de blé se tourna vers l'irrigation : le but était de suivre à nouveau le cycle européen, en faisant pousser le blé pendant la saison sèche, grâce à l'eau d'irrigation. Un exemple de l'ouverture de nouvelles terres grâce à l'irrigation, notamment sur les coteaux du bassin de Mexico, s'observe sur les terres appropriées par le magistrat Lorenzo de Tejada à l'ouest de Mexico dans les années 1540[89]. Ce furent bien les travaux d'irrigation qui permirent au juge de faire pousser le blé et les autres plantes de Castille, ce que confirmèrent de nombreux témoins, comme Francisco Rodríguez, qui possédait des champs proches du domaine de Tejada :

> « En ce pays, il gèle dans la plupart des endroits à partir du mois d'octobre, à la fin de la saison des pluies, et pour cette raison, il est nécessaire de semer les terres très tôt, ce qu'on ne peut pas faire sans eau [d'irrigation][90]. »

Francisco Sánchez Herrero compléta :

> « Ce témoin a des terres dans ledit district et avant que n'arrive l'irrigation, ce qu'il semait était brûlé par le gel et il a vu la même chose se produire chez certains de ses voisins […]. Cela ne se produit plus depuis qu'il a ladite eau, car comme l'on sème tôt, quand le gel arrive, les blés sont déjà hauts[91]. »

On semait donc dès dès septembre, à la fin de la saison des pluies, plus tôt qu'en Europe, l'irrigation permettant de passer la saison sèche. Le blé était haut au moment des gels, en fin de tallage et en montaison, mais avant l'épiaison, alors que le blé résiste encore au gel[92]. À la fin de l'hiver, le risque de gel s'éloigne et les températures sont déjà suffisamment élevées, surtout au printemps, pour que le blé termine sa maturation avant la saison des pluies.

Il était nécessaire de moissonner, de février à juin, avant les orages estivaux qui détruisaient systématiquement les blés. Le médecin-botaniste Francisco Hernández l'avait observé lors de son expédition en Nouvelle-Espagne, ce qu'il décrivit dans sa traduction

---

[89] Voir chapitre 5, p. 314.

[90] « *en esta tierra por la mayor parte yela entrante el mes de octubre que se alzan las aguas y para esto es menester senbrar las dichas tierras muy temprano lo qual no se puede hazer no teniendo agua* » : AGI, Justicia, 260, f° 280v.

[91] « *Este testigo tiene tierras en la dicha comarca y antes que viniese la dicha agua se le quemaba de yelo lo que en ella senbrava y lo mismo vido a otros vezinos suyos […] lo que no se haze despues que tiene la dicha agua porque como siembran temprano quando vienen los yelos estan los trigos granados* » : *Ibid.*, f° 271v. La formulation « *trigos granados* » peut prêter à confusion : je la comprends comme le fait que le blé était haut, mais que l'épi n'était pas entièrement formé, car à ce moment, il est le plus fragile au gel.

[92] Voir la note de la chambre d'agriculture de Lozère, « Céréales et résistance au froid », https://lozere.chambres-agriculture.fr/fileadmin/user_upload/Occitanie/071_Inst-Lozere/Productions_et_techniques/C%c3%a9r%c3%a9ales_et_ressistance_au_froid.pdf, consulté le 4 avril 2025.

commentée de l'*Histoire naturelle* de Pline l'Ancien : au Mexique, « le blé que l'on sème en mars est récolté en octobre et celui que l'on sème en septembre se récolte en mars », témoignant du double cycle entre blé non irrigué et blé irrigué[93]. Ce calendrier continua d'être suivi dans les haciendas de Tlaxcala au XVIIIe siècle, avec du blé semé en octobre et récolté entre avril et mai[94].

L'irrigation permit ainsi de contourner les problèmes posés par l'inversion du régime des pluies au Mexique, évitant à la fois la sécheresse et le gel hivernaux et les orages estivaux et, par conséquent, étendit la culture du blé, qui pouvait être cultivé dans les régions plus froides, généralement les plus hautes en altitude des hauts plateaux. Le principal défaut de ce cycle était que les moissons se déroulaient juste avant, voire au début de la saison des pluies et que par conséquent, le battage animal pouvait difficilement avoir lieu, ce dernier nécessitant des sols secs. Le blé était donc vraisemblablement stocké en gerbes pour être dépiqué à la saison sèche, même si un travail effectué à l'intérieur des maisons put être complémentaire, les années où la saison des pluies se prolongeait[95]. Malgré l'échec de la culture du blé aux Antilles, le juge Alonso de Zuazo y anticipait déjà le problème des pluies d'été : dans une lettre de janvier 1518, il suggéra au roi d'ordonner la moisson du blé « comme en France et en votre province de Guipuzcoa avec sa paille et son épi pour être lavé [sic pour dépiquer] à l'intérieur des maisons, car il pleut beaucoup[96] ». Il manque seulement dans les archives la trace des fléaux nécessaires à ce travail domestique, même si la liste de Garci López Cano des « Indien[s] dont le travail est de laver le blé » est peut-être un témoignage indirect de l'usage d'autres outils dans un cadre domestique[97].

Les rendements plus importants et plus sûrs permis par le blé irrigué furent rapidement connus et la Couronne encouragea la diffusion de l'irrigation pour le blé. Les instructions royales laissées en 1550 à Luis de Velasco, nouveau vice-roi de la Nouvelle-Espagne, lui demandèrent de déplacer les troupeaux qui occupaient les terres irriguées afin d'y planter du blé « car le blé irrigué ne gèle pas et celui que l'on cultive sans irrigation est endommagé par

---

[93] « *el trigo que se siembra por marzo se coge por cotubre, y el que se siembra por setiembre se coge por marzo* » : Pline l'Ancien, *Historia natural*, *op. cit.*, p. 740.

[94] Wolfgang Trautmann, *Las transformaciones en el paisaje cultural de Tlaxcala*, *op. cit.*, p. 170.

[95] Gérard Béaur, « Spéculer sur les blés », art. cit., p. 62.

[96] « *cojiendose como en Francia e en vuestra provincia de guipozcoa con su paja e espiga para se limpiar dentro en casa porque son muchas las aguas* » : AGI, Patronato, 170, R. 8, f° 3v. Voir aussi Arnold J. Bauer, « La cultura mediterránea en las condiciones del Nuevo Mundo », art. cit., p. 33-34.

[97] AGNot, 497-PEJ-3357-369. Le dépiquage domestique fut également décrit par Herrera, qui rapporta que « dans les pays pluvieux et où on récolte peu de blé, comme dans les montagnes, après la moisson on met le [blé] rapidement dans les maisons et dedans on détache le grain de l'épi à coups de masse » (« *En las tierras lluviosas y onde cogen poco pan como son serranias en segando metenlo luego en casa y alla lo maçean para sacar el grano del espiga* ») : Gabriel Alonso de Herrera, *Obra de agricultura*, *op. cit.*, f° 13v.

les gels[98] ». Si dans certains cas, comme à Atlixco, des réseaux préhispaniques d'irrigation furent réemployés, suite à des abandons ou après l'éviction des populations locales, dans bien d'autres terrains, il fallut construire ou étendre le réseau, ce qui ne fut pas sans générer des conflits d'usages[99].

À l'instar du domaine de Lorenzo de Tejada, de longs et coûteux travaux furent nécessaires pour ouvrir des terrains aux plantes de Castille, dont les villages autochtones payèrent le prix le plus élevé par la surcharge de travail que ces travaux impliquaient. Pour les *labradores*, cela représentait également des investissements onéreux. Dans une lettre à son frère, Hernán Sánchez décrivit en 1569 son installation à San Martín, en Nouvelle-Galice, et signala une dépense de 1 500 pesos pour amener de l'eau à ses champs, un coût élevé, mais dont il espérait un bon rendement en raison des prix élevés du blé[100].

Suivant des cycles différents, blés irrigué et non irrigué furent en réalité complémentaires et permirent une production de blé importante à l'échelle de la vice-royauté (sur les calendriers, voir annexe 18)[101]. Le calendrier agricole était significativement étendu. Une réclamation des laboureurs de Tacuba en 1595 en donne un exemple pour les moissons, lorsqu'ils furent informés de la Pragmatique royale prise par Philippe II pour protéger les paysans espagnols d'arrestations ou de confiscations de juillet à septembre de chaque année, le temps des moissons. Les laboureurs rapportèrent que ces mois ne convenaient pas en Nouvelle-Espagne, car les « saisons [y] sont différentes de celles de Castille ». La moisson et les semailles s'étalaient, selon eux, de début décembre à la Saint-Jean (24 juin). S'il est vrai que de cette façon ils étendaient la durée de protection à plus de la moitié de l'année, cette réponse témoigne aussi des effets de l'association entre les deux méthodes de culture sur le calendrier agricole[102].

La complémentarité entre blés irrigué et non irrigué s'observe mieux dans la vallée d'Atlixco, véritable grenier à blé de la Nouvelle-Espagne dans ces années-là. Les températures, plus douces qu'à Mexico, permirent de tirer intégralement profit de l'alternance des saisons. Les descriptions particulièrement élogieuses d'Atlixco traduisent certes un discours d'une terre

[98] « *porque el trigo de regadío no se hiela y el que se coge sin regarse, por la mayor parte, recibe daño de los hielos* » : Ernesto de la Torre Villar et Ramiro Navarro de Anda (dir.), *Instrucciones y memorias de los virreyes novohispanos*, Mexico, Porrúa, vol. 1, 1991, 2 vol., p. 131.
[99] Juan Carlos Garavaglia, « Atlixco », art. cit. ; René de León Meza, « El cultivo del trigo en Nueva Galicia », art. cit., p. 47-48.
[100] Enrique Otte (dir.), *Cartas privadas*, éd. cit., p. 218.
[101] Voir le calendrier récapitulatif dans Jerónimo Bermúdez et Antoine Duranton, « A European rurality in the New World », art. cit., p. 40.
[102] « *temporales diferentes de los de castilla* » : AGN, Tierras, vol. 2967, exp. 98.

miraculeusement fertile grâce aux Espagnols et aux plantes de Castille, mais sont aussi révélatrices de l'admiration d'un lieu où le blé était récolté tout au long de l'année Le franciscain Motolinia, qui voyait un signe divin dans ce succès, fut témoin de l'association des deux cycles :

> « Comme cette vallée a beaucoup d'eau, on sème et récolte toute l'année et il arrive souvent alors qu'un blé vient d'être semé, qu'un autre soit en train de germer, que l'autre pousse et que l'autre a déjà un épi et que l'autre est mûr pour la moisson[103]. »

Une présentation très similaire se trouve dans le texte de Ciudad Real, quelques décennies plus tard, peut-être directement inspirée par la lecture du texte de Motolinia, attestant à nouveau du caractère exceptionnel de la vallée pour les Espagnols :

> « [Atlixco] est situé dans la vallée la plus célèbre de la Nouvelle-Espagne, laquelle peut être entièrement irriguée et est irriguée, et ainsi on y récolte une infinité de blés. Quand l'un naît, on en sème un autre, un autre est en croissance, l'autre a son épi formé, l'autre a ses grains qui mûrissent, l'autre est sec et on le moissonne et l'autre est prêt à être dépiqué et ainsi l'on produit presque continuellement du blé[104]. »

La vallée d'Atlixco fut le lieu où l'association fut la plus productive, mais on la retrouve dans d'autres terroirs, à une échelle plus restreinte. Les terres possédées par Antonio Freile en 1578 à Tlalnepantla étaient composées de 40 fanègues de blé non irrigué et de 40 de blé irrigué[105].

La tendance à la fin du siècle alla toutefois, vers une extension progressive du blé irrigué, particulièrement dans les régions froides, en raison des meilleurs rendements qu'il promettait, tout en réduisant les effets des aléas météorologiques et climatiques[106]. La présence accrue du blé irrigué dans la production agricole de la Nouvelle-Espagne explique que l'appropriation du sol fut progressivement complétée par une appropriation de la gestion de l'eau pour irriguer les champs de blé, au détriment des cultures mésoaméricaines[107].

---

[103] « *como este valle tiene mucha agua de pie, siembran y cogen cuando quieren, y muchas veces acontece estar un trigo acabado de sembrar, y otro que brota y otro estar en berza y otro espigando y otro para segar* » : Toribio de Benavente Motolinia, *Historia de los indios de la Nueva España*, éd. cit., p. 255-56.

[104] « *Está situado este pueblo en el más famoso valle de toda la Nueva España, el cual se puede todo regar y se riega, y asi se coge en él infinidad de trigo, cuando nace uno siembran otro, otro está en berza, otro espiga, otro grana, otro está seco y lo siegan y otro tienen en las eras, y así casi siempre se saca trigo* » : TCD, I, p. 100-101.

[105] AGNot, 1-ALA-11-408.

[106] Charles Gibson, *The Aztecs under Spanish Rule*, *op. cit.*, p. 321-33.

[107] Juan Carlos Garavaglia, « Crisis e historia ecológica », art. cit., p. 140-41.

I.C.3. Cultures autochtones et conflits calendaires

L'extension du blé irrigué était en outre une réaction à l'impasse de la disponibilité des travailleurs mésoaméricains. De fait, en plus des épidémies, la conjonction des deux types de blé signifiait également un besoin constant de main-d'œuvre, répartie le long de l'année en ce qui concerne le calendrier des deux types de blé, mais qui générait une tension accrue sur la production de maïs. Si la plante mésoaméricaine n'intéressait guère les Espagnols — du moins officiellement — celle-ci demeurait tout de même essentielle pour l'alimentation mésoaméricaine. Il était en outre plus facile de réquisitionner les travailleurs du *repartimiento* en dehors des saisons de travail les plus intenses du cycle du maïs. De fait, le calendrier du maïs, notamment non irrigué, correspondait plutôt au cycle du blé non irrigué. Le cycle, qui visait à tirer profit de la pluviométrie estivale, commençait au début du printemps, tandis que la saison des pluies était consacrée au sarclage et à d'autres travaux dédiés à la croissance du maïs, pour des récoltes durant l'automne et l'hiver[108].

À la fin des années 1590, le *repartimiento* était au bout de ses limites, en réclamant des travailleurs toute l'année, y compris lors des saisons les plus intenses dans les milpas[109]. Étant donné que le blé irrigué diminuait la concurrence avec l'année agraire mésoaméricaine, il représenta une solution à un problème autant climatique que de répartition du travail, pour composer avec des systèmes agraires mésoaméricains intensifs en travail, où la répartition de la force de travail sur l'année était essentielle[110].

II — LES *LABRADORES* ET LA CONSTRUCTION DE LA SOCIÉTÉ COLONIALE

Les *labradores* furent des acteurs incontournables de la diffusion du blé dans les campagnes mésoaméricaines, portant avec la céréale les instruments de la domination espagnole, qu'il s'agisse de l'appropriation du foncier ou de l'exploitation de la main-d'œuvre. Ces individus, issus de classes pauvres de la Castille, y trouvèrent leur compte : en quête d'ascension sociale, la culture du blé leur offrit de nombreux débouchés vers un enrichissement difficilement imaginable pour eux en Espagne. Leur situation sociale ambiguë généra toutefois de nombreux conflits, touchant à la définition même de l'identité espagnole au Mexique et notamment à la séparation entre Européens et Mésoaméricains.

[108] On peut à nouveau se reporter au calendrier dans Jerónimo Bermúdez et Antoine Duranton, « A European rurality in the New World », art. cit., p. 40.
[109] Charles Gibson, *The Aztecs under Spanish Rule*, *op. cit.*, p. 232.
[110] Le même constat peut être fait pour les Andes, où les systèmes d'assolements collectifs, d'étagement et de variation des cultures servent avant tout à éviter la concurrence des tâches au cours du calendrier agraire : Pierre Morlon, *Comprendre l'agriculture paysanne dans les Andes centrales : Pérou, Bolivie*, Paris, INRA, 1992, p. 107.

II.A. Une ascension sociale aux multiples facettes

II.A.1. Les revenus du blé

Les *labradores*, généralement issus des couches inférieures de la paysannerie castillane, vécurent souvent mieux en Nouvelle-Espagne qu'en Castille, notamment dans les premières décennies de la seconde moitié du XVIe siècle. Ils tirèrent profit d'une conjoncture leur offrant conjointement la possibilité de s'approprier, directement ou indirectement, des terres, d'exploiter de la main-d'œuvre autochtone et de tirer profit d'une grande disponibilité de force animale. Le passage au Mexique représenta ce faisant un véritable décuplement de la réalité qu'ils avaient connue : alors qu'en Castille une seule paire de bœufs pouvait être partagée entre plusieurs familles, afin de labourer péniblement quelques hectares, les paysans espagnols pouvaient désormais réquisitionner des dizaines de travailleurs pour labourer avec des dizaines de bœufs des dizaines d'hectares de terres.

Le premier bénéfice de ces moyens accrus était une production accrue du blé, offrant de meilleurs revenus. En octobre 1576, le laboureur Juan de Chillón vendit par exemple 200 fanègues de blé à 300 pesos (12 réaux la fanègue)[111]. En octobre 1590, Marcos de Osuna, laboureur, toucha quant à lui 350 pesos pour la vente de 200 fanègues de blé (14 réaux la fanègue)[112]. Les volumes pouvaient être bien supérieurs : en 1593, Juan Martín de Alvarado, laboureur de Tangatepec, écoula 900 fanègues de blé, pour un montant total de 1 800 pesos (16 réaux la fanègue), une tendance à la hausse était vraisemblablement liée à l'agrandissement des domaines[113]. On trouve cependant des ventes plus modestes : en 1603, Hernando de Alamo vendit 115 fanègues à 20 réaux la fanègue et 84 fanègues à 9 réaux, pour une somme totale de 410 pesos[114].

Ces revenus permirent aux laboureurs de procéder à toutes sortes d'investissements. Juan de Espinosa, laboureur de Texcoco, fut cité comme expert dans un procès, afin d'évaluer le prix d'une exploitation de blé, possédé par Alonso de Aranda. Il le décrivit comme « très bon », l'estimant à « plus de 2 000 pesos et il le sait, car il a voulu l'acheter à 1 700 pesos[115] ». Cette somme importante qu'il pouvait débourser était en toute probabilité liée à ses revenus du blé, qu'il souhaitait augmenter en achetant plus de terres. D'autres laboureurs opérèrent des « investissements » de moins grande envergure et considérés comme moins honorables : en

[111] AGNot, 1-ALA-9-999.
[112] AGNot, 1-VIA-179-53.
[113] AGNot, 375-MOJ-2483-440 ; 1-GRA-66-436.
[114] AGNot, 1-VIA-179-1319.
[115] « *muy buena* » ; « *vale más de 2 000 pesos de oro común y lo sabe porque quiso comprarla en 1 700 pesos* » : AGNot, 497-PEJ-3353-199.

1579, Juan de Chillón, cité plus haut, fut en mesure d'acheter un esclave « appelé Antón de la terre de Calabar, de 22 ans » pour un montant de 353 pesos, dont il régla la majeure partie (300 pesos) en cédant des fanègues de blé au vendeur[116].

Au-delà de ces chiffres et de ces transactions, le plus important pour ces laboureurs qui avaient connu la pauvreté était moins le revenu absolu que le sentiment relatif d'avoir quitté la pauvreté. Nombre de lettres de *labradores* à leur famille demeurée en Espagne expriment avec fierté ce sentiment, comme celle rédigée le mercredi des Cendres de l'année 1561 par Antonio Mateos, installé à Puebla, à son fils, demeuré à Alcuéscar (province de Cáceres). Dans une lettre précédente, il avait décrit ce qu'il avait gagné en travaillant comme laboureur et se réjouissait de bons revenus en dépit d'un travail acharné. En 1561, il réagit à la lettre écrite par son fils et sa femme :

> « Dieu sait ce que j'ai ressenti en mon cœur en apprenant la pauvreté dont vous souffriez, ta mère et toi, au moment de m'écrire, et je vous crois bien, car en cette terre misérable [en Estrémadure], les disettes sont fréquentes[117]. »

Le passage aux Indes lui avait donc permis de sortir de la nécessité. En février 1569, Hernán Sánchez, habitant de San Martín, dit la même chose à son frère, habitant d'Aranzueque (province de Guadalajara). S'il exprima un regard plus complexe sur l'état des choses en Nouvelle-Espagne, « si instables qu'il n'est pas dans la main des hommes de réaliser leur désir », il recommanda tout de même à sa famille de le rejoindre dès que possible :

> « Comprenez qu'au vu des misères de cette terre [l'Espagne], je n'ai pas envie d'y retourner et pour cette raison je me constitue à présent un domaine suffisant pour nous donner à manger et vivre sans peine [*descansadamente*], libres des labeurs de [l'Espagne], excepté ce que Notre Seigneur voudra nous infliger pour nos péchés […]. Et j'ai foi en Dieu qu'il voudra bien envoyer à ceux qui resteront [en Espagne] 500 ducats chaque année pour les aider à survivre en cette terre si maigre et misérable et à ceux qui viendraient ici, profiter du temps qui leur reste à vivre sans labourer ni bêcher[118]. »

---

[116] AGNot, 1-ALA-11-442. Il vendit donc son blé deux fois plus cher cette année-là (24 réaux la fanègue) qu'en 1576.

[117] « *sabe Dios a lo que llegó mi corazón en saber de la necesidad que al tiempo que me escribistes padecíades tu madre y tú, lo cual yo creo ser así, porque en esa miserable tierra muchas veces suele haber necesidad* » : Enrique Otte (dir.), *Cartas privadas*, éd. cit., p. 144-45.

[118] « *los negocios de esta tierra son tan desbaratados que no es en mano de los hombres traer en efecto su deseo* » ; « *porque tenga entendido que, considerando las miserias de esa tierra, se me quita el animo de ir allá, y para este efecto yo hago al*

Si Hernán Sánchez ne promettait pas un pays de cocagne, il garantissait toutefois une vie autrement plus confortable, sans les tâches les plus dures et les plus physiques et, surtout, sans peur du lendemain, « *descansadamente* ». L'Amérique était donc souvent décrite comme un lieu où les laboureurs vivaient mieux qu'en Espagne[119].

III.A.2. Une polyactivité intéressée

Cette quête d'ascension sociale explique le fait que les *labradores* se livrèrent progressivement à des activités variées, espérant des revenus plus importants. Certaines associations étaient le prolongement direct de la production de blé : outre les laboureurs mentionnés plus haut qui moulaient eux-mêmes leur farine, il y avait aussi ceux qui exerçaient parallèlement comme boulangers, à l'instar de Gonzalo Rodríguez à la fin des années 1580[120].

Certains laboureurs avaient des occupations plus éloignées, afin de compléter leurs revenus. Salvador Ximenez et Inés de Heredia, laboureurs de Tlalnepantla, achetèrent en 1576 du vin contenu en 3 tonneaux (*pipas*), soit un volume d'environ 12 hectolitres, une quantité qui dépassait largement leur consommation personnelle. À côté de leur métier de laboureur, ils vendaient ainsi du vin, probablement à des consommateurs mésoaméricains[121]. Les laboureurs se faisaient même parfois aubergistes. En mai 1580, Pedro Hernández, laboureur, s'associa avec Juan Grande, interprète de l'Audience royale, devenant d'une part son métayer sur 2 *caballerías* de terres irriguées situées à Teotihuacán et acceptant de l'autre, de gérer avec sa femme une auberge possédée par Juan Grande, pour vendre maïs, blé, viande et volaille aux voyageurs[122].

Parmi ces activités diverses, l'élevage fut particulièrement privilégié pour dégager des rentes plus importantes, reprenant une polyactivité en cours en Castille, et ailleurs en Europe, mais dans des proportions beaucoup plus importantes, remplaçant parfois progressivement la culture du blé[123]. En raison de la disponibilité animale, l'élevage de bêtes permit d'abord aux

---

presente una heredad bastante, para que nos de de comer, y poder vivir descansadamente, bien libres de los trabajos que por allá hay, dejando aparte los que Nuestro Senor nos quisiere dar por nuestros pecados […]. Y espero en Dios sera bastante para poder enviar a los que allá se quedaren quinientos ducados cada ano, para ayuda a pasar la vida en esa tierra tan corta y miserable, y los que aca vinieren, sin arar ni cavar, holgarse el tiempo que les quedare de vida » : *Ibid.*, p. 218.

[119] Les Indes furent ainsi souvent l'ultime recours pour améliorer une vie pénible ou se « faire une situation ». Pour d'autres exemples, au XVIIe siècle, voir Jean-Paul Zuñiga, *Espagnols d'outre-mer*, *op. cit.*, p. 126-29.

[120] AGNot, 497-PEJ-3353-169 ; 497-PEJ-3353-57. Je ne le retrouve que dans deux actes de mars 1588 et de décembre 1589, pour une vente d'esclave et un règlement de dettes lié à une vente de blé.

[121] AGNot, 1-ALA-9-712. Voir le cas aussi, en 1587 de Diego Rodríguez, laboureur de Tacuba, qui acheta 2 *pipas* de vin : AGNot, 1-TEC-168-333. Sur la vente de vin dans les *pueblos de Indios*, voir Antoine Duranton, « Consommation indienne de vin en Nouvelle-Espagne », art. cit., p. 11-12.

[122] AGNot, 1-XUD-181-116 ; 1-XUD-181-117. Les coûts et les bénéfices, autant des champs que de l'auberge devaient être partagés équitablement.

[123] Noël Salomon, *La campagne de Nouvelle Castille à la fin du XVIe siècle*, *op. cit.*, p. 70-72. Voir aussi les cas étudiés par Clément Gurvil dans le Bassin Parisien, avec une variation de dénominations dans les actes notariés, en

labradores de faire office de transporteurs, notamment de blé et de farine. Pedro González était connu à Tacuba en 1571 comme « laboureur et muletier[124] ». Cette disponibilité de la force animale encouragea beaucoup de *labradores* à suivre la voie de l'élevage, parfois incités en cela par leurs bailleurs. En 1578, Diego Tinoco signa par exemple un bail incluant 1 000 moutons[125]. D'autres purent amener leurs propres bêtes sur les terrains qu'ils louaient. En 1590, Diego López Espárrago prit à ferme pour 4 ans « un domaine à blé ». Pourtant, en 1593, on le retrouve comme vendeur de 500 arrobes de laine blanche et noire, à partir d'un troupeau ovin et caprin, possédé au moins depuis 1591[126]. Il associait ainsi les deux activités.

Beaucoup de laboureurs firent le choix de se consacrer entièrement à l'élevage, dans l'espoir de rentes plus élevées, profitant en cela des domaines dont les champs ne servaient plus que comme pâturages[127]. Le parcours d'Antonio Mateos, mentionné plus haut, en fournit un exemple caractéristique. Dans une lettre rédigée à sa femme en 1558, il relata ses premières années en Nouvelle-Espagne :

> « Je suis allé à la vallée d'Atlixco, là où l'on récolte le blé deux fois par an, une fois par l'irrigation et l'autre fois par l'eau de pluie, pour que nous y finissions [lui et sa femme] notre vie. Je fus laboureur une année, en compagnie d'un autre laboureur de là-bas, qui avait déjà de bonnes terres et avait acheté quatre paires de bœufs et tout le nécessaire […]. Et après avoir reçu votre lettre et [appris que] vous ne veniez pas […], j'ai décidé de vendre les bœufs et le matériel […] et j'ai acheté un troupeau de chevaux, pour transporter le blé que j'avais récolté, car de ma part j'avais deux cents fanègues […] et j'ai vendu mon blé moulu en farine à Mexico […] et j'ai suivi ce commerce pendant deux ans et maintenant j'ai vendu le troupeau et […] acheté mille cinq cents moutons, par lesquels, Dieu aidant, je pense gagner de l'argent, car

fonction de l'activité (laboureur, aide maçon, manouvrier, laboureur de vignes, jardinier, …). Gurvil note justement que les dénominations exprimaient autant l'imbrication des métiers agricoles entre eux que des variations de métiers au cours de la vie d'un individu : Clément Gurvil, « La pluriactivité des paysans parisiens au XVIe siècle : signe de precarité ou d'aisance ? », *Mélanges de l'École française de Rome. Italie et Méditerranée*, n° 123-1, avril 2011, p. 155-63.

[124] « *labrador, arriero* » : AGNot, 2-ALA-3-572.

[125] AGNot, 2-ALA-5-705.

[126] AGNot, 1-ROJ-136-122 ; 1-GRA-66-611 ; AGN, Indiferente virreinal, caja 2528, exp. 1.

[127] En 1563, un domaine fut vendu décrit comme une « *estancia* de bétail ovin, avec une *caballería* de terre, pour le nourrir (« *sitio de estancia para ganado menor, con una caballería de tierra, para el sustento de ella* ») : AGNot, 1-ALA-8-231. Pour un autre exemple d'intégration de diverses activités sur un même domaine, voir le bail d'Antonio Adán qui loua en 1578 « 5 *caballerías* et demi, pour qu'on y sème […] blé, orge et d'autres semences et élever des veaux, qu'on fasse commerce de bois, et du maïs » (« *5 caballerías y media, para que en ellas se siembre […] trigo, cebada y otras semillas y se domen novillos, se trate en madera, leña y maíz* ») : AGNot, 1-ALA-11-367.

> des cinq cents ducats que j'y ai employés au comptant, j'espère, en deux ans, en gagner mille, si telle est la volonté de Dieu, notre Seigneur[128]. »

Son parcours fut celui d'une transition rapide de laboureur, d'abord comme métayer à Atlixco, dont il loua les conditions exceptionnelles pour la culture du blé, vers l'élevage, en passant par le transport de blé. Le but affirmé était de se faire une situation au Mexique, plaçant dans l'élevage des espoirs plus grands. La même stratégie fut suivie par le laboureur Alonso Ortiz qui vendit le champ qu'il possédait à Tacubaya, sans doute avant 1588, pour acheter en 1590, à Atarasquillo, du côté de Toluca, une *estancia* de bétail ovin[129].

Certains laboureurs tirèrent profit de cette proximité avec l'élevage pour se dédier à des activités annexes qui les éloignèrent progressivement de l'agriculture au sens strict. Le testament de Juan Ruiz de Zarauz, *labrador*, rédigé en 1553 témoigne de cette évolution possible. Alors qu'il louait plusieurs terres à blé à Santa Fe de Mexico, notamment au père Pedro Hernández, l'essentiel de son patrimoine était composé de 70 bœufs, quatre charrettes, 20 haches pour débiter le bois et 600 charretées de bois[130]. La présence de faucilles pour moissonner le blé indique qu'il produisait du blé ou de l'orge, mais sans doute d'abord pour nourrir ses bêtes, qui transportaient le bois qu'il exploitait.

De la même façon, Hernando de Morales, « habitant de Tlalnepantla, laboureur », prit à ferme en 1599 un domaine dont le but était l'élevage de bœufs pour tirer des charrettes (*bueyes carreteros*). Le domaine incluait 9 charrettes, 74 bœufs *carreteros* et de nombreux outils d'élevage[131]. Morales était donc devenu charretier et son titre de *labrador* n'était plus que l'indication d'un lien passé avec la culture du blé.

III.A.3. Une pression ascendante et polarisante

Bien des *labradores* avaient donc commencé à vivre comme paysans, tirant profit des possibilités ouvertes par leur statut d'Espagnols et beaucoup d'entre eux étaient progressivement devenus des exploitants agricoles ouverts à toutes les activités, privilégiant les

---

[128] « *Fuime al valle de Atlixco, adonde se coje trigo dos veces en el año, una de riego y otra de temporal, para que allí acabáramos nuestra vida [elle et lui]. Y fui labrador un año en compañía de otro labrador de allí, y para adelante tenía tierras buscadas, y comprados cuatro pares de bueyes, y todo necesario para nuestra vivienda […]. Y después que recibí vuestra carta y no veníades, […] acordé vender los bueyes y todo el apero […] y compré una recua de caballos, para sacar el trigo que había cogido de allí, que me cupieron de mi parte doscientas fanegas […] y vendí mi trigo hecho harina en México […] y en este trato he andado dos años y ahora […] he vendido la recua y comprado mil y quinientos carneros, donde mediante Dios pienso ganar dineros, porque de quinientos ducados que yo empleo ahora de contado en dos años espero ganar más de mil, mediante la voluntad de Dios, Nuestro Señor* » : Enrique Otte (dir.), *Cartas privadas*, éd. cit., p. 144.

[129] AGNot, 497-PEJ-3353-121 ; 1-VIA-179-122.

[130] AGNot, 1-YSD-188-123.

[131] AGNot, 1-SAL-143-47.

plus rentables. En quête de mobilité sociale, dans un milieu en fortes turbulences, où des terres se libéraient, mais dont la possession pouvait être contestée et où l'on pouvait espérer de bons gains, à condition de trouver des travailleurs au moment propice, les laboureurs furent pris dans une situation complexe, pleine de promesses pour eux, mais aussi de risques.

À la fin du XVIe siècle et au début du XVIIe, alors que les pressions, notamment d'accès à la terre et à la main-d'œuvre, furent les plus fortes, il semble qu'il n'y eut que peu de positions intermédiaires. Ainsi, dans certains cas, plus rares, des laboureurs étaient parvenus à accumuler des terres et à en faire des rentes ou un capital à investir ailleurs. Dans d'autres cas, plus nombreux, ils n'avaient obtenu aucune terre, ou n'avait pas réussi à la conserver, la revendant ou la perdant d'une façon ou d'une autre et finissaient évincés du marché foncier.

Les trajectoires de *labradores* qui s'étaient créés de beaux domaines sont surreprésentées dans les archives, la gestion de leurs richesses se matérialisant dans des actes notariés. Les traces de laboureurs indigents sont bien plus faibles, mais existent malgré tout, témoignant de parcours de vie d'Espagnols venus chercher une vie meilleure, mais qui n'y parvinrent pas et dont la descendance, souvent issue d'une liaison illégitime avec une femme mésoaméricaine, resta dans les *pueblos de Indios* et fut sans doute une composante importante de l'émergence des *mestizos*, catégorie intermédiaire, celle de l'illégitimité. Pedro Marco, né à Murcie, en est un cas particulièrement dramatique. Laboureur de la région de Tulancingo, son statut était déjà un aveu de déclin, car son père était tisseur de soie et il avait voulu, sans succès, continuer à vivre de ce métier. Arrêté à la fin de l'année 1576 par l'Inquisition pour bigamie, il se décrivit lui-même à ses juges comme un « homme pauvre ». Les inquisiteurs furent du reste forcés de le reconnaître, car Marco ne possédait aucun vêtement décent pour se présenter devant eux, pas même « un manteau d'étoffe grossière à porter, qu'on lui donna, par amour de Dieu[132] ». Ce cas extrême témoigne de l'étendue des possibles pour les laboureurs qui émigrèrent et de l'incertitude quant à la possibilité de faire fortune par leur métier[133].

Face à cela, les actes qui témoignent de l'enrichissement de laboureurs, notamment par rapport à leurs équivalents castillans, sont bien plus nombreux. Alonso Gómez connut un enrichissement certain dès 1553, lorsqu'il acheta pour 260 pesos un petit champ de blé, près

[132] « *hombre pobre* » ; « *no tiene capa de sayal que traer encima se la dieron por amor de dios* » : AGN, Inquisición, vol. 105, exp. 8.

[133] En 1574, le paysan Alonso Márquez plaça son fils Baltasar en apprentissage, à l'âge de 12 ans, auprès de Fernando Granadas, cordonnier : ce placement peut exprimer autant l'incertitude liée au métier de laboureur que la volonté de voir son fils échapper au travail manuel d'agriculteur. AGNot, 1-TRP-169-51. L'intitulé exact de l'occupation de Granadas est « *chapinero y servilletero* », soit producteur de chaussures de femmes (les patins) et de serviettes.

de Tenayuca en bordure de la lagune de Mexico[134]. De la même façon, Álvaro Alonso, qui était encore en 1578 locataire des terres de Francisca de Arellano situées à Tepojaco, réussit à acheter en 1581 à Bernardo Pastor un petit terrain à Tlalnepantla, avec quelques bâtiments et un verger, pour 100 pesos[135]. Ces cas modestes sont à mettre en perspective avec les succès plus grands d'individus comme Diego Tinoco ou Juan de Chillón qui réussirent à acquérir des terres autrement plus vastes, jusqu'à devenir bailleurs eux-mêmes[136].

Le cas le plus explicite d'ascension sociale que j'ai pu exhumer reste celui d'Andrés Merino de Meneses, originaire de Palacios de Meneses. En 1557, il était déjà en Nouvelle-Espagne, vendant du vin à Mexico, ce qui n'est pas incompatible, nous l'avons vu, avec un travail de laboureur en parallèle[137]. Il était déjà assez riche, puisqu'il prêta 800 pesos en 1557 et encore 600 pesos en 1560[138]. Avant 1567, il reçut par grâce vice-royale une terre à Tepojaco, sans doute une *caballería*, puis une autre en 1583, dans le même village[139]. Entre 1583 et 1595, il obtint une nouvelle grâce ou bien acheta une nouvelle *caballería*, constituant un beau domaine à Tepojaco[140]. Il produisait du blé et l'on retrouve sa trace comme vendeur de céréales dès 1577[141].

Dans ces années-là, il considérait déjà sa situation comme suffisamment avantageuse pour tenter en 1574 de convaincre son fils, resté en Espagne, de le rejoindre. Dans une lettre rédigée cette année-là, il lui raconta fièrement comment il avait marié deux de ses filles, donnant à chacune quatre cents ducats de dots et promit de le doter aussi richement[142]. Il avait de fait marié ses deux filles, dont l'une s'appelait Ana, à des laboureurs, Amador Sánchez et

[134] AGNot, 1-CAA-21-194.
[135] AGNot, 2-ALA-5-705 ; 2-ALA-5-840. Álvaro Alonso n'est mentionné qu'incidemment dans le bail liant Arellano à Diego Tinoco. Il n'est pas impossible qu'il s'agisse d'un homonyme mais la proximité relative entre Tepojaco et Tlalnepantla, ainsi que la similarité des occupations, suggère qu'il s'agit du même individu. Le terrain valait sans doute plus que 100 pesos, mais Bernardo Pastor était en prison pour dettes à Mexico et avait besoin de l'argent urgemment pour se libérer : AGNot, 2-ALA-5-841.
[136] Sur Diego Tinoco, voir chapitre 7, p. 439. Concernant Juan de Chillón, voir ses opérations mentionnées plus haut (*supra,* p. 499) et les suivantes : le paiement de ses dîmes en 1579 (23 fanègues) laisse supposer une récolte d'environ 230 fanègues (AGNot, 1-SAP-155-456). En 1580, il vendit un esclave, pour un montant inconnu, et se porta garant d'un bail portant sur une *estancia* de bétail ovin de grande taille, témoignage d'un capital social et économique suffisant : AGNot, 1-SAP-155-450 ; AGNot, 2-ALA-5-761.
[137] AGN, Indiferente virreinal, caja 4960, exp. 4. Il reçut cette année-là, en compagnie d'un marchand, six tonneaux de vin de Cazalla.
[138] AGNot, 1-SAP-149-259 ; 1-ALA-8-82.
[139] AGN, Indiferente virreinal, caja 5657, exp. 72 ; AGN, Mercedes, vol. 11, f° 237r. On ne garde la trace de la première *merced* que par un conflit foncier qui l'opposa à ses voisins Cristóbal Rodríguez et Hernando Álvarez.
[140] AGN, Indiferente virreinal, caja 3269, exp. 22.
[141] AGNot, 1-ALA-11-306. Il ne s'agit ici que d'une vente de 10 fanègues.
[142] Enrique Otte (dir.), *Cartas privadas*, éd. cit., p. 86-87.

Rodrigo García[143]. La constitution de son domaine ne l'empêcha pas de prendre à ferme, avec ses gendres, la vaste propriété de Hernando de Portugal, entre 1578 et 1585, preuve de sa capacité à cultiver des terres de grande étendue[144]. En 1592, il était toujours compté parmi les producteurs de blé de l'archevêché de Mexico et payait ses dîmes[145]. En 1593, nouvelle preuve des moyens qu'il avait accumulés, il acheta une « esclave noire appelée Lucía, originaire de la terre du Mozambique, âgée de 24 ans, arrivée récemment des royaumes de Castille », ainsi que sa fille d'un an, pour la somme considérable de 680 pesos, soit plus que le loyer annuel qu'il versait dans les années 1580 à Hernando de Portugal[146].

La preuve la plus définitive de son enrichissement et de son élévation sociale comme individu respectable fut l'institution d'une chapellenie en 1581 avec sa seconde femme Inés Sánchez, dans l'église de Santa Catalina à Mexico[147]. Le couple dota la chapellenie d'un capital de 3 000 pesos, constitué d'un domaine de trois *caballerías* situé à Cuautitlán[148]. Cette chapellenie, qui subsista jusqu'à l'indépendance du Mexique, était bien au-delà des capacités dont pouvaient rêver les paysans castillans pour le salut de leur âme. Il est remarquable que dans l'acte de fondation de la chapellenie, en dépit de ses richesses, Andrés Merino de Meneses ait continué de se présenter comme *labrador*, ainsi que deux des trois témoins présents pour l'acte. Le qualificatif de *labrador* n'était donc pas jugé honteux, y compris pour cette fondation qui instituait pour l'éternité son statut social en Nouvelle-Espagne.

Le parcours de Merino de Meneses fut sans doute exceptionnel, mais on retrouve, dans un registre inférieur, des agissements similaires de la part d'autres *labradores*. Hernán Nuñez, laboureur des hauts de Tacuba, n'avait réussi à doter sa fille que de la moitié d'un domaine, grevé d'un *censo* de 200 pesos et à faire pour le salut de son âme un don de 100 pesos, en 1595, aux Mercédaires de Mexico ; un don d'autant plus modeste qu'il promit de le payer en 4 ans[149]. En 1594, un laboureur anonyme ne réussit quant à lui qu'à payer 9 messes, avec pain, vin et

[143] Rodrigo García fut quelque peu éloigné de l'agriculture et n'apparaît que dans le bail avec Hernando de Portugal. Son autre gendre, décrit comme charretier en 1576, fut cité comme laboureur de Tepotztotlán en 1580 et comme payeur de la dîme en 1593 : AGNot, 1-REM-114-183 ; 1-ALM-12-102 ; 2-ALA-5-771 ; 375-MOJ-2483-448.
[144] AGNot, 1-ALA-11-275.
[145] AGNot, 375-MOJ-2483-211.1.
[146] « *una esclava negra llamada Lucía, natural de tierra de Mozambique, de 24 años de edad, recién llegada de los reinos de Castilla* » : AGNot, 1-GRA-66-608.
[147] AGN, Bienes Nacionales, vol. 661, exp. 8. Sa première femme, María de Meneses mourut au plus tard en 1579 : AGNot, 1-GRA-66-111.
[148] Les terres furent achetées et aussi obtenues par grâce vice-royale, à une date inconnue : AGN, Indiferente virreinal, caja 1786, exp. 1 et caja 6528, exp. 28.
[149] AGNot, 1-VIA-179-1189; 374-MOA-2464-224.

cire, dans l'église de Santa Catalina, là où Merino de Meneses fonda sa chapellenie, ainsi qu'une aumône de 50 pesos, doublée de 50 autres pesos pour la fabrique[150].

Un dernier exemple des ouvertures permises par l'émigration aux Indes et la vie paysanne en Nouvelle-Espagne est celui de Sebastián de Aparicio. En ce qui le concerne, il s'agit ici de la constitution, au moins aussi complexe, d'un capital religieux et d'un enrichissement spirituel et non pas matériel. Pour soutenir son procès en canonisation, Juan de Torquemada rapporta sa vie dans un texte hagiographique, publié en 1605 à Valladolid, mais visant un public novohispanique, ce que suggère l'adresse au vice-roi de la Nouvelle-Espagne[151]. L'hagiographie est intéressante moins par la plausibilité des faits que par la façon dont le texte cherche à représenter une vie « normale », un parcours de *labrador*, rendu exemplaire par sa quête d'une vie pieuse. Aparicio devait de fait devenir le saint des *labradores*, moins à cause de l'exceptionnalité de son parcours qu'en raison de la façon dont il investissait son quotidien pour honorer Dieu.

Né en Galice, de parents laboureurs, Aparicio quitta ses parents pour vivre comme journalier, migrant vers le sud, s'installant durant sept années à Sanlúcar, avant de passer en Nouvelle-Espagne. Au Nouveau Monde, il vécut comme dompteur de veaux puis charretier. Grâce à ce travail, il acquit suffisamment de biens pour s'installer comme laboureur, par l'achat d'un domaine entre Tlalnepantla et Azcapotzalco. Là-bas, il fut « connu comme un homme honorable et riche » et assimilé, selon Torquemada, à un *hidalgo*. La « conversion » qui le poussa vers l'ordre de saint François fut également banale, inscrite dans la vie quotidienne des paysans novohispaniques, avec toutes les spécificités propres au Mexique : le démon lui apparut une première fois comme un esclave noir, qui vannait son blé, puis comme un taureau enragé et enfin comme un Indien qui voulait lui vendre des *petates* pour protéger son blé, alors qu'un orage allait éclater et qu'Aparicio emmenait son blé au couvent franciscain de Puebla. Ces trois épisodes sont caractéristiques de la vie des *labradores* : main-d'œuvre servile d'origine africaine, usage important de la force animale, proximité avec les populations mésoaméricaines, danger du climat estival et solutions locales (les *petates*). Par la suite, Aparicio suivit une vie simple, mais sainte, opérant des miracles auprès de bœufs et de leurs bouviers, des bonnes œuvres de simple laboureur, version mexicaine de saint Isidore le laboureur[152].

---

[150] AGNot, 1-REM-114-67. Pour un autre exemple, voir le cas de Gabriel López et Juana de Vargas, qui dotèrent leur fille en mars 1577, pour la placer dans le couvent de Regina Celi, à partir d'un *censo* qui touchait leur domaine à blé : AGNot, 1-SAP-152-109.

[151] Aparicio ne fut jamais canonisé, mais béatifié en 1789.

[152] Juan de Torquemada, *Vida y milagros del santo confessor de Christo, fray Sebastia[n] de Aparicio frayle lego de la orden del serafico padre San Francisco, de la prouincia del Santo Euangelio*, Valladolid, Pedro Lasso, 1605, voir

Le parcours du paysan galicien fournit ainsi un double enseignement : celui de l'ouverture du champ des possibles que vécurent les *labradores* au XVIe siècle et celui du constat de la banalité qu'étaient devenues leurs trajectoires et leur existence au début du XVIIe siècle, suffisamment pour être l'objet d'un discours hagiographique stéréotypé.

II.B. Un groupe social problématique

II.B.1. Diversité des situations, unicité du statut

Les laboureurs avaient donc des niveaux de vie différents, que parfois tout opposait, entre l'accusé de l'Inquisition, en haillons dans la prison inquisitoriale, et le fondateur d'une chapellenie dans une église de la capitale vice-royale et du siège de l'archevêché. Peut-on dès lors considérer que l'étiquette de *labrador* n'était qu'un mot ? Comme toutes les catégories sociales, celle de *labrador* est à considérer avec précaution[153].

Or, la catégorie avait une réalité sociale, au moins par la cohésion intergénérationnelle, que l'on retrouve à travers les nombreuses familles de laboureurs, qui se transmirent connaissances et capital. Marcos García employa sur ses terres son neveu Juan García de 1578 à 1580 pour un salaire généreux de 190 pesos annuels tandis que Luis Ramírez Becerra loua en 1592 à son fils Juan de Morales Coronel des terres à Coyoacán, pour un loyer modéré de 80 pesos[154]. La commune condition de *labrador* justifiait aussi des alliances matrimoniales, à l'instar de Andrés de Merino de Meneses, déjà évoqué, ou de Lope de Salazar qui avait marié sa fille María del Espíritu Santo à un autre laboureur, Hernán Núñez[155].

Au-delà du cercle familial, les laboureurs formèrent aussi des réseaux de sociabilité de densité variable. À Tacuba, deux actes de l'année 1592 indiquent des relations interpersonnelles de confiance entre plusieurs *labradores*. En septembre, les deux laboureurs Juan Esteban et Juan Muñoz achetèrent ensemble de l'argent non monnayé (*plata quintada*) pour 300 pesos. En octobre, c'est au même Juan Esteban que Juan Muñoz, ainsi qu'un troisième laboureur, Cristóbal Ruiz, donnèrent procuration pour les représenter dans un procès à Mexico[156]. Des relations de confiance et de crédit existaient entre ces individus, qui s'entraidaient dans leurs affaires.

---

notamment f° 1r-14r, 19v-20v, 23v et 34v-36r. Je remercie Jerónimo Bermúdez de m'avoir indiqué cet ouvrage et attiré l'attention sur la vie de Sebastián de Aparicio.

[153] Gérard Béaur, « Les catégories sociales à la campagne », art. cit.

[154] AGNot, 2-ALA-5-814 ; 497-PEJ-3353-441.

[155] AGNot, 1-VIA-179-1189. J. Lockhart observe la même dynamique à Toluca : James Lockhart, « Españoles entre Indios », art. cit., p. 445.

[156] AGNot, 375-MOJ-2483-142 ; 374-MOA-2463-101.

Au minimum, les *labradores* partageaient le fait d'être des Espagnols qui travaillaient la terre, les distinguant sans ambiguïté des *macehuales*, les agriculteurs mésoaméricains, ceux-là mêmes que les *labradores* faisaient travailler. Motolinia définissait ainsi les *macehuales* « des gens de basse condition, comme des laboureurs vassaux[157] ». Les agriculteurs mésoaméricains étaient distingués de leurs équivalents espagnols par leur moindre rapport aux plantes de Castille, mais aussi par leur statut de « vassaux » tributaires. À l'inverse, les *labradores*, outre le fait d'être les experts des plantes de Castille, ne payaient plus la taille (*pecho*) en Amérique, par droit de conquête, les distinguant en cela du commun. Un passage du livre 10 du codex de Florence, qui traite des « vices et des vertus » de tous les métiers qui avaient cours au Mexique, y compris à l'époque préhispanique, explicitait l'association opérée entre blé, hispanité et conquête. Dans ce livre, une grande variété de métiers était décrite et illustrée, chaque fois décrivant des Mexicas occupés à divers travaux. Le dessin qui accompagne le chapitre dédié à « celui qui vend du blé » tranche toutefois singulièrement avec les représentations précédentes (image 35).



Image 35 : Représentation mésoaméricaine d'une vente de blé.
Source : *Histoire générale des choses de la Nouvelle-Espagne* (Codex de Florence), livre X, f° 52r. Source accessible en ligne : https://florentinecodex.getty.edu/, Biblioteca Medicea Laurenziana (Florence).

Sur l'image, deux individus sont en train de peser du blé, contenu dans des sacs fermés, sur une balance. Ce sont manifestement des Espagnols, représentés presque caricaturalement : avec casque ou chapeau, fraise et plus généralement habit espagnol. L'un d'eux porte une épée, rappel éventuel de la conquête, en tous cas attribut théoriquement réservé aux Espagnols.

Le texte du chapitre explicite la scène : le lecteur espagnol apprend que « celui qui vend du blé est laboureur [*labrador*] et a des domaines et il vend du blé de tout genre, blanc, jaune, *trechel*, *candeal* […] et s'il n'est pas laboureur, il l'achète des laboureurs pour le revendre ensuite ». Le texte nahuatl suit peu ou prou la même définition : « le vendeur de blé, de maïs de Castille [*castillantlaol*] est un propriétaire de champs, un propriétaire de terres, un travailleur

[157] « *gente baja como vasallos labradores* » : Toribio de Benavente Motolinia, *Historia de los indios de la Nueva España*, éd. cit., p. 23.

de la terre ou un revendeur[158] ». Moins que la scène en soi, c'est l'association explicite entre *labrador*, blé et Espagne, autant dans le texte que dans l'image, qui est signifiante. À l'instar de la scène de labour de Tarímbaro (image 28), il y a l'affirmation que les *labradores* ne pouvaient être que des Espagnols et que seuls eux avaient le droit de gérer la production de blé.

Ce lien avec la production d'une céréale aussi importante, qui prolongeait l'Espagne aux Indes, fut mobilisé par les *labradores* pour défendre l'honorabilité du travail manuel qu'ils réalisaient. Sans en faire une catégorie homogénéisante, le qualificatif de *labrador* et les qualités qui lui sont associées exprime le caractère incontournable des plantes de Castille en Amérique, pour défendre l'identité ibérique, fixer des populations européennes ou encore construire et ennoblir des cités.

La diversité des conditions n'empêcha pas la conscience d'un lien partagé à la terre et la fierté de participer à produire ce qui faisait de la Nouvelle-Espagne une région habitable, honorable et *ennoblecida*. En novembre 1580, les laboureurs du district de Tepotzotlán nommèrent collectivement un représentant à Mexico pour réclamer plus efficacement des travailleurs de *repartimiento* auprès du vice-roi. La liste comprend 22 noms, avec des individus divers, pourtant tous décrits comme « laboureurs et personnes qui ont des domaines et des champs[159] ». Les laboureurs agirent ici comme une corporation qui nommait un représentant pour défendre ses droits devant l'Audience. Si le métier n'était pas réellement incorporé, la pétition montre la conscience de partager une activité commune en dépit des différences de richesses. Cette catégorie unique pour des situations hétérogènes ne va pas de soi : au cours des mêmes années, James Lockhart observe pour le Pérou la distinction progressive entre *mayordomo* et *estanciero*, renvoyant à une même occupation (des intendants d'*encomienda*), mais à des niveaux de richesses différents qui aboutirent à deux statuts distincts[160].

---

[158] « *El que vende trigo es labrador y tiene heredades y vende trigo de todo género, blanco, amarillo, trechel, candeal […] y si no es labrador, cómpralo de los labradores para tornallo a vender* » ; « *the seller of wheat, of Castilian grain [is] a field owner, a landowner, a field worker…, or a retailer* » : *Historia general de las cosas de Nueva España* (Codex de Florence) : Ms. Mediceo Palatino 218–20, Biblioteca Medicea Laurenziana, Florence, livre 10, f° 52r. Traduction nahuatl (vers l'anglais) : Arthur J. O. Anderson et Charles E. Dibble, Santa Fe, University of Utah Press, 1953-1982, consulté sur https://florentinecodex.getty.edu/, le 28 mars 2025.

[159] « *labradores y personas que tenemos haciendas y labranzas* » : AGNot, 2-ALA-5-771.

[160] James Lockhart, *Spanish Peru, 1532-1560 : a social history*, Madison, The University of Wisconsin press, 1994, p. 11-37.

En Nouvelle-Espagne, la production de blé suffit à exprimer l'honorabilité. Ainsi, dans une pétition adressée au vice-roi vers octobre 1600, pour obtenir une immunité contre la justice autochtone, les laboureurs de Topoyango (aujourd'hui Tepeyanco), dans la juridiction de Tlaxcala, se présentèrent comme

> « laboureurs et vivant à la campagne, dans leurs maisons, terres et champs qu'ils possèdent, avec lesquels ils se nourrissent, eux et leurs femmes et familles et [contribuent] au bien commun et général des républiques et aux couvents des religieux et aux personnes pauvres[161]. »

La production de blé fut donc motif de fierté, unissant les laboureurs malgré leurs différences. Le *labrador* était ainsi celui qui travaillait la terre pour le bénéfice public par la production du blé. Ce statut continua par la suite d'être revendiqué, notamment en raison des libertés qui y étaient associées. Luis González en 1635 réclama ainsi la reconnaissance de son statut de *labrador* dans la juridiction de Valladolid (aujourd'hui Morelia, Michoacán) pour bénéficier de la pragmatique royale de 1594[162].

II.B.2. Le brouillage des frontières sociales

Pour les *labradores*, sans présumer des différences sociales, cultiver le blé fut une activité digne. N'étaient-ils pas beaucoup plus honorables que leurs semblables, parfois leurs proches, restés en Espagne ? Le titre de *labrador* ne rappelait-il pas justement qu'ils n'étaient pas, ou plus, des *trabajadores*, des *jornaleros* sans terre ou, pire, des *macehuales* mésoaméricains ?

Pourtant, socialement, les *labradores* représentaient un paradoxe. Incontestablement Espagnols et attachés aux plantes de Castille, ils ne possédaient malgré cela pas les attributs d'honorabilité propres à la qualité d'Espagnol. Alors qu'ils étaient ceux qui avaient permis, en partie, à l'élite coloniale de se constituer comme des Espagnols anoblis, consommateurs de produits associés à la Castille, ils étaient au même moment, précisément ceux qui remettaient fondamentalement en cause la division originellement voulue par les conquistadors entre nouveaux nobles, nécessairement espagnols, qui ne travaillaient pas, et le commun, ceux qui travaillaient la terre, nécessairement autochtones. Un Espagnol ne devait pas travailler de ses mains, surtout la terre ou élever les animaux et encore moins se mettre au service (*soldada*) d'un

[161] « *labradores y viviendo en el campo, en sus casas, tierras y labores que tienen, con que se sustentan ellos y sus mujeres y familias y al bien común y general de las repúblicas y conventos de religiosos y personas pobres* » : Silvio Zavala, *Ordenanzas del trabajo*, *op. cit.*, p. 43.

[162] Archivo histórico municipal de Morelia, Gobierno, C6, exp. 9C. Sur la pragmatique de 1594, voir *supra*, p. 496.

autre, fût-il Espagnol[163]. Pensons à cet égard à l'énergie déployée par Martín de Jérez pour prouver au début des années 1530 qu'il n'avait pas été le *labrador* de Cortés et qu'il avait dès lors le rang suffisant pour pouvoir aller à cheval[164].

En 1586, alors qu'une classe paysanne espagnole vivait en Nouvelle-Espagne, le même mépris pouvait encore s'exprimer à leur égard. Cette année-là, Francisco Palacio écrivit à Antonio de Robles, un riche marchand qu'il représentait à Mexico, témoignant dans sa lettre de la distance que certains voyaient entre l'Espagnol honorable et industrieux et les laboureurs. À propos d'un nouveau venu au Mexique, Antonio Pelao, Palacio affirma que ce dernier « préférerait fréquenter ces laboureurs-là [en Espagne] plutôt que d'être ici aux Indes, car il n'est pas très intelligent et les hommes d'ici sont très cultivés. » Dans la même lettre, Palacio encouragea Robles à envoyer son fils aux Indes, car

> « c'est une bonne terre pour tous ceux qui veulent être vertueux, travailleurs et hommes de bien, car, en l'étant, on gagne ici de quoi manger alors qu'en [Espagne], ils ne peuvent pas devenir autre chose que des laboureurs ou des gens de ce genre[165] ».

Le mépris des formulations employées (« *esos labradores* », « *otra gente así* ») suggère nettement que pour les « hommes de bien », les laboureurs étaient des Espagnols de seconde catégorie, bloqués dans leur condition, soit par leur ignorance, soit par leur manque de vertu. L'Inquisition mexicaine elle-même fit preuve d'une clémence rare à l'égard des paroles possiblement hérétiques prononcées par des *labradores*, rappelant leur statut d'« homme pauvre, rustique », ou celui de « laboureur rustique qui ne sait pas lire ni écrire » et qui en conséquence « ignore, par sa rusticité » les mystères de la foi[166].

Le fait que ces gens de peu aient acquis un pouvoir en Nouvelle-Espagne, en tant que contremaîtres de travailleurs mésoaméricains, fut également considéré comme problématique. Salariés et simultanément maîtres, ils ne pouvaient que mal exercer leur autorité. Le franciscain

---

[163] Ce refus du travail manuel comme association à la qualité d'Espagnol fut une constante, y compris au XVIIe siècle et dans d'autres régions de l'empire : Jean-Paul Zuñiga, *Espagnols d'outre-mer*, *op. cit.*, p. 197-201.

[164] Voir chapitre 3, p. 219.

[165] « *de su voluntad de mejor gana estaría entre esos labradores, que no en las Indias, porque no es mucho ladino, y por acá los hombres saben mucho* » ; « *es buena tierra para los que quieren ser virtuosos, aplicados y hombres de bien que, siéndolo, se gana de comer en ella, y en esa tierra no pueden ser más que labradores u otra gente así* » : Enrique Otte (dir.), *Cartas privadas*, éd. cit., p. 113.

[166] « *hombre povre rustico* » : AHN, Inquisición, L. 1048, f° 300v ; « *labrador rustico que no sabe leer ni escrivir* » ; « *lo que quiza con su rusticidad ignora* » : AGN, Inquisición, vol. 281, exp. 8, f° 530r. Le premier laboureur était Diego Muñoz, natif d'Estrémadure et habitant Guanajuato, qui avait critiqué les bulles de croisade. Le deuxième était Pero Alonso Parrado, également estrémègne et habitant d'Apatzingán, qui avait affirmé que « Dieu a pu pêcher » lorsqu'il se fit homme. Parrado se dénonça lui-même.

Motolinia, pourtant prompt à décrire les plantes de Castille et leurs bienfaits, considéra comme une atteinte à la loi naturelle que ceux qui étaient en bas de l'échelle sociale ibérique se retrouvent en situation de commandement. Dans son *Historia de los Indios de la Nueva España*, il fit même des laboureurs la « quatrième plaie » envoyée par Dieu pour punir les Mésoaméricains de leur idolâtrie, sur le mode des dix plaies d'Égypte. Autant que la destruction de Mexico ou les épidémies, Motolinia voyait comme un châtiment que des « laboureurs d'Espagne [soient] devenus les seigneurs en ce pays et commandent à ses seigneurs naturels comme si ceux-ci étaient leurs esclaves[167] ».

À l'inverse de Motolinia, pour le sergent et échevin (*alguazil mayor* et *regidor*) de Puebla Gonzalo Díaz de Vargas, c'était précisément le besoin en main-d'œuvre autochtone, et donc la nécessité d'être en bons termes avec les autorités autochtones, qui posait problème. Moins soucieux de décrire des individus violents, dans une lettre au roi, datée de mai 1556, il exprima de façon très péjorative le malaise ressenti face à ces paysans espagnols :

> « Que votre Majesté sache que les Indiens qui ont pour charge de donner et répartir les Indiens journaliers pour le travail des champs de blé, lorsque les Espagnols vont les voir dans leurs villages, avec les ordres de votre vice-roi, [les Indiens] leur disent et répondent qu'ils ne peuvent ni ne veulent donner [les travailleurs], et qu'ils les leur donneraient peut-être s'ils n'avaient pas lesdits ordres, montrant le peu de cas et le mépris qu'ils portent à ce que votre vice-roi a prévu et ordonné, voulant en cela être les seigneurs […] et finalement, la plupart du temps, ils ne donnent pas [les travailleurs] et par cela une grande quantité de blé est perdue et le pauvre Espagnol se retrouve devant tel Indien qui répartit les journaliers, l'appelant de nombreuses fois seigneur et Votre Seigneurie, tête nue, le bonnet à la main et le louant pour qu'il lui donne [les travailleurs] et à la fin, non seulement il ne les lui donne pas, mais ne se découvre même pas, et il ne le regarde pas ni lui répond et il part, et le laisse avili, riant, et se moquant de lui, ce par quoi la nation espagnole se détruit et est méprisée [et] quoique que ceux-là avec lesquels ils usent de cette façon sont des laboureurs, votre Majesté ne doit pas le permettre[168]. »

---

[167] « *labradores de España, hanse enseñoreado en esta tierra y mandan a los señores principales naturales de ella como si fuesen sus esclavos* » : Toribio de Benavente Motolinia, *Historia de los indios de la Nueva España*, éd. cit., p. 21. Dans ce passage, Motolinia s'attaquait surtout aux intendants des *encomenderos*, mais il est clair qu'il voulait montrer le scandale que représentaient des laboureurs qui commandaient à des « seigneurs naturels ». La critique des Espagnols émigrés de vouloir être plus que ce qu'ils méritaient était habituelle : Jean-Paul Zuñiga, *Espagnols d'outre-mer*, *op. cit.*, p. 129-30.

[168] « *sepa V.M. que los indios que tienen cargo de dar y repartir los indios jornaleros para el beneficio de las sementeras de los trigos que cuando los españoles van por ellos a sus pueblos con los mandamientos que para ello llevan de vuestro visorrey, les dicen y responden que no se los pueden ni quieren dar y que si no llevaran para ello los dichos mandamientos que se los*

Ce texte, fondé sur une fiction du contrôle du *repartimiento* par les autorités autochtones, témoigne du peu de cas fait au statut de laboureur, de ceux qui auraient accepté l'avilissement de dépendre de la décision d'Indiens. Leur rang inférieur justifiait presque pour Díaz de Vargas le fait que la noblesse mexica puisse les traiter aussi mal, mais leur appartenance indiscutable à la nation espagnole expliquait qu'on ne pouvait pas permettre de tels agissements : il fallait donc autant rappeler à la noblesse autochtone que les Espagnols étaient les vrais « seigneurs », mais aussi aux *labradores* qu'ils n'avaient pas le droit de dégrader le prestige espagnol de la sorte. Divergents dans leur description des relations de travail entre *labradores* et Mésoaméricains, les récits de Motolinia et Díaz de Vargas convergent toutefois vers une démonstration du malaise provoqué par ces Espagnols laborieux.

La migration paysanne ibérique a ainsi structuré la société coloniale : d'un côté, elle permit la vie à l'espagnole si loin de la péninsule, adaptant le blé et ses cycles. De l'autre, la division du travail résultant de ce besoin de laboureurs menaça la séparation juridique simple entre Espagnols et Indiens, posant un problème social majeur.

II.B.3. La transition vers l'hacienda

La période au cours de laquelle un nombre considérable d'humbles paysans espagnols purent louer des terres, entre les années 1550 et 1620, fut une époque de transition entre les deux formes espagnoles d'occupation des campagnes les plus connues, celle de l'*encomienda* et celle de l'hacienda. Les *labradores* furent ainsi le pont entre la tentative de seigneurialisation des terres autochtones par les conquistadors et l'accumulation de vastes étendues de terres, dans un régime foncier qui lia agriculture, élevage et exploitation minière, notamment dans le nord de la Nouvelle-Espagne, du XVIIe siècle à l'indépendance.

Pourtant, les *labradores* n'ont que peu attiré l'attention de l'historiographie, concentrée sur l'apparition de l'hacienda[169]. Alors que les effets profonds induits par la vague épidémique

dieran, teniendo en poco y menospreciando lo que en e lo vuestro visorrey tiene proveído y mandado y queriendo en ello ser ellos los señores […] y finalmente las más veces no se los dan y por ellos se pierden mucha cantidad de panes y el pobre español está delante del tal indio que reparte los jornaleros llamándole por muchas veces señor y vuestra merced, destocado, y con el bonete en la mano y adorándole porque se los dé, y al fin no tan solamente no se los da pero ni aun le quita el tal indio al español su bonete o sombrero y ni le mira ni le responde y se va y lo deja para ruin, y se va riendo y haciendo burla dél, de cuya cabsa la nación espanola se anichilla y es tenida en menosprecio, aunque estos con quien lo usan sean labradores, lo cual V.M. no debe permitir » : Silvio Zavala, *El servicio personal (vol. 2)*, *op. cit.*, p. 96-97.

[169] Sur le développement de l'hacienda, voir, entre autres, François Chevalier, *La formation des grands domaines au Mexique*, *op. cit.* ; Enrique Florescano, *Estructuras y problemas agrarios de México*, *op. cit.* ; Carlos Sempat Assadourian, « Agriculture and Land Tenure », dans éd. Victor Bulmer-Thomas, John Coatsworth et Roberto Cortes-Conde, *The Cambridge Economic History of Latin America*, Cambridge, Cambridge University Press, 2005, p. 275-314 ; Laura Machuca et Alejandro Tortolero, « From haciendas to rural elites : agriculture and economic development in the historiography of rural Mexico », *Historia agraria*, n° 81, 2020, p. 31-62. Par exemple dans son ouvrage, Enrique Florescano passe immédiatement de l'*encomienda* à l'hacienda. Rik Hoekstra observe la présence de laboureurs mais l'évacue pour se concentrer sur la question de la propriété foncière et des disputes

du milieu des années 1540 et l'affaiblissement de l'*encomienda* provoqué par les *Leyes Nuevas* ont souvent été vus, le fait que les laboureurs ont profité de cet état de fait n'a que rarement été pointé du doigt. Hanns Prem postule par exemple, au sujet du bassin de l'Atoyac, un passage des milpas à l'hacienda, par une appropriation foncière espagnole, considérant que les laboureurs, qu'il mentionne sans vraiment les étudier, ne jouèrent qu'un rôle mineur[170]. Même J. Lockhart, qui invite pourtant à remettre en cause l'idée d'une évolution naturelle de l'*encomienda* vers l'hacienda, a suggéré une relative continuité, notamment fonctionnelle, entre ces deux régimes. Selon lui, l'*encomienda*, « un domaine quasi gouvernemental à la base d'une unité économique privée, ouvrit le chemin à une propriété privée avec toutes les caractéristiques d'un gouvernement ». Si l'*encomienda* ne fut certes pas un système de propriété foncière, le poids des *encomenderos* et leurs prétentions en firent effectivement des équivalents fonctionnels des *hacendados*. Dans la description de J. Lockhart, il manque toutefois le régime intermédiaire représenté par les *labradores*, avec l'existence de petits propriétaires terriens espagnols, tandis que les grands propriétaires entretenaient un rapport plus distant au foncier[171].

Cette étape, d'un demi-siècle environ, fut toutefois matricielle pour la suite. D'une part, parce que les *labradores* réussirent à résoudre, après des essais successifs, la difficile équation posée par les conditions climatiques mésoaméricaines. Ils purent dès lors développer en Nouvelle-Espagne une agriculture du blé rentable à travers deux cycles adaptés à l'alternance entre saisons sèche et humide. D'autre part, de nombreuses dynamiques liées aux haciendas correspondent à des stratégies suivies précédemment par les *labradores*, notamment les tentatives de concentration du foncier et de diversification des activités agricoles. Il ne s'agit pas de dire que l'agriculture par les *labradores* devait nécessairement aboutir au régime de l'hacienda, mais que ces agriculteurs espagnols rendirent possible son émergence, bien plus que l'*encomienda*.

Certains individus, y compris parmi les *labradores*, profitèrent de la mise en culture de nombreuses terres pour le blé pour constituer de vastes domaines, par l'achat ou l'appropriation de terrains reçus par les *labradores*. En 1578, Pedro de Salazar et sa femme Juana de la Cuadra possédaient conjointement dans la vallée de Matalcingo, à côté de Toluca, 2 *estancias* de

dans l'établissement des haciendas sans vraiment proposer d'interprétation sur le rôle joué par les laboureurs dans ce processus : Rik Hoekstra, « Profit from the wastelands », art. cit.

[170] Hanns J. Prem, *Milpa y hacienda*, *op. cit.*, p. 210-12.

[171] James Lockhart, « Encomienda and hacienda. The evolution of the great estate in the Spanish Indies », *Hispanic American Historical Review*, 49, n° 3, 1969, p. 411-29.

chevaux, avec 500 juments, 2 *estancias* de chèvres, pour un total de 1 500 chèvres et 4 *caballerías* de terre, en plus d'un autre domaine à blé[172]. En 1593, Pedro de Vargas légua à sa mort 9 *caballerías*, avec 100 bœufs et 100 juments[173]. Ces cas précoces témoignent de domaines certes de grande taille, mais encore incomparablement plus petits que des haciendas : ils suggèrent toutefois une dynamique qui s'accéléra à partir des années 1580[174].

L'indice le plus probant du processus de concentration foncière est la comparaison réalisée par Charles Gibson entre deux recensements de domaines agricoles : le premier établit toutes les propriétés de blé de la vallée de Mexico en 1563, recensant 114 domaines ; le second énumère 94 domaines suite à une visite de 1602 pour le seul district de *repartimiento* de Tepotztotlán (figures 5 et 6).

En 1563, les fermes de plus de 100 fanègues de superficie ne représentaient que 6 % des fermes, pour 22 % des surfaces cultivées, tandis que l'essentiel des fermes était compris entre 20 et 87 fanègues de superficie, représentant 71 % des fermes et 73 % des surfaces cultivées. Enfin, 23 % des domaines étaient de petites fermes, de moins de 20 fanègues cultivées. Comparé à cette situation, où dominaient la petite et moyenne propriété, avec une distribution équilibrée du foncier, le recensement de 1602 témoigne d'une situation complètement différente : les domaines de 100 fanègues et plus représentaient les trois quarts des propriétés et 92 % du foncier. Les fermes de 200 fanègues et plus représentaient à elles seules près d'un tiers des domaines et plus de la moitié du foncier[175]. Ces sources sont certes partielles, et établissent une distribution foncière dans deux découpages géographiques différents. Elles sont néanmoins représentatives d'une tendance à l'agrandissement des domaines, que l'on peut généraliser à l'ensemble de la vice-royauté.

[172] AGNot, 1-ALA-11-296.
[173] AGNot, 374-MOA-2463-192.
[174] Pour d'autres cas précoces, voir AGNot, 1-ALA-11-239 ; 1-ALA-11-492 ; 1-DIF-46-143.
[175] Charles Gibson, *The Aztecs under Spanish Rule*, *op. cit.*, p. 323-25. Voir aussi l'annexe 17.

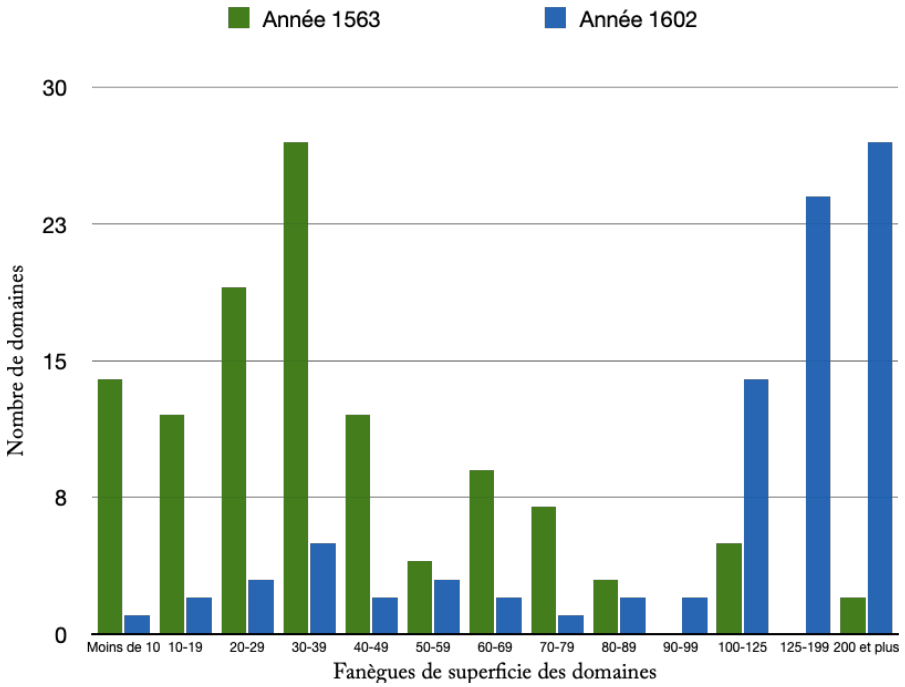


Figure 5 : Nombre de domaines à blé dans la vallée de Mexico en fonction de leur superficie en 1563 et 1602.

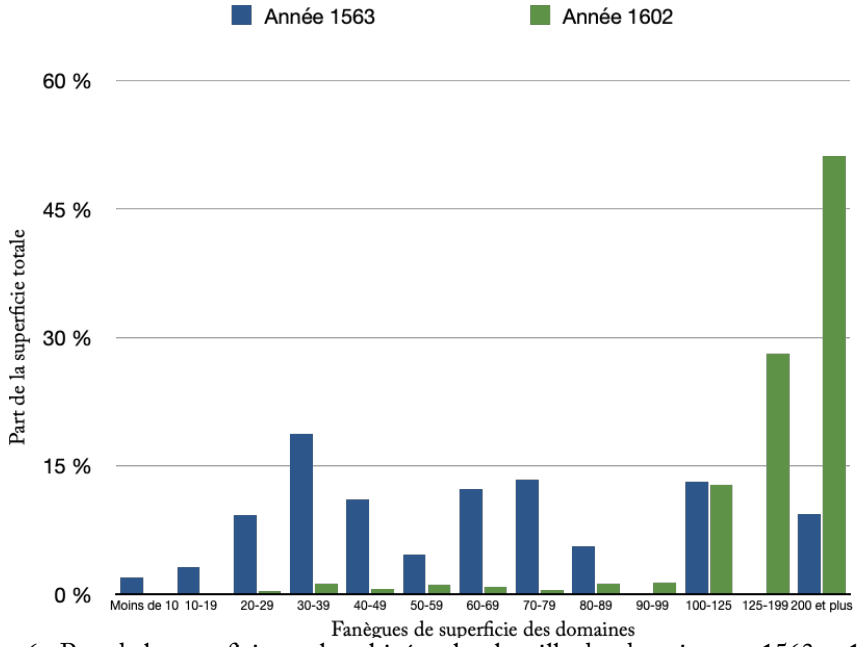


Figure 6 : Part de la superficie totale cultivée selon la taille des domaines en 1563 et 1602.

Source : Charles Gibson, *The Aztecs under Spanish rule : a history of the valley of Mexico, 1519-1810*, Stanford, Stanford University Press, 1964, p. 323-25. Je n'ai fait que reprendre les graphiques présentés par Charles Gisbon dans son ouvrage, malgré la petite différence dans les chiffres entre ses décomptes et les miens. Son graphique n'inclut que 88 domaines pour 1602, pour mon décompte, voir l'annexe 17.

Cette dynamique est en partie passée inaperçue car le sens du terme *labrador* évolua profondément entre le XVIe siècle et le XVIIe siècle. Le terme continua à être utilisé, tout en signifiant des choses complètement différentes. Au cours du conflit foncier survenu à Texcoco en 1606 et décrit plus haut, Alonso Maldonado avait été arrêté : devant le juge, il se présenta comme « l'intendant [*mayordomo*] d'Antonio Velázquez, laboureur[176] ». Cette présentation

[176] « *Mayordomo de Antonio Velazquez labrador* » : AGN, Tierras, vol. 1718, exp. 2, f° 30r.

n'aurait eu aucun sens en 1550 — un *labrador* ne pouvait pas avoir d'intendant puisqu'il travaillait lui-même la terre — était devenu en 1606 un fait social intelligible. Le terme en vint ainsi progressivement à définir un grand propriétaire terrien, cultivant notamment du blé. Le cas d'Alonso Maldonado témoigne que cela fut vrai dans le bassin de Mexico, mais on l'observe aussi à Atlixco, où Juan Carlos Garavaglia remarque que les hacendados continuèrent à s'appeler « *labradores* », ou à Querétaro, où le qualificatif ne permettait plus de distinguer au XVIIe siècle petits et grands propriétaires[177]. De la même façon, le travail mené par Sergio Eduardo Carrera Quezada dans la Huasteca décrit des *labradores*, qui n'avaient plus rien à voir avec ceux du XVIe siècle, possédant d'immenses domaines au XVIIe siècle[178]. Au même moment, le terme continuait à être utilisé en Espagne, renvoyant toujours à des paysans relativement humbles[179].

*

* *

Composée d'experts recherchés en Nouvelle-Espagne pour le blé, la vague de migration des *labradores* eut des effets décisifs sur la trajectoire prise par la vice-royauté par la suite. Outre leur participation au succès du blé et leur participation à l'appropriation massive du foncier, la présence de paysans pauvres contribua, bien involontairement, à abattre définitivement le modèle de colonisation seigneuriale promu par les conquistadors. En montrant qu'il était possible d'être Espagnol et de travailler la terre, voire d'acquérir un statut honorable par ce labeur, les *labradores* remirent en cause la structure même de la frontière entre Européens et Mésoaméricains qu'avait établie la première société coloniale, immédiatement après la conquête.

Il ne s'agit pas de dire que la société où vécurent les *labradores* fut plus égalitaire ou moins violente — le *repartimiento* montre bien que ce ne fut pas le cas — mais que ce qui distinguait les deux groupes n'était plus fondé sur le rejet du travail et l'honneur d'avoir conquis la terre. Par ailleurs, le processus de concentration foncière que les *labradores* contribuèrent à amorcer, le plus souvent à leurs dépens, ouvrit aussi la période des haciendas, avec une nouvelle élite coloniale, moins urbaine et plus liée à la terre.

---

[177] Juan Carlos Garavaglia, « Crisis e historia ecológica », art. cit., p. 143 ; John C. Super, *La vida en Querétaro durante la colonia : 1531-1810*, trad. Mercedes Pizarro, Mexico, Fondo de cultura económica, 1983, p. 56-57.
[178] Sergio Eduardo Carrera Quezada, *Sementeras de papel*, *op. cit.*, p. 139-44 et 149.
[179] Sarah Albiez-Wieck et Raquel Gil Montero, « A needle in a haystack : looking for an early modern peasant who travelled from Spain to America », *Histories*, 2, 2022, p. 91-111.

La généalogie entre les laboureurs de la première émigration et les premiers propriétaires d'haciendas au XVIIe siècle reste malgré tout difficile à établir. Il n'en demeure pas moins qu'il y eut, *a minima*, une appropriation des connaissances et des structures formées par la présence des *labradores*. L'étude du moulin de Huexotitla à Puebla par Fausto Marin-Matayo montre comment un élément pensé dans un cadre spécifique, celui d'un moulin destiné au blé de petits propriétaires espagnols, fut progressivement intégré dans une hacienda, en devenant l'une de ses composantes majeures, sans forcément avoir été à l'origine du domaine[180].

L'adaptation réussie du blé ne remit pas seulement en question le statut des Espagnols. La diffusion de la céréale, permise par ces paysans, et celle des autres plantes de Castille, conduisit les populations mésoaméricaines à s'approprier ces nouvelles plantes et ce faisant à les faire sortir du monde espagnol. Avec d'autres acteurs, comme les religieux, les *labradores*, par la coercition et l'emploi de travailleurs forcés, participèrent ainsi à la dissémination active de ces plantes et aux savoirs associés. Le succès de cette diffusion eut justement pour conséquence que les plantes de Castille cessèrent d'être tout à fait *de Castille* pour devenir des plantes connues, cultivées et consommées par les populations mésoaméricaines, en dehors des réseaux espagnols.

[180] Fausto Marín Tamayo, *Huexotitla, op. cit.*

CHAPITRE 9. LES PLANTES DE CASTILLE DANS LE MONDE AUTOCHTONE : DOMINATION COLONIALE ET REAPPROPRIATIONS

Au milieu du XVIe siècle, deux communautés mésoaméricaines rédigèrent des documents liés au tribut qu'elles devaient aux autorités, prenant notamment la forme de corvées. Martín Vásquez, gouverneur de la municipalité d'Otlazpan, au sud de Tepexic (aujourd'hui Tepejí del Río de Ocampo), fit recenser entre 1549 et 1550 tous les tributs et travaux que le village devait réaliser[1]. De son côté, la communauté de Tepetlaoztoc, sur la bordure nord-est du lac de Texcoco, juste à côté de la ville du même nom, rédigea au milieu des années 1550 un long mémoire illustré, pour se plaindre des abus de son *encomendero*, Gonzalo de Salazar[2].

Quoique forts différents au regard de leur taille et de la variété de leurs illustrations, modestes pour le manuscrit d'Otlazpan alors que le codex Tepetlaoztoc demeure l'un des manuscrits mexicains coloniaux les plus richement illustrés, les deux documents partagent un même thème, celui du versement du tribut par les populations autochtones, et un mode d'expression similaire, mêlant indissociablement dessins, texte espagnol et glyphes mexicas. Les deux textes incluent par ailleurs, parmi les listes de corvées, les dessins des champs que devaient cultiver les *macehuales* de chaque communauté (image 36).

Le service d'Otlazpan concernait deux champs : l'un de maïs, de 800 *brazas* de long et de 400 de large (c'est-à-dire 89 hectares, soit environ deux *caballerías*) et l'autre, plus petit, de blé, de 400 *brazas*-carrées (44 hectares, soit environ une *caballería*), au bénéfice de la municipalité (*casa de la comunidad*) et de l'Audience. À Tepetlaoztoc, le champ, cultivé au bénéfice de l'*encomendero*, pouvait être semé alternativement de blé ou de maïs et mesurait 100 *brazas*-carrées (2,8 hectares).

Les manuscrits comportent une description textuelle en espagnol et un système d'expression mexica, avec dessins et glyphes. Les surfaces furent exprimées dans le cas d'Otlazpan par un glyphe de feuille (unité 400) et dans celui de Tepetlaoztoc par un point (unité 20). Surtout, les cultures furent figurées par des glyphes différents pour signifier le maïs

[1] Birgitta Leander (dir.), *Códice de Otlazpan : nómina de tributos por abusos 1549-1550*, Paris, L'Harmattan, 2018.

[2] Codex Kingsborough-Tepetlaoztoc, British Museum, Londres, Am2006, Drg.13964, *https://www.britishmuseum.org/collection/object/E_Am2006-Drg-13964*, consulté le 30 avril 2025. Suite à l'enquête (*visita*) du juge Quesada, le village fut dédommagé et son tribut abaissé.

et le blé, dans des styles différents, mais qui partageaient une représentation du blé en miroir du maïs : une taille équivalente — alors que le pied et l'épi de maïs sont plus grands — et une forme similaire. Tout en les différentiant nettement, les deux manuscrits incluaient ainsi la céréale de Castille dans un système mésoaméricain d'expression écrite.

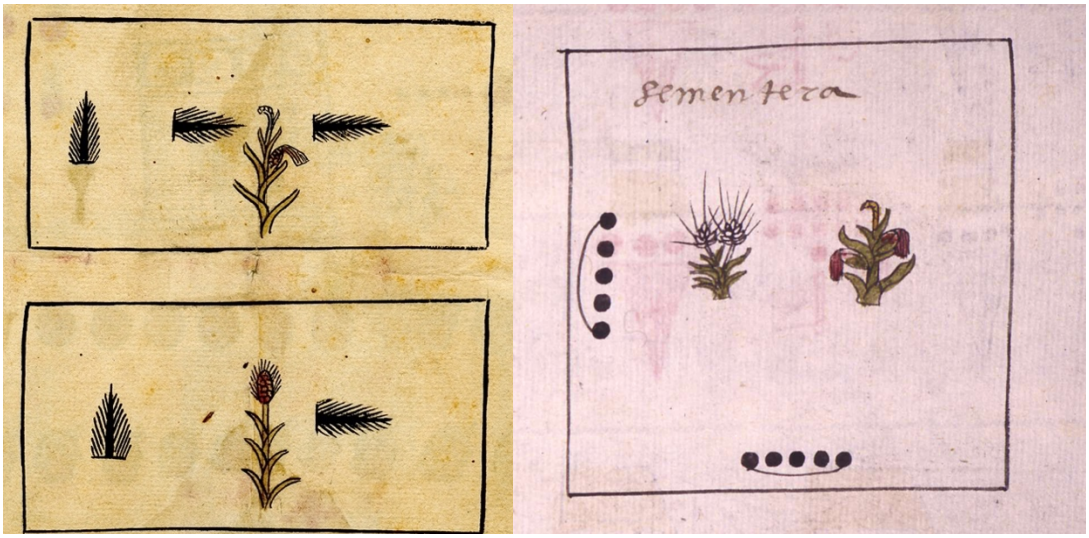


Image 36 : Champs de maïs et de blé faisant partie des corvées à Otlazpan et Tepetlaoztoc.
Source : à gauche, *Codex Otlazpan-Mariano Jiménez*, Hispanic Society of America, New York, HC 378/222, f° 134r, © The Hispanic Society of America ; à droite, *Codex Kingsborough-Tepetlaoztoc*, British Museum, Londres, Am2006, Drg.13964 © The Trustees of the British Museum.

Les deux manuscrits témoignent du paradoxe que représentèrent les plantes de Castille dans le monde mésoaméricain. D'une part, elles furent étroitement liées à la domination espagnole et à l'imposition d'un système d'exploitation des ressources et du travail parmi les communautés autochtones. Comme nous l'avons vu dans les chapitres précédents, les plantes de Castille étaient associées, autant par les Espagnols que par les Mésoaméricains, à la conquête et au renversement des anciens systèmes politiques et religieux. La culture des plantes de Castille, parfois en remplacement de celles de Mésoamérique, signifiait l'instauration définitive de l'autorité des rois de Castille et l'installation des Espagnols. Au quotidien, ces cultures, décidées par des *encomenderos* ou des officiers royaux et exploitées à travers le *repartimiento*, étaient productrices de domination et de violence. Dans les jardins et les champs, où les plantes de Castille furent adaptées et diffusées, la main-d'œuvre mésoaméricaine fut ainsi autant omniprésente qu'irremplaçable.

De fait, la dimension coloniale de l'agriculture, décrite comme la pointe avancée, voire une facilitatrice, de la colonisation a souvent été mise en avant : le constat est du reste encore plus fréquemment soulevé concernant l'élevage[3]. Les animaux et les plantes de Castille auraient été dès lors uniquement imposés aux Mésoaméricains, lesquels, face à la contrainte, choisirent

[3] Alfred W. Crosby, *Ecological imperialism*, *op. cit.* ; Elinor G. K. Melville, *A plague of sheep*, *op. cit.*

la voie de l'indifférence, ou, *a minima* de la résistance passive[4]. Ce tableau, qui ne laisse que peu de voix aux communautés autochtones, était déjà en gestation au XVIe siècle. Pour n'en donner qu'un exemple, on peut citer la description de Cuautla (aujourd'hui San Miguel Huautla, Oaxaca) en 1580 par le notaire Baltasar de Ribera :

> « Dans ce village poussent de nombreux arbres fruitiers de Castille, comme des poiriers, des cognassiers, des grenadiers, des abricotiers, des mûriers à soie et d'autres arbres de la terre. Si les naturels voulaient cultiver la terre, [tous ces arbres] pousseraient superbement[5]. »

Pour Ribera, les choses étaient simples : seuls les Espagnols développèrent les cultures, face au manque d'intérêt ou l'hostilité des Mésoaméricains.

Il est nécessaire d'aller plus loin que ce constat. Il ne s'agit pas de nier ou de relativiser les relations de domination, renforcées dans le cadre du travail agricole par les rapports asymétriques qui l'organisaient. Au contraire, il importe de montrer que le nouveau contexte agraire est né de ces relations inégales et contraintes et explique justement comment les plantes de Castille furent progressivement intégrées et réappropriées, autant dans les représentations que dans le quotidien mésoaméricain. Si ce fut le besoin culturel et religieux en plantes de Castille, ressenti par les Espagnols qui explique en première instance l'acharnement avec lequel ils tentèrent de les cultiver, les populations autochtones ne restèrent pas passives face à ce processus et en furent partie intégrante. L'assimilation autochtone des plantes de Castille est d'autant plus remarquable que les populations mésoaméricaines avaient des systèmes agraires performants, complexes et diversifiés, qui répondaient aux défis posés par la diversité des climats de la région[6].

Les chapitres précédents ont insisté sur la vision des Espagnols et la façon dont les plantes de Castille furent centrales dans la tentative d'instauration d'ordres sociaux concurrents, selon les intérêts et les représentations des *encomenderos*, des officiers royaux ou des religieux. Ce chapitre étudie la réception par les Mésoaméricains de ces végétaux et

---

[4] Charles Gibson, *The Aztecs under Spanish Rule*, *op. cit.*, p. 323 ; Jesús Ruvalcaba Mercado, *Agricultura india en Cempoala, Tepeapulco y Tulancingo*, *op. cit.*, p. 62-63. Ruvalcaba tempère son avis plus loin dans l'ouvrage (p. 67).

[5] « *Da[n]se en este pu[ebl]o muchos árboles frutales de Castilla, como son peras, membrillos, granados, albaricoques, morales para criar seda, y otros árboles de la tierra; de que, queriendo los naturales cultivar la tierra, se darán espléndidam[en]te* » : RG Antequera I, p. 145.

[6] Ces systèmes n'étaient du reste pas figés mais en recomposition permanente : Teresa Rojas Rabiela, *Las siembras de ayer : la agricultura indígena del siglo XVI*, Mexico, SEP, 1988.

comment ils se les approprièrent progressivement selon leurs propres schémas et intérêts — lesquels avaient été entièrement bousculés par la conquête.

Les plantes de Castille furent d'abord des ressources économiques permettant une utilisation plus intensive de l'année agraire. Mais elles furent également des ressources institutionnelles et politiques qui devaient prouver, à partir d'un vocabulaire espagnol de la loyauté, l'intégration définitive des communautés mésoaméricaines à l'espace hispanique : de nombreuses juridictions autochtones indiquaient ainsi par ces plantes qu'elles n'étaient plus peuplées de néophytes à la réputation douteuse, mais plutôt de bons vassaux, obéissants à leur monarque légitime[7].

L'ensemble des pratiques agraires autochtones et tout ce qui leur était lié en termes d'équilibres sociaux et de hiérarchies furent certainement bousculés par l'appropriation de plantes de Castille, bien au-delà de ce qui avait été envisagé par les Espagnols. Mais celles-ci, loin d'induire un remplacement ou une déstructuration radicale permirent, au contraire, de trouver de nouvelles façons de composer avec le nouveau pouvoir espagnol et de tirer parti de la mise à bas des anciennes structures sociales.

Toutes ces facettes suggèrent une bifurcation progressive de l'histoire des plantes de Castille en Nouvelle-Espagne, une conséquence directe du succès de leur diffusion et du lien entre colonisation et agriculture. En effet, c'est l'obsession pour les plantes de Castille, partagée par tous les acteurs de la conquête et de la colonisation, qui fit que leur implantation fut couronnée de succès. Omniprésentes et cultivées par les agriculteurs mésoaméricains, ces plantes finirent par échapper, au moins en partie, aux Espagnols et cessèrent d'être simplement des plantes *de Castille*, pour être réinterprétées dans la société issue de la conquête. La même dynamique s'observe avec le vin, produit de la vigne et boisson espagnole par excellence : les grands processus liés à la conquête que furent l'évangélisation et le commerce atlantique expliquent que le breuvage se diffusa dans le monde mésoaméricain, avec un succès tel que le vin cessa progressivement d'être au Mexique uniquement une boisson espagnole[8]. Le phénomène, observé dans le cas des animaux européens ou même des pratiques alimentaires, demeure pourtant insuffisamment exploré en ce qui concerne les plantes et la nouvelle place qu'elles acquirent dans les systèmes agraires autochtones[9].

[7] Voir par exemple la stratégie de la ville de Tlaxcala, alliée aux Espagnols pendant la conquête, pour se présenter devant la Couronne et obtenir des privilèges typiques de ville espagnole : Ana Díaz Serrano, « La república de Tlaxcala ante el rey de España durante el siglo XVI », *Historia mexicana*, 2012, p. 1049-1107.

[8] Antoine Duranton, « Consommation indienne de vin en Nouvelle-Espagne », art. cit.

[9] Chris M. Valesey, *Managing the herd : Nahuas, animals, and colonialism in sixteenth-century New Spain*, Pennsylvania State University, 2019 ; Ricardo Aguilar González, *Sustenance*, *op. cit.*, p. 168-249.

Ce chapitre étudie donc l'étape finale de l'histoire des plantes de Castille en Nouvelle-Espagne, parcours qui explique qu'elles demeurent aujourd'hui incontournables dans l'agriculture et dans l'alimentation mexicaines. En définitive, il s'agit de montrer comment le succès apparent du projet espagnol de reproduction de l'agriculture du Vieux Monde en Amérique portait en son sein son échec. Le projet de réplication à l'identique créa fatalement quelque chose de neuf, qui n'était plus uniquement espagnol, mais le résultat de l'interaction inégale avec les populations locales. À cette fin, on verra comment le cadre de la domination coloniale aboutit à l'émergence d'une classe de travailleurs qualifiés mésoaméricains, dont les savoirs permirent l'adaptation définitive des plantes de Castille. Le chapitre se termine par une analyse de l'inscription des plantes dans les sociétés mésoaméricaines, notamment dans les conflits sociaux consécutifs à la conquête.

I — DES PLANTES AU CŒUR DE LA DOMINATION COLONIALE

I.A. Les plantes de Castille dans la relation entre Mésoaméricains et pouvoir espagnol

I.A.1. Les plantes de Castille et la conquête

Dès le début de la conquête, les populations autochtones comprirent clairement le message espagnol, qui associa les plantes de Castille à la domination et à l'essence même des Espagnols. Cette attitude, exprimée dès les premières expéditions de Christophe Colomb, se retrouve au Mexique. La *Relation du Michoacán*, chronique rédigée vers 1540 par le Franciscain Jerónimo de Alcalá à la demande du vice-roi Antonio de Mendoza, en fournit un exemple caractéristique. Le narrateur, qui prétendait prendre le point de vue tarasque sur l'arrivée des Ibériques, affirma que toutes les choses espagnoles furent réinterprétées par les Tarasques en fonction de leurs croyances[10]. Les habits et l'alimentation furent notamment vus, selon Alcalá, comme la preuve de l'origine divine que les Tarasques auraient initialement prêtée aux Espagnols : « ils disaient que le blé et les semences et le vin que [les Espagnols] avaient amenés, que c'était la [déesse-]mère Cuerábaperi qui le leur avait donné quand ils étaient venus sur cette terre[11]. » Le récit du Franciscain constitue plutôt un miroir de la façon dont Alcalá considérait que les Tarasques avaient accueilli la conquête, mais témoigne malgré tout du lien

[10] J'utilise, par convention, le terme tarasque, qui est impropre, mais on ne connaît pas l'ethnonyme de ceux que les Mexicas appelaient « Michoaque ». Le terme utilisé aujourd'hui, Purépecha, renvoie à une catégorie sociale ancienne de ce peuple, encore en usage au XVIe siècle et que j'ai choisi de ne pas utiliser pour éviter les confusions.

[11] « *Decían que el trigo y semillas y vino que habían traido, que la madre Cuerábaperi se lo había dado cuando vinieron a la tierra* » : Jerónimo de Alcalá, *Relación de Michoacán*, éd. Moisés Franco Mendoza, Zamora, El Colegio de Michoacán, 2000, p. 678-79.

indissociable entre l'arrivée des Espagnols et les plantes de Castille et, indirectement, que les Tarasques avaient pleinement saisi le sens spirituel du pain et du vin pour les Espagnols.

Le fait que le pouvoir espagnol était associé à ces plantes fut parfaitement compris par la plupart des populations autochtones de l'empire. Il ne fut pas rare en effet, au cours des fréquentes révoltes contre le joug hispanique, que les rebelles s'attaquent aux plantes et animaux amenés d'Europe. Lors de la révolte du Yucatán de 1546-1547, les rebelles mayas ne se contentèrent pas de tuer les Espagnols qu'ils rencontrèrent, mais s'en prirent « jusqu'aux chiens et aux chats et aux arbres de Castille qu'ils déracinèrent et à toute autre chose qui [aurait pu appartenir] aux Espagnols[12] ». De même, la diffusion du Taki Onqoy dans les Andes s'appuya sur l'idée que les *huacas*, divinités andines, allaient se venger de ceux qui s'étaient convertis au catholicisme. Ce courant religieux affirmait que d'un côté « Dieu […] avait créé les Espagnols et la Castille et les animaux et les aliments de Castille » et que de l'autre les *huacas* avaient créé les Indiens. Ceux qui voulaient être sauvés devaient renier la foi catholique, mais aussi s'abstenir de « manger des choses de Castille, en ne les utilisant ni pour manger ni pour s'habiller[13] ». L'association avec le pouvoir espagnol justifiait ainsi la méfiance, voire le rejet de ces plantes et de leurs produits.

Sans aller jusqu'à la révolte, le travail agricole fut l'objet de très nombreux contentieux dès les premières années de la domination espagnole, liés du reste souvent plus à la divagation du bétail qu'à la culture des plantes de Castille[14]. L'exemple de Querétaro fournit un cas d'étude de ces disputes. L'acte fondateur de la ville en 1531 avait été le don d'une semence de blé au cacique Conni par le conquistador Bocanegra[15]. Devenu *encomendero*, ce dernier fut néanmoins

---

[12] « *hasta los perros y gatos, y a los árboles de Castilla arrancaban y cualquier otra cosa que fuese de españoles* » : María del Carmen León Cázares, Mercedes de la Garza, Ana Luisa Izquierdo et Tolita Figueroa (dir.), *Relaciones histórico-geográficas de la gobernación de Yucatán*, éd. cit., p. 67.

[13] « *creyeron que Dios Nuestro Señor, avia hecho a los Españoles y a Castilla y a los animales y mantenimientos de Castilla* » ; « *ni comiendo cosas de Castilla, ni usando dellas en comer, ni en vestir* » : Cristóbal de Molina et Cristóbal de Albornoz, *Fábulas y mitos de los Incas*, éd. Henrique Urbano et Pierre Duviols, Madrid, Historia 16, 1989, p. 130. Dans les années 1550, le prédicateur otomi Juan Teton menaçait quant à lui les Otomis baptisés d'une transformation en vache, porc ou mouton, en fonction de leur alimentation : Marcy Norton, *The tame and the wild : people and animals after 1492*, Cambridge-Londres, Harvard University Press, 2024, p. 275-76. Le contenu idéologique de toutes ces révoltes ayant été retranscrit ultérieurement par des acteurs espagnols, il n'est pas exclu que cette description corresponde plutôt à l'interprétation ibérique des rébellions.

[14] Les effets du bétail divagant, qui venait manger ou piétiner les récoltes et l'érosion qu'il aurait provoquée ont été étudiés et discutés : Andrew Sluyter, « The ecological origins and consequences of cattle ranching in sixteenth-century New Spain », art. cit. Voir par exemple la cédule royale du 4 avril 1542 demandant au vice-roi Antonio de Mendoza d'agir contre le bétail espagnol, suite à une plainte de Tlaxcala : BNM, Ms. 10150. Sur l'érosion, voir le débat Melville/Butzer : Elinor G. K. Melville, *A plague of sheep*, *op. cit.* ; Karl W. Butzer, « Ecology in the Long View », art. cit. L'idée d'un désastre écologique provoqué par le bétail est aujourd'hui, en grande partie, critiquée. Pour une approche renouvelée de la thématique, voir la thèse en préparation de Jerónimo Bermúdez à l'EHESS : *Une transition énergétique d'Ancien Régime ? Travail animal et travail humain en Nouvelle-Espagne (1500-1650)*.

[15] Voir chapitre 5, p. 289.

poursuivi dès 1536 par les habitants de la ville, notamment en raison de la culture d'un champ de blé[16]. En plus de versements d'or, de coton et de maïs, les travailleurs tributaires devaient en effet cultiver pour Bocanegra un champ de blé, dont le produit, une récolte d'environ 300 fanègues, était estimé par l'*encomendero* à 150 pesos, un montant largement sous-évalué[17]. Lors des interrogatoires réalisés dans le cadre du procès, les réponses des témoins, appartenant à plusieurs ethnies autochtones, témoignent autant de la place du blé dans les relations contraintes avec l'*encomendero* que des différents degrés de familiarité des répondants autochtones avec la céréale de Castille à cette époque précoce. Un certain Juan Michi, otomi, connaissait le champ, car « il a[vait] aidé à récolter » le blé. Un autre témoin, nommé Gonzalo et originaire de Arora, déposa en tarasque « qu'il ne sa[va]it pas ce que [pouvaient] valoir deux *cargas* de [blé], qui font une fanègue, car ils n'en commerç[ai]ent pas entre eux ». Un dernier témoin, Juan Huycil, locuteur nahuatl, décrivit quant à lui la récolte et le tribut, estimant son volume à 420 *cargas* de blé, tout en ajoutant qu'il « ne conna[issait] pas le prix dudit blé, [mais] que les Chrétiens [sauraient en faire] le compte[18] ».

Ces trois positions expriment ainsi des degrés divers d'intégration du blé : tout d'abord celle de Juan Michi ou Gonzalo, qui se contentaient de reconnaître la céréale, car ils avaient servi lors des récoltes, mais étaient incapables d'en estimer le volume, puis celle de Juan Huycil, plus habitué et capable d'estimer un volume, mais non un prix, car le bien échappait encore aux réseaux commerciaux autochtones. Le fait qu'il laissait l'expertise aux « Chrétiens » témoigne de la distance que Huycil, pourtant celui qui connaissait le mieux la céréale, plaçait entre son monde et le blé.

Liée à l'*encomienda*, la culture du blé pouvait être le cas échéant abandonnée lorsque l'institution s'affaiblissait ou disparaissait. Comme l'écrivirent en 1579 les habitants espagnols de la relation géographique de Yetecomac (aujourd'hui Tecámac dans l'État de Mexico ?) : « en cette terre le blé et l'orge poussent, mais les naturels ne le cultivent plus depuis quarante ans, lorsque mourut leur *encomendero* espagnol qui leur en faisait semer[19] ».

---

[16] Le procès, conservé aux archives des Indes (AGI, Justicia, 124, N.1), est transcrit dans Martha Carreño López, José Andrés Landaverde Rivera, Alejandra Medina Medina et José Ignacio Urquiola Permisán (dir.), *Primeras noticias sobre la conquista, posesión, límites y encomenderos del pueblo de Querétaro*, Querétaro, Municipio de Querétaro, 2006, p. 63-297.

[17] *Ibid.*, p. 175. Voir aussi la question 3 de l'interrogatoire, p. 177. Bocanegra devait recevoir 50 *cargas* de coton, estimées à 250 pesos, de la nourriture (« haricots et piment ») estimée à 50 pesos et 300 fanègues de maïs. Pour les prix du blé, certes plus tardifs, voir chapitre 8, note 62, p. 438.

[18] « *ayudado a coger* » ; « *no sabe lo que pueden valer dos cargas [de trigo] ques una hanega porque no tiene entre ellos tal contratación* » ; « *no sabe el precio del dicho trigo e que los cristianos pueden echar la cuenta* » : *Ibid.*, p. 182, 185 et 188.

[19] « *En esta tierra se da trigo y cebada, aunque no lo usan los naturales, de cuarenta a[ñ]os a esta parte, que murió su encomendero español que lo hacía sembrar* » : RG Mexico III, p. 136-37.

I.A.2 Une politique du travail autochtone des plantes de Castille

Au-delà des *encomenderos*, les autorités royales mirent rapidement en place des mesures pour former les travailleurs mésoaméricains au travail du blé et au travail européen de façon générale. Dès le départ, les populations autochtones furent donc pensées comme des acteurs incontournables pour le succès de l'établissement de l'agriculture de Castille au Mexique. Dans les instructions complémentaires laissées au premier vice-roi de la Nouvelle-Espagne, Antonio de Mendoza, le roi l'enjoignait en juillet 1536 de contrôler le travail des missionnaires pour que ces derniers enseignent la foi chrétienne aux Mésoaméricains, mais s'assurent aussi qu'ils « travaillent, tant en labourant et en ensemençant la terre que dans d'autres métiers mécaniques[20] ». La mention était générale et assez ambiguë, mais il ne fait guère de doute que le conseil royal sous-entendait que l'apprentissage devait concerner les plantes de Castille. Il répondait en cela aux attentes des religieux, concrétisées dans les couvents, comme décrit au chapitre 6, et qui sollicitaient régulièrement la monarchie à ce sujet.

En novembre 1537, les évêques de Mexico, de Oaxaca et du Guatemala recommandèrent au roi l'utilité d'apprendre aux Mésoaméricains à cultiver « le blé, les légumineuses et les fruits de Castille[21] ». L'affaire continuait d'intéresser Antonio de Mendoza à la fin de son mandat et dans les conseils et avis qu'il laissa en 1550 à son successeur, Luis de Velasco, il écrivit :

> « Cela fait des années que j'essaye avec grande difficulté de faire travailler les Indiens dans les fermes de blé. Et même s'ils sont de plus en plus nombreux [à y travailler], cela reste insuffisant pour la république et on ne peut générer de richesse de cette façon. Présentement, ce sont les Espagnols qui soutiennent la production de blé. Que Votre Seigneurie [le vice-roi Velasco] les aide en leur donnant des terres […] et qu'on prenne grand soin que les Indiens sèment et qu'on les surveille à la saison du sarclage[22]. »

Ces conseils détaillés devaient permettre d'éviter, selon l'ancien vice-roi, les graves pénuries de blé qui touchaient la Nouvelle-Espagne. Ils témoignent également de la volonté de faire

[20] « *que trabajen, así en labrar la tierra y plantar, como en otros oficios mecánicos* » : Ernesto de la Torre Villar et Ramiro Navarro de Anda (dir.), *Instrucciones y memorias de los virreyes novohispanos*, éd. cit., p. 95.

[21] « *trigo, legumbres y frutas de Castilla* » : Joaquín García Icazbalceta (dir.), *Don fray Juan de Zumárraga*, éd. cit., p. 96.

[22] « *Las labores de trigo ha muchos años que yo procuro de dar orden cómo los indios entren en ellas, y ha sido muy dificultoso, aunque siempre va crecido, mas es tan poco que no basta para la república, ni se ha de hacer caudal de ello. Al presente son los españoles los que han de sostener la labor de trigo. V.S. los favorezca dándoles tierras […] ; y se tiene gran cuidado que los indios siembren y que al tiempo del desyerbar anden personas que lo vean* » : Ernesto de la Torre Villar et Ramiro Navarro de Anda (dir.), *Instrucciones y memorias de los virreyes novohispanos*, éd. cit., p. 102-3.

participer les Mésoaméricains à l'établissement d'un cycle mexicain du blé, pour en développer la production et assurer l'autonomie de la République indienne qui devait émerger de la colonisation espagnole. Le blé était donc lié à un projet espagnol pour les Mésoaméricains, pensé comme une façon de développer une autonomie économique et politique.

Si le vice-roi Velasco suivit la même ambition que son prédécesseur, il préféra, semble-t-il, aller à rebours d'une politique fondée sur la contrainte, comme celle recommandée par l'instruction royale de 1536. Dans une lettre au roi de février 1554, Velasco fit en effet état d'une tentative d'un autre genre :

> « Ce que j'ai essayé en certains lieux, c'est que les Espagnols qui ont du capital fassent compagnie avec un village d'Indiens. Et les Indiens apportent les terres et de la main-d'œuvre pour le désherbage et lors des moissons et de leur côté les Espagnols apportent les bœufs et les araires et les charrettes et d'autres outils et leur industrie. Et de ce qui se récolte, ils donnent une part à l'Espagnol et les Indiens en gardent deux […] ce par quoi les républiques s'améliorent et eux [les Indiens] apprennent à labourer la terre avec des bœufs et à la semer et la cultiver comme en Espagne[23]. »

Quoique vraisemblablement imposée par l'autorité vice-royale, cette forme d'exploitation était novatrice, créant une forme de métayage entre Espagnols et Mésoaméricains et intéressant les deux parties au résultat. Cette description était censée encourager le conseil royal à abandonner la politique de soutien à l'émigration de laboureurs castillans pour se concentrer sur la formation d'agriculteurs mésoaméricains. La relation était fondée sur « l'industrie » des Espagnols, à savoir la capacité à cultiver le blé « comme en Espagne » : une connaissance agraire que devaient s'approprier les travailleurs mésoaméricains, dans la même veine que la politique ordonnée une quinzaine d'années plus tôt. La Couronne ne tenait ainsi pas compte des cultures locales, qui ne convenaient pas de toute évidence au projet politique de République indienne.

Quels furent les effets réels de ces tentatives ? Il est difficile de le dire, car, en plus du déclin démographique, la volonté d'une production de blé autochtone fut fortement contrebalancée par l'émigration des *labradores* et leur appropriation de la main-d'œuvre par le *repartimiento,* comme nous l'avons vu précédemment. La culture du blé, projetée initialement

[23] « *lo que he procurado en algunas partes es que españoles que tienen caudal hagan conpañia con pueblos de yndios y los yndios ponen las tierras e ayudan con gente para el deserbar y cojer y los españoles ponen los bueyes y arados y carretas y otros aparejos y la industria y de lo que se coje dan al español una parte y los yndios llevan dos de que […] se probeen las republicas y ellos se verzan a labrar con bueyes la tierra y a sembrarla y cultivarla como en España* » : AGI, Mexico, 19, N. 13, f° 3v.

comme une façon de développer une agriculture mixte, voire entièrement autochtone, fut dès lors monopolisée par les paysans castillans. Loin du statut proposé par Velasco, celui d'instructeurs associés presque à égalité avec une communauté mésoaméricaine, les *labradores* devinrent des maîtres, vecteurs d'une transmission sur les savoirs du blé, mais intéressés d'abord par leurs propres rendements et leur capacité à s'approprier du foncier et de la main-d'œuvre.

I.A.3 Des travailleurs qualifiés mésoaméricains

Tous ces acteurs espagnols, *encomenderos*, officiers royaux et *labradores*, établirent des relations de travail contraintes, à l'origine de la lente émergence d'une classe de travailleurs mésoaméricains qualifiés pour le travail du blé. Au cœur de la domination se trouvait donc la diffusion, partielle et lente, des techniques de culture, de façon parfois précoce.

À Xirosto, à deux lieux de Purificación, dans les marges occidentales du Michoacán, une visite conduite entre 1548 et 1550 par un commissaire vice-royal évalua les capacités tributaires de ce village de 68 feux. Outre du maïs, du bois, du fourrage et du travail domestique effectué pour l'*encomendero* Alonso de Toro, les habitants « aid[aient] à cultiver deux fanègues [de superficie] de blé, qu'ils travaill[aient] avec des bœufs[24] ». Ici, l'ombre de l'*encomendero* ne fait aucun doute : c'était son champ que les tributaires devaient travailler, avec ses bœufs. Les tributaires n'étaient toutefois pas des travailleurs passifs, faisant ici l'acquisition d'une pratique espagnole, dans une localité éloignée du centre du pouvoir espagnol.

Les travailleurs mésoaméricains experts en blé devinrent ainsi des agriculteurs particulièrement recherchés. À raison, car sans eux la grande diffusion du blé dans les campagnes mexicaines à partir des années 1550 eût été impossible. Leurs compétences expliquent qu'ils étaient les cultivateurs que les laboureurs espagnols préféraient, y compris après la vague épidémique du milieu des années 1570, alors que l'accès à une main-d'œuvre suffisante était en soi un sujet de tension.

En 1583, Juan Hernández Salvador, propriétaire de champs de blé situés entre Tepotzotlán, Huehuetoca et Coyotepec se plaignit que des travailleurs « manouvriers et exercés [au travail du blé] depuis de nombreuses années » fussent envoyés par les juges du *repartimiento* à d'autres activités, comme *tamemes* entre autres[25]. En avril de cette année, une ordonnance du vice-roi comte de la Coruña demanda aux juges de laisser ces ouvriers

[24] « *ayudan a beneficiar dos fanegas de trigo que labran con bueyes* » : René García Castro (dir.), *Suma de visitas*, éd. cit., p. 417.
[25] « *gañanes y exercitados en esto de muchos años* » : AGN, Indios, vol. 2, exp. 702.

expérimentés aux laboureurs. L'ordonnance fut répétée en juin 1584 en des termes proches, suite à une plainte du couvent dominicain de Mexico, puis en novembre 1587, enjoignant aux juges du *repartimiento* que les « Indiens manouvriers ne fussent pas rassemblées et répartis […] pour aller servir à d'autres métiers que ceux qu'ils savent faire », en référence explicite aux champs de blé possédés par les frères prêcheurs[26]. En mai 1586, suite à une nouvelle plainte de laboureurs, une ordonnance similaire s'adressa aux autorités locales, « gouverneurs, *alcaldes*, nobles et gouvernants » du district de Chiconautla, afin qu'elles cessent d'assigner les travailleurs à « d'autres métiers, hors de ceux qu'ils connaissent[27] ».

On peut certes considérer que les *labradores* usaient de cet argument comme d'un artifice rhétorique pour tenter de sécuriser un nombre suffisant de travailleurs dans un marché du travail alors en très forte tension[28]. Il semble nonobstant que les laboureurs cherchèrent avant tout à conserver des travailleurs qualifiés, qu'ils connaissaient parfois individuellement et qui avaient appris la culture du blé précisément dans le cadre du *repartimiento*. Ces requêtes suggèrent un fait qui semble aller de soi, à savoir l'apprentissage permis par la répétition, saison après saison, des mêmes tâches.

Ces ordonnances contredisent en tout cas les affirmations du magistrat Alonso de Zorita, qui recommanda vers 1564 de ne plus demander aux Mésoaméricains de payer leur tribut en blé

> « parce que c'est un travail extrêmement pénible pour eux, car ils ne le comprennent pas et n'ont pas de quoi labourer et pour cela ils doivent payer des Espagnols qui le sèment et le cultivent, ce qui leur cause un grand tort[29] ».

Cette affirmation était d'autant plus fausse que la figure de l'Indien-laboureur, qu'il fût autonome ou pas, était relativement commune. Et ce, alors même que l'araire était le trait caractéristique de l'agriculture européenne et demeura perçu comme tel tout au long du XVIe siècle (voir l'image 28, chapitre 8, p. 475). Théoriquement, le *labrador* espagnol était celui qui maniait l'araire, par opposition au *macehual* mexica, qui ne savait pas le faire. Pourtant, Motolinia observait déjà au milieu des années 1540 que certains *macehuales* « travaill[ai]ent la

[26] « *yndios gananes no fuesen recogidos ni repartidos por otros ministros de justicia para que vayan a servir en diferentes oficios de los que saven hazer* » : AGN, Reales cédulaes duplicadas, vol. 3, exp. 32.
[27] « *en otros officios fuera de lo que ellos saven* » ; « *governadores alcaldes principales y mandones* » : AGN, Reales cédulaes duplicadas, vol. 3, exp. 80.
[28] Voir chapitre 7, p. 460.
[29] « *porque es grandísimo trabajo para ellos, porque no lo entienden ni tienen con que arar, y han menester para ello pagar españoles que lo siembren y beneficien, que les es gran vejación* » : cité par Teresa Rojas Rabiela, « Formación histórica de la agricultura campesina novohispana », dans éd. Mario Humberto Ruz Sosa, *Semillas de industria : transformaciones de la tecnología indígena en las Américas*, Mexico, CIESAS, 1994, p. 167-94, p. 175.

terre avec des paires de bœufs, comme en Espagne », sans préciser pour autant s'ils les utilisaient pour cultiver du blé ou du maïs[30]. Le témoignage est précoce, mais n'est pas isolé. L'*alcalde* des mines de Taxco, Pedro de Ledesma, déclara en mai 1563 dans une lettre au roi que la Nouvelle-Espagne était

> « la terre la plus fertile du monde, avec les meilleurs climats, tant de terres cultivables […] et tant de laboureurs et les Indiens savent parfaitement cultiver la terre avec des bœufs, des araires et des bêches et tous les autres instruments dont ils manquaient [par le passé][31] ».

Ledesma décrivait le résultat du processus d'acculturation agraire : les Indiens étaient censément devenus eux aussi des *labradores*, par leur capacité à manier l'outillage en métal et le labour à traction animale qui singularisaient l'agriculture espagnole par rapport à la mésoaméricaine. La formulation, tout comme le propos de la lettre de l'*alcalde*, qui déplorait que les richesses de la Nouvelle-Espagne ne fussent pas exploitées à leur juste valeur, indique que Ledesma parlait ici de la culture du blé.

La figure de l'Indien-laboureur avec son araire ne fut pas qu'une invention de ces deux Espagnols, qui insistèrent chacun, pour des raisons opposées, sur le talent agraire des Mésoaméricains. De fait, quoique plus discrets et conservés dans des sections différentes des archives mexicaines, les Indiens-laboureurs apparaissent assez régulièrement dans la documentation du XVIe siècle : outre les travailleurs du *repartimiento*, on observe une classe de travailleurs libres, équivalents mésoaméricains des manouvriers (*jornaleros*) de l'Espagne péninsulaire, qui avaient fait leur métier le fait de posséder quelques bœufs et de louer leurs services selon les besoins, souvent pour des employeurs mésoaméricains.

En mai 1580, le vice-roi comte de la Coruña écrivit à l'*alcalde mayor* de la ville d'Antequera, dans la vallée de Oaxaca :

> « Pablo Bernardo et Antón García, Indiens originaires de la vallée de [Oaxaca] […] et d'autres Indiens de ladite vallée ont certains bœufs de labour avec lesquels ils

[30] « *Labran la tierra con yuntas de bueyes al modo de España* » : Toribio de Benavente Motolinia, *Historia de los indios de la Nueva España*, éd. cit., p. 259.

[31] « *Siendo esta la mas fertil tierra de mejores temporales de mill baldios […] y de mas labradores que ay en el mundo y los yndios muy diestros de cultivar la tierra con bueyes arados y açadones y los demas instrumentos de que ellos carecian* » : AGI, Mexico, 97, s.f.

> vont au village de [Cuilápam] et à d'autres lieux pour les louer et labourer certaines terres d'Indiens particuliers et d'autres personnes[32] ».

L'*alcalde mayor* devait s'assurer du libre exercice de leur métier, face à des concurrents qui, semble-t-il, les en empêchaient[33]. Ces deux individus décrits comme des Indiens possédant des bœufs labouraient pour le compte d'autres Mésoaméricains et « d'autres personnes », qu'on peut imaginer être des propriétaires espagnols ou l'un des nombreux couvents dominicains de la vallée de Oaxaca. La référence à « d'autres Indiens » suggère que Pablo Bernardo et Antón García étaient loin d'être les seuls laboureurs de la vallée à posséder des bêtes de labour et qu'il existait un marché pour ce travail. Toute la région était concernée, comme le suggère le décalage entre leur origine déclarée (« la vallée ») et le lieu du litige, Cuilápam (aujourd'hui Cuilápam de Guerrero), situé à une dizaine de kilomètres au sud-ouest de la ville de Oaxaca.

En ce sens, le manuscrit connu comme la *matrícula de Huexotzingo* permet de montrer la part prise par ces laboureurs autochtones à l'échelle locale. Ce recensement mené à des fins tributaires entre 1559 et 1560 établit une longue liste peinte d'environ 8 800 individus, habitant du village de Huejotzingo. Dans cette localité, située dans une région propice à la culture du blé, non loin de Puebla et d'Atlixco, 83 % des habitants étaient des *macehuales*[34].

Au sein de ce groupe, les trois quarts étaient des paysans sans spécificité particulière, mais un quart était composé d'artisans ou de laboureurs spécialisés. Ils sont identifiés dans le manuscrit par un outil ou un objet permettant de caractériser leur occupation — en plus éventuellement d'un glyphe donnant leur patronyme (lequel était systématique pour les membres de la noblesse). Ces objets permettent de distinguer une sous-catégorie particulière de laboureurs au sein des agriculteurs du village (image 37).

Les quatre individus représentés sur l'image 37 appartiennent à une catégorie de métier composée d'une cinquantaine d'individus, décrits comme des « *quaquauhtlaxque* », soit ceux qui travaillent la terre avec des bœufs (sur la racine de « *quaquauhelimicqui* » néologisme nahuatl pour désigner le bœuf)[35]. Ce lien est signifié par de petites têtes de bœufs ou par l'aiguillon qui sert à guider les animaux de labour, indice clair que leur compétence première au sein de leurs communautés respectives fut le maniement de l'araire espagnol.

---

[32] « *Pablo Bernardo y Anton Garçia, indios naturales del valle de Guaxaca […] y otros indios del dicho valle tienen algunos bueyes de arado con los cuales ocurren al pueblo de Cuylapa y otras partes a los alquilar y a arar algunas tierras de indios particulares y otras personas* » : FHT, II, p. 293.

[33] Voir *infra*, p. 571.

[34] Pedro Carrasco, « La matrícula de Huexotzinco como fuente sociológica », dans éd. Hanns Prem, *Matrícula de Huexotzinco*, Graz, Akademische Druck, 1974, p. 1-16, p. 8-9.

[35] *Ibid.*, p. 8-13. Les autres termes employés pour décrire ceux qui travaillaient la terre avec des bœufs étaient *tequaquauhtlylli, o tetlaylli.*



Image 37 : Représentations de laboureurs autochtones dans le district de Huejotzingo.
Source : *Matrícula de Huexotzingo*, Bibliothèque nationale de France (Paris), Département des Manuscrits, Mexicain 387, f° 869r, 872r et 884r. Source accessible en ligne : https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8470185f.

Ces journaliers étaient placés dans une dépendance double : d'une part, ils étaient sans doute employés par des laboureurs espagnols à travers le *repartimiento*, ce qu'exprime le fait qu'ils furent plus fréquemment recensés dans les villages proches de la vallée d'Atlixco, où les besoins espagnols étaient forts[36]. D'autre part, le point rouge placé au-dessus de leur tête indique qu'ils étaient les tenanciers de nobles de leurs villages (« *maceguales terrazgueros de principales* ») et qu'ils ne cultivaient pas leurs propres terres, bien que le type et le montant de la redevance seigneuriale n'aient pas été précisés[37].

Dans ce document, on trouve ainsi une trace claire de l'ampleur de la pénétration des pratiques agraires venues d'Espagne. Une catégorie spécifique d'agriculteurs mésoaméricains les avait adoptées et en faisait son occupation principale, aussi bien pour s'acquitter de l'équivalent mésoaméricain des redevances seigneuriales que pour remplir les obligations du *repartimiento* colonial. L'agriculture espagnole se retrouvait ainsi dans les deux systèmes de dépendance.

Riches de cette expertise, ces travailleurs pouvaient cultiver leurs terres pour ensuite vendre du blé à leur compte, remettant ainsi en cause la séparation théorique entre le blé, qui aurait été limité au travail du *repartimiento*, et le maïs cantonné à une culture vivrière. En novembre 1579, le vice-roi Martín Enríquez donna par exemple une licence à un groupe de

[36] *Ibid.*
[37] *Ibid.*, p. 6-8 ; Frederic Hicks, « Governing smaller communities in Aztec Mexico », *Ancient Mesoamerica*, 23, n° 1, 2012, p. 47-56, p. 51-52.

onze « Indiens naturels du village de Tenayuca », juste au nord de Mexico, pour pouvoir vendre dans la capitale le blé qu'ils récoltaient, moulu en farine[38].

Les traces laissées par les laboureurs mésoaméricains, indépendants ou non, confirment ce qu'avait écrit Pedro de Ledesma tout comme le fait que l'appropriation de l'araire et du labour semble avoir été bien plus précoce et rapide que ce que suppose Charles Gibson, qui en a fait un processus long, s'étendant jusqu'au XVIIe siècle[39]. En outre, ces exemples montrent que les pratiques venues d'Espagne se répandirent pour répondre à des besoins au sein de réseaux mésoaméricains, qui n'étaient donc plus limités à ceux des *labradores* et à l'imposition du pouvoir espagnol.

I.B. Techniques et participation mésoaméricaines au processus de diffusion

Un cadre contraint, lié à la domination espagnole, fut de fait à l'origine du travail des plantes de Castille, mais aussi de l'émergence d'une classe de travailleurs qualifiés mésoaméricains, spécialisés dans le travail de la terre à l'espagnole. Or, il serait erroné de voir ce processus comme la reproduction mécanique de pratiques fixes. Des savoirs et des pratiques autochtones furent au contraire mobilisés, aboutissant à l'émergence d'un savoir-faire hybride, inhérent à la culture du blé en Mésoamérique, par des pratiques qui n'étaient plus, à proprement parler, ni espagnoles ni mésoaméricaines.

I.B.1 Savoirs autochtones dans l'adaptation des plantes de Castille

Cet apprentissage ne fut pas à sens unique. L'emploi fréquent de greffes pour adapter les arbres fruitiers de Castille, décrit aux chapitres 3 et 6, fut nécessairement fondé sur une collaboration entre horticulteurs castillans et mésoaméricains : il fallait en effet connaître à la fois le porte-greffe et le greffon, et leurs spécificités, pour mener à bien l'acte. L'aspect collaboratif de cette opération est généralement passé sous silence dans les archives, soit par omission, soit pour insister sur le savoir-faire espagnol.

Seul Bartolomé de las Casas y fit brièvement allusion dans son *Apologética historia sumaria*, dans l'intention de prouver la capacité à l'autonomie des communautés autochtones. Au chapitre 59, le Dominicain expliquait en effet que la présence de castes de laboureurs au sein des sociétés autochtones prouvait leur « bonne et ordonnée police ». Dans le chapitre 60, qui prolongeait cette réflexion, Las Casas écrivit que les Indiens

[38] AGN, General de parte, vol. 2, exp. 328.
[39] Teresa Rojas Rabiela souligne également l'appropriation rapide de l'araire : Teresa Rojas Rabiela, « Formación histórica de la agricultura campesina novohispana », art. cit., p. 175.

> « ont dans leurs maisons, jardins et terres une grande quantité de plantes et d'arbres et de semences amenés de Castille, comme les cognassiers, les grenadiers, les pêchers, les melons, les orangers, les citronniers, les cédratiers et les légumes, les raves, les laitues et le blé. Et ils savent si bien greffer un arbre à un autre […] que tous ces fruits ne valent qu'un denier[40] ».

Le fait rapporté est complètement décontextualisé, sans référence à aucun peuple ou espace géographique particulier, dans un procédé assez classique du « défenseur des Indiens », qui proposait souvent des descriptions des « Indiens » pris dans leur ensemble. Las Casas livre toutefois ici un indice du processus de diffusion et d'intégration dans des jardins autochtones des greffons de Castille.

La carte Oztoticpac, déjà évoquée, fournit un témoignage plus probant de la rencontre de connaissances mésoaméricaines et espagnoles, éventuellement par l'entremise des Franciscains de Texcoco (image 11, chapitre 3, p. 181). La carte montre ainsi avec précision une série d'arbres (poiriers, cognassiers, pommiers, grenadiers, pêchers et vignes) greffés dans quatre terrains possédés par don Carlos Ometochtzin, cacique de Texcoco, en association avec un Espagnol nommé Pedro de Vergara[41]. Le cas de don Carlos, celui de l'utilisation d'un jardin nobiliaire pour effectuer des greffes d'arbres de Castille, n'est pas unique. Une quarantaine d'années après le procès, il était encore fait mention à Texcoco de greffes de pommiers, de poiriers et de cognassiers, sur les « pommiers de la terre[42] ».

Le procès du magistrat Lorenzo de Tejada, décrit dans le chapitre 5, suggère la bonne qualité de ces greffes, expliquant que les jardins avec des arbres greffés étaient recherchés par les Espagnols. En février 1541, dans le cadre de son entreprise de concentration foncière à l'ouest de Mexico, le magistrat conclut devant l'*alcalde ordinario* de Mexico Andrés de Barrios, un accord d'échange de terres avec don Diego de Cateca, gouverneur autochtone du quartier de San Pablo de Mexico. Pour obtenir cet échange, le magistrat avait sans doute usé de son pouvoir pour contraindre Diego de Cateca : le gouverneur reçut en effet des « lopins de terre » à Azcapotzalco, sans autre description, en échange d'un terrain deux fois plus grand à Chapultepec, dans un lieu mieux situé « avec des arbres plantés et greffés ». Si la nature des arbres n'était pas précisée, il est toutefois certain qu'il s'agissait d'arbres de Castille, car, en

[40] « *De las plantas y árboles y simientes traídas de Castilla, como membrillos, granados, duraznos, melones, naranjas, limones, sidras y hortalizas, rábanos, lechugas y trigo, es tanta la cantidad que tienen en sus casas, huertas y tierras, y saben tan bien enjerir un árbol con otro […] que todo ello vale a blanca* » : Bartolomé de las Casas, *Apologética historia sumaria*, éd. cit., p. 582.

[41] Pour plus de détails sur ce procès, se référer au chapitre 3, p. 181.

[42] RG Mexico III, p. 105.

compensation de la perte de superficie, Cateca reçut « trois cents plants de sarments [de vigne] que ledit seigneur licencié Tejada [lui donna] en raison des arbres et des greffes » de Chapultepec[43]. Cateca avait donc vraisemblablement procédé à des greffes d'arbres de Castille sur ses terres. Outre l'appropriation de terres, plus grandes et mieux situées, Tejada bénéficia du résultat du travail horticole mexica[44].

D'autres indices plus discrets permettent de montrer que les connaissances et pratiques autochtones employées pour adapter des plantes de Castille ne se cantonnèrent pas aux greffes. Pour faire face à la rareté des archives sur le sujet, il faut de nouveau se tourner vers un document du procès de Lorenzo de Tejada. En effet, l'une des quittances de paiement produite lors de son procès témoigne que le magistrat paya 12 pesos en avril 1543 au gouverneur d'Atlapulco pour 12 000 échalas (*rodrigones*). Quoique produits par les habitants d'Atlapulco, ces pieux semblent avoir été confectionnés spécifiquement comme tuteurs pour des ceps de vigne, comme le suggère l'usage du terme espagnol *rodrigón*. Le même jour Tejada versa également 13 réaux pour « deux cents *coamymyles* qui sont des bâtons arrondis et courts[45] ». Alonso de Molina traduisit ce terme nahuatl d'une façon proche, comme un « pilier de bois ou un bâton arrondi », ce qui ne permet pas de comprendre précisément la différence entre ces bâtons et les autres échalas. Le mot nahuatl renvoie certes dans certains contextes à des fondations en bois ou des poutres, mais cet usage est ici exclu par leur description comme étant « courts[46] ».

La distinction faite avec le terme espagnol suggère toutefois un savoir-faire mexica différent de celui des *rodrigones* espagnols. S'il est impossible d'apporter une réponse définitive quant à l'usage prévu pour ces bâtons, on peut supposer que leur forme arrondie était destinée à des pratiques spécifiques : s'agissait-il de faire pousser des vignes au ras du sol[47] ?

---

[43] « *con ciertos arboles plantados y enjeridos* » ; « *trezientas plantas de sarmienctos que el dicho señor licenciado Tejada me da por los arboles e ynjertos* » : AGI, Justicia, 237, f° 800r-803r.

[44] Voir un autre exemple, à Tepeuxila (Oaxaca), de pêchers et de poiriers greffés sur les « pommiers de la terre », mais qui produisaient des fruits « petits et de mauvais goût » (« *menuda y de ruin sabor* ») : RG Antequera II, p. 38. Voir aussi p. 51.

[45] « *dozientos coamymyles que son unos palos redondos y cortos* » : AGI, Justicia, 260, f° 86r. Le cas de Lorenzo de Tejada n'est pas le seul documenté. En 1553, le licencié Altamirano, habitant influent de Mexico, paya des travailleurs de Coyoacán pour réaliser 6 000 trous pour planter des vignes ainsi que 20 000 échalas (*rodrigones*) : Pedro Carrasco Pizana et Jesús Monjarás-Ruiz (dir.), *Colección de documentos sobre Coyoacán*, éd. cit., p. 161.

[46] « *pilar de madera, o palo rollizo* » : Alonso de Molina, *Vocabulario en lengua castellana y mexicana*, Mexico, Antonio de Spinosa, 1571, f° 85r. L'auteur orthographia le terme « *quammimilli* ». Pour un usage comme poutre, voir Frances Berdan et Patricia Rieff Anawalt (dir.), *The essential Codex Mendoza*, Berkeley, University of California Press, 1997, p. 64.

[47] Cette façon de cultiver la vigne était en cours au Proche-Orient, au moins jusqu'au XIXe siècle. Voir par exemple, American Colony in Jerusalem (photographe inconnu, Eric et Edith Matson ?), *Gathering grapes in a vineyard*, lieu inconnu en Palestine, entre 1934 et 1939, conservé à la Library of Congress (Washington),

Ou éventuellement de soutenir une marcotte ? Il n'est pas possible de trancher, mais cette mention incidente donne la trace d'un travail conjoint, avec un savoir-faire artisanal et horticole mésoaméricain employé pour la viticulture espagnole[48].

Ce type de mention permet de relire avec précision certaines images du codex de Florence, notamment celles du livre 11, sur les connaissances horticoles mexicas (image 38).



Image 38 : Transplantation d'arbres et semis de plantes à fleurs.
Source : *Histoire générale des choses de la Nouvelle-Espagne* (Codex de Florence), livre XI, f° 116v et 198v.
Source accessible en ligne : https://florentinecodex.getty.edu/, Biblioteca Medicea Laurenziana (Florence).

Ces représentations sont tirées de deux passages différents de la partie consacrée aux végétaux, l'une concernant les arbres et l'autre les fleurs. Dans les deux scènes, les travaux sont menés à l'aide du *huictli* mésoaméricain, généralement appelé par les Espagnols *coa*, son nom en taïno. Ce bâton à la pointe endurcie, dont il existait plusieurs sortes, était utilisé pour creuser des trous, retourner la terre ou sarcler. Outil typique de l'agriculture préhispanique, il était courant dans toute la Mésoamérique[49]. Si l'outil put être adapté par la suite, en particulier avec des pointes en fer, sa représentation dans le codex de Florence était censée montrer des usages traditionnels de pratiques horticoles ; d'une part, une transplantation d'un plant d'arbre indéterminé et d'autre part des semis de plantes à fleurs.

Ces représentations participaient certes d'une mise en scène du passé païen, voulue par Bernardino de Sahagún et les *tlacuilos* du collège de la Santa Cruz de Tlatelolco[50]. Elles ne s'y limitèrent pas pour autant, notamment dans ce livre dédié aux travaux des champs. Les textes en espagnol et en nahuatl qui accompagnent l'image de la transplantation explicitent ces

https://www.loc.gov/item/2019694503/, consulté le 2 juillet 2025. À ma connaissance, ce type de culture n'existait pas en Espagne.

[48] Il peut aussi s'agir de simples pieux dont l'usage ne fut pas précisé (clôture, construction, etc.).

[49] Teresa Rojas Rabiela, « La tecnología agrícola mesoamericana en el siglo XVI », vol. 1, dans éd. Teresa Rojas Rabiela et William T Sanders, *Historia de la agricultura. Época prehispánica-siglo XVI*, Mexico, INAH, vol. 1, 1989, 2 vol., p. 129-232, p. 217-23.

[50] Jeanette Favrot Peterson et Kevin Terraciano (dir.), *The Florentine codex*, éd. cit.

savoirs : comme dans le reste du codex, Sahagún a demandé à ses collaborateurs de donner dans le texte nahuatl le plus de synonymes ou d'équivalents possible. Le texte, reproduit intégralement en annexe (annexe 19), exprime la diversité du lexique nahuatl lié aux actes horticoles : planter, transplanter, recouvrir ce qui a été planté — ainsi que le vocabulaire lié aux divers états de croissance de la plante ou des graines. Les images et le texte présentent par conséquent un savoir-faire établi, avec des outils spécifiques, sur lequel les Espagnols s'appuyèrent pour la diffusion des plantes de Castille, quoique la plupart du temps sans le dire.

Un troisième dessin du codex pourrait indiquer plus clairement les résultats de cette collaboration (image 39).



Image 39 : Représentation de travaux arboricoles dans le codex de Florence.
Source : *Histoire générale des choses de la Nouvelle-Espagne* (Codex de Florence), livre XI, f° 120v.

L'image se trouve quatre folios après l'image montrée précédemment (image 38, celle de gauche). Elle peut se lire dans sa continuité, montrant l'arbre planté arrivé à maturité. À ce stade, l'arbre est plus facilement reconnaissable : ses feuilles opposées, ainsi que ses fruits roses, dont on distingue le calice persistant, plaident pour une représentation de grenadier. L'arbre n'est malheureusement pas décrit dans le texte et figure en introduction du « paragraphe sixième, sur les choses accidentelles des arbres et sur les arbres[51] ». L'intitulé est paradoxal, sachant que tout le chapitre auquel appartient ce paragraphe était consacré aux « arbres et leurs propriétés[52] ». L'intitulé du paragraphe en nahuatl est plus explicite : « comment les arbres sont

[51] « *Párrafo sesto, de las cosas acidentales a los árboles, y de los árboles* » : *Historia general de las cosas de Nueva España* (Codex de Florence) : Ms. Mediceo Palatino 218–20, Biblioteca Medicea Laurenziana, Florence, livre 11, f° 120r, consulté sur https://florentinecodex.getty.edu/, le 28 mai 2025.
[52] « *de los árboles y sus propiedades* » : *Ibid.*, f° 109r.

plantés », même si le paragraphe ne traite que très brièvement de cette question pour se concentrer surtout sur les arbres de la famille du sapotier (*tzapotl, cochiztzápotl, tlacazoltzápotl, atzáputl*, etc.)[53].

Or, il est peu probable que l'arbre représenté appartienne à cette famille, car la couleur du fruit dessiné ne coïncide pas avec celui du sapotier, pas plus que la distribution du feuillage. Le paragraphe suivant est dédié aux arbres porteurs de « petits fruits, comme les prunes, goyaves et cerises[54] ». Les arbres décrits sont accompagnés de dessins aussi précis et détaillés que celui montré plus haut. Le jocote, dont le feuillage est similaire, mais dont la couleur du fruit diffère fortement, y est décrit, sous le nom d'*atoyaxócotl*[55]. De même, le goyavier (*xalxócotl* ou *xalxococuáhuitl*), dont le feuillage est très proche du grenadier, le calice persistant sur le fruit, qui peut être rouge, est représenté, avec des fruits jaunes, ce que confirme le texte, où les fruits sont décrits comme « jaunes ou noir-verdâtres[56] ».

L'hypothèse d'un arbre local est de ce fait peu probable. L'hypothèse du grenadier se précise et son dessin fut peut-être suggéré par Sahagún, au vu de l'importance symbolique du fruit, qui apparaît ailleurs dans le manuscrit dans un motif décoratif — avec une représentation du fruit et de ses grains[57]. Le dessin représenterait ainsi une mise en situation concrète des savoirs horticoles mésoaméricains et constituerait un exemple de l'utilisation des techniques locales pour la transplantation des arbres de Castille.

Au-delà de l'identification de l'arbre, ce passage du paragraphe 6 décrit la transplantation en soi. Le texte espagnol est bref : « on plante l'arbre et on le sème et on en fait des semis. On transplante des arbres[58]. » Le texte en nahuatl est beaucoup plus long et précis :

---

[53] « *sixth paragraph, which telleth how trees are planted* » ; « *injc chiquacen parrapho itechpa tlatoa in quenjn quavitl maquja* » : *Ibid.*, f° 120r.

[54] « *frutas menudas, como son ciruelas, guayabas, cerezas* » : *Ibid.*, f° 122r.

[55] *Ibid.*, f° 122v.

[56] « *amarillas o verdinegras* » : *Ibid.* Voir le f° 123r pour l'image.

[57] Harper Dine, « Floral paradise between pages. Analyzing botanical decorations in the *Florentine Codex* », *Estudios de cultura náhuatl*, 62, 2021, p. 187-235, p. 222-26. Un grenadier est également représenté sur une fresque du couvent augustin de Malinalco, constituant le seul arbre fruitier européen peint : Jeanette Favrot Peterson, *The paradise garden murals of Malinalco*, *op. cit.*, p. 97-98 et 103. Sur la culture du grenadier, voir le chapitre 6.

[58] « *El árbol plántase y siémbrase y hácese almástiga de árboles. Los árboles trasplántanse* » : *Historia general de las cosas de Nueva España* (Codex de Florence) : Ms. Mediceo Palatino 218–20, Biblioteca Medicea Laurenziana, Florence, livre 11, f° 120v, consulté sur https://florentinecodex.getty.edu/, le 28 mai 2025.

> « [Un] arbre, c'est ce qui est planté, semé, couvert ; ce qui est planté et couvert, c'est ce qui est transplanté, transplanté en terre. Je le plante, je le sème. Je le plante et le couvre. Je le transplante. Il s'assouplit. Il est mouillé, il est humidifié. Il germe, il brise sa graine, forme une pousse, se fend. L'arbre dormant gonfle, bourgeonne, forme un bourgeon, produit du feuillage. Il produit des feuilles, forme une fourche, se divise. [Il devient] un arbre fruitier[59]. »

Le vocabulaire varié, répétitif et difficilement traduisible, est certes le résultat de la demande de Sahagún et de sa volonté de conserver le lexique nahuatl après la conquête. Mais il est également le témoignage d'une variété d'actions et de travaux, d'une bonne connaissance du travail horticole, appliqués ici à la transplantation d'un grenadier. Le texte donne une série d'actions à l'éventuel de la forme passive puis à l'indicatif de la forme active. Il s'agit des verbes *tōca* (semer à la main), *pixoa* (semer, ensemencer), *pachoa* (presser, tasser — ici dans le sens de couvrir après avoir semé), *tlapachôltêca* (planter et recouvrir de terre), *aquia* (planter, transplanter) et *tlâlaquia* (enfouir, enterrer)[60].

Qu'il s'agisse ou non de la représentation d'un grenadier, le dessin représente des semis et une transplantation par un jardinier mexica, accompagné de son *huictli*, travaillant selon un savoir-faire local, encensé dans le codex de Florence. Il fournit un exemple du rôle décisif de l'horticulture mésoaméricaine dans le succès des plantes de Castille.

II — I.B.2. Les pratiques mixtes liées à la diffusion des plantes de Castille

À l'instar de tous les processus culturels qui résultèrent de la conquête, les pratiques agraires coloniales furent plus qu'une simple addition de connaissances mexicas et espagnoles. Elles contribuèrent à développer des façons de faire totalement originales, ce qui apparaît en particulier dans la culture du blé en Nouvelle-Espagne.

La première trace de cette hybridation, la plus évidente, est l'utilisation des techniques de plantation mésoaméricaines, intensives en main-d'œuvre, pour cultiver le blé d'une façon

---

[59] « *Quavitl. Toconj, pixolonj pacholonj tlapacholteconj aqujlonj, tlalaqujlonj /Njtoca, njcpixoa, njctlapacholteca, njcaquja /Camaoa, ciaoa, poxcavi, ixoa, calixoa, iacamojti, valhujtonj: in quavaqujlli pochqujova, celia, itzmolinj, moqujllotia, qujlloa, momaxallotia, maxaloa, xochiqualquavitl.* » ; « *The tree is that which is planted, sown, covered; that which is planted and covered, that which is transplanted, transplanted in the ground. / I plant it, I sow it. I plant and cover it. I transplant it. / It softens. It is wet, it is moistened. It sprouts, it breaks its hull, forms a shoot, bursts forth. The dormant tree swells, buds, forms a bud, produces foliage. It produces leaves, forms a crotch, divides. [It becomes] a fruit tree* » : *Ibid* ; pour la traduction anglaise : Arthur J. O. Anderson et Charles E. Dibble (éd.), *Florentine Codex : General history of the things of New Spain*, Santa Fe, University of Utah Press, 1953-1982. Comme dans l'annexe, je suis passé par la traduction anglaise pour faire ma traduction.

[60] Pour la recherche lexicale je me suis appuyé sur le *Gran diccionario náhuatl*, mis en ligne par la UNAM, qui compile 23 dictionnaires : *Gran diccionario náhuatl* (en ligne), http://www.gdn.unam.mx consulté le 28 mai 2025. J'ai principalement utilisé les traductions vers le français proposées par Alexis Wimmer dans la version de 2004 de son dictionnaire en ligne, aujourd'hui accessible à l'adresse suivante : https://malinal.net/.

similaire à la culture du maïs. Le missionnaire franciscain Motolinia signalait déjà dans les années 1540 que le blé pouvait ponctuellement être cultivé comme le maïs. Dans son *Historia*, après avoir rapporté les rendements fabuleux des terres dans la vallée d'Atlixco, les comparant à celle « semée par Isaac en Palestine », il ajoutait :

> « En d'autres lieux de cette Nouvelle-Espagne, on m'a certifié que d'une fanègue, on a récolté plus de cent cinquante fanègues de blé castillan. Il est vrai que celui qui pousse aussi bien est semé à la main, comme le maïs, car on prépare la terre avec des monticules, on le gratte à la main et on met deux ou trois grains et on en fait autant d'empan en empan et il en résulte des buissons de chaumes et d'épis[61]. »

Les chiffres sont ici fantaisistes, d'autant qu'ils étaient donnés dans un passage où le Franciscain cherchait à prouver que la Nouvelle-Espagne était bénie de Dieu. Le récit de Motolinia témoigne malgré tout de l'usage de pratiques agraires mésoaméricaines pour augmenter les rendements du blé. Ce descriptif a en effet toutes les caractéristiques de l'agriculture mésoaméricaine du maïs : les semailles « à la main », le buttage, qui crée ces monticules (*camellones*) qui permettent d'accueillir la semence et de favoriser sa croissance[62].

Cette innovation, destinée à augmenter les rendements du blé, apparaît aussi dans la relation géographique du village de Tiripetío dans le Michoacán, rédigée par le *corregidor* Pedro Montes de Oca en 1580[63] :

> « Les uns et les autres sèment du maïs et du blé. [Les Indiens] ne sèment pas le blé comme nous, mais à la main, sur leurs monticules, qui sont comme des carreaux de jardins, et pour cette raison, tout germe, sans que rien ne se perde et tout se multiplie à l'infini, quoique cette façon de faire à la main nécessite plus de terre. En vérité, celui qui sème de cette façon sème peu, car chacun, comme il ne sème que ce qu'il peut travailler à l'aide d'une petite houe (pour retourner la terre, la semer et la sarcler et moissonner et laver) ; celui qui sème le plus en ce village et [ceux de sa juridiction] ne sème que trois ou quatre *almudes*. Mais, comme ils sont nombreux à semer, tant de petites quantités en font une grande et leur façon de

[61] « *En otra parte de esta Nueva España he sido certificado que de una fanega se cogieron más de ciento y cincuenta fanegas de trigo castellano. Verdad es que esto que así acude se siembra a mano como el maíz, porque hacen la tierra a camellones y con la mano escarban y ponen dos o tres granos, y de palmo a palmo hacen otro tanto y después sale una mata llena de cañas y espigas* » : Toribio de Benavente Motolinia, *Historia de los indios de la Nueva España*, éd. cit., p. 259. Sur le passage comparant la Nouvelle-Espagne à la Palestine, voir chapitre 6, p. 365.

[62] Teresa Rojas Rabiela, « La tecnología agrícola mesoamericana », art. cit., p. 135-36.

[63] Pas plus que Jean-Pierre Berthe, je n'ai réussi à obtenir des informations sur cet individu, mis à part un acte notarié de 1598 : Montes de Oca était décédé, mais son fils réclama de l'argent pour du mercure que la Couronne lui devait : Jean-Pierre Berthe, « L'évangile et l'outil », art. cit., p. 66 ; AGNot, 1-SAA-162-441.

semer donne de très bons résultats, puisque de trois ou quatre *almudes* semés, ils récoltent dix ou douze fanègues ou davantage[64]. »

Comme dans le cas de Motolinia, si ce n'était la mention initiale du blé, on pourrait voir ici la description d'un cycle de culture de maïs. Outre la sélection des semences, plantées une à une et le buttage, le *corregidor* mentionne aussi le travail avec le *huictli*, appelé ici « petite houe » (*azadoncillo*)[65]. Il s'agit à nouveau d'un point de vue espagnol : l'association à des travaux de « jardins » montre la perplexité face à cette façon intensive de cultiver le blé.

Montes de Oca semble du reste confus par le résultat de ce travail intensif, car, contrairement à son affirmation, le travail à l'araire exige des terres bien plus vastes, pour un rendement à l'hectare moindre : il ne fallait pas plus de terres, mais plus de semences pour une surface égale. Malgré ce décalage, le *corregidor* manifestait son admiration face à des rendements jugés excellents. Ceux-ci sont durs à évaluer, car l'*almud* correspondait à un volume variable, compris entre un douzième et une moitié de fanègue (soit, approximativement, entre 4,625 litres et 27,75 litres). Le rendement maximum possible, d'un pour quarante, serait comparable à celui du maïs et donc particulièrement impressionnant pour un Espagnol, habitué à des taux beaucoup plus faibles[66]. La description de Montes de Oca suggère ainsi l'émergence d'une culture autochtone du blé, avec ses avantages évidents, un rendement élevé, et ses désavantages, un travail intensif de la terre nécessitant une main-d'œuvre plus abondante par hectare.

Ce que l'on pourrait qualifier de véritable réinvention du travail du blé donnait déjà le sentiment que les secrets de la céréale échappaient aux Espagnols, même si ce genre de pratiques fut loin d'être apprécié unanimement ni d'être partout aussi efficace. Du reste, plutôt

---

[64] « *Los unos y los otros siembran maíz y trigo. El trigo no lo siembran como nosotros, sino a mano, en sus camellones, como eras de huerta, y, por esta razón, nace todo, sin perderse nada, y multiplica infinito; aunque toma más tierra puesto así a mano. V[er]dad es que, el que siembre desta manera, siembra poco, porque cada uno, como sólo siembra lo que puede beneficiar con un azadoncillo (que él rompe la tierra, y la siembra y escarda y siega y limpia), el que más siembra en este pueblo, y sus sujetos, es tres o cuatro almudes. Pero, como son muchos los sembradores, de muchos pocos se hace mucho; y acúdeles muy bien esta manera de sembrar, porque, de tres almudes o cuatro, cogen diez o doce fanegas, y más* » : RG Michoacán, p. 345. Je me suis appuyé en partie sur la traduction proposée par Berthe, p. 70.

[65] Teresa Rojas Rabiela, « La tecnología agrícola mesoamericana », art. cit., p. 135-36.

[66] Le rendement minimal serait de 1 pour 6 environ, soit dans la moyenne inférieure européenne, ce qui serait donc contradictoire avec le témoignage de Montes de Oca : Annie Antoine, Jean-Michel Boehler et Francis Brumont, *L'agriculture en Europe occidentale*, *op. cit.*, p. 207-15. Les rendements en maïs de l'hacienda San Diego Pinal, dans la région de Tlaxcala, furent d'environ 1 pour 73 entre 1754 et 1762. Ceux du blé furent en moyenne de 1 pour 14 (avec une récolte exceptionnelle en 1762 de 1 pour 21), un rendement excellent : Wolfgang Trautmann, *Las transformaciones en el paisaje cultural de Tlaxcala*, *op. cit.*, p. 182. Pour d'autres estimations du rendement du maïs, voir William T. Sanders, « Tecnología agrícola, economía y política : una introducción », dans éd. Teresa Rojas Rabiela et William T Sanders, *Historia de la agricultura. Época prehispánica-siglo XVI*, Mexico, INAH, 1989, 2 vol., p. 9-52, p. 46-49 ; Barbara J. Williams, « La producción y el consumo de maíz : un estudio preliminar de Tlanchiuhca, Tepetlaoztoc », dans éd. Teresa Rojas Rabiela, *Agricultura indígena : pasado y presente*, Mexico, CIESAS, 1990, p. 209-26.

que l'évolution d'une pratique vers une autre, les modes de travail variaient en fonction de la disponibilité locale du bétail et donc de la possibilité ou non de labourer[67].

Plusieurs indices permettent cependant d'affirmer que la rencontre des pratiques agraires affecta également la façon de travailler le maïs. En 1635, le cacique de Toluca Pablo Cortés témoigna lors d'un procès lié à une *composición*, procédure entreprise par les autorités vice-royales pour régulariser, moyennant paiement, les titres de propriété dans cette province[68]. Quoiqu'exemptés de la procédure, les caciques locaux furent invités à décrire l'évolution de la propriété foncière dans la région. À cette occasion, Pablo Cortés décrivit l'ancienneté de la mise en culture de la vallée, remontant à l'époque préhispanique :

> « Avant, toutes [les terres] étaient semées de maïs par les Indiens naturels de la [vallée], car il y avait une telle quantité d'Indiens qui occupaient lesdites terres qu'il leur manquait même des terres où semer et ils n'avaient aucun bétail, car ils n'en avaient pas besoin pour cultiver lesdites terres, car ils ne labouraient pas avec des bœufs, mais faisaient des grands monticules avec des *coas* de bois sur lesquels ils faisaient leurs milpas et leurs champs[69]. »

Le récit, qui oppose indirectement ères pré- et post-conquête est surprenant. Au-delà de la mémoire du siècle d'épidémies qui s'était abattu sur les populations nahuas de la vallée de Toluca, le cacique était censé décrire une ancienne façon de faire qui, selon lui, n'était plus en cours au début du XVIIe siècle. Pedro Cortés sous-entendait chemin faisant que le travail avec la *coa* ou le *huictli* et le buttage du maïs, sans force animale, avaient été remplacés par l'araire tracté par des bœufs.

L'affirmation était sans doute exagérée et servait probablement à insister sur le fait que les Mésoaméricains étaient devenus en quelque sorte de véritables Espagnols, bons catholiques et travaillant leurs champs avec un train de labour. Le récit de Pedro Cortés rend toutefois compte de l'incorporation progressive de techniques européennes dans la culture du maïs. Sans aller jusqu'à la disparition entière des pratiques traditionnelles, le chroniqueur franciscain Juan

[67] Voir les cas cités par Justo L. del Río Moreno, *Los inicios de la agricultura europea*, *op. cit.*, p. 103.

[68] Sur le processus de *composición*, voir Sergio Eduardo Carrera Quezada et Juan-Manuel Pérez (dir.), *En todos los rincones imperiales : apropiaciones de tierras baldías y composiciones de propiedades agrarias en América y Filipinas (siglos XVI-XIX)*, Mexico, El Colegio de México, 2022.

[69] « *Entonces sembraban todas, sembradas de maíz por los yndios naturales del porque avía tan gran cantidad de yndios que ocupaban todas las dhas tierras y aún les faltaban tierras donde sembrar y no tenían ganados ningunos porque no los abían menester para el beneficio de las dhas tierras porque no araban con bueyes sino que hazian unos camellones grandes con coas de palo sobre que hazian sus milpas y sementeras* » : AGN, Hospital de Jesús, leg. 413, exp. 3, cité par Margarita Menegus Bornemann, *Del señorío a la república de indios*, *op. cit.*, p. 230.

de Torquemada décrivit dans sa *Monarquia indiana*, parue en 1615 à Séville, les résultats du changement opéré au cours du XVIe siècle :

> « [Les Indiens] ont gardé l'habitude rustique de cultiver les terres avec des bâtons de bois qu'ils appellent *huictli*, faits en bois de chêne, qui sont très robustes […]. Cependant, il est vrai que là où il y a des groupes de laboureurs espagnols, les Indiens profitent déjà des bœufs et de l'araire et travaillent et cultivent leurs terres avec méthode et repos : et il y en a beaucoup qui ont des paires de bœufs, et ils ne les utilisent pas seulement pour leurs champs et récoltes, mais les louent aussi à ceux qui n'en ont pas et de cette façon ils sèment tous et récoltent leurs grains[70]. »

Torquemada ne mentionne pas ici explicitement le maïs, mais comme la suite du texte suggère que les Mésoaméricains ne cultivaient pas le blé, il ne fait guère de doute qu'il évoquait la céréale mexicaine. Le texte souligne le rôle clé des *labradores* dans la diffusion de l'usage de l'araire dans les campagnes mésoaméricaines, insistant que l'usage finit par aller au-delà de leurs seuls champs pour être intégré, ponctuellement, dans les pratiques agraires locales. La mention des loueurs de trains de labour, décrits plus haut, est sans doute issue de ses observations au Mexique. Le Franciscain éluda toutefois tout travail du blé : associant le maïs aux seuls Mésoaméricains, il oubliait de dire que ces pratiques pouvaient être employées alternativement pour le blé ou le maïs.

Les raisons de l'usage de l'araire pour la culture du maïs furent, comme dans le cas du travail du blé avec le *huictli*, la recherche de meilleurs rendements face à des conditions adverses. En juillet 1549, Pedro Pérez, habitant espagnol de Santa Fe de Bogotá écrivit :

> « À Cali [en Nouvelle-Grenade], il y a beaucoup de maïs, [et] ce n'est pas parce qu'il y a beaucoup d'Indiens, mais parce qu'on laboure avec quantité d'araires et on pourrait faire de même à Popayán[71] ».

Le travail avec l'araire, moins intensif en main-d'œuvre, permettait ainsi de s'adapter à un contexte épidémique qui sapait les fondements du travail intensif du maïs. Le labour devint

---

[70] « *Tambien quedò enellos el modo rustico de cultivar las tierras con palas de palo que llama[n] huictli, hechas de madera de enzina, que son muy fuertes […]. Verdad sea que donde ay concurso de labradores españoles, ya los Indios se aprovechan de los bueyes y del arado y labran y cultivan las tierras con maña y descanso : y ay muchos que tiene[n] yuntas de bueyes, y no solo se aprovecha[n] de ellos para sus sementeras y labranças sino que tambien los alquilan a otros q[ue] no los tienen, y desta manera siembra[n] todos y cogen sus panes* » : Juan de Torquemada, *II[a] parte de los veynte y un libros rituales y monarchia yndiana*, Séville, Matthias Clavijo, 1615, p. 518-19.

[71] « *en Caly hay mucho mayz no es porque hay muchos indios, sino porque se han dado a arar con muchos arados y lo mesmo se puede hacer en Popayán* » cité par Justo L. del Río Moreno, *Los inicios de la agricultura europea*, *op. cit.*, p. 99. Río Moreno ne précise pas qui était Pedro Pérez et je n'ai pas pu consulter l'archive en question, conservée avec d'autres lettres de particuliers et d'autorités civiles de la Nouvelle-Grenade.

par conséquent une innovation nécessaire dès lors que la main-d'œuvre se faisait rare. En Nouvelle-Grenade, il semble que l'usage du labour pour le maïs demeura rare, mais fut favorisé par les conditions fixées pour le tribut : les corvées pouvaient en effet être doublées lorsque l'*encomendero* labourait la terre au préalable, ce qui constituait une incitation forte pour ce dernier à employer l'araire, y compris dans les champs où seul le maïs était cultivé[72].

Progressivement, il semble que les deux façons de travailler la terre se soient mélangées pour former des systèmes originaux de travail, associant les deux traditions. Cette flexibilité et l'alternance des usages et de l'outillage selon les conditions locales et les besoins s'observent principalement au début du XVIIe siècle, mais étaient sans doute en germe avant. C'est le cas, par exemple, dans la description de Miaguatlán (aujourd'hui Miahuatlán de Porfirio Díaz), au sud de la ville de Oaxaca, rédigée en 1609 :

> « Dans ce village, on sème le blé de cette façon : on laboure la terre pour [la semer] et ensuite on creuse un trou où l'on jette quatre ou cinq grains et à chaque pas [de distance] on en fait autant et de cette manière on sème ce qui est nécessaire : quand [la plante] est haute d'un empan, on travaille la terre avec des outils de fer et on butte le maïs. Deux mois plus tard, on travaille la terre à nouveau et grâce à cela on récolte le grain en cinq mois. On sème le piment et les haricots de la même façon[73]. »

Le verbe employé pour décrire le labour (*arar*) désigne clairement au labour par traction animale. Cette description témoigne ainsi d'un mélange complet entre les deux agricultures : la préparation de la terre combinait à la fois un labour, pour ouvrir et retourner la terre, avec des semailles à la main dans un trou spécialement creusé pour accueillir quelques semences sélectionnées. Cette pratique devait en conséquence augmenter les rendements, en associant les avantages des deux façons de préparer la terre. La suite du travail, sarclage et buttage, était menée avec des outils en fer, éventuellement un *huictli* à pointe métallique ou bien une houe de manufacture espagnole. Le texte témoigne aussi que cette façon de faire concernait « le piment et les haricots », une indication que la méthode concernait sans doute des milpas, où

[72] Gregorio Saldarriaga, « El trigo en el Nuevo Reino de Granada, siglos XVI y XVII : imposición y establecimiento de un eje alimentario entre las poblaciones indígenas », dans éd. Diana Bonnett Vélez, *Una obra para la historia : homenaje a Germán Colmenares*, Bogota, Universidad del Rosario, 2015, p. 57-84, p. 67-68.

[73] « *Siembran en este pueblo maíz, y usan de este labor: aran para ello la tierra, y luego hacen un hoyo y echan cuatro o cinco granos, y a un paso otro tanto, y desta manera siembran el que han menester: cuando está de un palmo de alto, labran la tierra con cosas de hierro, y van aporcando el maíz, y de allí a dos meses le dan otra labor, y con esto cogen el fruto a cinco meses. Siembran chile de la misma manera y frijoles* » : cité par Teresa Rojas Rabiela, « Formación histórica de la agricultura campesina novohispana », art. cit., p. 176.

différentes espèces sont cultivées ensemble. La pratique est d'autant plus remarquable que la relation géographique antérieure, celle de 1580, n'évoque pas ces pratiques et offre au contraire une longue description des haricots américains (*frijoles*), comme étant une plante inconnue des Européens[74].

Le caractère hybride des pratiques ne fut pas limité aux seuls villages autochtones, mais s'étendit aussi aux domaines espagnols, constituant une indication des bons résultats obtenus par ce mélange. Les exploitations espagnoles répondaient possiblement à des requêtes de leurs travailleurs forcés ou à des observations menées par les *labradores* ou leurs contremaîtres. L'inventaire dressé en octobre 1590 du domaine de Diego de Guevara, situé à Azcapotzalco, en donne un exemple, listant :

> « [d]es attelages de bœufs prêts à l'usage et [24] juments petites et grandes, poulains et pouliches et [12] *coas* et [12] faucilles et une hache et une [illisible] et [2] forets et [3] bêches et un grattoir et une scie[75] ».

La présence des *coas* était discrète, mais dans des proportions comparables aux outils plus habituels du travail castillan — notamment faucilles et bêches. Leur nombre est suffisant pour dire qu'au cours de l'année agraire les *coas* étaient habituellement employés.

L'incorporation des outils mésoaméricains au sein des systèmes hispaniques fut sans doute lente, mais durable, comme le suggèrent les pratiques horticoles conduites au sein des couvents. Cette intégration fut du reste plus logique, car le travail horticole espagnol était, en définitive, celui qui se rapprochait le plus du travail de la milpa. Les inventaires réalisés dans la plupart des couvents franciscains dans les années 1660 fournissent une indication tardive, mais convaincante du résultat de ce processus : dans les sections consacrées au jardin, on trouve fréquemment des *coas* en compagnie de serpes à tailler la vigne, de houes et d'autres outils européens. Ainsi, on trouvait à Tlaxcala, comme à Huichapan ou à Tulancingo, « trois *coas*, trois houes et quatre sarcloirs[76] ».

Toutes ces descriptions rappellent que l'évolution des pratiques agraires ne fut pas seulement une question d'outillage, liée à la supériorité technique supposée de tel ou tel instrument ou à l'efficacité des outils en métal. Les usages liés à ces objets furent au moins

---

[74] L'auteur de la relation décrit les haricots comme « un genre de pois chiche, quoique très noirs à l'extérieur et blancs à l'intérieur » (« *es como garbanzos, aunque muy negros de fuera y blancos de dentro* ») : RG Antequera, I, p. 75.

[75] « *sus yuntas de bueyes aperadas y [24] yeguas chicas e g[randes], potros e potrancas y [12] coas y [12] hoces y una hacha, y una [ilegible] y dos bar[renas] y [3] azadones y un escoplo y una cierra* » : AGNot, 1-VIA-179-4.

[76] « *tres coas, mas tres azadones, quatro almocafres* » : BNAH, Fondo franciscano, vol. 37, n° 1229, f° 265r-277r ; n° 1179, f° 53r-56v ; n° 1216, f° 211r-215r.

aussi importants, permettant certaines actions et répondant à certains problèmes précis. Ils relevaient ainsi de « technologies » différentes, dans le sens que lui donne Marcy Norton, d'un savoir-faire en évolution[77]. Ces outils ancrés dans des traditions agraires totalement différentes créèrent quelque chose de neuf par leur rencontre, dans le cadre contraint de la domination coloniale espagnole.

III — UN MONDE AGRAIRE NOUVEAU : AGENTIVITÉS AUTOCHTONES ET PLANTES DE CASTILLE

Ces pratiques hybrides rappellent que les Mésoaméricains furent acteurs du processus de diffusion des plantes de Castille et du changement complet de système agraire. Les plantes de Castille furent certes en premier lieu liées à la conquête et à l'imposition de la domination espagnole — à la fois factuellement, mais aussi parce que les Espagnols le vécurent de cette façon. Les Mésoaméricains cherchèrent toutefois à cultiver ces plantes en dehors de ce cadre et les réemployèrent dans des contextes sociaux qui ne se limitaient pas aux seules relations avec les Européens. En effet, la conquête, les épidémies et la mise à bas des normes sociales et religieuses préhispaniques engendrèrent une recomposition complète des équilibres sociaux des communautés autochtones, ainsi qu'une forte conflictualité. Dans ce contexte, les plantes de Castille furent mobilisées par différents acteurs autochtones, pour défendre des prérogatives contestées.

Dans les instructions royales datées de mai 1550, données au vice-roi Luis de Velasco alors qu'il partait pour Mexico assumer sa fonction, le conseil royal, sans doute renseigné par son prédécesseur Antonio de Mendoza évoqua les élevages espagnols de bétail qui

> « occupent certaines terres irriguées, [qui pourraient être] très bonnes pour semer du blé et si ces domaines n'y étaient pas, les Indiens sèmeraient [volontiers] lesdites terres en blé, au plus grand bien et bénéfice de la République ».

La suite de l'instruction entendait qu'il fallait consacrer l'ensemble des terres irriguées à la culture du blé, en « donn[ant] l'ordre aux Indiens de semer du blé dans toutes les terres irriguées[78] ». Il semble toutefois que le texte suggérait une velléité autochtone de cultiver la

[77] Marcy Norton, « Subaltern technologies and early modernity in the Atlantic World », *Colonial Latin American Review*, 26, n° 1, 2017, p. 18-38.

[78] « *ocupan algunas tierras de regadío muy buenas para sembrar trigo, y si allí no estuviesen las estancias los indios sembrarían dichas tierras de trigo de que vendría mucho bien y provecho a la república* » ; « *daréis orden con los indios como en todas las tierras de regadío siembren trigo* » : Ernesto de la Torre Villar et Ramiro Navarro de Anda (dir.), *Instrucciones y memorias de los virreyes novohispanos*, éd. cit., p. 151.

céréale de Castille, hors de toute contrainte. La relation géographique de Texcoco, rédigée par Juan Bautista Pomar en 1582, suggérait également qu'un problème d'accès au foncier pouvait expliquer la faible production de blé par les Mésoaméricains :

> « De nombreux types de blé et l'orge poussent merveilleusement dans les champs et domaines des Espagnols. Peu d'Indiens les cultivent, car ils n'ont pas de lieu et en ont à peine pour leurs propres récoltes, car ils sont ordinairement occupés au service des Espagnols[79]. »

Si les *labradores* et d'autres Espagnols avaient effectivement contribué à propager le blé en Mésoamérique, ils furent à d'autres occasions un frein à la diffusion de la céréale dans les communautés autochtones. L'appropriation du foncier et l'accaparement de la main-d'œuvre semblent ainsi avoir limité une expansion plus vaste du blé. Le récit de Pomar est ici sans doute exagéré, mais invite à renverser la perspective : lorsqu'il n'y avait pas de contrainte directe, pourquoi les communautés autochtones choisirent-elles de cultiver des plantes de Castille ?

II.A. Des acteurs communautaires : les *pueblos de Indios*

Après la conquête, la juridiction de base du monde mésoaméricain, l'*altepetl*, fut reconnue comme autorité locale et son statut demeura, sous la traduction espagnole de « *pueblo de Indios* ». Ces municipalités autochtones furent dotées pour la plupart d'un gouvernement sur le modèle espagnol, un *cabildo*, avec des échevins (*regidores*), des juges (*alcaldes*) et des sergents (*alguaciles*), sous le contrôle d'un *corregidor*, nommé par le roi. La forme était ainsi calquée sur les structures espagnoles, avec deux différences notables. D'une part, le *corregidor* était présent dans toutes les villes, y compris espagnoles, mais il agissait en l'occurrence comme un contre-pouvoir espagnol au cœur des juridictions autochtones. D'autre part, le *cabildo* mésoaméricain était régi par un ou plusieurs gouverneurs (*gobernadores*), généralement issus de la noblesse autochtone ; nous y reviendrons.

L'existence légale des municipalités autochtones eut un effet sur le statut du foncier à l'échelle locale par la création de terres communales, théoriquement dédiées au pâturage (*ejidos*) et de *propios*, des terrains appartenant aux communautés mais loués pour générer des rentes. Cette apparente simplicité se heurtait à un flou sur le statut exact de ces terres, en raison de la diversité des statuts fonciers mésoaméricains, amenant à des contestations fréquentes des

[79] « *El trigo, muchas suertes, y cebada, se da muy maravilloso en labranzas y heredades de españoles, porq[ue] muy pocos indios se dan a ello por no tener lugar, y aun, apenas, para sus propias sementeras, por estar de ordinario ocupados en servicio de los españoles* » : RG Mexico III, p. 108.

ejidos et *propios*. Les *pueblos de Indios* mobilisèrent dès lors la culture des plantes de Castille en tant que tactique leur permettant de protéger des terres contestées ou même de défendre l'autonomie juridictionnelle du *pueblo*.

III.A.1. Autonomie économique

L'une des premières raisons qui incita les *pueblos de Indios* à cultiver les plantes de Castille était économique, car celles-ci offraient un revenu économique appréciable pour ces communautés. Les municipalités mésoaméricaines tirèrent profit de l'appel d'air créé par la forte demande espagnole en produits de Castille pour se constituer des rentes. Certaines plantations furent le résultat d'une politique concertée à l'échelle municipale tandis que d'autres étaient une réaction spontanée aux prix élevés des plantes de Castille. Les revenus générés permettaient de payer le tribut, qui se monétarisa progressivement, et d'assurer l'autonomie financière du village.

En octobre 1580, le *corregidor* d'Ocopetlayucan (aujourd'hui Tochimilco), à l'ouest d'Atlixco, rapporta « que toutes les plantes de Castille que l'on plant[ait] en ladite terre pouss[aient] très bien », citant de nombreux arbres fruitiers (poiriers, cognassiers, pommiers, pêchers, figuiers, abricotiers, noyers, grenadiers, orangers et limettiers). Les habitants produisaient donc « beaucoup de fruits de Castille qu'ils vend[aient] aux Espagnols », ce qui leur permettait de « se nourrir et de payer leurs tributs à Sa Majesté[80] ». Le but premier de cette culture fruitière, remarquable par sa variété, était donc de remplir les obligations tributaires, même si le *corregidor* évoquait aussi une consommation locale. Alors que les tributs pesaient de plus en plus lourdement sur une population en déclin, la production de fruits à la valeur plus élevée que les autres productions constitua une stratégie efficace pour répondre aux demandes espagnoles.

D'autres communautés allèrent plus loin encore. À Chicoloapan, à 25 kilomètres à l'est de Mexico, des pêchers, cognassiers, abricotiers et poiriers étaient également cultivés en 1579. Le *corregidor* Cristóbal de Salazar ajouta dans sa réponse au questionnaire envoyé par la Couronne :

> « Le blé et l'orge poussent bien. Les naturels les sèment, quoiqu'en faible proportion, chacun un ou deux *almudes*, voire trois, et d'autres une demi-fanègue et d'autres plus encore, et le rendement est bon, et ils vont [les] vendre à la ville de

[80] « *todas las plantas que en la dicha tierra se ponen de Castilla, se dan muy bien* » ; « *se sustentan muy bien y pagan sus tributos a su M[a]j[es]t[ad]* » : RG Mexico II, p. 83-84, 88 et 90.

> Mexico et à son district. Car ces Indiens ont de bonnes terres pour semer du blé et du maïs, même si certains, des paresseux, ne sèment rien[81]. »

Ce texte fournit ici un autre exemple de commercialisation du blé, dont la culture semble n'avoir eu d'autre but que la vente à Mexico, le grand marché espagnol. L'utilisation des revenus générés n'est pas précisée, mais il ne fait guère de doute que le paiement du tribut fut l'un de ses débouchés. Le travail était mené en complément de celui de la milpa, s'intégrant parmi les productions traditionnelles, ce qui explique le regard péjoratif du *corregidor*, décriant le peu de blé semé et la supposée « paresse » des habitants. Sa plainte suggère également que le processus était spontané et échappait à une politique espagnole constituée.

C'était de toute évidence le cas à Miaguatlán, dont on a déjà évoqué la façon nouvelle et efficace de travailler le blé au début du XVIIe siècle. Dès 1580 en effet, la relation géographique du *pueblo* faisait état de la vente de produits de Castille par les paysans du village : outre des cognassiers, grenadiers, pêchers, pommiers, poiriers et figuiers, il était rapporté qu'on y cultivait

> « beaucoup de légumineuses [sic] de Castille comme les raves et les choux et les oignons et d'autres nombreuses choses que lesdits naturels [semaient] pour vendre aux Espagnols et non pour leur alimentation[82] ».

Une consommation locale était donc exclue et il s'agissait de produire uniquement à des fins commerciales. Un témoignage similaire est conservé pour Tiripetío, autre lieu où le blé fut cultivé à la mésoaméricaine. La relation géographique rapporta :

> « [Les Indiens] font du pain et le vendent aux voyageurs qui passent par le village, qui se trouve sur le chemin royal le plus important de la Nouvelle-Espagne […] et le pain qui leur reste, ils vont le vendre dans les deux villes qui sont toutes proches, Pátzcuaro et Valladolid-Guayangareo[83]. »

---

[81] « *Dase muy bien trigo y cebada. Los naturales lo siembran, aunq[ue] poca cosa, cada uno a dos almudes y tres, otros media fanega y otros más, y les acude bien, lo cual llevan a vender a la ciudad de México y su comarca. [Porque] tienen estos indios buenas tierras para sembrar trigo y maíz, [aunque] algunos no lo siembran por andarse hechos holgazanes* » : RG Mexico I, p. 171 et 175.

[82] « *muchas legumbres de Castilla, como son rábanos y coles y cebollas, y otras muchas cosas que los d[ic]hos naturales siembran para vender a los españoles, y no para su sustento* » : RG Antequera, p. 76.

[83] « *Amasan y venden el pan a los pasajeros que pasan por este pu[ebl]o, que es el [camino] más principal y real que hay en la Nueva España […]. El pan que les sobra, lo llevan a vender a las dos ciudades que tiene al lado: una, la de Patzcuaro, y la otra, la de Valladolid-Guayangareo* » : RG Michoacán, p. 362. Pour la traduction : Jean-Pierre Berthe, « L'évangile et l'outil », art. cit., p. 70.

Les hauts rendements de blé servaient donc avant tout à tirer une rente, inscrite dans un réseau plus vaste, celui de l'économie minière du Mexique colonial, le long du chemin royal et dans les villes espagnoles voisines, notamment Valladolid (aujourd'hui Morelia, Michoacán).

À Tehuacán, le blé occupait également une place importante. Le village possédait plusieurs *estancias* et une quinzaine de *caballerías* de terres communales, dont la moitié au moins était consacrée au blé, dès 1540[84]. Vers 1589, le village avait acheté des bœufs pour une valeur de 100 pesos, sans doute pour cultiver les terres communales[85]. La production était modeste, mais loin d'être marginale : en 1614, 120 fanègues de blé furent récoltées sur les terres communales, pour plus de 300 de maïs[86]. Il y eut probablement une consommation locale, au sein du village, mais il semble toutefois que l'essentiel du blé était destiné à être vendu.

En janvier 1552, la communauté avait par ailleurs obtenu une autorisation vice-royale afin d'établir un moulin communal. Celui-ci était encore en fonction en 1587, date à laquelle le village paya un peso et six *tomines* à un forgeron espagnol, Diego Hernández, pour réparer les « pics » du moulin, c'est-à-dire les outils en métal employés pour l'entretien de la meule[87]. La meule comptait suffisamment pour la communauté pour qu'en 1589 une réparation plus longue soit décidée, à nouveau confiée à un artisan espagnol, « qui répara le moulin de la communauté » pour 67 pesos de salaire, en plus de 42 pesos consacrés à son alimentation pendant les 7 mois qu'il demeura à Tehuacán pour le travail[88]. Le *pueblo de Indios* de Tehuacán fut ainsi actif pour produire du blé, le transformer et le commercialiser, afin de subvenir aux dépenses de la communauté.

Tehuacán ne fut pas un cas isolé et de nombreuses traces de moulins autochtones sont conservées dans les archives. Par exemple, en décembre 1568, un acte notarié réglant la vente de deux foulons entre deux Espagnols précisa que ces machines étaient situées à côté du « moulin à blé des habitants de Texcoco[89] ». La description du moulin laisse entendre qu'il était possédé par la municipalité autochtone de Texcoco. Comme à Tehuacán, il servait sans doute à moudre le blé cultivé sur les terres communales, dont la farine était vendue à Mexico. La communauté de Texcoco, endettée, dut céder le moulin à son créancier, Juan Alonso

[84] Blanca Lara Tenorio, *Historia de una caja de comunidad*, *op. cit.*, p. 51-52.
[85] *Ibid.*, p. 112. Le livre de compte enregistra qu'ils furent achetés « pour l'église ». On peut supposer que le revenu de ces récoltes servit aux besoins de l'église locale, comme ce fut le cas à Coyoacán, voir *infra*, p. 556.
[86] *Ibid.*, p. 52. Les données sont manquantes pour la suite, on ne conserve de trace de production de blé que pour les années 1615-1617, mais il ne fait guère de doute que le blé était cultivé annuellement.
[87] *Ibid.*, p. 55 et 105.
[88] « *a un español que adereso el molino de la comunidad* » : *Ibid.*, p. 112.
[89] « *el molino de trigo de los naturales de Texcoco* » : AGNot,1-ALM-12-3.

Altamirano, en août 1578. À cette date, il fut estimé à une valeur comprise entre 1 000 et 1 175 pesos[90].

Or, il semble bien qu'aucune pression espagnole directe ne fût à l'origine de la construction et de l'exploitation de ces moulins. Dans le cas de Texcoco, ce fut même un acteur espagnol qui mit un terme à la production autochtone de farine de blé. Tehuacán et Texcoco s'adaptèrent donc à un nouveau contexte et participèrent à l'approvisionnement des villes espagnoles, grandes consommatrices de plantes de Castille.

Cette adaptation ne signifie pas pour autant qu'elle permettait une soustraction ou un contournement efficace de la domination espagnole. Les rentes générées furent même suffisamment élevées pour que des Espagnols tentent de s'approprier ces productions. Une ordonnance vice-royale de janvier 1580 l'atteste, sans mettre fin à ces pratiques. Cette décision prohibait en effet l'achat de graines aux Indiens, accusant « beaucoup de personnes, des revendeurs [*regatones*] comme des gens d'autres qualités d'acheter aux Indiens du blé, du maïs, des pois chiches, des lentilles et d'autres graines, leur donnant l'argent en avance, avant la récolte[91] ». L'administration vice-royale accusait ces individus d'acheter les récoltes à vil prix, payant en avance des volumes considérables et réclamant des sommes plus importantes lorsque les paysans ne pouvaient pas leur fournir les volumes promis.

La réalité marchande des plantes de Castille dans les villages autochtones ne se limita cependant pas à un simple face à face entre Mésoaméricains et Espagnols, entre producteurs et consommateurs. Des circuits commerciaux internes au monde mésoaméricain, sans intermédiaire espagnol, existèrent également. La culture des plantes de Castille, motivée d'abord par la recherche de revenus, généra sans doute une familiarité avec celles-ci, conduisant à leur intégration progressive.

À Taimeo, non loin de Tiripetío, dans les environs de Valladolid, la relation géographique, contemporaine de celle de Tiripetío, rend ainsi compte de la proximité entretenue avec les plantes de Castille :

> « Les naturels ont de nombreux vergers [d'arbres] de Castille : figuiers, pêchers et cognassiers et mûriers et des champs de blé ; tout cela pousse convenablement. Les Indiens ont en plus des champs de maïs, de piments et de haricots. De sorte que,

[90] AGNot, 1-ALA-11-567 ; 1-ALA-11-568.

[91] « *muchas personas, así regatones como de otra calidad, compran a los indios semillas de trigo, maíz, garbanzos, lentejas y otras semillas y les dan dineros adelantados antes que se cojan* » : Silvio Zavala, *Ordenanzas del trabajo*, *op. cit.*, p. 34-35.

> comme le village est très fertile, il est un grand verger […] ce dont les naturels profitent, car ils se sustentent [avec ces produits] et les utilisent pour leurs échanges et affaires, autant entre eux que pour les vendre aux Espagnols dans l'auberge qu'ils possèdent[92]. »

Les plantations servaient donc autant au commerce entre les habitants de Taimeo que pour approvisionner l'auberge (*mesón*), liée sans doute également au chemin royal qui traversait la région. L'auberge en question appartenait à la communauté, ce qui laisse supposer que les arbres et le blé avaient été plantés sur des terres communales. La situation à Taimeo était ainsi intermédiaire, entre commercialisation aux Espagnols et circuits locaux.

D'autres indices suggèrent cependant l'émergence de marchés autochtones à plus grande échelle. À Atlatlauhcan, au sud-est de Mexico, les nobles, interrogés par un interprète, répondirent au questionnaire des relations géographiques en déclarant :

> « [Les Indiens] ont des arbres fruitiers de Castille et quelques-uns de la terre ; et ceux de Castille sont des pêchers et des poiriers en nombre, dont ils vendent [les fruits] dans les *tianguis* de leur district et de leur village[93] ».

Le terme *tianguis* est la déformation espagnole du terme nahuatl pour « marché » (*tianquizco* ou *tianquiztli*), employé à l'époque coloniale pour décrire les marchés mésoaméricains[94]. Le fait qu'à la fois l'interprète et le *corregidor* Gaspar de Solís, qui signa la relation géographique, aient conservé le terme souligne que les échanges ne concernaient que des villages mésoaméricains, à l'échelle du district (*comarca*). Les Espagnols étaient donc absents de ces circuits commerciaux, qui concernaient pourtant des arbres de Castille, cultivés par des Mésoaméricains qui ne connaissaient pas la langue espagnole. Tout semble indiquer en conséquence qu'en dehors des cercles les plus proches et familiers des autorités espagnoles, les plantes de Castille circulaient aisément.

On retrouve fréquemment d'autres mentions de ventes dans des marchés locaux, notamment au sein des relations géographiques, rédigées pour le Mexique entre 1579 et 1582.

---

[92] « *Tienen los naturales muchas arboledas de Castilla: higueras, duraznos, y membrillos y morales [y] sementeras de trigo; todo lo cual se da bastantemente, demás de las sementeras q[ue] los indios tienen de maíz, ají, frijoles. De manera q[ue] todo el pu[ebl]o es tan vicioso, q[ue] todo él es un vergel […] de todo lo cual los naturales son aprovechados en sus intereses, con q[ue] se sustentan y tienen para sus particulares granjerías y contrataciones, ansí entre ellos, como para vender a los españoles en el mesón q[ue] tienen* » : RG Michoacán, p. 275.

[93] « *tienen árboles frutales de Castilla y algunos de la tierra; y los de Castilla son, en cantidad, de duraznos y peras, y esto venden en los tianguez de su comarca y en su pueblo* » : RG Mexico I, p. 50.

[94] Aujourd'hui, le terme « *mercado* » renvoit au Mexique à un marché couvert, tout du moins à un lieu fixe, tandis que celui de « *tianguis* » correspond à notre définition du marché, c'est-à-dire le marché provisoire, qui revient périodiquement au même endroit.

Ces marchés concernaient des populations variées et des échanges au sujet d'une vaste diversité de plantes. À Jilotzingo (aujourd'hui dans l'État de Mexico), « les naturels […] mange[ai]ent et vend[ai]ent sur leurs marchés […] de nombreux légumes de Castille, comme des choux, des laitues, des raves, des artichauts, du blé, des fèves[95] ». À Tepeaca, les « jardiniers [avaient] pour commerce » de vendre les légumes de Castille sur des « places et des marchés », sans que l'on précise si les clients étaient espagnols ou mésoaméricains[96]. À Ameca, à 75 kilomètres à l'ouest de Guadalajara, les légumes de Castille étaient suffisamment demandés pour que les habitants aillent jusqu'à trois lieues du village, « dans une autre juridiction » pour cultiver des potagers « de choux, raves, laitues, concombres, melons et d'autres choses » qu'ils vendaient dans les villages environnants[97].

L'appropriation progressive des plantes de Castille concerna ainsi des populations de cultures diverses, habitant sous des climats différents et soumis à des échelles très variables de domination espagnole. Loin de l'indifférence à l'égard de l'agriculture européenne souvent présumée *a priori*, les populations autochtones s'intéressèrent et tirèrent profit des plantes de Castille. Tandis que l'intégration des plantes américaines en Europe fut relativement lente, les plantes de l'Ancien Monde firent rapidement partie du quotidien agraire en Mésoamérique.

III.A.2. Nouvelle agriculture, nouvel ordre villageois

À l'échelle locale, l'une des raisons d'être des municipalités autochtones fut le prélèvement du tribut. Celui-ci n'était pas seulement un prélèvement nouveau, il signifiait aussi le nouvel ordre politique consécutif à la conquête et l'intégration de chaque *altepetl* comme entité politique au sein de l'empire espagnol. Placés sous l'autorité politique du roi de Castille, constitués en paroisses, les *pueblos de Indios* devaient désormais être des lieux espagnols et catholiques, qui avaient vocation à ressembler à ceux du reste de la Chrétienté. Dans ce cadre, les plantes de Castille jouèrent un rôle important, allant au-delà de leur simple valeur commerciale.

Les extraits du livre de comptes de Coyoacán, village situé dans la juridiction du marquisat del Valle, celle de Hernán Cortés et sa famille, donnent un exemple de la façon dont les plantes de Castille servirent à assurer les activités de la communauté. Conservés pour

[95] « *mucho género de hortaliza de Castilla, como es coles, lechugas, rábanos, alcauciles, trigo, habas: lo cual, generalmente, siembran los naturales, y lo comen y venden en sus mercados* » : RG Mexico II, p. 208.
[96] « *los hortelanos lo tienen por granjería* » ; « *plazas y mercados* » : RG Tlaxcala II, p. 252.
[97] « *en jurisdicción ajena* » ; « *de coles, rábanos, lechugas, pepinos, melones y otras cosas* » : RG Nueva Galicia, p. 47-48.

l'année 1552, les comptes enregistrent en particulier la récolte de 252 fanègues de blé sur les terres communales. Le tableau 5 résume ce que le village de Coyoacán fit avec ce blé :

Destination du blé	Nombre de fanègues	Pourcentage de la récolte
Vente	142 fanègues	56,3 %
Monastère dominicain	60 fanègues	23,8 %
Dimanche et fêtes religieuses	30 fanègues	11,9 %
Semailles	20 fanègues	7,9 %

Tableau 5 : Usage du blé récolté sur les terres communales du village de Coyoacán en 1552.
Source : Pedro Carrasco Pizana et Jesús Monjarás-Ruiz (dir.), *Colección de documentos sobre Coyoacán*, Mexico, SEP-INAH, vol. 1, 1976, 2 vol., p. 205.

L'essentiel du blé fut donc vendu, à 7 réaux (moins d'un peso) la fanègue, soit un prix bas[98]. Le produit de la vente (124 pesos) fut ajouté aux revenus du village et servit probablement à financer en partie le tribut et les coûts liés à la présence d'un monastère dominicain[99]. Cependant, à la différence du maïs, la culture du blé avait l'avantage de pouvoir être utilisée directement pour prouver la loyauté à l'ordre espagnol. Un quart du blé environ était ainsi donné au monastère des frères prêcheurs, répondant à ses exigences, celles d'un tribut supplémentaire qui ne disait pas son nom. Par ailleurs, un dixième du blé servait à l'organisation de la messe dominicale et des fêtes religieuses, pour préparer les hosties et nourrir le personnel religieux.

Le blé communal était ce faisant capital pour le fonctionnement de la paroisse de Coyoacán et pour signaler que la communauté entière célébrait, comme il se devait, le culte catholique. Les autorités du village (le *gobernador*, les échevins et les juges) encouragèrent du reste la production de blé par tous les paysans sur leurs terres : en 1551, ils achetèrent avec l'argent du *pueblo* 40 fanègues de blé, pour 40 pesos, « pour répartir aux *macehuales* afin qu'ils sèment » et en 1552, 20 fanègues pour 20 pesos[100].

Le codex Sierra, livre de comptes de Santa Catalina Texupa en région mixtèque, fournit un autre exemple de l'intégration routinière des cultures de Castille pour les besoins du culte et de la vie villageoise. Ce codex témoigne de la diversité des pratiques et des plantes

[98] Pour des estimations de prix du blé, voir chapitre 8, p. 438. Ce prix bas peut être nuancé par une productivité importante : si l'on considère que le volume de 20 fanègues réservées pour les semailles suivantes avait été le même l'année précédente, le rendement était de 12,6 pour 1.
[99] Le monastère pesait pour une bonne part dans les dépenses de la communauté, pour payer l'alimentation des frères ou les personnes qui les servaient. Ces dépenses n'incluaient pas le blé donné directement : Pedro Carrasco Pizana et Jesús Monjarás-Ruiz (dir.), *Colección de documentos sobre Coyoacán*, éd. cit., p. 206-16.
[100] *Ibid.*, p. 208 et 210.

cultivées, à travers l'achat d'outils agricoles pour travailler la terre et les vignes ou pour vanner le blé (voir images 15, 26 et 34). En assurant une production autonome de pain et de vin, le village de Santa Catalina s'assurait, à l'instar de celui de Coyoacán, une source de revenus à même de financer le culte catholique et d'offrir une image lisse : celle d'une communauté de fidèles qui célébrait les fêtes du calendrier catholique, loin du paganisme.

III.A.3. Lutter contre l'expansion espagnole

En donnant aux villages un élément prouvant leur fidélité, à Dieu et au roi de Castille, les plantes de Castille devinrent des ressources symboliques mobilisables pour défendre des juridictions sans cesse menacées par les colons espagnols.

Les autorités de Tlaxcala, *altepetl* allié aux Espagnols contre les Mexicas, en furent particulièrement conscientes. En raison de son alliance originelle avec les conquérants, Tlaxcala jouissait de certains privilèges : siège de l'évêché jusqu'à son déplacement à Puebla en 1543, elle obtint le titre de « ville loyale » (*leal ciudad*) en 1535. En 1537, elle reçut le droit de constituer un *cabildo* pour son gouvernement, lequel fut initialement contrôlé par la noblesse tlaxcaltèque[101]. En outre, la ville fut une alliée incontournable dans la colonisation du nord du Mexique, fournissant régulièrement soldats et colons[102].

Ce statut unique explique que la ville fut relativement bien protégée de la pression foncière espagnole. Pour se prémunir toutefois contre d'éventuelles prises de possession de ses terres, notamment après les épidémies des années 1540, le *cabildo* de Tlaxcala entreprit une politique active d'appropriation des friches (*baldíos*) pour en faire des terres communales (*proprios* ou, en nahuatl, *altepetlalli*, les terres de l'*altepetl*). Outre la protection de la juridiction tlaxcaltèque sur l'ensemble de son terroir, il s'agissait de renforcer les prérogatives du *cabildo* et, chemin faisant, l'autorité de la noblesse sur la cité[103].

Or, les comptes rendus des réunions de la municipalité, rédigés en nahuatl, témoignent que cette politique s'appuya notamment sur la culture du blé. En mars 1548, le *corregidor* Diego Ramírez « dit que l'on sèmera de l'épi de Castille [du blé] et du maïs d'ici dans les champs de la ville pour que [les terres] possédées par la ville s'accroissent[104] ». Dans le texte, le *corregidor* fut présenté comme à l'origine de la décision : cela fut peut-être le cas, mais des membres du

[101] Ana Díaz Serrano, « La república de Tlaxcala », art. cit., p. 1055-56 et 1061.
[102] Andrea Martínez Baracs, « Colonizaciones tlaxcaltecas », art. cit.
[103] Andrea Martínez Baracs, *El gobierno indio de la Tlaxcala colonial 1521-1700*, Thèse de doctorat, El Colegio de México, 1998, p. 158-66.
[104] « *Y dijo que en las sementeras* (cuemitl) *del pueblo se sembrará mazorca de Castilla / trigo/ y maíz de aquí, para que la propriedad de la ciudad aumente* » : Eustaquio Celestino Solís, Armando Valencia et Constantino Medina Lima (dir.), *Actas de cabildo de Tlaxcala*, éd. cit., p. 248.

cabildo le convainquirent probablement, se servant précisément du blé comme argument. Il peut tout aussi bien s'agir d'une mise en scène, car le fait de mettre le *corregidor* en avant permettait de se prémunir plus efficacement contre d'éventuelles contestations des décisions de la municipalité. Quel que soit le cas de figure, il apparaît assez clairement que le but de ces mises en culture était d'éviter que les terres laissées incultes après les épidémies fussent appropriées, notamment par des Espagnols. Le choix du blé, associé certes au maïs, confortait le statut de « ville loyale » de Tlaxcala, de cité qui devait être ennoblie (*ennoblecida*) par la céréale de Castille, lui fournissant par la même occasion un argument de poids dans les conflits juridictionnels[105].

Le 19 juin 1553, sans doute en réponse à une accentuation de la pression espagnole, une décision plus forte fut prise. Pour occuper l'espace au lieu-dit de Chicuemalinalco, la municipalité prévit d'acheter sur ses deniers des bœufs, des chevaux et des outils en fer[106]. Surtout, « pour que le domaine soit bien cultivé, on chargera un Espagnol appelé [en blanc] qui sèmera tout : du maïs de Castille et d'autres semences », conformément à un bail censé durer entre 6 et 8 ans[107]. En ce début de décennie 1550, il fallait absolument un Espagnol pour conduire une exploitation de blé, car, s'il y avait bien la possibilité de cultiver « d'autres semences », la référence au « maïs de Castille » et l'achat d'animaux et d'outils en fer ne laissent guère de doute quant à la culture envisagée.

La stratégie semble claire : en installant un Espagnol cultivant du blé, la terre serait protégée plus efficacement qu'avec des *macehuales* cultivant du maïs. En décembre, un accord fut conclu avec un laboureur nommé Juan Ruiz, la municipalité tlaxcaltèque déboursant environ 800 pesos pour fournir 30 bœufs et des outils[108]. Le blé était ainsi perçu comme une façon de protéger, voire d'étendre la juridiction de l'*altepetl*. La manœuvre devait servir la ville en tant qu'institution, face à ceux qui menaçaient sa juridiction de l'extérieur, mais aussi pour assurer son autorité au sein même de la communauté : des individus se déclarèrent en effet « propriétaires des terres » (*tlaleque*) de Chicuemalinalco et réclamèrent un dédommagement

[105] Sur l'idée d'ennoblissement de la ville, voir le chapitre 5.

[106] Je n'ai pas pu localiser ni identifier ce lieu, ni même trouver d'autres références à des tentatives d'appropriation espagnole sur une localité de ce nom-là. J. Lockhart s'est confronté au même problème : James Lockhart (dir.), *Tlaxcalan actas : a compendium of the records of the Cabildo of Tlaxcala, 1545-1627*, Salt Lake City, University of Utah Press, 1986, p. 87.

[107] « *para que se haga bien la labor se le encargará a un español llamado /en blanco/ él sembrará todo: maíz de Castilla/trigo/ y toda cuanta semilla, todo lo sembrará* » : Eustaquio Celestino Solís, Armando Valencia et Constantino Medina Lima (dir.), *Actas de cabildo de Tlaxcala*, éd. cit., p. 335-36.

[108] *Ibid.*, p. 339. Le montant est incertain, le document rapporte qu'il fut de « 800 pesos peut-être, le trésorier [*mayordomo*] est au courant ». Ce montant était environ le double de celui prévu en juin, preuve que la municipalité souhaitait absolument réaliser cette mise en culture, en dépit de coûts plus élevés que ceux supposés.

pour son occupation pendant la durée du bail. Les membres du *cabildo* de Tlaxcala répondirent que toutes les terres étaient sous la juridiction municipale et qu'à ce titre aucune compensation ne pouvait être envisagée[109]. L'argument n'était peut-être pas le mieux juridiquement fondé, mais cette communalisation des terres, déclarées de fait des *propios*, était la manifestation de la puissance du *cabildo*, renforcée par la mise au service du village d'un paysan espagnol.

Les municipalités autochtones furent nombreuses à suivre l'exemple de Tlaxcala pour défendre leurs juridictions et leurs terres communales. La menace était réelle. En juillet 1556, des habitants de Santa Fe de Mexico qui « labouraient avec des bœufs calmement et pacifiquement » furent violemment attaqués par un Espagnol et ses hommes de main[110]. Ces agriculteurs cultivaient du blé, suivant le principe de rotation bisannuelle habituel en Castille. La même chose se produisit à Tacubaya, comme le rapporte un ordre signé en 1591 par le vice-roi Luis de Velasco II au *corregidor* de Coyoacán :

> « Le gouverneur, les *alcaldes* et le commun du village de Tacubaya m'ont fait relation qu'ils étaient en train de semer et de labourer une terre de [75] brassées de long et de [30] de large en compagnie de Diego Martín, *alcalde* dudit village et […] un certain Juan Lozano Negrete, Espagnol, alla à l'endroit où sont lesdites terres et où ils étaient en train de labourer et il frappa et maltraita les personnes qui y étaient, leur donnant des coups et des ruades, et chassant les bœufs avec lesquels ils labouraient, en disant que lesdites terres étaient les siennes[111]. »

La similarité entre les deux récits est frappante. Elle témoigne au premier chef de la tension accrue autour de la question foncière et de l'occupation souvent violente des terres communales autochtones par des acteurs espagnols. Du reste, le fait que Tacubaya et Coyoacán étaient localisées toutes deux sur la rive occidentale de la lagune de Mexico, propice aux plantes de Castille, n'était pas le fait du hasard.

---

[109] *Ibid.*, p. 336. La compréhension de ce passage est difficile. Je me suis également appuyé sur la traduction vers l'anglais réalisée par James Lockhart, où le fait que la ville revendique toutes les terres (« *all the fields are the city's* ») est plus explicite : James Lockhart (dir.), *Tlaxcalan actas*, éd. cit., p. 87.

[110] « *harando con bueyes quieta e pacificamente* » : AGI, Justicia, 204, N. 3, R. 3, f° 10v-11r. Il s'agit des terres du village-hospice de Vasco de Quiroga. Ce procès est révélateur d'un affaiblissement de la tutelle épiscopale sur le village-hospice : si un certain Francisco Ramírez agit en tant que représentant de l'évêque du Michoacán, la plainte fut déposée au nom de « Juan R[… illisible], Pedro Maçache et Lucas [?], indiens pauvres et personnes misérables » (« *indios pobres myserables* »).

[111] « *el governador alcaldes y comun del pueblo y villa de Tlacubaya me an hecho relacion que estando sembrado y arando una suerte de tierra de [75] brazas de largo y de ancho [30] en compania de Diego Martin alcalde del dicho pueblo y […] un Juan Lozano Negrete espanol fue a la parte donde son las dichas tierras y donde las estavan arando y las personas que alli estavan los aporreo y maltrato dandoles golpes y cozes y echandoles los bueyes con que estavan arando diziendo ser las dichas tierras suyas* » : AGN, Indios, vol. 3, exp. 664.

La ressemblance entre les deux plaintes suggère aussi que la culture du blé était employée comme un argument juridique dans ces conflits. Le labour de la terre était le signe le plus ostensible qui prouvait la possession, le caractère incontestable de l'appartenance de la terre à un tiers. Dans le cas de Tacubaya, la plainte fut justement formulée au nom de l'ensemble de la communauté, autant les autorités municipales (gouverneur et *alcaldes*) que les *macehuales*. Un *alcalde* supervisait même le labour au moment du conflit, comme si ce moment nécessitait la présence physique d'un représentant de l'autorité locale. Tacubaya se présenta ainsi comme un corps municipal constitué, doté de ses terres et de ses droits, là où le maïs et la *coa* auraient sans doute été plus contestables.

La pratique, même sincèrement motivée par le désir de cultiver le blé, était payante, car elle correspondait à ce que les plus hauts représentants des autorités espagnoles, autant laïques qu'ecclésiastiques, attendaient. L'archevêque de Mexico Alonso de Montúfar, accompagné des autres évêques de la vice-royauté, l'exprima dans une lettre au roi rédigé en 1565 :

> « Étant donné que les naturels commencent à avoir une vie politique et à travailler leurs terres avec des bœufs et à élever du bétail d'Espagne, que Votre Altesse prévoit et ordonne que lorsque l'on donne à des Espagnols des *caballerías* de terres ou des *estancias* de bétail l'on [veille] à laisser [aux Indiens] suffisamment de terres et de communs pour leurs pâturages et champs, car les *macehuales* se plaignent qu'on les leur retire et que [leurs terres] se réduisent beaucoup[112]. »

L'association entre « vie politique » et labour correspondait pleinement, comme nous l'avons vu, à la vision espagnole de ce qui constituait une société policée[113]. L'archevêque faisait ici le lien entre cette vie policée et le droit à des communs, appelant à leur protection face à l'expansion terrienne espagnole. Les nombreuses plaintes d'autorités mésoaméricaines, insistant lourdement sur le fait qu'elles labouraient des emblavures, indiquent qu'elles avaient compris la nécessité de mettre en scène ces façons de faire pour défendre leur autonomie et leurs terres.

Enfin, dans les cas où des Espagnols s'étaient effectivement approprié des terres, la présence d'arbres de Castille aidait à négocier des droits d'usage qui modéraient les effets de

[112] « *por cuanto los naturales comienza ya a tener vida política y labrar sus tierras con bueyes y criar ganados de España, que V.A. provea y mande que cuando se hubieren de repartir a los Españoles caballerías de tierras o estancias para ganados, se les dejen bastantes tierras y ejidos para sus pastos y sementeras, porque se quejan los macehuales que se les quitan y estrechan mucho* » : cité par Margarita Menegus Bornemann, *Del señorío a la república de indios*, *op. cit.*, p. 172.
[113] Voir les chapitres 4 et 5.

cette dépossession. À Tenancingo (aujourd'hui Tenancingo de Degollado, dans l'État de Mexico), les habitants envoyèrent une série de plaintes au vice-roi Martín Enríquez, toutes traitées le 20 juillet 1579 par l'administration vice-royale. Outre l'imposition d'un travail forcé, hors du *repartimiento*, et les effets néfastes du bétail, la ville se plaignit que des *mercedes* avaient été accordées à quatre laboureurs espagnols là où les habitants « avaient certains arbres fruitiers de Castille et de la terre, comme des cerisiers, des pêchers, des poiriers, des avocatiers et d'autres [arbres fruitiers] dont ils tiraient profit[114] ». Les arbres de Castille n'étaient pas seuls dans cette énumération, mais leur présence était opportune : leur culture indiquait une possession ancienne. Face à cette plainte, le vice-roi octroya aux habitants de Tenancingo un droit d'usage des arbres fruitiers, grevant donc d'une servitude les *mercedes* concédées.

III.A.4. Réappropriation de la rhétorique des plantes de Castille contre les Espagnols

En certaines occasions, la rhétorique autour des arbres de Castille fut employée pour s'attaquer plus frontalement encore aux propriétés espagnoles. Observant la centralité de ces plantes de Castille dans la territorialisation des Espagnols, certaines municipalités mésoaméricaines en firent un argument offensif, contestant les droits des domaines où les plantes de Castille poussaient mal.

Entre 1600 et 1604, le juge Gabriel de Chávez inspecta les villages du district de Huichapa (aujourd'hui Huichapan, État d'Hidalgo) dans la province de Jilotepec, à environ 120 kilomètres au nord-ouest de Mexico, pour procéder à la *congregación* de villages autochtones. Cette politique, décidée par la Couronne, visait à rassembler les populations de plusieurs villages en un seul lieu, afin de mieux les contrôler[115]. À cette fin, chaque localité du district fut visitée pour déterminer laquelle serait la plus appropriée pour devenir une agglomération et quels villages seraient abandonnés. Chaque localité dut défendre sa cause auprès du juge, un enjeu majeur pour éviter les coûts et le traumatisme d'un déplacement forcé. À San Miguel Caltepantla, village fortifié en raison de la proximité avec la zone chichimèque, 74 feux furent dénombrés. Les habitants plaidèrent de la façon suivante :

> « C'est un lieu très fertile, très productif et profitable, plus que dans toute la province, car en plus de pouvoir tout cultiver sans risque dans l'enceinte [fortifiée],

[114] « *tenian algunos arboles de fructa de Castilla y de la tierra ansi cerezos duraznos peras aguacates y otras fructas de que se aprovechavan* » : AGN, General de parte, vol. 2, exp. 65. Pour les autres plaintes, voir exp. 66 à 68. Sur la présence d'avocatiers et d'arbres fruitiers locaux, voir *infra*, p. 573.

[115] Dans de nombreux lieux, les localités furent déplacées des montagnes vers la plaine : Federico Fernández Christlieb et Pedro Sergio Urquijo Torres, « Los espacios del pueblo de indios tras el proceso de Congregación, 1550-1625 », art. cit.

> on récolte de nombreuses figues et des pêches et des grenades en quantité et d'autres nombreux fruits desquels ils tirent profit et ils ont leurs fours à chaux et d'autres commodités qui rendent leur déplacement impossible[116]. »

L'argument était classique. Les habitants avaient d'abord insisté sur les fruits de Castille pour défendre l'habitabilité de leur village. Les fruits cultivés avaient été énumérés avec les fours à chaux, comme pour rappeler que tous deux étaient également essentiels à la vie collective, permettant de produire l'alimentation et de construire des bâtiments.

Le même argument fut employé à Santiago Tecozautla, un autre village fortifié, situé à une demi-lieue de Huichapa et peuplé de 325 tributaires otomis. Les habitants réclamèrent eux aussi d'être choisis pour devenir le lieu de congrégation, « en raison de nombreux avantages » :

> « Cette présente année, on a vendu pour [3 000] pesos de figues séchées, sans compter celles vendues fraîches et les autres fruits comme des grenades et des pêches, des coings, des raisins, sans [parler non plus] des bénéfices que l'on tire des agaves et des piments et comme le village est fortifié on ne peut endommager les [cultures] et on jouit sans risque de leurs fruits et il y a un canal avec un grand débit en eau duquel on irrigue les terres et les semences et les arbres fruitiers[117]. »

L'argument était ici similaire et la valeur monétaire avancée, la somme considérable de 3 000 pesos, fournissait un élément tangible au sein d'une rhétorique devenue banale. À nouveau, les arbres fruitiers de Castille, cultivés grâce à l'irrigation, étaient mis en avant, même si des plantes autochtones furent également mentionnées. Les figuiers, pêchers, cognassiers et les vignes prouvaient l'appartenance à un espace ibérique, dans un territoire contrôlé par une enceinte et un réseau d'irrigation. Pour justifier la faisabilité de la congrégation sur leur juridiction, les habitants

---

[116] « *Es lugar muy vicisio y de muchos frutos y aprovechamientos mas que los de todo la provincia porque demas de tener dentro del cercado todo esto sin rriesgo cogen muchos higos en cantidad duraznos y granadas y otras muchas frutas de que son aprovechados y tienen sus caleras y otros comodidades que obligan a no mudarle* » : AGN, Tierras, vol. 3, exp. 1, f° 1v.

[117] « *por tener muchos aprovechamientos* » ; « *este presente año avian vendido de solo higos pasados [3000] pesos sin los que vendieron sin pasar y otras frutas de granadas y duraznos membrillos uvas sin los aprovechamientos que tienen de magueyes y chilares y por estar cercado el pueblo no les pueden hazer daños y gozan sin rriesgo de sus frutos y tienen una acequia de mucha cantidad de agua con que rriegan sus tierras y semillas y arboles frutales* » : *Ibid.*, f° 2r.

> « invitèrent le juge à visiter les terres qu'ils avaient autour du village, en dehors de l'enceinte, à un quart de lieu à la ronde, et ils demandèrent qu'on les leur concédât pour [y établir] ceux qui viendraient s'installer avec eux[118]. »

Pour défendre l'extension de la juridiction villageoise, l'argument employé était quelque peu paradoxal. Plutôt que d'insister sur une supposée fertilité exceptionnelle, qui aurait favorisé l'installation de nouvelles familles, les représentants de Tecozautla préférèrent s'attaquer au propriétaire des terres en question, Cristóbal de la Cerca, greffier (*relator*) de l'Audience royale. Sans contester la légitimité juridique de sa possession, on décrivit l'état d'abandon dans lequel se trouvaient ses terres :

> « Des figuiers ont été plantés : la plus grande partie d'entre eux ne sont ni grands ni d'aucun intérêt, car ils sont sur une terre mauvaise et mal aménagée [et] cela fait six ou sept ans qu'ils ont été plantés et […] [n'ont pas] donné fruit […] et la personne chargée de cultiver lesdits figuiers dit qu'il y avait plus de 800 pieds et qu'en raison du manque d'irrigation et comme la terre est mauvaise [les figuiers] étaient en déclin et beaucoup d'arbres ont été perdus[119]. »

Sans être formulée explicitement, l'argumentation développée était néanmoins claire. Les habitants de Tecozautla défendaient l'idée qu'à l'inverse de Cristóbal de la Cerca, coupable de négligence, ils avaient la possibilité de transformer la terre stérile en un lieu fertile, grâce à l'irrigation et à leur excellente connaissance de la culture du figuier, prouvée par de très bons rendements. Ils pourraient ainsi rendre vivable, par la culture d'arbres fruitiers de Castille, ce territoire abandonné et dont l'abandon était marqué précisément par l'état de délabrement des pieds de figuiers qui s'y trouvaient.

Dans le cadre d'une politique de *congregación* décidée à Madrid et Mexico, qui faisait sentir lourdement le poids de la domination espagnole, les autorités de Tecozautla réagirent par un processus d'extension de leur juridiction, fondée sur des arguments espagnols. La rhétorique employée, qui fut celle d'un Lorenzo de Tejada dans la vallée de Mexico, indique une appropriation profonde des plantes de Castille, de leur culture, mais aussi des représentations qui leur étaient associées. La stratégie fut gagnante, car le juge accepta de

---

[118] « *pidieron al juez viese las tierras que tenian a la rredonda del pueblo fuera del cercado un quarto de legua en cerca visto las quales pidieron se les adjudicase para los que se vinieren a congregar con ellos* » : *Ibid.*

[119] « *estavan puestas unas higueras que la mayor dellas no es grande ni de consideracion por estar a lo que parecio en mala tierra poco medradas para aver seys o siete años que dijeron averse puesto y [?] de no dar fruto […] y la persona a cuyo cargo esta el cultivar las dichas higueras dijo aver mas de 800 pies y que por falta de rriego y ser mala tierra estavan desmedradas y se avian perdido muchos pies dellas* » : *Ibid.* Sans doute intéressés par l'affaire, les habitants espagnols de Tecozautla témoignèrent dans le même sens : *Ibid.*, f° 3r. Je remercie Marta Martín Gabaldón de m'avoir indiqué cette archive.

choisir Tecozautla comme lieu de congrégation et de répartir les terres de Cristóbal de la Cerca, moyennant compensation.

À Tehuacán, au même moment, face à la même politique, les autorités municipales optèrent pour la même argumentation, en réclamant d'être le centre de la congrégation et à cette fin d'obtenir de nouvelles terres pour que les habitants puissent

> « construire leurs maisons, des enclos pour les moutons, les chevaux et les poules, [pour leurs] vignobles et [vergers d'arbres] fruitiers de Castille, qui est la principale source de revenus de ce village et que de ces terres on obtient un grand profit monétaire, car il s'agit de terres irriguées et appropriées pour ce type de culture[120]. »

L'argument fut reçu comme à Tecozautla, puisque Tehuacán fut également choisie pour être le centre de la congrégation.

Ces deux exemples datant du début du XVIIe siècle signalent ainsi l'aboutissement d'un processus : les plantes de Castille faisaient désormais partie du paysage autochtone, des circuits commerciaux locaux et des identités villageoises. Outre cette familiarité et ces usages quotidiens, l'usage de ces plantes dans des argumentations politiques témoigne de la sortie des plantes de Castille du seul monde ibérique pour devenir un objet propre à la Nouvelle-Espagne.

III.B. Noblesse, conflit social en Mésoamérique et plantes de Castille

Les communautés autochtones n'étaient toutefois pas des monolithes sociaux et le statut d'« Indien », porteur d'un réel contenu juridique, n'épuisait pas la diversité des statuts au sein des groupes autochtones. De fait, les nobles autochtones furent des acteurs particulièrement actifs dans la diffusion des plantes de Castille, aussi bien en tant qu'acteurs privés que comme membres éminents des *cabildos* mésoaméricains. Après la conquête, les anciennes hiérarchies furent en effet maintenues dans l'ensemble, au nom de la préservation des « seigneurs naturels » des Indes, au sommet d'un ordre social voulu par Dieu. À partir du moment où ces nobles devinrent publiquement catholiques, ils furent assimilés à l'*hidalguía*

[120] « *para hacer sus casas, corrales de ovejas, caballos y gallinas, viñedos y frutas de Castilla, que es la principal granjería de este dicho pueblo y que de esas tierras se obtiene un gran provecho monetario, ya que son tierras de riego y aptas para ese tipo de cultivo* » : Blanca Lara Tenorio, *Historia de una caja de comunidad*, *op. cit.*, p. 34-35. En passant en mars 1586 dans le village, Antonio de Ciudad Real signala qu'on y récoltait de nombreux fruits : « de très bons coings, en grand nombre, aussi sucrés que ceux de Tolède, […] de très bons raisins, en grand nombre, de merveilleuses grenades, des avocats, des bananes et tous types d'oranges, de cédrats, de limes, de citrons et d'autres nombreux fruits » (« *muchos y muy buenos membrillos, tan dulces como los de Toledo; […] muchas y muy buenas uvas, granadas maravillosas, aguacates, plátanos y todo género de naranjas, cidras, limas, limones y otras muchas frutas* ») : TCD I, p. 161.

espagnole : porteurs du titre honorifique de *don*, ils étaient non seulement exempts de tribut, mais ils pouvaient eux aussi réclamer tributs et corvées aux roturiers. La hiérarchie nobiliaire fut reconnue y compris par les conquistadors, qui cherchèrent volontiers des alliances matrimoniales avec les familles nobles mexicas.

Au sein de chaque *altepetl*, les nobles continuèrent donc à occuper une position sociale similaire, malgré une réinterprétation espagnole des statuts nobiliaires locaux. Les titres donnés par les Espagnols furent pour l'essentiel de trois types. Le *principal* renvoyait au statut nobiliaire de façon générale, sans indication précise quant au rang exact. Comme en Europe, un monde pouvait séparer le petit *principal* dont l'envergure ne dépassait pas celle d'un coq de village, du grand noble à la tête d'une vaste seigneurie. Le cacique, terme issu du taïno, occupait un cacicat, assimilable au *mayorazgo* espagnol, c'est-à-dire l'ensemble indivisible des biens et rentes associé à un titre qu'une seule personne pouvait hériter. Enfin, le *gobernador* (gouverneur), généralement élu, était à la tête de la communauté politique locale, souvent une municipalité (*cabildo*)[121]. Cette catégorisation simplifiée et hispanisée ne reprit pas l'un des titres les plus importants de la hiérarchie préhispanique, à savoir celui de *tlatoani* (au pluriel *tlatoque*), équivalent du seigneur local, au-dessus des autres nobles, et chef politique de la juridiction donnée.

Cette diversité exprimait du reste plusieurs degrés de noblesse : si tous les caciques furent des *principales*, l'inverse n'était pas vrai. Par ailleurs, si les gouverneurs furent généralement lors des premières décennies des caciques, souvent issus des familles de *tlatoque*, la conquête et les épidémies favorisèrent une remise en question de leur pouvoir politique. Dans certaines localités, le gouvernorat put être occupé par des familles de caciques qui n'avaient jamais été *tlatoque*, voire à partir de la décennie 1560, par des individus du commun (*macehuales*) qui avaient acquis des richesses et du capital social.

L'ampleur de cette transition et de l'affaiblissement des anciennes familles de *tlatoque* et de caciques est débattue et fut loin d'être systématique. Le statut antérieur de la paysannerie locale, libre ou contrainte, était par exemple déterminant : lorsque des contraintes préhispaniques liaient les paysans à la terre, ou les forçaient à payer des redevances, les nobles disposèrent de plus de leviers pour négocier leurs privilèges au lendemain de la conquête espagnole. Toutefois, y compris dans ces cas de nette domination sur les roturiers, le statut

[121] Margarita Menegus Bornemann, « El cacicazgo en Nueva España », dans éd. Margarita Menegus Bornemann et Rodolfo Aguirre Salvador, *El cacicazgo en Nueva España y Filipinas*, Mexico, Plaza y Valdés, 2005, p. 13-70. Pour une étude de cas plus détaillée, voir Rik Hoekstra, « A colonial cacicazgo : the Mendozas of seventeenth-century Tepexí de la Seda », *European Review of Latin American and Caribbean Studies*, nº 89, 2010, p. 87-106.

nobiliaire et les prérogatives attachées à celui-ci firent l'objet d'importantes contestations. Dans ce contexte incertain, les *principales* durent défendre et prouver leur statut en permanence, même ceux issus des grandes familles nobles, installées de longue date[122].

Ce statut nobiliaire situé entre deux mondes, entre perpétuation des hiérarchies préhispaniques et incorporation des représentations ibériques, était ainsi complexe et en pleine réinvention au cours du XVIe siècle, notamment concernant les questions liées à l'héritage et au statut des terres[123]. Pour défendre leurs rangs, l'enjeu principal pour ces nobles était la terre, productrice de richesse et de prestige. Cette quête explique la forte conflictualité autour des terres communales, notamment celles au statut incertain après la conquête, que les nobles cherchèrent à s'approprier et où ils voulurent fixer des tenanciers, pour revendiquer un titre de *tlatoani*[124].

Dans ce processus, les plantes de Castille furent mobilisées, pour prouver un statut de noble, mais aussi pour s'assurer de nouvelles rentes. Les deux versants étaient intimement liés puisque face à l'appropriation foncière espagnole et tandis que les tributaires étaient fréquemment décimés par les épidémies, il était capital de sécuriser des rentes afin de pouvoir être réputé honorable et revendiquer des terres, des bénéfices et des tributs. « Tout changer pour que rien ne change », telle fut en définitive la stratégie de la noblesse mésoaméricaine face au nouvel ordre imposé par les Espagnols[125].

III.B.1. Caciques et jardins castillans

Dans un tel contexte, les jardins nobiliaires autochtones furent des lieux importants pour l'intégration des plantes de Castille. Les cas de don Carlos Ometochtzin et de don Diego de Cateca, cités plus haut, sont caractéristiques : cultiver des fruits recherchés et convoités par les Espagnols permettait à ces nobles de tenir leur rang, en plus de leur fournir une rente financière appréciable.

---

[122] Les situations furent très diverses à l'échelle locale. Margarita Menegus Bornemann montre qu'à Texcoco, Pátzcuaro et dans la vallée de Toluca, une rupture s'opéra avec une montée en puissance de certains *macehuales* tandis qu'à Tepeaca, l'ancienne noblesse continua de contrôler le pouvoir : Margarita Menegus Bornemann, *Del señorío a la república de indios*, *op. cit.*, p. 93-102. Pour d'autres exemples, voir Sarah L. Cline, « A cacicazgo in the seventeenth century : the case of Xochimilco », dans éd. Herbert R Harvey, *Land and politics in the Valley of Mexico : a two thousand-year perspective*, Albuquerque, University of New Mexico Press, 1991, p. 265-74 ; Rebecca Horn, *Postconquest Coyoacan : Nahua-Spanish relations in Central Mexico, 1519-1650*, Stanford, Stanford University Press, 1997, p. 19-109 ; Margarita Vargas Betancourt, « Caciques tlatelolcas y tenencia de la tierra en el siglo XVI. Don Juan Quauiconoc y don Juan de Austria, en los casos de doña Leonor y doña María Coatonal », *Nuevo mundo, mundos nuevos*, 2011, http://journals.openedition.org/nuevomundo/60635, consulté le 2 juin 2025.

[123] Jean-Paul Zuñiga, « L'argument généalogique entre images et discours », art. cit.

[124] Jesús Ruvalcaba Mercado, *Agricultura india en Cempoala, Tepeapulco y Tulancingo*, *op. cit.*, p. 180-95.

[125] C'est l'expression, tirée du *Guépard*, qu'a judicieusement choisie José Luis de Rojas pour son étude sur la noblesse autochtone en Nouvelle-Espagne : José Luis de Rojas, *Cambiar para que yo no cambie : la nobleza indígena en la Nueva España*, Buenos Aires-Montevideo-Mexico, SB, 2010.

À la même période, en 1536, don Hernando, cacique de Cuernavaca, entreprit un procès contre un autre « don Hernando », plus célèbre que lui, à savoir Hernán Cortés, marquis del Valle. Il s'agissait de la première étape d'un long procès qui opposa les deux hommes : Cuernavaca ayant été choisie par Cortés pour devenir la capitale de sa seigneurie, le marquis entreprit une série d'actions pour s'approprier les terres et les tributs des caciques locaux, cherchant à saper le fondement de leur pouvoir[126]. Dans sa plainte, Hernando de Cuernavaca réclama la possession de plusieurs terres qui lui avaient été confisquées. Face à sa requête, le représentant de Cortés argua qu'il n'y avait jamais eu de cacique dans la vallée ni aucune autre seigneurie. À ce titre, seul le marquis del Valle pouvait réclamer la possession seigneuriale des terres de Cuernavaca. Don Hernando clama de son côté qu'il avait obtenu ces terres de son père Yoatzin. Parmi celles-ci, il cita des jardins situés à Yautitlán possédés « de temps ancien et immémorial […] avec beaucoup d'arbres d'Espagne[127] ».

Le cas est intéressant, car la revendication de terres fondée sur une supposée appartenance « immémoriale », donc sur un droit ancré dans la profondeur du temps, avant la conquête et l'évangélisation, s'accommodait parfaitement de la culture d'arbres d'Espagne. Leur mention n'était pas fortuite : elle visait à protéger la possession de ces terres, comme un domaine nobiliaire entretenu et amélioré par un seigneur raisonnable et acculturé. Comme bien d'autres individus de son rang, Hernando de Cuernavaca associa ainsi nobilité et culture des nouvelles plantes pour justifier son statut.

D'autres archives indiquent que l'association entre ces deux facteurs fut durable, comme l'atteste une requête envoyée en septembre 1575 au vice-roi Martín Enríquez. Cette demande, adressée par don Luis de Velasco, *principal* de Tlacuilotepec, à 120 kilomètres au nord-est de Mexico, dans la Sierra Norte de Puebla, fut formulée dans des termes révélateurs :

> « [Luis de Velasco] possède certaines terres patrimoniales [à titre personnel] et qu'il a héritées de ses parents et grands-parents, situées au lieu-dit de Chiquilititlan, [d'une superficie] de cent brassées carrées et comme [actuellement] [les arbres ?] n'y fructifient pas, il voulait les planter d'arbres fruitiers de Castille et de légumes, pour y constituer un jardin[128]. »

[126] Nadine Béligand, « La muerte del verdadero don Toribio de San Martín Cortés, gobernador de Cuernavaca (1595) », *Nuevo Mundo Mundos Nuevos*, 2020, https://journals.openedition.org/nuevomundo/83147, consulté le 2 juin 2025.

[127] « *tiempo antiguo y inmemorial* » ; « *sus huertas […] con muchos arboles de Espana* » : AGN, Hospital de Jesús, vol. 529, leg 293 (4), exp. 144, f° 1r-1v.

[128] « *el tiene unas tierras patrimoniales proprias que heredo de sus padres e abuelos donde dizen Chiquilititlan de cien brazas en quadra e que por no frutificar [ilegible] queria pantarlas [sic] de arboles de fruta de Castilla e ortaliza haciendo huerta en ellas* » : AGN, General de parte, vol. 1, exp. 121.

À cette fin, Velasco réclama une autorisation (*licencia*) pour pouvoir mener ses plantations « librement ». À première vue, la requête est surprenante, car aucune disposition légale n'empêchait Luis de Velasco de planter ce qu'il souhaitait sur ses terres.

En réalité, la demande de licence était en soi un moyen de prouver son rang. Les *principales* réclamaient ainsi régulièrement des autorisations pour pouvoir monter à cheval ou porter l'épée, des éléments liés en Nouvelle-Espagne au rang d'Espagnol et donc, par extension, à celui de noble. La licence pour planter des arbres de Castille peut être lue comme le prolongement de ces demandes pour obtenir les attributs extérieurs d'hispanité. Le nom de baptême choisi par le requérant, Luis de Velasco, est une autre indication de sa volonté de signifier ostensiblement sa loyauté envers le roi de Castille. Sans doute converti plus tardivement, en raison de l'éloignement relatif de Tlacuilotepec du bassin de Mexico, Luis de Velasco, ou son père, avait volontairement choisi comme nom chrétien celui du deuxième vice-roi de la Nouvelle-Espagne, don Luis de Velasco y Ruiz de Alarcón (1550-1564). Tout comme les arbres de Castille, ce procédé, répandu, rendait visible, ou plutôt audible, la nouvelle appartenance à la hiérarchie ibérique[129].

Enfin, l'insistance dans la demande sur le caractère patrimonial et à titre personnel de ces terres (« *tierras patrimoniales proprias* ») et donc sur leur statut de terres héritées, est révélatrice. Alors que l'affaire était en apparence triviale et n'avait trait, théoriquement, qu'à ce qui poussait sur le terrain, la formulation des termes suggère qu'il s'agissait plutôt d'obtenir une licence qui établirait dans les registres vice-royaux de manière claire et irrévocable, la propriété de Luis de Velasco sur des terres contestées. Velasco pouvait ce faisant établir que les terres en question étaient des terres patrimoniales héritées (*huehuehtlalli*), alors qu'il pouvait s'agir de terres communales ou éventuellement de terres liées à la fonction de *tlatoani* (*tlatocatlalli*) dont l'appropriation familiale était dès lors contestable[130]. La manœuvre était

[129] J'ai pu trouver deux autres occurrences à un « *don Luis de Velasco, indio principal* », mais dans des lieux trop éloignés de Tlacuilotepec pour qu'il puisse s'agir de la même personne : à Ixtepji en 1578 (AGN, Indios, vol. 1, exp. 147) et à Teozapotlán (sic pour Tepotzotlán ?) en 1590 (AGN, Indios, vol. 4, exp. 459). Pour la reprise de patronymes de grands personnages espagnols, voir aussi le cas de Pablo Cortés, chapitre 8, p. 544.

[130] Sarah L. Cline, « Land tenure and land inheritance in late sixteenth-century Culhuacan », dans éd. Harvey R Harvey et Hanns J Prem, *Explorations in ethnohistory. Indians of central Mexico in the sixteenth century*, Albuquerque, University of New Mexico Press, 1984, p. 277-304, p. 283-93 ; Jesús Ruvalcaba Mercado, *Agricultura india en Cempoala, Tepeapulco y Tulancingo*, *op. cit.*, p. 172-79. Le procès de don Carlos Ometochtzin peut être également lu comme la manifestation d'un conflit autour de l'hérédité et du statut des terres seigneuriales : Patricia Lopes Don, « The 1539 inquisition and trial of don Carlos of Texcoco in early Mexico », art. cit.

habile et l'insistance sur les plantes de Castille prouvait alors le caractère incontestable de la volonté d'occuper et de conserver ces terres[131].

Les arbres fruitiers de Castille présents dans les jardins nobiliaires étaient enfin liés également au nouveau contexte religieux. Outre la nécessité de se présenter comme bons chrétiens, les élites autochtones, christianisées, avaient intériorisé au moins en partie la problématique du salut et la nécessité de préparer leur mort[132]. Comme leurs coreligionnaires espagnols, en Amérique ou en péninsule Ibérique, ils rédigèrent des testaments, dans lesquels ils firent de nombreux legs, notamment afin d'organiser des messes pour le salut de leur âme[133]. Pour la noblesse autochtone, cette procédure, évidente pour un bon catholique, était apparue avec la conquête parallèlement aux plantes de Castille. Celles-ci étaient donc pensées comme étant plus efficaces dès lors qu'il s'agissait de questions religieuses, ce que prêchaient du reste les missionnaires mendiants. De fait, alors que les baux et actes de vente concernant les jardins étaient généralement très flous, plusieurs testaments de nobles autochtones précisaient, de manière symptomatique, les arbres qui y poussaient.

C'est le cas de *doña* María Juárez qui établit son testament en avril 1577 à Culhuacán, dans la vallée de Mexico : tout en interdisant la vente de ses propriétés à des Espagnols, elle « déclar[a] que [son] terrain à Coatlán, [planté] de pêchers » devait être vendu pour célébrer « des messes pour [elle], pour [elle] en particulier[134] ». De son côté Ana Tiacapan établit dans son testament de juillet 1580 que sa maison de Xochimilco « tournée vers l'est » devait être vendue « avec les arbres fruitiers, les poiriers et les figuiers » pour célébrer des messes pour le salut de son âme, celle de son défunt mari et celle de sa sœur[135]. Si son statut nobiliaire n'est

[131] La plainte déposée en février 1588 par *doña* María de Santa Ana et son fils don Miguel de Santa María, habitants de Tula, relève-t-elle de la même rhétorique ? Ces derniers se plaignaient d'un Espagnol, mauvais payeur, qui n'avait pas payé le loyer d'un « lopin de terre irriguée avec des arbres fruitiers et des sarments », qu'ils avaient « hérité de [leurs] parents, grands-parents et ancêtres » (« *un pedazo de tierra de rregadio con los arboles frutales y de sarmientos* » ; « *heredamos de nuestros padres abuelos y antepasados* »). Le montant réclamé (15 pesos d'or) est finalement modeste pour entreprendre les démarches judiciaires jusqu'à Mexico et laisse supposer que le véritable enjeu était la patrimonialisation de la terre en question : AGN, Indiferente virreinal, caja 1089, exp. 13.

[132] La question de l'assimilation des représentations catholiques demeure complexe : Serge Gruzinski, *La colonisation de l'imaginaire*, *op. cit.*

[133] Voir les nombreuses donations *post mortem* effectuées par des conquistadors dont la conscience était chargée par les méfaits de la conquête : Aliocha Maldavsky, « Teología moral, restitución y sociedad colonial », art. cit.

[134] Je m'appuie sur la traduction du nahuatl vers l'anglais : « *I declare that my field in Coatlan, with peach trees on it, is to be sold in order for masses to be said for me, for me in particular* » : Sarah L. Cline et Miguel León Portilla (dir.), *The testaments of Culhuacan*, Los Angeles, UCLA Latin American Center Publications, 1984, p. 247-51. Le terme « pêcher » était écrit « *toraznos* » dans le texte nahuatl.

[135] « *that faces east* » ; « *the fruit trees, the pears and the figs* » : *Ibid.*, p. 57-61. Concernant les arbres fruitiers, le texte nahuatl est rédigé comme suit : « *xocotl yn peras uhuan yn icos* ».

pas certain, en raison de l'absence du qualificatif de *doña* attaché à son nom, elle reprit ici l'association entre plantes de Castille et salut, effectuée par *doña* Juárez.

Ces deux mentions ne semblent pas avoir été liées aux rentes produites par les jardins, qui n'étaient pas mentionnés, mais plutôt à l'idée qu'il était plus convenable que les messes pour le salut de l'âme fussent associées aux plantes amenées par ceux qui avaient évangélisé le pays.

III.B.2. Conflits entre *principales* et *macehuales*

Les rapports entre la noblesse autochtone et les autorités espagnoles n'expliquent cependant pas l'ensemble des relations de l'élite mésoaméricaine aux plantes de Castille. En effet, les *principales* ne s'adressaient pas uniquement aux Espagnols lorsqu'ils décidaient de mettre en culture leurs terres. Les plantes de Castille furent également mobilisées face aux contestations des gens du commun, les *macehuales*. De fait, la situation inédite ouverte par la conquête fut à l'origine de conflits sociaux dans la plupart des localités. Ces contestations avaient pour objet les anciennes formes de contrainte, mais aussi les nouvelles prérogatives revendiquées par les *principales* et la monopolisation par ceux-ci des ressources économiques. Par ailleurs, face à la noblesse traditionnelle, certains *macehuales* avaient pu bénéficier de répartitions de terres ordonnées par les autorités espagnoles, tandis que les bouleversements provoqués par l'économie coloniale avaient généré des effets d'aubaine dont certains nouveaux riches profitèrent pour contester l'autorité nobiliaire[136]. Dans ce cadre, le contrôle de l'agriculture de Castille devint un enjeu central du conflit social.

En mai 1580, « don Hernando de Santiago, Indien noble du village de [Cuantinchán] » réclama une licence vice-royale afin de faire reconnaître la possession de « dix bœufs domptés de labour pour travailler et cultiver ses terres et celles d'autres particuliers auxquels il les lou[ait][137] ». Cette demande, accordée par le vice-roi, dévoile un usage : Santiago possédait des bœufs dont il tirait un revenu en les louant à des tiers ou bien en faisant travailler des individus — salariés ou tributaires — pour cultiver ses propres champs[138]. Outre cette appropriation, le

[136] Margarita Menegus Bornemann, *Del señorío a la república de indios*, *op. cit.*, p. 177-83 ; Felipe Santiago Cortez, « De macehuales a nobles : el caso de la familia Villegas Chimal en el norte del valle de Toluca, del siglo XVI-XVIII », *Revista Complutense de Historia de América*, 48, 2022, p. 251-71.

[137] « *Don Hernando de Sanctiago, yndio principal del pueblo de Guatinchan me a fecho relacion que el tiene diez bueyes mansos de arada para labrar y beneficiar sus tierres y de otras particulatres a quien los alquila* » : AGN, General de parte, vol. 2, exp. 787. Il est prénommé « Leonardo » plus bas dans le document.

[138] Le document ne précise pas s'il s'agissait de cultiver du blé ou du maïs. Il n'est pas exclu que les bœufs aient pu être employés sur les deux types de culture. Charles Gibson a pourtant vu dans ce document un exemple de l'usage de l'araire pour le maïs, témoignant de la difficulté pour de nombreux historiens de penser une culture volontaire du blé dans les milieux autochtones : Charles Gibson, *The Aztecs under Spanish Rule*, *op. cit.*, p. 309.

fait de demander auprès du vice-roi une licence sanctionnant une pratique castillane était révélateur, à l'instar du cas de Luis de Velasco décrit plus haut. Pour Hernando de Santiago, le but était sans doute au moins autant d'obtenir une autorisation, qui n'était pas obligatoire, que de recevoir un document vice-royal attestant de son statut de loueur de bœufs, comme s'il était un Espagnol[139]. Accompagnée d'autres documents et d'autres éléments matériels, cette licence permettait de prouver un mode de vie qui ne correspondait certes pas à la définition de l'hidalgo en Espagne, mais qui était pertinent pour la noblesse autochtone dans le contexte mexicain, où plantes et animaux de Castille irradiaient l'hispanité et, par extension, la noblesse.

En outre, pour motiver sa demande, Hernando de Santiago prétendit vouloir défendre ses droits contre ceux qui « l'empêchaient » de labourer. Il est toutefois plus probable que l'autorisation vice-royale fut précisément utilisée par Santiago pour évincer des *macehuales* du marché de la location de trains de labour et monopoliser la ressource européenne à l'échelle locale[140]. C'est ce que suggère la requête, évoquée plus haut, formulée par les *macehuales* Pablo Bernardo et Antón García afin de pouvoir labourer librement à Cuilápam : les deux hommes se plaignaient d'être empêchés par les *principales* du village, également propriétaires de bœufs et souhaitant conserver leur monopole[141].

Le cas de Coyoacán au milieu du siècle permet de montrer que la volonté de monopoliser les bœufs et l'agriculture à l'européenne ne visait pas uniquement à préserver une ressource simplement économique, mais permettait également de défendre un statut nobiliaire. Ainsi, lors de la *visita* conduite en 1553 par les magistrats de l'Audience royale Gómez de Santillán et Rodríguez de Quesada, les nobles de la ville furent contraints de reconnaître de nombreux torts[142]. Un des préjudices prenait sa source en 1551, lorsque León Luis de Romano, secrétaire du vice-roi et probablement *corregidor* de Coyoacán, avait ordonné de cultiver son champ de blé, sans doute au titre de son office de *corregidor*. À cette occasion, les *principales* avaient usé de leur influence pour que les *macehuales* du village louent sur leurs

[139] Les demandes de licences pour l'usage de bétail bovin demeurèrent rares : Chris M. Valesey, *Managing the herd*, *op. cit.*, p. 104-36.

[140] Cinq attelages de bœufs représentaient un apport considérable dans la péninsule mais relativement modeste en Nouvelle-Espagne : voir les inventaires cités aux chapitres 7 et 8.

[141] FHT, II, p. 293. Voir aussi *supra,* p. 533. Voir un cas similaire à Zinapécuaro : en juin 1579, le gouverneur don Sebastián demanda une licence pour douze bœufs, pour travailler ses champs et les louer. En janvier 1581, un certain Matias Anapo, sans doute un *macehual*, obtint également une licence vice-royale dans le même village. Ces deux licences successives qui prétendaient éviter les « empêchements » témoignent sans doute d'un conflit de même nature : AGN, General de parte, vol. 2, exp. 3 et exp. 1 119. Je remercie Karine Lefebvre de m'avoir indiqué ces archives.

[142] Cette visite s'inscrivait dans un mouvement général de révision des tributs versés autant aux « seigneurs naturels » qu'aux Espagnols, ordonné par la Couronne à partir des années 1550 : Margarita Menegus Bornemann, *Del señorío a la república de indios*, *op. cit.*, p. 108-17.

propres deniers les « bœufs de la communauté » pour mener à bien les labours, à raison d'un ou deux *tomines* par tributaire[143].

Or, la destination de cet argent et le statut exact de ces bœufs sont incertains : les *macehuales* qui témoignèrent les décrivirent comme « quelques bœufs » tandis que les *principales* les décrivirent comme des « bœufs de la communauté », sous-entendant qu'ils étaient la propriété collective du village[144]. Le soupçon est donc fort que ces bœufs étaient ceux de la noblesse de Coyoacán, qui tirait profit de son contrôle du *cabildo* pour imposer les tributaires, à l'occasion de corvées imposées par une autorité espagnole. Pour la noblesse, le contrôle de bœufs de labour permettait ainsi de tempérer la contrainte du pouvoir espagnol, tout en trouvant un prétexte pour affermir leur contrôle fiscal et politique sur les *macehuales*.

Les plantes de Castille, le blé en l'occurrence, servirent aussi de prétexte à l'imposition de corvées plus lourdes, au-delà de ce qui était prévu par le pouvoir espagnol. Les nobles de Coyoacán reconnurent en effet que neuf champs étaient travaillés par les *macehuales* au titre de leurs corvées : cinq étaient des terres communales, dont une partie était semée en blé, employé pour les dépenses de la communauté. Au vu des abus concernant les bœufs, on peut supposer que la noblesse s'appropriait également une partie des récoltes. Cette possibilité semble d'autant plus probable que les quatre autres champs étaient possédés par don Juan, le gouverneur de Coyoacán, lequel usa donc de son autorité pour faire travailler des *macehuales*. Don Juan y avait fait semer du maïs, des haricots, mais aussi douze fanègues de blé. La céréale de Castille était sans doute minoritaire, mais don Juan insista sur cette question au cours du procès et plaida qu'il avait fourni les semences[145].

À Tacubaya, visitée en même temps que Coyoacán par les mêmes magistrats, don Toribio, cacique et gouverneur du village, avait procédé comme son homologue de Coyoacán. Il reconnut au cours du procès que les « Indiens *macehuales* [étaient] allés travailler les vignes et les mûriers dudit gouverneur [c'est-à-dire lui-même] et de certains [autres] nobles, selon ce qui leur était dû », imposant donc des corvées nouvelles aux tributaires[146]. À nouveau, l'insistance sur les plantes de Castille semble avoir pour but de fournir une circonstance

[143] Pedro Carrasco Pizana et Jesús Monjarás-Ruiz (dir.), *Colección de documentos sobre Coyoacán*, éd. cit., p. 30, 33 et 58. Sur Romano, voir José-Juan López-Portillo, *« Another Jerusalem » : political legitimacy and courtly government in the kingdom of New Spain, 1535-1568*, Leiden-Boston, Brill, 2018, p. 145.

[144] « *Ciertos bueyes* » ; « *bueyes de la comunydad* » : Pedro Carrasco Pizana et Jesús Monjarás-Ruiz (dir.), *Colección de documentos sobre Coyoacán*, éd. cit., p. 30, 33 et 58.

[145] *Ibid.*, p. 176-77.

[146] « *yndios mascegoales an ydo a labrarles al dicho gobernador y algunos principales que les cupieren de las viñas y morales* » : *Ibid.*, p. 56-57.

atténuante à ces abus, tout en étant révélatrice de l'intérêt que les *principales* mésoaméricains avaient pour leur culture, comme élément associé à leur statut.

Ce genre de corvées entretenait par ailleurs la confusion entre terres communales et terres nobiliaires, favorisant en cela l'appropriation du foncier par la noblesse locale. À cet égard, on peut relire les baux signés entre nobles autochtones et *labradores* espagnols comme le prolongement de cette politique. De fait, en faisant cultiver leurs champs avec du blé et en prenant à leur service des Espagnols, les *principales* Baltasar de Luna à Tacuba en 1568 ou Martín Maldonado, gouverneur de Tepoztotlán, en 1578, prouvaient leur statut et établissaient le caractère incontestable de leur possession des terres en question[147].

Sans s'y résumer pour autant, les plantes de Castille furent par conséquent un des éléments cruciaux de l'établissement du nouveau statut des nobles mésoaméricains, prolongement des hiérarchies préhispaniques autant qu'acteurs du nouvel ordre colonial.

II.B.3 Inscription définitive des plantes de Castille dans l'agriculture mésoaméricaine

L'association durable entre contrainte d'une part — d'abord et durablement espagnole, puis nobiliaire mésoaméricaine par la suite, et de façon plus tempérée — et réappropriations locales de l'autre explique la pénétration durable des plantes de Castille dans toute la Mésoamérique. L'ensemble des documents mobilisés jusqu'à présent, les relations géographiques en particulier, mais également le récit de Ciudad Real, en fournissent le témoignage répété[148]. Une cartographie plus précise de ce processus et de l'interaction entre facteurs humains, politiques et géoclimatiques reste encore à établir pour mieux comprendre la progression des plantes de Castille en Mésoamérique[149].

Cette intégration aboutit à brouiller la distinction entre les agricultures européenne et mésoaméricaine en Nouvelle-Espagne. La conséquence de ces échanges fut une sorte de confusion, un mélange indissociable des deux cultures agraires, créant quelque chose d'inédit. Une agriculture propre à la Nouvelle-Espagne, fondée sur les plantes locales et celles de Castille, se développa petit à petit, une création que Serge Gruzinski appellerait sans doute « métisse », au sein de laquelle les éléments européens et ceux mésoaméricains forgèrent une

[147] AGNot, 1-XUD-181-28 ; 2-ALA-5-695.

[148] Sur le parcours d'Antonio de Ciudad Real et Alonso de Ponce, voir le chapitre 6.

[149] Ce travail a été entamé à travers la constitution d'une base de données, à partir de la *Suma de visitas* et des relations géographiques, avec l'aide de Jean-Damien Généro, ingénieur de recherche au CNRS. Le travail d'exploitation, d'analyse et de spatialisation de ces informations n'a pas pu être intégré à cette thèse et fera l'objet d'un travail ultérieur.

culture agraire nouvelle, résultant des anciennes pratiques et des contraintes coloniales[150]. Pour les populations mésoaméricaines, il s'agissait de tirer parti de toutes les possibilités offertes par ces nouvelles plantes, tout en répondant au contexte imposé par les Espagnols.

De nombreux exemples attestent de ces associations inédites. En 1585, un conflit éclata au sujet de l'héritage de Francisco Gómez, cacique défunt du village de Tonalá (aujourd'hui Santo Domingo Tonalá, Oaxaca), dans la Mixteca Alta. Ce cacique avait laissé un modeste héritage à sa fille, *doña* María, qui s'était mariée à don Carlos de Terrazas, cacique d'un village voisin[151]. Terrazas voulait que l'héritage soit reconnu comme un *mayorazgo* indivisible, afin que María n'ait pas à le partager avec sa sœur Inès. Le procès, qui témoigne que l'assimilation du cacicat au *mayorazgo* était conflictuelle, permet d'avoir accès au contenu de l'héritage, composé d'objets divers, de salines et de terres irriguées de tailles inconnues. Parmi celles-ci, les terres situées à Michiapa (aujourd'hui Michapa de los Reyes) incluaient « un jardin de grenadiers et de cognassiers », qu'un témoin décrivit comme générant « de nombreux pesos d'or en raison des fruits qui y poussent[152] ». Le cacique Gómez suivait ici une pratique nobiliaire répandue, comme nous l'avons vu.

La prise de possession en juin 1585, effectuée par Francisco de Rueda, au nom de Carlos de Terrazas, indique néanmoins un espace planté bien plus complexe. En effet, Rueda, selon la coutume, « en signe de possession, arracha de l'herbe et [prit] un peu de terre, ainsi que quelques épis de maïs qui y étaient semés et arracha [également] des grenades et des coings, des grenadiers et des cognassiers[153] ». La description est certes succincte, mais laisse entrevoir toutefois un terrain où le maïs était cultivé entre les arbres, dans un espace horticole associant la milpa à un verger européen. Ce lieu était donc hybride : les arbres fruitiers rendaient le terrain plus productif, par une culture commerciale qui complétait la milpa.

D'autres nobles associèrent dans leurs vergers des arbres des deux mondes. En 1599, *doña* Isabel Luísa possédait une « très bonne terre » à Atenco (aujourd'hui San Salvador Atenco, État de Mexico ?), où elle avait « des agaves et quelques cognassiers[154] ». En 1622, le

---

[150] Serge Gruzinski, *La pensée métisse*, Paris, Fayard, 1999.

[151] Le notaire a appelé ce village « Ygualtepeque », mais je n'ai trouvé aucun village de ce nom dans la région. Il s'agit probablement de Huaxtepec (aujourd'hui San Juan Huaxtepec, Oaxaca). L'erreur est probable d'autant que les documents du XVIe siècle furent retranscrits au XVIIIe siècle.

[152] « *con una huerta de granados y membrillos* » ; « *muchos pesos de oro de fructos que se dan en ella* » : AGN, Vínculos y mayorazgos, vol. 69, exp. 11, f° 57v et 98v. Le document était anciennement coté à l'*expediente* 11 bis.

[153] « *en senal de posession arranco yerbas y tierra y algunas canas de maiz que en ellas havia sembradas y de los granados y membrillales corto granadas y membrillos* » : *Ibid.*, f° 110r.

[154] « *muy buena tierra* » ; « *magueyes y algunos árboles de membrillos* » : Teresa Rojas Rabiela, Elsa Leticia Rea López et Constantino Medina Lima (dir.), *Vidas y bienes olvidados: testamentos indígenas novohispanos*, Mexico, CIESAS, 1999, p. 338.

testament de don Juan de Guzmán, noble de Coyoacán, faisait état d'un verger similaire : il évoquait une terre avec des « sapotiers et de l'agave et […] il y a des pêchers ». Au lieu-dit de Tetla, il possédait aussi un jardin avec des « poiriers et des avocatiers et des figuiers ». Dans ce testament rédigé en nahuatl, les termes décrivant les arbres fruitiers étaient donnés en espagnol, ce qui ne laisse aucun doute sur le fait qu'il s'agissait bien d'arbres fruitiers de Castille[155]. Poussant côte à côte, les deux cultures fruitières coexistaient.

Les jardins nobiliaires ont laissé plus de traces, en fonction du statut de leurs propriétaires. Cependant, si les élites génèrent toujours plus de sources, elles ne furent pas pour autant les seules à intégrer les plantes de Castille parmi les productions préhispaniques. En janvier 1560, le *cabildo* de Tlaxcala discuta d'un projet précoce de *congregación*, lors de la première vague de cette politique de regroupement décidée par la Couronne. Alors que plusieurs villages devaient converger vers Tlaxcala, les discussions retranscrites en nahuatl aboutirent à un avis défavorable :

> « Les seigneurs [*tlatoque*] voient difficilement comment cela se fera et [si cela se faisait] il y aura une grande affliction et une inquiétude. Qui construira les maisons des *macehuales* ? Et ils [seront contraints] d'abandonner [là-bas] leurs maisons et tout ce qu'ils possèdent : leurs nopales comestibles et leurs nopales de cochenille, leurs arbres de *capulín*, leurs agaves, leurs fruits, leurs patates douces, leurs sapotiers, leurs légumes, leurs cognassiers, leurs pêchers, etc[156]. »

Le récit du quotidien des *macehuales* associait donc les éléments les plus traditionnels — agaves et nopales en particulier — avec des arbres fruitiers européens, pêchers et cognassiers, fréquemment mentionnés dans les villages autochtones. Parmi les productions courantes, les deux mondes étaient ainsi liés, y compris dans la représentation de ce qu'était la vie « normale » d'un *macehual* pour la noblesse tlaxcaltèque. Le texte n'avait du reste pas vocation à être diffusé, il n'était donc, théoriquement, pas adressé aux autorités espagnoles.

---

[155] « *zapote trees and maguey and […]there are peach trees there* » ; « *pears and avocados and figs* » : Arthur J. O. Anderson, James Lockhart et Frances F. Berdan (dir.), *Beyond the codices : the Nahua view of colonial Mexico*, Berkeley, University of California Press, 1976, p. 65-67.

[156] « *Los tlahtoani ven muy difícil cómo se hará; habrá mucha aflicción y angustia para hacer todas las cosas. A los maceualli, ¿quién les vendrá a construir sus casas? y allá abandonarán sus casas y todo lo que poseen: sus nopales comestibles y sus nopales de grana, sus árboles de capulín, sus magueyes, sus frutas, los camotes, zapotes, chayotes, membrillos, duraznos, etc* » : Eustaquio Celestino Solís, Armando Valencia et Constantino Medina Lima (dir.), *Actas de cabildo de Tlaxcala*, éd. cit., p. 379. Les traducteurs ont choisi la forme invariable *tlahtoani*, celle reprise par les Espagnols au XVIe siècle. Le texte original évoque bien les « *tlatoque* » (p. 180, § 674).

Dans le bassin de Mexico, les façons de faire étaient similaires. Au nord-est de Mexico, un conflit opposa en février 1566 les habitants de Santa María Maquixco et de San Cristóbal Colhuacán avec les bergers de Francisco Verdugo, installés à San Juan Teotihuacán. Les habitants s'étaient plaints auprès du vice-roi de ce que :

> « Les chèvres mangent tous nos nopales et détruisent nos arbres fruitiers de coings et de pêches et tout ce que nous possédons et, pire encore, elles boivent l'eau que nous accumulons dans de nombreux étangs[157]. »

La forte conflictualité bien connue entre éleveurs et communautés autochtones ne se résumait pas à une opposition entre deux systèmes agraires. Ici, l'élevage caprin d'un éleveur espagnol menaçait effectivement l'agriculture de deux villages autochtones. Mais les agriculteurs de ces localités avaient ajouté à la traditionnelle culture du nopal, adaptée à ce terrain sec, celle de l'arboriculture castillane, sans doute irriguée par les retenues d'eau mentionnées dans la plainte.

Cette association ne concernait pas que des collectifs, comme ceux de Tlaxcala ou de la région de Teotihuacán, où l'on pourrait imaginer une forme de séparation fonctionnelle entre agriculteurs des milpas et ceux des plantes de Castille, à l'image de ce que le recensement de Huejotzingo laissait entendre. D'autres documents suggèrent au contraire que des individus, y compris modestes, pouvaient cultiver sur le même terrain des plantes des deux mondes.

En février 1591, le vice-roi entérina la vente opérée par le couple otomi formé d'Antón Peti et Madalena Edi, tous deux résidents de Querétaro. Ils souhaitaient en toute vraisemblance assurer la légalité de la vente, d'autant que l'acheteur était probablement Espagnol, une procédure qui nécessitait un accord officiel, au nom de la lutte contre l'accaparement des terres autochtones. Le montant de la vente est inconnu, mais le terrain était modeste. Sur ce lot urbain, il n'y avait que « deux cabanes et une hutte » et « des figuiers et quelques pieds de vigne et quelques pêchers, *capulies* et grenadiers[158] ». Ainsi, même chez des individus peu fortunés et sur une petite surface, le *capulí* (ou *capulín*, un équivalent américain du cerisier européen) côtoyait le grenadier, le figuier ou la vigne.

---

[157] « *comiendonos todos nuestros nopalse [sic] y destruyendonos las cabras y arboles frutales de brenbillo y durasnos y todo quanto tenemos y lo peor de todo nos beben las aguas que tenemos rrecogidas en muchas jagues [sic]* » : AGN, Indiferente virreinal, caja 1128, exp. 21.

[158] « *dos casillas un jacal y unas higueras y ciertas parras unos arboles de durasnos capulies e granados* » : AGN, General de parte, vol. 4, exp. 239.

L'aboutissement de ce processus lent fut la progressive sortie des plantes de Castille du seul monde espagnol, cessant alors d'être simplement des plantes *de Castille*. Le *corregidor* Gabriel de Rojas écrivit par exemple en 1581 dans la relation géographique de Cholula que l'on trouvait dans le village « quelques orangers et limonniers, que les Indiens [avaient] plantés pour leur plaisir dans leurs maisons[159] ». La mention est troublante, mais il semble plutôt que le *corregidor* n'avait pas compris les usages liés à ces plantations d'agrumes par les Cholultecas. Leur « plaisir » n'était peut-être que le commencement d'une appropriation, par essais successifs. Le même déplacement s'observe dans la relation géographique de Teloloapan, village situé à 1 680 mètres d'altitude dans la Sierra Madre du Sud. À l'aide d'un interprète et d'un notaire, le *corregidor* d'Ixcateopan Lucás Pinto interrogea en décembre 1579 les *alcaldes* et *principales*, ainsi que les anciens du village. À la question relative aux arbres fruitiers, voici ce que le notaire inscrivit :

> « Les arbres fruitiers qu'il y a dans ledit pays sont les goyaviers, les *guamúchiles*, les sapotiers blancs, les orangers et les bananiers et les anones ; de l'Espagne, il n'y a aucun [arbre] fruitier, car rien ne pousse[160]. »

L'erreur autour du bananier était fréquente[161]. Pourtant l'inclusion des orangers a de quoi surprendre ici. Qui fut responsable de cette double erreur ? Les répondants autochtones, le notaire ou le *corregidor* ? Toujours est-il qu'en 1579, l'appropriation de certains arbres de Castille était suffisamment poussée pour avoir fait sombrer dans l'oubli leur extranéité et leur origine espagnole. Le lien avec la conquête, évident dans les années 1530, était donc en train de se distendre, permettant à ces plantes de devenir un élément évident du paysage.

*

* *

L'agriculture et les paysages mésoaméricains étaient devenus au début du XVIIe siècle complètement différents de ceux entrevus par les Européens au début du XVIe siècle. Les plantes les plus diverses, cultivées selon des pratiques hybrides, pouvaient être trouvées dans toutes les régions, sous tous les climats, parmi les populations les plus diverses. Les plantes de Castille n'étaient pas, ou plus, l'apanage des seuls domaines d'*encomendero* ou des champs de

[159] « *Hay algunos naranjos y limas que, por recreación, plantan los indios en sus casas* » : RG Tlaxcala II, p. 136.
[160] « *Los árboles de cultura que hay en la dicha tierra que tienen son guayabas, guamúchiles, zapotes blancos, naranjas y plátanos y anonas ; de España, no hay fruta ninguna, porque no se da* » : RG Mexico I, p. 326.
[161] Voir chapitre 1, p. 93.

laboureurs. Elles étaient dans les jardins d'horticulteurs otomis, au sein des milpas de paysans mexicas ou celles de Mixtèques.

Les plantes de Castille demeuraient fondamentales dans la territorialisation du pouvoir espagnol, dans les processus de domination et d'accaparement des ressources. Mais ce point de vue espagnol ne doit pas faire oublier la trajectoire parallèle de progressive appropriation de ces plantes par les Mésoaméricains. Ces deux développements ne furent ni opposés ni successifs, mais concomitants. Le lien entre plantes de Castille et domination espagnole portait en soi le germe de sa dispersion, soutenue par des politiques actives et donc, en fin de parcours, la possibilité de la réappropriation de ces végétaux et leur détournement vers d'autres usages et significations.

Dans son livre sur l'histoire des plantes médicinales américaines, Samir Boumediene a montré avec précision les ruptures induites par l'appropriation européenne de ces plantes[162]. Tout processus d'appropriation suppose ainsi des coupures et des glissements de pratiques, de connaissances et de représentations. L'appropriation mésoaméricaine des plantes de Castille constitua un processus similaire : contraintes d'intégrer ces végétaux pour répondre à une demande espagnole, les populations mésoaméricaines surent en tirer profit pour compléter leurs revenus ou pour améliorer leur quotidien, en ajoutant ces nouvelles plantes aux cultures traditionnelles. Elles en avaient besoin pour payer le tribut ou pour signaler leur fidélité à la Couronne de Castille. Par ce processus, elles détournèrent les plantes de leur but premier et de leurs significations, au profit de leurs intérêts propres : à l'échelle locale, les élites autochtones les utilisèrent pour protéger leurs prérogatives contre les Espagnols et renforcer leur domination sur les tributaires.

Le parallèle s'arrête là, car les rapports de domination étaient inverses dans ces mouvements de part et d'autre de l'Atlantique. Car si nul Amazonien ne contraignit un Européen à prendre du quinquina, ce fut bien, à l'origine, des Espagnols qui forcèrent des Mésoaméricains à cultiver le blé ou la vigne. À cet égard, même si toutes les complexités et ramifications du monde paysan espagnol demeurèrent inconnues en Mésoamérique, le fait que ce furent les Espagnols qui imposèrent d'abord la culture de ces plantes, qu'elles furent liées à l'évangélisation et au tribut, fit que les populations autochtones comprirent l'importance sociale et symbolique de ces plantes. Par ailleurs, loin d'une appropriation qui aurait exclu les Espagnols de leurs plantes, les usages des plantes de Castille par les populations mésoaméricaines relevaient plus du braconnage : contraints de les cultiver, les Mésoaméricains

[162] Samir Boumediene, *La colonisation du savoir, op. cit.*

prirent par la suite, souvent à bas bruit, ce qui les intéressait dans ces plantes selon leurs propres représentations. La chasse gardée espagnole fut donc contournée par l'inventivité propre à tous les agriculteurs, en l'occurrence mésoaméricains.

Loin d'une incompréhension subie, ce fut donc un détournement progressif, mené à une microéchelle, dans les jardins et les milpas, qui aboutit à la situation paradoxale du début du XVIIe siècle. Suite à la conquête, de nouvelles structures sociales, politiques et culturelles se fixèrent progressivement pour durer, pour l'essentiel, jusqu'à l'indépendance. Dans un Mexique catholique et solidement arrimé à la monarchie espagnole, la rencontre des cultures agraires créa quelque chose de complètement neuf, ni Espagnol ni Mésoaméricain. Cela s'exprime dans les nouvelles pratiques agraires et culinaires, souvent éloignées des anciennes significations, mêlant le blé et le maïs, la figue et l'ananas, le citron et le piment pour constituer un ensemble cohérent, créole, fierté des élites locales et fondement des paysages et des alimentations locales[163].

Les plantes de Castille, au cœur de la conception de la colonisation du XVIe siècle, s'étaient donc répandues et avaient contribué à fixer définitivement les Espagnols. Ce succès portait en soi l'échec du projet initial, notamment celui d'avoir une réplication exacte de l'Ancien Monde et un outil de distinction au service des Espagnols. En répandant des plantes nouvelles, associées à l'Espagne, dans tous les champs de Mésoamérique, les systèmes agraires qui résultèrent furent ainsi les ferments de la société novohispanique coloniale, en créant un espace unique au monde, celui d'une association des cultures de l'Ancien et du Nouveau Monde.

[163] Rebecca Earle, *The body of the Conquistador*, *op. cit.*, p. 127-40.

CONCLUSION

Le premier siècle de la conquête de l'Amérique a eu un caractère fondateur pour l'ensemble du continent, avec des conséquences encore visibles aujourd'hui. Il est celui de la naissance, douloureuse et sanglante, d'un nouveau monde. Accompagnant ces bouleversements, et les amplifiant à bien des égards, l'introduction et la dissémination des plantes de Castille, leur mise en culture et leur consommation participèrent à la construction conflictuelle de la société coloniale.

Dès les premières expéditions de Christophe Colomb, la possibilité d'installer définitivement des populations européennes aux Indes fut associée à la culture des plantes de Castille. Pour ce faire, la monarchie catholique mit en place un appareil juridique et fiscal pour organiser l'envoi de plantes et de paysans aux Indes. Tout au long du XVIe siècle, des sommes considérables furent ainsi employées pour envoyer des exemplaires des plantes les plus banales de la péninsule Ibérique et pour inciter à l'émigration les classes les plus humbles du royaume.

De nombreux essais furent parallèlement tentés pour trouver les façons de cultiver ces plantes dans de nouveaux environnements, à nouveau avec le soutien direct de la Couronne. À l'échelle locale, dans toutes les terres progressivement conquises, les Castillans imposèrent partout où cela était possible la culture de leurs plantes, bousculant les anciennes traditions agricoles et s'accaparant le foncier. Pour les sociétés agraires autochtones, cela a représenté l'imposition de nouvelles pratiques, de nouveaux cycles agricoles et un nouveau modèle social.

Souvent oubliées ou reléguées au second plan de l'histoire coloniale, les plantes de Castille expliquent pourtant une grande partie de la trajectoire prise par l'empire espagnol en Amérique. La colonisation de peuplement qui fut choisie aux Indes fut exprimée principalement au XVIe siècle par les termes *poblar* et *ennoblecer*, qui signifiaient le fait de s'approprier les terres conquises et de les améliorer, selon les critères espagnols, en y cultivant les plantes de Castille, par le moyen de colons censément humbles. Ces plantes participèrent en même temps à l'établissement d'une élite foncière, au premier chef celles des conquistadors et *encomenderos*, qui cherchèrent à constituer des domaines sur le modèle des seigneuries espagnoles afin de fonder, malgré les protestations, une forme de noblesse. Enfin, les végétaux venus d'Europe prirent également part à l'enracinement du catholicisme, comme matérialisation des représentations religieuses, mais aussi comme façon de construire la

relation contrainte, supposément volontaire, entre les missionnaires et les masses autochtones. En raison de tous ces usages, les plantes de Castille furent une ressource centrale afin d'affirmer un mode de vie ou défendre un statut conflictuel, pour tous les acteurs sociaux du milieu colonial, y compris ceux aux rangs et aux objectifs diamétralement opposés. Plus encore que les ressources extractives, comme l'argent ou le sucre, elles furent convoitées comme un moyen d'existence aux Indes.

Face au constat de cette centralité, il devient clair que si l'empire espagnol fut colonial, ce fut d'abord par cette vocation agraire et que toute la conception de la colonie tourna autour de la réplication de l'agriculture de Castille, autant pour la Couronne que pour les colons. Cette ambition, presque insensée au vu des défis qu'elle représentait, engagea une grande partie des moyens de la monarchie et des autorités espagnoles. Elle impliqua de transporter des plantes, des individus pour les cultiver et *in fine* d'établir tout un système légal et social. Dès lors, le pain, l'huile ou le vin, ou même de modestes coings ou des pêches, que l'on rencontre fréquemment dans toutes les archives coloniales, ne peuvent plus être considérés comme de simples produits : leur présence fut le résultat d'un processus long, complexe et volontaire, mis en place dans le but de coloniser les Indes et d'exploiter leurs ressources.

Plus qu'une circulation, cette transplantation inédite de végétaux cultivés est l'expression d'une asymétrie fondamentale : ce furent les Espagnols qui imposèrent les cultures après la conquête et décidèrent de l'adaptation de certaines plantes au détriment d'autres. La Nouvelle-Espagne, et dans une moindre mesure les Antilles, sont nées de cette juxtaposition entre la préférence des Espagnols, librement vécue, et le choix contraint des populations autochtones et, progressivement, des Africains réduits en esclavage. Le succès variable de cet assemblage forcé explique de fait la préférence nette des Espagnols pour le Mexique par rapport aux Antilles, où les résultats furent bien moins concluants. Dans les îles caribéennes, alors même qu'un modèle de plantations sucrières émergea progressivement, semblable à celui qui fit de Saint-Domingue la « perle des Antilles » pour les colons français, les Espagnols n'eurent de cesse de considérer que la colonisation avait échoué : sans plantes de Castille, nulle colonie, au sens du terme qu'on lui donnait alors, ne pouvait exister.

Les plantes de Castille et le renversement des manières de vivre qu'elles impliquaient furent par ailleurs constitutifs des hiérarchies coloniales. À travers elles, les colons espagnols réclamèrent, en lien avec la conquête, un nouveau statut par rapport à leurs compatriotes restés en Espagne, autant qu'une supériorité par rapport aux autochtones, marquée justement par une plus grande proximité avec ces plantes. La ligne de division était donc claire : d'un côté, des Espagnols anoblis par la conquête, propriétaires de champs de blé, de vignobles et de

vergers, consommateurs de pain blanc, de vin et de fruits de Castille ; de l'autre des Indiens, laborieux et vils, employés dans les domaines espagnols quand ils ne cultivaient pas leurs *milpas*, mangeurs de maïs et de piment.

Cette délimitation simple fut mise à l'épreuve de la réalité du terrain. La présence de laboureurs espagnols, nécessaires à la possibilité même d'une agriculture européenne et à la production d'aliments de Castille, ébranla sérieusement la réalité d'une incompatibilité entre le statut d'Espagnol et le travail de la terre. Par ailleurs, l'importance accordée par les Espagnols aux plantes de Castille fut tout à fait comprise par les autochtones, qui se les réapproprièrent pour négocier leur statut dans la société coloniale, malgré la mortalité effroyable qui les frappait et la violence de la domination espagnole. Blé et nouveaux arbres fruitiers furent employés par les paysans mésoaméricains pour améliorer leur quotidien, tandis que la noblesse autochtone, dont les fondements avaient été fragilisés par la conquête, en fit des instruments de négociation avec les Espagnols et de lutte contre les contestations internes qui la remettaient en cause.

Une fois cultivées et diffusées, les plantes de Castille furent omniprésentes et ne pouvaient plus appartenir uniquement aux Espagnols. Les cartes d'un jeu pourtant théoriquement fermé furent donc redistribuées, créant des formes sociales nouvelles, complexifiant les hiérarchies et ouvrant la voie à la société créole du XVIIe siècle.

Le résultat fut la création de quelque chose de neuf, constitutif à mon sens du caractère inédit de la Nouvelle-Espagne. Le processus de réplication ne fut en effet jamais complètement abouti, malgré tous les essais et l'insistance de nombreux Espagnols pour clamer que les Indes étaient équivalentes à l'Espagne, voire meilleures encore. L'arrivée à Veracruz en 1597 de 22 250 tonneaux de vin, de 14 000 arrobes d'huile et de plus de 330 quintaux d'amandes indique ainsi en creux l'échec des cultures de la vigne, de l'olivier ou de l'amandier, au moins dans des proportions suffisantes pour répondre à la demande locale[1].

Or, cette impossibilité de dupliquer complètement la Castille fut structurante dans les identités sociales en Nouvelle-Espagne au cours du XVIIe siècle. Pour les générations qui n'avaient pas connu la conquête et les décennies qui aboutirent à la diffusion généralisée des plantes de Castille, mais qui avaient hérité de la conception agraire de la colonisation, la situation fut paradoxale. Quoique conscientes du rôle joué par les plantes de Castille, elles vivaient dans une vice-royauté où la plupart de ces plantes associées à l'Espagne étaient

[1] ENE, XIII, p. 224-225.

cultivées et consommées autant par les individus réputés Espagnols que par les autochtones ou les libres de couleur.

La chronique de l'ordre des frères mineurs publiée en 1643 à Mexico par Alonso de la Rea en fournit un témoignage particulièrement expressif. Ce frère franciscain, brièvement provincial du Santo Evangelio, était né au début du XVIIe siècle à Querétaro de parents espagnols. Incarnant en Nouvelle-Espagne la place croissante des créoles, ces Espagnols nés aux Indes, de la Rea inclut dans sa chronique un récit de la fondation en 1534 de la ville d'Uruapan, au Michoacán, par le Franciscain Juan de San Miguel :

> « Il fonda le village dans le meilleur lieu que l'on pouvait trouver dans cette vallée […] [puis] il organisa la fondation avec des rues, des places et des quartiers, avec une harmonie égale à ce qu'aurait pu faire l'aristocratie de Rome, donnant à chaque habitant une terre et ordonnant qu'ils fissent dès que possible leurs maisons et leurs jardins, plantés de tous les arbres fruitiers, bananiers, *ate*, sapotier, mamey, limonnier, oranger, citronnier royal et *centil* ; [le tout] avec une si belle disposition et organisation que le village entier paraît être en pays flamand[2]. »

Les références employées par le frère, qui n'avait jamais visité l'Europe, sont des plus classiques et servaient à établir une filiation prestigieuse, presque légendaire. Uruapan était donc rapprochée de l'harmonie de Rome et de la productivité agricole des Flandres. Pourtant, un élément tranche nettement avec les récits de fondations rédigés au XVIe siècle : Rea ne mentionna qu'une minorité de plantes de Castille, y compris si l'on inclut le bananier, au statut ambigu. Ainsi, un discours visant à valoriser la colonisation foncière et spirituelle du Michoacán, décrivant la mise en ordre d'un nouvel espace, pouvait mêler dans la Nouvelle-Espagne du milieu du XVIIe siècle la mention de Rome avec des arbres jadis « douteux », comme le sapotier ou le mamey.

Alors qu'au cours du premier siècle de colonisation, les plantes de Castille avaient remplacé à bien des endroits les plantes autochtones, laissant entrevoir un déclin de celles-ci, le constat plus tardif est beaucoup plus contrasté. Non seulement il n'y avait pas eu de remplacement, mais les cultures mésoaméricaines continuaient de dominer, pour l'essentiel, le paysage agraire en Nouvelle-Espagne. Surtout, en miroir déformé de ce qui s'était passé avec

[2] « *Fundó el pueblo en el mejor lugar que contenía todo aquel valle [...] repartiendo la poblazón en sus calles, plazas y barrios, con la mejor disposición que pudiera la aristocracia de Roma; dando a cada vecino su posesión, mandando que desde luego hiciesen casas y huertas, plantando de todas frutas, plátano, ate, chicozapote, mamey, lima, naranja, limón real y centil; [...] con tan linda disposición y arte que todo el pueblo parece un país flamenco* » : Alonso de la Rea, *Crónica de la orden de N. seráfico P. S. Francisco, provincia de S. Pedro y S. Pablo de Mechoacán en la Nueva España*, éd. Patricia Escandón Bolaños, Zamora, El Colegio de Michoacán, 1996, p. 111.

les plantes de Castille dans les communautés autochtones, les plantes mésoaméricaines finirent par être réappropriées également par les Espagnols dans les discours créoles, comme constitutifs d'un trait honorable et singulièrement distinctif, ce qu'incarne parfaitement l'exemple de la Rea. Sans doute qu'un *gachupín*, un émigré espagnol, n'aurait pas partagé ce regard, mais pour un créole de Nouvelle-Espagne ou un autochtone, la présence dans la vice-royauté des plantes de Castille était si évidente, qu'elles rejoignirent les plantes mésoaméricaines comme constitutives de ce qui était considéré comme la nature locale. Elles étaient toutes devenues des plantes de Nouvelle-Espagne, au même titre que le goyavier ou le chia.

Peut-on dire que la situation nouvelle qui apparut au XVIIe siècle fut une sortie de la crise profonde provoquée par la conquête espagnole ? Peut-on la lire comme une façon de normaliser les relations sociales après un siècle d'effondrement social, religieux et agraire ? Les structures de la domination espagnole demeurèrent pourtant ainsi que l'exploitation, sous des formes sans cesse renouvelées, de la main-d'œuvre autochtone ou considérée comme telle, dans les champs, les mines et les manufactures. Il y a malgré tout les traces d'un accommodement avec la situation issue de la conquête et de l'édification de la société coloniale. D'une façon discrète et localisée autant dans les champs de la noblesse autochtone que dans les petits jardins paysans ou dans les villages isolés, il y eut la volonté d'améliorer un destin catastrophique et de recréer un monde sensible et sensé là où l'ancien avait été détruit.

Cette adaptation ne se fit pas au détriment des anciennes cultures. Une partie de l'héritage des générations passées, certes complètement réinterprété, survécut à la conquête. Ainsi, en dépit des bouleversements vécus, qui déformèrent tout le cadre de vie et tout l'environnement de ces sociétés, le maïs, l'agave, le piment ou la tomate continuent jusqu'à nos jours d'être des éléments décisifs du quotidien de millions d'individus. Si leur signification et leurs usages ont été complètement transformés, leur présence demeure.

Peut-on dès lors mobiliser la notion de résilience pour décrire les populations mésoaméricaines des XVIe et XVIIe siècles ? Il me semble qu'elle convient en l'occurrence mal. En effet, outre la connotation positive qu'on prête généralement à ce concept, celui-ci suppose une forme de retour à la normale suite à un aléa anticipable. Dans le cas qui nous intéresse, ce fut un choc absolument inattendu qui changea définitivement la région et ses habitants. Plutôt que la résilience, on pourrait s'inspirer de ce que les physiciens appellent la ductilité, à savoir la capacité d'un matériau à se déformer plastiquement sans se rompre, tout en conservant sa nouvelle forme. Au contraire de la résilience, qui sous-entend une forme de permanence des

traits culturels constitutifs des sociétés, la ductilité appliquée dans ce cas suggère simplement la capacité des sociétés humaines à conserver, y compris après des attaques brutales, des fragments de cultures, lesquels, complètement déformés, changent de fonction, d'usages et de représentations. Après la conquête, les sociétés autochtones furent ainsi transformées, tout en conservant une partie de ce qui les définissait au préalable, mais selon une grammaire entièrement renouvelée.

Cet exemple n'invite pas à penser que le choc de la colonisation fut, finalement, moindre que ce qu'on a souvent dit. Ce furent des mondes entiers qui furent balayés, des millions d'individus qui périrent tandis que les survivants virent l'effondrement de tout ce qui faisait sens au cours d'un marasme long de plusieurs décennies, et même de plusieurs siècles si l'on considère qu'il fallut attendre le XXe siècle pour que les populations autochtones retrouvent leur niveau démographique de l'avant-conquête.

Sans être flagrant ni forcément analytiquement puissant, on peut suggérer un certain parallélisme entre le choc subi par les populations autochtones et l'épreuve attendue du changement climatique d'origine humaine et les tensions aiguës qu'il provoque déjà. L'augmentation des températures, la perturbation des régimes de pluie, les paysages changeant année après année, l'effondrement des rendements de certaines cultures, la nécessité de repenser le bien-fondé de tous les horizons politiques et économiques… Tous ces éléments ne correspondent certes pas à ce que furent la conquête espagnole et les épidémies, et les responsabilités ne sont pas les mêmes, mais les deux phénomènes demeurent de l'ordre du comparable, en raison de l'ébranlement qu'ils incarnent chacun.

Cette thèse a montré qu'on ne peut pas penser la colonisation espagnole sans les dynamiques agraires. Cette approche permet, me semble-t-il, de mieux comprendre ce processus au cours du XVIe siècle, tout en ouvrant de nouvelles voies de recherche.

En premier lieu, la dissémination des plantes de Castille et l'installation de cultivateurs européens dans toute l'Amérique espagnole posent la question de la spatialisation de la colonisation. L'espace colonial est souvent décrit comme un espace ségrégué, entre les lieux de concentration de population européenne et de domination (villes, mines, ports) et les espaces autochtones, généralement lieux de résistance (les campagnes, les forêts, les marges) : cette description a de solides fondements, mais également des limites. Les plantes de Castille permettent précisément de proposer une image plus fine, car leur culture aboutit à la constitution de terroirs, d'espaces hybrides, qui n'étaient ni espagnols ni mésoaméricains, centrés autour de certaines productions et vécus comme des petites patries par les acteurs,

autant d'origines autochtone qu'européenne. Cette géographie autre porte en son sein la marque de l'hispanisation contrainte du territoire : la vallée d'Atlixco était célèbre pour son blé, Oaxaca était la ville des figuiers, les meilleures pêches venaient de Querétaro. Mais ces éléments qui devaient signifier le lien avec l'Espagne furent progressivement réinterprétés dans un contexte local : alors que les autochtones étaient majoritaires, travaillaient ces plantes et les diffusaient, il y eut la constitution de nouveaux espaces, portant autant la domination espagnole jusque dans les campagnes retirées que construisant des territoires autres. Ceux-ci furent également cruciaux dans la composition des alimentations créoles, dont on sait l'importance par la suite dans les identités coloniales.

Il y a ensuite la question des sols, une problématique dont cette thèse a posé les fondements, mais qui mériterait une exploration approfondie. De fait, les Espagnols développèrent en Amérique une véritable classification des sols, à l'aune de leur capacité supposée à recevoir et à faire fructifier les plantes de Castille. Terres chaudes ou froides, terres stériles ou fertiles, ces catégories étaient omniprésentes et furent également déterminantes dans la conception de la géographie américaine. La culture des plantes de Castille fut également vue comme un moyen d'améliorer ces sols : pas seulement l'environnement et son habitabilité, ce qui a été travaillé dans cette thèse, mais également les propriétés physiques du sol, que ce soit par les plantes elles-mêmes tout comme par les fertilisants liés à l'élevage européen. Cette question des sols invite à nouveau à remettre en perspective l'habituelle emphase sur l'Europe du Nord dans l'histoire du développement de l'agronomie pour étudier les effets de la colonisation agricole de l'Amérique, y compris dans l'agriculture européenne.

Enfin, le fait de considérer que le modèle colonial qui se construisit au XVIe siècle se fit à partir d'une colonisation agricole de peuplement interroge frontalement la forme prise par les expériences coloniales ultérieures. Lorsque Français, Anglais et, dans une moindre mesure, Néerlandais commencèrent à s'implanter en Amérique, ils le firent dans un espace complètement transformé par l'empire espagnol et en s'inspirant de ce modèle qui, depuis plusieurs décennies alors, avait réussi à dominer des millions d'individus et à installer durablement des Espagnols dans de grandes villes.

Dès lors, l'imposition d'un modèle de sociétés de plantations n'apparaît plus comme le débouché logique d'une situation coloniale — ce qu'elle est devenue pour nous, tant ces expériences ont fait de la plantation et de l'extractivisme l'essence même du fait colonial — mais plutôt comme un paradoxe : comment expliquer que face à un modèle puissant et fonctionnel un autre système ait émergé ? Il me semble que cette question mérite d'être approfondie, en tissant le lien entre l'échec de la colonisation de ces îles vécu par les Espagnols

et l'imposition d'un contre-modèle sur ces mêmes territoires conquis aux dépens de la monarchie catholique. L'île d'Hispaniola incarne parfaitement ce développement : l'implantation française dans ce qui devint « la perle des Antilles » eut lieu précisément en raison de l'abandon espagnol d'une façade jugée hostile et inhabitable. Par la suite, alors que Saint-Domingue poussa au maximum la logique du système de plantation, la partie espagnole de l'île continua de vivoter d'une agriculture vivrière. Comment expliquer ce décalage, alors que les Espagnols savaient parfaitement que la canne à sucre pouvait prospérer aux Antilles ? À l'inverse, comment expliquer que le modèle s'implanta à Cuba, la dernière colonie espagnole d'Amérique ? Toutes ces interrogations invitent autant à remettre en question l'évidence de la plantation qu'à interroger les connexions entre tous ces espaces coloniaux. Il me semble que la colonisation de plantation s'établit d'abord dans les espaces délaissés par les Espagnols, précisément là où ils ne purent construire le modèle de colonisation agraire qui fut le leur. Cette perspective invite aussi à repenser les autres systèmes coloniaux qui ne furent pas des sociétés de plantation : le Canada français, l'Inde britannique ou la colonisation de l'Algérie.

En définitive, c'est toute la conception du colonial, dans le monde ibérique, mais aussi dans les autres espaces, y compris à l'époque contemporaine, qui doit être retravaillée à l'aune du schéma agraire de peuplement développé au XVIe siècle par les Espagnols.

BIBLIOGRAPHIE

SOURCES MANUSCRITES

Archivo General de Indias (Séville)

Chile :

- 18, R. 1, N. 4

Contratación :

- 1079, R. 2 et 13
- 1082, N. 13
- 3253, L. 1
- 4674
- 4675B, L. 2
- 5103
- 5185
- 5536, L. 5

Diversos-Colecciones :

- 25, N. 17

Escribanía :

- 159A, N. 1 et 2
- 162B

Filipinas :

- 29, N. 48
- 34, N. 2

Guadalajara :

- 51, L. 1, N. 151

Guatemala :

- 43, N. 76

Indiferente :

- 418, L. 1 à 3
- 419, L. 4 à 7
- 420, L. 7 et 8
- 421, L. 12
- 422, L. 15
- 426, L. 25
- 427, L. 30
- 429, L. 8
- 1092, N. 8, 37, 42, 66
- 1624, R. 1
- 1961, L. 1 à 3
- 1962, L. 3 et 5
- 1963, L. 8, L. 9
- 1982, N. 274
- 2057, N. 14, 61 et 133

Justicia :

- 124, N. 1
- 130
- 186, N. 4
- 204, N. 3, R. 3
- 205, N. 3
- 226, N. 4
- 229, N. 5
- 234, N. 1
- 237
- 260
- 369, N. 1

Lima :

- 567, L. 7

Mexico :

- 19, N. 13
- 68, R. 3 et 13
- 95
- 96
- 97
- 99
- 204, N. 3
- 207, N. 22
- 340
- 1088, L. 2 et 3
- 1090, L. 6
- 1091, L. 11
- 1841

MP :

- Ingenios : 242
- Mexico : 7

Panama :

- 233, L. 1

Patronato :

- 9, R. 1
- 18, N. 1, R. 12
- 21, R. 1
- 54, R. 2, N. 2
- 78, N. 1, R. 2
- 170, R. 22
- 171, N. 1, R. 13
- 172, R. 35
- 173, R. 2 et 6
- 174, R. 8 et 19
- 180, R. 53, R. 68
- 184, R. 13, 16, 26 et 38
- 252, R. 1, 2 et 3
- 284, R. 24

Santo Domingo :

- 1, N. 21
- 9, N. 35
- 49, R. 2, 3, 18, 19 et 24
- 51, R. 1
- 77, N. 106
- 868, L. 1 et 2
- 899, L. 2 et 3
- 1121, L. 1
- 2280, L. 3

Archivo General de la Nación (Mexico)

Bienes nacionales :

- Caja 661 (1), exp. 8

General de parte :

- Vol. 1, exp. 121
- Vol. 2, exp. 3, 65, 66, 328, 787, 993 et 1119
- Vol. 3, exp. 321
- Vol. 4, exp. 12, 84 et 239
- Vol. 6, exp. 100

Hospital de Jesús :

- Vol. 18, exp. 1
- Leg. 377, exp. 1
- Legajo 413, exp. 3
- Caja 470, leg. 266, exp. 6
- Vol. 517
- Vol. 529, exp. 142 et 144

Indiferente virreinal :

- Caja 914, N. 21
- Caja 1089, exp. 13
- Caja 1128, exp. 21
- Caja 1786, exp. 1
- Caja 2258, exp. 1
- Caja 3015, exp. 21
- Caja 3269, exp. 22
- Caja 4960, exp. 4
- Caja 5502, exp. 95
- Caja 5657, exp. 72
- Caja 6528, exp. 28

Indios :

- Vol. 1, exp. 147
- Vol. 2, exp. 702
- Vol. 3, exp. 664
- Vol. 4, exp. 459
- Vol. 6, exp. 370, 373, 551, 776, 590, 594, 605, 693, 1050 1160, 1227

Inquisición :

- Vol. 20, exp. 3 et 5
- Vol. 48, exp. 1
- Vol. 105, exp. 8
- Vol. 108, exp. 8
- Vol. 139, exp. 11
- Vol. 147, exp. 4
- Vol. 198, exp. 7
- Vol. 281, exp. 8
- Caja 1573, exp. 1

Mercedes :

- Vol. 1, exp. 380
- Vol. 2, exp. 721
- Vol. 4
- Vol. 8
- Vol. 11
- Vol. 70, exp. 8

Ordenanzas :

- Vol. 2

Reales Cédulas Duplicadas :

- Vol. 3, exp. 32 et 80

Templos y conventos :

- Vol. 156A, exp. 50

Tierras :

- Vol. 3, exp. 1
- Vol. 35, exp. 5
- Vol. 1718, exp. 2
- Vol. 2721, exp. 38
- Vol. 2809, exp. 7
- Vol. 3343, exp. 13

Vínculos y mayorazgos :

- Vol. 69, exp. 11

Archivo general de notarías de la Ciudad de México (Mexico)

-Alonso, Antonio, vol. 1, 4, 5, et 9 à 11

-Alonso, Martín, vol. 13 et 14

-Basurto, Luis de, vol. 20

-Cabrera, Andrés de, vol. 21

-Castro, Martín de, vol. 33

-Cuenca, Francisco de, vol. 39

-Fernández del Castillo, Juan, vol. 52 et 54

-Fernández Salgado, Gómez, vol. 58

-Grado, Álvaro de, vol. 66

-Moreno, Andrés, vol. 2463 et 2465

-Moreno, Juan Bautista, vol. 2483

-Pérez de Rivera, Juan, vol. 3353 et 3355

-Reyes, Melchor de los, vol. 114

-Rodríguez de Bilbao, Cristóbal, vol. 131

-Román, Juan, vol. 136

-Sánchez de la Fuente, Pedro, vol. 149 à 151, 156 et 157

-Tejadillo, Cristóbal de, vol. 168

-Trujillo, Pedro de, vol. 169

-Valverde, Francisco de, vol. 172

-Velasco, Rodrigo de, vol. 176

-Villalobos, Antonio de, vol. 179

-Xúarez, Diego, vol. 181

-Ysla, Diego de, vol. 188

Archivo Histórico Nacional (Madrid)

-Diversos-colecciones : 22, N. 47

-Inquisición : L. 1048

Biblioteca Histórica José María Lafragua (Puebla)

Ms. 48281.

Biblioteca Medicea Laurenziana (Florence)

Ms. Mediceo Palatino 218-220.

Biblioteca Nacional de Antropología e Historia (Mexico)

Colección antigua :

- Vol. 320
- Vol. 37
- Vol. 92

Fondo franciscano :

Biblioteca Nacional de España (Madrid)

Ms. 3064.

Ms. VITR/26/8

Bibliothèque Nationale de France (Paris)

Ms. Mex. 387.

Biblioteca Nacional de México (Mexico)

-Archivo franciscano : vol. 37.

-Ms. 10150.

-RFO 630 HER.1. 1584.

Biblioteca del Palacio Real (Madrid)

IBIS II/343-351.

Biblioteca de la Universidad de Sevilla (Séville)

Ms. A 331/102.

Bibliothèque de l'Université d'Uppsala

Kart – och bildsamlingarna, N. 4289.

British Library (Londres)

Add MS 33983.

British Museum (Londres)

Am2006, Drg. 13964.

Germanisches Nationalmuseum (Nuremberg)

Hs. 22474.

Hispanic Society of America (New York)

HC 378/222.

Library of Congress (Washington)

Geography and Map Division :

- G4414.T54:2O9 1540 .O9.

Morgan Library and Museum (New York)

MA 3900.

Real Academia de la Historia (Madrid)

Fonds Muñoz :

- Tomo 5, 58 et 65.

Sección de cartografía y artes gráficas :

- C-028-010

Tulane University (Nouvelle-Orléans)

LAL Map 468.

SOURCES IMPRIMÉES ET ÉDITÉES

ACOSTA José de, *Histoire naturelle et moralle des Indes, tant Orientalles qu'Occidentalles*, trad. Robert Regnault Cauxois, Paris, Marc Orry, 1600.

———, *Historia natural y moral de las Indias*, éd. Edmundo O'Gorman, Mexico, Fondo de Cultura Económica, 2006.

ACUÑA René (éd.), *Relaciones geográficas del siglo XVI*, Mexico, UNAM, 1982, 10 vol.

ALCALÁ JERÓNIMO de, *Relación de Michoacán*, éd. Moisés Franco Mendoza, Zamora, El Colegio de Michoacán, 2000.

ALONSO DE HERRERA Gabriel, *Obra de agricultura*, Alcalá de Henares, Arnao Guillén de Brocar, 1513.

———, *Obra de agricultura*, Tolède, Arnao Guillén de Brocar, 1520.

———, *Obra de agricultura*, Alcalá de Henares, Miguel de Eguía, 1524.

———, *Libro de agricultura*, Saragosse, Jorge Coci [?], 1524.

———, *Libro de agricultura*, Logroño, Miguel de Eguía, 1528.

———, *Libro de agricultura*, Alcalá de Henares, Joán de Brocar, 1539.

———, *Libro de agricultura*, Tolède, Fernando de Santa Catalina, 1546.

———, *Libro de agricultura*, Tolède, Juan Ferrer, 1551.

———, *Libro di agricoltura*, Venise, Michele Tramezzino, 1557.

———, *Libro de agricultura*, Valladolid, Francisco Fernández de Córdoba, 1563.

———, *Agricoltura*, Venise, Francesco Sansovino, 1568.

———, *Libro de agricultura*, Medina del Campo, Francisco del Canto, 1569.

———, *Agricoltura*, Venise, Valerio Bonelli, 1577.

———, *Agricoltura*, Venise, Fabio & Agostino Zoppini, 1583.

———, *Libro de agricultura*, Medina del Campo, Francisco del Canto, 1584.

———, *Agricoltura*, Venise, Niccolò Polo, 1592.

———, *Libro de agricultura*, Madrid, Luis Sánchez, 1598.

ANGHIERA Pietro Martire d', *De orbe novo decades*, Arnaldi Guillelmi [Arnao Guillén de Brocar], Alcalá de Henares, 1516.

———, *De orbe novo : les huit décades*, trad. Paul Gaffarel, Paris, E. Leroux, 1907.

———, *De orbe novo decades*, éd. Brigitte Gauvin, Paris, Les Belles Lettres, 2003.

ANTONIL André Joao, *Cultura e opulencia do Brasil por suas drogas e minas*, éd. Andrée Mansuy-Diniz Silva, Paris, Éditions de l'IHEAL, 1968, https://books.openedition.org/iheal/3914, consulté le 2 avril 2024.

ANTONIO Nicolás, *Bibliotheca hispana nova*, Madrid, Joaquín de Ibarra, 1783.

ANONYME, *Traducción de Tirante el Blanco de Joanot Martorell*, éd. Martín de Riquer, Madrid, Espasa-Calpe, 1974 [1511].

ARRIETA Juan de, *Los diálogos de la fertilidad de España*, Madrid, Luis Sánchez, 1598.

ÁVILA Francisco de, *La vida y la muerte o Vergel de discretos*, éd. Pedro M. Catédra, Madrid, Fundación Universitaria Española, 2000 [1508].

BEJARANO Ignacio (éd.), *Actas de Cabildo del Ayuntamiento de la ciudad de México*, Mexico, Ed. Del municipio libre, 1889, 53 vol.

BENAVENTE MOTOLINIA Toribio de, *Memoriales o libro de las cosas de la Nueva España y de los naturales de ella*, éd. Edmundo O'Gorman, Mexico, UNAM, 1971.

———, *Memoriales : libro de oro*, éd. Nancy Joe Dyer, Mexico, El Colegio de México, 1996.

———, *Historia de los indios de la Nueva España*, éd. Mercedes Serna Arnaiz et Bernat Castany Prado, Madrid, Real Academia Española, 2014.

BENZONI Girolamo, *La Historia del Mondo Nuovo*, Venise, Pietro et Francesco Tini, 1572.

———, *The history of the New World : Girolamo Benzoni's Historia del mondo nuovo*, éd. Robert C Schwaller et Jana Byars, University Park, The Pennsylvania State University Press, 11, 2017.

BOUZA ÁLVAREZ Fernando (éd.), *Cartas de Felipe II a sus hijas*, Madrid, Turner, 1988.

CARRASCO Pizana Pedro et Monjarás-Ruiz Jesús (éd.), *Colección de documentos sobre Coyoacán*, Mexico, SEP-INAH, vol. 1, 1976, 2 vol.

CASAS Bartolomé de las, *Historia de las Indias*, éd. Feliciano Ramírez de Arellano et José Sancho Rayón, Madrid, Miguel Ginesta, 1875, 3 vol.

———, *Apologética historia sumaria*, éd. Vidal Abril Castelló, Jesús Barreda, Berta Ares Quejia et Miguel Stoffels, Madrid, Alianza, coll. « Obras completas de Bartolomé de las Casas », vol. 6 et 7, 1992, 14 vol.

———, *Cartas y memoriales*, éd. Paulino Castañeda Delgado, Madrid, Alianza, coll. « Obras completas de Bartolomé de las Casas », vol. 13, 1995, 14 vol.

CELESTINO SOLÍS Eustaquio et REYES GARCÍA Luis (éd.), *Anales de Tecamachalco, 1398-1590*, Puebla, CIESAS, 1992.

CELESTINO SOLÍS Eustaquio, VALENCIA Armando et MEDINA LIMA Constantino (éd.), *Actas de cabildo de Tlaxcala, 1547-1567*, Mexico, Archivo General de la Nación, 1985.

CERVANTES DE SALAZAR Francisco, *México en 1554 : tres diálogos latinos de Francisco Cervantes de Salazar*, éd. Miguel León-Portilla, trad. Joaquín García Icazbalceta, Mexico, UNAM, 2001.

CERVANTES SAAVEDRA Miguel de, *El ingenioso hidalgo don Quixote de la Mancha*, Valence, Pedro Patricio Mey, 1605.

CIUDAD REAL Antonio de, *Tratado curioso y docto de las grandezas de la Nueva España: relación breve y verdadera de algunas cosas de las muchas que sucedieron al padre fray Alonso Ponce en las provincias de la Nueva España siendo comisario general de aquellas partes*, éd. Josefina García Quintana et Jorge Gurría Lacroix, Mexico, UNAM, vol. 1, 1976, 2 vol.

CLINE Sarah L. et LEÓN PORTILLA Miguel (éd.), *The testaments of Culhuacan*, Los Angeles, UCLA Latin American Center Publications, 1984.

COBO Bernabé de, *Historia del nuevo Mundo*, Biblioteca Universitaria de Sevilla, Ms. A 331/102.

COLOMB Christophe, *Textos y documentos completos*, éd. Consuelo Varela et Juan Gil, Madrid, Alianza, 320, 1992.

———, *La découverte de l'Amérique : écrits complets (1492-1505)*, trad. Soledad Estorach, Michel Lequenne, Jean-Pierre Clément et Jean-Marie Saint-Lu, Paris, La Découverte, 2015.

CORTÉS Hernán, *Cartas y documentos*, éd. Mario Hernández Sánchez-Barba, Mexico, Porrúa, 1963.

COVARRUBIAS Sebastián de, *Tesoro de la lengua castellana o española*, Madrid, Luís Sánchez, 1611.

DÁVILA PADILLA Agustín, *Historia de la fundación y discurso de la provincia de Santiago de México de la Orden de Predicadores*, éd. Agustín Millares Carlo, Mexico, Academia Literaria, 1955.

DEZA Lope de, *Govierno polytico de agricultura*, Madrid, La viuda de Alonso Martin de Balboa, 1618.

DÍAZ DEL CASTILLO Bernal, *Historia verdadera de la conquista de la Nueva España : aparato de variantes [versión digital]*, éd. Guillermo Serés, Madrid, Real Academia Española, 2011.

Documentos inéditos relativos a Hernán Cortés y su familia, Mexico, Talleres Gráficos de la Nación, 1935.

DODOENS Rembert, *Histoire des plantes*, trad. Charles de L'Écluse, Anvers, Jean Loë, 1577.

DORANTES DE CARRANZA Baltasar, *Sumaria relación de las cosas de la Nueva España: con noticia individual de los conquistadores y primeros pobladores españoles*, éd. Ernesto de la Torre Villar Mexico, Editorial Porrúa, 1987.

DUHAMEL DU MONCEAU Henri-Louis, *Avis pour le transport par mer des arbres, des plantes vivaces, des semences, et de diverses autres curiosités d'histoire naturelle*, Paris, Imprimerie royale, 1753.

ELLIS John, *A description of the Mangostan and the Bread-fruit*, Londres, Edward & Charles Dilly, 1775 ; John Ellis, *Directions for bringing plants from the East-Indies and other distant countries, in a state of vegetation*, Londres, L. Davis, 1770.

ÉRASME, *Les préfaces au* Novum Testamentum, éd. Yves Delègue et Jean-Paul Gillet, Genève, Labor et fides, 1990.

FERNÁNDEZ DE OVIEDO Y VALDÉS Gonzalo, *La historia general de las Indias*, Séville, Juan Cromberger, 1535.

———, *Coronica de las Indias : la hystoria general de las Indias agora nueuamente impressa corregida y emendada*, Salamanque, Juan de Junta, 1547.

———, *Historia general y natural de las Indias*, éd. José Amador de los Rios, Madrid, Imprenta de la Real Academia de la Historia, vol. 1, 1851, 4 vol.

GALVÁN Mariano, *Ordenanzas de tierras y aguas*, Paris, Walder, 1865.

GARCÍA CASTRO René (éd.), *Suma de visitas de pueblos de la Nueva España, 1548-1550*, Toluca, UAEM, 2013.

GARCÍA ICAZBALCETA Joaquín (éd.), *Colección de documentos para la historia de México*, Mexico, Antigua Librería, vol. 2, 1866.

——— (éd.), *Don fray Juan de Zumárraga, primer obispo y arzobispo de México*, Mexico, Antigua Librería de Andrade y Morales, 1881.

GARCILASO DE LA VEGA, *Commentaires royaux sur le Pérou des Incas*, trad. René L. F. Durand, Paris, F. Maspero, 1982.

———, *Comentarios reales : sobre el Imperio de los Incas del antiguo Perú*, éd. Andrés Soria Olmedo, Madrid, Fundación José Antonio de Castro, 2015.

GEMELLI Careri Giovanni Francesco, *Voyage du tour du monde*, Paris, Étienne Ganeau, vol. 6, 1719, 6 vol.

GÓMEZ DE CERVANTES Gonzalo, *La vida económica y social de Nueva España al finalizar el siglo XVI*, éd. Alberto María Carreño, Mexico, Porrúa, 1944.

GÓMEZ ORTEGA Casimiro, *Instrucción sobre el modo mas seguro y económico de transportar plantas vivas por mar y tierra á los paises mas distantes*, Madrid, Joachin Ibarra, 1779.

GUTIERREZ SALINAS Diego, *Discursos del pan y del vino del niño Jesús*, Alcalá de Henares, Justo Sánchez Crespo, 1600.

HALLER Albrecht von, *Bibliotheca botanica*, Zurich, Orell & Gessner & Fuessli, vol. 1, 1771, 2 vol.

HUMBOLDT Alexander von, *Essai politique sur le royaume de la Nouvelle-Espagne*, Paris, Renouard, vol. 2, 1825, 4 vol.

LARA TENORIO Blanca, *Historia de una caja de comunidad : Tehuacán, 1586-1630*, Mexico, INAH, 2005.

LEANDER Birgitta (éd.), *Códice de Otlazpan : nómina de tributos por abusos 1549-1550*, Paris, L'Harmattan, 2018.

LEÓN CÁZARES María del Carmen, GARZA Mercedes de la, IZQUIERDO Ana Luisa et FIGUEROA Tolita (éd.), *Relaciones histórico-geográficas de la gobernación de Yucatán : Mérida, Valladolid y Tabasco*, Mexico, UNAM, vol. 1, 1983, 3 vol.

LEÓN Nicolás (éd.), *Códice Sierra*, Mexico, Innovación, 1984.

LÉRY Jean de, *Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil*, Genève, Antoine Chuppin, 1580.

LÓPEZ DE GÓMARA Francisco, *Historia de México*, Joannes Steelsius [Juan Steelsio], Anvers, 1554.

———, *Historia de las Indias (1552)*, éd. Monique Mustapha, Louise Bénat-Tachot, Marie-Cécile Bénassy-Berling et Paul Roche, Madrid, Casa de Velázquez, 2021.

LOSA Francisco, *Vida que el siervo de Dios Gregorio Lopez hizo en algunos lugares de la Nueva España, principalmente en el pueblo de Santa Fé*, Madrid, Imprenta Real, 1642.

MARTÍNEZ José Luis (éd.), *Documentos cortesianos. III, 1528-1532, Secciones V a VI. Primera parte*, Mexico, Fondo de cultura económica, 1991.

MARTINEZ COMPAÑON Baltasar, *Trujillo del Perú*, Real Biblioteca del Palacio Real de Madrid, Madrid, IBIS II/343-351.

MASSON DE MORVILLIERS Nicolas, « Espagne », 1 : p. 554-68, Paris, Liège, Panckoucke & Plomteux, vol. 1, 1783, 3 vol.

MEDINA LIMA Constantino (éd.), *Libro de los guardianes y gobernadores de Cuauhtinchan (1519-1640)*, Mexico, CIESAS, 1995.

MENDIETA Gerónimo de, *Historia eclesiástica indiana*, éd. Joaquín García Icazbalceta, Mexico, Porrúa, 1971.

MOLINA Alonso de, *Vocabulario en lengua castellana y mexicana*, Mexico, Antonio de Spinosa, 1571.

MONARDES Nicolas, *Primera y segunda y tercera partes de la historia medicinal de las cosas que se traen de nuestras Indias Occidentales que sirven en medicina*, Séville, Fernando Diaz, 1580.

MONTÚFAR Alonso de, *Descripción del arzobispado de Mexico hecha en 1570 y otros documentos*, éd. Luis García Pimentel, Mexico, José Joaquín Terrazas e hijas, 1897.

NEBRIJA Antonio de, *Lexicon ex sermone latino in hispaniensem*, Salamanque, Juan de Porras, 1492.

———, *Dictionarium hispanum latinum*, Salamanque, 1495.

———, *Dictionarium ex hispaniensi in latinum sermonem*, Salamanque, Lorenzo Liondedei, 1513.

———, *Dictionarium*, s. l., Juan Varela de Salamanca, 1516.

OJEA Hernando, *Contextos y texto de una crónica. Libro tercero de la historia religiosa de la provincia de México de la orden de Santo Domingo de fray Hernando Ojea*, éd. José Rubén Romero Galván, Mexico, UNAM, 2007.

OTTE Enrique, « Nueve cartas de Diego de Ordás », dans *Historia Mexicana*, 14, nº 1, 1964, p. 102-30.

——— (éd.), *Cartas privadas de emigrantes a Indias, 1540-1616*, Séville, Escuela de Estudios Hispano-Americanos de Sevilla, 1988.

OUDIN César, *Tesoro de las dos lenguas francesa y española. Thresor des deux langues françoise et espagnolle*, Paris, Marc Orry, 1607.

PACHECO Joaquín Francesco (éd.), *Colección de documentos inéditos relativos al descubrimiento, conquista y organización de las antiguas posesiones españolas en América y Oceanía*, Madrid, Imprenta de M. Bernaldo de Quirós, 1864, 42 vol.

PASO Y TRONCOSO Francisco del et ZAVALA Silvio (éd.), *Epistolario de Nueva España, 1505-1818*, Mexico, Porrúa, 1939, 16 vol.

PERCIVAL Richard, *Bibliothecae Hispanicae pars altera*, Londres, John Jackson & Richard Watkins, 1591.

PÉREZ DE TUDELA Y BUESO Juan (éd.), *Colección documental del descubrimiento (1470-1506)*, Madrid, Real Academia de la Historia ; CSIC ; Fundación Mapfre América, 1994, 3 vol.

PINEDA Juan de, *Primera parte de los treynta y cinco dialogos familiares de la Agricultura christiana*, Salamanque, Pedro de Adurza y Diego López, 1589.

PLINE L'ANCIEN, *Historia natural*, trad. Francisco Hernández et Jerónimo Gómez de Huerta, Madrid, Visor Libros, 1999.

PUGA Vasco de (éd.), *Prouisones, cedulas, instruciones de su Magestad*, Mexico, Pedro Ocharte, 1563.

QUIROGA Vasco de, *Información en derecho del licenciado Quiroga sobre algunas provisiones del Real Consejo de Indias*, éd. Carlos Herrejón Peredo, Mexico, SEP, 1985.

REA Alonso de la, *Crónica de la orden de N. seráfico P. S. Francisco, provincia de S. Pedro y S. Pablo de Mechoacán en la Nueva España*, éd. Patricia Escandón Bolaños, Zamora, El Colegio de Michoacán, 1996.

REGALADO PINEDO Aristarco (éd.), *Juicio de residencia contra Nuño de Guzmán, gobernador de la Nueva Galicia: 1537-1538*, s. l., Anabasis, 2021.

RÍOS Gregorio de los, *Agricultura de iardines*, Madrid, Madrigal, 1592.

RODRÍGUEZ DE TORRES Melchor, *Agricultura del alma y exercicios de la vida religiosa*, Burgos, Juan Bautista Varesio, 1603.

ROJAS RABIELA Teresa, REA LÓPEZ Elsa Leticia et MEDINA LIMA Constantino (éd.), *Vidas y bienes olvidados: testamentos indígenas novohispanos*, Mexico, CIESAS, 1999.

SAGREDO Diego de, *Medidas del romano*, Tolède, Remon de Petras, 1526.

SÁNCHEZ MALDONADO Diego, *Agricultura alegorica o espiritual*, Burgos, Juan Bautista Varesio, 1603.

SANTA CRUZ DE DUEÑAS Melchor de, *Floresta española de apothegmas*, Salamanque, Pedro Lasso, 1592.

SLOANE Hans, *A Voyage to the Islands Madera, Barbados, Nieves, S. Christophers and Jamaica with the Natural History of the Herbs, and Trees, Four-footed Beasts, Fishes, Birds, Insects, Reptiles*, Londres, B.M., 1707, 2 vol.

SOARES DE SOUSA Gabriel, *Tratado descriptivo do Brasil em 1587*, Rio de Janeiro, João Ignacio da Silva, 1879.

SOLANO Francisco de (éd.), *Cedulario de tierras : compilación de legislación agraria colonial (1497-1820)*, Mexico, UNAM, 1991.

SOMOLINOS D'ARDOIS Germán, *Vida y obra de Francisco Hernández*, dans *Obras completas*, Mexico, Universidad nacional de México, 1960.

TERRACIANO Kevin (éd.), *Codex Sierra : a Nahuatl-Mixtec book of accounts from colonial Mexico*, Norman, University of Oklahoma Press, 2021.

TORQUEMADA Juan de, *Vida y milagros del santo confessor de Christo, fray Sebastia[n] de Aparicio frayle lego de la orden del serafico padre San Francisco, de la prouincia del Santo Euangelio*, Valladolid, Pedro Lasso, 1605.

———, *II[a] parte de los veynte y un libros rituales y monarchia yndiana*, Séville, Matthias Clavijo, 1615.

TORRE VILLAR Ernesto de la et NAVARRO DE ANDA Ramiro (éd.), *Instrucciones y memorias de los virreyes novohispanos*, Mexico, Porrúa, vol. 1, 1991, 2 vol.

VALADÉS Diego, *Rhetorica christiana*, Pérouse, Petrus Jacobus Petrutius, 1579.

———, *Retórica cristiana*, trad. Esteban J. Palomera, Alfonso Castro Pallares et Tarsicio Herrera Zapién, Mexico, Fondo de Cultura Económica, 2003.

VALVERDE ARRIETA Juan de, *Despertador que trata de la gran fertilidad, riquezas, baratos, armas y cauallos, que España solia tener y causa de los daños y falta con el remedio sufficiente*, Madrid, Guillermo Drouy, 1581.

VARGAS MACHUCA Bernardo de, *Milicia y descripcion de las Indias*, Madrid, Pedro Madrigal, 1599.

WEIDITZ Christoph, *Trachtenbuch*, Germanisches Nationalmuseum, Nuremberg, Hs22474.

ZAVALA Silvio (éd.), *Fuentes para la historia del trabajo en Nueva España*, Mexico, Fondo de cultura económica, 1939, 7 vol.

———, *Ordenanzas del trabajo : siglos XVI y XVII*, Mexico, Elede, 1947.

ZUAZO Alonso de, *Cartas y memorias, 1511-1539*, éd. Rodrígo Martínez Baracs, Mexico, Consejo Nacional para la Cultura y las Artes, 2000.

ABASCAL Pablo, « Establishing the Jesuit province of Mexico : the development and the institutions of a missionary and educational province (1572–1615) », dans *Journal of Early Modern Christianity*, 9, n° 1, 2022, p. 67-91.

ACOSTA Antonio, « Intereses privados en la administración de la monarquía. La Casa de la Contratación, 1503-1535 », p. 341-74, Séville, CSIC, 2003.

ACOSTA RODRÍGUEZ Antonio, GONZÁLEZ RODRÍGUEZ Adolfo Luis et VILA VILAR Enriqueta, *La Casa de la Contratación y la navegación entre España y las Indias*, Séville, Universidad de Sevilla, 2003.

ADORNO Rolena, « Cervantes and *Don Quijote* at home and abroad », dans *Renaissance Quarterly*, 77, n° 1, 2024, p. 1-25.

AGERON Charles-Robert, *Histoire de l'Algérie contemporaine. 1871 - 1954*, Paris, Presses Universitaires de France, 1979.

AGRESTA Abigail, *The keys to bread and wine : faith, nature, and infrastructure in late medieval Valencia*, Ithaca, Londres, Cornell University Press, 2022.

AGUAYO Spencer Rafael (dir.), *Don Vasco de Quiroga : documentos*, Mexico, Polis, 1939.

AGUILAR GONZÁLEZ Ricardo, *Sustenance : a history of foods, drinks and bodies in the colonisation of Mesoamerica, 1470-1600*, Thèse de doctorat, University of Warwick, 2023.

AGUIRRE Carlos, « La constitución de lo urbano : ciudad y campo en la Nueva España », dans *Historias*, n° 1, 1982, p. 30-40.

AGUIRRE SALVADOR Rodolfo, « Historia social de la Iglesia y la religiosidad novohispanas. Tendencias historiográficas », dans *Fronteras de la historia*, 15, n° 1, 2010, p. 134-56.

ALBERT Jean-Pierre, *Odeurs de sainteté : la mythologie chrétienne des aromates*, Paris, EHESS, 1990.

ALBIEZ-WIECK Sarah et GIL MONTERO Raquel, « A needle in a haystack : looking for an early modern peasant who travelled from Spain to America », dans *Histories*, 2 2022, p. 91-111.

ALEGRÍA Ricardo E., *Juan Garrido: el conquistador negro en las Antillas, Florida, México y California c.1502-1540*, San Juan, Centro de Estudios Avanzados de Puerto Rico y el Caribe, 2008.

ALLAIN Yves-Marie, *Voyages et survie des plantes au temps de la voile*, Marly-le-Roi, Champflour, 2000.

ALTMAN Ida, *Transatlantic ties in the Spanish empire : Brihuega, Spain and Puebla, Mexico 1560-1620*, Stanford, Stanford University Press, 2000.

ÁLVAREZ NOGAL Carlos, « Incentivos económicos y derechos de propiedad en la Castilla del siglo XVI », dans *Cuadernos económicos de ICE*, n° 70, 2005.

AMBROSOLI Mauro, *The wild and the sown. Botany and agriculture in Western Europe, 1350-1850*, trad. Mary McCann Salvatorelli, New York, Cambridge University Press, 1997.

———, « Marcher la nuit sans lanterne, c'est cueillir chardons pour luzerne. Trèfles et sainfoins en Europe occidentale, XVIe-XIXe siècle », dans *Études rurales*, 151, n° 1, 1999, p. 77-102.

———, « D'Europe aux Amériques. La diffusion de la *Medicago sp.* (*alfalfa* et luzerne) aux XVIe-XIXe siècles », dans *Histoire et Sociétés Rurales*, 42, n° 2, 2014, p. 43-66.

ANDERSON Arthur J. O., Lockhart James et Berdan Frances F. (dir.), *Beyond the codices : the Nahua view of colonial Mexico*, Berkeley, University of California Press, 1976.

ANDRÉ Sylvain, « Gouverner par *juntas*. Révision historiographique d'une méthode gouvernementale (monarchie hispanique, seconde moitié du XVIe siècle) », dans *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, n° 65, n° 3, 2018, p. 7-32.

ANDREWS Jean, « Diffusion of Mesoamerican food complex to Southeastern Europe », dans *Geographical Review*, 83, n° 2, 1993, p. 194-204.

ANTOINE Annie, BOEHLER Jean-Michel et BRUMONT Francis, *L'agriculture en Europe occidentale à l'époque moderne*, Paris, Belin, 2000.

ARRANZ MARQUEZ Luis, « Francisco Roldán Jiménez », in Real Academia de la Historia (éd.), *Diccionario Biográfico electrónico*, consulté le 24 octobre 2024.

ARDIT Lucas Manuel, « The agrarian model of Valencian Moriscos », dans éd. Thomas F Glick, Antonio Malpica Cuello, Fèlix Retamero et Josep Torró i Abad, *From Al-Andalus to the Americas (13th-17th Centuries)*, p. 228-58, Leiden-Boston, Brill, 2018.

ARNOLD David J., *The problem of nature : environment, culture and European expansion*, Cambridge, Blackwell, 1996.

ARNOUX Mathieu, *Le temps des laboureurs : travail, ordre social et croissance en Europe (XIe-XIVe siècle)*, Paris, Albin Michel, 2012.

———, « European steel vs Chinese cast-iron : From technological change to social and political choices (Fourth century BC to eighteenth century AD) », dans *History of technology*, 32 2014, p. 297-312.

ARQUERO CABALLERO Guillermo F., « La participación de los frailes jerónimos en la evangelización de América entre 1492 y 1519 », dans *Hispania Sacra*, 75, nº 151, 2023, p. 89-101.

ARRANZ Luis, *Repartimientos y encomiendas en la isla Española. El repartimiento de Albuquerque de 1514*, Santo Domingo, Fundación García Arévalo, 1991.

ASSADOURIAN Carlos Sempat, « Agriculture and Land Tenure », dans éd. Victor Bulmer-Thomas, John Coatsworth et Roberto Cortes-Conde, *The Cambridge Economic History of Latin America*, p. 275-314, Cambridge, Cambridge University Press, 2005.

BACCI Massimo Livi, « Las múltiples causas de la catástrofe : consideraciones teóricas y empíricas », dans *Revista de Indias*, 63, nº 227, 2003, p. 31-48.

BAILEY Natasha, « Putting maguey on the map : space, environment, and rural-urban connections in the early colonial pulque trade », dans *The Social History of Alcohol and Drugs*, 37, nº 2, 2023, p. 181-209.

BAKEWELL Peter, *Silver mining and society in colonial Mexico. Zacatecas, 1546-1700*, Cambridge, Cambridge University Press, 1971.

BALFET Hélène, FAUVET Marie-France et MONZÓN Susana, *Normas para la descripción de vasijas cerámicas*, Mexico, CEMCA, 1992.

BARANDA Consolación, « Diálogo y arbitrismo. De *Los diálogos de la fertilidad y abundancia de España* al *Despertador que trata de la gran fertilidad que españa solía tener*, o 'Cómo se desmonta un diálogo' », dans *e-Spania*, nº 29, 2018, https://journals.openedition.org/e-spania/27360, consulté le 23 octobre 2024.

BARBER Ian G., « A fast yam to Polynesia : new thinking on the problem of the American sweet potato in Oceania », dans *Rapa Nui Journal*, 26, nº 1, 2012, p. 31-42.

BARNETT Eleanor, « Food and religious identities in the Venetian Inquisition, ca. 1560–ca. 1640 », dans *Renaissance Quarterly*, 74, nº 1, 2021, p. 181-214.

BARRERA-OSORIO Antonio, *Experiencing nature : the Spanish American empire and the early scientific revolution*, Austin, University of Texas Press, 2006.

———, « Knowledge and empiricism in the sixteenth-century Spanish Atlantic world », dans éd. Daniela Bleichmar, Paula De Vos, Kristine Huffine et Keving Sheehan, *Science in the Spanish and Portuguese empires, 1500-1800*, p. 219-32, Stanford, Stanford University Press, 2009.

BARRIENTOS GRANDON José, *Guía prosopográfica de la judicatura letrada indiana (1503-1898)*, Madrid, Fundación Histórica Tavera, 2000.

BARRIERA Darío G., *Abrir puertas a la tierra : microanálisis de la construcción de un espacio politíco*, Santa Fe, Museo histórico provincial de Santa Fe, 2013.

BASSEWITCH Frenkel Omri, *Transplantation of Asian spices in the Spanish empire 1518-1640 : entrepreneurship, empiricism, and the Crown*, Thèse de doctorat, McGill University, 2017.

BASTIAS SAAVEDRA Manuel, « The normativity of possession. Rethinking land relations in early-modern Spanish America, ca. 1500–1800 », dans *Colonial Latin American Review*, 29, n° 2, 2020, p. 223-38.

BATAILLON Marcel, *Érasme au Mexique*, Alger, Société historique algérienne, 1932.

———, « Le "clérigo Casas" ci-devant colon, réformateur de la colonisation », dans éd. Marcel Bataillon, *Etudes sur Bartolomé de las Casas*, p. 1-94, Paris, Centre de Recherches de l'Institut d'Études Hispaniques, 1966.

———, « Don Vasco de Quiroga utopien », dans *Moreana*, 4, n° 3, 1967, p. 385-94.

———, *Érasme et l'Espagne*, Genève, Droz, 1991.

BAUDOT Georges, « Le "complot" franciscain contre la première audience de Mexico », dans *Caravelle*, 2 1964, p. 15-34.

———, *Utopie et histoire au Mexique : les premiers chroniqueurs de la civilisation mexicaine (1520-1569)*, Toulouse, Privat, 1977.

BAUER Arnold J., « La cultura mediterránea en las condiciones del Nuevo Mundo : elementos en la transferencia del trigo a las Indias », dans *Historia*, 21 1986, p. 31-53.

———, *Goods, power, history : Latin America's material culture*, Cambridge-New York, Cambridge University Press, 2001.

BEAUJARD Philippe, *Histoire et voyages des plantes cultivées à Madagascar: avant le XVIe siècle*, Paris, Karthala, 2017.

BÉAUR Gérard, « Les catégories sociales à la campagne : repenser un instrument d'analyse », dans *Annales de Bretagne et des pays de l'Ouest*, 106, n° 1, 1999, p. 159-76.

———, « Spéculer sur les blés. La soudure et le stockage des grains chartrains en question (1748-1790) », dans *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 70, n° 1, 2023, p. 54-88.

BECK Bernard, « Jardin monastique, jardin mystique. Ordonnance et signification des jardins monastiques médiévaux », dans *Revue d'histoire de la pharmacie*, 88, n° 327, 2000, p. 377-94.

BÉGUIN Katia, *Les princes de Condé : rebelles, courtisans et mécènes dans la France du Grand Siècle*, Seyssel, Champ Vallon, 2012.

BEIK William, *Absolutism and society in seventeenth-century France : state power and provincial aristocracy in Languedoc*, Cambridge, Cambridge University Press, 1985.

BEINART William et MIDDLETON Karen, « Plant transfers in historical perspective : a review article », dans *Environment and History*, 10, n° 1, 2004, p. 3-29.

BELDA Michal, HOLTANOVÁ Eva, HALENKA Tomás et KALVOVÁ Jaroslava, « Climate classification revisited : from Köppen to Trewartha », dans *Climate Research*, 59, n° 1, 2014, p. 1-13.

BÉLIGAND Nadine, *Entre lagunas y volcanes : una historia del Valle de Toluca (finales del siglo XV-siglo XVIII)*, trad. Odile Guilpain Peuliard, Zamora, El Colegio de Michoacán, 2017, 2 vol.

———, « La muerte del verdadero don Toribio de San Martín Cortés, gobernador de Cuernavaca (1595) », dans *Nuevo Mundo Mundos Nuevos*, 2020, https://journals.openedition.org/nuevomundo/83147, consulté le 2 juin 2025.

BELLÉGO Marine, *Enraciner l'empire : une autre histoire du jardin botanique de Calcutta, 1860-1910*, Paris, MNHN, 2021.

BELTRÁN Ulises, « Evolución de los sistemas de trabajo en la Nueva España, 1521-1640 : un ensayo en nueva historia económica », dans éd. Enrique Cárdenas, *Historia Económica de México*, p. 301-28, Mexico, Fondo de cultura económica, 1989.

BENJUMEA Luis (dir.), *Aportación de los colonizadores españoles a la prosperidad de América (1493-16..)*, Madrid, Imprenta Artística Sáez Hermanos, 1929.

BENOCCI Carla, *A ciascuno il suo paradiso : i giardini dei cappuccini, dei minimi, dei gesuiti, degli oratoriani, dei camaldolesi e dei certosini in età moderna*, Rome, Istituto storico dei Cappuccini, 2020.

BERDAN Frances et ANAWALT Patricia Rieff (dir.), *The essential Codex Mendoza*, Berkeley, University of California Press, 1997.

BERMÚDEZ Jerónimo et DURANTON Antoine, « A European rurality in the New World. Spanish farmers and wheat cultivation in a conquest society : colonial Mexico in the sixteenth century », dans *Études rurales*, nº 213, 2024, p. 24-50.

BERNABÉU Salvador et VARELA Consuelo (dir.), *La ciudad americana : mitos, espacios y control social*, Aranjuez, Doce Calles, 2010.

BERNAND Carmen, « De colonialismos e imperios : respuesta a Annick Lempérière », dans *Nuevo Mundo Mundos Nuevos*, 2004, http://journals.openedition.org/nuevomundo/438, consulté le 28 octobre 2024.

———, « De Cocagne au paradis de Mahomet : les délices de Jauja et de Chacona », dans éd. Frank Lestringant et Alexandre Tarrête, *Îles et Insulaires (XVIe-XVIIIe siècle)*, p. 313-22, Paris, Sorbonne Université Presses, 2017.

BERNAND Carmen et GRUZINSKI Serge, *Histoire du nouveau monde*, Paris, Fayard, 1991, 2 vol.

BERNOT Anne-Louise, « Concurrence juridictionnelle et lutte de pouvoir dans l'estuaire du Guadalquivir au XVIIIe siècle », *Études ibériques*, 2022, https://doi.org/10.58079/oyds, consulté le 1er mars 2024.

BERTHE Jean-Pierre, « L'évangile et l'outil : le changement technique dans un village indien du Mexique au XVIe siècle », dans *Techniques et culture*, 11 1988, p. 65-82.

———, « Les Franciscains de la province mexicaine du Saint-Évangile », dans éd. Dominique Michelet, *Enquêtes sur l'Amérique moyenne : mélanges offerts à Guy Stresser-Péan*, p. 213-34, Mexico, INAH, CEMCA, 1989.

BERTRAND Michel, « Humboldt au Mexique : du récit de voyage aux représentations », dans éd. Catherine Heymann et Modesta Suárez, *Pérégrinations d'un intellectuel latino-américain : Hommage à Rodolfo de Roux*, p. 33-49, Toulouse, Presses universitaires du Midi, 2011.

BEUTLER Corinne, « Un chapitre de la sensibilité collective : la littérature agricole en Europe continentale au XVIe siècle », dans *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 28, nº 5, 1973, p. 1280-1301.

BIVAR Manuel, CARMO Miguel, SOUSA Joana, VARELA Pedro et VENTURA Ricardo, « African knowledge transfer in early modern Portugal : enslaved people and rice cultivation in Tagus and Sado rivers », dans *Diacronie*, 44, nº 4, 2020, p. 45-66.

BLAIS Hélène, *L'empire de la nature : une histoire des jardins botaniques coloniaux (fin XVIIIe siècle-années 1930)*, Ceyzérieu, Champ Vallon, 2023.

BLEICHMAR Daniela, DE VOS Paula, HUFFINE Kristine et SHEEHAN Keving (dir.), *Science in the Spanish and Portuguese empires, 1500-1800*, Stanford, Stanford University Press, 2009.

BLOCH Marc, *Apologie pour l'histoire ou Métier d'historien*, Malakoff, Dunod, 2020.

BOLTON Herbert E., « The mission as a frontier institution in the Spanish-American colonies », dans *The American Historical Review*, 23, nº 1, 1917, p. 42-61.

BOND James, « Continental plant introductions to medieval monastic gardens in Britain », dans *Ruralia*, 10 2016, p. 89-105.

BONNEFOY Baptiste, *Au-delà de la couleur : miliciens noirs et mulâtres de la Caraïbe, XVIIe-XVIIIe siècles*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2022.

———, « Un empire à dos de mule : dans l'enfer de la logistique panaméenne (première moitié du XVIIe siècle) », dans *Revue historique*, 713, n° 1, 2025, p. 89-115.

BORGES MORÁN Pedro, *Misión y civilización en América*, Madrid, Alhambra, 1987.

BORNEMANN Margarita Menegus et TORTOLERO Alejandro, *Agricultura mexicana : crecimiento e innovaciones*, Mexico, El Colegio de Michoacán, 1999.

BOUMEDIENE Samir, « L'acclimatation portuaire des savoirs sur le lointain : les drogues exotiques à Séville, Livourne et Cadix (XVIe-XVIIe siècles) », dans éd. Pilar González Bernaldo et Liliane Hilaire-Pérez, *Les savoirs-mondes. Mobilité et circulation des savoirs depuis le Moyen Âge*, p. 135-47, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2015.

———, *La colonisation du savoir : une histoire des plantes médicinales du Nouveau Monde (1492-1750)*, Vaulx-en-Velin, Les Éditions des mondes à faire, 2016.

———, « Le temps incorporé des collections. La collecte et la circulation des plantes entre l'Amérique et l'Europe au milieu du XVIIIe siècle », dans *Gradhiva*, n° 36, 2023, p. 28-51.

BOURGAIN Pascale, « Le jardin de l'âme », dans éd. Élisabeth Antoine, Pascale Bourgain et Dominique Carru, *Sur la terre comme au ciel : jardins d'Occident à la fin du Moyen âge*, p. 18-27, Paris, Réunion des musées nationaux, 2002.

BOUTROUE Marie-Élizabeth, « "Ne dites plus qu'elle est amarante": les problèmes de l'identification des plantes et de leurs noms dans la botanique de la Renaissance », dans *Nouvelle revue du XVIe siècle*, 20, n° 1, 2002, p. 47-64.

BOUZA ÁLVAREZ Fernando (dir.), *Cartas de Felipe II a sus hijas*, Madrid, Turner, 1988.

BRACHO LINARES Rosa Albina, *Los jardines del exconvento agustino de Santiago Apóstol (siglo XVI) en Ocuituco, Morelos*, Thèse de doctorat, Universidad Autónoma Metropolitana, 2010.

BRASSART Laurent et PÉPY Émilie-Anne, « L'acclimatation des arbres nord-américains en France (v. 1730-v. 1815) : des enjeux scientifiques aux politiques de développement du territoire », dans *Dix-huitième siècle*, n° 54, n° 1, 2022, p. 349-76.

BRAUDEL Fernand, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, Paris, Armand Colin, 1979.

———, *Civilisation matérielle, économie et capitalisme, XVe-XVIIIe siècle. Tome 1 : les structures du quotidien : le possible et l'impossible*, Paris, Armand Colin, 2022.

BRAVO GUERREIRA Concepción, « El pan de cada día y la vida eterna. Sentimiento y expresión de la religiosidad popular en los virreinatos de las Indias españolas », dans *Revista Complutense de Historia de América*, 35 2009, p. 163-85.

BREEN Benjamin, *Tropical transplantations : drugs, nature, and globalization in the Portuguese and British Empires, 1640-1755*, Thèse de doctorat, University of Texas, 2015.

BRENDECKE Arndt, *Imperio e información : funciones del saber en el dominio colonial español*, trad. Griselda Mársico, Madrid, Iberoamericana, 2012.

BRETIN-CHABROL Marine et FURNO Martine, « Outils et pratiques : faucilles et serpes », dans éd. Michel Jourde, *Le ménage des champs. Du savoir agricole antique aux livres d'agriculture de la Renaissance*, exposition en ligne, https://www.bm-lyon.fr/expositions-en-ligne/agriculture_antique_renaissance/exposition/enqueter-la-connaissance-agronomique-a-la-croisee-des-savoirs/article/outils-et-pratiques-faucilles-et-serpes, consulté le 20 janvier 2025.

BRIOIST Pascal, « Les sciences et l'expérimentation à la Renaissance », dans *Atala*, 10 2007, p. 31-46.

BRIXIUS Dorit, « La production du savoir botanique sur le terrain. Les défis d'acclimatation de la noix de muscade sur l'île Maurice (1748–1783) », dans *Francia*, 46 2019, p. 301-17.

———, *Creolised science : knowledge in the Eighteenth-Century Indo-Pacific*, Cambridge, Cambridge University Press, 2024.

BROGGIO Paolo, CASTELNAU-L'ESTOILE Charlotte de et PIZZORUSSO Giovanni, « Le temps des doutes : les sacrements et l'Église romaine aux dimensions du monde », dans *Mélanges de l'École française de Rome. Italie et Méditerranée*, 121, n° 1, 2009, p. 5-22.

BRUMONT Francis, *Paysans de Vieille-Castille aux XVIe et XVIIe siècles*, Madrid, Casa de Velázquez, 1993.

BUESCU ANA Isabel, « "Cilantros y rábanos no van a la mesa del rey" : las legumbres y la mesa regia en el siglo XVI en Portugal », dans éd. Félix Labrador Arroyo et Jorge Pajarín Domínguez, *« Legumbres del Rey » : mesa y alimentación en la corte (siglos XVI-XIX)*, p. 67-88, Madrid, Dykinson, 2021.

BUHRING Karolyn, MCALISTER A., KNEEBONE B., CALÁS E., GAJARDO J., ROA C., DELGADO A., OLGUIN L., FERNANDEZ M., MOREIRA R., QUIROZ D. et SHEPPARD P., « Revisiting the evidence of the Arenal 1 site : chronologies and human interactions in central southern Chile », dans *The Journal of Island and Coastal Archaeology*, 20, n° 2, 3 avril 2025, p. 399-422.

BURGEL Élias, « Le tamaris au siècle des Lumières : De l'arbrisseau de l'inculte au végétal de l'ingénieur (bas Languedoc, XVIIIe siècle) », dans *Histoire et Sociétés Rurales*, 56, n° 2, 2022, p. 111-76.

BURNARD Trevor G., *Mastery, tyranny, and desire : Thomas Thistlewood and his slaves in the Anglo-Jamaican world*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2004.

BUTZER Karl W., « Cattle and sheep from Old to New Spain: historical antecedents », dans *Annals of the Association of American Geographers*, 78, n° 1, 1988, p. 29-56.

———, « Ecology in the long view : settlement histories, agrosystemic strategies, and ecological performance », dans *Journal of Field Archaeology*, 23, n° 2, 1996, p. 141-50.

———, « Biological transfer, agricultural change, and environmental implications of 1492 », dans éd. Ronny R Duncan, *International germplasm transfer : past and present*, p. 1-29, Madison, American Society of Agronomy, 1996.

BUTZER Karl W. et BUTZER Elisabeth K., « Transfer of the Mediterranean livestock economy to New Spain : adaptation and ecological consequences », dans éd. Billie Lee Turner, *Global land use change : a perspective from the Columbian encounter*, p. 151-93, Madrid, CSIC, 1995.

CABRAL Diogo C., « "O Brasil é um grande formigueiro": território, ecologia e a história ambiental da América Portuguesa – parte 2 », dans *Historia Ambiental Latinoamericana Y Caribeña*, 4, n° 1, 2014, p. 87-113.

CADE Daniel W., « Landscape, system, and identity in the post-conquest Andes », dans *Annals of the Association of American Geographers*, 82, n° 3, 1992, p. 460-77.

CALAFAT Guillaume et Grenet Mathieu, *Méditerranées : une histoire des mobilités humaines, 1492-1750*, Paris, Points, 2023.

CALLON Michel, « Éléments pour une sociologie de la traduction : La domestication des coquilles Saint-Jacques et des marins-pêcheurs dans la baie de Saint-Brieuc », dans *L'Année sociologique*, 36 1986, p. 169-208.

CAMPBELL Jodi, *At the first table: food and social identity in early modern Spain*, Lincoln-Londres, University of Nebraska Press, 2017.

CANDIANI Vera S., « Social and ecological impacts of conquest and colonization in New Spain », dans éd. William Beezley, *The Oxford Handbook of Mexican History*, Oxford, Oxford University Press, 2021.

CAÑIZARES-ESGUERRA Jorge, *Nature, empire, and nation: explorations of the history of science in the Iberian world*, Stanford, Stanford University Press, 2006.

———, *Puritan Conquistadors: Iberianizing the Atlantic, 1550-1700*, Stanford, Stanford University Press, 2006.

CAPPA Ricardo, *Industria agricola-pecuaria llevada a América por los Españoles*, Madrid, Librería Católica de Gregorio del Amo, 1890.

CARNEY Judith A., « "With grains in her hair" : rice in colonial Brazil », dans *Slavery & Abolition*, 25, n° 1, 2004, p. 1-27.

CARO BAROJA Julio, « Los arados españoles : sus tipos y repartición : aportaciones críticas y bibliográficas », dans *Revista de dialectología y tradiciones populares*, 5, n° 1, 1949, p. 3-96.

CARRASCO Pedro, « La matrícula de Huexotzinco como fuente sociológica », dans éd. Hanns Prem, *Matrícula de Huexotzinco*, p. 1-16, Graz, Akademische Druck, 1974.

CARRASCO Tezanos Ángel, « Propiedad campesina y medianos propietarios en Castilla Central entre los siglos XV y XVI », dans *Studia Historica. Historia Medieval*, 22 2004, p. 109-49.

CARREÑO López Martha, LANDAVERDE RIVERA José Andrés, MEDINA MEDINA Alejandra et URQUIOLA PERMISÁN José Ignacio (dir.), *Primeras noticias sobre la conquista, posesión, límites y encomenderos del pueblo de Querétaro*, Querétaro, Municipio de Querétaro, 2006.

CARRERA QUEZADA Sergio Eduardo, *Sementeras de papel : la regularización de la propiedad rural en la Huasteca serrana, 1550-1720*, Mexico, El Colegio de México, 2018.

———, *La provincia indomable. Historia y paisaje de la sierra de Metztitlán, siglos XVI-XVIII*, Mexico, El Colegio de México, 2024.

CARRERA QUEZADA Sergio Eduardo et PÉREZ Juan-Manuel (dir.), *En todos los rincones imperiales : apropiaciones de tierras baldías y composiciones de propiedades agrarias en América y Filipinas (siglos XVI-XIX)*, Mexico, El Colegio de México, 2022.

CARRILLO CASTILLO Jesús María, *Naturaleza e imperio: la representación del mundo natural en la « Historia general y natural de las Indias » de Gonzalo Fernández de Oviedo*, Madrid, Fundación Carolina, 2004.

CASADO Alonso Hilario, « La propiedad rural o la oligarquía burgalesa en el siglo XV », dans *Boletín de la Institución Fernán González*, 61, n° 198, 1982, p. 173-89.

CASALILLA Bartolome Yun, « Aristocracia, señorío y crecimiento económico en Castilla : algunas reflexiones a partir de los Pimentel y los Enríquez (siglos XVI y XVII) », dans *Revista de Historia Económica*, 3, n° 3, 1985, p. 443-71.

CASTAÑEDA Delgado Paulino, « La condición miserable del indio y sus privilegios », dans *Anuario de estudios americanos*, 28 1971, p. 245-335.

CASTEJON Philippe, « Colonia, entre appropriation et rejet : la naissance d'un concept (de la fin des années 1750 aux révolutions hispaniques) », dans *Mélanges de la Casa de Velázquez*, n° 43-1, 2013, p. 251-71.

CASTELLANO Juan Luis et Dedieu Jean-Pierre, *Réseaux, familles et pouvoirs dans le monde ibérique à la fin de l'Ancien régime*, Paris, CNRS, 1998.

CASTILLA-BELTRÁN Alvaro, HOOGHIEMSTRA Henry, HOOGLAND Menno, PAGÁN-JIMÉNEZ Jaime, VAN GEEL Bas, FIELD Michael H., PRINS Maarten, DONDERS Timme, HERRERA MALATESTA Eduardo, ULLOA HUNG Jorge, MCMICHAEL Crystal H., GOSLING William D. et HOFMAN Corinne L., « Columbus' footprint in Hispaniola : a paleoenvironmental record of indigenous and colonial impacts on the landscape of the central Cibao Valley, northern Dominican Republic », dans *Anthropocene*, 22 2018, p. 66-80.

CATALÁN MARTÍNEZ Elena, « Carmelitas descalzas a ambos lados del Atlántico. La gestión económica de sus conventos », dans *Historia Mexicana*, 2024, p. 1047-76.

CERUTTI Simona, GLESENER Thomas et GRANGAUD Isabelle (dir.), *La cité des choses : une nouvelle histoire de la citoyenneté*, Toulouse, Anacharsis, 2024.

CHAMBERLAIN Robert S., « The roots of lordship : the encomienda in medieval Castile », dans éd. Harold Benjamin Johnson, *From reconquest to empire. The Iberian background to Latin American history*, p. 124-47, New York, Knopf, 1970.

CHAUNU Pierre et CHAUNU Huguette, *Séville et l'Atlantique, 1504-1650,* Paris, SEVPEN, 1955.

CHENU Marie-Dominique, « Auctor, Actor, Autor », dans *Archivum Latinitatis Medii Aevi*, 3, n° 1, 1927, p. 81-86.

CHEVALIER François, « Les cargaisons des flottes de la Nouvelle-Espagne vers 1600 », dans *Revista de Indias*, 4 1943, p. 323-30.

———, « Signification sociale de la fondation de Puebla de los Angeles », dans *Revista de Historia de América*, n° 23, 1947, p. 105-30.

———, *La formation des grands domaines au Mexique : terre et société aux XVIe-XVIIe siècles*, Paris, Institut d'ethnologie, 1952.

CHIPMAN Donald E., *Nuño de Guzmán and the province of Pánuco in New Spain, 1518-1533*, Glendale, Arthur H. Clark Company, 1967.

CHRISTIAN William A., *Local religion in sixteenth-century Spain*, Princenton, Princeton University Press, 1981.

CLANCY-SMITH Julia, « L'Afrique du Nord à l'époque coloniale : migration, agriculture et échec de l'innovation, 1830-1914 », dans *Revue d'histoire du XIXe siècle*, n° 53, 2016, p. 97-114.

CLARKE Andrew C., CORDERO María-Auxiliadora, GREEN Roger C., IRWIN Geoffrey, KLAR Kathryn A., QUIRÓZ Daniel, SCAGLION Richard et WEISLER Marshall I., *Polynesians in America : pre-Columbian contacts with the New World*, Lanham, Rowman Altamira, 2011.

CLÉMENT Gilles, « Préface », dans éd. Marion Grange et Bronwyn Louw, *Les migrations des plantes*, p. 11-19, Paris, Manuella éditions, 2024.

CLINE Howard F., « The Oztoticpac lands map of Texcoco 1540 », dans *The Quartely Journal of the Library of Congress*, 23, n° 2, 1966, p. 76-115.

CLINE Sarah L., « Land tenure and land inheritance in late sixteenth-century Culhuacan », dans éd. Harvey R Harvey et Hanns J Prem, *Explorations in ethnohistory. Indians of central Mexico in the sixteenth century*, p. 277-304, Albuquerque, University of New Mexico Press, 1984.

———, « A cacicazgo in the seventeenth century : the case of Xochimilco », dans éd. Herbert R Harvey, *Land and politics in the Valley of Mexico : a two thousand-year perspective*, p. 265-74, Albuquerque, University of New Mexico Press, 1991.

CONTRERAS Tonatiuh Romero, VERA Isidoro Liendo et HERREJÓN Gladys Rivera, « Las estrategias de transporte y adaptación de las especies agrícolas », dans *Ciencia Ergo Sum*, 11, n° 3, , p. 237-45.

CÓRDOVA James M., « Drinking the fifth cup : notes on the drunken Indian image in colonial Mexico », dans *Word & Image*, 31, n° 1, 2015, p. 1-18.

CORONAS VIDA Luis Javier, *La economía agraria de las tierras de Jaén : 1500-1650*, Grenade, Universidad de Granada, 1994.

CORVOL Andrée (dir.), *Duhamel du Monceau, 1700-2000 : un Européen du siècle des Lumières*, Orléans, Académie d'Orléans, 2000.

COSANDEY Fanny, *Le rang : préséances et hiérarchies dans la France d'Ancien Régime*, Paris, Gallimard, 2016.

CROSBY Alfred W., *The Columbian exchange : biological and cultural consequences of 1492*, Westport, Greenwood, 1972.

———, *Ecological imperialism : the biological expansion of Europe, 900-1900*, Cambridge, Cambridge university press, 1986.

———, *Ecological imperialism : the biological expansion of Europe, 900-1900*, Cambridge-New York, Cambridge University Press, 2004.

CROUZET Denis, *Les guerriers de Dieu : la violence au temps des troubles de religion, vers 1525-vers 1610*, Seyssel, Champ Vallon, 1990, 2 vol.

———, *Christophe Colomb : héraut de l'Apocalypse*, Paris, Payot & Rivages, 2006.

CRUZ-LEÓN Artemio, MARTÍNEZ-SALDAÑA Tomás et DAMIÁN-HUATO Miguel Ángel, « Las mulas olvidadas por la historia agrícola colonial : una restitución », dans *Agricultura, sociedad y desarrollo*, 7, nº 3, 2010, p. 221-28.

CUNILL Caroline, « Margins of documents, center of power : a case study on the *Consejo de Indias*' annotated paperwork and the construction of legality in an imperial archive », dans *Archival Science*, 20, nº 4, 2020, p. 381-400.

CUNILL Caroline et TORRES Efrén, « Experimentando materia tintóreas entre el Nuevo Mundo y Europa: narrativas y muestras en los archivos de la monarquía hispánica », dans *Glocalism*, 2021, nº 2, 2021, p. 1-19.

CUSHNER Nicholas P., *Lords of the land : sugar, wine, and Jesuit estates of coastal Peru, 1600-1767*, Albany, State University of New York Press, 1980.

DANDELET Thomas, « Spanish conquest and colonization at the center of the Old World : the Spanish nation in Rome, 1555-1625 », dans *The Journal of Modern History*, 69, nº 3, 1997, p. 479-511.

DASTON Lorraine, « The Empire of observation, 1600-1800 », dans éd. Lorraine Daston et Elizabeth Lunbeck, *Histories of scientific observation*, p. 81-113, Chicago-Londres, University of Chicago Press, 2011.

DAVIS Diana K., *Resurrecting the granary of Rome : environmental history and French colonial expansion in North Africa*, Athens, Ohio University Press, 2007.

DE MOURA RIBEIRO Zeron Carlos Alberto, « Les jésuites et le commerce d'esclaves entre le Brésil et l'Angola à la fin du XVIe siècle », dans éd. Jean Hébrard, *Brésil quatre siècles d'esclavage*, p. 65-83, Paris, Karthala, 2012.

DE VOS Paula Susan, « The science of spices : empiricism and economic botany in the early Spanish empire », dans *Journal of World History*, 17, nº 4, 2006, p. 399-427.

DEAGAN Kathleen A. et CRUXENT José María, *Columbus's outpost among the Taínos : Spain and America at La Isabela, 1493-1498*, New Haven, Yale University Press, 2002.

———, *Archaeology at La Isabela : America's first European town*, New Haven-Londres, Yale University Press, 2002.

DENEVAN William M., « The pristine myth : the landscape of the Americas in 1492 », dans *Annals of the Association of American Geographers*, 82, nº 3, 1992, p. 369-85.

DESCIMON Robert, « Les fonctions de la métaphore du mariage politique du roi et de la république en France, XVe-XVIIIe siècles », dans *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 47, nº 6, 1992, p. 1127-47.

DÍAZ MORENO Félix, « Jardines conventuales. Un caso singular : los Recoletos, de huerta a biblioteca », dans *Parques y jardines. Ciclo de conferencias*, p. 187-99, Madrid, Instituto de estudios madrileños, 2011.

DÍAZ ORDOÑEZ Manuel, « Radiografía de un fracaso angloespañol : el cáñamo, un producto que debería de haber llegado de América durante los siglos XVI-XIX », dans *Obradoiro de Historia Moderna*, nº 27, 2018, p. 263-89.

DÍAZ SERRANO Ana, « La república de Tlaxcala ante el rey de España durante el siglo XVI », dans *Historia mexicana*, 2012, p. 1049-1107.

DIEGO-FERNÁNDEZ Sotelo Rafael, « Argumentos jurídicos y de hecho empleados por Hernán Cortés para retener el poder político de la Nueva España », dans *Anuario Mexicano de Historia del Derecho*, nº 4, 1992, p. 41-65.

DINE Harper, « Floral paradise between pages. Analyzing botanical decorations in the *Florentine Codex* », dans *Estudios de cultura náhuatl*, 62 2021, p. 187-235.

DITTMAR Pierre-Olivier et PÉREZ-SIMON Maud (dir.), *Les monstres des hommes : un inventaire critique de l'humanité au XIIIe siècle*, Paris, Honoré Champion, 2024.

DIXON David M., « The transplantation of Punt incense trees in Egypt », dans *The Journal of Egyptian Archaeology*, 55, n° 1, août 1969, p. 55-65.

DON PATRICIA Lopes, « The 1539 inquisition and trial of don Carlos of Texcoco in early Mexico », dans *Hispanic American Historical Review*, 88, n° 4, 2008, p. 573-606.

DUCCINI Hélène, *Faire voir, faire croire : l'opinion publique sous Louis XIII*, Seyssel, Champ Vallon, 118, 2003.

DUNMIRE William W., *Gardens of New Spain : how Mediterranean plants and foods changed America*, Austin, University of Texas Press, 2004.

DURÁN Juan Guillermo, « Los instrumentos americanos de pastoral (siglo XVI) », dans *Scripta theologica*, 21, n° 2, 1989, p. 533-74.

DURANTON Antoine, Production, circulation et consommation du vin en Nouvelle-Espagne, XVIe-XVIIe siècles, Paris, EHESS, mémoire de master, 2018.

———, « Consommation indienne de vin en Nouvelle-Espagne au XVIe siècle : monopole, conflits politiques et projets coloniaux concurrents », dans *L'Atelier du Centre de recherches historiques*, 26 2022, journals.openedition.org/acrh/26374.

———, « Changer l'eau en vin ? Penser le catholicisme mexicain à partir d'un procès inquisitorial de la fin du XVIe siècle », *Études ibériques*, 2021, https://doi.org/10.58079/oydg.

———, « The transplantation of wheat in sixteenth-century Hispaniola : royal institutions, colonization, and agronomic testing », dans *Hispanic American Historical Review*, 105, n° 3, 2025, p. 435-65.

DURO GARRIDO Rafael, « Los primeros años de la Casa de Contratación : la oligarquía de Sancho Matienzo, Juan López de Recalde y Domingo de Ochandiano », dans éd. Teresa Cañedo-Argüelles Fábrega, *América, cruce de miradas*, p. 77-95, Alcalá de Henares, Universidad de Alcalá, 2015.

DURSTELER Eric R., « The Inquisitor at the table : food and identity in the Mediterranean tribunals of the Roman Inquisition », dans *Religions*, 14, n° 5, 2023, p. 619.

DUVERGER Christian et ZABÉ Michel, *Agua y fuego : arte sacro indígena de México en el siglo XVI*, Landucci, Serfin, 2002.

EAMON William et NAVARRO BROTÓNS Víctor (dir.), *Más allá de la Leyenda Negra : España y la revolución científica*, Valence, Universitat de València, 2007.

EARLE Rebecca, *The body of the Conquistador : food, race and the colonial experience in Spanish America, 1492-1700*, Cambridge, Cambridge University Press, 2012.

EASTERBY-SMITH Sarah, « Selling beautiful knowledge : amateurship, botany and the market-place in late eighteenth-century France », dans *Journal for Eighteenth-Century Studies*, 36, n° 4, 2013, p. 531-43.

ÉCHIVARD Éric, « Juan de Salmerón et la fondation de Puebla de los Angeles, 1531-1534 », dans *Cahiers d'histoire de l'Amérique latine*, n° 4, 2010, p. 39-57.

EGMOND Florike, « Experimenting with living nature : documented practices of sixteenth-century naturalists and naturalia collectors », dans *Journal of Early Modern Studies*, 6, n° 1, 2017, p. 21-45.

EL FAIZ Mohamed, « L'Aljarafe of Sevilla : an experimental garden for the agronomists of Muslim Spain », dans éd. Erik De Jong et Leslie Tjon Sie Fat, *The authentic garden : A symposium on gardens*, p. 139-52, Leiden, Clusius Foundation, 1991.

ELLIOTT John H., « The Spanish conquest and settlement of America », dans éd. Leslie Bethell, *The Cambridge history of Latin America*, 1 : p. 149-206, New York, Cambridge University Press, vol. 1, 1984.

ENDFIELD Georgina H. et O'HARA Sarah L., « Perception or deception? Land degradation in post-conquest Michoacán, west central México », dans *Land Degradation & Development*, 10, nº 4, 1997, p. 383-98.

ENFIELD Georgina H. et O'HARA Sarah L., « Degradation, drought, and dissent : an environmental history of colonial Michoacán, West Central Mexico », dans *Annals of the Association of American Geographers*, 89, nº 3, 1999, p. 402-19.

ESCALANTE Gonzalbo Pablo et RUBIAL GARCÍA Antonio, « La educación y el cambio tecnológico », dans éd. Antonio Rubial García, *Historia de la vida cotidiana en México*, 2 : p. 391-401, Mexico, El colegio de México, Fondo de cultura económica, vol. 2, 2004, 5 vol.

ESCOBAR OLMEDO Armando Mauricio, *Don Vasco, el oidor*, Ávila, Institución Gran Duque de Alba, 2016.

ESPINOSA SPÍNOLA Gloria, *Arquitectura de la conversión y evangelización en la Nueva España durante el siglo XVI*, Almería, Universidad de Almería, 1999.

EXBALIN Arnaud, « Policing, practical knowledge and urban management : public lighting in Mexico City (late 18th - early 19th century) », dans *Nuevo Mundo Mundos Nuevos*, 2019, ttps://journals.openedition.org/nuevomundo/75813, consulté le 31 octobre 2024.

———, « La conquête animale du nouveau monde dans le Codex florentin », dans *Parlement[s], Revue d'histoire politique*, 17, nº 2, 2022, p. 136-42.

FAVROT PETERSON Jeanette, *The paradise garden murals of Malinalco : utopia and empire in sixteenth-century Mexico*, Austin, University of Texas Press, 1993.

FAVROT PETERSON Jeanette et TERRACIANO Kevin (dir.), *The Florentine codex : an encyclopedia of the Nahua world in sixteenth-century Mexico*, Austin, University of Texas press, 2019.

FEBVRE Lucien, « Les surprises d'Hérodote, ou les acquisitions de l'agriculture méditerranéenne », dans *Annales d'histoire sociale*, 2, nº 1, 1940, p. 29-32.

FERNÁNDEZ CHRISTLIEB Federico et URQUIJO TORRES Pedro Sergio, « Los espacios del pueblo de indios tras el proceso de Congregación, 1550-1625 », dans *Investigaciones geográficas*, 60 2006, p. 145-58.

FERNÁNDEZ LÓPEZ Francisco, *La casa de la Contratación : una oficina de expedición documental para el gobierno de las Indias (1503-1717)*, Séville, Universidad de Sevilla, 2018.

FLINT Richard et FLINT SHIRLEY Cushing, « Guido de Lavezariis : the life of a financier of the Coronado and Villalobos expeditions », dans *New Mexico Historical Review*, 86 2011, p. 1-19.

FLORESCANO Enrique, « El abasto y la legislación de granos en el siglo XVI », dans *Historia Mexicana*, 14, nº 4, 1965, p. 567-630.

———, *Estructuras y problemas agrarios de México (1500-1821)*, Mexico, SEP, 1971.

FOLGER Robert, *Writing as poaching : interpellation and self-fashioning in colonial relaciones de méritos y servicios*, Leiden, Brill, 2011.

FOSTER George M., *Culture and conquest : America's Spanish heritage*, Chicago, Guadrangle Books, 1960.

FRESSOZ Jean-Baptiste et Locher Fabien, *Les révoltes du ciel : une histoire du changement climatique (XVe-XXe siècle)*, Paris, Seuil, 2020.

FREY James W., « Prickly pears and pagodas : The East India Company's failure to establish a cochineal industry in early colonial India », dans *The Historian*, 74, nº 2, 2012, p. 241-66.

FRIEDMAN Jonathan, « Will the real Hawaiian please stand : anthropologists and natives in the global struggle for identity », dans *Bijdragen tot de taal-, land- en volkenkunde*, 149, n° 4, 1993, p. 737-67.

FROMONT Cécile, « Penned by encounter : visibility and invisibility of the cross-cultural in images from early modern Franciscan missions in central Africa and central Mexico », dans *Renaissance Quarterly*, 75, n° 4, 2022, p. 1221-65.

FUENTES Carlos, *El naranjo*, Madrid, Alfaguara, 1993.

FUENTES LUTGARDO García, « El viñedo y el olivar sevillanos y las exportaciones agrarias a Indias en el siglo XVI », 1 : p. 17-38, La Rábida, Instituto de Estudios Onubenses, vol. 1, 1981, 2 vol.

GAFFIOT Félix, *Dictionnaire illustré latin-français*, Paris, Hachette, 1934.

GARAVAGLIA Juan Carlos, « Atlixco : l'eau, les hommes et la terre dans une vallée mexicaine (XVe-XVIIe siècles) », dans *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 50, n° 6, 1995, p. 1309-49.

———, « Crisis e historia ecológica : dos ejemplos mexicanos entre "ecohistoria" e historia social », dans éd. Chris Wickham, Henry Kamen et Elena Hernández Sandoica, *Las crisis en la historia*, p. 119-44, Salamanque, Universidad de Salamanca, 1995.

GARCIA-ABASOLO GONZALEZ Antonio, « Emigración andaluza a Indias en el siglo XVI », *Identidad e Imagen de Andalucía en la Edad Moderna*, https://www2.ual.es/ideimand/emigracion-andaluza-a-indias-en-el-siglo-xvi/, consulté le 21 mai 2025.

GARCÍA ACOSTA Virginia, *Los precios del trigo en la historia colonial de México*, Tlalpan, La Casa Chata, 1988.

GARCÍA FUENTES Lutgardo, *Sevilla, los vascos y América : las exportaciones de hierro y manufacturas metálicas en los siglos XVI, XVII y XVIII*, Bilbao, Fundación BBV, 1991.

GARCÍA HIDALGO Palmira, « La emigración española a América en la época moderna. Un acercamiento al estado de la cuestión », dans *Naveg@mérica*, n° 23, 2019, https://doi.org/10.6018/nav.397301.

GARCÍA MARTÍNEZ Bernardo, *El marquesado del Valle : tres siglos de régimen señorial en Nueva España*, Mexico, El Colegio de México, 1969.

GARCÍA PARÍS Julia, *Intercambio y difusión de plantas de consumo entre el nuevo y el viejo mundo*, Madrid, Ministerio de agricultura, pesca y alimentación, 1991.

GARCÍA SÁNCHEZ Expiración, « Plantas alimentarias en al-Andalus y su expansión a través del Atlántico », dans éd. Dora Sierra Carrillo, *Problemas del pasado americano. Tomo II : Colonización y religiosidad*, 2 : p. 59-82, Mexico, INAH, vol. 2, 2020, 2 vol.

GARCÍA SÁNCHEZ Expiración et LÓPEZ LÓPEZ Ángel, « The botanic garden in muslim Spain (8th-16th century) », dans éd. Erik De Jong et Leslie Tjon Sie Fat, *The authentic garden : a symposium on gardens*, p. 165-76, Leiden, Clusius Foundation, 1991.

GARCÍA-BAQUERO GONZÁLEZ Antonio, *La Carrera de Indias : suma de contratación y océano de negocios*, Séville, Algaida, 1992.

———, « Los productos vinícolas andaluces en la Carrera de Indias », dans éd. Alberto Ramos Santana et Javier Maldonado Rosso, *El comercio de vinos y aguardientes andaluces con América*, p. 71-90, Cadix, Universidad de Cádiz, 1998.

GAUDIN Guillaume, *Penser et gouverner le Nouveau Monde au XVIIe siècle. L'empire de papier de Juan Díez de la Calle, commis du Conseil des Indes*, Paris, L'Harmattan, 2013.

———, *L'empire du soleil couchant. Distance et communication entre Manille, Mexico et Madrid (1565-1609)*, Madrid, Casa de Velázquez, 2025.

GAULIN Jean-Louis, « Agronomie antique et élaboration médiévale : de Palladius aux Préceptes cisterciens d'économie rurale », dans *Médiévales*, 13, n° 26, 1994, p. 59-83.

GENEVOIS Louis, « Les nouveaux blés et la "Révolution verte" », dans *Journal d'agriculture traditionnelle et de botanique appliquée*, 22, nº 1, 1975, p. 47-57.

GERBI Antonello, *La naturaleza de las Indias nuevas : de Cristobal Colón a Gonzalo Fernandez de Oviedo*, Mexico, Fondo de cultura económica, 1978.

GIBSON Charles, *The Aztecs under Spanish rule : a history of the Indians of the valley of Mexico, 1519-1810*, Stanford, Stanford University Press, 1964.

GIL BLANCO Emiliano, « Veracruz y la influencia de la actividad mercantil en la vida cotidiana de la ciudad (1573-1650) », dans *Historia Mexicana*, 73, nº 4, 2024, p. 1503-44.

GIL-BERMEJO GARCÍA Juana, « Trafico de vinos en Sevilla para el comercio indiano », 1 : p. 315-25, Madrid, Instituto Gonzalo Fernández de Oviedo, vol. 1, 1983, 2 vol.

GIMÉNEZ FERNÁNDEZ Manuel, *Bartolomé de las Casas. Delegado de Cisneros para la reformación de las Indias (1516-1517)*, Séville, Escuela de Estudios Hispano-Americanos, vol. 1, 1953, 2 vol.

———, « Las cortes de la Española en 1518 », dans *Anales de la universidad hispalense*, nº 2, 1954, p. 47-154.

———, *Bartolomé de las Casas. Capellán de S.M. Carlos I, 1517-1523*, Séville, Escuela de Estudios Hispano-Americanos, vol. 2, 1960, 2 vol.

———, *Bartolomé de las Casas: 1517-1523*, Séville, Escuela de Estudios Hispano-Americanos, 1960, 2 vol.

GLICK Thomas F., « Gabriel Alonso de Herrera », in Real Academia de la Historia (éd.), *Diccionario Biográfico electrónico*, consulté le 24 mai 2024.

GOGGIN John M., « The Spanish olivar jar. An introductory study », dans *Yale University Publications in Anthropology*, nº 62, 1960, p. 3-37.

GÓMEZ DE OROZCO Federico, *El mobiliario y la decoración en la Nueva España en el siglo XVI*, Mexico, UNAM, 1983.

GÓMEZ GÓMEZ Margarita, « Libros de gestión para el gobierno de América. El caso del Consejo de Indias », dans éd. José Antonio Munita Loinaz et José Ángel Lema Pueyo, *La escritura de la memoria. Libros para la administración : IX Jornadas de la sociedad española de ciencias y técnicas historiográficas*, p. 259-69, Vitoria-Gasteiz, Universidad del País Vasco, 2012.

GÓMEZ GÓMEZ Margarita et GAUDIN Guillaume, « Les archives impériales espagnoles : nouveaux acteurs et nouvelles pratiques de gouvernement au Conseil des Indes (XVIe-XVIIe siècles) », dans éd. Maria Pia Donato et Anne Saada, *Pratiques d'archives à l'époque moderne. Europe, mondes coloniaux*, p. 299-322, Paris, Classiques Garnier, 2019.

GÓMEZ NAVARRO Soledad, « La eucaristía en el corazón del siglo XVI », dans *Hispania Sacra*, 58, nº 118, 2006, p. 489-515.

GÓMEZ ROBLEDO Antonio, « Descubrimiento o encuentro », dans *Historia Mexicana*, 37, nº 2, 1987, p. 283-300.

GÓMEZ-HERRERO Fernando, *Good places and non-places in colonial Mexico. The figure of Vasco de Quiroga (1470-1565)*, Lanham, University Press of America, 2001.

GONZALBO AIZPURU Pilar, *Historia de la educación en la época colonial. El mundo indígena*, Mexico, Colegio de México, 1990.

GONZÁLEZ AGUDO David, « Contratos agrarios y renta de la tierra en Toledo, 1521-1650 », dans *Historia Agraria*, nº 79, 2019, p. 7-40.

GONZÁLEZ BUENO Antonio, « La aclimatación de plantas americanas en los jardines peninsulares », dans éd. Joaquín Fernández Pérez et Ignacio González Tascón, *La agricultura viajera : cultivos y manufacturas de plantas industriales y alimentarias en España y en la América virreinal*, p. 37-52, Madrid, CSIC, 1990.

GONZÁLEZ BUENO Antonio, CUELI TRELLE Raquel Claudia et RAMOS CARRILLO Antonio, « «Çierta merced en el bálsamo…». Sobre la introducción en el mercado europeo del Bálsamo de Villasante (1526-1532) », dans *Anuario de Estudios Americanos*, 79, nº 1, 2022, p. 13-38.

GONZÁLEZ DE CELLORIGO Martín, *Memorial de la politica necessaria, y util restauracion a la republica de España*, Valladolid, Juan de Bostillo, 1600.

GONZÁLEZ-ALLER HIERRO José Ignacio, *Catálogo-guía del Museo Naval de Madrid*, Madrid, Ministerio de Defensa, Armada Española, 2007.

GONZÁLEZ JÁCOME Alba, *Historias varias : un viaje en el tiempo con los agricultores mexicanos*, Mexico, Universidad Iberoamericana, 2011.

GOODMAN David C., *Power and Penury: Government, Technology and Science in Philip II's Spain*, Cambridge, Cambridge University Press, 2002.

GOULD Eliga H., « Entangled histories, entangled worlds : the English-speaking Atlantic as a Spanish periphery », dans *The American Historical Review*, 112, nº 3, 2007, p. 764-86.

GRANTHAM George W., « La faucille et la faux », dans *Études rurales*, 152, 1999, p. 103-31.

GRANZIERA Patrizia, « The art of gardening in New Spain : Spanish heritage in Mexican gardens », dans *Garden History*, 42, nº 2, 2014, p. 178-200.

GROVE Richard, *Green imperialism : colonial expansion, tropical island Edens, and the origins of environmentalism, 1600-1860*, Cambridge-New York, Cambridge University Press, 1995.

GRUNBERG Bernard, *L'univers des conquistadores. Les hommes et leur conquête dans le Mexique du XVIe siècle*, Paris, L'Harmattan, 1993.

———, « L'introduction de la vigne et du vin au Mexique à l'époque des premiers Habsbourg », dans éd. Viviane Barrié-Curen, *Vins, vignobles, terroirs de l'Antiquité à nos jours*, p. 211-22, Nancy, Centre régional de documentation pédagogique de Lorraine, 1999.

———, « La rivalidad México-Puebla de Los Ángeles (1529-1535) », dans *Mélanges de la Casa de Velázquez*, 53, nº 2, 2023, p. 141-59.

GRUZINSKI Serge, *La colonisation de l'imaginaire : sociétés indigènes et occidentalisation dans le Mexique espagnol*, Paris, Gallimard, 1988.

———, *La pensée métisse*, Paris, Fayard, 1999.

———, *Les quatre parties du monde : histoire d'une mondialisation*, Paris, Points, 2006.

———, *La machine à remonter le temps : quand l'Europe s'est mise à écrire l'histoire du monde*, Paris, Fayard, 2017.

GUITAR Lynne A., « Willing it so: intimate glimpses of "Encomienda" life in early-sixteenth-century Hispaniola », dans *Colonial Latin American Historical Review*, 7, nº 3, 1998, p. 245-63.

GURVIL Clément, « Les allées et venues des verdures à l'âme. Des jardins ecclésiastiques parisiens au XVIe siècle », dans éd. Florent Quellier et Georges Provost, *Du Ciel à la Terre. Clergé et agriculture, XVIe-XIXe siècles*, p. 15-25, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2008.

———, « La pluriactivité des paysans parisiens au XVIe siècle : signe de precarité ou d'aisance ? », dans *Mélanges de l'École française de Rome. Italie et Méditerranée*, nº 123-1, 15 avril 2011, p. 155-63.

GUTIÉRREZ ESCUDERO Antonio, « Productos alimenticios en la dieta de los hispanodominicanos (siglo XVIII) », dans éd. Ronald Escobedo Mansilla, Ana de Zaballa Beascoechea et Óscar Álvarez Gila, *Alimentación y gastronomía : cinco siglos de intercambios entre Europa y América*, p. 199-206, Pampelune, Asociación Española de Americanistas, 1998.

———, « La estructura económica de Santo Domingo, 1500-1795 », dans éd. Frank Moya Pons, *Historia de la República Dominicana*, p. 57-94, Madrid, CSIC, 2010.

HARAWAY Donna, « Anthropologists are talking – About the Anthropocene », *Ethnos*, vol. 81, n°3, p. 535-564.

HASSIG Ross, « One hundred years of servitude : tlamemes in early New Spain », 4 : p. 134-52, University of Texas Press, vol. 4, 1986.

HAVARD Gilles, *Empire et métissages. Indiens et Français dans le Pays d'en Haut, 1660-1715*, Québec, Septentrion, 2017.

———, « L'histoire amérindienne, ou la fin de l'anthropologie ? (note critique) », dans *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 79, n° 3, 2024, p. 393-411.

HERING TORRES Max, « Nociones de policía y prácticas de vigilancia : los alcaldes de barrio en el virreinato de Nueva Granada, siglos XVII y XVIII », dans *Revista de Indias*, 84, n° 290, 2024, p. 1-24.

HERNÁNDEZ IGNACIO Atienza, « El señor avisado : programas paternalistas y control social en la Castilla del siglo XVII », dans *Manuscrits*, 9 1991, p. 155-204.

HERRERA ESCOBAR Concepción et GÓMEZ SERAFÍN Susana, « Análisis microbotánico del ex convento de Santo Domingo, Oaxaca », dans éd. Enrique Fernández Dávila et Susana Gómez Serafín, *Primer congreso nacional de arqueología histórica : memoria : Oaxaca, 1996*, p. 159-67, Mexico, Conaculta, 1998.

HERRERA MALATESTA Eduardo, « The transformation of indigenous landscape in the first colonized region of the Caribbean », dans *Land*, 11, n° 509, 2022, , consulté le 29 juillet 2024.

HERSCHTHAL Eric et BROOKE John L., « The plantation carbon complex : slavery and the origins of climate change in the early modern British Atlantic », dans *The William and Mary Quarterly*, 81, n° 2, 2024, p. 255-306.

HERZOG Tamar, « Reconquista y repoblación : modelos ibéricos, realidades americanas y respuestas peninsulares (siglos XI-XVIII) », dans éd. Anne Dubet et José Javier Ruiz Ibáñez, *Las monarquías española y francesa (siglos XVI-XVIII) : ¿Dos modelos políticos?*, p. 45-55, Madrid, Casa de Velázquez, 2010.

HICKS Frederic, « Governing smaller communities in Aztec Mexico », dans *Ancient Mesoamerica*, 23, n° 1, 2012, p. 47-56.

HIMMERICH Y VALENCIA Robert, *The encomenderos of New Spain, 1521-1555*, Austin, University of Texas Press, 1991.

HINCKLEY Marlis, « The pauper's paradise : Franciscan perspectives on American diets in sixteenth-century New Spain », dans *Colonial Latin American Review*, 31, n° 3, 2022, p. 411-32.

HIRSCHBERG Julia, « Social experiment in New Spain : a prosopographical study of the early settlement at Puebla de los Angeles, 1531-1534 », dans *The Hispanic American Historical Review*, 59, n° 1, 1979, p. 1-33.

HOEKSTRA Rik, « Profit from the wastelands : social change and the formation of haciendas in the valley of Puebla, 1570-1640 », dans *European Review of Latin American and Caribbean Studies*, 52 1992, p. 91-123.

———, « A colonial cacicazgo : the Mendozas of seventeenth-century Tepexí de la Seda », dans *European Review of Latin American and Caribbean Studies*, n° 89, 2010, p. 87-106.

HORN Rebecca, *Postconquest Coyoacan : Nahua-Spanish relations in Central Mexico, 1519-1650*, Stanford, Stanford University Press, 1997.

HOWARD Richard A., « Captain Bligh and the breadfruit », dans *Scientific American*, 188, n° 3, 1953, p. 88-95.

HUETZ DE LEMPS Christian, « Le "roy des fruits" : l'ananas », dans *Les Cahiers d'Outre-Mer*, 45, n° 179, 1992, p. 337-48.

HUNTER Richard, *People, sheep, and landscape change in colonial Mexico: the sixteenth-century transformation of the Valle del Mezquital*, Thèse de doctorat, Louisiana State University, 2009.

HUNTER Richard et SLUYTER Andrew, « Sixteenth-century soil carbon sequestration rates based on Mexican land-grant documents », dans *The Holocene*, 25, n° 5, 2015, p. 880-85.

IRADIEL Paulino, *Evolución de la industria textil castellana en los siglos XIII-XVI : factores de desarrollo, organización y costes de la producción manufacturera en Cuenca*, Salamanque, Universidad de Salamanca, 84, 1974.

JACOBY Karl, *Des ombres à l'aube : un massacre d'Apaches et la violence de l'histoire*, trad. Frédéric Cotton, Toulouse, Anacharsis, 2020.

JÁUREGUI Carlos A. et SOLODKOW David, « Biopolitics and the farming (of) life in Bartolomé de las Casas », dans éd. David Thomas Orique et Rady Roldán-Figueroa, *Bartolomé de las Casas, O.P. History, philosophy, and theology in the age of European expansion*, p. 127-66, Leiden-Boston, Brill, 2018.

JAWHARA PIÑER Hélène, « L'aubergine : le choc des cultures alimentaires en Espagne (XIIIe-XVIe siècle) », dans *eHumanista*, 51 2022, p. 387-415.

JEANNE Boris, « Diplomatie pontificale et sacrements : la querelle autour des baptêmes de masse au Mexique (1524- 1584) », dans *Mélanges de l'École française de Rome. Italie et Méditerranée*, 121, n° 1, 2009, p. 139-54.

———, « Christianisme et *criollismo* : les franciscains et la société de Nouvelle-Espagne au XVIe siècle », dans *Cahiers des Amériques latines*, n° 67, 2011, p. 55-73.

———, *Mexico-Madrid-Rome : sur les pas de Diego Valadés, une étude des milieux romains tournés vers le Nouveau Monde à l'époque de la Contre-Réforme (1568-1594)*, Thèse de doctorat, EHESS, 2011.

JOYEUX Anne, « L'installation des clarisses de Mexico, un symbole des tensions au sein de l'Église novo-hispanique (1564-1579) », dans *e-Spania*, n° 35, 2020, journals.openedition.org/e-spania/34167, consulté le 10 janvier 2025.

JURADO Carolina, « "Descendientes de los primeros". Las probanzas de méritos y servicios y la genealogía cacical. Audiencia de Charcas, 1574-1719 », dans *Revista de Indias*, 74, n° 261, 2014, p. 387-422.

———, « Baldíos, derechos posesorios y tierra realenga en el primer proceso de composición en el distrito de Charcas. Virreinato del Perú, 1591-1597 », dans *América Latina en la Historia Económica*, 29, n° 1, 2021, p. 1-24.

KAGAN Richard L., *Urban images of the Hispanic world, 1493-1793*, New Haven, Yale University Press, 2000.

KATZ Esther, « Du mûrier au caféier : Histoire des plantes introduites en pays mixtèque (XVIe-XXe siècle) », dans *Journal d'agriculture traditionnelle et de botanique appliquée*, 36, n° 1, 1994, p. 209-44.

KEOGH Luke, *The Wardian case : how a simple box moved plants and changed the world*, Chicago, University of Chicago Press, 2020.

KIRCHHOFF Paul, *Mesoamérica : sus límites geográficos, composición étnica y caracteres culturales*, Mexico, ENAH, 1960.

KIRCHNER Helena, GARCÍA-CONTRERAS Guillermo, FENWICK Corisande et PLUSKOWSKI Aleks, « Re-thinking the 'Green Revolution' in the Mediterranean world », dans *Antiquity*, 97, n° 394, 2023, p. 964-74.

KISER Lisa J., « The Garden of St. Francis : plants, landscape, and economy in thirteenth-century Italy », dans *Environmental History*, 8, n° 2, 2003, p. 229-45.

KISTLER Logan, MONTENEGRO Álvaro, SMITH Bruce D., GIFFORD John A., GREEN Richard E., NEWSOM Lee A. et SHAPIRO Beth, « Transoceanic drift and the domestication of African bottle

gourds in the Americas », dans *Proceedings of the National Academy of Sciences of the United States of America*, 111, n° 8, 2014, p. 2937-41.

KLEIN Cecelia F., « Teocuitlatl, *"divine excrement"*. The significance of "holy shit" in Ancient Mexico », dans *Art Journal*, 52, n° 3, 1993, p. 20-27.

KONRAD Herman W., *A Jesuit hacienda in colonial Mexico : Santa Lucia, 1576-1767*, Stanford, Stanford University Press, 1980.

KUBLER George, *Arquitectura mexicana del siglo XVI*, trad. Roberto de la Torre, Mexico, Fondo de cultura económica, 1983.

LADERO QUESADA Miguel Ángel, *El primer oro de América : los comienzos de la « Casa de la Contratación de las Yndias » (1503-1511)*, Madrid, Real Academia de la Historia, 2002.

LAGASCA Mariano, « Materias para la noticia histórica de Gabriel Alonso de Herrera », dans éd. Gabriel Alonso de Herrera, *Agricultura general*, 4 : p. 313-62, Madrid, Imprenta Real, vol. 4, 1819, 4 vol.

LAIRD Andrew, *Aztec Latin : Renaissance learning and Nahuatl traditions in early colonial Mexico*, New York, Oxford University Press, 2023.

LANA BERASAIN José-Miguel, « Sobre campesinado, derechos de propiedad y comunales (algunos apuntes sobre conceptos en uso) », dans éd. Juan Antonio Quirós Castillo, *Archaeology and history of peasantries 2. Themes, approaches and debates*, p. 41-57, Bilbao, Universidad del País Vasco, 2020.

LA PARRA LÓPEZ Santiago, « Las comidas y los ayunos de los Moriscos : Datos para una convivencia en el ducado de Gandía », dans *Mélanges de la Casa de Velázquez*, n° 47-1, 15 avril 2017, p. 233-53.

LARA GARCÍA María Pepa, « Algunos documentos sobre Churriana en la colección de originales », dans *Isla de Arriarán*, 19 2002, p. 21-35.

LATOUR Bruno, *Face à Gaïa : huit conférences sur le nouveau régime climatique*, Paris, La Découverte, 2015.

LAURENT Jane K., « The peasant in Italian agrarian treatises », dans *Agricultural History*, 58, n° 4, 1984, p. 565-83.

LAVALLÉ Bernard, *Bartolomé de las Casas : entre l'épée et la croix*, Paris, Payot, 2007.

LE FLEM Jean-Paul, *La frustración de un imperio (1476-1714)*, Barcelone, Labor, coll. « Historia de España », 5, 1982.

LE ROY LADURIE Emmanuel, *Les paysans du Languedoc*, Paris, Flammarion, 1969.

LEANDER Birgitta, « Mestizaje ecológico en México (algunas frutas, legumbres y semillas) », dans *Journal de la Société des américanistes*, 59 1970, p. 65-89.

LEBRASSEUR Ophélie, « La poule en Argentine comptée par l'archéozoologie et la paléogénomique », communication au colloque La colonisation animale du Nouveau Monde : géohistoire et histoire environnementale (XVIe-XIXe siècles), Université Paris-Nanterre, 22 avril 2024.

LECHNER Jan, « El concepto de "policía" y su presencia en la obra de los primeros historiadores de Indias », dans *Revista de Indias*, 41 1981, p. 395-409.

LEFEBVRE Karine, « De lo efímero a lo perdurable, el sello de la religión cristiana en el paisaje : el sistema constructivo de los edificios religiosos primitivos en la región de Acámbaro », dans *Relaciones. Estudios de Historia y Sociedad*, 38, n° 152, 2017, p. 179-215.

———, « Colonialismo y paisaje. ¿Cómo explotar los datos históricos para reconstituir el territorio colonial? », dans éd. Pedro Sergio Urquijo Torres, Antonio Vieyra et Gerardo Bocco, *Geografía e historia ambiental*, p. 215-42, Mexico, UNAM, 2017.

LEFEBVRE Karine, DORISON Antoine et URQUIJO TORRES Pedro, « Pueblos viejos–pueblos nuevos : transformación del paisaje en el norte de Michoacán (México) a inicios del período novohispano (siglo dieciséis) », dans *Ancient Mesoamerica*, 34, nº 3, 2023, p. 826-46.

LEFEBVRE Karine, NUÑEZ CASTRO Erik et VIZCAÍNO MONROY Liliana J., « De praderas a sembrados : transformación histórica de la explotación del territorio de la Hacienda de San José Puruagua (México) », dans *Cuadernos Geográficos*, 61, nº 1, 2022, p. 206-28.

LEMPÉRIÈRE Annick, « El paradigma colonial en la historiografía latinoamericanista », dans *Istor*, 5, nº 19, 2004, p. 107-28.

LEÓN ALANÍS Ricardo, « El colegio de San Nicolás a través de sus constituciones y estatutos », dans éd. Leticia Pérez Puente, *De maestros y discípulos México, siglos XVI-XIX*, p. 115-64, Mexico, UNAM, 1998.

LEÓN GUERRERO María Montserrat, *El segundo viaje colombino*, Thèse de doctorat, Universidad de Valladolid, 2002.

LEÓN MEZA René de, « El cultivo del trigo en Nueva Galicia durante el siglo XVII », dans *Secuencia*, nº 94, 2016, p. 39-76.

LEÓN PORTILLA Miguel et AGUILERA Carmen, *Mapa de México Tenochtitlan y sus contornos hacia 1550*, Mexico, Era, 2021.

LEPETIT Bernard, « La société comme un tout : sur trois formes d'analyse de la totalité sociale », dans *Les Cahiers du Centre de recherches historiques*, nº 22, 1999, https://journals.openedition.org/ccrh/2342, consulté le 30 juillet 2024.

LESTRINGANT Frank, *Une sainte horreur ou le voyage en Eucharistie, XVIe-XVIIIe siècle*, Genève, Droz, 2012.

LIMA Dora de, *Saveurs et savoirs du monde : circulations et appropriations de fruits tropicaux dans l'empire portugais atlantique (v. 1550-v. 1650)*, Thèse de doctorat, Paris 1, 2014.

LLOPIS AGELÁN Enrique et GONZÁLEZ MARISCAL Manuel, « La tasa de urbanización en España a finales del siglo XVIII : el problema de las agrociudades », dans *Documentos de trabajo de la Asociación Española de Historia Económica*, nº 602, 2006.

LOCHER Fabien et QUENET Grégory, « L'histoire environnementale : origines, enjeux et perspectives d'un nouveau chantier », dans *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 56, nº 4, 2009, p. 7-38.

LOCKHART James, « Encomienda and hacienda. The evolution of the great estate in the Spanish Indies », dans *Hispanic American Historical Review*, 49, nº 3, 1969, p. 411-29.

———, « Españoles entre Indios », dans éd. Francisco de Solano, *Estudios sobre la ciudad iberoamericana*, p. 435-91, Madrid, Instituto Gonzalo Fernández de Oviedo, 1975.

——— (dir.), *Tlaxcalan actas : a compendium of the records of the Cabildo of Tlaxcala, 1545-1627*, Salt Lake City, University of Utah Press, 1986.

———, *Spanish Peru, 1532-1560 : a social history*, Madison, The University of Wisconsin press, 1994.

LONG Janet, *Conquista y comida : consecuencias del encuentro de dos mundos*, Mexico, UNAM, 1996.

LÓPEZ GARCÍA Esteban, DÍAZ Ignacio et RETAMERO Félix, « One land, two peasantries : Moriscos and Old Christians in the upper Genal Valley, Málaga (16th–18th centuries) », dans éd. Niall Brady et Claudia Theune, *Settlement change across Medieval Europe : old paradigms and new vistas*, p. 405-11, Leiden, Sidestones Press Academy, 2019.

LÓPEZ PIÑERO José María, *Ciencia y tecnica en la sociedad española de los siglos XVI y XVII*, Barcelone, Labor, 1979.

———, *El Códice Pomar (ca. 1590), el interés de Felipe II por la Historia Natural y la expedición Hernández a América*, Valence, Universitat de València, 1991.

LÓPEZ Y SEBASTIÁN Lorenzo E. et RÍO MORENO Justo L. del, « El jengibre : historia de un monocultivo caribeño del siglo XVI », dans *Revista Complutense de Historia de América*, nº 18, 1992, p. 63-87.

LÓPEZ Y SEBASTIÁN Lorenzo E. et RÍO MORENO Justo L. del, « Trigo y poblamiento en La Española durante la segunda mitad del siglo XVI », dans *Revista complutense de historia de América*, nº 19, 1993, p. 53-80.

———, « El trigo en la ciudad de México : industria y comercio de un cultivo importado (1521-1564) », dans *Revista complutense de historia de América*, nº 22, 1996, p. 33-52.

LÓPEZ-BELTRÁN Carlos, « Sangre y temperamento : pureza y mestizajes en las sociedades de castas americanas », dans éd. Frida Gorbach et Carlos López-Beltrán, *Saberes locales : ensayos sobre historia de la ciencia en América Latina*, p. 289-342, Zamora, El Colegio de Michoacán, 2008.

LÓPEZ-PORTILLO José-Juan, *« Another Jerusalem » : political legitimacy and courtly government in the kingdom of New Spain, 1535-1568*, Leiden-Boston, Brill, 2018.

MACAUX Mathilde, « Étude des jardins historiques d'abbayes cisterciennes belges du XIIe au XVIIIe siècle : Les abbayes d'Orval, de Villers-en-Brabant, d'Aulne, de La Cambre et de Notre-Dame de Saint-Remy », dans *Bulletin de la Commission royale des Monuments, Sites et Fouilles*, nº 28, 2017, p. 17-56.

MACHUCA Laura et TORTOLERO Alejandro, « From haciendas to rural elites : agriculture and economic development in the historiography of rural Mexico », dans *Historia agraria*, nº 81, 2020, p. 31-62.

MACHUCA Paulina, « El arribo de plantas a las Indias occidentales. El caso del Balsas-Jalisco a través de las Relaciones geográficas del siglo XVI », dans *Relaciones. Estudios de historia y sociedad*, 34, nº 136, 2013, p. 73-114.

———, « The arrival of American plants in the Philippines : ecological colonialism in the sixteenth-to-eighteenth centuries », dans *Anais de História de Além-Mar*, 2014, p. 231-60.

———, « Les "Indiens chinois" *vinateros* de Colima. Processus d'insertion sociale dans les *haciendas* de palmes du XVIIe siècle », dans *Diasporas*, 25 2015, p. 121-37.

MAFFRE Philippe et FAVREAU Marc, « Les jardins des noviciats des Carmes déchaux et des Jésuites de Bordeaux », dans *Revue archéologique de Bordeaux*, 85 1994, p. 167-74.

MAGALONI-KERPEL Diana, *Images of the beginning : the painted story of the conquest of Mexico in book XII of the "Florentine Codex"*, Thèse de doctorat, Yale University, 2004.

MALAPRADRE, Sébastien, *L'énergie en commun : résistances à la privatisation et la destruction d'un* monte *sous Charles II*, à paraître.

MALAPRADE Sébastien et ROULLET Antoine, « Une source classique de l'histoire économique et sociale, le censo », *Études ibériques*, 2021, https://doi.org/10.58079/oycp.

MALCOM Corey, *Solving a sunken mystery : the investigation and identification of a sixteenth-century shipwreck*, Thèse de doctorat, University of Huddersfield, 2017.

MALDAVSKY Aliocha, « Teología moral, restitución y sociedad colonial en los Andes en el siglo XVI », dans *Revista Portuguesa de Filosofia*, 75, nº 2, 2019, p. 1125-48.

MANCHO DUQUE María Jesús et SÁNCHEZ MARTÍN Francisco Javier, « Dos traducciones representativas de la literatura científico-técnica del Renacimiento », dans *Cuadernos del Instituto Historia de la Lengua*, nº 3, 2023, p. 127-62.

MANE Perrine, « Images, discours et techniques de la greffe dans l'arboriculture fruitière médiévale », dans *Archéologie du Midi médiéval*, 23, nº 1, 2005, p. 93-107.

———, *Le travail à la campagne au Moyen Âge : étude iconographique*, Paris, Picard, 2006.

MARRERO Leví, *Cuba : economía y sociedad*, Madrid, Playor, vol. 2, 1974, 2 vol.

MARTÍN DE LA GUARDIA Ricardo, TORREMOCHA HERNÁNDEZ Margarita et CABEZA RODRÍGUEZ Antonio, « Fiesta y política en Valladolid. La entrada de Felipe III en el año 1600 », dans *Investigaciones históricas*, nº 16, 1996, p. 77-88.

MARTÍN GABALDÓN Marta, ESCALONA LÜTTIG Huemac et GÜERECA DURÁN Raquel, *Impacto ambiental y paisaje en Nueva España durante el siglo XVI*, Mexico, UNAM, 2021.

MARTÍNEZ Abel et OTÁLORA Andres, « "A suelo nuevo dar nueva semilla". El trigo en la Provincia de Tunja, Nuevo Reino de Granada, siglos XVI y XVII », dans *Maguaré*, 34, nº 2, 2020, p. 137-71.

MARTÍNEZ Andrea, « Las pinturas del manuscrito de Glasgow y el lienzo de Tlaxcala », dans *Estudios de cultura náhuatl*, 20 1990, p. 141-62.

MARTÍNEZ BARACS Andrea, *El gobierno indio de la Tlaxcala colonial 1521-1700*, Thèse de doctorat, El Colegio de México, 1998.

———, « Colonizaciones tlaxcaltecas », dans *Historia Mexicana*, 43, nº 2, 1993, p. 195-250.

MARTÍNEZ Enrico, *Reportorio de los tiempos, y historia natural desta Nueva España*, Mexico, Enrico Martínez, 1606.

MARTÍNEZ José Luis, *Hernán Cortés*, Mexico, Fondo de Cultura Económica, 1990.

MARTÍNEZ Lourdes Somohano, « Los rituales de fundación del siglo XVI y el trazo urbano del pueblo de Querétaro », dans *Secuencia*, nº 60, 2004, p. 6-28.

MARTÍNEZ MIGUEL Molina, « El cúltivo del olivo en la América colonial. Propuestas de investigación », dans *Chronica nova*, nº 41, 2015, p. 121-42.

MARTÍNEZ RODRÍGUEZ José Luis, *Pasajeros de Indias : viajes transatlánticos en el siglo XVI*, Madrid, Alianza, 355, 1983.

MARTÍN-GABALDÓN Marta, « New crops, new landscapes and new socio-political relationships in the cañada de Yosotiche (Mixteca region, Oaxaca, Mexico), 16th-18th centuries », dans *Historia Agraria. Revista de agricultura e historia rural*, 75 2018, p. 33-68.

MASTERS Adrian, « ¿Por qué se decretaron las Leyes Nuevas de 1542? Nuevas luces sobre conquistadores peruleros, mujeres palaciegas y Bartolomé de las Casas en las reformas de Indias », dans *Revista de Indias*, 82, nº 285, 2022, p. 293-327.

MAYER Alicia, *Lutero en el Paraíso : la Nueva España en el espejo del reformador alemán*, Mexico, Fondo de Cultura Económica, 2008.

MAZÍN Oscar, « Clero secular y orden social en la Nueva España de los siglos XVI y XVII », dans éd. Margarita Menegus et Francisco Morales, *Secularización de las doctrinas de indios en la Nueva España : la pugna entre las dos iglesias*, p. 139-206, Mexico, UNAM, 2010.

MCCAA Robert, « The Nahua *calli* of ancient Mexico : household, family, and gender », dans *Continuity and Change*, 18, nº 1, 2003, p. 23-48.

MCNEILL John R., « Ecology, epidemics and empires : environmental change and the geopolitics of tropical America, 1600-1825 », dans *Environment and History*, 5, nº 2, 1999, p. 175-84.

MEDINA RUBIO Arístides, *La iglesia y la producción agrícola en Puebla, 1540-1795*, Mexico, El colegio de México, 1983.

MEJÍAS Jaime de Lorenzo, « Usos y costumbres gastronómicos en la España del siglo XVII: una aproximación a través de la percepción extranjera », dans *Tiempos Modernos*, 42 2021, p. 93-114.

MELVILLE Elinor G. K., *A plague of sheep : environmental consequences of the conquest of Mexico*, Cambridge-New York, Cambridge University Press, 1994.

MENA GARCÍA María del Carmen, *Sevilla y las flotas de Indias: la gran armada de Castilla del Oro (1513-1514)*, Séville, Universidad de Sevilla, 1998.

———,, « La Casa de la Contratación de Sevilla y el abasto de las flotas de Indias », dans éd. Antonio Acosta Rodríguez, Adolfo Luis González Rodríguez et Enriqueta Vila Vilar, *La Casa de la Contratación y la navegación entre España y las Indias*, CSIC, p. 237-78, Séville, CSIC, 2003.

MENDES FERRÃO José E., *Le voyage des plantes et les grandes découvertes, XVe-XVIIe siècles*, trad. Xavier de Castro, Paris, Chandeigne, 2015.

MENEGUS BORNEMANN Margarita, *Del señorío a la república de indios : el caso de Toluca, 1500-1600*, Madrid, Ministerio de Agricultura, Pesca y Administración, 1991.

———, « El cacicazgo en Nueva España », dans éd. Margarita Menegus Bornemann et Rodolfo Aguirre Salvador, *El cacicazgo en Nueva España y Filipinas*, p. 13-70, Mexico, Plaza y Valdés, 2005.

MERLE Alexandra, « Un renouveau de la littérature politique à la cour de Charles Quint ? », dans *e-Spania*, n° 13, 2012, https://journals.openedition.org/e-spania/21251, consulté le 23 octobre 2024.

MEYVAERT Paul, « The medieval monastic garden », dans éd. Elisabeth MacDougall, *Medieval Gardens*, p. 23-53, Washington, Dumbarton Oaks, 1986.

MEZAN ALGRANTI Leila, « "Une petite douceur vaut bien quelques sous" : friandises et sociabilité dans l'Amérique portugaise », dans *Brésil(s). Sciences humaines et sociales*, n° 17, 2020.

MIDMORE David, CARTWRIGHT Phyllis et FISCHER Richard, « Wheat in tropical environments. II. Crop growth and grain yield », dans *Field Crops Research*, 8 1984, p. 207-27.

MIER GÓMEZ Laura, « Forzados a trabajar. El sistema de repartimiento de indios a las minas de Pachuca a Zimapán siglos XVI y XVII », dans *Revista Mundos do Trabalho*, 15 2023, p. 1-17.

MIJARES Ivonne, *Escribanos y escrituras públicas en el siglo XVI : el caso de la Cuidad de México*, Mexico, UNAM, 1997.

MILHOU Alain, « Las Casas et la richesse », dans éd. Centre de recherches ibériques et ibéro-américaines, *Études d'histoire et de littérature ibéro-américaines*, p. 111-54, Paris, Presses universitaires de France, 1973.

———, « Los intentos de repoblación de la Isla Española por colonias de labradores (1518-1633). Razones de un fracaso », p. 643-54, Bordeaux, Instituto de Estudios Ibéricos e Iberoamericanos, 1977.

———, « De la "destruction" de l'Espagne à la "destruction" des Indes. Notes sur l'emploi des termes *destroyr, destruir, destruymiento, destruición, destroydor*, de la *Primera Crónica General* à Las Casas », p. 907-19, Aix-en-Provence, Éditions de l'Université de Provence, 1978.

———, « Sufficientia. Les notions d'autosuffisance et de dépendance dans la pensée politique espagnole au XVIe s. : de la Castille des Comuneros au Pérou colonial », dans *Mélanges de la Casa de Velázquez*, 17 1981, p. 105-45.

———, *Colón y su mentalidad mesiánica en el ambiente franciscanista español*, Valladolid, Casa-museo de Colón, 1983.

———, « Le modèle du bon laïc chrétien dans les écrits des moralistes espagnols et les projets de réforme de la société coloniale (vers 1501-vers 1569) », p. 13-49, Bordeaux, Presses Universitaires de Bordeaux, 1984.

———, « Gregorio López, el iluminismo y la Nueva Jerusalén americana », dans éd. María Justina Sarabia Viejo, *Europa e Iberoamérica, cinco siglos de intercambios: actas*, 3 : p. 55-84, Séville, Consejería de Cultura, vol. 3, 1992, 3 vol.

———, *Colomb et le messianisme hispanique*, trad. Mayi Milhou-Bernard, Montpellier, Presses Universitaires de la Méditerranée, 2007.

MILHOU-ROUDIÉ Anne, *Paresse et travail chez les moralistes espagnols du XVIe siècle*, Thèse de doctorat, Université Bordeaux Montaigne, 1985.

MILLÁS VALLICROSA José María, « La traducción castellana del "Tratado de agricultura" de Ibn Wāfid », dans *Al-Andalus*, 8, n° 2, 1943, p. 281-332.

MIÑO GRIJALVA Manuel, *La protoindustria colonial hispanoamericana*, Mexico, El Colegio de México, 1993.

MINTZ Sidney W., *Sweetness and power : the place of sugar in modern history*, New York, Penguin, 1985.

MIRA CABALLOS Esteban, *El indio antillano : repartimiento, encomienda y esclavitud (1492-1542)*, Séville, Muñoz y Moya, 1997.

———, « La primera utopía americana: las reducciones de indios de los jerónimos en La Española (1517–1519) », dans *Jahrbuch für Geschichte Lateinamerikas*, 39, n° 1, 2002, p. 9-35.

———, *La gran armada colonizadora de Nicolás de Ovando, 1501-1502*, Santo Domingo, Academia Dominicana de la Historia, 2014.

MIRANDA José, *El tributo indígena en la Nueva España durante el siglo XVI*, Mexico, El Colegio de México, 1952.

———, *La función económica del encomendero en los orígenes del régimen colonial : Nueva España, 1525-1531*, Mexico, UNAM, 1965.

———, « Orígenes de la ganadería indígena en la Mixteca », p. 183-95, Mexico, SEP, 1972.

MOLINA Cristóbal de et ALBORNOZ Cristóbal de, *Fábulas y mitos de los Incas*, éd. Henrique Urbano et Pierre Duviols, Madrid, Historia 16, 1989.

MONTEMAYOR Julian, « La confrontation des agricultures en Nouvelle-Espagne vers 1580 », dans éd. Philippe Madeline et Sylvain Skora, *Les campagnes dans l'histoire: mélanges en l'honneur de Jean-Marc Moriceau*, 2 : p. 47-57, Caen, Association d'histoire des sociétés rurales, vol. 2, 2023, 2 vol.

MONTÚFAR LÓPEZ Aurora, « Arqueobotánica de un basurero colonial », dans éd. Eduoardo Matos Moctezuma, *Excavaciones del Programa de Arqueología Urbana*, p. 75-84, Mexico, INAH, 2003.

MORA-RODRÍGUEZ Luis, *Bartolomé de las Casas. Conquête, domination, souveraineté*, Paris, Presses Universitaires de France, 2012.

MOREAU Jean-Pierre, « Le "corps politique" aux XVIe et XVIIe siècles : avatars d'une métaphore », dans *Actes des congrès de la Société française Shakespeare*, n° 9, 1991, p. 53-79.

MORENO TOSCANO Alejandra, *Geografía económica de México (siglo XVI)*, Mexico, Colegio de México, 1968.

MORICEAU Jean-Marc, « Fermage et métayage (XIIe-XIXe siècle) », dans *Histoire et sociétés rurales*, 1, n° 1, 1994, p. 155-90.

MORINEAU Michel, *Incroyables gazettes et fabuleux métaux : les retours des trésors américains d'après les gazettes hollandaises*, Paris, Maison des sciences de l'homme, 1985.

MORLON Pierre, *Comprendre l'agriculture paysanne dans les Andes centrales : Pérou, Bolivie*, Paris, INRA, 1992.

MORRISEY Richard J., « Colonial agriculture in New Spain », dans *Agricultural History*, 31, n° 3, 1957, p. 24-29.

MOSCOSO Francisco, *Lucha agraria en Puerto Rico, 1541-1545 : un ensayo de historia*, San Juan de Puerto Rico, Instituto de cultura puertorriqueña, 1997.

MOYA PONS Frank, « El Caribe, Tierra Firme, Darién y Centroamérica », dans éd. Frank Moya Pons et Franklin Pease, *Historia general de América Latina*, 2 : p. 109-34, Madrid, Trotta, vol. 2, 2000.

MURIEL Josefina, *Hospitales de la Nueva España*, Mexico, UAM, 1990.

MUSSET Alain, « Les jardins préhispaniques », dans *Trace*, 10 1986, p. 59-73.

———, *Villes nomades du Nouveau Monde*, Paris, EHESS, 2002.

———, « Décrire pour gouverner. Les “Relations qui doivent être faites pour la description des Indes” de 1577 », dans éd. Giorgio Blundo et Jean-Pierre Olivier de Sardan, *Pratiques de la description*, p. 135-61, Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, 2003.

NADEAU Carolyn A., *Food matters : Alonso Quijano's diet and the discourse of food in early modern Spain*, Toronto, University of Toronto Press, 2016.

NEVEUX HUGUES, Jacquart Jean et LE ROY LADURIE Emmanuel, *Histoire de la France rurale. Tome 2, L'âge classique, 1340-1789*, Paris, Seuil, 1975.

NEWSON Linda A., « The demographic collapse of native peoples of the Americas, 1492-1650 », dans éd. Warwick Bray, *The meeting of two worlds : Europe and the Americas, 1492–1650*, p. 247-88, Oxford, Oxford University Press, 1993.

———, *Making medicines in early colonial Lima, Peru : apothecaries, science and society*, Leiden, Brill, 2017.

NIETO OLARTE Mauricio, « Historia natural y la apropiación del Nuevo Mundo en la Ilustración española », dans *Bulletin de l'Institut français d'études andines*, 32, n° 3, 2003, p. 417-29.

NOBLE Claire, « Spiritual practice and the designed landscape : monastic precinct gardens », dans *Studies in the history of gardens and designed landscapes*, 20, n° 3, 2000, p. 197-205.

NORTON Marcy, *Sacred gifts, profane pleasures : a history of tobacco and chocolate in the Atlantic world*, Ithaca-Londres, Cornell University Press, 2008.

———, « Subaltern technologies and early modernity in the Atlantic World », dans *Colonial Latin American Review*, 26, n° 1, 2017, p. 18-38.

———, *The tame and the wild : people and animals after 1492*, Cambridge-Londres, Harvard University Press, 2024.

O'HARA Sarah L. et METCALFE Sarah E., « The climate of Mexico since the Aztec period », dans *Quaternary International*, 43-44 janvier 1997, p. 25-31.

O'HARA Sarah L., STREET-PERROTT F. Alayne et BURT Timothy P., « Accelerated soil erosion around a Mexican highland lake caused by prehispanic agriculture », dans *Nature*, 362, n° 6415, 1993, p. 48-51.

OLIVEIROS DE CASTRO Maria Teresa, *La agricultura de los reinos españoles en tiempo de los reyes catolicos*, Madrid, Instituto nacional de investigaciones agronómicas, 1968.

ORANTIN Mickaël, *Les prêches du labeur. Anthropologie historique du travail dans les missions jésuites du Paraguay (1609-1768)*, Thèse de doctorat, Université Sorbonne Nouvelle, 2022.

ORTEGA Francisco, « Ni nación ni parte integral. “Colonia”, de vocablo a concepto en el siglo XVIII iberoamericano », dans *Prismas*, 15, n° 1, 2011, p. 11-29.

OSS Adriaan C. Van, « Mendicant expansion in New Spain and the extent of the colony (sixteenth century) », dans *Estudios Latinoamericanos y del Caribe*, 21 1976, p. 32-56.

———, « Architectural activity, demography and economic diversification : regional economies of colonial Mexico », dans *Jahrbuch für Geschichte Lateinamerikas*, 16, n° 1, 1979, p. 97-145.

OSTROM Elinor, *Governing the commons : the evolution of institutions for collective action*, Cambridge, Cambridge University Press, 1990.

PANIAGUA PÉREZ Jesús, MOROCHO GAYO Gaspar, PANIAGUA Pérez Jesús et VALENCIA Pedro de (dir.), « Estudio introductorio », *Obras completas. Relaciones de Indias. 1. Nueva Granada y Virreinato de Perú*, 5 : p. 63-107, León ; Badajoz, Universidad de León, vol. 5, 2001, 10 vol.

PARDO-TOMÁS José, « The convent as a space for Novohispanic medical culture », dans éd. Doris Moreno, *The complexity of Hispanic religious life in the 16th–18th centuries*, p. 124-52, Leiden, Boston, Brill, 2020.

PAREDES MARTÍNEZ Carlos, *La región de Atlixco, Huaquechula y Tochimilco : la sociedad y su agricultura en el siglo XVI*, Puebla, CIESAS-Fondo de cultura económica, 1991.

PARSONS Christopher M. et MURPHY Kathleen S., « Ecosystems under sail : specimen transport in the eighteenth-Century French and British Atlantics », dans *Early American Studies: An Interdisciplinary Journal*, 10, nº 3, 2012, p. 503-29.

PASTRANA Salcedo Tarsicio, « Huertas virreinales : ma multiplicidad de su función », dans *Esencia y Espacio*, 34 2012, p. 20-33.

PAZ Sánchez Manuel de, « El trigo de los pobres. La recepción del maíz en el Viejo Mundo », dans *Batey*, 5, nº 5, 2013, p. 142-83.

PECCI Alessandra, MILETO Simona, ISLAS Orozco Mirsa et LÓPEZ LUJÁN Leonardo, « Análisis de residuos orgánicos en botijas coloniales recuperadas durante las excavaciones del proyecto Templo Mayor en el centro histórico de la ciudad de México », dans *Boletín de la Sociedad Geológica Mexicana*, 76, nº 2, 2024, p. 1-14.

PELLIER Marion, « Description, observation et appropriation. Les étapes de la circulation du savoir médico-médicinal au Brésil (XVIe-XVIIe siècles) », communication au congrès de l'Institut des Amériques, Lyon, 14 juin 2023.

PEÑA-CHOCARRO Leonor, PÉREZ- JORDÀ Guillem, ALONSO Natàlia, ANTOLÍN Ferran, TEIRA-BRIÓN Andrés, TERESO João Pedro, MONTES MOYA Eva María et LÓPEZ REYES Daniel, « Roman and medieval crops in the Iberian Peninsula : A first overview of seeds and fruits from archaeological sites », dans *Quaternary International*, 499 2019, p. 49-66.

PÉREZ PASTOR Cristóbal, *La imprenta en Toledo : descripción bibliográfica de las obras impresas en la imperial ciudad desde 1483 hasta nuestros días*, Madrid, Manuel Tello, 1887.

PÉREZ SAMPER María de los Ángeles, « Entre el paraíso de la abundancia y el infierno del hambre: mitos y realidades », dans *Cuadernos de historia moderna*, 14 2015, p. 173-96.

———, « Las legumbres en la cocina cortesana de los Austrias », dans éd. Félix Labrador Arroyo et Jorge Pajarín Domínguez, *« Legumbres del Rey » : mesa y alimentación en la corte (siglos XVI-XIX)*, p. 89-102, Madrid, Dykinson, 2021.

PÉREZ-JORDÀ Guillem, PEÑA-CHOCARRO Leonor, GARCÍA FERNÁNDEZ Marcos et VERA RODRÍGUEZ Juan Carlos, « The beginnings of fruit tree cultivation in the Iberian Peninsula : plant remains from the city of Huelva (southern Spain) », dans *Vegetation History and Archaeobotany*, 26, nº 5, 2017, p. 527-38.

PÉREZ-ROCHA Emma, *La tierra y el hombre en la villa de Tacuba durante la época colonial*, Mexico, INAH, 1982.

PHELAN John Leddy, *The millennial kingdom of the Franciscans in the New World : a study of the writings of Gerónimo de Mendieta (1525-1604)*, Berkeley, University of California Press, 1956.

PILCHER Jeffrey M., *Que vivan los tamales ! Food and the making of Mexican identity*, Albuquerque, University of New Mexico Press, 1998.

PIMENTEL Juan, « The Iberian vision : science and empire in the framework of a universal monarchy, 1500-1800 », dans *Osiris*, 15, nº 1, 2000, p. 17-30.

PIMENTEL Juan et PARDO-TOMÁS José, « And yet, we were modern. The paradoxes of Iberian science after the grand narratives », dans *History of Science*, 55, nº 2, 2017, p. 133-47.

PINO-DÍAZ Fermín del, « Acerca de las traducciones de Acosta (1590) : ¿tradiciones o traiciones? », dans éd. Pilar Latasa, *Discursos coloniales : texto y poder en la América hispana*, Madrid-Francfort, Iberoamericana Vervuert, 2011.

PIRON Sylvain, *L'occupation du monde*, Bruxelles, Zones sensibles, 2020.

PIROTTE Jean, « Sacraliser l'espace. Le travail du paysage dans les missions catholiques (XVIe-XXe siècles) », dans *Histoire, monde et cultures religieuses*, n° 37, n° 1, 2016, p. 33-48.

POMATA Gianna, « Observation rising : birth of an epistemic genre, ca. 1500-1650 », dans éd. Lorraine Daston et Elizabeth Lunbeck, *Histories of scientific observation*, p. 45-80, Chicago-Londres, University of Chicago Press, 2011.

POOLE Stafford, *Juan de Ovando : governing the Spanish Empire in the reign of Philip II*, Norman, University of Oklahoma Press, 2004.

POUTRIN Isabelle, *Convertir les musulmans. Espagne, 1491-1609*, Paris, Presses Universitaires de France, 2012.

PREM Hanns J., *Milpa y hacienda : tenencia de la tierra indígena y española en la cuenca del Alto Atoyac, Puebla, México, 1520-1650*, Mexico, Fondo de cultura económica, 1988.

PROVOST Georges, « Réforme catholique et jardins conventuels en Bretagne », dans éd. Florent Quellier et Georges Provost, *Du Ciel à la Terre. Clergé et agriculture, XVIe-XIXe siècles*, p. 41-54, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2008.

PUERTO SARMIENTO Francisco Javier, *La leyenda verde : naturaleza, sanidad y ciencia en la corte de Felipe II (1527-1598)*, Valladolid, Junta de Castilla y León, 2003.

PULIDO RULL Ana, *Mapping indigenous land. Native land grants in colonial New Spain*, Norman, University of Oklahoma Press, 2021.

PURCELL Nicholas et HORDEN Peregrine, *The corrupting sea : a study of Mediterranean history*, Oxford ; Malden, Blackwell, 2000.

QUELLIER Florent, *Des fruits et des hommes. L'arboriculture fruitière en Île-de-France (vers 1600-vers 1800)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2003.

———, « Le jardin fruitier-potager, lieu d'élection de la sécurité alimentaire à l'époque moderne », dans *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 51, n° 3, 2004, p. 66-78.

———, « L'automne horticole du Moyen Age, permanences médiévales dans les traités de jardinage de la première modernité (1486-1652) », dans *Archéologie du Midi médiéval*, 23, n° 1, 2005, p. 109-17.

———, « Le jardinage, une signature du bon prêtre tridentin (XVIIe-XVIIIe siècle) », dans éd. Florent Quellier et Georges Provost, *Du Ciel à la Terre. Clergé et agriculture, XVIe-XIXe siècles*, p. 27-39, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2008.

———, « Culture de la faim et pratiques alimentaires à l'époque moderne », dans éd. Martin Bruegel, *Profusion et pénurie : Les hommes face à leurs besoins alimentaires*, p. 85-101, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2009.

———, *Histoire du jardin potager*, Paris, Armand Colin, 2012.

QUIJANO Francisco, « Pensar la comunidad política en la Nueva España del siglo XVI. Un programa de trabajo de historia intelectual », dans *Signos históricos*, 20, n° 39, 2018, p. 24-49.

QUIRÓS GARCÍA Mariano, « El *Libro de agricultura* de Gabriel Alonso de Herrera : notas críticas a propósito de sus cuatro primeras ediciones », dans *Diálogos*, 8, n° 2, 2020, p. 120-44.

———,, « El *Libro de agricultura* de Gabriel Alonso de Herrera : un texto en busca de edición », dans *Criticón*, n° 123, 1 janvier 2015, p. 105-31.

RÁBADE OBRADÓ María del Pilar, *Una élite de poder en la corte de los Reyes Católicos: los judeoconversos*, Madrid, Sigilo, 1993.

RAGON Pierre, « Entre religion métisse et christianisme baroque : les catholicités mexicaines XVIe-XIXe siècles », dans *Histoire et missions chrétiennes*, 5, n° 1, 2008, p. 14-36.

———, « La muerte cristiana entre la pastoral evangelizadora y las prácticas Indígenas. Un acercamiento comparativo (México central y los Andes del centro-sur, siglo XVI-principio del XVII) », dans *Chungara*, 44, nº 4, 2012, p. 691-705.

RAMÍREZ RODRÍGUEZ Rodolfo, « Especialización agrícola de la región de los Llanos de Apan : el surgimiento del cultivo del maguey de aguamiel (siglos XVI-XVIII) », dans *Estudios de Historia Novohispana*, nº 64, 2021, p. 41-81.

RAMON-LACA Luis, « The introduction of cultivated citrus to Europe via Northern Africa and the Iberian Peninsula », dans *Economic Botany*, 57, nº 4, 2003, p. 502-14.

RAPP Francis, *L'Église et la vie religieuse en Occident à la fin du Moyen Âge*, Paris, Presses universitaires de France, 1971.

REIGNIEZ Pascal, *L'outil agricole en France au Moyen Âge*, Paris, Errance, 2002.

REITZ Elizabeth J. et MCEWAN Bonnie G., « Animals, environment and the Spanish Diet at Puerto Real », dans éd. Kathleen A Deagan, *The archaeology of a sixteenth-century Spanish town in Hispaniola*, p. 287-334, Gainesville, University Press of Florida, 1995.

RENTON Kathryn, *Feral empire : horse and human in the early modern Iberian world*, Cambridge, Cambridge University Press, 2024.

RICARD Robert, *La « conquête spirituelle » du Mexique : essai sur l'apostolat et les méthodes missionnaires des Ordres Mendiants en Nouvelle-Espagne de 1523-24 à 1572*, Paris, Institut d'ethnologie, 1933.

RIDELLA Renato Gianni, ALZAGA GARCÍA Milagros, ENRÍQUEZ MACÍAS Genoveva, GALLARDO ABÁRZUZA Mercedes et HIGUERAS-MILENA José Manuel, « The Cadiz-Delta II wreck : the San Giorgio, a Genoese merchantman sunk by Francis Drake in 1587 », dans *Archeologia postmedievale : società, ambiente, produzione*, 20 2016, p. 11-63.

RIGBY Nigel, « The politics and pragmatics of seaborne plant transportation, 1769–1805 », dans éd. Margarette Lincoln, *Science and Exploration in the Pacific : European Voyages to the Southern Oceans in the Eighteenth Century*, p. 81-100, Woodbridge, Boydell, 1998.

RILEY Micheal, *The estate of Fernando Cortes in the Cuernavaca area of Mexico, 1522-1547*, Thèse de doctorat, The University of New Mexico, 1965.

———, « Fernando Cortés and the Cuernavaca Encomiendas, 1522–1547 », dans *The Americas*, 25, nº 1, 1968, p. 3-24.

———, « Land in Spanish enterprise : colonial Morelos 1522-1547 », dans *The Americas*, 27, nº 3, 1971, p. 233-51.

———, « Labor in Cortesian enterprise: the Cuernavaca area, 1522-1549 », dans *The Americas*, 28, nº 3, 1972, p. 271-87.

RÍO MORENO Justo L. del, *Los inicios de la agricultura europea en el Nuevo Mundo, 1492-1542*, Séville, ASAJA-Caja Rural Sevilla, 1991.

———, « La concepción caballeresca de la vida en la conquista de América. Hidalguía y Caballería », dans éd. Eufemio Lorenzo Sanz, *Proyección histórica de España en sus tres culturas, Castilla y León, América y el Mediterráneo*, 1 : p. 265-78, Valladolid, Junta de Castilla y León, vol. 1, 1993.

———, « Los mercados del azúcar y el vino y las relaciones entre Andalucía y Canarias (1550-1600) », dans éd. Francisco Morales Padrón, *X Coloquio de Historia Canario-Americana*, 1 : p. 217-34, Las Palmas de Gran Canaria, Cabildo insular de Gran Canaria, vol. 1, 1994.

———, « Comercio transatlántico y comercio regional ganadero en América (1492-1542) », dans *Trocadero*, nº 6, 1995, p. 231-48.

———, *Los inicios de la agricultura europea en el Nuevo Mundo, 1492-1542*, Santo Domingo, Academia Dominicana de la Historia, 2012.

RIVERO HERNÁNDEZ Iván, *De las nubes a la laguna : tributos y tamemes mixtecos en la ciudad de México, 1522-1560*, Zamora, El Colegio de Michoacán, 2016.

ROBLES MACÍAS Luis, « Amerigo Vespucci en Sanlúcar de Barrameda en 1496 », dans *Cartare*, n° 5, 2015, p. 1-30.

———, « La armada a Indias de Peralonso Niño en 1496 », dans *Anuario de Estudios Americanos*, 75, n° 1, 2018, p. 15-41.

RODICIO GARCÍA Sara, « Osorno y su condado. El señorío y el condado de Osorno », dans *Publicaciones de la Institución Tello Téllez de Meneses*, n° 62, 1991, p. 337-484.

RODRÍGUEZ-ALEGRÍA Enrique, « Eating like an Indian : negotiating social relations in the Spanish colonies », dans *Current Anthropology*, 46, n° 4, 2005, p. 551-73.

ROHLAND Eleonora, *¿Historia entrelazada y el medio ambiente? transformaciones socioambientales en el Caribe, 1492-1800*, trad. Erika Abril, Bielefeld, Kipu-Verlag, 2020.

ROJAS José Luis de, *Cambiar para que yo no cambie : la nobleza indígena en la Nueva España*, Buenos Aires-Montevideo-Mexico, SB, 2010.

ROJAS RABIELA Teresa (dir.), *La agricultura chinampera: compilación histórica*, Chapingo, Universidad Autónoma Chapingo, Dirección de Difusión Cultural, 1983.

———, *Las siembras de ayer : la agricultura indígena del siglo XVI*, Mexico, SEP, 1988.

———, « La tecnología agrícola mesoamericana en el siglo XVI », dans éd. Teresa Rojas Rabiela et William T Sanders, *Historia de la agricultura. Época prehispánica-siglo XVI*, 1 : p. 129-232, Mexico, INAH, vol. 1, 1989, 2 vol.

———, *La agricultura en tierras mexicanas desde sus orígenes hasta nuestros días*, Mexico, Grijalbo, 1991.

———, « Formación histórica de la agricultura campesina novohispana », dans éd. Mario Humberto Ruz Sosa, *Semillas de industria : transformaciones de la tecnología indígena en las Américas*, p. 167-94, Mexico, CIESAS, 1994.

ROJAS RABIELA Teresa et SANDERS William T. (dir.), *Historia de la agricultura. Época prehispánica-siglo XVI*, Mexico, INAH, 1989, 2 vol.

ROMERO FRIZZI María de los Ángeles, *Economía y vida de los españoles en la Mixteca Alta : 1519- 1720*, Mexico, INAH, 1990.

ROMERO Guadalupe Albi, « La sociedad de Puebla de los Ángeles en el siglo XVI », dans *Jahrbuch für Geschichte Lateinamerikas*, 7, n° 1, 1970.

ROMIEUX Yannick, « Le transport maritime des plantes au XVIIIe siècle », dans *Revue d'histoire de la pharmacie*, 92, n° 343, 2004, p. 405-18.

ROUX Rodolfo de, *Los laberintos de la esperanza*, Bogota, CINEP, 1993.

ROZIER François, *Cours complet d'agriculture*, Paris, Rue et maison Serpente, vol. 3, 1797.

RUAS Marie-Pierre, MANE Perrine, PUIG Carole, HALLAVAN Charlotte, PRADAT Bénédicte, OUERFELLI Mohamed, ROS Jérôme, ALEXANDRE-BIDON Danièle et DURAND Aline, « Regard pluriel sur les plantes de l'héritage arabo-islamique en France médiévale », p. 347-76, Paris, La Découverte, 2015.

RUBIAL GARCÍA Antonio, « Santiago de Ocuituco. La organización económica de un convento rural agustino a mediados del siglo XVI », dans *Estudios de historia novohispana*, 7 1981, p. 2-28.

———, « El paraíso encontrado. La representación retórico-religiosa de la naturaleza en Nueva España », dans *Boletín de Monumentos Históricos*, 18, n° 3, 2010, p. 5-33.

RUIZ IBÁÑEZ José Javier, « Les acteurs de l'hégémonie hispanique, du monde à la péninsule Ibérique », dans *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 69, n° 04, 2014, p. 927-54.

RUIZ MEDRANO Ethelia, *Gobierno y sociedad en Nueva España : segunda Audiencia y Antonio de Mendoza*, Zamora, El Colegio de Michoacán, 1991.

RUIZ PÉREZ Pedro, « L'auteur caché : *Pérez de Oliva y la dignidad del hombre* », dans *e-Spania*, nº 29, 2018, http:// journals.openedition.org/e-spania/27345, consulté le 23 octobre 2024.

RUVALCABA Mercado Jesús, *Agricultura india en Cempoala, Tepeapulco y Tulancingo : siglo XVI*, Mexico, Departamento del distrito federal, 1985.

———, « Comidas y dietas en Europa y Mesoamérica durante el siglo XVI », dans *Perspectivas Latinoamericanas*, 14 2017, p. 1-22.

SAFIER Neil, « Spies, dyes and leaves : agro-intermediaries, Luso-Brazilian couriers, and the worlds they sowed », dans éd. Simon Schaffer, Lissa Roberts, Kapil Raj et James Delbourgo, *The Brokered World: Go-Betweens and Global Intelligence*, p. 239-68, Sagamore Beach, Science History Publications, 2009.

SAGARRA GAMAZO Adelaida, *Juan Rodríguez de Fonseca, su imagen y su obra*, Valladolid, Universidad de Valladolid, 2005.

SALDARRIAGA Gregorio, *Alimentación e identidades en el nuevo reino de Granada, siglos XVI y XVII*, Bogota, Universidad del Rosario, 2011.

———, « El trigo en el Nuevo Reino de Granada, siglos XVI y XVII : imposición y establecimiento de un eje alimentario entre las poblaciones indígenas », dans éd. Diana Bonnett Vélez, *Una obra para la historia : homenaje a Germán Colmenares*, p. 57-84, Bogota, Universidad del Rosario, 2015.

———, « Comer y ser : la alimentación como política de la diferenciación en la América española, siglos XVI y XVII », dans *Varia Historia*, 32, nº 58, 2016, p. 53-77.

SALICE Giampaolo, « Una "logistica" della colonizzazione interna nell'Europa d'età moderna? », dans *Quaderni di Scienza Politica*, 11, nº 2, 2020, p. 115-34.

SALOMON Noël, *La campagne de Nouvelle Castille à la fin du XVIe siècle d'après les* « Relaciones topográficas », Paris, SEVPEN, 1964.

———, *Recherches sur le thème paysan dans la « comedia » au temps de Lope de Vega*, Bordeaux, Féret & Fils, 1965.

SALVUCCI Richard J., *Textiles and capitalism in Mexico : an economic history of the obrajes, 1539-1840*, Princeton, Princeton University Press, 1992.

SÁNCHEZ RAMOS Valeriano, « Repoblación y defensa en el reino de Granada: campesinos-soldados y soldados-campesinos », dans *Chronica Nova*, nº 22, 1995, p. 357-88.

SANDERS William T., « Tecnología agrícola, economía y política : una introducción », dans éd. Teresa Rojas Rabiela et William T Sanders, *Historia de la agricultura. Época prehispánica-siglo XVI*, p. 9-52, Mexico, INAH, 1989, 2 vol.

SANDMAN Alison, *Cosmographers vs. pilots : navigation, cosmography, and the state in early modern Spain*, Thèse de doctorat, University of Wisconsin, 2001.

———, « Mirroring the world : sea charts, navigation, and territorial claims in sixteenth-century Spain », dans éd. Pamela Smith et Paula Findlen, *Merchants and marvels. Commerce, science, and art in early modern Europe*, p. 83-108, New York, Routledge, 2013.

SANDMAN Alison et ASH Eric H., « Trading expertise : Sebastian Cabot between Spain and England », dans *Renaissance Quarterly*, 57, nº 3, 2004, p. 813-46.

SANTIAGO CORTEZ Felipe, « De macehuales a nobles : el caso de la familia Villegas Chimal en el norte del valle de Toluca, del siglo XVI-XVIII », dans *Revista Complutense de Historia de América*, 48 2022, p. 251-71.

SANTOS GARCÍA Inés María, « El oficio de maestre en la Carrera de Indias », dans *Revista general de marina*, 263 2012, p. 23-39.

SANTUS Cesare, « Le vin de messe en question : controverses et expériences au Saint-Office », dans éd. Marie Lezowski et Yann Lignereux, *Matière à discorde. Les objets chrétiens dans les conflits modernes*, p. 187-98, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2021.

SARABIA VIEJO María Justina, *Don Luis de Velasco, virrey de Nueva España, 1550-1564*, Séville, CSIC, 1978.

SCHÄFER Ernst, *El consejo real y supremo de las Indias : su historia, organización y labor administrativa hasta la terminación de la casa de Austria*, Séville, Universidad de Sevilla, 1935.

SCHMIDT Peer, « Agricultura y medio ambiente en la Nueva España del siglo XVI. La introducción de plantas y animales euroasiáticos en América », dans éd. María Justina Sarabia Viejo, *Europa e Iberoamérica : cinco siglos de intercambios*, 2 : p. 297-319, Séville, AHILA, vol. 2, 1992, 3 vol.

SCHWARTZ Stuart B., « The Plantations of St. Benedict: the Benedictine sugar mills of colonial Brazil », dans *The Americas*, 39, n° 01, 1982, p. 1-22.

Seed Patricia, « "Are these not also men?' : The Indians" humanity and capacity for Spanish civilisation », dans *Journal of Latin American Studies*, 25, n° 3, 1993, p. 629-52.

SEGEV Ran, « "For the sciences migrate, just like people" : the case of botanical knowledge in the early modern Iberian empires », dans *Perspectives on Science*, 30, n° 4, 2022, p. 732-56.

———, *Sacred habitat : nature and Catholicism in the early modern Spanish Atlantic*, University Park, Pennsylvania State University press, 2023.

SENMARTIN Émilie, *Formation et transformations d'une élite coloniale : Puebla (1560-1639)*, Thèse de doctorat, Université Toulouse II, 2017.

SERJEANT Robert, « Ḥaḍramawt to Zanzibar : The pilot-poem of the Nākhudhā Sa'īd Bā Ṭāyi' of Al Ḥāmī », dans *Paideuma*, 28 1982, p. 109-27.

SERRANO Teresa Eleazar, *Fundaciones de los padres carmelitas descalzos en la Nueva España (Tlacopac I)*, Mexico, SEP, INAH, 2018.

SESÉ Bernard, « Poétique du jardin mystique selon Thérèse d'Avila et Jean de la Croix », dans *HispanismeS. Revue de la Société des Hispanistes Français*, n° 6 (hors série), 19 mai 2024, journals.openedition.org/hispanismes/19348, consulté le 15 mai 2025.

SHAPIN Steven, *A social history of truth : civility and science in seventeenth-century England*, Chicago-London, University of Chicago Press, 1994.

SIGAUT François, « Quelques notions de base en matière de travail du sol dans les anciennes agricultures européennes », dans *Journal d'agriculture traditionnelle et de botanique appliquée*, 24, n° 2, 1977, p. 139-69.

———, « Les spécificités de l'épeautre et l'évolution des techniques », dans éd. Jean-Pierre Devroey et Jean-Jacques Van Mol, *L'épeautre, histoire et ethnologie*, Treignes, Dire, 1989, p. 29-49.

———, « La faux, un outil emblématique de l'agriculture européenne », dans éd. Georges Comet, *L'outillage agricole*, p. 281-95, Toulouse, Presses universitaires du Midi, 2003.

———, « Labourer, pour quoi faire ? Les fonctions des instruments aratoires dans les agricultures d'autrefois », article inédit, 2006, https://www.francois-sigaut.com/index.php/inedits/52-articles-inedits/472-2006-2, consulté le 20 mars 2025.

SIMPSON Lesley Byrd, *Exploitation of land in central Mexico in the sixteenth century*, Berkeley, University of California Press, 1952.

SKOPYK Bradley, *Colonial cataclysms : climate, landscape, and memory in Mexico's little ice age*, Tucson, University of Arizona Press, 2020.

SLUYTER Andrew, « The ecological origins and consequences of cattle ranching in sixteenth-century New Spain », dans *Geographical Review*, 86, n° 2, 1996, p. 161-77.

SOLANO Francisco de, « La modelación social como política indigenista de los franciscanos en la Nueva España (1524-1574) », dans *Historia Mexicana*, 28, nº 2, 1978, p. 297-322.

———, *Cuestionarios para la formación de las relaciones geográficas de Indias : siglos XVI/XIX*, Madrid, CSIC, 1988.

SPANOGHE Sander, « Los salarios dentro del sistema del repartimiento forzoso en el Valle de México, 1549-1632 », dans *Anuario de Estudios Americanos*, 54, nº 1, 1997, p. 43-64.

SPARY Emma, « "Peaches which the patriarchs lacked" : natural history, natural resources, and the natural Economy in France », dans *History of Political Economy*, 35 2003, p. 14-41.

STEVENS-ARROYO Anthony, « The inter-Atlantic paradigm : The failure of Spanish medieval colonization of the Canary and Caribbean islands », dans *Comparative studies in society and history*, 35, nº 3, 1993, p. 515-43.

STEWART Daniel, « Abastecimiento de trigo y harina al ejército de Arauco durante el gobierno de Francisco Laso de la Vega (1625-1640) », dans *Revista iberoamericana de viticultura, agroindustria y ruralidad*, 11, nº 31, 2024, p. 174-93.

STOLL Émilie et SIMENEL Romain (dir.), *La grande migration des plantes et des humains*, Paris, Delachaux et Niestlé, 2024.

STRESSER-PÉAN Guy, *El arado criollo en México y América central*, Mexico, Centre d'Études Mexicaines et Centraméricaines, 1988.

SUAREZ SANCHEZ DE LEON Juan Luis, « Pedro de Valencia », in Real Academia de la Historia (éd.), *Diccionario Biográfico electrónico*, consulté le 21 mai 2024.

SUPER John C., *La vida en Querétaro durante la colonia : 1531-1810*, trad. Mercedes Pizarro, Mexico, Fondo de cultura económica, 1983.

———, *Food, conquest, and colonization in Sixteenth-century Spanish America*, Albuquerque, University of New Mexico Press, 1988.

SYNOWIECKI Jan, « Plantes sous serres : Acclimatation, conservation de la nature et savoirs végétaux à Paris au XVIIIe siècle », dans *Journal for Eighteenth-Century Studies*, 45, nº 3, 2021, p. 1-27.

TAMAYO Fausto Marín, *Huexotitla : la propiedad privada del molino activo más antiguo de América*, Puebla, Centro de Estudios Históricos de Puebla, 1959.

TASSIN Jacques, « Les plantes invasives : un ajustement du vivant à notre monde », dans éd. Cosimo Lacirignola, *Les objectifs de développement durable : opportunités méditerranéennes*, p. 125-38, Paris, L'Harmattan, 2016.

TÉLLEZ ANGUITA Francisco-José, « Introducción a la colonización y repartimiento de la Sierra de Jaén en el siglo XVI », dans *Chronica Nova*, nº 16, 1988, p. 169-80.

TEMPÈRE Delphine, *Vivre et mourir sur les navires du Siècle d'or*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2009.

TERÁN Fernando de, *El sueño de un orden : la ciudad hispanoamericana*, Madrid, CEHOPU, 1989.

TERRACIANO Kevin, « Reading between the lines of Book 12 », dans éd. Jeanette Favrot Peterson et Kevin Trerraciano, *The Florentine codex. An encyclopedia of the Nahua world in sixteenth-century Mexico*, p. 45-62, Austin, University of Texas Press, 2019.

THOMAS Adrian P., « The establishment of Calcutta botanic garden : plant transfer, science and the East India Company », dans *Journal of the Royal Asiatic Society*, 16, nº 2, 2006, p. 165-77.

THOMAS Jérôme, « Évangéliser par le corps. La policía cristiana dans les Andes au XVIe siècle », dans *Cahiers d'études du religieux*, nº 11, 2013.

———, *L'évangélisation des populations andines au XVIe siècle :* « policía cristiana » *et conquête des corps*, Paris, Les Indes savantes, 2014.

TINTERRI Daniele, *Divergenze parallele. Negroponte e Chio : due colonie latine nel Levante greco (metà XIV-metà XV sec.)*, Thèse de doctorat, EHESS, 2016.

TITO ROJO José, « Permanencia y cambio en los jardines de la Granada morisca (1492-1571) : los cármenes y el paisaje urbano », p. 421-46, Madrid, Sociedad Estatal para la Conmemoración de los Centenarios de Felipe II y Carlos V, 1998.

TOUSSAINT Manuel, *La conquista de Pánuco*, Mexico, Colegio Nacional, 1948.

TOWNSEND Camilla, « "What in the world have you done to me, my lover?" Sex, servitude, and politics among the pre-Conquest Nahuas as seen in the *Cantares mexicanos* », dans *The Americas*, 62, nº 3, 2006, p. 349-89.

TRAUTMANN Wolfgang, *Las transformaciones en el paisaje cultural de Tlaxcala durante la época colonial : una contribución a la historia de México bajo especial consideración de aspectos geográfico-económicos y sociales*, Wiesbaden, Steiner, 1981.

TRINQUIER Jean et SCHNEIDER Pierre, *Le poivre, fragments d'histoire globale : circulations et consommations, de l'Antiquité à l'époque moderne*, Paris, Hermann, 2022.

TUTINO John, *Making a new world: founding capitalism in the Bajío and Spanish North America*, Durham, Duke University Press, 2011.

VALESEY Chris M., *Managing the herd : Nahuas, animals, and colonialism in sixteenth-century New Spain*, Pennsylvania State University, 2019.

VALLE PAVÓN Guillermina del, « Desarrollo de la economía mercantil y construcción de los caminos México-Veracruz en el siglo XVI », dans *América Latina en la historia económica*, nº 27, 2007, p. 5-49.

VALLE Rafael Heliodoro, « The history of wine in Mexico », dans *American Journal of Enology and Viticulture*, 9, nº 3, 1958, p. 146-54.

VARGAS BETANCOURT Margarita, « Caciques tlatelolcas y tenencia de la tierra en el siglo XVI. Don Juan Quauiconoc y don Juan de Austria, en los casos de doña Leonor y doña María Coatonal », dans *Nuevo mundo, mundos nuevos*, 2011.

VASSBERG David E., *Land and society in golden age Castile*, Cambridge, Cambridge University Press, 1984.

VELA SANTAMARÍA Francisco Javier et MARCOS MARTÍN Alberto, « Las grandes ciudades campesinas de Andalucía occidental en el siglo XVI. El caso de Jerez de la Frontera », 2 : p. 403-17, Cordoue, Caja Sur, vol. 2, 1978, 2 vol.

VERLINDEN Charles, « Italian influence in Iberian colonization », dans *The Hispanic American Historical Review*, 33, nº 2, 1953, p. 199-211.

VÉROT Jean-Baptiste, *L'arbre d'or et l'économie politique : Une histoire de la culture du mûrier en France (XVIIe-XVIIIe siècles)*, Thèse de doctorat, Université d'Avignon, 2023.

VILLARROEL FERNÁNDEZ Irene, « La edición de textos clásicos latinos en el taller complutense de Arnao Guillén de Brocar », dans *Revista de Estudios Latinos*, 19 2019, p. 111-30.

VINCENT Bernard, « Consommation alimentaire en Andalousie orientale. Les achats de l'hôpital royal de Guadix, 1581-1582 », dans *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 30, nº 2-3, 1975, p. 445-53.

———, « L'esclavage dans la péninsule Ibérique à l'époque moderne », dans éd. Myriam Cottias, Elisabeth Cunin et António de Almeida Mendes, *Les traites et les esclavages : perspectives historiques et contemporaines*, p. 67-75, Paris, Karthala, 2010.

———, *L'Islam d'Espagne au XVIe siècle : résistances identitaires des morisques*, Saint-Denis, Éditions Bouchène, 2017.

VIQUEIRA Carmen, « El significado de la legislación sobre mano de obra indígena de los obrajes de paños, 1567-1580 », dans *Historia Mexicana*, 35, nº 1, 1985, p. 33-58.

VOLTI Panayota, *Les couvents des ordres mendiants et leur environnement à la fin du Moyen Âge*, Paris, CNRS, 2016.

WAGNER Henry Raup, *The life and writings of Bartolome de las Casas*, Albuquerque, University of New Mexico Press, 1967.

WAKE Eleanor, « Codex Tlaxcala : new insights and new questions », dans *Estudios de cultura náhuatl*, 33 2002, p. 91-140.

WALLIS Patrick et WRIGHT Catherine, « Evidence, artisan experience, and authority in early modern England », dans éd. Pamela H Smith, Amy RW Meyers et Harold J Cook, *Ways of making and knowing : the material culture of empirical knowledge*, p. 138-63, New York, Bard Graduate Center, 2014.

WARD R. Gerard et BROOKFIELD Muriel, « The dispersal of the coconut : did it float or was it carried to Panama? », dans *Journal of Biogeography*, 19, nº 5, 1992, p. 467-80.

WARREN Fintan B., *Vasco de Quiroga and his Pueblo-Hospitals of Santa Fe*, Washington, Academy of American Franciscan History, 1963.

WECKMANN Luis, *La herencia medieval de Mexico*, Mexico, El Colegio de México, 1984, 2 vol.

WEST Robert C., « Early silver mining in New Spain, 1531–1555 », dans éd. Peter Bakewell, *Mines of silver and gold in the Americas*, p. 57-73, Londres, Routledge, 1997.

WHITAKER Arthur P., « The Spanish contribution to American agriculture », dans *Agricultural History*, 3, nº 1, 1929, p. 1-14.

WILLIAMS Barbara J., « La producción y el consumo de maíz : un estudio preliminar de Tlanchiuhca, Tepetlaoztoc », dans éd. Teresa Rojas Rabiela, *Agricultura indígena : pasado y presente*, p. 209-26, Mexico, CIESAS, 1990.

WILLIAMS Patrick, « Francisco Tello de Sandoval », in Real Academia de la Historia (éd.), *Diccionario Biográfico electrónico*, consulté le 26 novembre 2024.

WOBESER Gisela von, *La formación de la hacienda en la época colonial : el uso de la tierra y el agua*, Mexico, UNAM, 1983.

WULF Andrea, *The invention of nature : Alexander von Humboldt's New World*, New York, Vintage books, 2016.

YACONO Xavier, « La colonisation militaire par les smalas de spahis en Algérie », dans *Revue Historique*, 242, nº 2, 1969, p. 347-94.

YUN CASALILLA Bartolomé (dir.), *Las redes del imperio. Élites sociales en la articulación de la Monarquía Hispánica, 1492-1714*, Madrid, Marcial Pons, 2009.

ZABALLA BEASCOECHEA Ana de, *Transculturación y misión en Nueva España : estudio historico-doctrinal del libro de los « coloquios » de Bernardino de Sahagún*, Pampelune, Universidad de Navarra, 1990.

———, « La discusión conceptual sobre el milenarismo y mesianismo en Latinoamérica », dans *Anuario de Historia de la Iglesia*, 10 2018, p. 353-62.

ZANETTI LECUONA Oscar, *Esplendor y decadencia del azúcar en las Antillas hispanas*, La Havane, Editorial de Ciencias Sociales, 2012.

ZAVALA Silvio, *La encomienda indiana*, Madrid, Centro de estudios históricos, 1935.

———, « Los trabajadores antillanos en el siglo XVI », dans *Revista de historia de américa*, nº 3, 1938, p. 60-88.

———, *El servicio personal de los indios en la Nueva España*, Mexico, El Colegio de México, 1984, 7 vol.

ZUÑIGA Jean-Paul, *Espagnols d'outre-mer : émigration, métissage et reproduction sociale à Santiago du Chili au XVIIe siècle*, Paris, EHESS, 2002.

———, « Le voyage d'Espagne : Mobilité géographique et construction impériale en Amérique hispanique », dans *Les Cahiers du Centre de recherches historiques*, n° 42, 2008, p. 177-92.

———, « "Muchos negros, mulatos y otros colores" : culture visuelle et savoirs coloniaux au XVIIIe siècle », dans *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 68, n° 1, mars 2013, p. 43-76.

———, « Recensements et proto-démographie impériale en Amérique espagnole au XVIIIe siècle : racialisation précoce ou biais historiographiques ? », dans *Revue d'histoire moderne & contemporaine*, 68, n° 3, 2021, p. 37-63.

———, *Constellations d'empire : territorialisation et construction impériale dans les Amériques hispaniques, XVIIe-XVIIIe siècle*, Madrid, Casa de Velázquez, 2023.

———, « Vies d'esclaves. Une autre perspective sur l'"esclavage atlantique" ? », dans *Esclavages & Post-esclavages*, n° 8, 2023, journals.openedition.org/slaveries/8944, consulté le 12 mai 2023.

———, « L'argument généalogique entre images et discours. Formes et usages de l'iconographie de la parenté en Amérique espagnole (XVIe-XVIIIe siècle) », dans *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 72, n° 2, 2025, p. 5-36.

GLOSSAIRE

Les entrées relatives au poids et volumes ont été établis à partir du dictionnaire de Gual Camarena, accessible en ligne.

Alarife : Maitre d'œuvres, architecte ou géomètre, celui chargé des constructions et du tracé des rues.

Alcalde : officier municipal, équivalent de l'échevin. L'*alcalde mayor* est responsable d'un chef-lieu et donc d'une juridiction plus étendue.

Alguacil/Alguazil : officier urbain responsable de la police. L'*alguacil* de l'Audience est responsable de la police à l'échelle de la vice-royauté.

Almud : en certains lieux, mesure équivalente au *celemín*, soit 4, 625 litres, que ce soit pour le volume ou la surface. Le lexicographe Sebastián de Covarrubias la décrit cependant au début du XVIIe siècle comme la moitié d'une fanègue (soit 27,75 litres).

Altepetl : agglomération mésoaméricaine et sa juridiction, qui était généralement discontinue dans l'espace.

Asiento : Contrat signé avec la Couronne pour mener une expédition, exploiter une ressource ou obtenir un monopole.

Audiencia real, Audience royale : tribunal et organe de gouvernement royal. Composée de plusieurs juges (*oidores*), d'un ou deux procureurs (*fiscal*) et d'un sergent (*alguazil mayor*), l'Audience était au sommet de l'exercice du pouvoir royal dans sa juridiction. Au Mexique, comme au Pérou, le président de l'Audience était le vice-roi.

Braza : unité de mesure correspondant à la brasse française, soit 1,67 mètre de long.

Caballería : Concession foncière octroyée en Nouvelle-Espagne par le vice-roi sur des terres royales. Sa superficie théorique était de 42 hectares.

Cabildo : conseil municipal, composé de *regidores*.

Cáhiz : Mesure de volume, correspondant environ à 666 litres, soit environ 12 fanègues.

Celemín : Unité de volume correspondant à 4,625 litres, soit un douzième de *fanega*. Unité de surface équivalente à environ 537 m^2.

Coa : voir *huictli*.

Congregación : processus de rassemblement et de déplacement forcé des populations autochtones décidées par la Couronne.

Corregidor : juge représentant le roi au sein de la juridiction municipale.

Encomienda, ***encomendero*** : Originairement employé en Espagne dans le cadre de la guerre contre les royaumes musulmans, il s'agit en Amérique d'un bénéfice accordé au titre de la conquête et dont le bénéficiaire est l'*encomendero*. Celui-ci se voyait « confier » un village autochtone et devait théoriquement assurer sa protection et son évangélisation, en échange de quoi il pouvait percevoir un tribut et des corvées. La volonté de faire des *encomiendas* de

véritables seigneuries héréditaires fut un enjeu de conflits violents avec la Couronne. En Nouvelle-Espagne, l'*encomienda* fut théoriquement abolie avec les Lois Nouvelles de 1542.

***Fanega*, fanègue** : Mesure de volume qui correspond à environ 55, 5 litres de grain. Elle exprime aussi une mesure de surface, correspondant à la surface que l'on peut semer avec une fanègue de volume. Francis Brumont l'estime à une surface comprise entre un quart et un tiers d'hectare.

Fiscal : procureur royal siégeant à l'Audience royale.

Juge de résidence/*juez de residencia* : Juge nommé par la Couronne pour enquêter sur les actions d'un officier royal à la fin de son mandat.

Huictli : bâton à la pointe endurcie typique de l'agriculture préhispanique utilisé comme une houe pour creuser des trous ou butter les plantes. Appelé *huictli* en Mésoamérique, les Espagnols utilisaient plutôt le terme *coa*, d'origine taïno.

Ladino, ladina : Personne autochtone hispanophone.

Macehual : personne du commun dans le monde mésoaméricain. À l'époque coloniale désignait plutôt un paysan.

Mayorazgo : ensemble indivisible des biens et rentes associé à un titre nobiliaire qui ne pouvait être transmis qu'à un seul héritier, généralement l'aîné.

Merced : grâce, octroi. Dans cette thèse renvoie principalement aux grâces vice-royales qui octroyaient des concessions foncières.

Oidor : juge siégeant à l'Audience royale.

Pipa : tonneau contenant un volume théorique de 27,5 arrobes (*arrobas*). Une arrobe correspondant à un volume compris entre 15 et 16 litres, une *pipa* représente un volume compris entre 410 et 440 litres

Probanza : document juridique, fondé sur un interrogatoire de témoins, destiné à faire preuve dans le cadre d'un procès, d'une pétition ou d'une demande de grâce.

Quintal : Volume équivalent à quatre arrobes, soit environ 56 kilogrammes.

Repartimiento : système organisant le travail forcé des autochtones. Il eut plusieurs formes mais consistait principalement en une rotation par village, avec un juge accordant des travailleurs selon les nécessités.

Servicio personal : au sens strict, corvée réalisée dans le cadre du tribut, par extension désigne toutes les corvées prélevées par les Espagnols.

Tamemes (ou *tlamemes*) : du nahuatl *tlamama*, porteurs mésoaméricains professionnels, capables de parcourir de longues distances avec des charges d'une vingtaine de kilogrammes.

Tlacuilo : dessinateur ou peintre mésoaméricain.

Tomín, tomines : unité monétaire équivalent à 56 maravedis ou 12 *granos*.

ANNEXES

Annexe 1 : Liste des plantes de Castille et leurs traductions 634

Annexe 2 : Archives de la *Casa de la Contratación* contentant des informations sur le transport de plantes 638

Annexe 3 : Décisions royales relatives au transport de plantes 639

Annexe 4 : Projets de réalisations d'*experiencias* de blé à Santo Domingo (1495-1597) ... 641

Annexe 5 : Ajouts et modifications entre les éditions de 1513 et de 1528 du traité d'Alonso de Herrera 643

Annexe 6 : Expéditions de laboureurs dans la Caraïbe espagnole au XVIe siècle 645

Annexe 7 : Liste des laboureurs d'Antequera embarqués avec Luis de Berrio en avril 1520 647

Annexe 8 : Liste des arbres plantés à Puebla en 1534 648

Annexe 9 : Titulaire des sièges épiscopaux et archiépiscopaux en nouvelle-Espagne au XVIe siècle 649

Annexe 10 : Répartition des couvents et des jardins par province visitée par Alonso de Ponce 652

Annexe 11 : Synthèse de la répartition des plantes de Castille dans les jardins conventuels 653

Annexe 12 : Synthèse de la répartition des plantes mésoaméricaines dans les jardins conventuels 654

Annexe 13 : Cartes régionales des couvents visités par Alonso de Ponce 656

Annexe 14 : Cartes des plantes cultivées dans les couvents selon le climat 660

Annexe 15 : Transcription de contrats de salariat, de métayage et de fermage 669

Annexe 16 : Travailleurs de *repartimiento* pour les *labradores* par village de la région de Mexico en 1563 674

Annexe 17 : Recensement des fermes de blé du district de Tepotzotlán en 1602 675

Annexe 18 : Dates des labours, semailles, sarclage et moissons en Nouvelle-Espagne au XVIe siècle 678

Annexe 19 : Descriptions horticoles dans le monde mexica 681

Annexe 1 : Liste des plantes de Castille et leurs traductions

Dans les tableaux qui suivent, je suis l'orthographe castillane contemporaine, quoique les variantes soient fréquentes. Ainsi, le terme « *acelga* » s'écrivait régulièrement *açelga* ou *azelga* tandis que *cebada* était fréquemment orthographié *cevada*.

Tableau 1 — Grains

Nom en castillan	Traduction choisie
Trigo	Blé, froment
Cebada	Orge
Centeno	Seigle

Tableau 2 — Légumineuses (*legumbres*)

Nom en castillan	Traduction choisie
Garbanzos	Pois chiches
Habas	Fèves
Lentejas	Lentilles

Tableau 3 — Plantes potagères (*hortalizas*)

Nom en castillan	Traduction choisie
Ajo	Ail
Apio	Céleri
Acelga	Bette
Alcaucí, alcaucil	Carde
Berenjena	Aubergine
Berro	Cresson
Biznaga	Herbe cure-dent
Cáñamo	Chanvre
Cardo	Chardon, cardon
Col, berza	Chou
Cebolla	Oignon
Chirivias, zanahorias	Carotte, pastenade, panais
Cogombro, cohombro, pepino	Gouhourde, concombre[1]
Culantro, cilantro	Coriandre
Espárrago, esparragal	Asperge
Espinaca	Épinard
Hinojo	Fenouil
Lechuga	Laitue
Mostaza	Moutarde
Melon	Melon
Mastuerzo	Cresson
Nabo	Naveau, navet
Oregano	Origan
Perejil	Persil
Puerro	Poireau
Rábano	Rave, radis
Romero	Romarin
Viznaga	Herbe cure-dents

[1] Le terme gouhourde est donné par César Oudin pour « *cohombro* », défini par Covarrubias de la façon suivante : « *se crian en Castilla en tanta abundancia no se hallan en otras partes ; y pone a los estrangeros una manera de horror, pareciendoles tiene alguna semejança de culebra* ».

Tableau 4 — Arbres fruitiers

Nom en castillan	Traduction française
Almendro	Amandier
Avellano	Noisetier
Cerezo	Cerisier
Guindo	Guignier
Castaño	Châtaignier
Ciruelo	Prunier
Granado	Grenadier
Higuera	Figuier
Membrillo	Cognassier
Manzano	Pommier
Nogal	Noyer
Olivo	Olivier
Palma	Palmier, palmier-dattier
Peral	Poirier

Dans les tableaux suivants les chiffres entre parenthèses renvoient aux pages au sein des dictionnaires. La mention « syn. » indique les synonymes associés.

Tableau 5 — Agrumes

Nom en castillan	Traduction par Alcalá	Traduction par Percival	Traduction par Palet	Traduction par Oudin	Définition de Covarrubias	Traduction choisie
Cidra	oronja, torong (ترنج) : cédratier (133)	A citron tree, also the fruit of the same (56)	Citronnier & citron (78)	Citron fruict. Cidral : citronnier, arbre qui porte les citrons (162)	Arbol y fruta conocida. […] Dieronle los Griegos este nombre por que assi la fruta del Cidro como su hojas tienen la olor del Cedro, tiene virtud contra veneno, y este arbol tiene juntamente un fruto maduro, otro verde, y otro en flor. Es de perpetuo verdor, de mucha flagrancia, de hermosissima vista : hazense de la cidra diversas conservas como diacitron, cidrada, costrada, jalea del agro : gran remedio contra peste. (557)	Cédratier
Lima	Laymona (ليمون) : agrume (318)	Lima o limon, a limon (115)	Lime ; citronnier, arbre (192)	Lime ou limon ; limonnier, arbre qui porte des limons ou citrons (335)	A fruta conocida. Ay muchas especies de lima (1049).	Limonnier. Pour suivre la traduction d' Oudin tout en permettant de distinguer avec le citronnier, tel que défini par Palet. La traduction contemporaine serait limettier.
Limón	/	Syn. Lima	Citron, limon, fruit (192)	Syn. lima	Fruta casi de la misma especie [que la lima] sino que diferen en la forma y magnitud […] y el limon es arbol que está siempre verde y su fruta (1049)	Citronnier; même si sa couleur verte pourrait renvoyer à un limettier.
Naranjo	Narang (نارنج) : oranger amer (357)	An orenge tree (129)	Oranger, fruict (213)	Oranger (371)	Es nombre comun a los Arabes, Turcos y Persas […] Algunos han querido derivarle de aurancio […] porque entre otros	Oranger, comprendre oranger amer ou bigaradier.
Toronjo	zonboa (زنباع) : pomelo (496)	A cydron tree ; a kinde of lumon (175)	Orange, fruict ; oranger/arbres (294)	Citron qui est rond comme l' orange, une sorte de limon & selon aucuns c' est l' orange. Toronjo : citronnier arbre, selon d' autres l' Oranger (507)	Una especie de cidra. […] Dizen ser nombre Arabigo (p.129-30)	Pamplemousse. Terme anachronique mais permet d' exprimer le stade intermédiaire entre le citronnier et l' oranger.

Tableau 6 — Pêcher et apparentés

Nom en castillan	Traduction par Alcalá	Traduction par Percival	Traduction par Palet	Traduction par Oudin	Définition de Covarrubias	Traduction choisie
Albarcoque, albericoque	/	Apricocke (15)	/	Abricot, qui est un fruict comme la pesche mais plus petit (25-26) ; abricot (29)	/	Abricot
Albérchiga	/	Syn. Albarcoque	/	Alberge (45)	/	Alberge
Durazno	*kauka* (خوخ) : prune ou pêche (191)	A kind of peach (75)	Pescher, arbre, pesche, fruit (123)	Une pesche ou pescher (216)	/	Pêche
Melocotón	/	A peach (123)	/	Milecoton, fruit qui ressemble à la pesche mais beaucoup plus gros (459)	Fruta de cuesco conocida. Las hojas tienen semenjança de lengua, y el fruto de coraçon (1089)	Pêche
Prisco	Syn. durazno. Banuja. Banur. (410)	/	Pesche, fruit (241)	La pesche (419) ; pesche ou presse (Vittori (493)	Especie de durazno (1192)	Presse

Annexe 2 : Archives de la *Casa de la Contratación* contentant des informations sur le transport de plantes

Cote de l'archive	Type de registre	Dates
AGI, Contratación, 4674	*Libros de cargo y data de tesorería*	1503-1515
AGI, Contratación,4675A et 4675B	*Ibid.*	1515-1528
AGI, Contratación, 4676	*Ibid.*	1535-1549
AGI, Contratación, 4678	*Ibid.*	1551-1567
AGI, Contratación, 4680	*Ibid.*	1554-1579
AGI, Indiferente, 1963	*Registros para la Casa de la Contratación, Armadas y Flotas*	1539-1546
AGI, Indiferente, 418	*Registros generalísimos*	1492-1512
AGI, Indiferente, 1093	*Cartas y expedientes de la Casa de la Contratación*	1542-1570
AGI, Indiferente, 2005	*Ibid.*	1512-1569
AGI, Contratación, 1079, N. 7, R. 2	*Registres du Santa Cruz*	1545
AGI, Contratación, 1079, N. 7, R. 13	*Registres du San Salvador*	1545
Colección documental del descubrimiento (1470-1506)	*Documents divers relatifs aux expéditions de Christophe Colomb*	1493-1497
Registre conservé à Simancas, transcrit par Miguel Ángel Ladero Quesada dans *El primer oro de América*.	*Libros de cargo y data de tesorería. Comptes personnels du trésorier Sancho de Matienzo*	1503-1511

Annexe 3 : Décisions royales relatives au transport de plantes

Date	Type de décision	Décision	Source
Septembre 1493	Envoi direct.	Envoi de blé, vignes et d'autres plantes à Hispaniola.	Christophe Colomb, Pietro Martire Anghiera et Amerigo Vespucci, *Le Nouveau Monde*, éd. Jean-Yves Boriaud et Tzvetan Todorov, Paris, Les Belles Lettres, 1992, p. 31
9 avril 1495	Instructions à Christophe Colomb et Juan de Aguado. Envoi direct.	Envoi de 180 *cáhices* de blé pour semer.	CODODES, p. 771-772.
23 avril 1497	Instructions à Christophe Colomb. Envoi direct.	50 *cáhices* envoyées avec 50 fermiers pour semer.	AGI, Patronato, 295, N. 28 ; AGI, AGI, Indiferente, 418, L. 1, f° 5r-6v.
15 février 1504	Provision royale aux habitants d'Hispaniola. Exemption.	Exemption de taxes et libre circulation vers l'Hispaniola « des plantes et graines » pour dix ans.	AGI, Indiferente,418, L. 1, f° 127v-128r.
14 novembre 1509	Cédule royale à la *Casa de la Contratación*. Envoi direct.	Envoi de 200 fanègues de blé aux Indes pour les « repartir et les semer ».	AGI, Indiferente,418, L. 2, f° 64v-67r.
25 juillet 1511	Cédule royale à la *Casa de la Contratación*. Envoi direct.	Envoi de 100 fanègues de blé tremesino à Hispaniola pour « les semer ».	AGI, Indiferente,418, L. 3, f° 119r-123r.
1513 (après avril ?)	Cédule royale à la *Casa de la Contratación*. Envoi direct.	Envoi de 10 fanègues de blé tremesino à Hispaniola pour semer.	Río Moreno, *Los inicios*, *op. cit.*, p. 56. La date exacte est inconnue mais sans doute postérieure au mois d'avril, lorsque le roi reçut la nouvelle de l'échec d'une tentative antérieure : Indiferente,419,L.4, f° 110v-112r.
10 septembre 1518	Cédule royale au *contador* de la *Casa de la Contratación* et provision royale aux autorités du royaume de Castille. Envoi direct et exemption.	Dons de « légumes et des plantes de toutes espèces, du blé, de l'orge, des pois chiches, des fèves, des lentilles et du riz et toutes les choses et légumineuses ».	AGI, Indiferente,420, L. 8, f° 48v-50r ; AGI, Indiferente, 419, L. 7, f° 750r-750v.
30 juin 1519	Cédule royale à la *Casa de la Contratación*. Envoi direct et exemption.	Rappel de la cédule précédente et don à chaque laboureur «des graines et des plantes ».	AGI, Indiferente, 420,L. 8, f° 81r-81v.
14 septembre 1519	Cédule royale à la *Casa de la Contratación*. Envoi direct et obligation.	Chaque navire vers Hispaniola doit emporter vignes et arbres aux frais de la Couronne.	AGI, Indiferente, 420, L. 8, f° 138r.
15 avril-15 mai 1520	Registres de la *Casa de la Contratación*. Envoi direct.	Envoi de 200 colons-laboureurs et de plants d'oliviers, cognassiers, pruniers, figuiers et amandiers.	AGI, Contratación, 4675B, L. 2, f° 89r-93r
22 décembre 1529	Cédule royale à la *Casa de la Contratación*. Envoi direct.	Envoi de semences de blé à Cuba pour les semer.	AGI, Santo Domingo, 1121, L. 1, f° 39r-39v.
31 août 1531	Cédule royale à la *Casa de la Contratación*. Obligation.	Obligation aux capitaines d'emporter aux Indes vignes et oliviers.	AGI, Indiferente, 1961, L. 2, f° 91v-92r.
20 avril 1533	Cédule royale à la *Casa de la Contratación*. Obligation.	Obligation aux capitaines d'emporter en Nouvelle-Espagne un volume de « un ou deux tonneaux de plants d'oliviers ou de vignes ou d'autres arbres ».	AGI, Indiferente, 1961, L. 3, f° 21r-23r.
1er janvier 1541	Cédule royale à la *Casa de la Contratación* (sur demande de Alvaro	Obligation aux capitaines d'emporter à Hispaniola « une ou	AGI, Santo Domingo, 868, L. 2, f° 257v-260r.

	Cavallero, *contador real de la isla Española*). Obligation.	deux amphores […] d'oliviers, de mûriers, de rosiers et d'autres arbres et plantes ».	
13 mai 1577	Cédule royale à la *Casa de la Contratación*. Envoi direct.	Envoi de 100 fanègues de blé pour semer à Hispaniola.	AGI, Santo Domingo, 868, L. 2, f° 257v-260r.
22 mai 1581	Cédule royale à la *Casa de la Contratación*. Obligation.	Obligation aux capitaines d'emporter à Hispaniola au moins deux *cáhices* de semences de blé.	AGI, Santo Domingo, 899, L. 3, f° 107r-107v.

En blanc : envoi direct ; en gris clair : exemption de taxes pour les envois ; en gris foncé : obligation de transport de plantes

Annexe 4 : Projets de réalisations d'*experiencias* de blé à Santo Domingo (1495-1597)

Date	Déroulé de l'experiencia
Avril 1495	Avec l'expédition de secours à Christophe Colomb, 180 *cáhices* de blé furent envoyées ainsi que des laboureurs pour « semer et éprouver la terre », « en toutes saisons[1] ».
Octobre 1495	Juan de Fonseca reçut l'ordre des Rois catholiques d'embaucher deux laboureurs et cinq travailleurs agricoles afin de « chercher un lieu convenable sur l'île Hispaniola pour labourer et semer du blé[2] ».
Avril 1497	Dans le cadre de la troisième expédition de Colomb, cinquante laboureurs furent recrutés et une *cáhiz* de blé donnée à chacun. Le blé devait être semé à La Isabela ou dans tout autre lieu « approprié[3] ».
Novembre 1509	Le roi Ferdinand ordonna à la *Casa de la Contratación* d'envoyer 200 fanègues de blé à Santo Domingo « pour que l'on essaie l'*experiencia*[4] ».
Juillet 1511	Le roi Ferdinand ordonna l'envoi de 100 fanègues de trémois (tremesino) à Santo Domingo, car il « convient bien » à l'île[5].
1513	Le roi Ferdinand ordonna l'envoi de dix fanègues de trémois à Santo Domingo pour que l'on sème à nouveau[6].
Octobre 1514	Le roi Ferdinand ordonna à l'amiral des Indes Diego Colón d'acheter du blé pour de nouveaux essais à Hispaniola[7].
Mai (?) 1516	Le trésorier royal (*contador real*) de Santo Domingo, Gil González Dávila, demanda l'envoi de semences des Açores, au nom de la similarité entre les deux régions, pour mener des essais[8].
Septembre 1518	Parmi de nombreux privilèges accordés aux laboureurs qui émigraient aux Indes, le roi Charles ordonna des exemptions de taxes pour qu'ils fassent « des cultures et des *esperiencias* de semer, planter et élever[9] ».
Mai 1519	Le juge royal Rodrigo de Figueroa réclama du blé pour Hispaniola, affirmant qu'il poussait bien et que l'affaire était « capitale et non pas secondaire[10] ».
Décembre 1529	La *Casa de la Contratación* reçut l'ordre d'envoyer à Cuba « une certaine quantité de blé […] de tous genres », à des moments précis de l'année[11].
1532	Suite à des recommandations de l'audience de Santo Domingo, la Couronne envoya des laboureurs et du blé « de toutes les qualités » afin de « faire l'*experiencia* du blé[12] ».
1536	En réponse à une lettre de la municipalité de Santo Domingo, le roi accorda un monopole sur les moulins à la première personne capable de récolter dix fanègues de blé à Santo Domingo, prétendant qu'« aucune *experiencia* n'en a été faite[13] ».
Juillet 1549	L'Audience de Santo Domingo annonça vouloir organiser une *experiencia* de 20 fanègues de blé dans divers lieux de l'île au mois d'octobre suivant[14].
Mai 1577	La Casa *de la Contratación* reçut l'ordre d'acheter et d'envoyer 100 fanègues de blé à Santo Domingo « du meilleur que l'on puisse trouver et le plus convenable pour semer[15] ».
Mai 1581	La *Casa de la Contratación* reçut l'ordre de vérifier l'obligation que chaque navire en partance pour Santo Domingo embarque « deux cáhizes de blé, au moins une pour que l'on puisse le semer[16] ».
Avril 1597	Le Conseil des Indes décida d'envoyer 300 laboureurs à Santo Domingo pour y développer la culture du blé, attribuant l'échec de sa culture à l'absence de laboureurs[17].

[1] « *sembrar y provar la tierra* » ; « *prueven todos los tiempos* » : CODODES, p. 770-775 ; Luis Robles Macías, « Amerigo Vespucci en Sanlúcar de Barrameda en 1496 », *Cartare*, nº 5, 2015, p. 1-30, p. 3.
[2] « *buscaran logar dispuesto en la ysla española para arar e senbrar trigo* » : *Ibid.*, p. 7-10. Les termes employés étaient ceux d'« *aperadores* » et « *gañanes* ». Celui d'*aperador* était un peu daté mais l'esprit du document était que les cinq *gañanes* fussent placés sous le commandement des deux *aperadores* : Justo L. del Río Moreno, *Los inicios de la agricultura europea en el Nuevo Mundo, 1492-1542*, Séville, ASAJA-Caja Rural Sevilla, 1991, p. 51-52.
[3] « *dispuesto* » : AGI, Indiferente, 418, L. 1, f° 5r-6v. En plus des cinquante laboureurs, dix jardiniers étaient recrutés. Le salaire prévu était de 6000 maravedis l'année, en plus de douze maravedis par jour (4380 annuels) pour la nourriture : AGI, Patronato, 295, N. 29.
[4] « *para que se prueve la espirienç*a» : AGI, Indiferente, 418, L. 2, f° 65v.
[5] « *que a ella aprueve bien ha de ser tremesino* » : AGI, Indiferente, 418, L. 3, f° 122v.
[6] Justo L. del Río Moreno, *Los inicios de la agricultura europea*, *op. cit.*, p. 56. Je n'ai pas pu retrouver la date exacte de la décision mais le plus vraisemblable est que l'envoi fut décidé après avril, lorsque le conseil royal reçut la nouvelle des officiers de la *Casa de la Contratación* que l'essai précédent avait échoué : AGI, Indiferente, 419, L. 4, f° 111r.
[7] AGI, Indiferente, 419, L. 5, f° 305r.
[8] « *el cual trigo se a de llevar de las yslas de los Açores, porque[s?] mas conforme aquella region a la otra* » : AGI, Patronato, 18, N. 1, R. 12. Le document n'est pas daté mais selon Giménez Fernández, ce mémoire était une réponse directe à un plan soumis par Las Casas en mai 1516. L'absence de date et la forme générale du document laisse en effet supposer que le document avait été lu directement à la cour : Manuel Giménez Fernández, *Bartolomé de las Casas. Delegado de Cisneros para la reformación de las Indias (1516-1517)*, Séville, Escuela de Estudios Hispano-Americanos, vol. 1, 1953, 2 vol., p. 133-36.
[9] « *hasyeren labranzas e esperiencias del sembrar, plantar e criar* » : AGI, Indiferente, 420, L. 8, f° 49r.
[10] « *principal y no* […] *accesorio* » : AGI, Indiferente, 1092, N. 8. Le catalogue de l'*Archivo General de Indias* date le document de 1518 mais étant donné que le juge mentionnait Luis de Berrio et ses laboureurs, lesquels furent rassemblées suite aux privilèges accordés en septembre 1518, l'année 1519 doit être la date exacte. Au revers de la lettre figure également l'année de 1519.
[11] « *alguna cantidad de trigo […] de todos los generos* » : AGI, Santo Domingo, 1121, L. 1, f° 39r-39v.
[12] AGI, Santo Domingo, 49, R. 3, N. 14, f° 2v (février) ; « *algund trigo de todas calidades* » : AGI, Santo Domingo, 49, R. 3, N. 15, f° 2r-2v (mars) ; « *hazer la espiriencia del trigo* » : AGI, Santo Domingo, 49, R. 3, N. 18, f° 1v (juillet). Une première demande en ce sens avait déjà été formulée en juillet 1531 par l'audience : AGI, Santo Domingo, 49, R. 2, N. 11, f° 3r.
[13] « *no se ha dado nadie a coger trigo en la ysla ny se ha hecho espiriencia dello* » : AGI, Santo Domingo, 868, L. 1, f° 26v-27r ; Justo L. del Río Moreno, *Los inicios de la agricultura europea*, *op. cit.*, p. 81-82.
[14] AGI, Santo Domingo, 49, R. 19, N. 122, f° 2v. Cette annonce faisait suite à la demande d'envoi de laboureurs formulée en mai 1548, assurant que le blé « commence à y pousser » (« *se comyenca a dar en ella trigo* » : AGI, Santo Domingo, 49, R. 18, N. 112).
[15] « *cien fanegas y lo mejor que pudiere averse y mas a proposito para senbrarse* » : AGI, Santo Domingo, 868, L. 3, f° 64r.
[16] « *dos cahizes de trigo, uno por lo menos para que se pudiese sembrar* » : AGI, Santo Domingo, 899, L. 3, f° 107r-107v.
[17] AGI, Santo Domingo, 1, N. 21.

Annexe 5 : Ajouts et modifications entre les éditions de 1513 et de 1528 du traité d'Alonso de Herrera

Édition de 1513	Édition de 1528
Une des choses les plus importantes qu'il faut faire pour que la terre soit fertile est de la labourer ou creuser correctement. Ainsi parle Théophraste, mais il faut faire cela selon la manière et le temps qui dépend de la qualité de chaque terre et de sa région. (f° 5r)	Une des choses les plus importantes qu'il faut faire pour que la terre soit fertile est de la labourer ou creuser correctement. Ainsi parle Théophraste **et nous le voyons continuellement par l'expérience**, mais il faut faire cela selon la manière et le temps qui dépend de la qualité de chaque terre et de sa région. (f° 3r)
Je dis que dans un champ il faut semer la même graine : mais, lorsque les années sont quelque peu adverses, certains mélangent [les blés] *candeal* et *trechel* : car si l'un [ne pousse pas] l'autre réussit ; cela ne me semble pas bien de mélanger. (f° 7v)	Je dis que la graine que l'on sème dans un champ doit être d'un seul genre : je dis cela, car certains, lorsque les années sont pernicieuses, mélangent de nombreux genres de blés *candeales, trecheles, derraspados* et il y en a d'autres et même des seigles : et ce faisant [ils créent] une très grande confusion […] **et je le laisse à l'expérience**, mais je dis et affirme qu'un tel mélange de semences n'est pas bon. (f° 6v)
Item, le même Crescenzi dit qu'il est bon de semer (si la terre est humide) quand le temps est légèrement chaud. Car Palladius dit, dans le même sixième chapitre, que la chaleur ouvre et réveille la semence pour qu'elle naisse. (f° 8r)	Item, le même Crescenzi dit qu'il est bon de semer, si la terre est humide, quand le temps est légèrement chaud : car selon ce que dit Palladius **et ce que manifeste la raison et l'expérience**, la chaleur ouvre et réveille la semence pour qu'elle naisse. (f° 7r)
Le laboureur doit semer ce qui s'adapte le mieux à sa terre. (f° 9v)	Le laboureur doit adapter à ses terres la semence qui leur correspond le mieux et en cela regarder ce qui pousse le mieux en ces terres-là, **selon ce qu'aura montré l'expérience**. (f° 9v)
Et il est vrai que [Columelle] se trompe, car le trémois existe et est une semence en soi. C'est clair et établi parmi tous les agriculteurs. (f° 10r)	Et c'est ainsi vrai qu'il se trompe, car le trémois existe et est une semence en soi. D'une part c'est établi parmi tous les agriculteurs et de l'autre, ce qui est le plus important : **l'expérience, qui est la mère des vérités, nous le montre**. (f° 9v)
Mais Pline et Théofraste disent que si le grain qui se moissonne en herbe [sur un terrain en repos], le grain est beau, mais vain et inutile pour les semailles. (f° 12r)	Mais Pline et Théofraste disent que le grain qui naît du blé qui se moissonne ainsi en herbe quoiqu'il apparaisse gras et beau, il est cependant vain pour les semailles et ne germe pas, je ne sais pas pourquoi et **pour cette raison je le laisse à l'expérience**. (f° 12r)
Car selon ce que dit Columelle, cette partie du ciel qui est contre la bise est très froide et n'est pas humide. (f°13v)	Car selon ce que dit Columelle **et nous le voyons par expérience**, cette partie du ciel qui est [soumise] à la bise est très froide et n'est pas humide, mais sèche. (f° 14r)
ø	En certains endroits on ne peut pas garder le blé et **je les laisse à l'expérience** qui montrera en quelles terres ou quelle sorte de blé ne se conserve pas. (f° 15r)
Les gens essaient chaque jour et la nature aide souvent ceux qui expérimentent quelque peu et bien que ceux qui commencent puissent parfois se tromper, ils ne doivent pas cesser d'essayer, car peu nombreux sont ceux qui deviennent d'abord des maîtres sans se tromper et c'est généralement le cas dans tous les arts et toutes les sciences. (f° 31v)	Les gens essaient chaque jour et la nature aide souvent ceux qui expérimentent quelque peu, et souvent c'est même elle qui s'invite, et bien que ceux qui commencent puissent parfois se tromper, ils ne doivent pas cesser d'essayer, car peu nombreux sont ceux qui deviennent d'abord des maîtres sans se tromper et c'est généralement le cas dans tous les arts et toutes les sciences. Et pour éviter de se tromper, **il est bon de voir et d'apprendre de ceux qui savent l'expérience, car il ne suffit pas toujours de lire ni de connaître la théorie et l'art, sans la vue et l'expérience**. (f°34v)
ø	Je ne le considère pas comme très bon quoique ce soit la doctrine de certains agriculteurs et **en ceci je me remets à l'expérience, qui montre la vérité**. (f° 34v)

Tableau B : texte original espagnol

Édition de 1513	Édition de 1528
Una de las cosas que principalmente se requieren para que la tierra bien frutifique, es el bien arar o cavar y assi lo dize Theofrasto. Y esto se a de hazer segun la manera y tiempo requiere cada qualidad de tierra y region (f° 5r)	Una de las cosas que principalmente se requieren para que la tierra bien fructifique es el bien arar o cavar : y assi lo dize Theofrasto **y lo vemos de contino por la experiencia** : mas esto se ha de hazer segun la manera y tiempo requiere de cada qualidad de tierra y region (f° 3r)
Digo que sea toda la simiente una que sembrare en una haça : mas ay algunos que quando son los años algo contrarios mezclan candeal y trechel : por que si lo uno no sino que lo otro acierte no me pareçe que hazen bien en mezclar (f° 7v)	Digo que sea la simiente que sembraren en una haça toda una: esto digo porque ay algunos que quando temen los años aviessos: mezclan muchas maneras de trigos candeales / trecheles / derraspados : y otros que ay : y aun centenos abueltas : haziendo y todo ello una muy necia confusion […] : **y remitolo a la experiencia** : mas digo y afirmo que no es buena tal mezcla de simientes (f° 6v)
Iten dize el mismo Creçentino que es bueno sembrar (allende de estar la tierra humida) quando haze un tiempo blando / caliente. Por que segun paladio en el mismo sexto capitulo dize / el calor abre y despierta la simiente a que nazca (f° 8r)	Item dize el mismo Crecentino que es bueno sembrar : allende de estar la tierra humida : quando haze un tiempo blando calliente : por que segund dize Paladio **/ y manifiesta la razon y experiencia** el calor abre y despierta la simiente para que nazca (f° 7r)
deve el labrador sembrar aquello que a su tierra mejor se apropia (f° 9v)	deve el labrador apropriar a sus tierras aquella simiente que mas les conviene y en esto mire lo que mejor acude en aquellas tierras **segund lo mostrare la experiencia** (f° 9v)
Y aun es verdad que se engaña [Columella], porque aver trismesino y ser simiente por si / claro es y consta entre todos los agricultores (f° 10r)	Y assi es la verdad que se engaña : por que aver tresmesino y ser simiente por si : lo uno consta entre todos los agricultores : y lo que es mas principal : **nos lo muestra la experiencia que es madre de las verdades** (f° 9v)
Mas plinio y theofrasto dizen que si el pan se siega asi en verça / que el grano se haze hermoso mas que es vano y no bueno para sembrar (f° 12r)	Mas Plin. y Theofrasto dizen que el grano que nasce del pan que assi se siega en verça aunque sale grusso y hermoso, empero que es vano para sembrar y que no responde tambien no se porque **y por esso lo remito a la experiencia** (f° 12r)
por que segun dize columella aquella parte del cielo que esta contra el cierço es muy fria y no es humida (f° 13v)	porque segun Columella dize **y lo vemos por experiencia**, aquella parte del cielo que esta a cierço, es muy fria y no es humida antes es seca (f° 14r)
ø	En algunas partes no se puede guardar el trigo **y a esto remitolos a la experiencia** que les monstrara en que tierras o que manera de trigo no se conserva tanto (f° 15r)
Estas mas son para provar y gentileza que para provecho. Es que cada dia pruevan las gentes y la naturaleza muchas vezes ayuda a los que algo experimentan y aun que alguna vez yerren los que encomiençan, no por esso deven cessar de provar, que pocos salen primero maestros que yerran, y esto es generalmente en todos los oficios y ciencias (f° 31v)	Estas mas son para provar y gentileza que para provecho : es que cada dia pruevan las gentes : y la naturaleza muchas vezes ayuda a los que algo experimentan y aun ella se conbida muchas vezes y aunque alguna vez yerren los que comiençan : no por esso deven de cessar de provar : que pocos salen maestros a los principios sin que yerren y esto es generalmente en todos los oficios y sciencias : y para menos errar : **es bien ver y de prender de los que saben experiencia**, que no todas vezes basta el leer solo :ni saber la theorica : y arte, **sin la vista y experiencia** (f° 34v)
ø	No lo tengo yo por muy bueno aun que es doctrina de algunos agricultores: **y desto remitome a la experiencia que muestra la verdad** (f° 34v)

Annexe 6 : Expéditions de laboureurs dans la Caraïbe espagnole au XVIe siècle

Année	Destination	Nombre de *labradores*	Capitaine d'expédition	Détails et résultats
1493[18]	Hispaniola	20	Christophe Colomb	Tombèrent malades.
1496[19]	Hispaniola	12	Gianotto Berardi	Naufrage en février.
1498[20]	Hispaniola	50	Christophe Colomb	/
1502[21]	Hispaniola	73 foyers	Nicolás de Ovando	Forte mortalité et détournement vers le travail des mines.
1514[22]	Castilla del Oro	?	Pedrarias Dávila	Laboureurs mariés. La fondation fut éphémère.
1520[23]	Hispaniola	37 foyers (200 personnes environ)	Luis de Berrio	Forte mortalité et détournement vers d'autres activités.
1520[24]	Puerto Rico	98	Bartolomé de las Casas	Rejoignirent probablement l'expédition de la Floride.
1528[25]	Santa Marta	Au moins 50 foyers	Sebastián Bello Cabrera	La moitié d'entre eux mariés. Tous étaient censés être portugais.
1528[26]	Honduras et Higueras	?	?	Franchises d'émigration. Aucune preuve de départ de laboureurs.
1531[27]	Indes	?	Francisco de Rojas	Laboureurs de Salamanque et Ávila. Départ incertain.
1532[28]	Hispaniola	Au moins 12 foyers.	Domingo de Loaisa et Cristóbal Pérez	Encore bloqués à Séville en juillet 1532. Départ incertain.
1533[29]	Hispaniola	180 laboureurs et artisans	Francisco de Barrionuevo	Arrivés en mars avec des soldats. Suite inconnue.
1533[30]	Hispaniola	60 laboureurs et 11 femmes	Capitán Bolaños	S'installèrent à Monte Christi. Forte mortalité et fuite au Pérou.
1550[31]	Cuba	?	Autorités royales	Demeura probablement à l'état de projet.
1558[32]	Hispaniola	Jusqu'à 100 laboureurs	Baltasar García	Recrutement aux Canaries. Départ incertain.
1565[33]	Hispaniola	150 laboureurs, au moins le tiers marié	?	Laboureurs portugais. Départ incertain.
1566[34]	Veragua	50 laboureurs mariés	Autorités royales	Une enquête est demandée avant d'armer l'expédition. Sans suite ?
1573[35]	Floride	100	Pedro Menéndez de Avilés	Laboureurs portugais. Départ incertain.
1575-1578[36]	Hispaniola	90	Alonso de Encinas	Censés partir en 1574, partirent après juillet 1575 et avant 1578. Échec de la fondation de Bayajá.
1576[37]	Île Margarita	20	Miguel Maza de Lizana	Partirent de Séville.
1578[38]	Hispaniola	50	Domingo de Huertas, laboureur	Échec de la fondation de Bayajá.
1579[39]	Hispaniola	50 laboureurs armés	Rodrigo de Bastidas	Peuplèrent Bayajá.
1580[40]	Cuba	150	Alvaro Clavijo de Loaysa	Départ incertain.
1597[41]	Hispaniola	300	Autorités royales	Projet du conseil des Indes. Sans suite ?

[18] AGI, Patronato, 9, R. 1, f° 4r-4v ; CODODES, p. 542.
[19] Luis Robles Macías, « Amerigo Vespucci en Sanlúcar de Barrameda en 1496 », art. cit.
[20] CODODES, p. 949-50.
[21] Esteban Mira Caballos, *La gran armada colonizadora de Nicolás de Ovando, 1501-1502*, Santo Domingo, Academia Dominicana de la Historia, 2014, p. 181-184.
[22] AGI, Panama, 233, L. 1, f° 43r ; María del Carmen Mena García, *Sevilla y las flotas de Indias: la gran armada de Castilla del Oro (1513-1514)*, Séville, Universidad de Sevilla, 1998.
[23] AGI, Contratación, 4675B, L. 2, f° 89r-93r ; AGI, Patronato, 174, R. 19.
[24] AGI, Contratación, 4675B, L. 2, f° 108v-109r ; HDI, Lib. 3, CLVI-CLVIII, p. 165-180.
[25] AGI, Panama, 234, L. 3, f° 174r-175r.
[26] AGI, Panama, 234, L. 3, f° 249r et 254v.
[27] AGI, Indiferente, 422, L. 15, f° 59v-62r.
[28] AGI, Indiferente, 1961, L. 2, f° 96r-96v et 185r ; AGI Indiferente,1092, N. 32 et N. 33 ; AGI Santo Domingo, 49, R. 3, N. 15 et N.18.
[29] AGI, Santo Domingo, 49, R. 4, N. 25.
[30] AGI, Santo Domingo, 49, R. 4, N. 28 ; Gonzalo Fernández de Oviedo y Valdés, *Historia general y natural de las Indias*, éd. José Amador de los Rios, Madrid, Imprenta de la Real Academia de la Historia, vol. 1, 1851, 4 vol., p. 156.
[31] AGI, Indiferente, 737, N. 63.
[32] AGI, Santo Domingo, 899, L. 1, f° 121r et 122r.
[33] Silvio Zavala, « Los trabajadores antillanos en el siglo XVI », *Revista de historia de américa*, n° 3, 1938, p. 60-88, p. 75.
[34] AGI, Panama, 245, L. 1, f° 123v-124r.
[35] AGI, Indiferente, 426, L. 25, f° 242v-243v.
[36] AGI, Santo Domingo, 899, L. 2, f° 293v-295v, f° 309v-310r, 318v-319r, 321r-321v et 326v ; Alain Milhou, « Los intentos de repoblación de la Isla Española por colonias de labradores (1518-1633). Razones de un fracaso », Bordeaux, Instituto de Estudios Ibéricos e Iberoamericanos, 1977, p. 643-54, p. 646.
[37] AGI, Indiferente, 2057, N. 61.
[38] AGI, Santo Domingo, 899, L. 3, f° 50r-50v ; Alain Milhou, « Los intentos de repoblación de la Isla Española », art. cit., p. 646.
[39] *Ibid.* ; AGI, Santo Domingo, 899, L. 3, f° 65v-66v, 70r et 72r-72v.
[40] Silvio Zavala, « Los trabajadores antillanos en el siglo XVI », art. cit., p. 75.
[41] AGI, Santo Domingo, 1, N. 21.

Annexe 7 : Liste des laboureurs d'Antequera embarqués avec Luis de Berrio en avril 1520

Nom du chef de famille	Femme	Enfants (*niños*)	Garçons de ferme (*Mozos de soldada/criados*)	Nouveaux-nés et nourrissons (*niños de teta/criaturas*)	Total adultes	Total individus	Date d'arrivée à Séville	Durée de l'attente (jours)	Montant reçu pour l'attente (maravédis)
Alonso Perez	Oui	4			2	6	3 février	73	4 818
Benito de Tamaraza	Oui	3			2	5	3 février	73	4 015
Pedro Rodrigo		3			1	4	3 février	73	3 212
Alº Hernández Ortelano	Oui	4	1		3	7	3 février	73	5 621
Hernandez de Jahen	Oui	1	1		3	4	3 février	73	3 212
Gines Mallorquin	Oui	3			2	5	3 février	73	4 015
Alonso Gutierrez	Oui		2	1	4	5	3 février	73	3 212
Juan Lopez	Oui	5		1	2	8	3 février	73	5 621
Alonso Yzquierdo	Oui	3	3		5	8	3 février	73	6 424
Dº Ximenez Conejo	Oui	2	1		3	5	3 février	73	4 015
Bernaldo de Barrada	Oui	4		2	2	7	3 février	73	4 818
Francisco López	Oui et belle-mère	4		2	3	8	3 février	73	5 621
Matheo Perez	Oui	1	1	1	3	5	3 février	73	3 212
Bartolome Hernandez	Oui		1	1	3	4	3 février	73	2 409
Rodrigo Ballesto	Oui		1		2	3	3 février	73	2 409
Alonso de Torres	Oui	2	5		7	9	3 février	73	7 227
Juan de Estepa	Oui	3	2		4	7	3 février	73	5 621
Johan Muñoz	Oui	2	1		3	5	3 février	73	4 015
Diego Lopez	Oui	7	3		5	12	3 février	73	9 636
Miguel Perez	Oui	2	1		3	5	3 février	73	4 015
Juan Sánchez Pedrero	Oui	5			2	7	3 février	73	5 621
Bartolomé Gonzalez	Oui		2	1	4	5	3 février	73	3 212
Pedro Fernandez	Oui	1	1		3	4	16 février	60	2 640
Pedro Nuñez Yzquierdo	Oui		1		3	3	16 février	60	1 980
Juan Rodriguez	Oui	3	1	1	3	7	16 février	60	3 960
Bartolomé Reyes	Oui	6			2	8	4 mars	43	3 784
Hernan Garcia	Oui	7			2	9	4 mars	43	4 257
Hernando de Sevilla	Oui	1	1	1	3	5	7 mars	40	1 760
Geronimo de Quintanilla, prêtre					1	1	11 mars	36	396
Pedro Lorenço	Oui	2	2	1	4	7	13 mars	34	2 244
Salvador Perez	Oui et ses 2 frères				4	4	13 mars	34	1 496
Juan Garcia	Oui		2		4	4	13 mars	34	1 496
Alonso Nuñez	Oui	1			2	3	16 mars	31	1 023
Anton Gutierrez	Oui	1	1	1	3	4	18 mars	29	957
Francisco de Angulo	Oui		2		4	4	28 mars	18	792
Francisco de Mora	Oui	2			2	4	3 avril	13	572
Totaux	37	82	36	13	108	201			129 338

Annexe 8 : Liste des arbres plantés à Puebla en 1534

Nom du *vecino*	Vignes	Grenadiers	Cognassiers	Pommiers	Oliviers	Agrumes	Figuiers	Plants (indéfini)	Total planté en 1534	Part du total planté	Plantations prévues l'année suivante
Alonso Galeote	450	180	4	3	1	16			654	6,12 %	
Jerónimo Valera	400	170					8		578	5,41 %	3 000
Alonso de Buyza								50	50	0,47 %	
Martín Alonso Benduso	600	50				50			700	6,55 %	
Gutierre Maldonado	200							200	400	3,74 %	
Hernán Sánchez	1 100	160				160			1 420	13,29 %	
Alvar López								400	400	3,74 %	3 000
Vic[ente?] …	250							250	500	4,68 %	
Cristóbal Martín Camacho								200	200	1,87 %	
Francisco de la Fuente								100	100	0,94 %	
Jorge Vaez								100	100	0,94 %	
Sancho Ordoñez								40	40	0,37 %	
Francisco Ramírez	2 000	300				40	45		2 385	22,32 %	8 000
Cristóbal de Soto	550							550	1 100	10,29 %	3 500
Hernando de Elgueto								360	360	3,37 %	
Juan Bueno	750							750	1500	14,04 %	
Francisco Descobar	100							100	200	1,87 %	
Totaux	6 400	860	4	3	1	266	53	3 100	10 687		17 500

Source : AGI, Patronato, 180, R. 58. Lorsque la liste mentionne une catégorie générale, comme « 100 grenadiers et arbres d'agrumes », j'ai réparti par moitié dans chacune des catégories (50 de grenadiers et 50 d'agrumes). Lorsqu'une estimation fut donnée, j'ai choisi la fourchette basse.

Annexe 9 : Titulaire des sièges épiscopaux et archiépiscopaux en Nouvelle-Espagne au XVIe siècle

Les dates sont celles de nomination.

Évêché de Tlaxcala

Créé en 1519 comme évêché *Carolensis* en 1519 au Yucatán, agrandi en 1525, déplacé à Tlaxcala en 1527 puis à Puebla en 1543.

Dates d'épiscopat	Nom de l'évêque	Ordre
1525-1542	Julian Garcés	O.P.
1544-1545	Pablo Gil de Talavera	/
1548-1557	Martín Sarmiento de Hojacastro	OF.M.
1561-1571	Fernando de Villagómez	/
1572-1576	Antonio Ruíz de Morales y Molina	Ordre de Santiago
1578-1606	Diego Romano y Gobea	/

Évêché de Mexico

Créé en 1530, élevé en archevêché en 1546

Dates d'épiscopat	Nom de l'évêque	Ordre
1530-1548	Juan de Zumárraga	O.F.M.
1551-1572	Alonso de Montúfar	O.P.
1573-1591	Pedro Moya de Contreras	/
1592-1600	Alonso Fernández de Bonilla	/

Évêché d'Antequera

Créé en 1535

Dates d'épiscopat	Nom de l'évêque	Ordre
1535-1555	Juan López de Zárate	/
1561-1579	Bernardo de Albuquerque	O.P.
1583-1604	Bartolomé de Ledesma	O.P.

Évêché du Michoacán

Créé en 1536

Dates d'épiscopat	Nom de l'évêque	Ordre
1536-1565	Vasco de Quiroga	/
1566-1572	Antonio Ruiz de Morales y Molina	Ordre de Santiago
1574-1588	Juan de Medina Rincón y de la Vega	O.S.A.
1592-1596	Alonso Guerra	O.P.
1598-1601	Domingo de Ulloa	O.P.

Évêché du Chiapas

Créé en 1539

Dates d'épiscopat	Nom de l'évêque	Ordre
1539	Juan de Ortega	O.S.H.
1539-1540	Juan de Arteaga y Avendaño	/
1543-1550	Bartolomé de las Casas	O.P.
1551-1567	Tomás Casillas	O.P.
1574-1588	Pedro Martín Fernández	O.P.
1592-1603	Andrés de Ubilla	O.P.

Évêché de Nueva Galicia

Créé en 1548, déplacé à Guadalajara en 1561.

Dates d'épiscopat	Nom de l'évêque	Ordre
1548-1551	Pedro Gómez Maraver	/
1552-1553	Antonio de Ciudad Rodrigo	O.F.M.
1555-1569	Pedro de Ayala	OF.M.
1574-1576	Francisco Gómez de Mendiola y Solórzano	/
1582-1590	Domingo de Alzola	O.P.
1591	Pedro Suárez de Escobar	O.S.A.
1592-1596	Francisco Santos García de Ontiveros y Martínez	/
1598-1607	Alfonso de la Mota y Escobar	/

Évêché du Yucatán

Créé en 1561

Dates d'épiscopat	Nom de l'évêque	Ordre
1561-1571	Francisco del Toral	O.F.M.
1572-1579	Diego de Landa	O.F.M.
1580-1587	Gregorio de Montalvo Olivera	O.P.
1588-1602	Juan de Izquierdo	O.FM.

Annexe 10 : Répartition des couvents et des jardins par province visitée par Alonso de Ponce

	Total	Province de Mexico	Province du Michoacán	Province du Yucatán	Provinces d'Amérique centrale[†]
Nombre de couvents	152	68	49	21	14
Nombre de jardins	113	57	35	18	3
Couvents avec jardin	74,3 %	83,8 %	71,4 %	85,7 %	21,4 %

[†] Provinces du Nombre de Jesús (Guatemala et El Salvador) et de San Jorge (Nicaragua, Honduras et Costa Rica).

Annexe 11 : Synthèse de la répartition des plantes de Castille dans les jardins conventuels

Tableau 1 : Répartition des plantes par province

Nom de la plante	**Ensemble des jardins**		**Province de Mexico**		Province du Michoacán		Province du Yucatán		Provinces d'Amérique centrale†	
Noyer	24,8 %	28	40,3 %	23	15,1 %	5	0 %	0	0 %	0
Pêcher	24,8 %	28	45,6 %	26	6 %	2	0 %	0	0 %	0
Oranger	19,5 %	22	7 %	4	15,2 %	5	72,2 %	13	0 %	0
Vigne	18,6 %	21	22,8 %	13	9,1 %	3	27,8 %	5	0 %	0
Figuier	18,6 %	21	28,1 %	16	9,1 %	3	11,1 %	2	0 %	0
Cognassier	7,1 %	8	12,3 %	7	3 %	1	0 %	0	0 %	0
Grenadier	6,2 %	7	3,5 %	2	0 %	0	27,8 %	5	0 %	0
Pommier	6,2 %	7	12,3 %	7	0 %	0	0 %	0	0 %	0
Poirier	4,4 %	5	8,8 %	5	0 %	0	0 %	0	0 %	0
Légumes	59,3 %	67	71,9 %	41	36,4 %	12	77,8 %	14	0 %	0

Tableau 2 : Répartition des jardins par diversité d'essences d'arbres de Castille

Diversité des essences d'arbres	**Province de Mexico**	**Province du Michoacán**	**Province du Yucatán**	Provinces d'Amérique centrale†
6 ou 7	4 (7%)	/	/	/
5	6 (10,5%)	2 (5,7%)	3 (16,7%)	/
4	7 (12,3%)	/	2 (11,1%)	/
Total	17 (29,8%)	2 (5,7%)	5 (27,8%)	/

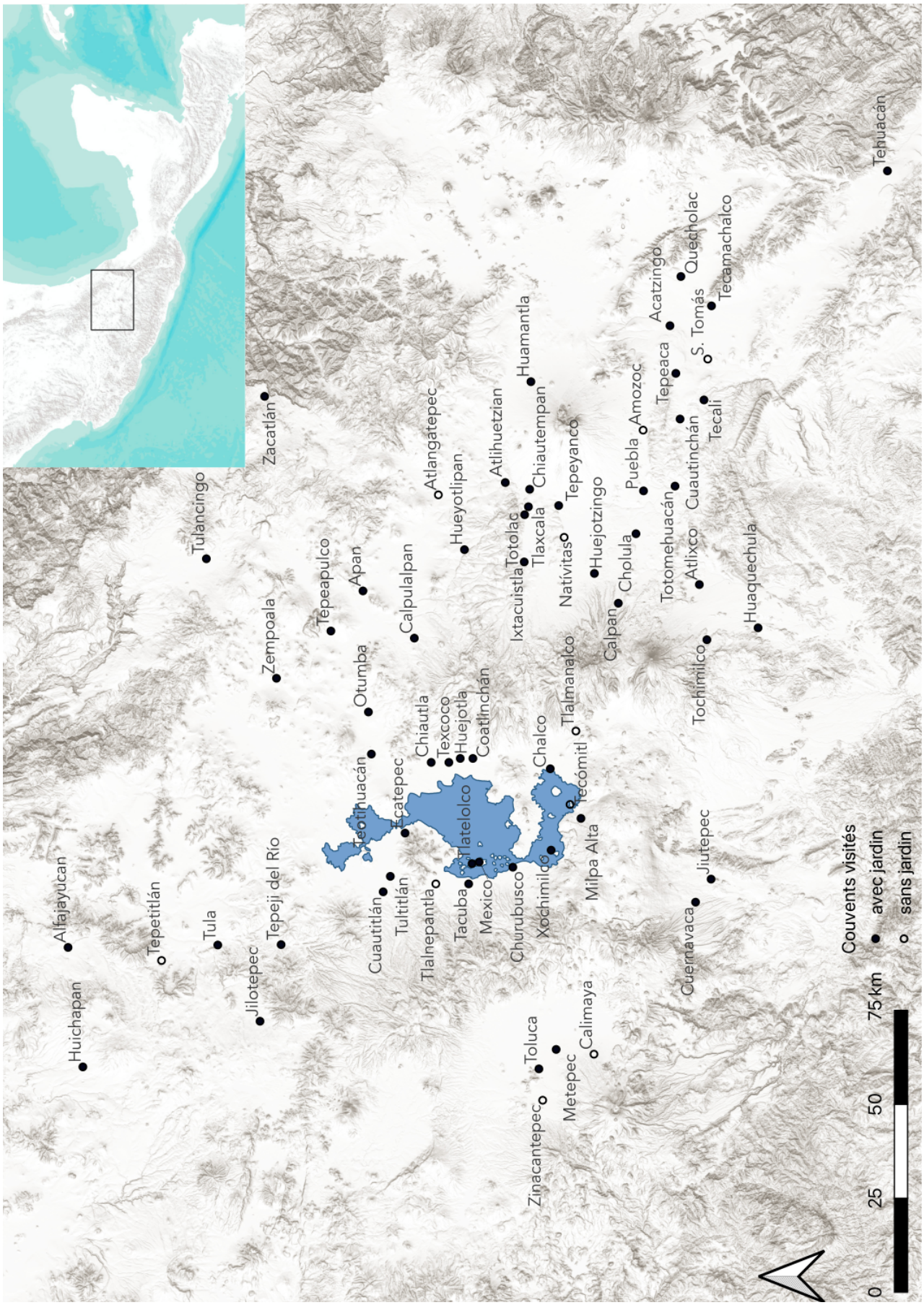
†Provinces du Nombre de Jesús (Guatemala et El Salvador) et de San Jorge (Nicaragua, Honduras et Costa Rica).

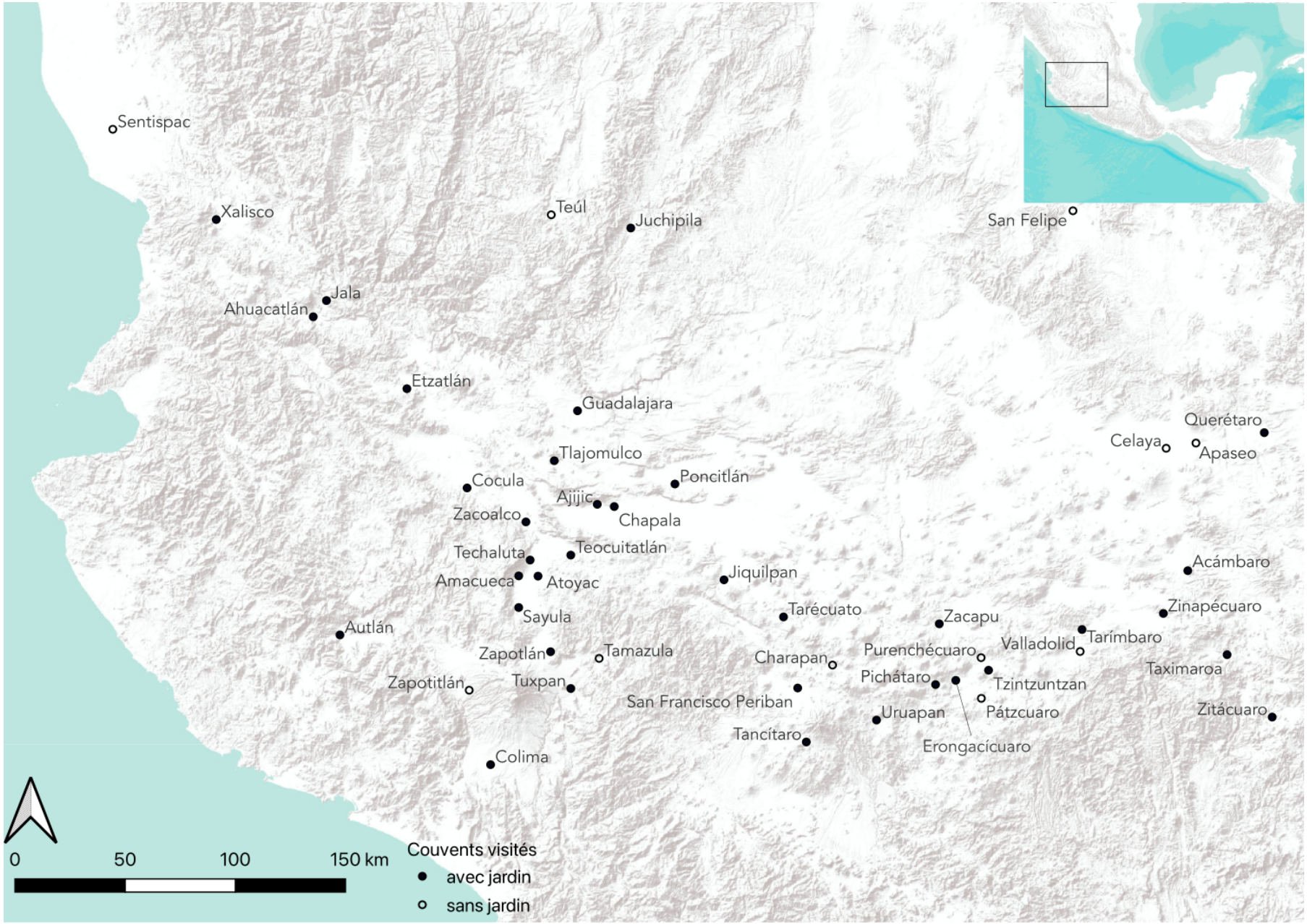
Annexe 12 : Synthèse de la répartition des plantes mésoaméricaines dans les jardins conventuels

Nom de la plante	**Ensemble des jardins**		**Province de Mexico**		Province du Michoacán		Province du Yucatán		Provinces d'Amérique centrale[†]	
Avocatier	12,4 %	14	1,7 %	1	6,1 %	2	61,1 %	11	0 %	0
Goyavier	11,5 %	13	3,5 %	2	0 %	0	61,1 %	11	0 %	0
Cocotier	6,2 %	7	0 %	0	0 %	0	38,9 %	7	0 %	0
Figuier de barbarie	2,6 %	3	3,5 %	2	0 %	0	0 %	0	20 %	1

[†] Provinces du Nombre de Jesús (Guatemala et Salvador) et de San Jorge (Nicaragua, Honduras et Costa Rica).

Annexe 13 : Cartes régionales des couvents visités par Alonso de Ponce



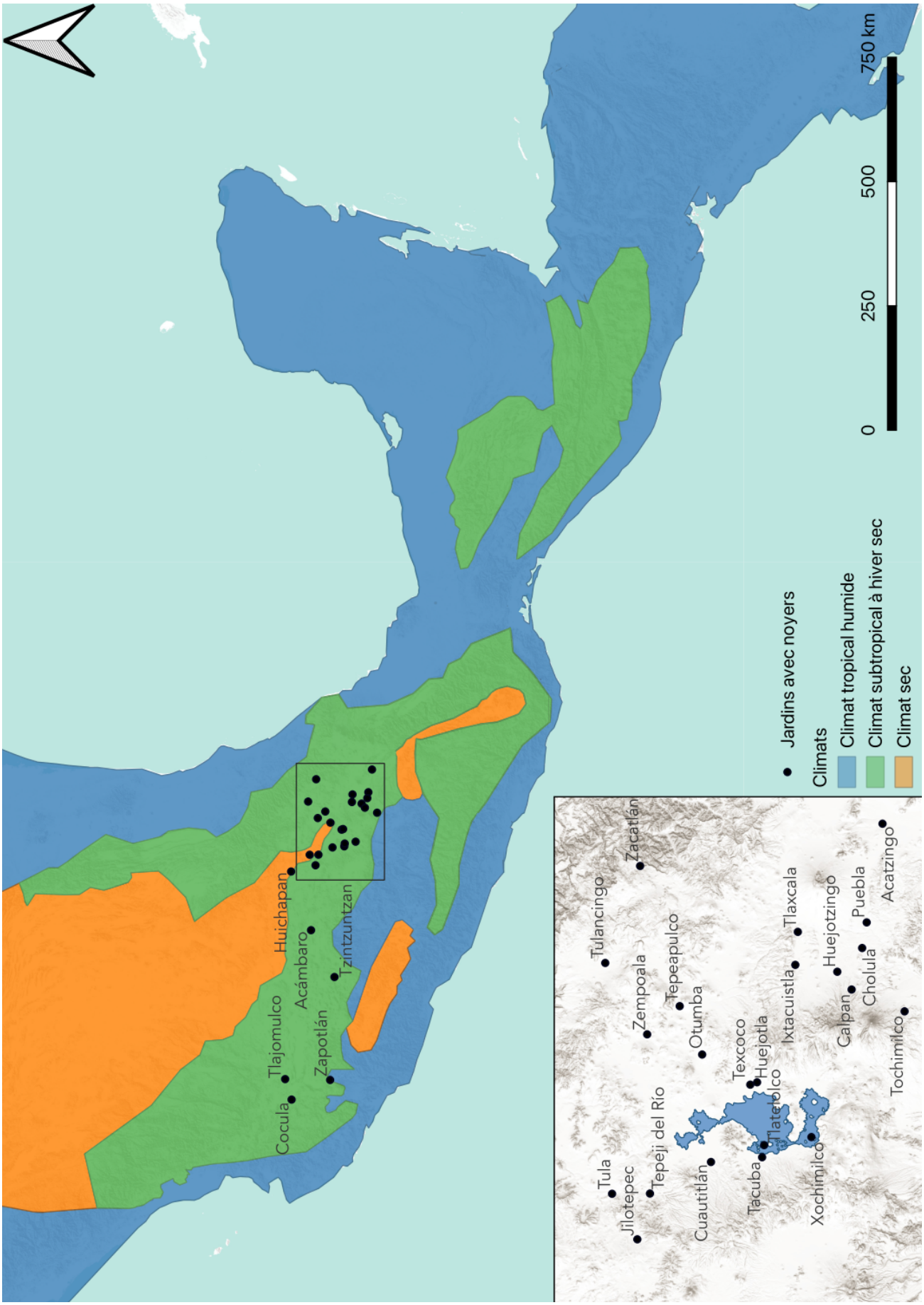

Sentispac
Xalisco
Teúl
Juchipila
San Felipe
Jala
Ahuacatlán
Etzatlán
Guadalajara
Querétaro
Celaya
Apaseo
Tlajomulco
Poncitlán
Cocula
Ajijic
Zacoalco
Chapala
Techaluta
Teocuitatlán
Acámbaro
Amacueca
Atoyac
Jiquilpan
Zinapécuaro
Sayula
Tarécuato
Zacapu
Autlán
Tarímbaro
Valladolid
Zapotlán
Tamazula
Charapan
Purenchécuaro
Taximaroa
Pichátaro
Tzintzuntzan
Zapotitlán
Tuxpan
San Francisco Periban
Uruapan
Pátzcuaro
Zitácuaro
Tancítaro
Erongacícuaro
Colima
0
50
100
150 km
Couvents visités
avec jardin
sans jardin

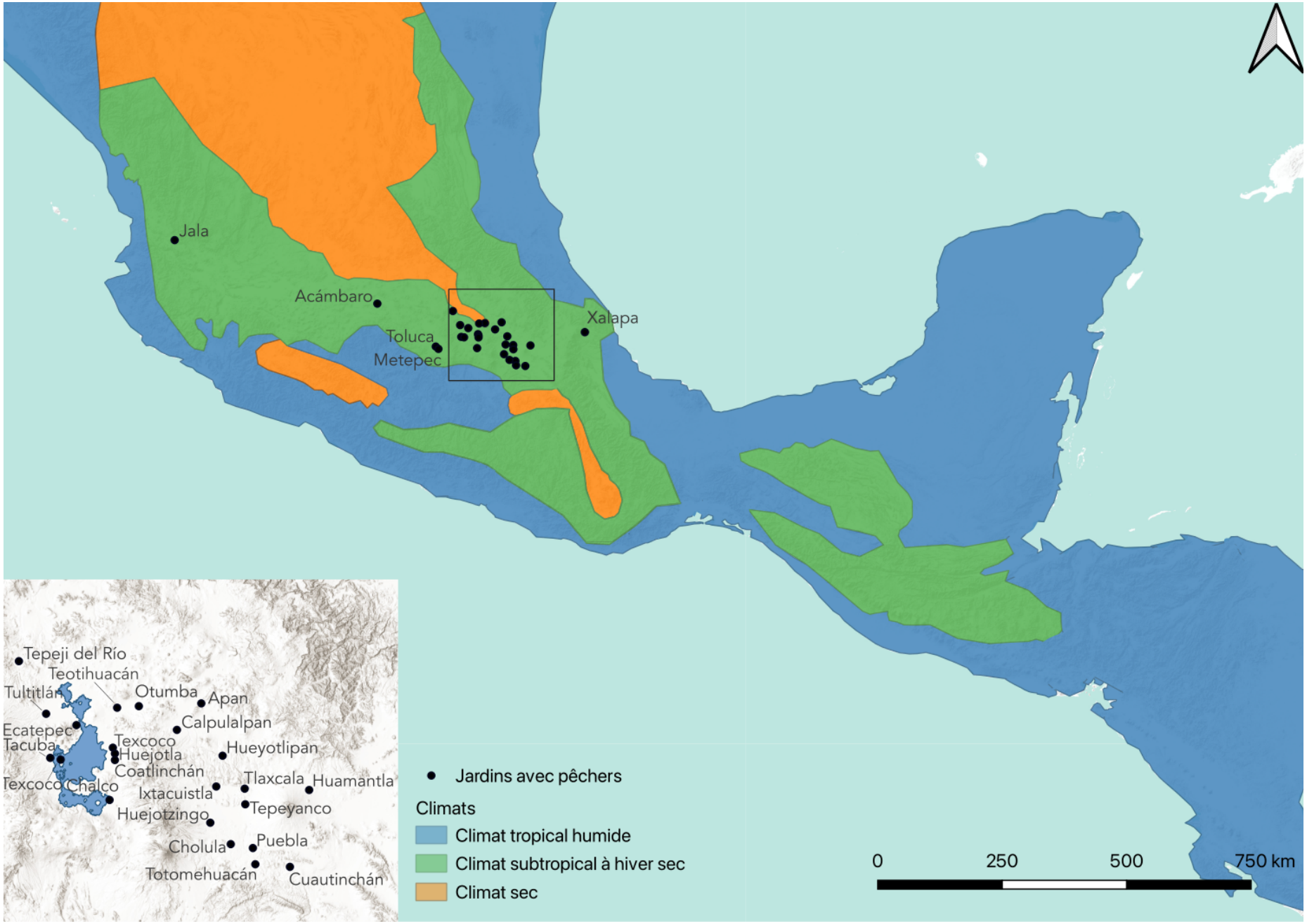
Ciudad Real
Totonicapán
Quetzaltenango
Tecpanatitlán
Tecpán
Comalapa
Atitlán
Zamayaque
Guatemala
Almolonga
Sonsonate
San Salvador
El Viejo
Granada
Couvents visités
avec jardin
sans jardin
0
75
150
225 km

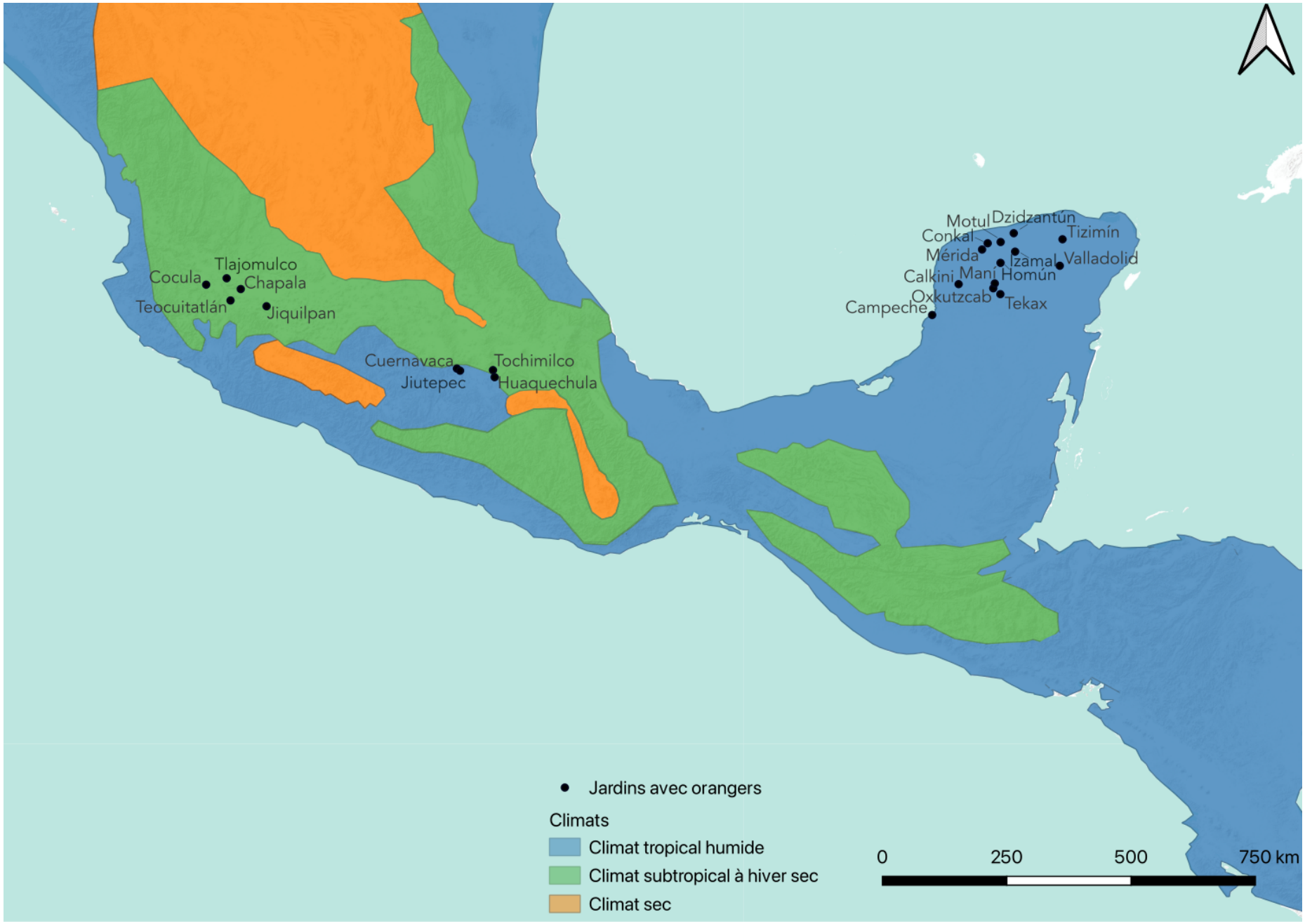
0
50
100
150 km
Couvents visités
avec jardin
sans jardin
Campeche
Hecelchakán
Calkini
Oxkutzcab
Maní
Tekax
Hunucmá
Mérida
Umán
Conkal
Motul
Hocabá
Tixkokob
Homún
Tekantó
Izamal
Dzidzantún
Ichmul
Tinún
Valladolid
Tizimín

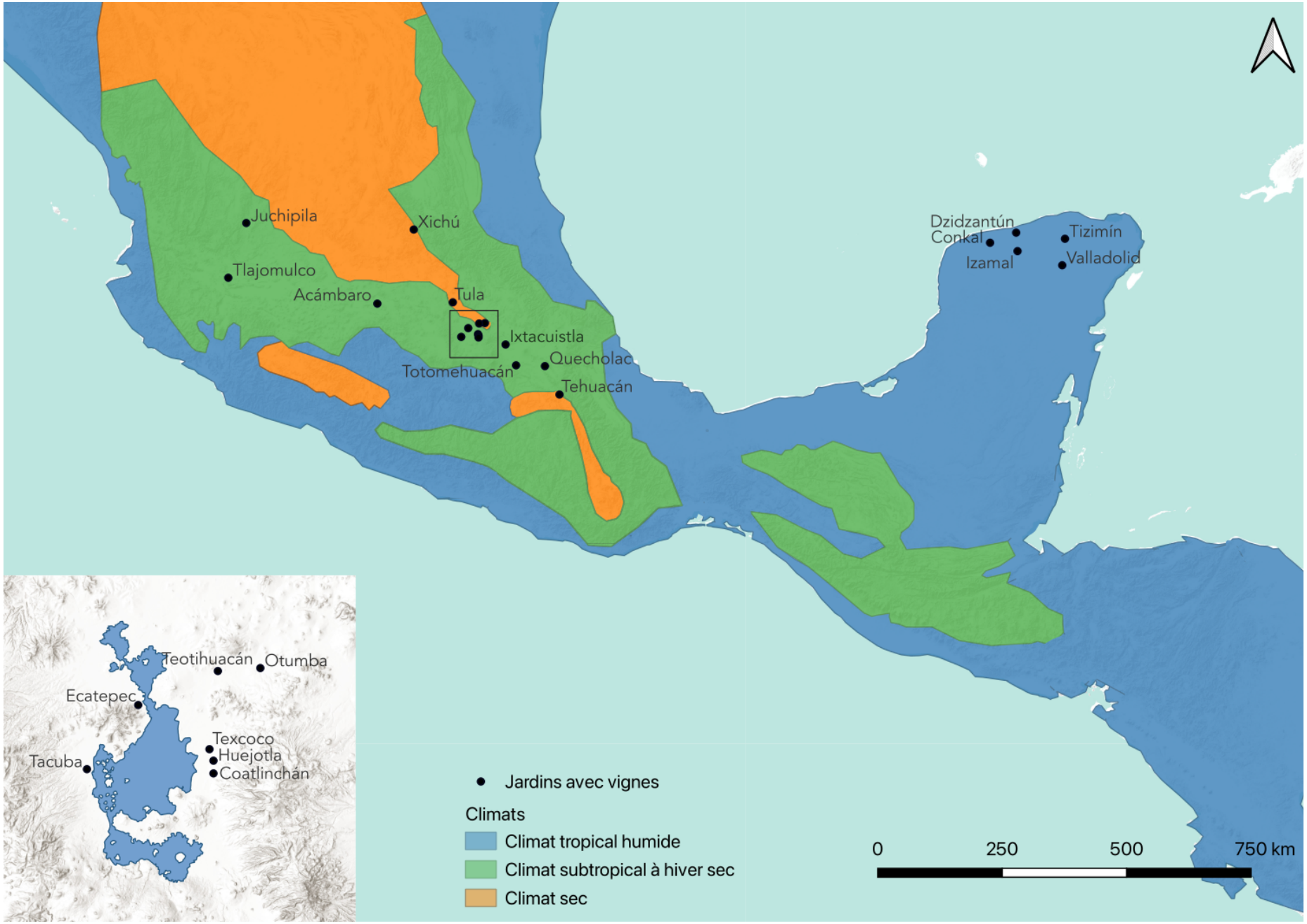
1.

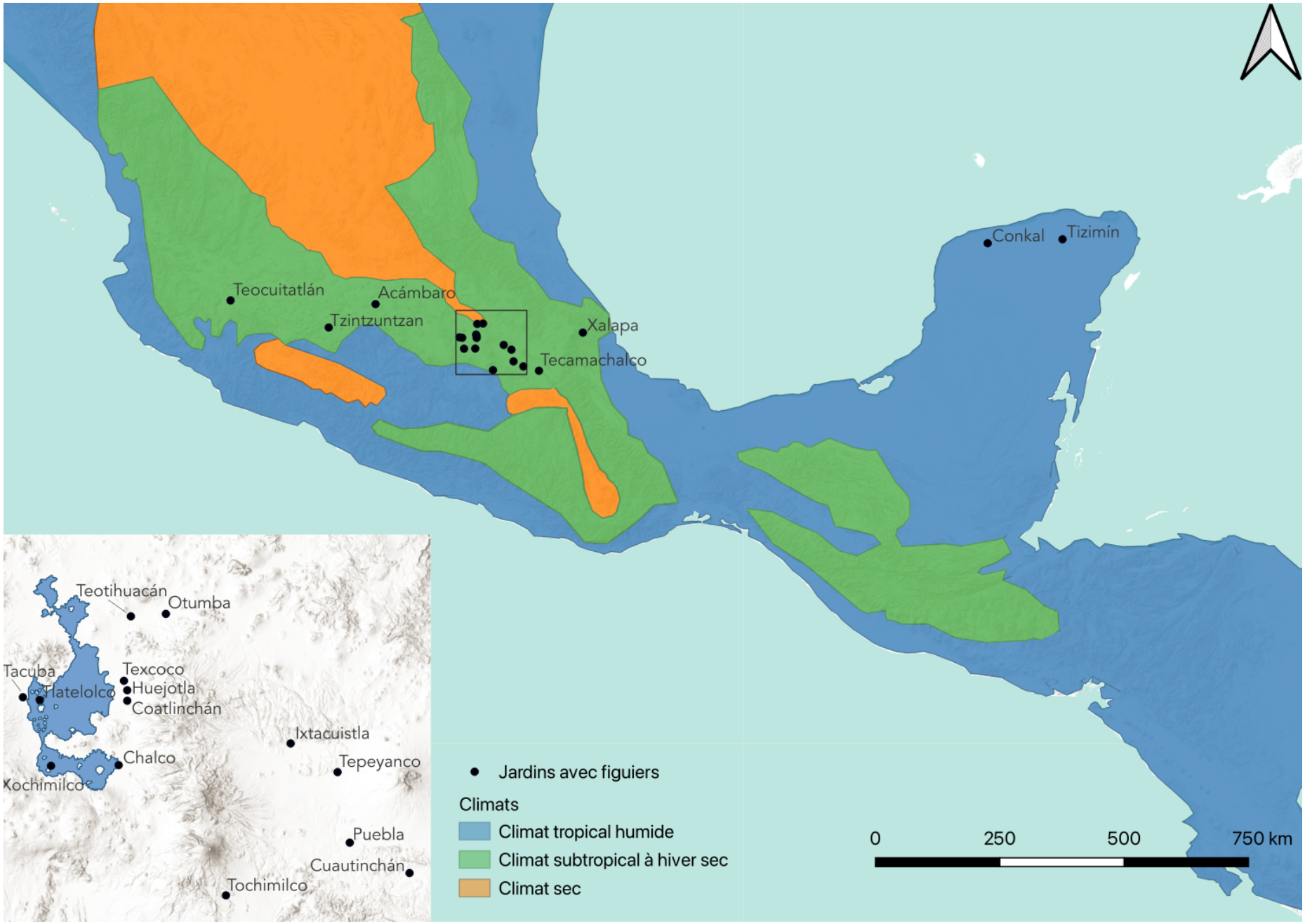
Annexe 14 : Cartes des plantes cultivées dans les couvents selon le climat



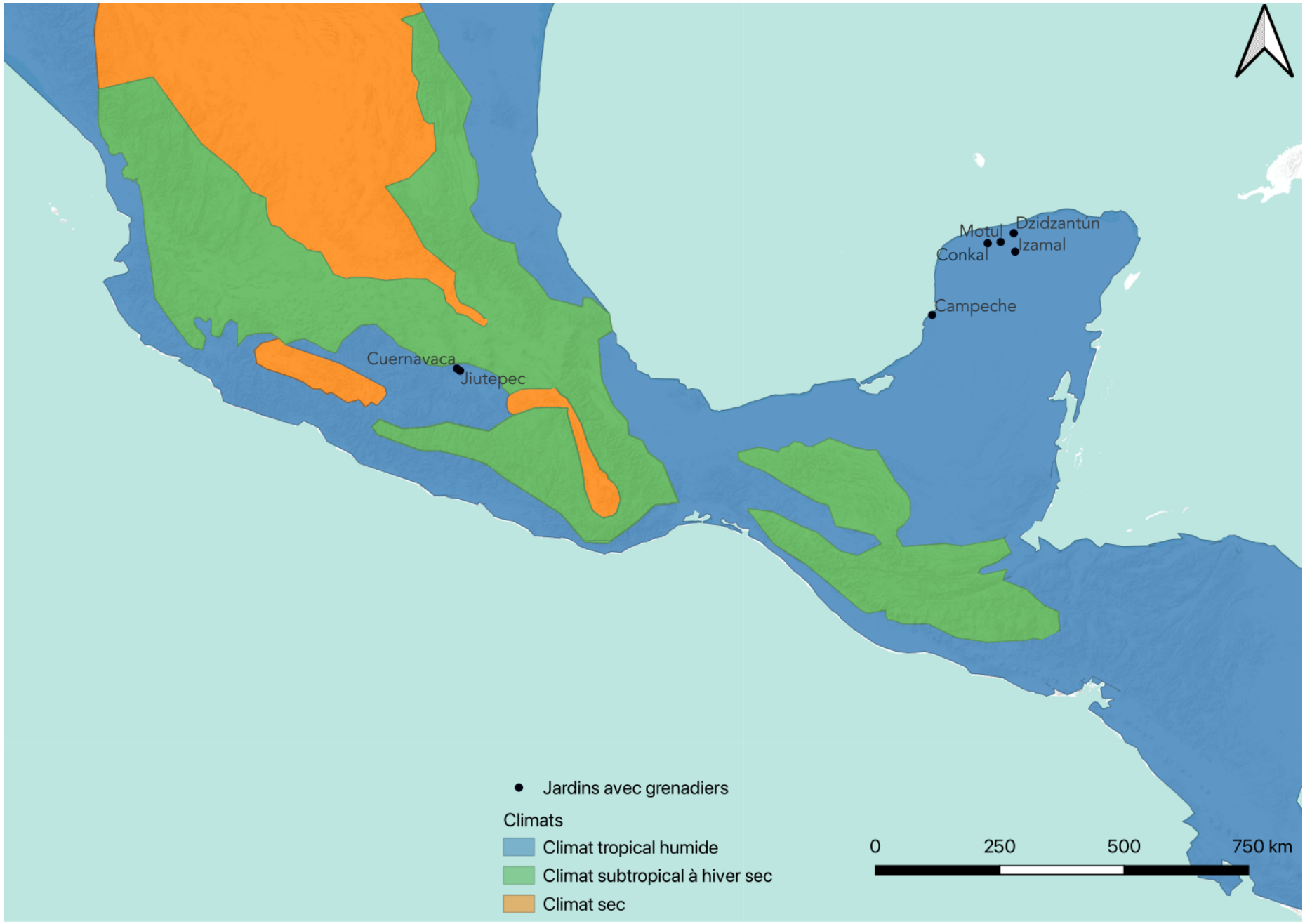

Jala
Acámbaro
Toluca
Metepec
Xalapa
Tepeji del Río
Teotihuacán
Tultitlán
Otumba
Apan
Calpulalpan
Ecatepec
Tacuba
Texcoco
Huejotla
Hueyotlipan
Coatlinchán
Texcoco
Chalco
Tlaxcala
Huamantla
Ixtacuistla
Tepeyanco
Huejotzingo
Cholula
Puebla
Totomehuacán
Cuautinchán
Jardins avec pêchers
Climats
Climat tropical humide
Climat subtropical à hiver sec
Climat sec
0
250
500
750 km


Motul
Dzidzantún
Conkal
Tizimín
Mérida
Izamal
Valladolid
Calkini
Maní
Homún
Oxkutzcab
Tekax
Campeche
Tlajomulco
Cocula
Chapala
Teocuitatlán
Jiquilpan
Cuernavaca
Tochimilco
Jiutepec
Huaquechula
Jardins avec orangers
Climats
Climat tropical humide
Climat subtropical à hiver sec
Climat sec
0
250
500
750 km


Juchipila
Xichú
Tlajomulco
Acámbaro
Tula
Ixtacuistla
Quecholac
Totomehuacán
Tehuacán
Dzidzantún
Conkal
Izamal
Tizimín
Valladolid
Teotihuacán
Otumba
Ecatepec
Texcoco
Huejotla
Coatlinchán
Tacuba
Jardins avec vignes
Climats
Climat tropical humide
Climat subtropical à hiver sec
Climat sec
0
250
500
750 km


Teocuitatlán
Acámbaro
Tzintzuntzan
Xalapa
Tecamachalco
Conkal
Tizimín
Teotihuacán
Otumba
Tacuba
Texcoco
Tlatelolco
Huejotla
Coatlinchán
Ixtacuistla
Chalco
Tepeyanco
Xochimilco
Puebla
Cuautinchán
Tochimilco
Jardins avec figuiers
Climats
Climat tropical humide
Climat subtropical à hiver sec
Climat sec
0
250
500
750 km


Tlajomulco
Otumba
Tepeapulco
Teotihuacán
Texcoco
Huamantla
Puebla
Tehuacán
Jardins avec cognassiers
Climats
Climat tropical humide
Climat subtropical à hiver sec
Climat sec
0
250
500
750 km


Motul
Dzidzantún
Izamal
Conkal
Campeche
Cuernavaca
Jiutepec
Jardins avec grenadiers
Climats
Climat tropical humide
Climat subtropical à hiver sec
Climat sec
0
250
500
750 km


Tepeapulco
Zacatlán
Tacuba
Cuautitlán
Puebla
Cholula
Cuautinchán
Jardins avec pommiers
Climats
Climat tropical humide
Climat subtropical à hiver sec
Climat sec
0
250
500
750 km

Jilotepec
Cuautitlán
Tacuba
Xochimilco
Tecali
Jardins avec poiriers
Climats
Climat tropical humide
Climat subtropical à hiver sec
Climat sec
0
250
500
750 km

Annexe 15 : Transcription de contrats de salariat, de métayage et de fermage

Tous ces documents ont été transcrits à partir des documents numérisés, accessibles à l'*Instituto de investigaciones históricas* de la UNAM (campus de Ciudad Universitaria). La plupart de ces documents étaient endommagés, pour certains de façon particulièrement prononcée, ce qui a gêné leur bonne lecture et transcription.

Document n°1 : Contrat de salariat entre Andrés López et Juan de Cáceres Delgado (1528)

AGNot, 1-FEJ-54-875.

Que ceux qui liront cet acte sachent que moi, Andrés López, natif de la ville d'Almagro, résidant de cette ville de Tenustitlán [Mexico] de cette Nouvelle-Espagne, je consens et reconnais que j'entre au service et à la solde de vous, Juan de Cáceres Delgado, habitant de cette dite ville pour une durée d'un an qui commence à partir d'aujourd'hui et au cours de ce temps je m'engage à vous servir comme laboureur, avec deux paires de bœufs, et à garder votre bétail bovin et dans toutes les autres choses que vous me direz et ordonnerez, [et afin] que par ma faute et négligence vous ne receviez aucun dommage et si vous deviez recevoir un quelconque dommage par ma faute et négligence, que je le paye de ma personne et de mes biens […] et [illisible] que je perde ce que [j'ai gagné par mon] service et que j'ai à vous servir de nouveau et […] vous, ledit Juan de Caceres, vous me donniez au cours dudit temps de quoi manger et boire et un gîte et […] qu'en plus vous me donniez de solde [60] pesos d'or de ce qui est en cours en cette Nouvelle-Espagne, fondu et scellé à raison de [450]maravédis par peso. [Texte difficile à lire : Cáceres s'engage à payer 100 pesos à López en cas d'annulation du contrat]. [Ne signent pas]

Sepan quantos esta carta vieren como yo Andres Lopez natural de la villa de Almagro estante en esta ciudad de Tenustitlan desta nueva España otorgo e conosco que entro a servir a soldada con vos Juan de Caceres Delgado vecino desta dicha ciudad que […] por tiempo y espacio de un año cumplido […] que comyenza a correr e corre desde oy dia que […] en este dicho tiempo yo sea obligado e me [he] obligago a vos servir en el oficio de labrador con dos yuntas de bueyes y en guardar vuestro ganado vacuno y en todas las otras cosas que me dijeredes e mandaredes en t[odo?], de maña que por my culpa e negligencia no rescibays daño e sy algun daño rescibieredes por mi culpa e negligencia que es[te?] lo pague por mi persona e bienes asy me fuere o a vos […] conplido que por el myo servicio […] pierda lo que […] servido e os […] a servir de nuevo […] vos el dicho Juan de Caceres […] me deys en este dicho tiempo de comer e beber e casa e […] en queste dicho año […] e mas que me deys de soldada [60] pesos de oro de lo que corre en esta nueva españa fundido e marcado a razon de cada un peso a quatro ciento e cinquenta maravadis […].

Document n°2 : Contrat de métayage entre Sebastián Palacios et Gaspar de Lanzarote (1564)
AGNot, 1-SAP-150-80.

Que ceux qui liront cet acte sachent que moi, Sebastián Palacios, laboureur, résidant de l'insigne et très loyale ville de Mexico de la Nouvelle-Espagne, je consens et reconnais que je me suis mis d'accord et concerté avec vous, Gaspar de Lanzarote, marchant, habitant de cette dite ville, ici présent, [et de] cette manière : que je m'oblige à vous servir dans le champ de blé que vous avez dans votre domaine de Acacmami [?], dans la juridiction de Tecotlán, en tant que laboureur, ce que je suis, pour une durée de trois années, qui sont comptées à partir d'aujourd'hui […] et au cours de ces trois années, je dois faire trois récoltes, que la première d'entre elles commençe à partir du mois de mars qui arrive de [1563] et l'autre sera pour le mois de mars de l'année suivante de [1564] et l'autre sera pour le mois de mars suivant de [1565] et [par celles-ci] se concluent lesdites trois années de cet accord. [Ces terres] je m'engage à les labourer et à les semer […] des semences que vous voudrez de blé et de maïs et des semences [sic] et je ferai des charrues et des jougs et je dompterai des taurillons et je ferai tout ce qui conviendra [….] dans ledit domaine avec toute diligence et sollicitude […] et pour mon travail vous devez me donner et vous me donnerez la première et la deuxième années et récoltes [passage barré] le sixième des récoltes, exempt de la dîme et des graines que l'on sème et la troisième année et récolte, j'emporterai le sixième de, comme il est dit, tout ce qui sera récolté, en dehors de la dîme et des semences et, parce que présentement [il y a] une certaine quantité de blé […] des champs susdits et [si vous ne vous vous] contentez pas de moi ou si je faisais une chose quelconque par laquelle [vous souhaitez] me congédier, que vous puissiez le faire […] et de cette manière, je m'engage à vous servir bien et fidèlement selon ce qui est dit et de ne pas m'en aller ni prendre congé dudit service avant que ne soit fini le temps susdit pour aucune cause ou raison que ce soit, sous peine qu'en plus de perdre ce que j'ai servi, la justice m'oblige à rester et à servir de nouveau jusqu'à la fin du contrat et j'engage ma personne et mes biens, actuels et à venir et moi, ledit Gaspar Lanzarote, ici présent, je consens et reconnaîs que je reçois à mon service, vous, ledit Sebastián Palacios pour ledit temps […] Répétition des termes du contrat]
[Leurs signatures]

Sepan quantos esta carta vieren como yo Sebastian Palacios labrador estante que soy en esta ynsigne e muy leal ciudad de Mexico desta Nueva España otorgo e conozco que soy convenido e concertado con vos Gaspar [de?] Lanzatore me[rcader] vecino de desta dicha ciudad que estays presente desta manera que me obligo de os servir en la lavor de pan que teneys en vuestra estancia de Acacmami[Acalmami?] en terminos de Tecotlan como labrador que soy tiempo y espacio de [3] años cumplidos primeros siguientes que corrend desde oy en […] y en estos tres años tengo de hazer tres sementeras que la primera delas comienza desde el mes de marzo primero que vendra de [63] y la otra sera por el mes marzo del

año adelante de [64] y la otra sera por el mes de marzo adelante del año de [65] y estan […] se cumple los dichos tres años deste concierto […] quales me obligo de arar y sembrar la […] y semyllas que quisieredes de trigo y mahiz y semillas y hare arados y yugos y domare n[ovi]llos y hare todo lo demas que convenga al presente e […] en la dicha hazienda con toda diligencia y soliscitud […] y por mi trabajo me aveys de dar e […] deais el primero ante[?] y cosecha[?] [testado] y segundo y cosechas el sesmo horro de todo lo que se coje fuera el diezmo y semilla que se ha de semb[rar] y el terzio año y cosecha he de llevar el […] [ses]mo horro de lo que como dicho es se cojere fu[era el diez]mo y semilla y por que de presente […] cierta quantidad de trigo y […] dicha hazienda [?] y tierras se entiende que lo […] hasta cojer […] y por ello me […] se[menteras] susodichas al […] contentare de mi o yo hiziere alguna cosa por donde […] despedirme lo pueda hazer y haga a pedimento[?] me […] de lo que obiere e servir que […] y en esta manera me obligo de vos servir bien y fielmente segund dicho es e no me yr ni despedir del dicho servicio antes de ser cumplido el dicho tiempo por ninguna causa ni rrazon que sea so pena que demas de perder lo servido la justicia me conpela a quedarme a servir de nuevo e para lo ansi cumplido e aver por forme obligo mi eprsona y bienes avidos e por aver e yo el dicho Gaspar Lanzarote que presente soy otorgo e conozco que rrecibo en el dicho servicio a vos el dicho Sebastian Palacios por el dicho tiempo […].

Document n°3 : contrat de fermage entre Ana de Nájera, veuve de Juan Suárez de Peredo, et Luis Gutiérrez (1580).

AGNot, 1-XUD-181-136.

Que ceux qui liront cet acte sachent que moi, *doña* Ana de Nájera, ancienne femme de Juan Suárez de Peredo, habitante de cette ville de Mexico de la Nouvelle-Espagne, je consens et je reconnais louer à vous, Luis Gutiérrez, laboureur habitant de Tacubaya, ici présent, un domaine que j'ai et possède dans la juridiction du village de Coyoacán, avec ses bâtiments et ses enclos, bœufs et juments et [illisible - un cheval ?] et un [esclave] noir, socs et matériel, qui vous sera entièrement confié dans ladite location dudit domaine, [à l'instar] de ce que j'ai fait et accepté avec Diego Rodríguez, laboureur qui y réside présentement. [Le domaine] est mitoyen, d'un côté, des terres de Alonso de Alvas et de l'autre côté des terres de Francisco Portillo. [La location court] pour une durée de trois années pleines, qui commencent et se comptent à partir du jour de [Noël] de cette année de [1580] pour le prix et la quantité, pour chacune des trois années, de [300] *pesos de oro común*, lesquels vous devez me donner et payer de cette manière : au début de la première desdites trois années, [25] pesos d'avance et au début des deux années suivantes [50] pesos d'avance et le reste de la rente de chacun desdits tiers […]. Je m'oblige à ne pas vous retirer ledit domaine et tout le reste que je vous baille avant la fin du temps convenu, sous la peine de vous en donner un autre, dans un lieu aussi bon et pour le même temps et prix susdits et si au moment de vous confier ledit domaine, des juments, socs et tout le matériel, il n'y avait pas la quantité compté dans ledit document que j'ai fait avec ledit Diego Rodríguez, [tout comme ?] certains bœufs et juments et tout autre chose, je m'oblige à vous donner tout le nombre [convenu]. [De même avec l'esclave, s'il devait mourir au cours du contrat]. À la fin de ce bail, vous devez laisser dans ledit domaine [130] fanègues [de superficie de terre] labourées deux fois, comme on vous le laisse à présent. [Signature d'Ana Nájera]. [Luis Gutiérrez] ne signe pas, car il ne sait pas le faire.

Sepan quantos esta carta vieren como yo doña Ana de Najera, muger que fuy de Juan Suarez de Peredo, vecina que soy desta ciudad de Mexico desta Nueva España otorgo e conosco que arriendo a vos Luys Gutierrez, labrador vezino de Tacubaya questays presente […] una heredad que yo tengo y poseo en terminos del pueblo y villa de Cuyoacan, con sus casas y corrales bueyes yeguas y [un caballo macho?] y un negro, rejas y apero que se os a de entregar todo[?] con el dicho […] del arendamiento de la dicha labor hize y otorgue a Diego Rodriguez labrador que al presente resyde en ella, la qual linda por una parte con tierras de Alonso de Alvas y por la otra tierras de Francisco Portillo, por tiempo y espacio de tres años cumplidos primeros syguientes que corren y se quentan desde el dia de Pasqua de navidad primero que vendra del año venydero de [1580] por prescio y cantia cada uno de los dichos tres años de

[300] pesos de oro comun los quales me aveys de dar e pagar en esta manera al principio del primero dellos dichos 3 años [25] pesos adelantados y al principo dellos dos años postreros cada año [50] pesos adelantados y el resto de la rrenta de cada un de los dichos tercios de […] cada uno dellos que […]. Me obligo de no vos quitar la dicha heredad casas y todo lo demas que vos ariendo antes del tiempo ser culmplido so pena de vos dar otras […] tan buena parte y lugar y por el mismo tiempo y prescio susodicho y si al tiempo de vos entregar la dicha heredad avrieys yeguas rejas y todos lo demas apero no ubrere la cantidad contada en la dicha escriptura que hize al dicho Diego Rodrigo […] algunos bueyes yeguas e otras qualesquier cosa me obliga a vos entregar en todo el numero [… Conditions si l'esclave devait mourir] y al tiempo y fin deste arrendamiento aveys de dejar la dicha labor [130] hanegas de barbecho de dos rejas como a vos se os entregan de presente. [Signature d'Ana Nájera] [Luis Gutiérrrez] no firmo por no saver.

Annexe 16 : Travailleurs de *repartimiento* pour les *labradores* par village de la région de Mexico en 1563

Nom du village	Graphie normalisée	Nombre de travailleurs
Tezcuco	Texcoco	80
Chiautla	Chiautla	50
Guaxutla	Huejotla	50
Coatlichan	Coatlichán	50
Tezuyuca	Tezoyuca	6
Tepetlauztoc	Tepetlaoztoc	50
Tepechpan	Tepexpan	40
Chiconautla	Chiconautla	30
Chimalhuacan	Chimalhuacán	20
Quatepeque	Coatepec	30
Estapaluca	Ixtapaluca	20
Tecama	Tecámac	15
Tequeastla	Tequisistlán	10
Otumba	Otumba	100
Ascapusco	Axapusco	15
Uztitiquipaque	Oztoticpac	15
Guertiguacan	Huixquilucan	40
Tlanalapan	Tlanalapa	15
Zinpuala	Zempoala	15
Tepeapulco	Tepeapulco	40
Culhuacan	Culhuacán	20
Ocholubusco	Churubusco	10
Estapalapa	Iztapalapa	10
Mexicalsingo	Mexicaltzingo	8
Suchimilco	Xochimilco	100
Cuitlavaca	Ixtlahuaca	20
Mysquique	?	6
Totolapa	Totolapa	6
Talmanalco	Tlalmanalco	100
Amecameca	Amecameca	30
Tenango	Tenango	80
Chimachuacan	?	30
Escapucalco	Azcapotzalco	20
Quatitlan	Cuautitlán	40
Tultitlan	Tultitlán	10
Tepuzuntlan	Tepotzotlán	30
Huehuetoca	Huehuetoca	30
Utlaspa	Utlaspa	15
Nextalpa	Nextlalpán	6
Ocuituco	Ocuituco	30
Xumyltepeque	Jumiltepec	20
Tetela	Tetela	20
Chapa	Chapán	40
Xiquipilco	Jiquipilco	80
Xocotitlan	Jocotitlán	20
Ystlauaca	Ixtlahuaca	20
Hecatepeque	Ecatepec	10
Tenayuca	Tenayuca	10
Teocalhuracan	Teocalhueyacan	20
Xaltoca	Jaltocan	10
Ocuila	Ocuilan	30
Apaxo	Apaxco	30
Atotonilco	Atotonilco	20
Tespatepeque	Texcatepec (?)	10
Tucpan	Tucpán	30
Axocuba	?	30
Tequixqucaque	Tequixquiac	20
Huespustla	Hueypoxtla	40
Yestecomac	?	10
Xilocingo	Jilotzingo	20
Yscuinautlapiclo	Ixcuinquitlapilco (?)	20
Tlacuba	Tacuba	100
Cacoyuca	?	10
Cuahuacan	Cahuacán	20
Xalatlaco	Xalatlaco	20
Xiloango	?	10
Ocuyacaque	Ocoyoacac	10
Capuluaque	Capuluaque (?)	10
Coatepeque	Coatepec	10
Atlapulco	Atlapulco	10
Mymcahuapan	?	4
Ozelotepeque	Ocelotepec	10
Vaslapa	?	20
Chichiquatla	Chichicuautla	10
Talasco	?	10
Tepehuexuca	Tepetlixpa	10
Guapanoaya	Coapanoaya	4
Tula	Tula	30
Atitlalaquia	Atitalaquia	20
Michimaloya	Michimaloya	20
Chilcuatla	Chilcuautla	20
Mesquaquala	?	20
Tlacotepeque	Tlacotepec	20
Tezontepeque	Tezontepec	20
Tlamaco	Tlamaco	10

Annexe 17 : Recensement des fermes de blé du district de Tepotzotlán en 1602

Nom du propriétaire	Nom de l'exploitant	Blé (fanègues cultivées)	Part du total cultivé	Orge (fanègues cultivées)	Part du total cultivé	Maïs (fanègues cultivé)	Part du total cultivé	Total cultivé	Fanègues de « *sustento* »
Cristóbal Holdan	Exploitation propre	35	80 %	8	18 %	0,5	1 %	43,5	0,5
Rodrigo de Ávila	Cristóbal Mercado, mayordomo	0	0 %	120	96 %	5	4 %	125	1,5
Juan Beloso	Exploitation propre	100	93 %	6	6 %	1	1 %	107	1
Diego Estevan	Exploitation propre	180	71 %	70	28 %	3	1 %	253	2
Anton Lovo	Exploitation propre	200	66 %	100	33 %	2	1 %	302	2
Antonio de Esquivel	Cristóbal Sanchez, *mayordomo*	250	82 %	50	16 %	4	1 %	304	2
Alonso Rosvaca	Compagnie avec Antonio Nunez	100	66 %	50	33 %	2	1 %	152	1
Juan Conde	Juan Gallegos, son beau-père	300	75 %	100	25 %	2	0 %	402	2
Pedro de Escalante	Lorenzo Ramirez, *mayordomo*	100	66 %	50	33 %	2	1 %	152	1
Diego Catano	Gabriel (?) Garcia	130	86 %	20	13 %	2	1 %	152	1
Domingo Hernandez	?	50	69 %	20	28 %	2	3 %	72	1
Andres de Estrada	Diego Lopez (*renta*)	100	49 %	100	49 %	3	1 %	203	2
Maria? De Chaves	Luis de Chaves, son fils	60	83 %	10	14 %	2	3 %	72	1
D. Elvira de Chaves	Luis de Chaves	60	83 %	10	14 %	2	3 %	72	1
Gaspar Partia et Julian López	Pablo, *indio*	200	100 %	0	0 %	0,5	0 %	200,5	0,5
Juan de Montoya	Exploitation propre	200	79 %	50	20 %	4	2 %	254	2
Luis de Duenas	Diego de Espinosa, *mayordomo*	100	83 %	15	12 %	6	5 %	121	2
Alvaro de Grado	Diego de Espinosa, *mayordomo*	20	95 %	0	0 %	1	5 %	21	1
D. Leonor de Arellano	?	0	0 %	15	94 %	1	6 %	16	0,5
D. Baltazar de Magos, Indien	Exploitation propre	40	98 %	0	0 %	1	2 %	41	1
Moulin de Martin de Jasso (1)	Juan Fernandez	0	0 %	0	0 %	2	100 %	2	0
Moulin de Martin de Jasso (2)	Francisco Gutierrez	0	0 %	0	0 %	2	100 %	2	0
D. Pedro de Acuna (estancia)	?	9	75 %	2	17 %	1	8 %	12	1
Juan Garcia de Fuentes	Exploitation propre	180	90 %	20	10 %	1	0 %	201	1
Gonzalo Fernández de Figueroa	?	70	100 %	0	0 %	0	0 %	70	0
Francisco García	?	130	93 %	10	7 %	0,5	0 %	140,5	0,5
Convento de Sto. Domingo	Fray Juan Rodriguez	240	96 %	10	4 %	1	0 %	251	1
Estevan Hortiz	Exploitation propre	120	92 %	10	8 %	1	1 %	131	1
Juan Lopez Morelo (1)	?	280	93 %	20	7 %	2	1 %	302	1
Juan Lopez Morelo (2)	?	100	90 %	10	9 %	1	1 %	111	1
Juan Rodriguez de Villamayor	Francisco Gutierrez, *mayordomo*	250	95 %	12	5 %	0,5	0 %	262,5	0,5
Villena de Cardenas	?	30	97 %	0	0 %	1	3 %	31	0,5

Nom du propriétaire	Nom de l'exploitant	Blé (fanègues cultivées)	Part du total cultivé	Orge (fanègues cultivées)	Part du total cultivé	Maïs (fanègues cultivé)	Part du total cultivé	Total cultivé	Fanègues de « *sustento* »
Melchior de San Miguel	Pedro Gaevan Gallean, son beau-frère	120	92 %	10	8 %	1	1 %	131	1
Francisco Galvan	Exploitation propre	220	94 %	10	4 %	3	1 %	233	2
Anton Pinon el Mozo	Alonso Jimenez, *mayordomo*	160	99 %	0	0 %	1	1 %	161	1
Juan Estevan	Francisco Montero	330	95 %	14	4 %	2	1 %	346	1
Pablo Mateos	Exploitation propre	140	99 %	0	0 %	1	1 %	141	1
Gonzalo Martin	?	180	85 %	30	14 %	1,5	1 %	211,5	1
Bartolome Sanchez	Exploitation propre	170	92 %	14	8 %	0,5	0 %	184,5	1
Compania de Jesus	Francisco Rodrigues, *mayordomo*	180	69 %	80	31 %	2	1 %	262	1
Dr. Salvador	Arrenta Pedro Fueste Bustos	80	38 %	130	61 %	3	1 %	213	1
Alonso Martin Linares	Juan Rodriguez Zanbrano (*renta*)	250	96 %	10	4 %	1	0 %	261	1
Juan Rodriguez Caballero	?	230	85 %	40	15 %	0	0 %	270	1
Andres Perez	?	360	92 %	30	8 %	1	0 %	391	1
Juan Cabeza de Vaca	Exploitation propre	280	87 %	40	12 %	1,5	0 %	321,5	1,5
Francisco Gutierrez Hanez	Exploitation propre	280	54 %	240	46 %	1	0 %	521	1
Anton Garcia	Exploitation propre	140	73 %	50	26 %	1	1 %	191	1
Juan de Reina	Pablo Pacheco *su criado*	150	93 %	10	6 %	0,5	0 %	160,5	0,5
Domingo Nunez	Exploitation propre	150	83 %	30	17 %	1	1 %	181	1
Diego Gutierrez Zarfate	Lazaro Sanchez	180	89 %	20	10 %	2	1 %	202	1
Luis de Hinojosa	Luis de Hinojosa, son fils	120	92 %	8	6 %	2	2 %	130	?
Le capitaine Hernando de la Berrera	Exploitation propre	300	100 %	0	0 %	1	0 %	301	1
Francisco de Penas	Exploitation propre	100	100 %	0	0 %	0,5	0 %	100,5	0,5
Francisco de la Serna	Diego de la Serna, son frère	0	0 %	0	0 %	0	0 %	0	0
Geronimo Lopez	?	250	94 %	15	6 %	1	0 %	266	1
Tomas Senor	Exploitation propre	170	99 %	0	0 %	1	1 %	171	1
Juan Cisneros	?	180	100 %	0	0 %	0,5	0 %	180,5	0,5
Maestro Porras	Diego de Llevos	30	100 %	0	0 %	0	0 %	30	0
… de Lanzarote	Lucas Suarez de Peralta	150	82 %	30	16 %	2	1 %	182	1
Juan de Trujillo	Exploitation propre	160	72 %	60	27 %	3	1 %	223	1
Felipe de Vargas	?	150	99 %	0	0 %	1	1 %	151	1
Cristobal de Aviles	?	120	85 %	20	14 %	1	1 %	141	1
Alonso Garrucho	Exploitation propre	130	91 %	12	8 %	1	1 %	143	1
Francisco de Amaya	Exploitation propre	120	93 %	8	6 %	0,5	0 %	128,5	0,5
Mateo Gutierrez	Exploitation propre	200	90 %	20	9 %	1	0 %	221	1
Rafael de Trejo	?	100	94 %	6	6 %	0	0 %	106	0
Luis de Mondragon	?	100	93 %	6	6 %	1	1 %	107	1
Juan Hidalgo	?	40	82 %	8	16 %	0,5	1 %	48,5	0,5
Hernan Flores	?	20	78 %	5	20 %	0,5	2 %	25,5	0,5

Nom du propriétaire	Nom de l'exploitant	Blé (fanègues cultivées)	Part du total cultivé	Orge (fanègues cultivées)	Part du total cultivé	Maïs (fanègues cultivé)	Part du total cultivé	Total cultivé	Fanègues de « *sustento* »
Hernan Dalvarez	?	400	92 %	30	7 %	3	1 %	433	3
Juan de Perea	?	180	92 %	15	8 %	1	1 %	196	1
Pedro Delgado el mozo	Exploitation propre	80	79 %	20	20 %	1	1 %	101	1
Pedro Delgado el viejo	Exploitation propre	200	90 %	20	9 %	2	1 %	222	1
Juan de Leyva	Exploitation propre	150	99 %	0	0 %	1	1 %	151	1
Hernando Alonso	Exploitation propre	90	87 %	12	12 %	1	1 %	103	1
Francisco Cotrina	?	50	98 %	0	0 %	1	2 %	51	1
Juan de Villareal	Exploitation propre	200	86 %	30	13 %	2	1 %	232	?
Hernando Roman	Andres de Manzanares, *mayordomo*	240	94 %	12	5 %	2	1 %	254	1
La veuve de Juan del Castillo	Pedro del Castillo, son fils	120	99 %	0	0 %	1	1 %	121	1
Marco Garcias	?	20	49 %	20	49 %	1	2 %	41	1
Francisco Garcia	Exploitation propre	15	97 %	0	0 %	0,5	3 %	15,5	0,5
Juan Gutierrez Montano	?	50	80 %	12	19 %	0,5	1 %	62,5	0,5
Francisco Gutierrez	?	150	85 %	25	14 %	1,5	1 %	176,5	1
Martin de Cuellar	?	150	93 %	10	6 %	1,5	1 %	161,5	1
Lorenzo de Hortega	?	30	42 %	40	56 %	2	3 %	72	1
Miguel de los Reyes	?	400	90 %	40	9 %	2	0 %	442	2
Francisco Gomez	?	230	94 %	12	5 %	2	1 %	244	2
Juan Martinez Gamacho	?	80	79 %	20	20 %	1	1 %	101	1
Alvaro Alonso	Exploitation propre	160	92 %	12	7 %	1	1 %	173	1
Gonzalo Caravallo	?	200	90 %	20	9 %	3	1 %	223	3
Gregorio de Porras	Exploitation propre	330	88 %	40	11 %	3	1 %	373	2
Diego Correa (?)	Francisco Martin, *indio, criado*	15	70 %	6	28 %	0,5	2 %	21,5	0,5
Juan Garcia del Cano	Exploitation propre	230	96 %	8	3 %	2	1 %	240	1
Juan Garcia Cortes	Gonzalo Hortiz, *mayordomo*	200	95 %	10	5 %	0,5	0 %	210,5	5

Nombre de propriétaires	Exploitation propre	Fanègues de blé cultivées	Fanègues d'orge cultivées	Fanègues de maïs	Total cultivé (hors « *sustento* »)
92	31 (33,7%)	13 644 (85,1%)	2 258 (14,1%)	137,5 (0,8%)	16 039,5

Source : AGN, Tierras, vol 70, exp. 8.

Annexe 18 : Dates des labours, semailles, sarclage et moissons en Nouvelle-Espagne au XVIe siècle

Ces tableaux recensent toutes les dates que j'ai pu trouver dans les archives. La présence ou non d'irrigation n'est quasiment jamais précisée.

Labours

Lieu	Mois	Année	Source	Nombre travailleurs	Durée
Santa Fe de Mexico	1557	Juillet	AGI, Justicia, 204, N. 3, R. 3, f° 10v-11r	/	/

Cette unique date de labour n'est, semble-t-il, pas forcément représentative du calendrier général. L'année a-t-elle été sèche ? Les labours du blé non irrigué devaient pourtant avoir lieu avant les pluies et ceux du blé irrigué après celles-ci.

Semailles

Lieu	Mois	Année	Source	Nombre travailleurs	Durée
Mexico	Février	1574	Inquisición, vol. 48, exp. 1	/	/
Mexico (?)	Mars	1576	AGNot, 1-ALM-14-99	/	/

Ces saisons correspondent aussi à du blé non irrigué : la terre est travaillée à la fin de l'hiver et au début du printemps.

Sarclage

Lieu	Mois	Année	Source	Nombre travailleurs	Durée
Chapultepec	Juillet	1546	AGI, Justicia, 260, f° 79r-79v.	100	15 jours
Tacuba, Tacubaya, Chalco, Tepoztotlán	Juillet	1587	FHT, III, p. 47-48	*Gente doblada*	8 semaines
Tacuba, Tacubaya, Chalco, Tepoztotlán	Juillet	1591	FHT, III, p. 202-203, 206-207	*Gente doblada*	10 semaines

Ces demandes répétées au mois de juillet suggèrent clairement du blé non irrigué. Après les semailles au printemps, les pluies estivales avaient tendance à faire pousser les mauvaises herbes avec abondance et rapidité. Les textes mentionnent souvent la violence et le caractère soudain des pluies.

Moissons

Lieu	Mois	Année	Source	Nombre travailleurs	Durée
Coyoacán	Septembre-Décembre	1551	*Colección de documentos inéditos sobre Coyoacán*	/	/
Atlixco	Mars	1580	FHT, II, p. 268-9	/	/
Altos de Tacuba	Janvier	1586	TCD I, p. 141		
Tacubaya	Juin	1586	FHT, III, p. 32	/	/
Tacubaya	Octobre-Novembre	1590	FHT, III, p. 96	*Gente doblada*	10 semaines
Tecamachalco	Février	1591	FHT, III, p. 142-143	/	/
Atlixco	Mars	1591	FHT, III, p. 148	/	/

Ces dates de moisson correspondent surtout à du blé irrigué. La vallée d'Atlixco avait deux saisons de moissons : une moisson hivernale pour le blé non irrigué (en janvier, tandis que les températures plus douces qu'à Mexico rendaient le gel moins probable) et de mars à juin pour le blé irrigué, en fonction de l'année. Juin était sans doute la limite, dans le document en question le laboureur exprime la peur de perdre sa récolte à cause des pluies. Enfin, la moisson en octobre-novembre à Tacubaya correspond à du blé non irrigué : le document mentionne toutefois que le blé avait souffert des pluies qui avaient été « importantes et continues » (« *muchas y continuas* »).

Dates de fin de contrat

J'ai réuni ici les contrats de métayage et fermage qui mentionnent explicitement la date de fin du contrat. L'année enregistrée est celle de signature du contrat. Les dates ne permettent pas de trancher, la plupart correspondant à la fin d'un contrat, sans prise en compte des cycles de récolte. La concentration des dates entre le 25 décembre et le 1er janvier pour fin du contrat, notamment au cours des années les plus précoces du corpus, pourrait-elle correspondre à celle où on estime que le blé non irrigué a été moissonné ?

Métayage

Lieu	Date de fin de contrat/de fin de culture*	Année	Source
Coyoacán	1er août	1555	AGNot, 1-SAP-149-15
Tacuba	31 mai	1557	AGNot, 1-ALA-10-20
Mexico	11 avril	1557	AGNot, 1-CAA-21-283
Tepotzotlán	1er janvier	1562	AGNot, 1-SAP-155-1
Tecotlán (sic, pour Tepotzotlán ?)	1er mars*	1562	AGNot, 1-SAP-150-80
Tepotzotlán	1er janvier	1565	AGNot, 1-VAF-172-80

Tultepec	1er janvier	1577	AGNot, 2-ALA-3-603
Chalco	1er janvier	1578	AGNot, 1-ALA-11-367
Teotihuacán	25 décembre	1580	AGNot, 1-XUD-181-116
Ixtapaluca	20 avril	1582	AGNot, 1-FEG-58-105

Fermage

Lieu	Date de fin de contrat/de fin de culture*	Année	Source
Tacuba	1er février	1564	AGNot, 1-ALA-8-435
Tacuba	26 mars	1568	AGNot, 1-XUD-181-28
Tacuba	24 juin* (« *habiendo tierras por sembrar y romper* ») ; 25 décembre pour le blé du loyer	1570	AGNot, 2-ALA-4-51
Tultitlán	25 décembre	1571	AGNot, 2-ALA-4-191
Tacuba	4 mars	1573	AGNot, 1-SAP-151-298
Tacubaya	2 octobre* ; fin janvier pour le loyé en blé	1574	AGNot, 1-TRP-169-54
Coyoacán	25 décembre	1577	AGNot, 1-XUD-181-136
Nestlalpa	25 décembre	1578	AGNot, 2-ALA-5-695
Azcapotzalco	21 novembre	1578	AGNot, 1-ALA-11-408
Tepojaco	1er mars	1578	AGNot, 2-ALA-5-705 ; AGNot, 2-ALA-5-706
Tepotzotlán	Avril	1578	AGNot, 1-ALA-11-275
Tenayuca	25 décembre	1579	AGNot, 1-GRA-66-133
Coyoacán	25 décembre	1580	AGNot, 1-SAP-151-418
Tacuba	1er mars	1586	AGNot, 1-CUF-39-264
Tepotztotlán-Coyotepec	1er juillet	1590	AGNot, 1-ROJ-136-122
Azcapotzalco	10 octobre* ; 25 décembre pour le loyer	1590	AGNot, 1-VIA-179-4
Coyoacán	1er janvier	1592	AGNot, 497-PEJ-3353-441
Huehuetoca	17 avril	1593	AGNot, 1-GRA-66-684
Azcapotzalco	25 février	1594	AGNot, 374-MOA-2463-280
N.S. de los Remedios	13 février	1599	AGNot, 1-VIA-179-858

Annexe 19 : Descriptions horticoles dans le monde mexica

Source : *Historia general de las cosas de Nueva España* (Codex de Florence) : Ms. Mediceo Palatino 218–20, Biblioteca Medicea Laurenziana, Florence, livre 11 f° 116r-116v. Traduction du nahuatl vers l'anglais : Arthur J. O. Anderson et Charles E. Dibble, Santa Fe, University of Utah Press, 1953-1982, consulté sur https://florentinecodex.getty.edu/, le 28 mai 2025.

Textes originaux en espagnol et en nahuatl, traduction du nahuatl vers l'anglais et le français. Je propose la traduction vers le français. Je me suis appuyé sur la traduction anglaise du nahuatl, n'étant pas capable de travailler le passage en nahuatl.

Traduction du texte nahuatl en français

« « Arbre » [*cuáhuitl*] est le nom de ce qui est verdoyant, de ce qui est développé, peut être transplanté, peut être mis en terre ; [c'est le nom de] l'arbre devenu ferme, de l'arbre mûr, de [l'arbre] vieux.

« Arbre » est le nom de ce qui peut être planté, de ce qui peut être transplanté, de ce qui germe, qui forme une pousse, qui fait croître une pousse, qui forme un nœud ; de ce qui croît, se développe, s'agrandit ; le jeune arbre, le jeune arbre, l'arbre tendre, l'arbre devenu ferme. Il est planté, semé ; il mûrit ; il est mouillé ; humidifié ; il forme des racines ; il prend racine, se fend, germe, pousse, émerge à la surface, forme une pousse, émet une pousse, forme un nœud, croît, se développe, s'étend, continue un peu, devient ferme, se renforce, devient plus grand, s'élargit, croît à terme, forme un feuillage, des feuilles, des branches, forme une fourche ; forme des crochets ; forme des branches en différents endroits ; croît à terme, arrive à terme, faire croître des bourgeons à terme, forme des bourgeons à terme.

Il devient un plant, un jeune arbre, un arbre tendre, un arbre ferme. Il devient fort, mûr, bien muri. Il perd son feuillage, fait tomber son feuillage, perd ses feuilles en forme de papillon, il fait tomber ses feuilles, perd ses feuilles.

Il bourgeonne, il forme des bourgeons ; les bourgeons gonflent ; ils s'élargissent, se fendent, s'épanouissent, forment des fleurs. Il perd ses fleurs. Des gouttes se forment ; il forme des fruits ; il développe des fruits ; les fruits restent. »

Transcription du texte original en nahuatl

« *Quavitl itoca, in xoxovixticac : vapaoalonj, aqujlong, tlalhujlong : yiolloquavitl, omacic quavitl, ovevetic*

Quavitl itoca, in toconj in aqujlong, in ixoanj in achichilacachtianj, in itzmjqujltia, in ce yix, qujoalquetzanj, in moxoaltianj, in oapaoalonj in mananj, in quauhconetl, in quauhpilli, in quauhcelic in jiollocoquavitl : motoca, mopixoa, camaoa, ciaoa, poxcavi, monelhoaiotia, nelhoa[iova].

Tlapanj, tlacati, iacaomj, oallaxiponoa, oallalticpacqujça, achichilacachti, itzmjqujltia, ce yix qujoalquetza mozcaltia, mana, motitioana, achi qujtoca tetzaoa, chicaoac, otlatoca, mantiuh, mozcallotia, moqujllotia, maoazoaiotia, momatia, momaxallotia, momamaxallotia, momamatia, mozcallotia, izcalloa, momjiaoaiotia, mjaoaioa.

Quauhconeti, quappilti quauhcelti, yiolloquauhti, chicaoa maci, vel maci, moqujllotlaça, moqujllotepeoa, mopapalotlaça, maoazoaiotepeoa, maozoaiotlaça, celia, itzmolinj, totomolivi, mjmjlivi, xotla, cueponj, moxochiotia, moxochiotlaça, chipini, moxocoiotia, xocoioa, xocottoc. »

Traduction du texte nahuatl en anglais

« *Tree* » *is the name of that which stands verdant, that which is developed, can be transplanted, can be put in the ground ; [it is the name of] the tree become firm, the matured tree, the old one.*

« *Tree* » *is the name of that which can be planted, that which can be transplanted, that which sprouts, which forms a shoot, which sends up a shoot, which sets a node ; that which grows, develops, enlarges ; the sapling, the young tree, the tender tree, the treed become firm. It is planted, sown; it matures; it is wetted; moistened; it forms roots. It takes root, bursts, germinates, sprouts, pushes up, emerges at the surface, forms a shoot, sends out a shoot, sets a node, grows, develops, extends, continues a little, grows firm, strengthens, grows bigger, enlarges, puts on terminal growth, forms foliage, leaves, branches, forms a crotch; forms crotches; forms branches in different places; puts on terminal growth, forms terminal growth, puts on terminal buds, forms terminal buds.*

It becomes a sapling, a young tree, a tender tree, a firm tree. It becomes strong, matured, well matured. It sheds its foliages, drops its foliage, sheds its butterfly-like leaves, it drops leaves, sheds leaves.

It buds, it forms buds; the buds swell; they enlarge, burst, bloom, form blossoms. It sheds blossoms. Droplets form; it forms fruit; it develops fruit; fruit remains.

Transcription du texte original en espagnol

« *Este nombre* cuáhuitl *se toma por árbol verde, o que es pequeñuelo, que crece y se riega, o por árbol que ya está grande, o por árbol que ya es viejo.*

Llámase cuáhuitl *el que se traspone, el que nace de semilla cuando es ternecito, y cuando brota, y cuando ya crece, llámase* cuauhcónetl *o* cuauhpilli *o* cuauhcélic.

Propiedades de los árboles en nacer y crecer

Cuando ya es grande el árbol, llámase iyolloco cuáhuitl. *Los árboles siémbranse y traspónense. Engruésanse. La semilla debaxo de la tierra humedécese, pudrécese; echa raíces; revienta; nace; apunta; levanta la tierra para salir; parécese sobre la tierra; cría hojitas tiernas; crecen poco a poco; endurécense; proceden creciendo; crían ramas y hojas; hace horcadas; echa guión; echa hijos por debaxo; hácese perfeto árbol; cáense las hojas; reverdece; hace renuevo; hace yemas; brotan las flores; crían frutos pequeñitos, y madúranlos.*

TABLE DES MATIERES

Remerciements 1

Résumé et mots clés 5

Sommaire 9

Table des images 10

Table des cartes 12

Table des figures et des tableaux 13

Introduction 15

Terminologie, orthographe, typographie et abréviations 52

PREMIÈRE PARTIE MER 55

Chapitre 1. Des plantes du quotidien aux plantes de Castille 57

I — Explorer et planter. Les découvertes et les plantes du quotidien 61
I.A. Premiers regards sur le Nouveau Monde : l'Amérique comme une autre Méditerranée ? 61
I.B. Les expéditions ultérieures de Colomb : l'agriculture dans les premières fondations espagnoles 65
I.C. Les autres expéditions et la recherche des opportunités agricoles 72
II — Méditerranée ou Castille ? Définir les « plantes de Castille » 75
II.A. De l'usage du terme de « plantes de Castille » 75
II.B. Définir les plantes de Castille 80
II.C. Classer et traduire les plantes de Castille 85
II.D. Les plantes exclues 89
III — Le monde vécu des plantes de Castille 93
III. A. Plantes connues et plantes inconnues : le dilemme de la survie aux Amériques 94
III.B. Alimentation et différenciation sociale de la Méditerranée à l'Atlantique 101

Chapitre 2. Des végétaux en mer. Le transport maritime des plantes 107

I — La complexe trace des méthodes de transport de plantes 111
I. A. Des Lumières qui obscurcissent la première modernité 111
I. B. Les plantes dans la politique générale de la *Casa de la Contratación* 114
I. C. Retrouver les plantes dans la « monarchie de papier » 116
II — La carrera de Indias et les conditions légales et logistiques du commerce atlantique 118
II. A. Une politique volontariste 118
II.B. Conflits à bord : espace et conditions de voyage 124
III — Contenants normaux pour transports exceptionnels 130
III. A. Tonneaux (*pipas y botas*) 131
III. B. Jarres en terre cuite (*tinas y tinajas*) 137
III. C. Caisses et coffres (*Cajones*) 141
III. D. Sacs (*costales* et *talegas*) 145
III. E. Envois discrets et méthodes alternatives 147

Chapitre 3. *Hacer la experiencia* : adapter les plantes en Amérique espagnole 157

I — Hacer la experiencia, experimentar : pratiques de l'essai à la Renaissance 160
I. A. *Experiencias* et *experimentos* : une étymologie complexe 160
I.B. Pratiques et écriture de l'agriculture dans l'Espagne moderne 163
I. C. L'*experiencia* chez Alonso de Herrera 168
II — Transporter et replanter : les usages de l'experiencia 171
II. A. Conditions du transport terrestre 171
II.B. Semis et pépinières 173
II.C. Les pépinières de Pánuco 174
II. D. Sortir de la pépinière 179
III — Cultiver le blé à Hispaniola : histoire d'un échec 183
III.A. Les *experiencias* du blé à Hispaniola 183
III.B. Contrôler l'essai : l'organisation d'une *experiencia* 185

III.C. Les officiers royaux et la littérature d'agriculture 189
III. C. Les *experiencias* et l'expérimentation à l'époque moderne 199
III. D. Pourquoi le blé n'a-t-il pas poussé dans la Caraïbe espagnole ? 201
III. D. 1. Réalisations et résultats incertains 201
III. D. 2. L'échec du blé en climat tropical 203
III.D.3. Les *experiencias* et les relations interpersonnelles 207
III.D.4. Des archives insaisissables ? 213
IV — L'experiencia dans le monde social *216*
IV. A. Honneur et notabilité 217
IV. B. Mérite du commun 221

DEUXIÈME PARTIE CIEL 227

Chapitre 4. *Poblar* : la colonisation paysanne des Indes 229

I — Peupler et cultiver les Indes : les prémices de la colonisation paysanne *233*
I.A. Des expéditions de Colomb à la crise des années 1510 233
I.B. Réformer les Indes dans les années 1510 : l'horizon agricole 235
I.C. Le gouvernement hiéronymite (1516-1518) 244
II — Changements dynastiques et expéditions de colons-laboureurs (1518-1520) *248*
II.A. Le début du règne de Charles Ier et la relance des plans de réforme 248
II.B. Les cédules de l'automne 1518 251
II.C. La campagne Las Casas-Berrio et la première expédition paysanne 259
III — Le peuplement des Indes par des paysans, entre échecs successifs et représentations idéalisées *267*
III.A. L'impossible émergence d'une classe paysanne aux Antilles 267
III.B. Représentations du laboureur vertueux et idéal du bon colon 270
III.B.1. Une catégorie sociale complexe 271
III.B.2. L'idéal de travailleurs pieux et vieux chrétiens 273
III.B.3. Éducation, industrie et police 277
III.C. *Poblar* et la redéfinition du terme de colonisation à travers les expéditions de colons-laboureurs 280

Chapitre 5. *Ennoblecer* : améliorer la terre par les plantes de Castille 289

I — Plantes de Castille et utopie urbaine : Puebla de los Ángeles *293*
I.A. La fondation de Puebla de los Ángeles 293
I. B. Villes espagnoles, campagnes de Castille : habiter les espaces urbains en Nouvelle-Espagne 300
II — Améliorer l'existant : Mexico *306*
II. A. La construction municipale d'un espace agraire contrôlé : le cas des jardins 307
II.B. Juridiction urbaine et plantes de Castille 311
II.C. Reconfiguration et amélioration de l'espace : le domaine de Lorenzo de Tejada 314
II.D. *Ennoblecer* ou le discours de l'amélioration des sols 319
II.D.1. Arracher et remplacer 319
II.D.2. Ennoblissement et colonisation 325
II.D.3. Une spécificité américaine ? 328
III — Repenser la géographie de la Nouvelle-Espagne *333*
III.A. Les villes et les plantes 333
III.B. Les *encomenderos* : un idéal rural ? 334
III.C. Hernán Cortés : un seigneur castillan au Mexique 338

Chapitre 6. Les plantes de Castille et l'évangélisation : les jardins conventuels 345

I — Plantes religieuses, jardins spirituels *348*
I.A. Missionnaires et couvents en Nouvelle-Espagne 348
I.B. Des plantes au contenu religieux 354
I.C. Des lieux signifiants 360
I.C.1. Le jardin, un lieu spirituel 360
I.C.2. En dehors du jardin : sacraliser l'espace 361
II — Du ciel à la terre : les plantes de Castille dans les jardins conventuels *367*
II.A. Faire l'histoire des jardins conventuels en Nouvelle-Espagne 367
II.A.1. Les couvents franciscains dans la décennie 1580 368
II.A.2. Verger, jardin, huerta : définition 373
II.B. Les plantes de Castille dans les jardins conventuels 380
II.B.1. Diversité et diffusion des plantes de Castille 380
II.B.2. Plantes locales et affinités 388
II.C. Des pépinières décisives dans l'appropriation du territoire 389
II.C.1. Des réservoirs de végétaux à l'échelle locale 389
II.C.2. Des techniques particulières au service de l'adaptation 391
III — Les jardins dans l'évangélisation : contrôle des âmes, contrôle des corps *393*
III.A. Ouvriers mésoaméricains de la onzième heure 393

III.B. Travail agricole et acculturation forcée ... 400
III.B.1. Santa Fe : évangélisation, acculturation et plantes de Castille ... 400
III.B.2. L'agriculture comme mode d'acculturation forcée dans les ordres mendiants ... 408

TROISIÈME PARTIE TERRE ... 417

Chapitre 7. Coloniser les campagnes. Les *labradores* de Nouvelle-Espagne ... 419

I — Des laboureurs espagnols dans les campagnes mexicaines ... 422
I.A. Des paysans ... 424
I.B. Des Espagnols ... 425
I.C. Une présence diffuse dans les campagnes mésoaméricaines ... 429
II — Les relations avec les grands propriétaires terriens ... 434
II.A. Des acteurs décisifs dans l'appropriation européenne du foncier ... 434
II.A.1. La grande propriété foncière ... 434
II.A.2. La petite propriété paysanne et l'accumulation foncière ... 438
II.B. Les relations contractuelles entre bailleurs et preneurs ... 443
II.B.1. Salariat ... 445
II.B.2. Métayage ... 445
II.B.3. Fermage ... 447
III — Les labradores et l'exploitation du travail ... 452
III.A. Esclavage ... 453
III.B. Travail forcé ... 454
III.C. Les *labradores*, visage de la domination espagnole ... 463

Chapitre 8. La production du blé et la paysannerie dans la société coloniale ... 471

I — Expertise agricole : les étapes de la culture du blé ... 473
I.A. La préparation de la terre ... 474
I.A.1. Labourer ... 474
I.A.2. Semer et sarcler ... 478
I.B. La récolte des fruits ... 481
I.B.1. Moissonner ... 481
I.B.2. Dépiquer ... 484
I.B.3. Vannage et criblage ... 486
I.B.3. Stockage et mouture ... 487
I.B.4. Transport et vente ... 489
I.C. Calendrier agraire et adaptation du blé ... 491
I.C.1. Adapter le calendrier à un nouveau climat ... 491
I.C.2. Développement du blé irrigué ... 494
I.C.3. Cultures autochtones et conflits calendaires ... 498
II — Les labradores et la construction de la société coloniale ... 498
II.A. Une ascension sociale aux multiples facettes ... 499
II.A.1. Les revenus du blé ... 499
III.A.2. Une polyactivité intéressée ... 501
III.A.3. Une pression ascendante et polarisante ... 503
II.B. Un groupe social problématique ... 508
II.B.1. Diversité des situations, unicité du statut ... 508
II.B.2. Le brouillage des frontières sociales ... 511
II.B.3. La transition vers l'hacienda ... 514

Chapitre 9. Les plantes de Castille dans le monde autochtone : domination coloniale et réappropriations ... 521

I — Des plantes au cœur de la domination coloniale ... 525
I.A. Les plantes de Castille dans la relation entre Mésoaméricains et pouvoir espagnol ... 525
I.A.1. Les plantes de Castille et la conquête ... 525
I.A.2 Une politique du travail autochtone des plantes de Castille ... 528
I.A.3 Des travailleurs qualifiés mésoaméricains ... 530
I.B. Techniques et participation mésoaméricaines au processus de diffusion ... 535
I.B.1 Savoirs autochtones dans l'adaptation des plantes de Castille ... 535
III — Un monde agraire nouveau : agentivités autochtones et plantes de Castille ... 548
II.A. Des acteurs communautaires : les *pueblos de Indios* ... 549
III.A.1. Autonomie économique ... 550
III.A.2. Nouvelle agriculture, nouvel ordre villageois ... 555
III.A.3. Lutter contre l'expansion espagnole ... 557
III.A.4. Réappropriation de la rhétorique des plantes de Castille contre les Espagnols ... 561
III.B. Noblesse, conflit social en Mésoamérique et plantes de Castille ... 564
III.B.1. Caciques et jardins castillans ... 566

III.B.2. Conflits entre *principales* et *macehuales* 570
II.B.3 Inscription définitive des plantes de Castille dans l'agriculture mésoaméricaine 573
Conclusion 581
Bibliographie 589
Sources manuscrites *589*
Sources imprimées et éditées *592*
Historiographie *598*
Glossaire 631
Annexes 633
Table des matières 684